

LA
NOUVELLE REVUE

TOME CENT TREIZIÈME

LA
NOUVELLE REVUE

VINGTIÈME ANNÉE

TOME CENT TREIZIÈME

Juillet-Août

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

28, RUE DE RICHELIEU, 28

—

1898

REMARQUES SUR L'ARMÉE FRANÇAISE

De 1792 à 1808

... Longe alia ratione esse bellum gerendum, atque antea sit gestam.
(Cesar. De bello gallico).

PRÉFACE

PAR LE GÉNÉRAL DRAGOMIROF

Ces « remarques » ont été publiées, il y a quelques années dans « l'Antiquité russe » d'après un manuscrit qui en présentait des extraits. Un heureux hasard a mis entre nos mains le texte imprimé de l'article que nous publions aujourd'hui.

L'auteur de cette œuvre remarquable est inconnu, mais ce doit être un français, qui avait vu de près la guerre et qui avait une solide instruction aussi bien à un point de vue général qu'au point de vue particulier de la guerre. Car, seul, un français pouvait aussi bien connaître l'essence intime de l'armée française ; d'autre part il ne pouvait, sans avoir vu la guerre, exposer avec tant de relief les données psychologiques, d'où dépend le succès des armes ; et il ne pouvait, sans avoir une solide instruction générale et militaire, analyser aussi exactement et systématiquement un sujet tellement compliqué ; il n'aurait pu comprendre et expliquer aussi clairement cette pensée si simple, mais qui n'est pas accessible à tous, même à notre époque, que l'imitation servile de procédés excellents, empruntés à une autre nation, ne produit pas de bons résultats parce qu'ils constituent la résultante de ses propriétés nationales et ne peuvent, par suite, correspondre aux propriétés du peuple imitateur. Sous ce rapport, l'appréciation du point d'honneur français mérite une attention spéciale ; on voit d'après cela pourquoi Souvorof, qui connaissait à fond le cœur russe, ne s'est jamais adressé aux instincts de ce genre, mais à d'autres

complètement différents, pour exciter chez ses soldats l'esprit de sacrifice et la résolution de se dévouer au bien général, même jusqu'à la mort. A notre avis, ce mémoire présente aussi un grand intérêt parce qu'il montre sous leur vrai jour les services rendus par Carnot, cet « organisateur de la victoire », comme l'appellent les Français, si grand dans sa modestie, et qui fut relégué dans l'ombre avec un tel sans façon par Napoléon.

A en juger par le parti-pris évident, quoique modéré, en faveur de l'ancien régime, ce mémoire doit sortir de la plume d'un illustre émigré et rentre probablement dans la catégorie de ces rapports nombreux qui étaient alors adressés à nos gouvernants pour amener la Russie à combattre Napoléon. Le but pratique de cette œuvre est clairement indiqué dans sa seconde partie qui renferme entre autres des réflexions sur la possibilité de faire reposer le moral d'une armée sur les convictions religieuses : c'est une allusion évidente à l'armée russe.

Indépendamment de son importance historique, ce mémoire présente un haut intérêt théorique : le développement des causes des succès de l'armée française peut, à notre avis du moins, servir de modèle pour les études de ce genre, tellement il domine le sujet dans tout son ensemble, tellement il est indépendant de toute considération théorique préconçue. Les hypothèses relatives aux systèmes de guerre futurs sont si vraies qu'elles ressemblent à des prophéties : nous en trouvons une preuve évidente dans ce fait que l'auteur devine qu'à l'art de tirer vite succèdera probablement le souci de tirer juste, prophétie qui s'est réalisée dans la période de 1840 à 1860. En réalité, c'est déjà l'histoire du passé ; mais le mémoire a indiqué tous les stades parcourus par les armées jusqu'à notre époque, à l'exception toutefois de celui où l'attention s'est concentrée particulièrement sur l'instruction et l'éducation individuelles du soldat. On y trouve mentionnées : la rapidité du tir, que l'on poursuivait, en vertu de la routine, au commencement de ce siècle, l'importance du nombre, l'importance de la rapidité des marches, pour suppléer à l'insuffisance du nombre, l'importance du moral et, enfin, celle « de la théorie de l'impossible ». Actuellement, nous sommes arrêtés à l'union de la justesse et de la rapidité du tir, c'est-à-dire à la synthèse de ce que le mémoire nous a montré en analyse. Ainsi de tous les éléments, maintenant en action, il n'en est qu'un passé sous silence dans ces remarques : celui de l'éducation et de l'instruction indi-

viduelles du soldat ; mais, tout en reconnaissant l'importance entière de cet élément, nous ne pouvons pas ne pas remarquer qu'il n'est pas autonome, mais dérivé, puisqu'il est contenu, à titre de sous-entendu, dans la justesse du tir (1). C'est ce que savent bien ceux qui connaissent la théorie de l'instruction et de l'éducation du soldat.

En ce qui concerne « la théorie de l'impossible », elle a été évidemment oubliée pendant ces derniers temps et elle a fait place à l'ordre, à l'organisation, à l'instruction. Mais nul ne pourra nier que, jointe à ces données essentielles, elle ne fasse de grandes choses ; ni l'ordre, ni l'instruction, ni l'organisation ne pourront rien contre elle, s'ils ne sont pas soutenus par la résolution de tenter même ce qui paraît impossible.

Ce mémoire présente encore un profond intérêt en ce sens qu'il nous permet de comparer le passé au présent et de voir jusqu'à quel point chaque peuple reste fidèle à lui-même. Ainsi les Prussiens qui, dès le siècle dernier, s'étaient attachés à la rapidité du tir, à l'instruction persévérante et au dressage du soldat, continuent de nos jours absolument le même travail. Les Français, au contraire, qui avaient autrefois perfectionné la justesse du tir, l'ont perfectionnée jusque dans ces derniers temps et, dans le siècle actuel, ils ont marché toujours, au moins dans ce domaine, à la tête des autres nations. Qui ne connaît les noms de Gribeauval, Delvigne, Thouvenin, Tamisier, Mignet, Treuille de Beaulieu ? Et, parallèlement à ceci, ce sont eux les premiers qui font appel aux plus hauts instincts de la nature humaine, à ses côtés intellectuels... Le désastre des Français en 1870 ne prouve rien sinon qu'un système de gouvernement comme celui de Napoléon peut corrompre une nation, quelle qu'elle soit.

L'auteur donne aux mots « tactique » et « nationalité » un sens quelque peu différent de celui qu'ils possèdent actuellement. Nous croyons nécessaire de l'expliquer afin de prévenir les malentendus. Sous le nom de tactique il comprend souvent ce qui, d'après nos idées actuelles, fait l'objet des règlements de manœuvres. Ainsi, par exemple, « les troupes tactiques » sont pour lui simplement des troupes rompues aux évolutions de la place d'exercice. Les Français, d'après lui, ne savent pas manœuvrer,

(1) D'ailleurs, le système de l'instruction et de l'éducation individuelles n'est pas une nouveauté, puisqu'il constituait, au moins dans la forme, sinon dans l'essence, la particularité de la méthode d'instruction frédéricienne.

parce qu'ils connaissent mal ces évolutions. Sous la « nationalité », mot employé pour les premières fois par la Révolution, l'auteur comprend, non pas la nation comme actuellement, mais l'ensemble de ces qualités qui constituent la physionomie morale d'un peuple donné. Nous trouvons d'ailleurs qu'au point de vue de la précision du langage ce sens du mot « nationalité » vaut mieux que la signification actuellement répandue.

La particularité éminente de ces « Remarques » réside dans l'entière prise en considération des données de la volonté ; cette particularité les met de pair avec un très petit nombre d'œuvres dogmatiques dans le genre de « Mes Rêveries » du maréchal de Saxe et de « l'Art de vaincre » de Souvorof. Dans les « Remarques » comme dans les travaux précités des deux grands capitaines théoriciens, on sent ce souffle de la volonté, qui donne à la théorie une tout autre couleur, si différente même que cette théorie semble en quelque sorte la négation de toute théorie. Et cette manière de voir pourra être exacte si on part de cette idée que la théorie a le droit d'ignorer les données de la volonté. Mais cette idée est-elle juste ? Est-ce avec raison qu'on peut écarter de la théorie de l'art de la guerre le facteur principal à la guerre, la Volonté, avec toutes ses dérivées ? Il nous semble que non ; il nous semble qu'en faisant entrer en ligne de compte les données de la volonté nous rendons la théorie moins rigide et, par suite, plus applicable à la réalité. Mais il va de soi que l'introduction d'un nouveau facteur dans la théorie modifie quelques-unes de ses conclusions au point de les faire méconnaissables ; à tel point que, pour des gens qui ne connaissent que superficiellement la chose, la nouvelle théorie peut effectivement paraître la négation complète de toute théorie. Si, par exemple, elle inscrit sur son drapeau que dans l'homme de guerre il faut développer et fortifier avant tout la confiance en soi-même, les adeptes platoniques de l'ancienne théorie verront là la négation de l'instruction. Ce qui peut après cela leur paraître une hérésie, telle que, par exemple, la doctrine de « l'impossible », nous ne pouvons même pas nous en faire une idée ! Nous disons « platoniques » parce que des attaques de ce genre ne viennent pas ordinairement de critiques sérieux, mais de gens qui, tout en s'élevant contre une théorie nouvelle, n'ont en rien collaboré à l'ancienne et même comprennent mal ce qui a été fait par les autres ; cela d'ailleurs ne les empêche nullement d'écrire.

A vrai dire, les données de la volonté se prêtent difficilement à une exposition théorique ; à vrai dire aussi, si on les fait entrer en ligne de compte, l'harmonie de la théorie sera violée, puisque un système d'investigation est d'autant plus ordonné que son point de départ est plus simple ; mais de pareilles incommodités ne doivent pas être un empêchement, parce que l'histoire militaire a démontré, et cela maintes fois, que les théories à l'aspect simple et harmonieux ont mené partout et toujours au même résultat, à la défaite....

DRAGOMIROF.

AU LECTEUR

Il s'est accompli dans le monde politique des prodiges, qui ont eu pour cause l'armée française. Cette armée est un de ces phénomènes contemporains qui doivent, à notre avis, attirer tout particulièrement la curiosité des uns et les réflexions des autres ; c'est cette considération qui nous a incité à publier les remarques suivantes.

Pétersbourg, janvier 1808.

REMARQUES SUR L'ARMÉE FRANÇAISE

Les coups, qui firent tomber la Bastille, détruisirent également la discipline militaire en France. Ceux qui la représentaient dans les anciens régiments, officiers supérieurs et subalternes, furent expulsés par l'esprit révolutionnaire de leurs subordonnés. Avec la discipline disparut également la tactique (1), parce que celle-ci ne peut exister sans celle-là. Dans les nouvelles unités le nom même des connaissances tactiques était inconnu, car comment des caporaux et des sergents, promus subitement officiers et généraux à l'élection, auraient-ils pu forcer les hommes à manœuvrer, alors qu'ils ne savaient pas les contraindre à obéir.

Voilà l'état dans lequel la guerre trouva l'armée française. Une armée de ce genre n'était pas en état de résister à des troupes disciplinées et par suite tactiques. Les premières tentatives mili-

(1) Sous le nom de tactique il faut comprendre ici une perfection plus ou moins grande dans les évolutions réglementaires.

taires des Français aboutirent à des échecs et à des déroutes. En 1792, la vue seule de petits détachements autrichiens à Mons et à Tournai suffit pour disperser les colonnes françaises de Biron et de Théobald Dillon. Il devenait indispensable d'inventer un nouveau mode d'action et de rechercher de nouveaux procédés tactiques. On constata tout d'abord la nécessité d'éviter toute bataille rangée, parce qu'une armée, pour être capable d'en livrer une, doit agir, grâce à la discipline, avec régularité et ensemble. De là on conclut qu'il fallait remplacer les combats importants, que l'armée française complètement désorganisée ne pouvait entreprendre, par une série de petites rencontres isolées. C'était l'avis de tous les militaires : généraux, officiers et soldats l'exprimaient à haute voix et répétaient que c'était l'unique moyen de sauver l'armée.

Le terrain des premières rencontres, dans lesquelles il était important pour les Français d'obtenir des succès, favorisait beaucoup cette tactique, et c'est en Champagne qu'elle fut appliquée pour la première fois. Les Français évitaient sans cesse de se mesurer avec l'armée prussienne, disciplinée et manœuvrière, dans les plaines de cette province. Une fois même l'attaque de 1,200 hussards contre l'avant-garde française fut suffisante pour mettre en fuite pour plusieurs jours l'armée tout entière.

Le terrain coupé des environs de Grand-Pré et de Clermont permit aux Français de s'essayer et Dumouriez avait raison quand il appelait le défilé de Clermont les Thermopyles de la France. Le combat de Valmy, bien qu'il ait été suivi de la retraite des Prussiens et bien que l'artillerie ait fait beaucoup de bruit pendant toute sa durée, ne pourra jamais être considéré dans les annales de la guerre que comme une affaire d'avant-postes. Ces rencontres fréquentes apprirent aux Français à utiliser les obstacles du terrain pour le combat et ils se perfectionnèrent encore dans ce procédé au milieu des montagnes de la Savoie, en 1792 et 1793 et, dans les Pyrénées, contre les Espagnols.

L'histoire de la Révolution est en même temps l'histoire d'un nouveau système de tactique, dont elle nous montre le développement successif. La nouvelle tactique est fille de la Révolution. Celle-ci fournissait des hommes avec une abondance surprenante : bataillons de garde nationale, d'auxiliaires, de fédérés, de milice, recrues demandées à la réquisition, à la conscription, autant d'hommes qui se succédaient sous tant de dénominations et avec une telle rapidité qu'on ne savait plus où les répartir ; c'est alors

que surgit la nécessité de pratiquer un système de guerre fondé sur la supériorité du nombre. Démoraliser l'ennemi par une série de petites rencontres, le harceler sans cesse, le tenir continuellement sous les armes par un feu sans ordre apparent, tel était le meilleur moyen de profiter de cette supériorité numérique. Une armée, toujours fraîche, puisque ses hommes sont continuellement renouvelés et remplacés, ne peut manquer d'obtenir, dans une guerre de ce genre, la supériorité sur l'ennemi qui ménage ses soldats parce qu'il sent qu'il n'en a pas assez. Les Français acquirent ainsi confiance en leurs forces et le soldat se forma pour la guerre à la meilleure des écoles, à l'école de l'expérience.

La modération des principes politiques disparut en France dès les premiers succès militaires. On ne se contenta plus de la défense des frontières ; on proclama à la tribune le désir de porter la révolution au sein des autres nations, d'ébranler tous les trônes et de répandre les principes révolutionnaires sur le monde entier.

Le premier essai d'offensive fut tenté par Dumouriez. De la Champagne il marcha à la conquête des Pays-Bas autrichiens. La bataille qu'il livra près de Mons n'avait d'un combat régulier que les apparences. Il obtint la victoire en attaquant isolément divers points des retranchements du village de Jemmapes, en menaçant avec son immense armée tous les points en même temps et en entourant un corps de 20.000 hommes avec une armée qui en comptait approximativement 80.000. La prise de Mayence fut également le fruit de la supériorité numérique, et cette même supériorité eut aussi le dessus en Savoie. Ces tentatives heureuses étaient importantes en ce qu'elles justifiaient le nouveau système de tactique : elles démontraient pratiquement la possibilité de suppléer par le nombre au défaut de l'instruction et en même temps elles indiquaient le mode d'action le mieux en rapport avec le caractère français. Ce système nouveau aurait amené les Français sur le Rhin, s'ils n'en avaient pas été empêchés par les discussions de Dumouriez avec les comités et les clubs.

Les insuccès, survenus en 1793 après la fuite de ce général, loin de détruire ces principes, ne firent que les confirmer et leur donner plus d'extension. Le danger extérieur avait appelé un grand effort et soulevé d'immenses moyens de résistance ; la Révolution trouva la manière de les employer. La première campagne était faite d'essais ; la suivante devait être conduite avec système. On profita des leçons toutes récentes et on mit consciemment en œuvre

un genre de guerre qui s'appuyait sur la connaissance précédemment acquise des côtés forts et faibles des Français et qui devait transformer dans la suite tous les anciens systèmes.

On peut se faire une idée complètement exacte de cette méthode et des causes de son adoption, en suivant les débats publics qui eurent lieu au moment de sa fondation.

A la fin de janvier 1793, le Comité de Salut Public tira de son humble retraite un général de l'ancien régime alors déjà renversé, pour l'interroger sur le système militaire qu'il fallait adopter dans les circonstances critiques du moment. « Il faut, disait ce général dans son rapport au comité, doubler la masse des soldats afin d'opposer le nombre aux efforts de l'art. Le moyen le plus simple d'atteindre ce but est de faire la guerre avec des masses, c'est-à-dire d'avoir sur tous les points d'attaque le plus possible de troupes et d'artillerie ; de prescrire aux généraux, comme un devoir sacré, de se battre toujours à la tête des troupes afin de leur donner l'exemple de la bravoure et du sacrifice et de leur apprendre à ne jamais compter l'ennemi, mais à l'attaquer rapidement à la baïonnette sans perdre de temps à tirer et à manœuvrer, parce que les troupes françaises actuelles ne savent pas manœuvrer et n'y ont même pas été préparées. Ce mode d'action, qui correspond si bien au caractère vif et enthousiaste de la nation française, lui assurera infailliblement la victoire, car il déroutera complètement les armées étrangères par sa nouveauté. »

Pour parler ainsi, il fallait un général connaissant également bien les Français et sa spécialité. Les idées ainsi exposées furent adoptées avec la sympathie qu'elles méritaient en vertu de leur justesse. La matière nécessaire à leur mise en œuvre fut fournie par la levée en masse et leur application fut confiée au talent : celui-ci apparut au sein du Comité militaire du nouveau gouvernement, dont Carnot était l'âme. On ne conçut rien de mesquin ; tout fut aussi extraordinaire que les circonstances, aussi large que les plans qu'elles inspiraient. Carnot comprit qu'il fallait laisser de côté les détails tactiques jusque-là en usage dans les armées parce qu'on ne les possédait pas suffisamment et parce qu'on n'avait pas le temps de se les assimiler ; cet homme de génie se rendit compte qu'on pouvait s'en passer en les remplaçant par une tactique d'un ordre supérieur. Il eût l'idée de substituer, à l'art des champs de bataille, l'art des théâtres d'opérations, à la tactique inférieure, une tactique plus élevée (c'est-à-dire la stratégie).

Obligés de constituer des unités avec des hommes qui n'avaient jamais tiré, de faire partir des bataillons qui n'avaient jamais exécuté la moindre manœuvre, de composer des armées avec des régiments qui n'avaient jamais entendu parler du feu par section ou par bataillon, les Français étaient en outre dans la nécessité d'agir avant de s'instruire. La pratique devait les aider à se passer de théorie et la nécessité de se défendre força le soldat à en trouver les moyens dans sa propre intelligence. Pour leurs débuts il fallait aux Français une tactique aux traits larges, se dessinant en dehors des vues de l'ennemi, et ne lui laissant pas le temps de s'adonner aux détails des évolutions. Les premiers essais justifièrent ce mode d'action. Le succès des batailles cessa de dépendre de la stricte exécution des évolutions réglementaires, de la précision du pas ou des mouvements de la place d'exercices. Le coup d'œil s'élargit en même temps que le but à atteindre : on avait dit que la Révolution devait faire le tour du monde. Il ne s'agissait plus déjà de gagner des batailles, mais de soumettre ou de s'attacher les nations ; il ne s'agissait plus seulement de défendre ou de conquérir une position, mais d'envahir des pays, des royaumes entiers. Il était passé ce temps où l'on assignait comme but à une campagne la conquête d'une ville ou d'une province. Dans ce système de guerre d'un ordre plus élevé, d'un genre plus grandiose, il fallait avant tout tirer parti du nombre et affecter des espaces plus étendus aux marches et aux déploiements. Et si l'art d'employer de grandes masses paraît au premier abord plus facile que le précédent (celui de tirer le meilleur parti d'un effectif restreint), on doit néanmoins reconnaître en lui le mérite d'une invention : or toute innovation utile est le produit du génie.

La France a toujours possédé d'habiles ingénieurs et les accessoires de leur art y ont toujours été poussés à un haut degré de perfection. Les magasins du ministère de la Guerre renfermaient une collection de cartes, de plans, de descriptions et de détails topographiques, telle qu'il n'en existait nulle part ailleurs. C'était le fruit de trente années d'études et de travaux : la représentation du terrain ne se bornait pas à une exacte reproduction des caractères généraux de son aspect, elle entrait dans les moindres détails des localités, y compris les chemins vicinaux et les sentiers. Les hommes de talent du nouveau gouvernement surent profiter de ce trésor, et Carnot, qui était lui-même ingénieur, en fit la base de ses vastes combinaisons militaires. On décida que l'application de

toutes les richesses scientifiques du siècle à l'art de la guerre serait le trait caractéristique de la tactique supérieure. L'étude de la géographie, de la topographie, de la géognosie elle-même, la connaissance fondamentale du cours des rivières, des pentes générales, des horizontales du terrain, de la position et du profil des montagnes, de la direction de la rencontre de leurs chaînons, la connaissance des richesses naturelles et industrielles des pays et de leurs moyens de communication de toutes sortes, trouvèrent leur application dans la nouvelle méthode de guerre. Ses fondateurs, qui rêvaient de la conquête du monde, prirent toute la sphère terrestre comme domaine de leurs combinaisons. Ils l'étudièrent dans le but de la partager en théâtres d'opérations et d'y marquer les positions militaires. Evidemment la nature n'avait créé tous ces ravins et ces hauteurs, ces rivières et ces lacs, ces crêtes montagneuses et ces cols que dans le but de tracer un canevas pour les exploits guerriers qu'ils méditaient. Voilà de quelle façon les conquérants étudient la nature ! En trouvant le moyen de répartir les troupes en liaison avec les obstacles naturels que présentait le terrain, ils avaient résolu le premier problème : ils employaient avec fruit le nombre, cet élément principal du nouveau système.

La révolution, tout en créant des armées nombreuses, les avait rendues en même temps mobiles. Par suite de la hâte avec laquelle on les rassemblait et par suite aussi de leurs effectifs, il était impossible de prendre, au moins complètement, les mesures nécessaires à leur entretien. Les approvisionnements de toutes sortes étaient absolument insuffisants ; le manque de prévoyance, qui était le trait caractéristique de la Révolution, devint également le trait caractéristique de l'administration de l'armée. Il fut un temps où chaque corps était suivi par des compagnies, qui portaient des fléaux pour battre le blé nécessaire à la nourriture du soldat : on pouvait ainsi se passer de train. Au lieu d'accumuler des effets dans les magasins, on réquisitionnait dans les boutiques toutes sortes de tissus, sans s'inquiéter ni de la couleur, ni de la qualité. Le conscrit, désigné pour l'armée, était déjà soldat : sans préparation, sans uniforme, sans éducation militaire, n'ayant, en dehors du fusil, rien de réglementaire ni dans la couleur, ni dans la coupe de ses vêtements, il se rendait tout droit à l'armée. En campagne, il devait s'occuper lui-même de subvenir à ses besoins. Le fantassin était en quelque sorte un cosaque à pied. Le service qu'il avait

à faire, son genre de vie étaient ceux d'un chasseur. Sans tente, sans train, souvent sans nourriture, presque toujours sans vêtements et sans chaussures, sans campement régulier, et au bivouac, le fantassin acquérait les habitudes et les mœurs d'un partisan agile. Il ne recevait régulièrement ni les approvisionnements, ni les vêtements, ni la solde ; il espérait toujours que l'heure suivante lui apporterait ce que la précédente ne lui avait pas donné ; vivant toujours d'expédients, comme le gouvernement qui l'envoyait à la guerre, il attendait tout du bonheur. Manquant du nécessaire, le soldat s'habituait aux privations et croyait, en les supportant, qu'il remplissait un des principaux devoirs de son état. D'ailleurs, on avait proclamé que c'était une vertu républicaine de supporter les privations, imposées par les circonstances, et la terreur savait fermer la bouche aux mécontents. Ce qui, dans les autres pays, n'eut été regardé que comme un amas de recrues était compté en France comme une armée. A la vérité, ces armées étaient à peine organisées, mais elles se déplaçaient facilement, on pouvait avec elles réaliser une tactique fondée sur la mobilité ; le nouveau système de réapprovisionnement en particulier rendait les troupes légères. Ces théories sans fin de voitures et d'impedimenta, qui gênaient la marche au plus haut degré dans les guerres précédentes, ces secondes armées beaucoup plus étendues et plus difficiles à remuer que les premières, se trouvaient réduites à leur plus simple expression, parce que l'art difficile de transporter les approvisionnements avait fait place à l'art de les prendre sur le pays. Auparavant, les approvisionnements suivaient les armées ; maintenant, ils devaient venir à leur rencontre ; et ce que les chevaux traînaient autrefois, le fantassin maintenant devait le porter sur lui, s'il ne voulait pas s'en passer. Avec l'ancien système, les sources de production s'épuisaient à mesure que l'armée s'éloignait de ses frontières ; avec le nouveau, elles augmentaient, à mesure qu'elle s'enfonçait en pays ennemi, de toutes les ressources qui s'y trouvaient.

Ce second trait distinctif du nouveau système, la mobilité, conduisit naturellement au troisième, la rapidité. On se mit à marcher plus vite, et la durée des opérations diminua proportionnellement à la vitesse de la marche. Comme leurs opérations étaient tracées d'après de vastes dessins topographiques, les Français se mirent à agir en toutes choses d'après cette échelle colossale et en particulier à donner une rapidité extraordinaire à leurs mouvements.

Les distances sur lesquelles ils avaient à opérer étaient immenses : ils devaient contourner les montagnes infranchissables, et occuper celles qui étaient accessibles, éviter les lacs et franchir les rivières. En considérant ces nouveaux tacticiens, on pouvait penser qu'ils étaient poussés par les inondations, par la fonte des neiges, par le courant impétueux des torrents. Pour éviter le mauvais temps et les désagréments qu'il entraîne, ils franchissent les montagnes et les fleuves, ils traversent les défilés et tracent des lignes d'opérations dont la longueur dépasse tout calcul.

Mais ces qualités seraient restées sans application, si la vigueur de la conduite des opérations ne leur avait donné un prix réel. Cette vigueur forme le quatrième trait caractéristique de l'armée française. Elle fut communiquée à l'armée par les généraux chargés de la commander. La Révolution, qui avait destitué nombre de chefs, avait mis à leurs places des hommes capables de les occuper et qui, sans la Révolution, n'y seraient jamais parvenus. Des avocats, des marchands, des ouvriers, des sergents et des caporaux en retraite se trouvèrent à la tête des armées. Les évènements développaient leurs talents et confirmèrent ou anéantirent leur vocation. Et si des milliers de ces généraux sont tombés dans l'oubli le plus profond, d'autres tels que Moreau, Pichegru, Hoche, Masséna, Berthier, Macdonald, Brune, Championnet, Lannes ont imprimé leurs noms dans l'histoire. Celle-ci leur tient compte et de la force morale, dont ils ont fait preuve en remplissant leurs devoirs, et des talents qu'ils ont déployés (car c'est la force du caractère seule qui assure le succès préparé par le talent); elle leur tient compte également de la hardiesse qu'ils ont montrée en faisant la part du hasard dans leurs entreprises, et en complétant leurs connaissances par la foi dans le bonheur, qui sert d'instinct au courage. Redevables de leur situation à la Révolution, ces généraux la défendaient avec cette insistance, qui considère qu'il n'y a rien de fait tant qu'il reste quelque chose à faire, avec un dévouement qui n'a de limites que la mort. Entièrement pénétrés du système dont ils avaient réalisé les aspirations, ils employaient toujours tous les moyens conformes au but ; ne négligeant rien, et épuisant toutes leurs ressources, ils risquaient continuellement tout et s'ouvraient toujours la possibilité de tout gagner, parce qu'ils ne reculaient jamais devant la résolution de tout perdre. Ils considéraient chaque combat comme décisif, chaque effort comme le dernier à faire. Tous à la fleur de l'âge, ils embrassaient

et poursuivaient leur but en y apportant toute leur ardeur, leur souplesse et leur énergie, ils électrisaient leurs nombreuses et mobiles armées avec cette volonté de fer qui, quand elle veut quelque chose, le veut entièrement et n'hésite jamais devant aucun obstacle. C'est ainsi que les généraux français se sont procuré le succès par l'entière unité de leurs desseins, de leurs énergies et de leurs efforts et ont étonné leurs contemporains jusqu'à la stupéfaction.

Les conséquences de ce système ne tardèrent pas à se faire sentir. Pour reconquérir la Belgique, perdue par Dumouriez, on établit un plan de campagne qui embrassait, outre ce pays, la Hollande et la moitié de l'Allemagne ; le Rhin, de la Suisse à la mer du Nord, fut adopté comme la ligne dont on devait s'assurer la possession. Les places fortes intermédiaires, Valenciennes, Condé, Landrecies, Le Quesnoy, disparurent comme des points imperceptibles au milieu de ce vaste théâtre d'opérations et Luxembourg cessa d'être imprenable. Les Français avaient assez d'hommes pour bloquer toutes ces places à la fois, pour les couper l'une de l'autre et paralyser leur influence, particulière et combinée, sur des opérations dont les lignes immenses pénétraient bien plus au loin. Ce fut vraiment dans cette campagne que la nouvelle tactique prit son caractère de mobilité. Le système des forteresses et des positions fortifiées perdit son importance ; au lieu des points permanents de la vieille tactique, la nouvelle choisit des points provisoires sur lesquels elle fonda le sort des guerres futures. Les armées, ces murailles mobiles, l'emportèrent sur les remparts immobiles des forteresses. Lorsque l'armée française pénétra dans le Piémont, en 1796, la ligne, dont une des branches devait s'étendre à travers l'Italie jusqu'à Vienne, devait se raccorder en ce point avec son autre branche qui embrassait l'Allemagne tout entière, où opéraient Moreau et Jourdan. Céva, Coni, Tortose ne purent échapper au sort de Valenciennes, de Landrecies et de Condé : les marches prirent la place des sièges. Celui qui a plus d'hommes peut manœuvrer plus longtemps et sur des lignes plus longues. La défense de points immobiles, sans cesse entourés de lignes mobiles, devient complètement inutile. L'immobilité fut vaincue par le mouvement, les bras par les jambes et l'aphorisme du maréchal de Saxe, qui dit que les batailles sont gagnées par les jambes des soldats, a trouvé sa confirmation pendant ces dernières années dans l'armée française.

Tous les éléments de cette armée étaient mobiles dans les premières campagnes. Des régiments entiers se dispersaient en tirailleurs et les colonnes de l'armée ressemblaient à des essaims. Souvent l'armée française n'était autre chose qu'une armée de tirailleurs : elle était soutenue dans ses attaques subites par l'artillerie légère, qu'elle appelait avec raison l'artillerie volante ; l'artillerie à pied, qui est impuissante à suivre ce vol rapide, disparait dès lors de l'armée. Toute la cavalerie se transforme en cavalerie légère et ce qui restait de cavalerie lourde opère comme la légère. Un décret de la Convention prescrivit la formation de 70.000 chasseurs à cheval, montés, armés et équipés comme les hussards.

La vieille tactique, toute de précaution et d'attente, qui marchait pas à pas, calculant les positions et mesurant les évolutions, était incapable de résister à un pareil système de guerre. Le nombre, qui était à la disposition du nouveau système, et la rapidité des mouvements renversèrent toutes les combinaisons du méthodisme. La routine se vit détruite par une irrégularité, dont elle ne devinait pas les causes et dont elle ne pouvait comprendre les procédés. Elle ne trouvait nulle part cette ligne de combat qu'elle recherchait si soigneusement et qu'elle était avide de rencontrer ; et au lieu de cette ligne de combat elle voyait des ennemis qui écrasaient ses guerriers sur les flancs et sur les derrières, qui apparaissaient de tous les côtés et à tous les moments, de nuit comme de jour. Il ne pouvait y avoir nulle part un seul instant de repos en présence de gens qui fourmillaient et attaquaient partout, qui s'intitulaient les défenseurs de la patrie et qui chantaient sur l'air de la « Marseillaise » : la terre en produit de nouveaux. Dans ce nouveau genre de guerre, composé d'attaques isolées et continuelles, le succès penchera à la fin du côté de l'armée, qui a pour elle le nombre, parce qu'elle peut le soutenir plus longtemps. Les soldats braves, disciplinés, exercés au tir et à la manœuvre durent céder la place à des miliciens, qui avaient un effectif supérieur, et des généraux expérimentés perdirent leur réputation, quand ils se rencontrèrent avec des chefs d'armée, nommés à peine de la veille à ce poste. En vain Clairfayt avec sa belle armée livre combat dans le Brabant afin de débloquer les places fortes, occupées par les Autrichiens ; les masses françaises, conduites par Pichegru, l'entourent à droite dans la Flandre Occidentale, tandis que d'autres masses, sous les ordres de Jourdan, se déploient sur son flanc gauche et qu'une troisième armée

marche sur le Rhin et menace d'envelopper les armées alliées. Pour éviter l'enveloppement, Clairfayt cède le champ de bataille et la présence du jeune empereur François ne peut l'en empêcher.

Cobourg est écrasé à Fleurus par 80,000 hommes ; 70,000 autres, qui viennent de repousser Yorck et Clairfayt, se dirigent sur ses derrières ; une troisième armée se jette sur Beaulieu et le chasse de Namur. Après chaque défaite les vétérans autrichiens scrutaient les procédés des novices, qui les avaient battus, et ne pouvaient arriver en aucune façon à comprendre la cause de leurs insuccès. Ils déploraient leur sort en considérant ces généraux tout frais émoulus et ces recrues, qui osaient se présenter au combat sans aucune règle et sans ordre. Il eut mieux valu pour eux abandonner les évolutions mesurées des places d'exercices et rejeter la faute sur leur incapacité à comprendre les considérations de la haute tactique. Les ennemis des Français ne faisaient attention qu'à ce qui se passait sous leurs yeux et regardaient comme une folie les attaques de détail des républicains ; ces opérations, en apparence indépendantes, dénotaient à leurs yeux une absence complète de plan et de régularité. Mais ces critiques auraient dû regarder un peu plus loin : ces petites entreprises irrégulières n'étaient que les composantes subalternes d'une grande combinaison, dont l'ensemble était très régulier et se développait sur un théâtre d'opérations d'un vaste horizon. Il ne s'agissait pas de l'exécution des détails sur le champ de bataille même, mais des résultats finaux qui devaient répondre aux vues d'une tactique supérieure, dont l'action s'étendait bien au-delà de la portée des canons. Les Alliés, voyant combien les Français manœuvraient mal dans le combat et surtout combien ils leur étaient supérieurs au point de vue des évolutions, s'obstinaient dans le désir de faire dépendre le succès de la manœuvre règlementaire : erreur, à laquelle ils dûrent d'être constamment battus. La faiblesse des Français sur la place d'exercices constituait la force de leur système. Pour lui tenir tête, il fallait sortir du vieux sillon tracé par la routine ; il fallait opposer à la nouvelle méthode de nouveaux procédés, grandioses, extraordinaires par leur rapidité, leur hardiesse et leur efficacité : en un mot, à une tactique élevée il fallait opposer une tactique encore plus élevée. Les Autrichiens ont montré dans plus d'une campagne qu'ils avaient pénétré le secret du nouveau système de guerre ; mais il leur a toujours manqué la hardiesse

de l'exécution et la grandeur des moyens. Souvorof a réuni l'un et l'autre : il parut et les Français furent vaincus.

Chaque nouveauté déroute toujours les têtes routinières et assure un avantage décisif à celui qui y a recours. Alors que leurs adversaires consultaient à chaque instant leurs règlements, développaient des cartes et déroulaient des plans de bataille, les Français agissaient en dépit même de ces principes de tactique qui étaient alors regardés comme absolus et infaillibles. Dès que le combat était engagé, ils ne s'inquiétaient plus de savoir si leurs flancs étaient régulièrement couverts, si leurs communications étaient complètement assurées ; ils se laissaient même parfois tourner et ne faisaient aucune attention à des points qui, d'après les principes, eussent paru essentiels. Cela tenait à ce que leur supériorité numérique leur permettait de réparer toutes les fautes, de rétablir leurs communications, de sauver leurs flancs ; parfois encore à ce qu'ils voulaient s'emparer d'un tout autre point ; enfin à ce que leurs chefs n'avaient ni le loisir ni le devoir de ménager les hommes. Guidés par de tels principes, les Français attaquaient toujours, avantage immense et souvent décisif ; car, d'une part, un ennemi systématique, dérouté par des combinaisons inaccessibles à des calculs, n'oppose à la hardiesse qu'une funeste indécision et, de l'autre, la primauté du plan assure une supériorité morale à celui qui attaque et élève son courage par la foi dans le succès.

Sous l'empire de ces considérations, confirmées par une expérience journalière, les Français créèrent une doctrine qu'on pourrait appeler la théorie de l'impossible. Faire toujours le contraire de ce qui se faisait auparavant et était encore en vigueur chez les autres ; choisir le procédé d'exécution le plus difficile ; préférer les entreprises que la tactique timide des adversaires reniait ou déclarait impossibles, telle était l'essence de la nouvelle théorie des Français. Et il était difficile de mettre à profit avec plus de perspicacité la lenteur qui caractérisait le siècle. A l'encontre de tous les principes de l'art, et malgré tous les obstacles physiques et moraux, ils triomphèrent d'un adversaire, qui n'admettait pas qu'il fut possible d'entreprendre quelque chose de contraire aux règles de l'école et du bon sens ordinaire. En risquant tout, les Français ne trouvaient pas de résistance chez des ennemis, qui ne dépassaient pas les demi-mesures. Pour vaincre, il faut surtout étonner ; et de même que Montécuculli exigeait, pour la guerre,

« de l'argent, de l'argent et de l'argent », les généraux français réclamaient « de l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace ». Dès lors les opérations militaires qui étaient considérées auparavant comme extraordinaires devinrent une chose courante. Ce qui était rare dans la guerre devint ordinaire ; ce qui paraissait merveilleux se répéta presque chaque jour.

Traverser des rivières, les traverser en plein jour et en vue de l'ennemi ; franchir les montagnes avec de la cavalerie et de l'artillerie ; construire des ponts et les passer sous le feu de l'ennemi, tout cela se répétait à chaque instant comme la chose la plus ordinaire et la plus facile. Le passage du Rhin, exécuté par Louis XIV, a été immortalisé par un monument à Paris ; alors des passages à travers ce fleuve furent exécutés sans nombre et méritèrent à peine l'honneur d'une description dans quelques articles de journaux. Il n'est pas un fleuve, dans les contrées où se fit la guerre, que les Français n'aient traversé ; pour les compter, il faudrait citer tous les fleuves de l'Allemagne et de l'Italie. La nouvelle armée se passe de tentes par tous les temps ; les campagnes d'hiver deviennent la règle, elle franchit les montagnes avec de la neige sous les bras ; elle passe les rivières avec de l'eau jusqu'à la poitrine, en tenant le fusil et le sac au-dessus de la tête. Les ballons et les télégraphes aériens sont employés aux besoins de l'armée et le sort capricieux se transforme en un serviteur soumis de l'audace.

C'est à la théorie de l'impossible que les Français doivent les plus grands succès, leurs ennemis les plus grandes défaites, et l'Europe les évènements les plus surprenants. Le pont de Feldkirch, le pont du Diable en Suisse, les ponts de Lodi, d'Arcole, de Donauwerth, le Mont-Cenis, le Saint-Bernard, le Simplon, toutes les Alpes, les Pyrénées, les Apennins servirent de théâtre aux applications de cette théorie. En 1797, la Cour de Vienne épouvantée par l'approche d'une armée qui, après avoir tenté l'impossible, se trouvait dans la fatale nécessité de tenter encore davantage, accepte la paix qui lui est proposée par le général en chef français. Mélas est battu à Marengo avant d'avoir eu le temps de croire à la marche audacieuse de l'armée de réserve et même à son existence. Et Mack se considérait comme invincible à Ulm, alors que les Français avaient enveloppé ses flancs et ses derrières et lui préparaient une ruine inévitable. Si la génération affaiblie du siècle dernier se souvenait qu'Annibal avait franchi les Alpes

avec des éléphants ; que César, après avoir construit un pont sur le Rhin, l'avait détruit dans le seul but de faire plus qu'il ne lui était nécessaire ; qu'enfin tous les grands hommes des temps passés avaient appliqué la théorie de l'impossible, c'est uniquement parce qu'elle avait lu ces hauts faits au collége et avait forcé ses enfants à les lire comme exercice pratique de langue latine.

Une théorie pareille est l'avant-coureur de la victoire pour les uns, de la défaite pour les autres ; elle engendra chez les soldats des armées non françaises la conviction accablante qu'ils avaient affaire à un ennemi d'une supériorité invincible comme ressources et comme moyens d'action. Une théorie pareille a naturellement besoin de s'appuyer sur le nombre ; en faisant dépendre le sort de l'armée d'entreprises hors de tout calcul, elle devait avoir la possibilité de la renouveler en cas d'insuccès. Mais si elle ne peut se comprendre sans le nombre, celui-ci peut être employé en dehors d'elle. Aussi la supériorité d'effectif ne suffit pas à assurer son triomphe, parce qu'elle ne se décompose pas en principes et ne peut être apprise comme un système. Le génie seul peut en deviner les procédés et l'inspiration du moment lui en souffle l'application sur le terrain. Cette sorte d'inspiration ne pouvait venir qu'à des généraux, qui devaient leur place, non à la naissance ou à l'ancienneté des services, mais au seul talent. Le génie ne s'imite ni ne s'apprend. Qui se serait hasardé à citer comme exemples à imiter les mémorables campagnes des Français en Italie, qui portèrent des coups mortels aux Autrichiens ? Et le forcement du pont de Lodi ; les marches victorieuses de 1796 contre Quasdanovitch, Wurmser, Alvinzi, Provera ; le pont d'Arcole ; l'invasion de 1797 dans les plaines de la Germanie, avec les montagnes du Tyrol sur les flancs ; la marche de 1805 en Autriche et en Moravie, sur un territoire ennemi, et sans ligne de retraite, qui aurait proposé ces opérations comme des exemples à suivre ? qui aurait osé introduire dans une théorie, comme une donnée scientifique, cette résolution audacieuse, grâce à laquelle un général français, entouré à Lonato par des forces supérieures autrichiennes, les force à déposer les armes ? Le succès justifie les inspirations du génie, l'histoire les glorifie, mais la science n'ose pas les enseigner.

(A suivre.)

UNE PAGE OUBLIÉE

ÉTUDIANTS FRANÇAIS ET ALLEMANDS EN 1867

C'est une chose connue depuis longtemps, évidente et avérée, que la France fut toujours un méchant voisin, déloyal, belliqueux, astucieux, avide de conquêtes, dévoré d'ambition, affligé d'un caractère si mal tourné que les pays infortunés placés par le hasard à ses côtés ne purent jamais s'entendre avec elle, malgré la douceur, la patience et toutes les vertus angéliques dont le Ciel les avait dotés.

Cela, les plus savants docteurs d'outre-Rhin l'ont dit, répété, affirmé mille fois, par la parole, le journal ou le livre, et il serait bien outrecuidant en vérité de vouloir donner un démenti à des autorités aussi incontestables.

Qu'il nous soit permis, cependant, d'exhumer quelques vieux documents jaunis, sans doute bien oubliés aujourd'hui, mais qui, par cela même, peuvent offrir de l'intérêt au moment où l'idée d'une alliance possible avec nos vainqueurs d'hier peut être émise chez nous sans soulever d'unanimes protestations.

C'était en 1867 ; à cette époque, nous nous plaisions déjà, — et depuis longtemps, depuis toujours, — à considérer les Allemands comme nos ennemis héréditaires, ce sont encore les savants docteurs germaniques qui l'affirment. L'Allemagne, au contraire, était la grande nation généreuse et désintéressée, toujours victime de sa candeur et de sa trop aveugle confiance en autrui. Or, dans ce mois de mai 1867, la question du Luxembourg occupait tous les esprits. La situation se tendait de plus en plus entre la France et

l'Allemagne. La guerre semblait imminente. D'un jour à l'autre, on s'attendait à ce qu'elle fût déclarée.

Les étudiants de Paris et ceux de Strasbourg, ces représentants de la jeunesse française qui se firent à toutes les époques l'écho du sentiment national, envoyèrent spontanément aux étudiants allemands deux adresses sympathiques exprimant l'espoir de voir la paix maintenue, et le désir de travailler en commun, avec leurs camarades d'outre-Rhin, à entretenir de bonnes relations entre deux nations faites pour s'entendre. Voici celle des étudiants de Paris, dont on trouve la reproduction dans les journaux du temps, et notamment dans le *Courrier du Bas-Rhin* du 10 mai 1867 :

« Frères allemands !

« L'horizon se montre sombre et menaçant. Des bruits de guerre se font entendre des deux côtés du Rhin. Les nations regardent, inquiètes, ce que l'avenir leur prépare. Et cependant le temps des haines nationales n'est-il pas passé ? Loin de nous ces idées d'un autre âge ! Les peuples sont grands, non par leurs territoires, mais par leurs institutions. Ce n'est pas l'extension de leurs frontières, mais celles de leurs libertés que doivent vouloir la France et l'Allemagne.

« Nul homme de cœur n'a jamais craint la guerre ; tout honnête homme doit la détester. Haïssons-la pour les misères qu'elle entraîne et pour le despotisme qu'elle engendre.

« N'appartient-il pas aux étudiants d'affirmer hautement ces grandes vérités ? Ne marchons-nous pas ensemble dans cette voie féconde, frères allemands ? Que par vous, avec vous, ce soit la paix avec ses splendeurs qui conduise désormais les nations à la prospérité, à la grandeur, à la liberté ! »

De leur côté, les étudiants de Strasbourg rédigeaient le message suivant que l'*Impartial du Rhin* reproduisait dans un supplément spécial :

« Nous sommes à la veille de terribles et douloureux évènements. Quelques jours peut-être, et nos deux nations, faites pour marcher fraternellement sous l'égide de la paix, faites pour s'entr'aider dans l'œuvre de la civilisation, vont se ruer l'une sur l'autre et s'entredéchirer en ennemies implacables.

« Dans ce moment critique, nous regardons comme un saint devoir de vous dire ce que nous pensons de cette guerre et quels

sont nos sentiments à l'égard du peuple allemand. De guerre, nous n'en voulons point ! de haine nationale, nous n'en connaissons ! mais la guerre une fois inévitable, nous ne marchanderons pas nos sacrifices à la France. Mais aujourd'hui qu'il en est temps encore, nous venons vous tendre la main et vous demander votre concours pour défendre dans nos deux pays la cause de la paix et de la liberté.

« Habitants de l'Alsace, vos voisins immédiats, en rapports journaliers avec vous, il nous appartient plus qu'à personne de vous adresser cet appel. Nous vous l'envoyons de cœur. Répondez-y. Qu'il ne soit pas dit que nous, qui sommes appelés à marcher au premier rang parmi les ouvriers de l'intelligence, nous voyions s'accomplir, sans protester, des actes odieux et barbares. Le délire va s'emparer des masses. Prévenons le mal pendant qu'il en est temps encore. Proclamons bien haut ce que la raison nous crie : Que la guerre est le recul de la civilisation, la source des misères des peuples, que le champ de bataille est le terrain où grandit le despotisme.

« Ne nous laissons pas aveugler par de faux raisonnements. D'autres conquêtes nous réclament, des conquêtes pacifiques et non des luttes meurtrières, stériles pour le bien et fécondes en maux.

« Unissez l'Allemagne, mais par la liberté et pour le progrès ; c'est dans le même esprit que nous aussi nous accomplirons notre tâche. Voilà la lutte, voilà les lauriers que nous devons ambitionner ; au moins ne sont-ils pas tachés de sang.

« Les gouvernements arment, que les populations protestent, que leur cri soit unanime, qu'il étouffe les bruits de guerre, que notre devise à tous soit à jamais : Paix, progrès, liberté, fraternité.

« C'est dans ces sentiments que nous vous envoyons notre salut cordial. »

Cela n'était en vérité point trop belliqueux et devait dérouter quelque peu la psychologie francophobe des savants docteurs. Mais voici mieux.

Ces deux adresses furent affichées sur le tableau noir de presque toutes les Universités allemandes, à Berlin, à Heidelberg, à Tubingue, etc., et reproduites par la plupart des grands journaux. Quelques jours après, la *Gazette d'Augsbourg* publiait une correspondance datée de Berlin, 11 mai, ainsi conçue :

« Un grand nombre des étudiants d'ici, appartenant à la *Burschenschaft* (jusqu'ici 215) publient une réponse à l'adresse pacifique des collègues de Strasbourg, réponse où l'on touve, il est vrai, une entente générale avec les vœux pacifiques de ces derniers, mais où néanmoins cette entente n'est nullement exprimée au point de vue auquel s'étaient placés les étudiants d'Alsace et d'ailleurs. Au contraire, les menaces injustes de la France y sont repoussées avec netteté et avec un courage *guerrier*, et la réponse rappelle aux Alsaciens qu'ils sont, bien qu'appartenant à la France, non des Français, mais des Allemands. Les expressions de la réponse en question nous paraissent, nous l'avouons, un peu fortes, non pas pour cette jeunesse à la bouche sincère et sans arrière-pensée, mais eu égard à cette considération que Napoléon III s'est dans l'intervalle accommodé d'une renonciation à l'annexion projetée du Luxembourg, et que la paix est de nouveau assurée dans une certaine mesure. »

La *Gazette d'Augsbourg* n'ose donc offrir à ses lecteurs que les passages les plus modérés de cette missive, qui pourtant sont déjà suffisamment agressifs. Mais nous avons pu trouver le texte *in extenso* du document, publié *d'après le manuscrit* par l'*Impartial du Rhin*. Voici cette perle :

« Messieurs,

« Nous avons lu votre adresse aux étudiants allemands dans la *Gazette d'Augsbourg*, et d'après ce journal, toutes les feuilles d'ici l'ont reproduite. Quoique nous soyons en général d'accord avec le contenu de votre écrit, nous aurions cependant préféré ne pas y répondre. En effet, pas de réponse en est une.

« N'est-ce pas répondre que de se taire? Le silence parfois n'est-il pas éloquent? Néanmoins, comme nous avons appris que quelques corporations d'étudiants allemands désirent répondre à votre adresse, et comme nous ne savons pas dans quel sens ils vous répondront, nous nous sommes décidés à ne pas vous laisser ignorer notre réponse allemande, dictée par des sentiments allemands.

« Tout d'abord, sachez-le, comme Allemands, nous ne pouvons pas entonner votre hymne pathétique à la paix ; en second lieu, le point de vue auquel vous vous placez, nous ne saurions le comprendre. Examinons de plus près ces deux propositions. Nous, la jeunesse cultivée d'Allemagne, nous, les membres de la Burschen-

schaft allemande, nous ne saurions prêcher la paix dans un moment où nous avons dû l'acheter par de nouvelles humiliations de notre patrie, dans un temps où de France nous sont venus de nouveaux opprobres, où nous avons été menacés de nouvelles usurpations de territoires allemands. Nous ne voyons pas que votre adresse beaucoup trop vague soit opportune, quant au cas pratique de la question dite du Luxembourg. Pour nous, comme pour tout honnête homme qui sait distinguer le *tien* du *mien*, ce n'est pas du tout une question que celle-ci, que le grand-duché de Luxembourg, aussi bien que le Schleswig-Holstein, aussi bien qu'autrefois l'Alsace, est un pays allemand, une propriété imprescriptible de la nation allemande, et les derniers évènements ne peuvent rien avoir changé à ce bon droit. Nous, Allemands, nous sommes un peuple pacifique et non un peuple avide de conquêtes ; mais nous voulons garder ce qui nous appartient et nous garer des voleurs. Nous regardons comme traître à la nation tout Allemand qui, pour éviter une guerre défensive, qui serait faite pour repousser des prétentions éhontées, serait d'avis d'évacuer un pays allemand et conseillerait une paix honteuse.

« Sachant que les Français ont l'entendement dur lorsqu'il s'agit de leurs intérêts, nous tâcherons de vous faire comprendre la question par un exemple tiré de la vie pratique.

« Des particuliers riches et considérés demeurent dans une rue où se trouvent de beaux palais. Dans cette rue se trouve une maison minée par le temps ; une réparation est nécessaire, et après de longues hésitations et plusieurs essais inutiles, les propriétaires se décident enfin à reconstruire la maison. On démolit les murs de séparation et la maison est rendue quelque peu habitable. Mais un méchant voisin en est irrité et plein de jalousie. Il prend la résolution d'entraver la reconstruction pour s'approprier une partie du terrain de son voisin. Il entre en négociation secrète avec un indigne locataire, un vaurien qui habite un réduit au coin de la maison. Il achète sous main de ce quidam qui ne jouit d'aucun droit, un bout de terre. Naturellement, les propriétaires légaux ne le souffriront pas : de là une lutte qui menace de troubler la paix de toute la rue.

« Voilà, Messieurs, le nœud de ce qu'on appelle la question du Luxembourg. La nation allemande veut réparer sa demeure vieille et délabrée. Le mauvais voisin, la France, qui s'est déjà approprié plusieurs parties du territoire allemand contrairement à tous

droits, comme un voleur, voudrait de nouveau profiter de l'occasion pour en arracher une partie à son profit, procédé que ce voi sin a également suivi du côté de l'Italie, malgré les traités faits avec la Suisse. La France n'est pas pour nous une menace, malgré le grand nombre de forts et de forteresses qu'elle possède le long de ses frontières, et bien qu'elle soit une puissance forte et unie. Pourquoi donc l'Allemagne récemment unie serait-elle une menace pour la France avec ses quelques forteresses? Les journaux parisiens qui expriment cette crainte décernent à la France un brevet de lâcheté sans pareil, et représentent la mauvaise conscience historique de la France qui a volé tous ses voisins. Nous, la jeunesse allemande, nous ne saurions préconiser une paix achetée au prix de nouveaux sacrifices.

« Que la France, poussée par sa vaine gloire, par son ambition conquérante, et menée par un gouvernement aventurier qui espère pouvoir profiter d'une grande guerre pour asseoir son césarisme sur des bases plus solides, qui, pour couvrir ses colossales prodigalités, cherche à piller ses voisins, que la France, disons-nous, attaque d'une manière infâme et injuste, l'Allemagne saura se défendre, et nous, les étudiants allemands, nos vaillantes armées dussent-elle ne pas suffire, comme en 1813 et 1814, nous ne serons pas les derniers à défendre, s'il le faut, notre chère patrie. Que la France foule aux pieds la culture et la civilisation à la tête de laquelle si souvent et à tort elle s'est vantée de marcher, qu'elle rouvre l'ère barbare des guerres de Napoléon Ier, nous, Allemands, nous montrerons dans cette lutte nationale que c'est nous qui sommes le cœur de l'Europe, qui sommes appelés à faire l'admiration du monde, et que nous surtout, les fils de la science, nous savons faire preuve d'humanité.

« Mais tant que nous serons la partie offensée et menacée, nous ne parlerons pas de paix. Que la France proteste en faveur de la paix, ses manifestations, plus elles seront fermes et précises, plus elles mettront à découvert le tort de votre cabinet des Tuileries, plus aussi elles lui feront honneur ; car elle renie ainsi son passé, sa propre histoire qui, depuis Louis XIV (ce tyran vaniteux, bigot, enflé, injuste et grand seulement par ses vices de tous genres), n'a été qu'une suite continue de guerres injustes, de ravages et de meurtres. Telle est notre réponse au contenu principal de votre adresse, c'est-à-dire l'appel de travailler avec vous en faveur de la paix. Nous aussi nous ne sommes pas les esclaves d'une fausse

ambition; nous aussi nous détestons le despotisme qui établit son trône sur la guerre et les ruines ; nous aussi nous aimons la paix, mais une paix favorable qui laisse le sien à chacun. Nous ne faisons pas de préparatifs de guerre contre la France, cette nation si forte entre toutes ; mais l'homme le plus pacifique, à moins d'être un lâche, ne défend-il pas son foyer contre les brigands?

« Pour ce qui est du point de vue auquel vous, étudiants de Strasbourg, vous vous placez pour vous adresser à nous, nous avons déjà signifié plus haut que ce point de vue, nous ne saurions l'approuver ; mais bien plus, nous devons dire que ce point de vue nous blesse profondément. Vous, « habitants de l'Alsace, » vous nous parlez comme Français, et cependant vous portez pour la plupart des noms allemands, vous êtes de race allemande ; vous êtes les petits-fils de ces *Allemanen* qui pendant tout un millier d'années ont montré en Alsace qu'ils ne formaient pas le rejeton le plus mauvais de la nation allemande, de ces *Allemanen* qui à travers notre histoire se sont élevés dans la littérature, dans l'art aussi bien qu'en puissance, dans une communiou tout intime avec nous. Pendant mille ans, l'Alsace fut une partie indépendante et glorieuse de notre nation, une forteresse avancée du droit allemand, forteresse élevée contre ce peuple voisin, contre ces Welches (race romane) qui ne peuvent rester en repos. Mais qu'est devenue cette Alsace? Aujourd'hui, elle n'est pas autre chose qu'une province sous le joug, où l'on arrache toute vie libre et indépendante avec la langue et les mœurs allemandes, dépendante de Paris, méprisée des vrais Français qui vous appellent : « Ces grosses bêtes d'Alsaciens ! » Vous êtes bien des sujets de la France, mais êtes-vous pour cela des Français de nationalité ? Êtes-vous du jour au lendemain de Germains devenus Romains ?... Rien que deux siècles — ô honte ! — ont suffi pour vous faire oublier une histoire de mille ans, pour vous faire oublier comment l'Alsace, comment Metz, Toul et Verdun, comment Nancy sont devenus Français !

« Est-on cheval pour être né dans une écurie ? On vous a jetés contre le mur de la France comme de la boue (le mot de Cambronne serait ici plus exact) et vous y êtes restés aplatis.

« Est-ce que le Rhin allemand, votre cathédrale, les chants d'Allemagne, si vous êtes encore capables de les comprendre, ne vous crient pas chaque jour : « Vous êtes Allemands !!! » Vous voulez coûte que coûte être Français et vous chantez à votre

honte : " *Oh! France, oh! ma patrie !* " au lieu de notre refrain : " *Allemagne, Allemagne au-dessus de tout, au-dessus de tout dans le monde.* " Nous vous disons : Reconnaissez-vous vous-mêmes.

« Comme les chauves-souris repoussées également par les souris et les oiseaux, vous n'êtes reconnus par personne. Une pareille désertion, une pareille félonie est sans exemple dans l'histoire. — Il fallait bien une fois vous dire ce que nous, les vrais patriotes allemands, nous pensons de vous. Il ressort clairement de votre lettre que vous avez complètement perdu le sentiment de votre misère ; il fallait par conséquent vous présenter le miroir pour vous montrer dans quel état vous paraissez dans l'histoire, dût cette image même vous faire au premier abord reculer d'épouvante.

« Nous ne voulons pas vous offenser personnellement ; au contraire, nous croyons vous honorer et vous donner un témoignage de notre amitié en vous adressant des paroles franches et honnêtes.

« Les renégats et les transfuges sont détestés par tout le monde, et vous ne sauriez faire exception, quand même on ne vous jetterait journellement votre honte à la figure. A une époque où les petites nations, les Grecs, les Roumains, les Serbes, les Slaves se réveillent de leur torpeur et se souviennent de leur nationalité, vous, Alsaciens et Lorrains, vous ne sauriez persister dans votre apathie. Certes, ce n'est pas à vous de dire : « Sans doute, si la guerre était inévitable, nous ne marchanderions pas nos sacrifices à la France. »

« Quoi ! Vous voudriez renier votre nationalité ? Quoi ! comme ce fabricant de Mulhouse, vous voudriez former des corps francs pour marcher contre l'Allemagne, notre et votre mère ? Quoi ! vous voudriez percer le sein de votre *alma mater*. Quoi ! vous voulez, en face du monde et de l'histoire, vous couvrir de honte, et votre déshonneur, vous pensez le cacher par des phrases et des déclamations ? Oh ! ne le faites pas ! Il en est autrement aujourd'hui qu'au commencement de ce siècle ; l'histoire arrachera le faux masque de votre figure, et comme traîtres et vils esclaves d'un despotisme étranger, vous serez exposés au pilori que vous avez mérité.

« Croyez-nous, il nous en a coûté de ne pouvoir répondre à votre salut fraternel, de n'avoir pu serrer la main que vous nous offriez

comme frères. Nous vous crions : Rendez-vous en dignes, soyez des entiers, vous qui n'êtes que des moitiés, étudiez votre histoire locale, étudiants d'Alsace et de Lorraine ; quittez votre état de bâtards, redevenez préalablement dans vos cœurs les vrais enfants de la patrie allemande, comme l'ont été vos aïeux qui aujourd'hui seraient obligés de vous renier. Alors nous aussi, quand nous serons victorieux dans la prochaine guerre, ce qui est hors de doute, nous vous presserons fraternellement contre notre forte poitrine. Mais avant, jamais !

" *Diximus et salvavimus animam.*

« Au nombre de 245 membres, jusqu'à ce moment, de la corporation de Berlin.

« OTTO-HERMANN GUTSMUTH ».
« *stud. juris* ».

« Expédié le 14 mai ».

On se rappela aisément en Alsace que le M. Gutsmuth qui avait signé cette œuvre d'art était venu l'hiver précédent passer quelques semaines à Strasbourg où il avait reçu le meilleur accueil. La *Burschenschaft*, au nom de laquelle l'adresse était écrite, est, si nous en croyons le *Courrier du Bas-Rhin* « la plus puissante, la plus germanique, la plus unitaire des corporations d'étudiants ».

« L'agitation pour la liberté et l'unité germaniques, nous apprend encore le journal l'*Europe*, a été entretenue pendant un demi-siècle au prix d'immenses sacrifices par les étudiants allemands et surtout par les membres de la *Burschenschaft*, c'est-à-dire du parti démocratique de la jeunesse des Universités allemandes. L'histoire de la *Burschenschaft* forme, pour ainsi dire, le noyau de l'histoire du mouvement national et libéral en Allemagne. Les membres de cette ligue, représentés à chaque Université par une société particulière, souvent secrète, ont été longtemps persécutés, avec la plus grande rigueur, par la police de l'ancienne Confédération, et les hommes d'Etat et les savants les plus éminents de l'Allemagne ont fait partie de ces associations. » Après 1848, au contraire, la *Burschenschaft* fut encouragée par les gouvernements.

On sait maintement de quelle source émanait cette singulière réponse. Elle fit grand bruit dans la presse. Les journaux la com-

mentèrent des deux côtés du Rhin, et l'impartialité nous oblige à dire que plusieurs importantes feuilles allemandes la flétrirent comme il convenait.

Les étudiants de Strasbourg, indignés, se réunirent au nombre de plus de 500 à la promenade de l'Orangerie. On dételа une voiture ; un étudiant escalada cette tribune improvisée et lut, aux acclamations de l'assistance, la nouvelle lettre qu'il venait de rédiger avec ses camarades :

« En nous adressant à nos collègues d'un pays où brillent en ce moment les Jacobi, les Schulze-Delitsch, les Waldeck et tant d'autres illustres champions de la liberté, nous espérions trouver chez vous une étroite communion des idées larges et généreuses que doivent surtout professer les jeunes gens éclairés de tous les pays.

« Grande fut notre méprise ! A nos paroles de paix, de liberté et de fraternité, vous avez répondu par des menaces et des injures qu'il nous répugne de qualifier. Si vos objurgations ne s'adressaient qu'à nous, étudiants d'Alsace et de Lorraine, nous vous répondrions par un silence plein de dignité et de mépris.

« Mais comme vous vous attaquez à la France entière, nous nous levons en masse pour protester.

« Nous gardons votre adresse comme le meilleur modèle de ce qu'a jamais dicté la grossièreté ; nous vous renvoyons aux ouvriers de Berlin : apprenez d'eux comment on répond à des paroles de fraternité.

« Quelle dérision ! Vous, Prussiens, vous venez parler de liberté et d'indépendance à nous, les fils de la grande Révolution, vous qui faites courber les Allemands, vos frères, sous le joug du despotisme !

« Oui, nous méconnaissons votre refrain :

« Allemagne au-dessus de tout dans le monde », car c'est dans nos murs qu'a été entonné pour la première fois l'hymne guerrier de la France, la *Marseillaise*, au chant de laquelle nos pères ont refoulé l'invasion.

« Si vous ignorez encore pourquoi l'Alsace est française, apprenez qu'elle l'est depuis les jours de 89, où elle a secoué le joug de la féodalité pour se rallier à la nation qui venait de proclamer la liberté.

« Il n'y a ici ni Lorrains, ni Alsaciens, nous sommes tous Français et fiers de l'être.

« Vienne l'étranger ! dignes fils de nos glorieux pères, nous saurons répondre à vos insultes et à vos ridicules bravades par d'éclatantes victoires. »

Cette mémorable assemblée de l'Orangerie inspira au peintre alsacien Théophile Schuler l'un de ses meilleurs dessins qui fut reproduit par l'*Illustration* (n° du 1er juin 1867).

Pourquoi nos hommes politiques d'aujourd'hui n'ont-ils pas le temps de lire et de méditer les vieux journaux ? Ils y recueilleraient parfois de salutaires enseignements. L'incident de 1867 en est la preuve.

Aujourd'hui, il se trouve encore des rêveurs — nous ne parlons pas des gens d'affaires — pour prêcher un rapprochement avec l'Allemagne.

Depuis 1867, pourtant, que de barrières se sont élevées entre les deux nations, quel mur infranchissable et terrible, construit avec des cadavres, cimenté avec du sang et des larmes ! Et l'on croit que l'union serait possible, alors qu'elle ne pouvait s'accomplir en un temps où de tels souvenirs n'existaient pas encore, — avant que les vingt-sept ans de résistance de l'Alsace-Lorraine eussent exaspéré contre nous les rancunes germaniques.

Méditez donc les vieux journaux, ô politiciens !

HANS.

LA

LITTÉRATURE ET LA SCIENCE

La littérature et la science poursuivent deux buts différents; l'une cherche à plaire, l'autre à instruire ; l'une vise à la beauté, l'autre à la vérité. Cela ne veut pas dire que la littérature, en tâchant avant tout d'exciter ce plaisir particulier qu'on appelle le plaisir esthétique, néglige ou dédaigne les données fournies par la réalité et les résultats acquis par le savoir humain ; elle est obligée d'en tenir compte, et suivant les temps, les genres littéraires, les goûts des individus, elle fait une part plus ou moins large au vrai et au vraisemblable. Cela ne veut pas dire non plus que la science, en s'efforçant de débrouiller le mystère qui nous enveloppe, fasse fi de l'ordre, de l'élégance, du bien dire, de tous les attraits que l'art prête à l'exposé des idées et des faits ; elle aussi, suivant les temps, les matières traitées et les goûts individuels, elle aspire plus ou moins à charmer, ne fût-ce que pour les tenir en éveil, les intelligences qu'elle veut avant tout éclairer.

Il peut y avoir des ouvrages qui relèvent uniquement de l'une ou de l'autre ; un traité de géométrie ou d'algèbre ne se pique guère d'avoir des qualités littéraires; un conte de fées ou un poème fantastique n'a le plus souvent rien à démêler avec la science. Mais il y a aussi quantité d'œuvres qui sont mixtes, qui ont un caractère double. C'est le cas, par exemple, pour les écrits qui traitent des sciences concrètes et sont appelés à donner des descriptions du monde extérieur ou bien pour ceux qui exposent quelque vaste théorie. C'est le cas encore pour ce qui rentre dans

le cadre des sciences dites morales et politiques, par exemple pour l'histoire et la philosophie.

Presque à toute époque, dans cette espèce de domaine indivis, la science et la littérature se livrent un combat acharné. La question de frontière n'a jamais été vidée. Chacune empiète tour à tour sur sa rivale. Chacune tour à tour prédomine et il est assez aisé d'indiquer comment alternent leurs victoires successives. Dans les périodes réalistes, la science, qui constate, accumule et ordonne des faits réels, triomphe et fait invasion sur le territoire de sa voisine; dans les périodes idéalistes, la littérature, qui ne peut créer la beauté sans avoir devant les yeux un idéal, prend sa revanche et ressaisit une partie du terrain conquis. A considérer l'ensemble des siècles, il semble bien que la science ait eu en somme l'avantage et obtenu des agrandissements définitifs ; mais ce n'est pas sans des reculs momentanés, sans des défaites partielles sur des points où elle s'était indûment avancée et où elle ne pourra jamais s'établir. Duel utile, qui stimule, fortifie, développe les deux adversaires ! Duel intermittent d'ailleurs, qui n'empêche pas entre elles un échange de bons offices, quand elles savent rester chacune à la place qui lui appartient en propre! Elles peuvent à l'occasion se prêter mutuelle assistance ; et c'est pourquoi il importe de noter avec soin, aux divers moments de l'existence d'un peuple, la nature des relations qu'elles ont ensemble.

I

Comment la littérature peut-elle exercer sur la science une action heureuse et légitime? C'est d'abord et surtout en lui donnant des leçons de beau langage.

On le vit bien en France au XVIIIe siècle. Alors coexistent en beaucoup d'hommes des préoccupations scientifiques et des visées littéraires. C'est un des traits saillants de l'époque en même temps qu'un fait gros de conséquences. Montesquieu dissèque des grenouilles, étudie le gui au microscope et songera plus tard à mettre une Invocation aux Muses en tête de l'*Esprit des lois*. A l'Académie des Sciences, Fontenelle, auteur de tragédies et de pastorales, débite avec compétence des éloges de savants; Voltaire y présente des mémoires sur le feu. A l'Académie Française, d'Alembert,

géomètre et mathématicien, lit des éloges de littérateurs ; Buffon y prononce son fameux discours sur le style. Diderot, encyclopédie vivante, est le précurseur à la fois du drame bourgeois et de la théorie de l'évolution.

Or, en s'unissant ainsi à la science, la littérature lui rend des services signalés. Elle met à la portée de tout le monde ce qui risquait de rester enfermé dans un petit cercle d'initiés. Elle donne des ailes aux trouvailles qui ont vu le jour dans les gros livres techniques ou dans les creusets des laboratoires. Elle répand l'agrément, la grâce sur les notions les plus abstruses. Elle ôte à sa sœur, laborieuse, mais trop souvent pédante, sa mine rébarbative ; elle fait d'elle une personne, non seulement accessible aux profanes, mais avenante, aimable, séduisante.

Ce fut et c'est encore une des gloires de la littérature française d'être la grande vulgarisatrice. Elle a par là bien mérité de la civilisation humaine. Vérité inutile et comme non avenue, celle qui demeure au fond d'un puits, fût-ce un puits de science ! Il est nécessaire de l'en tirer, de la vêtir, de la parer, pour l'introduire dans les salons, dans les familles, dans les écoles. Non seulement on lui donne ainsi le rayonnement auquel elle a droit, mais on fait davantage ; en augmentant le nombre de ceux qui la connaissent on éveille parmi eux des vocations dormantes ; on incite les générations nouvelles au labeur ardu d'accroître la somme de nos connaissances ; on fait germer une moisson plus abondante de savants, parce que la sélection des génies à venir s'opère sur un milieu plus large et de niveau moyen plus élevé. La littérature, en répandant la science, lui prépare une légion d'amoureux et des lendemains triomphants !

Oh ! sans doute il y a une condition indispensable pour qu'elle ne fasse pas de mal en croyant faire du bien. C'est de savoir se subordonner à celle qu'elle veut aider ; c'est de ne pas satisfaire aux dépens de la vérité sa prédilection pour la beauté. Si elle prétend faire passer au premier rang le désir de plaire ou d'amuser qui est sa principale raison d'être, si elle devient de la sorte une servante maîtresse, une alliée qui commande, adieu le profit de son intervention ! La science attifée, pomponnée, enrubannée ne perd pas seulement le charme austère et viril qui lui convient ; elle est sujette à perdre du même coup la précision qui est sa qualité essentielle. A force d'être embellie et efféminée, elle peut être faussée. Fontenelle, quand il fait de l'astronomie galante à

l'usage des marquises, roule sur une pente dangereuse qui mènerait vite à l'astronomie romanesque. Buffon, quand il décrit les animaux en termes d'une noblesse impeccable, est tenté de sacrifier un détail d'apparence grossière à l'élégance d'une phrase académique.

Ce péril se fait déjà sentir dans des ouvrages essentiellement scientifiques ; mais il est plus sensible et plus grave encore dans les genres d'écrits qui sont mitoyens entre la littérature et la science, tels que l'histoire et la philosophie. Dans les moments où l'esprit littéraire prédomine et prend plus que sa part, l'exactitude est victime de la rhétorique et des effets de style. On a des philosophes qui remplacent les raisonnements serrés par des effusions sentimentales, les arguments solides par des tirades oratoires. On a des historiens qui glissent vers la fiction, qui prêtent à leurs personnages des mots superbes et des harangues sonores, qui refusent des documents gênants en disant : Mon siège est fait, — qui seraient presque capables, comme Paul-Louis Courier le reproche à Plutarque, de faire gagner par Pompée la bataille de Pharsale, si cela pouvait arrondir leur période. Heureusement, à mesure qu'on avance, les méthodes deviennent plus sévères et le départ se fait plus nettement entre les deux collaboratrices qui travaillent côte à côte dans ces sortes d'écrits. A la science revient de plus en plus la constatation des faits particuliers et généraux, la recherche des effets et des causes, la critique des textes, des dates, des documents ; à la littérature, le soin de l'arrangement, des proportions, du style. La philosophie, si expérimentale, si scientifique qu'elle puisse être un jour, ne sera jamais dispensée de mettre toute la lumière et toute l'harmonie possibles dans l'exposé des systèmes de plus en plus vastes auxquels elle aboutit ; l'histoire, si érudite, si prudente qu'elle veuille être, n'échappe pas à la nécessité d'être une résurrection et par là même une œuvre de vie, une œuvre d'art.

Et ceci nous amène à un second service que la littérature rend parfois à la science. Il lui arrive en certains cas de la devancer, de lui frayer la route, tout au moins de lui ouvrir des échappées, de lui indiquer des directions.

Dans le domaine de la science pure la chose est assez rare. Il ne faut pas s'attendre à trouver de grandes et nombreuses découvertes suggérées par des écrivains. Cependant une imagination débridée peut rencontrer sur la route quelque idée féconde. On sait

généralement que Cyrano de Bergerac dans son *Histoire comique des Etats et Empires de la Lune,* indique parmi les moyens pour y monter un globe rempli de fumée : voilà le principe de la Montgolfière plus d'un siècle avant Montgolfier ! Ce qu'on sait moins peut-être, c'est que le même Cyrano dans le même ouvrage prévoit le phonographe. Voyez plutôt la description d'un livre singulier usité chez les habitants de la Lune : « C'est un livre miraculeux..., « où pour apprendre les yeux sont inutiles ; on n'a besoin que « des oreilles, quand quelqu'un souhaite lire, il bande, avec une « grande quantité de toutes sortes de petits nerfs, cette machine ; « puis il tourne l'aiguille sur le chapitre qu'il veut écouter, et au « même temps il en sort, comme de la bouche d'un homme ou « d'un instrument de musique, tous les sons distincts et différents « qui servent, entre les grands lunaires, à l'expression du lan- « gage. » On pourrait dire de même que de nos jours tel roman de Jules Verne, telle fantaisie d'un poète, de Victor Hugo, par exemple, dans *Plein ciel,* présagent l'invention des bateaux sous-marins ou des nacelles ailées qui opèreront la traversée effrayante d'un astre à un autre. Le malheur est que cette prescience n'a de valeur qu'une fois les choses trouvées, parce qu'elle est le plus souvent trop vague pour servir de guide aux chercheurs.

Mais, dans les branches du savoir humain qui se partagent à proportions presque égales entre la science et la littérature, plus fréquent et plus utile est le rôle de ces vives intuitions qui précèdent les investigations méthodiques et lentes. On a connu des voyants de l'histoire qui par une sorte d'instinct ont su deviner des faits oubliés ou cachés, dont ils auraient été parfois bien embarrassés de démontrer la réalité que l'avenir cependant a mise hors de doute. Il y a eu des philosophes-poètes qui, envolés sur les ailes du rêve, ont pénétré jusqu'à des vérités que la raison a plus tard atteintes par une marche plus prudente et plus sûre. Dans les sciences dites sociales et qui jusqu'ici sont si peu sciences l'utopie, qui esquisse la figure de l'avenir, a eu et aura toujours sa fonction nécessaire à côté des enquêtes sur le présent et le passé. Il ne suffit pas en effet de savoir ce qui est ou ce qui a été pour dire ce qui sera ; si l'on reconnaît à l'homme le pouvoir de modifier par une conduite raisonnée soit sa propre destinée, soit celle du groupe auquel il appartient, il faut bien admettre, au-delà et au-dessus de la science, se dégageant d'elle et la dépassant, un idéal qui tend à se réaliser par cela seul qu'il est conçu, qui est

ainsi de la réalité en puissance ou, pour mieux dire encore, en voie de formation.

Cette projection hardie des vues de l'esprit peut, c'est trop évident, n'être qu'une équipée aventureuse de la fantaisie ; elle peut aboutir au chimérique, à l'impossible, si elle est en contradiction avec des vérités dûment éprouvées. Mais aussi, ce qu'on oublie trop, elle peut être un prolongement logique du réel, une construction ayant ses fondations dans un terrain solide en même temps que son faîte dans les nuages. Elle est souvent une protestation légitime et utile contre la prudence excessive de certains savants enclins à mettre au bout de ce qu'ils savent : Limite de ce qu'on peut savoir. L'imagination ne se laisse pas arrêter par cette défense d'aller plus loin ; elle se rit des barrières qu'on lui oppose et pénètre dans des régions où la science n'ose pas s'engager, mais finit un jour ou l'autre par la suivre. Or, ce déploiement de la faculté inventive et poétique, qu'est-ce autre chose souvent qu'une réaction de l'esprit littéraire contre les timidités et même contre les prétextions exorbitantes de l'esprit scientifique ?

II

Mais il faut regarder la contre-partie : l'action de la science sur la littérature. Elle est multiple et longue à détailler.

C'est en notre siècle surtout qu'elle s'est exércée. Pas n'est besoin d'être savant pour savoir quels progrès immenses les sciences ont accomplis depuis la fin du siècle dernier. Aussi n'est-il pas surprenant que la littérature ait subi jusqu'en ses moelles l'influence de cet énorme développement scientifique ?

Le changement grave, profond, essentiel, le voici : c'est une orientation spéciale des intelligences. L'esprit scientifique, partout où il pénètre, apporte avec lui l'habitude de rechercher le comment et le pourquoi des choses, l'effort pour établir un enchaînement serré de causes et d'effets, le dessein de condenser une quantité de faits particuliers dans une formule générale, le désir de découvrir des lois constantes dans la suite des phénomènes.

Au siècle dernier, dès que la préoccupation scientifique envahit les écrivains, leurs ouvrages prennent des titres significatifs. C'est Montesquieu qui écrit ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains.* C'est Voltaire qui

compose son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.* Vers le même temps Duclos lance ses *Considérations sur les mœurs de ce siècle* et Diderot publie son *Essai sur le mérite et la vertu.* Dans tous ces livres, comme dans l'*Esprit des lois*, se décèle la volonté de percer l'écorce des choses et de chercher sous l'apparence ce qui peut les expliquer. En notre siècle la même préoccupation se traduit dans tous les domaines par la prédominance de deux conceptions intimement unies : d'une part, l'idée d'un déterminisme universel reliant entre eux par un fil de plus en plus visible tous les phénomènes qui se succèdent dans le temps ou se côtoient dans l'espace ; d'autre part, l'idée d'un perpétuel devenir, d'une évolution régulière et continue. Il n'en faut pas davantage pour renouveler les méthodes appliquées à des branches d'études qui passaient autrefois pour être presque exclusivement littéraires.

Tout ce qui a un caractère historique a bénéficié du grand courant scientifique qui s'est si puissamment épandu à travers notre siècle. L'histoire, qui est et sera toujours science et art, a renversé l'ordre jusqu'alors accepté dans la proportion de ces deux éléments. Elle a compris que son premier devoir est d'être vraie et elle a mis son point d'honneur à devenir exacte jusqu'au scrupule. Adieu dès lors le surnaturel, venant briser la suite logique des évènements ; adieu le commode recours aux insondables desseins de la Providence, que chaque historien sondait avec désinvolture et accommodait au gré de ses convictions personnelles ! L'étude des textes des inscriptions, des médailles, des documents de toute sorte, a été entourée des précautions les plus sévères. Les témoignages divers ont été pesés, comparés, contrôlés. Et en même temps qu'on s'efforçait de mettre hors de conteste les faits, matière primordiale de toute histoire, on s'attachait à les grouper, à les coordonner, à les subordonner, à les réunir en systèmes. Certes l'édifice du passé, qui se construit ainsi laborieusement, présente encore de nombreuses lacunes et il y a apparence qu'il en présentera toujours ; ça et là se dressent des arches colossales qui ne se rejoignent pas ; tel pilier façonné, sculpté, demeure isolé ; mais peu à peu, parmi les matériaux gisant à terre ou enfouis dans le sol, il s'en trouve qui comblent les vides et viennent se placer sur les pierres d'attente ; les substructions acquièrent de jour en jour une solidité à toute épreuve ; certaines parties sont assises, selon le vœu de Thucydide, pour toujours.

Ce que nous disons là de l'histoire, il faut l'étendre à la critique.

L'appréciation des œuvres littéraires ou artistiques, qui est affaire de goût personnel, varie et ne peut cesser de varier d'un individu à un autre ; mais ce qui est affaire de science, pure question de fait, je veux dire l'analyse des caractères qui distinguent un ouvrage, le relevé des rapports qui l'unissent aux choses du même temps, voire même la connaissance des causes qui font varier d'une époque à l'autre le genre de beauté à la mode, tout cela s'élève lentement au-dessus de la discussion. Cela revient à dire que la critique, appliquée aux œuvres d'autrefois, rentre de plus en plus dans l'histoire, en devient partie intégrante et gagne par là même en certitude. On commence à pouvoir parler, dans les limites que je viens de tracer, de critique scientifique.

La philosophie, elle aussi, s'est transformée sous la même influence. Au lieu de se cantonner, comme elle l'a fait à certains moments, dans l'étude de l'homme et de ses destinées, elle s'est assigné un domaine plus large. Elle a fait rentrer l'homme dans la nature et elle s'est donné pour tâche d'expliquer, sans les séparer, la partie et le tout. Si une science, suivant la définition de Spencer, est du savoir partiellement unifié, la philosophie, ainsi élargie, aspire à être le savoir totalement unifié ; elle rêve de résumer par des lois identiques ou analogues la formation et le développement de l'astre, de la plante, de l'animal, de l'homme, de la société. En se fixant ce but lointain, cet idéal perdu dans les brumes de l'avenir, elle a dû changer de méthode. Il ne lui a plus suffi d'interroger la conscience ; elle a senti la nécessité de connaître les résultats où chaque science particulière aboutit, de relier les phénomènes physiques aux phénomènes moraux, de rattacher par exemple la psychologie à la physiologie. Qui donc aujourd'hui prétendrait étudier le mécanisme de la sensibilité ou de la volonté humaine sans se tenir au courant des travaux de ceux qui pèsent, dissèquent, analysent les cerveaux des hommes et des bêtes ? Qui s'aviserait, sous prétexte que l'observation directe de l'esprit par l'esprit fut le procédé de Socrate ou de Platon, de négliger l'aide que le médecin ou le chimiste peuvent apporter aux investigations mentales ? Il existe des laboratoires comme des Revues de philosophie expérimentale, et cela seul suffirait à démontrer que le nombre des faits acquis augmente incessamment en ce domaine comme dans tous ceux que nous venons de parcourir.

La littérature pure n'a pas non plus échappé à cette féconde invasion de la science.

Le théâtre s'en est assez peu ressenti. On peut en relever cependant quelques traces dans l'effort qui s'y est dépensé pour détruire certaines conventions et serrer de plus près la vérité, dans le souci de donner une exactitude rigoureuse au costume, au décor, à la mise en scène, de rétablir ainsi quelques-uns des fils mystérieux qui rattachent les acteurs d'un drame au milieu où ils vivent. Je pourrais noter encore le rôle important dévolu souvent aux inventeurs, aux savants, aux médecins, les tirades sur les vibrions ou sur la liquéfaction de l'oxygène, et même l'emploi, en qualité de ressorts dramatiques, de certains engins nouveaux tels que le télégraphe et le téléphone : ressorts qui, pour le dire en passant, auraient été bien précieux au temps où régnait la règle des trois unités, puisqu'ils permettent de faire parler et prendre part à l'action les personnages absents. C'est à peu près tout et c'est en somme peu de chose.

En revanche le roman, ce cadre élastique, s'il en fut, a admis beaucoup d'éléments empruntés à la science. Mentionnerai-je à ce propos ces œuvres qui ont pour but d'amuser en instruisant ou d'instruire en amusant et qui ont pour point de départ quelque vérité scientifique dont l'auteur tire hardiment des conséquences extraordinaires? Les romans de Jules Verne sont les modèles du genre. Je crains que ces ouvrages où le vrai et le faux, le réel et le chimérique, s'enchevêtrent de façon inextricable, ne satisfassent guère, passé un certain âge, ni la raison ni l'imagination. Mais je ne voudrais pas contrister ceux qui leur ont dû quelques vives impressions d'enfance et leur gardent dès lors un souvenir reconnaissant. Il ne faut pas être trop sévère pour des livres, d'ailleurs si magnifiquement dorés et reliés, dont l'apparition fut une fête dans la vie d'une multitude de petits hommes et de petites femmes. Mieux vaut signaler chez de nombreux écrivains qui ont devancé ou suivi Edgar Poë l'existence d'un fantastique particulier, lucide, méthodique, où les idées s'enchaînent avec une logique si serrée qu'il est presque impossible de marquer le point précis où l'on passe de ce qui est à ce qui peut être et du possible à l'impossible. Mieux vaut rappeler encore les sujets nouveaux que telle découverte de la veille a fournis aux auteurs en quête d'histoires émouvantes. On sait quel parti les romanciers, depuis Alexandre Dumas père jusqu'aux feuilletonistes de journaux à un sou, ont tiré du sommeil provoqué et de la suggestion, et je n'énumérerai pas les innombrables écrivains carabins qui ont puisé dans des

traités de médecine des descriptions de maladies à faire frémir ou à faire vomir.

Toutefois nous restons jusqu'ici à la surface du roman : c'est dans sa constitution intime qu'il a été modifié par la science. On me pardonnera d'être bref sur ce point ; j'ai ici-même, voici déjà bien longtemps (1), développé les raisons que le naturalisme a eues de se définir lui-même « la science appliquée à la littérature. » Il me suffira de les résumer.

Le roman naturaliste a été scientifique par le but qu'il s'est proposé : toute la vérité, rien que la vérité, telle fut sa devise ambitieuse. Il a été scientifique par la méthode qu'il a dû suivre pour approcher de ce but : accumulation de notes et de documents, réduction au minimum de la part laissée à l'imagination, remplacement de l'intrigue, habilement nouée et dénouée, par « une tranche de vie » donnée telle quelle, analyse patiente pour entasser les faits, théories savantes servant de fil conducteur pour les ordonner. Il a été scientifique par l'effort des auteurs pour arriver à l'impassibilité, pour éliminer l'émotion personnelle, pour reproduire la réalité tout entière avec l'implacable fidélité d'un miroir, pour substituer à tout parti pris moral la leçon de choses qui se dégage de l'enchaînement des causes et des effets. Il a été scientifique par l'obligation où il s'est mis de travailler sur le modèle vivant, de peindre d'après nature, de choisir ses sujets dans le monde contemporain ; il a prétendu même recourir non seulement à l'observation, mais à l'expérience ; il s'est intitulé roman expérimental. Il a été scientifique en appliquant le déterminisme au tracé des caractères, en rattachant les pensées, les sentiments et les actes des personnages à leurs antécédents, en remontant pour les expliquer aux trois milieux qui façonnent l'individu : milieu physique, milieu social, milieu psycho-physiologique. M. Zola a groupé sous ce titre : *Histoire naturelle d'une famille* toute une série d'œuvres dont les acteurs forment les rameaux d'un grand arbre généalogique et il a pu croire ou faire croire qu'il se fondait, pour dérouler leurs aventures, sur les lois mystérieuses de l'hérédité. Scientifique, il l'a été encore et enfin par sa volonté de tout dire, par son intrépide emploi soit des vocabulaires techniques soit des nudités et des crudités de style, par la précision et

(1) Voir la *Nouvelle Revue*, numéros d'Avril, Mai 1884, ou mes *Etudes sur la France contemporaine* (Paris, Savine 1888).

l'ampleur de ses descriptions, par l'effacement de toute distinction entre la langue qui se parle et celle qui s'écrit, par le soin scrupuleux de laisser à chacun sa façon propre de s'exprimer. Il ne s'agit pas de juger en ce moment si les résultats obtenus ont toujours été à la hauteur des prétentions déclarées ; ce qui nous importe, c'est de constater la tenace résolution que durant une trentaine d'années le roman a eue de faire vrai avant tout.

Ces retours de la littérature vers la vérité, retours qui se produisent plus ou moins violemment à intervalles périodiques, la sauvent des phrases creuses, des déclamations vagues, des formules vides ou convenues. Ils la ramènent des nuages sur la terre ; ils lui apprennent à marcher sur un terrain solide, quand elle s'est égarée trop longtemps dans les espaces illimités du rêve. Ces corps à corps avec la réalité lui sont salutaires : ils la retrempent, lui rendent vigueur et fermeté.

Mais il faut redouter aussi les abus de l'esprit scientifique. Qui s'attache aux faits positifs d'une étreinte trop exclusive, qui se cantonne dans la recherche trop méticuleuse des notions exactes, risque fort de perdre l'élan, l'essor ailé, l'allure souple et légère. Et bientôt c'est dans la philologie, l'érudition lourde d'ennui qui sait à merveille corriger un texte, mais non plus en sentir la grandeur ou la grâce ; dans l'histoire, la monographie substantielle et indigeste qu'on estime et ne lit pas ; dans la philosophie, la peur des vastes synthèses et la mise sous scellés de la métaphysique et de ses éternels problèmes ; dans le roman, au théâtre, la décroissance de la verve inventive, la froideur, la sécheresse, la vulgarité du terre à terre, l'impuissance de créer un type supérieur ; en toute matière le style pesant, épais, scolastique, engrisaillé de termes abstraits ou hérissé de vocables rébarbatifs ; bref tout ce que comprend d'étroit, de rogue, de fastidieux, de glacé, de mort le mot de pédantisme.

Quand la littérature en est là, elle revient brusquement à l'idéal, à la passion, à l'amour ardent de la vie et de la beauté, et la science fait, non pas banqueroute, comme le croient et le crient les gens à courte vue, mais une retraite momentanée hors des territoires usurpés où elle prétendait commander. Pour parler sans métaphore, il se fait dans le domaine intellectuel un partage sur de nouvelles bases entre l'élément personnel ou subjectif fourni par l'homme, et l'élément réel ou objectif fourni par la nature, et le mouvement de pendule qui fait tour à tour prédo-

miner l'un ou l'autre continue ses régulières et larges oscillations.

III

J'ai réservé pour en parler avec plus d'ampleur les rapports de la poésie et de la science, parce qu'elles passent pour être placées aux deux pôles et parce que, sans être aussi opposées l'une à l'autre qu'on le dit, elles sont pourtant séparées par un vaste écart.

Il semble, au premier abord, que la science n'ait sur la poésie qu'une influence désastreuse. Ecoutez le chœur de ceux qui dénoncent ses effets meurtriers : elle ôte aux choses l'attrait du mystère ; elle jette sur l'univers un jour cru contraire aux mirages de l'illusion ; elle dissipe le clair-obscur propice à la rêverie ; elle fait évanouir mythes et légendes comme une troupe de fantômes chassés par le chant du coq. Musset peut s'écrier, devant la lueur azurée qui tombe de l'astre que les hommes ont appelé Vénus :

Etoile de l'amour, ne descends pas des cieux !

Harmonieuse extravagance ! Le premier savant venu vous le dira : La planète Vénus, que le poète (bévue horrible !) qualifie d'étoile, n'a rien à voir avec l'amour ; comme le tas de boue que nous habitons, elle gravite autour du soleil suivant des lois connues, et pas n'est besoin de lui adresser des adjurations suppliantes pour qu'elle accomplisse sa route accoutumée. Arrière les vaines croyances ! Arrière les lutins et les fées dansant dans les clairières, les dryades palpitant sous l'écorce des chênes, et

... les nymphes lascives
Ondoyant au soleil parmi les fleurs des eaux !

Les fées ont disparu, les dieux immortels sont morts ! Et la poésie va mourir avec eux, tuée par la science. On a souvent cité ce toast d'un poète anglais : Honnie soit la mémoire de Newton ! — Il flétrissait ainsi, en la personne de son grand compatriote, celui qui a détruit la poésie de l'arc-en-ciel, en le réduisant à n'être plus qu'un jeu de lumière, une variété du prisme. O l'admirable instrument que la science pour couper les ailes à l'imagination, pour tout flétrir en décomposant tout, pour tarir la source des émotions d'où jaillissent les beaux vers !

Ennemie dangereuse de la poésie dont elle attaque l'heureuse ignorance, mère des fables merveilleuses, la science est pour elle une alliée plus dangereuse encore, quand elle s'offre traîtreusement à elle comme matière à mettre en vers. Qui dira la formidable nullité de ces poèmes didactiques qui encombrèrent le moyen âge de leur stérile abondance? Qui lit encore pour son plaisir ces *bestiaires, volucraires, bréviaires du monde*, où la naïve crédulité de nos ancêtres a entassé les contes de nourrice et les platitudes rimées? Au commencement de notre siècle, dans la pauvreté pseudo-classique du premier Empire, il pleut des poèmes du même genre : pluie d'hiver, triste, froide, monotone. De patients versificateurs chantent (cela s'appelle chanter!) la navigation, l'astronomie, la gastronomie. Ils chantent jusqu'à l'alphabet et à la versification! Et ils ne réussissent qu'à composer des œuvres bâtardes, auxquelles il manque la précision pour être scientifiques et la poésie pour être poétiques.

Ainsi soit l'examen direct des effets produits par la science sur l'esprit, soit le souvenir des tentatives avortées d'un passé lointain ou voisin, tout semble démontrer que la science réduit sans cesse le domaine et menace même l'existence de sa rivale et il n'est pas étonnant que certains savants, dignes pendants des littérateurs qui proclament la faillite de la science, aient gaillardement prononcé l'oraison funèbre de la poésie.

Quand on parlait à Victor Hugo de cette mort prochaine, il se mettait à rire et répondait : « Force gens de nos jours, volontiers « agents de change et souvent notaires, disent et répètent : La « poésie s'en va. — C'est à peu près comme si l'on disait : Il n'y « plus de roses, le printemps a rendu l'âme ; le soleil a perdu « l'habitude de se lever ; parcourez tous les prés de la terre, vous « n'y trouverez pas un papillon ; il n'y a plus de clair de lune et « le rossignol ne chante plus, le lion ne rugit plus, l'aigle ne plane « plus ; les Alpes et les Pyrénées s'en sont allées ; il n'y a plus de « belles jeunes filles et de beaux jeunes hommes ; personne ne « songe plus aux tombes ; la mère n'aime plus son enfant, le ciel « est éteint, le cœur humain est mort. »

Le fait est que l'imagination est en l'homme une faculté non moins essentielle et immortelle que la raison ; et c'est pourquoi la poésie non seulement garde à côté et au-delà de la science son royaume inviolable, mais aussi sait puiser dans la science même des éléments de vie et d'inspiration.

D'abord le livre d'or des savants, comme la légende dorée des saints, abonde en dévouements obscurs et en touchantes histoires qu'il est légitime et aisé de revêtir d'une pourpre éclatante. Pourquoi les martyrs et les héros qui plongent intrépidement dans le mystère, qui donnent à la recherche de la vérité leur peine et leur vie, n'auraient-ils pas droit aux sourires de la Muse autant et plus que les capitaines qui reviennent triomphants au son des fanfares ou qui périssent enveloppés dans les plis du drapeau? Serait-ce parce que leur gloire n'est pas rouge du sang d'autrui, parce qu'au lieu de coûter des larmes à l'humanité elle rayonne sur elle en bienfaisante lumière? Pourtant, il est rude et multiple, le combat qu'ils ont à livrer, combat contre la misère, contre la faim, comme celui que soutinrent Bernard Palissy et tant d'autres, sacrés grands hommes après leur mort ; combat contre l'intolérance, contre une foi ombrageuse et brutale, comme ce fut le cas pour Galilée ; combat perpétuel enfin contre la nature, qui dérobe ses secrets, qui ne se les laisse arracher que par la force et qui se venge, semble-t-il, des violences qu'on lui fait, témoin ces physiciens foudroyés par l'électricité qu'ils voulaient surprendre et dompter, ces chimistes mutilés, déchirés par la mitraille de quelque explosion et tombés dans leur laboratoire comme des soldats sur le champ de bataille, ces audacieux partis en plein ciel sur la foi d'un frêle aérostat et rejetés sans vie sur le sol ou dans les flots de l'océan, à moins qu'ils n'aient disparu pour jamais dans l'espace sans y laisser plus de traces que des étoiles filantes. Certes, il y a dans ces victoires et ces désastres de l'homme lancé à la conquête de l'inconnu assez de grandeur, d'imprévu, de courage, de périls, d'aventures dramatiques pour faire vibrer le cœur d'un poète.

Mais ce n'est pas la seule façon dont la science puisse éveiller la poésie. Elle suscite parfois dans l'homme un trouble, un tumulte, qui met aux prises une moitié de lui-même avec l'autre moitié ; elle entrechoque la raison et le sentiment ; elle déchaîne ainsi une lutte douloureuse, une sorte de tempête intérieure où la pensée erre ballottée, comme une barque fragile, au gré des souffles contraires. Sully Prudhomme, dans son noble poème de la *Justice*, a condensé en un dialogue tragique l'antagonisme de ces deux voix que l'homme moderne entend retentir au fond de sa conscience ; l'une est celle de la science, implacable et sereine, qui renverse sans pitié les vieilles idoles, les croyances chères à l'enfance des peuples, les préjugés enracinés par une longue accoutumance ;

l'autre est celle du cœur qui proteste, qui tantôt a peur de ce bouleversement, s'attendrit sur les choses détruites, proclame l'inutilité du savoir humain et conseille au chercheur de s'endormir dans le plaisir et l'insouciance, tantôt se révolte, taxe la science d'impie, l'accable d'invectives passionnées, l'accuse de désenchanter la vie, d'anéantir le bonheur et la vertu. Contestera-t-on qu'il y ait dans ces déchirements intimes une source féconde d'inpiration pour une poésie, non pas frivole et joyeuse, mais grandiose et austère? Sully Prudhomme a répondu par avance ; il a fait comme ce philosophe antique devant qui l'on niait le mouvement, il a marché.

Est-ce tout ? Non pas. La science devient encore et surtout poétique, parce qu'elle transforme et renouvelle en nous la conception du monde, parce qu'elle fait naître une philosophie plus complexe et plus large que les vieux systèmes désormais dépassés. « La « poésie, écrivait Lamartine (1), sera de la raison chantée. Voilà sa « destinée pour longtemps ; elle sera philosophique..... ; elle sera, « non plus un jeu de l'esprit, un caprice mélodieux de la pensée « légère et superficielle, mais l'écho profond, réel, sincère des « plus hautes conceptions de l'intelligence. »

La poésie sera sans doute autre chose aussi ; bien téméraire qui voudrait enfermer l'incessante mobilité de l'art dans une formule rigide ; mais il est certain qu'elle peut et doit réaliser la prophétie de Lamartine. Et en effet j'admets volontiers que les mythes d'autrefois ont eu leur raison d'être, leur grandeur et leur grâce ; que les dieux et les déesses de l'Olympe, les fées et les lutins des légendes populaires, les anges et les démons de la religion chrétienne ont pu être, aux yeux de nombreuses générations, de commodes incarnations des forces inconnues qui agissent autour de nous et sur nous. Il faut toutefois reconnaître que ces êtres aimables ou terribles répondaient à une interprétation singulièrement mesquine de l'univers. Les enfants prêtent la vie à tout ce qui les entoure ; ils se figurent comme des êtres bienfaisants ou malfaisants ces forces invisibles dont ils sentent les effets ; ils injurient le feu qui ne veut pas brûler ; ils se mettent en colère contre la porte qui s'obstine à ne pas s'ouvrir. Les peuples enfants ont raisonné ou déraisonné de même ; ils se sont représenté la foudre lancée par une main irritée, le vent déchaîné par le souffle d'une

(1) *Des destinées de la poésie.*

bouche divine, la mer soulevée par une puissance à la fois individuelle et surhumaine. Seulement faut-il regretter que ces fantaisies enfantines cèdent de jour en jour la place à des vérités plus viriles et, somme toute, plus grandioses ?

L'âge d'or, tel que l'imaginaient les anciens, avec ses ruisseaux de lait, son printemps perpétuel, ses arbres d'où coulait le miel, ses hommes innocents parmi lesquels erraient des lions, des ours, des tigres aussi innocents qu'eux, cette idylle douçâtre et un peu fade a pu prêter à de jolis tableaux. Mais, sans compter que les vivants ne sauraient être condamnés à copier et recopier sans cesse les tableaux de leurs devanciers, est-il bien sûr que ce roman de l'humanité commençante vaille la réalité, telle que la préhistoire la démêle peu à peu dans l'obscurité d'un passé aux trois quarts effacé. J'aime mieux, je l'avoue, ce que nous fait entrevoir la science actuelle, les tumultueux bouillonnements de la vie à la surface de notre planète, la formation lente du végétal et de l'animal dans la vase épaissie et solidifiée, puis l'homme, ce nain intelligent, perdu d'abord au milieu de ces monstres dont les débris gigantesques nous épouvantent encore, l'homme errant, muet et sombre, parmi ces terribles compagnons, disparaissant dans l'épaisseur des prairies comme la fourmi qui chemine dans les hautes herbes d'aujourd'hui, rencontrant tout autour de lui une nature hostile, des forêts inextricables où le jour pénétrait à peine, des torrents grondants aux eaux fangeuses et au lit changeant, des marais énormes et grouillants de reptiles, séjour de la fièvre et de la mort, des montagnes abruptes cachant dans la nue leur tête neigeuse où vomissant leurs entrailles en feu. Dites, est-ce que l'effort héroïque, l'endurance, l'ascension lente du futur roi de la terre vers le bien-être, la lumière, la puissance, la justice, ne sont pas cent fois plus émouvants, plus poétiques que les fables trop docilement répétées de siècle en siècle ?

Guidés par le grand exemple de Lucrèce, nos poètes l'ont compris. Louis Bouilhet, Victor Hugo, (et ils ne sont pas les seuls) ont osé s'aventurer, à la suite du géologue, dans ces époques reculées dont l'immense lointain donne déjà la sensation de l'infini dans la durée. D'autres, à la suite de l'astronome, se sont élancés dans l'infini de l'espace. André Chénier suivait déjà dans l'éther impalpable

Les bonds de la comète aux longs cheveux de flamme.

Et combien de fois Lamartine, reflétant dans le miroir de son âme la nuit semée d'étoiles, n'a-t-il point plané au plus haut des cieux sur les ailes du rêve, laissant, comme il le dit,

sa pensée
Flotter comme une mer où la lune est bercée !

Où est-il celui qui, devant le pullulement des soleils emplissant l'étendue illimitée, regrettera le temps où le ciel n'était pour le penseur et le poète qu'une voûte de cristal piquée de clous d'argent ? Il me paraît que l'imagination, prisonnière sous ce dôme étouffant, doit rendre grâce aux savants qui ont, en le brisant, ouvert à son vol ébloui l'abîme de l'azur, cet Océan sans fond et sans rivages.

Pour redescendre sur la terre, les êtres que nous y rencontrons, animaux, plantes, rochers même, ne sont pas non plus pour nous ce qu'ils étaient pour nos ancêtres. Saint-Lambert, le médiocre auteur des *Saisons*, a dit ce mot profond : « Les anciens aimaient et chantaient la campagne ; nous chantons et aimons la nature. » Et qu'est-ce que la nature ? Nous n'entendons plus seulement par là les champs opposés à la ville. La nature, c'est le grand tout vivant dont nous faisons nous-mêmes partie ; un tout organisé, harmonieux, obéissant à des lois auxquelles nous sommes soumis comme ce qui nous environne. La science nous a donné de nos jours le sentiment puissant de la vie universelle. Elle nous a rendu visible l'immense fraternité des êtres qui composent le monde. De là dans nos poètes modernes une veine nouvelle de sensibilité. De là cet apitoiement sur un cheval qu'on torture, sur un crapaud qui agonise, sur la fleur qui périt fauchée et se sépare avec douleur de la terre nourricière, sur les choses qui souffrent et pleurent, parce qu'elle sont une âme. Nous savons désormais que, si la nature dans son ensemble voit passer avec indifférence nos joies et nos chagrins, en revanche les êtres dont elle est formée luttent, peinent, triomphent et meurent comme nous-mêmes et nous sont dès lors rattachés par un lien de sympathie et de solidarité.

Nous nous élevons de la sorte à des conceptions vraiment philosophiques où la science se transfigure d'elle-même en poésie. Les grandes généralisations d'un Darwin, d'un Spencer, l'effort pour enfanter une théorie nouvelle qui explique l'univers, cette doctrine de l'évolution qui nous fait assister à la formation et à la transformation incessante des continents, des plantes, des animaux, de l'homme, qui s'applique au développement des sociétés comme

à celui de la faune ou de la flore terrestres, tout cela a reculé notre horizon et en même temps nous a fourni un moyen de nous orienter dans la forêt touffue des détails. Chênedollé, au commencement du dix-neuvième siècle, désespérant de marier comme il l'aurait voulu la science et la poésie, disait : « La science n'est pas encore nubile. » Et il avait raison. Elle ne présentait alors que des vérités éparpillées, des résultats fragmentaires et presque sans lien entre eux. La philosophie aujourd'hui les coordonne ; elle permet au penseur de monter sur un sommet d'où il peut embrasser le panorama de l'univers et saisir ou du moins pressentir l'unité sous l'infinie variété des aspects. Comment un pareil spectacle laisserait-il insensibles et froids ceux qui peuvent le contempler ?

Et qu'on ne craigne pas la disparition de ce mystère, de cette pénombre chers aux rêveurs et aux défenseurs de la poésie du passé. Si nous voyons plus avant, nous ne voyons pas tout, nous ne le verrons jamais. — Il y a, dit Montaigne, ignorance abécédaire et ignorance doctorale. — L'une est celle d'où part la science ; l'autre est celle où elle aboutit. L'origine et la fin des choses sont encore impénétrables au regard humain ; beaucoup pensent qu'elles le demeureront toujours. Sans nous prononcer sur cette hypothèse, nous pouvons dire que pour des centaines et des centaines d'années il reste un vaste champ ouvert aux visions, aux rêveries, aux intuitions des poëtes.

Il nous est permis après cela de conclure que la science et la poésie peuvent s'allier heureusement. Sans doute c'est à condition que le poète soit poète ; qu'il sache transformer des idées en émotions ; qu'il ne rime par des formules techniques, mais les sentiments éprouvés par une âme enthousiaste ; qu'il ne se pique pas d'enseigner, mais qu'il travaille à suggérer des impressions ; qu'il s'appuie sur les données fournies par les savants, mais pour s'élancer jusqu'à des élévations qui les dépassent ; qu'il soit en un mot capable de comprendre et d'appliquer le précepte d'André Chénier :

> L'art ne fait que des vers ; le cœur seul est poète ;

ou, mieux encore, qu'il se conforme à cette définition de l'art proposée par Tolstoï : (1) « C'est un organe vital de l'humanité,

(1) *Qu'est-ce que l'art.* — Traduction de Téodor de Wyzewa, p. 266. — (Paris, Perrin, éditeur).

qui transporte dans le domaine du sentiment les conceptions de la raison. »

Ces conditions marquent une fois de plus la limite que la science ne peut franchir dans son alliance avec la littérature sans lui faire tort. A l'historien de noter dans chaque époque et dans chaque œuvre mixte si cette frontière a été respectée ou violée.

IV

J'ai montré quel entrecroisement de causes et d'effets relie étroitement le développement scientifique et le développement littéraire d'une société. J'aurais terminé la tâche que je me suis proposée dans cet article, si je ne tenais encore à signaler brièvement entre ces deux sections du mouvement intellectuel des rapports qui n'impliquent pas une action directe de l'une sur l'autre, mais qui révèlent un véritable parallélisme dans leur marche simultanée.

On peut à toute époque relever entre les caractères essentiels de la littérature régnante et le groupe de sciences qui prédomine une analogie d'où ressort cette vérité, aujourd'hui presque banale, qu'une société, à un moment donné de son existence, est un ensemble organisé dont les diverses parties sont en harmonie.

Si nous considérons une époque où la première place appartient aux sciences concrètes, à la zoologie, à la botanique, aux sciences naturelles et médicales, nous pouvons deviner ce que seront dans leurs traits essentiels la philosoqhie et la littérature du temps. Le problème est aisé à résoudre. Chacun sait comment Cuvier, au moyen de quelques ossements fossiles, a pu reconstruire le corps entier d'un animal dont l'espèce a disparu. Il s'est fondé sur l'harmonie qu'offrent nécessairement les membres divers d'un être viable, sur ce que les savants appellent l'unité de composition. L'historien, lui aussi, peut opérer des reconstructions semblables. S'il connait une branche de la civilisation en un moment et en un pays donnés, il possède là de quoi prévoir et retrouver les caractères principaux des autres branches en ce moment et en ce pays.

Or la philosophie, quand elle ne reste pas flottante dans le doute, quand elle ne se borne pas à la commode interrogation: que sais-je, quand elle se mêle d'affirmer quelque chose, oscille entre deux directions où elle s'avance plus ou moins selon les temps. Tantôt elle s'occupe avec prédilection de la vie mentale; elle scrute, à l'aide de la conscience, ce microscope interne, les pensées, les

aspirations, les rêves de l'âme; elle s'envole dans l'au-delà, poursuit l'absolu, s'aventure dans l'infini, vogue en plein ciel au risque de se perdre dans les nues. Elle est alors, comme on dit, mystique, spiritualiste, idéaliste, mots qui expriment des degrés divers d'une même tendance. Ou bien elle s'attache avant tout au monde extérieur ; elle procède avec circonspection, marche pas à pas, appuyée, comme sur deux béquilles, sur l'observation externe et sur l'expérience. Alors elle ne s'élève jamais bien haut au-dessus du sol; il lui arrive même de ramper à la surface. On l'appelle en ce cas empiriste, positiviste, matérialiste.

Laquelle de ces deux tendances l'emportera, quand triomphent les sciences dites naturelles? Evidemment la dernière. En faut-il une preuve? Comparez le milieu du dix-septième siècle au milieu du dix-huitième. Descartes doutait du témoignage de ses sens, de la réalité des objets qu'ils lui révélaient. L'existence de l'âme et de Dieu était pour lui plus certaine que celle de tout ce qu'il voyait et touchait. Par un renversement complet des rôles, les philosophes du siècle suivant se moquent de Descartes, et Diderot, Helvétius, d'Holbach doutent de tout ce qui ne tombe pas sous les sens, nient l'âme et Dieu. Cette floraison du matérialisme correspond à une magnifique floraison des sciences naturelles, et l'on peut dans notre siècle, de 1850 à 1885 environ, constater la même coïncidence.

La littérature a dans ces moments-là des qualités que j'oserai presque qualifier de matérialistes. Le style est coloré, pittoresque ; il parle aux yeux; il sait décrire la nature, exprimer avec vigueur les sensations. Le roman et le théâtre ont une teinte réaliste; le décor, la mise en scène y prennent une importance nouvelle. Les écrivains s'adressent aux sens et négligent volontiers la physiologie pour la psychologie.

On pourrait pousser plus avant ces analogies curieuses entre la littérature et les méthodes en honneur dans le groupe de sciences dominant. On verrait, par exemple, comment les théories microbiennes d'un Pasteur, ses recherches sur les infiniment petits des corps, ont pour pendant les fines études des romanciers analystes, les subtiles anatomies morales d'un Bourget coupant comme on l'a dit, un cheveu en quatre, ses tentatives pour pousser ses délicates dissections jusqu'au plus menu détail, son talent à saisir et à rendre visibles les infiniment petits du cœur humain : on verrait comment cette prédominance de l'esprit d'analyse se marque, dans

l'érudition du temps par des discussions acharnées sur un point ou une virgule, par une foule de travaux minutieux dont les auteurs fouillent à la loupe avec une patience infatigable quelque coin exigu du passé.

Mais il est temps de conclure. J'ai connu dans ma jeunesse un professeur de rhétorique qui se vantait à ses élèves d'ignorer les quatre règles élémentaires de l'arithmétique et l'on sait le mot de ce géomètre qui disait après la représentation d'une belle tragédie: Qu'est-ce que cela prouve? Il m'a paru qu'il serait bon de faire cesser ces étroitesses de goût, ces dédains réciproques, ces prétentions exclusives auxquelles les programmes d'enseignement servent encore aujourd'hui de champ de bataille. J'aurais voulu surtout démontrer aux historiens qu'ils ne peuvent retracer le mouvement littéraire d'une époque quelconque en l'isolant du mouvement scientifique contemporain, et j'ai tâché de leur indiquer les voies où doivent s'engager leurs investigations. Je serais heureux si ce petit essai avait réussi à élargir l'horizon de ceux qui travaillent soit à faire l'avenir soit à ressusciter le passé.

Georges **RENARD.**

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

D'UN

POMPÉÏEN RESSUSCITÉ

« Il y a de par le monde, mon cher Horace, beaucoup de choses que nos savants n'ont jamais vues, même en rêve. »

HAMLET.

I

TROUVAILLE EXTRAORDINAIRE

Il arriva à Pompéïes quelque chose d'incroyable, non dans l'ancienne ville de ce nom avant son ensevelissement sous les cendres volcaniques du Vésuve, mais dans le Pompéïes de nos jours qu'on déblaie peu à peu et qu'on rend à la lumière après deux mille ans.

Voici de qu'elle façon l'évènement eut lieu : le poste de directeur des fouilles de Pompéïes s'étant trouvé vacant, fut confié l'an passé au professeur Scaramouche de l'université de Bologne. Ce choix était fort heureux. Dans sa jeunesse, Scaramouche avait étudié les mathématiques, puis la physique, eusuite il s'était pris de passion successivement pour la technologie, pour l'histoire naturelle, enfin il s'adonna à la médecine. Dans toutes ces branches des connaissances humaines, pendant trente ans d'une activité incessante, il se signala par des découvertes et des inventions remarquables qui rendirent son nom célèbre par toute l'Europe. Ne vivant que pour la science, il parvint à l'âge de cinquante ans non seu-

lement sans avoir de famille, mais même sans s'être lié avec un seul de ses savants confrères : la science lui tenait lieu de famille et d'amis. Les arts eux-mêmes n'avaient aucun attrait pour lui ; à ses yeux ils étaient le produit « d'une fantaisie surchauffée, d'un sang agité. » Mais tout à coup, au grand étonnement des professeurs, ses collègues, ses idées et ses sympathies changèrent brusquement ; il se mit à fréquenter assidûment les galeries de tableaux et les concerts, il discourait pendant des heures entières chaque fois qu'il en trouvait l'occasion sur les lois de la versification ou du contre-point. On eut bientôt le mot de l'énigme : il imprimait un gros livre sur les antiquités. Il établissait un parallèle rigoureux entre ces antiquités et l'art moderne ; il démontrait que la valeur de chaque objet d'art est en raison directe de son antiquité. Ses idées sur ce sujet étaient originales et exclusives ; mais, dans ses déductions prétentieuses, le respectable savant faisait preuve d'une connaissance approfondie des trésors de l'art italien antique, si bien que, lorsque le poste de directeur en chef des travaux de Pompéïes devint vacant, on le lui confia comme à l'homme le mieux qualifié pour occuper cet emploi.

Scaramouche voulant justifier au plus tôt le choix qu'on avait fait de lui, procéda immédiatement aux fouilles d'un coin encore inexploré de la « Rue des Tombeaux » ; et voilà qu'après six semaines de travaux non interrompus, sa constance fut brillamment récompensée : on se heurta à un tombeau souterrain emmuré dans un ciment spécial. On parvint à perforer la croûte résistante derrière laquelle on trouva une crypte obscure. On apporta une échelle et le professeur, muni d'une lanterne allumée, descendit de sa personne dans le tombeau.

Les ouvriers, harassés par le dur travail souterrain étaient remontés à la lumière et causaient tranquillement autour d'un tas de pierres, lorsque de dessous terre un grand cri parvint jusqu'à eux, c'était la voix du directeur :

— Qu'on m'amène immédiatement le signor Pulcinelli et qu'on m'apporte mon plaid et de l'acide salycilique !

— Alerte ! mes amis, dit le contre-maître Guizeppe à ses camarades, et ceux-ci coururent à toutes jambes remplir l'ordre de leur sévère et exigeant directeur ; Guizeppe, lui-même, s'approcha du bord de la sombre fosse pour savoir à quoi pouvaient bien servir le plaid et l'acide salycilique. A la faible lueur de la lanterne, il distingua tout d'abord, au fond, le docteur lui-même avec son énor-

me calvitie allant du front à la nuque, puis ses lunettes posées sur son nez aquilin ; il se tenait au-dessus d'une caisse ou d'un cercueil paraissant renfermer un cadavre. Le directeur avait à la main un papier qu'il lisait avec attention.

Ayant fait le signe de la croix, Guizeppe descendit l'échelle. Dans ce cercueil se trouvait un cadavre parfaitement conservé, ou plutôt la momie d'un homme encore jeune, desséché au point qu'il n'avait plus que les os et la peau. Ce que le directeur tenait à la main était un parchemin manuscrit, jauni par le temps, qu'il avait trouvé près de la momie, et le contenu du manuscrit devait être tout particulièrement intéressant, car le dur et sombre visage du savant, que n'éclairait presque jamais un sourire, semblait illuminé par le contentement.

— *Signore Direttore !* hasarda craintivement Guizeppe.

Scaramouche se retourna et aperçut le contre-maître.

D'un ton amical, contraire à ses habitudes, il s'écria :

— C'est toi, *fratello Guizeppe !* Eh bien ! sache que je reçois un présent du ciel.

— Ce parchemin là ?

— Non, pas le parchemin, mais ce sujet-ci.

— Qu'est-ce que c'est ? un prince étranger, quoi ?

— Ce n'est pas un prince, mais un Pompéïen, un habitant de Pompéïes du temps de Titus.

— Et Titus, qui est-ce monsieur ?

— Imbécile !

— Un imbécile ?

— C'est toi qui es un imbécile, *carissimo.* Titus est un empereur romain du premier siècle de notre ère chrétienne, comprens-tu ?

— Comment ne pas comprendre ?

— Bien, Dieu merci, regarde !

Le professeur toucha du doigt, avec les plus grandes précautions la joue de la momie, et la peau céda sous la pression.

— Tu vois?

— Je vois, monsieur, un cadavre. il faut le rendre à la terre et amen.

Scaramouche fit avec effroi un geste de dénégation.

— Dieu te bénisse ! Enterrer un pareil trésor ? Mais je ne le donnerais pas pour mille lires.

Guizeppe fit une grimace, signifiant qu'il mettait en doute le bon

sens du directeur, mais leur conversation fut interrompue par l'arrivée de l'adjoint du directeur, le signor Pulcinelli.

— Dans quelques jours, peut-être dans quelques semaines, signor Pulcinelli, vous me remplacerez définitivement ici, à Pompéïes, lui dit Scaramouche. J'ai fait une trouvaille qui exige ma présence à Naples pendant un certain temps. Où sont donc le plaid et l'acide salycilique ?

— Voici dirent d'une même voix deux ouvriers en présentant au docteur les objets demandés.

Ayant déployé le plaid, Scaramouche en couvrit la momie. l'aspergea du liquide antiseptique contenu dans un flacon, puis il ordonna aux ouvriers de replacer le couvercle.

— Moins vous ébruiterez la trouvaille d'aujourd'hui, mes amis, mieux cela vaudra, leur dit-il. Maintenant, portez mon trésor à la lumière, seulement, diantre ne le secouez pas... Doucement ! doucement !

— Beau trésor.... disaient les ouvriers en retirant avec des cordes le cercueil de la fosse.

Ce furent avec des précautions infinies qu'ils déposèrent leur précieux fardeau à l astation du chemin de fer.

II

RÉSURRECTION DU POMPÉÏEN

Le cercueil fut placé dans un wagon de bagages. Scaramouche, lui-même s'installa sur un banc auprès de sa trouvaille. Pour rien au monde il ne l'eût perdu de vue un instant, même pendant le trajet jusqu'à Naples.

Le bonheur qui lui arrivait, il n'aurait jamais osé le rêver. Quelques années auparavant, dans sa période de passion pour la médecine, il avait eu l'occasion d'aller aux Indes. Là il avait pu voir l'enterrement d'un fakir fanatique. Pendant plusieurs mois cet original s'était habitué à jeûner, jusqu'à ce qu'il en fût venu à se passer presque entièrement de nourriture. Alors on l'avait lavé avec diverses essences ; on lui avait replié la langue en arrière pour boucher à l'intérieur les trous des narines ; des tampons d'ouate imbibés d'un baume durcissant rapidement lui fermaient hermétiquement la bouche, le nez et les oreilles ; enfin on lui avait enduit tout le corps d'une substance spéciale et on l'avait mis en

terre. Il était resté là pendant trois mois, sans prendre de nourriture, sans donner le moindre signe de vie. Alors on l'avait exhumé, on l'avait frictionné des pieds à la tête avec des huiles odoriférantes et on avait versé dans sa gorge desséchée des gouttes vivifiantes. Ensuite on lui avait insufflé de l'air dans les poumons, en lui comprimant la poitrine, on avait fait mouvoir les bras et l'on avait ainsi rétabli en lui une respiration artificielle. Soudain le corps s'était animé et la vie lui avait été rendue.

Cela s'était passé trois ans auparavant. Notre professeur avait depuis longtemps oublié le fakir embaumé. Et voilà qu'aujourd'hui le hasard lui envoyait ce rare « sujet » ! Au premier abord, ses yeux furent frappés de la ressemblance qui existait entre le pompéïen et ce fakir, non pas une ressemblance fortuite, mais celle causée par les deux procédés semblables de préservation contre la corruption. Le cœur cessait de battre dans la poitrine du savant. Il ne pouvait croire au bonheur fabuleux qui lui arrivait. Il regardait la momie avec avidité. D'une main tremblante il saisit un nouveau parchemin qui avait glissé entre la paroi du cercueil et l'homme embaumé. Le parchemin était une explication détaillée, en latin, sur la manière de faire revenir à la vie au bout de trente ans l'homme ainsi momifié. La date placée au bas du parchemin indiquait que l'enterrement remontait à quelques jours à peine avant l'éruption du Vésuve qui avait enseveli Pompéïes.

Et voilà que maintenant, ce représentant de l'antique cité détruite se trouvait en sa possession. Dans la demi obscurité du wagon des bagages il n'avait aucun scrupule de laisser éclater sa joie.

— Mon chéri, mon bon ami, murmurait-il en levant et en abaissant tour à tour le couvercle du cercueil.

Quelle fortune qu'il eut étudié à fond la médecine et qu'il fut parfaitement à même de préparer seul les ingrédients pharmaceutiques nécessaires. Avant lui, personne n'aurait la primeur de ce trésor scientifique. Que l'on arrivât seulement à Naples. Ah ! enfin, un coup de sifflet !

— Faut-il emporter ce colis ?

— Oui, mais pour l'amour de Dieu, allez-y avec précaution, mes amis.

Le transport du Pompéïen jusqu'au logement du professeur sur le quai de Sainte-Lucie s'accomplit sans encombre. Scaramouche avait assigné sa meilleure pièce, son cabinet de travail, à cet hôte impor-

tant ; il paya les porteurs et se mit tout de suite à faire les préparatifs nécessaires puis, aidé de la seule personne en qui il eût confiance, son domestique éprouvé, Antonio, il commença à pratiquer sur l'homme embaumé les manipulations prescrites.

Nous n'avons pas le droit de trahir le secret du signor Scaramouche qui se propose de prendre brevet pour revivifier les gens embaumés ; tout ce que nous pouvons dire, c'est que les efforts de l'honnête professeur furent tout d'abord infructueux. Même après un essai concluant de respiration artificielle pratiqué sur lui, le Pompéïen continuait à rester couché comme une masse inerte sans remuer un doigt.

— Corpo di Dio ! Reposons-nous un peu.

Ne voulant pas montrer son désespoir à son domestique, Scaramouche se laissa tomber dans un fauteuil et alluma un cigare. Pendant trois longues heures, bien qu'il fut un enragé fumeur il n'avait pas aspiré une seule bouffée de fumée — et tout cela inutilement.

Antonio lui-même avait tant travaillé qu'il suait à grosses gouttes. Tout en s'essuyant le visage avec son mouchoir, totalement épuisé, il s'appuyait contre la porte. Bien que le professeur fût tourné du côté de la fenêtre, le domestique pouvait voir avec quelle nervosité son maître envoyait au plafond des anneaux de fumée : il était clair qu'il avait perdu tout espoir de ressusciter le mort.

— Ne faut-il pas aller chercher tout de suite le fossoyeur ? se décida à dire Antonio.

Scaramouche lui jeta un regard sévère.

— Comment ?

— Je pensais que, quoi que nous fassions, nous n'arriverons à rien.

— Plus un mot à ce sujet !

Le professeur retourna vivement à l'homme embaumé et fit signe à Antonio de se remettre à la besogne. Il est possible que cette fois encore, tous ses efforts n'eussent abouti à rien s'il avait ôté son cigare de sa bouche. Mais il envoya sans le vouloir une bouffée de fumée à la figure du Pompéïen étendu devant lui. Il n'est pas inutile de faire renarquer à ce propos qu'en Italie le tabac est d'assez mauvaise qualité, et que sa fumée âcre irrite les membranes muqueuses du nez et de la gorge de celui qui n'en a pas l'habitude... Soudain les narines du Pompéïen frémirent, se

gonflèrent et il éternua avec un bruit si sonore que Scaramouche, penché sur lui, chancela. Puis le pseudo défunt, sans ouvrir encore les yeux, fronça le sourcil et balbutia, en latin, bien entendu.

— Qu'est-ce que c'est que cette détestable odeur de brûlé ?

Le maître et le domestique étaient pétrifiés, cependant le premier revint bientôt à lui.

— Ah ! mon bon ami ! Allons, Antonio, vite le vin et les huîtres !

Entendant une voix étrangère et un langage inconnu, le Pompéïen promena autour de lui des regards encore mal assurés et arrêta ses yeux sur le maître.

— Où suis-je, qu'est-ce qui m'arrive ?

Scaramouche, en sa qualité de savant, savait naturellement le latin et s'exprimait même assez facilement cette langue.

— Tu es à Naples chez de braves gens, répondit-il. Tu te souviens sûrement qu'autrefois tu t'es fait enterrer ?

— Ah oui ! Et maintenant on m'a ranimé ?

— On t'a ranimé — après un assez long sommeil.

— Combien de temps, exactement ?

Scaramouche craignant d'effrayer un homme à peine revenu à lui évita de répondre d'une manière directe.

— Exactement le temps nécessaire pour me permettre de faire ta connaissance. Mais n'oublie pas que tu es un patient. Avant tout il faut te fortifier. Hé ! Antonio ! est-ce bientôt prêt ?

— Voilà, signor.

Ce ne fut pas sans faire quelques efforts que le ressuscité avala une demi-douzaine d'huîtres.

Après que le maître lui eût versé dans la bouche un petit verre de vieux lacrima Christi, d'abord il toussa, puis, refermant les yeux, il tomba dans un profond sommeil.

— Maintenant je puis m'en aller, signor ? demanda Antoine à demi-voix ?

— Va, mais comme il est convenu, je ne reçois personne. Ame qui vive ne doit savoir ce qui se passe entre ces quatre murs.

— Le signor veut faire sur ce « sujet » des expériences scientifiques ?

— Oui, mais je suppose que tu n'as rien à y voir.

— Effectivement. Mais, pardonnez-moi, signor : j'ai dans la poitrine non une pierre, vous comprenez, mais un cœur. Vous ne le tourmenterez pas trop ?

— Le tourmenter ?

— Oui, monsieur, comme ces grenouilles, ces chats, vous n'allez pas lui tendre les muscles, lui ouvrir le ventre, l'écorcher ?

Scaramouche haussa les épaules avec impatience.

— Tu raisonnes comme un petit enfant, Antonio. Mon sujet n'est ni une grenouille ni un chat, mais un homme comme toi et moi. Il m'intéresse comme une antiquité vivante et je veux, avant mes collègues, l'étudier sous le rapport psychologique, moral. Cette assurance te suffit, je pense ?

— Parfaitement, monsieur.

Le valet de chambre s'éloigna sur la pointe dès pieds. Son maître se mit à une table à écrire, déploya un grand cahier encore immaculé et écrivit sur la première page en grosses lettres : « Mes notes sur le Pompéïen » ; puis il fit un rapport des plus circonstancié sur la manière dont il avait trouvé et ranimé le Pompéïen.

III

LE REPORTER DU « FEU D'ARTIFICE »

Deux heures, trois heures se passèrent; le Pompéïen ne se réveillait pas. Plusieurs fois Scaramouche s'approcha de lui, se penchant avec anxiété pour voir s'il respirait encore. Sa respiration, à peine perceptible, mais égale, rassurait chaque fois notre savant.

Mais des voix qui se disputaient, parvinrent jusqu'au professeur, puis, à trois reprises, Antoine — car ce ne pouvait être que lui — frappa légèrement à la porte.

— Entre.

C'était en effet Antoine. Il tenait une petite coupe remplie de cartes de visites.

— Qu'est-ce que c'est ? lui demanda Scaramouche avec impatience.

— Les cartes de messieurs qui désirent voir votre grâce, afin d'avoir des détails sur le ressuscité.

— Je parie que c'est toi qui as ébruité l'affaire.

— Oh non, signor ! J'ai tout nié, mais il y en a cinq, — il trilla leurs cartes — qui ont forcé la porte et sont entrés comme un ouragan. Je n'ai pu les arrêter qu'à grand'peine.

— Qui sont-ils ?

— Des écrivassiers de gazettes. Veuillez lire vous-même.

Le professeur prit ces cartes les mains tremblantes de colère, il lut :

« Bartholino, reporter de la *Bombe*, Mezzolino, reporter de la *Fusée*, Pedrolino, reporter de la *Chandelle Romaine*, Truphaldino, reporter du *Feu de Bengale*, Dottore Pilone Balanzoni, reporter en chef du *Feu d'Artifice*. »

— Quel flair de chien ont ces gens ! grommela Scaramouche.

— Oui, s'exclama Antoine, je suis parvenu à en expédier quatre, ils reviendront ce soir ; quant au cinquième il n'y a pas moyen de s'en délivrer, il a ouvert les portes, est entré dans le salon, s'est assis et m'a dit : annoncez-moi, je ne bouge pas de la place avant d'avoir vu le professeur lui-même.

Scaramouche en colère frappait du pied.

— Cospetto del diavolo ! Il n'y a rien à faire. Toi, Antonio, reste ici en attendant : notre patient peut s'éveiller. Je vais au salon.

L'intrus se vautrait dans un fauteuil comme s'il eût été le meilleur ami de la maison.

C'était un gaillard d'âge moyen, d'assez peu d'apparence, vêtu avec une négligence qui visait à l'effet ; à son œil droit était fixé un monocle qui lui donnait, pensait-il, quelque chose de méphistophélique, son col fripé était entouré d'une écharpe ponceau foncé fixée avec une épingle d'or de la grosseur d'une petite noix et représentant une tête de mort ; un porte-crayon en or représentant un pistolet pendait à une lourde chaîne d'or ; mais nous ne répondons pas de la valeur du métal de la tête de mort, de la chaîne et du pistolet.

Lorsque le professeur entra, le visiteur salua, se leva à demi et d'un geste négligemment élégant, il invita le maître de la maison à s'asseoir lui-même.

— Monsieur le directeur, je n'ai pas encore eu l'honneur de vous être présenté personnellement, dit-il, mais je me permets d'espérer que le nom du reporter en chef du *Feu d'Artifice*, dottore Pilone Balanzoni, ne vous est pas complètement inconnu.

— En effet, répondit froidement le professeur — et à quoi dois-je l'honneur de votre visite, Monsieur le docteur ?

— Pour être bref, à trois causes. D'abord, j'ai cru de mon devoir, au nom de toute notre presse nationale, de vous offrir nos sincères félicitations à l'occasion de votre étonnante trouvaille.

Scaramouche répliqua vivement :

— Je ne vous comprends pas, Monsieur. De quelle trouvaille parlez-vous ?

Balanzoni lui frappa familièrement sur le genou.

— Hé ! hé ! hé ! Vous vous moquez de moi. Tout Naples ne parle que de votre Pompéïen et moi, reporter en chef je ne saurais rien. Jusqu'ici, on ignore, il est vrai, tous les détails, mais enfin tout le monde sait que vous l'avez ramené à la vie.

— Est-ce qu'Antoine...

— Non, votre Antoine, je dois lui rendre justice, est muet comme un poisson, répondit le docteur en souriant avec malice. Mais pourquoi êtes-vous si fort effrayé ? Que signifient ces mots : « Est-ce qu'Antoine ?... » Si vous n'aviez pas réussi à le ranimer, cette exclamation n'aurait pas de sens... Attendez-donc, où allez-vous ! s'écria Balanzoni en retenant par le pan de son habit le professeur qui s'était brusquement levé. Votre Pompéïen dort ; vous n'avez pas besoin de vous hâter.

— Comment savez-vous s'il dort ou non ?

— Il doit dormir, sans cela vous ne l'auriez pas quitté. Cependant vous avez eu tort de lui donner si copieusement à boire la première fois.

— De lui donner à boire ?

— Sans doute, il est clair d'autre part que s'il n'avait pas bu un vin généreux, il ne serait pas si vite revenu à lui.

— Le lacryma Christi n'est pas un vin fort.

— Cependant, une pareille dose !

— Mais, Monsieur, un seul petit verre qui ne ferait pas mal à un enfant ; et c'est un adulte.

— Oui, mais quand on n'en a pas l'habitude et presque à jeun...

— Comme médecin je me suis conformé aux règles sévères de l'hygiène et, croyez-moi, je n'ai pas osé lui donner plus d'une demi-douzaine d'huîtres.

— Je ne sais comment vous remercier, Monsieur le directeur, dit Balanzoni avec une cordialité moqueuse en serrant les deux mains du savant. Grâce à vos communications bienveillantes, mon feuilleton de demain est, pour ainsi dire, fait : résurrection d'entre les morts — et d'une ; un petit verre de lacryma Christi — et de deux ; une demi-douzaine d'huîtres — et de trois ; le sommeil — quatre. Quant au reste, c'est l'affaire du feuilletonniste, je n'ai plus qu'à enjoliver ces données en y mettant les arabesques convenables.

— Maledetto ! s'écria Scaramouche hors de lui, — vous me faites l'effet d'être le diable.

— Je ne suis pas le diable, mais seulement un petit diable, un diablotin, dit le reporter d'un air de fatuité en arrangeant son monocle et en s'efforçant de donner à son œil une expression satanique. Mais permettez-moi de vous faire amicalement une observation : pourquoi tenez-vous votre Pompéien au secret ? Comme toute antiquité pompéïenne il rentre dans le domaine public et, si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain, bon gré, mal gré que vous devrez le restituer au musée national, et le rendre à l'autorité supérieure.

— Mais c'est moi qui l'ai rendu à la vie, donc...

— Donc vous pouvez en disposer à votre gré, s'écria Balanzoni.

— Non, cher monsieur ! dans notre siècle éclairé, Dieu merci, la liberté des personnes est garantie, et le Pompéïen, lui-même, sera le premier à protester contre l'arbitraire dont nous prétendons qu'on peut user à son égard.

— Un conseil : par respect pour la curiosité publique, ne le gardez pas un seul jour de plus, d'abord la presse criera.

— Et vous, cela va sans dire, plus fort que les autres ?

— Nécessairement, on ne peut nous dérober un sujet pareil ; il y a sur lui des échos à faire pendant trois mois.

— Mais monsieur, songez aux soins qu'il faut à ce ressuscité ; il éprouvera à la fois une multitude de sensations nouvelles, et il peut se produire une certaine confusion dans ses idées. Comme vous le savez, la science exige avant tout des observations systématiques. Ici, un système est nécessaire ; pour notre siècle, c'est un nouveau-né, son âme, comme celle d'un petit enfant est, selon l'expression d'Aristote, *tabula rasa*, une tablette immaculée sur laquelle chacun peut écrire ce qu'il veut ; et si l'on met cette tablette entre les mains de gaillards comme vous, les reporters, il n'y restera bientôt plus une place nette.

— Cette comparaison appartient à Aristote, dites-vous ? demanda Balanzoni, en saisissant le pistolet-crayon suspendu à sa chaîne de montre.

— A Aristote, autant que je me souviens : il en parle dans le second livre de son traité sur l'âme. Au reste, Cicéron, lui aussi, compare l'âme de l'homme non éclairé par la science et l'expérience, à un champ fertile qui n'a encore été ni labouré ni ensemencé !

— Vous rappelez vous aussi l'endroit où il dit cela?

— C'est dans son discours... Mais qu'est-ce que vous faites-là? dit Scaramouche s'interrompant soudain en voyant son interlocuteur retrousser le revers de sa manche gauche et écrire rapidement quelque chose au crayon sur sa manchette.

— Ce que je fais, j'écris sur un calepin simplifié. Ainsi, aux quatre premiers points, j'en peux ajouter encore trois : repos absolu, alimentation rationnelle; la *tabula rasa* d'Aristote, deuxième livre de son traité sur l'âme; et enfin le champ en friche de Cicéron... Pardon, vous ne m'avez pas dit dans lequel de ces discours il parle de ce champ?

— Monsieur! s'écria Scaramouche, vous me prenez pour un citron qu'on peut presser à son gré.

— Ne vous fâchez pas! dit Balanzoni avec un sourire agréable. Je compte m'adresser à vous chaque fois que des renseignements me seront nécessaires.

— N'y comptez pas, je jure.....

— Ne jurez de rien. Ne vous ai-je pas fait dire, tout à l'heure, vos plus secrètes pensées et cependant, à ce que je crois, vous n'aviez nullement l'intention de me prendre pour confident.

— Allez vous faire pendre!

— Non. Vous avez constaté mon adresse inquisitoriale, cela me suffit. Je peux maintenant aborder le second point de ma visite. Arrangeons-nous à l'amiable : je vous ai promis de ne pas vous empêcher de faire sur votre Pompéïen toutes les expériences scientifiques que vous jugerez à propos, je me contenterai des renseignements que vous voudrez bien me communiquer pour satisfaire la curiosité publique. Mais à partir du moment où vous le ferez sortir de votre cabinet, il passe sans contrôle dans mes mains.

— Vous perdez l'esprit, monsieur Balanzoni.

— Jamais, je vous l'affirme, dit le reporter avec dignité, je n'ai eu l'esprit plus lucide et la mémoire plus sûre qu'à cette heure. Mais souvenez-vous que vous pouvez avoir en moi un ennemi juré; et, un reporter de gazette, monsieur, est un ennemi terrible, attendu qu'il peut empoisonner chaque minute de votre vie. D'une manière ou de l'autre, avec ou sans vous, je saurai tout ce que je désire. Votre opiniâtreté ne servirait donc qu'à vous nuire. Je vous le dis dans votre intérêt, suivez mon conseil. Faites vos conditions. Je suis accommodant, croyez-moi.

L'impudence de ce journaliste stupéfiait le digne savant, mais il n'y avait pas moyen de lutter contre ce pirate de la plume, il fallait en venir à la conciliation.

— Eh bien, voilà mes conditions... dit Scaramouche d'un ton saccadé. Vous ne mettrez pas le nez chez moi, vous ne chercherez à avoir aucun rapport avec le Pompéïen aussi longtemps que je n'en verrai pas la possibilité, et tant qu'il ne le désirera pas lui-même. De mon côté je m'engage, le premier jour qu'il sortira de mon appartement à vous en informer à temps pour que vous puissiez le voir.

— Et parler avec lui ?

— Hum... eh bien oui, nous verrons.

— Fort bien. Nous voilà presque d'accord. Il est toujours agréable d'avoir affaire à un homme d'esprit. Encore une clause, vous ne laisserez pas pénétrer chez vous d'autres reporters.

— Mais s'ils y mettent autant d'insistance que vous.

Balanzoni cligna de l'œil sous son monocle et souriant, d'un air plein de fatuité :

— Sous ce rapport, ils ne peuvent lutter avec moi. Ainsi le second article peut être considéré comme réglé. Reste le troisième et dernier qui est peut-être le plus important, car il a trait à une affaire pécuniaire des plus avantageuses pour nous.

— Pardon, M. le docteur, étant un homme de science, je n'admets pas qu'on me parle d'affaires.

— Hé! hé! hé! Ecoutez d'abord, et parlez ensuite. Que vous proposez-vous de faire de votre Pompéïen quand vous l'aurez étudié sous toutes les faces, à tous les points de vue ? Irez-vous de par tout le monde le montrer dans une cage ?

— Cessez vos sottes plaisanteries.

— Au fond l'affaire ne serait pas si mauvaise. Quelque riche qu'il ait été dans son temps, tout ce qu'il possédait a passé depuis longtemps en d'autres mains et il est maintenant nu comme un ver. Cependant vous ne pouvez pas le jeter à la rue, après en avoir tiré profit au point de vue scientifique.

— C'est juste... Mais je ne regarde pas si loin dans l'avenir.

— Monsieur le Directeur, puisque vous avez réussi à ranimer un homme au bout de deux mille ans, vous possédez probablement le secret d'engourdir celui-là ou un autre pour le même laps de temps.

— C'est possible.

— Eh bien voici : Etes-vous fixé sur la manière d'exploiter ce fameux secret ?

— Non, je n'y vois pas d'application pratique.

— Eh bien, moi, j'ai compris tout de suite le parti qu'on en peut tirer. Oh ! c'est une affaire qui fournira non seulement à l'entretien de votre Pompéïen, mais au vôtre, au mien pendant toute votre vie. Oui, monsieur. Mes conditions sont équitables, je suppose ; nous partageons le bénéfice.

— Quel bénéfice ?

— Ecoutez... Seulement encore un mot. Vous ne tirerez pas parti de mon idée sans moi ?

— Me prenez vous pour un coquin, dites ?

— Et vous ne la communiquerez à personne ?

— Pourquoi faire ?

— Parole d'honneur ?

— Allons, oui !

— Votre parole me suffit. Eh bien, à l'heure qu'il est, l'entretien des prisonniers, comme vous savez, coûte très cher à notre gouvernement aussi bien qu'à ceux des pays étrangers : prisons, surveillance, nourriture, vêtements, etc., etc. Tout cela occasionne de grandes dépenses, surtout l'entretien des détenus à long terme. Figurez-vous qu'on arrive à les traiter à la façon des conserves, à les mettre en tonneaux comme des harengs jusqu'à leur libération. Quelle énorme économie pour les gouvernements ! Idée géniale, hein ?

— Si elle n'est pas géniale elle est du moins originale, seulement vous avez oublié un point : ayant dormi tranquillement tout le temps de leur détention, en réalité vos prisonniers n'auraient subi aucune peine.

— Monsieur le Directeur ! s'écria pathétiquement Balanzoni ; est-ce vous que j'entends, vous un homme si éclairé ? Est-ce qu'à notre époque humanitaire, la punition ne doit pas servir, non à épouvanter, mais à régénérer le coupable.

— Et vous pensez qu'après avoir bien dormi, le voleur ou le brigand sera radicalement corrigé !

— S'il ne se corrige pas, ce ne sera ni votre faute ni la mienne ; nous nous en lavons les mains. En revanche pensez quelle somme nous pouvons tirer de cette affaire.

En ce moment la conversation fut interrompue par l'apparition d'Antoine. Son maître se porta vivement à sa rencontre.

— Eh bien, quoi ? il s'est éveillé ?

— Oui monsieur, je crois qu'il vous demande.

— Est-il encore couché, ou bien est-il déjà sorti de son lit ? demanda Balanzoni.

— Pas un mot, dit le maître, en mettant la main sur la bouche de son serviteur — Ainsi, au revoir, M. le Docteur.

— Arrêtez, attendez ! dit l'autre en l'arrêtant ; vous ne m'avez encore rien dit de positif concernant ma dernière proposition.

— Laissez donc cette plaisanterie.

— Je ne perds pas l'espoir de me retrouver avec vous. J'ai votre promesse de me faire parvenir un petit mot quand vous sortirez pour la première fois votre Pompéïen, vous ne l'oublirez pas ?

— Je tâcherai de ne pas l'oublier. Mais de votre côté, Monsieur Balanzoni, souvenez-vous que la moindre indiscrétion de votre part rompt notre traité. J'espère que je peux compter sur votre parole de reporter ?

Balanzoni, se frappa la poitrine.

— Pourriez-vous douter de la parole du représentant de la presse avancée ?

— C'est donc entendu. Portez-vous bien.

Et sans donner la main au représentant de la presse avancée, Scaramouche se hâta d'aller retrouver son patient.

IV

CONFESSION DU POMPÉÏEN

Le Pompéïen s'était en effet éveillé. Il promenait d'un objet à l'autre des regards stupéfaits, ne pouvant se rendre compte de la situation où il se trouvait. Il était surtout intrigué à la vue du maître de la maison qui entrait, vêtu non de l'antique toge romaine, mais du costume européen ordinaire ; une redingote et un pantalon ; mais la politesse ne lui permettait pas de manifester, dans une maison étrangère, son étonnement à la vue de ce drôle de vêtement. Avec un sourire reconnaissant il tendit au professeur sa main desséchée.

— Excuse-moi de ne pas me lever pour aller à ta rencontre, mais je suis encore si faible que je ne puis me lever seul. C'est sûrement toi qui es mon sauveur ?

— C'est moi, en effet, qui ai eu le bonheur de te rappeler à la

vie, répondit Scaramouche, en serrant avec précaution la main qu'on lui tendait.

— Oui, que les dieux tout-puissants te bénissent ! Permets-moi, maintenant de remplir mon premier devoir, de remercier tes saintes pénates de l'asile qu'elles m'ont donné !

Un léger sourire railleur passa sur les lèvres sévères du savant.

— Par malheur, cela ne peut se faire ; il n'y a pas de pénates ici.

— En vérité, dit le Pompéïen ; alors tu dois être étranger à en juger par ton costume bizarre.

— Non, je suis Italien, Romain comme toi.

— Et tu n'as pas de pénates ?

— Non, parce que je suis chrétien.

Le Pompéïen regarda tout autour de lui avec terreur, pour voir si personne n'avait entendu cet aveu téméraire.

— Tu... tu es un adepte de cette dangereuse hérésie ? murmura-t-il, n'osant pas même prononcer à haute voix le nom de « chrétien ».

Le professeur s'amusait de plus en plus de l'ignorance enfantine de cet adulte nouveau-né. Mais pour que son patient ne fut pas frappé outre mesure par trop de choses nouvelles, il fallait d'abord reconstituer ses forces physiques. Scaramouche appela Antonio, et peu après le Pompéïen dévorait avec avidité un poulet rôti qu'il arrosait d'un vin vermeil. Ayant sucé le dernier petit os, il s'essuya les lèvres avec une serviette.

— Que voudrais-tu manger encore, demanda le maître de la maison, enchanté de l'appétit de son hôte.

— A vrai dire, j'expédierais bien encore et tout de suite une couple de ces poulets....

— Tu auras tout le temps ; après un pareil jeûne, on ne peut pas sans danger se charger l'estomac. Maintenant, si tu veux, je suis prêt à répondre à tes questions.. Tu as été étonné de ce que, comme Italien, je professe la foi chrétienne. Que diras-tu quand tu sauras qu'en général tous les Italiens, tous les Européens pratiquent ouvertement cette religion ?

— C'est impossible, tu plaisantes ?

— Est-ce que j'ai l'air d'un plaisant.

— Mais ce vêtement de bateleur.

— Toute la classe instruite porte maintenant un semblable costume.

— Je dors encore ou ai-je l'esprit dérangé ?

— Ni l'un ni l'autre, mon ami. Seulement tu as passé beaucoup de temps sous la terre.

— Plus de trente ans ?

— Incomparablement plus.

— Serait-ce cent ans ?

— Dix-huit siècles.

— O Lutèce ! s'écria le Pompéïen et ses yeux se remplirent de larmes. — Ainsi non seulement elle n'est plus au nombre des vivants, mais ses cendres sont dispersées aux quatre coins...

Il se plongea dans une profonde rêverie. Scaramouche pensa qu'il valait mieux ne pas interrompre ses tristes réflexions pour lui donner le temps de revenir à lui et de s'accoutumer à la réalité.

— Tu m'as trouvé dans mon tombeau à Pompéïes ? demanda le Pompéïen revenant soudain à lui.

— Oui, aujourd'hui, ce matin.

— Après dix-huit siècles ! Mais comment expliquer que jusqu'à présent un autre ne m'ait pas exhumé.

— Parce que tu étais enseveli sous un amas de cendres.

— Comment cela ?

— Il faut que tu apprennes la vérité en une fois, mon cher, vois-tu, tout Pompéïes a été englouti par le Vésuve.

— Grand Jupiter ! et il n'en est rien resté ?

— Au contraire, tout s'est conservé précisément grâce à ce que la ville a été ensevelie dans les cendres. Tu as bien sûr entendu parler du célèbre naturaliste Pline ?

— Comment n'en aurais-je pas entendu parler ? J'ai même eu le bonheur de le recevoir chez moi, dans ma villa avec son jeune neveu Caïus Caecilius Plinius.

— Alors écoute : Pline, l'Ancien périt en observant l'éruption du Vésuve qui eut lieu alors. Son neveu, Pline le Jeune, n'ayant pu le sauver, décrivit plus tard cette éruption. Si tu veux, je vais te lire son récit,

— Lis, lis, fais-moi ce plaisir.

Scaramouche prit un volume dans une bibliothèque et lut à haute voix le récit du témoin oculaire de la destruction de Pompéïes.

— Et moi seul j'étais prédestiné à survivre à tout le monde pendant tant de siècles... murmura le Pompéïen. Eh bien !... puis-

que il a plu aux dieux de prolonger mon existence, accomplissons leur volonté suprême. Mais jusqu'à présent je ne sais pas encore à qui je suis redevable de la vie.

Scaramouche satisfit sa curiosité puis il dit à son tour :

— Moi-même je ne sais pas encore qui est mon hôte.

— Pardon, généreux ami ! s'écria le Pompéïen. Mon premier devoir, naturellement devait être de te rassurer, tu n'as pas sauvé et recueilli chez toi un homme indigne.

« Apprends donc que je me nomme Marcus Junius Flaminius. Les Flaminius sont, comme tu le sais peut être, une des plus anciennes familles patriciennes de Rome. Mon père, Marcus Tullius Flaminius fut proconcul à Rhodes pendant une longue suite d'années. Par malheur, il devint aveugle et fut forcé de quitter le service. Nous retournâmes à Rome. Il voulait faire de moi, son fils unique, un successeur digne de lui. Il me donna pour précepteur Aristodème, jeune philosophe qu'il avait fait venir de Grèce à Rome. Encore à présent, je ne puis, sans attendrissement, penser à cet homme qui me fut cher ! Il appartenait à la noble école de Platon. S'étant chargé de m'élever, il s'adonna tout entier à sa tâche, s'efforça d'éveiller en moi des aspirations élevées : l'amour du prochain, de la science, du beau. Il ne fit jamais usage de la férule. Sans quitter le style et les tablettes de cire, j'aurais passé des journées entières à ses pieds à écouter ses sages enseignements. Cependant les projets de mon père ne s'étaient pas encore réalisés en entier lorsqu'il mourut me laissant, ayant à peine dix-sept ans, héritier d'une fortune considérable. Je n'étais pas adonné aux vaines distractions de la jeunesse de Rome. Or, Aristodème était depuis longtemps en proie au mal du pays. Il m'avait raconté tant de choses merveilleuses sur sa chère Grèce, que voir le berceau de l'art antique devint mon rêve. Et voilà que nous équipâmes un vaisseau qui nous conduisit d'abord à Rhodes et aux autres îles de l'archipel, puis en Grèce. Je ne crois pas qu'il y ait dans ce pays une seule ville, un bourg témoin d'un fait remarquable ou dépositaire d'un monument que nous n'ayons visité en détail. Nos explorations en Grèce durèrent deux ans. Cette vie errante avait pour moi un tel attrait que je l'aimais avec passion, je ne pouvais me lasser de ressentir constamment des sensations nouvelles. Mon précepteur s'efforçait, il est vrai, de me faire revenir à des idées plus positives, mais il était lui-même, peut-être autant que moi, attiré vers les pays étrangers, inconnus, et il ne résista pas longtemps quand

il me vit déterminé à pousser plus loin mes voyages. C'est ainsi que nous parcourûmes ensemble l'Egypte, la Médie, que nous pénétrâmes au plus profond de l'Asie, en Inde. Mais là je fus cruellement puni de mon opiniâtreté : Aristodème, en qui je voyais non seulement un précepteur, mais un ami, un frère aîné, fut atteint d'une maladie indienne mortelle, la peste, et vingt-quatre heures plus tard, il n'existait plus. Comment dépeindre mon désespoir ? Il suffit de dire que j'avais perdu tout désir de vivre, je refusais même les aliments. Je ne sais comment cela aurait fini, si un fakir indien avec qui nous avions eu des conversations scientifiques animées ne s'était intéressé à moi, plutôt, il est vrai, sous le rapport scientifique qu'au point de vue humain.

— A ce que je vois, tu ne tiens pas à la vie me demanda-t-il.

— Pas le moins du monde.

— Mais tu estimes la science.

— Je l'estime.

— Eh bien sacrifie-toi à la science !

— De quelle manière ?

— Tu as contesté qu'un homme pût vivre trois mois sans boire une gorgée d'eau, sans manger un morceau de pain ?

— Encore à présent je ne le crois pas.

— Eh bien abandonne-toi à moi par amour pour la science.

— Que feras-tu de moi ?

— Je ne te ferai éprouver aucune souffrance. Tu ne t'apercevras pas du moment ou tu t'endormiras — et dans trois mois nous verrons qui de nous deux a raison.

— C'est-à-dire que tu verras tout seul que j'avais raison, dis-je en souriant tristement ; je ne me réveillerai pas.

— Tu ne te réveilleras pas, alors tu n'auras qu'à attendre ce que tu désires toi-même : le repos éternel de Nervan ; donc tu ne perdras rien. Ainsi tu consens ?

— Je consens, si tu veux.

La fakir ne me laissa pas le temps de la réflexion ; il m'embauma comme un corps inanimé et me mit en terre. Je n'avais plus conscience de moi-même, je ne pus me rendre compte du temps que j'avais passé sous terre. Mais lorsque je me reveillai, il se trouva que j'y étais demeuré tout juste trois mois. Je dois rendre justice à Ambasto : il avait pris toutes les mesures possibles pour me rendre à la vie. Il exagéra même ses soins, il me versa dans les veines un liquide merveilleux qui me donna une faim canine, et mon sang coulait

dans mes veines comme une source. Je ne désirais plus mourir, au contraire, tout mon être aspirait à la vie, à une vie gaie, folle. Les amusements frivoles des Romains que j'avais dédaignés autrefois me paraissaient maintenant des plus attrayants. Nous apprécions surtout ce que nous n'avons pas. Je résolus de retourner à Rome, bien que mon fakir mit tout en œuvre pour me retenir; il me considérait déjà comme sa propriété. Mais je persistais dans mon projet, et il se décida, le cœur serré, à m'accompagner en Italie. Il prévoyait sûrement que je lui serais utile pour de nouvelles expériences, et peut-être s'était-il attaché à moi. A Rome, je pris les leçons des meilleurs maîtres enseignant les arts qui demandent de l'adresse, et bientôt je n'eus plus de rival dans l'art de l'escrime parmi les jeunes patriciens, ainsi que dans le maniement du javelot, le tir à l'arc, la course sur les chars.

Alors parvint jusqu'à moi le renom de la jeune Lutèce qui, pareille à une étoile resplendissante, brillait parmi toutes les beautés de Pompéïes. Comme les autres patriciens, je voulus acheter une villa au bord de la mer, dans un endroit où l'on fût protégé contre les ardeurs de l'été. Mon choix s'arrêta sur Pompéïes. Une fois la villa acquise, je fis connaissance avec le père de ma beauté, le questeur Pomponius. Comme Jules César, dès mon premier pas dans la maison, j'avais résolu de « venir, de voir et de vaincre ». Cependant « je vins, je vis, et je fus vaincu » — vaincu par sa beauté divine et plus encore par son jeu divin sur la harpe. Euterpe elle-même conduisait ses doigts. Sans elle le bonheur sur la terre me paraissait une chimère. Mais, hardi avec les autres, avec elle j'étais timide comme un enfant, craignant de lui parler d'union. Mon indécision me perdit. Pendant que j'hésitais, Lutèce et son père retournèrent dans leur pays à Cumes. Là, le destin l'unit à un parent éloigné, Publius Cassius, beau à miracle et fat achevé. L'avait-il captivée par de douces paroles, lui avait-il donné un philtre magique ?... elle était sa fiancée lorsqu'elle revint à Pompéïes. Pour moi ce fut comme si le soleil s'était éteint dans la voûte céleste ; mon seul ami, le fakir s'efforçait de me faire prendre courage et de me consoler.

— Le temps, le meilleur des remèdes, guérit toutes les blessures, me disait-il, attends vingt, trente ans, tu verras si ta Lutèce reste la même.

— C'est facile à dire, trente ans, m'écriai-je. Encore si je pouvais dormir tout ce temps sans m'éveiller...

— Merveilleuse idée ! dit Ambasto. Dors, je t'engourdirai et tu te réveilleras encore jeune homme, tandis qu'elle sera déjà une vieille matrone. Tu rendras ainsi à la science un nouveau service. Je suis fermement convaincu qu'on peut rester dans la terre sans prendre de nourriture, non seulement trois ans, mais même trente.

Il comptait évidemment vivre jusqu'à mon réveil, car il possédait le secret de prolonger la vie. Je n'avais rien à perdre et je me fis de nouveau enterrer, emmurer pour une période de trente ans. Qui aurait pu prévoir que ces trente années dureraient dix-huit siècles ? Il ne reste plus aucun vestige ni de Lutèce, ni de mon rival, ni du fakir.

— Ma confession est terminée, dit tristement Marcus Junius en achevant son récit : le fakir ne s'est pas trompé, je me suis réveillé, je suis sorti de chez les morts ; est-ce pour mon bien, les immortels seuls le savent.

— Certainement, c'est pour ton bien ! dit Scaramouche. Ce qui s'est passé dans le monde pendant ton sommeil séculaire, tu ne peux te le représenter. Toute acquisition de la science doit intéresser un homme intelligent comme toi. Que de conquêtes la science a faites jusqu'à présent ! il serait impossible de les énumérer. Si je ne craignais de te fatiguer, je te lirais à l'instant une leçon d'ouverture.

— Au contraire, je t'en serais reconnaissant. Au moins cela me distraira un peu.

— Ainsi tu consens? Eh bien, écoute, d'abord, où en est aujourd'hui la civilisation !...

(*A suivre*).

Basile AVENARIUS.

LES ILES IONIENNES[1]

pendant l'occupation française (1797-1799)

(Suite.)

Cérigo qui était comme un avant-poste des îles ioniennes, fut d'abord attaquée. L'escadre russo-turque se présenta le 7 octobre devant l'île. Le capitaine Michel, qu'en avait la garde, ne disposait que de six canonniers et de quarante-quatre grenadiers ; il résolut néanmoins de soutenir l'attaque et se retira avec ses hommes dans la citadelle de Capsali. Le premier jour, la flotte le canonna mais les boulets n'arrivaient qu'à mi-hauteur des rochers sur lesquels elle était construite. Le lendemain, avant de faire ouvrir le feu par les batteries qu'il avait fait débarquer, l'Amiral russe Ouchakow envoya dire au capitaine de se rendre, le menaçant, s'il tardait, de faire passer au fil de l'épée toute la garnison. « Les français ne se rendent jamais, lui fut-il répondu, sans avoir essayé les forces et les moyens de leurs adversaires. » On continua à se bombarder. Vers le soir du troisième jour, un officier russe vint offrir aux assiégés de les faire transporter aux frais des alliés dans telle ville de France qu'ils voudraient, s'ils constataient à livrer la place. Sur le refus de Michel, Ouchakow, qui mêlait les procédés les plus courtois aux menaces les plus sauvages, lui fit savoir que « son obstination serait sévèrement châtié. » Des batteries installées sur les hauteurs voisines, démontèrent l'artillerie du fort, qui ne consistait au reste, qu'en quatorze pièces dont sept étaient hors d'usages et firent de larges brèches dans les remparts. Le drapeau blanc fut hissé ! Quelques officiers Russes et Turcs se présentèrent à l'entrée du fort, ils furent introduits, et on leur offrit des rafraîchissements ; tandis qu'ils causaient, le capitaine libellait un pro-

(1) Voir la *Nouvelle Revue* des 1er et 15 juin 1898.

jet de capitulation accordant à la garnison les honneurs de la guerre et garantissant la populatien contre toute mesure de représailles. Les parlementaires refusèrent d'accéder à ces conditions ; toutefois ils demeurèrent dans le fort et acceptèrent de dîner avec les officiers français. Au dessert, Michel, levant son verre, s'écria : « Dix heures de combat n'ont point altéré notre courage ; en supposant que vous réussissiez enfin dans votre entreprise, pensez-vous nous avoir pour cela ? Non. Tout est disposé pour faire sauter la citadelle au moment où vos troupes s'en empareront. Que vous restera-t-il alors ? Des débris et des cadavres, car nous aurons vécu ! » Après ce singulier *brindisi*, la discussion recommença et finalement la capitulation fut signée dans les termes mêmes où le capitaine Michel l'avait rédigée.

A Zante la résistance, paralysée par la population, fut moins héoïque ; l'influence russe y était déjà très grande et les derniers hésitants se rallièrent après la publication de deux manifestes, l'un de l'Empereur de Russie, l'autre du patriarche de Constantinople. Le Czar proposait aux insulaires de les mettre en République et le chef de la foi orthodoxe leur recommandait de venir en aide aux troupes ottomanes, tant il est vrai que les circonstances peuvent amener les hommes à composer avec leurs scrupules les plus invétérés. Tous deux s'unissaient pour représenter les Français comme des impies, odieux au Christ, comme des blasphémateurs qu'on devait se faire un devoir de chasser, comme des démons malfaisants. Cette accusation fut, au reste, celle qu'on leur opposa sans cesse et avec succès durant toute la campagne.

Dès que la flotte combinée parut, la ville fut envahie de paysans que les nobles avaient surexcités et qui voulaient mettre à mal les Français ; ils étaient bien six mille. Vernier avec ses quatre cents hommes, dut renoncer à défendre la rade et fit retraite dans la forteresse. Les paysans tournèrent alors leur fureur vengeresse contre les maisons où avaient logé les soldats de la garnison et les pillèrent, puis ils s'attaquèrent à toutes les demeures riches sans distinction et finirent par mettre à sac le quartier juif.

Sommé de se rendre par un officier que lui avait envoyé Ouchakow, Vernier refusa ; une frégate s'approcha alors, et lui envoya quelques boulets auxquels il répondit. — Cependant, lorsqu'il vit le lendemain matin (25 octobre 1798) qu'un corps de sept cents hommes auxquels s'étaient joint les campagnards insurgés, s'apprêtait à donner l'assaut, son énergie fléchit. Il demanda à capituler,

mais comme les Turcs s'étaient plaints de la conduite trop chevaleresque à leur gré, des Russes à l'égard des défenseurs de Cérigo, on refusa à la garnison de Zante les honneurs de la guerre et elle fut conduite prisonnière à Patras.

Zante occupée, la flotte Russo-Turque se dirigea vers la grande île de Céphalonie. Là aussi, les agents russes avaient préparé le terrain ; deux fois un soulèvement faillit avoir lieu ; les administrateurs du département de même que la municipalité, quoique nommés par les autorités françaises, étaient de connivence avec les mécontents ; le clergé faisait des processions en faveur des Russes. Le chef de bataillon Roger n'avait avec lui que trois cent cinquante hommes dont une assez grande partie souffrait des fièvres du pays ; de plus il n'existait pas dans tout l'île, un seul point fortifié. On ne pouvait donc penser à la défendre contre les troupes ennemies si supérieures en nombre. Roger réunit les détachements de ses troupes épars dans l'île, et se dirigea vers le port d'Asso, situé au nord, afin de s'y embarquer pour Corfou. Après quelques heures de marche, la petite colonne s'engagea, sous la conduite de son guide, dans un défilé. Soudain, des indigènes en armes surgissent de toutes parts ; ils enveloppent les fugitifs ; cachés derrière les rochers et les buissons, ils le fusillent à bout portant, ils font rouler sur eux des quartiers de roc, les attaquent à l'arme blanche. Les officiers français cherchent en vain à entraîner leurs hommes sur les hauteurs ; le nombre des assaillants grossit de moment en moment et rend toute résistance impossible. En outre, quelques traînards dépouillés de tous leurs vêtements sont amenés, le couteau sur la gorge, et ils supplient leurs camarades de ne pas causer leur mort. Il fallut bien se résigner à mettre bas les armes, mais ce fut pour ces braves qui venaient de traverser l'Italie en victorieux, une affreuse douleur que d'avoir à subir la loi de ces paysans ; les uns voulaient lutter quand même jusqu'à la mort, d'autres s'arrachaient les cheveux et rompaient leurs armes, d'autres encore cherchaient à se tuer en se jetant du haut des rochers. On vit ce jour-là, dans ce recoin perdu des îles ioniennes, à quel point les soldats des armées républicaines avaient le sentiment de la fierté militaire et le généreux orgueil de leurs succès.

Cette humiliation ne fut pas la dernière épreuve de la petite troupe ; à peine eût-elle été désarmée, que les montagnards sans souci de la parole donnée, se jetèrent sur elle, enlevèrent aux soldats presque tous leurs vêtements et aux officiers le peu d'argent qu'ils

avaient sur eux, puis disparurent. Privés de guide, mourant de faim et surtout de soif, les fugitifs parvinrent enfin, vers le soir, en vue d'Asso ; peu s'en fallut qu'on ne les y accueillît à coups de fusil ; heureusement le papa intervint et on se contenta de les enfermer dans une chapelle humide, sans leur donner d'aliments. Le lendemain, les montagnards accoururent dans le village, car ils faisaient conscience de ne pas avoir assez dépouillé leurs victimes ; une lutte fut sur le point de s'engager entre les villageois et eux pour décider qui aurait le reste du butin ; on parlementa deux jours, enfin survinrent fort à propos des officiers russes qui réclamèrent les prisonniers au nom des traités (26 octobre). On les ramena à Argostoli et, de là, il furent, comme ceux de Zante, envoyés à Patras.

Conformément au plan méthodique qu'il s'était tracé dès l'abord, Ouchakow, ayant laissé garnison à Céphalonie, se dirigea vers Ithaque. Les « nobles Ithaciens » comme les appelle Bellaire, s'étaient conduits de toute autre façon que les Céphaloniens. Le capitaine Millet qui y commandait avait sous ses ordres en tout vingt-cinq hommes ; il ne pouvait songer à la résistance ; on mit à sa disposition un *trabocolo* afin qu'il put regagner Corfou, mais avant qu'il partît, un banquet lui fut offert. « Habitants et soldats s'assirent autour des tables, sans distinction de rang ni de fortune » et l'on échangea force protestations de fraternité.

Dans l'île voisine de Saint-Maure, l'alarme était grande car Ali avait envoyé plusieurs sommations menaçant les habitants du sort des Prévézans s'ils n'acceptaient pas sur l'heure une garnison albanaise et l'on s'attendait à le voir, à tout moment, traverser le détroit à la tête de ses terribles Scheypétars. Les nombreux Prévézans, qui s'étaient réfugiés dans l'île contribuaient, par leurs récits, à accroître l'affolement. Qu'aurait pu faire en réalité contre Ali, Mialet avec ses trois cents hommes. Aussi les Russes furent-ils accueillis à Sainte-Maure en protecteurs, autant qu'en libérateurs. Dès que les premiers vaisseaux de l'escadre parurent, on hissa l'étendard de Paul Ier sur les principaux monuments, et l'île tout entière se déclara contre les Français (28 octobre). Mialet s'était enfermé dans la forteresse, résolu à ne pas amener le drapeau tricolore, bien qu'il n'eût guère de munitions et pas de vivres. Les Russes débarquèrent quatre batteries, et un siège en règle commença. Au bout de quinze jours, il fallut céder (16 novembre). La garnison eût les honneurs de la guerre et la permission d'emporter

tout ce qui lui appartenait, mais elle fut gardée prisonnière ; on la dirigea sur Patras.

La moitié des prisonniers français furent cédés aux Russes conformément à la convention du 20 août et transportés en Crimée où on les traita avec humanité. Quant aux autres, voici ce qu'on lit à leur sujet dans le *Moniteur* du 22 janvier 1799 : « Les Français faits prisonniers aux îles de Zante, Céphalonie et Sainte-Maure sont arrivés ici (à Constantinople). Trente-sept ont péri de faim et de froid dans la route ; leurs compagnons se sont crus obligés de porter eux-mêmes les têtes de ces malheureux. Après avoir été conduits, enchaînés par le col à la Porte, on les a enfermés au bagne. »

On a reproché à Chabot d'avoir éparpillé ses troupes et perdu un précieux appoint pour la défense de Corfou sans aucune chance de sauver les autres îles. Napoléon assurément ne commit pas la même faute en 1809 et sacrifia aux Anglais tout le reste de l'archipel afin de concentrer ses moyens de résistance dans la capitale. Mais, en 1798, Chabot eût été infailliblement taxé de trahison et de lâcheté s'il avait abandonné sans combat une parcelle du territoire de la République « une et indivisible » et l'exemple de Custine n'était pas pour le rassurer.

Chabot avait mis à profit, pour compléter l'armement de Corfou, le répit assez court qui lui avait été laissé depuis l'apparition de la flotte ennemie dans les eaux de la mer ionienne (1), Quatre cents mulets achetés en Grèce, transportaient les canons disponibles sur tous les points qu'il paraissait utile de défendre, tandis que la garnison travaillait sans relâche à mettre en état les remparts et

(1) On a sur le siège de Corfou, moins célèbre que celui de Gênes, parce qu'il a été moins bien raconté mais tout aussi héroïque: la Relation manuscrite de Vlassopulo dont je dois la communication à l'obligeance de M. Marcoran ; le *Rapport journalier* du général Chabot. (Archives de la guerre) ; *Descrisione de quanto é avvenuto in Corfù durante l'assedio,* Venise, 1799. *Piero Bulgari, Diario di tutte le cose avvenute in Corfù,* manuscrit ; le rapport présenté par Dubois au Directoire, le 16 floréal, an VI (archives nationales, A. F. III 98) ; la relation de Bellaire et la brochure de l'abbé *Pisani,* faite d'après les documents originaux et d'après l'ouvrage de *Milioutine.*

Dubois écrit : « Le jour de l'investissement la place manquait de tout et dans les magasins il y avait à peine huit jours de vivre. » Et encore : « La place était dans le plus misérable état de défense. » Le souci d'expliquer la reddition aurait pu inspirer ce langage, mais les témoignages des indigènes montrent qu'il est véridique.

les forts. L'activité et l'ardeur dont elle faisait preuve étonnaient profondément les Corfiotes accoutumés à la nonchalance vénitienne. J'ai vu, dit Paulini, les officiers d'état-major eux-mêmes, en manches de chemise, manœuvrer la pioche le jour et la nuit, creuser la terre, élever des palissades, tant était grand en ce temps l'enthousiasme des républicains. » On forma deux corps de volontaires, les canonniers francs auxiliaires et les chasseurs français à cheval (1) ; ils étaient surtout composés de Juifs. La population chrétienne n'était pas hostile, mais indifférente. Peu à peu l'ordre et la régularité dans l'administration s'étant établis, les avantages de l'intervention française était devenus sensibles aux Corfiotes ; la justice leur était rendue avec équité, les exactions avaient cessé, la tranquillité régnait et surtout la morgue des ex-nobles avait été ravalée.

Ce n'était pas, à coup sûr, l'âge d'or qu'on leur avait promis dans les premiers temps de l'occupation et bien peu d'ailleurs se flattaient encore de le voir éclore, mais enfin la situation de l'île était incontestablement meilleure, au dire même des ennemis de la France, que lors de la domination des proconsuls vénitiens et une certaine reconnaissance commençait à se manifester. On ne considérait plus tant les Français comme des envahisseurs et même grâce à leur facilité à se mêler aux races étrangères, une certaine compénétration se produisait déjà. Lors de son voyage dans les îles du Levant, l'historien italien Botta vit avec étonnement un soldat français plaider en divorce en grec contre une femme du pays qu'il avait épousée depuis l'occupation. A côté de ce mariage malheureux, il y en avait d'autres, sans nul doute, qui l'avaient été moins. S'ils ne s'étaient entêtés à tourner en ridicule les « superstitions » du peuple et à faire montre de philosophie, on aurait probablement pardonné aux Français tout le reste.

Cependant, par mesure de précaution, Chabot crut utile de supprimer, dès qu'un siège devint probable, toute l'administration civile ; les tribunaux indigènes furent suspendus ; les commissions départementales dissoutes et remplacées par un comité formé exclusivement de fonctionnaires français et qui prit le nom de Comité de Salut public. Une commission fut chargée de juger sommairement tous les citoyens qu'on trouverait les armes à la main. Enfin le 18 octobre, l'état de siège fut déclaré. L'argent manquait. Trente-deux des principaux citoyens, choisis parmi les

(1) Plus tard on composa un corps de guides. (Chabot).

ex-nobles, les marchands grecs et les juifs, reçurent séparément l'ordre de se rendre à la citadelle ; quand ils s'y trouvèrent réunis, le gouverneur leur annonça qu'il exigeait d'eux sur-le-champ une avance de soixante-six mille thalers ; ceux qui refusèrent furent enfermés à bord du *Généreux*, la frégate du commandant Le Joysle. Cette mesure arbitraire qui en faisait présager d'autres, causa une certaine agitation que le clergé et le parti hostile aux Français exploitèrent. En peu de jours, les passions se surexcitèrent à ce point qu'un mouvement insurrectionnel fut à craindre. Chabot prit alors une résolution énergique. Le 22 octobre, lorsque les artisans et les boutiquiers sortirent de chez eux de grand matin selon leur habitude, ils trouvèrent chaque rue barrée par un cordon de troupes ; des sentinelles les obligeaient à rentrer précipitamment dans leurs maisons. Tout le reste de la garnison était rangée en bataille sur l'esplanade ; des patrouilles circulaient sans cesse dans les rues et le pas des chevaux, sonnant sur le pavé, semblait étrangement sonore au milieu du grand silence anormal qui régnait sur la ville anxieuse. Les habitants étaient à leurs fenêtres. Bientôt on eût l'explication de ce mystérieux appareil ; un officier allait, escorté par deux grenadiers, de maison en maison et demandait, fort civilement du reste, qu'on lui livrât toutes les armes qui pouvaient s'y trouver ; il ne négligeait pas d'annoncer que ceux qui auraient dissimulé les leurs seraient fusillés sans rémission. Le désarmement s'opéra, grâce à ces mesures, sans résistance dans toute la ville.

Il n'en fut pas de même dans ce faubourg de Manduchio dont les habitants passaient pour être si batailleurs et nourrissaient les plus mauvais sentiments contre les Français ; déjà lors de l'affaire de Bucintro, ils s'étaient absolument refusés à livrer leurs barques pour le passage des troupes et, comme ils étaient les seuls à en posséder, on avait dû s'en saisir de force. Quand ils surent qu'on voulait leur prendre leurs fusils, ils envoyèrent les femmes, les vieillards et les enfants à l'intérieur, au bourg de Potamo, et se portèrent en armes sur les hauteurs qui dominent leur village. Le général Chabot sortit de la ville, pour les châtier, à la tête de huit cents hommes, tandis que la bombarde la Frimaire s'approchait du rivage prête à ouvrir le feu. Les premiers coups furent tirés à blanc ; les insurgés répondirent à balles ; alors *la Frimaire* bombarda le village et comme ses boulets ne produisaient que peu d'effet, *le Généreux* fut appelé à l'aide. Les maisons croulèrent,

l'incendie se propagea. Néanmoins les Manduchiotes, trop fiers pour céder, trop intimidés pour venir défendre leurs biens, restaient impassibles et contemplaient de loin leur ruine. Le lendemain, les troupes pénétrèrent dans le bourg et le pillèrent sans plus de résultat.

Le 4 novembre, à deux heures de l'après midi, par une brise assez fraîche du sud, on vit apparaître à l'entrée méridionale de la passe sept vaisseaux de guerre battant le pavillon russe et le pavillon turc. Aussitôt Chabot fit battre la générale dans les rues de la ville, les boutiques se fermèrent, les habitants se mirent à consolider avec des poutres le toît de leurs maisons; les plus prudents se retirèrent dans la campagne. Seuls, dit Vlassopulo, les gens qui n'avaient rien à perdre se promenaient le long des remparts et sur l'esplanade, regardant curieusement les préparatifs de la lutte.

Le lendemain, quatre des vaisseaux vinrent s'embosser entre l'îlot de la Paix et Bucintro, hors de portée des canons de la place. On vit de loin des barques pavoisées se détacher du rivage et se diriger de ce côté au son de la musique; c'étaient des ex-nobles qui allaient témoigner leur reconnaissance à ceux en qui ils voyaient déjà les restaurateurs de leur puissance. Un parlementaire, accompagné de deux officiers, débarqua près de Manduchio; quand on lui eut bandé les yeux, il fut conduit dans la salle du conseil où se trouvaient réunis l'état-major, les chefs des différents corps, ainsi que la commission gouvernementale de salut public. Ses offres ne laissaient pas d'être séduisantes : la garnison aurait les honneurs de la guerre et pourrait se retirer où elle voudrait à la condition, bien entendu, de ne pas prendre part à la guerre jusqu'à la fin des hostilités. Mais Chabot, regardant l'officier qui avait pris la parole, lui demanda s'il savait qui il était et il ajouta : « Il vous faudrait quarante mille hommes pour me réduire ! Allons boire à la santé les uns des autres; demain nous nous mesurerons ! » Après quoi les parlementaires furent conduits dans une salle où une collation était préparée; les officiers français trinquèrent avec leurs collègues russes et leur chantèrent des chansons patriotiques. Leur politesse ne se tint même pas pour satisfaite de ces prévenances. Ils insistèrent pour mener leurs hôtes au spectacle. Le théâtre était brillamment illuminé; les loges avaient été décorées avec un soin particulier; les femmes de la bourgeoisie et les quelques Françaises venues à Corfou s'y pres-

saient, ornées de toutes leurs parures. Il ne semblait guère que l'on fût à la veille d'un siège qui ne pouvait manquer d'être rigoureux. On donnait précisément ce soir-là un opéra italien suivi d'un ballet qui avait pour sujet l'entrée des Français au Grand Caire. Les parlementaires, (tous trois étaient Russes), s'amusèrent beaucoup à l'enlèvement des femmes turques et au massacre des beys par les soldats de l'armée d'Orient. Comme l'avait dit Dubois dans sa proclamation aux Corfiotes quelques jours auparavant, il était impossible qu'il y eût alliance bien durable et bien franche entre la Croix et le Croissant, quoiqu'ils combattissent ensemble, et l'on pouvait d'avance faire fond sur leur mésintelligence. Quand on entonna les chants révolutionnaires qui étaient alors l'accompagnement obligé de toute représentation, les officiers français qui remplissaient tout le parterre, les reprirent en chœur en agitant au bout de leurs épées leurs chapeaux chargés de lourds panaches tricolores; les cris de « Vive la République! Vivre libre ou mourir! » retentirent longuement. Et les parlementaires durent s'en retourner convaincus que la garnison était prête à faire allégrement tous les sacrifices pour s'illustrer par une héroïque défense.

Ce bel enthousiasme n'était pas sans inquiéter les Corfiotes. En leur annonçant qu'un renfort de trois mille hommes était en formation à Ancône, Chabot avait dit : « Devant vous s'élève l'étendard ottoman, emblême de l'esclavage le plus barbare. Mais avant que vous tombiez sous le joug du *Croissant*, vous verrez les Français mourir pour vous et avec vous. » Qu'on mourût pour eux, les Corfiotes n'y voyaient pas d'inconvénient, mais pour ce qui était de mourir eux-mêmes, c'était autre chose. Ils tremblaient à l'idée que les remparts et la forteresse étaient minés et que Chabot n'hésiterait pas, si la ville était prise d'assaut, à s'ensevelir sous ses ruines, comme il l'avait dit.

L'exode commença donc plus considérable que jamais, ce qui inquiéta les autorités françaises. Ces fuyards étaient autant de mécontents qui allaient porter la haine des Français dans les campagnes. Chaque jour maintenant, on voyait du haut de la citadelle hisser le drapeau Russe sur un nouveau village ; tout le pays se soulevait et les vivres n'arrivaient plus qu'en petite quantité. Le Comité de Salut public décida donc que tous ceux qui quitteraient la ville sans « carte de sûreté » seraient mis hors du pacte social, c'est-à-dire que leurs propriétés et leurs personnes ne seraient plus

protégées par la loi. Les visites domiciliaires commencèrent. Au reste, abandonner la ville pour la campagne, était tomber de la poële en la braise, car des bandes de paysans, qui se donnaient le nom de jacobins et auraient surtout mérité celui de chauffeurs, couraient le pays, pillant les maisons, tuant les gens, portant partout la désolation ; cet état de choses dura jusqu'à ce que d'autres bandes se fussent formées qui vendirent leur protection aux plus offrants. Alors les batailles devinrent journalières. De la ville on entendait la fusillade derrière les collines. Le calme ne fut rétabli que lorsque Theodochi eût été chargé par l'amiral Ouchakow d'établir un gouvernement provisoire et muni, à cet effet, de pleins pouvoirs.

Les hostilités s'ouvrirent par une pointe hardie que poussa le *Généreux* au milieu de la flotte ennemie ; il alla canonner les quatre vaisseaux placés entre l'île de la Paix et la côte d'Albanie et les obligea à s'éloigner.

Vers le 30 novembre, la flotte combinée se trouva réunie tout entière devant la ville, le siège de Sainte-Maure ayant pris fin. Les Russes avaient un vaisseau de 80 canons, cinq de 74, six de 50, plus trois frégates et deux corvettes, mais c'étaient de vieux bateaux, médiocres voiliers, n'ayant pas de cuirasse pour la plupart ; ceux des Turcs, au contraire, au nombre de trente, étaient neufs, solidement construits, très maniables ; il ne leur manquait que des équipages qui sussent en faire usage. Dès que la concentration fut achevée, le débarquement commença. Au sud de la ville se trouvait la baie de Paléopolis qui se prêtait parfaitement à cette opération. L'amiral russe, ne disposant que de trois mille hommes, ne put envoyer de troupes à terre, en sorte que les lignes d'investissement se trouvèrent d'abord composées exclusivement de Turcs et des Albanais qu'Ali avait mis à la disposition de son suzerain.

La première rencontre eut lieu au mont Olivette situé à l'ouest de Corfou, au-dessus du bourg de Manduchio, et sur lequel les ennemis installaient des batteries qui menaçaient sérieusement la défense. Des trois colonnes que le général Chabot dirigea sur ce point, deux restèrent en arrière par suite d'un malentendu, la troisième ayant à supporter tout l'effort des ennemis, se replia. Sept Corfiotes, pris les armes à la main, passèrent en jugement ; on en fusilla cinq le lendemain matin. Le même jour le comité de défense fit en partie abattre et en partie incendier le faubourg

Saint-Roch dont les maisons qui arrivaient jusque sous les murs de la ville, auraient pu servir à abriter les assaillants. Le Comité de Salut public condamnait à mort par contumace l'avocat Capo d'Istria. Comieyras l'avait déjà tenu en prison pendant son court proconsulat, pour propos « liberticides » car il ne dissimulait guère sa haine des Français et son antipathie pour les idées et les doctrines révolutionnaires; Dubois venait de le faire comprendre au nombre des trente-deux habitants à qui on imposa l'emprunt « de rigueur, » non pas tant à cause de sa situation de fortune que pour le punir de ses opinions. Ayant refusé de payer, il fut enfermé sur le *Généreux*, puis autorisé à rester prisonnier dans sa maison sur parole. Il s'enfuit et c'était à raison de cette forfaiture que le tribunal avait sévi contre lui, ainsi que contre son beau-père. Depuis ce moment Capo d'Istria devint l'âme de la révolte.

L'amiral turc, Cadir-Bey, et l'amiral russe, Ouchakow, avaient pris leurs dispositions en vue d'un long siège; leurs vaisseaux formaient autour de la ville un demi-cercle s'appuyant sur l'îlot du Lazaret. Quelques bateaux gardaient au sud et au nord les entrées de la passe; d'autres stationnaient en face de la baie de Paléopolis afin de surveiller et d'empêcher les sorties des assiégés de ce côté.

Le chenal offrait en ce moment, dit un témoin, le plus pittoresque aspect; entre les navires de toute forme et de toute taille depuis la frégate jusqu'à la demi-galère qui s'y trouvaient rassemblés, circulaient incessamment de légères barques albanaises et les chaloupes des officiers, tandis que de grosses embarcations transportaient du continent sur la rive opposée les soldats qu'Ali ne se lassait pas d'envoyer. Dans l'île, la végétation gardait encore, malgré la saison avancée, toute sa vigueur et l'on voyait, au loin, s'étager les pentes verdoyantes des collines; les montagnes de la terre ferme, au contraire, déjà blanches de neige, avaient un aspect rude et décharné! Entre les deux rivages la mer était de ce bleu d'abîme que connaissent seuls ceux qui ont voyagé dans ces parages.

Le 2 décembre, *le Généreux* dont le commandant Le Joysle allait devenir par « ses promenades maritimes » la terreur des assiégeants, fit une sortie pour élargir le cercle qui étreignait la ville. D'abord il attaqua les deux navires turcs qui gardaient de plus près la rade et les mit en fuite, puis il dirigea son feu contre un bateau russe qui fut presque coulé; faisant voile ensuite

vers le sud, il disparut. Les habitants, qui en suivaient curieusement les évolutions du haut de leurs maisons, ou groupés sur l'esplanade, croyaient qu'il s'était enfui pour aller à Ancône; mais il reparut bientôt, toutes voiles dehors, évolua au milieu de la flotte qu'il insulta de quelques boulets et vint se mesurer avec le vaisseau amiral russe. Une heure durant, s'étant mis audacieusement à l'ancre, il le canonna, lui brisa ses mâts, mit à mal son équipage. Tous les autres navires de l'escadre tiraient sur lui, le bruit était effroyable, le spectacle terrible et superbe. Enfin le commandant Le Joysle ramena son navire sain et sauf dans le port à l'étonnement des assistants.

Peu de jours après, eut lieu une attaque imprévue des Albanais contre le fort Saint-Sauveur ; la garnison fut surprise et abandonna la position ; c'était la clef de la place. Le capitaine Vigroux réclama l'honneur de reprendre le fort et réussit en effet, avec ses grenadiers, à en chasser les ennemis. L'alerte avait été chaude. Malgré cet échec, les Albanais redoublèrent d'ardeur ; ils demandèrent aux Russes de leur fournir des canons, et installèrent près du couvent de Saint-Pantaléon une batterie dont les obus tombaient dans la ville et parvenaient même jusque sur la flottille ancrée dans le port. La garde en était confiée aux paysans corfiotes qu'on avait enrégimentés. Six cents hommes accompagnés de deux bouches à feu furent lancés par le général Chabot, à l'attaque de cette batterie incommode. Ils l'emportèrent, firent prisonniers dix-sept Russes, prirent un drapeau et ramenèrent trois pièces. Les autres furent enclouées et les fossés comblés. Un grand nombre de Corfiotes, en voulant se sauver, périrent dans les marais de la baie de Paléopolis.

Afin de profiter de l'exaltation qu'avait provoquée ce succès, le conseil de défense décida d'attaquer sur-le-champ la redoute du mont Olivette, qui, dominant la ville et la baie, inquiétait sans cesse les assiégés. Mais il tombait une pluie fine qui rendait le sol fort glissant, les soldats avaient presque tous fêté généreusement leur triomphe de la veille, en sorte que plus d'un trébuchait en allant au combat. On arriva cependant assez près des retranchements car les Corfiotes qui, là aussi, étaient chargés de défendre la batterie, « oubliaient qu'ils étaient les descendants d'une race de héros » dès qu'ils se trouvaient en face d'un danger. Un corps de soldats russes survint fort à temps pour sauver la situation ; une mêlée sanglante s'engagea ; on se battait presque sous la gueule des

canons dont les décharges faisaient de profondes trouées dans les rangs des assaillants. Pendant quelque temps, la victoire parut pencher du côté des Français ; les ennemis fléchissaient bien que, de la flotte, on leur fit force signaux d'encouragement. Bientôt, en effet, une nouvelle colonne russe arrivait sur le champ de bataille après avoir repoussé une fausse attaque des Français. Elle mit bayonnette au canon et chargea. Chabot craignant de se voir débordé, fit alors sonner la retraite. Cent hommes étaient restés sur la place. En revenant, les officiers français, dit Vlassopulo, rendaient unanimement hommage au courage et à la discipline des soldats russes avec lesquels ils venaient de prendre contact pour la première fois.

Lorsque l'amiral Ouchakow apprit que, par la faute des auxiliaires Corfiotes, plusieurs de ses canons étaient tombés aux mains des Français, il entra dans une fureur terrible et admonesta de la plus verte façon le comte Bulgari, leur chef, qui n'en pouvait mais, car ses soldats ne combattaient qu'à leur guise. Chabot se chargea de les châtier.

Depuis quelque temps les habitants du faubourg de Castrati s'enhardissaient au point d'insulter aux trois couleurs et refusaient d'apporter des vivres dans la ville, surtout depuis la condamnation de Capo d'Istria qui avait eu un grand retentissement. Ils avaient à plusieurs reprises tiré des fenêtres de leur village sur les soldats français. Le général Chabot donna l'ordre de détruire ce faubourg sous le prétexte qu'il gênait la défense. On le pilla d'abord consciencieusement ; le vin que l'on trouva fut transporté dans la forteresse ; l'huile vendue aux juifs au profit de la garnison ; les soldats se partagèrent le mobilier avec l'aide des habitants des villages voisins qui étaient accourus à la curée, dès qu'ils en avaient eu vent et qui, pour tenir les malheureux habitants plus longtemps éloignés, leur racontaient les histoires les plus effrayantes sur le compte des Français. On emporta jusqu'aux portes et aux fenêtres qui servirent à chauffer les Corfiotes durant tout l'hiver. Les églises furent dépouillées et les objets du culte passèrent entre les mains des brocanteurs juifs de qui les Corfiotes pieux durent les racheter à haut prix ; ce sacrilège causa un grand scandale.

Ouchakow resta impassible devant cette exécution qu'il eût pu empêcher avec quelques coups de canon.

Il y eut ensuite une sorte de suspension d'armes. Les bourrasques

se succédaient sans interruption et paralysaient la flotte. Au reste les Russes ne tenaient nullement à brusquer la fortune ; n'ayant pas encore reçu les renforts qu'ils attendaient de la mer Noire, ils ne pouvaient prendre part aux opérations sur terre et pensaient, que si les Turcs en supportaient seuls tout le poids, ils en tireraient aussi tout le bénéfice. Or Ouchakow songeait déjà à établir, malgré les traités, l'autorité de son maître dans les Iles du Levant où la Russie avait tant de partisans. Les Turcs, au contraire, qui avaient pénétré les visées de leurs alliés, en éprouvaient d'autant plus de hâte de s'emparer de la place ; mais ils manquaient d'artillerie et surtout de science militaire ; leur tactique consistait uniquement à lancer des masses d'assaillants contre les travaux de défense et à harceler l'assiégé.

Un évènement vint couper la monotonie de ces jours d'inaction ; on vit un matin (1er décembre) le général Chabot sortir à cheval de la forteresse, suivi de son état-major et agitant son mouchoir ; les officiers poussaient des cris de triomphe. La foule, qui s'assembla rapidement sur l'esplanade, apprit que trois mille Français avaient débarqué sur la côte opposée de l'île à Saint-Angelo et marchaient vers la ville pour la débloquer. L'allégresse fut immense ; les patriotes battaient des mains, acclamaient les officiers, parlaient déjà en triomphateurs. Au bout de deux heures, le général revint fort tristement ; la nouvelle, à laquelle les mouvements inusités de la flotte ennemie avaient donné quelque vraisemblance, était fausse ; des paysans, prenant quelques vaisseaux autrichiens pour une escadre française, s'étaient empressés, avec leur promptitude d'esprit habituelle, d'annoncer qu'un débarquement avait eu lieu.

De temps à autre une bombe tombait sans faire grand dommage parce que la mèche en était, le plus souvent, mal préparée. Il y en eut une qui pénétra dans une école où une cinquantaine d'enfants se trouvaient rassemblés ; quand on ariva à leur secours on les trouva courant après ce ballon qu'ils croyaient que le ciel leur avait envoyé à travers le plafond. Ce fut à cette époque que Biaggio Colonna publia, disent les annales du siège, sa « fameuse lettre sur les bombes », afin d'instruire ses compatriotes de ce qu'ils devaient faire lorsqu'ils en voyaient passer une.

(A Suivre.)

E. RODOCANACHI.

LA CHARITÉ [1]

(Suite)

V

Quand, sortant des généralités s'appliquant à l'œuvre que doit accomplir la charité, on veut pénétrer dans l'étude des spécialités, le premier problème qui fixe les préoccupations est l'assistance due à l'enfance. On se trouve immédiatement là dans le sujet le plus intéressant, où l'accord peut être absolu, parce qu'il se dégage de la multitude des considérations qui font que d'ordinaire on marchande sur la légitimité des secours réclamés. En effet, presque partout où se révèle un cas d'indigence, où se produit un appel à la charité, il y a, de la part de celui que la misère a terrassé, des responsabilités personnelles pouvant tempérer les élans de la pitié qu'il sollicite ; il y a aussi pour lui des chances de relèvement par ses propres forces avec lesquelles on se plait à compter, ne fut-ce que pour se donner une excuse si on ne fait pas aussitôt tout ce que les devoirs de l'humanité paraîtraient devoir exiger. Tandis qu'avec l'enfant aucun retard, aucune restriction ne paraissent excusables ; le devoir apparait entier, immédiat, parce qu'on se trouve en présence d'un être essentiellement irresponsable, faible, passif, désarmé, incapable de réagir de lui-même contre les maux qui le frappent où le menacent. C'est le point d'attache par excellence de la pitié, le *sujet* de choix au bénéfice duquel, sans restriction, sans arrière-pensée, on peut donner toute leur volée à ses aspirations humanitaires. Un enfant qui souffre est le plus

(1) Voir la *Nouvelle Revue* des 1er avril et 1er juin 1898.

navrant des spectacles que donne la misère, le plus suggestif quant à l'entraînement qu'il exerce sur les facultés secourables de chacun ; et ceux-là mêmes qui exploitent la charité publique, professionnels de la mendicité, le savent si bien qu'ils n'ont pas trouvé de plus efficace moyen d'action sur la pitié que de s'entourer de pauvres petits êtres débiles, souffreteux, déguenillés, criant la faim, tremblant le froid, qu'ils exposent aux regards des passants, n'ayant l'air de mendier qu'au seul bénéfice de ces innocentes victimes.

Il était donc tout indiqué que la sollicitude humanitaire fît de l'enfant orphelin, abandonné, ou de celui que visent les cas d'indignité paternelle, le principal objet de ses préoccupations ; et celà avec deux objectifs : le souci du présent, la préoccupation de l'avenir ; en premier lieu la pensée qui va droit à la faiblesse immédiate qu'il s'agit d'étayer, de renforcer pour lui conquérir le droit à la vie ; en second lieu celle qui vise la transformation future, la préparation du passage de la puberté à l'adolescence, et, en couronnement final, l'élévation à la dignité d'homme. Ces deux questions se tiennent, et notre organisation de la bienfaisance, qui n'aime pas en principe les soucis de longue haleine, qui s'outille bien plus volontiers pour les choses immédiates que pour celles tenant au futur, cette organisation apporte dans son action, quand il s'agit de l'enfance, un esprit de persévérance qui montre bien qu'elle a, en cette affaire, la complète notion de ses devoirs. Ceux qu'on appelle les pupilles de l'assistance, réprésentant tous les petits êtres que la société a pris sous son immédiate protection, restent sous sa tutelle jusqu'à l'heure de leur majorité ; et, d'autre part, la bienfaisance privée, agissant pour d'autres catégories d'enfants abandonnés, crée à leur bénéfice multitudes d'institutions qui, d'étape en étape, sont susceptibles de les conduire jusqu'à l'heure où, dans leur plein développement, ils pourront hardiment se lancer dans la lutte pour la vie.

Ainsi le principe est bien admis par tous de ce côté, la sollicitude engage la sollicitude, une fois la responsabilité prise on ne l'abandonne plus, elle reste attachée à son œuvre, soucieuse de ses devoirs qui ne se démentiront pas tant que le faible ne sera pas devenu fort.

Dans les deux cas, présent et avenir, et sous les deux genres d'initiative, publique ou privée, on est allé fort loin et on a fait beaucoup, cela est incontestable. Mais si l'on peut dire que, pour le premier de ces cas, celui qui touche aux besoins immédiats et

matériels de l'enfance, on a presque atteint au but, il est facile de constater que, pour le second, on s'est insuffisamment organisé, se bornant à des combinaisons qui, si elles ont permis à l'enfant d'atteindre à son plein développement, n'ont pas abouti à donner à la créature désormais prête à être lancée dans la société, armée de toutes pièces pour triompher des difficultés de l'existence, cette force de résistance morale qui doit la rendre réfractaire aux mauvaises suggestions, sans laquelle force la société ne peut recueillir le bénéfice de ses sacrifices.

Il ne s'agit pas exclusivement, en effet, dans tout effort charitable, de placer celui que l'on met à même d'en bénéficier en telle situation qu'il puisse développer ses forces et apprendre à s'en servir, il faut aussi agir sur son esprit, pénétrer son âme de tels sentiments en faveur de cette humanité qui lui a tendu une main secourable, qu'il se trouve à jamais acquis à elle, qu'il devienne son prosélyte et son apôtre. Ainsi, gagnant des adeptes pour la propagation et la culture de la grande idée civilisatrice, on arrive à faire des vides dans les rangs où l'esprit de jalousie et de haine cherche à recruter son armée. Il faut admettre que si la société élève, équipe et arme une créature à ses frais, il lui convient de prendre toutes garanties pour que éducation, équipement, armement ne puissent pas, en un moment donné, tourner à son propre désavantage et apporter de nouvelles forces précisément dans le groupe de ceux qui tendent à se soulever contre ses lois. Et cela s'impose d'autant plus impérieusement que la garantie qu'elle doit prendre ainsi l'assure d'autre part contre la perspective de nouveaux sacrifices à s'imposer sous forme, soit de secours supplémentaires, soit d'intervention coercitive, si l'enfant, insuffisamment préparé du côté moral pour l'émancipation, retombe dans la misère aussitôt qu'on a voulu le laisser voler de ses propres ailes, ou bien s'il se laisse envahir par l'esprit de révolte, dès le premier contre temps subi à son entrée dans l'arène sociale.

Or, c'est dans l'imperfection de la besogne accomplie au point de vue du sauvetage de l'enfance abandonnée, que se trouve le danger, dans l'insffisance des moyens employés pour gagner la complète reconnaissance de celui qu'on a prétendu sauver, que se découvre le défaut de cuirasse par où s'insinuera la pointe destructive de l'œuvre. Et toujours, sempiternellement, obstinément, se montre là, comme origine principale du mal, cette erreur fondamentale que nous avons relevée dans l'organisation générale de la charité,

consistant dans la concentration, l'enregimentement, l'encasernement de ceux au profit desquels la pitié publique est entrée en action. Mais ici la faute est plus grave, le mal est plus actif, parce qu'il s'attaque à la complexion morale de l'enfant, parce qu'il jette en lui un germe de révolte, de misanthropie, à cette heure première où les impressions vite gravées se développent rapidement et s'impriment indélébilement.

Il n'est aucun asile ouvert à l'enfant abandonné qui ne soit une prison, plus ou moins déguisée. Que cela s'appelle orphelinat, couvent, maison de refuge, hospice de secours, ferme école, ou n'importe de quel nom, l'asile est toujours ramené au même type, approchant de bien près de la maison de détention ; et la sollicitude, que l'on déploie dans ces établissements, quelquefois très bienveillante, dévouée, éclairée, empreinte d'une ingénieuse inquiétude, n'en est pas moins une chose essentiellement impersonnelle, sacrifiant plus ou moins efficacement aux besoins matériels, mais ne s'élevant pas à la hauteur de soucis plus nobles. Et si le corps de l'enfant s'accommode à peu près du genre du traitement que ces asiles lui offrent, son âme n'y prend nullement la nourriture voulue ; elle reste isolée, farouche, s'habituant peu à peu à se renfermer en elle-même, ainsi vouée à toutes les fermentations.

Nous ne prétendons pas accuser en cela une absence complète de préoccupation des soins moraux, en toutes ces institutions s'ouvrant en refuge à l'enfance abandonnée ; il serait injuste de prétendre qu'on a banni tout souci de ce chef et de nier le zèle que certains ont apporté dans cette partie de la tâche humanitaire. Elle existe réellement, cette préoccupation, elle est tout aussi développée que celle visant les soins matériels ; l'émulation est des deux côtés, qu'il s'agisse de nourrir et de renforcer le corps, ou bien de meubler l'esprit, et de très sérieux efforts sont faits, toujours de mieux en mieux intentionnés, tenant à inculquer à l'enfant de saines idées, de nobles principes et de hautes aspirations. Mais ce sont là leçons qui ne se gravent pas, parce qu'elles se localisent dans la mémoire au lieu de pénétrer dans le cœur, parce qu'elles sont semences jetées en un terrain non préparé, susceptibles de germer quelquefois, mais ne prenant jamais assez de tenue pour acquérir le pouvoir de résistance indispensable au développement et à la fructification.

Les préceptes, les exemples ne sont rien et leurs facultés de pénétration s'usent inutilement, quand la voix ne leur a pas été ouverte

par un facteur précieux qu'on appelle la sensibilité psychologique. Cete sensibilité ne se crée pas par le raisonnement, ne s'acquiert pas par l'entraînement; elle existe bien dans l'être à l'état latent, mais comme un organe de complexion tellement délicate, d'essence si subtile, qu'il faut la traiter avec un tact infini, dès les premières heures de sa révélation, ainsi qu'on traite une tendre plante de serre chaude, sous peine de la voir s'étioler bien vite, ne laissant, à la place d'où ses tiges eussent pu s'élancer illuminant tout de leur vivifiante éclosion, qu'une poche raccornie, désormais impénétrable, réfractaire à tous les traitements tendant à l'assouplir. La créature peut croître en force, en santé, en intelligence, elle peut largement profiter de tous les aliments qu'on lui fournit pour stimuler son épanouissement, une exception subsiste toujours dans ce qui tient aux facultés du cœur, de ce cœur qui cesse d'être malléable quand on a laissé passer l'instant précieux où l'on pouvait exercer sur lui l'influence déterminante. Là, l'occasion manquée ne se retrouve plus, tout est fini et bien fini de ce côté, et tout effort est superflu, toute initiative avorte fatalement, qui visent un rattachement quelconque de la fibre rompue.

L'enfant nait avec un besoin absolu d'aimer et d'être aimé : Cet amour est l'une des plus ingénieuses lois de la création, en ce sens que l'attachement instinctif et réciproque entre l'être faible et désarmé et ce qui est susceptible de le soutenir et d'aider à son éclosion, puis à son développement, constitue le principe de conservation par excellence, grâce auquel tout ce qui a reçu fonctions vitales reste désormais acquis à la vie. La providentielle faculté est plus ou moins tenace,selon le rôle dévolu par la nature à l'espèce qui a reçu d'elle le droit à l'existence ; à la mission la plus noble est échue le plus grand développement du pouvoir d'aimer ; et c'est ainsi que, tandis que l'amour de l'animal pour la mère qui l'a allaité ne survit pas beaucoup au sevrage, que deviennent bien vite étrangers les uns aux autres les petits venus de la même portée, chez l'homme, au contraire, amour filial, amour maternel, amour entre frères, sont enracinés assez profondément pour rester à jamais implantés, se développer, et s'étendre ensuite en un amour plus large, l'amour qui doit lier entre elles toutes les créatures, qui est la véritable force de l'humanité et l'humanité elle-même.

Mais la nature est ordinairement peu prodigue de son intervention et se montre toujours avare de ses soins. Elle parait vouloir localiser son rôle dans la création pure et simple de l'individu,

laissant l'être jeté par elle dans la vie tirer seul parti des facultés qu'elle lui a attribuées. Elle fait, mais ne prend pas la peine de parfaire ; il semble qu'elle ait dit à chacun : « J'ai mis en toi le germe de tout ce qui peut t'être nécesaire pour vivre, te développer et prospérer ; voilà des membres, des organes qui pourront te servir à celà ; voilà au surplus de l'instinct, ou de l'intelligence, uses-en comme tu l'entendras, avec ceci fais marcher cela, tout t'est utile et tu peux tout utiliser, rien ne dépend plus maintenant que de toi-même. Entre en action, ingénie-toi, et tant pis pour toi si tu n'as pas su tirer parti de mes dons ! » En un mot, la nature nous a introduit dans une sorte de champ d'entraînement où elle veut nous laisser agir à notre guise, le cultivant ou le laissant en friche selon l'usage que nous saurons faire du flair dont elle nous a pourvu, notre conservation, notre bonheur ne relevant plus désormais, uniquement, que de ce flair. Et construits comme nous le sommes, ayant besoin, pour suppléer à l'insuffisance de nos moyens matériels de défense, de nous développer dans une athmosphère d'affection, afin que nous prenions ainsi peu à peu notion des avantages de l'association, il nous est ordonné, sous peine de ne jamais nous montrer à la hauteur du rôle qui nous est échu dans la création, de tout mettre en œuvre pour faire éclore le germe d'amour que chacun a reçu en partage.

Or, si cette éclosion peut se produire instinctivement, sans presque qu'on s'en doute, chez l'enfant qui croit dans le giron de la famille, il en est tout autrement chez celui que la mort, la pauvreté ou l'état d'indignité de ses parents, privent de ses soutiens et de ses éducateurs naturels. Et tandis que le cœur du premier se dilate sous la chaleur de la tendre sollicitude familiale, prenant pour orientation de ses sentiments le bel exemple dont il fait à son avantage la douce épreuve, dans les trésors d'affection qu'il trouve chez les siens, le cœur du second, sevré de cette vivifiante influence, tend à se contracter et à devenir réfractaire à cette bienheureuse sensibilité psychologique que nous citions tout à l'heure comme le grand initiateur à tous les devoirs sociaux. Il est donc tout indiqué de fixer ses inquiétudes de ce côté et de stimuler chez l'enfant abandonné le fonctionnement de ce sens de l'affection, sans l'intervention duquel la besogne de méséricorde ne peut donner que des résultats insuffisants, laissant l'être secouru à mi-chemin de l'envolée humanitaire.

Hé bien ! que trouve-t-on, quant on veut pénétrer dans l'inti-

mité du fonctionnement de nos divers asiles ouverts à l'enfance abandonnée ? Y entend-on jamais parler une langue qui puisse donner l'illusion de ce doux murmure du cœur qui va de la mère à l'enfant, de l'enfant à la mère, et qui, peu à peu, ouvre à la tendresse l'âme du pauvre petit ? Se donne-t-il là de ces soins qui soient comme les premières caresses, qui dorlotent le corps et pénètrent les sens d'une béatitude infinie ? Enfin assiste-t-on à des efforts quelconques tendant, non pas à remplacer, cela est impossible, mais à compenser cette perte immense subie par l'enfant qui n'a plus le sourire maternel pour éclairer l'aurore de son existence ? On devrait pouvoir rencontrer tout cela en ces lieux ouverts à la plus attendrissante des misères, voués aux plus sacrés des devoirs de la bienfaisance ; d'autant que le principe de la fondation de ces divers asiles repose tout entier sur la si noble ambition qu'a la société de se substituer à la famille absente, de se vouer à ces obligations si étroites de la tutelle, que doit tenir le protecteur à la tâche jusqu'à ce que le protégé soit reconnu capable, moralement et physiquement, de jouer son rôle d'unité dans la masse qui lutte pour l'existence.

Or toute cette partie de la tache est prohibée. Et comment, du reste, pourrait-on s'en inquiéter, dans ces sortes de pacages plus ou moins ingénieux, plus ou moins bien déguisés, où l'on assemble les enfants pour en faire des hommes ? Ce n'est qu'un simple troupeau, sur lequel s'escrime le zèle de gardiens de tous ordres qui ne peuvent forcément diriger cet ensemble qu'avec des idées d'ensemble et ont bien trop de besogne à contenir toutes ces jeunes turbulences en constant éveil, tendant à les tenir courbés sous des règles qui rendront plus faciles la surveillance, plus économique l'élevage — nous n'osons pas dire l'éducation — et moins compliquées les responsabilités. Quelles qualités, chez ces petits êtres ainsi traités, peuvent donc trouver leur stimulation, sinon les qualités purement physiques, l'esprit de combativité, et tout ce qui relève de la notion du droit du plus fort ? Et comment le cœur s'y épanouirait-il, puisque rien n'est fait pour lui parler, puisque la sensibilité native de chacun va sans cesse se butter contre de froids réglements, de solennels principes, trouvant partout l'exhortation, nulle part l'affection ? Ceux ou celles qui sont chargés de veiller sur l'enfant que la société recueille ont beau avoir l'âme ouverte à toutes les tendresses, être pénétrés du désir de bien faire et de faire le bien, sentir à fond tout ce qu'ont d'intéressant les

petits êtres à eux confiés, ils ne peuvent pas même aller en faveur de ceux-ci, quelque parfaite que soit leur organisation au point de vue du sens de la pitié, jusqu'à la simple sollicitude de la poule pour ses poussins : Un trop grand nombre de sujets sollicitent leur attention ; et puis, c'est si long, si délicat à découvrir, chez ces faibles créatures, le côté sensible par où on pourra prendre possession de leur confiance, de leur attachement ! Pour une aussi subtile besogne il faudrait agir par unités sur les unités, et cela est impossible à obtenir, dans cet organisation dont le caractère propre est d'agir par le petit nombre sur les masses, toujours comme pour le troupeau, avec quelques bergers.... et des chiens.

C'est là qu'est le non sens :

Non sens d'autant plus incompréhensible que nos premières impressions, quand notre pitié s'éveille sur le sort de l'enfance abandonnée, portent en principal sur la privation à laquelle va être exposé ce petit être ouvert à la tendresse, sur qui ne flotte aucun sourire, ne se pose aucun baiser, dont les frêles bas se tendent vainement, cherchant instinctivement une étreinte, et que tous nos soucis, en donnant à nos institutions charitables mission de les recueillir, visent précisément à leur procurer toutes ces douces choses qui lui ont tout à coup manqué ;

Non sens d'autant plus manifeste qu'il accuse un flagrant mépris des conditions premières où a été placée la créature humaine pour conquérir, avec le droit à la vie, le droit de suprématie sur la création. Car c'est prendre ainsi le contre pied des lois de la nature, laquelle, par sa parcimonie dans l'attribution des capacités prolifiques de l'espèce humaine, en opposition avec sa prodigalité dans le pouvoir d'engendrer attribué à l'animal, a clairement montré qu'elle poursuivait le but suivant : localiser sur un nombre réduit de sujets la sollicitude maternelle, afin que, sous cette influence, la sensibilité de l'enfant se développant, put donner naissance à l'esprit d'attachement et de sociabilité, principes par excellence de la conservation et de la prospérité de l'espèce.

C'est donc une œuvre de simple apitoiemnt, de vulgaire compassion, que celle qui se traduit ainsi par le parcage des enfants abandonnés ; ce n'est pas la charité, prise dans sa véritable acception, entendue comme elle doit l'être, c'est-à-dire tendrement mis séricordieuse et intelligemment prévoyante, cette charité qui doit ouvrir le cœur de celui qui apporte les secours en même temps que sa bourse, qui est, non la pitié courante, mais l'humanité même,

liant l'être secourable à l'être secouru ; c'est encore moins l'entente judicieuse, raisonnée, approfondie de ce grand devoir social, tutélaire et rénovateur, qui doit apporter à l'œuvre philanthropique les puissants matériaux indispensables à son couronnement.

L'hospice pour les enfants appartient au même ordre d'idées que l'hôpital pour les malades : il fait marquer le pas à la bienfaisance ; il figure la forme primitive de la charité à son premier essor ; et, s'il peut avoir pris place honorablement dans le programme d'hier, il jure singulièrement dans celui d'aujourd'hui, figurant la jaune lumière de la chandelle en ce siècle où l'on s'éclaire par l'électricité.

VI

Maintenant que, un peu longuement peut-être, nous nous sommes étendus sur les conditions particulières des devoirs de la charité vis-à-vis de l'enfant, lui donnant droit à une sollicitude beaucoup plus directe que celle dont on l'a entouré jusqu'à présent, il est temps de pénétrer à fond dans l'examen de cette réforme de procédés qui doit apparaître comme la conséquence même de nos observations.

L'impression de l'évolution nécessaire est, pour ainsi dire, flottante dans l'esprit public ; elle se révèle un peu par tous les milieux où s'agitent les questions de bienfaisance ; elle se traduit par des efforts sans cesse renouvelés, tentés par l'initiative privée, les municipalités, les administrations départementales, par le Parlement lui-même, pour aboutir à de meilleurs résultats que ceux obtenus à ce jour, pour donner à l'assistance accordée aux enfants abandonnés une forme plus en harmonie avec les idées nouvelles, mieux appropriée à ce qu'il s'agit finalement d'obtenir, et qui vise aussi bien le sauvetage matériel que le sauvetage moral.

L'initiative privée, surtout, se démène avec une activité vraiment merveilleuse ; elle fonde asiles sur asiles, plus ingénieux, mieux appropriés, plus largement hospitaliers, les uns que les autres. Elle a créé concurremment, en citant au hasard dans la multiplicité des titres donnés à ses fondations : œuvres de l'Adoption, des Enfants pauvres, de Protection de la jeunesse, de Protection pour l'Enfance abandonnée ou coupable, de Préservation pour l'enfance ; Asiles de Charité maternelle, des Petits abandonnés, de la Maison maternelle ; Sociétés des Berceaux, des Crèches, de l'Enfance, de Patronage pour l'enfance et l'adolescence, des

Pupilles de l'administration pénitentiaire ; ouvroirs de tous genres, orphelinats de tous les corps de métiers ; Ligue des enfants de France, etc., etc. Toutes ces fondations, dans l'universalité de leurs visées et l'éparpillement de leur action, établissent d'une façon péremptoire, avant toute chose, qu'il y a, chez l'initiative privée, le sentiment bien établi de l'insuffisance foncière de l'action administrative, à quelque ordre qu'elle appartienne, municipal, départemental, ou gouvernemental ; mais, en second lieu, il apparait aussi que ce sentiment est toujours à la recherche d'une plus complète satisfaction et ne se voit pas encore au faîte de ses aspirations ; car les essais se succèdent, les sacrifices se renouvellent, et ceci, loin d'apparaître comme ayant la prétention de se substituer à cela, ne se présente jamais que comme un apport complémentaire. Les tâtonnements disparaissent, quand la formule est trouvée : ainsi, le sablier, le clepsydre ont été rayés de l'usage quand la pendule est apparue ; le télégraphe à bras a vu cesser son office aussitôt que la révélation s'est faite des ressources de l'électricité ; le daguerréotype n'a pas survécu un instant aux progrès de la photographie, ni, pour relever une substitution beaucoup plus brusque, le premier vélocipède à la bicyclette, et ainsi de suite. Si donc les dernières combinaisons de la bienfaisance n'ont pas détrôné les premières, si la vaste et puissante Ligue des enfants de France, par exemple, a laissé debout l'Œuvre de l'Adoption, l'Asile Maternel, etc., c'est évidemment que la bonne formule reste encore un X, sollicitant de nouvelles recherches, de nouveaux essais, de nouveaux sacrifices.

La méfiance universelle pour l'action administrative touchant à l'enfant, se trouve de même, chose vraiment symptomatique, proclamée en quelque sorte par le Parlement, dans sa législation nouvelle visant le droit de garde. Il est dit en effet, dans un des articles de la loi de réforme traitant des conditions dans lesquelles on doit placer désormais les enfants réglementairement considérés comme abandonnés, que leur garde, nous citons exactement le texte, « pourra être provisoirement confiée à un parent, à *une* personne, ou à une institution charitable, ou, *enfin*, à l'assistance publique. »

La gradation ainsi marquée, qui place l'assistance publique au dernier rang, parmi les refuges de tous ordres offerts à l'enfant abandonné, cette sorte de « faute de mieux » ainsi prononcée, montre surabondamment en qu'elle infime estime l'opinion dirigeante tient ce rouage, si important pourtant, de la bienfaisance

publique. Et dans cette classification absolument voulue, qui met en première ligne le *parent*, d'abord, *la personne*, a son défaut, et fait figurer le reste en simple pis aller, se trouve l'indication de ce que les législateurs ont prétendu signaler aux préférences, quand on peut avoir le choix des mains entre lesquelles la garde peut-être attribuée. Mais les législateurs sont les législateurs, c'est-à-dire gens éminemment rebelles à tout ce qui sort de la lettre même de la chose à réglementer, sourds à toutes autres considérations que celles qui touchent à la chose intrinsèque, ne voulant pas surcharger leur besogne de considérations « à côté » qui seraient susceptibles de la compliquer et les obligeraient peut-être à toucher au-delà du théme qu'ils se sont primitivement donné ; et comme, d'autre part, nos institutions, une fois classées, vivent indifférentes les unes aux autres, orientées pour le fonctionnement distinct, ce dont on profite pour faire qu'elles ne se donnent jamais la main, il s'ensuit que, la lettre gardant toujours le pas sur l'esprit, on voit se produire cette anomalie : l'assistance publique considérée légalement comme ressource de dernier recours, restant toujours en fait la gardienne privilégiée de l'enfance abandonnée, par le privilège de l'attribution de contributions spéciales que l'Etat lui assure, à l'exclusion de toutes autres manifestations de la charité.

La logique aurait ordonné, en même temps qu'on poursuivait d'un côté les fins, de s'inquiéter d'autre part des moyens, de dire à l'Assistance publique : « Quand une personne sera disposée, pour obéir à mes vœux, à prendre la garde d'un abandonné, il faudra vous tenir prête, afin de lui rendre la charge moins onéreuse, à disposer en sa faveur des ressources que vous auriez été obligée de consacrer à cette garde. » Et c'est parce qu'on n'a pas songé à dire cela que le principe de la réforme acceptée se trouve simplement indiqué, sans que la pratique ordinaire des choses puisse y apporter un changement quelconque.

Si maintenant, après l'indication fournie par l'initiative privée, puis par l'initiative parlementaire, touchant à la constante insuffisance de nos moyens de protection et à l'aspiration vers des procédés plus efficaces, nous passons à ce qui est ressorti de l'initiative communale ou départementale, nous trouvons, parmi multitude d'efforts indiquant toujours la même ambition de mieux faire et toujours la même incapacité de faire pratiquement, une tentative qui mérite quelque attention : Il s'agit de cette grande école d'agriculture dite de Ben-Chicago, que le Conseil général

de la Seine fonda en Algérie, voilà tantôt une dizaine d'années, au bénéfice des enfants assistés du département, désignés sous l'appellation de Pupilles de la Seine.

L'entreprise portait en elle une très recommandable visée : arracher l'enfant assisté aux étroites prisons où jusqu'alors on s'était habitué à le tenir enfermé ; lui fournir la réconfortante ambiance du plein air, substituée à la lourde atmosphère de la grande ville ; l'élever dans ce saint métier du travail de la terre qui, mettant l'homme en présence directe de la nature, forme son âme à la patience et son corps à la résistance ; faire enfin dévier le courant centralisateur qui voue tant d'êtres à la misère ou au crime, dans ces agglomérations où le couvert n'est jamais mis pour tous, où tant d'appétits s'allument et se surexcitent, ne trouvant d'autre aliment que la part du prochain. Certes l'idée pouvait apparaître bonne et belle et il est très naturel qu'elle ait tenté l'entreprise. Elle a pourtant tourné, à l'usage, à un véritable désastre, alors que l'on croyait posséder tout pour arriver à un superbe résultat : un legs de près de cinq cents hectares de bonne terre, fait par un généreux philanthrope, l'abbé Roudil ; un supplément presque aussi important de concessions gratuites accordé par l'État ; un crédit de quinze cent mille francs ouvert par le Conseil général de la Seine, pour les constructions, les aménagements, le matériel et les frais nécessaires à l'installation de l'école et à la mise en train. On avait à son service, pour champ de cette vaste expérimentation, une terre féconde, susceptible d'indemniser largement de la semence qu'on y jetterait, du travail et de l'argent qu'on y dépenserait. Et quand, après toutes les illusions, toutes les espérances qui s'étaient attachées à l'œuvre, après tant de sacrifices de tous genres consentis sans compter pour la réalisation, on a voulu dresser le bilan des résultats obtenus, on s'est trouvé en présence d'une véritable déconfiture, laissant comme unique situation d'actif : *Onze* enfants que l'on calculait pouvoir, à la rigueur, maintenir à l'école, les considérant comme susceptibles de devenir plus tard aptes à la colonisation, pourvu qu'à leur sortie de l'école on voulut faire en leur faveur un sacrifice de huit mille francs par tête, afin qu'ils pussent se lancer dans une exploitation ayant quelque chance de réussite ! Et on s'est finalement trouvé devant la perspective d'abandonner tout, ou à peu près, de passer par profits et pertes les quinze cent mille francs dépensés, de rayer dix ans d'efforts, de restituer à l'Etat ses conces-

sions, et de se contenter d'essayer d'exploiter *en régie* les quelques parcelles du legs de l'abbé Roudil péniblement acquises à la culture !

Donc, résumons : Du côté de l'initiative privée, manifestation, éclatant en tentatives de tous genres pour créer de nouveaux asiles, du sentiment de l'insuffisance des mesures prises par l'assistance publique pour assurer sur des bases stables le sort de l'enfant abandonné. Du côté législatif, explosion de mêmes sentiments, se révélant sous forme d'une réforme du droit de garde de l'enfant, réforme dans les spécifications de laquelle l'intervention de l'assistance n'est indiquée que comme ressource d'ultime secours. Du côté des administrations régionales, tendance semblable se traduisant en des essais qui visent la modification radicale du système de tutelle des pensionnaires de l'assistance. Mais de tous ces côtés, tout reste à l'état de manifestation stérile et rien n'aboutit. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'on se confine dans la préoccupation des effets, sans songer un seul instant à s'inquiéter des causes ; parce que, chaque fois que, après avoir apporté soulagement à une misère, on voit surgir d'autres misères, on braque sa sollicitude sur elles, s'occupant à les soulager à leur tour, reprenant toujours sur de nombreux objets la même œuvre, avec les mêmes procédés, courant d'une infortune à l'autre, abandonnant celle-ci pour aller relever celle-là, laissant partout la besogne inachevée, au point que tout se remet en l'état primitif aussitôt que la sollicitude secourable, croyant son œuvre accomplie ici, court là-bas à d'autres soucis. Et toutes les bonnes volontés s'usent en efforts à peu près inutilisés, s'habituant peu à peu à l'idée, déplorablement négative en ses conséquences, qu'il y a des maux incurables, auxquels on ne doit plus que cette vague pitié qui consiste à panser les plaies devenant par trop apparentes, présentant à l'œil, sinon au cœur, un spectacle par trop émotionnant.

Il faut pourtant que l'on remonte cette pente, par trop dangereuse pour l'idée humanitaire comme pour l'équilibre social, au bas de laquelle on trouverait fatalement l'oblitération définitive du sentiment de la miséricorde : il faut lutter contre le découragement qui finit ainsi par s'emparer des plus zélés et des mieux intentionnés, et travailler à mettre toutes choses en leur véritable place, là où doivent apparaître enfin les conditions du secours vraiment efficace, la solution positivement curative et réformatrice.

Voyons comment on peut y parvenir :

Revenons pour cela à nos observations premières tant sur la

nature de l'enfant, cette nature dont la sensibilité est tellement subtile au début qu'un rien suffit pour l'affiner, un rien aussi pour l'émousser. L'enfant, avons-nous constaté, avant même que ses yeux ne s'ouvrent à la lumière, que ses mains n'aient conçu le sens du toucher, dès ses premières palpitations, a besoin d'être choyé, et ce besoin persiste toute la durée de cette période relativement très longue qui va presque jusqu'à l'âge de la puberté ; il agit chez lui, en quelque sorte, comme agissent chez l'insecte les antennes qui lui servent à rechercher ses points d'appui, dans son vague instinct des besoins de la conservation.

La créature complète que sera plus tard le petit être ne peut impunément souffrir de la privation d'une affection intime ; sous une telle privation, son caractère se modifie et, de prédisposé qu'il était à prendre son orientation dans la loi d'affection réciproque et d'aide mutuelle régissant l'humanité, il devient peu à peu rétif aux principes de la sociabilité, de la solidarité. Ainsi, l'enfant s'habitue à ne plus compter que sur lui-même, à ne plus agir que pour sa défense personnelle, prenant des devoirs sociaux ce qu'il est forcé d'en prendre pour éviter certains mécomptes, mais ne sentant plus rien de ces obligations morales par lesquelles seules la Société peut voir ses éléments se grouper en un seul faisceau, liés entre eux pour la défense et la prospérité communes. Aimant, enthousiaste, merveilleusement assimilable, se liant, s'attachant avec la facilité, la ténacité et la vigueur du lierre, il a, comme le lierre, besoin qu'on lui offre le contact pour s'élever jusqu'à qui le lui offre et l'étreindre ; hors de là, ses tendances s'oblitèrent, ses forces s'égarent, il ne peut plus que ramper, voué à la lutte sournoise qui le tiendra rivé au sol. Ainsi l'enfant est, au fond, ce qu'on veut qu'il soit, prédisposé à rendre largement ce qu'on lui a donné, mais rebelle à son entrée directe et initiale en action, quand l'avance qu'il attend est rétive à se produire. Le tempérament est tel, et ce n'est qu'en comptant avec lui, en se pliant à toutes ses exigences que la charité peut aboutir à l'œuvre de sauvetage, de rachat qui s'impose à son zèle.

Les indications surgissent partout de ce que peut être l'enfant, quand son cœur s'est ouvert à l'affection, quand il a acquis, sous l'impulsion instinctive du sens de la reconnaissance pour qui l'a aimé et choyé, l'ambition de se rendre utile, de rembourser les avances de tendresses qu'on lui a faites. Le fameux secret du travail attrayant », tant recherché par l'économiste, se trouve

tout entier dans l'exploitation de ce sentiment; et il n'y a qu'à observer, dans les milieux où le travail est l'unique ressource de l'existence, cette ardeur pour s'employer à n'importe quelle besogne, que possède l'enfant élevé au sein de la famille, cette ambition qui se révèle en lui d'apporter sa quote-part dans les ressources du ménage, pour se pénétrer de l'intensité de force pour le bien qu'acquiert, dans cet amour familial, la brave petite créature. Complaisant, prévenant, dévoué, il se montre fier du concours qu'il apporte, s'en parant comme d'un éclatant titre de gloire, aspirant à montrer qu'il n'est plus un enfant, qu'il est déjà un homme. Jamais, en ces occasions où sa bonne volonté a la chance d'être utilisée, il ne boude à l'ouvrage; au contraire il faut le contenir de peur que l'ardeur qui l'entraîne ne le conduise à l'épuisement de ses forces. On peut quelquefois avoir à le gourmander sur son espièglerie, jamais sur son bon vouloir. Et c'est ainsi que, sous le magnétisme de la tendresse qui l'entoure, s'attachant à ses devoirs envers les siens, il s'entraîne à des devoirs plus largement étendus, moins directement inspirés, les devoirs qui le lieront plus tard à la société tout entière.

L'observation de cet heureux état, si favorable à toutes les bonnes fermentations, doit nous servir de guide pour nous lancer dans la voie qui doit faire aboutir la grande œuvre visant le sauvetage, la préservation et l'éducation de l'enfance abandonnée. On doit comprendre qu'il ne s'agit plus pour cela de regarder du côté des différentes institutions que la pitié publique a jusqu'ici ouvertes à l'orphelin, à l'isolé, mais d'étudier une combinaison qui tende à mettre finalement le petit être recueilli en telle situation, morale et matérielle, qu'elle efface en lui la trace des premières privations dont il a souffert à son entrée dans la vie, situation se rapprochant du plus près possible de cet état indispensable à l'expansion des belles qualités du cœur que représente la vie en famille. La bonne volonté de l'enfant, son désir de bien faire, étant subordonnés presque exclusivement au désir qui peut s'emparer de lui, dès le premier développement de son intelligence, de contenter ceux qui ont pu gagner son affection, à l'ambition qui germe en lui de se rendre utile à ceux qu'il a appris à aimer, il apparaît que la seule ligne de conduite qui s'impose vis-à-vis de cet enfant, est de tout combiner pour que, aussitôt recueilli, il ait chance de trouver braquée sur lui, l'enveloppant de sa chaude haleine, une sollicitude aimante qui lui apprenne à

aimer à son tour. Nous avons vu que cela ne pouvait se trouver dans l'organisation des orphelinats et des asiles de tous genres ouverts à l'abandonné ; qu'il y avait là, par la faute de l'agglomération des sujets, un trop grand éparpillement de la diligence miséricordieuse, et que la pitié qu'on pouvait lui manifester, la compassion générique en quelque sorte dont on pouvait l'entourer, ne pouvaient jouer, au bénéfice de l'éclosion psychologique du petit être, le rôle d'une sollicitude unique, intime, parlant à son cœur seul le langage du cœur.

Il faut donc ramener à la famille l'enfant qui a perdu sa famille et, à défaut de celle-ci, lui en constituer une. La solution ainsi présentée n'entraîne là aucun de ces inextricables embarras que comporte la création des orphelinats, asiles, refuges, ouvroirs, etc. ; elle est la simplification même de la mise en action de cette chose si simple qui s'appelle la Charité. Elle ne procède pas de ces calculs financiers ingénieux, de ces groupements laborieux, de ces arrangements compliqués qui président d'ordinaire aux grandes fondations humanitaires, mobilisant des états-majors formidables, et immobilisant des ressources non moins formidables ; elle prend modestement l'orphelin, l'abandonné, unité par unité, et, au lieu de l'introduire dans un édifice monumental, le conduit au sein d'un modeste ménage. De braves gens sont là — on en trouve partout quand on veut bien se donner la peine de chercher — peu fortunés, attendant de l'œuvre seule de leurs bras vaillants les ressources de leur existence, vivant ainsi laborieusement et honnêtement ; et la Charité leur dit : « Voulez-vous accepter un petit supplément de famille qui vous apportera un supplément de revenus que je me charge de vous assurer? C'est un enfant que je veux vous confier, qui ne s'est encore attaché à personne, et qui s'attachera à vous, si vous savez gagner son affection. Il sera vôtre, si vous vous montrez dignes de le posséder; je vous délègue à cet effet mes pouvoirs de tutelle. Je n'interviendrai que de temps en temps, pour juger si vous justifiez bien la confiance que j'ai placée en vous, et si vous la justifiez, vous aurez votre récompense non seulement dans le petit bénéfice pécuniaire que vous vaudra la charge que vous aurez consenti à prendre, mais dans la joie que cette jeunesse aura apportée dans votre foyer et dans la reconnaissance que vous vouera la petite créature qui vous devra sa force et son élévation à la dignité d'homme! »

Ne pense-t-on pas qu'ainsi présenté, en de certains milieux,

l'orphelin n'aurait pas chance d'être bien accueilli, et qu'ainsi, élevé au milieu de gens ayant un intérêt direct à s'occuper de lui, devant fatalement s'habituer à le considérer comme leur propre enfant, il ne se trouverait pas placé dans les conditions voulues pour que se développent les bons germes qu'il porte en lui, pour qu'il prenne rang dans la société, tout comme s'il n'en avait pas été un instant isolé par la mort, l'abandon ou l'indignité de ses parents?

Il se présente là, à l'encontre de cette idée, l'éternel prétexte que l'on oppose à toutes les démonstrations faites des erreurs de l'éducation en commun : le prétexte d'économie. Est-ce vraiment de l'économie que cette façon d'élever? Prenons-en l'épreuve dans cet exemple que nous avons relevé de la tentative faite par le Conseil général de la Seine au bénéfice de ses pupilles. On a dépensé, avons-nous relevé, quinze cent mille francs en dix ans pour un essai malencontreux d'orphelinat agricole : hé bien! si on avait procédé suivant les principes que nous venons d'indiquer, au lieu de faire de la ferme école une sorte de pénitencier, où la tache était imposée comme une corvée, sous une rigide surveillance, ne pense-t-on pas que le résultat eut été tout autre? Quinze cent mille francs sacrifiés en dix ans, cela représente cent cinquante mille francs par an; or, se figure-t-on les beaux résultats obtenus si, prenant cent cinquante orphelins que l'on aurait dotés d'une rente de mille francs pendant six ans, on avait offert à des ménages de colons de se charger de l'éducation de ces enfants, moyennant l'attribution de cette dot, leur assurant au surplus, comme bénéfice supplémentaire, la concession gratuite de ces grands lots que la générosité de l'abbé Rondil et celle de l'Etat avaient mis à la disposition du Conseil général de la Seine? Il est hors de doute qu'un résultat triplement brillant eut été ainsi acquis : la colonisation, la mise en valeur d'un millier d'hectares de nos belles terres d'Algérie; un bon emploi de leur force et de leur intelligence acquis au bénéfice d'une quantité fort appréciable de ménages d'artisans agricoles; enfin, la voie ouverte dans d'excellentes conditions à cent cinquante orphelins, pour se former dans un métier assurant leur existence et les gagnant pour jamais à l'esprit de famille. Quelle figure fait, à côté de cela, le bilan de l'essai du Conseil général de la Seine, accusant la perte sèche des quinze cent mille francs exposés, l'obligation d'abandon des exploitations agricoles si chèrement et laborieusement entreprises, l'inutilisation flagrante d'un superbe legs, sans autre contre partie

à l'actif que ce lamentable groupe de onze élèves que l'on a comptés peut-être trop ambitieusement encore — comme à peu près formés !

Si l'on pouvait pénétrer jusqu'au fond de toutes les conceptions similaires, qu'elles soient d'ordre public ou d'ordre privé, on arriverait sûrement aux mêmes genres de décevantes découvertes. Mais il n'est pas nécessaire de fouiller ainsi dans les détails de ces divers fonctionnements, il n'y a qu'à voir ces légions de petits êtres que la mendicité trouve si facilement à son service pour leur faire jouer le rôle d'appats auprès des âmes compatissantes, ces quantités qui viennent échouer devant les tribunaux, révélant un état d'absolu abandon; il n'y a qu'à relever d'autre part le nombre formidable d'asiles ouverts aux enfants abandonnés et les sommes colossales que la pitié leur consacre, pour s'apercevoir que le résultat n'est pas à hauteur de l'effort. La vérité est qu'on prend l'opposé de la voie à suivre : on veut faire en grand, il faut faire au contraire petit; on veut rassembler, il faut disperser; commander, il faut se faire aimer; on veut diriger avec des idées d'ensemble, il faut tout prendre en détail. Tout se ramène éternellement à la question de sollicitude directe. Chacun s'est trop habitué, en quelque sorte à déléguer ses sentiments de pitié, ce qui dénature l'effet que ces sentiments devraient produire; on n'arrivera à de sérieux résultats qu'en se décidant à les diriger soi-même vers les objets qui les auront excités. Il ne s'agit pas de s'inquiéter des orphelins en général, il suffit de localiser sa bienfaisance en s'occupant exclusivement du sort de l'orphelin que l'on rencontre, s'attachant à lui, veillant sur sa destinée, localisant sa sollicitude sur cet unique objet. Si le fardeau est trop lourd, il faut prier le voisin de vous aider à le supporter, de coopérer à votre œuvre de bienfaisance ; on se mettra à deux, à trois, à dix s'il le faut, pour assurer l'existence d'un seul, et, fondant ainsi des petits groupes d'assistance, s'arrangeant ainsi pour rester en communication constante et intime avec l'objet assisté, on se garantira contre les mécomptes subis jusqu'à ce jour; car de la Charité qui perd sa personnalité et se fond en des institutions où la pitié prend les formes administratives que nous lui connaissons, ne saurait avoir ni le tact, ni la souplesse, ni la sensibilité nécessaires à l'accomplissement de la si délicate mission qu'il s'agit de remplir.

C'est une formule à changer, un mode à transformer, l'enfant assisté doit céder la place à l'enfant adopté.

(A suivre). A. ELBERT.

STEPPES BULGARES

I

Au soir de cette grise journée d'été, alourdissant les pas, décevant les yeux qui ne distingaient de la montagne prochaine, cerclée toute d'un velum de nuages, qu'une indécise et fuyante silhouette confondue avec un steppe interminable, nous nous arrêtons enfin. Nous n'irons pas plus loin désormais, et nos membres lassés se détendent de bien-être.

Voici l'heure des invincibles laisser-aller. Des paresses du corps qui s'étendent jusqu'à l'esprit, semblent devoir le paralyser entièrement. Et c'est à grand peine que nous nous gardons encore sensibles à l'attrait des choses extérieures, que nous nous retenons de dormir brutalement là, de suite, sur cette terre nue.

Les nuages ont presque disparu maintenant. Le massif du Vitosch s'élève devant nous, libre, imposant, énorme et la crevasse qui le scinde en deux parties apparaît comme le résultat d'un effort de géant fantastique.

A gauche de la route, un petit bois s'annonce, touffu ; à droite, quelques blocs de rochers — comme les racines de la montagne — et, les éclaboussant de ses eaux, un torrent venu de là-haut. Dans le fond, des arbres encore, et par dessus le mur blanc d'un monastère.

II

Ce mur blanc, surmonté d'un maigre toit de tuiles et d'un modeste clocheton attire principalement nos regards. Juché là, dans l'air pur, il répand sur le paysage la suave coquetterie des vieilles

choses, et fait surgir en la mémoire le souvenir du rôle joué naguère en ce pays par les grand monastères.

Pendant les cinq cent longues années de l'occupation turque, alors que tout aurait dû être à jamais effacé de ce qui fut un pays puissant, alors que nulle épave du passé n'eut pu être recueillie sous les ruines amassées par l'Islam, le culte des aïeux fut jalousement conservé dans ces derniers abris que l'insouciance du musulman pour tout ce qui n'est pas sa foi ne songea point à détruire. On y gardait les manuscrits anciens, on y parlait la vieille langue, on y enseignait les vieilles croyances.

Les moines, malgré leur pauvreté, malgré les vexations, répandaient ainsi lentement et sûrement autour d'eux ce qui devait être le germe de la grande rénovation future.

La pensée se retrempe à des sources primitives et pures devant la physionomie accueillante des habitants, aujourd'hui respectés et heureux, de ces monastères. Et la vision des âges de force et de lutte revient vous hanter dans l'hospitalité calme de cette petite salle basse d'une propreté campagnarde, où brillent en leurs coupes, disposées sur la table par une main soigneuse, les inévitables confitures de jasmins et de roses...

III

Une religieuse tranquilité est venue avec le soir, et sur l'immensité de la plaine semble régner le silence des sommets. De brise, pas le moindre souffle et dans le bois, pas un bruissement de feuillage. Le torrent seul met une note de vie dans ce lourd sommeil de la nature.

Et la route, étroit et fugace ruban à peine dessiné, parfois se changeant en un sentier à demi conquis par l'herbe, la route est déserte et seul le bruit de nos pas crie sur les cailloux... La route que nous avons vue si animée tantôt, si vivante, si riche de pittoresque est silencieuse et désertée.

C'était depuis le matin, pour nos regards curieux de sensations nouvelles, un défilé continu d'émerveillements. D'abord les longs chariots, impossibles véhicules formés de planches mal jointes sur des roues polygonales et criardes avançant péniblement au pas de leurs buffles ; et ces hommes vêtus de la peau de mouton qui ne les quitte jamais, non plus que leur bonnet de fourrure, cheminant devant l'attelage, de la même allure que lui, les yeux fixes,

n'ayant l'air de penser à rien, la tête basse sur leur poitrine découverte... et cela des jours entiers, sans hâte, dans les pires saisons, indifférents comme leurs bêtes de somme, à la poussière ou la boues des routes.

Ces hommes qui ne savent point se presser — reste de nonchalance orientale — ne sauraient pas davantage se détourner de leur route. On retrouve en eux le caractère silencieux et obstiné d'une race, caractère qui chez les grands comme chez les petits est une invincible force.

Un pope revient de Sophia, au trot régulier de son cheval. C'est un personnage vénéré dont le passage tire de leur méditation les conducteurs des chariots. On le salue d'un mot auquel il répond de façon amicale.

Puis là-bas, s'avançant au milieu d'un brouhaha de cris et de rires, une troupe de jeunes paysannes parées curieusement. Sur la longue robe de fustanelle qui tombe sans dessiner la taille, un flot de broderies, de fioritures voyantes s'épand capricieux, non dépourvu de grâce. Deux minces boucliers de cuivre ouvragé placés en avant de la gorge, la soutiennent et font ressembler la brune créature, un peu massive, à la Minerve de quelque mythologie étrange.

Mais la chevelure a gardé pour elle la meilleure part de fantaisie. Au-dessus du front où se lissent des bandeaux plats, une collection de plumes de toutes couleurs, est piquée en éventail, à la mode indienne ; puis, en arrière, dans les multiples petites tresses répandues sur les épaules, une véritable orgie de mille riens, fils dorés, menues pièces de monnaie, boules de cristal... etc..., ce qu'on pourrait appeler, des bibelots de chevelure. Et ces femmes vont causant très-haut, s'interpellant les unes les autres, jetant des plaisanteries et des rires, heureuses de vivre sous la caresse de ce grand air qui les fait robustes et saines... quelques-unes ont un attrait bizarre avec leur teint hâlé... toutes sont coquettes...

IV

Cette évocation multicolore enfuie, la réalité nous reprend, ressusciteuse encore d'évocations nouvelles. Et les légendes qui surgissent partout de ce sol nous bercent en cette heure si calme...

Ce torrent a-t-il été, aux époques anciennes celui de qui l'eau miraculeuse possédait la vertu de rendre aux vieillards épuisés

les forces de la jeunesse? Car ce pays a eu, lui aussi, sa fontaine de Jouvence. Le malheur toutefois voulut qu'un mauvais génie, dans sa haine des hommes, l'ensorcelât. L'infortuné pèlerin parti joyeux d'espérance se trouvait soudain, à l'heure d'atteindre son but, environné de ténèbres affreuses et perdu sous les arbres d'une forêt enchantée parmi lesquels il lui devenait impossible de retrouver sa route. Il périssait ainsi de faim et de soif.

Le tzar Alexandre eut jadis l'envie de connaître et de conquérir à son profit l'onde merveilleuse. Mais craignant le sort ses devanciers, il s'avisa d'une ruse. Emmenant avec lui une troupe d'étalons et de juments, sitôt la forêt apparue, il eut soin d'attacher chacune de ses bêtes à un arbre et marchant toujours devan lui atteignit enfin la source. Il remplit plusieurs fioles du breuvage précieux et cela fait, grâce aux hennissements des chevaux qui s'appelaient entre eux, put retrouver son chemin. Mais il était écrit que tant d'ingéniosité serait en vain dépensée. Revenu dans son palais, le tzar Alexandre plaça les fioles en lieu sûr, défendant sous peine de mort à quiconque d'y toucher. Que ne se hâtait-il de les boire pour en constater l'efficacité et se dispenser de les garder si jalousement? La légende sur ce point délicat reste muette. Nous savons seulement qu'une des sœurs du tzar, vieille personne désireuse de recommencer sa vie, fut surprise un jour par son frère au moment où elle vidait toute réjouie la dernière goutte de la dernière fiole. Celui-ci emporté par une terrible colère, précipita sa sœur dans la mer où elle fut changé en dauphin. Mais ayant malgré sa métamorphose conservé l'usage de la parole, elle eut peut-être par les nuits sombres, la consolation d'être prise pour uue sirène, ce qui ne lui était jamais advenu de son vivant. A quelque chose malheur et bon...

V

Les esprits sont comme le vent. Ils vont partout, pénètrent partout, se glissent par la fente des portes closes. Ils errent de préférence à minuit, quand tout est noir et que les gens ont peur de quitter leur couche. Souvent, au dehors une voix se fait entendre. Elle appelle le paysan, plaintive, demandant un gîte. Cette voix prend l'accent d'un ami et s'élève de plus en plus déchirante. Malheur au paysan s'il se lève ; à peine a-t-il ouvert la porte que sa maison disparait à ses yeux. Et la voix l'appelle toujours. En-

traîné par une invincible force, il la cherche, il la suit, il marche, marche... Et le mauvais esprit, sans qu'il s'en doute, marchant à ses côtés le conduit à un précipice où l'imprudent se brise les os, à une rivière où il se noie.

VI

Si vous dormez sous un arbre et qu'au réveil vos pieds et vos mains se trouve paralysés, soyez certain que cet arbre a servi d'asile à quelque mauvais esprit.

VII

On nous a parlé d'un pont de rochers situé là-bas, à l'est, sur les hauteurs du Rilo-le-pont : très étroit il ne peut être franchi, parait-il, que par ceux qui sont sans péché... Voilà une bien admirable chose. Y passe t-il beaucoup de monde?

VIII

Le soleil qui vers la fin de la journée a doré la crête de la montagne où se disséminent encore des blancheurs de neige, commence à pâlir doucement et se voile de nuages rapides et roses, Une brise à peine sensible fait osciller les petites plantes et se mêle au clapotis frais du torrent.

Voici sans doute l'heure attendue pour les réjouissances. La route et la lisière du bois se sont soudain peuplées. Les mêmes costumes pittoresques de tantôt réapparaissent, les mêmes hommes et les mêmes femmes venus du village proche se rassemblent en groupes qui jettent une chatoyante gaîté dans la pâleur du soir. Ils sont tous là, avec leurs visages bronzés, leurs yeux fixes, un peu las, comme désireux du sommeil et craignant de s'y abandonner avant d'avoir vu ce qui se prépare.

Nous attendons.

... Un prélude bizarre exécuté sur une sorte de viole d'amour, le *Kementché*, surprend l'oreille. Une voix tremblotante s'émeut scandant les mots, s'évanouissant aux finales :

« Je meurs, je me perds, Eléna, pour toi,
« Depuis que je t'aime.
« Oh ! passer l'été, Eléna, sur ta bouche,

« Oh ! passer l'hiver, Eléna, sur tes seins !
« Eléna, que Dieu maudisse ta mère
« Qui ne t'a point laissée venir à la porte
« Pour que je puisse te voir !
« Eléna, que Dieu maudisse ton père
« Qui ne t'a point laissée venir à la fontaine,
« Pour que tu puisses me voir !
« L'an passé, j'ai tué des hommes,
« Cette année je me tuerai !
« Pense à toi, Eléna, pense à moi,
« Eléna, ne me laisse pas mourir. »

Et brusquement cesse la chanson. Nul applaudissement, nulle parole n'en salue la fin. A une autre ! Cette fois l'air est plus gai, le rythme plus alerte :

Jana vient du bain,
Lavée, frottée,
Bien tressée,
Elle tient un bouquet dans sa main.
Radé sort du cabaret,
Ayant mangé, ayant bu.
Il enfourche son bon cheval,
Mais il aperçoit Jana
Il fait caracoler sa monture,
Puis il étend ses bras blancs,
Pour embrasser la belle fille.
Jana le prie doucement :
« Ne fais pas cela, jeune homme,
« J'ai grand peur de ton cheval,
« Ne me taquine pas ainsi ! »
Lui, se laisse tromper et s'en va.
A peine a-t-il tourné le dos
Que Jana se moque et dit :
« Le loup a rencontré le bel agneau,
« Et il n'a pas su l'étrangler,
« L'épervier a rencontré une perdrix,
« Et il n'a pas su la manger. »
Radé entend tout cela ;
Il s'est fâché contre la fille.
« Attends un peu Jana,

« Et tu verras, » dit-il.
Il a fait caracoler son bon cheval,
Il a étendu ses bras blancs,
Il a enlacé la belle Jana,
Et l'a placée devant lui, en selle.
« Ah ! ah ! la belle, vois donc
« Si le loup ne sait pas
« Etrangler le bel agneau,
« Si l'épervier ne sait pas
« Manger la perdrix, »
Et Radé a emporté la belle Jana,
Et l'a conduite en sa maison neuve.

IX

« — Où étais-tu, belle Touka, d'où viens-tu ? »
« — Suis ton chemin, jeune homme, ne me trouble pas...
« J'étais, jeune homme, dans mon beau jardin,
« J'y ai creusé des sillons pour l'eau pure
« Pour arroser mes jolies fleurs, bleues, vertes,
« Bleues, vertes, jeune homme, blanches et rouges,
« Et de ci, de là, jeune homme, des œillets. »

X

Nous écoutons, ravis, ces naïves complaintes populaires. L'amour qui en compose le fond s'y révèle bien le sentiment droit, quelque peu dominateur qu'il dût être autrefois, plus coutumier des violents désirs et des promptes résolutions que des paroles de tendresse. Et ici, devant la nature abrupte et sauvage, loin, semble-t-il de toute habitation qui puisse rappeler les progrès accomplis à travers les siècles, la saveur de ces chants subsiste tout entière, sans alliage. L'esprit n'a point la peine de se reporter aux âges antiques ; il sont là, revécus dans ces figures aux yeux simples, qui regardent le monde comme l'ont regardé les yeux de leurs pères, dans ces parures indifférentes aux modes qui passent dans la majestueuse immobilité de la montagne...

XI

D'autres chants, graves et interminables suivant ceux-là, écoutés toujours avec une ferveur d'extase qui fige les visages... On pense aux foules naguère recueillies à la voix des bardes racontant les épopées homériques ; et l'on ne se représente pas autrement nos aïeux assemblés pour écouter les chansons de geste déclamées par de bohêmes trouvères.

Les peuples primitifs ou qui le sont restés ont au plus haut degré ce culte de la poésie que la civilisation appuie, mais diminue par le mélange des lourdes préoccupations matérielles. Ils gardent des trésors de patience admirables pour l'audition de longueurs qui vous seraient pénibles, mais qui leur semblent à eux, non habitués à la mise en scène, le développement tout naturel d'un récit. Avec cela, point de finesses, et, pour dire le mot, point de trucs. L'action se déroule dans le poème comme elle s'est passée en l'exacte réalité, ou comme elle s'est présentée du premier jet à l'imagination de l'auteur. C'est le large cours du fleuve dans la plaine, non les méandres pleins de surprises du torrent parmi les rocs.

Et d'ailleurs, qu'auraient-ils besoin de surprises, de raffinements, tous ces hommes ? Leur intelligence neuve et franche, que la vie moderne n'a point effleurée de son contact blasé, comprend les choses autrement que la nôtre, se délecte où nous baillons, goûte des émotions qui nous sont devenues lettre morte. Et il ne sied même pas d'appeler émotion le plaisir par eux ressenti, d'écouter les chansons cent fois entendues déja, par qui leurs enfants seront bercés; c'est une façon de contentement que l'habitude ne fait point monotone et qui leur devient nécessaire, donneuse qu'elle est d'un peu d'idéal à ces rudes âmes..,

XII

...Une musique sans paroles, tourmentée de fantaisie irrégulière, de notes presque discordantes, une musique qui exprimait l'antithèse d'une tristesse joyeuse, d'un plaisir douloureux et lugubre, une manière de valse pour squelettes, allégresse du rythme démentie par la plainte cruelle des phrases; quelque chose de la musi-

que turque avec plus de variété, de dessin, et de vigueur dans la mélodie...,

Et c'est la danse.

XIII

Les groupes se sont rapprochés en une ronde serrée et précise comme une chaîne. La tête penchée en avant, regardant le centre du cercle, les danseurs attendent un signal.

Le signal est donné.

D'abord une mise en mouvement lente, cadencée de coups de pied frappés avec ensemble et rendant un son mat sur le terrain gazonné. Peu à peu ce mouvement s'anime, les anneaux de la chaîne se rapprochent, semblent soudés. La musique du *Koro* résonne plus vive, s'identifie avec la rapidité des gestes. Davantage, les bustes se penchent, haletantes deviennent les respirations. Puis la danse se tranforme, ce sont des reploiments, des contractions, des bonds de tigres semés en un tourbillonnement éperdu. Un han s'élève des poitrines, criant l'ivresse du délire sauvage. Le *Kementché* et la *Zourna*, clarinette aux notes sifflantes et aigres maintenant font rage, grisent de leur mélodie folle, ininterrompue, diabolique... Nous sommes transportés dans un enfer où le supplice des damnés serait cette danse sans trêve — Car cela parait vouloir durer toujours, toujours ces cris de paroxysme du *Kementché*, toujours ces sifflement de la *Zourna*, ces bondissements de corps étranges, ce tourbillon, ces craquements des poitrines... Nos yeux s'étourdissent, s'aveuglent, la démence gagne nos cervelles; nos pieds nerveusement s'agitent en involontaires tentatives. Allons-nous danser, nous aussi?..,

XIV

. . . .

...Ils sont tous partis, musiciens, danseurs et chanteurs!

Déjà!

Est-ce un songe que nous avons fait, une éblouissante fantasmagorie qui s'est déroulée devant nos regards ?

Tout est redevenu placide et muet.,.. Voici le petit bois, la route, la plaine...

Insensiblement est descendue l'ombre pendant toutes ces choses. La montagne s'allonge démesurée, tel un colosse qui se serait couché là, barrant l'horizon de sa masse énorme. Et très haut, dans les mers pures du ciel, la douce apparition lunaire...

XV

Quelques bruits lointains,— dernière haleine de la vie terrestre se sont fait entendre.

Bêlements de troupeaux, quelques aboiements; un son de cloche parti là-bas, du monastère.

Puis tout s'est tu, envolé. Le grand silence maintenant plane.

Et les heures ont passé près de nous comme des étrangères. Nous sommes restés à cette même place longtemps encore : à rêver, rêver, loin du monde et des villes oubliées, le front baigné dans la fraîcheur nocturne...

Jan ERLETT.

FRANÇOIS COPPÉE ET HENRI ROCHEFORT

chez eux

La mode est aux enquêtes. Vous plait-il que nous en fassions une sur la façon dont nos contemporains les plus célèbres comprennent le groupement des objets d'art, que leur fortune et leur goût naturel ou acquis leur ont permis, à menus ou à grands frais, de réunir ?

J'ai pensé que ce groupement, ou plutôt cet *étalage*, trahissant à miracle les inclinations, les tendances, les aptitudes, les compréhensions, les joies intellectuelles, en dirait plus que de longs discours ou des confidences apprêtées sur les mœurs et les caractères. Quels tableaux, quelles gravures, quels bustes, quelles armes, ce prince de l'Actualité a t-il choisis pour orner sa demeure ? De quels meubles s'entoure-t-il ? Quelle école préfère-t-il, en peinture, en sculpture, en architecture, chez les anciens, chez les modernes ? Autant de questions, autant de réponses qui révèlent un état d'âme, un sens particulier de l'existence. L'homme toujours se crée un milieu à son image. Là où il doit passer les années les plus pleines de sa vie, il s'arrange un nid conforme à ses besoins physiques et moraux. Je ne l'ignore pas, il faut réserver la part de l'indifférence qui monte avec l'âge. Tel qui jadis appendit aux murs de son cabinet de travail des épées précieuses ou des trophées de chasse renie à présent son snobisme d'adolescent et se soucierait peu aujourd'hui de poser des clous. Par lassitude cependant il ne modifie en rien son home. Cette lassitude, même, n'est-elle pas un signe ?

Je faisais ces réflexions en me dirigeant vers le logis, modeste mais très confortable, de François Coppée. Voici un poète au moins qui ne fut pas pris par la monomanie du changement. Plus d'un quart de siècle s'est écoulé depuis le jour où il planta pour la première fois sa tente en ce quartier, tente qu'il déplaça ou mieux qu'il agrandit patiemment dans le même entre cour et jardin, à mesure que croissait son académique renommée. Il n'a pas connu les

tristesses éprouvées par ceux qui sont victimes d'une expropriation. Peu de situations en effet semblent plus attristantes, pour des cœurs affligés de maladive sensibilité, que celle d'un homme jeune habitant la familiale maison condamnée, dans un délai proche, à une irrémédiable destruction. Là, où les ancêtres ont vécu, passera la rue banale ; là où s'est assise la mère honorée, s'élèvera le vénal comptoir ; là où la sœur chaste a rêvé son cantique d'amour, hurlera le camelot gouailleur. Les murs centenaires, entre lesquels se sont exhalées tant d'âmes génératrices, ont vu naître, marcher, grandir l'enfant timide, et l'impitoyable pic va les abattre insoucieusement.

Déjà quand on réfléchit que, dans le futur, rien ne survivera en sa forme première de ce qui fut nous, le cerveau s'emplit d'une désespérance profonde. Que doit-on éprouver lorsqu'on songe que seulement un semestre, un trimestre, quelques semaines, vous séparent de la dispersion de votre demeure ?...

François Coppée

Au moment où j'entrais dans le salon vert de la rue Oudinot, deux prêtres, l'un évêque à la longue barbe blanche, l'autre jeune missionnaire à la face rasée prenaient congé de l'auteur de *Pour la Couronne*.

— Monseigneur Biet, l'oncle d'Edmond Haraucourt, me dit François Coppée en m'offrant des cigarettes. Il habite rue de Sèvres maintenant, ses Invalides à lui, après vingt-huit campagnes au Thibet ; c'est un vaillant pionnier, j'irai entendre sa messe... Que nous voilà loin de ce qui vous amène !... Je suis encombré de livres à présent, j'ai dû rapporter ce que j'avais à la Fraisière et cela bouscule mes dispositions d'autrefois. Dans mon cabinet, je n'ai plus ou presque plus de tableaux ou de gravures. Ici, j'ai mis un dessin de Gustave Doré, une belle esquisse de Jules Lefebvre, le *Rêve*, une aquarelle de Français, une laveuse de Jules Breton. Vous écrirez lavandière, cela fait mieux. Dame, chez un poète. Mais où est-elle ? Ma parole, je n'en sais rien. Je ne m'y reconnais plus, je vous assure. Ah ! la voici, sous ce mauvais portrait de l'Empereur. Elle est fort gentille. C'est sain, c'est rural, c'est sincère... Ce joli bronze sur la cheminée, la *Jeunesse* de Chapu. Qu'en dire ? Tout le monde peut se le procurer. A droite, mon grand-père et ma grand'mère par une dame Ducz, élève de Gre ze.

J'observrai que cette dernière toile avait une grande douceur, une naïveté réelle, une ressemblance frappante avec les œuvres de Madame Vigée-Lebrun.

— C'est ce qu'a du remarquer aussi jadis ma sœur Annette. Voici le portrait qu'elle fit de moi, lorsque j'avais huit ans. Au-dessous, c'est mon buste officiel, ne riez pas, par Delaplanche. Delaplanche m'a fait encore Mlle Second-Weber, dans les *Jacobites*. Le portrait de ma mère par Raphaël Collin, il est célèbre depuis quelques années ; vous l'avez vu, avant mon emménagement, dans mon cabinet. Et vous aussi, Desbeaux, vous connaissez le portrait de ma mère ? ajouta le « Maître », en tendant la main à l'ancien et inconsolé directeur de l'Odéon, qui ouvrait la porte.

La femme de chambre passa une carte. Un vieillard souffreteux se présenta. Le poète et son visiteur passèrent dans la galerie, qui fait suite au salon. Quand le vieillard nous salua, en partant presque aussitôt, François Coppée appela son secrétaire :

— Couturier, il faut l'inscrire pour cent sous.

Et reprenant sa place le dos au foyer :

— Il me demande des nouvelles de ma santé, cela vaut bien cent sous.... Il est vrai qu'elle est plutôt chancelante, ma santé ; je suis encore entre les mains des chirurgiens tous les deux jours... Enfin, avec le temps !... Pourquoi le Créateur ne nous a-t-il pas fabriqué des muqueuses en zinc ? Cela lui était si facile... Mais revenons à nos moutons. Dans la salle à manger — non, elle n'est pas grande, que voulez-vous ? elle me suffit, surtout aujourd'hui — je vais vous montrer un bel émail de Clodius Popelin, qui faisait aussi de belles inscriptions. Vous pouvez lire ?... " *Francisci Coppée poetœ prœclari vultum de auro ducebat amice Claudius Popelin, pictor nec non poeta, MCCCXCI.* " Un superbe bronze, le *Lion passant* de Barye. Dans mon cabinet, je vous le répète ; je n'ai plus rien. Encore un marbre de Delaplanche ; oui, sur ma table, un Bonaparte en biscuit de Sèvres — si je n'en avais pas, qui en aurait ? — une eau-forte terrible de Rops, la *Dame au Pantin ;* un médaillon de moi par Henry Cros ; un dessin rare provenant de la collection Trévise et représentant le premier Consul au Conseil d'Etat, c'est tout. Je vous ouvrirai cependant cet exemplaire, sur japon à grandes marges, de *Severo Torelli*, qui dort en sa gaîne de maroquin rouge ; Wagrez y a peint des aquarelles éblouissantes. Jugez-en.

Les principales scènes du drame applaudi défilèrent sous nos

yeux, mêlant en un papillottement rapide les violets aux pourpres, les outremers aux ors les plus intenses. Puis, nous parlâmes livres, la transition était naturelle, et je ne perdis pas cette occasion d'exprimer au chroniqueur du *Journal* le profond plaisir qu'il m'avait procuré en discutant, en ses articles, la *Rouille du sabre* d'Eugène Morel et *Galafieu* d'Henry Fèvre.

— Si, par ma propagande, répondit François Coppée, j'avais au moins servi à lui payer le tabac, à ce pauvre Galafieu, je serais satisfait. Mais je m'en tiens, vous savez, à ce que j'ai écrit pour le dénouement : il devait être comique. Et je crois avoir raison, car j'ai bien connu les frères de cet Adrien...

Deux nouveaux visiteurs entrèrent.

— Ah ! docteur, et vous, monsieur l'inspecteur, vous m'apportez les félicitations de Mandres... C'est tout Mandres qui me loue par votre bouche... Non, pas réussie, ma vente, hein ?.. chez vous j'avais dépensé au bas mot cinquante mille francs... Enfin, je ne me plains pas que ce soit un ancien officier qui m'ait acheté... Je ne suis pas bégueule, mais j'aurais été vexé de savoir ma bicoque entre les mains d'un marchand de marrons.

En complet bleu, ses cheveux noirs et rares collés sur ce crâne qu'on proclama longtemps napoléonien, le teint safrané, mais l'œil vif, la lèvre rieuse et gamine encore, le ciseleur du *Reliquaire* allait, venait, fumait par la pièce, sans fatigue apparente, tantôt s'arrêtant devant un de ces souvenirs parisiens qui rendent si familial son rez de chaussée quasi légendaire, tantôt regardant le minuscule jardin dans lequel peu à peu grandirent ses ambitions, tantôt puisant dans le paquet de caporal de quoi ouater d'azur ses discours assagis.

— Nous passions en revue les livres de la saison, ajouta-t-il. Je lis, cette semaine, les *Valets* de notre ami Georges Lecomte. Vous n'ignorez pas combien je prise, j'estime, j'admire les parlementaires ; ce coup de fouet sur leurs épaules me réjouit... Voyons, docteur, ce député radical, si gonflé de sa situation en province et qui à Paris ne trouve personne devant qui poser... Il s'épuise en courses pour ses électeurs, il est heureux de découvrir un café de compatriotes, le seul, où il peut jouer la manille avec solennité... C'est drôle, c'est amusant, c'est vrai. Cela vaut mieux que la réforme de la Grammaire dont on nous assourdit les oreilles à l'Académie... Se tournant vers moi :

— L'Académie ? Cela ne vous intéresse pas. Vous regardez mes

images ? Dans la galerie, ici, Delaplanche m'a fait à vingt ans, Axilette à quarante environ ; mais j'ai là quelque chose qui vous prendra davantage ; une *Hécube*, bronze, de Rodin, que Gœtschy, Ranc et Paul Arène reçurent en même temps que moi. Voyez, contemplez, ce ne sont pas des hurlements, ce sont des aboiements qu'elle pousse ; mais quel morceau tout de même, et cette croupe ! Je trouve cette Hécube très belle. Pourtant, si je vous avouais ma pensée entière, je vous déclarerais que mes objets d'art me laissent froid à cette heure de mon existence. Sincèrement, je n'ai plus aucune préférence, en peinture, en sculpture, en architecture ; les anciens et les modernes me sont indifférents. Je suis devenu très bourgeois, fort rangé, j'aime le tout à sa place. Comme meubles, je me contenterais des productions du faubourg Saint-Antoine ; bien mieux, je vivrais jusque dans une cellule de reclus où de mauvaises odeurs empouacrent l'air ; j'en serais certes incommodé les premiers jours, mais je m'y habituerais vite et je finirais par y travailler à mon gré. Adieu, mon cher confrère, et merci surtout. Ainsi, n'insistez pas sur mon orgueil de collectionneur.

Au dehors, je tombais en face d'un hôpital dirigé par les Pères de Saint-Jean-de-Dieu, je longeais les murs d'une caserne habitée par un régiment d'infanterie de ligne, j'avais à gauche la maison mère des Frères des Ecoles chrétiennes et à droite le Monastère des Carmélites de la rue Monsieur. Au-dessus du plus proche boulevard, raillant la pluie cinglante planait le dôme de *l'Autre*...

Henri Rochefort

Que M. Henri Rochefort, après tant de traverses et d'averses, tant d'exils et d'évasions, tant de duels et de réconciliations, tant de veuvages et de mariages, se soit réfugié dans ce coin de solitude de la rue Pergolèse, où le soleil léger égaie seul les jardins déserts des hôtels de brique, rien là que de naturel ; mais qu'il ait de nouveau trouvé le loisir, lui, ce voyageur, ce travailleur, ce batailleur incorrigible, d'y former en moins de trois ans un nouveau musée, voilà qui a de quoi étonner les plus prévenus. Cela est cependant. M. Rochefort possède, dans un cadre de damas et de brocart la plus enviable des collections.

— Je n'ai plus rien, me dit le sagittaire, dont je trouble par mon entrée la partie de bésigue, rien. A mon dernier exil, j'ai été vendu judiciairement ; lors de l'avènement de Casimir-Périer, j'ai

vendu moi-même les tableaux achetés à Londres... Mais que je vous présente mon infatigable et heureux partenaire (M. Gaston Serpette, quittant son cigare, s'incline aimablement). J'avais des Turner magnifiques, il ne me reste que ce Guardi, un *Te Deum* en l'honneur de Pie VI, dans l'église Saint-Jean et Saint-Paul, à Venise, et cette belle campagne de Vollon. Ah ! on m'appelle au téléphone. Excusez-moi une minute.

L'alerte journaliste disparaît derrière une draperie de soie cerise. Sa taille est souple, ses yeux bleus sont jeunes ; sa fameuse houppe brune de jadis, entièrement blanche maintenant et qui s'est changée en scintillante aigrette, ondule au-dessus d'un buste agile. Vêtu d'un complet noir, très droit, très élégant, très fin, il est souriant ; affable, il veut l'être, et l'on entend de suite de derrière la draperie cerise ces mots crûment lancés, qui s'entrechoquent vers l'Enfer : gâteux, canaille, vendu, jésuite...

— Vous admirez mon groupe de Clodion ? me demande-t-il en rentrant dans le salon. Oui, il est superbe ; il vient d'Angleterre. Le moëlleux de cette nymphe, la gaieté de ce faune !... Tournez-vous en face, j'ai un Marin de la même époque, qui le vaut. Mais j'ai mieux, beaucoup mieux ; une collection de tanagras que je crois supérieure à celle du Louvre, elle me fut cédée par un grec que le hasard m'envoya, avant l'interdiction de transporter hors des îles les objets précieux. Je l'ai montrée à Rodin, il en était aphone, il n'avait jamais rien rencontré de si parfait.

Très diverses, doucement colorées ou plutôt décolorées, la plupart nues en des poses exquises, fines, finies souvent, d'une grâce puissante, toutes d'une science incomparable, caressées par l'œil, par la main du poète — car à ce moment tout homme est poète — les trente statuettes sortirent une à une des trois vitrines de bois d'or, où elles représentent leur patrie de nouveau mutilée. Tour à tour apparurent une insouciante joueuse de flûte, une jeune veuve consolable, une matrone à l'éventail lassé, un silène ivre tenant son outre vide, un guerrier casqué au bouclier dormant, une Pallas songeuse, des vierges-sœurs portant la couronne et le pain de froment, un enfant au coq triomphal, une canéphore tremblante, un éphèbe fuyant l'amour, une dorienne assise sur un bouc, allant vers un satyre que Cupidon surveille, des courtisanes roses et bleues, des courtisanes aux cheveux teints...

— De tous temps les femmes ont aimé le maquillage. Quoi ! C'est dans leur nature, on ne les empêchera jamais de se teindre

les cheveux,.. Et puis, pourvu qu'elles soient belles ! Dernièrement j'avais guigné un groupe unique, mais il atteignit treize mille francs, Rothschild me l'a raflé... Voilà, et je n'ai plus rien.

— Pourtant, dans la pièce à côté,... hasarde Gaston Serpette avec un sourire.

— Oui, un portrait de la duchesse de Penthièvre de Largillière, grandeur nature, un bel orage d'Hubert-Robert, une Monticelli rarissime, une figure de Boucher, un beau Peters, l'élève de Reynolds, des épreuves de Madame Récamier de Chinard, mon buste bronze par Dalou, un pur chef-d'œuvre. Avec une fille de Louis XV de Pajou, un portrait d'acteur de Rigaud, c'est tout ici. Là-haut, je vais vous montrer une *Bacchanale* de Poussin de derrière les fagots, la *Femme au chien*, la *Fidélité*, de Beaudouin, gendre de Boucher, une *Lucrèce* de Verkolié, élève de Van der Verf, une *Diane* d'Etty, achetée à Londres, le portrait authentique d'Adda Byron, la fille de lord Byron, par Thomas Lawrence ; une très rare ébauche du même. Encore mon buste par Dalou, en plâtre, cette fois. Je n'ai pas celui que m'a fait Rodin, il le retouche en ce moment. Rodin, Dalou, les deux plus grands maîtres de l'époque. *Une fille au bain*... Ah ! elle a une histoire.

— Je vais à Toulouse pour un procès,... naturellement ; un amateur du cru me sert ce petit tableau. On dirait d'un Prud'hon, me glisse-t-il à l'oreille. — Oui, mais ce n'en est pas un. — Si vous l'achetiez, il pourrait le devenir. — Je ris et j'achète. Il est beau. Quelle autre chose importe? Vous voyez, je n'ai plus rien.... Seulement, dans mon atelier, quelques toiles.

Nous reprenons l'escalier sans tenture, tapissé de claires affiches de Chéret, et nous entrons dans le vaste hall, qui sert de cabinet de travail au pamphlétaire. Nulle autre pièce ne peut mieux donner l'idée du remuant et passionné personnage qu'est Henri Rochefort. C'est là qu'il se promène et qu'il se démène, en long, en large, en travers et en biais, pour écrire son quotidien article. Déjà j'avais été frappé de l'absence de livres et de bibliothèque dans l'appartement. Au contraire de plusieurs de ses rivaux en journalisme qui s'entourent jusqu'à l'encombrement de documents imprimés, et brochés et reliés, Henri Rochefort se prive chez lui de ces utiles auxiliaires. Il n'en a plus besoin. Une immense table de chêne absolument nue contre le vitrage, une main de papier, des tableaux aux murs, à terre, sur les canapés, sur les chaises, sur les fauteuils, voilà son home suffisamment outillé.

Mais ces tableaux, quels tableaux ! Une maison de plaisir de Hogarth, un Claude Lorrain qu'on jurerait peint d'hier, une Scène de buveurs de Van Ostade, deux énormes Gillots, Gillot le maître de Watteau, le *Duel dans un bal*, et *Après le Duel*, une scène d'exorcisme de Goya...

— Je suis très bien monté en Goya. Et nos Musées en sont si pauvres ! Dans mon salon, vous avez admiré le portrait topique de l'espada Romero, au premier étage un combat de taureaux dans une bourgade, puis un turbulent *Marché autour de Madrid*. Est-ce assez vivant, ardent, grouillant ? Hein, Serpette, et on nous parle d'impressionisme ! Comme beau mouvement, j'ai encore la maquette des *Etats généraux* de Dalou, la maquette du premier projet qui n'a pas servi. Dreux-Brézé est ici en héraut d'armes ; on fit observer au sculpteur qu'il fallait le représenter en maître des Cérémonies, il recommença la figure. Une belle scène, n'est-ce pas ? et rendue !... Je la ferai couler en bronze... Non, ne regardez pas ces horreurs — et d'un geste de grand seigneur blasé, au milieu de ce luxe quelque peu bohême, d'artiste qui sachant voir ne se soucie pas d'un arrangement sentant l'huile, Rochefort indique un stock de cadres empilés sur une chaise — j'ai été obligé de les emporter dans un lot pour avoir ce paysage de Georges Hugo ; ne les regardez pas, je m'en débarrasserai.

Henri Rochefort ne serait pas le distingué amateur de courses que Tout-Paris connaît, s'il ne possédait plusieurs Géricault et non des moins remarquables. Le cheval du rez-de-chaussée est l'un des plus beaux qu'il soit possible de rencontrer.

— Qu'est-ce que cela auprès de mes Turner perdus ! A Londres, avec deux cent mille francs j'aurais pu gagner quatre millions, oui, à la lettre. Les Anglais ne savent pas chercher, ni par conséquent trouver ; ils n'ont pas le goût de la chose. Un jeune lord qui se marie charge son intendant de lui acheter une galerie de quarante mille livres, parce que c'est bien porté, simplement ; on la lui achète. Une crise survient-elle, il la revend. Il ne l'a jamais, jamais regardée. Tel tableau venant du Mont-de-Piété que j'ai acquis là-bas trois cents francs fut revendu cinquante mille. Ma parole, j'ai fait monter les prix. Et me reconduisant jusqu'au perron, l'habile collectionneur répète :

— Il n'y a qu'en France, voyez-vous, qu'on a vraiment le goût des objets d'art.

Henry de BRAISNE.

A TRAVERS L'EXPOSITION DE TURIN

L'EXPOSITION D'ART SACRÉ ET LES MISSIONS

Dans le parc du Valentino, solitaire habituellement, silencieux sous ses grands arbres séculaires, se dressent côte à côte les édifices nombreux des deux expositions : l'exposition générale et l'exposition d'art sacré. L'entrée de l'exposition générale est à gauche de la grande avenue des tilleuls. Au-delà d'une très belle grille on aperçoit un vaste portique circulaire et dans le fond la colline avec ses bois touffus pleins de fraîcheur et d'ombre. C'est le plus grand charme de l'exposition que cette perspective continuelle des collines au pied desquelles, entre ses rives vertes, coule doucement le Po.

En parlant de l'exposition de Paris de 1878, Victor Hugo a dit : « C'est un immense joujou. » Et d'un mot il a bien caractérisé ces exhibitions qui pullulent aujourd'hui sur le globe et dont se montrent particulièrement friands les peuples de race latine. Je pense un peu à cela en parcourant les galeries de l'exposition générale, fort belles, destinées à l'industrie, à l'agriculture, à la guerre et à la marine, aux machines, aux beaux-arts.

Outre les galeries, il y a une foule de pavillons charmants, nichés dans la verdure du parc, comme p. e. la verrerie de Murano la *Ca'd'oro* où en quelques minutes des ouvriers font éclore sous vos yeux des vases aux formes les plus bizarres, capricieuses et jolies, de petites fioles et de grandes coupes si fragiles qu'un souffle paraît devoir les briser.

Un kiosque est destiné à la Sardaigne, cette île si peu connue et si pittoresque. Il y a toute une intéressante section des italiens à l'étranger avec les luxueux pavillons de l'Inde — de Simla et de Calcutta — de l'Egypte, de Rio Janeiro et de l'Erithrée.

Une galerie d'un grand style est destinée aux souvenirs des guerres de l'Indépendance italienne, et j'ai retrouvé là non sans émotion, une collection de lettres pieusement recueillies sur les soldats français morts à Saint-Martino. Dans le salon monumental des concerts, un orchestre de professeurs exécute les chefs-d'œuvre de l'art classique.

Dans le parc, toutes sortes de jeux sont aménagés ; chemins de fer suspendus sur le fleuve, bateaux-mouches se précipitant dans l'eau, ballons captifs, etc.

Devant l'immense façade de la galerie des machines une foule bariolée s'attroupe autour de la bande musicale. L'exposition reflète dans le Po ses coupoles, ses dômes, les tours crénelées de son château et de son village féodal.

Mais puisque l'espace restreint ne me permet pas de toucher aux détails, de m'étendre sur la foule des choses intéressantes que cette exposition renferme,— le salon à lui seul fournirait ample matière à une étude, car il représente la synthèse de la peinture moderne en Italie, — passons tout de suite à l'exposition d'art sacré qui est la *great attraction* et la vraie nouveauté.

*
* *

En même temps qu'elle fêtait le cinquantième anniversaire de la concession du Statut, Turin célébrait cette année le XVe centenaire de l'institution de la hiérarchie catholique dans le Piémont et le IVe de la réédification de sa cathédrale. De là l'idée d'une exposition sacrée venant ajouter son intérêt à celui de l'exposition générale.

Un comité s'organisa à cet effet présidé par le baron Manno et recruté surtout parmi la vieille aristocratie piémontaise.

Des prélats comme Mgr. Parrocchi et Mgr. Riccardi appuyèrent et encouragèrent cette idée et des coopérateurs intelligents et zélés y apportèrent leur concours.

Ce ne devait être d'abord qu'une grandiose exhibition d'objets appartenant au culte. Elle devait montrer ce que furent à travers les siècles et à l'ombre de l'église, l'architecture, la peinture, la sculpture et les arts inférieurs. Puis une autre idée s'ajouta à la première. Après avoir prouvé ce que la religion catholique a été dans le domaine de l'art, démontrer ce qu'elle fut pour la marche de la civilisation avec ses missions.

Des circulaires furent envoyées aux missions les plus lointaines, et bientôt à côté des édifices destinés à l'exposition des objets d'art on vit surgir la pagode hindoue, le Saint-Sépulcre, la maison mauresque, le bet africain.

Les indigènes arrivèrent aussi, et maintenant l'exposition d'art sacré est la ville œcuménique où se coudoient les hommes de toutes

les races et de toutes les couleurs : Américains du Matto Grosso et de la Bolivie, Chinois de Sciantong et du Shansi, Indiennes de Madras, Nubiens, Egyptiens et Abyssins.

*
* *

La première salle de l'exposition dans la section de l'art sacré ancien est destinée à une collection magnifique de codes avec enluminures et miniatures, appartenant aux archives de l'Etat, aux églises et aux chapitres de la péninsule.

Des codes du IVe siècle pâlis et jaunis par l'âge et importants surtout au point de vue archéologique, on arrive aux volumes du XIIe et du XIIIe siècle dans la pleine floraison de l'art lombard, toscan et flamand.

Après les livres, les objets et les étoffes.

La croix a traversé une longue évolution, dont l'exposition nous offre une riche collection depuis l'époque byzantine jusqu'au XVIIIe siècle. A l'époque byzantine appartiennent deux grands Christ à lame d'argent battu du XIe siècle d'un immense intérêt. Le Sauveur y est représenté la couronne royale sur la tête. Une autre croix remarquable est celle de cristal, fort ancienne, envoyée par la ville de Savone ; une troisième porte le timbre de Sulmona (Abruces) et la signature de l'orfèvre fameux Nicola Gallucci de Guardagriele. Mais la plus importante de toutes est la grande et merveilleuse croix capitulaire de la cathédrale de Cremona qui porte la date : 1478, et la signature d'Ambrogio del Pozzo et d'Agostino Sacchi.

Les reliquaires abondent à cette exposition ; il en est venu de toutes les parties de l'Italie, et parfois c'est de la plus humble église qu'est sorti le plus magnifique échantillon d'art. L'un des plus beaux appartient à l'église de Saint-Petrone de Bologne, avec la signature du Rossetus. Viennent ensuite ceux d'Aoste et de Chieri la petite ville piémontaise au grand passé.

Une vitrine est dédiée aux émaux, et ici une pièce de toute beauté appartenant aux *Frari* de Venise ; un reliquaire en forme de temple ogival de bronze doré, chef-d'œuvre d'orfèvrerie française du XVe siècle. De la vallée d'Aoste — et appartenant à la reine d'Italie — une intéressante et primitive croix en étoffe, qui fut donnée à la souveraine par M. Giacosa, l'écrivain bien connu.

De la vallée d'Aoste encore, la très vieille chasuble de Perloz

où les figures du Christ agonisant, de la vierge et des saints sont également en étoffe, en relief, d'un réalisme brutal et témoignant une finesse d'observation anatomique qui surprend.

Oh les chasubles et les chapes ! Il y en a une foule de toutes espèces et de toutes époques, depuis celle qui appartint à Pie V, jusqu'à celle de Jules II, depuis celle des Frari de Venise coupée dans une étoffe persane d'inappréciable beauté et d'incalculable valeur — jusqu'à celle d'Aoste, du xv[e] siècle, d'étoffe vénitienne lamée d'or.

Viennent ensuite les magnifiques bandes de velours de Gênes du xvi[e], xvii[e] et xviii[e] siècle ; les tapisseries, parmi lesquelles un gobelin appartenant à la vieille cathédrale de Vercelli qui représente — le baptême du Christ dans les eaux du Jourdan.

Et puis partout des devants d'autel qui valent des sommes folles ; l'un des plus remarquables appartient au duc Doria et date du xi[e] siècle. Sur le velours, la scène du crucifiement a été peinte par un artiste flamand de l'école de Lucas de Leyda. Un autre devant d'autel est en gobelin et représente la circoncision de Jésus.

D'autres vitrines se succèdent, renfermant des trésors ; celle qui contient les envois du roi — tous objets du plus haut intérêt pris dans les chapelles palatines, — celle des bronzes, celle des ivoires où se trouvent les précieux diptyques consulaires, dont le plus important remonte aux temps de l'empereur Honorius. Cette vitrine renferme encore un petit coffre de grande antiquité, originaire de l'Orient, peut-être même de l'Inde, dont le christianisme fit un reliquaire ; près du coffre, une *cista nuptialis* où est représenté Orphée apprivoisant les animaux au son de la lyre, ce qui, selon les uns, n'est qu'une représentation symbolique du Christ.

Et puis encore des merveilles, encore des richesses et des plus passionnantes pour le connaisseur ; des dentelles très anciennes d'Angleterre, de Venise et de Flandre ; une mitre de 1100 ; toute une collection d'objets retrouvés dans des fouilles ; une cloche datée de 1071, c'est-à-dire l'une des plus anciennes qui existent, un encensoir fondu avec le procédé dit *à cire perdue*, et remontant au xiii[e] siècle ; les croix d'or de l'époque longobarbe retrouvées dans un tombeau de Pavie et du plus grand intérêt archéologique.

Après ces salles, en viennent des autres qui sont destinées aux tableaux anciens, où se trouvent des Gaudenzio Ferrari admira-

bles, un Luigi Donati de 1507, un polyptique attribué au Lorenzetti.

Une section contient les tableaux modernes et les tableaux présentés pour concourir aux grands prix établis par le roi d'Italie et par le pape.

Enfin, pour que l'art sacré put se révéler sous tous ses aspects, le comité a installé dans la grande église du Sacré-Cœur de Marie un orgue colossal, qui mesure 130 mètres carrés et compte plus de 5.600 tuyaux, sur lequel ont donné les premiers concerts les maîtres Bossi de Venise, Alexandre Guillaume de Paris et Clarence Eddy de Chicago.

***

J'ai fait souvent le tour des galeries destinées aux missions, et j'en suis revenue chaque fois avec une impression plus profonde d'admiration et de respect.

Car ici, ce n'est pas seulement comme dans les autres expositions, le banal étalage de bibelots précieux, le spectacle qui éblouit les yeux, la mise en scène habile.

C'est quelque chose de bien plus grand et de bien plus auguste; c'est la mission chrétienne étendant son influence universelle, c'est l'effort et l'héroïsme de quelques hommes colonisant à eux seuls le monde.

Dans l'édifice destiné aux missions de l'Amérique les envois sont classés dans un ordre géographique ; on commence par l'Alaska pour arriver, après le tour des galeries, à la Patagonie et à la Terre de Feu.

Les objets exposés ont été collectionnés parmi les populations des anciens indigènes, les Indiens autochtones, ces *Antiguos* qui disparaissent un peu chaque jour. Et de tout cela un parfum de vétusté se dégage. Dans aucun musée, je n'ai ressenti comme ici le frémissement de cette vie presque sauvage, dont quelque chose semble être resté attaché à ses armes rudimentaires et féroces, à ces ustensiles grossiers.

Parmi les envois du Canada figurent des massues en pierre, barbarement sculptées et coloriées qui remontent aux temps praecolombiens ; parmi ceux de la Columbia des besaces en paille aux couleurs vives que les femmes portent sur le dos au moyen d'une bande qui enserre le front, et dans lesquelles elles mettent leurs enfants, ce qui est aussi un usage fort ancien et de plus en plus rare.

Les missions italiennes en Amérique — comme dans toutes les

autres parties du monde — sont dues surtout à cet ordre aussi infatigable que modeste des Franciscains. Les Capucins, les Salésiens et les Jésuites représentent le reste. Ces derniers surtout eurent autrefois une grande puissance à Missiones dans le Brésil jusqu'à ce qu'une réaction les en chasse.

L'Equateur est représenté à l'exposition par une riche collection d'objets d'ornement : colliers de gros pépins qui, agités en cadence par les danseurs indiens deviennent sonores, étranges ceintures d'élitres de coléoptères d'un vert marbré d'or. Des instruments aussi : un chalumeau fait de trente-quatre tuyaux ; des armes : massues énormes, javelots, sabres dont la garde est ornée de longues chevelures.

Dans la salle sont espacés les principaux types des indigènes : sauvages Onas de la Terre de Feu recouverts de peaux, Noirs de la Patagonie vêtus seulement d'une ceinture de plume et d'un collier, indigènes du Haut Canada au visage jaune aplati.

Mais l'attention du public se porte surtout sur les indigènes vivants, trois Indiens du Matto Grosso de taille athlétique au visage presque bestial — grosses lèvres, pommettes saillantes, petits yeux bridés et chevelure luxuriante — qui regardent défiler devant eux la foule avec un air moitié stupide et des gloussements amusés.

Une collection du plus haut intérêt ethnographique ferme l'exposition des deux Amériques. C'est une collection d'objets retrouvés par le père Amerano dans les cavernes de la Ligurie, dont l'examen a révélé une étrange analogie entre les mœurs des Liguriens de l'âge de la pierre et les Fuégiens actuels. Parmi les Fuégiens il est en usage de soumettre les cadavres à une macération de plusieurs mois, jusqu'à ce que le squelette soit complètement mis à nu. Alors on teint en rouge les os du mort, surtout ceux de la tête. Le même usage peut se constater sur les os humains retrouvés par le père Amerano dans la *Grotte de la Fée* près de Finale.

Ainsi à l'intervalle de plusieurs milliers d'années l'humanité se recommence toujours identique, toujours pareille.

Nihil sub sole novum...

*
* *

L'édifice destiné aux missions de la Palestine a été copié exactement sur le Saint-Sépulcre de Jérusalem. Le drapeau des Croisés

avec ses cinq croix rouges sur fond blanc flotte au sommet de la tour.

Une première salle dans cet édifice est destinée aux conférences religieuses ; c'est une salle très belle avec une superbe décoration or sur bleu, dont on pense avec regret qu'elle va disparaître dans quelque mois.

La mission franciscaine de Jérusalem a pour son titre *la Sainte Garde* (*la Santa Guardia*) parce que la garde des lieux saints lui est dévolue.

Des meubles magnifiquement travaillés en marqueterie, des kandjars reluisants, des ivoires, des narghileh, des tissus aux couleurs vivaces remplissent les vitrines.

En haut une suite de tableaux de Gaidano rappelle les épisodes les plus marquants de l'histoire de la mission franciscaine, à travers toutes les épreuves, tous les martyrs et toutes les luttes.

Une vitrine renferme une collection d'un immense intérêt. Ce sont les fac-simile de tous les firmans des sultans ayant trait aux franciscains, depuis celui de Melek-el-Kamel, sultan de Damiata, de qui S. François obtint les premières franchises.

Ils mériteraient à eux seuls un volume, me dit le professeur Ernest Schiaparelli, le modeste savant piémontais à qui revient le plus grand mérite de cette exposition des missions.

Au fond de la salle se trouve la collection complète des vases appartenant à la pharmacie de *la Santa Guardia*. Toutes les nations d'Europe ont concouru à former cette pharmacie, toutes les dynasties royales y sont représentées. Quelques-uns de ces pots remontent à la France de S. Louis, et aux premiers ducs de Savoie.

Après le S. Sépulcre vient l'édifice réservé aux missions ottomanes avec ses arabesques délicates et multiformes, ses briques émaillées, et l'arc outrepassé, caractéristique dans l'art arabe.

Dans les vitrines s'étalent les magnifiques *galabie* blanches, les *bafte*, vêtements des femmes égyptiennes recouverts de broderies d'argent et d'or.

Ces broderies, les jeunes égyptiennes les exécutent devant nous, sans aiguille, en enfilant directement le fil métallique dans le tissu transparent. Elles font aussi des ouvrages européens, des broderies sur la baptiste blanche qui sortent immaculées de ces petites mains noires, patiemment dressées par des religieuses. La mission

de l'Egypte est une mission franciscaine qui compte au moins trois siècles.

Elle fut fondée par des moines qui, après d'héroïques efforts, avaient dû renoncer à s'étalir dans l'Abyssinie. Ils revenaient donc en Europe descendant le cours du Nil et ce fut un hasard qui les arrêta dans la Haute-Egypte, à Ackmim, où ils fondèrent leur première maison.

Bientôt ils se répandirent dans tout le reste dupays, et maintenant ils ont des institutions partout : à Louqsor (Thèbes), au Caire, à Alexandrie, à Syout. Ils ont fondé des écoles, des hospices pour les orphelins.

« Mais maintenant, me dit tristement le Père Athanase, supérieur à Louqsor qui m'accompagne dans ma tournée, personne ne nous aide, personne ne nous soutient ; nous n'avons pas d'appuis, pas d'argent. Malgré tant d'efforts, tant de sacrifices et de peines, nous ne sommes pas sûrs du lendemain, nous ne savons pas si nous récolterons ce que nous avons semé. »

Je songe à cet apostolat des Franciscains qui depuis sept siècles, a répandu tant de clarté et d'amour dans le monde, qui ne compte plus ses martyrs et mon cœur, comme devant l'agonie de tout ce qui est beau et grand, se serre de tristesse à ces mots.

Les indigènes conduits de l'Egypte ont tous l'aspect fort intelligent. Ils parlent parfaitement l'italien, le français et quelques-uns l'anglais.

Les filles sont toutes des coptes, la plupart de Thèbes. Je regarde pensivement les doux yeux noirs et profonds, la pâleur ambrée de leur teint sombre, tandis que la religieuse me montre leurs cahiers. Je vois des problèmes de géométrie à côté des themes de géographie et des extractions de racine cubique. Et sur les couvertures des cahiers, — les cahiers à deux sous qui ont traînés sur nos bancs et que nous tous avons remplis de nos griffonnages — de longs noms sonores et harmonieux comme des vers....

*
* *

Une autre mission, celle de l'Erythrée. Quarante enfants, tous noirs, les pieds nus, les garçons enveloppés de grands linges blancs, emplissent le *bet* tapissé de nattes et de stores.

Celle-ci est peut-être la plus rude, la plus difficile, la plus

ingrate des missions. Les religieuses me parlent lentement, doucement, de cette terre sauvage, au climat maudit, aux usages atroces, à l'incurable barbarie.

Elles me racontent les longues étapes sur le dos des mulets par des chemins non frayés et épouvantables. Elles me parlent des enfants qu'on jette à leur porte à demi martyrisés, des esclaves qu'elles rachètent, qui ont été traînées pendant des mois à travers le désert, perdant en route la moitié de leurs compagnes moins résistantes.

A celles-ci aussi, après en avoir fait des chrétiennes, on apprend l'italien, l'arithmétique, la couture.

Elles sont intelligentes, mais si paresseuses, et puis pas très franches, souvent cruelles. « Elles ne s'affectionnent pas ou du moins très rarement. Des fois nous les croyons attachées à nous pour la vie et puis pour un rien elles nous quittent. »

Pourtant quelques-unes embrassent l'état religieux. J'apprends que dans la Colonie — à Cheren je crois — il y a un séminaire avec plusieurs séminaristes.

Ce furent les franciscains qui les premiers, il y a plus de trois siècles, tentèrent de pénétrer dans l'Abyssinie. Mais repoussés, comme je l'ai dit tantôt, massacrés par les coptes, ils durent renoncer à une entreprise qui leur coûtait tant de sacrifices sans aucune utilité.

Après plus de deux siècles les Lazaristes eurent la chance de pénétrer dans l'Abyssinie et d'y commencer leur apostolat et ce n'est que tout dernièrement que les capucins ont été substitués aux Lazaristes.

Le plus vaillant apôtre de la mission italienne en Afrique fut le cardinal Massaja dont la blanche statue se dresse dans l'ombre du *bet*. En face est accroché le portrait d'un autre champion de cette noble cause, une victime, celui-là, Monseigneur Comboni.

Plusieurs vitrines renferment des objets nombreux. Très importants surtout les envois du Congo, armes, fétiches, ornements : La zagaïe du Niam-Niam, les grands couteaux de Kassaï, la trompe de guerre provenant du Haut-Huellé ; et puis toutes sortes d'armes étranges recourbées comme des faucilles, des arcs gigantesques, des lances, des boucliers faits d'osier. Et tout cela parle à la fantaisie d'un peuple guerrier et farouche, fait pour se battre.

Les dépouilles d'autres peuples du haut Nil — Bazi, Denka, Sciuli, Scilluk — remplissent les vitrines suivantes : robes de

Dervish aux couleurs éclatantes, instruments de musique qui ressemblent à des lyres, armes, projectiles de toutes espèces. Les ornements n'ont plus aucun cachet de grandeur, ce ne sont que verroteries coloriées et coquillages, quelque chose de très primitif, de très barbare.

Une tente a été destinée à l'Océanie, une tente faite avec une étoffe d'écorce d'arbre pareille à celles des indigènes de la Malésie. La plus grande partie des objets qu'on remarque dans cette section a été envoyée par le père Salerio, un missionnaire détaché qui a séjourné, pendant de longues années dans la Nouvelle Guinée.

Dans ce coin évocateur des îles lointaines on se sent de plus en plus transporté vers l'inconnu.

C'est une sensation qui vous prend devant les instruments de musique aux formes inconnues, que portent dans leurs danses les indigènes de Woodlack, devant ces *tum* sorte de tambours longs et étroits, devant ces robes qui consistent dans une ceinture d'herbe et de feuillages, devant ces ornements en plume de casaor dont les hommes se parent le front et les bras en allant à la bataille.

*
* *

Après quoi nous arrivons à la pagode hindoue, une pagode très belle en laque rouge, fouillée, sculptée, recouverte de dorures, avec ses blanches chimères gardant l'entrée.

Au rez-de-chaussée se trouve l'exposition des missions chinoises, au-dessus celle des missions de l'Inde.

En bas de graves Chinois se promènent lentement avec leurs longues queues, leurs yeux qui semblent toujours se moquer.

Je me demande quelles pensées se forment dans ces têtes organisées si différemment des nôtres, de quel œil ils nous voient.

Trois des Chinois sont séminaristes, ils vont recevoir les ordres dans un an ou deux.

« Maintenant, me dit l'un d'eux, nous étudions théologie » et je l'écoute parler italien de son accent indéfinissable.

Au premier étage une lumière discrète, tamisée, filtre à travers les vitres et tombe dans la pagode. De petites Indiennes, toutes noires, les cheveux de jais retenus par une plaque d'or, le nez et les lèvres percés de bagues, nous regardent pensivement. Et comme il suffit de si peu à l'homme pour bercer sa fantaisie, deva t

nos yeux s'évoque la vision de cette Inde, si pleine de mystère et de charme, de Bénarés aux quatorze cents temples étagée aux rives du Gange, de Calcutta nonchalamment magnifique sur les bords du Hougly.

C'est de là que sont venues les idoles bouffies et somnolentes accroupies sur leurs jambes, les casques damasquinés et les soies aux reflets éclatants, de là-bas les aériens tissus des jungles de Tussor aux broderies d'argent et d'or qui font songer à un pays de volupté, dans une chaleur énervante, sous un ciel trop bleu.

Les religieuses de cette mission appartiennent à un ordre français, celui des Missionnaires franciscaines de Marie.

Elles sont charmantes dans leurs robes blanches, sous leurs longs voiles blancs qui apparaissent et disparaissent dans la clarté voilée de la pagode.

Cet ordre fut fondé en 1876 à Ootacamund dans les Indes (présidence de Madras) par quelques personnes pieuses, et il se rattache au troisième ordre de S. François — l'ordre séraphique — dont il a adopté la Règle.

J'ai eu l'honneur d'être présentée à la Mère Générale des Franciscaines de Marie, sœur Marie de la Passion et de causer longuement avec elle. Comme presque toutes les religieuses elle est française ; son regard brille d'intelligence et de vie. Elle a été de longues années dans l'Inde et elle a conservé un souvenir attendri de ce pays enchanteur, des montagnes verdoyantes du Wilghery à l'ouest de leur maison d'Ootacamund, des pagodes mystérieuses aux héros fabuleux enfermées dans la profondeur des forêts inviolées. Elle se souvient aussi de la cruauté horrible des femmes indiennes, des petites filles qui venaient toutes tremblantes se réfugier dans leur maison pour fuir des mères dénaturées.

Elle me raconte — le regard étincelant de fierté et de joie — les progrès de leur mission. Il n'y a pas encore vingt-deux ans que la première maison fut fondée et elles sont aujourd'hui trente-neuf dans Ceylan, dans la Chine, dans le Japon, dans le Congo, dans le Mozambique. Avec orgueil elle me montre une de ses religieuses, une Soudanaise, dont le visage d'ébéne brille sous les voiles blancs ; et enfin elle me dit le prodige de charité, l'œuvre étonnante, invraisemblable chez ces jeunes femmes si belles, si fines : la cure de la lèpre.

Ah ! cet héroïsme plus grand que celui du martyr, cet effort

surhumain, cette seigneurie acquise sur toutes les fibres sur tous les nerfs qui empêche de reculer, d'hésiter devant les plaies atroces, devant ces stigmates de dégénérescence et d'horreur !

« Et aucune ne se refuse, toutes acceptent ? »

« Non pas. Nous n'acceptons pas, nous demandons, toutes »

Ah ma mère ! plus d'une fois je vous assure, une émotion m'a fermé la gorge tandis que vous parliez, et lorsque je suis partie je ne sais quel ridicule respect humain m'a retenue de vous baiser humblement la main...

J'ai vu les photographies de la léproserie de Mangalore dans le Canada et de Mandalay dans la Birmanie ; j'ai vu les groupes des malades dévorés par les plaies affreuses, déformés, horribles.

Plus loin les petites indiennes gazouillaient doucement entre elles. Celles-là ne parlent pas le français ni l'italien ; elles conservent leur idiome qui sied bien à leurs lèvres d'un rouge violent.

De leurs mains diaphanes les religieuses caressaient les petites têtes noires aux tresses de jais « Bien souvent, oh bien souvent, me dit une religieuse, nous ne les recueillons que mourantes, à peine à temps pour leur administrer le baptême. Les autres nous les élevons et nous apprenons leur langue, pour leur apprendre notre foi. »

De quel pouvoir disposent donc nos missionnaires, je songe à part moi en m'éloignant, pour obtenir de pareils résultats et pour prendre un tel ascendant sur des individus si différents de nous, sur ces âmes si fermées, si déroutantes. J'ai exprimé cet étonnement aux trois religieuses franciscaines de l'Egypte. — Mes paroles les ont un peu surprises, je crois qu'elles ne les ont pas parfaitement comprises « Comment ? mais c'est assez simple. On ait ce que l'on peut, et le bon Dieu fait le reste. »

Et c'est avec simplicité que ces apôtres marchent à une tâche devant laquelle les intellectuels, les cérébraux, reculeraient découragés.

C'est ainsi qu'ils s'en vont à travers toutes les difficultés, animés par le désir énivrant de planter la croix plus loin, toujours plus loin. Car c'est là avant tout le grand but et le magnifique espoir.

B. ALLASON.

LETTRES

SUR

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Cettigné, le 15 juin 1898.

La première impression d'une physionomie, la préface d'un livre, le portique d'un temple, la frontière d'un pays, vous donnent parfois des aperceptions brusques et généralisatrices d'un ensemble encore ignoré. Plus tard, après une entière connaissance de la personne, du livre, du monument, du pays, vous ne pouvez mieux résumer ce que vous avez lu et connu qu'en formulant votre première impresssion.

Il en est pour moi ainsi du Monténégro.

Lorsqu'on a longuement contemplé l'immense et merveilleux panorama des bouches du Cattaro, que les yeux ravis ont fouillé en tous sens les sinuosités des chaînes de montagnes qui apaisent et retiennent en leur coupe profonde les flots souvent agités de l'Adriatique ; lorsque, vus de plus loin, les crêtes et les mamelons se profilent dans l'amoureux enveloppement d'une lumière bleutée, ou qu'ils se veloutent de verdure claire ; lorsqu'on a, d'un regard extasié, parcouru les plans gradués qui descendent au bord des eaux, qu'on a épuisé cent expressions admiratives sur l'élégance du dessin, sur l'harmonie des couleurs d'un tel tableau ; lorsqu'on a suivi et embrassé, dans le sens charmé du mot, le contour des rives où se posent les villages, les bourgs, les villas, les châteaux, les habitations rustiques ; lorsqu'enfin on a jeté un dernier regard sur cet ensemble dont la beauté défie toute description, alors on a devant soi les derniers lacets — les serpentines comme on les appelle — de la Montagne noire.

Tout à l'heure, les bouches du Cattaro s'ouvraient toutes grandes, ici nous entrons dans l'enserrement d'une masse rocheuse, tourmentée, saisissante, d'une puissance colossale imprévue.

Derrière nous, l'épanouissement de la gaie nature, avec ses proportions esthétiques. En face et devant nous, la disproportion gigantesque entre la nature et l'homme, disproportion qui deviendrait écrasante, presque douloureuse, sans le sourire à demi caché qui sort de toutes les crevasses, de toutes les anfractuosités en fleurs innombrables : genêts d'or embaumés, brillant sous la blancheur des pierres et sous le bleu intense du ciel, sauges pâlies d'un mauve infiniment doux et de senteurs violentes, bouillons blancs plus humbles, moins richement dorés que le genêt, chardons empanachés de rouge, hauts et fiers dans leur touffe d'un gris poussiéreux, puis, dans le roc brûlé, tout à coup, une énorme touffe aux fleurs semblables à des bluets, puis encore des aubépines des rosiers sauvages où l'on compte plus de pétales odorants que de feuilles.

La Montagne noire, malgré ce dernier sourire des fleurs, est austère, solennelle. Tous ses aspects ont de la grandeur. L'entassement des rochers prodigieux n'a cependant rien de chaotique ; il y a de l'ordre dans ces masses de pierres amoncelées. Elles semblent posées par Dieu pour l'escalade, et donnent l'idée de l'ascension plus que de l'abîme.

Point de gouffres béants au pied de ces pics dont la hauteur est vertigineuse, pas un abîme. Des fonds dans lesquels s'épargne et s'accumule l'humus pour la culture et pour la verdure. L'homme s'y abrite ; il y trouve des nids, et rien n'est curieux et doux à voir comme ces terres qui se sont amassées dans le creux des roches et se limitent par elles en petits champs quelquefois minuscules. Il y en a qui ressemblent à des corbeilles dans un grand parc de pierre

L'homme qui passe au milieu de ces altitudes plutôt amies que dominatrices, plutôt gardiennes de sa sécurité, doit être à la fois souple pour mieux les escalader ; grand de la plus haute taille, pour ne pas être trop écrasé par ce qui l'encadre ; il doit être jaloux d'une indépendance que, malgré son petit nombre, il peut défendre dans ce dédale ; indompté, parce qu'il a un pays inaccessible ; vaillant, parce que la rudesse des choses, l'âpreté du climat ne lui permettent pas la mollesse ; sobre, parce que la nature est pour lui avare de richesses.

La montagne infertile inspire au montagnard une passion d'autant plus intense que lui seul sait l'aimer. On ne la lui dispute pas morceau par morceau, comme les plaines facilement parcourues. Elle le protège et il la protège jalousement ; il en est fier et il veut qu'elle soit fière de lui. Les montagnards, en général, sont plus soignés dans leurs costumes que les gens des basses terres. Au Monténégro le costume est orné, il semble, en raison de la nudité de la montagne. Sur les routes blanches, dans les rues des villages et des villes, les Monténégrins passent, vêtus de longues redingotes d'un blanc très doux qui se nuance de bleu pour la toilette de cérémonie ; ils portent de grands gilets rouges brodés d'or, d'amples pantalons sombres, des bottes hautes ; leurs pistolets sont toujours chargés dans de larges ceintures. Est-ce que la guerre sainte, la défense du frère chrétien, du frère serbe et slave, ne peut pas les enlever à leur foyer à chaque heure ? La coiffure monténégrine, la *capa* qui abrite si peu leur visage bronzé, a les bords noirs pour marquer le deuil de la grandeur passée du grand empire serbe ; en forme de demi soleil bordé d'or, une étoffe rouge est posée sur la calotte de la capa. Un N et un I — (Nicolas Ier) sont brodés en épaisse tresse d'or. Le rouge, c'est le sang versé pour la conquête de l'indépendance ; le demi-soleil, c'est l'aube des temps futurs, l'espoir du soleil entier.

Les Monténégrins ont à la fois la fierté mélancolique d'un grand passé, l'espoir des possibilités d'un grand avenir sous l'égide de la puissante sœur slave, de la Russie. Imagine-t-on ce qu'est un peuple qui vit à la fois dans la passion du passé et dans celle de l'avenir ?

Un Monténégrin s'entretient sans folie de l'idée que cent mille de ses frères valent un million de Turcs ; cent faits immortels de son histoire le lui prouvent. S'il s'éloigne de sa maison, dès l'âge de seize ans, il emporte son fusil et sa provision de cartouches, la guerre sainte pouvant l'appeler sans qu'il ait le temps de rentrer chez lui. La guerre ! tout Monténégrin doit la faire, tous partent, et le Prince lui-même tant adoré, tant obéi, ne pourrait mobiliser une partie de son peuple et laisser l'autre dans ses foyers. Ce que nous appellions en 1870 les *Pantouflards* sont à tout jamais inconnus dans la Montagne noire. Il y a des troupes de seconde ligne, il n'y a pas de réserve. Ecoutez ces hommes rassemblés, ce chanteur raclant les doubles cordes de sa monotone et pourtant excitante guzla, cet aveugle entouré d'enfants. Tous parlent du Turc

maudit, massacreur éternel du chrétien, du métropolite Danilo Ier fondateur de la dynastie, sous le règne duquel les Turcs furent à leur tour massacrés et chassés, une nuit de Noël. Ils redisent la mort miraculeuse de Pierre Ier dont le corps à cette heure n'est pas encore décomposé et qui, une fois l'an, peut être contemplé par les fidèles. Pierre II, le grand poète et l'habile politique a ses légendes, il protège Cettigné du haut du Lovschen où il repose. Le Prince Danilo II est peut-être celui qui occupe la plus grande place dans les récits et dans les chants populaires. Il unifia les clans monténégrins, les délivra de leurs tyranniques chefs, comme fit Louis XI des grands feudataires ; il sécularisa les pouvoirs et les divisa, donnant ainsi au pouvoir religieux plus d'autorité, au pouvoir civil plus de force.

Le plus grand fait d'armes qu'on puisse citer depuis les temps modernes est celui du monastère d'Ostrog. Le voïvode Mirko, père du Prince Nicolas, défendit contre 17,000 Turcs la chapelle du monastère avec quatorze héros, parmi lesquels étaient ceux qu'on a appelé les neufs aigles. C'est d'une aire, en effet, que pleuvaient sur les Turcs les balles, les pierres, tout ce qui pouvait tuer l'assiégé maudit. Le voïvode Mirko avait à lui seul tiré en un jour, visant à coup sûr, sept cents cartouches. Lorsque le prince Danilo, son frère, le retrouva après la délivrance il était méconnaissable, noir de poudre, les joues enflées.

Ce fait, qui ne date que de 1853, a toutes les proportions d'une légende. J'y reviendrai comme à l'un de ces récits qu'on ne saurait trop conter pour fortifier le courage des faibles.

Le vainqueur d'Ostrog, le voïvode Mirko, est le père du Prince actuel, de Nicolas Ier. Jusqu'au règne de ce dernier, les neveux succédaient à leur oncle qui était en même temps métropolite et Prince régnant. Danilo a donc été le dernier métropolite, et son neveu Nicolas Ier a pu établir l'ordre de primogéniture réelle, et ce sont ses fils qui lui succéderont.

Le Monténégro est d'un autre temps que notre temps ; il y règne un esprit, il s'y forme des jugements autres que les nôtres. Les montagnes qui l'enferment lui gardent un caractère aujourd'hui disparu. Honneur, courage, sacrifice de soi à ses frères de race ont la même signification qu'avant le règne néfaste des indifférents, des égoïstes. Le même enthousiasme qui animait aux croisades les grands pourfendeurs d'infidèles, celui qui a fait surgir tous les héros de l'indépendance anime encore les âmes monténégrines.

Demain on trouvera, dans la famille princière elle-même, des Danilo et des Mirko, et dans le peuple de pure race serbe, des Krabievitch, des Miloch Obilitch.

Le Prince Nicolas résume et incarne en lui, et ses aïeux, et son peuple, et sa race. Grand souverain d'un petit pays, comme on le désigne en Europe, qui ne rend justice à sa sagesse, qui n'admire sa loyale franchise, qui n'a foi dans son héroïsme ? Sa grande figure apparait haute comme son nid d'aigle. On le sait, avant de l'avoir vu dans son aire, politique ferme, ne se laissant entraîner par aucun des emportements de son peuple, mais prêt à l'entraîner lui-même à travers tous les obstacles, s'il juge le moment venu

Au Monténégro subsiste le dernier exemple, en Europe, du régime absolutiste patriarcal, et l'on peut constater, qu'en raison des circonstances locales et de l'esprit de justice du souverain, ce régime est à la fois bienfaisant et populaire.

L'étude approfondie faite par lui de ses sujets l'a conduit, pour leur plus grand bien, à être leur père plutôt que leur Prince. Obéi, non pas aveuglement, mais absolument, par une petite nation qui le reconnait supérieur à elle-même, sa domination est sans exemple, parce qu'elle est morale et matérielle. Il gouverne sans contrôle les affaires de l'Etat au dehors ; il juge au-dedans, et en dernier ressort, des démêlés d'intérêts de ses sujets. Ce qu'il fait est bien fait, même au détriment de l'un d'eux. Il n'admet pas d'avocat, lui-même interroge et provoque les réponses. S'il double une peine venue en appel devant lui, le plaignant se déclare satisfait, parce que, d'un mot, le Prince lui a prouvé qu'il était dans son tort. La loi est chose générale et brutale qui se soucie peu de découvrir les mobiles de chacun ; jugeant surtout le fait accompli, l'exécution, le Prince Nicolas cherche plutôt à pénétrer les mobiles de l'acte, et il y parvient avec une clarté qui touche à la divination. « Tu voudrais me faire croire ceci ; tu te persuades que j'admettrai cela, dit le Prince au plaignant ou à l'accusé, eh bien voilà ce que tu convoites, voilà pourquoi tu as commis ce crime. » — Et le coupable ou le plaignant s'incline, se soumet à l'arrêt, quel qu'il soit, forcé de le reconnaître juste.

Le regard du Prince est extraordinaire ; d'abord il plane sans se fixer, puis tout-à-coup il fond sur le vôtre et malheur aux hypocrites, aux flatteurs ou aux menteurs ; ils sont vite pénétrés de part en part. Le Prince Nicolas est l'un des hommes que leurs facultés désignent le plus pour gouverner. Il juge avec une promptitude

qui lui laisse le loisir de tout connaître ; il voit si clair, si net qu'il n'a aucun besoin de développement dans ce qu'on lui expose. L'instantanéité est l'une de ses plus précieuses qualités. On le sent si bien qu'on s'interrompt soi-même au beau milieu d'une phrase en causant avec lui, considérant le reste comme inutile. Je plains ceux de ses ministres qui seraient phraseurs ; il est vrai qu'il les guérirait vite de ce qui n'est pas l'extrême précision.

Disons en passant que le Prince Nicolas ne change jamais les membres de son cabinet. Ils sont titulaires à vie. Comme le Prince sait tout, se souvient de tout, connaît tout, retient tout, le même ministre n'a pas à perdre de temps, et à en faire perdre à son souverain, pour l'explication renouvelée de ce que tous deux savent.

Le résumé, l'idée générale, la conclusion, voila ce que cherche et qu'exige le Prince Nicolas. Les faux-fuyants, les ruses, le machiavélisme, n'ont rien à faire avec un tel esprit.

D'une générosité de cœur admirable, un trait, plus qu'une argumentation allongée fera connaître le Prince. Dans l'une de ses conquêtes d'une ville sur les Turcs, le Prince Nicolas avait naturellement dépouillé de ses droits de gouvernement une ancienne famille musulmane vassale de la Turquie. Comme dédommagement, il donna à l'un des membres de cette famille une haute situation de confiance comme aide de camp auprès de lui. Son entourage et son peuple orthodoxes s'étonnèrent et souffrirent de cette faveur. Le Prince en jugea la dite faveur plus grande, espérant que le favorisé la comprendrait ainsi, lui aussi ; mais le musulman nourrissait une haine profonde contre son vainqueur et songeait à l'assassiner.

Un jour que le Prince était seul avec son aide de camp musulman sur la route de Cattaro ; un orage violent éclata. Pas un ami sur la route. L'aide de camp se dit que le moment ne serait jamais plus favorable pour accomplir son projet. Le Prince, qui conduisait, descendit de voiture, et remit les rênes à son aide de camp, à l'instant même où celui-ci allait se saisir du pistolet que les Monténégrins portent toujours à la ceinture. A ce moment, le Prince se tourna vers le Lovschen où repose le fondateur de sa dynastie, et déchargea en l'air les six coups de son propre pistolet. Ainsi désarmé, il remit l'arme à son aide de camp.

« Maintenant fais ce que tu voudras », lui dit-il. L'aide de camp sauta à terre et baisant les genoux de son Prince, la voix pleine de sanglots : « Pardon, s'écria-t-il, vous avez lu dans ma criminelle

pensée ; à vous, Monseigneur, de faire de moi ce que vous voudrez. »

Le Prince pardonna, et depuis il n'a pas de serviteur et d'ami plus dévoué.

La vie du Prince Nicolas est une longue suite d'actes de grandeur, de dévouement à son peuple ou de courage. Son esprit se plait à toutes les recherches, à toutes les études, s'abandonne à toutes les inspirations. Il est poète comme l'était son aieul Pierre II.

Une tragédie, devenue l'œuvre maîtresse du Prince, *l'Impératrice des Balkans*, a commencé par être une fantaisie faite pour être jouée par des officiers au camp ; puis, peu à peu, elle s'est agrandie, et elle est aujourd'hui l'épopée slave de la Montagne noire. Le Prince Nicolas est un grand poète, plus qu'un simple dramaturge. La forme de ses vers est d'une beauté parfaite. Sa conversation, lorsqu'il lui plait, est celle d'un lettré, il aime la littérature française et sait le dire. Combien de jugements profonds et de paroles flatteuses je rapporte pour mes amis écrivains, pour ceux surtout qui n'excluent pas le patriotisme de leur inspiration et de leurs œuvres. Pourquoi Alphonse Daudet n'est-il plus là pour entendre ce que le Prince m'a dit et m'eut chargé de lui répéter ! Et que de belles choses sur Victor Hugo, sur Coppée, sur Déroulède et ses *Chants du soldat* !

Le Prince a l'âme militaire ; dans tous les engagements il suit le drapeau qui marche en tête de l'armée, l'*alaibariak* donné au Monténégro par les femmes serbes, et qui porte à son envers le mot tchèque « ne vous rendez pas ! ». Le drapeau monténégrin, comme le drapeau russe, comme le drapeau français, a les trois couleurs, le bleu, le rouge et le blanc.

Qu'il est noble et fier le mot du Prince Nicolas à l'Empereur d'Autriche aux bouches du Cattaro.

François Joseph regardait la Montagne noire.

« Vous demeurez bien haut, mon frère, dit l'Empereur.

— C'est vrai, répondit le Prince, on m'a pris la terre, on m'a pris la mer, je n'ai plus que le ciel.

C'est tout près du ciel, que celui qui est le plus dépouillé fait, en proportion de sa puissance, la plus grande figure parmi les souverains d'Europe.

L'armée est véritablement splendide. On ne peut imaginer quel est l'aspect d'un défilé militaire à Cettigné. Le service n'est que de quatre mois, mais on travaille ferme de 5 heures du matin à

7 heures du soir. L'époque de la vie où le Monténégrin fait son service, est la plus belle de sa vie. Jamais soldat ne fut plus joyeux. Bien nourri, bien instruit, il sait déjà lire et tirer, lorsqu'il arrive au régiment. Aussi sa formation est-elle rapide. Non seulement le Prince régnant prouve chaque jour à l'armée sa sollicitude, mais le Prince héritier s'en occupe avec ardeur. L'armée monténégrine, si elle avait à être conduite à la bataille, le serait par des chefs vaillants et de valeur exceptionnelle. Son culte passionné pour la patrie, sa foi en son église donnent à chaque soldat monténégrin une sorte de mission sainte qu'il comprend et qu'il accepte fièrement. L'heure de la prière du soldat monténégrin, sur la place d'armes, est fort belle. Un officier lit à haute voix le *Pater* ; les soldats se frappent la poitrine, font le signe de la croix et répondent avec une onction que leur envierait un petit clerc.

Nullement difficile à gouverner, le peuple monténégrin devient de plus en plus soumis, à mesure qu'il a plus de connaissance. Et cette soumission n'est pas de la banalité, surtout quand il s'agit de venger les frères serbes quittant la frontière turque pour se réfugier en territoire monténégrin. Ah, qu'ils frapperaient volontiers le Turc maudit ; l'arme est prête, mais il suffit qu'on dise : « cela ferait de la peine au Prince ! » pour que pas une balle ne parte. Tous les Serbes considérent Nicolas Ier comme protecteur, et c'est toujours sur son territoire qu'on se réfugie. Quelle plus belle louange pour donner à une figure son dernier trait que de répéter, ce que j'ai dit au début, que Nicolas Ier incarne toute sa race.

Nicolas Ier a auprès de lui des hommes d'un grand mérite dont il sait reconnaître la valeur. Le premier est S. E. le voïvode Bozo Petrovic Niegoch, Président du conseil et ministre de l'Intérieur. C'est un héros. Pendant la dernière guerre contre les Turcs, il a enlevé d'assaut, avec une poignée d'hommes, la ville d'Antivari à l'arme blanche. Bozo Petrovic Niegoch a été longtemps un très brillant diplomate. Ses collèges de Vienne se rappellent son élégance et par dessus tout sa finesse. On n'a pas oublié qu'il fut proposé par les Puissances comme gouverneur de Crète ; mais le Prince Nicolas voyait, dans cette acceptation de son Président du conseil et cousin, une sorte de pression de la part des Puissances, dans une question de nationalité.

M. Beziécé, ministre de la Justice à Cettigné, est correspondant de l'Institut ; c'est un homme très remarquable, lui aussi, dévoué au Prince jusqu'à la mort. J'en pourrais citer d'autres encore, le mi-

nistre des finances, celui de la guerre, le ministre des affaires étrangères, tous sont remarquables.

J'ai rencontré à Cettigné M. Ranco Taitsitch, ex-député d'un siège gardé 20 ans, de Roudnitchki Okrong. C'est auprès de lui que je me suis renseignée sur la situation politique en Serbie. Depuis les scandaleuses élections qui ont eu lieu, M. Ranco Taitsitch habite le Monténégro, pour échapper, comme tant d'autres, aux persécutions du roi Milan. A force de tortures, d'illégalités, l'ex-roi, aidé de M. Vladan Georgewitch, est parvenu à faire élire toutes ses créatures, et quelles créatures ! les siennes d'abord, devenant par là même celles de l'Autriche. La majorité radicale des membres de la Skoupchina a toujours été considérable. En cette nouvelle consultation, les radicaux ont *une* voix ! *une* seule ! Si les élections eussent été libres, me dit M. Taitsitch, les gouvernementaux n'auraient pas pu, toutes leurs forces réunies, grouper plus de dix voix. Ils en ont deux cents ! Le seul radical nommé est un député d'Ugisté, ville ou est né le roi Milan. Il n'a pas osé là, dans l'évocation des souvenirs de son père et de sa mère, commettre le crime de lèse souveraineté du peuple, comme il l'a commis partout ailleurs sans un scrupule.

Entre autres façons d'agir du roi Milan, il y a un trait qui se renouvelle sans cesse et qui est d'un escamoteur éhonté.

Depuis le trop célèbre retrait de la constitution en Serbie, le Roi Milan a établi un code télégraphique, dans lequel l'article 15 se distingue ; qu'on en juge !

Tout employé du télégraphe a le droit de refuser une dépêche, et de la renvoyer au signataire. Imagine-t-on, en temps d'élections, un employé renvoyant par la poste un télégramme urgent qu'il faut ou refaire, ou essayer de porter dans une ville voisine. L'urgence n'existe plus, quand la dépêche est réexpédiée et reçue.

A Cettigné je ne sais rien que ce que disent les obscures dépêches qui m'arrivent sur l'Amérique, l'Espagne, l'Autriche, la Hongrie. Nous en parlerons dans quinze jours.

Juliette ADAM.

Céttigné, le 19 juin 1898.

P.-S.— Plus on pénètre dans le détail du soi-disant réglement des difficultés orientales qui a nom le *Congrès de Berlin,* plus on a

conscience de la malfaisance systématique qui y a présidé. Ce qu'ont voulu l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, après que les victoires de la Russie avaient livré la Turquie à une influence unique qui lui eût imposé le respect des populations slaves et chrétiennes des Balkans, c'est, méthodiquement, organiser la possibilité de troubles futurs. La frontière du Monténégro, où ces derniers jours les incendies et le pillage ont recommencé, a été délimitée de façon à ce que des conflits surviennent sans cesse. Qu'on en juge!

Une tribu de pure race serbe, celle des Vasoyevitch, a été coupée en deux arbitrairement par le congrès de Berlin. La veille, tous étaient de même nationalité, le lendemain, les uns étaient Monténégrins, les autres Turcs, de sorte que chaque fois qu'un Vasoyevitch sous la domination de la Turquie était maltraité, chaque fois qu'un village était incendié, tout Vasoyevitch monténégrin souffrait, se révoltait et pouvait apporter aux troubles l'appoint que l'Angleterre, l'Allemagne ou l'Autriche pouvait à tel ou tel moment désirer. La partie du territoire Vasoyevitch restée au Monténégro a pour capitale Andrievitz, et le chef-lieu de la partie turque est Béranć. Le fleuve Lim qui traverse le Sandjakat de Novi Bazar marque l'étendue de la sphère d'influence de l'Autriche en Turquie.

Dans chaque ville, entre le fleuve Lim et la frontière sud-est de l'Herzegovine occupée par l'Autriche, toutes les garnisons sont mixtes, autrichiennes et turques. A Plevlée, un général de brigade autrichien et un pacha turc commandent les forces de ces garnisons. Les massacres de ces derniers jours ont commencé à Bérané et dans les villages environnants. Bérané est une sorte de chef-lieu où il y a un caimacan turc, lequel, non seulement n'a rien empêché, mais a notoirement favorisé les troubles. Cette fois on a procédé avec plus de méthode: on a incendié, tué, volé et le reste! de façon à ce que les Serbes réfugiés au Monténégro ne puissent plus avoir l'idée de se replacer sous le joug abominable du Turc.

Le ministre des affaires étrangères à Céttigné, le voïvode Gavro Voucovitch est Vasoyevitch, et il devait être, dans la pensée de ceux qui ont provoqué ces troubles, plus nerveux qu'un autre à la nouvelle des massacres et provoquer les complications désirées. Or, M. Voucovitch est à cette heure fort loin de son ministère. D'autre part, le Prince apprenant qu'un corps d'armée turque était parti de Pritchina, se dirigeant vers la frontière du Monténégro,

sous prétexte d'apaiser les esprits à Bérané, s'est hâté, dans sa confiance, de placer en cordon la brigade d'Andrievitz à la frontière et d'envoyer plusieurs batteries de montagnes commandées par le grand maître de l'artillerie.

Les soldats de la brigade d'Andrievitz armés du nouveau fusil russe, tous parents ou amis et frères de race de ceux dont les Arnautes, mêlés aux soldats turcs, incendiaient les villages, n'étaient pas faciles à retenir et à calmer. Le Prince a dû envoyer un homme dont le prestige est grand, le voïvode Bojo Petrovitch, son proche parent, commandant en chef de l'armée de l'est pendant la célèbre guerre de la libération en 1877. C'est le même voïvode, Bozo Petrovitch, qui avait été un moment choisi par les Puissances pour être gouverneur de Crète. Président du Conseil, membre de la dynastie, il était fait pour obtenir le calme des troupes monténégrines excitées, et pour obliger le Sultan à réfléchir sur l'opportunité d'une action à la frontière monténégrine, action qui aurait servi uniquement les intérêts autrichiens. Après l'incendie de six cents maisons, et la ruine d'un grand nombre de familles, l'incident à cette heure parait être clos. La façon dont les Serbes courbés sous la domination turque se sont défendus contre les Arnautes, n'encouragera pas ceux-ci à de nouveaux massacres.

Voici comment le journal officiel, *La Voix du Monténégrin*, racontait le commencement des massacres le 5/17 juin.

Des évènements tristes et sanglants se suivent depuis quelque temps sur notre frontière dans les Vasojevici. Les sauvages Arnautes, abreuvés de sang, ont attaqué cette partie des habitants de la contrée de Vasojevici qui se trouve sous la domination ottomane, dans le but avéré de les anéantir. Les flammes détruisent des villages paisibles; les enfants, les femmes et les vieillards se réfugient sur notre territoire, et les hommes capables de se battre défendent comme ils peuvent leur vie. Le sang coule entre les Serbes d'un côté, et les Arnautes, associés aux soldats impériaux (nizam) de l'autre. Ce qui est encore plus triste, c'est que les autorités ottomanes se cachent derrière les sauvages Albanais.

Ce triste évènement ne nous a pas surpris. Ce n'est au fond que la continuité d'un ancien mal, l'explosion d'un tempérament qui a soif de sang. Le Monténégro n'acceptera pourtant pas ce défi. Malgré la profonde douleur que nous éprouvons à la vue des souffrances de nos nationaux, nous n'emploierons pas les moyens suprêmes contre la sauvagerie, *car la mission du Monténégro, à l'heure présente, n'est pas là. Elle est ailleurs.*

La sagesse du Sultan, espérons-le, voudra mettre un terme aux violences des Arnautes, à l'insuffisance et à la corruption des autorités locales. Dans

le cas contraire, nous voulons bien espérer que l'Europe, qui s'intéresse au sort de la Crète et des autres peuples, fournira un prompt remède à ces maux ».

Si l'ironie est amère au cœur de ceux-là mêmes qui s'en servent, elle est en même temps sanglante pour l'Europe. L'intérêt des Puissances au sort de la Crète ! Hélas quel en est le résultat ?

Je ne parlerai pas de la polémique engagée ces derniers jours entre la *Voix du Monténégrin*, la *Nouvelle Presse Libre*, et le *Pester Lloyd* à propos du voyage à Londres du Prince Nicolas. Les imputations grossières des journaux austro-sémites ne pouvaient, comme l'a dit la *Voix du Monténégrin*, avec un dédaigneux à-propos, que souligner où le *bât les blesse*.

Le *Tagblatt* de Vienne n'avait-il pas eu la grostesque idée d'exiger du Prince Nicolas le désaveu de sa dépêche au *Daily-Chronicle* à propos de la mort de Gladstone.

C'est avec calme que le Prince Nicolas, selon l'expression de la *Voix du Monténégrin*, constate « l'*état d'esprit* dans l'Empire voisin ». Le gouvernement autrichien, dont l'entente avec la Turquie prend des formes si indignes, dont l'influence, sinon la main, se trouve dans les incendies de Bérané, dont les notes communiquées aux journaux sémites d'Autriche-Hongrie peignent la situation morale, essaie par tous les moyens de détourner l'attention de l'Herzegovine. L'avenir dira si, pour les Etats comme pour les individus, malheur arrive à qui se sert de tous ces moyens.

Juliette ADAM.

N.-B. — La dernière lettre de Mme Adam nous est parvenue le 25. Nous avons reçu depuis une dépèche nous annonçant que le cruel incident de frontière est apaisé. Le Sultan dédommagera les habitants des villages incendiés, et accorde une amnistie complète à ceux qui ont défendu leurs foyers.

La Rédaction.

PAGES COURTES

CE QUI SE DIT A PARIS

L'Automobilisme, auquel je consacrais quelques lignes dans mon dernier « Ce qui se dit à Paris », est plus que jamais à l'ordre du jour des conversations. Le 15 juin, en effet, s'est ouvert dans le jardin des Tuileries, la première grande exposition internationale d'automobiles et, à cette inauguration, le Tout-Paris habituel des Grandes Premières s'est rendu en masse. On évalue à plus de trente mille le nombre des personnes ayant répondu à l'invitation des organisateurs! Vainement cependant, et pour cause, on attendit les trois ministres qui s'étaient fait annoncer. Les infortunés avaient subi la veille, l'avalanche d'une série d'ordres du jour contradictoires, en général peu flatteurs, et, après une durée de deux années — la plus longue qui ait été dévolue à un ministère sous notre troisième République — le mariage de raison contracté avec la Chambre précédente, s'était, avec la nouvelle Elue, brusquement disloqué. Au moment même où s'ouvraient les portes du Hall rempli d' « autos » immobiles, les membres du Gouvernement tenaient à l'Elysée un très mouvementé conseil à l'issue duquel il y avait déraillement complet sur toute la ligne du « Char de l'Etat ». Le chiffre de 65,000 francs qu'a coûtés la seule installation des tentes, permet de juger de l'importance de cette exposition dont le but est de donner un nouvel élan à l'industrie des automobiles et de les faire entrer dans les habitudes pratiques de la vie courante. Une clause très judicieuse stipulait qu'aucun véhicule ne serait admis aux honneurs de l'exhibition s'il n'avait parcouru par ses seuls moyens, sous le contrôle d'une commission technique, le trajet de Paris à Versailles, aller et retour.

L'impression provoquée par une rapide visite aux Tuileries est que l'automobilisme n'a pas encore définitivement franchi l'ère des tâtonnements, mais qu'il marche à grands pas, court même de toute

la vitesse de ses divers moteurs, dans la voie des progrès et devient manifestement le mode de locomotion usuel d'un très prochain avenir. La question des moteurs est la grosse question du jour. Les moteurs à pétrole, actuellement beaucoup plus répandus que les autres, parce que partout on peut se procurer du pétrole, paraissent devoir être remplacés par les moteurs électriques, dès que se seront établis, à des distances assez rapprochées, les dépôts qui permettront de renouveler les provisions épuisées des accumulateurs, et la chose peut se produire à très bref délai. En revanche, la vapeur et l'air comprimé ne semblent pas devoir devenir bientôt d'un usage général. La pauvre vieille nonagénaire qu'est la vapeur est maintenant une force un peu démodée dont, à tort ou à raison, on croit avoir tiré tout le parti possible; tant qu'à l'air, qui a toujours existé et existera toujours, il n'est encore utilisé que par des procédés relativement rudimentaires Nos savants, passagers de cette fin de siècle qui a vu éclore et se développer tant d'ingénieuses inventions, le trouvent sans doute trop vénérable pour consacrer leurs veillées aux problèmes de sa compression : ils laissent ce soin aux ingénieurs du vingtième, tout proche. De l'avis des plus compétents, il y a là, pour les générations qui suivront la nôtre, un inépuisable champ de découvertes à faire et surtout à appliquer.

En même temps que les moteurs, on s'occupe des voitures elles-mêmes; il y en a de toutes dimensions, de tous genres, de tous usages : pour les simples promeneurs, les voyageurs peu pressés, le transport des marchandises encombrantes et des menus paquets. Pleine et entière satisfaction est donnée à ceux qui veulent fendre l'air tout seuls juchés sur une étroite sellette, traîner une voiturette qu'occupe une unique personne; se blottir à deux dans un étroit petit car, ou s'installer confortablement en famille ou par groupes plus ou moins sympathiques sur de larges et moëlleuses banquettes ; par contre, le côté esthétique est jusqu'à présent totalement négligé. On s'en tient aux formes de voitures anciennes, alourdies par la nécessité d'introduire devant, derrière ou sous la caisse un mécanisme compliqué, rendues courtes et odieusement défigurées par la suppression pure et simple du cheval ou des chevaux qui donnent à un équipage son véritable et logique cachet d'élégance. A la fête sportique de l' « Echo de Paris » un automobile, empruntant au cygne ses lignes harmonieuses, a été très remarqué et très admiré : un groupe d'hommes de goût, en le voyant passer, émettaient devant moi l'opinion que les poétiques gondoles de Venise et certains luxueux traîneaux d'autrefois pouvaient également fournir de précieuses indications aux constructeurs désireux de créer des modèles répondant mieux aux aspirations artistiques de leur riche clientèle que les disgracieux et informes blocs, qui, bruyamment et tremblottant, sillonnent nos rues encombrées à toute vi-

tesse. De prochaines améliorations dans ce sens s'imposent forcément.

L'exposition des automobiles est due à l'initiative de l'Automobile-Club qui détient, comme son nom du reste l'oblige, le record de l'activité. Patronné par de riches personnages, ce cadet de nos clubs aristocratiques, fondé il y a quatre ou cinq ans à peine, s'est de suite luxueusement installé à la ville (Place de l'Opéra) et à la campagne (Bois de Boulogne). Avec la rapide extension de ses membres, son domicile citadin est bientôt devenu trop étroit et il s'est tout récemment rendu acquéreur de l'ancien hôtel de la marquise de Plessis-Bellière, place Louis XV. Le dernier mot du modernisme s'est ainsi implanté dans un des derniers asiles de la réaction et d'une réaction farouche, car il s'agit de celle qui, pendant la Restauration, provoqua la chute de la royauté par son obstination à combattre les idées de concessions parlementaires que d'autres cherchaient à faire prévaloir dans l'esprit de Charles X. Dans ces mêmes appartements, où il ne va être question que de « go ahead » : en avant, vite, vite, vite, toujours plus vite, les partisans surannés d'une époque disparue et d'un régime aboli, venaient sous le règne de Louis-Philippe, le roi bourgeois par excellence, se retremper auprès de la séduisante marquise de Pastoret, mère de la marquise de Plessis-Bellière, dans une très pure atmosphère Louis XIV qu'agitaient, par exemple, de furieuses velléités de fronde contre le libéralisme triomphant. Pendant la République de 1848 et après le Deux-Décembre, le centre de légitimisme fanatique qu'avait été le salon Pastoret, devint simplement un refuge d'opposition mondain puis, peu à peu, l'Empire très expert en pareille matière et aidé par la mort, une terrible auxiliaire, le désagrégea et, au moment de la guerre de 1870, la marquise de Plessis-Bellière, seule survivante de sa famille, était devenue une des plus intimes amies de la duchesse de Hamilton, née grande-duchesse de Bade, cousine de l'Empereur Napoléon III, une des rares personnalités, soit dit en passant, qui tentèrent, lors de nos désastres, de s'entremettre en faveur de la France. A défaut d'action politique les hôtes et les habitués de l'hôtel Pastoret-Plessis-Bellière exercèrent jusqu'à leurs derniers jours une action religieuse : la petite chapelle des deux marquises, mère et fille, a été vers 1862, le berceau de l'œuvre des Écoles d'Orient : c'est dans ce cénacle très restreint que le Père Lavigerie, le futur Grand évêque de l'Afrique française, enthousiasmait un cercle de rares privilégies par son entraînante éloquence et jetait dans les âmes une semence fructueuse pour l'Eglise et la France. De ses sentiments religieux, la marquise de Plessis-Bellière donna une ultime preuve en léguant au Saint-Père, pour servir de résidence à ses représentants en France, la somptueuse demeure qu'elle occupait, mais ce dernier vœu de grande dame catholique n'a pas été exaucé et à la

suite de longues contestations entre ses divers et nombreux héritiers, son superbe hôtel a été mis en vente par adjudication. Les pauvres nonces vont donc continuer à errer de la rive droite à la rive gauche, ou vice-versa, et à affronter le risque, doublement désagréable pour eux, de s'installer dans des hôtels précédemment habités de fort peu orthodoxe façon. Là peut-être où il n'aura été adoré d'autres dieux que le très malin Eros, d'aristocratiques fiancés, frappés de ses traits ou rapprochés par les convenances de deux familles, se prosterneront humblement devant un autel improvisé afin que Dieu reçoive par l'entremise enviée de l'ambassadeur du Pape, des serments éternels qui, néanmoins, sont parfois transgressés.

Espérons que pour faire compensation à ces très fâcheux accidents, les membres de l'automobile élaboreront, avec l'autorité compétente, dans les murs imprégnés de prières, qui vont abriter leurs travaux, des règlements pleins de sagesse. Il est grand temps d'essayer de prévenir, dans la mesure du possible, les horribles catastrophes qui se sont déjà produites et que laissent présager les allures fantastiques de certains « chauffeurs ou chauffeuses. » Les novices en l'art de conduire un « auto » éprouvent, parait-il, une sorte de griserie : franchir si rapidement l'espace au gré de leurs caprices, leur donne la sensation qu'ils marchent victorieusement à la conquête du monde. Dangereux vertige, et pour eux, et pour autrui, et qui explique l'épouvante qu'inspirent aux cavaliers, cochers et piétons les nouvelles voitures qu'amèrement on appelle des « écraseuses. » Le Bois de Boulogne lui même, si cher aux parisiens, n'offre plus depuis qu'elles le fréquentent, aucune sécurité aux promeneurs. Avec elles et les vélos, autre terrible engeance, les pauvres chevaux font cependant preuve du plus excellent caractère ; ils se laissent distancer sans jalousie, couper la route sans rebiffade, frôler sans broncher ; pour un qui par hasard regimbe, des milliers se soumettent au plus affreux sort et même, inconsciemment, il est vrai, à la disparition finale. Le cheval de course seul reste grand favori, mais il ne suffit pas à assurer le recrutement de notre cavalerie et, avec l'obligation de protéger l'homme, s'impose, à ceux que préoccupe la défense nationale, la nécessité de préserver le cheval, le bon vieux cheval trottinant, monté ou attelé, traînant le canon et prenant le galop pour ces charges héroïques qu'enregistrent avec une légitime fierté les annales militaires.

Dieu veuille certes nous épargner longtemps encore les horreurs de la guerre : celle qui, au loin sur les mers et sous un soleil brûlant, met aux prises deux nations amies, nous cause déjà assez de tristesse et d'anxiétés. L'Espagne continue à vaillamment lutter et reçoit, reconnaissante pour ses blessés, les oboles que de divers côtés les femmes

françaises cherchent à recueillir. Les fonds qu'avaient produits une souscription ouverte à cet effet et la visite de l'hôtel de la vicomtesse de Janzé étaient à peine envoyés à la reine Marie Christine, qu'une grande matinée organisée à la Gaîté, avec le concours désintéressé des plus éminents artistes présents à Paris, procurait de nouvelles ressources qui soulageront encore quelques urgentes misères. Les manifestations de nos sympathies privées témoigneront de plus à l'Espagne que, de longue date, les Pyrénées ne la séparent plus du cœur de la France.

Comtesse de SESMAISONS



Les personnages de Watteau

Légers, ils nous apparaissent en des « paysages choisis »; car ils sont « choisis » doublement, par une âme subtile et fine jusqu'à la douleur, et par le pinceau le plus délicat ; et les lointains bleuis de rêve s'en vont, très doux, dans le mystère, laissant notre regard se perdre indéfiniment.

Eux, les personnages, gardent en leurs attitudes diverses et lentes une inexprimable grâce de nonchalance désabusée. Ils s'en vont éternellement vers une Cythère idéale qu'ils savent ne pas exister. Et parmi la cruelle précision des mots, seuls les vers du Pauvre Lélian, trois vers du « Clair de Lune » diront un peu cela :

« Ils vont chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune :
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur... »

« Ils n'ont pas l'air »..., et c'est pourtant leur dernier, leur suprême effort de ne pas nous laisser voir leur découragement.

Raffinisme douloureux, ironie tendre !

En eux, au fond de leurs âmes tristes, une infinie lassitude de vivre, et sur leurs lèvres immobiles le même sourire étrange.

Pudeur exquise, politesse souveraine, respect d'eux-mêmes et de ceux qui peuvent les voir... Ils ne se donnent pas le change ; chacun sait la blessure secrète de l'autre, la meurtrissure commune dont ils meurent lentement.

Fleurs exquises d'élégance parée, d'une civilisation trop aigüe, ils voilent d'un masque gracieux leur immense désillusion.

Dilettantisme, décadence ? Peut-être.

Danseurs charmants, dames lointaines, échangent des propos que ni les uns ni les autres n'entendent ; mots recherchés, sans doute, oubliés avant d'avoir été numérotés par habitude et bienséance. Les gestes souples, cadencés, se prolongent...

Décadence ? dilettantisme ?

Je songe à notre activité brutale, à nos mouvements désordonnés et hâtifs, au réalisme moderne dans l'art et dans la vie... Je conçois l'impression violente d'un tableau de misère pessimiste et vraie, misère sociale ou physique. Il force notre pitié, la pitié " animale " qui est en nous, certainement. Cela s'adresse à la sensation surtout, brusque et comme écrasante.

Mais on ne sait plus souffrir, ni mourir. Du moins on a oublié l'art de mourir et de souffrir avec réserve. Les personnages de Watteau sont les dernières fleurs aristocratiques de cet art-là. Avec eux, tout s'atténue. On dirait qu'ils craignent de toucher, ils effleurent. Puis ils s'éloignent et s'effacent dans le lointain bleu d'un paysage irréel et choisi, où les suivent nos regards attendris et nos âmes, où pleure toujours la vague nostalgie de quelque ancien regret...

Jean **HELLÉ**.



Phylire

Pélion hinnitu fugiens implevit acuto. Georg. III.

Phylire, ne crains pas des dieux l'amour puissant,
Ils savent adoucir la grandeur immortelle ;
O fille de la mer que la vague éternelle
Enroule dans les plis de son flot caressant.

Il dit. Au sombre front du mont retentissant
Jaillit la pourpre et l'or d'Apollon qui chancelle
Et quand à l'horizon le char divin ruisselle
Le roi, père des dieux, le saisit frémissant.

O caverne sonore asile du Cabire
Alors tu retentis des longs cris de Phylire !
Mais Rhée accourt et veut surprendre les amants.

Le dieu rit et soudain déployant sa crinière
Sous ses rudes sabots fait flamboyer ta pierre
Et fuit laissant le mont plein de hennissements.

X...

PROVINCES

FLANDRES

Lille.

Le Couronnement de la Muse. — Tel est le titre d'une fort belle composition musicale, qu'un prix de Rome originaire des Flandres, M. Gustave Charpentier vient par deux fois de faire représenter à Lille avec le concours d'artistes du chant et de la danse de l'Académie Nationale de Musique, et au bénéfice du monument à élever au bon chansonnier Desrousseaux. La plus jolie ouvrière de Lille, élue par ses camarades, tenait le rôle de la Muse.

Beaucoup de beaux esprits avaient commencé par sourire de cette mise en scène un peu artificielle à la vérité, et que n'expliquait aucune tradition : cette fête de la Grèce antique pouvait en effet sembler fort dépaysée sous notre ciel et de notre temps, et le défaut de toute commune mesure entre le public et le spectacle pouvait rendre celui-ci ridicule et le tourner aisément à la parodie.

Il n'en fut rien pourtant : la solennité eut la rare fortune d'être à la fois artistique et populaire : la foule, — deux à trois mille personnes qui se pressaient dans une grande halle vitrée et sonore, — était sans doute charmée à la fois par le triomphe d'une fille du peuple et par la beauté de la musique, ravie aussi de pouvoir applaudir pour vingt sous un quadrille de l'Opéra, mandé à Lille exprès pour lui plaire. Il est donc arrivé en somme que chacun avait trouvé son compte au spectacle, les plus raffinés comme les autres, et tout le monde finit par tomber d'accord de sa grâce originale, qui tranchait si heureusement sur la banalité des fêtes publiques d'aujourd'hui.

Une petite histoire rétrospective pour finir : lorsqu'on eut à choisir la Muse cent cinq jeunes personnes, les plus sages et les plus jolies, furent assemblées et invitées à nommer l'une d'elles au scrutin secret. Mais, quel ne fut pas l'embarras du comité des fêtes, lorsqu'il constata, au dépouillement, la présence dans l'urne de 105 bulletins portant un nom différent. La solution, ou plutôt le stratagème dont il s'avisa pour sortir d'affaires ne manque pas d'une certaine élégance. Les belles électrices furent avisées qu'au second tour elles auraient non plus une voix, mais deux, qui ne pourraient être attribuées à la même personne, et d'astucieux commissaires suggérèrent *sotto voce* à plusieurs d'utiliser leur second suffrage en faveur de l'une d'entre elles qu'ils désignaient. Un certain nombre de naïves se laissèrent convaincre, et c'est ainsi que le nom de Mlle Berthe Dassonville sortit triomphalement du ballottage.

P. Carpentier.

GASCOGNE

Bordeaux.

Expérience. — J'ai lieu de croire que ceux qui dissertent sur le « pacte de Bordeaux », ne s'enquièrent point de ce qu'il a produit, en fait, dans notre administration municipale. — Rien — Rien, j'ai regret de l'écrire, qu'un changement dans les personnes, satisfaisant certaines ambitions, froissant certains orgueils grandis en ce qu'on finissait par croire les droits acquis. Quant aux choses, elles ont subi ces menues révolutions des petits détails qu'un successeur ne saurait, — c'est l'humaine nature, — recevoir de son prédécesseur comme bien établis; ces révolutions étant, au surplus, le moyen facile et factice de donner couleur de réforme aux vieilles routines légèrement maquillées. En ceci, je ne fais pas le procès de nos présents édiles; s'ils se trompent souvent, ils ont tous — et chacun — autant d'intelligence personnelle et d'amour de la chose publique qu'en avaient les anciens. Là n'est point la question que je veux porter devant les lecteurs de la *Nouvelle Revue*; il serait impertinent de leur présenter nos affaires locales en ce qu'elles ont d'étroit et de relatif; mais je ne puis m'empêcher d'insister sur la philosophie de notre histoire où plus « ça change, plus c'est la même chose ». Des promesses d'antan il ne reste même plus un souvenir, et les extrêmes qui prétendaient se toucher se neutralisent seulement; il se trouve que le *statu quo* n'est ébranlé ni par la droite ni par la gauche.

Hors, comme il faut un aliment à la vie publique, les passions s'excitent sur des intérêts dont elles ne s'étaient point avisées encore. Que la vente des légumes en première main se fasse à telle heure et en tel quartier, ce n'était pas, on peut le croire, pour agiter le consommateur indifférent. Mais, quand les arrêtés municipaux trouvent une opposition puissante soutenue par les adversaires de l'édilité tout entière, le prolétaire mangeant sa soupe aux choux devenue plus coûteuse, le gourmet trouvant ses petits pois moins tendres ou ses asperges moins fraîches, tous, du petit au grand, s'inquiètent du combat des maraîchers et des marchands, prennent parti pour l'adjoint, contre l'adjoint, plaignent les villageois, plaignent les citadins.... et durant ces jeux innocents de leurs passagers, les pilotes du bateau bordelais luttent toujours contre les anciens écueils, — sans les franchir.

Est-ce concluant? je l'ignore, mais il fallait dire à ceux qui préconisent, à ceux qui redoutent les alliances blanches et rouges, mariages sans inclination et sans convenance, ce qui en résulte ici. C'est rien, je le répète; et rien, aux heures graves, est ce qu'il y a de pire.

Jol Rasco.

BÉARN

Pau.

La poésie Béarnaise vient de s'enrichir récemment d'un très intéressant recueil de poèmes portant pour titre : *Parpailhous y Flourines* (papillons et fleurettes). L'auteur, M. Firmin Dambielle, mort en 1897 vers sa vingtième année, fut un simple et un modeste qui chanta dans l'isolement calme de la montagne natale pour consoler sa dolente adolescence; et c'est à la pieuse initiative de M. Emile Garet, président du Conseil général des Basses-Pyrénées, dédicataire de l'œuvre, qu'est due la publication de ce livre posthume.

La poésie de Firmin Dambielle est toute de grâce mièvre et de joliesse bucolique, comparable à ces frêles *flourines* peureusement écloses sur les cîmes et qui furent l'inspiration de la plupart des pièces : « à toutes — fleurs de neige et fleurettes de flamme — pour consoler ma peine, j'ai donné un baiser; elles ont, de leur doux parfum, grisé mon âme, et j'ai, sans y penser, oublié ma douleur. »

Je ne résiste point au plaisir de traduire aussi ce délicieux quatrain extrait d'un poème : *Pourquoi volent les Papillons*, qui est un chef-d'œuvre de précieuse imagination féerique : « Pour servir la Reine (la Rose) en sa fraîche toilette, la blanche marguerite était dame d'honneur, le hardi bouton d'or était son troubadour et la violette était la porteuse de parfums. »

N'est-elle pas également d'un charme exquis, cette définition du baiser-papillon rencontrée en un rondeau inséré dans le dernier numéro des *Réclams* : « les papillons sont des baisers que le ciel donne aux fleurettes; les baisers sont des papillons que l'Amour pose sur les bouches. »

Une très subtile sensibilité, une bonté naïve semblables à celles de Paul Verlaine, cet autre doux malade, s'attestent auprès de cette grâce et j'aimerais pouvoir citer en leur entier : les *Rameaux*, *Grand'Mère*, *le Bouquet* et la *Chanson à Margalide* qui sont des merveilles de délicatesse.

Le poète aimait passionnément son pays ; il en a noté quelques aspects et dit quelques légendes avec une communicative émotion.

L'éloge est dû à Dambielle d'avoir été un vrai et noble aède. Il eut superbement continué la tradition de d'Espourrins et de Navarrot si son génie et sa langue harmonieuse avaient pu acquérir la perfection de l'âge.

Les *Parpailhous y Flourines* perpétueront d'ailleurs sa mémoire.

Louis Latourrette.

LORRAINE

Nancy.

Thèse de dodtorat. — Depuis quelques années, notre Faculté des lettres convie fréquemment le public a des soutenances de doctorat; c'est un bon signe d'activité locale. La dernière séance a été particulièrement intéressante. M. Pierre Boyé présentait une thèse sur Stanislas Lesczynski et le troisième traité de Vienne. M. Boyé n'aime pas notre bon duc. « Reconnaissons en toute impartialité et modération, après avoir demandé consciencieusement à ses papiers le secret de ses pensées et le motif de ses actions, après l'avoir accompagné aux jours heureux comme à l'heure de ses revers, dans la lutte comme dans le repos, que Stanislas Lesczynski fut un prince médiocre et inconséquent. Homme mûr, il ne sut pas honorer ses malheurs; vieillard il n'eut pas le respect de lui-même. Il fut plus la dupe de ses imprudences et de son inguérissable ambition que la victime des évènements : à ces évènements seuls il emprunte des apparences qui s'évanouissent à l'examen. » C'était la première fois peut-être que l'on essayait d'ébranler la lourde et imposante statue que nous avons élevée à Stanislas, au cœur de la ville. Qui donc a dit que l'on n'oblige que des ingrats? Il est au moins un cas où la reconnaissance humaine se manifeste sous une forme étrangement tenace, c'est quand elle s'adresse à un souverain.

Stanislas est resté populaire à Nancy pour les monuments dont il a embelli la ville, pour ses œuvres de bienfaisance, pour son Académie; il y avait quelque hardiesse à tenir ici un tel langage. La discussion a été chaude.

La thèse de M. Boyé avait encore un intérêt d'ordre plus sérieux. Elle nous fait assister à la période critique de l'histoire de la Lorraine, celle où le duché perd son indépendance. L'impression est pénible. C'est au sein des tristesses et des défaillances que se décide ce grand évènement. Le duc François ne cède qu'avec douleur, à son corps défendant; au moment de signer l'acte fatal de renonciation, trois fois la plume lui tombe des mains. Stanislas n'accepte qu'à regret, songeant à sa couronne de Pologne que jusqu'à son dernier jour il rêvera de reconquérir. Fleury, comme toujours, hésite, se laisse mener par les évènements, manque de laisser échapper cette unique occasion. L'opinion n'accueille la signature du traité qu'avec un enthousiasme très relatif. « Ainsi la France acquérait sous de sombres auspices la province qui devait plus tard lui coûter des larmes de sang. » Quelle étrange chose de voir commencer ainsi, dans la froideur et l'indifférence, l'union de la Lorraine à la France! Comme le lien s'est serré depuis!

P. S.

PROVENCE

Marseille.

La Provence des temps autonomes. M. L. de Berluc-Perussis vient de présenter à l'académie d'Aix en Provence un rapport sur *la Société Provençale à la fin du Moyen-Age*. En quelques pages claires, courtes et abondantes, l'estimé écrivain a résumé l'ouvrage de M. Charles de Ribbe qui porte le titre même du rapport précité. Cet ouvrage nous fait connaître, à l'aide de documents très authentiques et très précieux, ce que fut « la Provence des temps autonomes ».

Une chance des plus heureuses a permis à M. de Ribbe de mettre la main, dans un recoin perdu du Var, sur le doyen probable « des livres de raison » que la Provence possède. On entend par « livres de raison » de vénérables registres familiaux, où revivent non plus les civiques dévouements de nos pères, mais leur existence privée, leurs habitudes sociales. Grâce à ces cahiers de notes qui ont un parfum incontestable de sincérité, on reconstitue aisément l'existence du bourgeois provençal au moyen-âge comme de l'homme du peuple, et l'on arrive à admirer en eux le chef de maison, le propriétaire rural et le citoyen. De là les trois grandes divisions de l'ouvrage de M. de Ribbe : la famille, la propriété, la commune.

Comme dit fort bien M. de Berluc-Pérussis, le distingué commentatateur des nombreux ouvrages de M. de Ribbe sur la Provence, la lecture de ces ouvrages, du dernier surtout, ouvre à nos yeux un horizon lumineux et immense « qui contraste du tout au tout, avec la noire image que l'on nous présentait, au collège, du moyen-âge français : image vraie en grande partie pour les provinces coutumières du Nord, mais absolument mensongère pour notre Midi, de droit écrit et de libertés indéracinables ». Au xv[e] siècle, si entière était la fusion des classes en Provence, qu'elles s'unissaient entre elles par des mariages, par des baptêmes, des arbitrages quotidiens, où le bourgeois et le paysan, le gentilhomme et le barbier contractaient d'égal à égal. « Ce n'est pas la Provence de cette époque qui eût inventé, pour ses pèlerinages, trois catégories de voyageurs ou, pour ses représentations de Mystères, des fauteuils d'orchestre... »

Nous aurons l'occasion de reparler des magnifiques travaux de M. de Ribbe. Il nous suffira, pour aujourd'hui, de constater avec plaisir que l'Académie Française, en attribuant à *la Société Provençale* une part du grand prix Gobert, a brisé hardiment, suivant l'expression de M. de Pérussis, avec le sénile préjugé des politiciens. Cette justice rendue au continuateur de Le Play sera d'autant plus remarquée, qu'elle est plus tardive.

Elzéard Rougier.

ALGÉRIE

Alger.

Une enquête sur la colonisation. — Dès que M. Lépine débarqua en Algérie il déclara que son unique programme était l'utilisation du sol. La première réunion à laquelle il assiste est le Congrès des agriculteurs algériens, et son premier déplacement a pour but de visiter le concours agricole de Mascara. Dans le discours qu'il prononce à cette occasion, il insiste sur le but qu'il s'est proposé : « Les intérêts de l'agriculture, dit-il, me sont sacrés, et je les défendrai parce que là seulement est l'avenir de la colonie et la grandeur de la patrie. »

La mise en valeur du sol Algérien s'effectue surtout par la colonisation. La préoccupation de tous les gouverneurs a été de créer des villages et de les peupler du mieux possible. Mais des critiques ont été adressées à cette colonisation officielle : les résultats obtenus ne seraient pas en rapport avec les dépenses considérables qu'elle a nécessitées; beaucoup de villages languissent; plusieurs même ont disparu et c'est à peine si l'on distingue aujourd'hui dans certaines régions les ruines de quelques maisonnettes.

Ce tableau est évidemment poussé en noir par l'esprit de dénigrement ou de parti; on ne peut nier cependant que l'œuvre soit imparfaite et il est important d'en connaître les défectuosités, ne serait-ce que pour ne pas retomber dans les mêmes erreurs à l'avenir.

Pour éclairer la question le gouvernement général a demandé aux préfets des trois départements de faire établir le bilan matériel et moral de chacun des centres créés pendant la période qui s'étend de 1870 à 1890. *Bilan Matériel* : c'est-à-dire les dépenses effectuées tant pour la constitution du territoire du village que pour les travaux de toute nature exécutés en vue de son installation : assainissement, empierrement, plantations, chemins d'accès, fontaines, abreuvoir, lavoir, barrages, canaux et les bâtiments communaux. *Bilan Moral* : le développement ou le dépérissement de chaque centre depuis qu'il a été livré au peuplement, en indiquant sa situation topographique et ses moyens de communication, la quantité et la qualité de ses eaux, les conditions dans lesquels il se trouve au point de vue de l'hygiène et de la salubrité, le nombre des concessions et leur étendue moyenne, le chiffre de la population et ses variations à chaque dénombrement quinquennal, enfin, le nombre des concessionnaires primitifs encore en possession de leur attribution, par eux-mêmes ou par leurs héritiers directs.

La monographie de chaque village sera très curieuse et l'ensemble des études présentera un tableau qui sera d'un grand enseignement pour ceux qui ont la lourde charge de diriger les destinées de notre belle colonie ; il pourra leur permettre de diriger avec plus de sûreté et d'énergie l'œuvre vitale de la colonisation.

Armand Mesplé.

L'ARMÉE

La guerre que les Etats-Unis font à l'Espagne n'a donné lieu jusqu'ici, pour les armées de terre des deux pays, à aucune action marquante.

L'enseignement le plus utile à en tirer se réduit, pour le moment, à une nouvelle preuve de l'éternité de la guerre, preuve que les Etats-Unis viennent de donner aux prôneurs de la paix universelle. La nation qui semblait la plus complètement vouée aux œuvres de paix, au commerce, à l'industrie, qui se flatte, sous ce rapport, de marcher en tête de l'humanité, est allée de parti-pris chercher la guerre qui ne voulait pas d'elle. — Voilà qui est fait pour ébranler l'utopie de la paix définitive.

Quant à nous, si nous faisons, à l'occasion de cette guerre, un retour sur nous-mêmes, sur les éventualités analogues qui nous menacent, sur la conduite à tenir pour y faire face à l'occasion... nous serons portés tout d'abord à renforcer nos garnisons coloniales et à mettre nos côtes en état de défense. — Cette première impulsion, qui déjà se fait jour dans la presse, n'est peut-être pas la meilleure : nous n'avons pas grand'chose à craindre des débarquements, et, d'autre part, ce n'est pas aux colonies que se décide en général le sort des colonies ; on les perd fort bien sur le continent. Si nous venons un jour à laisser aux mains de l'adversaire une partie de notre empire colonial, ce sera probablement dans quelque désastre à Châlons ou sous les murs de Paris, ou dans une défaite navale en plein Océan.

Le moyen de garder ses colonies c'est d'assurer la victoire sur terre et sur mer. D'un coup de masse on dégage tout. Et me voici amené à reproduire encore, en l'approuvant de nouveau, l'avertissement patriotique donné par M. le Président de la République au banquet de Saint-Etienne : « Accepter pour l'armée et la marine les sacrifices indispensables », et tirer d'eux un parti utile par « cette continuité de vues sans laquelle on ne saurait rien édifier de solide et de durable ».

L'armée espagnole et celle des Etats-Unis vont avoir à se mesurer, mais dans des conditions toutes spéciales qui ne me permettront pas de les juger. Elles engageront, il est vrai, à Cuba des fractions considérables de la totalité de leur forces, mais sans jamais pouvoir, du

côté espagnol surtout, faire intervenir toute la masse de leur puissance. Quant à la conduite des opérations, elle ne saurait pas davantage donner la mesure de la valeur relative des deux armées, puisqu'il s'agit ici d'une guerre particulière, guerre d'insurrection, sur un théâtre exceptionnel, et influencée étroitement par les opérations navales, qui vont interdire l'accès de l'île aux renforts de l'un ou l'autre parti.

L'armée espagnole est une belle armée, recrutée suivant le principe du service obligatoire. Elle a conservé toutefois le remplacement et quelques cas d'exemption. Le contingent est divisé en deux portions dont la première passe en principe trois ans dans l'armée active (deux ans et quelques mois dans l'infanterie). La durée de l'obligation au service est de douze ans. L'ensemble des douze classes astreintes au service suffirait à donner à l'Espagne plus d'un million de soldats et sur ce nombre on en compterait 330.000 véritablement instruits.

Aux forces de la péninsule, il faudrait encore ajouter les troupes coloniales dont l'effectif, dans des circonstances normales, est d'environ 14.000 hommes à Cuba, 13.000 aux Philippines, 3.000 à Porto-Rico, sur le pied de paix. Enfin, une douzaine de mille hommes d'infanterie de marine.

L'arme de l'infanterie est un fusil du système Mauser à répétition, du calibre de 7^{mm}. L'artillerie de campagne a des pièces de 9^{cm} et de 8^{cm}.

Le soldat espagnol est vigoureux, sobre, très brave et aussi très impressionnable. Les troupes accumulées à Cuba pour réprimer l'insurrection ont fini par constituer une véritable armée, redoutable sur un sol qu'elle connaît et dans un genre de guerre qu'elle est habituée à pratiquer.

L'organisation militaire des Etats-Unis est, comme on sait, des plus rudimentaires :

Une armée permanente de 25.000 hommes recrutée par voie d'engagements volontaires, entretenue par l'Union, bien formée aux exercices de détail, mais mal préparée à la grande guerre. C'est la seule force qui soit vraiment prête et dont l'Union puisse immédiatement disposer pour une expédition.

En principe, tout citoyen âgé de 18 à 45 ans peut être appelé en cas de guerre. Il est même obligé (ce qui est peu ordinaire) de s'armer et de s'équiper à ses frais — mais ce principe platonique ne saurait avoir la vertu de faire de tout américain un soldat. La milice n'existe donc pas. C'est tout ce qu'on en peut dire.

Toutefois, dans chacun des états ou républiques de l'Union, il existe des gardes nationales plus ou moins instruites qui peuvent tenir lieu, dans une certaine mesure, d'une milice organisée. Ce sont des

forces que le gouverneur de chaque état emploie, le cas échéant, au rétablissement de l'ordre, et elles s'acquittent généralement bien de cette tâche délicate. Les hommes sont, bien entendu, dans leurs foyers, et ne se réunissent que pour de courts appels d'instruction. Ils sont liés au service par un engagement dont la durée varie dans les divers états.

Le gouvernement de l'Union contribue — dans une mesure bien faible — à l'entretien de ces milices organisées ou gardes nationales. Les états s'imposent, de leur côté, quelques dépenses. L'homme s'habille à ses frais et l'esprit d'association fait le reste.

C'est en somme à nos sociétés de tir et de gymnastique qu'il faut songer pour se faire une idée de cette organisation, sans oublier toutefois que les gardes nationaux américains sont liés au service par un engagement et que leurs régiments sont sous l'autorité des gouverneurs des états.

L'engagé n'est admis qu'avec l'agrément de ses futurs camarades, et le premier venu ne saurait songer à entrer dans certains régiments *select* où la vie militaire comporte tant de dépenses personnelles que, pour y servir, il faut être riche. Le tir est généralement très en honneur.

Les officiers des gardes nationales sont élus par leurs hommes. Dans certains états ils n'ont à fournir aucune garantie de capacité. Leur avancement n'est soumis à aucune règle.

Les gardes nationales ne sont nullement tenues de prendre part à une expédition ordonnée par le Gouvernement fédéral. Certaines d'entre elles y consentiraient librement sans doute, mais elles accepteraient difficilement de renoncer à leur personnalité corporative en s'amalgamant avec l'armée permanente.

Une mobilisation consiste, pour l'armée permanente, à faire un large appel aux engagements volontaires. Chaque état fournit de plus son contingent, également composé d'engagés, et avec ces ressources, on constitue « l'armée volontaire », armée improvisée dont on peut d'ailleurs unir les éléments avec les troupes de l'armée permanente.

Cette organisation est suffisante en définitive pour une puissance qui n'a pas à redouter de guerre continentale et qui suit une politique pacifique. Elle va cesser de l'être si la jeune Amérique se met à rêver guerre et conquêtes, comme les vieilles nations militaires de l'ancien monde.

Colonel X.

COLONIES

L'ARRANGEMENT FRANCO-ANGLAIS

Au risque de passer pour un fâcheux et de me faire qualifier (bien à tort cependant), de colonial intransigeant, j'avoue qu'il m'est impossible de m'associer aux chants de victoire par lesquels la majeure partie de la presse a célébré l'arrangement intervenu entre la France et l'Angleterre, au sujet des territoires de l'Afrique Occidentale.

A ne regarder les choses que superficiellement, on pourra peut-être prendre prétexte du mécontentement exprimé par les journaux d'Outre-Manche pour conclure, sans autre examen, que les choses ont tourné à notre avantage. L'argument a déjà été produit mais il ne possède guère de valeur.

D'abord ce mécontentement des Anglais n'est pas général, puisque les négociants de Liverpool (qui constituent l'élément le plus directement intéressé dans les affaires de l'Ouest Africain), se sont, au contraire, déclarés fort satisfaits des stipulations commerciales arrêtées entre les deux pays. Quant aux résultats politiques et territoriaux, si les Anglais affectent de s'en plaindre, c'est qu'ils sont trop habiles pour avouer qu'ils ont fait une excellente opération.

En politique, nos voisins ressemblent à ces gens d'affaires retors qui, après un marché désastreux pour la partie adverse, éprouvent encore le besoin de dire à leur victime : « C'est bien pour vous obliger que j'accepte cette transaction, car au fond, j'y perds. » Du reste, par principe, les Anglais ne reconnaîtront jamais qu'ils ont assez reçu, par cette simple raison qu'ils sont insatiables. Aussi, dans le cas qui nous occupe, s'ils manifestent un certain dépit cela signifie tout simplement qu'ils regrettent, ayant obtenu beaucoup, de ne pas avoir obtenu davantage. Donnez la terre entière à ces gens-là, ils n'en crieront pas moins de toutes leurs forces sous prétexte qu'ils n'auront pas eu la lune avec. Le système, d'ailleurs, leur réussit à merveille et ils auraient bien tort de se gêner.

Tout au moins, nous est-il alors permis de ne pas tenir grand compte de l'opinion exprimée en Angleterre, et de juger les choses par elles-mêmes et nullement d'après les appréciations de nos adversaires.

C'est ce que nous allons essayer de faire ici :

L'arrangement franco-anglais comprend deux parties distinctes : l'une est relative aux territoires contestés de la boucle du Niger ; l'autre a pour but de compléter, en la précisant, la convention du 5 août 1890, aux termes de laquelle les zones d'action de la France et de l'Angleterre, dans les régions situées à l'est du fleuve, étaient limitées par une ligne partant du port de Say pour aboutir à Barroua sur le lac Tchad.

Boucle du Niger : Par l'arrangement du 12 juillet 1893, la frontière entre la Côte d'Or anglaise et nos possessions de la Côte d'Ivoire et du Soudan, n'était précisée que jusqu'à la hauteur du 9e degré parallèle. Par l'arrangement actuel cette frontière se trouve remontée jusqu'au 11e degré. Nous abandonnons par suite aux Anglais la majeure partie du Gourounsi placé en 1896 sous le protectorat de la France par la mission Voulet, devançant les tentatives de sir Donald Stewart, lequel n'avait pu que s'incliner devant le fait accompli. En compensation de ce sacrifice on consent à nous laisser Bouna qui nous appartient depuis plusieurs années ! C'est, on le voit, le système de donner beaucoup pour, en revanche, non pas recevoir quelque chose, mais simplement garder une portion de ce qui est à nous. Ce système est appliqué avec un égal succès dans les territoires du moyen Niger. Ce fut, de tout temps, une thèse chère aux coloniaux Français que la jonction du Dahomey et du Soudan devait se faire sur le fleuve aux environs du 9e degré de latitude. Cette jonction avait été assurée par les différentes missions envoyées sur les lieux et qui, de Say à Boussa, avaient placé le pays sous la protection de notre drapeau.

A la séance du 15 mars dernier, le lieutenant de vaisseau Bretonnet, rendant compte à la société de géographie commerciale du résultat de tous ces efforts, pouvait dire, aux applaudissements de l'assistance : « La jonction de notre belle colonie du Dahomey, d'un côté avec le Soudan français, de l'autre, avec le moyen Niger, au-dessus du 9e degré, est aujourd'hui un fait accompli. »

Il nous faut, hélas, déchanter, car voilà qu'aujourd'hui nous abandonnons aux Anglais plus de la moitié de ce tronçon du fleuve que nous avions acquis de Say à Boussa.

Non seulement nous évacuons Boussa, dont la possession pouvait, à l'extrême rigueur, nous être disputée, mais nous reculons à plus de 200 kilomètres en arrière en deçà d'Ilo qui nous appartenait sans conteste. Dès lors ce n'est plus vers le 9e degré, mais bien à proximité du 12e seulement que, par le Dahomey, nous pouvons rejoindre le grand fleuve africain. Mais que l'on se rassure ; les Anglais ne nous prennent pas en totalité le vaste territoire enserré dans les côtés du triangle qui a pour base le Niger, d'Ilo à Boussa, et pour sommet Nikki, dans l'arrière Dahomey. Ils veulent bien nous en laisser une infime portion représentée par le territoire de Nikki.

Et voilà ce que l'on appelle traiter sur la base de concessions réciproques !

Régions à l'est du Niger : Ici, fait à peine croyable,les Anglais nous concèdent quelque chose de réel. L'ancienne ligne de démarcation, Say-Barroua est modifiée. La frontière ne part plus de Say, mais d'un point situé à 150 kilomètres environ en aval nous donnant, sur la rive droite, un terrain d'une certaine étendue. Cette frontière, en revanche, se relève ensuite bien au-dessus de son tracé primitif et, après une nouvelle inflexion au sud nous attribuant la Sinder, elle a finalement son point d'arrivée au Tchad au nord de Barroua.

En admettant (ce qui n'est pas exact), que sur ces points les acquisitions et les pertes se balancent, l'équilibre n'en est pas moins rompu par l'interdiction qui nous est faite d'avoir désormais la moindre visée sur l'empire du Bornou que nous reconnaissons soumis à l'influence anglaise.

Il est vrai que, par contre, on nous concède le Baguirmi et toute la rive orientale du lac Tchad, mais ce sacrifice ne saurait appauvrir beaucoup nos voisins, attendu que ce qu'ils nous donnent ne leur appartient en aucune façon. Nous n'avons, du reste, pas attendu leur permission pour agir au Baguirmi où, grâce à M. Gentil, notre situation est d'ores et déjà excellente.

Dans nos démêlés avec le Royal Niger Company, nous n'avons cessé de nous élever contre les entraves que cette puissante société mettait à la navigation du fleuve, en dépit des stipulations de l'acte de Berlin. Pour faire montre de bon vouloir à notre égard et sous couleur de nous faciliter les transactions commerciales par la voie fluviale, le gouvernement de S. M. Britannique nous cède à bail deux terrains à choisir par nous de concert avec les Anglais, dont l'un sera situé à un endroit convenable sur la rive droite du Niger, entre Leaba et le confluent de la rivière Moussa avec le fleuve, et l'autre sur une des embouchures du Niger.

Ces enclaves ne comportent qu'un développement de rives de 400 mètres au maximum et elles ne nous sont louées que pour une durée de trente ans. Malgré cela on pourrait se réjouir de les avoir obtenues, dans l'espoir qu'elle nous donneront des facilités de négoce nous dédommageant quelque peu des concessions de territoire que nous avons consenties. Malheureusement les conditions du bail sont telles qu'il y a lieu de craindre que notre occupation ne soit pour nous la sonrce de difficultés sans nombre, diminuant singulièrement la valeur des avantages que nous en espérons. Ces conditions sont, en effet, si étroitement vexatoires que nous devons nous attendre à ce que les Anglais viennent, à tout instant fourrer leur nez dans nos affaires et nous chicaner sur l'exercice de nos droits. Pour donner une idée de la

dépendance absolue dans laquelle nous allons nour trouver vis-à-vis de nos voisins, il nous suffira de dire que, dans ces enclaves destinées au commerce, nous ne pouvons élever de bâtiments commerciaux qu'après en avoir soumis les plans à l'approbation de l'autorité britannique ; une seule porte nous est tolérée sur chacune des trois faces du mur d'enceinte que nous devions établir et il n'est pas jusqu'à la qualité des habitants de l'enclave qui ne soit spécifiée. Le reste est à l'avenant !

Au total, dans l'arrangement qui nous occupe, nous avons abandonné aux Anglais de vastes régions acquises par nous, en retour (et à part les environs de Say), on nous a peu donné, la principale concession que l'on nous ait faite ayant consisté à ne pas tout nous prendre dans la région contestée.

On voit que nous n'avons guère motif de crier au succès.

Maintenant comment se fait-il que les choses se soient passées ainsi, alors que nos intérêts étaient défendus par des hommes tenaces et avisés. Nos mandataires n'ont-ils donc pas été maîtres de leurs mouvements et leur a-t-il fallu s'incliner devant des raisons supérieures de politique générale.

A en croire ce que racontent certaines personnes en affectant des airs mystérieux, il paraîtrait en effet que la politique que suit la France nous commandait de nous montrer ici des plus conciliants, afin de ne pas compromettre les vastes résultats poursuivis ailleurs. Nous avouons être un peu sceptique sur le chapitre de ces résultats et, à parler franc, les chefs de notre politique extérieure nous font un peu l'effet de ce commerçant légendaire qui consentait à perdre sur chaque article, afin de gagner sur l'ensemble.

Dans tous les cas une réflexion s'impose ici. S'il est entendu qu'en matière coloniale nous devons toujours et quand même céder devant les Anglais, pourquoi alors nous donner tant de mal, engager tant de capitaux, compromettre tant d'existences précieuses pour aboutir à des déceptions dans le genre de celles que nous venons d'éprouver.

***

P.-S. — Il reste à étudier les stipulations commerciales ; c'est ce que nous nous proposons de faire en détail dans un prochain bulletin.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

J'aperçois sur ma table de travail, sans dédicace *Au loin. Impressions hindoues,* par Mme A. B. Celle qui a écrit ces pages n'est plus là pour les surveiller. Mais quelle émotion j'ai éprouvée en recevant ce petit volume ! J'avais rencontré vers la fin de l'année 1892, une jeune femme, d'une merveilleuse beauté, avec de grands yeux noirs passionnés, fort élégante en même temps, et ne négligeant, paraît-il aucune fête parisienne. Elle revenait d'un voyage dans l'Inde. Je la sentis un peu solitaire et désemparée, ne sachant à quoi attacher son existence. Par quels chagrins avait-elle passé ? Comment était-elle tombée dans cette solitude ? Nous causâmes fort longtemps, dans un petit salon, voisin du grand, et presque désert. Voici ce que je lui dis à tout hasard : « Vous avez vu un monde nouveau, éclairé par un soleil différent du notre, peuplé de bêtes étranges, d'arbres gigantesques ! Racontez-nous ce que, là-bas, apportent à l'âme de radieuse joie ou d'immense mélancolie, les heures du soir, de quelle façon le ciel inonde de ses feux les pagodes et fait étinceler les bouddhas »

Je lui donnais ce conseil, ne sachant pas toutefois si elle avait l'habitude d'écrire et si elle connaissait le métier. Mais son œil n'annonçait-il pas une claire intelligence, et la poésie n'en ruisselait-elle pas à flots ? Deux ans aprés — je ne l'avais pas revue, malgré ma promesse de nombreuses visites — j'appris le drame horrible, la jonchée de fleurs sur le lit où elle s'étendit elle-même, la plus belle parmi ses sœurs. Mais voici que sa main semble avoir bougé. N'est-ce pas elle qui me tend le volume auquel je l'avais convié, mais dont la composition ne l'a pas sauvée !

Eh bien ! en songeant à l'occuper par le récit de son long voyage, j'étais loin de m'imaginer qu'elle possédait, à ce point, le don de rendre les belles visions de ses yeux et les tristesses de son cœur. Ce n'est point le fruit d'un passe-temps, c'est une œuvre d'artiste qu'elle nous a fournie, avant de s'endormir volontairement, sur sa couche embaumée.

Ces dentelles sur lesquelles elle s'est fiancée à la mort, elle la plus exquises des élégances parmi les roses et les objets rares, n'est-ce pas elle toute entière ?

Dans : *Au loin*, elle a écrit « C'est une dernière soirée d'Orient. Je la passe au charmant bengalow de mes amis Ruinat. Dans la vérandah de marbre où s'alignent les chaises de bambou, les femmes blanches, toutes réunies ici, sont étendues en leurs mousselines souples, par cette fin d'après-midi. Au dessus des têtes blondes ou brunes, les mains noires des serviteurs balancent les éventails, les boissons glacées moussent dans les verres. A nos pieds, sur les dalles, des amas d'étoffes glissent, des pierreries étincellent, offertes par d'enjôleurs marchands dont les lèvres murmurent des choses douces à nos majestés. Le ciel et la mer mettent des vitraux de turquoise aux arcades de marbre de la vérandah, où se dessinent les touffes de bougainvilliers, et les feuilles des bananiers, agitées par une brise parfumées, vivifiante et langoureuse, faite de tous les souffles de la mer et de toutes les haleines des fleurs. Dans un coin, à travers une échappée de feuillage, on aperçoit une route rose que longe un char lent qui s'avance traîné par des bœufs blancs ».

Les couleurs l'enivraient, les nouveautés, les éventails, les amas d'étoffe et les routes roses parcourues par les bœufs blancs. Femme moderne, étrange, mobile, avide de spectacles singuliers, se plaisant aux couchers de soleil pourvu qu'elle les contemplât au milieu des pierreries et des étoffes chatoyantes : voilà bien Madame B. Mais au premier échec, à la première douleur — qui sait cependant ce qu'elle but de la coupe d'amertume ? — elle a eu le désir de s'en aller dans les paradis rêvés, dans la cité d'oubli qu'elle avait vainement cherchée ici-bas. Son livre, seul reste de sa pensée, est par l'accent profond et par les songes d'or, un des plus beaux que l'on ait donné depuis longtemps. Mais les critiques ne remarquent pas le chef-d'œuvre sur lequel personne n'appelle leur attention. Et que leur fournirait en échange de leur article la pauvre femme morte, laquelle leur est inutile et ne peut les conduire aux récompenses convoitées ?

Avec ce livre d'enchantement et de personnelle poésie, j'ai remarqué le *Voltaire* de M. le duc de Broglie. A moins que les romans soient signés : Loti, c'est-à-dire rentrent dans la catégorie poétique, et ressemblent aussi peu que possible à des romans, j'avoue ne les pas beaucoup goûter. Ne faut-il pas à l'esprit une autre nourriture ? Le livre de Madame B. c'est l'histoire d'une âme, c'est une de nos plus précieuses contemporaines qui s'est mise là dans les pages les plus artistement ciselées. L'œuvre de M. de Broglie nous intéresse aussi fort vivement parce que l'auteur a une maîtrise incontestable dans les études historiques et philosophiques, qu'il décrit avec compétence et

sans négliger les piquants portraits des personnages, les soucis et les combinaisons des diplomates.

Ce qui surprend tout d'abord dans *Voltaire*, c'est une certaine impartialité. Sans doute, on ne peut prétendre qu'en parlant de l'auteur *des Dialogues philosophiques*, M. le duc de Broglie mette de côté tout parti-pris. Mais jusqu'ici, ses amis n'avaient eu que des injures à l'endroit de Voltaire qu'ils chargeaient de toutes les bassesses, et de tous les crimes, lui déniant même le talent d'écrivain. Autrement, et avec une réelle et haute sérénité procède M. le duc de Broglie. Sans doute, il n'épargnera pas à Voltaire, les piqûres, les accusations d'antipatriotisme et les sarcasmes de toutes sortes. Mais, malgré tout, Voltaire sort de ses mains assez blanchi et assez sympathique. Chassé pour ainsi dire de France, le philosophe se réfugie chez Frédéric II, auprès duquel il a la constante préoccupation de sauvegarder les intérêts français. Son grand désir, ce serait d'être investi, officiellement, d'une mission diplomatique auprès du roi de Prusse. On exauce ses vœux une première fois. Mais blessés par certains mots satiriques, Louis XV et Madame de Pompadour retirent leur confiance à Voltaire qui ne reste plus auprès de Frédéric qu'à titre d'ami.

Cette union est vite troublée par les allures indépendantes de l'écrivain, lequel ne sait pas plier son orgueil ni renoncer à décocher des flèches contre les amis de Frédéric et contre Frédéric lui-même.

Quel dommage que l'on n'ait pas mieux usé de l'habileté de Voltaire, le plus fin des diplomates ! Peut-être aurait-il prévenu bien des catastrophes ! Voilà la conclusion que M. le duc de Broglie n'a peut-être pas osé tirer lui-même de son beau livre, si documenté et si vivant, mais qui s'en dégage fatalement. Et quelles physionomies que celles du héros principal de Frédéric II, et des personnages accessoires. On voit leurs pas, leurs grimaces, leurs petites combinaisons, leur sagesse, et leurs folies, dans le livre si clair, si éloquent et si spirituel de M. le duc de Broglie.

E. LEDRAIN.

CRITIQUE DRAMATIQUE

LE NATURISME

La saison théâtrale touche à sa fin. Il n'y a plus à compter avec des pièces de grand public, elles sont jouées ou remises à la rentrée prochaine. Le théâtre néanmoins ne ralentit pas son activité, il continue à nous donner des premières, des petites premières, pourrait-on dire, si on les qualifie d'après leur sort effectif. Ces pièces n'en offrent pas moins de l'intérêt et elles nous convient à les examiner avec sympathie.

Parmi elles, et grâce à l'atmosphère de manifeste dont elle s'enveloppe il faut citer *la Victoire*, de M. Saint-Georges de Bouhélier. Elle aura au moins servi à mettre un public un peu étendu au courant des aspirations poétiques qui soulèvent une petite pleiade de jeunes gens, groupés sous le drapeau du *Naturisme*.

Je dirai quelques mots de ce *Naturisme*.

L'appeler école serait hâtif, car il ne s'agit encore que d'une solidarité entre jeunes gens, venus à la vie littéraire dans une même invocation à telle forme de beauté qui les sollicite et qui orientera, ils l'espèrent, leur énergie et leur bonne volonté. Ont-ils vraiment une doctrine ? Ce serait bien extraordinaire. Ils sont bien jeunes, ils sont à l'âge où l'inspiration leur vient plus directement des grands aînés que de leurs propre fond, seulement encore ensemencé et qui n'a pas encore produit d'œuvres vraiment neuves.

Du moins, ont-ils l'ardeur, et les aînés qu'ils vénèrent, dans un choix assez large, non éclectique mais motivé par la recherche d'un élément toujours le même, sont-ils ceux qui propagèrent l'enthousiasme par la hauteur de leur génie et par la force de leur âme.

Ce groupe est fort actif. Il a une revue spéciale. Il fait des conférences. Il aborde le théâtre. Il compte de jeunes poètes dont les débuts se sont fait écouter : MM. Maurice Le Blond, Eugène Montfort, Jean Viollis, Maurice Magre, Marc Lafargue, etc., lesquels entourent d'une admiration commune, et même d'une vénération précoce, celui qu'ils désignent pour leur chef, M. Saint-Georges de Bouhélier.

Que feront-ils dans l'avenir ? Ecriront-ils des chefs-d'œuvres ? J'avoue que, dans le présent, la chose m'est indifférente. Il nous font assister à un spectacle qui émeut. C'est un joli départ, voiles gonflées, chants d'allégresse, visages joyeux. Qu'importe où ils abordent demain.

Aujourd'hui leur appartient, ils ont dans les yeux les visions magiques de l'illusion et, au cœur, ce qui peut les raviver plus tard dans les tristesses et les découragements, la ferveur.

Jeunes, ils veulent délibérément être jeunes, et ils veulent aussi tout rajeunir autour d'eux. Ils rêvent ce qui ne meurt pas, en même temps qu'ils répudient les fixations purement littéraires et qu'ils demandent à l'unique vie de leur fournir le geste et le verbe significatifs, synthétiques, qui demeurent comme la révélation à la suprême énergie humaine, l'héroïsme.

Ils aiment Verlaine « parce que, nous dit M. Maurice Le Blond, Paul Verlaine négligea *l'écriture artiste* pour le culte de l'émotion, parce qu'il nous délivra, littérairement, de l'influence romantique et parnassienne, pour la grâce impressionniste et le charme réaliste de son œuvre, et aussi et surtout parce qu'il chanta perpétuellement la vie; sa mémoire nous est sacrée et nous saluons en lui, sans lyrisme et sans phrase, le *Libérateur* ».

Dans un manifeste accueilli par la grande presse quotidienne, M. Saint-Georges de Bouhélier disait les caractères dont il revêt la jeunesse qui l'entoure et à laquelle il appartient: « Réveil de l'esprit national, culte de la terre et des héros, consécration des civiques énergies, voilà donc les sentiments qui constituent à la jeunesse contemporaine un caractère si singulier, si inattendu et si admirable. Puisse-t-elle tenir ses promesses, afin que nous assistions au spectacle fortifiant d'une renaissance française ! »

Enfin, M. Eugène Montfort jette ces cris d'exaltation : « Il y a une source intarissable de sublimes dans l'âme humaine. L'homme bienheureux est celui qui entend chanter en lui son âme. Or elle peut chanter toujours, cette âme, et l'homme être la merveille et la parure de l'univers.... Lorsque deux êtres se découvrent toute leur âme, ils communient, c'est ce qu'on appelle l'amour, c'est ce qu'il y a de plus merveilleux dans la vie, c'est la plus claire fontaine de beauté. Eh bien, nous disons, nous croyons que cet amour dont je parle, le bonheur de se découvrir continuellement les uns aux autres, peut exister entre tous les hommes, entre tous les êtres. »

On le voit, par ces quelques rapides citations, le naturisme aspire à l'élan, au généreux, à la glorification de l'humanité en ses parties nobles et durables, alors que le naturalisme, par exemple, ne s'était appliqué qu'aux basses œuvres de l'homme, à son végétarisme et au strict déterminisme, loi fatale que nous subissons mais qui n'est pas l'unique règle reconnue de l'âme, à la fois passive et affranchie.

Naturellement, ces jeunes gens rompent avec tous les contemporains chez qui ils ne découvrent pas la foi en leur idéal renouvelé ! Il en est qu'ils rejettent avec raison. Il en est aussi qu'ils repoussent avec légèreté.

J'ai lu notamment de véhémentes apostrophes de M. Eugène Montfort à l'adresse de tel poète qu'il eut certainement s'il l'avait mieux lu, apprécié avec plus de justesse. Mais les jeunes gens, si louables que soient leurs enthousiasmes de début, leurs intransigeances qui les font aimer, font surtout, un peu à l'aveugle, des guerres d'étiquettes. Que M. Montfort lise attentivement le *Domaine de fée* de M. Gustave Kahn, qu'il se pénètre de cette poésie, libre, riche jusqu'au faste, mais passionnée, belle de son inspiration unique et pure, et il découvrira en elle, cette couleur d'héroïsme dont rêve de se parer la jeune et vaillante petite phalange littéraire dont il fait partie.

Maintenant, *la Victoire* de M. Saint-Georges de Bouhélier est-elle à la hauteur du programme un peu magnifique que promettent de remplir les jeunes apôtres du naturisme ? Il faut reconnaître que non. L'auteur a été mieux inspiré, il a témoigné de plus de solidité et de plus d'éclat dans des ouvrages antérieurs, où il se bornait à développer les champs de vision poétique qui s'ouvraient devant lui et qu'il montrait, terre de Chanaan, à ses amis et fidèles. Il y aborde, il y fonde, et son premier essai est douteux. Ce n'est point un échec cependant, et de nobles qualités de simplicité, de tendance et d'élévation se sont fait jour dans cette bataille incertaine.

C'est une tragédie, réduite aux moyens d'action les plus élémentaires, s'exprimant en récits, en dialogues lyriques, et par l'entremise également du chœur antique restitué.

Eunice, fiancée du duc David, attend son promis qui est à l'armée. Il revient avec la victoire, plus transporté d'amour qu'il n'est grisé de sa gloire. La douceur des paroles, la tiède étreinte des mains, la caresse des cheveux d'Eunice qui frôlent son visage, lui sont plus enviables que les tumultes triomphants des combats. Les noces vont donc avoir lieu dans la joie universelle, car tous se réjouissent du spectacle de cet amour de deux âmes pures.

Or, l'ennemi revient et le duc David est forcé de retourner au camp, de se battre à nouveau, tandis que sa fiancée, pleine d'angoisse et d'espoir, assiste du haut des murailles aux sinistres mêlées et aux nouveaux succès de l'invincible fiancé.

David cependant, avant que la victoire soit définitive, quitte furtivement le camp pour venir auprès d'Eunice, sous la clarté embellissante d'une belle nuit d'été. Cette défection apparente jette la désorganisation dans le camp. L'ennemi reparait. La cité est en danger. Qui est coupable ? L'amour certainement. Mais aussi celle qui, inspirant l'amour, peut le rendre fatal à la gloire et à la sécurité non seulement du héros, mais de tous. Eunice juge ainsi. Elle sent qu'elle a fait le mal. Elle craint de nuire. Elle doit se sacrifier à la vertu civique. Elle se tue, et David vainqueur déposera ses palmes de victoire sur

le corps inanimé de celle qui lui a rendu la force et le moyen du triomphe.

L'imprécision du contour, le désordre et le sommaire de l'exécution rendent malheureusement insuffisant ce thème, qui se défend mieux sur scénario que dans sa forme définitive, incomplète malgré les incontestables qualités qu'elle contient et que nous avons applaudies avec plaisir.

Jules CASE.

A la Bodinière, *Mauvaise race*, drame en trois actes, de José Echégaray, traduit par MM. de Huertas et Ephrem Vincent.

Le célèbre auteur espagnol traite particulièrement une situation, fort dramatique d'ailleurs, dans cette pièce où l'étude des caractères est volontairement peu développée. Cependant, la visée de l'auteur est de s'inscrire en faux contre la loi d'hérédité dont l'imagination romancière et dramatique s'est inspirée, ces vingt dernières années, avec une confiance trop aveugle.

L'héroïne de la pièce, Adeline, fille d'une femme légère, petite-fille d'une aïeule également légère, serait donc condamnée à toutes les aventures galantes qu'ont connues ses ancêtres. Du moins, elle a contre elle le préjugé de tous, et le jour où le soupçon, appuyé il est vrai d'une preuve qui semble irrévocable, paraît, tous la condamnent et la veulent répudier. Or, elle est pure, aimante, fidèle, innocente. Son absolution donne lieu à de vigoureuses scènes où se dresse, à jamais irréductible, le vieil honneur, gloire de la race espagnole.

Au même théâtre, *Circé*, comédie héroïque de M. Amédée Pigeon. En des vers gracieux, M. Amédée Pigeon nous montre l'aventure d'Ulysse auprès de la fameuse reine de l'île enchantée. Cela est frais et délicat, charmant. Le comique est des plus séducteurs, lorsque les compagnons d'Ulysse, transformés en ours, singe et pourceau, refusent de retourner à l'humanité civilisée et ambitieuse, préférant les douceurs de l'île, les sages paresses animales, la frugalité des repas sous les chênes et dans les feuillées.

Accompagnaient cette comédie, *Un fait divers*, tiré d'une saisissante nouvelle de Mme Arsène Œris par Mme Souley-Darqué et M. Marcel Mültzer, et *Sur le seuil*, mystère divertissant de M. Mültzer.

J. C.

SCIENCES

Voilà revenue l'époque de l'année où la préoccupation dominante concerne la villégiature. On élabore les plans de vacances, les itinéraires d'excursions et on échange des renseignements sur les localités dignes d'être visitées, on se jette avec empressement sur les ouvrages où, pratiquement, sont résumés les grands traits des voyages de plaisir. Dans de pareilles conditions le public ne peut que faire l'accueil le plus chaleureux à la nouvelle publication de la librairie Masson où sont condensés tous les mérites qu'on peut réclamer à un cicerone écrit. Il s'agit d'un *guide dans le Cantal* qui se signale d'une façon incomparable parmi tous les ouvrages congénères mis au jour jusqu'ici.

Tout d'abord il traite d'une région peu connue et qui mérite d'être aussi fréquentée qu'elle a été négligée; et en second lieu il sort de la plume non pas d'un compilateur banal prêt à vous décrire aussi bien les charmes de la Grèce que ceux de l'Islande qu'il connaît de dixième main. Les auteurs de ce joli petit livre, MM. Boule et Farges sont des spécialistes qui ont fait des pays qu'ils révèlent au public une étude poursuivie minutieusement pendant de longues années. L'un d'eux, M. Marcellin Boule, docteur ès-sciences, est même originaire du Cantal et il en a parcouru à pied toutes les régions avec le soin que suppose la construction de la carte géologique du pays. C'est donc une œuvre de savants que nous annonçons ici et c'est cette qualité des auteurs qui justifie la mention de leur travail dans le présent article.

Mais il faut s'empresser d'ajouter que le *Guide au Cantal* est en même temps un livre charmant, de lecture attrayante et facile, plein des renseignements utiles que tous les guides doivent renfermer, soucieux avant tout de rendre la promenade facile et agréable.

A ce dernier égard on sera enchanté des développements accordés à la partie relative aux itinéraires et aux centres d'excursions : *Comment on va dans le Cantal* (d'où qu'on vienne) est la première question traitée et elle se complète de considérations applicables à bien d'autres cas, sur la saison, le plus convenable au voyage, sur le bagage du touriste, sur les moyens de transport dont il pourra user, sur la dépense à

laquelle il lui faudra s'attendre, sur la qualité des hôtels et des auberges, sur les cartes qu'il lui faudra emporter.

Complétés merveilleusement par une nombreuse collection de charmants dessins, reproductions de photographie et qui émaillent le texte à chaque page, les itinéraires se succèdent alors et tout d'abord d'après la distribution des chemins de fer. Chaque localité mentionnée est décrite dans un style très concis mais d'une façon très satisfaisante quelle que soit la catégorie de renseignements que l'on désire avoir sur elle. Après les chemins de fer viennent les routes et les chemins de tous ordres qui vous font pénétrer jusque dans le cœur d'une région qui a encore gardé beaucoup de ses caractères primitifs. Chaudes-aigues, Le Lioran, Le Puy-de-Griou, le Plomb-du-Cantal, le Puy-Mary, Vic-sur-Cère, Carlat et cent autres points sont décrits de façon à donner envie de les visiter si on les ignore et de les revisiter si on y a passé. Dans chaque cas, la structure du sol est indiquée d'une façon précise et souvent à l'aide de coupes qui représentent l'état le plus récent de nos connaissances géologiques; on a ensuite un résumé de l'état des habitants, dont les mœurs sont parfois si curieuse et une reproduction des principaux monuments, églises ou châteaux si nombreux et si remarquables dans toute la France centrale.

Quand on lit toutes ces descriptions locales on conçoit du Cantal une idée très haute et l'on se dit que c'est une région d'un caractère vraiment exceptionnel. C'est ce que M. Boule et M. Farges, chacun dans sa spécialité ont fait ressortir dans une partie du livre qui fera une lecture des plus agréables et des plus profitables pendant le voyage en chemin de fer précédant les excursions.

On y verra, pour nous borner ici les choses les plus essentielles, que si l'on voulait trouver une comparaison en Europe à la région cantalienne il faudrait le chercher (ce à quoi bien des personnes n'auraient pas pensé) dans un point de l'île de Sicile. Le massif montagneux qui comprend le Plomb de Cantal et sa majestueuse ceinture de sommets se présente comme les restes d'une sorte d'Etna dont les traits particuliers proviennent avant tout de son grand âge géologique, c'est-à-dire de la longue durée depuis laquelle s'exercent sur lui les activités démolissantes des agents atmosphériques.

Un savant bien modeste, petit pharmacien à Aurillac, mais grand géologue et qui s'appelait J.-B. Rames a fait sur ce thème une série de travaux qui n'ont pas été appréciés en général à leur vraie valeur, mais qui ont facilité singulièrement la tâche des explorateurs subséquents. Leur conclusion c'est que le massif de Cantal devait s'élever à une hauteur très supérieure à celle qu'il atteint aujourd'hui et que plusieurs hauts sommets en couronnaient la partie centrale. Ces montagnes qui n'existent plus que par leur base sont révélées par les délinéaments

de la surface du sol et Rames, qui en voyait encore les sommets dans les airs avec les yeux de l'esprit, n'a pas omis de les baptiser comme il eut fait de montagnes réellement existantes.

Le *mont Albert Gaudry* et le *mont Saporta* sont catalogués par lui dans les reliefs du Cantal préhistorique. C'étaient de belles montagnes vomissant de temps à autre des torrents de lave brûlantes encore très visibles dans diverses directions comme des fleuves pétrifiés· Sur leurs flancs poussaient d'épaisses forêts dont les arbres, d'espèces disparues maintenant, avaient cependant d'étroites affinités avec les essences actuelles. On le sait parce que des feuilles se sont en grand nombre accumulées dans les fines vases de certains étangs, maintenant desséchés depuis les temps pliocènes, et où on les retrouve dans les *cinérites* à l'état d'empreintes délicates. Au *Pas de la Mougudo*, par exemple, tout près de Vic-sur-Cère, on peut facilement faire de jolies récoltes de ces objets et comme une sorte d'herborisation bien originale. Et pendant que les incandescences volcaniques tranchaient sur le haut des montagnes avec la verdure de leur base, les hautes vallées donnaient un contraste nouveau dans de grands glaciers qui polissaient les roches et poussaient leurs moraines et leurs blocs erratiques jusqu'aux environs du point où bien plus tard devait se fonder Aurillac.

Ajoutons qu'en ces temps où le Cantal ressemblait si peu à ce qu'il est devenu, des hommes existaient déjà dont l'histoire a été refaite en bien des points et qui ont laissé bien des témoignages incontestables de leur longue existence.

Mais nous nous laisserions volontiers aller à faire double emploi avec l'ouvrage que nous annonçons et ce serait au sérieux préjudice des lecteurs : il faut qu'ils se procurent le *guide* charmant in-18, élégamment cartonné, facile à loger dans la poche et qui sera le *vade mecum* obligé de toutes les personnes qui cette année iront passer les vacances dans la France centrale.

Stanislas MEUNIER.

BIBLIOGRAPHIE

Alphonse Daudet par M. Léon Daudet. — Charpentier.

Livre inoubliable, d'émotion profonde, où la vie et l'âme du maître rayonnent d'une gloire d'apothéose ; admirable hommage de justice littéraire et de piété filiale, cri d'un cœur aimant et culte d'un esprit élevé pour celui qui fut le type achevé de l'artiste impeccable, inflexible et sans faiblesse.

Ce beau livre exalte et grandit la figure du noble écrivain, et revèle au public l'Alphonse Daudet inconnu que ses amis chérissaient si profondément. A toutes les pages, on sent ce ton de vérité qui fait les créations vivantes et montre un être dans l'intimité et la plénitude de de sa nature. Ce livre apprend au public que chez Alphonse Daudet l'homme égalait l'œuvre, et que ce grand artiste fut une des plus nobles âmes, un des plus beaux esprits de notre époque. Les idées morales de Daudet sont analysées dans ces pages avec une pénétration rare ; la portée et la valeur de cette magnifique intelligence sont mises en lumière avec une vigueur de style, une verve d'investigation et un don de sensibilité qui font de ce livre une des meilleures choses qu'ait signées M. Léon Daudet. Sa préface et son premier chapitre ont un accent sublime ; et le dernier chapitre, *De l'imagination*, ouvre un monde de clarté sur l'œuvre et les idées de celui qui n'écrivit jamais de préface et cacha toujours jalousement ses préoccupations et son intensité de penseur.

Ce qui se dégage aussi de ce livre, c'est la répercussion intellectuelle de M. Léon Daudet, et les larges, les multiples assimilations de son talent, qui a si bien su comprendre et traduire. Que dire de plus ? Cet ouvrage est désormais le complément inséparable des œuvres du maître, en attendant que le fils pieux, qui vient de consacrer si noblement cette éclatante mémoire, nous donne le prochain volume des *Notes et papiers*. Après nous avoir montré Alphonse Daudet sous son aspect de synthèse intellectuelle et morale, nous aurons certainement un Alphonse Daudet purement artiste.

M. Léon Daudet nous expliquera la formation littéraire de son père, sa filiation et ses origines, ses procédés de travail, ses théories d'exécution, sa doctrine esthétique, ses préférences plastiques, ce qu'il pensait des écoles et des œuvres, le sens profond qu'il avait de la nature, le grand descripteur qui était en lui, le voyant pictural, et surtout son incroyable don de paysagiste. Après le volume sur l'homme, il reste à faire ce volume sur l'écrivain ; M. Léon Daudet couronnera ainsi le beau monument que ses mains filiales viennent d'élever à la Gloire Paternelle.

Antoine Albalat.



Par le bonheur, roman de deux âmes, par Ch. Fuster.

Un nouvel amour dominant un amour à jamais disparu, pénétrant lentement dans une âme qui s'était crue désormais inaccessible, tel est le sujet du roman que vient de nous donner l'aimable poète Charles

Fuster. C'est l'œuvre délicate et touchante d'un rêveur attentif aux palpitations du cœur et dont la psychologie est à la fois mystique et tendre. La nature bretonne, qu'il décrit à merveille dans un style harmonieux, l'émeut plus, on le voit bien, par les vagues effluves qu'elle dégage et dont la pensée subit l'ineffable puissance, que par ses formes extérieures et sa beauté impersonnelle. Aussi bien l'amour qui est pour le jeune homme éprouvé par la vie une consolation longtemps inacceptée, une joie presque douloureuse, et pour la jeune fille une révélation inquiète, se développe-t-il dans ces paysages imprécis, parmi les scènes paisibles de l'existence intime, comme une aube à travers les brumes. C'est bien là une œuvre de notre temps crépusculaire, le rapprochement presque insensible mais inévitable de deux êtres venus par différentes routes, se rencontrant dans le même idéal. M. Charles Fuster, avec beaucoup d'art et aussi avec une vraie science expérimentale, a retracé toute une série de gradations et de nuances morales dont les lettrés apprécieront la finesse et dont on aimera le charme sévère. Maintenant, le titre un peu énigmatique du livre *Par le bonheur* est-il bien justifié? L'auteur a voulu dire sans doute que c'est par le bonheur d'aimer que son héros obtient le complément de sa pensée et de son cœur. Après tout c'est vrai quelquefois : pour ma part, j'admets volontiers cette fortifiante croyance, mais que de gens, hélas, la traiteraient d'illusion!

Comte Ch. de Moüy.

Vers Athènes et Jérusalem, par Gustave Larroumet (Hachette). — M. Larroumet — combien il a raison dans la circonstance! — ne laisse rien perdre de ce qu'il a publié dans la presse. Plusieurs de ses volumes, assez nombreux déjà, sont faits avec ses articles préalablement donnés dans les journaux quotidiens. Ce sont des recueils, des sortes de mélanges fort intéressants. Mais le dernier livre de l'écrivain se présente avec une certaine unité, ou plutôt, il se compose de deux parties seulement, la première comprenant le récit d'un voyage en Grèce entrepris en 1896; la seconde d'un voyage en Syrie exécuté l'année suivante.

Ce qui distingue M. Larroumet, c'est l'extrême précision des détails et de la phrase. Pas un instant il ne détache les yeux de ce qu'il voit pour monter un peu dans l'invisible, comme faisait, par exemple, un Renan. Le moindre paysage de Grèce, la moindre fleur des collines palestiniennes transportaient dans des régions inconnues, dans des nuées, le poète et le philosophe de *la Vie de Jésus.* Il s'élevait à des idées générales, entrevoyait des choses merveilleuses, entrait dans des extases singulières. Moins rêveur, moins préoccupé de chercher et de rendre l'envers divin des objets visibles, M. Larroumet s'exprime en journaliste, en homme moderne. Sans mélancolie harmonieuse, il décrit, ponctuellement, d'un trait sobre et sûr, les sites historiques de la Grèce et les collines pierreuses de Jérusalem. Il songe à peine, au peuple qui a vécu là et qui s'y est endormi.

Et cependant, il a aussi sa poésie; il a bien saisi les nuances du soleil se couchant sur Délos ou sur Baalbek. Mais ce qui l'attire avant tout, dans ce monde grec ou syrien, c'est la vie moderne, l'état des populations, les devoirs de la France à leur endroit. S'il entend une *Marseillaise* chantée sur mer, il en est presque uniquement occupé, songeant peu aux chœurs antiques, ou à la voix ardente des prophètes. En Syrie, il a vu les établissements des Jésuites, mais presque à aucun moment, la divine Astarté, inondant la mer de ses clartés nocturnes. A son oreille n'est point parvenue la lamentation sur Adonis des femmes de Byblos, quand le petit fleuve se teint de rouge, après les pluies, et que l'éternel amant tombe sous les morsures du sanglier.

Encore une fois, c'est en touriste et pour recueillir de quoi intéresser les lecteurs du *Temps* et du *Figaro*, que M. Larroumet a visité la Grèce et la Syrie, le pays de l'art surhumain et le pays de la foi. On constate, dans son livre, un esprit agile, habile à peindre ses impressions et à choisir, pour le public, dans ses souvenirs, ce qui est le plus capable de le charmer.

E. LEDRAIN.



Les Liens factices, par M. HENRY FÈVRE. (Bibliothèque Charpentier). — Le roman de M. Henry Fèvre pourrait être, ainsi qu'une piéce de théâtre, qualifié de roman de situation. C'est que, tout en intéressant par son étude psychologique et par ses détails de narration, il impressionne surtout comme une série de *scènes* qui se succèdent, non à la suite des unes des autres, mais logiquement, nécessairement, dramatiquement, suivant la loi théâtrale. La carcasse du livre est assurément une forme dramatique, un scénario presque complet, une pièce à la fois d'étude, de mœurs et de situation. Cette particularité rend particulièrement attachante la lecture des *Liens factices*. Elle induira forcément aussi M. Henry Fèvre à porter au théâtre l'action généreuse et émouvante de son roman. Voici du reste la situation Un homme, alors qu'il était jeune, à l'âge où l'on s'amuse, a eu une liaison qu'il estima passagère et sans lendemain, sans responsabilité du moins. Un enfant est né, cependant le père s'en soucie peu. Il abandonne la mère et le fils. Il suit sa voie sociale. Il se marie. Il grossit sa fortune. Il a une fille de son union légitime et respectable. Il est sur le point de se présenter aux élections législatives. Or, il a besoin d'un secrétaire, d'un petit jeune homme, habile, débrouillard, sachant rédiger des notes, tourner des proclamations, répondre aux attaques, parer aux embûches électorales. Un jeune journaliste, pauvre de mine, sans grande ambition et cherchant seulement à gagner sa vie au jour le jour, lui est présenté. Paulin est agréé. Et c'est le père et le fils, le fils abandonné, oublié, dont l'existence est à présent insoupçonnée, qui se trouvent en présence. Après des tergiversations et des scrupules, Paulin se décide à profiter du hasard, à réclamer ses droits, à exiger que le père viennne en aide à la créature humaine dont il est responsable. Le débat est là, il remue d'âpres sentiments, c'est la lutte entre le droit naturel et le désintéressement d'un homme qui ne considère les actes qu'au point de vue de l'égoïsme social et sous le jour de la régularité administrative. Mais sous cet édifice de conventions et de mensonges, la nature, aveugle, invincible, portant en soi son inéluctable morale, pousse ; elle émerge et ses fortes racines ruinent les assises de l'édifice qui penche, se déséquilibre, s'écroule. Par la force des choses, par l'abandon des siens, par la révélation que ceux qu'il croit les siens lui sont étrangers, par le retour offensif de l'équité, le père de Paulin doit être vaincu et disparaître. Pitié seulement à ceux qui ont péché et qui se repentent.

JULES CASE.



L'Orient et l'Europe, par M. le baron AMAURY DE LA BARRE DE NANTEUIL. — Firmin-Didot et Cie, éditeurs.

Rien de plus instructif pour les générations actuelles que l'histoire de l'Europe orientale pendant les deux derniers siècles. M. de La Barre de Nanteuil nous fait assister dans un résumé précis à toutes ses phases. C'est la lutte imprécise, désordonnée et à peu près constante des pays chrétiens contre l'Islam, aboutissant à l'amoindrissement, au démembrement de l'Empire Turc et à la création sur ses ruines des petits Etats Balkaniques indépendants.

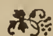
A la fin du 17e siècle, la puissance turque était des plus redoutables ; elle était une menace pour l'Europe. La mer Noire était un lac soumis à sa domination qui s'étendait vers le nord jusqu'aux portes de Vienne.

L'auteur passe successivement et rapidement en revue les évènements qui ont réduit, en Europe à cette heure, la Turquie à une minuscule étendue de territoire. Tout le monde sait qu'en 1878 l'armée du Tzar Alexandre II occupait San-Stéfano, à quelques kilomètres de Stamboul où elle s'apprêtait à entrer. Les Turcs disparaissaient d'Europe, quand l'intervention inattendue de l'Angleterre sauva l'Empire turc d'une déchéance irremédiable et immédiate.

La Turquie d'Europe ne subsiste encore que par les rivalités des grandes puissances, le jeu de bascule et d'influences qui marque son insigne faiblesse est son unique force. M. de La Barre de Nanteuil n'a pas de peine à nous le démontrer. La fin de ce simulacre de puissance semble pourtant proche. Ses récents succès contre la Grèce ne l'ont pas sensiblement relevée aux yeux du monde. La difficulté n'est pas de triompher des résistances de « l'homme malade, » mais de savoir, par avance, se partager ses dépouilles.

Ouvrage intéressant à lire et à méditer.

A. Bisseuil.



L'Ecolier d'Athènes, par André Laurie, Hetzel et Cie éditeur.

Un citoyen d'Athènes, Proas, fait prisonnier à la bataille de Chéronée et emmené captif en Macédoine conte à deux jeunes Macédoniens dont il est devenu le précepteur les divers chapitres de sa vie d'écolier et leur décrit les jeux de la palestre et les jeux olympiques, la foire des Anthestéries, la procession des Panathénées, les jardins d'Académus, etc. Par cette fiction, l'auteur a voulu nous expliquer cette éducation d'Athènes vraiement virile et complète qui eut pour principe et pour but de cultiver simultanément toutes les facultés physiques, intellectuelles et morales de l'être humain et d'établir entre ces facultés une harmonie et un culte parfaits.

Un officier de l'ancienne France. — Les personnages originaux de la « Fille naturelle ». — Deux études sur Gœthe, par M. Michel Bréal. (Hachette et Cie). — Ces deux études sur Gœthe se ressemblent en un point : elles se rapportent toutes deux à la France. Dans l'une, nous voyons le portrait d'un militaire, le comte de Thorane, qui vînt prendre logement chez le père de Gœthe au cours de la guerre de Sept ans, et dont l'auteur de Faust parle longuement en ses mémoires. Dans l'autre étude, il s'agit d'un épisode qui a été longtemps traité de roman, mais que les documents retrouvés par M. Michel Bréal ne permettent pas de révoquer en doute. Une enfant de sang illustre, mais de naissance irrégulière, devient la victime de haines de famille. Elle est enlevée de la maison paternelle à l'âge de onze ans et mariée de force à un homme obscur. C'est le sujet dont Gœthe a tiré sa tragédie de la *Fille naturelle*, M. Bréal fait connaître les vrais noms qui sont des noms historiques, donne les lieux et les dates ; en présence de la fiction, il met la réalité, laquelle n'est ni moins intéressante, ni moins émouvante.

Dr Rouire.



La Société provençale à la fin du Moyen âge, d'après des documents inédits, par Charles de Ribbe. (Paris, librairie Académique, Perrin et Cie). — Jusqu'au xixe siècle, les lettrés français se plaisent au récit

des batailles, aux guerres retentissantes et aux traités. Ce qu'ils affectionnent de préférence, c'est l'*histoire militaire*. Après la grande Révolution, nombre d'écrivains éprouvent le besoin de ramener les esprits vers la vie publique d'autrefois, et l'*histoire politique* surgit dans des œuvres multiples, où figurent, au premier rang, les écrits des Guizot et des Thierry. Il est cependant une histoire plus intime et d'un intérêt plus profond où revivent les mœurs, les idées et les institutions des hommes d'autrefois : c'est l'*histoire sociale*. Avec elle, le foyer domestique, l'organisation de la propriété, le régime du travail, les associations, les groupements si divers où se rencontrent et s'agitent les hommes d'une époque, sont mis en relief. Et la vie intérieure de la nation, « cette France immense aux innombrables nœuds » apparaît comme le véritable objet de l'histoire.

De tous les documents offerts à l'écrivain, les plus suggestifs et les plus précieux sont ceux qui le font pénétrer au foyer domestique, qui en décrivent la vie matérielle et morale et qui, par l'examen des budgets familiaux et des *Livres de raison*, l'initient aux modes et aux conditions de l'existence. Nul ne l'a mieux compris que M. Charles de Ribbe dont l'œuvre nouvelle jette sur le Midi de la France la plus vive lumière. L'auteur prend la Provence à la fin du Moyen âge. Louis XII voit les Etats généraux réunis à Tours, le 14 mai 1506, lui décerner, au milieu des acclamations, le titre de *Père du peuple*. C'est une époque heureuse entre toutes pour la France. M. de Ribbe étudie successivement la *famille*, la *propriété*, les *rapports des classes entre elles* et la *vie publique* en Provence.

Que n'a-t-on pas écrit sur les rapports des classes entre elles à la fin du Moyen âge et sur l'animosité qui semble être, pour quelques uns, le signe distinctif de la vie sociale dans l'ancienne France. Cette affirmation est erronée, si l'on observe la Provence. Nous trouvons, en effet, à la fin du xv[e] siècle, l'habituelle fusion des classes par les mariages. Des alliances nombreuses unissent les familles commerçantes ou industrielles à la noblesse foncière ; celle-ci s'allie aux gens de loi ; ces derniers se mêlent au monde rural d'où ils sortent et c'est une pénétration mutuelle à tous les degrés de l'échelle sociale.

En droit, l'inégalité des conditions était réelle ; en fait, elle était singulièrement effacée, et les mariages en étaient la principale cause. Mais il y en avait d'autres. Le commerce et la finance qui ont été, à toutes les époques, les moyens pratiques et rapides d'enrichissement, étaient particulièrement recherchées par l'aristocratie provençale. A Marseille, notamment, comme dans les républiques italiennes et comme en Angleterre, le commerce ne faisait pas déroger. Nous trouvons, dans les actes civils, figurant sous le nom de marchands, les membres des familles de Forbin, de Passis, Doria, de Candole, de Roquefort, de Monteil, de Spinola. Mêlée aux grandes affaires de l'époque, la noblesse exerçait ainsi par sa fortune l'influence que donne et donnera toujours le travail. A leur tour, les négociants enrichis s'anoblissent fréquemment par l'achat de seigneuries et s'incorporent ainsi à l'aristocratie foncière. Leur seul tort sera de s'attribuer dans l'avenir des généalogies fantastiques. Ainsi se réalisaient l'union de l'harmonie des classes ; ainsi s'opérait, au grand avantage du pays, l'ascension continue des individualités les plus énergiques et les plus éminentes.

Si la vie privée imprime son caractère à la vie publique, on devine que les bons rapports des hommes du Midi devaient exercer leur action sur la marche des affaires politiques. Outre les franchises municipales acquises aux Provençaux, ceux-ci surent bien vite obtenir l'abolition des redevances seigneuriales et foncières, mais c'est par un rachat loyal que les communes du Midi conquirent l'indépendance.

De l'ouvrage de M. Charles de Ribbe dont nous ne rappelons ici que quelques grandes lignes, on peut tirer cette conclusion : c'est

que, si le cadre du livre est Provençal, il l'est avec des perspectives qui découvrent bien des rapprochements entre la Provence du XVe siècle et la France de cette époque. Lorsque plus tard, au milieu des guerres civiles, Guillaume du Vair, garde des sceaux de France, voudra rappeler à ses concitoyens les bienfaits de la concorde et les meilleures conditions de l'harmonie sociale, il choisira, comme exemple, la période historique que M. de Ribbe nous retrace aujourd'hui. Il dira du règne de Louis XII : « C'était bien la plus belle, la plus puissante, la plus triomphante monarchie qu'œil d'homme ait jamais vue (1). »

A. B.



Catholicisme et démocratie, par Georges Fonsegrive, 1 vol. Lecoffre, éditeur.

Parmi les plus libres et les plus originaux esprits de ce temps, je n'hésite pas à classer M. Georges Fonsegrive au premier rang. Universitaire d'éducation (il était, s'il n'est encore, professeur de philosophie au lycée Buffon), ses méthodes l'ont incliné vers un catholicisme dont la stricte orthodoxie ne lui est ni un fardeau, ni une chaîne, mais simplement un cadre à sa pensée. Le nouveau livre qu'il vient de publier, *Catholicisme et Démocratie*, est très significatif à cet égard. Le catholicisme peut-il ou ne peut-il pas s'accorder avec la démocratie? Telle est la question que l'auteur s'est efforcé de résoudre au cours de son solide et substantiel volume. Parmi les études qui composent ce volume, je signalerai comme plus particulièrement neuves, lumineuses et hardies, les études sur *le Sens et la portée des directions pontificales*, sur *le Rôle des jeunes gens*, sur les *Déracinés*, de Barrès, et *la Suprématie des Anglo-Saxons* de M. Demolins. Nos lecteurs ne s'étonneront pas si M. Fonsegrive conclut à l'alliance possible et féconde du catholicisme et de la démocratie. « La démocratie, dit-il, est, dans ses données essentielles et ses parties vitales, issue des aspirations chrétiennes, et le catholicisme lui fournit les principes stables qui seuls peuvent l'empêcher de se corrompre et de devenir le gouvernement brutal de la force numérique ». Il est permis de contester ces conclusions; il serait fâcheux qu'on les écartât sans examen. Le livre de M. Fonsegrive est l'effort loyal et sincère d'un esprit admirablement outillé, nullement dupe des mots, sévère pour lui-même et son parti, sans amertume contre ses adversaires. J'ajouterai qu'il est écrit dans une langue nerveuse et sobre, tout à fait de premier ordre et qui nous change des déclamations habituelles en pareille matière.

Ch. le Goffic.



Madame Dacier, sa vie et ses œuvres. Bureau des Causeries familières, Boulevard Haussmann, par Madame Louise d'Alq. — Pour ressusciter ce qui fut le plus parfait dans les expressions et les manifestations des facultés supérieures de l'humanité et l'offrir avec autant de modestie que de compétence à la curiosité, à l'esthétique de ses contemporains, il faut posséder, outre le vrai savoir, l'amour éclairé, profond, de notre race et de l'intégrité, et la conscience de la dignité humaine, basée sur une noble fierté.

C'est ce dont Madame Louise d'Alq continue de nous donner la preuve en publiant Madame Dacier, sa vie et ses œuvres. Par son précédent ouvrage, l'Anthologie féminine, couronné par l'Académie française, Madame L. d'Alq, féministe dans la plus haute et la plus efficace acception de ce mot, celle qui consigne sans tumultueuse revendication la réelle valeur de son sexe par l'évidence et l'irréfutable,

(1) Œuvres de du Vair, édit. de 1636, p. 21-23.

a commencé l'étude des femmes qui ont su se créer une réputation littéraire. Madame Dacier devait spécialement attirer son attention par son érudition et ses solides vertus familiales.

Madame L. d'Alq a donc résolu de faire revivre l'illustre helléniste en nous racontant sa vie d'abord, puis en commentant ses œuvres, enfin, en nous donnant la traduction des odes d'Anacréon, réputées inimitables par Sainte-Beuve, et les célèbres Préfaces aux œuvres d'Aristophane, d'Homère, de Térence, de Plaute, qui sont de petits chefs-d'œuvre d'érudition offrant ainsi, par d'attrayants commentaires, un véritable cours d'histoire et de littérature grecques; les traductions de longue haleine n'ont été omises que parce qu'elles furent maintes fois refaites par de distingués professeurs.

L'ouvrage de Madame L. d'Alq a sa place marquée non seulement dans la bibliothèque mondaine et la bibliothèque pédagogique, elle devrait la trouver dans la mémoire et la gratitude de ceux qui aiment le beau littéraire, mais ignorent les langues mortes qui, seules, permettent aux races latines de l'admirer à sa source, en leur apprenant à se mieux connaître elles-mêmes.

LYDIE MARTIAL.



Jeanne d'Arc. — Poème épique, illustré, en vers et en prose alternant, par ALBERT LIGER. — Préface de Georges d'Esparbès, 1 vol. H. Herluison, éditeur. — Orléans

On croit toujours que tout a été dit sur la Pucelle, mais quand on a le cœur vraiment français, ce n'est jamais sans émotion, sans une douce et réconfortante espérance qu'on trouve un nouvel écrit consacré à l'histoire de la Jehanne aimée, qui la première a caractérisé l'esprit national en France ; encore qu'il ne fût qu'une lueur vacillante, née d'une étincelle provenant des incendies, traces sinistres du passage de l'Anglais.

Le poème de M. Albert Liger, présenté par notre distingué patriote Georges d'Esparbès, est un nouvel hommage rendu à cette incarnation de la patrie française. Après tant d'autres, il a le rare mérite d'avoir un cachet personnel, qui lui donne une valeur toute particulière, tant par la naïveté benigne du récit, que par la sensation d'amour profond qui s'en émane, comme un parfum brûlant sur l'autel où Jehanne est campée.

C'est charmant sans prétention, sans mièvrerie. C'est tout simplement beau et grand, sans paraître en avoir conscience, parce que le sujet est beau et grand. C'est le cœur qui a inspiré le poète et a guidé l'esprit, sans se laisser entraîner par cet envahissant dernier.

Quand j'aurai dit que les illustrations sont signées Andhrée des Gachons, et que les originaux de l'artiste occupent une place d'honneur au Musée Jeanne d'Arc à Orléans, je n'aurai pas besoin d'ajouter que cet ouvrage se recommande à tous les bibliophiles.

La Vision. — Jeanne, chassant les ribaudes — Jeanne au combat, — Le sacre — Jours d'Avril — Ave Maria, sont de délicieuses enluminures où l'illustrateur a su se montrer à la fois artiste de goût et imagier de talent.

GEORGES SÉNÉCHAL.



Le Comte Hallez d'Arros. Tableaux justificatifs de la carte électorale. Paris, Paul Dupont, éditeur.

Les tableaux numériques de M. Allez d'Arros donnent la situation électorale au 1er Janvier 1898, c'est-à-dire depuis les résultats des élections générales de 1893 et des élections partielles pendant la législature qui vient de finir. Ils sont accompagnés d'une carte coloriée

qui fait saisir, d'un coup d'œil, la répartition des forces de chacun des partis politiques, par département. Ce document sera d'une grande utilité pour comparer la force respective des partis dans l'ancienne chambre et dans celle qui vient d'être élue.

E. Wickersheimer.



Saint-Jérôme, par le R. P. Largent. — 1 vol. in-12. — Victor Lecoffre, Paris.

Ce volume a été fort judicieusement divisé par l'auteur en deux parties : la vie et les œuvres. Il est nécessaire, en effet, de distinguer, en Saint-Jérôme, deux caractères : celui de l'ascète et celui de l'écrivain.

De l'ascète, nous ne dirons rien. Le R. P. Largent a fort bien fait revivre la physionomie du Dalmate ardent qui sut mourir au désert de Chalcis pour renaître pénitent et fondateur d'ordre à Béthléem.

Comme écrivain, Saint-Jérôme est l'Esdras du Christianisme. Il n'a point certes rebâti le Temple, mais il a assuré la suprématie doctrinale de l'Eglise latine sur les Eglises grecques.

L'Eglise catholique lui doit son unité ; elle lui doit en outre d'avoir évité de judaïser la liturgie en s'appuyant dogmatiquement sur la Bible.

Dans ses lettres à Saint-Augustin, Saint-Jérôme se prononce très nettement à ce sujet.

« Si nous nous croyons, écrit-il, dans l'obligation d'admettre les Juifs avec leurs cérémonies et de tolérer dans notre église les pratiques qu'ils observaient dans les synagogues, je ne crains pas de le dire ils ne deviendront pas chrétiens et ils nous feront juifs.

« Vous dites que Saint-Paul, quoique apôtre de Jésus-Christ, observa les cérémonies des Juifs et que la pratique des cérémonies n'avait rien de pernicieux pour ceux qui voulaient les observer selon la tradition de leurs pères. Eh bien ! moi je soutiens le contraire et je le maintiendrai hautement contre le monde entier ; oui, l'observation des cérémonies judaïques est pernicieuse et mortelle aux chrétiens. »

Désireux de dégager la barque de Saint-Pierre des amarres grecques et de l'ancre hébraïque, le Pape Damase avait fait appel à Jérôme.

Travailleur infatiguable, exégète intrépide, celui-ci consacra sa vie à compulser, à commenter, à revoir, à traduire les Saintes Ecritures.

Comme l'avaient fait précédemment les Grecs en leur version des Septante, il adopta les textes de l'Ancien Testament au génie d'une langue en laquelle ils n'avaient point été conçus. En pliant la courte phrase hébraïque aux exigences de la syntase latine, il lui a souvent enlevé sa précision, son ressort et son originalité. Plus littéraire que littérale, sa traduction serre d'assez près le texte hébreu, mais pourtant ne rend pas toujours la haute pensée qui s'en dégage.

La Bible montre un peu de forces, de fonctions et de pouvoirs. Les Grecs y ont vu un jeu philosophique de l'esprit ; les Latins y ont cherché la raison de leur hiérarchie, la loi de leur juridiction. Ni les uns, ni les autres n'ont pénétré les profonds enseignements de science, de finance, de politique et de physiologie sociale qui s'y trouvent.

Saint-Jérôme semble les avoir parfois entrevus ; peut-être a-t-il reculé devant le péril de les dire ; il a probablement senti qu'en son époque l'heure n'était pas encore venue de découvrir l'occulte et de dévoiler le caché.

Nous regrettons que le cadre restreint de cette note bibliographique ne nous permette pas d'examiner le caractère de la doctrine du Pénitent de Béthléem et de répondre à la question posée par le R. P. Lar-

gent : « A proprement parler Saint-Jérôme a-t-il eu une doctrine ? »

Oui certes, il en eut une; elle se dégage surtout des lettres si nombreuses qu'il adressait aux correspondants qui le consultaient de tous les points du monde. C'est en ces lettres, dictées souvent à la hâte et envoyées, ainsi que l'avoue lui-même l'épistolier, sans avoir été relues, que l'on saisit, pour ainsi dire sur le vif, la doctrine de Saint-Jérôme, ses pensées, ses croyances, ses préceptes, ses enseignements.

Au siècle dernier, les Solitaires de Port-Royal ont prétendu s'inspirer de l'esprit de Saint-Jérôme pour entraîner de force notre « douce France » dans les sentiers d'une austérité maladive et chagrine. Unissant le système conventuel de Jérôme à la métaphysique doctrinale de Pélage, ils amenèrent à la désespérance de grands esprits comme Racine et des génies comme Pascal.

Ils engagèrent Sylvestre de Sacy à traduire les Ecritures. Mais le temps ne comportait pas, comme le nôtre, la renaissance de l'exégèse biblique. Alors ils se rappelèrent que Saint-Jérôme aimait à relire Plate, Térence, Lucrèce, Sénèque, Cicéron, Virgile, et qu'il se plaisait, même à Bethléem, à se faire grammairien pour initier, aux lettres classiques, les jeunes adeptes qui venaient se placer sous sa direction. S'inspirant de cette tradition, ils s'appliquèrent à franciser les œuvres des auteurs antiques.

La logique de Port-Royal ouvrit la voie à l'enseignement qui fut repris ensuite par l'Université.

Il y eut néanmoins, dans la tentative janséniste, plus de prétentions que de succès à faire revivre les types ascétiques des IVe et Ve siècles. Port-Royal des champs fut loin d'être un Bethléem.

La grande figure patricienne de Paula perdait à reparaître sous la physionomie plus bourgeoise de la mère Angélique Arnauld et le Dalmate Saint-Jérôme avait une bien autre envergure que le faux aigle de Béarn qui fut le Basque Saint Cyran.

Dr HENRI FAVRE.



Mémoires du sergent Bourgogne (1812-1813), publiés d'après le manuscrit original, par PAUL COTTIN. (Paris, Hachette, 1898). — Fils d'un marchand de toile de Condé-sur-Escaut (Nord), Bourgogne, à peine âgé de 20 ans, entrait en 1805 au corps des Vélites de la Garde, arme d'élite pour laquelle il fallait justifier d'un certain revenu. C'est en cette qualité que le jeune soldat fit toutes ses campagnes et que nous le retrouvons dans la grande armée rassemblée par Napoléon pour sa désastreuse expédition de Moscou. Ici, nous entrons en plein drame : drame sanglant aux péripéties atroces et navrantes, telles qu'aucun dramaturge n'en pourrait imaginer.

Dans les mémoires des généraux et maréchaux de l'Empire, nous ne voyons que le côté grandiose de cette marche héroïque de notre armée à travers les plaines glacées de la Russie; le sergent Bourgogne nous en montre les lugubres dessous quotidiens, nous en narre les inimaginables horreurs. Se figurerait-on, par exemple, que des êtres humains aient pu retirer des flammes, pour les dévorer, des cadavres à demi carbonisés ? C'est là cependant ce qui est arrivé. Lorsque le brave sergent tomba lui-même dans un fossé recouvert de glace, il chercha à appitoyer les passants pour l'aider à sortir de cette cruelle position; les soldats passaient sans se retourner; seul, un vieux grenadier s'approcha de lui et lui montrant ses moignons ensanglantés : « Je n'en ai plus, dit-il ! »

Ce qu'il y a de curieux, ce qui ressort de ces pages et de ces faits, c'est que malgré la détresse, les privations, les souffrances de tout genre, ces hommes gardaient toujours la même foi et le même dévoû-

ment à leur Empereur. Le grenadier Picard voyant Napoléon au passage de la Bérézina, enveloppé d'une grande capote doublée de fourrure, ne s'écriait-il pas : « Notre Empereur marche à pied, un bâton à la main, lui si grand, lui qui nous fait si fiers ! »

De tout le régiment dont il faisait partie, vingt-six hommes seulement rentrèrent en France avec Bourgogne. A peine de retour, le brave sergent repartit pour la campagne de France, sans un mot de plainte ! Quels hommes que ces soldats de Napoléon ! Et comme on les comprend peu aujourd'hui ! L'époque de l'héroïque épopée a depuis longtemps disparu. L'égoïsme a remplacé l'héroïsme.

Georges de Dubor.



Causerie tactique : Un désastre prussien par J. Duval de Fréjacqes, capitaine du génie breveté — H.-Ch. Lavauzelle, éditeur.

Après avoir touché du doigt les fautes de l'Etat-major prussien les 16 et 17 août 1870 dans son étude : *La cavalerie Allemande dans sa marche sur Rezonville*, le capitaine Duval de Fréjacques se reporte aujourd'hui à la campagne de 1866 et prend, pour sujet et thème de méditation, un combat très intéressant celui de *Trautnau*, prélude de Sadowa.

L'examen des ordres du grand état-major prussien, du commandant du 1er corps d'armée de la Prusse orientale et de ses généraux subordonnés, la critique de l'exécution montrent que l'échec était bien mérité : le fusil à aiguille eut beau faire merveille, il ne put sauver la situation qui aboutit à un désastre.

On lira avec un vrai plaisir cet ouvrage écrit avec clarté et élégance. Nous ne saurions nous plaindre de voir battre en brèche la légende d'impeccabilité et de génie de l'état-major prussien. Déjà, dans son ouvrage *Essais de Critique militaire* qui eut tant de retentissement lors de sa publication dans la *Nouvelle Revue*, le capitaine Gilbert, le maître en l'art militaire, a fait bonne justice de l'outrecuidant parallèle que les écrivains militaires d'Outre-Rhin prétendaient établir entre le talent du général de Moltke et le génie de Napoléon. Que restera-t-il de toute cette gloire surfaite, de tout ce grotesque orgueil germanique le jour où les élèves de de Moltke auront comme adversaires des chefs autres que Benedek ou Bazaine ?

Ch. Bergerot.



Histoire des papes depuis la fin du moyen-âge, par le Doct. Louis Pastor (L. Plon, Nourrit et Cie). — Il est difficile d'imaginer une œuvre plus consciencieuse, plus complète que celle que poursuit, depuis tantôt quinze ans, l'éminent professeur de l'Université d'Inspruck. La précision qu'il y apporte et son scrupule dans le choix des documents étaient d'autant plus indispensables pour la période qu'il aborde dans les deux volumes dont la traduction vient d'être faite par M. Farcy-Raynard, (t. v et vi) que l'auteur y soutient des thèses nouvelles et souvent en opposition, en contradiction absolue avec l'opinion généralement reçue. M. Pastor est, on le sait, un grand défenseur de la papauté ; et sa tâche était singulièrement difficile, on le reconnaîtra, quand il s'agissait de présenter, sous un jour avantageux, des pontifes tels qu'Innocent VIII, Alexandre VI et Jules II. M. Pastor a-t-il réussi complètement ? Les légendes ont la vie dure. En tout cas, son œuvre est solide et d'une érudition sans lourdeur.

E. Rodocanachi.

CARNET MONDAIN

La Saison qui s'achève aura suivi son cours... banal: Cotillon, soupers concerts, représentations théâtrales, etc... Enfin le programme sempiternel.

Quand on est jeune, on s'amuse quand même. La danse, la toilette, le flirt ou l'amour vrai procurent des impressions agréables aux cœurs de vingt ans. Mais quand on arrive à l'âge... incertain, quand on est blasé sur tous les plaisirs, comment peut-on supporter cette horrible monotonie de la vie oisive ? Comment se condamne-t-on à courir de salon en salon, sous prétexte de se distraire, quand on sait bien qu'on y sera accompagné de l'ennui, ce compagnon terrible qui saute en croupe et galoppe avec nous ?

Mais se disent ces pauvres gens, que deviendrions-nous tout seuls dans nos splendides appartements ? Il serait bien inutile de leur répondre que, pour travailler, lire ou penser, il n'est besoin du concours de personne.

Les cerveaux mondains ne sont même pas capables d'une invention originale. Rien à noter depuis « l'ouverture des salons »... et des salles à manger, si ce n'est une gentille décoration des petites tables du souper, en quelques maisons. Le couvert est dressé sous deux arceaux qui se croisent (table à quatre), et qui sont ornés de l'écorce, des feuilles et des fleurs artificielles, — du cerisier, par exemple, et des fruits naturels de cet arbre... à seule fin qu'on y ceuille soi-même son dessert. Mais pour que la chose reste à peu près jolie, pourvu qu'on n'aille pas s'aviser d'attacher aux arceaux des nœuds de ruban. On fait un peu trop abus de l'enrubannement, je vous assure.

On remarque aussi que les très jeunes ménages — qui sont encore en pleine lune, — affectent, *doivent* affecter, pour être à hauteur, des apparences conjugales dix-huitième siècle. Dans le monde, devant un public quelconque, « il est de bon goût » de se témoigner réciproquement la plus complète indifférence. On se dit *vous*. Se tutoyer, juste ciel ! Une toute jeune mariée à laquelle son frère disait : « Mais, tout à l'heure, j'ai surpris des *tu* et des *toi*, en veux-tu ? en voilà ! » répondit furieuse : « Tais-toi donc, est-ce que nous allons laisser croire aux gens que nous nous aimons. Rien ne serait plus ridicule ! ».

Madame flirte, Monsieur flirte et ils ont l'air de se féliciter mutuellement. Rentrés chez eux, ils sont tout différents, heureusement. Mais que dites-vous de cette nouvelle sotte manie, de cette pose absurde ?

Qui nous délivrera du snobisme ? Il me semble que l'instant serait venu, pour des gens intelligents qui, malgré leur esprit, auraient la faiblesse de vouloir être remarqués, de se montrer très naturels, très simples, parmi ces êtres artificiels. Comme ils ne ressembleraient à personne, ce serait le cas de leur faire un succès.

*
* *

A un récent grand mariage allemand, on comptait douze demoiselles d'honneur, toutes comtesses (là-bas et en Autriche, les jeunes filles portent des titres), toutes parentes du marié et de la mariée.

Les fiancées d'Angleterre sont aussi entourées de nombreuses *bridesmaids*, mais il n'y a pas de garçons d'honneur.

C'est la mode également en Amérique, quand on y donne quelque éclat aux épousailles... La mariée y est suivie d'un cortège de jeunes filles, comme une reine de ses dames d'honneur. Mais, assurément, les sœurs, les cousines, les amies n'existent pas au pays des dollars, puisqu'on y loue chèrement de belles et gracieuses young ladies pour remplir le rôle de *bridesmaid*.

L'une d'elles s'est constitués rapidement une petite dot de 100.000 fr. en prêtant de la sorte son assistance dans deux cents bénédictions nuptiales. Elle était payée cinq cents francs chaque fois, sans préjudice des présents et d'une toilette choisie aux couleurs préférées de l'épousée.

Cette jeune personne est remarquable par sa beauté et sa distinction. Les autres *bridesmaids* ne touchent guère que deux cents francs par cérémonie. La toilette leur est aussi offerte. Elles sont souvent au nombre de quinze. Les garçons d'honneur n'existent pas Outre-Océan. Toutes ces *young* ladies sont habillées de la même façon, cette uniformité est charmante. On ne risque pas, comme l'autre jour à Berlin, de voir des toilettes heurtées l'une près de l'autre, ce qui fait grincer les dents aux gens qui ont le sens de l'harmonie.

Mais revenons au métier de figurantes dont nous parlions. On trouvera qu'il est assez rémunérateur. C'est égal, dans notre vieille Europe, n'aurait pas pensé à gagner ou à faire gagner de l'argent de cette façon là. Il n'y faut qu'un joli visage et de bonnes manières, ce n'est pas si rare, après tout.

J'y pense, n'est-ce pas de la sorte, à peu près, que les émigrés se procuraient du pain pendant la période révolutionnaire? On m'a raconté que l'un d'eux trouvait à souper, chaque soir, dans les maisons riches où on se le disputait pour retourner la salade... « avec les beaux gestes de la cour de France. »

Du reste, en Amérique où les milliardaires se font portraicturer des ancêtres, les amphytrions aiment encore à voir aller et venir dans leurs salons des invités (payés) de haute mine, qui représentent les belles « relations avec le Vieux-Monde. »

Les gens de grande allure qui ne trouvent pas en Europe de moyens d'existence peuvent avoir recours à quelque entrepreneur transatlantique pour utiliser leur noble apparence, là-bas.

Pas très Cyrano de Bergerac cette profession de mannequin vivant. Mais ne soyons pas trop rigoristes. Ces « invités » ne volent pas leur salaire puisqu'ils donnent aux gens ce que ceux-ci demandent pour leur argent.

Cela rappelle... en gai, les pleureuses que les anciens louaient pour crier aux funérailles, mais c'est bien préférable pour emplir sa poche à certaines combinaisons financières.

A côté des imaginations vaniteuses des fils de Jonathan, il serait injuste d'omettre de parler de quelques-unes de leurs inventions bien ingénieuses, bien pratiques, je dirai bien honorables (malgré la force des préjugés européens), pour se procurer le nécessaire. L'une d'elles est cette transformation en garçons d'hôtel, en cuisinières, etc., à laquelle se soumettent étudiants et étudiantes pauvres pendant les vacances, pour être hébergés et nourris sans bourse délier, pour pouvoir prendre le grand air ou respirer le souffle de la mer sans frais durant l'interruption des cours, et pour gagner, en même temps, l'argent qui leur est indispensable pour vivre le reste de l'année en poursuivant leurs études.

Dans leurs moments de repos, ces *waiters*, étudient Démosthènes dans le texte, ces cuisinières lisent Schiller et Molière. C'est là un trait original des mœurs américaines et qui explique bien comment les

individus arrivent assez aisément à se faire une position, à édifier une fortune dans le Nouveau-Monde.

Les Américains du Nord, de passage ou en séjour à Paris, sont en ce moment invinciblement attirés avenue Kléber, autour du palais de Castille. Ils se lèvent de grand matin dans le but d'aller voir la reine Isabelle traverser la place de l'Etoile et entrer à l'église de l'avenue Friedland pour y entendre la messe. Les bons Yankees sont fort surpris qu'une Majesté puisse être si simplement et si tristement vêtue de noir, avec une mantille sur la tête. Mais il est de tradition en Espagne, à la mode de Philippe II, de s'habiller ainsi sévèrement pour les dévotions matinales : les jolies senoritas et les belles senoras, comme S. M. Catholique.

Baronne STAFFE.

CONSEILS D'UNE PARISIENNE

— Si Ninon de Lenclos put conserver jusqu'à plus de quatre-vingts ans sa fraîcheur et sa beauté, elle le dut en grande partie à l'usage quotidien de la poudre de riz appelée aujourd'hui *Duvet de Ninon*. Cette poudre, qui est préparée en quatre nuances : blanche, rosée, naturelle et Rachel, se trouve en boîtes de 3 fr. 75 ou 6 francs, rue du Quatre-Septembre, 31, à la *Parfumerie Ninon*, qui, contre mandat-poste de 4 fr. 25 ou 6 fr. 50, en fait l'expédition *franco*.

— Le meilleur certificat délivré à un produit quelconque est sans contredit celui que lui donne la contrefaçon. Signaler combien les contrefacteurs s'attaquent aux *Dentifrices* des Bénédictins du *mont Majella* (eau, poudre et pâte), est donc leur plus bel éloge. L'*eau* et la *poudre* sont de 1 fr. 75 chacune ; la pâte de 2 francs ; le port de 0 fr. 50. S'adresser à *M. E. Senet, administrateur*, 35, *rue du Quatre-Septembre*. Leur emploi fortifie les gencives, assainit et blanchit les dents et purifie l'haleine.

B. de P

La dernière création de la *Parfumerie Ed. Pinaud* « *Violette Preciosa* » fait toujours merveille. C'est le parfum favori de la saison, et, il n'est pas un boudoir, pas un salon qui ne soit pourvu des élégants produits qui constituent cette précieuse parfumerie : une quintessence superfine, une poudre de riz au velouté de la jeunesse, légère, diaphane et impalpable, un savon extra-fin, une eau de toilette et enfin l'extrait végétal si utile pour les soins de la chevelure.

LA MODE

Quand vient juillet, on peut dire que toutes les parisiennes qui ont accoutumé de quitter la grande ville font leurs préparatifs de départ. On n'entend donc parler dans les maisons de couture que de costumes de voyage que des toilettes de plage ou d'excursions.

En réalité, je devrais dire surtout toilettes d'excursion car, avec les séduisants billets de voyages circulaires offerts par les grandes compagnies de chemins de fer pour nous induire en tentation, il n'y a plus guère que les vraies grandes dames pour s'en aller passer l'été dans leurs demeures seigneuriales, et conserver les habitudes de villégiature que l'on aimait à vivre autrefois. Autrement on voyage sans se fixer nul part, on fait son tour de France, de Suisse, on séjourne quelques jours aux villes d'eaux, on escalade une montagne, puis l'on revient respirer un peu la brise de la mer.

C'est pourquoi les costumes de voyage sont-ils surtout en faveur. Ils sont inspirés naturellement par les modes d'été et chacune les veut un peu selon sa personnelle fantaisie. Il n'y a guère d'uniforme, c'est le cas de le dire, que la capote d'officier qui les recouvre et les protège contre la pluie ou la poussière.

J'ai entendu dire que les maîtresses de maison soigneuses n'abandonnaient pas leur " home " parisien sans protéger leurs tentures, leurs tapis, toutes leurs étoffes ou lainages, par un emploi judicieux des " sels de Paris " qui, tout à la fois, les défendent contre les insectes et maintiennent dans l'appartement une hygiène parfaite, une odeur embaumée. Je sais même des dames qui ont soin d'emporter pour leurs pérégrinations des boîtes assorties des " sels de Paris " qui leur sont au point de vue antiseptique d'une grande utilité dans leur voyage et dont elles usent en même temps pour les soins de leur toilette.

Je n'ai pas besoin de dire que ces sels qui sont parfumés au parfum préféré sont recommandés par les médecins particulièrement durant la saison chaude. L'Etat d'ailleurs les emploie dans la plupart de ses établissements. Un flacon de ces sels dans une baignoire procure le bain le plus hygiènique et le plus délicieux.

C'est surtout pendant les voyages d'excursions avec les changements subits de température que l'usage des sachets de beauté du docteur Dys est le plus apprécié par les belles coquettes. C'est assurément aux merveilleuses découvertes du savant docteur qu'elles doivent de rentrer à Paris avec un visage frais, un teint clair, un épiderme velouté, sans avoir jamais eu à maudire, comme tant d'imprudentes, les atteintes du hâle et les morsures de la brise de la mer ou du vent de la montagne.

Vicomtesse de **RÉVILLE**.

P.-S. — Selon que l'on veut employer les " Sels de Paris " pour protéger les étoffes, comme antiseptique, ou pour les ablutions ou les bains, il faut demander à la société des sels de Paris, 39, avenue du Roule à Neuilly, les flacons préparés selon leurs spécialités. La société donne d'ailleurs une boîte d'échantillons assortis, très facile à emporter au prix de faveur de 3 fr. 75 pour les lectrices de la *Nouvelle Revue*.

V. de R.

Le Secrétaire-Gérant : **C.-J. BERGEROT.**

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43.

AU MONTÉNÉGRO

Quand émerveillé par chaque détail du chemin parcouru, le voyageur s'efforce de reconstituer l'ensemble du pays Monténégrin, son esprit est frappé par l'infinie variété de ce qu'il a vu et par la perfection achevée de l'image qu'il emporte en son souvenir.

Ici les pics gigantesques, froids et sévères, dispersent et déchirent les nuées moutonneuses assez étourdies, assez légères pour s'aventurer, pour s'abaisser dans les degrés inférieurs du ciel.

Là, les vallées profondes et larges encaissent la lumière d'azur et d'or qui, mêlée à l'eau courante, féconde la terre bénie du pays orthodoxe.

Antivari, Dulcigno, couchées au bord de l'Adriatique, vont bientôt appeler par leur doux climat ceux que l'hiver chasse des pays sans soleil.

La demi coupe du merveilleux lac de Scutari que possède le Monténégro est divine. Nulle description ne peut rendre la grâce de ses bords, le pittoresque de ses îles.

Et ce pays incomparable, premier noyau d'un grand empire qui, prudemment et courageusement se reconstitue, qui, lentement, ajoute des terres à ses terres, des rives à ses rives, ce petit pays est aussi grand par le caractère qu'il est embelli ou favorisé par la nature.

Un prince y règne dont la haute intelligence et la bonté profonde semblent avoir dégagé de ses sophismes habituels *l'idée sociale* et avoir trouvé le rapport du progrès avec les besoins et les possibilités d'assimilation de ses sujets. Elevé en France, instruit en France, aimant la France, le prince Nicolas Ier devait, on l'eut cru, être infatué des théories de progrès à toute vapeur, avoir une foi aveugle en la toute puissance bienfaisante de la Science avec un grand *S*, de la Civilisation avec un grand C. Il pouvait,

souverain absolu, d'un trait de plume, bouleverser les mœurs, les coutumes, l'esprit, l'âme de son peuple, costumer ses soldats à la prussienne, ses bourgeois à l'anglaise, les Monténégrines à la française, donner à ses administrés l'administration que chaque pays d'Europe envie à l'autre, etc., etc.

Il a mis au-dessus de toutes les vanités, qu'exalte pour les exploiter traîtreusement la presse internationale bourdonnante, soi-disant libérale, fille choyée de la Prusse et de l'Autriche germanisantes, et qui eut loué à l'infini l'esprit de réforme désagrégatrice du Prince, il a mis au-dessus de cela, dis-je, le respect des traditions de son peuple. Il a jalousement protégé la coutume dans ce qu'elle avait de familial et de national. Il s'est dit que le costume est l'enveloppe de la dignité, de l'honneur, du courage d'un peuple, qu'il est supérieurement protecteur, qu'il désigne l'ami et l'ennemi, qu'il marque sur l'heure d'une flétrissure plus générale le crime individuel, et il n'a permis ni le hideux complet pour ses paysans, ni l'immonde caraco, ni le collet et la veste de drap de pacotille, ni le chapeau fleuri et fané à ses paysannes.

Le costume monténégrin des hommes et des femmes est superbe. Le prince Nicolas le porte avec une majesté fière, la princesse Miléna avec la grâce, le charme, la beauté d'une mère et d'une épouse adorablement sainte.

La suprême élégance du prince héritier, du prince Mirko, du petit prince Pierre, dans le costume monténégrin, est si grande que l'impression de beauté et d'art éprouvée en les regardant va jusqu'à l'indiscrétion.

Les princesses, filles du prince, elles aussi, d'une incomparable beauté, s'habillent à la française ne devant pas rester monténégrines. La princesse de Naples, la duchesse de Leuchtemberg, la princesse de Battenberg, la princesse Karageorgewitch, morte hélas! ont quitté le foyer paternel auquel sourient encore la grâce souveraine de la princesse Xenia et la jeunesse charmante de la princesse Vera.

Le paysan monténégrin a la redingote de drap blanc, le gilet rouge, la ceinture multicolore, le sac en cuir contenant le pistolet toujours chargé, le couteau, les cartouches ; il a le pantalon court, très large, généralement bleu, les guêtres blanches épaisses, d'étoffe molletonnée s'accrochant derrière avec des boutons dorés cousus sur des broderies de couleur. Pour chaussures les *opankes* de ficelle et de cuir.

Le costume bourgeois ou officiel est la redingote de drap blanc et fin légèrement bleuté, le gilet rouge soutaché d'une large bande de broderies d'or fin ou de soie noire, le pantalon de drap bleu aux poches brodées d'or ou de soie noire, les bottes hautes et molles, toujours la ceinture multicolore, le sac de cuir portant les armes.

La coiffure est la calotte aux bords de soie noire, la *Kapitza*, sur le fond de laquelle est l'emblême des luttes et des espérances du Monténégro.

Les femmes ont toutes la grande redingote de drap blanc ou bleuté avec pans soutachés d'or, le boléro de velours ou de drap richement brodé, la chemisette blanche brodée aussi ; elles portent la *Kapitza* et le voile de dentelle noire attaché derrière la tête à la large natte de cheveux en couronne lorsqu'elles sont mariées. Leur jupe et leurs chaussures sont semblables aux nôtres. Les paysannes très pauvres ont la chemise de laine blanche grossière et le fichu noir à franges.

Les soldats, dont le costume a été réformé par le Prince héritier comme trop compliqué et trop coûteux, portent simplement le gilet rouge, le large pantalon bleu, les guêtres, les opankes ou les bottes. Les officiers en grande tenue ont le costume monténégrin avec les bottes vernies, le sabre porté à la russe ; le signe distinctif de leur grade est brodé sur la bande de la Kapitza ; c'est l'écusson national avec les sabres croisés. Pour le porte-drapeau l'écusson est un drapeau.

S. A. le prince Nicolas m'avait fait l'inoubliable faveur de désirer que j'assiste à la remise des fusils russes, et il avait obtenu du commandant en chef des recrues, de S. A. le prince héritier que la distribution fut avancée de quelques jours.

Je ne puis que reproduire ici ce que j'ai écrit ailleurs sur cette émouvante cérémonie.

Au pied même de l'admirable route, dont les interminables lacets aboutissent au lac de Scutari d'Albanie, d'une part, et aux bouches du Cattaro, de l'autre, se trouvent, à Cettigné, la caserne et le terrain de manœuvres.

Lorsque, dans le cercle des montagnes blanchies par l'intense lumière du jour et qui ne redeviennent la « montagne noire » qu'aux premières ombres du couchant, se déploie en de multiples exercices la file ou les bataillons de soldats aux longs gilets rouges et aux amples culottes bleues, c'est un spectacle aussi gai pour

les yeux que celui d'un champ de blé où rient les coquelicots éblouissants.

Le conscrit monténégrin, déjà formé pour la marche dans la montagne, tireur parfait quand il arrive au régiment, n'a besoin que de quatre mois d'exercice pour être l'égal de nos incorporés de trois ans ; mais le temps de ces quatre mois est scrupuleusement employé, car les exercices durent de 5 heures du matin à 7 heures du soir, avec d'insignifiants repos.

La Russie a envoyé au Monténégro trente mille fusils fabriqués à Châtellerault et quelques millions de cartouches. Le jeune tzar, en succédant à son père, a compris la vérité des paroles que le prince Nicolas prononçait au deux-centième anniversaire de la fondation de sa dynastie :

« Nous sommes un petit peuple, nous sommes pauvres, mais nous avons tout ce qui fait les grands peuples. »

Le prince Nicolas, en effet, est chef d'une petite principauté, mais il peut être un grand allié. Il est, par son caractère, par son courage, par sa valeur morale, de ceux vers qui les situations convergent, et le Monténégro, depuis qu'il le gouverne, devient peu à peu le nœud de la politique orientale dans les Balkans.

Il a le courage et le sang-froid, il a la prévision et la patience. Il n'est pas le souverain de son peuple, il en est le père et il fait corps avec sa chair.

Nous sommes tous militaires ! Il n'y a d'invité au champ de manœuvres pour la distribution des fusils russes que la famille princière, les diplomates ayant rang militaire, les attachés, moi et deux jeunes amies qui m'accompagnent.

Un commandant français, le commandant Pellarin, est là. Ceux de nous qui n'ont pas vu à l'étranger les trois couleurs ou l'uniforme français ne savent pas ce qu'on y emporte d'amour pour son drapeau et pour son armée.

Sous une tente de feuillage, une messe est dite par un pope pour la bénédiction des fusils. La mitre emperlée brille et le prêtre orthodoxe bientôt trempe une gerbe de fleurs dans l'eau bénite pour en asperger les fusils.

Neuf soldats parmi ceux que quelqu'acte héroïque a signalés à leurs chefs se présentent derrière la table où sont déposés neuf fusils. Le prince lui-même les leur remet. Lorsqu'ils rentrent dans le rang une immense acclamation retentit, vibrante et répétée à l'infini.

Le chiffre neuf est aimé au Monténégro parce qu'il rappelle ceux qu'on nomme les « neuf aigles » du monastère d'Ostrog.

Les troupes défilent devant le prince Nicolas. Elles ont une belle allure martiale, sans raideur. On sent que les fusils aux bras de ces soldats ne sont pas des fusils pour l'exercice, mais des armes pour la guerre.

A cette heure, les Turcs massacrent les frères Serbes à la frontière, incendient leurs maisons. Les yeux sont pleins de larmes quand on parle des tueries qui durent depuis tant de jours cruels...

On imagine l'enthousiasme de ces soldats, fils d'héroïques patriotes, si le prince faisait tout à coup déployer l'étendard de guerre !

Après le défilé, les troupes se forment en carré et se rapprochent du prince. Lui-même va au-devant d'elles. D'un geste admirable qu'on ne peut décrire, mais qui évoque la défense de la patrie, le prince Nicolas prononce ces seuls mots, à peu près intraduisibles dans notre langue, en montrant les fusils :

« Qu'ils vous soient heureux ! »

Le Monténégrin est soldat de seize ans à soixante, toujours prêt à l'appel, muni de ses cartouches dès qu'il s'éloigne pour plus de deux heures de sa maison. Dans ses récits, dans ses chants, dans ses légendes, il n'est parlé que de guerre. Son histoire superbe, émouvante, semée de traits sans nombre d'un héroïsme antique est une histoire purement guerrière.

Le prince Nicolas, qui est surtout un poète dramatique puissant, a cependant trouvé, dans la souplesse de son inspiration, l'art de faire pour son peuple de simples chansons qui entretiennent en lui l'amour du sol, l'amour de la guerre, le culte des héros.

Nos poètes, nos écrivains dramatiques trouveraient au Monténégro des traits de son histoire, des faits d'aujourd'hui et d'hier qui ont un caractère de grandeur tragique incomparable. Augusta Holmès dans la Montagne noire, François Coppée dans la Couronne ont goûté à cette source intarissable.

Le merveilleux, en ce pays incomparable, est qu'on coudoie les fils de héros, les héros eux-mêmes, sans que leurs actes, sans que leur héroïsme perdent leur physionomie déjà légendaire. C'est peut-être à ce coudoiement de la légende, de l'héroïsme qu'il faut attribuer l'extraordinaire impression ressentie au Monténégro.

D'une part le silence, une paix profonde que ne déchire ni le sifflet écorchant des locomotives, ni la trompe carnavalesque des

tramways, le Monténégrin se promenant calme et doux, lent et placide dans les rues; d'autre part l'idée constante de cet homme, d'apparence calme et placide, qu'aux frontières la poudre de l'ennemi abhorré parle, qu'il massacre, qu'il viole, qu'il incendie. Un geste seul, très simple, exprime à la fois ce calme et cette résolution : la main droite du Monténégrin appuyée sur son revolver chargé. Dans une vie semblable, pas d'agitation stérile, mais l'âme toujours prête au sacrifice pour la patrie Monténégrine, pour l'empire Serbe, pour la cause chrétienne. Les luttes séculaires ont donné à la foi une intensité profonde. Elle est la race, elle est la politique, elle est la sauvegarde; elle est en même temps le danger toujours prêt à éclater.

Le Prince Nicolas s'efforce d'instruire ses sujets ; avant trois années, quatre-vingt-dix sur cent sauront lire et écrire. Mais avec quel art, avec quelle jalouse prévision et avec quelle mesure il a distribué les bienfaits de la connaissance pour ne pas lui faire produire les fruits amers des appétits. La connaissance est une culture difficile. Le terrain où on la sème doit être préparé lentement. L'initiation au bien est une puissance dangereuse qui, au service d'instincts non combattus, devient le mal, de même la fumure dans le champ dont on n'a pas extirpé avec soin l'herbe mauvaise.

La marche de l'homme ne peut être ascensionnelle sur notre boule ronde; tout est cercle, tout est cycle en ce bas monde. Le poids des erreurs commises à la recherche du seul bien-être, des jouissances humaines, est plus lourd à mesure que la route contourne le cycle et que le point de départ se rapproche. Les satisfactions passagères ont disparu puisqu'on en a joui, les fautes, puisqu'on ne les a pas expiées, se sont accumulées; et l'extrême civilisation, ce qu'on croit l'arrivée, apparaît identique à la barbarie. Barbarie par la forme intellectuelle, barbarie par l'instinct, c'est tout un avec la différence que l'instinct conserve parfois le courage et que la formule purement intellectuelle codifie souvent la lâcheté.

Le Prince Nicolas, je l'ai dit, mesure et dose la connaissance à son peuple. Il laisse à cette connaissance, comme contrepoids, le rêve. Au développement du besoin, il oppose l'idée du sacrifice. Il contrebalance la matérialité en mouvement par la spiritualité fixe. Le but supérieur de l'humanité lui paraît être plutôt une sorte d'équilibre entre le développement des ressources matérielles et celles des facultés supérieures de l'âme. Son peuple, qu'il retient

dans sa primitivité, est beau et fort. Il est noble et généreux. Il est sain, il pratique la vertu, il garde la foi. Les peuples entièrement livrés à la civilisation intensive, s'enlaidissent et s'affaiblissent chaque jour. Ils s'abaissent et sont livrés aux pires dangers sociaux de l'égoïsme. Ils sont malsains, corrompus, incroyants. Si la mort ne renouvelait les individus civilisés, leur âpreté, leur corruption, leur cruauté, leur cynisme atteindraient en un siècle des proportions monstrueuses. Les individus qui gardent leur primitivité, pourraient vivre séculairement sans danger les uns pour les autres, parce qu'au contraire, la matérialité de leurs besoins et de leurs passions décroit avec l'âge, qu'ils se jugent et se punissent eux-mêmes des fautes ou des crimes de leur jeunesse.

Nul plus que le Prince Nicolas ne connaît dans leur juste mesure les conditions de bonheur et de perfectionnement de la vie. C'est peut-être parce que bien souvent, à ce que l'on raconte, la nuit il fait seller un cheval et va, sur la tombe de ses grands-aïeux, s'entretenir avec les morts.

Le monument de Danilo Ier, fondateur de la dynastie est proche du Palais, quelques lacets abruptes à escalader et l'on peut s'asseoir sur les gradins au pied du mausolée.

L'idée me vint d'y monter, une après-midi au cours d'une promenade, accompagnée de mes deux jeunes compagnes de voyage, de la très charmante, très spirituelle et très lettrée comtesse Colonna, de M. Ramadanovich, notre précieux cicérone. Un prisonnier garde le monument de sept heures du matin à six heures du soir. Les montagnes entourent la sépulture du Prince. Mais jamais un prisonnier ne songe à se sauver. Sauf quelques cas très rares, ils sont libres. Ayant commis un crime passionnel, aucun n'est déshonoré. Le prisonnier couche à la prison, ne sort pas du cercle qui lui est désigné, mais il n'est point méprisé. S'il se sauvait, repris il subirait la peine infamante du bâton et alors il deviendrait un paria à tout jamais exclu de la société des honnêtes gens.

Le prisonnier, qui nous avait salué sans humilité, m'intéressait. Je priai M. Ramadanowitch de l'interroger.

— Pourquoi es-tu prisonnier demande notre interprète ?

— Parce que j'ai tué.

— Combien as-tu de temps à faire ?

— Vingt ans.

— Combien en as-tu fait ?

— Dix, le Prince m'en a enlevé six, il m'en reste quatre, mais le Prince a eu tort je ne méritais pas cette grâce.

— Quel est donc ton crime ?

— J'ai tué un homme, à qui je pouvais pardonner si j'avais eu une explication avec lui. J'ai perdu ce monde et l'autre...

— Non tu n'as pas perdu l'autre monde si tu as du repentir.

— J'ai du repentir, mais Dieu ne me pardonnera pas, je le sens.

— Tu te trompes, Dieu est bon et tu oublieras ta faute quand tu rentreras parmi les tiens, que tu reprendras ta vie de famille.

— J'ai perdu l'autre monde, j'ai perdu celui-ci. Il n'y a d'heureux que celui que j'ai tué.

Pâle, déguenillé, maigre, cet homme avait un beau visage ravagé.

M. Ramanadovitch lui offrit quelque monnaie, il refusa.

— Le Prince me nourrit, dit-il.

Toutes les conversations qu'on a avec les Monténégrins ou les Monténégrines ont cette simplicité qui souvent touche au sublime.

Les chants qu'ils chantent accompagnés de la monotone et impressionnante guzla, ont aussi cette simplicité. J'en citerai un, celui de la légende d'Ostrog.

. . . .

« Un jour le Prince Danilo monte au Lovschen pour saluer la tombe du Prince poète, Pierre II.

La fée du Lovschen lui apparaît et lui dit :

—Ton frère Mirko est en danger à Ostrog. Les Turcs assiègent le monastère.

Ils sont 17000.

Le Voïvode Mirko n'a pas avec lui vingt hommes ; mais parmi eux, huit de ses compagnons sont des aigles.

Avant l'assaut, le Pacha a voulu parlementer avec le Voïvode Mirko. Il lui a promis tous les honneurs, toutes les richesses, toutes les faveurs du Sultan, s'il consent à trahir. Mirko répond qu'il a encore ses mains et son fusil.

— Tu es mort ! s'écrie le Turc, à moi de reconquérir le terrain perdu. Ton monastère ne sera pour moi qu'une bouchée. Et le Pacha ordonne l'assaut. Le Voïvode Mirko préfère cent fois mourir plutôt que de trahir son frère et son pays.

Trois jours il résiste. Lui et ses huit compagnons, par les meurtrières tirent et couchent à terre, tués ou blessés d'innombrables Turcs. En une journée Mirko a tiré sept cents cartouches, et il a visé....

Mais un Turc a grimpé sur la haute paroi du rocher et a tué deux compagnons du Voïvode Mirko.

A ce moment une bombe tombe sur l'étroite terrasse où sont les monastères.

L'un des neufs aigles se penche, saisit la bombe et la jette sur les Turcs au milieu desquels elle éclate.

Un moment surpris par un tel miracle, les Turcs prennent peur, mais plus furieux ils recommencent l'assaut.

Le Voïvode Mirko épuisé court vers le dernier refuge, vers le sanctuaire, où dort depuis près de quatre cents ans Basili. Saint Basili, le grand saint slave, est là dans son cercueil, dont le couvercle se soulève pour l'adoration. Mirko et ses compagnons se réfugient dans ce sanctuaire et s'enferment. La porte va céder. Leurs regards fouillent l'horizon, nul ne viendra donc à leur secours.

. . . .

Le Prince Danilo est descendu du Lovschen, il a réuni ses sujets fidèles des clans voisins. Ils ont couru au secours du Voïvode Mirko.

Arrivés par les hauteurs au-dessus du monastère, ils écoutent. Le silence partout, Mirko est mort, les Monténégrins tirent une salve pour faire honneur au héros...

Une salve répond ! Le Prince Danilo à la tête des Monténégrins fond sur les Turcs, et les met en fuite.

Des hommes sortent du monastère, le visage enflé, noirs de poudre.

— Où est mon frère, demande le prince Danilo ?

— C'est moi.

— Je ne te reconnaissais pas, frère, sous les morsures de la poudre. Ta voix cependant est celle de Mirko. »

. . . .

Le prince Nicolas est le fils du Voïvode Mirko, le neveu et le successeur du prince Danilo.

J'avais l'impatience de voir Ostrog.

Nous partons à 3 heures de la nuit pour Bodgoritza. La route est exquise dans la fraîcheur du matin.

L'air chargé du parfum des clématites et des sauges nous enivre. Par une large échancrure, les premières lueurs de l'aube tremblent à l'orient, puis triomphal, le soleil se lève sur le lac de

Scutari d'Albanie, culbutant la masse des brumes pâles pour déverser sur la terre et sur l'eau ses rayons de pourpre. Des villages, des hameaux, de minuscules vallées, de l'eau qui jase au fond de toutes, défilent sous nos yeux charmés.

Les chars rencontrés ont quatre roues hautes, et sont très bas. Des bœufs de petite taille les traînent, qui se couchent avec grâce au moindre arrêt. Les troupeaux de moutons et de chèvres se meuvent partout, grimpent ou descendent précédés ou suivis par des bergers à la grande allure.

Sur les taillis, des liserons blancs surgissent posés au faîte comme des papillons curieux, et se mêlent aux ronces fleuries de fleurs d'un rose clair. Des groupes de mûriers aux fruits verdâtres ou lie de vin ont pris possession de tous les pouces de terre où ils ont pu naître et grandir.

Plus on va, plus on comprend la légende monténégrine du sac de pierres porté par le bon Dieu au commencement du monde. Le créateur semait en parties égales et la pierre de ce sac et la terre d'un autre sac, quand le sac de pierres creva sur le Monténégro ; aussi quel merveilleux fouillis de quartiers de roches superposées. Je connais un coin du Portugal où le fameux sac doit avoir eu aussi un léger trou.

Notre cocher, aux montées qui sont nombreuses, chante des chansons du Prince que M. Ramadanovich nous traduit, et qui ont une originalité captivante. Bodgoritza, depuis 1876, appartient au Monténégro. Elle a été conquise par le prince Nicolas. Il faut un vendredi (le dimanche turc) traverser vers le soir la vieille ville turque, alors que tous les enfants vêtus de blanc, coiffés de fez rouges, courent à tous les coins ou se rassemblent sur les places.

Les Albanais en grand nombre passent dans les rues de Bodgoritza, les uns vêtus de draps blancs grossiers de la forme d'un maillot qu'ornent des lanières de cuir noir percées d'œillets de cuivre ; ils portent le fez rouge très bas, garni d'un large gland bleu qui glisse sur l'épaule avec grâce dans tous les mouvements de la tête ; les autres ont la fustanelle, jupe pouvant mesurer jusqu'à 60 mètres de largeur, le boléro sombre, la chemise de soie, ou le boléro et le gilet brodés d'or. Le troisième costume albanais est de satinette noire avec amples culottes turques retenues à la cheville par une sorte de guêtres magnifiquement soutachées d'or et couvrant tout le pied.

La mosquée de Bodgoritza est une merveille de goût. La lumière

tamisée ravive plutôt qu'elle n'affaiblit les couleurs des tapis anciens.

Lors du dernier séjour de Nicolas Ier dans son palais de Bodgoritza, un soir qu'il traversait le marché, il aperçut autour des corbeilles de fruits des marchandes la nuée des enfants vêtus de blanc l'œil plein de convoitise.

Le Prince descend de voiture.

— Combien toutes vos corbeilles? dit-il à la première marchande!

— Trois florins, Monseigneur.

— Et les vôtres ? demanda-t-il à la seconde.

— Quatre florins.

Le Prince achète tous les fruits. Lorsqu'il a fait le tour du marché, il réunit les enfants. A l'assaut ! mes braves, leur dit-il, ces fruits sont à vous ?

On imagine la ripaille et ce qu'attrapèrent les vêtements blancs avec les provisions emportées. Quels joyeux rires ce jour-là dans tout Bodgoritza.

Mais il n'y a plus aujourd'hui de gaîté. Bodgoritza est dans l'angoisse. Les Turcs massacrent, ils incendient à la frontière.

Le traité de Berlin, dont la malfaisance ne cesse de donner ses preuves, a coupé en deux une région où habitent des Serbes de même race, de même religion, tronçons pantelants qui cherchent à se rejoindre, frères qui souffrent des maux de chacun. En ce moment pour empêcher les Monténégrins d'aller au secours de leurs frères Turcs, il va falloir toute l'autorité de Bojo Pétrovich, membre de la dynastie, du héros d'Antivari. Nous le trouvons à Bodgoritza en partance pour la frontière.

Nous couchons à Bodgoritza. A quatre heures mes trois compagnes se font réveiller. Il faut partir. Moi, je ne me suis pas couchée, veillant sans fatigue, mais incapable de me lever après un court sommeil. J'ai écrit, pour la Revue, ma lettre du 1er Juillet partie de Bodgoritza. Nous entrons dans la vallée la plus fraîche et la plus fertile qui soit : la vallée de la Zéta. Une large rivière demi torrentielle,à l'eau claire ou mousseuse, suit la route et court en sens contraire de notre direction ; de hauts rochers encaissent la rivière. Une chaîne de collines au beau milieu de ces plaines me rappelle Cintra. Les fonds de montagne sont imposants malgré la clarté qui joue sur leurs crêtes. Avant la mi-juin le seigle se moissonne, le blé est déjà mûr, le maïs éclairci et butté, le tabac enfeuillé. Nous traversons un bois ravissant.

Voici la vallée de Bielopavlich; nous apercevons Ostrog là-haut très haut, le premier monastère, puis le second creusé dans les roches au pied d'une paroi taillée à pic et d'au moins quatre cents mètres. Encore et partout des fleurs. Nous arrivons à Bogheditch où l'on prend les chevaux pour la montée d'Ostrog.

A cheval, Mesdemoiselles !

La petite caravane est en gaieté. L'une de mes jeunes amies, Mademoiselle Bisseuil, monte pour la première fois. Elle est heureusement très brave et se tient bien, même lorsque son cheval s'abat. Le chemin est souvent à pic, la montée et la descente alternant.

Un orage menace, il éclate; nous sommes trempées jusques aux os. La liaison de la phrase nous plaît, nous la répétons, elle nous fait rire.

Mais combien la montagne devient saisissante par ce déchaînement de la tempête ; la haute paroi semble se pencher sur nous de façon menaçante. Tout prend une apparence tragique. L'orage nous permet d'évoquer le siège d'Ostrog, le bruit de la fusillade et du canon ; les éclairs déchirent le ciel qui s'abaisse et le sillonnent comme l'éclair d'un boulet.

La vallée disparaît dans la brume. Nous sommes suspendus entre les nuées qui crèvent sur nos têtes et le brouillard qui monte à nos pieds. Mais le ciel s'apaise, les voiles s'ouvrent, l'azur transforme les nuages noirs en paquets de ouate blanche.

Nous arrivons au premier monastère élégant et confortable. On nous y sèche, on nous y réchauffe, on nous y substante.

Un serviteur dont le type romain est d'une pureté parfaite, à rendre jaloux Paul Mounet, occupe notre attention et distrait notre féroce appétit. Le profil est celui des médailles. Il a le costume des soldats Monténégrins ; le cou, découvert, apparaît large à sa base et vissé comme celui du buste des Césars ; les cheveux épais et tondus sont plantés bas, le nez malgré sa ligne rappelle le bec d'oiseau de proie. Le menton carré marque la volonté implacable. La tournure, le geste sont ceux des lutteurs, c'est une apparition du passé vivant. A Paris, les peintres s'arracheraient ce modèle.

Mais à pas lents, car la montée est rude, nous commençons le pèlerinage. La paroi du rocher surplombe encore davantage et cette fois semble se pencher sur nous pour nous broyer. On a le vertige de l'écrasement. Il faut se retourner vers la vallée, la voir souriante, fleurie, verdoyante, enrubannée par sa rivière, avec la

chaîne de ses vignes liée aux ormeaux et dansant la farandole. La chaleur est accablante, l'ascension difficile sur les pierres usées par le pied des fidèles et glissantes.

Le gardien qui vient au-devant de nous, qui vit seul en cet ermitage, est un admirable vieillard à la longue barbe blanche, à la figure sanctifiée.

Nous sommes sur la place plate où combattaient les neuf aigles ; voici la meurtrière par laquelle le Voïvode Mirko tira 700 cartouches en un jour, voici la place ou tomba l'obus, voici le sanctuaire creusé dans le rocher, voici la chapelle de Saint Basili, voici le cercueil où les restes du saint reposent depuis quatre cents ans et que le gardien va ouvrir.

Je m'agenouille et je prie. Je ne songe pas à demander pour moi, ni même pour mon pays, une faveur à l'un des saints les plus puissants de l'orthodoxie slave.

Reconnaissante de l'hospitalité que je reçois, de la bonté et de la grâce avec lesquelles les nobles souverains du Monténégro m'accueillent, un seul vœu me vient aux lèvres :

« Faites, Saint Basili, que je puisse être en quelque chose, si petite soit-elle, utile au Monténégro et à son Prince ! »

Un effluve froid passe sur mon front, les larmes coulent de mes yeux, ma gorge se serre, une émotion intense, extraordinaire, s'empare de moi.

Le vieux gardien, le pope, le garde du corps que le prince a placé près de moi pour me protéger des accidents de la route du monastère se signent...

C'est dans la forme de ce que j'éprouve que Saint Basili accorde sa grâce. On me l'avait caché pour voir si le grand saint slave m'admettrait à sa dévotion. Tout à l'heure, M. Ramanadowich télégraphiera au prince mon émotion et j'apprendrai plus tard que Son Altesse la princesse Miléna a prié pour que je sois touchée par la grâce, et que c'est ainsi qu'elle-même est touchée lorsqu'elle vient s'agenouiller au sanctuaire d'Ostrog.

Nous redescendons et découvrons un paysage d'un nouvel aspect pris à revers. Nous allons à Nitchich où nous voyons un pont célèbre qui traverse tout une vallée.

Au retour vers Bodgoritza, nous visitons Diocléa et ses ruines romaines. Ce ne sont que maisons, que temples écroulés, les rues ont encore leur dallage. Les sculptures, les colonnes gisent ici et là. Jamais de fouilles méthodiques n'ont été faites. Mais à fleur de

terre on a trouvé des sculptures admirables qui ont été transportées au palais du Prince à Bodgoritza.

Je ne parle pas de mon excursion à Scutari d'Albanie par le lac, dont une partie seulement appartient au Monténégro; mais comment ne rien dire de la rivière à Riéka, où l'on s'embarque pour pénétrer dans le lac ? On navigue au milieu d'une plaine de nénuphars, jaunes et blancs, sur cette adorable rivière qu'on peut dépeindre d'un mot homérique, car elle est poissonneuse à miracle. Au Monténégro, le gibier, le poisson, y sont aussi nombreux que les grains de sable de la mer. Les chasses du Prince héritier, à Riéka, les pêches donnent des pièces au tableau, et des coups de filet dont je ne livrerai pas les chiffres, parce que l'on ne me croirait pas. Les petites truites de Riéka sont renommées par leur finesse. Mais j'ai vu à Cettigné des truites de 20 kilos. J'en ai mangé.

Si mes lecteurs veulent se faire une idée des prix des vivres au Monténégro, un seul exemple les renseignera. Lorsqu'on a vendu sa peau, un mouton revient à deux florins au plus ; (quatre francs vingt centimes) tout le reste a cette proportion.

Sur les bords de la Riéka les maisons se mirent, les montagnes se reflètent dans une eau verte et claire, d'un luisant plissé comme l'étoffe des chemisettes des femmes turques.

Une autre rivière est celle là plus encore une rivière de rêve. On entre dans le lac de Scutari par la rivière de Riéka. On en sort par la rivière de Plavnitza. Ce n'est plus un champ de nénuphars, qu'on traverse, mais un grillage de joncs dont l'effet ne peut se rendre.

Qu'on se figure de très hauts joncs noirs, de la grosseur d'une tige très mince, fleuris à la tête d'un bouquet léger. Ces joncs émergent d'une nappe d'eau transparente de quelques centimètres de profondeur. Ils sont régulièrement plantés à égale distance l'un de l'autre de façon à ce que la lumière de l'eau, la lumière du ciel se jouent au milieu de ce que je ne puis désigner que par le mot grillage. Çà et là de grands arbres, qui sont aussi plantés dans l'eau, interrompent l'harmonie de la frange couleur du fer. Des flamands courent ou volent à travers les joncs, puis des canards, tout le gibier d'eau. Là encore les chasses au marais sont copieuses. De nombreuses et longues libellules d'un bleu de saphir passent au travers des tiges de joncs.

Notre barque longue et plate (à trois rameurs qui rament comme

les gondoliers) glisse dans l'étroit chemin que laisse les joncs.

Je m'arrête ici. Il y a un volume à écrire sur le Monténégro. Je n'en ai pas le loisir.

Je quitte la très petite patrie d'un grand prince et d'un grand peuple en faisant du plus profond de mon cœur des vœux pour la gloire de leur future destinée.

. . . .

Je m'étais promis, après ma visite à un prince absolu, après mon séjour chez un peuple gouverné autocratiquement et patriarcalement, de retourner par la Suisse républicaine et de venir saluer à Berne un ami dont j'honore le caractère et qui est, pour moi, l'expression complète de l'homme d'Etat progressiste, égalitaire, chez un peuple vraiment démocratique.

M. Ruffy, président de la Confédération Helvétique, est le disciple, un peu le fils d'élection de M. Ruchonnet, lequel dans ma pensée, était avec le prince Nicolas de Monténégro, avec l'empereur Alexandre III, l'un des trois gouvernants les plus bienfaisants qu'il y ait eu ou qu'il y ait en Europe. Alexandre III a fait ses preuves. Le prince Nicolas règne depuis quarante ans sur un peuple qui l'idolâtre. M. Ruchonnet a laissé le souvenir d'un homme supérieurement intelligent, habile dans le meilleur sens du mot, droit, sincère, plus grand que tout ce qu'il a eu à inspirer ou à diriger.

Comme le prince Nicolas, M. Ruffy a l'amour de la famille, la passion des enfants nombreux. La princesse Miléna a la grâce, la bonté infinie, l'attrait doux irrésistible. Madame Ruffy, très jeune encore, a déjà la grâce et la bonté. Que d'analogies il me plaisait à rapprocher en mon cœur et en mon esprit.

Le peuple Suisse et le peuple Monténégrin sont, tous les deux, des peuples heureux, fanatiques d'indépendance, vaillants, loyaux, vertueux et croyants. C'est par les contraires qu'ils arrivent aux mêmes résultats.

Voilà pourquoi il ne faut être ni doctrinaire ni sectaire.

Juliette ADAM.

REMARQUES SUR L'ARMÉE FRANÇAISE [1]

De 1792 à 1808

(Suite.)

Le mode de recrutement, de formation, d'organisation, le caractère de la préparation et la progression du développement de l'armée française, enfin tout l'ensemble des circonstances l'avait amené au système des actions isolées. D'ailleurs c'est celui qui répond le mieux au caractère du soldat français ; à vrai dire il est du goût de tous les soldats : celui qui a pris une part quelconque à la guerre sait qu'en multipliant les rencontres, on diminue les autres souffrances, compagnes inévitables de la guerre. Les combats apparaissent comme un soulagement et un évènement désirable en comparaison avec le mauvais temps, les marches forcées, les bivouacs, le manque de nourriture, la torture des attentes et la monotonie de l'ennui, qui pèsent lourdement sur les hommes pendant les campagnes. Aussi les grands succès remportés par l'armée française étaient plus souvent le fruit d'une série de petites rencontres que celui d'importantes batailles. C'est sous ce point de vue que se présente la guerre en Hollande, en Allemagne, en Savoie, en Piémont, en Lombardie, dans toute l'Italie ; la bataille rangée ne semble pas faire partie de ses procédés. Dans les circonstances où, contrairement à l'esprit du nouveau système, un combat général devenait absolument nécessaire, les Français, mauvais manœuvriers sur la place d'exercices, avaient recours de préférence à deux procédés tactiques, qui leur servaient de moyens principaux d'exécution et qui consistaient à tourner et à percer l'ennemi. Ces deux genres d'opérations convenaient bien à une armée qui

(1) Voir la *Nouvelle Revue* du 1er juillet 1898.

avait la supériorité numérique et découlaient, comme une conséquence naturelle, de cette sorte de supériorité. Il est possible d'envelopper une armée quand on est assez fort numériquement pour l'occuper de front et avoir en même temps les moyens de tourner ses flancs. En rase campagne, l'ennemi sera forcé de faire face dans différentes directions et, comme il n'en a pas la possibilité, il sera écrasé quelles que soient sa bravoure et sa science des manœuvres. Si même il occupe une forte position, il devra nécessairement l'évacuer parce qu'aucune position, qu'elle soit naturelle ou artificielle, ne se prolonge jusqu'à l'infini. Une armée, qui a pour elle le nombre, tourne les fortes positions de même qu'elle tourne l'armée, dont les effectifs sont moindres.

Elle peut également percer l'ennemi, car le tenant en haleine sur tout le front, elle peut diriger ses efforts sur un point quelconque qu'elle a reconnu plus faible. Une ligne mince sera toujours percée par une colonne épaisse et profonde qui vient la heurter avec force.

La colonne qui a effectué la trouée, obtient par là même la possibilité d'envelopper, puisque sur le lieu même où elle a percé elle arrive sur le flanc de l'ennemi. Elle le prend en flanc et sur les derrières, alors qu'il se défend encore sur la ligne de son front initial. La colonne, qui a opéré la trouée, pourrait être considérée comme prise entre deux feux, si elle était faible, et dans une position défensive, mais comme elle attaque et avec des forces puissantes, elle anéantit son faible adversaire. Le général qui a des forces suffisantes et la décision nécessaire pour des manœuvres de ce genre, peut prédire la victoire ; il peut même méditer la destruction de l'armée ennemie et la prédire. C'est ce que firent souvent les généraux français. Forcer un pont n'est autre chose qu'attaquer sur un point dans le but de faire une trouée. L'artillerie qui sema la mitraille sur les profondes masses de Lodi et d'Arcole, qui s'avançaient comme des vagues puissantes, creusa dans leur sein de vastes sillons, mais ne parvint point à les arrêter. Les trouées se comblent et celui qui peut continuer à les combler, s'il a résolu de passer malgré tout, forcera le pont. La prépondérance du nombre rend cette manœuvre irrésistible : elle permet d'agir en formations profondes contre des formations minces, en colonnes contre une ligne déployée. Les Français emploient de préférence, pour l'attaque, les colonnes, parce qu'elles donnent, avec la supériorité du nombre sur les points décisifs, la

possibilité de se passer de cette précision des mouvements, que réclame une longue ligne droite, et que ne leur permet pas le manque d'instruction élémentaire. L'emploi des colonnes se fit sous divers aspects. Dans de nombreux combats, les Français adoptèrent un ordre oblique, les colonnes s'avançant en échelons, ou de front : la cause en était que l'ordre oblique favorise beaucoup l'enveloppement de l'un des flancs ennemis.

Ces deux principales manœuvres furent appliquées dès la bataille de Mons et répétées depuis sans interruption par l'armée française : l'enveloppement se fit à Fleurus, Hondschoot, Montenotte, Plaisance, Hohenlinden, Ulm ; la trouée directe fut exécutée à Lodi, Arcole, Marengo, Donauwerth, Auerstædt. Ces deux manières de procéder sont relatives, c'est-à-dire qu'elles procurent toutes deux des chances réciproques à celui qui les emploie comme à celui qui y est soumis ; ainsi l'armée qui en a percé une autre se trouve dans la situation d'une armée tournée, enveloppée. Celui qui fait une conversion pour attaquer l'ennemi sur ses derrières et le couper, se trouve lui-même coupé si l'adversaire est audacieux et énergique. Les Français se placèrent plus d'une fois dans cette position critique, mais ils en sortirent victorieusement parce que tout dépend de la résolution. Les Français employaient à dessein ces manœuvres comme le développement nécessaire d'un système fondé sur le nombre, sur la mobilité et sur la force morale. On ne peut parler de ces procédés sans remonter aux exploits merveilleux de l'armée d'Italie. Elle remporta sa première victoire, en enveloppant le flanc droit de Beaulieu à Montenotte. A Lodi et Arcole il fallait condenser la colonne, et la colonne épaisse coupa les Autrichiens, qui étaient sortis de Mantoue, en 1796, et décida ainsi du sort de la place, de la campagne et de l'Italie. Ces procédés tactiques constituèrent toujours la caractéristique des grandes batailles livrées par les Français : pour un œil perspicace ils furent les mêmes en 1796 qu'en 1793 et en 1807 qu'en 1796. Les changements qui y furent apportés ne modifièrent pas l'essence du système : celle-ci, au contraire, n'en fut que fortifiée, systématiquement perfectionnée et développée sur une échelle colossale ; cette essence, c'est la supériorité numérique, suppléant au défaut d'instruction élémentaire et mise au service d'une tactique d'ordre supérieur.

Les hommes nourris de la science des évolutions de la place d'exercices se sont mis à rechercher la cause des succès obtenus

par les Français et croient pouvoir la découvrir dans la petite tactique. Ils se trompent et ne l'y trouveront pas. Les éléments fondamentaux du réglement de manœuvres français sont les mêmes qu'avant la Révolution. Ils doivent d'ailleurs rester les mêmes puisque l'armement n'a pas changé. Les Français n'ont pas remplacé la tactique des Européens par celle des Asiatiques, ni la nouvelle tactique par une tactique ancienne. On a écrit et exprimé les propositions les plus étranges relativement à leur tactique : on doit reconnaître qu'elle n'est ni grecque, ni romaine, puisqu'ils ne sont revenus ni aux piques, ni aux flèches, ni aux boucliers. Ni la phalange, ni la légion, ni le coin gaulois n'ont été remis en usage ; la colonne même de Folard, quoique plus récente, n'a pas été reprise. Les Français sont organisés en compagnies, en bataillons et en régiments ; il se forment sur trois rangs, comme toutes les armées contemporaines ; ils se placent par rang de taille de droite à gauche et s'alignent : ils font des conversions à droite, à gauche et des demi-tours ; ils se déploient et se forment en colonnes ; ils rompent le front et marchent en lignes déployées ; en un mot, ils emploient toutes les évolutions réglementaires, enseignées aux Autrichiens, aux Prussiens, aux Hessois et en général à toutes les armées actuelles. La preuve s'en trouve dans les réglements français ; ils ont été publiés sous le titre d'ordonnances. Ceux qui ont servi comme base d'instruction pendant la révolution datent du 1er août 1791. Ils renferment absolument les mêmes principes de l'art de la guerre que les réglements adoptés dans les différentes monarchies. Les modifications n'ont porté que sur quelques formations, nécessitées par le nouvel ordre de choses : ce sont les mêmes réglements, avec quelques changements peu appréciables sous le rapport de la tactique, qui ont été réimprimés en 1805. C'est le catéchisme des officiers et des sous-officiers relativement à la théorie des mouvements de la place d'exercices. Un examen de cette théorie ne sera peut-être pas déplacé ici.

Jetons un regard sur l'instruction élémentaire de la recrue française, au dépôt. Elle doit apprendre diverses sortes de pas : une fois qu'elle a décomposé le pas ordinaire on la force à se balancer sur un pied et à rechercher, au moyen de l'instruction, cet équilibre qu'elle sait conserver, sans aucune notion scientifique, depuis le jour où elle a commencé à courir seule ; on lui crie de sortir la poitrine, d'ouvrir les épaules, de tourner la paume des mains en dehors, de rentrer le ventre et d'ouvrir les pieds suivant

un certain angle. Les tacticiens (1) étrangers verraient sur les places d'exercices en France l'application des principes de leur propre école et y reconnaîtraient leurs procédés dans tous leurs détails, sans en excepter les plus incommodes, les plus pénibles et les moins applicables. Tout ce que les tacticiens expérimentés ont reconnu comme le plus inutile à la guerre jouit de la plus grande faveur sur les terrains d'exercice français. On apprend au soldat français à se mettre sur un genou pour tirer, quand il est au premier rang, et, quand il est au second rang, à déboîter à droite ou à gauche ; on lui apprend à marcher en oblique (2) et à tourner la tête du côté opposé à celui vers lequel il marche (3). De tous ces mouvements aucun n'est applicable à la guerre et aucun n'a donné la victoire à l'armée française, parce que dans celle-ci comme dans toutes les autres la manœuvre au commandement prend fin avec le premier coup de canon. Aussi ce n'est pas dans l'instruction réglementaire que l'on doit rechercher les causes des victoires françaises, puisqu'elle est la même que partout ailleurs. On peut savoir par cœur tous leurs réglements de manœuvres et ne pas connaître davantage le secret de leurs procédés : en un mot, les Français n'emploient pas à la guerre ce qu'ils ont appris au dépôt, de même que leurs ennemis ne font pas usage de ce qu'ils exécutent avec tant de précision dans les manèges et sur les places d'armes.

Le système français se distingue de celui des autres pays par l'application pratique au combat des évolutions élémentaires ; sur le champ de bataille elles prennent un caractère tout différent de celui qu'elles ont dans les réglements. La manœuvre et les évolutions ne constituent pas pour les Français le but, vers lequel on pousse le soldat, comme étant le summum de la perfection ; elles ne sont qu'un moyen pour atteindre les buts visés à la guerre. C'est un ressort nécessaire pour maintenir l'ordre et l'accord dans l'armée, pour habituer le soldat à la voix, qui le dirigera suivant les desseins de la haute tactique ; c'est pour ainsi dire, une

(1) Il ne s'agit évidemment pas ici de la tactique dans le sens actuellement en usage, mais du maniement d'armes et des exigences de la tenue sous-les armes.

(2) Pour la marche oblique, on portait le pied droit devant soi, puis on portait l'autre à droite ou à gauche suivant le côté de l'oblique.

(3) Cela se produit pendant la conversion et se pratique encore actuellement.

langue conventionnelle générale, sans laquelle une armée ne saurait être mise en mouvement, parce que ses éléments ne se comprendraient pas réciproquement. La connaissance des évolutions et du réglement de manœuvres n'est qu'un instrument pour la science d'un ordre supérieur ; celle-là n'a d'importance qu'autant qu'elle peut être utile à celle-ci. En conséquence on s'occupe en France des évolutions et des manœuvres réglementaires, non pas comme d'un but à atteindre, mais comme d'un moyen d'exécution : aussi n'est-on pas très exigeant à leur sujet. Le soldat français est, de tous les soldats contemporains, celui qui est le moins dressé ; le vétéran français, pour les finesses de la place d'exercices, ne serait qu'une recrue en comparaison des soldats des autres armées. Une compagnie ou un régiment français ne pourraient jamais soutenir la comparaison avec une compagnie ou un régimént de n'importe quelle autre nation : la différence au point de vue de la pureté des évolutions sauterait aux yeux du premier venu. Pour un connaisseur, la manœuvre et la manière de marcher des Français ne présentent ni précision, ni sûreté. Pour un œil exercé, le front d'une troupe française n'offre jamais cette immobilité des hommes et des baïonnettes dont font parade les autres armées. Chez eux les changements de front et les conversions ne se distinguent pas par la pureté de l'exécution et il est rare de ne pas remarquer dans leurs défilés des fautes contre la cadence du pas ou la distance des unités. La marche en bataille ne dépend pas chez eux d'un maintien régulier des épaules ; leur soldat ne peut être donné comme un artiste en fait d'équilibre, ni comme un arpenteur pratique et les mouvements du genou ne sont pas décomposés chez lui en secondes et en tierces. Les manœuvres se font rapidement. On fait plus d'attention à l'ensemble qu'à une précision pédante ; si des fautes se commettent, on les répare vivement et sans fracas. Ce dont on se contente en France pour les évolutions ne serait certainement pas admis dans les autres pays. Aussi la durée de l'instruction dans les dépôts est très courte. Au bout de quinze jours, tout au plus de trois semaines, les conscrits sont expédiés à l'armée. La plus grande partie des soldats ne passe au dépôt que pour y recevoir un fusil et part aussitôt plus loin. Les deux tiers de l'armée française sont composés de recrues non instruites, non dressées, qui souvent n'avaient jamais touché une arme. Il en était surtout ainsi au début de la Révolution ; d'ailleurs est-il bien nécessaire de surcharger la mémoire des

hommes d'une multitude de commandements ? Celui qui arrive s'habitue vite à se tenir à son rang, à sentir le coude de son camarade, à rester à hauteur de ses voisins de droite et de gauche ; c'est en partie toute la science qui lui est nécessaire. Si un tiers des hommes connait la voix du chef et a la pratique du métier, c'est bien suffisant : les deux autres tiers marcheront, entraînés par l'exemple des anciens. D'ailleurs d'excellents officiers et sous-officiers sont là pour surveiller, diriger et soutenir les hommes. Avec un système pareil il est nécessaire qu'ils soient fermes, qu'ils connaissent leur affaire et sachent indiquer à chacun sa place. Par suite le dépôt et les réglements n'existent que pour conserver les types d'ordre et d'accord, qui constituent l'essence de la mobilité de l'armée. Si les réglements disparaissaient, le désordre s'introduirait rapidement dans l'armée : les hommes d'abord, les masses ensuite perdraient toute mobilité. Comme ce n'est pas des évolutions du champ de manœuvres que dépend l'issue des combats, il n'y a nul besoin de laisser le soldat au dépôt jusqu'à ce qu'il soit devenu un virtuose de la manœuvre. Comme tous les mouvements se bornent à des déploiements et à des ploiements, les connaissances du soldat sont très simples et se bornent aux quatre mots, qui correspondent aux quatre directions dans lesquelles l'homme peut marcher ou qui sont nécessaires pour le mettre complètement dans la main de son chef. De près les manœuvres des Français ne brillent pas par la pureté, mais elles présentent cet ensemble dans les mouvements qui est seul nécessaire à la guerre. Par suite ce n'est pas sur la place d'exercices qu'il faut observer la tactique des Français : ils ont un art pratique, qui ne se dévoile que dans la guerre.

Comment un pareil système a-t-il pris naissance ? Pour faire la guerre d'une manière grandiose et extraordinaire, il fallait aux fondateurs du nouveau système des instigations grandioses et extraordinaires : la Révolution sut les trouver. Elle introduisit des masses d'hommes dans les rangs de l'armée et fournit en même temps les moyens de les conduire. Dans les siècles précédents on armait les gens en vue du bonheur céleste ; dans le nôtre, on les arme au nom des biens de la terre. La Révolution proclama que chacun est appelé à combattre pour le premier des biens de la terre, pour la liberté : pour la défendre, elle exigeait de l'homme des efforts inouïs et le soumettait à des épreuves sans exemple jusque-là. Tout ce que la nature humaine est capable d'accomplir et

de supporter, la Révolution ordonnait à ses partisans de l'accomplir et de le supporter. Elle leur inspirait la conviction que leur sacrifice était libre et serait à leur propre avantage, qu'en se dévouant pour la patrie, ils rendaient service à l'humanité. Il faut, proclamait-elle, que le soldat sache tout faire et tout se refuser ; qu'il grimpe sur les montagnes et descende dans les précipices ; qu'il traîne les canons à bras ou les emmène avec des chevaux ; qu'il traverse les rivières à la nage ; qu'il bivouaque sans vêtements ; qu'il fasse des marches forcées sans chaussures et se batte le ventre creux : voilà, disait-elle, en quoi consiste le métier militaire. Pour savoir faire tout ce que la guerre peut exiger, il faut qu'il s'estime obligé de faire tout ce qu'elle exige et qu'il soit convaincu qu'il est capable de tout. Il faut enfin que le soldat n'ait qu'une seule habitude, celle de n'en avoir aucune. En un mot il faut qu'il fasse l'impossible.

C'est ainsi que le nouveau système reçut de la Révolution le soldat, armé pour sa défense. Tel fut le Français, avant de sortir de son territoire ; tel il resta dans ses premières campagnes ; et il conserva ce type dans toutes celles qui suivirent. De nombreux changements survinrent plus tard ; mais ils n'affectèrent que des détails de tenue, de couleurs, de dénominations. Au premier abord on ne reconnait peut-être pas le soldat du début de la Révolution dans le soldat actuel ; mais au fond il est toujours le même et prêt à se montrer le même à chaque instant. La Pévolution a réussi à lui donner ce caractère, en éveillant toute sa nationalité, c'est-à-dire en accordant à chacune de ses prédispositions intellectuelles, morales et physiques, tout le développement dont elle était capable. Et pour rendre ces prédispositions fécondes en exploits on eut l'idée de les élever en les baptisant de grands noms.

A toutes les époques le Français a considéré sa patrie,— à cause de ses avantages réels ou supposés, peu importe — comme le premier pays du monde et sa nation comme le plus civilisé des peuples. Son éducation, autrefois comme aujourd'hui, a fortement contribué à nourrir ce préjugé en concentrant ses pensées et ses regards sur tout ce qui est français et en excluant de son instruction des idées exactes concernant les autres pays, les autres peuples et leurs gouvernements. La Révolution lui a de plus présenté la France comme menacée d'une invasion, et sa nation comme pouvant disparaître du milieu des peuples : elle a fait appel à son vieil attachement à la patrie. Après l'avoir élevé par toutes sortes de moyens

artificiels, elle lui donna un nom qu'on ne trouvait jusque-là que dans les livres. l'amour de la patrie. La nécessité de défendre celle-ci contre ses ennemis et de préserver la nation du joug étranger fut proclamée par elle amour de la liberté. L'imagination facilement inflammable du Français fut excitée par les discours des orateurs aux phrases redondantes : et comme son enthousiasme a toujours besoin d'un objet visible, au lieu de : « Vive le roi! », on lui plaça sur les lèvres le cri de : « Vive la République! » Pour mettre en action tout l'amour propre et l'ardeur du caractère français, on eut fortement recours à cette tournure chevaleresque d'esprit, qui le distnigue à un si haut degré, et dont la théorie est désignée chez les peuples nouveaux sous le nom de point d'honneur. Ce ressort puissant, qui pouvait être tendu par toutes sortes d'influences ambitieuses, acquit une élasticité inouïe jusqu'alors quand la Révolution lui indiqua comme but la conquête du monde et appela les Français à la gloire de se mettre à la tête des nations existantes.

Les écrivains étrangers ont souvent expliqué les exploits des Français par leur enthousiasme pour la liberté politique ; ils se sont figuré les soldats comme des sortes de fanatiques, se précipitant en désordre dans l'ivresse de l'indépendance. Ils n'ont pas assez scruté la nature de cette tendance (c'est-à-dire de l'amour pour la liberté politique). Il est hors de doute, qu'elle désorganiserait plutôt une armée qu'elle ne lui donnerait la cohésion et la force nécessaires pour tendre au but visé. Si chaque soldat se croit libre et indépendant, il ira de son côté sans écouter les impulsions venues du dehors. Le désacord des efforts individuels n'a jamais conduit à l'obtention d'un but commun ; il n'y aura pas d'obéissance dans une armée de citoyens. Le fait suivant n'est pas connu et pourtant il mérite de l'être : lorsque toutes les idées d'ordre et toutes les lois eurent disparu en France, l'armée réclama à haute voix la discipline, parce que l'homme a besoin d'un guide ; là où chacun commande, personne n'obéit. Les soldats n'avaient pas confiance dans les généraux qui leur criaient : « N'ôte pas ta coiffure et ne me dis pas vous ». L'armée se rappelait avec effroi ses premiers revers, qu'elle attribuait à l'absence de discipline, et elle regardait les mots d'égalité et de liberté comme des termes qui n'étaient à leur place qu'à la tribune. Les étrangers, voyant ces mots en tête des proclamations françaises, ont conclu que la nation avait changé complètement le caractère qui l'avait distinguée durant tant de siècles. Mais est-ce qu'une nation peut changer en un

clin d'œil ? Et quelques phrases de tribun, mises en vogue, suffisent-elles à prouver une transformation des habitudes, des mœurs, des idées propres à une nation ? Les dénominations changèrent, mais l'essence resta la même, appuyée sur les prédispositions morales et intellectuelles, qui distinguaient la nation ; on ne fit que les éveiller et les exciter. Dans la France révolutionnaire l'échelle de proportion devint autre, aussi bien par rapport à la force de l'armée que par rapport à tout le reste.

L'honneur militaire, voilà l'antique et inépuisable mine qui fut exploitée à tour de rôle pendant une guerre, presque ininterrompue durant quinze années, par tous ceux qui détinrent le pouvoir en France. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire. A travers tous les changements de partis et de gouvernements l'armée continua son chemin et aucune révolution des pouvoirs publics ne put l'en détourner pour un instant. Le jacobinisme, le terrorisme, le modérantisme et on peut dire le républicanisme ne furent connus dans les armées que comme des termes empruntés aux journaux. Les soldats se battaient constamment avec la même énergie, bien que le but de la guerre ne fut plus du tout le même et fut à la fin devenu absolument le contraire de celui qu'elle avait quinze ans auparavant : le roi, Robespierre, le Directoire, quatre constitutions disparurent successivement pour toujours, mais le soldat resta le même ; pendant tout ce temps il ne connut que ses généraux et ses drapeaux. On l'a même vu il n'y a pas longtemps (1), sur des bateaux plats, maniant l'aviron et la voile et manœuvrant les canons de marine. Comme auparavant, il surmontait les éléments, la température et le climat; et en 1807 les soldats français étaient les mêmes qu'en 1793. Cela vient de ce que la cause qui les fait agir ne consiste pas en un principe politique, qui dépend d'influences temporaires, mais prend racine dans un état moral, constant et immuable, dans un trait fondamental du caractère, dans l'honneur militaire. On a entretenu cette disposition par des encouragements et par diverses sortes d'institutions ; aussi, malgré tous les changements extérieurs, on a conservé intacte, cette saine habitude des grands efforts et des grands sacrifices dont la Révolution avait posé les bases. Les

(1) Allusion aux préparatifs de descente en Angleterre ; en 1804, alors qu'à Boulogne et dans les autres camps, répartis sur les côtes de la Manche, les fantassins étaient exercés à l'embarquement, au débarquement et au maniement de la rame.

Français se battent maintenant comme ils se battaient en 1792 alors qu'il s'agissait de leur existence ; et voilà pourquoi maintenant il s'agit de l'existence de ceux contre lesquels ils se battent. Comme ces efforts et ces sacrifices sont restés la règle chez les Français, ils se montrent naturellement, et dans toutes les circonstances, au-dessus de ce que font ou peuvent faire leurs adversaires, qui ne leur opposent pas les mêmes impulsions morales. Il n'y a peut-être pas beaucoup d'armées où un corps se plaigne de l'autre, parce qu'on l'envoie moins souvent au feu ; où les régiments soient rivaux, se plaignent, murmurent, adressent des demandes et aillent même jusqu'à l'intrigue pour obtenir des postes dangereux ; et où on ne donne satisfaction à ces demandes qu'à titre de distinction ou de récompense. Voilà pourquoi les Français se sont montrés daus la dernière guerre, tels que les a caractérisés Voltaire : « Ces fous sont pleins d'honneur, ils vont au combat comme au bal ». Cet honneur n'est pas certainement celui que comprend la philosophie et qu'elle définit dans ses livres de morale. C'est au contraire, un sentiment indéterminé et indéfinissable, qui a toujours fait son apparition à toutes les époques dans l'armée française au moment du corps à corps ; un sentiment qui, comme une fumée, prend toutes les formes et toutes les directions ; cet honneur peut très bien s'accorder avec des contradictions morales et même avec des violences. On peut lui indiquer comme but une infamie, comme objet un crime, et il s'efforcera d'atteindre l'un et l'autre. Et comment en serait-il autrement ? La guerre n'est-elle pas une œuvre de destruction et de mort ? C'est pourtant le but que l'on a indiqué à l'ambition du Français ; et il croit qu'il n'y a pas de gloire plus grande que d'atteindre ce but. En quoi n'a-t-il pas placé son honneur pendant ces quinze dernières années ? Si un sage parvenait à le convaincre que l'honneur le plus élevé consiste à donner au monde l'exemple de la modération, de la justice, de l'humanité et qu'une nation peut atteindre le premier rang par la paix, le Français retournerait à son foyer et se mettrait à acquérir la supériorité par la paix, de même qu'il l'a acquise par la guerre.

Grâce à un concours de particularités heureuses du caractère français, le sentiment de l'honneur a fait du soldat ce qu'il s'est montré à la guerre. Pour tenter l'impossible, il fallait cette vivacité d'esprit, qui aide à faire considérer comme facile ce qui est pénible ; la confiance en soi-même, qui n'admet pas l'insuccès ; la

sérénité d'âme, qui fait que l'homme, voyant en toutes choses le beau côté, ne se laisse pas abattre dans les situations difficiles et n'attache pas d'importance aux caprices de la fortune ; la souplesse morale, qui donne la force de ne pas se soumettre aux événements et de leur tenir tête. Au nombre des heureuses particularités du soldat français, dont la Révolution a profité, on trouve encore la vivacité, l'impatience et la fougue du caractère, qui l'excitent toujours à marcher de l'avant et le prédisposent à rechercher le changement. Un genre de guerre, qui comprenait des marches perpétuelles et qui promettait toujours des solutions rapides, des dénouements subits, convenait remarquablement à ce caractère. La légèreté corporelle, l'agilité et la souplesse du Français, son intelligence et son esprit avisé trouvaient une égale application dans la tactique légère et dans la guerre de rencontres partielles, qui ouvrait un vaste champ à l'initiative des simples soldats aussi bien que des chefs. Ce système, qui rapprochait la guerre de masses du combat individuel, était du goût des Français, habitués aux exercices du corps et en particulier à l'escrime, qui avait toujours été en honneur en France et en particulier dans l'armée, grâce aux duels.

L'application faite à la guerre par la Révolution des propriétés physiques et intellectuelles du Français, créa la tactique de l'armée ; l'application de ses qualités morales au même objet, créa l'esprit de l'armée. L'une et l'autre furent affermies par des procédés aussi extraordinaires que la Révolution elle-même, à savoir par la crainte et l'espérance, par les récompenses et les punitions. Après avoir détruit les privilèges de la naissance, la Révolution adjoignit aux incitations de l'honneur les incitations de l'intérêt ; et de la poussière des champs de bataille surgirent, avec une rapidité qui n'avait d'égale que la rapidité des marches, des chefs de corps et des généraux. Il n'est pas possible d'oublier le milliard, promis jadis aux défenseurs de la patrie ! et qui ne sait combien d'honneurs et de richesses sont répandus actuellement sur les généraux. Il n'est pas possible non plus d'oublier que des généraux ont payé de leur tête l'inexécution d'un ordre ou l'inhabilité à suivre un plan donné. Lorsque le corps législatif avait prescrit de gagner une bataille, il n'y avait pas de milieu entre la victoire et l'échafaud ; et Jourdan, qui passa quatre fois la Sambre en 1793, l'aurait encore franchie autant de fois, parce qu'il avait l'ordre de prendre Charleroy et de gagner une bataille

à Fleurus. Ces procédés énergiques, qui basèrent l'esprit de l'armée sur des prédispositions qui constituaient l'esprit même de la nation, le fortifièrent pour longtemps. Il existera tant que le gouvernement saura l'exciter, et il se montrera tel qu'il s'est toujours montré, avec sa terrible unité d'action, mue d'en haut par une impulsion à laquelle se soumettent aveuglément toutes les volontés individuelles.

Il sera bon de donner ici une idée de ce qu'est la discipline française. A l'époque de la guerre dans le Hanovre, elle était l'objet des railleries continuelles des Allemands : le grand rapprochement entre soldats et officiers, inconnu en Allemagne, fournissait matière à des centaines d'anecdotes. La discipline française semblait aux Allemands un manque de discipline, et leur subordination une insubordination absolue. Ils se moquaient des punitions ; elles leur paraissaient enfantines et dégradantes pour le soldat. Mais cette discipline s'est vengée durement des Allemands pendant la dernière guerre ; car elle était restée la même que pendant la guerre de sept ans, parce qu'elle était fondée sur le caractère national. Le duc de Choiseul et le comte de St-Germain avaient en vain essayé d'introduire la discipline prussienne avec ses coups de bâton et ses verges ; et ils ne s'étaient pas douté qu'en offensant le caractère national ils préparaient le soldat à se jeter avec enthousiasme dans les bras de la Révolution. Avec celle-ci toute discipline disparut ; mais la guerre en fit sentir la nécessité et la discipline grandit peu à peu parallèlement à la tactique qu'avait enseignée la guerre : des institutions de cette sorte ne présentent rien de contraire au caractère national et rien qui ne soit même admissible en théorie. La discipline française peut se diviser en supérieure et en inférieure. Les généraux donnent l'exemple de la première, en se soumettant sans restriction aux ordres venus d'en haut. Cette discipline a trait directement à la pratique de la guerre et à son exécution. Tous les manquements à cette discipline sont des crimes et le code militaire français est le plus rigoureux de tous ; il punit de mort ce qui n'entraînerait dans les autres armées qu'un châtiment corporel. Le militaire qui abandonne son poste, qui oublie ou change le mot d'ordre, qui désobéit à un chef en présence de l'ennemi, est puni de mort chez les Français. La discipline inférieure se rapporte aux négligences dans les détails du service et de l'ordre intérieur, à l'observation de la tenue et à la conduite personnelle de l'homme. Les fautes dans ces matières

sont punies avec indulgence, et la patience sous ce rapport atteint des limites inconnues dans toutes les autres armées. L'armée française est conduite sans bâton, sans verges, sans knout et sans la moindre punition corporelle ; on peut et on doit la conduire ainsi parce que son mobile fondamental est l'honneur. Si un soldat commet une faute, on lui en fait honte, on le sermonne, on agit sur son amour-propre ; la privation de liberté est déjà une punition sévère pour lui ; la consigne au quartier, les arrêts, la prison constituent les punitions les plus graves ; le mettre sous les armes en képi, alors que les autres sont en shako ; lui faire retourner sa tunique, le placer en queue de colonne avec le fusil la crosse en l'air : tels sont les moyens de punir les plus souvent appliqués. Pour les cas, où il n'y a pas de moyen terme entre l'honneur et le déshonneur, la loi militaire établit la peine de mort. Le soldat français est terrible quand il pille ou détruit à la guerre ; il se considère comme accomplissant un des devoirs de son métier ; mais le vol entre camarades, en temps de paix, lui est inconnu, alors qu'il est si fréquent dans les autres armées. Terrible dans le combat, le Français, au témoignage des habitants de tous les pays où il a guerroyé, se montre après la bataille le plus doux, le plus humain, le plus compatissant. C'est même un proverbe en Allemagne qu'il vaut mieux loger trois Français qu'un seul Allemand. Le soldat français est fier de son métier, il exige la politesse et paie de la même monnaie. L'officier, le général voient dans le simple soldat un collaborateur et le gratifient du nom de camarade. Quand il s'adresse à un tambour, le général lui dit « vous » de même que le tambour au général, et quand la Révolution prescrivit le tutoiement, le mot changea, mais non la distance qui séparait le général du tambour. Le chef honore son métier dans la personne de son subordonné ; il partage avec lui les dangers, les privations et l'honneur ; la distance n'existe que dans la sphère des devoirs du service. L'officier d'infanterie, qui porte ses effets sur le dos, comme le soldat, qui est le premier au feu et le dernier à la retraite, est obéi dans le rang, où son exemple fait loi ; en dehors du rang, alors que tous sont égaux, on le respecte ; mais en dehors du service, en cas de dispute particulière, il lui arrive parfois de donner satisfaction à un soldat, l'épée à la main. La guerre continuelle, les bivouacs, le manque d'approvisionnements, les pillages et les violences affaiblissent la discipline et l'auraient complètement anéantie dans toute autre armée, parce

qu'il n'y a pas de force capable de réfréner un homme menacé de mourir de besoin ; dans une situation pareille, il n'écoute que l'instinct de la conservation personnelle, il retourne à l'état sauvage. Une discipline aux contours plus rigoureux aurait beaucoup plus souffert de cette situation qu'une discipline douce, intelligente, basée sur les dispositions morales et se conformant aux nécessités du moment. Quand la situation des chefs est menaçée, quand l'armée est exposée à la dissolution, les situations extrêmes appellent des moyens extrêmes. L'officier francais tue de sa propre main le soldat qui tourne le dos à l'ennemi, qui pille sans ordres, qui désobéit, qui se révolte. Un exemple de ce genre a une action plus effective pour rétablir l'ordre que le conseil de guerre. Voilà de quelle manière la discipline est fondée sur le caractère national ; c'est une institution pratique, qui s'est élevée et développée sous la pression des événements, qui est inspirée et soutenue par eux.

L'esprit de l'armée et sa tactique, dans le sens le plus large de ce mot, sont liés étroitement et rattachés au caractère national ; ils se soutiennent et se complètent. Avec une autre nationalité, l'esprit de l'armée et sa tactique seraient tout autres. Leur réunion constitue un nouveau systeme militaire. Ce système, tel qu'il se présente actuellement, ne s'est pas formé dans la tête d'un seul homme ; Carnot l'avait deviné, mais il n'avait pas prévu toutes les transformations qu'il a subies depuis. C'est pourquoi il n'est pas possible de dire que, sous sa forme actuelle, il est le produit des mains de Carnot, bien que celui-ci en ait posé les fondements. Ce système est la conséquence des circonstances et a été justifié par l'expérience. Lorsque l'absence de tentes força l'armée française à bivouaquer pour la première fois, personne ne s'imagina que ce procédé d'installation pour la nuit deviendrait l'un des éléments de la tactique contemporaine et constituerait le principe des campagnes d'hiver. Lorsque les bataillons français ouvrirent la campagne à demi vêtus, personne ne pensa que plus tard on les habillerait au compte des étrangers et qu'on créerait le terrible système des réquisitions...

De même que ce système ne s'est pas élaboré dans une tête unique, de même il ne constitue pas le secret d'un seul homme. La mort d'un général quelconque, même de dix généraux, la mort du chef de l'Etat n'entraînerait pas la perte de ce système. Les généraux sont les représentants de l'esprit et de la tactique de l'armée ; la

masse des chefs d'unités, des officiers et des soldats en sont les gardiens ; élevés et trempés dans la guerre, ils se sont fondus avec ce système ; ils n'en connaissent pas d'autre et sont prêts à vivre et à mourir avec lui. Bien que ne faisant pas encore partie des réglements, il se transmet par la tradition et vit par la force de l'habitude dans l'esprit et le cœur de presque tous les membres de l'armée : ceux-ci représentent tous, pour ainsi dire, la tactique en action.

Durant le cours de toute la guerre, le système est resté le même, parce que le but à atteindre, les impulsions sous l'action desquelles il avait été créé par la Révolution, les moyens d'exécution qu'il avait enseignés, restèrent également immuables. Aussi la guerre et la manière de la diriger n'ont-elles pas changé de caractère depuis 1792. Bien plus qu'avant, la guerre est un système d'invasions ; bien plus qu'avant, les armées ressemblent à celles qui opéraient pendant la guerre de trente ans : elles inondent de vastes contrées, comme des vagues déchaînées hors de leurs rivages, et détruisent jusqu'à la racine les productions de ces contrées. Comme elles entrent en campagne sans trains, sans chevaux, sans munitions d'artillerie, sans approvisionnements, sans vêtements, sans argent, elles s'habillent, se remontent, s'arment, s'approvisionnent et reçoivent leur solde aux dépens des nations avec lesquelles elles se trouvent en contact durant leurs incursions ; elles mettent partout la main sur les moyens d'action des pays et des gouvernements et s'en servent pour continuer les opérations contre les peuples voisins, et de cette façon la destruction des uns sert à préparer la destruction des autres. S'il y a une différence, elle consiste en ce que la guerre au XIXme siècle est faite avec plus d'ensemble et de raffinement ; elle est le résultat de combinaisons qui empruntent les progrès de l'époque, alors qu'au XVIIme siècle elle n'était que la conséquence de l'état grossier du moment, et n'était pas une charge aussi pénible pour les peuples parce qu'elle n'avait pas le même esprit de suite dans l'emploi des moyens ni dans la préparation des conceptions. L'armée française, à la regarder de près, produit toujours l'impression d'une armée improvisée, prête à chaque minute à improviser une guerre. Ses mouvements sont si rapides qu'elle semble plutôt courir que marcher : rien ne vient les gêner, pas même le nécessaire. De Boulogne, elle doit retourner en Allemagne. Pour mieux accomplir la démonstration contre l'Angleterre, on n'avait gardé des chevaux

que les selles : il ne restait ni un cheval du train, ni un sac de farine. On promet aux grenadiers de leur donner des bonnets à poil à Vienne et ils se mettent en route. L'armée manque de tout, c'est vrai, mais l'habitant est pourvu de tout ce dont elle a besoin. Sur le sol natal, les réquisitions la précèdent : les fourrages et les vivres viennent à sa rencontre et bientôt les voitures, les chevaux, les conducteurs, envoyés de Lille, de Bruxelles, de Clèves, et de toutes les contrées de la France, situées sur le chemin de l'armée, se trouvent à Ulm, à Munich, à Vienne. Ces principes d'administration et d'emploi des ressources trouvées dans les pays où passe l'armée doivent entrer en ligne de compte, quand on recherche les causes du succès des armes françaises. C'est tout l'ensemble de tous ces éléments divers, gouvernementaux, tactiques, administratifs et politiques, qui forme un nouveau système de guerre. Et ce système n'a été victorieux que parce que, outre ces ressources, il était appuyé sur toutes les propriétés du caractère national français.

Les écrivains français, officiels ou non, ont souvent indiqué l'emploi de la baïonnette comme la force tactique de leur nation. A toutes les époques on a beaucoup parlé de cette arme ; mais le degré de son importance n'a jamais été bien défini parce qu'il y a des faits pour et contre la baïonnette. Il y a des cas où l'infanterie a repoussé des attaques de cavalerie à la baïonnette ; il y en a d'autres où, malgré la baïonnette, la cavalerie a rompu l'infanterie. Il est arrivé que de l'infanterie, attaquant à la baïonnette, a renversé de l'infanterie faisant des feux ; le contraire est également arrivé. Une discussion à ce sujet ne sera peut-être pas déplacée ici.

L'arme à feu donne la possibilité de se battre de loin ; elle exclut le corps à corps dans lequel les adversaires peuvent s'attaquer l'un l'autre avec leurs armes. Voilà pourquoi l'emploi de la baïonnette n'est pas, à proprement parler, l'affaire de la tactique contemporaine et pourquoi l'arme à feu, bien employée, aurait toujours le dessus sur l'arme blanche, parce que la première peut détruire bien longtemps avant que la seconde soit en mesure d'agir. De deux armées, également solides et braves, dont l'une tirera tandis que l'autre aura recours à la baïonnettte ou au sabre, la première sera certainement victorieuse, parce que cela dépend de la nature des armes, dont l'une n'agit que de loin et l'autre n'a de signification que de près. Ainsi à Khotouzits les Prussiens, qui connaissaient le véritable emploi de leurs fusils, fauchaient des rangs entiers dans les bataillons hongrois, qui les attaquaient à coups

de sabre. Mais si l'action à distance n'a pas donné de supériorité décisive à l'arme à feu, la baïonnette, dans le combat seul à seul, est une arme incommode, gênante et même très mauvaise en comparaison avec les autres armes blanches. On la juge de cette façon dans l'armée française, quoique pour des causes qui n'ont rien de commun avec la tactique : comme l'infanterie de ligne n'a pas de sabres, on a coutume de s'y battre en duel avec la baïonnette, enlevée du canon et tenue par la douille. Quelque incommode que soit la baïonnette, employée de cette façon, elle l'est encore plus pour le corps à corps, quand elle est fixée au canon, parce que sa longueur, la déviation de son arc en dehors de la ligne droite et enfin la construction elle-même du fusil en rendent le maniement difficile. Si le combat individuel était usité dans la guerre actuelle, il y aurait lieu d'imaginer une arme quelconque d'une construction tout autre que la baïonnette.

Déterminons maintenant le rôle de la baïonnette à la manœuvre. Les Français ont dans leur réglement un mouvement qu'ils exécutent au commandement de : croisez baïonnette. Le soldat appuie la crosse à la hanche droite, maintient le canon de la main gauche et dirige la pointe de la baïonnette vers la ceinture ou la poitrine de l'adversaire. Le réglement n'enseigne que ce mouvement et le juge tellement irrésistible qu'il n'indique aucun autre maniement de la baïonnette ni pour l'attaque ni pour la défense. Mais est-ce qu'il est possible de renverser une ligne d'hommes avec des pointes tendues en avant comme on renverserait une palissades d'un seul coup donné en même temps avec une ligne d'outils convenables ! Les hommes peuvent parer le coup et se défendre. Le procédé donné par l'instruction ne comporte qu'un coup qui dure un seul instant ; le combat devient ensuite un corps à corps, continué avec la crosse et les mains et dont la décision appartient à la force physique. En conséquence la baïonnette ne joue un rôle que dans le moment qui précède la mêlée ; dès que celle-ci a commencé, le mouvement de : croisez baïonnette, n'a plus aucune application.

Mais s'il en est ainsi, la baïonnette jouit d'une réputation imméritée ?... Au point de vue de son utilité, comme instrument de destruction, et au point de vue de l'emploi qui lui est attribué par la science, cette réputation n'est certainement pas à l'abri de tout soupçon ; mais il existe des idées de gloire, qui se confondent involontairement avec le nom de la baïonnette dès qu'on le prononce. Cette gloire et cet honneur, qui sont attachés à la baïonnette,

appartiennent en entier à celui qui se résout à l'employer. Une armée qui aime la baïonnette, est incontestablement une armée valeureuse, destinée à obtenir de grands succès. La résolution de recourir à un moyen extraordinaire, qui n'a rien de commun avec le feu, voilà ce qui rend terrible celui qui aime à travailler avec la baïonnette. Il préfère les procédés extrêmes et par là montre à l'ennemi qu'il est décidé à tout entreprendre, à avoir toutes les audaces. S'il avait résolu au contraire d'attendre stoïquement l'ennemi ou de marcher à sa rencontre, il aurait également pris le dessus, parce que le succès n'est dû qu'au plus haut degré de résolution et de fermeté d'âme.

Il a été souvent question en France de la baïonnette ; l'emploi de cette arme correspond au plus haut point à l'esprit de l'armée qui, insuffisamment instruite, possède une grande mobilité, unit à une grande impatience de caractère beaucoup de vivacité et d'énergie dans les opérations et applique la théorie de l'impossible, basée sur la supériorité du nombre. Les paroles du général au Comité révolutionnaire se sont trouvées toujours confirmées, mais, à proprement parler, l'arme qui porte le nom de baïonnette, a fait incontestablement moins que la résolution de commencer une affaire là où les autres l'avaient terminée. Les Français devaient vaincre des troupes qui ne pouvaient s'élever à un pareil degré de résolution, mais quand les rapports officiels vantent la baïonnette, il n'y a là souvent rien de plus qu'un langage conventionnel qu'il faut traduire en langue ordinaire pour comprendre sa signification véritable. Quand il est dit qu'on a « attaqué à la baïonnette » ou « poursuivi l'ennemi la baïonnette dans les reins » il faut comprendre que l'attaque ou la poursuite ont été exécutées sans tirer un coup de fusil. Dans ces mots il n'est pas question de rencontre effective et la mêlée a eu lieu bien moins souvent qu'on ne pourrait le conclure de leur signification. Les grenadiers de Kellermann et de Masséna marchèrent avec leurs fusils seulement (c'est-à-dire sans artillerie) contre les redoutes piémontaises et s'en emparèrent ; et depuis cette époque on a pris nombre de forteresses par le même procédé. Mais il serait ridicule de dire que les unes et les autres ont été prises la baïonnette au bout du fusil. Et on ne s'est pas exprimé ainsi parce qu'on ne frappe pas les bastions et les parapets à coups de baïonnette et cependant on voulait laisser comprendre que cela existe par rapport aux hommes. En un mot, on a vu des armées marcher à la rencontre l'une de

l'autre à la baïonnette ; mais on a vu rarement une armée, menacée d'une attaque, y répondre par l'attaque. Des armées, également trempées, braves, habiles et résolues, marchant à la rencontre l'une de l'autre avec la ferme et inébranlable résolution d'en venir à la baïonnette, offriraient un spectacle sans précédent dans la guerre contemporaine. Aucune bataille générale ne s'est encore passée de cette façon ; et si cela était possible, on abandonnerait les fusils, la guerre changerait de caractère et les combats deviendraient ce qu'ils étaient dans l'antiquité, c'est-à-dire un corps à corps. Ainsi donc c'est la résolution de recourir à un moyen extrême qui a donné à la baïonnette son importance ; c'est elle qui a élevé cette arme à une telle hauteur chez les Français ; c'est elle qui sera toujours le thermomètre de l'énergie morale d'une armée.

Que faut-il faire ? En quoi faut-il imiter les Français pour les égaler dans l'art de la guerre ?

Rappelons ce que nous avons dit. Les principaux éléments du nouveau système de guerre sont : la supériorité du nombre, la simplification de la préparation du soldat, la prise en considération des données topographiques pour l'établissemeut des plans de campagnes, la légéreté, la mobilité de l'armée, la rapidité des mouvements, la longueur des lignes d'opérations, l'énergie des conceptions, l'audace de l'exécution, la soumission complète à la volonté directrice.

Si une puissance, qui se résout à se mesurer avec les Français sur les champs de bataille, n'a pour elle que le nombre, elle ne fera que renouveler ce qu'on a vu dans les rencontres des Perses avec les Grecs, des Turcs avec les Russes : il est nécessaire d'organiser le nombre et de le diriger judicieusement. C'est le talent qui devra être chargé de ce devoir et le terrain devra faire l'objet de ses études. Le nombre, conduit d'une autre façon, amènera la défaite.

Il est nécessaire, en même temps, que l'armée de cette puissance, pour répondre effectivement au nouveau système, soit capable de supporter toutes les privations ; qu'elle sache faire le sacrifice de l'élégance extérieure, des détails brillants, des commodités et même des besoins ; il faut qu'elle se décide à rester en arrière dans la petite tactique afin de se mettre uniquement à la disposition de la tactique supérieure. Toutefois la petite tactique ne doit pas être entièrement laissée de côté ; elle doit seulement être débarrassée

de tout ce qu'elle renferme de superflu et d'inutile et se borner à ce qui n'est pas en contradiction avec la tactique supérieure. C'est précisément le manque de cet accord entre les deux tactiques qui a amené la destruction du système de l'école (1). L'expérience, fille de la nécessité, montrera mieux que les réglements ce qu'on doit s'approprier. La lettre morte n'est pas suffisante. Avant la compagne de 1805, le réglement autrichien, dans le but de donner de la légèreté à l'armée, avait fixé rigoureusement le nombre de mouchoirs et de paires de chaussettes que les officiers pouvaient emporter en campagne, et on leur avait retiré leurs chevaux de selle ; mais cette légéreté, prescrite par le réglement, ne préserva point l'armée de défaites, qui ébranlèrent la monarchie. Le manque de tentes, d'habillement, d'approvisionnements pendant les premières campagnes des Français forma une armée prête au sacrifice, mobile, ayant des besoins limités et portant en elle-même le principe de son existence. Pour être telle, une armée doit être entièrement dans la main de celui qui la conduit. Mais elle ne se créa pas au moyen de réglements et d'instructions. Le réglement autrichien de 1803 prescrit de ne plus battre le soldat, de l'exercer à l'endurance, et de façonner son âme aux sentiments de l'honneur. Dans ces dernières années presque toutes les armées ont adopté des ordonnances, où l'on voit l'influence de l'armée française. Mais le degré du profit et de l'application de ces ordonnances dépendra de leur correspondance au caractère individuel de ces armées. Pour faire une armée ce qu'elle doit être, il faut savoir profiter des propriétés physiques et morales des gens qui la composent. Chaque nation, les habitants de chaque province, et presque de chaque ville, ont leurs particularités, dont il est possible de tirer profit. Telle contrée fournira de bons tireurs, telle autre de bons cavaliers, une troisième des sapeurs ou des pionniers, par exemple. Chez les êtres moraux il n'y a pas de type commun et invariable. Dans l'armée française les régiments suisses et allemands, dans l'armée autrichienne les régiments wallons avaient leurs usages spéciaux en ce qui concerne la discipline et le reste.

Il est difficile de créer le point d'honneur, là où ses éléments n'existent ni dans les cœurs, ni dans les esprits. La foi du soldat

(1) C'est-à-dire du système frédéricien, basé uniquement sur la régularité des mouvements.

en son chef, sa confiance dans ses propres forces, sa haine de l'ennemi doivent être basées sur le caractère national, absolument comme la forme des vêtements, la discipline et les autres usages. C'est en vertu du même principe que son obéissance doit être demandée à la force ou au raisonnement. Il ne conviendrait nullement de chercher à imiter la discipline française dans les autres armées, parce qu'on ne peut pas y créer le caractère français. Le même bâton, qui désorganiserait l'armée française, peut être nécessaire dans d'autre armées (1). Dans une armée on obtient par la crainte ce que dans une autre on demande à la suggestion. Chaque procédé peut être fécond en résultats, il est nécessaire seulement de le souligner et de le mettre en action. Ce n'est que par ce moyen qu'on peut opposer à la force de la nationalité une force équivalente. Une armée, dans laquelle le soldat, en cas de défaite, crie à la trahison, n'est pas une armée de poltrons ; elle crie ainsi, peut-être, parce que chacun se rend compte de la mesure de son dévouement et de sa sincérité à se sacrifier soi-même ; chaque soldat sent que, par lui-même, il doit être invincible et attribue, par suite, l'insuccès à des causes indépendantes de lui. Une armée pareille accomplira des prodiges, si on inspire à chacun de ses membres que les plus cruelles punitions attendent celui qui ne remplira pas son devoir, dans quelque situation qu'il se trouve, et que, pour le général comme pour le soldat, il n'y a pas de milieu entre le devoir et la mort. Les armées, dans lesquelles retentit le mot de trahison, sont les plus courageuses. Il y en a d'autres, qui ne le connaissent pas ; celles-là demandent à être conduites autrement. D'autres encore se mettent en campagne avec la foi en l'invincibilité de l'ennemi ; elles exigent à leur tour un nouveau système de direction.

Mais, en admettant la nationalité comme une donnée existante, est-il nécessaire pour l'exciter que le peuple traverse une révolution, qu'il cherche à la répandre dans le monde entier ?...

Quelque affaissé que soit notre siècle, ce serait le calomnier que de supposer que l'énergie des nations ne peut être excitée que par de pareils procédés. Le siècle lui-même les a condamnés et les Français y ont renoncé. A proprement parler, la révolution n'a pas été chez eux le mobile effectif, ni le but du soldat. Elle a seu-

(1) On voit dans cette opinion un homme de l'époque. Actuellement le bâton n'est regardé nulle part comme un instrument apte à exciter un être moral.

lement donné au puissant moteur national, c'est-à-dire au point d'honneur, une occasion de se développer jusqu'à ses dernières limites. Est-ce que toutes les autres nations ont perdu de nos jours leurs traits caractéristiques et leurs impulsions nationales ?... Ne peut-on trouver chez aucune quelque chose qui, par sa force, puisse entrer en lutte avec le point d'honneur des Français ! Aucune d'elles n'a-t-elle un sentiment, une conviction, un intérêt, qu'elle soit résolue à défendre ? Ne trouvera-t-on nulle part un seul objet de prédilection, une seule impulsion dominante, qui puisse enflammer les cœurs, quand même, dans la langue du siècle, elle serait qualifiée de préjugé ?..

S'il se trouvait une nation, ayant conservé dans toute leur pureté les mœurs de ses ancêtres et ses us et coutumes particuliers ; possédant une langue commune, spéciale ; ayant de glorieux souvenirs et l'habitude d'être victorieuse ; sentant qu'elle se suffit à elle-même ; si cette nation était sensible à l'appât des honneurs et des récompenses, qui distinguent le courage et les services rendus ; si cette nation était pénétrée de dévouement pour son souverain et d'une soumission absolue à l'égard de l'autorité ; si, enfin, cette nation avait une religion, conservée dans toute sa pureté, et un attachement inébranlable à sa foi ; — elle constituerait une masse à la nationalité puissante, et vers quelles entreprises ne pourrait-on pas l'électriser et la conduire avec succès ! L'impulsion religieuse seule est même suffisante, sans parler des autres, parce qu'aucune ne peut se comparer avec ce qui vient du ciel et qui y retourne, avec ce qui fait de la mort le commencement d'une vie meilleure. Comme cette impulsion est supérieure à l'idée de l'honneur, cette abstraction si sèche qui, laissant le cœur froid, erre toujours sur la terre sans s'attacher à rien de fixe ! Cette idée, froide dans son essence et vague dans son but, a cependant produit d'immenses résultats ; à la nation la plus adonnée aux jouissances, la plus attachée à une haute civilisation elle a communiqué une énergie, qui a bravé les souffrances de la vie et les terreurs de la mort, qui a semblé la faire sortir de son caractère, l'élever au-dessus de tous les contemporains et qui a détruit tous les calculs de la probabilité. Les Français n'ont-ils pas montré l'impétuosité des Turcs, l'esprit de privation des Spartiates, l'austérité des Romains, la persévérance des Allemands, l'imperturbable contenance des Russes et leur admirable aptitude à supporter les fatigues ? Si donc le principe de l'honneur a produit chez les Fran-

çais des phénomènes si extraordinaires, que ne pourrait faire le mobile de la religion dans une nation, dont ce serait le mobile suprême ! — Ou, si ce mobile a perdu sa force, ce sera peut-être l'attachement à une maison souveraine, aimée pour ses talents et ses vertus, peut-être le danger d'une domination étrangère, qui produiront des miracles. Peut-être même suffira-t-il simplement que le gouvernement déclare qu'aucun motif, étranger au métier des armes, que même l'ancienneté de service, si le mérite ne s'y trouve pas joint, ne donneront plus aucun droit aux emplois militaires ; que ceux-ci appartiendront au seul talent ; que la valeur et le mérite personnel seuls obtiendront les honneurs et les récompenses ; que l'ancienneté n'exercera ses droits qu'à titre égal.

Le système de guerre d'une autre nation sera et devra être tout autre que celui des Français, s'il est basé sur la nationalité ; mais celle-ci, quelle que soit sa nature, si elle est bien mise en jeu, doit donner de grands et efficaces résultats. Ce n'est pas par la nature, mais par la grandeur des moyens et des efforts qu'on doit ressembler aux Français si l'on veut les égaler par la grandeur des effets. Mais dans ce cas il est nécessaire de cesser d'opposer à l'extraordinaire des moyens ordinaires ; à la nouveauté des moyens usés. Les Français, encore écoliers dans l'art de la guerre, défirent leurs adversaires instruits et expérimentés, grâce à la nouveauté de leurs procédés et à la singularité de leurs moyens, mais ils furent défaits à leur tour par des gens plus novices dans la guerre et moins expérimentés qu'eux-mêmes, par les paysans de la Vendée. Une tactique encore plus excentrique, des mobiles encore plus exaltés vinrent se dresser en face des leurs, et les paysans de la Vendée triomphèrent. Les nouveaux tacticiens de la république avaient pris des redoutes avec des fusils ; les nouveaux tacticiens de la Vendée en prirent avec des bâtons : ces derniers avaient su surpasser l'impossible des premiers. — Contre l'extraordinaire il faut trouver des moyens extraordinaires ; à l'extrême il faut opposer l'extrême. C'est par des routes inconnues, c'est par des moyens inouïs, qu'il faut aller au-devant de ce qui est inconnu et inouï !

N'allez pas dire que toutes les routes ont été battues, que tous les moyens ont été mis en usage. Quand même une nation aurait tiré tout le parti possible de sa nationalité, elle est encore loin d'avoir épuisé toutes les ressources de l'esprit humain. Chaque système a été victorieux, alors qu'il était nouveau ; il s'était alors débarrassé de la routine antérieure et était inconnu, inouï. Tels

furent les éléphants de Pyrrhus, les rapides cavaliers des Parthes et les essaims sauvages des Germains. Lorsque le système prussien introduisit l'art de tirer vite, le monde fut étonné, et la victoire s'attacha à ses pas. Les Français ont su rendre cet art accessoire et ils ont vaincu. On aurait tort de vouloir adopter la base sur laquelle les Français ont fondé leur système ; on ne saurait aller au-delà du nombre des combattants qu'ils emploient, à moins de mettre en campagne les nations entières et de convertir les ressources des pays en vivres et subsistances militaires. Vouloir surpasser la masse d'artillerie, qui a été employée dans la dernière guerre, serait convertir tous les métaux en bouches à feu. Mais il reste encore au génie des routes toutes nouvelles à ouvrir ; elles l'appellent et lui montrent un but qui est digne des efforts de la plus noble ambition. Le génie guerrier peut devenir le bienfaiteur du genre humain, car ce n'est que par la guerre qu'il est possible de lui assurer un meilleur avenir, que l'extrême tension de toutes les forces peut trouver des bornes, que les ressources et les efforts exigés des peuples peuvent être ramenés à une proportion modérée qui semble perdue actuellement. Peut-être ce moyen est-il plus près qu'on ne pense. Peut-être que, après le système prussien du tir rapide, après le système français où le tir joue un rôle accessoire, il s'élèvera un système, fondé sur la justesse du tir ; la première armée, douée d'un avantage de ce genre, n'aurait pas besoin de la supériorité numérique pour vaincre.

Peut-être aussi, une cavalerie légère, mobile, mettra-t-elle des bornes à la mobilité de l'infanterie actuelle ! une cavalerie pareille changerait inévitablement le caractère de l'attaque et de la retraite. Peut-être existe-t-il une armée, à laquelle il ne serait pas difficile de faire entrer en ligne à la guerre une infanterie, transportée par la cavalerie ! Cette union nouvelle de ces deux armes produirait de grands résultats. Peut-être aussi que la baïonnette... mais, non ! mieux vaut que cette arme et son emploi ne soient jamais perfectionnés, à moins que le XIX[e] siècle n'aie pas honte de ramener la guerre, adoucie depuis l'introduction de la poudre, à la férocité du corps à corps, que caractérisent une lente boucherie et une effusion prolongée du sang humain !

Quel que soit enfin le système à venir, il est certain que le sentiment de supériorité, inséparable des premiers succès, donnera à l'armée réformatrice cet enthousiasme, qui a sa source dans les impulsions morales et qui a accompagné les Français ; il fera

vivre l'esprit de l'armée ; comme un génie protecteur, il couvrira l'armée de son ombre et la précédera ; il renversera tout sur son chemin et lui mettra entre les mains des moyens d'action inconnus auparavant.

Comment découvrir ce chemin et ces moyens ?... Par la pratique, qui seule peut enseigner ce qui est réalisable, et montrer ce qui est superflu. Cette pratique, c'est la guerre. Comment apprendre à faire la guerre ? Par la guerre. Des mois de campagne en apprennent plus que des années de théorie (1). Où trouver des officiers, également capables de diriger et d'être dirigés, d'obéir et de commander, de servir d'exemple, quand il faut agir et souffrir ?... A la guerre. Où trouver des généraux qui, dans le combat, saisissent toutes les particularités du terrain, possèdent l'audace du moment, donnent leurs ordres et leurs indications avec sang-froid ?... A la guerre... Où trouver des généraux dont le regard embrasse des pays entiers et de longues périodes de temps, qui, tout en réfléchissant aux moyens de détruire les forces ennemies, prévoient les moyens de conserver leurs propres forces ?... C'est la guerre qui les donnera.

L'exemple est devant vos yeux. Vous avez vu une armée qui a commencé sans généraux, sans officiers, sans discipline et sans tactique. Cette armée s'est instruite par la guerre, s'est créé un système dans la fumée des combats et en est arrivée à détruire tous les systèmes et à ébranler le monde.

(1) D'après ce qui a été vu précédemment de l'emploi de ce mot, il ressort que sous le nom de « théorie » l'auteur comprend, outre la théorie proprement dite, toute l'instruction du temps de paix.

CHEZ LES HOVAS, AU PAYS ROUGE

par Jean Carol

Les études M. Jean Carol sur la Société malgache sont de premier ordre et personne mieux que lui n'a décrit l'âme malgache. Les chapitres consacrés aux coutumes et traditions, aux femmes, à l'art local, présentent le plus haut intérêt. Peut-être l'auteur se montre-t-il trop sévère dans ses appréciations du caractère de l'indigène : — « son âme semble réfractaire à la conception de tout idéal ; — quant à son patriotisme, il ne s'élève guère au-dessus de cet attachement instinctif pour le sol natal, un peu semblable à celui de la bête qui veut venir mourir dans son terrier ; — je maintiens que le Hova est lâche ; — il pousse la bassesse jusqu'à un degré que ne justifient ni sa posture de vaincu, ni la crainte qu'il a du Vazaha. Elle est d'autant plus odieuse qu'elle s'allie à un incroyable orgueil — je n'insiste pas, un homme affligé de pareils vices ne peut qu'appartenir à une race inférieure.» — Ces critiques me paraissent exagérées. Le Hova est intelligent, relativement instruit, il possède le sentiment de sa valeur personnelle et sait commander. Sa défiance et son ingratitude tiennent surtout à la tyrannie qu'il a subie depuis un siècle. Il ne manque pas de courage et fit preuve de véritables qualités militaires à Foulpointe en 1829, à Tamatave en 1847, à Farafatra en 1885 et dans les nombreuses expéditions entreprises contre les Betsiléos, les Barra, les Sakalaves. Si, en 1895, les troupes royales ne surent pas résister à l'invasion française, cela tient principalement aux dissentiments survenus entre la Reine et le Premier Ministre, dissentiments qui amenèrent une désorganisation générale du pays.

Du moment où M. Jean Carol professe une si triste opinion du

caractère malgache, je ne m'explique pas qu'il se soit placé en écrivant son livre au point de vue malgache — « selon le parti pris de son étude. » — Dans de semblables conditions, il ne pouvait manquer de commettre de nombreuses erreurs d'appréciation, et elles sont considérables quand il traite des institutions sociales de ce peuple. Le Fokalana, pour lequel il professe une véritable admiration, est une organisation odieuse de la délation et de la dénonciation calomnieuse ; l'espionnage pénètre jusqu'au foyer domestique ; père, mère, enfants se surveillent réciproquement ; la moindre parole imprudente est signalée au Dictateur et lorsqu'on veut se débarrasser d'un ennemi, on l'accuse de quelque crime imaginaire. Quant à la police malgache, c'était l'instrument de gouvernement le plus terrible qui ait jamais existé, les agents, d'une race étrangère à l'île, des mozambiques affranchis, restant en dehors de la population, pénétraient partout sur la simple présentation de leur cachet rouge et exécutaient les ordres verbaux de la reine, y compris la mort sommaire par la sagaie ou le poison.

Que dire du code de 1881 où M. Jean Carol voit une consécration des traditions et des coutumes qu'il était utile et glorieux de garder « — qui renferme sous sa forme enfantine beaucoup de sagesse pratique et de connaissance de l'humanité. » — L'histoire de sa rédaction et de sa promulgation en fera apprécier la valeur juridique et morale. Au commencement de 1881, les Etats-Unis d'Amérique, voulant contracter un traité de commerce avec la Reine, envoyèrent à Tananarive leur consul général M. Robinson, à la fois colonel et marchand de cotonnades. Au cours de la discussion des articles pour l'exécution des mesures de police, le premier Ministre s'en référait aux lois du pays. Avec son esprit pratique de négociant et de Yankee, le colonel demanda qu'on lui communiquât ces fameuses lois toujours invoquées et en réclama un exemplaire. Rainilaiarivony fut obligé de reconnaître qu'elles n'existaient pas et que les juges se contentaient d'appliquer la tradition verbale. Grande colère du colonel qui se fâcha tout rouge, prétendit qu'on se moquait de lui et déclara que si dans dix jours on ne lui remettait pas un code il retournerait à la côte. Cela ne faisait pas l'affaire du dictateur ; les relations avec la France étaient tendues et une rupture à redouter ; il tenait essentiellement à contracter des traités avec les grandes puissances dans l'espoir qu'elles interviendraient en cas de guerre.

Il fallut s'exécuter. On ne s'arrête pas pour si peu à Madagascar.

MM. Parrett, Tacchy et un troisième pasteur de la London missionary Society se chargèrent du travail, qui en huit jours fut rédigé et imprimé en trois langues, malgache, français et anglais. L'Emyrne avait son code, véritable monument d'ignorance juridique, de tyrannie et de sottise, dans lequel se révèle à chaque chapitre l'esprit étroit du missionnaire désireux de capter la confiance du maître, tout en se ménageant certains avantages.

Dans la dernière partie de son livre, M Jean Carol juge la politique de la France avec une extrême sévérité. Il me semble que ses critiques sont excessives et qu'il ne rend pas au général Galliéni la justice qui lui est due. La tâche du gouverneur fut au début particulièrement laborieuse et difficile. C'est à tort qu'on lui reproche l'exil de la reine : la mesure était inévitable. Même en admettant que Ranavalo ne soit qu'un être inoffensif, il n'en est pas moins vrai qu'elle fut la cause de la guerre. Sans son intervention, sans ses intrigues, le premier Ministre aurait accordé les satisfactions que demandait la France. Plus tard Sa Majesté ou ses amis encouragèrent la rébellion et sa part de responsabilité dans les malheurs qui ont accablé son pays est lourde.

Si l'exécution du prince Ratsimamanga, oncle de la Reine, un pillard, un voleur, un coquin de la pire espèce, d'une cruauté inouïe, me laissa fort indifférent, celle du ministre de l'Intérieur Rainidrianampandry me causa un réel chagrin. Je reconnais volontiers que c'était un homme de bien, d'une moralité supérieure à celle de ses congénères. En raison des services qu'il avait rendus à la cause de l'humanité pendant la période qui précéda la déclaration de guerre, novembre et décembre 1894, je lui avais remis un sauf-conduit. Pourquoi ne s'en est-il pas servi ? Sa participation à l'insurrection était si complète, les correspondances saisies depuis l'ont démontré, qu'il ne pouvait espérer sa grâce ; il a préféré ne pas s'abaisser à des prières inutiles et mourir bravement. Je n'en suis pas surpris et son attitude courageuse confirme l'estime que j'avais pour son caractère.

En annexe figurent les instructions du Département des Affaires étrangères au Résident général. Elles manquent de netteté et ne tracent aucune direction à M. Laroche. Impossible de discerner les vues du rédacteur. Veut-il appliquer le protectorat, préfère-t-il l'administration directe ? Reconnaît-il à la Reine la souveraineté sur l'île entière, ou laisse-t-il aux différentes tribus leur autonomie ? Je n'ai pu parvenir à le découvrir et je comprends l'embarras

de notre agent, embarras d'autant plus grand que, si on lui donnait les pouvoirs les plus étendus, il ne disposait pas de la force armée, l'argument suprême dans un pays insurgé.

La critique la plus sérieuse que mérite l'ouvrage de M. Jean Carol, est de ne pas avoir tenu compte dans ces études des relations des Hovas avec les autres tribus, et cependant là est le nœud de la question malgache. Après Andrianampoinimerina qui, au commencement du siècle, constitua l'hégémonie Hova, ses successeurs imposèrent leur domination aux Betsiléos, aux Barra, aux Betsemsaraka, aux Antankares et l'exercèrent avec une étonnante rapacité. Ainsi s'explique l'existence de la capitale de l'Emyrne, peuplée de 80 mille âmes, à 200 kilomètres de la mer, dans une contrée infertile, privée de voies de communication. Les habitants ne travaillaient pas, vivaient du fruit des dépouilles des vaincus et se tenaient aux ordres du premier ministre, prêts à partir en fanampoana pour une mission lointaine.

Tananarive était le repaire des exploiteurs où venaient se concentrer les richesses de l'île entière.

Notre prise de possession devait mettre fin à cet état de choses : nous ne pouvions tolérer le pillage des autres tribus érigé en système de gouvernement.

Ce changement de régime devait provoquer un sérieux mécontentement qui au début se manifesta par de nombreux actes de rébellion. Aujourd'hui, grâce à la fermeté du général Gallieni, l'Emyrne est pacifiée, mais le Hova n'accepte pas sa déchéance et profitera de la moindre faiblesse de notre part pour essayer de reconquérir sa prospérité passée et son droit au pillage ; il sera encouragé dans ce sentiment par les étrangers qui regrettent l'ancien régime.

Malgré des lacunes et des erreurs inévitables, le livre de M. Carol mérite d'être lu par toutes les personnes qui s'intéressent à notre nouvelle colonie ; elles y trouveront d'utiles renseignements, des aperçus ingénieux et parfois des vérités..... dont on doit tenir compte.

LE MYRE DE VILERS.

COMMENT NAIT UN EMPIRE

M. Sienkiewiez, l'auteur acclamé de la *Trilogie*, de *Sans Dogme* (1) et de *Quo Vadis* ; publie aujourd'hui un nouveau roman historique, dont le titre seul : *Krzyzacy* (les Crucifères) à nos cœurs de Polonais et à ceux de tous nos frères Slaves, sonne à la fois, ainsi qu'une glorieuse fanfare du passé, et comme le cri de ralliement de l'avenir. Sans m'arrêter, ni à la riche affabulation du drame, ni aux merveilleuses prouesses du jeune Zbyszko, cette fleur exquise de chevalerie, éclose sur la rude terre Sarmate, ni à Danousia, la blonde et suave pucelle — deux figures, tenues dans cette teinte idéale et réaliste pourtant, des peintres de l'école préraphaëlite ; — je ne m'occuperai ici, que des scènes grandioses, qu'évoquent à notre souvenir, ces pages d'un des maîtres les plus illustres du roman contemporain.

Aux temps de la troisième croisade, quelques marchands de la ville de Lubeck, parvenus sous les murs de Jérusalem, à la suite des armées chrétiennes, enflammés d'un zèle ardent de charité, aux brûlantes exhortations d'un de leurs prévots, maître Siegebert, transformèrent bientôt leurs tentes ou leurs comptoirs en lieux de prière et d'asile. Ils y recueillaient les pestiférés, soignaient les malades et les blessés. Leur nombre grandit, car les idées, sublimes et criminelles exercent une sorte de contagion morale. Lorsque les croisés reprirent le chemin de leurs foyers, l'œuvre hospitalière se trouvait fondée. Placée sous le patronnage de Frédéric de Souabe, dirigée par les frères Burckhardt et Conrad, elle reçut le nom *d'Hôpital de l'Ordre de Sainte-Marie des Allemands*. La prise de la ville Sainte par Saladin, devait cependant la détourner de ses destinées primitives. Chassés

(1) Sans Dogme, traduction française, 1 vol. in-18, chez Calmann Lévy. Voir aussi les numéros du 1er et 15 août 1890 et du 1er mai 1891.

de la Palestine, les membres de la nouvelle confrérie, cherchèrent un abri en Europe. Le pape Innocent III confirma leurs statuts : lutter avec les infidèles, ramener les hérétiques dans la vraie voie ; convertir les Païens, telle fut désormais la tâche assignée à leur apostolat. Leur habit monastique, consistait en un ample manteau blanc où se détachait la croix noire. « Afin que le signe de la Rédemption apparût comme gravé sur leur poitrine ».

Les plus puissants princes leur permirent de s'établir au sein de leurs Etats. Ils fondèrent des Commanderies en France, en Espagne, en Italie, en Hongrie. Mais leur esprit demeurait tout allemand. Peu à peu cette confrérie hospitalière revêtit un caractère politique et militant. Sa devise fut, « Par la Croix », mais aussi « Par le Glaive ».

La plus despotique, la plus prévoyante et la plus habile centralisation du pouvoir, devint la base sur laquelle ils assirent leur puissance. Les Commanderies relevaient d'un Grand-Maître, arbitre souverain, chef religieux et séculaire. De lui découlaient toutes grâces et toutes faveurs. Seule, l'accusation de haute trahison ou de sacrilège, était déférée à un Conseil suprême nommé par voie d'élection au chapitre.

Voilà esquissés en ses traits principaux, l'organisation de cette puissance au moment où d'imprévus et pour ainsi dire infinis horizons allaient s'ouvrir devant elle.

Aux débuts du treizième siècle, la plus grande moitié de l'Europe, restait encore plongée dans l'ombre du chaos. Des rives de l'Oder, jusqu'aux contreforts de l'Oural, s'étendait un monde immense, comme perdu en une brume mystérieuse qu'entretenait les récits les plus contradictoires, les plus absurdes et les plus fabuleux. La monarchie Polonaise, sous le règne des princes dégénérés de la maison des Piast, n'existait plus guère que de nom. Affaiblie par le morcellement féodal de son territoire, sans autre unité qu'un lien presque fictif de suzeraineté rattachant ses nombreux vassaux couronnés, au Duc-souverain de Cracovie, elle voyait ses frontières ouvertes aux invasions. On s'y ruait de tous les côtés à la fois, de l'Ouest et du midi, du Septentrion et de l'Est. Lithuaniens, Varègues et Normands, Tchèques, Hongrois et Germains, sans parler des terribles inondations Tartares, qui, semblables aux flux périodiques de la marée, menaçaient de submerger le continent entier.

Ce fut en cette effroyable extrémité qu'un prince Mazovien du nom de Conrad, traqué jusque dans sa capitale de Plock, par les

hordes barbares des Prussiens ou des Borusses, s'avisa d'appeler les chevaliers de Marie à son aide. Leur grand-maître, Hermann Salza, génie ambitieux, entrevit aussitôt les vastes champs, où toutes ses convoitises, tous ses appêtits de conquête, pourraient enfin se donner carrière. Par un traité signé en l'an de grâce 1227, bientôt ratifié par le pape, Conrad cédait à titre de gage aux Chevaliers, appelés dès lors : *Crucigeri* (les Crucigères), les terres fertiles comprises entre la Vistule et deux de ses principaux affluents. L'ordre devait en échange, conquérir et partager de moitié avec le prince, toutes les régions s'étendant au Nord-Est, jusqu'à la Havel et le Curischhaff.

Là, parmi ces peuplades hétèrogènes, déposées comme autant d'alluvions, par les flots des migrations slaves, normandes et lettones, commençait à s'implanter le nom générique de Borusses ou de Prussiens. Une milice d'environ cinquante mille hommes, répartie en sept commanderies, inaugura l'œuvre sanglante de conquête et de conversion. En ces pays barbares, tout restait à créer, à organiser, à édifier. Des lacs et d'impénétrables forêts, avec au fond, la mer, suprême retraite des pirates. Aussi la première citadelle de l'ordre, fut-elle un de ces chênes plusieurs fois millénaires, dont les rameaux immenses, se refermaient en une voûte épaisse et profonde. On s'y hissait au moyen d'échelles ou de cordes, vite tirées à soi en cas d'alarme. Ce système de fortification avait même un nom latin. Cela s'appelait : *Incastellare arborem*. Des vigies s'y tenaient en sentinelles, tandis que tout autour, sous la hache des lansquenets et des serfs, les troncs gigantesques s'abattaient avec un fracas que répercutaient de lointains échos.

Bientôt la citadelle aérienne dominait l'espace. Sous le ciel laiteux des nuits diaphanes des étés du Nord, les rossignols, à couvert sous l'inextricable ramée, chantaient leurs amours, sans s'inquiéter du cliquetis d'armes... et cruelle ironie, — l'aire, d'où devait s'élancer le vautour teuton, reçut le nom poétique de *Vogel gesang* (chant d'oiseau).

Qu'on se figure maintenant un de ces moines guerriers, appuyé sur son cimeterre, et cherchant à mesurer du regard, les étendues immenses déroulées à ses pieds. D'abord, cette terre Borusse ou Prussienne, où les lacs brillent, escarboucles gigantesques, enchâssées dans l'or pâle des sables et qu'ombragent les bois de pins et d'yeuses étagés en plateaux. Puis vers le Nord, dessinant une

anse profonde, les collines s'abaissent vers la mer, jusqu'à Riga, le diocèse nouvellement érigé, qui dresse déjà les tours épaisses de sa cathédrale. Vers l'Est, le Niemen, large ceinture, marque la limite du continent lithunien, pays mystérieux, où, dans l'ombre des solitudes, s'allument, ainsi que des bûchers, les autels des adorateurs du feu sacré. Et enfin, au sud, ce royaume polonais, morcelé, en prise à ses dissensions, mais la dépouille la plus riche, la plus convoitée, la plus facile à saisir peut-être, tant ses princes et son peuple gardaient encore de foi, de crédulité, de religion naïve, en la sainteté de la parole jurée.

Cependant, ce fut vers le Nord que l'ordre dirigea ses premiers coups. Les Prussiens se virent réduits, après une résistance acharnée de plus d'un quart de siècle. Par un singulier retour des choses humaines, cette peuplade féroce et rusée devait, par la suite, non seulement imposer son nom aux vainqueurs, mais leur transmettre et perpétuer en eux les traits saillants de son caractère. Vite assimilés aux nouvelles conditions de l'existence, enrôlés en foule sous les bannières teutonnes, les chefs prussiens devinrent les plus zélés, les plus habiles et les plus redoutables défenseurs de l'ordre. La croix plantée sur les ruines des sanglants autels du Dieu Perkum, les chevaliers procédèrent à l'organisation de leurs conquêtes. Les diocèses de Culm et de Poméranie reculèrent les frontières du domaine spirituel de l'église, en même temps qu'ils préparaient une base à l'édifice de la puissance séculaire teutonne. Partout s'élevaient des couvents et des châteaux forts, avec leurs rouges créneaux en briques, leurs hautes fenêtres ogivales, leurs contrescarpes massives, qui ont formé un genre particulier d'architecture connu sous le nom de *gothique vistulien* ou de la *Baltique*, et dont nous retrouvons aujourd'hui de si nombreux vestiges. Des villes se fondaient, vite transformées en florissantes cités, artères commerciales, reliant les pays de l'Est à la mer : Dantzig, Elbing, Thorn, Régius-Mons, le Konigsberg de nos jours, et Malborg ou Marienbourg, enfin, la résidence du Grand-Maître, le cœur et le cerveau de l'ordre, détachant ses murailles cyclopéennes, ses tours couronnées de beffrois, sur l'azur du ciel, embrasées à l'heure des soleils couchants en un faste d'incendie de pourpre et d'or. Tel il nous apparaît encore, ce berceau de la domination allemande, restauré dans sa primitive et sévère splendeur par le premier César de la race des Hohenzollern, héritier du patrimoine, des traditions et de l'esprit teutoniques.

Mais l'asservissement de la Prusse n'était qu'une étape. Restait le point capital de l'œuvre; la Lithuanie à convertir. Or cette conversion, désormais la raison même de l'existence de l'ordre, le prétexte justifiant toutes ses exigences et tous ses armements, la source des privilèges arrachés au pape et à l'empereur, — poursuivie, ajournée, puis de nouveau reprise, avec une recrudescence de zèle souvent apparente, — devait se prolonger et durer, selon les besoins de la cause.

Aussi, fallait-il avant tout balayer cette grande épave polonaise, que semblait protéger sa propre faiblesse. En effet, depuis que le meurtre de l'évêqne de Cracovie, (Saint-Stanislas), égorgé au pied des autels, sous les coups des sicaires du roi avait attiré sur nos têtes les foudres de l'excommunication majeure, la Pologne entière, s'abîmait en un repentir, une humilité, une ardeur de soumission, qui désarmaient le bras du vicaire du Christ. Comment obtenir du pontife romain qu'il laissât prêcher une guerre d'extermination contre ce peuple, dont le sang de milliers de martyrs, arrosait chaque année la terre, s'épanouissait en une magnifique floraison de dévouements et de sacrifices, dont les vierges et les prêtres mouraient au fond de leurs églises, un hymne d'action de grâce sur les lèvres, tandis que les frappaient les glaives tartares ?

Mais la calomnie lente et sûre, qui comme l'eau distillée goutte à goutte creuse la pierre, était l'arme insaisissable et d'autant plus dangereuse, forgée par la haine teutonne. Jour par jour des courriers prenaient le chemin de Rome, porteurs de plaintes et de dénonciations mensongères. Tous ces duchés polonais, prêts à se dévorer entre eux, servaient d'asile aux superstitions les plus abominables, aux plus dangereuses hérésies. Et le pape hésitant, l'empereur séduit par l'appât de vastes territoires si faciles à démembrer, prêtaient une oreille fatiguée ou complaisante aux perfides insinuations des tentateurs.

Non seulement l'ordre ne songeait plus à partager ses conquêtes, mais il s'appropriait nos plus belles provinces. Il nous coupait le chemin de la mer par l'annexion de la Poméranie; nous privait de nos greniers, en détenant les palatinats de Brest Kujawski et d'Inavraclav, nous étranglait et nous étouffait en même temps. Déjà, il s'était saisi de la nouvelle marche de Brandebourg, de la Livonie, de la Samogithie. Ses états s'étendaient sans solution de continuité, sur une étendue de plus de 170,000 kilomètres carrés.

La Pologne anéantie, la Lithuanie réduite, une formidable monarchie théocratique se substituait à l'Empire. Deux siècles avant Luther, l'Europe se fut partagée en deux camps. Il n'y eut plus eu que le pape latin et le pape germain en présence l'un de l'autre.

Mais cette marche ascendante de la marée teutonique ne s'opérait pas sans de brusques et d'imprévus mouvements de recul. Aux heures les plus désespérées, la Providence s'est toujours plu à susciter des sauveurs, à ce monde slave qu'elle semble destinée à quelque grande œuvre de régénération sociale. Ainsi, parmi cette foule innombrable de pélerins, accourus en l'an 1300 à Rome pour y célébrer le Jubilé et le triomphe définitif de l'omnipotence papale, se trouvait un pauvre prince mazovien, neveu de ce Conrad qui s'était allé jeter dans la gueule du loup. Il s'appelait Ladislas et on l'avait surnommé *Lokiétek* ou le Bref à cause de l'exiguité de sa taille. Mais ce nain, ce souverain dépouillé, cachait en lui le génie des grands fondateurs d'Etat. Assuré de la bienveillante protection du Pontife, il reprit le chemin de son pays, où il rentrait bientôt en possession du trône. Dès lors commença l'œuvre laborieuse d'une lente reconstitution nationale. Les chevaliers eux-mêmes éprouvèrent ce que pesait le bras de ce petit roi. Dans ces vastes champs du Palatinat de *Brest Kuïawski* semblable aux plaines de la Beauce, se livra, entre polonais et germains, une furieuse bataille, où, pour la première fois, les escadrons teutoniques réputés invincibles, se virent débordés et rompus. Aujourd'hui encore, dans cet humble village de *Plowce*, si glorieux par les grands souvenirs évoqués, le laboureur, déchirant le sein noir de la terre, du fer de sa charrue, s'arrête stupéfait, comme jadis les pâtres chantés par Virgile, devant les débris d'armures et d'ossements qu'il attribue à je ne sais quelle race de démons ou de géants disparus.

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.

Ainsi débuta cette lutte acharnée, poursuivie de siècle en siècle, jusqu'à nos jours, en de prodigieuses alternatives de triomphes et de désastres. Mais avant que d'esquisser, en traits rapides, les deux scènes les plus grandioses et les plus mémorables de ce duel, dont se sont tour à tour inspirés le plus puissant de nos peintres et le plus génial de nos écrivains — Sienkiewicz et Mateyko (1), — il

(1) Mateyko a exposé aux Salons de 1875 et 1881, deux toiles immenses. *La bataille de Grunwald* et l'*Hommage Prussien*.

me faut, avec preuve à l'appui, définir quel était, et quel il se perpétue encore aujourd'hui, cet esprit teutonique, l'ennemi héréditaire et mortel de tout ce qui porte un nom slave.

La résultante des qualités, comme celle des défauts allemands, a toujours été la domination et l'oppression. Soldats, marchands ou missionnaires, tous les moyens leurs paraissent bons. La force matérielle et brutale est leur Dieu. Ils veulent l'assujettissement des âmes. Pas de gloire, pas d'invention, pas de génie, pas de butin, qu'ils ne revendiquent comme leurs. Et ce jugement n'est pas celui de l'individu enclin au parti pris ; il découle du témoignage concordant de tous les peuples. Ecoutons ce que nous en dit Frossart. « Allemands de nature sont rudes et de gros engins, si ce n'est à prendre leurs profits, — mais à ce ils sont moult experts et habiles... ne tiendroyent rien des choses qu'ils eussent promis... Ils sont moult convoîteux et plus que nulles autres gens... Telles gens valent pis que sarrazins... maudits soyent-ils... Ce sont gens sans pitié et sans honneur. »

Les nations scandinaves les tiennent en un égal mépris. « *Saa wred som en Tydska* » mauvais comme un allemand. Les Tchèques leur ont appliqué cet ironique adage : « *Honnête quoique de terre allemande.* » Les Hongrois les déclarent plus nuisibles qu'une nuée de sauterelles. Enfin voici le jugement porté par un chroniqueur de l'ancienne Souabe. La Germanie entière n'est plus qu'un repaire de brigands. *Germania nunc unum latrocinium...* C'est aussi la patrie de tous les malfaiteurs. *Das deutsche Reisch war zu eine Räuberhöle geworden.* A leur école, la généreuse idée de chevalerie se déforme, tombant dans le ridicule ou dans le crime. Le moine Insterburg fait vœu de porter un emplâtre sur son œil gauche, aussi longtemps qu'il ne lui aura pas été donné de voir mort, ou enchaîné, un de ces Knèses lettons, réputés plus cruels que l'ours et plus affamés que les loups. En temps de paix ou de guerre, il n'est point d'excès, dont les membres de la sainte milice ne se rendent coupables. Les femmes sont déshonorées, les vierges violées, les enfants massacrés. Tout patrimoine appartient de droit à l'ordre. Servitude, politique, commerciale et religieuse : taxes, impositions, corvées, levées en masse, voilà ce qu'ils réservent aux populations soumises à leurs lois. Sangsues attachées à la terre slave, ils en tirent tous les sucs — blés et viande, bois et fourrures, ne lui rendant en échange que ce qui efféminé les cœurs, — les fortes épices, le vin, les étoffes et les

objets précieux. « Souvenez-vous, s'écrie le Grand-Maître, aux Allemands accourus pour s'enrôler sous ses bannières, que l'Ordre n'a été créé qu'à fin que vous en puissiez tirer profit, vous tous, comtes et seigneurs, chevaliers et lansquenets venus des recoins les plus reculés de la terre allemande. » Aussi, la haine que les chevaliers de Marie ont vouée aux Slaves est-elle l'âme et la force qui les fait agir. « Il est du devoir des princes chrétiens, prêche le dominicain Falkenberg, de lever leurs glaives contre ces barbares. Concourir à leur extermination, restera le titre le plus glorieux au salut des âmes. » On a beaucoup parlé de la mission civilisatrice et de la culture allemandes. C'est là un lieu commun en même temps qu'une erreur. Hier comme aujourd'hui, l'hypocrisie leur a tenu lieu de vertu. Les chevaliers teutoniques ont partout apporté avec eux l'intolérance, la superstition, la grossièreté des mœurs et des idées. Leur ivrognerie est devenue proverbiale. Tacite n'écrivait-il pas déjà des anciens germains « qu'ils passaient les jours et les nuits à boire et à manger. » Ce vice en engendre d'autres ; l'impureté, l'avarice, la rage du lucre et du jeu. Le jeu des osselets nous est venu d'Allemagne ; le caractère aventurier du slave, enclin à tenter et à forcer la fortune, devait s'y donner carrière. Thésauriseurs rapaces, ils pressurent impitoyablement leurs serfs qui, las de pleurer et de se plaindre, se mettent à railler leurs maîtres en des chants dansés à la ronde. *Slavus saltans!* Cet ordre, le plus riche de la chrétienté, ne cesse de crier misère. Il obsède les princes et les peuples de ses lamentations. Il mendie, il lui faut l'aumône en espèce, et l'aumône spirituelle des reliques. L'empereur Charles IV, collectionneur passionné de saintes choses, ne sait rien lui refuser pourtant. Charles V de France envoie aux chevaliers de Marie une parcelle de la vraie croix. Et cette piété pharisaïque, l'ostentation de cette dévotion ont pour but de tromper les masses, d'attiser leur zèle, d'enflammer d'ardeur la chevalerie. Tous se faisaient un honneur de combattre le bon combat. Le roi Louis de Hongrie, Jean de Luxembourg, ce preux aveugle qui mourut à Crécy frappant l'Anglais d'estoc et de taille, Albert et Léopold d'Autriche, les plus illustres seigneurs de France et d'Italie briguaient l'honneur de se voir admis aux emplois séculiers de l'ordre. On les engluait par ces distinctions qui coûtaient peu et rapportaient beaucoup. Aux fêtes solennelles, ils apparaissent revêtus du manteau, avec la croix et le collier d'or. A leur mort, les caveaux

réservés aux grands maîtres, s'ouvraient pour recevoir leurs dépouilles. En revanche, ils s'obligeaient à léguer au chapître tout ou partie du moins de leur patrimoine. D'ailleurs la minutie des pratiques conventuelles, n'empêche pas ces crucifères d'être les administrateurs les plus avisés, les plus prévoyants, les plus habiles du monde. Ces moines guerriers se montraient d'admirables teneurs de livres. Leur comptabilité ne néglige pas les plus infimes détails... « Dix marcs d'argent pour quinze aunes de soie pourpre, offerte aux Knèses lithuaniens. Dix larges gros de Pragues, pour le manteau du maître sonneur Pierre, idem, pour poivre, épices et gingembre servis à la table du grand maître. » Et comme tout sujet de l'ordre est taillable et corvéable à merci, il n'est point rare, durant les jours d'hiver, quand on charrie la glace nécessaire aux besoins de la communauté, de voir les pauvres recteurs des campagnes, sous la chappe ou le surpli flottants au souffle de la bise, une hache à la main, confondus avec la tourbe des ouvriers et des serfs. Toutes ces prestations en nature ne suffisaient pas cependant. L'ordre prête à gage et à gros intérêts. Le grand maître est aussi maître usurier. Sa police est merveilleusement organisée. Les chevaliers de Marie connaissent l'art de se transmettre des dépêches au moyen de signaux, à plusieurs centaines de lieues de distance. Il ont inventé le service postal. Leur *Briefjungen* parcourent l'Europe en tout sens et remplissent l'office d'espions. Mais ce sont surtout les femmes qu'ils s'efforcent de gagner à leur cause, depuis les puissantes souveraines, jusqu'aux humbles bourgeoises. Par elles, ils s'insinuent partout, possèdent les consciences, sont maîtres de tous les secrets. Elle leur ouvre toute large la bourse et la maison. Et c'est un échange continu de lettres, où la componction, l'humilité, voire même la tendresse, alternent avec les avertissements, les reproches et les menaces. Entre temps, pour ranimer un zèle qui faillit on a recours aux cadeaux. Bagues miraculeuses, reliquaires, images saintes, étoffes précieuses, barriques de malvoisie ou boîtes de fruits confits qu'excellent à apprêter le personnel féminin des couvents. Aussi les femmes sont-elles en toutes occasions les patronnes avouées des réclamations, des exigences et des entreprises de l'Ordre. Elles y intéressent leurs frères, leurs époux ou leurs amants. Marguerite de Danemarck se dit la plus humble servante de nos seigneurs les chevaliers de la Croix. Hedvige d'Anjou, reine de Pologne, retient le bras vengeur de son mari.

« Tant que je suis en vie, écrit-elle au grand-maître, je détournerai la colère céleste de vos têtes, mais craignez, que moi disparue, elle ne s'appesantisse sur vous, comme un juste châtiment de toutes vos violences et de vos iniquités. » Fatidiques paroles que la nation polonaise se plaira à se remémorer de siècle en siècle. Car c'est bien cette arrière petite-nièce de Saint-Louis qui fut l'instrument dont s'est servi la Providence, pour déjouer les plans qu'avaient échaffaudés l'orgueil teuton. J'ai raconté, ici même, comment le mariage de cette vierge de quatorze ans, avec le lithuanien Jagellon, jeta d'un coup tout ce monde barbare et païen aux pieds de la Croix. Cette œuvre de conversion, que n'avaient pu ou n'avaient voulu mener à bonne fin tous les efforts des chevaliers, en dépit des guerres, des holocaustes, des autodafé sanglants, poursuivis pendant plus de deux siècles, se trouva consommée, en quelques jours à peine, par la vertu divine de l'amour et de la charité. L'ordre, à l'apogée de sa puissance, vit soudain, par un de ces foudroyants retours des choses d'ici-bas, crouler l'édifice de sa grandeur, et le sol se dérober sous ses pieds. Hedvige expirant en la fleur de sa jeunesse et de sa grâce, telle une rose mystique, choisie par le Seigneur, rien ne détourne plus la catastrophe prédite. Les destinées s'accomplissent. Le monde slave et le monde teuton se trouvent enfin face à face. Plus de deux cent mille hommes vont laver leurs séculaires injures dans le sang.

C'est un dimanche... Le jour du Seigneur... le 15 juillet 1410; date inoubliable dans les annales de notre histoire. Le roi de Pologne et son armée parvenus sur les rives de la Vistule. opèrent un subit et faux mouvement de retraite qui trompe l'ennemi, exalte son arrogance, et l'emplit de la certitude du triomphe. Accouru sur le pas de ceux qu'il considère déjà comme un amas de fuyards, le grand-maître occupe sans coup férir les hauteurs qui s'étendent de l'est à l'ouest, en une chaîne de mamelons sablonneux. A ses pieds, dans la plaine, déjà blondissante sous les vagues des blés mûrissants, çà et là parsemée de bouquets de chênes et de pins, entre deux hameaux — Grunvald et Tannenberg (2), adossés à de vastes forêts, que réfléchit le miroir d'un lac aux

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1895.

(2) Grünwald et Tanneberg, deux villages situés dans la régence de Kônigsberg ; cercle d'osterode.

ondes paisibles, — sur un front de bandière de sept kilomètres d'étendue, — sont massées les troupes polonaises et lettonnes, les contingents russes et tchèques, toute la puissance slave, en un mot, encore hésitante, inconsciente de sa force, tourmentée de scrupules dans la religiosité naïve de son âme d'enfant, mais soulevée par cette foi brûlante qui suscite les miracles. Car les fautes commises, l'incohérence des mouvements, tout ce qui eut dû, au cours de cette journée, assurer selon le calcul et les prévisions humaines, le triomphe définitif de l'ordre, concourut au contraire à sa perte et lui fit éprouver un désastre aussi foudroyant qu'imprévu.

Dans l'ardente humilité de son zèle de néophyte, Jagellon, malgré l'imminence du péril, songeait bien moins à combattre qu'à prier. Ce barbare, devenu un des plus puissants princes de la terre, ce païen de la veille, que le pape appelle aujourd'hui « son Fils de prédilection », se laissait porter comme malgré lui par la grandeur de ses destinées. L'abîme de ses responsabilités l'effrayait ; l'horreur du sang versé répugnait à sa mansuétude chrétienne : les Chevaliers de la Croix, l'ordre illustre et saint, à ses yeux représentaient l'église, — et la crainte du sacrilège, paralysait l'ardeur de son âme timorée. D'autre part, cependant, les injures, les humiliations subies, s'amassaient en son cœur, en un flot d'amertume. Que de fois il avait reproché à ses moines arrogants l'excès de leur orgueil ! *Pompam quam vos et praedecessores vestri erga nostram gessistis Majestatem.* Aussi espérait-il, avant tout, s'attirer par ses prières la manne des bénédictions célestes. Réveillé dès l'aurore, abîmé en ses oraisons, les heures s'écoulaient pourtant, sans que la grâce du Très-Haut parût vouloir l'inspirer.

Déjà le beau soleil d'été approchait du Zénith, lorsque, malgré les furieux coups de vent qui soufflaient de l'est, le roi donna l'ordre de dresser les tentes où vont se célébrer les saints mystères. Les messes succèdent aux messes, et il prie toujours prosterné. Mais Witold, son cousin et son lieutenant, le héros, le vrai paladin de cette croisade slave, range ses archers et ses cavaliers lettons, selon l'ordre antique de bataille adopté par les peuples barbares, en trois immenses colonnes, formant autant d'avenues et d'allées. « Ce ne sont plus des litanies, s'écrie-t-il, c'est du fer qu'il nous faut ! » Et terrible, ce vieillard de soixante-dix ans, le regard enflammé, sa longue barbe blanche flottante sur sa cui-

rasse d'or, parcourt d'un bout à l'autre ces rues hérissées de lances, y semant des paroles de feu qui embrasent les cœurs et leur arrache un formidable cri de guerre.

Witold passe en l'allée (1)
On porte devant lui l'épée.

Du haut des taillis, où se jouent au soleil les couleurs éclatantes des cinquante bandières teutonnes, une clameur immense leur répond. *Christ ist erstanden! Christ ist erstanden!* La fleur de la chevalerie s'y est donnée rendez-vous ; Français, Ecossais, Allemands, hauts barons, ducs, princes et comtes, tous frémissants dans l'attente du signal qui doit les appeler à la lutte. Cette force de quatre-vingt mille hommes, précipitée ainsi qu'une lave de fer, va tout rompre, tout anéantir, tout submerger. Le grand maître Ulrich de Jugingen, le grand-maréchal Wallenrod, les dignitaires, les officiers, les chefs et les frères de l'Ordre, — imposante milice sacrée, — galopent au travers des rangs... et leurs manteaux flottent ainsi que de blanches ailes sous le ciel bleu. Il est temps d'en finir. Que tarderaient-ils encore ? Le vent qui continue à faire rage, leur dessèche la gorge, et leur chasse dès tourbillons de sable en plein visage. Ne traînent-ils pas à leur suite plus de mille chariots chargés de chaînes destinées à lier tout à l'heure les bras et les pieds des vaincus ? Que s'ils tremblent maintenant, ces vils païens et leur Knèses, devant la fureur teutonne, cachés sous le sombre abri des forêts — eh bien ! on va leur faire place. Qu'ils se déploient à l'aise et choisissent eux-mêmes le terrain du combat. Deux hérauts d'armes sont chargés de leur porter ce défi. Les chroniques du temps nous ont conservé les harangues échangées. Voici d'abord comment s'exprima Ramrich un des pages favoris de l'empereur Sigismond.

« Au nom du Grand-Maître et de tous nos Seigneurs, nous venons, ô roi, remettre en vos mains ces deux glaives. Puissent-ils vous inspirer le courage nécessaire : Et pour que rien ne vous arrête désormais, nos Seigneurs vous invitent à désigner vous-mêmes le champ où il vous plaira de parer à nos coups. N'espérez plus vous abriter longtemps à l'ombre de ces bois. En vain, chercheriez-vous à éviter nos bras vengeurs.

(1) Witold jedzie przez ulice
Za nim noszono szablice.

(2) La bandière (chorongiewe) comprenait environ 1500 hommes d'armes.

Alors ajoute l'historien Dlugosz, le vieux roi comprit que toute tentative de conciliation lui serait imputée comme une honte et comme une lâcheté. Il ne put réprimer ses pleurs, songeant à ces milliers d'existences humaines dont il lui faudrait répondre devant Dieu. Quelques instants il demeura silencieux, comme absorbé par une muette prière. Puis il répondit avec la dignité d'un grand prince, mais aussi avec l'humble résignation du chrétien.

« Nous ne cherchons d'encouragements qu'aux pieds du seigneur « notre Dieu, souverain maître des peuples et des rois. J'accepte « ces glaives dont le fer va trancher nos différends. Sans vous « désigner à l'avance le terrain du combat, j'estime que le ciel « semble nous l'avoir indiqué à tous. Regardez les pentes de ces « collines, les sillons de ces plaines ; le soleil n'aura pas encore « achevé sa course, que vous les aurez jonchés de vos cadavres. » — Sur ces mots il prit les deux glaives, et les remit aux seigneurs de sa suite.

Enfin, clairons et trompettes sonnent le signal de l'attaque. Jagellon, délivré des angoisses et du doute qui le torturaient, a revêtu son armure. Le chef recouvert du cimier qu'orne un haut panache, il monte un splendide étalon arabe, gris pommelé, choisi pour lui parmi les plus beaux coursiers du désert. L'oriflamme royale déploie ses plis écarlates. Déjà les grosses pièces d'artillerie allemandes, les plus prodigieux engins de l'époque, tonnent et vomissent le feu. Tandis que s'allument et que flambent les bouquets d'arbres çà et là essaimés dans la plaine, une avalanche d'hommes bardés de fer et de chevaux, se précipite des versants des coteaux, aux cris de *Herum! Herum!* mille fois répercutés par l'écho des forêts et les ondes du lac. C'est à l'aile droite, sur les contingents lithuaniens que chargèrent les escadrons ennemis. On eut dit que la terre et le ciel allaient s'effondrer sous l'impétueux élan de la fureur teutonne *(furor teutonicus)*. Les hordes tartares auxiliaires qui couraient au combat, comme si elles fussent allées à la danse, d'un pas sautillant et rythmé. « *Velut si choream quandam duxissent* » se virent les premières rompues. Elles fuyaient bientôt, redoublant de vitesse, remplissant les airs de longs cris gutturaux qui propageaient au loin l'épouvante. Les Lithuaniens lâchèrent pied à leur tour. C'est en vain que Witold, fou de désespoir, un tronçon d'épée à la main, cherche à les rallier. Seules les milices de Pskof, de Smolensk et de Nowgorod se font tuer à leur poste. Le grand maître croit tenir la

victoire. Peu lui importe que débouche la cavalerie polonaise sur sa gauche. C'est l'effort désespéré d'un adversaire aux abois. Il va lui passer sur le ventre, comme il vient de pourchasser Lithuaniens et Tartares. L'heure est si précaire et le danger si grand, que le roi de Pologne lui-même paye de sa personne, multipliant ses ordres, jetés d'une voix de basse-taille, impérieuse et brève. On l'a reconnu et l'on se rue sur lui comme au vautrait. Dippold de Kikeritz va le transpercer d'un coup de lance, lorsqu'il tombe, désarçonné par le page Zbyszko, ce guerrier adolescent, le héros du récit, l'une des figures les plus saisissantes qu'ait animé le génie à la fois si puissant et si poétique de Sienkiewicz. Alors devant l'audacieux, étendu maintenant à ses pieds, qui n'a pas craint de lever son bras sur la majesté royale, le fond de cette nature barbare se réveille... Plus de charité et plus de clémence ! D'un coup de cimeterre, Jagellon pourfend le crâne de l'ennemi désarmé. Le péril, à peine conjuré, n'en reste pas moins extrême. On vient lui apprendre la défection subite des arbalétriers tchèques et moraves. Si les escadrons que conduit Ulrich de Jungingen sont lancés contre ce tertre où flotte la bannière écarlate à aigle d'argent, c'en est fait du roi et de la poignée de ses défenseurs. Mais la Providence frappe d'aveuglement ceux dont elle a résolu la perte. Jamais l'antique adage ne reçut de démonstration plus complète et plus éclatante. Le grand-maître dédaigne l'appoint fourni par la trahison. Il fait repousser les archers tchèques à coups de sabre. Ce n'est point vers la personne du roi qu'il dirige ses efforts, mais vers cette forêt, véritable nid, d'où sans cesse, semblent éclore de nouvelles phalanges. La victoire... C'est là qu'il faut la saisir ! *Herum! Herum!* Ce fût le vomissement suprême de son orgueil. Toute la masse de l'armée teutonne, brusquement arrêtée par son impétuosité même, dans la libre expansion de ses mouvements, tassée dans cette plaine trop étroite au développement de ses lourdes bandières, piétine sur place. Les chevaux et les hommes s'écrasent. En même temps les Lithuaniens reviennent à la charge. Au son de leurs cors, les bannières polonaises ébranlées, tressaillant d'un nouvel espoir, — entonnent l'antique chant national et religieux qui les a si souvent conduits à la victoire,

Bogarodzico
Dziewico (1)

(1) Mère divine
Vierge très pure

Une troisième armée entre en ligne, c'est le centre, intact jusque-là, formé des troupes mercenaires : Silésiens, Hongrois, Valaques. Et cette multitude de cent mille hommes, poussée par je ne sais quelle science ou quelle force instinctive, opère la manœuvre la plus hardie, la plus simple et la plus habile. Elle se déroule en un demi-cercle concentrique dont les deux extrémités s'arrondissent et se resserrent ainsi que deux bras gigantesques prêts à étreindre et à étouffer leur proie. Ulrich de Jungingen est perdu. Son armée, tout à l'heure encore ivre d'orgueil, s'arrête comme étourdie, indécise, cherchant à s'orienter. Puis ainsi qu'une masse inerte, prise entre les anneaux de ce serpent monstrueux, folle d'épouvante, elle se laisse acculer au lac où vont s'engloutir le reste de ses escadrons. L'heure terrible a sonné; l'heure du châtiment, pour tous les parjures, toutes les iniquités, toutes les violences perpétrées au nom de la Croix. Et afin que rien ne manque à l'humiliation de la superbe teutonne, voici que les premiers symptômes du désastre deviennent aussi le signal de la défection. Les milices des provinces poméranienne et prussienne étendent leurs bras vers les libérateurs si longtemps, si impatiemment attendus. C'est le dernier coup du sort. Le grand-maître en est comme frappé de stupeur. On l'engage en vain à chercher son salut dans la fuite.

Sa réponse fut celle d'un héros. « A Dieu ne plaise que j'échappe à la mort, lorsque je vois le sol jonché des cadavres de mes plus fidèles et intrépides compagnons ». Il tombe avec un dernier cri d'imprécation et de haine. Les commandeurs, les grands dignitaires de l'ordre ne veulent pas lui survivre. Dans l'effroyable mêlée, leurs manteaux se sont teints de la pourpre de leur sang. Plus de trente mille hommes sont massacrés ou noyés. Un nombre égal de prisonniers se jette aux genoux du vainqueur. Un butin immense, tous les étendards, les canons, les tentes de soie et de drap d'or, le trésor des chevaliers, toutes les richesses des princes étrangers, un nombre prodigieux de chars et d'*impedimenta* de toutes sortes, telles furent les magnifiques dépouilles opîmes. Jamais, depuis les guerres médiques, on n'avait vu d'aussi formidables multitudes humaines aux prises. Pourtant la bataille n'avait pas duré plus de trois heures. Les paroles du roi se trouvaient réalisées. Le soleil irradiait encore l'horizon en un faste d'apothéose, jetant comme un voile d'or sur les riches moissons triturées, sur les hameaux et les bois fumants, sur les ondes du

lac, où, des sillons de la plaine, le sang découlait en larges rigolles, mêlé au vin des tonneaux défoncés. Une immense clameur d'allégresse assourdissait les derniers râles des victimes. L'armée victorieuse, éperdue, exaltée par la soudaineté miraculeuse de son triomphe se livrait maintenant à la joie. Les soldats, couchés à terre, buvaient à longs traits ces flots de Malvoisie, ces nectars inconnus, transportés d'Alicante et de Chypre. Mais le roi fit cesser l'orgie. Bientôt le lac, rouge de sang et de vin, apparut ainsi qu'un rubis liquéfié, où le soleil s'abîmait lentement, laissant le ciel encore inondé de flammes. Cinq jours durant, Jagellon fit reposer ses troupes. Tout entier à ses actions de grâces, servant lui-même de répondant aux prêtres, chantant vêpres et matines, il n'interrompait ses pieuses pratiques que pour dépêcher des courriers d'un bout de l'Europe à l'autre ; au Pape, à l'Empereur, au grand duc de Moscovie, aux rois de France, d'Angleterre et d'Espagne, leur annonçant la grande victoire. *Victoriam quà nos Deus gloriari Dignetur.*

Hélas ! ce fut du temps perdu. On n'étrangla pas l'hydre du coup, on ne la poursuivit pas jusque dans son repaire ; on lui laissa le temps de regagner Marienbourg, de s'y retrancher. La lutte se poursuivit pendant plus d'un siècle. Inaugurée par ce coup de foudre de Grunvald, elle se termina par les splendeurs imposantes d'une scène théâtrale qui, sous l'appareil de ses pompes, recélait cependant tous les malheurs et tout l'abaissement de l'avenir.

L'an 1525, sur la place publique de Cracovie, le dernier grand-Maître de l'ordre prêtait foi et hommage, en qualité de premier duc sécularisé de Prusse, entre les mains du roi de Pologne, Sigismond surnommé le Sage. Albert de Hohenzollern, margrave de Brandebourg, avait dépouillé le manteau monastique, comprenant qu'en face du vieil Empire Romain de la Nation Allemande, l'hérésie luthérienne lui servirait à la fois de force et de levier. Déjà, presque tout le domaine des Chevaliers de la Croix avait passé sous la domination immédiate des princes de la dynastie Jagellone : la Prusse dite Royale, les villes de Dantzig, de Thorn, de Marienbourg, — les palatinats de Culm, de Pomérelie et de Warmie. Il ne restait plus au Margrave, que la Nouvelle Marche, limitrophe des sables de Brandebourg, et, plus loin vers l'Est, un tronçon mutilé de l'ancien empire Teutonique — la Prusse Orientale, avec Konigsberg, — berceau de la future grandeur des Frédéric et des Guillaume. C'est l'investiture de cette province que va

conférer à leur aïeul, le petit-fils du triomphateur de Tanneberg et de Grünwald. Le puissant génie de Mateyko, ce Sienkiewicz de notre peinture historique et nationale, nous a montré dans l'*Hommage prussien* la vieille cité royale de Cracovie, avec son ciel de saphyr, les gracieuses arcades de l'hôtel des Drapiers, tandis qu'à l'horizon se dresse le Wavel, — acropole politique et religieuse, — dans l'étincellement d'or de ses minces coupoles, et la dentelle de ses ogives et de ses galeries aériennes. Une immense estrade tendue d'étoffes cramoisies occupe le centre de la place. Sigismondy siège sur son trône, revêtu de la dalmatique, du manteau de pourpre semé d'aigles, la couronne en tête. Il est entouré des Evêques, des grands dignitaires de sa cour, de Palatins, des Castellans. Et partout, aux fenêtres, sous les arcades, jusque sur le faîte des édifices et des toits à pignons des vieilles maisons gothiques, grouille une foule pittoresque, où la richesse des tuniques orientales s'allie à l'élégance des mantelets italiens et espagnols, au milieu des oriflammes, des bannières flottantes, des tapis et des brocards tendus le long des murailles. Les cloches sonnent, dominées de minute en minute par la voix d'airain du bourdon de la cathédrale ; tandis que les colombes lâchées par couples en signe d'allégresse, passent en blanches et mouvantes nuées sous l'azur du ciel. Les trompettes d'argent des hérauts d'armes retentissent. Voici le cortège du Margrave. Tous les regards se tournent vers lui. Raide, sous son armure et sa cotte de mailles, la barbe blonde, le regard bleu et froid perdu dans la contemplation d'une vision lointaine, il s'arrête au bas des gradins qui aboutissent au trône, tandis que ses conseillers auliques, agenouillés devant la majesté Royale, s'expriment ainsi, par la bouche de leur Chancelier.

« Sérénissime Roi ; très auguste, très glorieux et très puissant Seigneur ! L'illustrissime Margrave de Brandebourg, Albert, électeur du Saint-Empire Romain, supplie humblement Votre Majesté Sacrée de l'admettre à prêter entre ses mains, le serment de fidélité ainsi que celui de Foi et d'Hommage en qualité de duc de Prusse, dont il plaise à votre Majesté de bien vouloir lui conférer l'investiture (1).

(1) Serenissime Rex. Domine potentissime et gratiosissime. Quod Majestas Vestra, quemadmodum per Consiliares meos petieram, ad solium suum me admiserit, magnas Majestati Vistrae gratias ago. Quemadmodum vero

Sur un signe du souverain, Albert de Hohenzollern, gravit les marches du trône, il fléchit les genoux, et tête découverte prononce la formule suivante.

« Roi sérénissime ; très puissant et très gracieux Seigneur ! Je « rends grâce à Votre Majesté, qu'elle ait daigné m'admettre en « sa présence afin de me conférer l'investiture des terres prussien-« nes, et des cités, villes, châteaux forts qui en relèvent, avec le « titre de Duc héréditaire et légitime. En raison de cette insigne « faveur, je m'engage à prêter le serment de fidélité, à jurer foi et « hommage à la personne sacrée de Votre Majesté, ainsi qu'à celle « de ses successeurs, fermement résolu à ne jamais négliger, à « l'avenir, aucun des devoirs et aucune des charges qui incombent « à un bon et fidèle vassal à l'égard de son suzerain ».

Sur ces mots, le roi remet le sceptre et la pomme d'or, qu'il avait jusque-là tenus en ces mains, l'un au grand échanson, l'autre au grand maréchal de la Couronne, et levant le bras, il touche un coin du nouveau drapeau prussien, où, sur fond blanc, se déploie l'aigle noir flanquée de la croix teutonne. Au milieu d'un solennel silence, lentement, prononcées d'une voix haute et ferme, les paroles d'investiture tombent de ses lèvres.

« Nous Sigismond, roi de Pologne, Grand Duc de Lithuanie, « duc de Mazovie, de Russie, de Kiovie, de Prusse, Seigneur et « suzerain de toutes les terres prussiennes, Nous inclinant avec « bienveillance, à la prière qui nous a été portée par Ta Grâce, « nous te prêtons et concédons, comme à notre homme lige, les « terres, cités, villes et citadelles du dit Duché de Prusse : En « foi de quoi nous Te remettons la bannière et les armes de ce « Duché, nous Te créons, T'investissons, T'instituons par Notre « Grâce particulière, Duc Héréditaire de Prusse : Nous T'admet-« tons en qualité d'amé et féal cousin. Nous étendons ces droits, « aux descendants de Ton illustre Maison ; et Nous espérons que « Ta Grâce, gardant toujours en sa mémoire le souvenir de « Notre faveur, ne cessera jamais de Nous servir, et de Nous

antea, ita nunc quoque coram à Majestate Vestra, ut de Ducatu in Prussia, Terrisque, Civitatibus, Oppidis et Arcibus ejus, benigne me, tamquam naturalis et haereditarius, uti omnium Terrarum Prussiae, et Ducatus quoque in Prussia Dominus Supremus, investire dignetur, supplexpeto. Quo nomine et nunc homagium, juramentum Sacrae Majestatis Vestrae et Regno, præstare paratus sum et imposterum nullum officium prætermittam. quod a bono fidelique Vasallo præstari debeat.

« témoigner en toute occasion, sa reconnaissance et sa foi » (1).

L'Evêque de Warmie ouvre le Saint Evangile et le présente au Roi, qui le tient appuyé contre sa poitrine. Les deux doigts levés, le nouveau vassal répète les paroles du serment, que lui dicte le chancelier de la Couronne. C'en est fait. Le souverain relève le prince feudataire, il l'embrasse, le fait asseoir sur un siège plus bas, à sa gauche. Et par toute la ville, retentissent les clameurs d'une foule transportée, éblouie par ce faste grandiose, aux cris d'allégresse, aux *vivats* de laquelle répondent la sonnerie des cloches, et les salves tirées, qui se répercutent au loin en un sourd tonnerre. Enfin, Albert de Brandebourg se lève, s'agenouille une dernière fois devant son suzerain, pour reprendre, avec le même cérémonial, le chemin du palais où lui ont été assignés ses quartiers.

Hélas, je l'ai dit, sous ce décor imposant, se cachait une irréparable faiblesse. En ce jour, à l'horizon des siècles s'ébauchait l'ombre du nouvel Empire allemand. Ai-je besoin de rappeler ces faits qu'a enregistrés l'histoire ? Les ducs de Prusse, félons et parjures, se liguèrent avec tous les ennemis du Souverain qu'ils s'étaïent obligés par serment à servir et à défendre. Ils s'affranchirent du lien de suzeraineté. Ils préparèrent et devinrent l'âme des trois démembrements de notre malheureuse patrie. Ils nous circonvenaient, nous trompaient où nous dépouillaient, selon les besoins de leur politique, tour à tour audacieuse ou fourbe. Ils nous hypnotisaient, faisant miroiter à nos yeux l'espoir de leur fallacieux appui, pour nous aliéner la Russie, vers laquelle se tournaient les regards de nos hommes d'Etat les plus avisés.

Tels sont, à la fois, les enseignements et les souvenirs qu'évoque, à nos yeux, la nouvelle épopée de Sienkiewicz. De tous ses romans historiques *Les Crucifères*, restera celui qui pénétrera jusqu'aux recoins les plus profonds, les plus sensibles et les plus

(1) Nos Sigismundus Rex Poloniæ magnus Dux Lithuaniæ, Mazoviæ, Russiæ, Kijoviæ, tamquam naturalis et Supremus Dominus totius Prussiæ Ducatusque in eà. Annuentes precibus Dilectionis Tuæ, tradidimus, et concedimus Dilectioni Tuæ in Feudum, Terras, Civitates, Oppida et Arces, commemorati in Russia Ducatus, et ad eas Dilectionem Tuam, per hujus Vexili Traditionem, investimus, instituimus, Gratiâ et begnitate Nostrà, quà Dilectionem Tuam, uti consanguineum nostrum charissimum admittimus, et Illustrem Domum ejus. Speramusque, Dilectionem Tuam, Beneficentiæ Nostræ hujus memorem semper futuram, gratamque, pro eo se exhibituram.

vulnérables de notre conscience nationale. Les Teutons! Voilà l'ennemi héréditaire implacable... l'ennemi d'hier, celui de l'heure présente et celui du lendemain (1).

Si vaincus, si humiliés, si réduits que nous soyons, sa haine nous poursuit sans trêve, avec la même systématique fureur. N'est-ce pas elle qui a inventé, pour nous l'appliquer dans toute la rigueur de ses conséquences barbares, ce mot odieux et terrible « *Ausrotten* », c'est-à-dire, « extirper, arracher, déraciner, anéantir, vomir! » Les Polonais soumis à la Prusse, ainsi que l'a tout récemment déclaré M. Koscielski, à la Chambre des Seigneurs — lui, si longtemps le leader du parti de la conciliation et des compromis — se voient traités comme une sorte de *phylloxéra* social. L'image est topique. Car on ne saurait s'imaginer un joug plus oppressif, plus vexatoire, plus affranchi de toutes les notions d'équité, plus prompt à violer ses engagements et la foi de la parole donnée. Le grand duché de Posen, les deux provinces Occidentale et Orientale de Prusse se sont vus, au mépris des chartes royales octroyées, retirer les derniers vestiges de leur autonomie locale, sans que jamais leurs habitants n'aient cessé de remplir tous leurs devoirs de sujets ou de citoyens envers le Prince et l'Etat. On n'a pas germanisé seulement les noms de nos cités, berceaux de notre histoire, mais aussi ceux des bourgs et jnsqu'à ceux des plus humbles hameaux.

La langue polonaise est proscrite des écoles, des tribunaux, des lieux de réunions publiques et privées. Chose incroyable, on l'interdit jusqu'au sein des familles, frappant de prison ou d'amende ceux-là dont le seul crime consiste à vouloir enseigner l'idiome maternel à leurs enfants. Enfin, il a fallu l'infernal génie d'un Bismarck pour appliquer légalement, en plein dix-neuvième siècle, à l'égard des détenteurs séculaires du sol, des lois draconniennes d'une expropriation en masse. Instrument docile des haines *hakatistes,* le Reichstag a, depuis une dizaine d'années, voté un subside montant au chiffre énorme de deux cent millions de marcs, à seule fin de poursuivre l'œuvre de colonisation et de propagande teutonnes. C'est par centaines de milles hectares qu'il faudra bientôt mesurer l'étendue de nos pertes. En vain notre esprit slave optimiste et léger qui trouve si aisément un dérivatif à ses maux,

(1) Ces lignes ont été écrites bien avant les fêtes slaves de Prague et les retentissants discours qui y ont été prononcés.

cherche-t-il à se persuader à lui-même, que les persécutions et les violences n'ont jamais servi qu'à ranimer le zèle des ardeurs assoupies. Voici, dit-on, qu'apparaissent de nouvelles couches sociales: une bourgeoisie laborieuse éclairée, et plus bas encore, — le paysan dont la conscience nationale réveillée est prête à défendre ses droits, avec une persévérance, une ténacité, qu'aucune force, aucune injustice, aucune chicane ne parviendront plus à détourner de son but. Il n'en est pas moins vrai que nous voyons la terre se dérober sous nos pieds ; qu'on arrache de la glèbe paternelle, non pas seulement un certain nombre de familles nobles, destinées à aller grossir les rangs d'un prolétariat improductif, travaillé par ce levain d'amertume qu'y déposent toutes les rancœurs des incapables et des déclassés, mais qu'on dépayse du même coup des milliers d'ouvriers agricoles, enlevés à leurs sillons, et qui, dominés par l'instinct de la conservation, stimulés par l'âpreté de la concurrence, alléchés surtout par l'appât de salaires plus rémunérateurs, s'en vont forcément refluer vers les frontières occidentales et méridionales de l'Empire.

Puisse la nouvelle et magnifique épopée de Sienkiewicz réconforter nos cœurs par la splendeur des souvenirs du passé, et nous apprendre en même temps à regarder face à face les sombres dangers du présent. Ce sont nos fautes, nos faiblesses, nos discordes, notre fatuité qui contribuèrent en grande partie à édifier la puissance allemande. Mais le dernier mot est à Dieu: la lutte se poursuit encore : que si le teutonisme enserre de nouveau le monde slave, des bouches du Danube aux rives de la Baltique, le jour de la délivrance attendue peut se lever pour nous, semblable au retour de l'aube, et alors, comme jadis à Grünvald, le cri de triomphe des allemands, *Hourra! ou Herum!* se transformera en un râle de détresse et d'agonie....

Comte A. WODZINSKI.

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

D'UN

POMPÉÏEN RESSUSCITÉ[1]

(Suite.)

V

LEÇON D'OUVERTURE

Scaramouche possédait le don précieux de l'éloquence. Lorsqu'il lui arrivait, à Bologne, de monter en chaire. l'auditoire était bondé d'étudiants de toutes les facultés. Pour ne pas se laisser distraire par la multitude d'yeux fixés sur lui, il débarrassait son nez de ses lunettes et clignait des yeux. Emporté peu à peu par son sujet, il oubliait les auditeurs, il oubliait le monde extérieur et pérorait comme sous l'empire d'une vision surnaturelle. Il débita ainsi sa leçon pendant une bonne demi-heure et son unique auditeur n'avait pas fait un mouvement.

— Donc, voilà quels sont les fruits les plus précieux de la civilisation, conclut-il à haute voix en ouvrant les yeux pour la première fois. Mais les mots expirèrent sur ses lèvres : la leçon d'ouverture avait tout simplement endormi l'auditeur. Cet effet de sa leçon était si peu habituel que l'illustre docteur mit ses lunettes et examina, quelque peu blessé, le Pompéïen endormi d'un profond sommeil.

— Marcus Junius ?

(1) Voir la *Nouvelle Revue* du 1er juillet 1898.

Celui-ci fit un soubresaut, ouvrit les yeux et baillant :

— Qu'y a-t-il ?

— A ce que je vois tu as tranquillement dormi pendant toute ma leçon ?

— J'ai tout entendu... se hâta d'affirmer Marcus Junius embarrassé.

— Si tu as entendu, répète mes dernières paroles.

— « Voilà quels sont les fruits les plus précieux de la civilisation ».

— Cest cela. Maintenant quels sont ces fruits?

— Ces fruits ?... Tu en demandes trop pour une première leçon. Laisse-moi réfléchir.

— Eh bien, indique-moi au moins un de ces fruits.

Le Pompéïen parcourut d'un regard rapide toute la maison et sourit finement.

— Par exemple ton costume. D'après toi il est très élégant ; selon moi, pardon, il est franchement laid.

— On ne dispute pas des goûts, dit séchement Scaramouche. Nous sommes habitués à notre costume et il est à coup sûr plus pratique que vos anciens manteaux à traîne. D'ailleurs il est indigne d'un homme sensé de rechercher l'élégance dans son costume.

— Une certaine convenance est nécessaire, même dans le vêtement d'un homme, dit Marcus Junius. Mais comme, à ce que je vois, tu ne t'occupes nullement de ces détails, ce que tu as sur le nez n'est sûrement pas un ornement, est-ce un instrument utile pour l'odorat.

La supposition du Pompéïen était par trop naïve ; le maître de la maison sourit avec compassion.

— Non, répondit-il, les lunettes me servent à mieux voir. Sans elles je ne distingue rien à cinq pas.

— Oh ! le pauvre homme !

— Tu as grand tort de me plaindre : je m'enorgueillis de la faiblesse de ma vue.

— Je ne comprends pas.

— Cependant, rien n'est plus simple. Je me suis fatigué les yeux en m'occupant de travaux scientifiques.

Ainsi l'affaiblissement de ma vue est la conséquence et la preuve la plus palpable de mon développement intellectuel.

— Hum !... murmura Marcus Junius qui ne paraissait pas entièrement convaincu. Tu dois être également fier de ta calvitie qui sans doute a été causée par les mêmes travaux scientifiques ?

— Je crois bien ! dit le professeur en passant d'un air satisfait de lui-même sa main sur son crâne dénudé. La calvitie, pour nous autres savants, est notre plus bel ornement.

Marcus Junius se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire.

— Comme l'humanité progresse sans cesse, dit-il, avec le plus grand sérieux possible, peut-on espérer qu'avec le temps tous, : hommes, femmes, vieillards et enfants seront fiers d'être chauves ?

— Indubitablement. Il arrivera un temps où, à la lettre, il ne restera pas un cheveu sur la tête de qui que ce soit. Ce sera l'apogée, le couronnement du développement de l'humanité.

— Et de la beauté de l'homme, dit le Pompéïen en riant. De tout cela je peux, ce me semble, conclure que pareillement un cheval fourbu des quatre pieds, le dos pelé par les coups de fouet est plus estimé chez vous qu'un jeune cheval avec de bonnes jambes et une peau saine.

Notre savant resta court.

— Un cheval est un cheval ; nous sommes des hommes.

— Oui, mais en ce qui concerne l'usure du corps, en quoi différons-nous du cheval ? Ton travail intellectuel, c'est le même chemin parcouru, le même fouet qui dégrade tout ton corps. Il n'y a pas de quoi s'énorgueillir. Quant à l'utilité des lunettes, si tu ne t'étais pas tant développé tu ne te serais pas tant gâté les yeux et tu n'aurais pas besoin de lunettes, et si votre civilisation n'existait pas tu aurais encore de bons yeux.

— Oh ! oh ! se dit Scaramouche, avec ce gaillard-là, il faut faire attention à ce qu'on dit :

Et pour se donner des idées il alluma un cigare.

— Et cette racine noire, est-ce aussi un fruit de la civilisation ? continua le Pompéïen.

— Certainement.

— Et tu éprouves du plaisir à aspirer cette fumée amère ?

— Un grand plaisir, même. Cette amertume me paraît plus douce que le miel.

— Je ne le croirais pas si je ne le voyais de mes yeux. Cette odeur me répugne. Votre civilisation n'est pas faite pour tout le monde : à l'un elle est douce ; à l'autre elle donne des nausées.

— Tu parles du tabac comme un aveugle des couleurs, murmura le professeur en colère. Personne ne te force à fumer. La civilisation donne à chacun pleine et entière liberté de profiter de tous ses fruits.

— Et de gêner les autres ?

— Mais si le cigare est devenu pour moi un besoin, si sans lui, je ne peux ni travailler ni penser.

— Jusqu'à présent je vois que votre civilisation n'a fait que créer de nouveaux besoins, dont nous, les anciens, nous nous sommes fort bien passés. Je n'y aperçois rien de vraiment utile.

— Bientôt tu changeras d'idée! interrompit Scaramouche. Admettons que le cigare soit un objet de fantaisie, admettons même que les lunettes ne sont bonnes qu'à réparer le dommage causé à nos yeux par la civilisation, car il est vrai que peu de gens du peuple s'en servent. Mais les lunettes ne sont que les instruments les plus simples de l'optique contemporaine ; nous avons des verres au moyen desquels nous distinguons clairement les plus petits insectes invisibles à l'œil nu; il y en a qui rapprochent de nous les corps célestes les plus éloignés.

— Bien vrai ? Je ne me permets pas de douter de tes paroles.

— Patience, patience, tu en verras bien d'autres. Laisse-moi seulement tracer un programme.

Et sans perdre un instant, Scaramouche se mit à son programme.

VI

SCIENCE ET VIE

Vers le matin le programme était terminé et aussitôt il fut mis à exécution.

Marcus Junius était déjà assez fort pour que, drapé dans un plaid comme dans une antique toge romaine, il pût s'asseoir dans un fauteuil à la Voltaire. Comme l'entretien de la veille avait roulé sur les instruments d'optique, Scaramouche résolut de commencer son cours par cette science. Il arma l'œil de son élève d'un microscope et lui fit voir les préparations les plus intéressantes de sa collection. Le Pompéïen, au comble de l'étonnement, poussait des exclamations.

— Quelle est donc cette merveille? Un microscope — mais c'est une invention unique en son genre.

— Elle est loin d'être unique, dit le professeur d'un air satisfait de lui-même. Et ayant roulé son patient avec son fauteuil sur le balcon, il lui donna une jumelle. Marcus Junius ne pouvait en détacher les yeux.

Ce qui attira d'abord son attention, ce fut une foule bigarrée, chatoyante de gens « nouveaux », puis ayant dirigé l'instrument sur le golfe de Naples qui s'étendait devait lui, il fut vivement intéressé par les bateaux à vapeur qui fumaient au milieu des vaisseaux à voiles et des barques de pêcheurs; regardant le Vésuve, il fut encore plus intrigué par le chemin de fer qui longe la montagne et sur lequel passait un train. Son étonnement et ses questions étaient interminables, et bien que le précepteur fut versé dans toutes les sciences il parvenait à peine à satisfaire la curiosité de son élève. Involontairement le docteur s'écartait de son programme, vu que le mouvement du bateau à vapeur et de la locomotive ne pouvait se comprendre sans une explication préalable de l'action de la vapeur. Ces digressions mêmes plaisaient à Scaramouche. Comme une jeune mère s'émerveille avec attendrissement aux premières manifestations de l'âme de son petit enfant, de même il était ravi de la sagacité de son auditeur « nouveau-né », son enthousiasme juvénile le gagnait, il se sentait rajeunir.

A la tombée de la nuit, le professeur braqua son télescope sur la lune qui se levait. Les exclamations et les questions recommencèrent. De la lune on passa naturellement au système solaire, au mouvement des planètes, à la sphéricité de la terre; puis aux voyages autour du monde et à la découverte de l'Amérique.

— Toutes ces découvertes scientifiques, nouvelles pour moi, me tournent la tête, dit Marcus Junius. Pour vous, hommes nouveaux, je crois que le monde n'a plus de secrets.

— Oui, mais je ne t'ai pas dit la centième partie de ce que chaque écolier sait chez nous, continua Scaramouche. Maintenant tu commences, je pense, à te convaincre que notre civilisation a quelque valeur.

— Je m'incline devant elle! De quoi parlerons-nous demain?

— Nous verrons. Tu as un peu brouillé mon programme. Il faut que je réfléchisse...

— Que ne sommes-nous déjà à demain!

Le lecteur nous pardonnera de ne pas reproduire ici toute la série des leçons données par Scaramouche à son écolier de 1800 ans. Disons seulement que dans des entretiens familiers il le mit au courant de toutes les inventions importantes qui font l'orgueil de l'esprit humain, comme l'imprimerie, le baromètre, le thermomètre, le télégraphe, le téléphone (le professeur avait dans son

cabinet des fils de ces appareils). Il passa également en revue les événements historiques les plus importants, les découvertes géographiques et les principes fondamentaux de la physique, de la chimie et de la médecine. Pendant la nuit, lorsque son élève ahuri par la multitude de connaissances variées qu'il avait acquises était plongé dans un profond sommeil, le professeur passait de longues heures à son journal, notant les observations qu'il avait recueillies. Et ces observations devaient lui fournir des matériaux pour un travail scientifique comme le monde n'en avait encore jamais vu. Entre lui et son « objet » il s'était établi un lien spirituel, mystérieux ; il se sentait attiré instinctivement vers le Pompéïen. Plus d'une fois il quitta subitement son journal et s'en alla sur la pointe des pieds près du dormeur pour regarder son visage qu'il éclairait avec une lampe.

« Ce que peut la jeunesse... et une nourriture convenable ! Il y a un peu plus d'une semaine c'était un véritable squelette et maintenant le voilà florissant, rose et blanc ! Quelle régularité, quelle noblesse dans tous ses traits. Qu'il revête un antique manteau romain pittoresque, le peuple s'arrêtera dans la rue. Et qu'est-ce que l'extérieur? Il l'emporterait sur tout le monde en intelligence ; il conçoit tout si rapidement, il s'exprime avec tant de bonne grâce que parfois on se mord la langue... Ah ! que tu es gentil ! »

Jusqu'alors, le savant raccorni avait été en proie à un égoïsme invétéré, tout à coup il éprouva un sentiment qui lui était complètement inconnu, l'affection d'un précepteur pour son élève préféré, d'un père pour son fils unique. Son « objet » scientifique s'était changé en un homme vivant, cher à son cœur.

« Tu seras ma joie, mon orgueil ! se disait à lui-même Scaramouche dans un accès de tendresse paternelle. Tu seras mon successeur dans la science — Marcus Junius Scaramouche ! »

De son côté, le Pompéïen avait déjà une réelle estime pour son maître et semblait ne pouvoir se passer de sa société.

Cependant Scaramouche fut préoccupé d'un changement subit qui se produisit dans son élève. Celui-ci qui, jusqu'alors, avait toujours paru causant, jovial, devint distrait, pensif et triste.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon fils? se décida enfin à demander le savant? — Tu te portes bien ?

— Parfaitement. — A quoi penses-tu... ?

— On dirait que ta figure s'allonge. As-tu besoin de quelque

chose, dis? Je présume que dans notre siècle la vie est plus confortable que de ton temps.

— Hum! D'accord... dit Marcus Junius comme s'il n'était pas entièrement convaincu. Pour vous, les hommes d'à présent, il n'y a plus ni espace ni temps: plus rapides qu'une colombe vous volez à travers les mers et les terres; plus haut que l'aigle vous vous élevez dans les cieux; vous pouvez en un clin d'œil transmettre par un simple fil de fer un message à vos amis au bout du monde et, par le même fil vous causez l'un avec l'autre; à travers des verres vous voyez des créatures infiniment petites dont nous, anciens, n'avions pas même l'idée; vous apercevez des astres à des distances incommensurables; sans sortir de vos maisons vous déterminez à coup sûr la température du dehors, vous savez s'il fait chaud, s'il fait froid, si demain il y aura de la pluie ou du soleil; enfin, ce qui est plus précieux, les connaissances des sages de tous les siècles et de tous les peuples sont chez vous du domaine public, et l'on peut les acquérir à peu de frais dans n'importe quelle librairie, tandis que nous, pauvres gens que nous étions, nous devions copier chaque livre de notre main ou le payer à prix d'or.

— Précisément! s'écria le professeur. Aussi il me semble que tu n'as pas à te plaindre de ton sort, puisque tu as vécu jusqu'à notre temps.

Marcus Junius poussa un soupir.

— Pourquoi soupires-tu?

— Tu ne te fâcheras pas contre moi, cher maître?

— Parle, ne te gêne pas.

— Eh bien voilà: Si le bonheur de l'homme consistait uniquement à jouir des « fruits » de votre civilisation, quand à moi, cela se comprend, je me croirais le plus heureux des mortels. Mais outre les aliments du corps, les agréments de la vie, la nourriture intellectuelle, la science, il y a la vie de l'âme: un homme vivant aspire à cette vie, il veut être en contact avec des hommes doués de la vie.

— Et moi, et Antoine, d'après ton opinion nous ne sommes pas des hommes?

— Tu n'es pas autant homme que savant. Antoine est un esclave, ce n'est pas un homme. Montre-moi de véritables hommes.

— Ah jeunesse, jeunesse! Qu'as-tu besoin de voir d'autres hommes. Crois-moi sur parole: ils ne valent pas la peine...

— Comment ils ne valent pas la peine? Tous sont nés et ont

grandi en votre siècle civilisé, donc d'après ce que tu m'as dit, tous doivent être contents de leur sort, et être parfaitement heureux dans un pays de cocagne comme l'Arcadie.

Le visage de Scaramouche s'assombrit; il répliqua d'un ton impatient :

— Ah oui, une belle Arcadie, parlons-en ! Tous, comme des loups, sont heureux de s'entredévorer.

— Est-ce possible ? Pourquoi cela ?

— Par ce que l'homme est une créature insatiable. Plus il possède, plus il désire posséder. La civilisation l'a corrompu. Ajoute à cela la bêtise humaine.

— La bêtise ? Je croyais que maintenant tous étaient si intelligents...

— Oui, intelligents ! La science marche en avant, mais l'humanité piétine sur place : comme auparavant pour un homme d'esprit il y a 99 imbéciles.

— N'es-tu pas trop exigeant, maître ? Tu mesures tout le monde à ton aune. Tous ne peuvent pas être savants comme toi ! Quoi qu'il en soit je te prie encore une fois de me faire voir ces gens. Tu m'as demandé si j'étais en bonne santé ! Oui, je me porte bien, mais j'étouffe. De l'air, donne-moi de l'air. Laisse-moi aller en liberté.

— « Effectivement, se dit Scaramouche, il est impossible de le séquestrer. Cet animal de Balanzoni avait raison. Qu'il entre en contact avec d'autres, il n'y aura pas de mal : plus vite il aura compris leur lâcheté féroce, plus vite il se tournera vers la science. »

— Je veux bien, mon ami, murmura-t-il à voix basse : jusqu'à présent tu n'as été initié à la civilisation qu'en théorie, maintenant tu la verras en pratique ; je serai ton Mentor et je te conduirai dans les fabriques, dans les usines. Seulement il y a ton costume. Je te proposerais bien l'un des miens, mais probablement tu ne voudrais pas te montrer en public en pantalon ?

— Oh, non !

— Alors attends jusqu'à ce qu'un tailleur t'ait confectionné une tunique et une toge.

— Je ne sais réellement, maître, comment m'acquitter de tout ce que tu fais pour moi.

— Il n'y a pas de comptes entre nous : le plaisir de te voir me paie de toutes mes menues dépenses.

Marcus Junius serra chaleureusement la main de son généreux maître.

— Non, dit-il, je ne serai pas en reste avec toi.

VII

VIE

Par une superbe matinée d'avril, Marcus Junius, accompagné de son mentor sortit pour la première fois dans la rue. Il aspirait avec délices le vent frais venant du golfe, lorsque soudain, au coin d'une rue, il aperçut un homme sur lequel on pratiquait une saignée. Il se prit par la barbe et les cheveux.

— Dieux tout puissants ! je ne suis ni rasé ni frisé !

— Moi-même, comme tu vois, je porte la barbe et je ne me frise pas, dit Scaramouche.

— Toi, c'est autre chose ; peut-être que pour toi ce doit être ainsi.

— Il est vrai que sur mon crâne il n'y a rien à friser. Eh bien, entrons chez le barbier.

La boutique du barbier était déjà pleine de monde. Tous étaient au fait, par les journaux, de la trouvaille vivante du professeur. Plus d'un connaissait même le visage du célèbre savant. En le voyant paraître avec son compagnon vêtu d'un pittoresque manteau de pourpre qui lui donnait un air théâtral, les assistants comprirent qui était ce jeune homme, le regardaient, l'examinaient, chuchotaient. Le maître barbier lui-même étant occupé, comme ses aides, Marcus Junius devait attendre son tour, mais l'un des clients, une joue à moitié rasée et à demi savonnée, se levant précipitamment de sa chaise, lui céda sa place d'un air courtois ; le jeune homme regarda son mentor d'un air interrogateur.

— Assieds-toi ; ici tu es un personnage et l'Italie contemporaine est trop civilisée pour ne pas faire honneur à un hôte d'une si haute valeur.

— Alors, vive la civilisation ! dit le Pompéïen ; d'une inclinaison de tête il remercia son compatriote civilisé et s'assit devant un miroir.

Le barbier, lui ayant jeté un peignoir sur les épaules s'empressait autour de lui.

— Que désirez-vous signor : faut-il vous raser, vous tailler les cheveux, les friser.

— Rasez, taillez, frisez, répondit Scaramouche pour Marcus Junius.

Le Pompéïen suivait, non sans appréhension les mouvements du barbier qui commença à le savonner avec un pinceau. Notre savon écumeux actuel n'était pas connu des Romains et pour faciliter l'action du rasoir ils s'enduisaient le visage avec de l'huile de goudron (dropax). Mais quand le vin est tiré, il faut le boire, il fallait se soumettre ; lorsque Marcus Junius eut les joues et le menton couverts de savon, il fit la grimace mais garda le silence. L'opération s'étant heureusement accomplie, le barbier lui tailla les cheveux, les frisa, les pommada, puis enlevant adroitement le peignoir, d'un geste expressif il montra que tout était en ordre.

— Et c'est fini ? demanda le Pompéïen étonné, s'adressant à son compagnon.

— Que te faut-il de plus ? dit celui-ci non moins étonné.

— Comment, ce qu'il me faut ? Et égaliser la peau avec de la pierre-ponce, et lisser les sourcils, et arrondir et teindre les ongles.

— Quant à cela, il faut t'en passer, ce n'est pas la mode chez nous.

Marcus Junius haussa les épaules : la civilisation, à ce qu'il voyait, n'avait pas pas marché de l'avant en tout ; sous certains rapports elle était restée en arrière.

— Dis au moins qu'on me fasse une saignée, continua-t-il.

— Dieu te bénisse ! Tu as déjà trop peu de sang.

— Mais de mon temps la saignée était considérée comme l'un des meilleurs moyens de purifier le sang.

— Et maintenant encore chez nous le bas peuple se fait saigner chaque samedi. Mais la médecine contemporaine n'a plus guère confiance en ce traitement dont on peut attendre plus de mal que de bien.

Le Pompéïen ne répliqua pas, mais on voyait qu'il n'était pas entièrement convaincu de l'infaillibilité de la médecine moderne. La civilisation en général commençait à lui inspirer certains doutes, cependant elle se manifestait par la curiosité dont faisaient preuve les passants qui regardaient sans façon dans la boutique, se pressant en foule sur le trottoir. Scaramonche appela un commissionnaire qui se trouvait parmi les curieux, tira de sa poche une carte de visite et écrivit quelques lignes.

— A la rédaction du *Feu d'Artifice*, vous savez ?

— Qui ne sait pas, signor ?

— Eh bien, portez cela tout de suite au reporter du *Feu d'Artifice*, Balanzoni. Je vais te faire faire la connaissance d'un personnage remarquable dans son genre, continua-t-il en s'adressant au Pompéïen.

— Est-ce aussi une fleur de la civilisation ?

— Oui, oui, la fleur d'un chardon. Plus la terre est fertile, plus elle produit de ces mauvaises herbes. Messieurs, permettez-nous de passer.

Le public, très mélangé, s'écarta mais ne se dispersa pas. Ceux des derniers rangs poussaient les plus proches, s'efforçant d'approcher le Pompéïen.

— Ne poussez pas tant, Messieurs !

— Oui, mais laissez-nous aussi regarder !

— Peut-on le toucher? est-il tout à fait vivant ou non ?

Cette pauvre saillie ou plutôt cette bêtise provoqua un éclat de rire parmi les assistants.

— De quoi rient-ils? demanda Marcus Junius intéressé.

— Ils demandent si tu es vivant ou non, expliqua de mauvaise grâce Scaramouche.

— Je suis vivant, mes amis, très vivant, dit le Pompéïen, et avec un sourire affable, il donna la main au plus proche. Celui-ci, non sans une certaine appréhension, toucha la main du mort-vivant.

— Oui, sa main est toute chaude ! déclara-t-il.

Alors, de droite et de gauche dix mains se tendirent vers ce revenant de l'autre monde; dix mains palpaient son manteau et le tâtaient par tout le corps.

— Mon Dieu, Messieurs, mais vous le houspillez, dit Scaramouche intervenant. C'est un homme nouveau, quelle idée aura-t-il des Italiens si vous en usez avec lui avec si peu de cérémonie.

— C'est vrai, c'est juste ! laissez-le, Messieurs ! dirent plusieurs voix et comme un seul homme tous s'écartèrent de bonne grâce.

Le professeur appela un vetturino. Plusieurs voitures voulant se dépasser l'une l'autre arrivèrent avec une telle vitesse que les flâneurs qui se trouvaient en foule jusque sur le pavé se rangèrent en maugréant et en riant.

— Voilà, Monseigneur.

— Entrez ici, Monseigneur, celui-là n'a que des haridelles; vrai Dieu, vous n'arriverez pas, elles crèveront en route.

— C'est toi qui crèveras. Ne le croyez pas, Altesse ; c'est un menteur connu de toute la ville.

Marcus Junius, qui se trouvait en plein air pour la première fois, voyait tout en rose. Il s'amusait de la bouillante vivacité des Italiens et même de leurs disputes.

— Je ne comprends pas les paroles, mais je reconnais mes chers Romains.

Son mentor, moins enchanté, le prit par la main et monta dans la première calèche.

— Avanti !

— Où faut-il conduire Votre Altesse.

Le professeur nomma un quartier éloigné de la ville où se trouvaient des fabriques. Le cocher fit claquer son fouet.

— Via di qua! (Gare !)

— State bene ! Felice viaggio ! (Portez-vous bien, bon voyage), leur cria-t-on joyeusement du trottoir.

— Le langage est autre, l'habillement est changé, mais on dirait que les hommes sont restés les mêmes, dit Marcus Junius.

La voiture s'engagea dans la rue de Tolède et nos compagnons se trouvèrent d'un coup dans le tourbillon de la vie napolitaine. Cette rue, assez étroite, est la principale artère du mouvement de la ville, une foule bruyante y coule comme un torrent. Des équipages de toute forme, à commencer par de gigantesques diligences en finissant par des charrettes à deux roues, circulent en louvoyant et cherchent à se dépasser.

Les cochers font claquer leurs fouets, crient contre les chevaux et échangent au vol avec leurs camarades des plaisanteries amicales ou des lazzis. Entre les équipages, çà et là, se faufilent des touristes montés sur des ânes ou des mulets que leurs conducteurs suivent à pied et excitent du fouet ou de la voix. Au beau milieu de la foule s'installent des colporteurs débitant de la limonade et des graines de citrouilles, de l'ail et des artichauts, des cannes et des photographies; ils crient à tue-tête leur marchandise.

Sur les trottoirs c'est la même presse de piétons; tous courent comme s'ils allaient à un incendie, bavardant sans trêve avec leurs voisins, se heurtant à ceux qu'ils rencontrent, s'excusant en riant et vont plus loin ; soudain, dans le feu de la discussion ils s'arrêtent au beau milieu du trottoir et continuent à pérorer

en agitant les bras, jusqu'à ce que la foule, à laquelle ils barrent le chemin, les pousse contre une maison ou les entraîne sur le pavé. Alors, revenant à eux, ils se mettent à rire et vont recommencer plus loin. A chaque pas, c'est un nouvel arrêt : voici une bouquetière qui de force vous met dans la main un bouquet; plus loin un savetier qui, pour attirer l'attention, tambourine sur une caisse avec une brosse et attrape les passants par les pieds; voici un joueur d'orgue de barbarie, un autre pince de la guitare ; par les sons joyeux ou déchirants de leurs instruments, ils s'efforcent d'égayer ou de toucher les cœurs; et près des églises, dans les rues, dans les niches des maisons, partout où il y a une place grouillent des mendiants en bonne santé ou estropiés qui hurlent d'un ton plaintif : « Signor, un soldo ! una piccola moneta ! » Ils saisissent les promeneurs par le pan de leurs habits et si, au lieu d'une aumône, ils reçoivent une rebuffade, ils la rendent en plaisantant.

— Voilà de la vie, s'écria Marcus Junius. C'est tout à fait comme dans l'ancien forum avec un nouveau décor.

Du haut de la voiture, on embrassait d'un coup d'œil la vaste place du marché, ou s'agittait une foule bigarrée châtoyant aux brillantsrayons d'un soleil d'avril. Au milieu de cette mer d'hommes, on apercevait, pareils à des îles immobiles, de grands parapluies blancs ouverts, abritant des marchands de victuaille vendant des oranges et toutes sortes de légumes, des œufs et des fromages de la grandeur d'une roue de chariot, des poissons et tous les *frutti di mare* possibles, c'est-à-dire des polypes, des étoiles de mer et autres coquillages amoncelés en tas. Partout les transactions étaient actives, acheteurs et vendeurs s'efforçaient de crier plus fort l'un que l'autre, gesticulant avec feu, comme si le salut de la patrie dépendait de la conclusion de l'affaire. Dans la plus grande boutique, on pouvait alternativement se rafraîchir ou se restaurer : les uns buvaient des sorbets (limonade à la glace), d'autres grignotaient des graines de courges ou mangeaient des tranches de melon parfumé, des « frutti di mare » fumants et des macaronis que des cuisiniers pêchaient sans relâche dans des marmites ventrues remplies d'huile.

— Quel est ce mets ? demanda Marcus Junius qui n'avait jamais vu de macaroni.

— C'est notre mets national italien, répondit Scaramouche. Si tu veux, nous allons tout de suite en goûter.

La voiture s'arrêta près d'un restaurant en plein vent. La foule qui l'entourait s'écarta, et le restaurateur, flatté de l'attention des « signori » plongea vivement dans la marmite sa gigantesque cuiller et en retira un long ruban de pâte chaude.

— Soyez les bienvenus, Messieurs. Dans aucun restaurant de la ville vous ne trouverez quelque chose d'aussi appétissant.

— C'est ce que nous verrons, dit Scaramouche en prenant avec deux doigts un morceau de pâte qu'il suspendit au-dessus de sa tête. Marcus Junius le suivait des yeux avec curiosité. Le professeur ouvrit une large bouche, puis, sans se hâter, il y insinua tout le macaroni après quoi il se pourlécha.

— Ebbene, Vossignoria ? demanda le restaurateur.

— Eccellente !

— Je vous l'avais bien dit.

Et retirant de la marmite un nouveau morceau de pâte, il le tendit en souriant au Pompéïen.

— Sans cérémonie, s'il vous plaît !

Le jeune homme essaya d'imiter son maître, mais il avait à peine avalé deux pouces de macaroni qu'il cracha.

— Quelle horreur !

Les gens du peuple qui l'entouraient, le prenant probablement pour un étranger de distinction, l'avaient regardé jusqu'alors avec sympathie. Mais l'aversion non dissimulée qu'il témoignait pour le mets national indisposa tout le monde contre lui : de tous côtés on murmurait.

— Oibo ! Che diavolo ! (Oh ! Oh ! quel diable d'homme). Est-ce qu'il se moque de nous ?

— Via, via, Vossignori ! (Eloignez-vous, messieurs) murmura le restaurateur auquel le professeur jeta une pièce de monnaie en courant à la voiture :

— En avant ! Vite ! Vite !

Le maître et l'élève gardaient le silence. Quelque peu confus ils regardaient de côté et d'autre ; Scaramouche, le premier, reprit la conversation.

— Eh bien, qu'en dis-tu ? Est-ce la vie, cela, d'après toi ? Non, mon ami, l'homme ne vit véritablement que quand il s'emploie pour la science. Beaucoup de gens, il est vrai, sont à son service, mais seulement comme des machines. Les véritables moteurs c'est nous, les élus de la science. Bientôt tu verras ce que la science fait des gens du peuple.

Ils étaient entrés dans le quartier industriel. Le professeur fit arrêter la voiture devant une haute maison.

— Quel est cet établissement? demanda Marcus Junius.

— C'est une manufacture de papiers peints, répondit Scaramouche. Je commence notre excursion scientifique par elle, parce que son organisation est particulièrement remarquable.

Dès l'entrée de la fabrique, ils furent saisis par une lourde odeur de colle et de couleurs. L'établissement était tenu avec assez peu de soin; les procédés de la fabrication viciaient l'air. et tous les ouvriers, hommes, femmes et enfants avaient l'air maladifs, épuisés. Suivant son mentor de section en section, Marcus Junius écoutait à peine les explications : le triste état dans lequel se trouvaient tous ces serviteurs mécaniques de la science l'impressionnait péniblement.

— Je ne peux pas voir de sang-froid ces malheureux esclaves! dit-il.

— Ces esclaves? demanda Scaramouche interdit.

— Mais oui : ne sont-ils pas tous esclaves?

— Pas le moins du monde : ils sont aussi libres que toi et moi. L'esclavage, Dieu merci n'est pas de notre époque éclairée, il y a longtemps qu'on l'a aboli.

— Et c'est de leur plein gré qu'ils vivent dans cet atmosphère empesté?

— Il le faut bien. On les paie plus cher ici qu'ailleurs et il faut que chacun mange.

— Ainsi c'est le besoin, la faim qui les amène ici? Et tu dis qu'ils ne sont pas esclaves? Regarde cet adolescent, on en met dans le cercueil qui ont moins mauvaise mine, arrivera-t-il à l'âge d'homme?

— C'est douteux. Mais qu'y faire, mon ami? Quand on coupe du bois il y a des copeaux. Ce sont les copeaux nécessaires au progrès de la civilisation.

— En quoi consiste donc la civilisation? Son but est-il de produire des papiers peints pour orner vos appartements? Et c'est pour cela que vous sacrifiez des existences d'hommes par centaines! Et tu penses qu'ainsi vous servez la science et que c'est là la véritable vie? C'est un sacrifice, non aux dieux, mais à votre luxe féroce. Dans les autres fabriques la situation des ouvriers n'est-elle pas meilleure?

— Parfois elle est pire!

— Alors comment as-tu le courage de jouir de ces « progrès de la civilisation »? Evidemment, seul je ne peux rien faire pour ces pauvres gens. Mais regarde-les, le cœur se serre. Allons-nous en je t'en prie.

— Oui, mais je ne t'ai pas encore fait voir...

— Partons, de grâce.

Le professeur était un peu ému. Pour se donner une contenance il regarda sa montre.

— En effet, il est temps d'aller dîner. Mon reporter doit s'ennuyer en nous attendant au restaurant.

VIII

LES FOURMIS DE LA PRESSE ET LES TIRAILLEURS DE LA CIVILISATION

Scaramouche avait indiqué au reporter du « Feu d'artifice » comme lieu de rencontre, un restaurant à la mode de la rue de Tolède. Balanzoni attendait sur le perron. A travers le verre fixé à son œil, d'un regard d'épervier il examina la figure élégante du jeune compagnon du professeur, puis sourit agréablement.

— Je vous remercie de votre billet, signor direttore, dit-il, mais non pas de m'avoir fait attendre ici au soleil pendant trois heures d'horloge. Pour nous autres reporters, plus que pour d'autres, le temps c'est de l'argent.

— Quelle idée de flâner ici, vous pouviez entrer au restaurant.

— Merci bien ! pour qu'un concurrent me souffle sous le nez ce morceau friand ! Voyez-vous, les canailles : en un clin d'œil ils ont flairé que je les avais devancés et les voilà, comme des chiens de chasse, me suivant pas à pas. Ne les laissez pas approcher je vous en conjure.

— Mais s'ils sont aussi peu délic... aussi peu timides que vous comment les tenir à distance ?

— Je m'en charge, c'est moi qui vous débarrasserai d'eux.

Ils entrèrent au restaurant et se mirent tous trois à une table à part.

— Avant tout, présentez-nous, dit Balanzoni.

Scraramouche s'exécuta de mauvaise grâce, puis il appela un garçon qui passait près d'eux.

— Qu'avez-vous à nous servir ?

— Ecco il cartello ! répondit le garçon en lui tendant le menu du dîner.

— Donnez-la moi, dit le reporter en prenant sans cérémonie la carte des mains du professeur ; — vous, messieurs les savants vous décrochez les étoiles du ciel ; nous, les profanes, nous les ramassons. Vous êtes des astronomes ; nous, des gastronomes.

Il commanda, en connaisseur, quelques mets choisis et le vin qui convenait à chacun d'eux. Entre temps Marcus Junius examinait d'un air défiant le costume négligé et prétentieux de sa nouvelle connaissance.

— Qu'as-tu tant à m'examiner ? Je ne suis pas tout à fait à la dernière mode, demanda Balanzoni avec un sourire sardonique, estropiant hardiment le latin. Oui, nous sommes des fourmis de la presse quotidienne, nous gagnons peu de chose, de quoi vivre au jour le jour. Notre pénible labeur passe inaperçu, nous sommes confondus dans la fourmilière. Mais cela nous fait d'autant plus d'honneur : comme de véritables fourmis, nous rassemblons pour nos proches des brins de paille et des grains : les menues nouvelles du jour du monde entier, et avec ces nouvelles nous faisons, pour ainsi dire, de l'humanité une famille de parents.

Tout ce pathos était débité d'un ton solennel, pour inspirer au Pompéïen le respect auquel avaient droit les « fourmis de la presse. » Cependant le discours du reporter ne produisit pas l'effet désiré.

— En quoi consistent donc vos nouvelles ? demanda naïvement le jeune homme.

— En quoi elles consistent ? Avant tout, elles ont rapport aux questions internationales, à la guerre, à la paix.

— Ainsi, malgré toute votre civilisation, il y a encore des guerres ?

— Et plus fréquentes, plus meurtrières qu'à n'importe quelle époque. Il ne se passe pas un mois sans qu'on invente un nouvel engin, un nouveau procédé pour exterminer les gens en masse. Quant à nous, les tirailleurs de la civilisation, continua-t-il en indiquant complaisamment le crayon-pistolet qui pendait à sa chaîne de montre, au moyen de cette petite arme, nous visons juste et répandons la gloire des inventeurs par toute la terre.

— La gloire de gens qui ne cherchent qu'à détruire leurs semblables ? dit Marcus Junius. La bravoure personnelle a donc perdu toute valeur chez vous ? Un homme courageux ne peut plus sacrifier sa vie pour sa patrie ? Et vous croyez faire un exploit

en exaltant chaque jour ce mode barbare de régler ses comptes avec ses ennemis ?

— Vous entendez, M. le Docteur, comme les hommes nouveaux considèrent votre corporation ? fit observer Scaramouche.

Balanzoni lui jeta un regard fulgurant ; puis s'adressant de nouveau au Pompéïen :

— En principe, dit-il, je n'approuve pas la guerre, mais les hommes la font, comment n'en pas parler ? Au reste, en dehors de la guerre nous ne sommes pas à court d'autre sujets.

— Et tout aussi nobles, continua Scaramouche, ainsi vous avez les hauts faits des meurtriers, des incendiaires, des fripons...

— Et que doit faire le pauvre monde ? On ne peut pourtant pas mourir de faim. Plus un peuple est civilisé, plus il a de besoins qu'il doit satisfaire, c'est la lutte pour la vie.

— Pauvre humanité ! dit Marcus Junius qui se rappelait les visages pâles, maigres, des ouvriers de la fabrique de papiers peints. A ce que je vois, grâce à votre civilisation, les hommes deviennent plus sanguinaires, plus criminels et plus malheureux...

— Tenez, ce jeune homme, continua-t-il en baissant la voix et en indiquant un personnage pâle, maigre, assis non loin d'eux et qui ne détachait pas de leur table des yeux fiévreux, — on dirait qu'il a faim.

— Hé, hé ! insinua Balanzoni, cela pourrait bien être ainsi.

— Ainsi tu le connais ? C'est un voleur, un assassin célèbre ?

— Au figuré, oui : c'est Mezzopolino, un de mes collaborateurs. Le jeune « tirailleur » qui paraissait attendre que son nom fut prononcé, se leva et en un clin d'œil se trouva près des dîneurs auxquels il fit de profonds saluts.

— Pardon messieurs ! Si je ne me trompe, vous m'avez appelé Je suis heureux d'avoir l'occasion de me présenter à vous, M. le Directeur. L'autre jour j'ai eu l'honneur de déposer ma carte chez vous : le reporter de la « Fusée », Mezzolino.

Il n'avait pas achevé, que trois autres personnages quittèrent précipitamment les tables où ils étaient assis et s'approchèrent de Scaramouche.

— Permettez-moi de me présenter à vous, dirent-ils tous les trois à la fois : le reporter de la « Bombe » Bartholino ; le reporter de la « Chandelle Romaine » Pedrolino ; le reporter du « Feu de Bengale », Troufaldino.

L'irruption de ces messieurs avait été prévue par leur compé-

titeur le plus dangereux, le reporter du « Feu d'artifice ». D'un mouvement majestueux de la main, Balanzoni les arrêta.

— Je suis autorisé à vous déclarer, messieurs, qu'aucun de nous, qui sommes à cette table, n'est disposé pour le moment à fournir des renseignements pour le public, nous sommes une société fermée et vivons entre nous.

— Mais vous-même, signor Balanzoni, il me semble que vous êtes également un reporter... dit Mezzolino.

— Reporter — si vous voulez, mais autrement que vous, faites excuse ! Votre serviteur, docteur en beaux-arts, est le dottore Pilone Balanzoni, mais pas un Mezzolino, un Bartholino et tutti quanti ; de même mon organe le « Feu d'artifice » n'est pas une « Fusée », une « Bombe », un « Bout de chandelle romaine », ou avec votre permission un « Feu de Bengale ».

— Ah ! vous faites des personnalités ! clamèrent en chœur tous les autres reporters. — Vous nous le payerez...

— Adagio, Adagio, Carissimi ! interrompit Balanzoni d'un ton sec et froid. Nous ne sommes pas embarrassés pour vous répondre. Vous savez bien qu'avec la langue je bataille tout aussi bien que vous, et si vous voulez que nous prenions de véritables armes à feu, je suis à vos ordres. Notre explication est terminée, je suppose. Bon appétit.

Les regards des reporters offensés se tournèrent du côté de Scaramouche, comme s'ils cherchaient en lui un appui, mais ce dernier, faisant semblant de n'avoir pas entendu toute la discussion, mangeait des hors-d'œuvre que l'on venait d'apporter. Les reporters se retirèrent désappointés en marmottant des injures.

— Explique-moi donc ce que c'est que ces gens, demanda à demi-voix Marcus Junius.

— Ce sont des tirailleurs, mais d'un autre camp, répondit Balanzoni. Ils ont voulu m'amadouer ! Non, non pas de plaisanterie, mes amis, vous n'êtes pas tombé sur le bénêt que vous croyiez.

— Mais je ferais volontiers leur connaissance...

— Dieu t'en garde ! Ce sont des dévorants, pressés par la faim, ils auraient tout mangé à notre barbe.

Mais Balanzoni s'attaquait au homard, aux huîtres et aux autres hors-d'œuvre ; on eût dit qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours.

S'approchant alors des dîneurs, une jeune bouquetière, d'un ton engageant, offrit un bouquet de violettes à chacun d'eux. Sca-

ramouche paya les trois bouquets non sans froncer le sourcil.

Balanzoni plaça le bouquet à sa boutonnière.

— N'est-ce pas que c'est une jolie habitude de se fleurir, dit-il en s'adressant au Pompéïen ?

— N'est-ce pas chez nous, les anciens, que vous l'avez prise ? dit Marcus Junius. Pendant le dîner, nous nous couronnions de fleurs, le repas lui-même en paraît meilleur.

— Bêtises ! grommela Scaramouche. Qu'importe comment l'on mange et ce que l'on mange. L'essentiel est d'être rassasié.

— Non, l'élégance, la beauté ajoute du prix à toute chose, dit le Pompéïen ; de mon temps, au moins, le repas était l'un des plaisirs esthétiques de la vie. Nous y procédions dignement, comme à un mystère ; préalablement rafraîchis par un bain, on se parfumait d'essences odoriférantes et l'on se couronnait de fleurs. Nous dînions non assis, comme vous, sur des chaises, pour avaler plus vite et regagner nos maisons, mais commodément étendus sur des coussins moëlleux. Et comme les mets étaient servis ! Devant nous s'élevaient des pyramides de paons et de faisans rôtis encore parés de leur magnifique plumage. Des esclaves nous versaient du vin doux. Les sons de la harpe et de la lyre enchantaient notre oreille. Des danseuses de l'Inde charmaient nos yeux. Des bouffons et des histrions égayaient notre cœur. Le sang circulait plus rapidement dans nos veines, notre âme était plus sereine. Et à la nuit, à la lumière des flambeaux, nous nous séparions appuyés lourdement sur nos esclaves.

— Luxe inutile ! s'écria Balanzoni en continuant à se remplir la bouche. En fait d'esthétique dans les repas, effectivement, vous étiez plus avancés que nous : pour tout cela il faut beaucoup d'argent et maintenant personne n'en a. Mais on sait aussi préparer les mets de notre temps. Pourquoi ne manges-tu pas, mon ami, est-ce que cela ne te plaît pas ? C'est l'un de nos plats les plus fins, une mayonnaise de gibier.

— Non, je n'ai pas faim... dit le Pompéïen.

— Au moins bois. Notre vin ne le cède en rien au vôtre. Et le reporter lui versa un grand verre de vin.

— Et, messieurs, vous ne m'avez pas encore raconté ce que vous avez fait, ce que vous avez visité.

Apprenant qu'ils avaient été voir une manufacture de papiers peints, Balanzoni voulut adroitement savoir quelle impression le Pompéïen en avait rapporté. Lorsque Marcus Junius le lui eût dit ;

— Oui, oui, s'écria-t-il, c'est exactement ce que j'ai déjà répété cent fois. Sacrifier des hommes pour orner des maisons ! Ce n'est pas comme les peintures murales des anciens.

— Qui coûtaient cent fois plus cher que les papiers de tenture et n'en valaient pas un sou de plus, interrompit Scaramouche.

— Pardon, maître, s'écria Marcus Junius. Le papier peint est un produit de l'industrie tandis que dans la peinture il y a l'inspiration artistique : c'est de l'art pur.

— Pour exécuter le dessin des papiers, également il faut une certaine inspiration artistique.

— Mais le même dessin s'y répète constamment.

— Oui, et c'est ce qui en constitue le principal mérite. Il en résulte une harmonie de lignes et de couleurs qui plaisent à l'œil. Veux-tu voir un tableau isolé ? regarde !

Il indiquait une oléographie à effet suspendue au mur dans un cadre doré.

— Quel tableau remarquable ! dit Marcus Junius. Voilà un tableau original, cela c'est de l'art pur !

— N'est-ce pas ? Et cependant, en réalité, c'est un produit industriel pareil au papier peint, c'est une simple copie.

Et notre savant ne laissa pas passer l'occasion de faire immédiatement une petite leçon sur le procédé de l'impression oléographique.

— Mais cette copie, conclut-il, vaut même mieux que l'original, car elle est cent fois meilleur marché et plus accessible aux gens les moins aisés.

— Vous omettez le principal fit observer Balanzoni en se mêlant à la conversation, à savoir qu'on ne peut regarder une oléographie que de loin ; de près on remarque à l'instant que c'est un produit de l'industrie, une faible imitation. En outre les couleurs ne sont pas durables; étant imprimées sur papier ordinaire, elles déteignent rapidement tandis que la véritable peinture à l'huile dure des siècles, et nous admirons des tableaux originaux d'un Raphaël, d'un Titien, d'un Léonard de Vinci comme les admiraient nos aïeux et comme ils feront l'admiration de nos petits-enfants.

— Ainsi on rencontre encore maintenant des amateurs de l'art pur ? demanda Marcus Junius. Où peut-on voir ces tableaux originaux ?

— Dans les galeries de tableaux.

— Que je voudrais visiter une de ces galeries.

— Qu'à cela ne tienne. Demain, si tu veux, je te conduirai dans notre galerie nationale.

En ce moment on entendit les sons d'un orgue de barbarie qui partaient de dessous la fenêtre. Le Pompéïen prêta l'oreille et son visage fut complètement transformé.

— D'où viennent ces sons célestes? Par Appollon, je n'ai jamais rien entendu de pareil !

— Le reporter se mit à rire et le professeur lui-même sourit imperceptiblement.

— Cet artiste, expliqua-t-il n'est rien de plus qu'un mendiant, tout son art consiste à tourner la manivelle d'une boîte à musique. Je vais t'expliquer, à l'instant même la construction de cette boîte.

—Ah ! cette mélodie ! Comme elle me rappelle la chanson favorite de Lutèce.

— Oui, c'est un air connu, dit Balanzoni, c'est de Guillaume Tell, de Rossini.

— Guillaume Tell ? Rossini ? Qu'est-ce que c'est ?

— Rossini est le meilleur de nos compositeurs et Guillaume Tell est son plus bel opéra, c'est-à-dire un drame en musique.

— Alors, vous avez aussi des théâtres ?

— Comment pourrait-on s'en passer. Et justement, demain on joue Guillaume Tell. Veux-tu aller voir ?

— Oh oui, certainement !

— Scaramouche commença à démontrer qu'un orgue de barbarie est préférable à une représentation, vu que, mécaniquement, il produit le même effet sans dépense, tandis que le théâtre coûte des sommes folles et nécessite l'emploi, en pure perte, des forces de centaines d'hommes. Mais Marcus Junius, échauffé par le vin, ne l'écoutait pas.

— Je n'ai pas besoin de votre mécanique, donnez-moi de l'art pur, dit-il, son verre à la main.

— Ne bois pas autant, mon fils, continua le professeur : tu n'as presque rien mangé.

— Oui, ne bois pas cette piquette, approuva Balanzoni, tu vas goûter à l'instant d'un nectar comme tu n'en a bu de ta vie. Garçon, des coupes et du vin de champagne.

Scaramouche soupira, se promettant de ne plus laisser ce tentateur approcher de son élève. Le bouchon sauta et le liquide mousseux pétilla dans les verres. Balanzoni trinqua avec Marcus Junius.

— Vive l'art !

Son interlocuteur appuya le toast avec enthousiasme et d'un trait vida le verre.

— C'est du nectar par Hébé, s'écria-t-il en frappant du poing sur la table avec une telle force que les verres et les coupes tremblèrent et résonnèrent.

— Nunc est bibendum ! nunc pede libero pulsanda tellus (1).

Le Pompéïen était complètement ivre. Depuis longtemps il attirait l'attention générale des dîneurs du restaurant. Quand il entonna une chanson à boire, quelqu'un cria :

— Bravo !

Plusieurs voix moqueuses répétèrent ce cri.

— Bravo ! bravissimo ! da capo !

Scaramouche s'inclina vers son élève et lui prit la main.

— Doucement mon ami ! Tu oublies que nous sommes dans un endroit public,

— Ah ! laisse-moi, répliqua Marcus Junius et s'adressant à Balanzoni :

— Et toi, que fais-tu là ?

— J'inscris ta chanson.

— Pourquoi faire ?

— Pour qu'elle ne soit pas perdue pour mes concitoyens.

— Demain, expliqua Scaramouche d'un air mécontent, tout Naples, toute l'Italie, saura chacune de tes paroles.

Marcus Junius tressauta sur sa chaise.

— Mais c'est du brigandage en plein jour.

— Oui, c'est un brigand, un brigand de la plume.

— Vous êtes dur, M. le Directeur, riposta Bazanzoni, je ne suis pas un brigand, mais un tirailleur. Je ne suis ni le premier ni le dernier. Mais regarde à cette table, Marcus Junius, vois-tu ce jeune homme tenant un crayon et un cahier ?

— Eh bien ?

— C'est également un tirailleur, mais d'une autre arme ; c'est un dessinateur de notre meilleur journal de caricatures.

— Et que dessine-t-il maintenant ?

— Mais toi, tout simplement.

Marcus Junius eut d'abord envie de se jeter sur ce nouveau tirailleur et lui demander raison, mais se calmant :

(1) Commencement de l'ode d'Horace : « Aux amis » : « Maintenant c'est le moment de boire ! et d'un pied libre de frapper la terre ».

— Partons, dit-il à son mentor.

Ce dernier ne lui fit pas répéter sa demande, et tous deux se dirigèrent vers la sortie. Balanzoni se leva en ricanant et se disposait à les suivre lorsque le garçon lui barra le chemin.

— Et qui paiera la note ?

— Qui la paierait sinon M. le Directeur, vous pouvez la lui lui envoyer.

Cependant Marcus Junius arrivé dans la rue, s'arrêta sur le seuil pour respirer à pleins poumons l'air frais. Soudain il eut une intuition. Entre autres inventions récentes, Scaramouche lui avait expliqué en détail la photographie, et voilà que maintenant, sur le trottoir, de l'autre côté de la rue il voit un appareil photographique braqué sur lui.

— N'est-ce pas moi qu'on photographie ! s'écria-t-il.

Le reporter qui venait derrière, s'écria :

— Quel gaillard adroit ; il l'a attrapé au vol, comme une hirondelle ! Un vrai tirailleur !

La voiture qui s'approchait en ce moment délivra le Pompéïen et son maître des persécutions des tirailleurs de toute arme.

(A suivre). **Basile AVENARIUS.**

LA PRÉHISTOIRE DANS LES MYTHES

LE NAIN GWYON, MERCURE-HERMÈS

Au frontispice du Temple de Delphes était inscrite, comme résumé de la plus haute sagesse humaine, cette simple maxime : « Connais-toi toi-même. »

Se connaître c'est, avant tout, savoir *ce avec quoi l'on naît*, c'est-à-dire les tendances, les sentiments et les instincts ataviques de sa race, les traditions primordiales et séculaires de son pays.

A notre époque, dans toute l'Europe, peuples et individus se préoccupent, à l'envi, de l'importante question des origines. L'homme civilisé cherche, avec raison, dans les légendes fabuleuses de la préhistoire, les causes et lois des évolutions et révolutions historiques.

En France, il semble que nous ayons à jamais perdu le fil d'Ariane qui nous pourrait guider à travers le labyrinthe ténébreux des âges primitifs du monde pour y retrouver trace des faits et gestes des Celtes, nos premiers aïeux.

La Renaissance païenne et gréco-latine du XVIe siècle paraît encore avoir épaissi le lourd voile appesanti par le Temps sur l'âge héroïque de la Gaule. Cependant, en *practiquant*, à l'exemple de Rabelais, *l'art de lire lettres non apparentes*, on s'aperçoit que la Renaissance classique, loin de nuire à leur reprise, peut aider puissamment à dégager de l'oubli nos traditions ancestrales.

« Les rats et blattes ou autres malignes bestes ont bien quelque peu brousté le commencement de nos parchemins de famille. » Un malicieux génie en a éparpillé les feuilles, çà et là, aux quatre

coins du monde. Les rapprocher est un jeu de patience ; qu'importe ! si l'on en refait le Livre d'Or de la Celtide, à la gloire de notre Gaule et au bénéfice des Français.

Cette entreprise n'est, du reste, ni ingrate, ni ardue ; car chaque feuillet forme une image vivante ; chaque fragment du livre est un Mythe.

La Mythologie ! c'est la Loi avant les légistes ; c'est la Finance avant les financiers : c'est la Science avant les savants ; c'est l'Histoire avant les historiens. Bref, c'est l'incarnation, en des types particuliers, de chacun des facteurs dont l'ensemble constituera le jeu politique des Nations.

Le Mythe est la personnification agissante d'une FORCE, d'une ÉPOQUE ou d'une FONCTION.

Prenons pour exemple Mercure. Il est tout à fait caractéristique.

Comme *force*, il représente l'Intuition, l'Invention.

Comme *époque*, il figure l'absorption de la Celtide dans le grand mouvement gallo-kymri conduit par Hu le Puissant.

Comme *fonction*, il symbolise le semnothée, c'est-à-dire le poseur de signes.

Sous le nom d'Ogham il crée l'alphabet ; sous celui de Toth ou d'Hermès il ordonne le calendrier, borne les champs, trace les routes ; sous celui de Mercure, enfin, il règle les poids et mesures, estampille les premières monnaies et invente le tétracorde, instrument de cette « Harmonie universelle dont la Musique est la voix. »

Muni de ses triples ailes, ce Mythe saisissant traverse le Temps, franchit l'espace et il apporte jusqu'à nous, avec les plus lointains échos des luttes de la Gaule, le secret de la formation des civilisations égyptiennes et grecques.

I

« Mercure est, de tous les dieux, celui que les Gaulois vénèrent le plus ; ils le regardent comme l'inventeur de tous les arts, comme la divinité qui préside aux voyages et aux routes et ils pensent qu'il exerce une très grande influence sur le gain et sur le commerce. » Ainsi s'exprime Jules César au livre VI des *Commentaires*.

Suivant la tendance qui portait les Anciens à rechercher toutes les analogies rapprochant leurs dieux de ceux des étrangers, le conquérant des Gaules a nommé Mercure : un être mythique dont il était loin, en vérité, de soupçonner le caractère.

Dans les rites gaulois on ne trouve pas la physionomie classique du Mercure greco-latin. Les poèmes mythologiques de l'Armor et de la Cambrie le présentent sous l'aspect d'un nain (*c'horrik*); ils le nomment Gwyon (*le Voyant*) et ils l'associent à une grande Déité féminine : Koridwen, la blanche Fée douée de l'*awen* ou génie suprême de la Nature.

« Dans la chaudière d'airain, cerclée des perles de la mer, sont les six plantes magiques cueillies par la Fée blanche. Le c'horrik mêle le breuvage de l'universel savoir. » (1)

« J'ai vu l'œuf avant de voir la poule blanche, chante-t-il d'une voix cassée ; j'ai vu l'arbre, j'ai vu la Gaule...

— Tu as vu trop de choses !! Da flap ! da flip ! da flip ! da flap ! Ah ! je te tiens !! » (2)

C'est Koridwen qui se fâche ; durement elle frappe le Nain.

Toujours il remue le breuvage ; trois gouttes bouillantes jaillissent sur sa main. Il porte son doigt à ses lèvres. La science se dévoile à ses yeux.

Il sait !... Il sera le maître ! Il sait !... Il sera le dieu !!

Mais, irritée, Koridwen s'élance.

« Gwyon le Voyant, Gwyon le Pygmée, je t'anéantirai ! » crie-t-elle.

Pour échapper à son courroux, le c'horrik a pris un corps d'ours. Devenue pierre de la Montagne, la Fée menace de l'écraser.

Mais il a changé de forme : incarné en un sanglier, il se précipite vers sa bauge. Koridwen se transforme en louve et elle le serre de très près.

Il n'a pas de pouvoir sur elle et il ne se retourne pas ! Sans essayer de lui faire tête, il se métamorphose encore.

Lévrier gris, il prend sa course ; Koridwen est cavale blanche ; elle le suit ; elle le poursuit !

Une fois encore elle va l'atteindre. Mais il s'envole ; il est faucon !

Elle, aigle noire, le pourchasse jusque sous l'azur des cieux.

(1) Vicomte Hersart de la Villemarqué. — *Barzaz-Breiz.* — Ar Rannou, série du nombre 6.

(2) Idem. — *Ar Bugel Laech'hiet.* L'enfant supposé. Dialecte de Cornouaille.

Il se laisse tomber dans un lac. Il nage, il nage ; il est poisson !

Koridwen alors se fait loutre. Elle guette ; il n'échappera point.

Si ! car le voilà sous terre ; c'est un tout petit grain de blé.

Vite elle devient poule noire. Elle gratte, elle gratte ; elle le saisit !

En quittant la forme animale, il a perdu le droit au mouvement, à l'action et à la défense ; mais il est germe et nourriture.

Le c'horrik pris, la Fée l'avale.

Plus de Gwyon ! Plus de Voyant ! Koridwen a vaincu. La Déité triomphe. Tout pourra rentrer dans la Nuit !

Erreur ! Koridwen devient mère ; dans son sein s'agitent deux enfants dont la naissance lui coûte la vie.

Il n'y a jamais, dans les hautes données gauloises, de culte sans occulte ; ce qui est produit efface toujours le producteur.

Gwyon, absorbé, renait en Taliésin, non plus comme nain, comme serviteur, mais comme savant, barde et maître !

Taliésin, l'Apollon celtique, est la personnification de la grande institution religieuse et scientifique qui provint de l'union forcée de l'élément celte, figuré par le nain Gwyon, et de l'élément Kymri, représenté par Koridwen. Taliésin, en un mot, c'est le Druidisme fait homme.

Afin que le symbole soit complet, la Fée blanche elle-même disparait : la Celtide et l'Armor, à la fois, sont évanouis ; la Gaule impulsive les remplace dans le jeu fonctionnel des Nations.

Radiance, la Diane gallo-celte, devient le prototype de la Korrigane ou Druidesse dans le jeu mythique des fonctions.

Koridwen peut rentrer dans sa nuit, emportant avec elle l'image falote du Nain voyant. Leurs deux enfants : Taliesin et Radiance feront désormais rayonner sur le Monde : l'Art et la Poésie, l'Idéal et l'Idée, la Science et la Religion.

Sous la figure du c'horrik Gwyon, du Pygmée de génie, le Mercure gaulois n'est-il pas en réalité le mythe très saisissant d'une race ?

Les transformations, que dépeignent les chants épiques des Bardes gallois, cambriens et bretons, et dont nous avons cité rapidement les principales, ne montrent-elles pas les états successifs par lesquels passèrent les Celtes ?

Ours et sanglier, Gwyon ne figure-t-il pas l'homme des cavernes, le troglodyte grossier, le rude et instinctif lutteur des premiers âges ?

Lévrier et faucon, n'est-ce pas le chasseur intrépide ? Poisson, n'est-il point l'habitant d'une des cités lacustres qui furent le type de la civilisation celtique ?

Grain de blé, ne nous dit-il pas qu'il était déjà agriculteur lorsque triompha, en Gaule, l'invasion Scytho-mongolique des bandes de Hu le Puissant ?

Koridwen n'est-elle pas à la fois la Science et la Conquête ?

Qui dit conquête entend asservissement, ou obligation à des fonctions serviles.

Quand, au début de la légende, il apparaît mêlant le breuvage de l'universel savoir, le c'horrick Gwyon est un *conquis*, mais ce n'est point un soumis.

Koridwen, en réalité, ne peut ni le capter, ni le dompter.

Pour le vaincre, il faut qu'elle l'absorbe, elle ne s'en fait un auxiliaire qu'en s'en laissant vitalement pénétrer.

II

« Il n'y aurait pas de dieux sans Toth » disaient jadis les Egyptiens.

En effet, d'après la Fable, ce fut Toth ou Mercure-Hermès qui, seul, permit à la Déesse Athyr de mettre au monde les cinq mythes qu'elle portait dans son sein et dont l'ensemble constitue la synthèse du cycle évolutif de l'Egypte.

Le mot Athyr, à l'origine, signifiait la Nuit.

La valeur des lettres se traduit en ces termes : *Puissance occulte en mouvement.*

Athyr est donc Déité des Ténèbres comme la Fée Koridwen.

Toutes les cosmogonies antiques ont fait, du reste, des Ténèbres le berceau des Sociétés.

Les Egyptiens personnifièrent en Athyr cette donnée universelle et ils lui donnèrent la vache comme symbole animé et vivant.

A cette première divinité, ils joignirent le mythe du feu : Phthas ou Ephaïs, né de l'œuf sorti de la bouche d'Emeph, Créateur souverainement bon et bienfaisant.

Athyr, ayant eu un commerce secret avec Chronos ou Saturne, dieu des peuples Opiques, Phthas en est instruit et prononce aussitôt contre elle cette malédiction « *Puisse-tu n'enfanter en mois, ni an !* »

Mais Hermès, épris d'amour pour la même Déesse, cherche le moyen de la soustraire aux conséquences de cet anathème.

Jouant aux dés avec la Lune, il lui gagne la soixante-dixième partie de ses clartés et en compose cinq jours qui, ajoutés à l'année par intercalation, ne sont en effet *compris en mois*, *ni an*.

Pendant ces cinq jours, provenant de la concordance de l'année solaire et de l'année lunaire rétablie par une savante réforme du calendrier, Athyr met au monde ses enfants.

Osiris, fils de Phthas, apparait le premier, vêtu d'une robe toute lumineuse; c'est l'élément liquide, le Nil principe de l'Egypte.

Aouéris naît le second : il est fils d'Osiris et d'Isis, la fille d'Hermès qui ne se montrera que le quatrième jour.

Les parents d'Aouéris l'ont donc conçu avant de naître eux-mêmes; Aouéris, c'est le plan du monde Egyptien comme Osiris en est le principe et Isis la cause.

Aouéris, Aorés était le nom du sanctuaire réservé au milieu du *Sik* ou *oppidum* chez les Gaulois.

Dans la Genèse biblique, nous retrouvons le mot *Aor* avec le sens de lumière primitive, de lumière naturelle.

Ce nom d'un sanctuaire lumineux de la religion primordiale a dû devenir plus tard celui d'un dieu, car les Grecs appelaient *Aorasia* l'apparition d'une déïté qui se manifestait à un mortel sous une forme humaine.

Après Aouéris, et le troisième jour, Typhon, symbole du bouleversement, de la révolution, du désordre, naît avant terme, en déchirant violemment le flanc d'Athyr.

Ensuite se montre Isis vêtue d'une robe de toutes couleurs et enfin, pendant la cinquième journée, arrive Nephthys dont le nom signifie : fin, perfection, mort, victoire et qui devient l'épouse de Typhon.

Se reportant à ce que nous avons dit à propos du Mercure gaulois, cherche-t-on un sens à cette légende bizarre ? on voit que les époux d'Athyr ont des caracteres symboliques concordant avec la Triade Bardique présentant Dieu comme étant : *Vie*, *Forme* et *Puissance*.

Si Athyr figure la masse élémentaire évoluant dans la nuit, Chronos ne représente-t-il pas le temps dont la force fatale fait éclore les êtres ?

Phthas n'est-il pas le Feu, principe universel d'activité, sans lequel la Matière et le Temps ne sauraient produire la Vie ?

Mais que réaliseraient le temps et le Feu, la Force fatale et la Puissance active si Hermés, le Médiateur de génie, l'industrieux artiste ne venait se joindre à eux pour mettre en forme toutes choses et faire naître l'Harmonie sous les traits d'Isis à la douce voix ?

Fille d'Hermès, Isis, n'est-ce pas la civilisation dont Osiris est le principe et Aouéris le plan ?

La robe d'Isis est variée ; elle porte toutes les couleurs ; elle reproduit ainsi toutes les nuances. La Civilisation n'est-elle pas vraiment la Déesse aux mille noms puisqu'elle prend toutes les formes, tous les caractères pour recevoir et rendre toutes les images que l'Esprit veut empreindre sur la Matière ?

L'Isis égyptienne est bien le décalque gracieux du semmothée, du Celte poseur de signes, de Mercure-Gwyon, du Nain voyant.

Ce mythe poétique et captivant n'est-il pas un indice saisissant de la coopération apportée par le génie celtique à la création du monde égyptien ? Phthas, dans cette œuvre, ne figure-t-il pas l'élément éthiopien, et Saturne ou Chronos l'élément étrusque ?

La présence actuelle, aux sources du Nil, d'une race de pygmées dont Homère, Hérodote, Aristote avaient signalé l'existence précisément dans les mêmes lieux, ne semble-t-elle pas nous dire clairement que la race de Mercure, la race de Gwyon, la race des Nains, la race celte a joué un rôle beaucoup plus important et moins fabuleux qu'on ne le croit dans les âges primitifs ?

« Les vrais Celtes de la France centrale sont de courte stature, noirs de cheveux et extrêmement brachycéphales, constate Isaac Taylor dans ses études sur l'Homme préhistorique. Ils ont beaucoup d'affinités avec les Lapons. Les uns et les autres ont un angle pariétal bien plus petit que celui qu'on observe chez diverses races ; la tête est extraordinairement étroite entre les pommettes et large à la hauteur des tempes. La conformité de taille est significative. Les Celtes d'Auvergne sont la plus petite race de France et même la plus petite de toutes les races gauloises. Les Lapons constituent la race la plus petite de l'Europe.

« Les plus anciens documents authentiques de l'histoire de l'humanité que nous possédions, dit-il encore, ne sont pas des tablettes couvertes de caractères cunéiformes exhumées des tumuli de Babylone, mais les inscriptions, beaucoup plus anciennes, conservées dans les cavernes de la Dordogne et faites par les chasseurs contemporains du mammouth sur les os et les défenses des animaux tués.

« Le centre géographique de l'histoire humaine parait donc avoir été non en Asie, mais en Europe ; non en Orient, mais en Occident. » (1)

N'est-il pas curieux vraiment de rapprocher ces constatations de l'ethnologiste anglais des vieilles traditions bretonnes et galloises qui font des nains, aux membres trapus et aux cheveux noirs, les hôtes des dolmens qu'ils passent pour avoir érigés, grâce à leur science magique et les auteurs des caractères cabalistiques gravés sur les pierres et les monuments de l'époque mégalithique?

Qui viendrait à bout, parait-il, de déchiffrer leur grimoire connaîtrait tous les lieux où sont cachés les *trésors* de la race. Peut-être faudrait-il lire les *traditions* ! Qui sait si le mot de l'énigme du Sphynx du Karnak africain n'est point écrit dans le Crom lech ou cercle de pierres du Carnac breton ?

N'est-il pas encore bien étrange que l'on ait découvert, dans toute l'Afrique australe, des signes d'écriture du même genre gravés sur des pierres noires très dures, ainsi que des scènes de chasses dessinées, et même peintes, sur les parois des cavernes par les Baroa, les San, les Buschmen, petits hommes artistes et chasseurs intrépides qui furent traqués comme bêtes fauves par les nègres et les blancs ? (2)

Ces rapprochements singuliers ne mettent-ils pas sur la trace des débris épars d'une même race autochtone qui aurait occupé jadis le centre et le sud de l'Europe, le Nord, le centre et le Sud de l'Afrique et qui aurait été déplacée, disséminée, réduite, conquise lors des grands mouvements touraniens ?

La première notion du pygmée historique se trouve accidentellement dans Homère. Hérodote en parle de façon plus précise en son livre d'Euterpe.

« Les Nasamons, habitants de la Syrte, raconte-t-il, désirant faire explorer les déserts de la Lybie, équipèrent et armèrent dans ce dessein, des jeunes gens issus des plus riches familles. Ceux-ci, après avoir traversé le pays peuplé, s'engagèrent dans le désert en se dirigeant vers le Zéphyre. Ils franchirent un vaste espace sablonneux et, après bien des jours de marche, ils aperçurent, dans la plaine, des arbres venus naturellement.

(1) Origine des Aryens et l'homme préhistorique par Isaac Taylor, trad. de l'Anglais par Henry de Varigny. Paris, Bataille et Cie 1895.

(2) Voir « *Au Sud de l'Afrique* par Frédéric Christol. Paris, Berger-Levrâult 1897.

« Ils y coururent et se mirent à en cueillir les fruits. Pendant qu'ils les cueillaient, de petits hommes d'une taille au-dessous de la moyenne survinrent, les saisirent et les emmenèrent. Nul des Nasamons n'entendait leur langue, ni eux celle des Nasamons. On conduisit ces derniers au travers d'un marais et, finalement, ils arrivèrent à une ville où tout le monde était de la même taille que les hommes qui les avaient pris. Auprès de la ville coulait un grand fleuve ; il venait de l'occident et se dirigeait à l'orient; on y voyait des crocodiles (1).

« Les Nasamons revinrent en leur pays ; les hommes qu'ils avaient ainsi visités étaient des *magiciens* » (2).

Le témoignage d'Hérodote fut confirmé par Aristote en ces termes : « Dans la région où le Nil prend sa source dans les lacs, existent les Pygmées. »

Ces descriptions ne font-elles pas rêver aux habitants de ces cités lacustres dont on trouve les vestiges dans l'Europe centrale et occidentale, précisément dans les contrées qui formaient l'antique Celtide ?

Ne font-elles pas penser au c'horrik Gwyon se laissant tomber dans un lac et devenant petit poisson pour se soustraire au courroux de la Fée, aux étreintes de la Conquête ?

« Depuis vingt ans seulement on a acquis la certitude que les auteurs grecs étaient dans le vrai lorsque, dans des écrits datant de plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, ils signalaient l'existence d'un peuple nain habitant le centre de l'Afrique.

« Un jour, rentrant d'excursion, l'explorateur Schweinfurth se vit entouré de plusieurs centaines de petits bonshommes armés de lances et de flèches minuscules et qu'il prit pour des gamins d'une rare insolence, le visant de leur arc tendu avec l'air le plus belliqueux.

« Ce sont des nains, lui dirent ses porteurs, non des enfants et ces petits bonshommes se battent comme des lions.

Tous les pygmées font probablement partie d'une même race qui, après l'invasion Bantu, aurait trouvé un refuge dans la grande forêt équatoriale qu'elle occupait sans doute seule auparavant.

Ces petits hommes ne présentent, du reste, aucun signe de dégénérescence physique. Leur tête est un peu grosse ; leurs bras longs

(1) Ce fleuve était sans doute le Nil à l'époque où il se jetait soit dans la Mer rouge, soit dans l'Océan indien avant les travaux hydrauliques par lesquels on dirigea son cours vers la Méditerranée.

(2) Euterpe, XXXII.

sans exagération ; leurs genoux épais et noueux ; leurs mains d'une délicatesse remarquable. Leur taille varie de $0^{m}90$ à $1^{m}40$. Comme celle de tous les habitants de la forêt leur peau est assez pâle, d'une couleur de café brûlé, parfois rouge cuivre. Les cheveux, au lieu d'être noirs comme ceux des nègres, sont d'un brun rougeâtre foncé.

Leur agilité surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Sous le rapport de l'acuité des sens, de la dextérité et de la ruse, ils sont supérieurs aux nègres qui les entourent. Stanley les déclare très perfectibles. Ils vivent presque exclusivement de leur chasse, tuant l'éléphant, le buffle, l'antilope avec leurs armes empoisonnées.

Dès qu'ils se trouvent au milieu d'une population sociable, ils vivent en bonne intelligence avec les cultivateurs aborigènes auxquels ils servent d'éclaireurs. Ils les avertissent de l'arrivée des étrangers suspects ou hostiles et, en cas de guerre, ils deviennent pour eux des auxiliaires qui ne sont pas à dédaigner. Ils restent dans un district tant que la chasse est fructueuse ; puis ils émigrent vers d'autres contrées.

Certains auteurs s'accordent à dire que les silex éclatés que l'on trouve souvent en Afrique appartenaient jadis aux pygmées autochtones (1).

Partout où on les rencontre soit en Europe comme Celtes et Lapons, soit en Afrique comme Akka, Tikli ou Baroa, les nains ont donc des aptitudes et des fonctions correspondantes aux transformations du Mercure gaulois dans les poèmes cambriens et bretons.

Chasseurs intrépides et braves guerriers malgré l'exiguité de taille, ils gravent, en outre, des signes sur les pierres ; ils dessinent sur les parois des grottes. Ils fraternisent avec les agriculteurs ; ils se tiennent aux bords des lacs, auprès des sources des fleuves.

Occupant celles du Nil ils détenaient, jadis en leurs petites mains, la richesse, la vie de l'Egypte : la clé des eaux. Aussi n'est-il pas étonnant que les Egyptiens aient fait de Toth-Hermès un des plus puissants de leurs dieux et l'aient représenté précisément comme les légendes bretonnes dépeignent le c'horrik Gwyon : tantôt lévrier, tantôt faucon.

(1) « L'état indépendant du Congo à l'Exposition de Bruxelles ». Ouvrage publié sous la direction de M. le commandant de Liebrechts. Imprimerie Monnom. Bruxelles, 1897. Voir Région de la Grande Forêt. Les Nains, p. 123-126

III

La fable grecque fait naître Mercure de Jupiter et de Maïa, l'une des filles d'Atlas. Sa mère est donc une Lybienne du Maghreb, une femme du Grand Occident.

A peine né, il atteint l'âge adulte et il assiste aux noces solennelles de Jupiter et de Junon auxquelles tout l'Empyrée prend part. Seule, la nymphe Chélonée refuse de paraître aux fêtes et aux banquets. Mercure la change en tortue afin qu'elle devienne, sous cette forme, l'emblème du silence éternel.

Bientôt il met tout l'Olympe en émoi. Cupidon a perdu son carquois, Neptune son trident, Mars son épée, Vénus sa ceinture, Jupiter son sceptre et Vulcain ses tenailles.

Mercure a dérobé tous les signes des dieux ; ils sont pour lui une sorte d'alphabet symbolique dont il compte faire son profit.

Mais on l'exile. Il vient en Thessalie où Apollon avait été lui-même déporté et gardait les troupeaux d'Admète.

Dès son arrivée Mercure les lui enlève. Seul, le berger Battus a vu commettre le larcin ; le fils de Maïa achète son silence au prix d'une génisse. Mais, se défiant de sa discrétion afin d'éprouver son complice, il se déguise et l'interroge adroitement. Enveloppé de questions insidieuses, Battus trahit sa promesse et révèle ce qu'il a juré de taire.

Aussitôt Mercure reprend sa première forme et le change en pierre de touche, pierre noire et luisante qui possède la propriété d'éprouver les métaux que l'on frotte à sa surface.

Mercure est donc doué en Grèce comme en Egypte et en Gaule de la science magique, cabalistique, alchimique, métallurgique, divinatoire.

Apollon n'en découvre pas moins l'auteur du rapt de son troupeau.

Afin d'apaiser sa colère, Mercure ne trouve qu'un moyen : c'est de faire parler ce qu'il a lui-même condamné au silence. Il prend une écaille de tortue ; il invente le trétacorde et le donne à Apollon.

Chélonée vibre ! Chélonée chante ! Elle devient la Lyre merveilleuse de l'Harmonie universelle !

Apollon ravi, pardonne à Mercure et lui donne, en gage d'amitié, une baguette de coudrier, baguette qui, dit-on, fait trouver les sources et les trésors cachés et qui fut le symbole du désarmement chez les Celtes et de la paix chez les Anciens.

Deux serpents en fureur, s'étant élancés autour de cette baguette

jetée par Mercure entre eux, il les y fixe, en fait le caducée auquel il ajoute des ailes et dont il se sert désormais pour désarmer ou réconcilier les ennemis.

Dans son séjour parmi les hommes le Mercure grec exerce l'éloquence ; il se fait le protecteur des arts et des belles-lettres. Il enseigne le négoce, perfectionne les moyens d'échange. Substituant les trucs au troc, il devient le dieu du Commerce et aussi celui des voleurs.

Ses images reproduisent les signes de ses diverses attributions. A ses triples ailes, on le reconnait pour l'agent de Jupiter et le messager des dieux ; la chaîne d'or qui sort de sa bouche exprime la puissance de l'éloquence pour subjuguer les humains ; le caducée révèle le conciliateur ; la bourse qu'il tient à la main annonce aux marchands qu'il est leur protecteur.

Or, la bourse est précisément un des attributs que les bardes donnent volontiers au nain Gwyon qu'ils appellent parfois le *c'horrik à la bourse*.

Un bas-relief antique représente le Mercure gaulois sous la figure d'un nain portant une bourse.

« D'après une inscription trouvée à Lyon, les Gaulois appelaient *c'horrik* (petit nain) le dieu qui présidait au commerce des Gaules, patronisait les bateliers de la Saône et de la Loire, les voituriers et les peseurs (1). »

Sous le nom d'Ogham, Oghmi ou Oghmius existait, en outre, en Gaule le dieu de l'éloquence ayant comme symbole, à l'instar de Mercure, une chaîne d'or sortant de sa bouche.

Cet Ogham, d'après la légende, fut l'inventeur de l'alphabet et, chose curieuse, on retrouve, chez les tribus berbères du Sahara, des caractères exclusivement rectilignes et par conséquent fort anciens portant le nom de *tifinagh* ou *tifinar* (consonnes sacrées). L'ensemble de ces caractères porte, en tamacheck, le nom d'*Agameck*, mot inconnu maintenant dans les dialectes méditerranéens des habitants de l'Afrique.

Le radical et le sens de ce mot Agameck, dont l'origine paraît remonter à une époque très reculée, existe dans la vieille langue gaélique d'Irlande où *ogham* signifie écriture.

Or, agameck en berbère est précisément formé du même radical auquel est ajoutée la *tidbaka* ou lettre-point, caractéristique des noms d'agents.

(1) Pardessus « Histoire du Commerce. »

L'Agameck ou Ogham-ek c'est l'écriture, l'instrument d'Ogham, dieu de l'éloquence chez les Gaulois; c'est l'invention du nain poseur de signes, du pygmée gravant, sur les pierres, les grimoires magiques dont sont couverts les menhirs et les dolmens.

Il semble donc que tout concorde, en ces diverses fables pour amener l'esprit à conclure que Mercure, sous ses différentes figures de Gwyon, de Toth et d'Hermès, est bien réellement le mythe de la race celte. Il a toute la ténacité, toute la finesse têtue, toute la persévérance, toute la ruse, toutes les qualités, tous les défauts, toutes les aptitudes, tous les caractères de cette petite race auvergnate, limousine, cévenole qui se maintient au cœur de notre France malgré les bouleversements, les épreuves et les assauts endurés à travers les siècles et qui se retrouve aussi indestructible, aussi impassible dans la Lybie saharienne et dans la région des grands lacs africains.

En résumé, la légende bretonne du nain Gwyon ne nous indique-t-elle pas que les Celtes de Gaule, absorbés par la conquête des Kymris de Hu le Puissant, émigrèrent pour aller accomplir en Afrique ce qu'ils avaient fait en Europe les grands travaux hydrauliques qui devaient servir d'assise à la civilisation?

Avec le concours des Ethiopiens et des peuples opiques, ils créèrent l'Egypte. N'est-ce pas là ce que figure la réunion des trois époux d'Athyr engendrant les dieux égyptiens?

De cette Egypte civilisée sortirent successivement Cécrops et Cadmus qui, avec leurs compagnons, colonisèrent la Grèce, initiant ses habitants à l'agriculture, aux lettres et aux arts. N'est-ce pas en souvenir de cette origine celto-africaine de leur civilisation que les Grecs font naître Mercure d'une Lybienne, fille d'Atlas, ce soutien mythique du monde ancien?

En nous présentant leur Mercure non seulement comme le poseur de signes, le dieu de l'éloquence, des arts et du commerce, mais comme celui des voleurs, les Grecs ont travesti la haute donnée gauloise qui fait du nain Gwyon le hardi ravisseur des secrets de la science; ils ont surbaissé la tradition égyptienne qui montre Hermès usant de ruse pour favoriser la création d'un monde et le mouvement évolutif de toute une civilisation.

Ils ont amoindri l'idée en l'incarnant dans une idole; mais pourtant ils l'ont précisée et du génie celte ils ont fait un Dieu!...

Francis **ANDRÉ**.

LA BÊTE DU GÉVAUDAN

Le Gévaudan qui a constitué la Lozère d'aujourd'hui était, avant la Révolution, une des régions les plus pauvres de la France : sans industrie, sans produits agricoles, sans routes et presque sans habitants. Ses montagnes, les Cévennes, forment le faîte de cet amas de volcans éteints qui constitue le Plateau Central ; c'est le toit de la France. De vastes solitudes balayées par le vent, de profondes forêts de sapins, en hiver des nappes de neige épaisses tels étaient, tels sont encore les caractères les plus communs de la province qui fut en 1764 et dans les années suivantes le théâtre désolé de ravages sans précédents.

Au mois de juin 1764, une femme fut attaquée par une bête inconnue, des enfants dévorés, et en peu de temps, 26 personnes étaient devenues ses victimes. Des environs de Langogne où elle avait commencé ses tristes exploits, elle passa à quinze lieues de là dans la paroisse de Saint Chely, puis battit le pays tout entier.

La terreur était au comble, les rares relations de voisinage interrompues lorsque M. le comte de Montcame commandant militaire de la province de Languedoc s'émut de la grande lamentation des habitants du Gévaudan et expédia à Sait-Chély d'Apcher une compagnie de dragons du régiment des volontaires de Clermont. Les battues organisées par les paysans reçurent une direction plus habile, elles devinrent plus fréquentes, plus étendues, mais demeurèrent sans résultat. Le plus clair pour les gens de Saint-Chély et des communes environnantes, fut la charge terriblement onéreuse du capitaine Duhamel et de ses cinquante-six dragons ; à tel point que les protégés voyant qu'ils marchaient droit à la ruine, supplièrent qu'on les débarrassât de leurs protecteurs. Et cependant Louis XV venait de grossir de 6.000 livres la gratification de 2.000, votée par les Etats du Languedoc, largesse que l'intendant d'Auvergne, Bernard de Balainvillers rendit publique aussitôt par une ordonnance. Ces 8.000 ajoutées aux 1.000 promises par l'évêque de Mende et aux 200 des Syndics de Mende et de Viviers formaient un total

de 9.400 francs qui, aujourd'hui, n'en représenteraient pas moins de 30.000.

Les armes temporelles ayant décidément échoué, ont eu recours aux Armes Spirituelles, et l'évêque de Mende entra en lice. C'était monseigneur Gabriel-Florent de Choiseul-Beaupré, conseiller du roi, gouverneur de Mende, comte du Gévaudan et pasteur résident, fait rare, bien digne d'éloges dans un temps où les Prélats siégeaient plus souvent sur les tabonrets de Versailles que sur leurs Trônes Episcopaux. Il continuait dans ce pauvre pays les traditions de charité et de zèle évangélique de Guillaume Grimoald de Grisac, qui fut le grand Pape Urbain V, sévère redresseur d'abus et de Durand de Mende, cet extraordinaire symboliste dont le Rational est le plus mémorable monument de déraison raisonnée. Personne mieux que lui n'était qualifié pour intervenir en faveur de ses ouailles qui étaient en même temps ses administrés. Le 31 décembre 1764, il publia un mandement pour ordonner des prières publiques *à l'occasion de l'animal anthropophage qui désolait le Gévaudan.* Ce mandement, qui nous est parvenu, a le mérite de nous donner quelques vues sur la Bête, telle que les esprits la concevaient et sur l'impression générale qu'elle produisait.

« Une Bête féroce, inconnue dans nos climats, y paraît tout à
« coup comme par miracle, sans qu'on sache d'où elle peut venir.
« Partout où elle se montre, elle y laisse des traces sanglantes de
« sa cruauté. La frayeur et la consternation se répandent ; les
« campagnes deviennent désertes, les hommes les plus intrépides
« sont saisis de frayeur à la vue de cet horrible animal destruc-
« teur de leur espèce et n'osent sortir sans être armés ; il est
« d'autant plus difficile de s'en défendre qu'il joint la force à la
« ruse et la surprise. Il fond sur sa proie avec une agilité et une
« vitesse incroyables, dans un espace de temps très court, vous le
« savez, il se transporte dans des lieux différents et fort éloignés
« les uns des autres : il attaque de préférence l'âge le plus tendre
« et le sexe le plus faible, même les vieillards, en qui il trouve
« moins de résistance.

Profitant d'ailleurs de la circonstance, le pasteur ne manqua point de faire du fléau une punition de Dieu adressant en particulier une vigoureuse admonestation au sexe « dont le principal
« ornement qui devrait être la pudeur et la modestie, semble n'en
« plus connaître, tend des pièges à l'innocence, captive les regards

« et sert d'instrument au démon pour séduire et perdre les « âmes. » Monseigneur de Choiseul en fut pour ses louables intentions.

Qu'était-ce donc que cette Bête ? Les versions différaient beaucoup ; voici la plus répandue ; un animal d'une extrême légèreté, gros comme un veau, long comme un cheval, le poil rougeâtre, orné d'une crête droite et d'une crinière hérissée, la gueule toujours béante, les oreilles courtes, le poitrail large, la queue longue et grosse, les pattes de dernière allongées, celles de devant plus courtes et armées de griffes. Telle la représente une gravure contemporaine que nous avons trouvée dans les archives de la Lozère.

Une naive complainte de l'époque la dépeignait comme il suit:

Elle est longue et grosse,
Très formidable,
La tête comme un cheval,
L'oreille en corne étonnable,
Et le poil roux comme un veau,
Les yeux étincelants,
D'un regard redoutable,
Sont deux brasiers ardents.
Tout est épouvantable
Dans cette horrible Bête
Que le monde craint si fort,
Car des pieds jusqu'à la tête
Elle présage la mort.
Cet animal subtil
Que l'on suit à la piste,
Ne craint point le fusil.
Chacun a le cœur triste ;
Les coups qu'on lui tire
Ne font qu'effleurer sa peau ;
Dans le cœur chacun désire
De la voir dans le tombeau.
Il s'avance en rampant
Quand il veut faire chasse
Derrière, non devant,
Sur ceux qui la pourchassent,
Puis d'un saut il s'élanc

En leur sautant au collet
Et leur coupe avec aisance
La tête tout franc et net.
Par son agilité
Il fait huit lieues par heure;
Sa grande activité
Fait donc qu'il ne demeure
Sur une seule terre
Jamais que très peu de temps.
Cette effroyable Bête
Fait trembler nos habitants.

Les Etats du Languedoc, M. de Saint-Priest, intendant général et M. de Moutcane ayant échoué avec leurs dragons, le roi envoya pour diriger les battues M. d'Enneval le plus célèbre louvetier de France. Ce gentilhomme s'était fait accompagner de son fils, capitaine au régiment des recrues d'Alençon, corps de milices régionales ; il menait avec lui six limiers habitués à chasser le loup. Pendant plusieurs mois il organisa des battues à la tête d'une véritable armée ; si on en croit les écrits qui nous sont parvenus, il y eut des rassemblements dont l'un ne compta pas moins de 10.000 hommes. Ces chasses demeurèrent infructueuses.

Alors un certain Joas de Papoux proposa à l'Intendant de la province d'empoisonner la Bête en lui offrant des victimes préalablement intoxiquées : « Comme cet animal furieux ne fait sa proie « que du sexe ainsi qu'il est dit par le bruit commun, il convien- « drait pour cet effet d'emprunter l'artifice pour que sa proie soi- « son véritable vengeur ; à cette cause, vu que ce monstre est « acharné audit sexe, il faudrait qu'en tout lieu qu'il paraîtra, on « fit des femmes artificielles, composées avec du plus subtil poison « et les exposer à différentes avenues sur des piquets pliants pour « inciter ce maudit animal à exécuter son indigne fureur et à « avaler sa propre fin ; en sorte que, pour composer ces femmes « postiches, c'est d'avoir premièrement trois vessies de cochon et « le col d'une brebis ou mouton dépouillé à chaux vive. »

Le projet du rusé Joas du Papoux fut écarté et c'est regrettable ; pour me servir d'un mot de l'époque la Bête eût été bien *quinaude*.

Enfin un inconnu, émule de Vauban, élabora pour prendre la Bête un tracé fortifié.

C'est un octogone régulier de quarante pieds de diamètre ; chaque face flanquée d'une fosse, chaque angle occupé par une

guérite, embuscade d'un tireur; au centre du polygone une guérite centrale eut contenu trois enfants appât bien tentant pour la Bête.

Le rôle des enfants était peut-être un peu sacrifié. Est-ce pour cela que le plan de l'ingénieux inconnu fut repoussé, je l'ignore ; toujours est-il que la ruse répudiée on dut revenir au loyal combat. Et sa Majesté le Roi Louis XV envoya pour en finir son lieutenant de louveterie.

Ce n'était pas un mince personnage que François-Antoine seigneur de Bauterne, lieutenant des chasses de sa Majesté, porte Arquebuse du Roy. Il ne quittait guère Louis XV, habitant Versailles, suivant la Cour, passant d'une résidence à l'autre : de Versailles à Fantainebleau, à Choisy, à Marly, à la Muette, à Compiègne, à Trianon, à Saint-Hubert, à Rambouillet. Il fallait que le Roi fut bien sensible à la détresse du Gévaudan pour qu'il se sépara momentanément de son meilleur compagnon de chasse. Antoine entoura son expédition des plus sérieuses chances de succès en s'adjoignant des auxiliaires capables. Il emmena un garde général des chasses royales, trois garde-chasse de la Capitainerie de Saint-Germain, deux gardes du Duc d'Orléans, trois du Duc de Penthiévre.

M. de Saint-Florentin, Ministre d'Etat, le munit d'ordres et de lettres pressantes. L'Intendant d'Auvergne M. de Balainvilliers, le subdélégué de Saint-Flour M. de Montluc veillent à ce qu'il soit pourvu par les Consuls des Paroisses à tous ses besoins ; M. de Saint-Priest et M. Lafont subdélégué de Mende adressent des instructions semblables à leurs subordonnés. Antoine est en effet un envoyé extraordinaire du Roi ; après l'échec des tentatives provinciales il représente l'entrée en scène du pouvoir central : le Roi attend un succès.

Il n'attendit pas longtemps. Le 21 septembre 1765 Antuine rencontra la Bête dans les bois de Pommière dépendants de l'Abbaye Royale de Chazes près de Langeac et lui tira dans le flanc droit un terrible coup de tromblon. La Bête et Antoine en furent également par terre. C'est un garde de Monseigneur le Duc d'Orléans un nommé Reinhard qui l'acheva.

Le Gévaudan tout entier respira. Le Roi donna à son porte Arquebuse la Croix de Saint-Louis, 1000 livres de pension et pour son fils une compagnie de cavalerie.

Il en fallut bientôt rabattre. Trois mois après jour pour jour une jeune fille était dévorée, déjà un jeune garçon de Paulhac avait été

attaqué et blessé. La Bête était donc plus redoutable que jamais ; c'était à recommencer.

On eut recours au poison. Des chiens tués et savamment préparés furent exposés en différents lieux mais bien que fort appétissants la Bête les dédaigna. Le Marquis d'Apcher gentilhomme Auvergnat recommença les battues. C'est au cours de l'une d'elles qn'un chasseur nommé Jean Chastel dit le Masque rencontra et tua la Bête qui faisait ferme. Il faut croire ou plutôt on crut que cette fois c'était bien elle car de longtemps on n'en entendit plus parler.

Le nombre de loups tués dans cette période de 15 mois s'éleva à 679 ; il y avait de quoi inspirer aux survivants une salutaire terreur.

Il résulte clairement de tout ce que je viens d'écrire qu'il y eut en 1765 et dans les années suivantes non pas une Bête du Gévaudan mais une série de Bêtes dans le Gévaudan. C'étaient des loups plus nombreux que de coutume, plus affamés que d'habitude en raison de la détresse générale. Trouvant dans les bois qui couvraient les pentes escarpées des Cévennes, dans les avènes, les tindouls et les grottes des refuges inviolables ces carnassiers avaient acquis une audace incroyable. Comme ils s'étaient multipliés, le mal était partout.

Peut-être aussi s'en rencontra-t-il un d'une taille extraordinaire qui fut le protagoniste de la gent Cervière, un Lynx par exemple. Le Lynx d'Europe (felis Lynx) ou loup cervier des chasseurs mesure jusqu'à 1 mètre 50 de la tête à la queue; fort rare aujourd'hui il ne craint pas dans certaines circonstances d'attaquer l'homme ; on n'en signale plus dans les Cévennes. Cependant Buffon qui examina la Bête que tua Chastel la déclara tout simplement loup; allez donc contredire M. de Buffon.

Il est assez surprenant que des gens occupant de grandes charges dans l'Etat aient accepté si facilement l'hypothèse d'un animal renouvelé de la Fable ; passe encore pour Monseigneur de Choiseul, par profession, ami du merveilleux, mais que penser de l'Intendant du Languedoc, du Commandant de la Province, des Comtes de Morangiers, d'Apcher et de tant d'autres gentilshommes parfaitement persuadés qu'il s'agissait de combattre une espèce de Chimère. Aujourd'hui on serait plus incrédule, la Bête existerait qu'on n'y croirait pas.

Le souvenir de la Bête du Gévaudan s'est maintenu très vif dans

dans la Lozère. Il y a 5 ou 6 ans traversant avec quelques amis les solitudes arides du Causses de Sauveterre j'étais arrivé au bord du Tarn dans la pittoresque petite ville de Sainte-Enimie, Là, au milieu du vieux pont qui franchit la rivière un homme et une femme entourés d'auditeurs attentifs, chantaient à l'unisson une complainte sur la Bête du Gévaudan. Du bout d'une baguette l'homme montrait un des épisodes qui se déroulant reproduisaient sur une sorte de tableau-affiche les différents exploits de la Bête. La mémoire du Pape Urbain V, illustration du Gévaudan, est bien oubliée aujourd'hui; la Bête jouira toujours de la même célébrité. L'avenir est aux Bêtes, et déjà le présent.

On ne saurait cependant récolter toutes les gloires ; M. Pellerin, chef de la grande maison de ce nom, auquel je me suis adressé, a eu l'obligeance et je suppose la confusion, de m'avouer que l'imagerie d'Epinal avait oublié la Bête du Gévaudan.

La Bibliothèque Nationale possède dans sa *réserve* un volume composé de pièces d'origines différentes *concernant la Bête féroce du Gévaudan.*

On y rencontre des portraits de la Bête qui ressemble tantôt à un caméléon, tantôt à un crocodile, tantôt à une hyène. Le volume se termine par un poème sur la *Bête monstrueuse et cruelle du Gévaudan.* En voici le sommaire : Exposition des fureurs de la Bête. — Digression très curieuse sur la fête de la Gargouille qu'on célèbre à Rouen. Réflexions sur la galanterie qui semble régner dans les démarches de la Bête du Gévaudan et sur son détestable abord. — Portrait dudit monstre. — Réflexions utiles sur la cherté du bois qu'il occasionne. — Description des chasses où on a manqué la Bête. — Projet intéressant de faire un beau miracle à l'encontre de cette Bête.

(*Il n'épargnerait pas la fille d'un grand prince*) dit dans son quatrième vers le poète parlant du monstre ; et l'éditeur dans une note au bas de la page porte ce jugement : « Ce vers peint merveilleusement la férocité et pour ainsi dire l'impolitesse du monstre. » Ce poème est une joie d'un bout à l'autre. L'auteur appelle la Bête un *loup garrou* et l'éditeur immédiatement d'ajouter une note : *animal singulier que M. de Buffon a oublié par malheur dans son histoire naturelle, voyez l'histoire de M. Ouffle.*

M. Ouffle ira à la postérité avec la Bête du Gévaudan.

Victor JACQUEMONT DU DONJON.

LA NAVIGABILITÉ DE LA LOIRE

Les Panoramas anciens des grandes villes riveraines de la Loire, Orléans, Tours, Saumur, Angers, Nantes, représentent les quais couverts de marchandises, une population grouillante et affairée de travailleurs, et le cours du fleuve sillonné de nombreux bâtiments, péniches, alléges, embarcations de toutes sortes : bref, le spectacle d'un grand mouvement commercial et industriel surtout à Orléans, dont la prospérité était l'effet naturel de son heureuse situation sur le cours du grand fleuve français, au centre des provinces les plus riches du royaume et sur les routes les plus suivies, les plus importantes ouvertes vers l'ouest et le midi de la France.

En effet, pendant des siècles, la Loire fut une voie fluviale de premier ordre, et la navigation y était des plus actives. Ce fleuve offrait, pour le transport des voyageurs et des marchandises, une commodité, une sécurité que les grands chemins par terre étaient alors, loin de présenter à la circulation publique.

Strabon, Dion, Cassuis, César et les autres historiens qui se sont occupés de l'ancienne Gaule, mentionnent l'activité de la battellerie sur la Loire. Les Romains avaient établi sur le fleuve une sorte de navigation régulière pour approvisionner leurs postes militaires ; Nantes était leur entrepôt général.

Si des temps de l'occupation romaine on passe au moyen âge, les documents abondent sur l'importance du trafic qui se faisait sur la Loire. Indépendamment des blés ; vins et bois provenant de la Beauce, de l'Anjou et de la Touraine, on y rencontrait les sels, originaires de la Bretagne ou du Poitou. Le Berry y faisait passer ses bateaux ; la Provence y envoyait ses huiles ; du Languedoc, de l'Espagne, du Portugal et de l'Afrique arrivaient fruits, drogues et laines ; la Flandre et la Normandie expédiaient les draps et les toiles ; il y venait également des métaux de l'Angleterre et même

des étoffes d'or et de soie fabriquées en pays levantins. La profession de « voiturier par eau » fut prospère pendant des siècles, et une véritable armée de mariniers vivaient sur la Loire où leurs bateaux servaient d'habitations à leurs familles. Au XVIIe siècle, d'après certaines évaluations vraisemblablement exactes et précises, il ne passait pas moins de 40,000 pipes (soit environ 200,000 hectolitres) de vins par an sur la Loire, au XVIIIe l'activité ne se dément pas, si l'on en juge par cette note que l'anglais Arthur Young inscrivait sur son carnet, en juin 1787, en passant à Orléans : « On y voit, amarrés aux quais, beaucoup de barges et de bateaux, construits sur la rivière, dans le Bourbonnais, etc., chargés de bois, d'eau-de-vie, de vins et d'autres marchandises ; ils sont démembrés en arrivant à Nantes et vendus avec la cargaison. Entre Nantes et Orléans il y a un service de bateaux partant quand il se trouve six voyageurs à un Louis par tête ; on couche à terre, le trajet dure quatre jours et demi. La rue principale conduisant au pont est très belle, pleine d'activité et de mouvement, car on fait ici beaucoup de commerce. »

En 1663, le bon Lafontaine, faisant un voyage dans le centre de la France, décrit ainsi la Loire à Orléans : « ..... De chaque côté du pont on voit continuellement des barques qui sont à voiles ; les unes remontent, les autres descendent. On les compte, on remarque en quelle distance elles sont les unes des autres ; c'est ce qui fait une de ses beautés. Les voiles des bateaux sont fort amples, cela leur donne une majesté de navires et je m'imaginai voir le port de Constantinople en petit. » Toute la vie économique d'Orléans semblait être sur le fleuve.

Ce n'était pas seulement la Loire qui était utilisée pour les transports ; ses affluents eux-mêmes servaient de véhicule commercial. De nombreux bateaux allaient et venaient sur l'Allier, le Cher, le Thouet, la Vienne, la Sarthe, la Mayence et le Loir.

Aussi dès le commencement du XIVe siècle, les intérêts de la navigation étaient-ils si considérables que, pour en assurer la défense, une société puissante se formait à Orléans sous le nom de *Compagnie de marchands fréquentant la rivière de la Loire et autres fleuves descendant en icelle* ; et, quant à la fin de 1772, un édit prononça la suppression de cette société coupable de certains abus, ce fut l'autorité Royale qui, en réglementant la navigation, se chargea du soin de donner satisfaction aux besoins du commerce.

Un arrêt du Conseil d'Etat du Roi du 12 décembre 1779, organisa entre Roanne et Nantes un service régulier de bateaux qui fonctionna jusqu'en 1829, époque à laquelle, il fut remplacé par un service de bateaux à vapeur.

En 1855, il y avait encore quatre lignes de vapeurs faisant les transports d'Orléans à Nantes. Plus de dix mille bateaux de toutes sortes circulaient sur la Loire entre ces deux villes. Le tonnage kilomètrique était évalué à plus de cent millions de tonnes. Suivant un rapport adressé au Conseil général du Loiret par l'ingénieur Comois, le mouvement commercial de la Loire entre Orléans et Nantes atteignait à peu près celui de la Seine entre Paris et Rouen; il était beaucoup plus considérable que celui du Rhône à son embouchure, et vingt fois plus fort que celui du Rhin.

Aujourd'hui le tonnage kilométrique de la navigation entre Orléans et Nantes est tombé à 25 millions.

Aujourd'hui les quais des villes riveraines, jadis si animés, si populeux, sont vides de marchandises et désertes ! Plus de commerce, plus de mouvement ! Le cours du grand fleuve entravé par des obstacles sans nombre, est presque frappé de stérilité.

En hiver, au-dessus de Nantes, c'est parfois un torrent indompté ; en été, c'est une mer de sable. Sauf, dans la partie comprise entre Nantes et la mer, la Loire n'est en réalité, plus navigable.

M. d'Estournelles, député de la Sarthe, disait fort spirituellement, dans une récente conférence : « Nantes est une des portes de l'Europe ; mais cette porte est fermée, et nous en avons perdu la clef. »

« La clef, répondit M. Maurice Schwob, directeur du *Phare de là Loire*, la clef, c'est la Loire navigable ; et, le portier maladroit c'est nous ! »

Eh bien ! Cent cinquante mille pétitionnaires, industriels, commerçants, propriétaires, agriculteurs appartenant aux quinze départements qui forment le bassin de la Loire et dont la population forme plus du cinquième de la population totale de notre pays, demandent que cette clef perdue soit refaite ; qu'on rouvre cette porte aujourd'hui verrouillée et fermée, et dont les gonds ne fonctionnent plus. Les pétitionnaires demandent au Parlement qu'on remette en état, et rende praticable à la navigation cette grande route fluviale qu'on appelle la Loire, le grand fleuve, français par excellence, paré sur ses rives de verdoyantes forêts, de villes riches et peuplées, de châteaux historiques, de coteaux

aux vignobles opulents, de plaines fécondes, et destiné par la Providence. — Pour peu que les hommes veuillent y aider un peu, — à favoriser l'échange des riches produits de son double littoral contre d'autres produits, contre la fortune pour ses riverains, en voiturant vers l'Océan qui doit les exporter, les surabondantes richesses du sol Français.

La pétition présentée au Parlement est ainsi conçue :

« Les soussignés,

« Considérant l'énorme importance d'une voie navigable traversant un bassin aussi riche, aussi étendu et aussi peuplé que celui de la Loire, tant au point de vue de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, qu'au point de vue de la défense nationale :

« Considérant qu'il est indispensable d'avoir des moyens de transport économique et que les chemins de fer s'ils répondent aux exigences de rapidité et de régularité, ne satisfont pas suffisamment aux conditions de bon marché, de jour en jour plus nécessaires.

« Considérant, que le développement des voies navigables à l'étranger met la France dans un état d'infériorité aussi dangereux qu'indiscutable ;

« Emettant le vœu que le Gouvernement veuille bien, dans le plus bref délai, se préoccuper de faire établir le projet d'une voie navigable Nantes-Orléans et prolongement, répondant aux exigences actuelles des transports fluviaux et servant de trait d'union entre les voies navigables existant déjà dans le bassin de la Loire, tout en respectant dans la mesure du possible les droits acquis.

« Ils demandent en outre, qu'il soit procédé à l'étude de la combinaison financière permettant la prompte réalisation de ce travail. »

M. Roch, Rapporteur de la 28e Commission des Pétitions a déposé un rapport favorable, et aussi intéressant que documenté.

Examinant quelles sont les causes principales de l'abandon par le commerce et l'industrie, de la voie navigable de la Loire, M. Roch reconnaît que l'ouverture du chemin de fer d'Orléans y a contribué dans une certaine mesure, mais qu'il est dû surtout à l'ensablement du lit du fleuve.

Naturellement, la compagnie du chemin de fer d'Orléans, s'est efforcée, dès son début, de faire disparaître peu à peu la concur-

rence de la batellerie ; et elle est arrivée, en effet, à la disparition des grandes entreprises de transports par eau existant alors, soit en abaissant ses tarifs, quitte à les relever plus tard, — ce qu'elle n'a pas manqué de faire, — soit en achetant, à beaux deniers comptant la liquidations des Compagnies fluviales. M. Roch réconnaît, du reste, que d'autres entreprises auraient pu se créer et lutter, au plus grand profit du commerce, et par conséquent des consommateurs, si la navigation ne rencontrait dans l'état du grand fleuve de plus sérieuses difficultés que celles créées par la concurrence des chemins de fer.

Les fleuves — « ces routes qui marchent » selon une définition célèbre, — ont besoin d'être entretenues. Or, depuis 50 ans, la Loire a été complétement abandonnée à son régime capricieux et aux sables qui obstruent son lit.

Ces sables proviennent de son cours supérieur et surtout du cours supérieur de l'Allier. Ils sont amenés par les pluies qui dénudent les versants des montagnes inconsidérément déboisés, ou entraînés dans le fleuve par suite des érosions que produit le courant sur les berges sablonneuses, dépouillées de leur cuirasse de plantations, et sans protection contre l'action des eaux. Aussi chaque année de nouveaux apports viennent-ils former des dépôts dans tout le parcours de la Loire, diminuer sa profondeur et rendre la navigation impossible pendant la saison d'été.

Ce n'est pas seulement la Loire dans ses 825 kil. classés comme navigables qui est devenue ainsi impraticable pour la batellerie. Ce sont encore les 10 rivières, (dont 7 canalisées), qu'elle reçoit ; ce sont aussi les 8 canaux y aboutissant qui sont privés de débouchés et de communications les uns avec les autres, faute d'une artère qui les relie ; ce sont les 1800 kil. formant l'ensemble des voies navigables du Bassin, qui ne se raccordent pas au réseau des autres voies fluviales de la France, et, où la navigation réduite à des proportions dérisoires est presque frappée de stérilité.

L'industrie des transports est une des plus considérables de la société. Pour en mesurer l'importance, il suffit de considérer à quelle diversité de pays, souvent lointains, sont empruntés les objets qui concourent à la formation des moindres produits et quel long chemin ces produits ont souvent parcouru avant d'arriver à leur destination définitive. L'industrie des transports est primordiale, toutes les autres relèvent de celle-là, il n'en est pas qui puisse s'affranchir de cette commune dépendance. L'améliorer,

c'est réaliser une amélioration fondamentale qui profite à toutes les industries en même temps.

Dans cette riche vallée de la Loire dont le sol est d'une incomparable fertilité, dans cette région qu'on a justement appelée le Jardin de la France, la production agricole et industrielle s'est ralentie et limitée aux besoins locaux faute de moyens de transport à bon marché, pour faire venir les engrais, les matières premières, les charbons et aller chercher au loin des débouchés nouveaux. Les villes riveraines du fleuve dont la prospérité jusqu'au milieu du siècle actuel, n'avait fait que s'accroître, ont perdu toute activité commerciale.

Ce qui paralyse l'agriculture et l'industrie dans le bassin de la Loire est manifestement l'insuffisance des moyens de transports pour les marchandises lourdes et encombrantes et surtout, conséquence fatale du transport de fait attribué aux chemins de fer, le prix élevé des transports effectués par la voie ferrée.

Par chemin de fer, suivant le tarif normal, il faut payer environ 4 centimes par tonne et par kilom. et avec les tarifs les plus réduits il n'est pas possible de payer moins de 2 centimes 1/2.

Par l'emploi de la batellerie le prix des transports qui est d'environ 2 centimes, peut descendre, suivant les distances, à 1 centime la tonne par kilom et même au-dessous.

Ce simple rapprochement de chiffres suffit pour démontrer les immenses avantages qu'une voie navigable offre au pays qu'elle traverse. La remise en état de la navigabilité de la Loire serait certainement le signal d'une véritable renaissance et d'une complète transformation économique dans le bassin du grand fleuve.

En effet, le rôle de la *Loire navigable* ne se bornerait pas à rendre la vie et la prospérité à la partie de la France qu'elle traversera ; nous concevons pour elle une ambition encore plus grande. Elle peut, elle doit donner à la France le commerce de transit et d'entrepôt qui lui fait actuellement défaut et que les grands ports de Hambourg, d'Anvers, de Rotterdam ont presque entièrement monopolisé à leur profit.

Quelle est la cause de la grande supériorité de ces ports sur les nôtres au point de vue maritime et commercial ? C'est qu'ils sont en communication avec l'Europe centrale par des fleuves comme l'Elbe, le Rhin, la Meuse, l'Escaut, dans lesquels on a exécuté des travaux considérables pour la navigation et par un ensemble de canaux et de rivières admirablement aménagés et entretenus ; c'est

qu'ils peuvent ainsi faire pénétrer dans l'intérieur, à de grandes distances et à peu de frais, les produits exotiques et marchandises de toutes sortes que de nombreux navires longs-courriers ou caboteurs leur apportent. C'est qu'ils vont, en même temps, y chercher tous les produits indigènes destinés à l'exportation, y puiser tous les éléments d'un frêt de sortie abondant et constamment renouvelé; c'est enfin que par ce double mouvement d'importation et d'exportation ainsi canalisé et régularisé, ils concentrent le trafic de manière à créer ces grandes lignes de navigation maritime qui sont, pour leur marine et leur commerce une source de richesses et ouvrent à leur industrie les plus vastes débouchés.

La Loire rendue à la navigation offrirait à nos ports de l'Océan, à Nantes, à Saint-Nazaire, des avantages au moins égaux, sinon supérieurs. Par sa situation géographique, par sa direction, elle se présente comme la plus admirable voie de pénétration vers l'Europe centrale. Elle forme la route la plus directe et la plus courte pour les marchandises venant de l'Atlantique à destination d'une localité quelconque du bassin de la Loire ou du Rhône. Elle est aussi la voie la plus avantageuse pour les marchandises à destination de la Suisse, car Saint-Nazaire et Nantes sont à peu près à la même distance que Bâle, que Hambourg. Si Anvers et Rotterdam en sont plus rapprochés, l'accès de Saint-Nazaire et de Nantes est bien plus facile pour les navires venant d'Amérique qui, en y atterrissant abrègent d'une façon notable, la durée de leurs voyages, et évitent les difficultés et les inconvénients d'une navigation souvent périlleuse à travers la Manche et la mer du Nord. Le prix du frêt pour les navires venant d'Amérique, à destination des ports de la Loire, lersqu'ils sont assurés de trouver du frêt de sortie, est inférieur de 3 à 6 par tonne, au prix du frêt des navires à destination des ports de la Manche et de la mer du Nord. Or l'économie de 3 à 6 fr. réalisée sur le transport par mer équivaut aux frais de transport par la batellerie (à raison de 1 centime par kilomètre et par tonne), à une distance de 300 à 600 kilomètres. La supériorité appartiendrait ainsi aux ports français de l'Atlantique à partir du jour où la Loire deviendrait navigable.

Par suite de la création du canal maritime de la Basse-Loire, le port de Nantes a vu plus que doubler, en quelques années, le tonnage des navires qui le fréquentent. Avec une voie navigable telle que la Loire, lui assurant la communication avec l'Europe centrale, ne serait-il pas appelé à devenir un des premiers ports

d'entrepôt du monde. Ce n'est pas là une conception chimérique. Ce n'est pas le rêve d'esprits enthousiastes ou intéressés, enclins à prendre leurs désirs pour des réalités ! Non, c'est la conclusion d'un raisonnement basé sur l'étude des lois économiques et sur les résultats et les progrès constatés chez nos voisins et concurrents commerciaux.

En dehors de l'intérêt industriel et commercial, un intérêt militaire de premier ordre, un intérêt de défense nationale, s'attache à la Loire navigable. Supposons qu'une guerre éclate, soit avec l'Angleterre, soit avec l'Allemagne, que nos frontières soient fermées, nos ports bloqués ! Comment remplacer les sept ou huit millions de tonnes de charbon qui nous viennent d'Allemagne et de Belgique et les quatre à cinq millions de tonnes que nous fournissent l'Angleterre ?

Quand les chemins de fer, avec leur matériel roulant, auraient à pourvoir au transport des troupes et des approvisionnements et aux besoins formidables de la mobilisation, comment faire venir du Nord, de l'Est ou du Centre de la France, les 2.500.000 tonnes qui, chaque année, arrivent d'Angleterre dans les ports de l'Ouest, et qu'ils auront cessé de recevoir. Le manque de charbon ne causerait pas seulement le chômage des industries dans cette région et la misère des ouvriers, il entraînerait la fermeture de la manufacture d'armes de Chatellerault, des arsenaux de Brest, de Lorient, d'Indret, de Rochefort et des établissements métallurgiques de Nantes et de Saint-Nazaire qui travaillent pour la guerre, et la marine, la défense nationale serait gravement compromise.

Mais la Loire navigable pourrait parer à ce danger, en rendant facile le transport des charbons du Nord, de l'Est, et du Centre, et des fers, fontes, etc., provenant des fonderies de Bourges, de Nevers, et des usines de Guerigny et du Creusot, qui alimentent les arsenaux et les Etablissements métallurgiques de l'Ouest.

Au double point de vue économique et militaire, la mise en état de navigabilité de la Loire se présente donc comme un travail du plus grand intérêt national et se recommande par des considérations décisives.

Il nous faut cependant répondre d'avance à une préoccupation qui peut hanter l'esprit de milliers d'intéressés — Mais réaliser cette entreprise, nous dira-t-on, n'est-ce pas créer aux chemins de fer une concurrence redoutable, diminuer leur trafic et leurs re-

cettes, et compromettre les finances de l'Etat, en augmentant les charges de la garantie d'intérêt ?

Nous ne croyons pas qu'il y ait lieu de s'arrêter à cette préoccupation, qui résulte d'une fausse légende trop accréditée.

La prospérité des chemins de fer n'a pas de meilleure garantie que la richesse agricole et industrielle des pays qu'ils traversent. Tout ce qui contribue à l'accroissement de cette richesse vient favoriser leur trafic, sinon immédiatement, du moins dans l'avenir. Ils sont, il est vrai, exposés à perdre en partie le transport des marchandises encombrantes et lourdes. Mais ont-ils donc intérêt à conserver le monopole de transports, qu'ils ne peuvent faire qu'à des tarifs très réduits, c'est-à-dire à des conditions putôt onéreuses qne profitables pour eux ? En les abandonnant à la batellerie, les chemins de fer ne trouveraient-ils pas une large compensation dans l'augmentation de transports vraiment rémunérateurs qui serait la conséquence nécessaire du développement de la production industrielle et agricole. Donc, axiome indubitable, aux chemins de fer les transports rapides, aux voies navigables les transports lents. Aux premiers les voyageurs et les marchandises de prix ; aux seconds, les marchandises encombrantes et de valeur minime.

L'expérience a démontré que la batellerie, là même où elle fonctionne à côté des chemins de fer et probablement avec eux, loin de leur nuire, complète au contraire et heureusement leur œuvre, leur vient en aide et leur apporte un utile concours. Si la concurrence amène parfois des modifications plus ou moins profondes dans leur mode d'exploitation, presque toujours, il en résulte plus tard, pour eux, une augmentation de trafic et de recettes ; il se produit un accroissement simultané des transports par eau et des transports par voie ferrée.

A l'appui de notre assertion que les voies fluviales seront toujours l'instrument par excellence pour le transport des matières encombrantes et ne sauraient porter atteinte à la prospérité des chemins de fer, nous pouvons citer de nombreux exemples empruntés aux pays étrangers :

En Allemagne, avant l'exécution des travaux pour l'amélioration du cours du Mein, les transports sur cette rivière atteignaient le le chiffre d'environ 152.000 tonnes. Les chemins de fer longeant les rives de cette même rivière transportaient ensemble à peine 900.000 tonnes.

En 1889, deux ans après les améliorations apportées à la navi-

gabilité du Mein, les transports par eau arrivaient à près de 600.000 tonnes, et ceux des voies ferrées s'élevaient à 1.400.000 tonnes.

Sur le Rhin, même phénomène ! Après l'exécution des travaux pour la régularisation du cours du grand fleuve allemand, la batellerie passe, en quatre ans, de 2 millions de tonnes à 14 millions, tandis que les transports par chemins de fer dans le même temps, s'élèvent de 46 millions de tonnes à 59 millions.

Dans le port de Berlin, le mouvement de la navigation passe de 3.928.000 tonnes, en 1886, à 5.968.000 tonnes, en 1896. En même temps, le trafic des chemins de fer de la même région s'accroit dans des proportions considérables (de 1 à 14 suivant les renseignements officiels).

En Amérique, aux Etats-Unis, où de 1880 à 1890 on a dépensé 945 millions pour améliorer les voies navigables, la concurrence de la batellerie a amené un abaissement des tarifs du chemin de fer de plus des trois quarts. Le prix moyen des transports est tombé de 5 centimes au prix inimaginable en France de 1 centime et quart. Cependant, il résulte du rapport d'un éminent ingénieur M. North, que grâce à une augmentation de 200 o/o des recettes brutes déterminée par cet abaissement de tarifs, le bénéfice moyen des actionnaires n'a pas changé, quoique le capital *actions* et le capital *obligations* aient triplé.

M. Maurice Schwob a rappelé à ce sujet, les curieuses paroles que prononça, le 10 janvier 1886, à la Haute-Chambre prussienne, M. Maybach, ministre des chemins de fer, défendant énergiquement les projets de canaux de Dortmundfen et de l'Oder à la Sprée, c'est-à-dire à Berlin.

« Lorsque vous voyez le gouvernement et *le ministre des chemins de fer* à qui l'on a si souvent reproché d'être un adversaire des canaux, intervenir avec autant de résolution et de chaleur en faveur du projet, vous pouvez avoir la conviction que le réseau des chemins de fer n'aura pas à en souffrir, mais qu'au contraire, il y gagnera... Si nous voulions réduire les tarifs de chemins de fer au point de permettre encore l'exportation, à l'industrie, il nous faudrait faire un sacrifice pécuniaire auquel nous ne pouvons nous astreindre... Plutôt un pareil canal qu'une perte annuelle d'intérêts. Et en définitive, les autres parties du pays ont bien droit aussi à une réduction des prix de transports. »

On comprendra maintenant que, pour l'organisation des ports intérieurs immenses qui existent en Allemagne, tels que Francfort, Mannheim, Cologne, Dusseldorf, Magdebourg, Berlin, Breslau, etc., non seulement l'Etat et les municipalités interviennent, mais aussi les *Compagnies de chemins de fer* elles-mêmes !

Au surplus, sans sortir de France, ne voyons-nous pas que dans la région du Nord où les canaux sont nombreux et existent côte à côte avec les chemins de fer, le trafic de ces derniers n'a eu nullement à souffrir du voisinage des premiers. La compagnie du chemin de fer du Nord n'a jamais eu besoin de faire appel à la garantie des intérêts.

Tous ces enseignements sont incontestables. Ils démontrent que les canaux et les chemins de fer ne sont appelés, ni à se remplacer, ni à se faire une concurrence ruineuse, mais à se compléter et à se prêter un aide réciproque. Leur co-existence, au cont aire, est indispensable pour rapprocher le producteur du consommateur et activer la distribution des produits. Les uns et les autres, appropriés à des besoins différents, font partie intégrante de l'outillage économique du pays.

Nous sommes habitués à dire et à reconnaître, en effet, que trop souvent, les rapports parlementaires sont « des enterremens de 1re classe » on couvre de fleurs tel ou tel projet ; mais on l'enfouit dans un carton et on n'en parle plus, à moins qu'un mouvement d'opinion publique se manifeste convaincu, irrésistible et force le gouvernement à le mettre en œuvre pour donner satisfaction aux intérêts les plus immédiats des populations laborieuses et au bien de la patrie elle-même. C'est le cas de la patriotique entreprise de la navigabilité de la Loire. Elle s'impose aujourd'hui.

M. Roch, rapporteur de la 28e commission des pétitions, terminant son rapport si substantiel, si convaincu, après avoir comparé la situation économique de la France a celle des nations voisines, et établi la nécessité où elle se trouve de compléter son outillage économique conclut ainsi :

« En face d'une pareille situation, de nouveaux devoirs s'imposent à notre patriotisme.

« Après nos cruels désastres de 1870, nous n'avons reculé devant aucun sacrifice pour refaire notre armée, et mettre notre organisation militaire à la hauteur des exigences de la science moderne.

« Les efforts que nous avons faits pour constituer de toutes pièces

notre outillage militaire, nous devons les renouveler pour développer et compléter notre outillage économique.

CONCLUSION

« Votre commission, Messieurs, conclut au renvoi de la pétition à M. le Ministre des travaux publics, en l'invitant à faire poursuivre sans interruption les études commencées et à préparer dès à présent les voies et moyens pour l'établissement d'une voie navigable entre Nantes et Orléans. »

Espérons que ce ne sera pas là « un enterrement de 1re classe » comme on dit en style parlementaire. L'idée est lancée; il lui faut une suite effective, telle que l'exige une question semblable d'intérêt national.

Nantes est le centre du mouvement d'opinion si manifestement déclarée, c'est à Nantes que, vers la fin de 1893, a été créé un comité d'étude de la Loire navigable, et ensuite au commencement de 1895, une société d'initiative et de propagande sous la présidence de M. Lynier, avocat et président de la Société de géographie commerciale de Nantes. A l'instigation du Comité de Nantes, d'autres comités se sont formés successivement à Angers, Tours, Orléans, Blois, Saumur, Poitiers, Gien, Ancenis, et en dernier lieu à Laval, Châtellerault et Saint-Nazaire ; une campagne de conférences a été entreprise par MM. Lynier, Maurice Schwob le distingué directeur du *Phare de la Loire*, d'Estournelles et d'autres pour exposer les raisons de toutes sortes qui militent en faveur de la mise en état de navigabilité de la Loire. Nombre d'assemblées électives, conseils généraux, conseils municipaux, chambres de commerce sont intervenus à leur tour, ont émis des vœux et affirment non moins nettement leurs sentiments et leurs *desiderata*, en votant des subventions pour venir en aide à la Société de propagande.

La presse sans distinction de parti, unie par la pensée de servir un intérêt national a également prêté un puissant appui à l'œuvre de la Loire navigable. Particulièrement MM. de Kérohant du *Soleil*, Ernest Judet, l'éminent collaborateur du *Petit Journal*, Maurice Schwob à Nantes et tant d'autres ont consacré à la question des études aussi intéressantes que documentées.

(A suivre). E. WATBLED.

LES ILES IONIENNES[1]

pendant l'occupation française (1797-1799)

(*Suite*)

Le 14 décembre, les ennemis reprirent l'offensive; un corps nombreux d'Albanais et de Turcs s'avança jusque sur les glacis du fort Abraham; Chabot les attaqua avec succès jusqu'au moment où l'arrivée de renforts considérables leur rendirent courage. Il s'en fallut de peu que le fort ne fût enlevé. Mais si l'ennemi lui donnait souvent l'alerte, le général Chabot ne voulait pas demeurer en reste avec lui. Petit mais énergique, d'un caractère indomptable, il exigeait des autres l'extrême endurance dont il faisait preuve. « La seule façon honorable pour des Français de soutenir un siège, répétait-il, est de ne laisser à leurs adversaires aucun répit. » Et sans cesse il conduisait ses soldats à l'attaque. Deux jours après le combat du fort Abraham, il se portait avec deux cents hommes et un certain nombre de partisans, à la rencontre de l'ennemi qui semblait vouloir s'installer dans les Salines de Castrati. Cette fois il fut vainqueur et prit même un drapeau.

Ces escarmouches perpétuelles décimaient et épuisaient la garnison, si elles en entretenaient l'ardeur guerrière. Les morts étaient nombreux; plus de quatre cents malades se trouvaient dans les hôpitaux « à cause du mauvais air qui régne à Corfou »; sans cesse au bivouac, au corps-de-garde ou au feu, les hommes valides ne prenaient plus aucun repos et l'on était contraint, à chaque sortie, de dégarnir la place. Et plus le service devenait dur, plus l'alimentation devenait insuffisante! Durant les premiers

(1) Voir la *Nouvelle Revue* des 1er et 15 juin, 1er juillet 1898.

temps, on avait pu établir des fours dans la ville et cuire du pain, mais le blé manqua bientôt et l'on dut se contenter de mauvais biscuit. Les chevaux, les mulets, les ânes avaient été mangés, du moins ceux qui n'étaient pas indispensables à l'artillerie. Les légumes secs allaient faire défaut. Vers le milieu de janvier, on fut obligé de nourrir les malades et les blessés exclusivement de bouillon fait avec les rares poissons que l'on pouvait prendre dans la rade. Les soldats devaient se contenter des herbes sauvages et des plantes aromatiques qu'ils arrachaient sur les remparts. Un dindon valait cinquante francs, un poulet valait vingt francs ; un pigeon, douze ; un chat, six ; une souris, trois. La garnison qui se trouvait dans l'île de la Paix, située au milieu de la rade (1), était mieux partagée, car on y rencontrait des rats à foison et, de plus, c'étaient d'excellents rats, qui se nourrissant exclusivement de racines d'olivier et d'aromates avaient le goût de lapins de garenne. Ceux qui étaient apportés en ville se vendaient fort cher.

Ces privations avaient naturellement aigri la population ; elle ne cachait plus guère ses sympathies pour les assiégeants ; les généraux ennemis étaient instruits de tout ce qui se préparait dans la ville ; deux fois *le Généreux* dut remettre son départ pour Ancône, où il allait chercher des secours, parce qu'au moment où il appareillait, une fusée avait été lancée. Les visites domiciliaires recommencèrent, des arrestations même furent faites.

La ville avait pris un aspect morne, sinistre, toutes les boutiques restaient closes ; les habitants se tenaient renfermés dans leurs maisons à cause des bombes ; on avait interdit de sonner les cloches, de crainte que les Corfiotes ne s'en servissent comme de signaux ; les cérémonies religieuses, naguère si gaies, étaient lugubres ; on enterrait les morts en hâte, à la dérobée. Pâles, décharnés, exténués par la faim, exaspérés par la durée inattendue du siège, les habitants accusaient de leurs malheurs celui qui y avait été le plus étranger, le malheureux Widmann, qu'on taxait d'imprévoyance et même de trahison. Il dut, dès que le siège eut pris fin, écrire un « Discours apologétique » pour réfuter les calomnies dont il était l'objet et, peu après, il mourut de douleur (2). La fièvre obsidionale semblait s'être emparée des

(1) Les Français avaient donné ce nom à l'îlot de Vido.

(2) Comeyras était mort à Ancône de chagrin de sa révocation et Gentili n'avait pu regagner vivant son île natale.

assiégés. Sur le dire d'un vieillard que le capitaine Mafran avait ramené dans une des sorties qu'il se plaisait à faire de son chef et qui jetait la terreur parmi les Albanais, on s'imagina que les paysans, indignés de l'abandon où l'amiral russe avait laissé leurs compatriotes de Castrati, étaient sur le point de changer de parti.

Le Comité de Salut public leur adressa, en conséquence, une proclamation dans laquelle, tout en reconnaissant qu'il avait dû parfois user de rigueur envers eux, il leur rappelait que la justice avait été établie, l'égalité imposée, la liberté introduite dans l'île, grâce au gouvernement républicain, et promettait l'oubli aux insurgés, s'ils déposaient les armes sous quinze jours (21 décembre). Pas un insulaire ne quitta les lignes ennemies. Au contraire, le 25 janvier, une barque du *Généreux*, qui était allée faire de l'eau à quelque distance de la ville fut attaquée par une bande de Grecs et eut plusieurs hommes tués.

Afin de réagir contre le malaise qui devenait plus grand après chaque nouvelle déception, Chabot résolut d'égayer la garnison ainsi que la population par des représentations théâtrales. Deux fois par semaine, le théâtre dut ouvrir ses portes gratis. « Ces amusements, dit Bellaire, loin d'être incompatibles avec notre service, produisirent les plus heureux effets sur le moral des soldats, et même sur celui des Grecs; il était assez plaisant pour les premiers, après s'être battus, ou avoir travaillé tout le jour, et, pour les autres, après avoir passé une partie de la journée à dormir pour faire taire la faim, de se réunir en spectacle pour rire des scènes bouffonnes d'un opéra ou d'un ballet italien. »

Le jour de la Noël grecque, on crut qu'on allait enfin recevoir des nouvelles de l'extérieur... Un brick parut au sud; les guetteurs le reconnurent pour un navire français, bien qu'il eût arboré le pavillon turc. Ce fut grâce à ce stratagême et au sirocco qui soufflait, que le navire put s'approcher rapidement assez près de la ville sans être inquiété; mais soudain le vent tomba, le brick resta immobile, et les ennemis, l'examinant plus attentivement, découvrirent leur erreur. Une violente canonnade fut dirigée alors contre lui, et il aurait couru grand risque d'être coulé, si *le Généreux* ne s'était porté à son secours. En même temps, les batteries de l'île de la Paix ouvraient le feu, et la lutte semblait devoir se généraliser, quand la nuit survint. On se canonna encore quelque temps au hasard, mais sans grand résultat. L'anxiété était grande parmi les

Français, car on n'avait pu communiquer avec le brick. Enfin, grâce à une risée, le *Rivoli*, c'était le nom du brick, put entrer dans le port, sur les huit heures du soir. Il venait d'Egypte! Bonaparte, qui l'avait fait partir (11 décembre 1798), se trouvait aussi court de nouvelles qu'on l'était à Corfou. Ignorant même que Zante fût tombée aux mains des ennemis, il écrivait au commissaire du gouvernement dans cette île : « Faites-moi passer toutes les gazettes françaises, italiennes ou allemandes que vous auriez depuis le mois de messidor, ainsi que les nouvelles que vous pourriez avoir de France et d'Italie. Envoyez-moi ici un Français intelligent qui puisse me donner, de vive voix, toutes les petites nouvelles que vous pourriez avoir oubliées. » Quand le brick était arrivé en rade de Zante, il avait vu flotter l'étendard russe sur la citadelle, et c'est pourquoi son commandant s'était dirigé sur Corfou.

Le trésor était vide : il n'y avait plus en caisse que cent vingt mille francs ; Dubois eut recours le 2 janvier à un nouvel « emprunt de rigueur », qui souleva une tempête de réclamations. Depuis longtemps d'ailleurs les exactions des officiers d'administration excitaient le mécontentement général ; il n'était pas de jour où ils ne fissent une descente pour s'emparer, au nom de l'intérêt de la défense, d'ustensiles de toute sorte : de draps, de meubles, d'argenterie, qu'ils revendaient ensuite aux marchands juifs.

Pour faire cesser cette agitation, le Comité de Salut public publia, le 4 janvier, un arrêté enjoignant à tous les ex-nobles et à tous ceux qui avaient été au service du gouvernement vénitien de s'éloigner de la ville sur l'heure.

On commença vers cette époque à échanger les prisonniers, homme pour homme, grade pour grade (7 janvier). Les Russes ne montraient que peu d'empressement à retourner dans leurs rangs ; comme les Français s'en étonnaient, ils leur apprirent que leurs lois militaires, punissaient de mort, tout soldat qui s'était rendu sans avoir été blessé. On dut, pour les rassurer, leur donner des certificats attestant qu'ils n'avaient mis bas les armes qu'à la dernière extrémité.

Les prisonniers français racontèrent que l'on manquait sur la flotte de vivres et d'argent et que les renforts attendus impatiemment de la mer Noire n'étaient pas encore arrivés, mais, en même temps, ils rapportèrent des gazettes contenant les plus lamentables nouvelles touchant les armées d'Italie et du Rhin. Elles ébranlèrent sensiblement le moral des troupes. Le général

Chabot pensa le relever en solennisant avec toute la pompe possible, l'anniversaire de l'exécution du roi Louis XVI. Dès l'aube, les canons de la forteresse et des forts tirèrent une salve, l'escadille y répondit et arbora le grand pavois; tous les soldats disponibles, la garde civique, les gendarmes Corcyréens, furent rangés sur l'esplanade, autour de l'autel de la Patrie. Le général Chabot, suivi de son état-major, en fit trois fois le tour, puis il y monta, et l'on célébra par des chants et des hymnes patriotiques, les charmes de la liberté et la douceur de mourir pour elle; le commissaire général Dubois fit un discours « analogue à la circonstance » (1) et Chabot, oubliant tout à fait qu'il avait été baron, rappela que ce jour « avait vu tomber une tyrannie de quatorze siècles sous laquelle la France gémissait, énervée et rabaissée, et ouvert l'ère des triomphes dont la République avait étonné le monde. » Il termina son allocution patriotique en encourageant les soldats à soutenir bravement un siège, dont ils pourraient plus tard raconter les glorieuses péripéties à leurs camarades d'Egypte.

A peine la cérémonie avait-elle pris fin et la foule s'était-elle dissipée, qu'une grêle de boulets tomba sur l'esplanade. La surveillance, que le comité de salut public exerçait sur les patriotes corfiotes, était donc assez justifiée si elle n'avait aucune efficacité, toute la population étant de connivence avec l'ennemi. Les mesures de rigueur redoublèrent. La famille Bulgari tout entière dut quitter la ville, la moindre démarche, la parole la plus futile devint suspecte. Les prisons regorgeaient, la terreur régnait. Les Corfiotes, consternés et tremblants, souhaitaient avec ardeur de voir finir le siège, d'autant qu'on voulait maintenant les forcer à faire le service des postes intérieurs. Ils s'en tiraient le plus souvent, il est vrai, en payant des amendes aux officiers qui les gardaient pour eux.

Les Français n'étaient pas moins anxieux. Ils croyaient que la mère-patrie avait oublié sa lointaine possession de l'Adriatique, et ne se doutaient guère que les secours, si longtemps attendus, venaient de paraître en vue de l'île. Trois frégates qu'accompagnaient plusieurs bateaux de transport portant trois mille soldats et des vivres en abondance, étaient partis du port d'Ancône dans les premiers jours de janvier, après bien des retardements causés

(1) Rapport de Chabot.

par l'état lamentable où se trouvait alors l'armée d'Italie. Un officier français, envoyé par Chabot, errait depuis quelque temps sur la côte afin d'entrer en communication avec les troupes de renfort, quand elles arriveraient. Mais des paysans le trahirent, il fut arrêté et conduit au camp turc, de façon que, lorsque l'amiral français arriva en vue de l'île, il ne trouva personne pour lui dire où il devait aborder et ce qu'il devait faire. Déconcerté, inquiet, d'autant qu'il savait qu'une escadre ennemie croisait autour de l'île, il se fit conseiller par ses officiers de renoncer au but de l'expédition, et après un mois de navigation assez dure, les navires français rentrèrent au port, sans avoir même vu une voile ennemie.

Chabot, qui ignorait cette tentative, et qui sentait bien qu'il ne pourrait tenir encore longtemps, se décida à expédier le *Généreux* à Ancône pour hâter l'envoi des renforts.

Le 5 février, par une soirée de brume et de pluie, Le Joysle mit à la voile ; une pinque et le Rivoli le précédaient. Il s'agissait de traverser, sans être aperçu, toute la flotte ennemie. Déjà le *Généreux* avait dépassé les cinq lourds vaisseaux qui gardaient de plus près la rade, quand une fusée partit de la ville, suivie peu après d'une autre. Trois frégates essayent aussitôt de lui barrer le passage ; l'une d'elles est désemparée ; le *Généreux* pousse droit dans le chenal ; il lui faut affronter les batteries établies de chaque côté du goulet à Casopo et à Xamili, il leur rend coup pour coup, démonte leurs pièces, et gagne la haute mer. Une partie de la flotte se met à sa poursuite.

Deux jours après, les navires ennemis revenaient sans avoir pu le capturer ; une frégate russe, et plusieurs bateaux turcs avaient été mis hors de combat (1).

Ouchakow, maintenant qu'il sentait l'issue imminente, engageait plus souvent ses soldats, et la lutte devenait plus âpre. « L'infanterie russe, dit Bellaire est l'une des meilleures de l'Europe ; le soldat russe, soit par l'effet de la superstition, soit par obéissance aux ordres de son souverain, ne craint pas la mort ; on le voit souvent se faire tuer plutôt que de se rendre mais il n'a qu'une bravoure stupide, il est incapable de rien faire sans le

(1) Arrivé à Ancône, Le Joysle hâta l'organisation d'une nouvelle expédition de secours ; elle partit alors que Corfou avait déjà succombé. Le Joysle en reçut la nouvelle en chemin ; voulant néanmoins utiliser ses troupes, il se dirigea vers Brindisi qu'il prit, mais il périt dans l'attaque.

commandement exprès de ses officiers. » Et Bellaire ajoute non sans une pointe de raillerie : « Il est tellement superstitieux, que, lorsque les vivres manquent, le général ordonne un ou plusieurs jours de jeûne en l'honneur d'un saint ou d'une sainte quelconque, et nul ne songe à se plaindre. » Les Albanais, de plus en plus nombreux, car les pachas de Delvino, de Vallona et de la Haute-Albanie, avaient fini, après bien des hésitations, par envoyer leurs contingents, combattaient eux aussi avec acharnement, car ils se croyaient tout près du jour du pillage. Sautant sans cesse d'un buisson à un autre, tirant quand ils se sentaient à l'abri, puis s'élançant avec de grands cris, leur tactique déconcertait d'abord leurs adversaires, mais ils luttaient sans ordre et sans méthode et leurs chefs, absolument ignorants de l'art de la guerre, ne savaient point tirer parti des avantages qu'ils remportaient. Après quatre mois de siège, la place n'était pas seulement entamée.

Dans les derniers jours de janvier (le 29), les assiégeants firent de grands préparatifs pour venir enfin à bout de la résistance opiniâtre de Chabot. La batterie du mont Olivette, qui criblait la ville de projectiles, fut renforcée ; une batterie fut installée sur les hauteurs de Saint Pantaléon ; on commença des épaulements sur celles plus voisines de Castrati ; c'eût été un grave danger de laisser s'achever ce travail, car, de là, on commandait le côté faible de la ville et le fort Saint-Sauveur, dont les ennemis avaient essayé si souvent de s'emparer. Le 10 février, Chabot ordonna une attaque générale contre ces positions ; six cents hommes, presque toute la garnison disponible, et trois bouches à feu furent dirigées de ce côté. Les Albanais s'étaient engagés envers les Russes à défendre eux-mêmes cette fois leurs pièces ; retranchés dans les maisons du village, profitant de tous les avantages que leur offrait un terrain qu'ils connaissaient, forts de leur nombre, ils opposèrent aux Français la résistance la plus acharnée. Une attaque tournante ne réussit pas. Chabot, voyant que la lutte se prolongeait, vint se mettre à la tête de ses troupes ; les ennemis durent se replier jusque sur les hauteurs de Saint Pantaléon devant lequel avait dernièrement échoué une autre attaque. Durant une heure, la victoire resta indécise ; les officiers russes avaient fait creuser des fossés et établir des chevaux de frise en avant des batteries, et tous les efforts des Français échouèrent devant cet obstacle. Tout à coup, sur toute la ligne, les Albanais sortirent de leurs retranchements en poussant, suivant leur coutume, d'horribles

clameurs; les soldats de Chabot reculèrent, et il dut faire sonner la retraite. Telle était l'ardeur des Albanais, qu'ils faillirent entrer avec les Français dans la ville. Il y eût, dans cette affaire, six hommes tués et trente blessés, dit Vlassopulo.

Durant plusieurs jours, les Albanais se ruèrent obstinément sur les glacis du fort Saint-Sauveur qui devenait de plus en plus leur unique objectif, tandis que les Russes, de la presqu'île de Saint Pantaléon qu'ils occupaient maintenant, criblaient la ville d'obus.

Le 21 février, un évènement survint qui changea la face des choses (1). Vers trois heures de l'après-midi, on vit paraître un brick anglais, portant un pavillon carré à son grand mât, d'où l'on conclut qu'un commandant de haut grade le montait ; il salua la flotte combinée de onze coups. Le vent était faible, et le courant violent, de telle sorte que le brick fut emporté rapidement vers l'île de la Paix. Les batteries qui s'y trouvaient ouvrirent aussitôt contre lui le feu le plus violent; on s'aperçut alors que les canonniers ne s'improvisent pas; les grenadiers qu'on avait chargés, faute de mieux, de faire le service des pièces, tiraient au hasard, et ne firent aucun mal au navire ennemi.

Le Leandre sortit du port pour chercher à le capturer; ç'eût été une belle prise, mais à cause de son équipage improvisé (on se souvient qu'il avait été pris sur les Anglais) et de sa mâture défectueuse, il ne put rien faire.

Trois frégates turques vinrent protéger le nouveau venu, et huit galères le remorquèrent. Il fut bientôt hors de danger. L'officier qui le montait, le commodore anglais Stuart, avait été envoyé de Sicile par son gouvernement, pour s'informer des causes de la lenteur du siège et en hâter le dénouement. C'était un homme énergique, fait aux choses de la guerre, au coup d'œil prompt et sûr. Il reconnut tout de suite que la clef de la place était cet îlot de la Paix, qui avait failli de si peu lui devenir fatal, et dont il s'était trouvé à même d'apprécier par expérience les faibles moyens de défense (2).

Malgré tous leurs efforts, les assiégés n'avaient pu, en effet, s'établir solidement dans ce poste qui, situé à quelques centaines de mètres seulement de la ville, commandait à la fois les deux citadelles et le port. On avait bien placé des canons sur les promontoires dominant les anses qui auraient pu servir à un débar-

(1) *Vlassopulo.* Chabot dit le 19.

(2) Ce fut lui sans doute que les Français rencontrèrent dans la Basilicate en 1806. Il y eut un général de ce nom avec lequel il ne faut pas le confondre.

quement ; une batterie venait d'être installée en face de la rade, et, en certains endroits, il avait été fait des travaux de fortifications et des abattis d'arbres, mais les matériaux, le matériel, et surtout les hommes manquèrent pour mener à bien ces ouvrages ; en outre, la majeure partie des pièces employées provenaient des anciens vaisseaux de guerre vénitiens, et étaient montées sur des affûts si bas que la manœuvre en était, à terre, extrêmement difficile et que les merlons ne pouvaient avoir la hauteur suffisante.

Leur nombre, d'ailleurs, ne dépassait pas quarante. La garnison se composait de quatre cent-cinquante hommes que commandait le général Piveron (1). Quelques demi-galères, et la bombarde la Frimaire, embossées dans le port, formaient une batterie flottante.

Le temps était calme, et la flotte ne pouvant, par suite, manœuvrer, les amiraux ennemis durent se contenter, les jours suivants, d'attaquer de loin la citadelle. La flotte et les batteries du mont Olivette la bombardèrent, durant toute la journée du 24 février ; les rochers sur lesquels elle est bâtie, volaient en éclats, les constructions intérieures croulaient ; de toutes parts, les canons français répondirent à l'attaque ; les assiégeants tirèrent plus de quatre cents coups ; les assiégés, mille.

Le lendemain, l'ennemi démasqua une batterie de vingt grosses pièces, dont plusieurs mortiers, qui ouvrit un feu violent. Une autre batterie fut installée sur le mont Olivette ; une pluie de projectiles tomba sur la ville et les forts. « De ce moment, dit Chabot, la place se trouva assiégée *dans les formes.* »

La population était dans les transes ; l'exaspération, à son comble. Afin d'éviter un mouvement séditieux, le Comité de Salut public, revenant sur ses décisions antérieures, autorisa ceux qui voudraient sortir, à quitter la ville avec tous leurs effets, à condition de n'y rentrer qu'après la fin des hostilités. « Les plus ardents patriotes, n'eurent pas honte, dit Vlassopulo dans un bel élan d'enthousiasme, de sauver leur vie en sacrifiant leur honneur. »

Ce même jour, (28 février) une barque entra dans le port, échappant à la poursuite des vaisseaux ennemis. Elle apportait des vivres qui furent vendus à haut prix, et surtout des nouvelles d'importance pour le gouverneur ; la lettre qui les contenait avait

(1) L'officier de génie Morion, qui avait dirigé les travaux, fut arrêté sur sa demande.

été placée entre deux pierres soigneusement ficelées que le patron de la barque devait jeter à la mer, s'il se voyait serré de trop près. On avertissait Chabot que tout se préparait dans la flotte russo-turque pour une attaque décisive contre l'île de la Paix. L'absence de vent l'avait seule retardée jusqu'alors, lui disait-on. La garnison campa sur les remparts.

Le surlendemain 1er mars, en effet, la brise ayant fraîchie, la flotte entière se mit en mouvement, à l'aube, sur un signal donné par le vaisseau amiral russe ; vingt-deux navires sans compter quelques bateaux légers, s'approchèrent de l'île de la Paix et un feu terrible commença ; huit cents bouches à feu envoyaient une grêle de boulets, de bombes et de mitraille sur ses défenseurs. Leur situation était terrible.

Le sol était partout labouré par les projectiles ennemis, les branches d'arbres, en volant en éclats, causaient autant de mal que des obus ; et il n'y avait pas dans toute l'île un seul réduit où l'on pût trouver un abri et il n'y avait pas moyen de riposter. Dès qu'ils s'approchaient de leurs pièces, les artilleurs, mal protégés derrière leurs parapets, étaient tous fauchés, et la fumée de la poudre que le vent rabattait sur eux, les empêchait d'ajuster leurs coups. Le fracas était infernal ; le sol en tremblait jusque sur l'esplanade, où toute la population s'était assemblée. L'auteur de la relation du siège, que nous avons si souvent citée, avoue que, quoiqu'un peu géomètre, il n'aurait pu, comme Archimède à Syracuse, ne pas s'apercevoir qu'on donnait l'assaut. C'est qu'aussi, la guerre faisait, de son temps, un peu plus de bruit que jadis.

Après avoir fait héroïquement leur devoir, les canonniers durent abandonner leurs pièces dont la plupart étaient démontées. Alors, une nuée de barques qu'on avait tenues prêtes, amenèrent dans l'île de tous les côtés à la fois quinze cents Russes, et plus de deux mille cinq cents Turcs et Albanais. En vain le général Chabot envoya-t-il des renforts et le général Piveron chercha-t-il à réunir ce qui lui restait d'hommes pour prolonger la résistance, c'en était fait de la position ; des bandes de soldats ennemis parcouraient l'île en tous sens ; les Français, éparpillés, se défendaient isolément, ou par petits groupes, cherchant à gagner les éminences ou le bord de la mer. Plus de la moitié avaient déjà succombé; la lutte se transformait en massacre. Quand les soldats albanais ou turcs rencontraient des fuyards, ils ne leur faisaient pas de quartier, car Cadir-Bey avait promis une haute récompense pour

chaque tête d'ennemi qu'on lui apporterait. Les Russes se firent les protecteurs de leurs adversaires vaincus ; leurs chefs les formèrent en bataillon carré, et tous les Français qui purent parvenir jusqu'à eux furent sauvés. Un major délivra un lieutenant français qu'une troupe d'Albanais avait dépouillé et obligeait, avant de le tuer lui-même, à porter les têtes de ses hommes massacrés devant lui ; un autre acheta la vie de plusieurs captifs ; ayant donné tout son argent, il finit par offrir aussi sa montre.

L'état-major français, était tellement persuadé que la position serait imprenable, qu'il n'avait pas même songé à préparer des barques pour assurer la retraite. Cinquante hommes seulement sur sept cents purent s'échapper. *Le Leandre* et *la Brume* durent s'échouer. Il était onze heures du matin.

En même temps que la flotte attaquait l'île de la Paix, les troupes débarquées se portaient contre les remparts et les redoutes. L'assaut en fut impétueux. Les forts Saint-Roch et Abraham eurent à supporter le premier choc ; ils ne purent être enlevés ; alors, l'effort des assaillants se tourna vers le fort Saint-Sauveur, dont la garnison, éprouvée par de fréquents assauts, semblait ébranlée. De fait, les Albanais franchirent sans peine les glacis, envahirent les fossés et se préparaient à tenter l'escalade malgré le feu violent que dirigeaient sur eux les assiégés, quand un renfort de soixante hommes leur permit de reprendre l'offensive. Les assaillants furent culbutés, mais leur nombre augmentait toujours. La veille, l'amiral russe avait exhorté les paysans au nom de Saint-Spiridion, à se joindre aux alliés, et à leur prêter leur concours, si ce n'est en combattant au premier rang, du moins en portant des sacs de terre et des fascines. Mais les paysans, voyant que les Français avaient le dessous, sentirent croître leur audace ; ils se joignirent aux troupes Albanaises, et firent le coup de feu avec elles. Chaque fois que les canonniers se montraient au-dessus des remparts pour recharger leurs pièces, des centaines de balles sifflaient à leurs oreilles. Leur tir se ralentit. Des grenadiers russes arrivèrent alors, venant des autres points où l'attaque avait échoué ; ils apportaient des échelles et la muraille fut une seconde fois sur le point d'être escaladée ; une seconde fois, les Français chassèrent les assaillants à coups de fusil, et même à coups de pierres, ils ne purent toutefois les déloger de la deuxième enceinte. La nuit mit enfin un terme au combat.

La garnison diminuée et exténuée, n'aurait pu soutenir de nou-

veau une pareille épreuve le lendemain. A neuf heures du soir, le général Chabot fit évacuer le fort, abattre les créneaux et enclouer les canons.

L'île de la Paix occupée, un des forts perdu, la ville était à la discrétion de l'ennemi. Chabot n'ignorait pas que les amiraux, incités par le commodore, avaient résolu d'emporter la place coûte que coûte le lendemain. Déjà les ennemis qui avaient occupé le fort Saint-Sauveur tiraient sur la ville. Chabot fit demander une suspension d'armes de quarante-huit heures, qu'on lui accorda (1); toutefois, devant le conseil de défense assemblé par son ordre, il proposa de combattre à outrance; Carbon, l'un de ses officiers d'État-major, n'était pas moins ardent et voulait qu'on se retirât dans la vieille forteresse après avoir brûlé la ville, afin que les ennemis ne pussent s'y établir. On leur représenta que les batteries installées dans l'île de la Paix sur un front de deux cents toises ne permettraient pas de prolonger la résistance plus de quarante-huit heures. Le parti de la sagesse l'emporta. Dubois se chargea de justifier la reddition auprès du Directoire (2) et quatre officiers furent désignés pour traiter avec les amiraux ennemis. Ils revinrent le soir même (3 mars) en compagnie de plusieurs officiers supérieurs russes et du général Piveron, fait prisonnier à l'île de la Paix et libre sur parole. L'amiral turc avait fait quelques difficultés pour accorder une capitulation, car il souhaitait la gloire d'emporter de vive force une place réputée imprenable, et aurait voulu, en outre, donner à ses soldats, et surtout aux Albanais, le dédommagement d'un pillage, après leurs longues fatigues.

Ensuite, l'article relatif au rapatriement de la garnison avait soulevé des difficultés, car les ennemis, à en juger par la résistance que leur avaient opposée les troupes françaises, les croyaient beaucoup plus nombreuses qu'elles ne l'étaient réellement et redoutaient les frais de transport. Leur surprise fut grande quand on leur apprit qu'il n'y avait plus dans Corfou qu'un millier à peine d'hommes valides (3).

Le lendemain, le texte de la capitulation imprimé, comme de coutume, en Italien et en Grec, était affiché dans la ville. Il y était

(1) Chabot prétend que les ouvertures furent faites par l'amiral russe.

(2) C'est ce qu'il fit dans le rapport déjà cité. (Archives A. F. III, 89).

(3) Sources diverses ; Bellaire dit huit cents ; Chabot six cents. Cinq cents hommes avaient été tués à l'ennemi ou étaient morts de maladie.

stipulé que les Français remettraient aux commissaires de la flotte combinée, l'artillerie, les munitions, les vivres et tout le matériel qui se trouvaient dans la place ; que la garnison aurait les honneurs de la guerre et resterait logée dans la citadelle jusqu'au jour où elle s'embarquerait pour Toulon, sur des vaisseaux fournis par les puissances alliées ; qu'elle ne servirait pas pendant dix-huit mois, soit contre l'Empereur de Russie, soit contre le Grand Seigneur ou leurs alliés ; qu'une amnistie entière serait accordée à tous les Corfiotes qui s'étaient compromis en faveur de la République Française et avaient exercé des charges depuis le commencement de l'occupation, que les malades seraient traités « à l'instar des malades turcs ou russes. » C'était tout ce qu'on pouvait demander, mais c'était peu car il n'y avait que deux médecins dans l'armée turque ; encore étaient-ce des nègres qui tenaient plus du charlatan que du docteur, et l'armée russe n'était guère mieux fournie !

Ainsi, après vingt mois de possession, les Français devaient abandonner l'île de Corfou où ils avaient causé plus de bouleversements, apporté plus d'idées, remué plus profondément les esprits, éveillé plus de haines et conquis plus de sympathies que les Vénitiens en cinq cents ans.

Le 5 mars au matin, l'escadre combinée mit à la voile et vint mouiller entre l'île de la Paix et la ville ; les Russes prirent position en face de la citadelle, les Turcs en face du fort neuf et de la porte Spilea. Les navires français furent saisis. Ouchakow s'adjugea la frégate anglaise *Le Léandre* et les autres bâtiments de la division ainsi que l'Expédition qui, par un malheureux hasard, était arrivée la nuit précédente d'Ancône pour annoncer l'envoi imminent de secours. Les Turcs n'eurent en partage que *La Brume*, mauvaise voilière dont on ne pouvait plus se servir.

A dix heures du matin, les avant-postes et la garnison du fort Abraham et de la redoute Saint-Roch furent relevés par les troupes turco-albanaises, tandis que la citadelle et les autres points étaient occupés par les Russes.

A onze heures, trois forts bataillons russes faisaient solennellement leur entrée dans la ville par la porte Saint-Nicolas ; à toutes les fenêtres flottaient des drapeaux moscovites, les cloches, si longtemps silencieuses, sonnaient le carillon, les habitants faisaient retentir à l'envi les cris de « Vive Paul Ier, Vive les Russes ! » Peu

après l'amiral russe débarqua au port; le grand proto-papa vint à sa rencontre, suivi de tout son clergé et d'une quantité de nobles corfiotes; Ouchakow, après avoir échangé avec lui quelques paroles de congratulation, se dirigea, l'ayant à sa droite, vers l'église de Saint-Spiridion, afin d'y rendre des actions de grâces au puissant protecteur de l'île qui venait, une fois de plus, de la délivrer miraculeusement de ses ennemis.

La garnison prisonnière attendait sur l'esplanade. Les Russes y arrivèrent vers midi et se rangèrent en bataille; alors les restes des bataillons français défilèrent devant eux, au son du tambour, enseignes déployées et traînant leurs canons de bataille; ils firent le tour de l'autel de la Patrie qui subsistait encore et jetèrent au pied leurs armes, puis on les conduisit à la citadelle.

Le commandant des troupes ottomanes, Cadir-Bey, vint, dans le courant de l'après midi, rendre visite au général Chabot; il était entouré d'une pompe toute asiatique; des beys, des agas, des raïs, des chiaux, des bouyoukbachis l'escortaient et il était précédé de deux esclaves nègres très richement vêtus. Son affabilité fut grande envers ses adversaires de la veille, il promit que les Français « seraient traités avec autant d'égards que s'ils étaient encore les maîtres de la ville » et accepta le café et les fruits confits qu'on lui offrit. A partir de ce moment, il s'établit entre les chefs des armées ennemies un commerce de visites et un échange de procédés courtois. Les officiers français allèrent, en compagnie de la commission de gouvernement, saluer l'amiral Ouchakow à bord de son vaisseau *Le Saint-Paul.* « Lorsque nous arrivâmes sur ce navire, dit Bellaire, la musique russe exécuta des morceaux d'harmonie et un piquet de grenadiers présenta les armes, pendant que le tambour battait aux champs. L'amiral russe nous reçut dans la salle du conseil et nous combla de politesses. » Le soir il dina chez le général Chabot.

Un lieutenant français du nom de Tissot (1) étant mort, les Russes voulurent se joindre à ses compagnons d'armes pour lui rendre les derniers devoirs et l'on assista à ce spectacle curieux des grenadiers d'Ouchakow marchant au son des airs patriotiques qui avaient si souvent naguère animé contre eux les Français au combat.

Vers la fin du mois seulement, la garnison, embarquée sur onze

(1) Le héros de Prévéza était captif à Constantinople.

navires marchands, quitta Corfou où déjà l'ordre de choses ancien avait été rétabli à peu de choses près. Une corvette russe escorta le convoi jusqu'à Toulon ; cependant, un des transports s'étant écarté, fut capturé par un pirate barbaresque et tous les soldats qui se trouvaient à son bord eurent à subir, à Alger, un dur esclavage qui ne prit fin que lorsque Bonaparte, devenu premier Consul, eut obtenu du Dey leur libération.

Les trois généraux français Chabot, Piveron et Verrières eurent l'autorisation de se rendre à Ancône sur un Brick.

Dubois gagna directement Toulon.

E. RODOCANACHI.

Principales sources auxquelles il a été puisé, en dehors de celles déjà citées :

Archives du ministère des Affaires Etrangères et du ministère de la Guerre; — Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire,* Paris, 1833 ; — Beauchamps, *Vie d'Ali-Pacha, vizir de Janina,* Paris, 1822 ; — Bellaire, *Précis des opérations générales de la division française du Levant,* Paris, 1805 ; — Botta, *Storia d'Italia*, Paris, 1824 ; — Grasset Saint-Sauveur, *Voyage historique, littéraire et politique dans les îles ci-devant vénitiennes*, Paris, an viii ; — Lunzi, *Etat politique des sept îles Ioniennes sous la domination vénitienne*, Athènes, 1856 et *Storia delle Isole Jonie sotto il Reggimento dei Repubblicani françesi*, Venise, 1860 ; — Maurojani, *Histoire des îles Ioniennes de 1797 à 1815*, Athènes 1889 ; — Milioutine, *Histoire de la guerre de la Russie avec la France en 1799*, Saint-Pétersbourg, 1852 ; — Napoléon Bonaparte, *Correspondance inédite,* Paris, 1809 ; — *Correspondance générale*, Paris, 1858-1868 ; — Pauthier, *Les îles ioniennes pendant l'occupation française*, Paris, 1863 ; — Pisani (l'abbé), *L'Expédition Russo-Turque aux îles Ioniennes* (Revue d'histoire diplomatique) ; — Pouqueville, *Voyage en Grèce*, Paris, 1826, et *Histoire de la Régénération de la Grèce,* Paris, 1824 ; — Romanos, *Histoire de la Communauté israélite de Corfou,* Paris, 1892 ; — Vaudoncourt, *Mémoirs of the Ionian Islands*, London, 1816, traduction anglaise ; — Widmann, *Discorso apologetico*, Venise, 1799.

LETTRES

SUR

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Paris, le 9 Juillet 1898

Les élections du 16 juin 1898 en Alsace-Lorraine, accentuées et suivies des ballottages, sont une date à inscrire au profond de notre cœur. Jamais un corps électoral n'a montré plus de cohésion et d'indépendance politiques, en face d'un pareil déchaînement de manœuvres et d'intimidations.

Afin de bien préciser le sens du premier tour de scrutin des élections en Alsace-Lorraine et celui des ballottages, — tel d'entre ces derniers ayant une importance capitale dans la question — il faut se rappeler quels sont les partis alsaciens-lorrains.

Il n'y a, chez nos frères séparés, en dehors des socialistes, que deux sortes de candidats en présence, les *gouvernementaux*, partisans de l'annexion allemande, trouvant agréable la situation résultant du traité de Francfort, et les *alsaciens-lorrains* suivant une politique *particulariste*, anti-gouvernementale et siégeant au Reichstag dans le groupe *alsacien-lorrain*.

Tous les efforts des Allemands tendent à dissoudre ce groupe, à faire élire des députés pouvant fusionner avec les groupes *allemands* du Reichstag. L'élection la plus combattue a été celle de M. Preiss, député de Colmar, et jusqu'ici un des porte-paroles les plus courageux des revendications du parti alsacien-lorrain. Rien n'a été épargné pour rendre suspect le candidat dont la défaite était passionnément désirée par le gouvernement.

Les journaux allemands traitaient M. Preiss de « revanchard » d'ami de « la clique anti-sémite de Paris ». Quelques jours avant le vote, on afficha même sur la porte de sa maison des menaces de mort.

« Misérable, ami des jésuites, traître, mauvais gueux, tu veux retourner au Reichstag. Si cela te réussit, c'est qu'il y a une balle qui t'est destinée. Fais-en ton profit.

M. Preiss, en août dernier, malgré la violence des intimidations, a été nommé conseiller général de Kaysersberg, (Haut-Rhin) à une immense majorité. Ce souvenir eut été fait pour nous donner grand espoir, mais, depuis l'an dernier, l'opinion en Alsace-Lorraine a été tellement travaillée en vue des élections générales que nous n'étions pas sans crainte.

Le procès Dreyfus-Zola servit de prétexte à des sorties virulentes contre la France. Les journaux tels que le « Siècle » et « l'Aurore » étaient répandus à profusion dans le pays, les autres étaient interdits. Une véritable campagne de dénigrement, pour arracher du cœur des Alsaciens-Lorrains leur attachement à l'armée française, était menée et poursuivie avec une infernale habileté.

On se demandait quelle impression le pays annexé gardait de cette épreuve de sa fidélité? La calomnie avait-elle favorisé la germanisation? Quel serait le sens des élections ?

Les votes du 16 juin 1898 et leurs compléments au ballottage ont été une réponse éloquente de l'Alsace-Lorraine, un triomphe éclatant pour le parti *alsacien-lorrain.*

Tous les anciens sièges ont été conservés. Bien plus, un nouveau a été acquis au parti, à Molsheim, où l'abbé Delsor a battu le candidat gouvernemental.

A Strasbourg, où Bebel avait été nommé par taquinerie et dérision en 1893, on a nommé un candidat de couleur indécise pour deux raisons majeures : la première, qu'aucun candidat sérieux et indépendant ne s'est présenté et la seconde, découlant de la première, que les électeurs n'ont pas voté. Il y a eu 10,000 abstentions.

Le nouveau député, nommé ainsi de bric et de broc, est M. Riff, avocat. Quoiqu'Alsacien d'origine, siègera-t il dans le groupe des *Alsaciens-Lorrains ?* Je ne le crois pas, car M. Riff a été le candidat de la *Post* et de toute la presse germanophile.

Mais qu'importe ! Ce qui ressort des faits, c'est que dans les rares circonscriptions où les *gouvernementaux* ont eu la majorité, il n'y avait pas un candidat alsacien-lorrain indépendant. La grande victoire, sur presque toute la ligne, est donc restée au parti alsacien-lorrain !

L'Alsace-Lorraine, dans ces dernières élections, comme dans les précédentes, a montré un exemple sans égal d'union, de soli-

darité, de patriotisme au-dessus des partis. Pour favoriser l'élection de M. Spies, candidat clérical, M. Preiss, protestant, député de Colmar, a fait une série de réunions publiques destinées à assurer le triomphe de la candidature de M. Spies. A la précédente élection, à Colmar, tout le parti catholique en masse, tous les députés curés avaient combattu vaillamment pour M. Preiss.

Avec quelle émotion, avec quelle fraternité passionnée nous applaudissons au courage des Alsaciens-Lorrains, et combien nous admirons en eux la fierté difficile et périlleuse de l'indépendance du caractère.

En Allemagne, les élections ont une fois encore assuré aux socialistes leur lente et méthodique progression, si inquiétante pour le bourgeoisisme. Le centre, il est vrai, a gagné quelques sièges. Ce sont les nationaux-libéraux et les anti-sémites qui ont le plus pâti.

Qu'ont à faire maintenant les nationaux libéraux ? Ils ont donné à l'Allemagne, — grâce à l'industrie politique de M. de Bismarck et aux falsifications dont il était coutumier, — l'illusion qu'elle était la Germanie faite de tous ses royaumes, de tous ses duchés, de tous ses territoires amis. Or, à cette heure, il est acquis, de par le monde germain, que l'Allemagne toujours plus grande n'était que la Prusse agrandie et grandissante.

Les Allemands d'Autriche travaillent, en conscience, eux aussi, à grandir la Prusse. Ils ne font plus mystère de leur but final qui est la réunion à la Prusse.

L'unité indissoluble du pangermanisme est la formule supérieure des Allemands d'Autriche. Ne menacent-ils pas sans cesse de leur défection les Habsbourg, s'ils refusent de maintenir la suprématie de leur minorité germaine sur la majorité slave et baissent-ils seulement la voix pour crier à l'empire voisin : Avant peu nous serons à vous !

Le discours du général Komaroff, directeur du *Sviet*, aux fêtes de Prague, a quelque peu rétabli l'équilibre des revendications légitimes des Slaves vis-à-vis du germanisme. Ce discours m'a rappelé la parole de mon tant admiré et regretté ami, le général Skobeleff, disant à Paris : L'Allemand c'est l'ennemi irréconciliable du Slave !

Depuis la défaite de la France, l'ambition germanique s'est exaltée de façon disproportionnée avec l'importance même de sa conquête. Elle a tout convoité, elle ose partout étendre une main

avide, parce que la France seule, alors qu'elle était intacte, eût pu avoir le courage de protéger les autres peuples contre le dévorant appétit germain.

La Bohême lutte avec une énergie suprême contre le prussianisme déchaîné. Placée entre les Allemands d'Autriche et les Allemands d'Allemagne, il lui faut toute sa vaillance pour échapper à l'étau qui cherche à l'enserrer.

On n'a cessé de parler, depuis le ministère du comte Taaffe, d'un *modus vivendi* à trouver par la question des langues en Bohême et en Moravie. Des pourparlers ont succédé aux pourparlers entre les Tchèques et les représentants des nombreuses fractions du parti allemand. Rien jusqu'ici n'a pu aboutir ni se formuler, sans exaspérer l'un des deux nationalismes en présence.

Est-il nécessaire de dire à ceux qui connaissent depuis tant d'années notre attachement dévoué à la cause slave, que nous combattons en pensée, avec notre plus ferme espoir, aux côtés de nos amis de Prague ?

Une lettre de Vienne m'arrive à propos pour que j'en cite ici ce passage :

« Le terrain de conciliation entre les éléments multiples de cette mosaïque de nationalistes, me dit mon correspondant, échappe à tous les hommes d'Etat qui se succèdent au pouvoir. Pour difficile qu'elle fut, cette fusion de races n'était cependant point impossible, il y a trente ans, si la cour allemande n'avait pas donné toutes ses préférences à ses sujets allemands, sans comprendre qu'on ne subjugue pas des provinces fières de leur histoire et de leurs progrès indéniables. Elle a combattu le panslavisme et n'a point aperçu les dangers du pangermanisme ; inconsciente, elle a, par son alliance, facilité à la Prusse victorieuse la tâche de grouper autour de sa puissance tous les éléments de ce pangermanisme.

« Ingrates et non moins imprudentes, les provinces allemandes de l'Autriche éblouies, fascinées, sont attirées dans l'orbite de ce soleil levant comme l'oiseau vers la gueule du serpent. Elles y gravitent à tel point qu'elles vont y éteindre leur propre vitalité, si vivace cependant. »

Le gouvernement d'Empire, non content d'avoir favorisé les Allemands, depuis Sadowa, jusqu'à fermer les yeux sur leur propagande prussienne, excite par tous les moyens l'agitation des Slaves.

En Serbie, le rôle que joue l'Autriche officielle dépasse toute

vraisemblance. Après avoir couvert les crimes de Stambouloff de sa mansuétude, l'empereur François-Joseph épuise les trésors de sa beinveillance en faveur du roi Milan.

Les élections scandaleuses qui ont eu lieu en Serbie, ont fourni un troupeau de députés « de la couronne » dont on protège les délibérations à Nisch en cernant leur assemblée par un épais cordon de troupes. M. Rajovitch, austrophile et par conséquent dévoué au roi Milan, a naturellement été choisi comme président de la Skouptchina. Il était tout indiqué, ayant présidé les commissions martiales de 1883, jugeant les chefs de l'insurrection radicale de Zaïtchar.

Gare au député que quelque tardif scrupule ferait protester contre l'une des réformes dont la malheureuse Serbie est menacée par le ministère Georgewith : il sera jugé et condamné sur l'heure.

Le jeu que joue l'Autriche vis-à-vis des Slaves est de plus en plus dangereux ; c'est en vain qu'elle fait répandre le bruit qu'elle est d'accord avec la Russie, quant à la politique suivie par elle dans les Balkans.

Est-ce aussi pour faire sa partie d'allié de la Russie que le comte Goluchowski s'est esquivé, à l'anglaise. de la Canée ?

On ose à peine parler de la malheureuse Crète, tant les mots de stupéfaction indignée se pressent en foule sous la plume.

Ah ! la politique de M. Hanotaux ; ah ! le concert européen dont l'étrange Richelieu réclame la paternité ; ah ! la soumission à l'Allemagne entraînant l'amitié monstrueuse d'un ministre français pour le Sultan massacreur des chrétiens ! Quelqu'un peut-il encore trouver une absolution, des excuses à une direction si néfaste de nos intérêts matériels et moraux en Orient ?

Peu à peu, si l'impulsion subie par M. Hanotaux n'est pas enrayée net par M. Delcassé, Guillaume II avancera le moment d'une apothéose à la turque d'un empereur protestant. Et puis, tout à coup, après ce peu à peu, les catholiques, les orthodoxes lieux saints seront livrés à l'une des seules forces de la chrétienté, à celle qui absout le meurtre, qui protège le meurtrier des chrétiens.

Race, nationalité, politique, commerce, influence, garanties se résument dans les pays orientaux par un seul mot : la religion ! Il faut donc qu'un gouvernement prenne parti pour sa religion d'Etat, non par religiosité, mais par esprit de conservation des privilèges conquis, de la richesse acquise et de sa vitalité à défendre.

M. Delcassé comprend ces choses. Il y a longuement pensé ; aussi ne cherchera-t-il pas dans les faits complexes de la politique orientale l'avantage immédiat et personnel qui alimente l'infatuation retentissante. Il essaiera silencieusement de dénouer les nœuds les moins serrés noués à Stamboul et à Berlin ; il les remplacera par d'autres nœuds plus serrés noués par lui. M. Delcassé aura l'habileté de ceux qui ne cherchent pas à être habiles. La clairvoyance et la prévision ne pourront lui faire défaut, par la seule raison qu'il aime son pays plus que lui-même.

En Italie le ministère Pelloux a éveillé plus de curiosité que d'enthousiasme à la Chambre et dans le pays. La composition en est originale, on peut ajouter habile. C'est un cabinet militaire : deux généraux, deux amiraux sont là pour rassurer ceux qu'on a terrifiés par le récit de complots socialistes-catholiques ayant abouti à l'émeute de Milan. C'est en outre un cabinet libéral, parce que plusieurs de ses membres civils appartiennent à la gauche. « L'unité des gauches est recréée, » disent les uns. « Nous avons un ministère à poigne, » disent les autres.

Il s'agit de voir si le général Pelloux, qui est habile manœuvrier, aura assez de souplesse pour satisfaire et ceux qui voient en lui un sabre et ceux qui attendent de son libéralisme des réformes.

Savoisien, on le dit ennemi de l'influence française ; ami de Cairoli, respectueux de la valeur du marquis Visconti Venosta, il ne semble pas que le général Luigi Pelloux doive suivre avec ostentation une politique anti-française ; nous le verrons à l'œuvre.

L'humanitaire, l'arbitragiste, la pacifique Amérique est livrée tout entière à la fièvre de la conquête. L'affollement des échecs, la folie des victoires passionnent les Yankees autant qu'un pari ou qu'une élection. Le mépris que les Américains affectaient pour l'infériorité de l'Europe militariste a fait place en eux à l'exaltation de la force. La transformation s'est faite si instantanément que c'est à croire à l'hypocrisie de « l'idéal de progrès, de liberté, de civilisation » que les Américains opposaient à la grossièreté de nos ambitions. C'était là pure apparence et ruse de guerre..... future.

L'Espagne traditionnelle, vaillante, s'est dressée de toute sa hauteur en face des ambitions *européennes* de l'Amérique. A elle seule elle a défendu la dignité, les intérêts d'avenir de tout un

continent. L'effort et le courage déployés, dans cette lutte formidable de un contre cent, sont dignes du peuple fier qui, encore aujourd'hui, se cabre sous ce qu'il appelle une menace, celle de la paix.

Que souhaiter à l'Espagne si fièrement, si superbement *héroïque* ? On ne sait. On la voudrait échappée aux balles, aux boulets américains qui font éclater sa chair, épuisent son sang, s'acharnent après ce qui lui reste de force et de vie ; mais aussi comment ne pas tressaillir, comment ne pas admirer, comment ne pas applaudir même au spectacle que donne ce peuple grand de toute la grandeur humaine, qui résiste pour l'honneur seul, jusqu'au sacrifice de la vie nationale sous toutes ses formes et tout entière ?

Dans le règlement de l'affaire de Boussa, M. Hanotaux a pris plus de peine, il a déployé plus de zèle pour faire croire à la presse française ou pour faire entendre à certains journaux, par ses moyens habituels, qu'il avait amené à composition l'Angleterre, qu'il avait rendu un « signalé service » à son pays, que pour amener en réalité l'Angleterre à composition et pour rendre par là à France « un signalé service. » Il est impossible que le Parlement, dégagé de son hypnotisme confiant et béat, ne réclame pas de son nouveau ministre des affaires étrangères la vérité précise sur cet inacceptable arrangement. Si M. Delcassé livre à la Chambre le vrai de cette entente anglo-française et ses conséquences, il est impossible que la Chambre, qui s'est montrée si française en face de M. Cavaignac, ne se montre pas aussi française en face de M. Delcassé, si notre ministre des affaires étrangères a le patriotique courage de dénoncer la fourberie de lord Salisbury et la condescendance M. Hanotaux.

Je ne puis résister au désir, malgré la pensée que la plupart l'ont lue, de mettre sous les yeux de nos lecteurs une lettre ouverte du jeune et vaillant patriote égyptien, Moustafa Kamel, à lord Salisbury :

Milord,

Je viens de lire dans les journaux le compte-rendu d'un discours que Votre Seigneurie vient de prononcer et dans lequel vous avez prétendu que l'Angleterre a conquis l'Egypte par l'épée. Contre une pareille prétention, la conscience humaine s'indigne et les patriotes égyptiens protestent avec la dernière énergie. Non, mylord, votre pays n'a pas conquis le mien, et j'en atteste le monde entier !

L'Angleterre n'a pas été en guerre avec l'Egypte en 1882. Elle a intervenu

amicalement pour raffermir le trône du khédive. Est-il donc digne d'elle de donner aujourd'hui au monde ce spectacle d'une grande nation civilisée qui, après avoir juré, en occupant amicalement l'Egypte, de la laisser maîtresse de ses destinées, déclare à la face du monde, en dépit de l'honneur et de la parole donnée, qu'elle l'a conquise par l'épée ? Èt qu'est-ce que vous entendez donc, mylord, par ces mots : « honneur, civilisation et humanité » non l'asservissement des nations confiantes dans la civilisation ?

N'est-ce pas vous, mylord, qui avez dit en 1886 : « Respectons la sainteté de nos promesses et évacuons l'Egypte ? »

N'est-ce pas vous, mylord, qui avez dit en novembre 1886 à M. Waddington : « On se trompe grandement chez vous lorsqu'on croit que nous voulons « rester indéfiniment en Egypte ; nous ne cherchons que les moyens d'en sor« tir honorablement ? »

N'est-ce pas vous, mylord, qui avez prononcé au Parlement, le 10 juin 1887, ces paroles : « Il ne nous était pas loisible d'assurer le protectorat de « l'Egypte..., même en supposant qu'un pareil acte soit en accord avec les « lois internationales et les intérêts de notre pays ? »

N'est-ce pas vous, mylord, qui avez répété, en août 1889, que : « déclarer « le séjour de l'Angleterre permanent en Egypte, ce serait témoigner d'un « respect insuffisant pour la sainteté des obligations que le gouvernement de « la reine avait contractées et auxquelles on est tenu de se soumettre ? »

Si ces nobles déclarations sont maintenant oubliées et même méprisées par Votre Seigneurie, vous devez vous rappeler, Mylord, que dans un de vos derniers discours, vous avez dit que : « la décadence des grandes nations a « eu toujours pour cause leur ambition. » Or, les nations ambitieuses ont trouvé en Egypte, dans le passé, leur tombeau, et la Grande-Bretagne, en persistant à occuper notre pays, ne pourra avoir que le même sort.

Car si Votre Seigneurie considère que la volonté de l'Angleterre est au-dessus de celle de l'Europe, il viendra certainement un jour où le patriotisme égyptien seul triomphera de la toute puissante Angleterre.

Vous hausserez peut-être les épaules, mylord, en lisant cette lettre, mais tout Anglais mettant l'honneur de son pays au-dessus de l'intérêt égoïsme et mesquin, aura sûrement un frisson de honte !

Veuillez agréer, etc.

MOUSTAFA-KAMEL.

L'incendie du consulat japonais de Shaché par la populace chinoise a créé au Japon un mouvement d'opinion très curieux. Bien loin de se lancer dans des récriminations furieuses, la majorité de la presse japonaise conseille le calme et la modération ; il n'est pas jusqu'à l'opposition chauvine elle-même, les progressistes en tête, qui ne désarment en cette occasion. Voici d'ailleurs les déclarations que vient de faire le comte Okouma, leader des progressistes, à un rédacteur du *Hochi Simboun*. Elles sont tout à fait caractéristiques.

« Cet incident, dit-il, prouve une fois de plus qu'on doit surtout plaindre la Chine. Il n'est certes pas impossible que quelques Japonais profitent de l'occasion pour demander que le gouvernement exige des compensations analogues à celles de l'Allemagne, mais certainement le cœur de la nation ne sera pas avec eux. Le Japon ne doit pas oublier, en effet, qu'il est le pionnier de la civilisation en Extrême-Orient *et que son devoir lui commande de donner l'exemple de la modération et de la justice.*

Le comte Okouma poursuit :

« Il doit aussi se rendre compte des difficultés avec lesquelles est aux prises le gouvernement chinois. Le mouvement anti-étranger qui anime les populations de Houpeh, est tout à fait semblable à celui qui prévalait auprès d'une grande partie de la population japonaise il y a trente ans, et, de même qu'alors le gouvernement de Tokyo était incapable de prévenir l'incendie des légations, l'assassinat des étrangers et autres violences, de même les autorités chinoises aujourd'hui sont impuissantes à assurer la sécurité des étrangers qui habitent les provinces lointaines.

Toutes ces considérations doivent vous engager à montrer pour vos voisins la modération et la tolérance dont manquent trop souvent les puissances européennes. »

Pour être de demi-barbare à civilisés, la leçon n'en est pas moins une ; mais sa majesté Guillaume II, pour Kiao-Tchéou, a droit à la plus grosse part.

Juliette **ADAM.**

PAGES COURTES

CE QUI SE DIT A PARIS

Les laborieux pourparlers auxquels le remplacement du cabinet démissionnaire a donné lieu, l'échec provisoirement définitif, — deux mots qui au premier abord semblent se contredire et souvent résument une situation — des modérés personnifiés par M. Ribot, la constitution d'un ministère formé par M. Brisson que la Nouvelle Chambre venait de se refuser à réélire président, les 77 voix de majorité recueillies au Palais-Bourbon par le programme simplement progressiste adopté et soumis à l'approbation du Parlement par les personnalités les plus marquantes du parti radical que M. Félix Faure appelait à l'honneur et aux responsabilités du Pouvoir, ont naturellement provoqué des déceptions et des satisfactions, des craintes et des surprises, des désillusions et des espérances longuement exprimées et commentées dans les convervations. Malgré la néfaste guerre hispano-américaine, malgré l'arrangement relatif à la Boucle du Niger récemment conclu et très controversé, malgré les visées ambitieuses qui se manifestent avec une évidence toujours croissante en Orient et Extrême-Orient, malgré diverses autres graves affaires coloniales ou extérieures, on s'est, une fois de plus, laissé absorber, cette dernière quinzaine, par les questions de politique intérieure, assurément intéressantes au plus haut degré, mais qui ne devraient pas uniquement occuper l'attention des patriotes soúcieux de l'avenir et de la grandeur de la France. Ceux qui pensent ainsi, et que des opinions préconçues ne dominent pas exclusivement, se réjouissent de voir la direction des Affaires Etrangères confiée à M. Delcassé dont les capacités, l'énergie et le dévouement à son pays sont connus et appréciés.

Dans les salons, un peu à court de nouvelles mondaines, et trés alarmés par la perspective de l'impôt sur les revenus, on récrimine longuement contre les futurs projets de lois ; directement intéressées, puisqu'ils constitueraient des entraves au luxe et à l'élégance qui

leur sont particulièrement chers, les femmes tolèrent et même encouragent de véhémentes discussions sur ces très sérieux sujets et les ont laissées envahir leurs boudoirs auxquels l'emmitoufflement des meubles et objets d'art donnaient déjà une apparence maussade. Presque partout, en effet, les meubles se couvrent de housses, signe précurseur de l'annuelle dispersion estivale qui, heureusement, tend à devenir de plus en plus tardive. Le grand prix a tout à fait cessé d'être une date fatidique adoptée par un stupide snobisme et il est, au contraire, extrêmement " chic " de ne quitter Paris que vers la mi-juillet. Quoique peu favorisées par une saison exceptionnellement pluvieuse, la vogue des excursions aux environs et des réunions en plein air, avec abri facultatif dans un pavillon tout proche, va s'affirmant d'année en année. Dès qu'une après-midi s'annonce tant soit peu ensoleillée, on part en bicyclette ou en automobile, à cheval ou en voiture pour aller déjeûner à la campagne ; d'autres moins intrépides ou moins matinales se bornent à venir assister, en dégustant la tasse de thé obligatoire du five O'clock, aux exploits des cavaliers jouant au Polo ou se rendent à l'île de Puteaux pour y prendre part à de passionnés " matches " de " lawntennis ".

Les hommes seuls se livrent au jeu du Polo ; sur des petits chevaux spéciaux, ils franchissent au grand galop de vastes pelouses, soigneusement entretenues, à la suite d'une malheureuse boule de bois qu'à grands coups de maillet on envoie selon certaines règles déterminées de droite et de gauche. Parfois au lieu d'atteindre la boule, le maillet va frapper le tibia d'un poney ou d'un joueur ; dans d'autres moments la poursuite acharnée de multiples cavaliers vers un même menu objet détermine des heurts et des chutes qui provoquent de graves accidents. En matière de sport, comme en d'autres choses plus sérieuses, " à vaincre sans péril on triomphe sans gloire" et les dangers courus ne font qu'accroitre l'ardeur des rivaux. Les victoires du Polo âprement disputées par des " équipes" entièrement françaises ou internationales sont aussi, pécuniairement parlant, chérement achetées par ceux qui les ambitionnent. L'acquisition et l'entretien de chevaux incapables d'aucun autre service, les gages de palefreniers ad hoc, la location d'écuries supplémentaires, les cotisations, costumes, indemnités, déplacements, frais divers représentent facilement pour chaque joueur une dépense de vingt-cinq à trente mille francs par an. L'installation très coquette du Polo dans une partie de la plaine de Bagatelle voisine du Pont de Suresnes, due au Vicomte de La Rochefoucauld, président du club, est en complète harmonie avec les élégances de ces très sélectes réunions. Les membres du cercle donnent fréquemment dans le joli cottage qu'entourent des nappes d'émeraude et qu'éclairent, en ces occasions, de féeriques illuminations, des dîners

plus ou moins nombreux et même de grandes fêtes. Et tout en haut, le mont Valérien, fière masse sombre, perché sur la colline que la Seine baigne, se détache dans le ciel bleu où scintille l'étoile du berger, l'étoile de l'espérance.

A l'île de Puteaux où le " lawn tennis " règne en maître, les membres du cercle fondé et présidé par le vicomte Léon de Janzé donnent également d'intimes five O'cloks et des fêtes très appréciées. Sauf en cette dernière circonstance, il règne à Puteaux une simplicité relative de bon ton qui ne fait qu'accentuer la très agréable impression de " bonne compagnie " qu'on y éprouve. A l'inverse du Polo, les plaisirs du " lawn-tennis " n'entraînent que des frais insignifiants et, fait à noter, la participation active des femmes n'y engendre aucune des recherches de coquetterie qu'on leur attribue volontiers et peut-être trop exclusivenent. Il y a à cela, il est vrai, une très préremptoire raison : le jeu du tennis exige une liberté de mouvements qui impose l'obligation absolue d'accoutrements spéciaux à peu près ffottants et dépourvus de toutes fanfreluches. Des cabinets de toilette très confortables sont mis à la disposition des joueurs et des joueuses, pour les endosser, au moment d'entrer dans les " tennis courts " et s'en defaire aussitôt les divers « games » terminés mais il n'y a, à Puteaux comme aux bains de mer, que les fanatiques à tout prix de toilettes compliquées qui se décident à les arborer avec la décourageante perspective d'un déshobillage et rhabillage hâtif en dehors du " home ".

Au Polo et à Puteaux, on s'amuse entre soi : de là une légitime liberté d'allures qu'on devrait en revanche soigneusement éviter dans les endroits publics comme Armenonville, Madrid, La Cascade, Le Chalet du Cycle, Bellevue, également très fréquentés par la meilleure société. La très regrettable aventure que de méchantes langues ont colporté de salons en salons, de cercles en cercles, dans les estaminets, et jusque dans les casernes, le prouve. Une jeune femme très titrée, appartenant au monde le plus aristocratique, s'étant trouvée indisposée à la suite d'un dîner qui avait eu lieu dans une salle commune, on a attribué son mal de mer intempestif à une trop grande absorption de champagne, bientôt ce n'était plus une seule jeune femme souffrante, imprudente ou.... réellement coupable, mais cinq, six, toute une coterie dont certains journaux ont cité les noms en toutes lettres. Comme, dans la voie des calomnies, on s'arrête difficilement on a été plus loin encore et on a prétendu qu'à la suite de ce trop retentissant repas, il y avait eu entre tous les convives mariés et non mariés une nuit d'orgies, salade russe des plus grands noms de France accouplés au hasard dans un mêli-mêlo insensé ! ! ! Puisse cette histoire servir de leçon aux jeunes femmes du monde qui vont

quotidiennement souper dans les cabarets à la mode. Plusieurs d'entre elles présentes au dîner donné l'autre soir ont été, avec raison, terriblement vexées et ont juré de ne plus se laisser entraîner dans de telles soi-disant parties de plaisir. Espérons, pour le bon renom des françaises de distinction, qu'elles se conformeront à cette sage décision.

Fort heureusement, aucun incident fâcheux de ce genre ou d'autres n'a attristé l'excursion au château d'Ardenne à laquelle Monsieur Nagelmackers, directeur de la Compagnie des wagons-lits, avait convié, avec les propriétaires des " Coaches " l'élite de la haute sosiété parisienne. Un fort beau temps a favorisé ce court voyage en Belgique où il s'agissait d'inaugurer un hôtel de tout premier ordre installé dans un château appartenant au roi des Belges et loué par la Compagnie des wagons-lits qui compte offrir aux amateurs, à prix relativement modérés, tous les agréments d'une royale villégiature, notamment des chasses splendides sur un domaine de plus de 4,000 hectares. Plus encore, hélas ! que le grand confortable, l'air pur, la chasse, la proximité de Dinant, où il y a un établissement de jeux, attirera à Ardenne de nombreux hôtes. Un train spécial emmenait la veille les mails, leurs attelages et le personnel nécessaire, pour recevoir, à leur arrivée en gare, et transporter au château les deux cents invités qui avaient répondu à la très gracieuse invitation de Monsieur Nagelmackers : parcours délicieux dans un pays ravissant, grand dîner suivi de bal, promenades idéales le lendemain aux célébres grottes de Han, retour égayé par des danses dans les wagons transformés en salles de bal, tout admirablement combiné et organisé a marché à souhait. Un seul détail très intime a un peu surpris : les bons belges qui, " savez-vous ?, " ne comprennent, dit-on, les choses que le lendemain sont restés un peu arriérés sur le chapitre des mœurs conjugales et n'avaient réservé auv jeunes ménages qu'une seule chambre très élégamment meublée pourvue d'un seul, large et moëlleux lit, Les bourgeoises coutumes du temps jadis ne sont plus de nos jours, ostensiblement au moins, en honneur, et après s'être un instant regardées, puis consultées, les gentilles "Madames" du dernier train ont unanimement déclaré à leur seigneurs et maîtres qu'ils eussent à chercher ailleurs un coin ou plutôt une totalité de matelas. Pour apaiser leur indignation et leur permettre de se livrer aux plus doux rêves dans la quiétude de l'isolement, on dut en hâte faire descendre des greniers tous les lits de fer qu'on put y découvrir. L'aurore aux doigts rosés surprit néanmoins, paraît-il, au réveil, chacuns et chacunes tout dispos échangeant force tendres baisers. Les récents codes de convenances mondains tolèrent encore qu'on s'aime entre époux, seulement aussitôt la lune de miel expirée il est malséant de le laisser supposer. Comme

je trouve mieux inspirée une jeune amie qui, se réjouissait ingénument devant moi de passer chaque année avec son mari trois mois à l'étranger où " nous ne nous quittons pas d'une semelle. J'en suis ainsi, " ajoutait-elle, " à mon troisième voyage de noces et j'espère bien les recommençer indéfiniment."

Comtesse de SESMAISONS.



Chateaubriand

A Sully Prudhomme.

Chateaubriand vieilli, pensif et presque sage,
Frappé cruellement par le temps, au visage,
Trouvait après l'orage éclatant de l'orgueil
Dans sa désespérance un repos pour son deuil;
Cloué sur un fauteuil, prisonnier dans sa chambre,
Il regardait le triste horizon de novembre.
— Hé, quoi ? disait tout bas la femme aux yeux chéris,
Consolatrice aimable aux cœurs comme aux esprits,
Légère, blanche, et souple, et pure comme un cygne,
N'avez-vous jamais eu, vous, hélas ! le plus digne,
Quelques jours de bonheur noble et délicieux ?
— Fou, qui compte par jours le bonheur sous les cieux !
Repondait lentement René, l'âme blessée.
— Une heure, alors ? Une heure est bien vite passée,
Mais c'est une heure enfin, heure de volupté,
De calme, de fraîcheur ou de félicité.
Et René, se taisant, suivait, devant les portes,
Le vol confus, le vol brisé des feuilles mortes,
— Tout enfant, à Combourg, votre étrange manoir,
Au bois, près de l'étang, sur la grève, le soir,
Lorsque, vous saluant déjà, la mer immense
Déroulait pour vous seul sa plus douce romance ?...
— Mon père m'aimait mal, ma mère m'aimait peu,
Je n'avais que ma sœur qui m'a préféré Dieu.
Ce sont des souvenirs maudits : je les renie.
— Non, c'était la rançon cruelle du génie.
Plus tard, en découvrant tout un monde ignoré,
Que Dieu semble avoir fait pour vous, à votre gré,
Sous un dôme de fleurs, d'oiseaux et de lianes,
Traversant les forêts, contemplant les savanes,
(Vos domaines, à vous, vos terres, Monseigneur

Du désert,) n'avez-vous pas connu le bonheur ?
Comme une île de fleurs qui des flots bleus émerge,
La nature s'offrait, resplendissante et vierge...
— Ah ! la nature : alors j'en étais amoureux !
Elle n'a consolé jamais que les heureux.
— Ainsi, dans le désert, sous les larges étoiles,
En mer, lorsque la brise enflait vos blanches voiles,
Auprès des Atalas, dont le beau front doré
Se penchait aux genoux de leur maître adoré,
Et qui sur votre cœur pressaient leurs seins fidèles...
— Je me fuyais moi-même et j'avais horreur d'elles !
Tout entier, à ma tâche obscure, je marchais,
Ce n'étais certes pas l'amour que je cherchais.
— Mais votre œuvre fut bonne, exquise, étincelante !
Relevant d'une main notre Foi chancelante,
Vous écriviez de l'autre un poème sacré
Que la France attendait d'un cœur désespéré
Et deux fois précurseur, par un nouveau miracle,
Poète pour les uns, pour les autres, oracle,
Vous faisiez, ô sauveur d un double honneur proscrit,
Mieux admirer Homère et mieux servir le Christ.
Chantre immortel d'Eudore et de Cymodocée,
Vous devez au bienfait divin de la pensée
Des heures de triomphe, et le bonheur est là !
— Des mots ! rien que des mots ! que tirer de cela ?
J'étouffe en ces châteaux de sordide fumée
Qu'élève et que dissipe un vent de renommée.
Ce ne sont que combats, trahisons et regrets.
Des lauriers ! mais qui sont greffés sur des cyprès.
J'ai connu la critique abjecte et l'ignorance,
Et le rire maudit qui perd l'esprit de France !
Oh ! Dieu ! Mettre son cœur sur du papier noirci.
Ridicule travail ! Dérisoire souci !
— Hélas ! il fallait donc à l'ardeur de votre âme
Le pouvoir et l'effort que le pouvoir réclame ;
Et votre volonté, dont le Ciel est l'appui,
Avait soif d'absorber les volontés d'autrui,
Et d'être l'âme unique animant tout un monde.
Vous avez réussi. Votre action féconde
Sur l'Espagne et la France et sur la chrétienté
A fait d'un grand poète un ministre écouté.
Vous avez combattu l'Empire né du crime,
Vous avez assuré le trône légitime,

Puis, vous avez laissé tomber, débris épars,
La Couronne des rois sur celle des Césars.
Et l'on s'est incliné devant vous. Votre gloire
Dans la chute imposait encore à la victoire,
Car elle a le prestige éternel. L'avenir
Saura ce qu'il vous doit et devra vous bénir
En trouvant tous vos pas imprimés dans sa voie,
— L'avenir, c'est le Sphinx dont nous sommes la proie.
C'est le monstre ignorant, cruel et paresseux.
Des plus illustres noms, il ne retient que ceux
Qui, par leur vanité, le dispensent d'étude.
Mesurons ses dédains à notre ingratitude !
Et peut-être, demain, vous entendez : demain,
La faible humanité qui change de chemin,
L'humanité de plus en plus civilisée,
Mais barbare et grossière au fond, fera risée
De tout culte et vivra sans beauté, sans essor,
Adorant les débris monnayés du veau d'or !
J'aurai donc travaillé pour elle. Quelle aubaine !
Quant au pouvoir, c'est le grand creux, la force vaine,
On ne commande pas, on obéit : à tous,
Aux rois, au peuple obscur, aux amis, aux jaloux,
Et l'on est un esclave envié sur sa route,
Enviant plus encor ! On est la clef de voûte
Qui, placée au sommet, supporte plus de poids.
Et cette oppression m'accablait autrefois,
Et j'en ai conservé, sans que rien le surmonte,
Un dégoût si poignant qu'il ressemble à la honte !
— Mais ces titres, ces croix et cette toison d'or,
Ces insignes sans nombre et pareils au trésor
De quelque cathédrale où règne votre culte ?
— Ces titres, j'en rougis, et cet honneur m'insulte.
Les sauvages qui m'ont abrité, quand j'ai fui
Par le monde, au hasard l'aiguillon de l'ennui,
Etaient dans leurs déserts plus prudents et plus sages.
Pour un grain de cristal rouge ou bleu, les sauvages
Ne donnaient que de l'or, des terres ou des peaux;
Et nous, pour des hochets moins rares et moins beaux,
Nous vendons notre honneur et notre bonheur même...
— Bonheur, avez-vous dit. Vous y croyez ! — Je l'aime,
Mais, hélas ! j'y crois peu. M'empêchez-vous d'aimer
Le Dieu que ma raison me force à blasphémer ?
— Ainsi, pas un moment jusqu'à l'heure dernière,

Pas une heure fleurie à l'odeur printanière
Dont le frais souvenir embaume chaque jour?...
— Peut-être !... Il m'en souvient : c'était au Luxembourg
En ce jardin qui tient au palais, un dimanche.
Quelques enfants jouaient. Dans la poussière blanche
Ils plongeaient à l'envi leurs petits doigts poudreux.
Les mères les suivaient avec des yeux heureux,
Les feuilles frissonnaient sous la brise expirante.
Une chaude lueur, oblique et pénétrante,
Mettait sur leurs cheveux un nimbe de gaîté.
C'était l'amour, c'était le soir, c'était l'été.
Les beaux enfants, vêtus de toilettes nouvelles,
Roses, joyeux, armés de rateaux et de pelles,
Jouaient, et jusqu'au fond de leur cœur étaient gais,
Moi, je les regardais de mes yeux fatigués,
De mes yeux, — voyez-les — qui, jadis, plein de flammes,
Ont vu trop de pays, trop de livres, trop d'âmes.
Devant moi, les petits gravement poursuivaient,
Sur le sable (eux aussi !) l'ouvrage qu'ils rêvaient :
Pas un sourire, pas un cri ; mais sur leur bouche,
Sur leurs yeux que nulle ombre humaine n'effarouche,
Et sur leur joue en fleur, humide encor du ciel,
Où tout baiser devient candide et maternel,
Résidait, je le vis, aurore dans l'aurore,
Lui, le Dieu, l'Inconnu que l'univers adore,
Le Bonheur ! j'en voulus ma part : je m'absorbai
Dans ce spectacle doux et court... Je retombai !
Je revenais à moi : chute que rien n'évite...
Je n'ai jamais revu le bonheur dans la suite.
Et voici que la fin approche. Il faut sombrer
Tout entier dans l'abîme et sans même espérer...
Mais ne m'écoute pas, ô mon amie, et laisse
Les paroles sans charme où se plaît la vieillesse
En effleurant ton front, s'en aller à la mort,
Comme la feuille morte au vent glacé du Nord.

Emile HINZELIN.

DÉCENTRALISATION

L'ESPRIT LOCAL ET L'ESPRIT HUMAIN

Les évolutionnistes ont remarqué que certaines espèces végétales et animales se conservaient moins par valeur que par insignifiance : leur petitesse, leur médiocrité, leur faiblesse les aident à passer inaperçues de l'adversaire, en sorte qu'elles se multiplient et pullulent presque indéfiniment. Ce petit fait d'histoire naturelle se retrouve en politique et en philosophie : ce sont souvent les conceptions les plus pauvres et les plus vaines qui reviennent à tout propos. S'il est aisé d'en faire justice lorsqu'elles se présentent, rien ne leur est aussi facile que d'échapper à l'attention. Elles ne sont point dans la nature des choses, elles n'ont d'existence que dans le discours, écrit ou parlé, des personnes qui les allèguent. Ce sont des objections de mots : d'autant plus malfaisantes.

M. Francisque Vial, dans la *Revue bleue* du 15 Juin, et l'auteur des *Menus propos* qui paraissent plusieurs fois par semaine dans *le Temps* viennent de reprendre, contre l'esprit provincial et en faveur de ce que M. Maurice Barrès a appelé (d'un mot qui n'a pas épuisé son sens), « le déracinement » intellectuel, une de ces objections vieilles, spécieuses, insoutenables, dont se servit, l'automne dernier, M. Doumic et que mille autres, pour une heure, ont utilisées avant lui. A l'esprit local on recommence à opposer l'esprit humain ; à la tradition des familles, des races, des pays, la raison universelle. L'artifice est si médiocre qu'il ne mérite même pas le nom de sophisme : c'est un instrument de rhéteur.

L'objection ne manquerait point de tout sens, s'il était des provincialistes si radicaux qu'ils en eussent même perdu la notion exacte de ce que c'est que le provincialisme. Si l'on niait le genre humain ou la patrie française, il serait clair que ce décentralisme hyperbolique tomberait sous le coup de cette objection, hyperbolique elle-même. Si l'on pensait à Nancy, que, d'un point O pris sur une droite l'on peut élever quatre perpendiculaires tandis qu'on n'en saurait élever plus d'une à Paris, ce serait là une chimère nancéenne que la raison universelle aurait le devoir de dissiper. Comme M. Francisque Vial, s'il fallait absolument choisir, j'aimerais certainement mieux voir nos jeunes nancéens « exilés de l'esprit lorrain qu'exilés de la raison abstraite ». Mais, je vous prie qui donc veut « exiler » personne de la raison abstraite, lorsqu'elle se meut dans son ordre ? Qui conspire à décentraliser la géométrie ? Qui prétend que la logique ait des principes différents, selon qu'on les emploie en Provence, en Lorraine ou en Basse Bretagne ? Ce n'est sur aucun de ces points, ni des points analogues, qu'a jamais porté la cam-

pagne provincialiste. Que ce qui est humain reste acquis à l'humanité, que ce qui est essentiellement Français constitue le bien commun de la France entière, nous l'avons toujours souhaité ; nul n'a condamné aussi vivement que le groupe fédéraliste les atteintes portées au commun esprit national : l'on nous a reproché des excès de sollicitude pour le salut public, notre nationalisme est parfois jugé incommode.

Mais si nous « n'exilons » aucun homme de l'esprit humain, ni aucun français de la France, de quel droit, au nom de la France, quand l'intérêt de la France n'est point en jeu (bien au contraire !) et au nom de l'esprit humain, en des sujets où l'esprit humain n'entrevoit que des doutes fort vagues et des opinions contraires, de quel droit, dis-je, s'ingénierait-on à réduire, par l'éducation et l'enseignement les génies locaux et les coutumes locales ? Vous dites avec une exagération évidente que ces traditions particulières n'inspirent que des « superstitions » et des préjugés ». Mais a-t-on du moins autre chose à fournir à leur place que d'autres préjugés, d'autres superstitions, en bref, d'autres idées morales tout aussi incertaines et invérifiées, mais infiniment moins assimilables, nourrissantes et compréhensibles que les anciennes. Ces préjugés naturels mêlés de vérités utiles, ces superstitions, qui d'ailleurs n'emportaient souvent qu'une faible partie de la croyance, étaient et sont encore des éléments de la vie pratique. Ils s'adaptent à une certaine variété d'humanité, et s'y adaptent bien. Les préjugés et les superstitions qu'on dit « modernes, » par ce qu'on tend parfois à les confondre avec les principes généraux de la raison, s'y adaptent mal ou ne s'y adaptent point. Les premiers, par l'accoutumance héréditaire faisaient plus de bien que de mal. Les seconds, par la nouveauté, causent plus de mal que de bien. Il se passe là, pour les mœurs, quelque chose d'analogue à ce qui arrive pour la langue : vous faites la guerre au dialecte particulier, et vous le cuidez remplacer dans le menu peuple par le pur et limpide français des livres et des Sorbonnes. Mais point du tout : d'une part, l'accent (nécessité phonétique) et d'autre part l'argot (nécessité professionnelle) forment, en peu d'années, un composé nouveau, tout aussi « particulariste » que l'ancien, mais, en outre, fort laid, sans race, et qui du reste n'offre plus qu'un rapport lointain avec l'idiome de Racine et de Montesquieu. Vous travaillez de même à faire oublier les chansons naturelles du terroir : mais les paysans arrivent vite à négliger les chœurs d'Athalie ou d'Esther, si on les leur enseigne, pour les refrains en langue verte des cafés-concerts parisiens. Je le demande : est-ce là un si beau progrès de l'esprit national ou de l'esprit humain ? C'est, je crois, une simple dégénérescence de l'esprit provincial.

En d'autres termes, l'action du milieu provincial est nécessaire, de nécessité naturelle ; et rien ne fera que cette action ne s'exerce point.

Mais nous voulons qu'elle s'exerce dans le meilleur sens et dans les meilleures conditions possibles et par l'emploi du meilleur de ses forces propres. L'esprit provincial n'entreprend rien contre l'esprit humain ni contre l'esprit français : en revanche, ces deux derniers esprits entreprennent contre leurs propres intérêts dans tout ce qu'ils tentent contre l'esprit provincial. Il est contraire aux vrais intérêts de la France d'exclure du patriotisme français l'idée des différences naturelles de notre sol, ou de négliger cette idée. Il est contraire à la raison de refuser au génie local la considération, l'espèce de piété qu'il mérite certainement, comme l'un des degrés de l'ordre universel auquel il se trouve que la raison humaine doit le plus de progrès.

Il faut observer en effet (ceci ne peut manquer de toucher un défenseur des humanités universitaires comme M. Francisque Vial) que la plupart des esprits classiques, ou universels, le Grec navigateur et cosmopolite, le Romain conquérant et citoyen du monde, ou, si l'on tient à des noms propres, un Aristote, un Virgile, un Dante, un Michel-Ange, ceux qui représentèrent parfaitement les traits généraux de l'humanité dans la science ou dans les arts, ont été en même temps les produits et les adhérents respectueux de petites communautés très particulières. On ne peut mettre en doute ni l'étendue de leur esprit, ni la portée de leur raison, ni la vigueur de leur nature, mais il semble que l'énergie vivante de cette nature, ce qui donnait leur aliment à l'esprit et à la raison, tenait justement, en quelque point, à la force du milieu nourricier, comme y tient, par ses racines, le plus bel arbre. On les appelle les grands hommes ; ce sont plus simplement les hommes, puisqu'ils ont accompli ce type humain à peine esquissé chez les autres. Ces hommes rares se trouvent tous être des provinciaux, même des provincialistes. Ils ont la marque de leur terre, et, de plus, ils veulent l'avoir. Qui fut plus florentin que Dante et Michel-Ange, plus romain ou plus mantouan que Virgile et plus attique qu'Aristote ? C'est pourtant d'Aristote que nous vient cette illustre distinction entre « l'être humain » et « l'homme qui s'appelle Callias, » fondement de toute atraction et le premier linéament d'une méthode et d'une science universelles ; c'est de Virgile que nous tenons les plus beaux exemples de sentiments généralisés ; c'est à Michel-Ange que nous demandons les types définitifs de la perfection douloureuse ; c'est chez Dante que nous trouvons la formule de toute humanité supérieure : *cui mundus est patria* ! On peut ne se sentir étranger nulle part, même au coin du feu des barbares. et toutefois s'enorgueillir d'un pays et d'une maison. « Rien n'est plus agréable à un homme que sa patrie » : c'est un prédécesseur de Marie Baskiskeff, c'est un voyageur, c'est Ulysse qui nous l'enseigne.

***

PROVINCES

GASCOGNE

Traditions perdues. — Il est parfois suggestif, pour les gens ayant quelque littérature, de faire ce que, à Bordeaux, on appelle un bout de causette, avec un illettré naïf; le « bout » est souvent long et le cultivé y gagne pas mal d'aperçus amusants. Il y a quelques jours, je le perpétrais avec une jeune paysanne dont l'enfant, un joufflu de cinq ans, revenait de la procession où son rôle était de lancer des poignées de roses effeuillées sur la verte jonchée des chemins. La maman en avait quelque gloire, mais tant de regrets d'ailleurs ! « Ah ! Monsieur, disait-elle, elle n'est plus guère charmante notre procession ! (Lisez charm*in*te, et tout le reste à l'avenant) ». Au temps du vieux doyen il y avait de tout, de tout, c'était aussi beau qu'un cortège de cardinal! mais le nouveau curé ne veut plus rien, pas même une sainte Madeleine! rien que les filles en blanc et les garçons en enfants de chœur. Pas même un petit saint Jean. Autrefois il y en avait quatre, tout frisés avec des peaux d'agneaux... Et la Reine des anges! une grande en blanc, qui avait, cousus autour de son voile, des rubans que tenaient douze petits avec des ailes. Ah!... » Un profond soupir; cette cour céleste piétinant dans la poussière lui laissait un souvenir grandiose. Elle reprit : « Un petit bon Dieu avec une robe rouge, sa croix sur l'épaule, des gouttes de sang sur le front, du jus de cerises, ajouta-t-elle pour me rassurer; et soupirant de nouveau : « C'était beau ! Ah ! c'était si beau ! » Son cœur maternel se gonflait de regrets; le petit, au lieu d'une chemise blanche ceinturée de rouge, aurait eu, cette année des ailes d'anges ; l'année prochaine, la peau de bête du Baptiste; et, qui sait? avec des protections, une fois peut-être, la couronne d'épines et son jus de cerises ! Mais le nouveau curé ne veut pas. « Il dit que ce sont des travestis. Il *ne sait pas*, pauvre homme, on a beau lui dire, que puisque Notre-Seigneur et ses saints ont vécu, c'est pas une mascarade comme si c'était pour la comédie de gens inventés. Aussi nous ne l'aimons pas, ce curé! »

Je me reprocherais d'ajouter aujourd'hui le moindre commentaire à ce discours dont je m'efforce de ne pas modifier une syllabe, me réservant d'en développer la psychologie et l'influence sur nos mœurs à ma prochaine correspondance.

Plaignons pourtant le curé : les commères trouvent qu'il ne *sait pas* la tradition; Homais, sans nul doute, proclame qu'il ignore le progrès. Ah! les Gascons ne sont pas commodes !

Jol Rasco.

LYONNAIS

Lyon.

Les lyonnais au salon. — Bien que les artistes provinciaux n'aient pas l'habitude d'envoyer leurs œuvres à Paris où ils savent que le fait d'appartenir à la province sera pour eux une cause de discrédit, j'ai pu constater qu'un certain nombre de peintres, de sculpteurs et de dessinateurs nés à Lyon et habitant notre ville, ont exposé à la Galerie des Machines et je crois devoir signaler ici leurs noms pour montrer l'effort de l'art lyonnais et que celui-ci est toujours vivace.

Du regretté Adolphe Apprian une œuvre dernière, *Brouillard d'Octobre*, sollicitait l'admiration. M. Auguste Balouzet qui, l'an dernier, obtenait aux Champs Elysées une deuxième médaille, exposait deux paysages, *Bords du Rhône* et *Solitude*, où éclatait une large compréhension de la nature. M. F. de Bélair montrait, avec ses poétiques *Compagnes de Béatrice*, que la peinture d'histoire n'est pas morte en province. Mademoiselle Marguerite Cornillac, par son superbe portrait de Mademoiselle A. Péan, se signalait à l'attention du monde artiste qui l'appréciait depuis longtemps pour ses grandes compositions où il retrouvait le culte de l'Idée, si magistralement et si sentimentalement innové par Puvis de Chavannes. M. Pierre Euler soutenait dignement, grâce à ses *Fleurs de Printemps*, la réputation de l'école lyonnaise qui mérite toujours le renom que lui a conquis Simon-Saint-Jean. M. J.-B. Poncet, coloriste froid mais dessinateur habile, envoyait une *Vénus* d'un classicisme irréprochable. M. Tony Tollet se faisait représenter par un très beau portrait. M. Sicard devait à son *Défilé de Cavalerie*, de pouvoir être appelé l'Alphonse de Neuville lyonnais. M. Claudius Barriot donnait dans sa *Récolte de Choux*, une interprétation très juste de la plantureuse nature de la région lyonnaise. M. Stengelin ajoutait trois paysages ravissants à tous ceux qui ont consacré sa réputation. Madame Bret-Charbonnier, Mlle Dauvergne, MM. Victor Charreton, Johannis Son et bien d'autres concouraient à prouver les mérites de l'école lyonnaise de peinture.

M. Arthur de Gravillon exposait un groupe de plâtre, le *Sphinx* qui était certainement l'une des plus attachantes compositions symboliques des deux Salons.

Je n'ai cité que les artistes qui ont continué à habiter Lyon ; que de noms il m'eût fallu ajouter à cette liste, si j'avais voulu mentionner ceux de tous les Lyonnais que compte le Paris artiste : MM. Puvis de Chavannes, Patricot, prix d'honneur de la section de gravure, Paul Flandrin, Charles Beauverie, Joseph Bail, Jules-Abel Faivre, G. Bussière, Louis Béroud, Marius Roy, Alexandre Séon, Aimé Perret, Aug.-Alex. Hirsch, G. Décôte, Franzini d'Issoncourt, André Vermaré, Jean Tarrit, Ch. Bailly, Henry Bouvet, Edouard Sain, etc., etc. ?

Etienne Charles.

LANGUEDOC

Montpellier.

C'est la faute a la vigne. — M. Demolins, dans *Les Français d'aujourd'hui* vient de nous révéler que la culture de ce coupable arbuste gâte les familles de notre Midi, les faisant instables, car elle y crée l'individualisme égoïste, les dissolvant même, car elle y tue le respect, inspire aux enfants la hâte de jouir et aux parents la défiance à l'égard de leur progéniture, en raison même des instincts constatés chez celle-ci. Elle va jusqu'à ruiner tout sentiment de solidarité, cette culture parcellaire, et à restreindre l'horizon intellectuel. Enfin elle pousse aux tendances égalitaires ! c'est terrifiant ce qui peu ainsi sortir de la théorie des milieux économiques, comme l'a fait récemment remarquer avec esprit un critique, M. Doumic, sans paraître pourtant partager cet effroi.

Passons, en gens contrits, sur ces conclusions. Mais les prémisses ? Les voici : la vigne ne demande ni déploiement de forces, ni mise de fonds considérables, est peu exigeante, s'accommode d'un sol pauvre, de peu d'engrais, se soucie peu du progrès des méthodes, de l'invention du labeur éclairé. Culture de paresseux, souvent *veinards*, toujours ignorants et imprévoyants !

Nos bons vignerons avaient cru jusqu'ici qu'un travail très assidu très délicat, très informé, qu'un fond de terre riche, soutenu en sa fertilité par des engrais abondants, soigneusement recherchés, employés avec discernement, qu'une attention constante et coûteuse dans la lutte contre les maladies cryptogamiques et parasitaires, voire contre les dégâts des intempéries, étaient autant de conditions nécessaires pour réussir. Ils avaient même fondé des syndicats assez puissants et assez avisés pour assurer l'avenir des vignobles reconstitués après le désastre de l'invasion phylloxérique, ce qui passerait avec peine pour un mépris des bienfaits de la solidarité. Leur énergie avait dévancé les subventions de l'Etat, un peu tardives, et transformé leurs vieilles pratiques en une culture intensive, en une véritable industrie. Vont-ils être satisfaits quand ils apprendront de M. Demolins que ces soins sont superflus et qu'ils se sont donnés gratuitement bien du mal ! Ou plutôt, peu épris de paradoxes et confiants en une expérience solide, auront-ils raison de ne point s'arrêter au sombre tableau plus haut déroulé, ni à l'abus, étonnant chez un éminent penseur, de théories qui ont déjà quelque peu servi. Et, à ce propos, une question. Pourquoi cette haine de la vigne chez l'ami des Anglo-Saxons ? Serait-ce simplement parce que

Ils n'en ont pas en Angleterre ?

P. G.

PROVENCE

Marseille.

La Félibresse Bremoundo. — La littérature provençale vient de faire une perte qui sera vivement sentie dans toute la vallée du Rhône. Madame Joseph Gautier, Alexandrine Brémond, est morte le 22 juin, à son mas de « Darboussiho » où elle était venue chercher, au milieu des siens, le repos, l'air sain et le bon soleil. Les soins affectueux dont elle fut l'objet n'ont pu la ravir à la mort. La félibresse Bremoundo, partie à quarante ans, laisse un bagage littéraire relativement abondant et tout à fait précieux.

Aux grands jeux floraux du Félibrige qui se tinrent à Hyères en 1885, elle gagna la couronne d'olivier d'argent qui ne se donne que tous les sept ans. Mistral, alors capoulié du Félibrige, s'exprima ainsi dans son rapport : « La couronne d'olivier, prix de la Poésie, est attribuée à Mlle Alexandrine Bremond, de Tarascon. Depuis quelques années, ceux qui lisent les recueils félibréens ont pu remarquer la grâce féminine, l'élégance délicate, le charme provençal, la pureté de langue et la richesse d'expression des jolies pièces signées du nom de Brémonde. En couronnant solennellement la félibresse Brémonde, nous avons voulu d'abord couronner le mérite ; mais il nous a fait joie aussi de couronner en elle une jeune fille vaillante qui offre un bel exemple à la jeunesse du pays en consacrant sa muse et son talent, au culte patriotique de notre langue provençale ».

La charmante félibresse, fidèle à son premier triomphe, publia en 1887, un an après son mariage, un volume, sous le titre de *Velo blanco* (voile blanche) ; et, en 1891, un autre volume : *Brut de canèu* (bruits de roseaux). Ces deux œuvres d'une inspiration très personnelle et très haute, d'une forme d'art irréprochable, resteront en bonne place dans le Trésor félibréen.

On a porté le cercueil de la regrettée Bremoundo, tout fleuri de souvenirs pieux, au cimetière ensoleillé de Fontvieille, sous la collinette odorante où s'élève le Moulin de Daudet. Deux modestes et délicieux poètes provençaux ont salué au bord de la tombe « celle-là qui prit son vol vers Sainte Estelle » : « Mèste Eisseto » d'Arles a dit un sonnet d'une profonde émotion et le brave Charloun de Paradou a laissé déborder son âme candide. Durant la mélancolique cérémonie, dans les oliviers voisins, ont chanté les premières cigales.

Elzéard Rougier.

BÉARN

Pau.

Le premier et magnifique succès obtenu par les Jeux Floraux organisés l'année dernière par l'*Escole Gaston Febus* a décidé notre maintenance d'Aquitaine à recommencer cette année.

Un second grand concours littéraire est ouvert entre tous les poètes et prosateurs du Sud-Ouest.

Nous sommes heureux de constater que l'*Escole* a tenu compte des observations amicales qui lui furent précédemment adressées.

Nous remarquons en effet que parmi ses sujets imposés aux concurrents, la plupart sont des sujets locaux, c'est-à-dire destinés à continuer dans l'exercice littéraire l'amour du pays et de son originalité. Un concours de décentralisation doit être tel et non pas donner simplement prétexte à des compositions grammaticales. L'histoire de la province, la reconstitution de ses légendes, de ses fables ou de ses mœurs, devront être la primordiale inspiration de nos écrivains et nous sommes convaincus que cette circonstance suscitera parmi eux un enthousiasme et une émulation qui ne s'étaient point rencontrés quand on avait imposé de trop généraux sujets de dissertation.

Avec plaisir nous remarquons aussi que des prix sont inscrits pour les jeunes gens des Ecoles supérieures et primaires à qui on demande de rapporter quelqu'un des contes dits aux veillées villageoises. Cela est une parfaite idée de décentralisation et de morale.

Enfin le concours comprend une action pour les œuvres de théâtre. Déjà, l'an dernier, cette initiative nous avait valu une délicieuse *Pastorale* de Léo Lapeyre. On compte que cette fois les œuvres seront plus nombreuses et nous souhaitons fort pour notre part que cette restauration d'un genre à peu près aboli chez nous puisse nous valoir un nouveau comique local tel que Foudeville.

Et à ce sujet, pour terminer et en louant comme il convient la très utile activité de l'*Escole Gaston Febus*, nous nous permettons de demander à son bureau s'il ne serait pas possible d'organiser des représentations, non seulement des pièces anciennes, mais aussi de celles composées à l'occasion des Jeux Floraux.

Les concours, cela est fort bien pour la poésie et la prose, mais pour le théâtre nous estimons que la représentation serait une stimulation plus grande.

La littérature dramatique du Sud-Ouest ne pourrait-elle pas prendre exemple, comme nous l'avons dit déjà, sur celle du pays basque qui se transmet et se continue si magnifiquement grâce aux scèneries des mystères nationaux ?

Louis Latourrette.

L'ARMÉE

Il y a dans les changements perpétuels de chef qu'on inflige à l'armée une relation de cause à effet qui lui échappe et que je ne me charge pas, quant à moi, de lui expliquer.

Dire qu'il faut que l'armée française change de chef à cause de l'impôt progressif — ou dégressif — sur le revenu, ou à cause d'une certaine concentration de partis politiques, ou par suite de toute autre considération de même ordre, ne serait pas une explication ; la relation de cause à effet resterait encore en lacune.

Et c'est toujours dans ces conditions surprenantes, *sans savoir pourquoi*, que l'armée française change de chef : à cause du régime protectionniste, à cause de la question des sous-préfets — car il y a eu une question des sous-préfets — ou pour tout autre motif de ce genre, ou même simplement par suite de quelque rouerie parlementaire, d'un ordre du jour artificieusement rédigé, d'une coalition de politiciens. Mais pourquoi l'une ou l'autre de ces causes produit-elle cet effet d'enlever à l'armée son chef ? C'est ce que personne ne saurait dire. Cela se produit hors des lois de la raison humaine.

M. Cavaignac est le vingt-sixième ministre de la guerre de la troisième république. Un ministre de la guerre dure moyennement en France un peu plus d'un an, quatorze mois environ. Le regretté général Berthaut a, il est vrai, un peu dépassé la moyenne ; il a conservé la direction de l'armée pendant quinze mois. Aussi a-t-il eu le temps de faire quelque bien, de donner notamment son « instruction provisoire sur les marches en campagne » dont on a conservé tous les principes. Le général Lewal, qui serait en art militaire l'homme de beaucoup le plus éminent de l'Europe s'il portait un nom germanique, le général Lewal n'a duré que trois mois.

La carrière moyenne d'un ministre de la guerre se réduit à ceci : il passe bien trois mois à se mettre au courant, à prendre en main les affaires, à s'établir dans ses relations avec son administration centrale et ses comités, avec le conseil supérieur de la guerre, avec le conseil des ministres, avec le parlement, puis il commence à mettre à l'étude les projets de réforme qui lui semblent les plus urgents, il demande des rapports, institue des expériences. Tout cela ne saurait aboutir qu'avec beaucoup de temps, de patience et de ténacité. Peut-être parviendrait-il à faire quelque chose s'il disposait du moins de son temps, mais il a à compter avec les quémandeurs politiques qui l'assaillent, avec les protégés de gens qui sont parfois les appuis indispensables du cabinet, il a à répondre à des interpellations, à des

questions, à fournir des explications aux commissions parlementaires, à tâcher de faire du moins échouer les propositions de loi mauvaises, enfin à préparer son budget, à le disputer pied à pied aux réductions systèmatiques des commissions. Ajoutez à celà les travaux journaliers de l'administration courante de l'armée... Et quand l'homme, écrasé par cette tâche effroyable, commence à entrer en possession du résultat des études qu'il a ordonnées, des expériences qu'il a fait faire, quand il va se trouver en état de produire enfin quelque chose.... on le renvoie et on le remplace par un autre qui va recommencer la même toile de Pénélope. Dans l'armée nous n'avons pu nous expliquer encore cet étrange régime.

On me dira que le ministre, chef de l'armée, suit le plus naturellement du monde le sort de ses collègues du cabinet; qu'après tout, les diverses administrations sont également éprouvées par ces changements perpétuels de direction et que l'armée est sur le même pied qu'elles, ni mieux ni plus mal traitée par une politique fantaisiste. — Que le mal soit général, c'est bien possible, mais alors il faut absolument faire une exception à ce régime en faveur du ministère de la guerre, parce qu'il n'est pas un ministère comme un autre.

Tout d'abord il est entendu que l'armée doit être tenue en dehors de la politique; il semble donc extraordinaire de la livrer à tour de rôle à des hommes politiques qui sont pour elle, remarquez-le bien, non seulement des administrateurs, mais des chefs investis de pouvoirs extraordinaires.

Puis il s'agit de choses qui nous sont si chères ou qu'il est si important de sauvegarder : La défense nationale, la discipline, l'énergie et l'honneur de l'armée, la valeur des officiers, l'instruction des troupes, l'énorme matériel que la nation s'est constitué avec tant de peine, les forteresses, les plans de mobilisation et de concentration... voilà ce que l'armée voit avec anxiété entre les mains des hôtes de passage qui viennent, au nom de la politique, camper à tour de rôle dans l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Ce n'est en aucune façon l'arrivée de M. Cavaignac aux affaires qui m'inspire ces réflexions. Elles sont d'ordre général. M. Cavaignac n'a pu évidemment donner sa mesure pendant son court passage au ministère de la Guerre, de novembre 1895 à Avril 1896. Il inspire confiance par son caractère et son patriotisme, et nous comptons sur lui pour donner le dernier coup de balai à l'affaire Dreyfus. Je souhaite donc qu'il dure longtemps. Mais je souhaite aussi qu'on se décide à mettre l'armée en dehors de notre gâchis parlementaire et qu'on laisse son chef, dégagé de tout lien politique, se livrer absolument, d'une manière suivie, à l'œuvre nationale dont il a la charge.

Colonel X.

MARINE

Un officier de notre génie maritime, M. V. Guilloux, vient de faire une découverte singulière. Il s'est aperçu que les flottes de guerre actuelles sont beaucoup moins puissantes que les flottes d'autrefois. Ecoutez-le :

Cette sorte d'impuissance comparée à l'énorme pouvoir de destruction accumulé sur les nàvires modernes surprend tout d'abord. Cependant, un peu de réflexion suffit à montrer que, depuis un siècle, les progrès de l'art et de l'industrie militaires, ainsi que l'évolution de l'art militaire à terre, ont tous contribué à réduire l'importance relative des flottes dans la puissance militaire des nations : tous ont rendu plus difficiles et plus aléatoires les opérations au moyen desquelles les flottes contribuent à la guerre. Tous en ont diminué les effets. En un mot, les flottes de guerre actuelles ne paraissent pas capables de jouer, dans une guerre générale, un rôle aussi important qu'autrefois.

Les causes de l'infériorité relative des flottes actuelles sont principalement la substitution de la vapeur à la voile comme moteur, la complication excessive des navires de guerre modernes et la faiblesse numérique de leurs équipages.

Dans notre *Essai sur les lois du nombre et de la vitesse* (1), nous avons montré par avance toute la fausseté de ces appréciations et comment, par exemple, la substitution de la vapeur à la voile, loin de diminuer la puissance effective des flottes, l'avait bien plutôt augmentée dans des proportions considérables. Cela, d'ailleurs, tombe sous le sens, et nous nous demandons comment un esprit aussi sérieux a pu tomber dans une erreur aussi complète !

Pour fonder son étrange doctrine, M. Guilloux s'appuie sur de prétendus faits d'observations tirés de la guerre Hispano-Américaine :

« Aux Philippines, une flotte, après avoir remporté une victoire éclatante, se montre incapable de réduire une ville mal défendue, mal approvisionnée. Aux Antilles, une flotte, maîtresse incontestée de la mer pendant plusieurs semaines, n'a pu ni s'emparer des ports sans défense, ni même débarquer un seul homme. »

Autant d'affirmations, autant d'inexactitudes :

(1) Berger-Levrault, éditeur.

A Manille, la flotte de l'amiral Dewey a été en quelque sorte l'âme du mouvement insurrectionnel qui vient d'aboutir à la capitulation du général Augusti. Sans cette flotte, qui a détruit l'escadre de l'amiral Montojo, pris Cavite et supprimé toutes les communications maritimes de la défense, le chef Aguinaldo serait encore exilé à Hong-Kong et le général Augusti tiendrait encore le pays avec ses soldats.

Voilà donc un résultat décisif obtenu par une force navale qui ne disposait point de troupes de débarquements.

Quant à la prétendue impuissance de la force navale qui a établi le blocus de Cuba, elle est loin d'être démontrée. Et d'abord, il n'est pas exact de dire que les ports cubains sont sans défense. Ce qui se passe devant Santiago le démontre suffisamment. Enfin, contrairement à l'opinion de M. Guilloux, les Américains ont réussi à débarquer en plusieurs points.

Nous croyons donc que M. Guilloux se trompe du tout au tout. Mais il ne faudrait pas en conclure à la perfection des flottes actuelles. Loin de là.

L'amiral Aube a montré que l'organisation actuelle des forces des grandes nations maritimes reposait sur un principe faux et dangereux, le principe de la concentration de tous les outils de combat sur un même navire. C'est contre ce principe qu'il s'est élevé ; c'est ce principe qu'il a attaqué, non comme on a voulu le faire croire, au profit de la torpille, mais au profit d'un principe opposé, le principe de la division du travail. Le problème que ce grand précurseur a posé, n'est pas uniquement celui de savoir si le torpilleur coulera le cuirassé ou si le cuirassé résistera au torpilleur. Quelle que soit la gravité de ce dernier problème, quelles qu'en puissent être les conséquences, il en est un autre qui lui a paru plus essentiel encore, et qui doit se traduire ainsi : — Vaut-il mieux continuer à construire des navires géants, plus ou moins cuirassés, sur lesquels on accumule des moyens d'attaque et de défense qui ne sauraient se développer qu'au détriment l'un de l'autre, ou n'est-il pas préférable de donner à chaque arme un bateau spécial sur lequel l'efficacité de cette arme sera portée au maximum ? Les navires cuirassés n'auront jamais qu'une vitesse inférieure ; or, la vitesse est devenue la qualité maîtresse des navires de guerre. Ne vaut-il donc pas mieux remplacer la puissance défensive, qui réside aujourd'hui dans la cuirasse, par le nombre des bâtiments, la supériorité de leur marche et leur invulnérabilité relative, obtenue à l'aide d'aussi faibles dimensions que possible ?

Si, à Manille, l'amiral Montojo avait disposé d'une ou deux douzaines de torpilleurs bien entraînés, jamais la division américaine n'aurait réussi à forcer la passe ; je crois que tous les marins sont d'accord là-dessus.

La même observation peut être faite pour Cuba où les Espagnols ont une quarantaine de canonnières, sans vitesse et sans artillerie sérieuse, qui ne leur servent absolument à rien, tandis que pour le même prix ils auraient organisé des défenses mobiles devant lesquelles l'amiral Sampson n'en mènerait pas large.

Les Américains n'ont que de grands bâtiments à fort tirant d'eau. Quels instruments plus détestables pour la guerre de côtes? S'ils avaient eu des torpilleurs et des canonnières rapides calant deux ou trois mètres au maximum, ils auraient forcé l'entrée du port de Santiago dès le lendemain du jour où l'escadre Cavera s'y est réfugiée.

Si donc, les incidents de la guerre actuelle prouvent quelque chose, c'est bien la justesse des principes posés par l'amiral Aube, c'est la nécessité des croiseurs et des flottilles.

*
* *

« L'escadre du Cap-Vert est en bouteille, le commodore Schley est en bouchon. » C'est ainsi que les Américains dépeignirent la situation à Santiago quand, le 19 mai dernier, la meilleure escadre de l'Espagne eut réussi à pénétrer dans ce port aujourd'hui célèbre.

A Madrid, on ne se montrait pas moins satisfait, car on y tenait pour certain que l'amiral Cervera ferait sauter le bouchon tout à son aise. Mais les jours succédèrent aux jours, les semaines aux semaines, et les rapides croiseurs espagnols demeuraient à l'ancre, immobiles au au fond de leur trou. Pendant quarante-deux fois vingt-quatre heures l'amiral Cervera ne bougea point. Ce n'est que lorsque tout fut perdu qu'il se décida à sortir.

Trois raisons pourraient justifier l'amiral espagnol de son inertie :

1° Des avaries majeures rendant tous ses navires indisponibles ;

2° Le manque de charbon ;

3° Des ordres formels de Madrid.

Les deux premières raisons doivent être écartées. La troisième n'est pas vraisemblable. L'amiral a d'ailleurs déclaré à un rédacteur du *New-York-Herald* qu'il avait reçu, par deux fois, de Madrid, l'ordre de quitter Santiago et de se rendre à la Havane. Enfin, le lieutenant Juan Arnor, troisième officier du vaisseau-amiral *Infanta-Maria-Teresa*, a dicté au même rédacteur la déclaration suivante qui ne laisse subsister aucun doute :

Nous étions partis avec la seule chance de tromper la surveillance de l'escadre américaine. Cette chance, nous ne l'avons pas eue ; notre flotte n'existe plus, la puissance navale de l'Espagne est détruite. Dans cette situation, l'Espagne ne peut continuer la guerre avec l'espoir du succès. Elle a fait de son mieux, mais elle a été vaincue par une force supérieure.

C'est mercredi que l'amiral décida de quitter Santiago, conformément aux instructions reçues de Madrid qui lui ordonnaient de se rendre à la Havane pour coopérer à la défense de cette ville. La flotte fit du charbon, se ravitailla, rappela à bord les hommes débarqués. Tous sentaient que c'était bien tenter le sort que d'affronter toute la flotte américaine, mais les ordres de l'amiral furent implicitement obéis et plusieurs plans de sortie furent discutés.

L'escadre quitta le port à toute vapeur un peu après neuf heures, dimanche matin.

Le *Cristobal-Colon* ouvrait la marche, suivi du *Vizcaya,* de l'*Infanta-Maria-Teresa,* de l'*Oquendo*, des torpilleurs *Pluton* et *Furor* et d'une canonnière.

Malgré un état d'infériorité encore plus grand que nous ne nous y serions attendus, les nôtres se battirent bravement, mais ne purent tenir contre le feu des Américains.

Ainsi donc, ayant eu à sa disposition quarante-deux nuits pendant lesquelles il aurait pu sortir avec toutes chances de succès, l'amiral Cervera a choisi une belle matinée pour défiler devant toute l'escadre américaine qui l'attendait tranquillement au débouché de l'étroit goulet de Santiago ! C'est de la démence, c'est l'acte d'un chef qui a complètement perdu la tête.

L'honneur de la marine espagnole ne pouvait vouloir que ses meilleurs vaisseaux et ses meilleurs navires fussent sacrifiés en pure perte ; il voulait, au contraire, qu'il en fut tiré le meilleur parti contre l'adversaire. Or, il n'est pas douteux qu'en décidant de sortir de jour et non de nuit, l'amiral Cervera avait signé l'arrêt de mort de son escadre.

Commandant Z.

COLONIES

Au moment où la succession de M. Lépine est virtuellement ouverte il est opportun de parler de la question algérienne qui nous intéresse à tant de titres, et dont à l'heure présente tout le monde s'occupe peu ou prou, par suite de la façon violente dont elle est imposée à l'attention publique.

En abordant ce sujet aujourd'hui, nous n'avons nulle intention de récriminer contre le passé, estimant qu'il ne sert à rien de se lamenter. C'est vers l'avenir qu'il faut regarder désormais et, pour notre part, nous ne nous arrêterons à l'insuccès de la tentative dernière, que le temps nécessaire pour remarquer que, ni l'intelligence ni la bonne volonté ne suffisent à mener à bien une œuvre de la nature de celle qui est en jeu, si ces qualités ne s'appuient pas sur une certaine connaissance préalable des hommes et des choses du pays à administrer.

Nous considérons donc, comme un point résolu, que le nouveau gouverneur possèdera cette initiation première, sans laquelle il ne saurait faire impunément ses premiers pas sur la terre d'Afrique.

Mais les choses étant telles, nous estimons alors, quelque paradoxale que puisse paraître notre opinion, que les débuts du haut fonctionnaire seront relativement aisés. Un pays, en effet, ne peut demeurer éternellement dans l'état de surexcitation qui caractérise l'Algérie actuelle; plus les nerfs sont tendus violemment et plus la détente est proche. Plus aussi elle sera complète. Or, pour produire cette détente et redonner à ce corps le mouvement régulier de la vie normale, il suffira de la moindre mesure constituant un commencement de satisfaction aux vœux qui se sont fait jour. Le nouveau gouverneur bénéficiera, de la part de la colonie, d'une sympathie d'autant plus grande que la mésintelligence entre cette colonie et son prédécesseur aura été plus complète. Que des premiers actes dénotent le désir de marcher dans la voie des aspirations locales, et du coup, une accalmie subite succédera aux orages récents. Les choses iront ainsi par la raison physiologique que nous venons de donner et aussi parce que les intérêts de chacun, depuis de longs mois en souffrance, parleront hautement, de leur côté, en faveur de l'apaisement.

Ce ne sont donc pas les débuts que nous redoutons pour le futur occupant du Palais de Mustapha. Celui-ci est assuré d'un certain crédit. Sa situation ne deviendra délicate qu'au bout de quelques mois s'il n'a pas su mettre à profit la trève qui lui sera accordée, pour justifier les espérances placées sur sa tête.

A un autre point de vue encore, la tâche du Gouverneur sera facilitée. Depuis longtemps les tentatives de réformes émanant d'Alger, se heurtent, dans la métropole, à l'hostilité de quelques-uns et à l'indifférence du plus grand nombre. Il est à supposer, après ce qui vient de se passer, que le chef de la colonie verra, désormais, ses propositions prises en sérieuse considération et que, par suite, il lui sera permis de faire œuvre rénovatrice.

Sous ce rapport les choses eussent été, à notre avis, rendues plus réalisables encore si (comme il en a été question un moment), l'Algérie avait été détachée du Ministère de l'Intérieur pour dépendre du département des Colonies. L'Algérie souffre de beaucoup de choses, mais il est permis d'avancer que l'origine de son mal tient à cette parole prononcée lors de l'organisation primitive et qui définissait notre conquête africaine : *Le prolongement de la France.* Sans doute lorsque Proudhon ou Prévost-Paradol (nous ne savons plus bien lequel des deux écri vains), risquait cette image, son invraisemblance était moins forte que de nos jours. L'Algérie à coloniser et à administrer se résumait alors pour nous dans l'étroite bande du Tell que nous pensions arriver rapidement à peupler de nos compatriotes, quittes à refouler l'indigène dont le rôle indispensable ne nous apparaissait pas clairement. Mais, aujourd'hui, est-il permis d'assimiler à la métropole le vaste domaine que nous augmentons chaque jour, alors que trois cent mille français seulement y sont établis en regard de deux cent cinquante mille étrangers et de près de quatre millions d'indigènes, avec lesquels il nous faut vivre, car leur main-d'œuvre nous est indispensable.

Non, mille fois non, l'Algérie n'est pas le prolongement de la France. Elle se présente, au contraire, sous un aspect tout spécial avec des besoins particuliers auxquels il est de toute nécessité d'approprier le mode administratif. C'est pour avoir toujours méconnu cette vérité, pourtant lumineuse, qu'après plus de soixante ans de conquête on n'a pas encore de formule donnant satisfaction à l'ensemble des éléments qui concourent à la vie du pays. Voilà pourquoi l'Algérie cherche toujours sa voie, alors qu'avec le quart des efforts dépensés en vain, on eût pu la lui tracer large et facile. Voila pourquoi tant de bons vouloirs s'épuisent en pure perte, faute d'un plan logique tendant à un but bien défini. Il s'agit aujourd'hui de rompre avec les errements anciens et il nous semble que le rattachement aux colonies eut facilité la besogne. Mais même en l'état actuel des choses, qui maintient

l'Algérie à l'Intérieur, il n'est pas impossible d'aiguiller dans une voie plus conforme à la nature de la situation. Il ne saurait être naturellement question de faire table rase du passé et de repartir sur des bases absolument nouvelles ; tout au moins peut-on, et doit-on, modifier le système dans quelques-unes de ses parties et tendre à se rapprocher du desideratum que tout le monde entrevoit maintenant.

A ne considérer que le point de vue indigène, qui ne reconnait à l'heure actuelle combien nous avons fait fausse route, en appliquant à ce peuple, si dissemblable de nous par ses traditions, ses instincts et ses mœurs, une législation qui le choque, qui pis est l'opprime et le ruine et grâce à laquelle les grands mots de justice, de civilisation et d'humanité que nous avons sans cesse à la bouche, lui paraissent inspirés par la plus cruelle des ironies. Pour arrêter, pendant qu'il en est temps encore, la désaffection qui fait chaque jour des progrès terribles, pourquoi ne pas imiter, dans ce que l'assimilation a de possible, le mode employé en Tunisie, en organisant une sorte de protectorat des indigènes, lesquels se trouveraient placés sous une juridiction appropriée à leur caractère, sauvegardant leurs droits légitimes, sans que cela soit un obstacle aux progrès de la colonisation. N'est-ce pas une belle tâche à entreprendre pour un nouveau Gouverneur.

Dans un autre domaine que de choses à faire également. Jusqu'à présent les intérêts purement politiques de la colonie ont été les seuls à peu près pouvant élever efficacement la voix. Il semble que les choses n'en iraient que mieux si, dans le Conseil supérieur à réorganiser, ou ailleurs, les délégués de l'agriculture, du commerce et de l'industrie avaient leurs représentants officiels ; puis c'est la loi contre l'usure que l'on réclame de tous côtés ; puis enfin cette irritante question juive, dont il faudra bien s'occuper un jour ou l'autre et qui n'est pas aussi insoluble qu'elle le parait au premier abord.

Sans se laisser aller à poursuivre ce but qui, à de nombreux points de vue, ne nous paraît pas réalisable de l'abrogation du décret Crémieux, pourquoi ne pas établir une distinction rigoureuse entre ceux qui sont en situation de bénéficier des dispositions du dit décret et ceux qui usurpent ce privilège par suite de leur arrivée tardive dans la colonie. Une tentative dans ce sens fut faite il y à environ dix-huit mois, mais peut-être les juges de paix eurent-ils la main un peu lourde dans leurs radiations ; c'est sans doute ce qui amena la Cour de Cassation à annuler en grand nombre, les arrêts rendus. De ce que l'œuvre n'aboutit pas à ce moment, il ne s'en suit pas qu'elle ne puisse pas être reprise, à condition bien entendu qu'elle soit conduite avec toute l'équité et toute l'impartialité désirables. Les Israélites vraiment Algériens ne sauraient se plaindre de ses résultats,

puisque, dès lors, ils auraient tout droit de se réclamer de cette qualité de Français qui leur aurait été pour ainsi dire confirmée à nouveau. Quant à leurs adversaires, la satisfaction qu'ils obtiendraient, par les radiations prononcées, les amènerait sans doute à admettre que ceux, en revanche, qui sont français de par la loi, doivent jouir des prérogatives attachées à cette qualité, à charge, pour eux, de n'en pas méconnaître les devoirs. Qu'en même temps intervienne une réorganisation des consistoires dont l'état actuel constitue une anomalie et de cette question juive il demeurera peu de choses (du moins le croyons-nous), lorsque les passions actuelles se seront calmées.

Voilà de biens grosse questions, traitées bien superficiellement sans doute. A la vérité, notre but n'a été que de les indiquer sommairement. Leur énumération montrera tout au moins que si le rôle qui incombe au nouveau Gouverneur Général de l'Algérie apparait lourd et périlleux, il est en revanche d'un puissant intérêt et bien de nature à séduire un esprit généreux, passionné pour le bien public.

J.-Bernard d'ATTANOUX.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

C'est à peine si quelques volumes de : *la Bonne souffrance* de M. Coppée ont été mis à la disposition des critiques. On en a usé ici comme aux expositions que la veille ou l'avant-veille de l'ouverture on entrouvre à quelques privilégiés. Voilà comment il m'a été donné de pouvoir jeter quelques regards furtifs sur la nouvelle œuvre du poète des *Intimités*. Diffère-t-elle essentiellement des *Francs-parlers ?* Non, car c'est la continuation des articles publiés au jour le jour dans le *Journal* et recueillis par la maison Lemerre. Ce qui toutefois a changé, c'est non la forme littéraire, limpide, franche et bonnement familière de M. Coppée, mais un peu sa pensée. Broyé par la maladie, modifié par les longues nuits de douleur et d'insomnie, le poète s'est rapproché de sa foi enfantine. Non seulement il se montre croyant, mais dévot. Il ne se contente pas de crier le *Pater noster*, si philosophique pour les simples déistes eux-mêmes, mais, grain à grain, doucement en remuant les lèvres, récite, comme une bonne femme, tuyautée de noir, son long rosaire.

Mon Dieu, je ne suis pas assuré que M. Coppée ne soit pas hérétique dans son livre nouveau. En effet, ce qui le distingue, ce n'est pas précisément la foi du théologien, sûr de son dogme, ou du critique habitué aux subtiles pesées historiques. Peut-être M. Coppée ignore-t-il lui même quelles sont les conditions de la foi, et que les vérités du christianisme se démontrent comme les faits historiques. Il n'entrevoit dans la religion chrétienne qu'une affaire de cœur d'où la raison et la science sont absentes. Voilà en quoi il est hérétique, et son livre foncièrement en dehors du dogme strict. Mais quel mystique n'en est pas là ? Est-ce que tous les divins rêveurs, tous les malades en imagination, les François d'Assise, les Sainte Thérèse, les Catherine de Vienne ne méritent pas l'anathème des purs scolastiques ? N'y a-t-il pas un

fossé profond creusé entre Thomas d'Aquin et les mendiants légendaires, les stigmatisés, ses contemporains ?

J'ai tenu à noter l'état d'esprit de M. Coppée. On a supposé qu'il était nouveau, et j'ai moi-même tout à l'heure mis sur le papier cette épithète. Mais cette nouveauté n'est peut-être qu'apparente. Est-ce que le poète n'était pas au moins préparé d'avance, et même en naissant, par son tempérament même, à cette conception naïve et charmante de l'univers et des choses d'au-delà? C'est par le sentiment, non par la voie royale du savoir et des méditations métaphysiques, que le poète est entré dans la religion. Or, ce sentiment a de tout temps, existé au fond de sa nature, le prédestinant, à la moindre chose, à la première apparition d'un religieux ou d'un confesseur, à l'attitude qu'il vient de prendre, et à la place ou il s'est assis dans la basilique chrétienne.

Dans tous les cas, les bons fidèles sont heureux de voir parmi eux M. Coppée et le saluent avec admiration, quand le dimanche il a soin de monter, à la même heure, les marches de Saint-François Xavier, sa paroisse, pour y assister à la messe, son livre d'heures à la main, et dans une tenue souriante et religieuse. Combien ils se délecteront l'âme à la lecture de cette *Bonne souffrance* destinée à toutes les dévotes et a toutes les bonnes sœurs des *oiseaux* et de la charité, nos voisines ! C'est dans ce monde nouveau, dans cette confrérie littéraire que s'est introduit pour y régner, et pour y exciter désormais toutes les admirations, le poète du *Passant*, laissant de côté ce qu'il a chanté autrefois, mais non peut-être, je le répète, l'accent, l'âme même avec laquelle il chantait.

Bien différent le volume de M. Gabriel Mourey : *Cœurs en détresse*. Depuis longtemps je suis, dans ses manifestations, ce jeune écrivain, de phrase précieuse, de subtile analyse. Si je n'ai pas tout d'abord signalé son talent, c'est peut-être que je craignais de le voir persister dans la compagnie littéraire des petits sthendalistes et adolphistes où il me semblait se complaire. Je redoutais qu'il apportât, dans la vie, trop d'âpreté, une trop persistante culture de la volonté ; mais *Cœurs en détresse*, marqués toujours au même bon coin littéraire, me paraissent indiquer, en M. Gabriel Mourey, un réel adoucissement, quelque chose d'attendri, et d'anti-adolphiste, une plus juste conception de l'existence et des relations fraternelles qui doivent régner entre les hommes.

Pas d'histoire, pas l'ombre de métaphysique, pas de préoccupation mystique dans *Cœurs en détresse*, mais l'unique souci psychologique. L'auteur y saisit quelques personnages, hommes ou femmes, tourmentés par l'amour et décrit, avec une finesse laborieuse, avec une acuité peu commune, leurs actes et surtout les causes de leurs actes. Pourquoi se comportent-ils de telle façon dans telles circonstances ? Quel est l'enchaînement de leurs gestes, comment ceux-ci s'engendrent-ils les uns

les autres ? Quel est leur fine et mystérieuse filiation ? Voilà ce que s'attache à connaître et à nous dire M. Gabriel Mourey.

Si l'on donne le titre de poète à ceux qui s'attardent au cadre où se meuvent les personnages, et qui en aiment la lumière et les arbres verts, M. Mourey n'est pas un poète. Il ne l'est pas davantage, si l'on entend par là un artiste habile à représenter de grandes masses, à faire s'agiter des foules autour de leurs héros et de leurs héroïnes. C'est une ou deux âmes à la fois que prend M. Mourey et dont il distingue une à une, toutes les qualités, toutes les sensations. Dans la vaste forêt humaine, il ne considère à la fois qu'une petite source claire dont il compte, une à une, avec soin, les gouttelettes d'eau. Mais que cette source est toujours attachante ! et combien ces minutieux procédés dans lesquels il excelle, nous ravissent. Comment l'amour peut naître dans une jeune fille du peuple, les effets qu'il y produit peu à peu, de quelle façon terrible il la domine et la ravage, il l'a merveilleusement démontré dans la Louison de la première nouvelle. Là encore, il analyse, en bon chimiste intellectuel, toutes les doses de vanité, de caprices, de cruauté qui entrent dans le cœur d'une femme du monde.

Et quelle forme précise ! Pas d'adjectifs inutiles ! pas de longs adverbes comme dans *Adolphe* ; mais partout le mot aigu, fatal, que l'on ne pourrait remplacer ni changer d'endroit sans nuire à la claire beauté de la phrase.

M. Gabriel Mourey nous a émerveillé par sa puissance de réflexion et par sa concision harmonieuse, sans sécheresse et sans effort.

E. LEDRAIN

CRITIQUE DRAMATIQUE

LES DERNIÈRES

La Comédie Française a mis dans son répertoire la pièce de M. Paul Alexis, *Celle qu'on n'épouse pas,* jadis représentée au Gymnase.

Ce fut pour Dumas fils une préoccupation dominante, presque journalière, que celle du sort des pauvres filles qui, pour une raison ou une autre, caprice d'un soir, illusion d'amour, crédulité en la foi humaine, appêtit du plaisir, dupe de soi ou de l'autre, tombent au pouvoir de l'homme, lui procurent de la joie, un semblant d'éternité d'amour et sont tout d'un coup, pour raison sociale plus impérieuse encore que la raison d'Etat, abandonnées au versant de la colline de bonheur dont on ne leur permet pas d'atteindre le faîte.

Vous avez pris, vous avez promis, vous avez reçu, disait Dumas, gardez, tenez, épousez.

C'est ce que pense également M. Paul Alexis. La gentille héroïne, petite ouvrière sage et sentimentale, éleveuse de tourterelles, a pendant six années fait le bonheur d'un brave garçon de jeune homme que la sécheresse des études ne pouvait satisfaire et qui avait besoin près de son cœur d'un autre cœur, plus petit, mais battant plus vite. Six ans sont un bail, et même davantage, une preuve. Si l'on a vécu, tout ce temps, ensemble, sans trouble, sans regret, avec la joie deux fois renouvelée chaque jour, de se blottir l'un près de l'autre le soir, dans la fatigue qui suit les labeurs du jour, et de se retrouver le lendemain matin avec l'espoir plus vif, rafraîchi par quelques heures de repos, c'est un signe de convenance réciproque, un signe qu'il faut savoir comprendre, auquel on doit s'arrêter. Le hasard est un grand maître pour commencer les choses, mais il ne les termine jamais. Il vous laisse vous débrouiller et estime que si vous avez des yeux, c'est pour vous en servir et voir.

Donc, quand quelque signe de prédestination s'indique, il faut le voir. Georges Maurel, bien inspiré par M. Paul Alexis, ne le laisse pas échapper. Il a eu du bonheur, il en a encore, qu'il rompe avec sa Musette, devenue Adrienne, et s'en est fait de sa joie, de son avenir,

de sa conscience, de son équilibre. Il épouse. C'est un sage et un tendre, un simple. Il sera heureux.

Alors qu'il écrivait cette bluette, M. Paul Alexis, fort jeune, n'avait pas encore rencontré son Saint-Paul. Il n'était pas naturaliste.

Converti à la doctrine, il est probable que sa pièce n'eut pas abouti à sa conclusion optimiste. Epouser ! c'est vite dit. Et la vérité ? et le document ? et la statistique ? et le fait divers ? et le contrôle de la Morgue ? et le recensement de la prostitution ?

La pauvre Adrienne eût eu à compter avec toutes ces considérations. Le brave Georges Maurel nous eût d'abord, par respect de la vulgarité courante, été présenté comme un être pas méchant, mais mou, sans vertèbres, ou violent avec des instincts de fauve, ou simplement menteur et canaille. Une de ces caractéristiques l'eussent fatalement conduit à évincer la pauvre fille. Le mariage riche, la fatalité sociale, le sermon du cousin ou de l'oncle, auraient vite étouffé sa misérable récrimination.

Adrienne chassée, abandonnée, déshabituée du travail des ateliers, écœurée de l'homme, serait tombée au sort des marchandes d'amour, et de chute en chute, nous l'aurions vue agoniser dans quelque taudis infâme.

La morale eût été la même, dira-t-on. Non, car sous l'empire naturaliste les choses se fussent passées en dehors de la volonté de l'homme, sous la seule suggestion des choses, dans la passivité, sans crime pour ainsi dire, parce que c'est ainsi. Au fond, cette passivité est la marque de cette école défunte, dont, d'ailleurs, il n'y a plus rien à dire, parce qu'elle n'existe plus.

On donnait dans la même soirée *Le Tricorne enchanté* de Théophile Gautier. C'est la comédie italienne, la farce où voltigent les quolibets, les déclarations tendres et les coups de bâtons. Tout s'y passe élastiquement et avec le rigoureux respect de la tradition : L'oncle Géronte avare jusqu'à garder dans sa caisse le salaire de son valet ; ce valet, Champagne, ivrogne rare, sortant le matin, de son logis, encore ivre de son vin de la veille et y rentrant le soir plus saoûl que la veille, avec cela couard, menteur et bon enfant ; Frontin, hâbleur, esbrouffeur, menteur, dupeur, paillard, arrogant ; Marinette, soubrette à la langue facile, aux mœurs légères, à l'intrigue toujours prête, dès qu'il s'agit de servir l'amour d'autrui et d'être payée de ses services : Valère, neveu sans le sou, endetté, amoureux de la pupille de son oncle ; enfin Inez, l'ingénue plus rusée que la pire des soubrettes, menacée d'être la femme de Géronte et brûlant pour le neveu, Valère.

L'intrigue se noue suivant la formule. Les valets s'invectivent, puis s'allient pour berner Géronte qui, soupçonneux, donne cependant dans tous les panneaux.

Il est vrai qu'on use à son endroit d'un stratagème : le chapeau de Fortunatus, le couvre-chef magique, le tricorne enchanté qui rend invisible l'homme qui en est coiffé. Géronte le met donc sur sa pauvre vieille tête débile et s'imagine qu'on ne le voit plus. Alors défilent devant lui, valets, neveu, pupille, qui causent, qui disent leur attachement pour le bon Géronte, leur soif de le servir ; Inez l'adore et le veut épouser; Marinette le veut servir sans gages; Valère renonce à Inez. Géronte coiffé, souriant, boit son bonheur. La farce cesse tout d'un coup, et le tragique entre sous la forme de Champagne, saoûl comme la grive, il se jette sans rancune dans les bras de son maître, le caresse. Géronte, toujours coiffé, s'étonne non de la tendresse de son valet mais d'être vu de lui. « Tu me vois donc ? — Pardié, si je vous vois! Plutôt double. » Les écailles tombent des yeux du podagre qu'on a joué, en même temps que de la coulisse rentrent valets, soubrette, neveu et pupille. Ils viennent de chez le notaire : Valère et Inez sont mariés dûment et solidement. Géronte, ne pouvant faire mieux, pardonne, et Frontin s'avançant vers le public prend congé de lui en quelques vers.

La pièce est amusante par son mouvement et sa belle humeur, et aussi par l'interprétation que seule la Comédie française peut fournir pour ce genre consacré. On veut un Frontin avec toutes les drôleries qui tempèrent ses mauvaises habitudes sociales? Ce sera Coquelin cadet, il sera parfait. Champagne sera Georges Beer, le plus désopilant des ivrognes. La bonne ganache sera Pierre Laugier, de jeu consciencieux et savant. Dehelly sera un charmant neveu, plein d'amour et de ruse. La grâce virginale et l'astuce naturelle de l'innocence seront entièrement rendues par Mademoiselle Muller. Enfin, si vous voulez pour une soubrette, de la voix, de l'exubérance, de la malice, de la finesse, voici Mademoiselle Kalb, vous êtes servi à souhait.

Mais le veritable comique du *Tricorne enchanté* résulte moins de la trame scénique que de la substance du style. Les effets ne sont ni dans les gestes, ni dans les impudences, ni dans les conflits grotesques, ni dans les quiproquos, ils sont uniquement produits par la rencontre des mots, par la forme même de la phrase, par les étonnements des rimes qui terminent les vers en éclats de rire. C'est donc une bien grande erreur à propager que celle de la non-nécessité de style au théâtre, et Théophile Gauthier qui fut un romantique rouge, avec des profondes assises classiques nous en préserve.

La Bande à Fifi, à l'Ambigu comique, montre une fois de plus l'irrésistible attrait du public pour tout ce qui s'agite autour du crime, d'un grand crime particulièrement. Les pièces de théâtre inspirées par des causes célèbres, c'est-à-dire réelles, et non par la seule imagination de

l'auteur, ont toujours de grandes chances de succès. Le public aime à frémir pour de bon ; à son impression dramatique s'ajoute la lointaine vision d'une cour d'assises, d'interrogatoires à sensation, de condamnations à mort prononcées le soir, sous la lampe, dans la presque obscurité de la grande salle, puis du cabanon où, au petit jour, on vient réveiller le patient, la toilette, les dernières paroles, les tremblements des membres, les visages exsangues, le trébuchement dans les liens qui retiennent les jambes, puis la machine à tuer, droite, les bras en l'air, soutenant le tranchet luisant, la bascule, le coup sourd, le jet de sang, la rumeur, les cris de la foule, la voiture furtive, filant au galop des chevaux, emportant les deux morceaux du corps du supplicié.

Avec ces préparations ou ces éléments d'émotion latente, il est difficile qu'un public ne soit pas ému. Il le serait à beaucoup moins. Ces spectacles ont peut-être une vertu. Ils servent à contrôler la résistance des nerfs.

La Bande à Fifi, de MM. Gardel-Hervé et Maurice Varret est donc un succès, pour les raisons de genre et d'authenticité.

Le drame prend sa source, on l'a raconté, dans une affaire criminelle, lointaine, il est vrai, connue sous le nom de l'*Affaire du Temple* et déjà exploitée, il y a trente ans, dans le roman. Si elle est un peu âgée, elle a du moins conservé le mérite de grouper des types suffisamment caractérisés et hiérarchisés pour demeurer légendaires dans les annales de la malfaisance.

C'est une véritable organisation que cette bande à Fifi. Rien n'y manque. Elle fonctionne au mieux à ses fins naturelles. Elle l'emporte même de beaucoup sur la régulière police qu'elle déconcerte et déroute.

Ce monde de voleurs et d'escarpes exerce également une fascination spéciale sur le public, grand amateur de mélodrames, lecteur assidu de faits divers et de comptes rendus de tribunaux. Le besoin de l'horreur et de la peur fait partie de notre économie. Ces fauves aux faces d'hommes ou de femmes, aux mouvements lents de bêtes guettant des proies, qui rôdent sur les confins des sociétés et des villes, font plus rêver de cerveaux que la pâle et ascétique vertu. Ils sont une force mauvaise à laquelle on songe.

A ces considérations d'ordre général s'ajoute, dans le cas de *La Bande à Fifi*, une mise en scène particulièrement soignée. Le réalisme du décor, l'agencement du crime, procurent toute l'illusion désirable à ceux qui aiment à frissonner.

Jules CASE.

SCIENCES

Dans le domaine des sciences naturelles, l'un des procédés les plus efficaces de diffusion des connaissances, consiste évidemment dans l'exhibition des objets et personne aujourd'hui ne s'attarderait à contester l'utilité supérieure des Musées et des collections publiques. Mais les échantillons ne parlent pas d'eux-mêmes à tout le monde ou plus exactement, tout le monde n'est pas préparé à comprendre leur langage. De sorte que les services qu'ils sont capables de rendre à l'instruction générale, sont considérablement accrus ou diminués en conséquence des dispositions, d'apparence accessoire tout d'abord, qu'on aura adoptées pour les soumettre au regard du visiteur.

A cet égard, l'étiquetage mérite une attention spéciale et tout le monde sera certainement frappé au jour prochain sans doute de leur inauguration, des progrès réalisés dans les nouvelles galeries du Museum d'histoire naturelle. Mais l'étiquetage, si parfait qu'il soit n'est pas suffisant encore, il doit être complété pour les étudiants sérieux d'un catalogue raisonné, indiquant non seulement les caractères propres de tels ou tels spécimens, mais encore leurs rapports, souvent si multiples avec leurs congénères. C'est dans cette voie que pour ce qui nous concerne nous avons récemment publié un *Guide dans la collection de météorites des Museum avec le catalogue des chutes représentées* où nous avons cherché à mettre en pratique les principes les plus féconds de la taxonomie. Soixante-deux types de roches différentes tombées du ciel sont successivement décrits et leurs particularités les plus caractéristiques sont indiquées dans 83 figures dont beaucoup ont été dessinés au microscope sous le grossissement de 80 diamètres. Des tableaux synoptiques montrent les relations réciproques des types admis et une longue liste chronologique énumère dans 466 numéros successifs les richesses inappréciables de notre grande collection nationale.

Si nous parlons de ce travail c'est du reste moins pour le signaler à nos lecteurs que pour constater l'empressement avec lequel les spécialistes l'ont accueilli et dont témoigneraient au besoin les innom-

brables témoignages que nous avons reçus des pays les plus divers. Ce n'est d'ailleurs qu'un premier terme dans une série de guides qui donneront le tableau complet des collections géologiques du Museum et qui comprendront : la collection stratigraphique, la collection lithologique, la collection de géologie géographique et la collection de géologie expérimentale. Il faudra plusieurs années pour que la tâche soit mené à bien.

Parmi les pays étrangers où des efforts analogues aux nôtres sont tentés, il faut citer la Belgique et la très intéressante publication consacrée par M. Dupont, directeur du Musée d'histoire naturelle de Bruxelles, à la collection incomparable des *Iguanodontes de Bernissort.* C'est une brochure de 50 pages in-8° avec gravures, carte géologique en couleurs et tableau synoptique dont la lecture est aussi instructive qu'attachante. On a du reste eu le soin de mettre le petit volume à un prix des plus modiques permettant à tous les amateurs d'en faire l'acquisition. M. Ed. Dupont, le savant directeur du Musée de Bruxelles a adopté une forme très concise qui n'a laissé dans le travail que la mention des faits les plus essentiels et on peut en quelques instants acquérir par la lecture de l'opuscule une masse inespérée de notions.

Tout d'abord on sait que les iguanodontes sont des reptiles gigantesques depuis longtemps disparus de la faune vivante. Ils avaient une dizaine de mètres de longueur de l'extrémité du museau au bout de la queue. Normalement établis, dans l'allure bien connue de nos kanguroos sur le solide trépied constitué par leur queue et les deux pattes postérieures ils élevaient à 4 mètres 50 au dessus du sol leur énorme tête fort analogue par les traits généraux à celle de nos chevaux. On en a trouvé d'un seul coup 25 individus jetés pêle-mêle dans un terrain recouvert de près de 400 mètres de couches appartenant à plusieurs époques dans lesquelles on est convenu de subdiviser les âges crétacés.

C'est accidentellement qu'on a rencontré ce merveilleux gisement et le puits qui y a conduit avait pour but la recherche de la houille située bien plus bas. Aujourd'hui le sol à Bernissart est situé à plus de 20 mètres au dessus du niveau de la mer, mais l'étude des roches montre que cet état de choses n'est pas très ancien. Auparavant la région était sous marine et elle s'est même affaissée assez pour que les 400 mètres de sédiments superposés dont nous venons de parler aient pu s'y accumuler. Cet empilement de fonds de mer reconnaissables quant à leur origine par les fossiles qui y sont accumulés, s'est d'ailleurs produit sur les couches qui contiennent les reptiles et qui devaient à l'époque dite *wealdienne* être à peu près dans les conditions actuelles de la surface du sol. On a reconnu en effet que les iguano-

dontes vivaient sur les bords d'une rivière coulant dans une vallée fort encaissée entre des collines dont la substance est tout entière fournie par des couches de l'époque houillère. La coupe publiée montre ces collines, maintenant si parfaitement souterraines, recouvertes d'un manteau d'éboulis tout pareil à celui qui fait comme un épiderme sur nos collines actuelles et resserrent entre elles une gorge profonde de 250 mètres dont le fond est tapissé du terrain lacustre si fructueux pour la paléontologie.

Certainement nulle région n'est mieux faite pour donner à réfléchir sur les vissicitudes de chacun des points de la surface terrestre et en même temps sur la prodigieuse durée des étapes de l'évolution terrestre. Toutes les personnes désireuses de se rendre compte des conditions traversées par notre demeure actuelle liraient avec un véritable intérêt si elle leur tombait sous la main, la petite brochure de M. Dupont. Quant aux visiteurs si nombreux du musée de Bruxelles, il ont ainsi un souvenir qui leur donne la valeur exacte des merveilleux spectacles que les iguanodontes restaurés ont offert à leurs yeux.

Stanislas **MEUNIER.**

BIBLIOGRAPHIE

Le Cœur Solitaire, par Charles Guérin, édition du *Mercure de France*

Il se lève en ce moment une génération admirable de jeunes poètes qui promet à la France de demain une nouvelle Pleïade. Au premier rang, apparaît Charles Guérin dont le *Cœur Solitaire*, qui vient de paraître, atteste définitivement le talent subtil et profond, la figure personnelle et émouvante. Déjà son premier livre : *Joies grises* annonçait un pur poète, sensitif comme l'eau, résonnant comme une grotte dans la montagne... C'était la mélancolie d'un adolescent, dans la solitude de la province, où il vivait alors. Aujourd'hui ce cœur grave a mûri. Il est toujours solitaire — et le titre, de suite, nous en avertit. Mais il en sait les raisons, désormais. Cette poésie n'est plus toute de sensations. Les sensations ont leur retentissement cérébral ; elles se transposent en idées. Et c'est ce qui fait précisément la caractéristique de Charles Guérin entre tous les poètes nouveaux. Encore qu'impressionnable à l'excès et constamment lyrique, nul n'est plus réfléchi, méditatif, conscient, nul n'a plus d'art à organiser ses frissons et à rattacher ses émois physiques à des lois d'harmonie et de destinée.

La plupart, parmi les jeunes poètes nouveaux, sont simplement lyriques, extasiés d'eux-mêmes et de la nature. Charles Guérin aussi est dans ce sentiment ; il éprouve une adoration presque religieuse devant les simplicités de la vie :

Vieilles femmes des champs, vos âmes sont plus simples
Que la brebis qui bêle et l'angelus qui tinte;
Et vos yeux, ignorants du rêve, sont naïfs
Comme le bleu passé des faïences anciennes.

Avec quelle sympathie, on le voit, et quel soupir de regret, il se tourne vers les cueilleuses de simples et ces simplesses ! Mais comment avoir leurs yeux vierges pour regarder la vie ? Comment être ces vieux enfants ? S'émouvoir comme eux ? Car lui possède, au surplus, un cœur subtil, comme tous les vrais poètes, qui ne sont différents des autres hommes qu'à cause de leurs sens plus affinés, aboutissant à une âme où règne le silence (le silence des sommets) qui multiplie la résonnance des minimes bruits innombrables de la vie.

Le poète du *Cœur Solitaire* se plaint de son cœur subtil : « les cœurs trop subtils savent mal s'émouvoir ». En cela, il est l'héritier des autres cœurs, éternisés dans les livres. On ne vient pas impunément après Baudelaire et « l'octobre des idées » qu'il inaugura. Mais d'autre part il a la nostalgie des cœurs simples ; il les envie, parce qu'il sait qu'en eux seuls se réalise un peu de bonheur humain. Lui-même, entre ce cœur simple qu'il ne *peut* pas être, et ce cœur subtil qu'il ne *veut* plus être, demeure « le cœur solitaire ». C'est le drame de sa destinée et en même temps le drame de toute la jeunesse contemporaine. Voilà ce qui donne à l'œuvre de Charles Guérin sa haute signification morale, toute une moëlle de philosophie, faisant songer à un nouveau Vigny qui commence — et dont il a conscience, car lui-même s'interpelle :

Poète, sois un arbre aux fruits lourds de pensée !

Cette force de pensée serait insuffisante sans l'art parfait du jeune poète. Il a trouvé pour s'exprimer une langue adéquate, aux nuances précises, aux ajustements nobles et graves comme les plis de la statuaire antique. De lentes courbes de phrases ; des mots inattendus, resurgissant comme des absents qu'on oubliait ; les strophes, en allées droites, où les mots à la rime (qui ne sont souvent que des assonnances ou des échos analogiques) se touchent et se quittent comme des cîmes d'arbres... Enfin et surtout un luxe sobre d'images souvent neuves, continuées avec une souplesse déliée, évidées, niellées, filigranées, bijoux soudains dans le poème, comme les fleurs dans les prairies peintes des Primitifs. Celle-ci, par exemple :

Octobre met l'anneau d'or rouge au doigt de l'An.

Et c'est une merveille et un enchantement que ces vers finis comme des parures, à l'avant-plan, tandis que dans les fonds aussi, comme chez les Primitifs, il y a des chemins bleus (ici c'est le chapitre sur l'*Inquiétude de Dieu*) qui conduisent dans le ciel !

GEORGES RODENBACH.



Souvenirs du général Comte Fleury, 2 vol. in-8, Plon.

Quand les temps seront venus — et nous en sommes loin — où l'on pourra écrire impartialement l'histoire du second Empire, l'écrivain qui tentera cette œuvre trouvera de nombreuses et très intéressantes informations dans les *Souvenirs du général Fleury* qui ont été récemment publiés. Je les ai lus avec le plus grand plaisir, les regardant comme très sincères. Ils sont, comme tous les *Mémoires* du monde, visiblement inspirés par les opinions et les sentiments personnels de leur auteur et pourront toujours être, à ce point de vue, discutés par les historiens de l'avenir : mais ils donnent une foule de détails vrais, d'anecdotes incontestables, de tableaux saisissants, et une vive impression des choses. Le général a pu déclarer, à bon droit, que ces pages ont été écrites « en connaissance de cause, avec conscience et avec le désir sincère de ne dire que la vérité. » Que l'on partage ou non ses convictions, que l'on juge ou non comme lui les événements qu'il raconte, c'est affaire à ses lecteurs : quant à lui, sa bonne foi est hors de cause, et c'est tout ce que l'on peut demander aux témoins des faits historiques. Les conclusions et jugements appartiennent à la postérité.

Or il est peu de témoins aussi autorisés que cet homme intelligent et énergique, placé, par les circonstances, en situation de bien voir les incidents contemporains. On sait quel rôle considérable il a joué à la Cour impériale, ayant été l'un des plus intimes confidents de Napoléon III depuis les premiers temps de la présidence jusqu'en 1870. Attaché à la personne du souverain, chargé par lui à diverses reprises, notamment après la campagne d'Italie, de missions politiques de haute importance, mêlé à la plupart des péripéties du règne, il était en mesure de beaucoup savoir et de donner à ses récits un caractère particulièrement exact. Je ne citerai pas tels ou tels chapitres plutôt que d'autres : ils sont tous attrayants par cette même raison, parce qu'ils racontent avec une égale compétence, un égal sentiment d'affection respectueuse, sinon des secrets d'Etat, du moins les scènes intérieures qui précèdent, accompagnent ou suivent les faits publics, les expliquent souvent, indiquent parfois les motifs, le sens, les ressorts cachés.

J'ajouterai que ce livre, écrit sans préoccupation littéraire mais d'un style facile et clair, a encore ce rare mérite d'être une œuvre de dévoûment et de fidélité. Lorsque je trouve dans un ouvrage, quel que soit le parti auquel il se rattache, l'accent ému et vibrant d'une opinion

loyale et qui ne s'est jamais démentie, la foi immuable dans un principe, la noble et persévérante gratitude envers ceux dont l'auteur a suivi la fortune dans les jours prospères et dans l'adversité, je m'incline avec une profonde et sympathique estime. A nos yeux, les adversaires du second Empire sont parfaitement fondés à faire leurs réserves sur les événements que ces *Souvenirs* exposent et sur les appréciations de l'écrivain, mais ils ne sauraient sans injustice méconnaître la noblesse des sentiments que le général y exprime et qui restent l'honneur de son nom.

Comte Charles de Moüy.



Antoinette Soubise, par Blanche Leschassier (Victor Havard). — L'auteur de ce court récit possède le don supérieur de la délicatesse et de la simplicité. C'est une humble histoire sans prétention, d'un intérêt idyllique peu compliqué; mais le ton en est délicieux et la donnée d'une psychologie très sûre, observée et douloureuse, humaine à la fois et sublime. C'est écrit naturellement, avec un style sans rhétorique, qui vient en droite ligne du cœur.

Joséphine, par Blanche Sari-Flégier (Léon Vanier, éditeur). — Raconter les angoisses morales d'un prêtre amoureux qui échappe à la séduction par la fuite, c'est une tentative dangereuse et bien lourde pour une plume féminine. Le sujet est scabreux, plein de chutes, et il y a longtemps qu'on l'a épuisé. Mme Blanche Sari-Flégier s'en est pudiquement tirée. Le livre est chaste, moral et de bonne compagnie, un peu brûlé peut-être, trop rapide, souvent gauche et inexpérimenté de ton, mais plein de santé et de fraîcheur. L'auteur écrit *en surface*, mais les sentiments sont clairs et le milieu bien observé.

Les deux Algéries, par Georges Viollier. (Paul Dupont, éditeur). — Voilà un livre d'actualité. L'auteur a vu, étudié et décrit à fond cette belle Algérie si calomniée et si peu connue. C'est un complet et long journal de sensations personnelles et descriptives, d'appréciations intéressantes et curieuses, qui peuvent offrir de multiples profits, attrait pittoresque, artistique ou social.

C'est écrit avec une verve sans façon, un style bon enfant et cursif, très enjoué et très animé. M. Viollier a senti profondément ce magnifique pays, et la vision qu'il nous en donne ne s'oublie plus. Tout est dans ce livre : le Ramadan, les petits cireurs, les fêtes mauresques, les cafés, les courtisanes, les luttes arabes, les chasses, des ascensions de montagnes, les fantasias, la justice, la prison, le désert, les nomades, les baptêmes, l'amour, les affaires, etc... En somme, les *Deux Algéries* sont un livre à lire.

Antoine Albalat.



L'organisation Française. — Le Gouvernement. — L'administration. — Guide du Citoyen et anuel à l'usage des Ecoles, par Alphonse Bertrand, secrétaire-rédacteur au Sénat. — En dépit de l'impulsion relativement récente, donnée à la culture intellectuelle des Français, il existe encore un grand nombre de personnes dont l'ignorance est surprenante.

Par exemple, écoutez dans ce qu'on appelle « le monde » : (Je ne sais pas où cela commence et où cela finit), écoutez dis-je des gens élégants et parfois spirituels, parler politique. Et surtout n'en parlez pas vous même...

Vous serez souvent stupéfaits des lacunes de leur instruction. Vous constaterez aisément qu'ils n'ont qu'une idée très vague des origines

et du fonctionnement des pouvoirs publics et des grands services de l'Etat. C'est ainsi que j'ai eu la bonne fortune d'entendre dire il y a quelques jours dans un salon sélect et réactionnaire, qu'on pouvait revenir au droit divin par la voie du plébiscite.

Non seulement la Constitution sous laquelle nous vivons sans la bien pratiquer, est inconnue et incomprise par un grand nombre de Français de toutes classes, mais encore, les principes les plus élémentaires sont à peine vulgarisés — la séparation des pouvoirs notamment.

Le livre de M. Bertrand ne laissera pas d'excuses aux bavardages incompétents des gens qui ne se sont pas donnés la peine d'apprendre les choses dont ils parlent.

Ce livre est d'ailleurs remarquable par sa parfaite ordonnance et par sa clarté incontestable.

PAUL DUPLAN.

Le Prince Mourad, par JEHAN D'IVRAY. — Lemerre, éditeur.

C'est l'éternelle et lamentable histoire d'une jeune fille devenue institutrice à l'étranger. Belle, pure, charmante, elle inspire un sentiment très doux au prince Mourad, père de ses élèves, et devient sur l'heure une ennemie pour la favorite rusée, cruelle, qui a réussi à charmer son maître.

La princesse mère, une ancienne esclave, est la proie des intrigues du harem et fait le mal sans réflexion. Germaine devient la victime désignée des machinations de la favorite, que, dans son amour naissant pour l'institutrice, le prince Mourad a donné pour épouse à son bouffon. Compromise dans un guet-apens dressé par une juive aux ordres de la favorite, Germaine s'enfuit du harem et va cacher dans un hôtel d'Alexandrie son désespoir et son amour secret pour le prince Mourad.

Elle y meurt, non sans avoir fait enfin l'aveu de son amour à Mourad et avoir refusé l'union légitime que celui-ci venait lui offrir.

Le récit prouve une connaissance profonde des mœurs du harem; le style est clair, élégant, les descriptions superbes. La délicatesse du touché dénote la main d'une femme, d'une honnête femme qui a voulu que son livre, si attrayant, si tendre, pût être lu par les jeunes filles.

Jehan d'Ivray est un nom que le lecteur du *Prince Mourad* retrouvera toujours avec plaisir.

CH. BERGEROT.

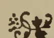


Le Balkan Slave et la crise Autrichienne par CHARLES LOISEAU, librairie académique Perrin et Cie.

La race slave du sud et ses essais d'unification à travers l'histoire, l'origine de la littérature jugo-slave et son évolution littéraire dans le passé, le conflit serbo-croate, la question religieuse chez les Slaves dans le présent, et à côté de ses éléments divers, agissant pour son propre compte, le pangermanisme, le *drang nach Osten*, son esprit, ses formes, ses ressources, tels sont les principaux points de vue traités par l'auteur, surtout depuis la guerre gréco-turque, et par la faute de certaines chancelleries intéressées cependant à empêcher ce résultat, l'empire d'Allemagne tend à devenir de plus en plus le conseiller diplomatique, le courtier financier et l'éducateur militaire de l'Empire Ottoman. Les Allemands d'Autriche regimbent contre la loi des majorités parlementaires, aujourd'hui retournée contre eux au Reichsrath viennois et entretiennent, de l'extrême frontière de la Bohême au sud de la Syrie l'agitation. Et ces deux faits désormais publics se tiennent par un certain lien moins connu; le cheminement de

l'Allemand à travers la péninsule balkanique. En face de cette situation complexe, le rôle de la France serait, d'après l'auteur, d'adopter une politique slave étendue et de favoriser la formation d'une fédération slave sur les Balkans entre l'Autriche et la Porte; mais qui, parmi nos hommes d'Etat, comprend la valeur politique et stratégique *au point de vue français* de cette fédération et a l'autorité pour la faire ressortir et la faire adopter en orientant le Quai d'Orsay dans une telle direction ?

D[r] ROUIRE.



Histoire de la Musique, par Albert SOUBIES : Portugal. — *Almanach des spectacles* par Albert SOUBIES : année 1897 (Flammarion, éditeur).

M. Albert Soubies gardera certainement une place importante parmi les musicographes de cette fin de siècle. Voici de lui, une *Histoire de la musique en Portugal*, son *Almanach des Spectacles* (année 1897), et bientôt nous aurons à parler de son histoire de la musique en Russie.

Le Portugal nous était — musicalement parlant — complètement inconnu. C'est donc une bonne fortune pour nous que ce petit volume, d'aspect élégant, où se trouve résumé en quatre chapitres l'histoire de la musique au pays de Camoens : 1[er] chapitre : Le moyen Age; 2[e] le XVII[e] siècle; 3[e] le XVIII[e] siècle; 4[e] le XIX[e] siècle. C'est simple et c'est clair.

Des deux premiers chapitres, nous ne dirons rien ; ils nous intéressent moins que les deux autres ; voici, avec le XVIII[e] siècle, une série de compositeurs religieux et profanes, dont quelques-uns ont laissé un nom célèbre : l'organiste Sant'Anna, qui périt dans le tremblement de terre de Lisbonne; et le compositeur Portogallo, qui fit représenter plusieurs œuvres lyriques en Italie et en Portugal.

Mais notre siècle a vu éclore quelques compositeurs portugais qui laisseront une trace durable dans l'histoire musicale de leur pays. Après avoir sacrifié trop longtemps au goût italien, certains ont cherché à se frayer une route dans un art national ; mais c'est surtout depuis quinze ou vingt années que ce mouvement se dessine. On doit citer, dans cet ordre d'idées : Francisco de Freitas Gazul, qui a aussi bien réussi dans les opéras que dans la musique religieuse; Miguel Angelo Pereira, auteur d'œuvres symphoniques remarquables et d'une œuvre lyrique : *Enrico*, jouée avec succès ; Augusto Machado, compositeur laborieux et fécond ; Alfredo Keil, le plus célèbre de tous les compositeurs modernes du Portugal.

On voit, par ces quelques détails, combien l'ouvrage de M. Soubies mérite nos éloges ; c'est un travail neuf, documenté et fait avec ce soin que l'auteur met dans toutes ses œuvres

— Nous ne nous étendrons pas longuement sur le dernier volume de l'*Almanach des Spectacles* ; nous avons dit déjà l'intérêt qu'offrira cette collection aux futurs musicographes ; sans parler même de l'avenir, ce sera, pour nous tous, une précieuse source de renseignements. L'année 1897, qui vient de paraître, est faite avec la plus scrupuleuse exactitude et contient, sous son petit format, une multitude de faits et de documents.

GEORGES DE DUBOR.



Une enquête en Suisse sur l'impôt progressif sur le revenu, par MAURICE SARRAUT.

Dès la clôture de la dernière session parlementaire, mais avant les élections générales, notre confrère M. Sarraut a pris l'initiative d'aller étudier sur place l'impôt sur le revenu en Suisse.

Après avoir publié une série de lettres sur la matière dans un très important organe de province, la *Dépêche de Toulouse*, il les réunit aujourd'hui en brochure.

Et d'abord il faut louer l'auteur de sa méthode, qui est la bonne : s'il est vain de disserter à l'infini et souvent dans le vide, rien n'est plus profitable que de s'éclairer des leçons de l'histoire et de la législation comparée.

Les écoles radicales et socialistes négligent trop précisément les considérations pratiques et les enseignements de l'expérience.

M. Sarraut, lui, se met en garde contre les préjugés, les abstractions et les formules. Il analyse les faits et déduit les résultats — avec intelligence, avec clarté, avec précision, mais aussi, il faut bien le dire, avec quelque partialité.

Il établit que l'impôt sur le revenu, admis à Bâle, à Zurich et dans le canton de Vaud est véritablement entré dans les mœurs. Les témoignages rapportés et les impressions recueillies le prouvent. Ce simple fait est peut-être le meilleur des arguments.

L'auteur insiste sur cette quasi-unanimité de l'opinion suisse, aujourd'hui « ralliée » à l'impôt progressif. Il fut un temps, où Lausanne résistait audit impôt et à ses partisans. L'anecdote du don de la statue de Guillaume Tell, don inspiré par notre directrice Madame Juliette Adam et fait par M. Osiris, est, à cet égard, aussi curieuse qu'agréablement contée.

Est-ce à dire que la brochure de M. Sarraut doive élucider toutes les obscurités et vaincre toutes les résistances ? Il n'a pas fait œuvre de législateur, ne l'oublions pas.

Dès lors, ne lui demandons pas la solution de toutes les questions.

Ainsi, ne discutons pas la progression, qui est, si l'on veut, la « vraie proportionnalité. »

Reste le grave problème du mode d'application. M. Sarraut admet, de plano, et impose presque la déclaration. Il n'est pas prouvé que l'application en France en serait aisée. Aussi sommes-nous nombreux, qui préférerions la taxation d'après les signes extérieurs.

Il importe également de se prononcer sur les contributions, que l'impôt sur le revenu remplacerait et ferait disparaître. Conserverait-on parallèlement les patentes ou non ?

Le lecteur aperçoit que le sujet n'est pas épuisé, même après les études poursuivies. Ce sera la tâche de la présente législature de résoudre la question dans un sens vraiment libéral et réformateur.

Ce sera le mérite appréciable de M. Sarraut d'y avoir contribué en publiciste informé et pénétrant. Déjà son enquête, œuvre de vulgarisation, a puissamment agi sur l'opinion et au profit de ses amis politiques, candidats, qui lui doivent une large part de leurs succès électoraux.

Gaston Bouniols.

CARNET MONDAIN

La mer, la forêt, la montagne ne sont guère attirantes en cet été gris et mouillé. La campagne s'attriste dès que le dieu-soleil fait les préparatifs de son coucher, après avoir si peu brillé dans la journée.

Mais quel mondain orthodoxe resterait à la ville quand Juillet est arrivé ? C'est au point que les cours aristocratiques pour jeunes filles ferment à cette époque de l'année. Les anomalies de la température ne sauraient détourner de leurs devoirs des gens aussi convaincus.

Ce n'est pas que je les blâme, les champs ont, pour qui sait les voir, leur beauté sous l'averse, et les surprises de l'ondée ne vont pas sans gaieté. Et puis, dans les casinos et dans les villas ou châteaux, on allume déjà les lustres de bonne heure, et, sous la lumière artificielle, on s'inquiète peu d'un ciel tourmenté, de la pluie diluvienne et de l'obscurcissement de la lune par les nuages.

Le bal est très en faveur, la chaleur modérée de cette année de grâce ne transformant pas en supplice l'exercice chorégraphique. Pourtant il se réduit le plus souvent à un simple cotillon. Dans les maisons riches cette danse.... absurde, reste prétexte à distribution de souvenirs d'une certaine valeur. On n'a pu encore extirper des habitudes mondaines, la mode inconvenante et relativement récente, qui consiste à faire accepter des cadeaux aux invités.

Le cotillon commence assez tôt, grâce à la réforme hygiénique des menus du dîner. Ce repas devenant de plus en plus court et léger, on peut passer plus vite de la salle à manger dans la salle de bal. Et ainsi est réalisée l'ordonnance médicale faite à ceux qui s'en vont aux champs et à la mer soi-disant pour se reposer : vous vous coucherez à des heures raisonnables, pour vous lever dans la fraîcheur des matins.

Nous disions que les dîners sont de moins en moins chargés de mets. En effet, comment des estomacs qui ont déjà absorbé trois repas (petit déjeûner, déjeûner solide et lunch,) ne regimberaient-ils pas en face du quatrième, s'il était très plantureux, d'autant qu'ils ont la perspective de fonctionner une cinquième fois, au buffet du bal ou au souper qui termine la fête. Il paraît qu'on engraisse moins si on mange souvent et non à de longs intervalles, mais c'est à la condition de prendre peu de chose chaque fois, tandis que les repas éloignés les uns des autres doivent être forcément assez copieux.... et « profitent davantage au corps, » comme disent les bonnes gens.

On a eu l'idée d'ouvrir l'appétit en cette saison, et aussi je crois de rafraîchir et de préparer l'estomac, en servant le melon avant le potage. On présente, en même temps que le cantaloup, du poivre et du sel, dans une salière double, du sucre en poudre et du vin d'Espagne. Le sexe fort assaisonne toujours fortement l'excellent cucurbitacée du condiment fourni par la terre de l'Inde, les femmes, qui considèrent plutôt le melon comme un fruit, aiment à le saupoudrer de sucre, quelques-unes l'arrosent de vin liquoreux. Nos aïeules le mangeaient bien au tabac d'Espagne.

Toute chose étant prétexte à détails luxueux, on a imaginé tout un service à melon : assiettes et plat spéciaux, couteaux, fourchettes particulières. Il faut encore un petit plateau sur lequel sont disposés : moulin à poivre et salière, — ou salière double, en argent et cristal rose... ou bleu ; sucrier assorti pour contenir le sucre en poudre, avec cuiller perforée ; flacon à vin en cristal gaîné d'argent. Peut-être pouvait-on se passer de ces ruineuses inutilités, sans lesquelles ont vécu nos pères, et qui ont été inventées pour les milliardaires.... mais que chacun veut posséder.

*
* *

Retrouver Paris au bord de la mer ne saurait être le rêve des gens raisonnables et de bon sens, non plus que des artistes et des poètes. Richepin fut fidèle pendant quelques années à la tranquille plage de Saint-Cast, nichée dans une baie, en face de Saint-Malo, et il ne souhaitait pas faire connaîte sa retraite pour qu'elle ne fût pas envahie. Mais je vous dirai, moi, qui ne suis pas égoïste, à quel point le lieu est séduisant.

Saint-Cast offre trois plages très différentes au promeneur et au contemplateur. Celle qui lui est propre a des dunes très mouvementées, qui forment un cercle énorme, au fond duquel sont groupés des villages de pêcheurs. Toutes les villas de Saint-Cast ont fenêtres sur la mer ; à droite de la plage, charme suprême, s'élève un bois séculaire dont on a la vue, aucune chose ne pouvant le masquer. A gauche, c'est un joli fourré très vert, traversé par un petit ruisseau dont la douce voix se fait entendre malgré le tumulte des vagues. Puis, de chaque côté de cette grande baie délicieuse, une plage déserte et de tout autre aspect, très accessible au piéton. Celle de droite, la plage des Colots, tout unie, de calme physionomie, est très riche en coquillages et en galets de toutes les couleurs. Celle de gauche, sauvage, tourmentée, est couverte de nombreux rochers, auxquels les vagues donnent l'assaut avec furie, mais se brisant sans cesse contre les monstrueux obstacles, elles viennent retomber, mourir à nos pieds en pluie d'argent. Et on est là, tout seul, en face de l'immensité et de cette force qui paraît sans objet !

On peut choisir pour la rêverie l'une de ces trois plages, selon sa disposition d'esprit. Celle de Saint-Cast, seule habitée, jouit de la plus douce température. Elle a trois kilomètres de long. Lorsque la mer se retire elle laisse à nu, aux grandes marées, — quatre kilomètres de sable fin. La pente est insensible, de sorte que l'on peut laisser les enfants s'y amuser sans danger et sans qu'il soit besoin de les surveiller. Les vivres ne sont pas chers, et les bains ne se paient pas. Les habitants des villages, très doux et serviables, ont conservé les vieilles et poétiques coutumes.

Enfin de très belles routes, fréquentées par des touristes nombreux, donnent l'envie aux plus indolents de faire aux environs des promenades très intéressantes.

Vous voyez qu'ils choisissent bien leurs coins, les poètes.

*
* *

Ceux qui vont à Dinard, Trouville, Dieppe, etc., les plages fastueuses, s'y rendent en automobile. C'est le grand chic, cette année, et cela équivaut à l'aristocratique chaise de poste, moins les grelots, les postillons... et les coursiers. On emporte des vivres, on les renouvelle en route. C'est « charmant », « délicieux », « tout à fait troublant, ma

chère ». Le mailcoach est démodé, presqu'autant que la vénérable berline traînée par des chevaux.

Mais avant de monter dans la voiture de voyage, vous pensez bien qu'on a fait l'annuelle promenade à la foire de Neuilly. On y est plus exact qu'à un pèlerinage.

La grande attraction cette fois-ci, c'est l'animal porte veine qui la procure. Le cochon-monture, on ne s'attendait pas à cela et on n'aurait pas cru la chose si intéressante. Mais les élégantes et « les œillets blancs » s'écrasent au manège des cochons qui, bien entendu, a les honneurs de la chanson.

On ne fredonnera pas autre chose jusqu'à l'automne, pour se souvenir du gros rire et des émotions... je ne peux pourtant pas dire équestres, de cette dernière foire de Neuilly.

Il est de règle de conserver toute l'année un objet acheté aux forains. C'est une amulette. Cette fois, il va sans dire que ce sera la bête de Saint-Antoine. Les mondaines l'emporteront avec elles partout. Elle figurera en belle place parmi les bibelots et elle aura plus de vertu que la feuille de trêfle à quatre segments.

Baronne STAFFE.

CONSEILS D'UNE PARISIENNE

— Si Ninon de Lenclos put conserver jusqu'à plus de quatre-vingts ans sa fraîcheur et sa beauté, elle le dut en grande partie à l'usage quotidien de la poudre de riz appelée aujourd'hui *Duvet de Ninon*. Cette poudre, qui est préparée en quatre nuances : blanche, rosée, naturelle et Rachel, se trouve en boîtes de 3 fr. 75 ou 6 francs, rue du Quatre-Septembre, 31, à la *Parfumerie Ninon*, qui, contre mandat-poste de 4 fr. 25 ou 6 fr. 50, en fait l'expédition *franco*.

— Le meilleur certificat délivré à un produit quelconque est sans contredit celui que lui donne la contrefaçon. Signaler combien les contrefacteurs s'attaquent aux *Dentifrices* des Bénédictins du *mont Majella* (eau, poudre et pâte), est donc leur plus bel éloge. L'*eau* et la *poudre* sont de 1 fr. 75 chacune ; la pâte de 2 francs ; le port de 0 fr. 50. S'adresser à *M. E. Senet, administrateur*, 35, *rue du Quatre-Septembre*. Leur emploi fortifie les gencives, assainit et blanchit les dents et purifie l'haleine.

B. de P

La dernière création de la *Parfumerie Ed. Pinaud* « *Violette Preciosa* » fait toujours merveille. C'est le parfum favori de la saison, et, il n'est pas un boudoir, pas un salon qui ne soit pourvu des élégants produits qui constituent cette précieuse parfumerie : une quintessence superfine, une poudre de riz au velouté de la jeunesse, légère, diaphane et impalpable, un savon extra-fin, une eau de toilette et enfin l'extrait végétal si utile pour les soins de la chevelure.

LA MODE

Je suis vraiment tout émue en pensant à la catastrophe qui vient de frapper la compagnie transatlantique, à ce terrible naufrage de la *Bourgogne* dans lequel ont péri tant d'innocentes victimes. On a le cœur en deuil et il semble qu'on ne devrait songer qu'aux toilettes noires revêtues de crêpe. Mais la vie est là qui s'agite autour de nous et réclame ses droits ; le soleil n'a point perdu de ses splendeurs et l'heureux oubli vient vite pour nous empêcher de songer aux tristes choses et nous inciter doucement à continuer nos occupations journalières. Comme il a raison le poète de la ballade allemande de dire que les morts vont vite !

Donc, nous allons partir en vacances, aller chercher la paix des forêts ou des monts, la brise de la mer traîtresse et les agitations fiévreuses des casinos. Et on prépare les costumes qui vont nous accompagner dans nos joies. Costumes de lawn-tennis, de yachting, d'excursions, que sais-je ? Voici quelques gracieux modèles.

L'un en piqué blanc orné de broderie rehaussée de paille ; chapeau canotier avec simple galon de paille et nœud de ruban ; un autre en fin lainage blanc et rayé noir ; chemisette de batiste blanche, col rabattu, cravate et ceinture en taffetas à rayures fantaisie ; jaquette en cachemirienne blanche bien ajustée, ornée seulement de piqûres, casquette russe assortie à la jaquette.

Je ferai remarquer que cette année on porte beaucoup la jaquette courte très ajustée en léger drap blanc, rouge, bleu ou mastic, sur la jupe en lainage foncé ou de fantaisie.

Pour une jeune fille voici un costume en toile à voile azur garni au bas de la jupe, de biais en toile écarlate et fermé de côté par des boutons de nacre posés en biais. Corsage blouse plissé garni de côté par des biais écarlates et trois groupes de boutons posés en biais ; col, cravate, ceinture et parements écarlates. Chapeau marin à bord roulé, bandeau de calotte en toile azur et couteaux de plumes rouge vif.

Pour fillette de 12 à 14 ans voici un costume blouse avec grand col, plastron, ceinture et parements mobile en croisé écru brodé de bleu ou de rouge. Cette garniture mobile est disposée de façon à pouvoir être boutonnée sur une robe blouse soit en lainage, soit en toile ; c'est aussi pratique que charmant. Chapeau marin ou bérêt assorti avec garnitures. Comme on ne va en vacances que pour promener la belle jeunesse j'ai pensé que les mères de famille liraient avec plaisir ces rapides descriptions de toilettes que j'ai esquissées en pensant à leurs jeunes filles. Il est bien entendu que les toutes jeunes femmes peuvent en faire leur profit. Ces costumes sont d'une exécution très facile et très rapide ; bien qu'ils soient d'une grande élégance, une femme de chambre expérimentée les établira sans frais à la maison.

Je signale aux élégantes le joli cordon emprunté à l'ordre du Saint-Esprit d'Henri III que les mondaines viennent d'emporter pour briller dans les casinos aristocratiques. Ce collier composé de perles, de rubis, d'ambre, de jais ou d'émeraudes, séparées par des gouttes d'eau, s'enroule trois ou cinq fois autour du cou et descend ensuite jusqu'au bas de la taille comme le cordon du Saint-Esprit. C'est la dernière création de l'une de nos grandes modistes parisiennes qui sait toujours nous surprendre par ses fantaisies aussi imprévues que ravissantes.

Vicomtesse de RÉVILLE.

Le Secrétaire-Gérant : **C.-J. BERGEROT.**

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43.

LE SERVICE DE 2 ANS

> Ayant une armée, il faut l'avoir au moins égale et, s'il se peut, supérieure à celle des autres puissances, en discipline et en instruction. Car, ce qui coûte cher, tant au présent que dans l'avenir, c'est une armée médiocre.
>
> GUIBERT (*Politique* CH. IV)

Le loi Allemande du 3 Août 1893 était à peine votée qu'on vit surgir, en France, différentes propositions tendant à la réduction du service. Ecartées momentanément par la résistance louable du Ministre et du Conseil Supérieur de la Guerre, elles pouvaient paraître définitivement enterrées, quand la dernière période électorale les fit renaître, plus nombreuses et plus vivaces que jamais.

« Toutes les fois qu'il est question de la loi de recrutement, « écrivait déjà Préval en 1843, on dirait qu'une seule pensée « frappe les populations : la crainte des charges individuelles. » — Le candidat qui vient promettre la diminution de ces charges est donc toujours certain d'un bon accueil.

Dans cet appel à l'égoïsme et à l'oubli des intérêts supérieurs de la patrie, dans cette exploitation de nos plus vils sentiments, tous les partis ont rivalisé, enchérissant les uns sur les autres ; les organes même, de la presse monarchiste et conservatrice, ont été jusqu'à réclamer le service d'un an, avec je ne sais quel amalgame de professionnels, qui nous ramènerait tout droit au régime des grenadiers blancs et de la milice prussienne avant Iéna. Entre les copies maladroites et inconsidérées de la loi allemande et les contrefaçons de la loi suisse, on a parcouru ainsi, en théorie et en belles promesses, tous les degrés qu'on descendra dans la

réalité, et en peu de temps, du jour où l'on aura mis le pied sur le premier.

Vainement les voix les plus autorisées, celle de M. le général Lewal dans une brochure qui sera l'un de ses titres d'honneur, celle même du ministre, devant les Chambres, ont protesté contre ce dangereux entraînement. Le branle est donné et il est bien à craindre que la prochaine législature ne porte un coup mortel à cette armée, fruit de trente ans de tâtonnements, de labeurs et de sacrifices, à laquelle il n'a manqué qu'un peu de confiance pour vivre et agir, et avec elle-même ressusciter la France.

En essayant de lutter contre un tel courant d'opinion, je ne me fais donc aucune illusion sur le succès final et je discerne, par avance, une coalition irréductible.

On y rencontre, côte à côte, les socialistes sans patrie, qui ont toujours associé dans une même conception haineuse le soldat et le gendarme, et ces juristes doctrinaires que leurs querelles avec le despotisme impérial ont imbus de méfiance envers l'armée, que, d'autre part, leurs relations familiales ou confessionnelles ont implicitement inféodés à l'Allemagne, en les persuadant de l'inéluctacle supériorité germanique. Arrivés au pouvoir en poussant traîtreusement le grand Ministère, héritiers perfides et non successeurs de Gambetta, ils ont substitué au viril programme de Cherbourg leurs mesquines et pusillanimes préventions : j'espère dresser un jour leur acte d'accusation, en démontrant qu'ils ont inconsciemment détourné la France de ses voies, qu'ils nous ont fait manquer, au lendemain du traité de Berlin, l'unique occasion de déchirer le traité de Francfort. L'instinct secret d'avoir failli à ses devoirs et à ses destinées a produit dans la nation cette sorte d'énervement qu'on a dénommée le Boulangisme, puis après l'énervement, la lassitude, la désaffection de cette cause sacrée qui semblait nous unir tous après 1870. En exploitant cette lassitude, dont ils sont les fauteurs, en poussant, jusqu'au scandale, leurs récentes attaques contre l'esprit et l'honneur militaires, les membres de cette coalition demeurent dans la logique de leur origine et de leurs instincts. Ils nous conduisent à un demi-désarmement et ils savent où ils vont. Nul argument ne saurait les arrêter.

Je ne m'adresserai pas davantage à ces philanthropes d'une autre époque, qui ont la naïve impudeur de prêcher la paix universelle à un peuple récemment spolié, d'appliquer leurs cataplasmes

émollients sur nos blessures encore saignantes. On ne raisonne pas des inconscients.

Mais parmi les prôneurs du service réduit, il est encore des hommes de bonne foi, qui ont pu se tromper à de spécieuses apparences, ou céder à un esprit d'imitation irréfléchie, sans avoir la moindre idée du dommage causé à nos forces nationales. On leur a montré le service de 2 ans en vigueur chez nos voisins. Les économistes leur ont fait valoir le bénéfice de cet allègement, le rendement en travail d'une classe de 200.000 jeunes gens restitués une année plus tôt à la vie civile, l'avantage considérable acquis dès lors sur le terrain industriel et commercial, dans ces luttes pacifiques qui détermineront, à l'avenir, la suprématie des nations. Conservaient-ils quelques scrupules patriotiques, quelques restes de superstition chauvine et militaire, on se faisait fort de leur prouver que l'armée ne perdrait rien au système proposé : N'étaitelle pas désormais toute entière dans ses réserves, que ce système, assurait-on, devait renforcer ! Si les deux tiers de son effectif perdaient une année d'instruction, le dernier tiers allait être exercé une année de plus. Et ainsi, la sacro-sainte égalité ferait passer son niveau sur les derniers vestiges du privilège. Enfin, ce qui convenait aux Allemands ne pouvait-il, *a priori* être adopté chez nous ; notre jeune soldat n'offre-t-il pas, à l'instruction intensive un esprit plus ouvert et un corps plus souple que ceux du lourdaud tudesque ?

Voilà les sophismes que je veux combattre, en démasquant tout à la fois leur complète méconnaissance des institutions qu'ils voudraient nous faire copier, de notre propre état militaire et des principes primordiaux de toute organisation.

§ I.

Et d'abord, pour discerner, dans la loi du 3 août 1893, une loi d'allègement, il faut avoir la foi robuste. Les Allemands eux-mêmes ne s'y sont pas laissé tromper. Un député socialiste résumait brutalement, mais très exactement, l'esprit de cette loi, en disant que le Gouvernement offrait un œuf pour avoir un bœuf.

Antérieurement, sous le régime de la loi du 15 juillet 1890, le contingent *appelé* était d'environ 175.000 hommes, soit, avec les

engagements, 190.000 incorporations annuelles. Sur un contingent recensé de 480.000 jeunes gens de 20 ans (pour une population de 49 millions d'âmes), ce prélèvement était déjà insuffisant ; il le devenait davantage encore, par l'accroissement de la population qui atteint aujourd'hui 53 millions et a donné, l'an dernier, (*Revue Militaire de l'Etranger* de Mars 98) une classe de 531.000 jeunes gens de 20 ans.

Le gouvernement impérial, tenant compte de cette augmentation de ressources, a jugé indispensable d'élever le chiffre de ses appelés. Il l'a fixé à 229.000 dans le texte de la loi, sans tenir compte des volontaires d'un an et du Nach-Ersatz, incorporé désormais avec la classe. En réalité, depuis 1893, l'ensemble des incorporations a toujours dépassé 260.000 hommes. (*Revues de l'Etranger*, n° 802 et 844).

Pour arracher ce sacrifice au pays, on a très habilement fait miroiter une réduction de durée plus apparente que réelle. Déjà en effet, sur les 175.000 appelés, le tiers de la classe, soit près de 60.000 hommes de troupes à pied ne faisaient que 2 ans, à titre de *congés du roi;* le bénéfice n'est donc acquis qu'à 120.000 hommes et, en regard, l'ensemble des incorporations se trouve majoré de 70,000 hommes, qui font 2 ans au lieu de 4 mois répartis autrefois sur plusieurs appels. Au point de vue des chiffres 70.000×2 égale et dépasse même 120.000; les charges sont donc les mêmes, plus également réparties. Mais, s'autorisant du simulacre d'allègement, le Gouvernement a obtenu, du même coup, une surélévation de l'effectif permanent, porté de 486.983 sous-officiers et soldats à 557.093 (chiffres légaux); de 526.091 officiers et hommes de troupe à 598.607 (chiffres totaux et réels, en comptant les engagés conditionnels, fonctionnaires militaires, etc.) et même à 603.277 dans l'exercice 1897-98. — Ci, dans l'effectif entretenu sous les drapeaux, un renforcement de 70 à 75.000 hommes, dans l'artillerie un gain de 60 batteries, au budget ordinaire un écot de 75 millions, et je ne parle pas ici des millions prodigués pour assurer l'instruction intensive dans un temps réduit, (100 millions pour les camps d'instruction, 50 pour les polygones d'artillerie, etc., etc.).

Voilà l'économie complète de la loi: Allègement nul mais répartition des charges plus équitable. En revanche, un formidable accroissement de l'armée permanente.

Et ce n'est pas le seul bénéfice.

Grâce à cet accroissement, combiné avec l'accroissement des

classes, il suffit désormais de 2 classes de réservistes pour compléter au pied de guerre cette armée de première ligne. Elle devient une véritable armée permanente de l'ancien régime, réclamant, pour se mobiliser, de simples semestriers, des jeunes gens de moins de 25 ans, qui rentrent à leur compagnie d'origine, quittée depuis 2 ans à peine, ralliée même par la plus ancienne classe pour une période de 28 jours.

Ce rajeunissement s'étend, d'ailleurs, aux formations de seconde ligne et l'Allemagne constitue à présent, en hommes de moins de 33 ans, ses 22 divisions de réserve et ses 19 divisions de landwehr.

§ II.

Ces avantages, pouvons-nous les réaliser par les mêmes procédés, en admettant même que nous y mettions le prix ? (Les dépenses comparables des budgets ordinaires en 1898 sont de 519.220.155 fr. pour la France et de 635.313.697 fr. pour l'Allemagne).

Je répondrai : « Non. » Car il nous manque deux éléments essentiels :

1° Les 78.000 sous-officiers rengagés de l'armée allemande ;

2° Les 200.000 hommes que la classe allemande compte d'ores et déjà de plus que la nôtre (531.000 contre 330.000 jeunes gens recensés annuellement).

Sans un cadre exclusivement composé de rengagés, il est matériellement impossible d'assurer l'instruction, bien plus, le commandement, dès l'instant que la durée légale du service tombera à deux ans. Aujourd'hui, avec trois ans de service, nous nommons des caporaux au bout d'un an, des sous-officiers au bout de deux ans, qui savent à peine leur métier de chefs, encore moins celui de pédagogues, et que nous utilisons tout juste un an dans leurs fonctions. La tâche est déja dure pour les officiers, elle deviendra écrasante avec le service de deux ans. On objectera que le service de deux ans *imposé à tous*, supprime les dispenses de l'article 23 et met à notre disposition 4 ou 5000 jeunes gens d'intelligence supérieure. Numériquement, ils ne suffiraient pas et leur emploi même est une pure utopie. L'intelligence ne donne ni la pratique, ni l'autorité, ni le goût du métier. Déjà, en ce moment, les officiers

sont unanimes à se plaindre du zèle médiocre des dispensés; que serait-ce si les intellectuels, devenus porte-galons, avaient le sac au dos pour deux ans !

On objectera encore que nous trouverons, avec le temps et des sacrifices d'argent, ce cadre de 78.000 instructeurs, plus âgés que les simples soldats, de classes différentes, ayant sur eux l'ascendant du chef et du maître, exerçant leurs fonctions 2 ans au moins. — Je répliquerai que, avec beaucoup de peine, nous en possédons 15.000 à 16.000 (15.946 en 1896), après leur avoir, pendant dix ans, prodigué les primes et hautes paies. Il n'y a pas, là, matière à grandes espérances, et l'on peut même estimer que la réduction du service détachera davantage encore les jeunes gens de la carrière militaire. Qu'on commence, en tous cas, par nous assurer dès à présent cette base indispensable. Alors, seulement, on sera admis à discuter le service de 2 ans !

Mais qu'entend-on par le service de 2 ans ?

Est-ce la réduction d'un an pour ceux qui font 3 ans aujourd'hui, tout en maintenant l'intégralité des dispenses des art. 21, 22, 23 ?

Est-ce la diminution de ces cas de dispenses ?

Est-ce la suppression complète de ces dispenses ; tout homme valide servant deux années pleines ?

Dans les 3 hypothèses, je vais démontrer que, vu les ressources de nos classes, on aboutirait à diminuer l'effectif de paix actuel, déjà inférieur à l'effectif allemand — et c'est mon second grief. — L'affaiblissement, écrasant, criminel, dans la première hypothèse, serait encore très sensible dans la dernière, et l'on peut se demander, cependant, si l'aggravation des charges pour nos 68.000 soldats d'un an, ne compenserait pas l'allègement pour le reste ?

Dans l'état présent (classe 1895 par exemple), la classe étant de 331.368 recensés, nous trouvons sur les listes de recrutement un chiffre de 230.700 appelés (sans parler des 24.496 engagés de l'année 1896 qui porteraient à 255.196 le total des incorporations de l'année ; dans ces engagés, 7.577 comptant aux troupes coloniales et à l'armée de mer, 16.919 sont incorporés dans l'armée de terre ; ils figureront à la portion permanente dans nos calculs).

Sur les 230.000 appelés, 69.000 sont affectés pour faire un an et 161.000 pour faire 2 et 3 ans. En réalité, avec les manquants à l'incorporation (jeunes gens à l'étranger (art. 50) ; inscrits en vertu des art. 11 et 12 qui ont dépassé l'âge ; réfractaires), ces

chiffres tombent à 220.000 incorporations, dont 67.000 pour un an et 153.000 pour 2 et 3 ans.

Nous obtenons ainsi, en 1898, un effectif *budgétaire* de 561.141 hommes de troupe (sous-officiers et soldats) (1), qui donnera vraisemblablement un effectif *brut réalisé* de 550.000 hommes, en regard des 571.843 hommes de troupe que l'armée allemande possède à son effectif brut (identique à l'effectif budgétaire grâce au jeu du Nach-Ersatz). En 1896 en effet, dernier exercice apuré, notre effectif budgétaire de 540.123 hommes a conduit à un effectif brut réalisé de 522.303 hommes de troupe et, depuis lors, la répartition des contingents a été plus heureusement faite que pour les classes 92 et 93, aux temps néfastes du général Mercier.

Il semble donc que nous atteignions l'effectif allemand, à une vingtaine de mille hommes près. Mais il ne faut pas perdre de vue que, sur ces 550 à 560 mille hommes de troupe entretenus, 63.000 environ stationnent en Afrique et sont perdus pour une guerre continentale. Sur ces 63.000 hommes, la majeure partie, légionnaires, tirailleurs, spahis, etc., comptent d'ores et déjà à l'armée coloniale. Le transport maritime du 19e corps, à remplacer par des troupes de réserve tirées de France, est une chimère de notre plan de mobilisation, abandonnée depuis longtemps en présence de l'hostilité italienne.

Dans le fait, notre armée permanente, pour la lutte avec l'Allemagne, dispose de 80.000 hommes de moins que nos adversaires ; ce qui représente l'encadrement d'un nombre égal de réservistes ou 160.000 hommes de troupe de première ligne.

Et cela, en admettant, avec une classe de 330.000 recensés, un contingent de 230.000 appelés, un total annuel de 255.000 incorporations, dont 248.000 pour l'armée de terre ; chiffres évidemment excessifs et illusoires si l'on considère que les armées allemandes, se recrutant sur des classes de 531.000 recensés, incorporent annuellement 266.000 hommes, dont 260.000 dans l'armée de terre.

(1) Tous ces chiffres, pour la France comme pour l'Allemagne, sont donnés abstraction faite de la gendarmerie. Avant la création récente de 40 quatrièmes bataillons, notre effectif légal d'après la loi des cadres, pour les unités existantes était de 525.611 sous-officiers et soldats. Avec les majorations d'effectifs renforcés à la frontière et en Afrique, cet effectif légal atteint 557.522 hommes de troupe, ou 553.466 si l'on suppose permanentes les réductions imposées en 1896 aux troupes d'Afrique, réductions qui les ont ramenées au chiffre de 62.064 sous-officiers et soldats.

Pour atteindre à un prélèvement aussi disproportionné, nous réduisons, outre mesure, nos réformes et nos classements dans les services auxiliaires ; nous incorporons ainsi des malingres en trop grand nombre. L'expérience le démontre. Tous les ans nous avons de 14 à 16.000 réformes aux corps, perte sèche en écus, et cependant les commandants de compagnie, consultés, sont unanimes à déclarer que, sur les 125 hommes de leur unité, sept ou huit pour le moins sont encore incapables de faire campagne (ce seraient des éléments à utiliser pour l'infanterie de forteresse, si cette arme était créée).

Il serait infiniment plus sage de revenir à la répartition adoptée pour la classe 1892. Cette classe, qui suivait plusieurs classes inférieures à 300.000 hommes, s'éleva brusquement à 343.651 recensés. On ne lui demanda que 212.700 appelés, dont 152.813 pour 2 et 3 ans et 59.887 pour un an. Les incorporations effectives, par suite des manquants, furent de 146.700 hommes de deux et trois ans, et 58.000 hommes d'un an, soit 204.700 hommes.

Ce chiffre de 205.000 hommes est le chiffre sur lequel il est prudent de raisonner, surtout si l'on observe que nos classes normales, depuis 1870, avaient oscillé entre 310.000 et 278.618 recensés (chiffre de la classe 91). Après avoir brusquement gagné l'étiage de 343.000 hommes en 1892, elles s'infléchissent d'année en année et on n'est pas en droit d'espérer que les classes de 330.000 hommes se maintiendront au-delà du siècle.

Adoptons donc ce chiffre de 205.000 appelés et voyons ce qu'on réaliserait avec le service de 2 ans, suivant les différentes façons d'entendre ce service.

1° Si nous conservons toutes les dispenses actuelles, l'adoption du service de 2 ans revient, purement et simplement, à supprimer la troisième classe de première portion, soit 140.000 hommes environ, dans l'effectif permanent. Cet effectif, de 550.000 hommes de troupe, tomberait à 410.000 hommes, et l'infériorité vis-à-vis de l'effectif allemand atteindrait 161.000 hommes, voire même 224.000 hommes en tenant compte des troupes immobilisées en Algérie.

Autant vaut désarmer.

2° On peut proposer de supprimer les dispenses de l'article 23 et de réduire les dispenses de l'art. 21 aux seuls jeunes gens qui sont réellement soutiens de famille. On diminuerait ainsi, approximati-

vement, de moitié, le nombre des dispensés et la répartition des 205.000 appelés s'opérerait sur le pied de 176.000 hommes faisant 2 ans et 29.000 servant un an.

Je ferai observer, tout d'abord, que l'obligation de servir 2 ans sera bien lourde pour nos futurs docteurs. Le dommage porté à notre développement intellectuel paraîtra hors de proportion avec le gain de 4 à 5.000 hommes.

Je demanderai ensuite quelle autorité statuera sur la situation valable de soutien de famille? L'arbitraire et la faveur, s'exerçant en cette matière, mettront aux mains du gouvernement une arme redoutable.

Mais je passe condamnation sur les inconvénients sociaux et politiques. Une classe de 205.000 hommes ; une seconde classe de 176.000, réduite à 169.000 par la déperdition annuelle ; enfin une portion permanente de 110.000 hommes (officiers, rengagés, *engagés*, détenus, etc.), voilà le total de notre armée, dont le pied de paix tombe à 484.000 officiers et soldats. — 484.000 officiers et soldats en regard des 603.277 officiers et soldats de l'Allemagne, soit 119.000 hommes et en tenant compte de l'Afrique 187.000 hommes d'infériorité. (1).

Cette solution est presque aussi inacceptable que la précédente.

Notons en passant que, même avec le chiffre de 230.000 appelés, donnant 220.000 incorporations, chiffre que j'ai démontré excessif, nous serions encore loin de compte. Nous aurions environ 187.000 appelés de deux ans et 33.000 d'un an, soit avec les déchets : 220.000 + 178.000 + 110.000 (portion permanente) = 508.000 officiers et soldats. 508.000 en regard des 603.000 de l'Allemagne.

3° Admettons enfin la suppression radicale de toute dispense.

Avec un contingent de 205.000 appelés, nous aurions pour le pied de paix : 205.000 + 195.000 + 110 000 = 510.000 officiers et soldats.

Avec un contingent de 230.000 appelés et de 220.000 incorporés nous aurions : 220.000 + 209.000 + 110.000 = 539.000 officiers et soldats, en regard des 603.000 de nos adversaires.

On peut s'étonner de ce dernier résultat et estimer qu'une infériorité de 64.000 hommes ne s'explique pas, avec un contingent *appelé* de 230.000 hommes et un total annuel de 248.000 incorporations. Ce dernier chiffre, en effet, diffère peu des 260.000 incor-

(1) 68.000 officiers et soldats en Afrique.

porations réalisées annuellement dans l'armée allemande. Mais, en Allemagne, grâce au Nach-Ersatz, ce dernier chiffre est ferme ; chez nous il s'abaisse à 238.000 hommes en raison des manquants. Puis à la portion permanente, en Allemagne, figurent 78.000 rengagés, contre 16 à 17.000 chez nous. Enfin le contingent des troupes à cheval, chez nos voisins, demeure sous les drapeaux un an de plus que le reste de la classe ; il comprend même bon nombre d'engagés de 4 ans. D'où, et pour ces multiples causes, la différence finale de 64.000 hommes que présenterait l'effectif de paix des deux pays, si nous adoptions intégralement le service de 2 ans ; différence qu'il faudrait évaluer à 132.000 officiers et soldats en tenant compte des troupes immobilisées en Afrique.

De toutes façons donc, même en méconnaissant toutes les nécessités sociales, en supprimant toute dispense, en astreignant les ajournés à faire 2 ans comme les appelés ; même en incorporant des malingres et en tablant sur des classes anormales, nous acceptons, avec le service de deux ans, une infériorité de près de 150.000 officiers et soldats, dans le pied de paix des troupes que nous opposons aux Allemands, sur le continent.

Notre effectif de paix se trouve diminué relativement à l'état actuel (539.000 officiers et soldats, en regard des 589.550 qui figurent à l'effectif budgétaire de 1898).

Nous n'avons pas d'autre part — et j'insiste sur ce point — à compter sur le double bénéfice du rajeunissement de l'armée et de l'accroissement de l'effectif de guerre que les Allemands réalisent en attachant, avec raison, plus d'importance au premier avantage qu'au second.

Chez eux, en effet, ce bénéfice résulte de la majoration de leur contingent annuel, de 190.000 hommes avec le service de 3 ans, et porté à 260.000 hommes avec le service de 2 ans. Chaque classe de réservistes gagne ainsi 70.000 hommes et, en tenant compte des déchets, l'Allemagne pourra ajouter, vers l'an 1917, huit à neuf cent mille soldats exercés, aux trois millions et demi dont elle ne saurait déjà que faire. Au point de vue plus pratique du rajeunissement, neuf classes du nouveau régime équivalent à douze de l'ancien; l'armée de première ligne se complète avec deux classes de jeunes hommes ayant au plus 25 ans et toutes les formations de guerre s'effectueront sans qu'on ait recours au deuxième ban de la landwehr (hommes âgés de plus de 32 ans).

Chez nous, semblable accroissement est irréalisable. Nous avons d'ores et déjà épuisé toutes les ressources de notre contingent en hommes aptes à porter les armes (1). Avec des classes de 330.000 hommes nous ne pouvons dépasser 255.000 incorporations annuelles, en réserver plus de 248.000 à l'armée de terre et en effectuer réellement plus de 238.000 dans cette armée. J'ai déjà indiqué plus haut que ce chiffre même est trop considérable et la sélection des conseils de révision, beaucoup trop large. Dussions-nous, même, abaisser la taille et obtenir ainsi un renfort de 12.000 recrues, la fraction utilisable de ce médiocre appoint ne compenserait pas le nombre des réformes qui s'imposent, dans les corps, au lendemain de l'incorporation.

Aujourd'hui, avec le service de 3 ans, nous avons 238,000 jeunes gens exercés, les uns (169,000) pendant 2 et 3 ans, les autres (69,000) pendant un an. Demain, avec le service de 2 ans, nous aurons encore ce chiffre de 238,000 jeunes gens, et pas un de plus, mais ils seront uniformément exercés durant 2 années.

Le niveau de l'instruction sera le même pour tous. Or on peut précisément se demander si la constitution des dépôts à la mobilisation ne supposait pas une portion d'hommes moins exercés que la masse. On peut se demander encore si ce niveau, identique pour tous, ne se trouvera pas abaissé pour les deux tiers, dont le séjour sous les drapeaux se trouve abrégé. J'avoue, en ce qui me concerne, ne pas attacher, à cette dernière objection, une valeur excessive. J'admets qu'on puisse dresser un fantassin et même un artilleur en deux années pleines ; tout en faisant mes réserves pour les cavaliers auxquels les Allemands ont, avec raison, imposé l'ancienne durée du service. Comme le dit excellemment Bronsart de Schellendorf (2),

L'instruction extérieure, apparente et à la rigueur l'instruction du tir ne seront pas plus mauvaises qu'avec le service de 3 ans. L'exercice, le maniement d'armes, la marche de parade seront aussi irrépro-

(1) Je ferai remarquer, en passant, combien grave est, dès lors, la faute commise en substituant des termes fixes de 3 ou de 2 ans, au système élastique des cinq ans de service avec renvois anticipés, suivant les ressources budgétaires. Aurions-nous aujourd'hui l'argent nécessaire, que nous ne pourrions renforcer notre effectif de paix. Nous avons atteint du même coup, en la créant nous-mêmes, la limite maximum de notre pied de paix et de nos ressources de guerre.

(2) Séance du 10 décembre 95. (Voir Revue de l'Etranger, n° 820).

chables qu'auparavant, mais ce *n'est pas avec cela que l'on gagne les batailles.*

Il y a en effet autre chose que le maniement d'armes à inculquer au soldat, l'esprit de corps, la discipline, qualités primordiales qui vont en diminuant avec la durée de son passage dans les rangs.

Le service de deux ans, en résumé, aurait chez nous, de toutes autres conséquences que chez nos voisins.

1° parce que nous ne possédons pas leur cadre de sous-officiers rengagés.

2° parce que nous ne modifierions en rien le total de nos réservistes exercés dans chaque classe, et par suite le nombre de classes nécessaires à chaque ban de notre armée.

3° parce que, sans améliorer nos réserves, nous diminuerions notablement l'effectif de notre armée permanente.

§ III.

Je sais que, chez nous, une école affecte de ne tenir compte que des réserves, où elle place toute la force des armées à venir. Cette école ne voit dans l'armée permanente qu'un simple cadre d'instruction, auquel on doit demander le rendement maximum en le réduisant, par mesure d'économie, dans les limites compatibles avec les nécessités de l'instruction. Les adeptes de cette doctrine se targuent de représenter le progrès et traitent volontiers de réactionnaires ceux qui ne pensent pas comme eux. Ils affirment, par surcroît, être dans la tradition allemande, dans le mouvement inauguré de l'autre côté des Vosges.

Je leur conseillerais de méditer, et les mesures prises par les Allemands pour transformer en unités normales leurs quatrièmes bataillons, à noyau trop faible, et les franches explications fournies au Reichstag par le Ministre de la Guerre, Bronsart de Schellendorf (1).

Là, dans ce discours ministériel, se trouvent à la fois, et la révélation des dessous de la loi de 1893, que j'avais essayé de mettre en lumière (2), et la confirmation des principes que j'ai toujours soutenus.

(1) Séances du 18 Mai 96 et suivantes.

(2) Six études organiques, p. 213 et suivantes.

Dans toute organisation militaire, dit en substance le Ministre, il faut définir tout d'abord ce que doit être l'instrument à créer, en prévoir le jeu et les applications avant d'en choisir le métal.

Ceci suppose une définition préalable des conditions politiques et sociales du pays, définition qui, pour l'Allemagne, est éminemment offensive.

Ceci suppose, ensuite, une conception nette des formes de la guerre à venir, et ici l'orateur arrache le voile que j'avais essayé de soulever.

A la guerre courtoise du XVIII[e] siècle, qui mettait aux prises de petites armées de professionnels et se proposait seulement la conquête d'une ville ou d'une province, a succédé la guerre napoléonienne, recrutant la grande armée dans la conscription, et visant, par la bataille décisive, le renversement d'un adversaire couronné, auquel on dictait des lois dans sa capitale. Aujourd'hui, nous avons la guerre des nations, qui mobilise un peuple entier, en groupes d'armées, et le jette sur un autre peuple. Cette guerre, comme celles du premier Empire, débutera par une série de manœuvres stratégiques et de grandes batailles, où l'on poursuivra l'anéantissement des forces armées de l'adversaire, mais sans pouvoir comme au début du siècle, l'obtenir complètement. On abat une armée, une dynastie, non une nation armée, aussi longtemps qu'elle ne voudra pas se reconnaître vaincue. A la défaite des armées devra donc succéder la conquête du sol, l'*invasion.*

Deux périodes, par suite, l'une de batailles rangées, empruntant les procédés et *aussi les instruments* de l'ère impériale, l'autre d'occupation territoriale ; la première, dynamique en quelque sorte, toute en mouvements, en masses concentrées pour frapper de grands coups ; la seconde statique, disséminant les forces en théâtres multiples, avec des sièges, des lignes d'étapes, des opérations fractionnées par provinces.

Pour chacune de ces phases, il faut un outil approprié, et le Ministre de la guerre Allemand nous dit expressément que l'*armée permanente*, portée au pied de guerre, sera exclusivement l'instrument des batailles, ajoutant même qu'elle aura une pointe exceptionnellement trempée et destinée à porter les premiers coups.

L'armée de campagne de première ligne, lisons-nous dans son discours, celle qui est appelée à livrer les batailles, est et doit

demeurer l'armée du pied de paix mobilisée. Les formations de réserve et les formations nouvelles ne sauraient, sans de grands risques, être employées au début de la guerre. Leur rôle est ultérieur, après que les troupes de première ligne auront fait brèche.

Cette distinction du mode d'emploi de chaque ban des forces nationales se trouve justifiée par la différence des aptitudes.

L'armée permanente mobilisée forme une véritable troupe d'élite, *Kern Truppe*, apte à tous les services de paix et de guerre. Tous ses bataillons sont, pour ainsi dire, coulés dans le même moule. Les formations de réserve ou nouvelles ont une valeur médiocre, non point assurément sous le rapport de la bravoure, mais au point de vue de la cohésion, de la résistance. Elles ressemblent à ces constructions faites de bonnes pierres réunies *par un ciment à prise très lente*, elles peuvent avoir très belle apparence, mais elles sont *au début*, incapables de résister à un choc ou à une forte secousse.

Et, précisant sa pensée au sujet des quatrièmes bataillons, l'orateur émet cette observation sur laquelle nous ne saurions trop insister :

« Une troupe de nouvelle formation dont le noyau aura été constitué « dès le temps de paix, même faiblement, sera évidemment supérieure « à une autre créée de toutes pièces au moment de la guerre ; mais elle « sera cependant de qualité inférieure et ne pourra être considérée « comme ayant la valeur d'une *bonne* troupe du pied de paix que l'on « aura mobilisée ». (Entendre, par là, une troupe où l'effectif de paix est, suivant la formule de Moltke, au moins la moitié de l'effectif de guerre).

Ainsi, aux yeux des Allemands, la caractéristique de la valeur d'une troupe est dans la densité du noyau, dans la proportion qui existe entre la portion permanente et son complément de réserves. L'armée permanente n'est donc pas, seulement, une école des réserves mais bien encore, et surtout, l'ossature puissante sur laquelle ces réserves viennent s'adapter. A côté et même au-dessus du nombre des soldats qui passent sous les drapeaux, il faut prendre en considération le nombre des soldats qui sont groupés sous leurs plis, en temps de paix, et forment l'élément stable des forces nationales, le système nerveux et la charpente de la nation armée.

« *L'unique moyen,* dit Bronsart en terminant, *pour accroître la* « *puissance effective de l'armée de campagne, consiste à augmenter les* « *forces constituées sur le pied de paix.*

« Pratiquement, on ne renforce rien, en plaçant sur un même rang « les formations préexistantes et les nouvelles, qu'on ne mettra sur « pied qu'au début de la guerre et qu'on voudrait envoyer contre l'en- « nemi, côte à côte, avec leurs devancières. »

Après de telles paroles, dans une telle bouche, il est inutile d'insister sur l'importance de l'effectif de paix de notre armée.

Or cet effectif, grâce aux mesures prises dans les trois dernières années et surtout sous le ministère Billot, nous l'avons porté de 511,268 officiers et soldats, chiffre brut réalisé en 1893, à 589,550, évaluation budgétaire de 1898, qui se rapproche sensiblement de la réalité. Si l'on fait abstraction des prélèvements exigés par l'Afrique, nous sommes ainsi arrivés, en tendant tous les ressorts de la loi de 1889, à égaler l'effectif de paix de nos voisins (1).

Et c'est le moment que l'on choisirait pour bouleverser encore une fois tout notre système, au nom d'un absurde principe d'égalité, et diminuer notre effectif de cent ou deux cents mille hommes, suivant le mode d'application, plus ou moins radical, du service de deux ans.

Combien mieux vaudrait, au lieu de ces perpétuelles révolutions, procéder par réformes lentes, par améliorations.

La loi de 1889 n'est certes pas parfaite et sa substitution au régime de 1872-75 a été une première et grande faute.

Mais cette loi existe et son application ouvre encore le champ large, aux corrections utiles.

Déjà M. le général Billot, en élevant l'effectif de paix en, supprimant les corps *bis*, en affectant aux corps actifs les plus jeunes classes de réservistes, a considérablement accru la valeur de notre armée de première ligne. La création de quarante quatrièmes bataillons (peut-être devrait-on s'arrêter à ce chiffre) nous donne le même nombre d'unités organiques qu'à nos voisins. Pour étoffer ces unités nous disposons d'effectifs à peu près égaux. Nous réalisons donc, pour le noyau, les mêmes conditions de solidité : Reste à examiner si cette égalité s'étend aux réservistes.

Egaux en nombre, les nôtres ont au point de vue de la cohésion,

(1) La différence entre les chiffres 589,550 et 603,277 serait comblée par les 16,000 hommes d'infanterie et d'artillerie de marine qui résident en France.

de l'esprit de corps, de la discipline, une grande infériorité sur les Allemands, celle de ne pas rentrer, à la mobilisation, dans la même unité où ils ont été instruits et appréciés, où ils ont vécu, à laquelle ils se sont attachés en temps de paix.

L'agglomération des réservistes et du noyau de la compagnie allemande constitue une famille où tout le monde se connaît, chefs et subordonnés. Cette compagnie, ce régiment où sert le fils pendant ses deux années d'activité et ses deux périodes de réserve, avec lesquels il marcherait au combat, ont autrefois reçu le père et l'encadraient peut-être en 1870; leur drapeau est l'unique drapeau que connaissent non seulement les individus dans leur vie militaire, mais encore des générations dans une même commune, dans un même canton. Il y a là des forces d'agrégation, d'indéniables éléments de cohésion, acquis aux réservistes allemands et qui font défaut aux nôtres.

Sans souhaiter le recrutement subdivisionnaire, j'estime qu'on devrait mettre à l'étude différents systèmes, visant tous à établir des liens antérieurs et permanents entre les réservistes d'une fraction de territoire et l'unité qu'elle est appelée à compléter.

On pourrait décider, par exemple, que le régiment et chacun de ses bataillons auront à la fois comme circonscription de recrutement et de réserve, certains cantons, toujours les mêmes, d'une ou de plusieurs subdivisions voisines du lieu de mobilisation. C'est le mode de recrutement cantonal, proposé par M. le colonel Odon (1), déjà appliqué à la répartition des recrues, mais non des réservistes, pour un certain nombre de nos unités d'infanterie et qui, généralisé et substitué à la subdivision de réserve, entraînerait seulement quelques retards à la mobilisation.

Tout en conservant le système actuel, on pourrait encore, chaque année après les grandes manœuvres, verser au régiment stationnant dans leur subdivision domiciliaire, les hommes qui n'ont plus qu'une année de service à faire. Ils accompliraient ainsi une année pleine, dans l'unité où ils reviendraient comme réservistes et, pendant cette année, ils s'agrégeraient entre eux et au cadre, d'une façon suffisamment étroite. Un tel compromis entre le recrutement national et local n'entraînerait qu'un échange d'hommes, sans altération d'équilibre dans l'effectif des corps et sans dépenses nouvelles, puisque les frais de rapatriement du

(1) *Revue du Cercle militaire* n° 29 de 1897 : Réformes urgentes de l'infanterie.

contingent à licencier seraient seulement faits une année à l'avance.

Abstraction faite des améliorations que réclament nos moyens d'instruction, combien d'autres réformes organiques s'offrent encore, qui devraient suffire à l'activité de nos législateurs et les préserver d'un nouveau saut dans l'inconnu!... Je me bornerai à signaler la création urgente d'une armée coloniale, celle, tout au moins opportune, d'une infanterie de forteresse, celle d'un corps unique d'attaque et de défense des places pour les armes spéciales. Je rappellerai enfin la distinction, que j'ai déjà proposée, entre les troupes de couverture proprement dites et les corps d'armée formant réserve de couverture ou gros de l'armée d'avant-garde. Les premières, indépendantes des corps d'armée (18 régiments de chasseurs à pied et 12 bataillons alpins pour l'infanterie), admettraient un recrutement spécial, en hommes déjà instruits par une première année de service, et seraient constamment au complet de guerre. Deux corps-frontière, à effectifs seulement renforcés, les appuieraient en seconde ligne.

Toutes ces améliorations tendent, en dernière analyse, à la spécialisation, et la spécialisation est tout le contraire de cette uniformité que poursuivent les sectaires de l'égalité.

C'est que le système des institutions militaires doit être envisagé, non comme un vaste ensemble de corvées, mais comme un mode d'activité de la nation. On doit chercher à réaliser, non l'égalité des charges, mais leur plus féconde répartition.

A chacun sa tâche suivant ses aptitudes, et que chacun soit exclusivement préparé en vue de cette tâche, telle doit être la règle de ces institutions, fondées, non sur un principe d'égalité et d'uniformité, en contradiction avec les activités naturelles, avec l'ordre même de l'univers, mais sur le principe utilitaire des équivalences qui, seul, peut assurer à un mécanisme social son rendement maximum.

Le Capitaine GILBERT.

WILLIAM EWART GLADSTONE[1]

Plus vraie parfois que l'histoire, la légende qui s'empare de certaines figures vivantes encore, nous a montré déjà celle de Gladstone comme l'image que j'ai sous les yeux, photographie sans art, et belle à la manière d'un symbole. C'est la fin d'un long jour et celle d'une longue vie. Un fond de parc anglais s'ouvrant sur un château à tourelles décore une scène familiale, encadre un groupe d'enfants, de jeunes hommes, de femmes que domine la silhouette d'un vieillard, la cognée sur l'épaule, au repos « après la tâche faite », la tâche qui lui était un délassement de l'autre plus rude, celle où nous le voyons, bûcheron des idées, taillant dans l'épaisse futaie des préjugés humains, sa route à l'avenir, ouvrier du futur aux dépens du passé.

Non de tout le passé.

D'aucuns, spectateurs superficiels ont dit : « Voilà bien tout « Gladstone ! abattre ce qu'il ne saurait faire repousser. » Ils l'ont mal vu, de trop loin, si ce n'est de trop près. Gladstone savait aussi respecter les arbres séculaires, dont les cîmes sont aux générations en route, de l'ombre et de la beauté. L'homme qui excellait à frapper ces grands coups de hache par qui tombent les vieux chênes, en passant, marquait aussi d'un signe tutélaire, ceux qui devaient survivre parce qu'ils sont utiles, ou seulement parce qu'ils ont duré. Car la vie peut être un titre à la vie, aux yeux de l'homme d'Etat comme à ceux de l'artiste.

(1) Les éléments de cette biographie ont été empruntés au livre instructif et attrayant de J. Mac-Carthy, à l'ouvrage très documenté de H. Lucy, et enfin aux œuvres mêmes de M. Gladstone.

Ainsi, premier sujet d'étonnement, contradiction apparente : Gladstone le destructeur est un conservateur.

Oui, sous le grand combattant qui ébranla les trônes, l'adversaire du Pape, du Sultan, des Lords, sous le quasi-révolutionnaire Gladstone, nous découvrons un autre Gladstone, champion de la couronne et de l'Eglise, plus encore par les mœurs que par le verbe, qui, l'armure de guerre dépouillée, n'est plus qu'un citoyen quelconque, loyal sujet de la reine, fidèle aux traditions de sa race, attaché aux coutumes de ces petites îles où il est né, un digne gentleman rural dans un paisible comté de la vieille Angleterre.

Gladstone aimait les citations. Ses écrits, ses discours en sont tout émaillés : richesse de souvenirs, et, si l'on veut, léger travers. Il sera notre excuse d'en faire une. Aussi bien, pourrait-il être inscrit en épitaphe sur sa tombe comme au frontispice de son histoire, ce vers du vieux Térence qui fut la devise de sa vie :

Homo sum et nihil humanum a me alienum puto.

Il explique l'ouvrier et l'œuvre, les passions amies ou hostiles pendant sa vie, le deuil après, universel, sincère et le spectacle de ces funérailles où nous avons vu les représentants des nations civilisées, mûs par un sentiment qui n'était pas seulement de haute courtoisie, marcher à la suite de ce cercueil, — mêlant ainsi au regret national, l'expression d'un regret humain, communiant avec l'affliction de tout un peuple, dans un suprême hommage à la mémoire de Gladstone, grand anglais ; — mais, à nos yeux, comme aux leurs sans doute, plus grand homme !

Enclore en l'étroit espace de quelques pages une destinée qui a rempli et dominé plus d'un demi-siècle, la tâche est singulièrement hasardeuse, mais par cela même, bien fascinante. Plus encore que les proportions du modèle, sa nature fait la difficulté de l'entreprise et son attrait. M. Disraëli définissait ironiquement son rival : « Un Italien, placé sous la garde d'un Ecossais. » Aux deux bouts de l'Europe, l'Italie et l'Ecosse sont bien les deux bornes et comme les deux pôles de ce vaste esprit qui connaît d'ailleurs les régions intermédiaires. S'il est le compatriote de Knox par la rigidité de sa morale, et celui du Tasse par la fougue de son tempérament, il est encore bien autre chose. Il est français par le goût des idées générales, par l'amour de la clarté, par la générosité des vues. Il est germain par la conscience réfléchie. Avant tout, il est lui-même, M. Gladstone, c'est-à-dire le personnage ondoyant

et divers, tentant et déconcertant comme une énigme. Le moyen de garder son sang-froid, de rester impartial devant celui qui fut tout flamme et passion ? de voir clair parmi le long orage que fut sa destinée ? Le moyen d'être véridique ? Il a vécu si intensément tant de vies et qui semblent si contraires ! Auquel s'arrêter de ses différents aspects ? Homme d'Etat, historien, critique, orateur, théologien, il a été tout cela, tour à tour, et souvent à la fois. Ce don d'ubiquité morale déroute. Il est insaisissable ; il échappe à l'étreinte de la définition.

Cette impression, c'est la surprise du premier coup d'œil. Un second regard plus attentif nous le révélera un, sous son apparente diversité. Sa complexité n'est que de surface ; la simplicité est au fond. Ses attitudes distinctes jusqu'à la contradiction ne sont que les manifestations multiples d'une même vertu interne. M. Gladstone est un homme d'action, l'homme d'action par excellence. A l'opposé du dilettante avide de comprendre pour la seule joie de comprendre et dont l'intelligence n'est qu'un instrument de haute volupté, sa curiosité universelle se propose toujours un but moral, pratique. Il est le « vir natus rebus agendis » qui veut savoir pour faire. Ses discours, ses recherches, ses livres sont des actes, de formes variées, de fin unique : le bien ou le mieux.

Est-ce à dire que Gladstone ne se modifie pas ? Nullement. Il se modifie sans cesse pour progresser dans le sens de sa nature. Il change pour s'augmenter. Son histoire ne présente ni heurts ni scissions. On n'y trouve pas la seconde où placer l'Eureka du néophyte, sans doute parce qu'elle-même est un incessant Eureka, le développement continu des puissances qu'il porte en lui et qui s'accroissent de s'exercer. Son génie s'élargit en avançant, comme le fleuve ; comme lui, son histoire fait des coudes, mais la direction générale du courant reste la même. Il ne rebrousse jamais chemin ; ses détours qui semblent parfois des reculs, lui sont commandés par la nature du terrain et se réalisent en fin de compte, en un progrès.

Libre énergie qui ne souffre pas d'être incarcérée en une rigide formule, sans la faire éclater, s'il quitte un parti, s'il abandonne un système, c'est par fidélité au principe et parce que le parti exclusif, le système despotique contrarient le besoin supérieur qui le pousse en avant. S'il lui arrive de se trouver seul, ce n'est pas qu'il ait déserté son armée, c'est que l'armée plus lente n'a pu le suivre dans ses bonds, est demeurée en arrière. Il avance et il

monte. A mesure qu'il s'élève, son horizon s'étend. Et des régions où il atteint, les contrastes qui choquaient, s'atténuent, se fondent, en une harmonie souveraine.

Un tel modèle impose son plan au biographe. C'est le plus simple: le récit. L'ordre chronologique est aussi le seul logique, le seul vrai qui nous montre dans leur enchaînement la cause et les effets, qui nous laisse assister au jeu des forces naturelles, dans leur action et réaction réciproque, nous montre la vie se créant elle-même sous l'aiguillon des circonstances extérieures, qui commente la parole par l'acte et l'acte par l'écrit, met à nu le mécanisme intime par lequel est mû l'homme et nous fait côtoyer au jour le jour sa marche. Il s'y raconte lui-même. Son geste quotidien l'explique. Le conteur n'est plus qu'un spectateur qui note la succession des phénomènes dont il ne lui restera qu'à dégager le sens.

Dans le portrait comme dans la réalité, cette personnalité doit demeurer indivisible. Elle forme un bloc. L'infinie divergence des rayons jaillit ici d'un seul foyer. Fragmenter l'homme en ses diverses facultés, sous couleur d'analyse, c'est briser le prisme pour en saisir les rayons, c'est le détruire dans son essence qui est une. Pour le connaître il faut en faire le tour.

Quelques fanatiques Gladstoniens veulent faire descendre leur héros de Robert Bruce, roi d'Ecosse et d'Henri III d'Angleterre. Ce qui est certain, c'est que le grand parlementaire naquit à Liverpool, d'une famille de marchands récemment émigrée de la protestante Ecosse. L'étymologie pittoresque du nom: Gled stane, épervier du roc, sonne assez clair son origine. Lui-même la proclame avec fierté: « Il ne coule pas dans mes veines une goutte de sang qui ne soit de source écossaise. » Peut-être quelqu'un de ses ancêtres, distant cousin d'Œil-de-Faucon, a-t-il chassé l'aurochs sur les Moors, des Grampians! Rien que nous sachions de sa prime enfance à lui, ne le signale à l'admiration du biographe à l'affût de l'anecdote rare, messagère d'avenir. Elle est toute pareille à celle de ses jeunes contemporains et compatriotes, appartenant à la classe de la gentry qui est la sienne. A l'âge ordinaire il passe de l'atmosphère familiale à l'air plus rude et plus tonifiant de l'école: il y fera son premier apprentissage de la vie publique.

Eton est mieux qu'une étape sur ce long ruban de route qui doit

nous mener d'un bout du siècle à l'autre. Elle en est le point de départ, nous sommes à la minute capitale parfois et toujours significative, de qui peut dépendre toute la course. C'est qu'à Eton, non plus que dans les institutions similaires d'Outre-Manche, on ne vient pas chercher seulement des leçons de latin et de grec, mais des leçons de vie. A l'enfant, par la liberté relative et la responsabilité, on enseigne l'art de devenir un homme. La plante humaine, que nos collèges, ceux d'autrefois du moins — semblent sous couleur de protection, s'être donné la mission trop parfaitement accomplie — d'atrophier, s'y développe en pleine terre et au grand soleil.

Une vaste demeure, spacieuse et claire, aménagée pour l'existence en commun de quelques centaines d'adolescents, tout autour la campagne, des bois, des prairies d'un jeune vert, qu'un cours d'eau traverse peut-être ; l'étude alternant avec le jeu, non point le jeu réglementé par la prudence timorée d'un maître appliquant un système et opressif s'il n'est dédaigneux, mais le jeu spontané, fils du sol, varié, glorifié par l'imagination d'un peuple qui en sait les vertus — cricket, foot-ball, canot — le sport éducateur des énergies naissantes.

Voilà, le cadre toujours à peu près identique à soi-même de ces grands ètablissements où de dix à dix-huit ans l'Anglais vient recevoir l'entraînement préalable à la lutte qui l'attend et voilà la méthode, qui ne change guère. Voilà l'Eton d'aujourd'hui, et l'Eton d'hier, où William Ewart Gladstone, troisième fils de John Glastone, négociant à Liverpool, faisait son entrée aux environs de 1820, où il se plut, où il grandit et que son souvenir reconnaissant proclama « la reine de écoles. »

« L'enfant, a-t-il écrit lui-même, un jour, dans un de sss nombreux essais biographiques, est le père de l'homme. » Quel était donc l'enfant dont cet homme est sorti ? Cherchons si, dans l'image inachevée,mais expressive que nous offre l'écolier de quinze ans, nous ne pressentons pas quelques-uns des traits qui feront la figure virile.

Pour lors, elle est charmante cette figure d'adolescent, telle que nous la montre un portrait d'une date un peu antérieure, et que nous la décrivent les témoignages contemporains : ouverte, et grave, contemplative et pourtant si vivante, avec ses yeux qui songent, regardent au-delà.

La réalité s'accorde aux apparences. Ecolier intéressant, Gladstone n'est pas l'enfant prodige. L'étude et le jeu se partagent inégale-

ment ses heures. A l'une et à l'autre il s'adonne passionnément. Il est déjà celui qui mène toutes les occupations de front, et apporte de la conscience jusque dans le plaisir. C'est un don de savoir se donner pleinement à toutes les tâches, sévères ou gaies. Il le possède. Il lui doit un peu, à cet âge où l'être se forme, le bel équilibre de son développement. Le cerveau précoce ne fait pas verser la balance tout d'un côté ; la bête n'est pas chez lui, sacrifiée à l'ange : l'une et l'autre s'en trouveront bien. Il lui doit encore, à ce don, que les menus défauts de l'enfance qui peuvent devenir les tares de l'homme, la dissimulation, le mensonge, sous toutes ses formes n'ont trouvé sur lui, nulle prise. La belle ordonnance de son temps d'où l'oisiveté dangereuse est bannie ne leur laisserait guère de chance de s'enraciner dans cette âme, si elle n'était d'ailleurs, rebelle, par essence aux bassesses. Car ses défauts propres lui sont une cuirasse contre ceux du dehors ; s'il péche c'est déjà par exubérance, par excès de vigueur, et le mensonge est surtout de la faiblesse, l'arme à l'école de qui n'en a pas d'autres : lui il a ses poings. Pas plus querelleur qu'égoïste, d'ailleurs, il est hardi avec une pointe de chevalerie. Reconnaissons le démocrate en herbe : capable d'attaquer le grand, il protègera le petit. Sa générosité s'étend aux inférieurs. Un jour à quelle foire de village, il s'érigera en défenseur d'un troupeau de cochons, race sans honneur, martyrisés par ses camarades. De là les faciles quolibets, que coupe court la menace d'une riposte « écrite en lettres rouges sur la face des moqueurs. »

Petite aventure où, dans le gamin, se décèle si l'on veut, le champion futur de l'opprimé. Ce jour-là, il accomplissait, en outre à son insu, l'acte de courage par excellence. Il avait bravé le monstre qui épouvante les forts, le ridicule.

A quinze ans la structure morale se dessine, l'échafaudage sur lequel le temps édifiera son œuvre d'intelligence et de beauté : il s'appelle, loyauté, vaillance, besoin de connaître, et de se donner corps et âme à tout ce qu'il entreprenait, et d'entreprendre beaucoup ;l'homme est là en puissance « franc comme l'acier et transparent commme le cristal. » (1)

Après Eton, Oxford.

Oxford et Eton, deux noms étroitement associés, qui jettent une

(1) Essai sur Macaulay par Gladstone.

clarté d'aube sur la longue journée tumultueuse, paysage pacifique où il est doux de s'arrêter, bon d'amasser des forces et du souffle, avant la grande bataille ininterrompue de soixante ans qui commence.

Oxford, que d'images aimables et graves flottent autour de ce nom, l'auréolent de poésie ! Elle est loin du monde, un monde en soi. Hors la fièvre moderne en face du présent, elle est au bord de la Thames inchangée la cité médiévale et romanesque, gardienne des traditions, la patrie du passé. Elle ne compte pas, on veut croire, avec le temps. Les eaux de la rivière y réfléchissent les mêmes sites et les mêmes songes. Elle est le lieu d'élections de la pensée pure — qui ne s'y montre pourtant pas dédaigneuse d'un autre mode d'activité du muscle. Trait national : on y sait rêver et ramer — où trouver ailleurs telle alliance ? Platon, revenu sur la terre, y écrirait ses dialogues. Pindore y composerait ses odes aux athlètes vainqueurs sous ses yeux. Elle est antique et anglaise.

De là, son pouvoir de fascination que l'éloignement n'amoindrit pas. Les étrangers qui la traversèrent, ont subi et raconté son charme. Les jeunes hommes qui sont venus lui demander l'achèvement d'une éducation choisie, lui gardent un culte pieux.

Quand, un jour, Gladstone s'écriera « J'ai aimé Oxford d'un amour profond et passionné » il ne fera que traduire, l'impression de l'ancien under-graduate. A cette tendresse sentimentale, se mêle ici quelque gratitude.

Gladstone, entre autres, doit beaucoup à la vieille université. Il en a pris et retenu tout ce qu'elle peut donner, une certaine manière d'être, une certaine discipline morale qui ne s'acquiert pas ailleurs et qui ne se perd plus. Il a épuisé toute la vie d'Oxford.

L'antiquité et la théologie sont les deux bases de l'enseignement Oxonien. Gladstone y a reçu la forte alimentation classique et religieuse que réclamait sa nature. Il y a étudié les chefs-d'œuvre des vieux maîtres, grecs et latins, s'est nourri de leur substance, comme Achille, de la moëlle des lions ; et dans une familiarité de chaque jour, il s'est approché de leur âme.

Pourtant, son activité est éclectique. Le changement de labeur est déjà pour lui la forme normale du repos et comme il l'a dit un jour « la plus saine des récréations ». Il alterne la lecture d'un chant d'Homère, avec l'étude des textes sacrés. Car au-dessus de ses affections secondaires, sa passion l'entraîne vers les deux grands poèmes héroïques qui sont aussi les deux pôles de l'esprit

humain : la Bible et l'Iliade ; Homère et l'Evangile. Ce sont là, dès lors et à jamais, les deux maîtres préférés. Il restera leur élève et leur fidèle.

Ce double culte ne l'accapare pas, au détriment de son instruction générale. Il se garde d'être spécialiste avant l'heure. Se spécialiser, c'est se restreindre, s'appauvrir donc, par un sacrifice volontaire qui est la condition du progrès, dès qu'on avance un peu dans la connaissance (1) ; mais s'appauvrir sans nécessité justificative, et dangereusement, quand on part. La pente de son esprit l'incline plutôt vers les études spéculatives, il ne s'y cantonne pas. La curiosité lui est un correctif de ses tendances. Avec ce qu'elles lui laissent d'énergie mentale disponible, il ne néglige pas de s'enquérir des éléments de la science, de ses méthodes, de ses conquêtes. Sa puissance de travail, comme sa mémoire, étonnent. Levé tôt, il prolonge souvent, bien avant dans la nuit, ses veillées dans la Chambre solitaire. Il arriva sans doute plus d'une fois que

L'aurore se jeta sur la lampe angélique

de l'étudiant attardé sur une page obscure. N'importe, il savait le remède, et qu'une course en plein air chasserait la fatigue nocturne. Il se reposait du livre par le sport. L'aviron délassait sa main engourdie d'avoir tenu la plume et le glissement rythmique du canot matinal dans la fraîcheur émanée de la terre, de l'onde et de l'heure, faisait circuler le sang plus vite dans les veines et dans le cerveau.

La cohue savante du foot-ball ou plus souvent le vagabondage solitaire dans la campagne, autres moyens dont il use de réparer la fatigue des longues stations devant la table de travail. L'esprit ainsi vivifié, il se remet à l'œuvre. Et les jours passent. Et son trésor s'accroît de richesses morales et physiques. Il met en œuvre le précepte qu'il donnera un jour : « Soyez forts et l'exercice de votre force aujourd'hui vous fera plus forts demain (2) ». Il a emmagasiné en ces fécondes années, de précieuses réserves d'énergie pour l'avenir. Il y a conquis les plus hauts honneurs. il y fut un athlète ; il a réalisé dans sa plénitude la devise du sage antique : le mens sana, — et même quelque chose de mieux, – in corpore sano.

(1) Inclinons nos têtes devant l'inévitable. Le jour de la science encyclopédique est passé. Ce soleil s'est couché avec Leibnitz. (Nineteenth Century 1890, Gladstone).

(2) Address to Glasgone Uuiversity, 1879.

Si loin qu'Oxford soit du monde, on y entend les rumeurs de la vie, même celles du Parlement. On n'y est pas étranger à la politique. Dans les pays libres, les Universités sont d'ordinaire de fermes soutiens de l'ordre de choses établi. Oxford a vu le dernier soulèvement jacobite ; c'est dire qu'on y est, ou du moins qu'on y était par essence Tory, d'un torysme mystique que ne rappelle que de fort loin la doctrine utilitaire des conservateurs présents.

William Gladstone fut donc Tory et même ardent Tory. La vigueur de ses convictions, la chaleur de sa parole lui valurent la présisidence de l'association des étudiants. C'est en cette qualité qu'il infligeait un blâme universitaire au Cabinet « dont la politique menaçait les bases mêmes de l'ordre social » et si, par hasard il plaide, un jour, l'émancipation catholique, — unique lueur dans cette nuit qui nous fasse pressentir le futur libéral, — il rachète cette inconséquence par l'absolutisme de ses autres opinions. C'est ainsi que nous le voyons combattre la suppression des Incapacités juives, défendre sinon le principe, du moins la pratique de l'esclavage, que l'Ecriture n'aurait pas expressément comdamnée puisqu'elle le réglemente.

C'est là le résultat de l'éducation d'Oxford et qui la synthétise. Les opinions n'importent guère, de ce garçon de ving ans qui ne sait de la vie que ce qu'il a vu des murs de son collège, c'est-à-dire de bien loin et de bien haut. Elles fondront comme neige d'avril au soleil. Il n'en faut retenir qu'une date morale, qu'un point : l'étude du passé sous toutes ses formes, a sinon créé, du moins singulièrement développé dans cet adolescent, le germe conservateur ; passe maintenant le souffle de la liberté, il fera lever et s'épanouir en riches floraisons toutes les vertus cachées de ce noble esprit, qui n'attendent que l'occasion d'éclore. Il n'en saurait modifier le fond qui fut avant elles, et peut-être avant lui produit de l'atavisme, accru et solidifié par le temps, l'éducation et le régime de ces premières années.

L'empreinte reçue à cet âge et par un tel sujet n'est pas de celles qui s'effacent. Elle durera, autant que lui, qui a respiré l'air d'Oxford, s'il a d'ailleurs l'âme d'un Gladstone, ne saurait plus oublier certaines choses. Sous le fougueux libéral, nous retrouvons toujours, à tels traits indélébiles, l'ancien élève de Christ-Church qui s'est promené à l'ombre des vieux ormes. Cette ombre se prolonge en douceur, sur toute l'étendue totale de sa longue route.

A Oxford, nous avons vu naître et se former le conservateur.

C'est la première partie et comme la préface de notre récit. Il reste à voir comment, le libéral à son tour, naquit du conservateur, se développa, grandit, sans pourtant le détruire. C'est la seconde partie de notre tâche la plus vaste, la plus mouvementée, car c'est l'histoire même de Gladstone.

A vingt ans, William Ewart Gladstone était armé pour la lutte. Il était une force, mais sans emploi. L'église l'avait sollicité comme plus tard le barreau. N'est-ce pas parce qu'elle promettait à son prosélytisme une tribune d'où convaincre et convertir ? L'avenir le réservait à une autre, ouverte sur un amphithéâtre plus large, plus sonore, et qui lui permet de mieux parler au siècle.

Il quitte l'Angleterre presqu'en même temps qu'Oxford. Comme tous les jeunes Anglais de sa classe, il parfait son éducation par le voyage. Déjà l'Italie l'attirait. C'est là que la politique vint le chercher, que le hasard, il eût dit la providence, lui offrit la première chance.

La circonscription de Newark, dépendance de la seigneurie de Newcastle, était vacante. Le duc était en quête d'un candidat pour représenter à cette heure trouble les droits principes au parlement. La grande réforme électorale de 1832 qui appelait les classes moyennes à la vie politique, effrayait cette âme féodale.

Un ancien condisciple de Gladstone, ami du noble lord, se souvint du président de l'association des étudiants, si éloquent à la défense de l'Evangile Tory. C'était l'homme de la situation, il en parla au duc, le duc agréa la proposition. La candidature fut offerte à Gladstone qui l'accepta.

Or, la candidature, c'était le siège conquis d'avance dans ce bon temps patriarcal, où la souveraineté territoriale emportait la souveraineté politique et morale, et la propriété du sol, celle des votes. L'homme lige du duc sur son domaine, le champion de l'esprit ancien contre l'esprit nouveau parti en guerre, dans sa campagne, contre ce désir de changement qui menaçait de « produire avec un peu de bien une mélancolique prépondérance du mal, » l'adversaire du progrès devait être élu — et le fut.

* * *

Gladstone, le futur grand athlète parlementaire, est entré dans l'arène. Il y est entré sans tapage. Il a vingt-deux ans. L'inconnu

s'ouvre à lui, la politique et le parlement, une réalité nouvelle dans un monde nouveau. Ses opinions qu'il imagine immuables, ne sont que des tendances.

Que dis-je ? Ce ne sont que des préjugés en contradiction avec les tendances vraies de sa nature nommé ; pour défendre la politique Tory, il sait seulement qu'il est Tory, ou du moins, il le croit. Mais voici, pour nous mettre en garde : ses affinités avouées démentent ses attitudes. Ce Tory fanatique professe deux admirations, deux cultes, qui étonneraient sans doute un peu le duc de Newcastle, l'un pour Canning, l'homme que, tout enfant il entendit un jour haranguer la foule du balcon de la maison paternelle à Liverpool, et dont il dira : J'ai été élevé à l'ombre de ce grand nom, l'autre, pour Washington, « la plus pure figure de l'histoire ».

Au demeurant, intransigeant Tory qui affiche les sentiments congruants à ce titre, et qui a pris rang tout de suite à côté des hommes de son parti, dans une assemblée sage. Il apparaît, dit Mac-Casthy « quand le vieil ordre de choses va faire place au nouveau. » Une sorte d'accalmie régnait. L'heure n'était plus, ou pas encore, des grandes agitations. De la foule parlementaire contemporaine, quelques noms surgissent: dans la maison des Lords, le duc de Fer, Wellington, une survivance du passé, d'ailleurs actif encore et robuste, Lord John Russell, Lord Broughan, l'orateur. Aux Communes, M. Stanley, le futur Lord Derby, l'historien Grote et le grand tribun catholique O'Connell, vers qui une sympathie révélatrice, pousse l'anti-réformiste, qui dès Oxford, prêchait l'émancipation catholique; enfin Sir Robert Péel, le libéral conservateur, le grand parlementaire, qu'on a défini sans le flatter : Un Gladstone moins l'imagination.

Au-dessous, l'ordinaire troupeau où le débutant a pris place, et qu'il ne révolutionne pas tout d'abord. Vraiment non, l'élu de Newark, contre toutes les règles et toutes les convenances qui veulent que les débuts soient extraordinaires d'un homme qui le sera, n'emporta pas à la « Pitt » le Parlement d'assaut. Il est dit qu'en toutes choses il sera progressif. Son coup d'essai, mieux qu'honorable ne fut pas coup de maître. Il ne fut pas insignifiant non plus. Gladstone avait déjà pris la parole sur des questions locales, quand un débat d'ordre général lui offrit l'occasion nécessaire, mais attendue sans impatience, de se manifester. On discutat l'abolition de l'esclavage aux colonies anglaises. Vieux thème pour lui qui n'avait qu'à se souvenir, et commode tremplin d'où

se lancer dans la mêlée. Il développa ses idées. Sans plus défendre qu'autrefois le principe même de l'esclavage, il discuta l'opportunité d'une suppression immédiate et totale, plaida en se fondant sur la raison et l'Ecriture, cette cause que l'aptitude à la liberté en devait être la condition, que l'émancipation devait être graduelle, dosée sur le progrès de l'aspirant homme libre. — Oublions où nous sommes et les quelques années qui viennent de s'écouler. C'est la même thèse, soutenue des mêmes arguments avec les mêmes accents et par le même homme qu'autrefois. Rien de changé que le décor. Et ce discours n'est pas un phénomène isolé. Il se rattache, il est conforme à l'attitude, à l'étiquette de l'orateur, qui s'opposera, un autre jour à l'admission des non-conformistes aux Universités.

L'Université, Oxford, vraiment nous n'avons pas fait grand chemin depuis que nous l'avons quitté, les murs du vieux collège dominent toujours notre horizon.

Rien de sensationnel en somme, non plus que d'imprévu dans ces commencements. Rien qui put faire prévoir la suite. Gladstone s'est fait écouter. Sa voix de ténor, bien timbrée a plu : voilà tout. Il a parlé selon ses convictions d'alors, justifié la confiance de son mandat et jusqu'à un certain point, l'opinion de son grand rival dans les batailles prochaines, Disraeli prédisant: Ce jeune homme n'a pas d'avenir.

En vérité, c'est parce qu'il a l'avenir à lui, qu'il ne violente pas le présent. La victoire qui sera la sienne ne doit pas ressembler à une surprise. Son attitude en l'attendant est celle qui sied à son âge, à son obscurité, au caractère du familier et futur traducteur d'Horace, qui se souvient de l'éloge du poète latin au chantre de l'Odyssée, créateur des merveilles qu'il n'a pas annoncées.

Plus perspicace que celui qui sera Lord Beaconsfield, le chef d'après-demain du parti conservateur, son chef de demain, Robert Peel, a deviné la valeur cachée sous la modestie du débutant. La figure du jeune homme, belle et pâle, sous la masse sombre des cheveux, les yeux noirs, dont l'âge plus tard n'éteignit pas la flamme, le profil sculptural, un air de noblesse calme rendu plus sensible par le large nœud de la cravate roulée autour du col, selon la mode du temps, qui exhausse la tête, la détache du buste, tout cela — qui revit dans la toile d'Hayter, et, devant ce portrait de Gladstone à vingt-cinq ans nous fait songer à Lamartine, son

parent spirituel, — tout cela, sans doute, avait attiré l'attention du ministre recruteur de forces pour l'avenir. Il alla chercher dans la foule pour l'appeler à lui le jeune Tory. Le pressentiment de Peel ne l'avait pas trompé. Les différences d'âge et de situation qui séparaient le novice du maître, ne pouvaient empêcher que ces deux natures, semblables par tant de traits, ne se comprennent en se rencontrant et ne se joignent.

Le chiffre fut leur trait d'union. L'économiste qu'était Peel n'eut pas de peine à démêler dans le fils du grand marchand de la grande ville marchande, une merveilleuse aptitude aux mathématiques. Il l'enleva à l'obscur et fécond labeur des Commissions pour faire de lui dans le ministère de Wellington, le lord Junior de la Trésorerie. Il fut ainsi son véritable introducteur à la vie politique. Il fut mieux que cela, un initiateur, une influence, et, comme l'a proclamé Gladstone lui-même, dans le juste hommage qu'il lui rendit un jour : « Un modèle moins admirable encore par ses immenses dons intellectuels que par son sens des vertus publiques la splendeur et la pureté des siennes : A lui je dois l'orientation de mon esprit vers les questions économiques et commerciales. »

De là, bien vite, sans échapper à Peel, il passe au sous-secrétariat des Colonies. Il prouve déjà qu'il n'est pas l'homme d'une seule chose. Il le prouve autrement : par un livre. L'ouvrage composé au milieu du tracas des affaires, est dédié à Oxford « fontaine de toute bénédiction spirituelle, sociale et intellectuelle. » Et c'est bien ce pur esprit d'Oxford qui l'anime. Gladstone y traite des rapports de l'Eglise et de l'Etat. L'Etat doit avoir une conscience, et dès lors, professer une religion, et la propagation de la vérité religieuse est la fin dernière du gouvernement.

Le livre fut remarqué, même il étonna, par l'étrangeté des idées qu'il présentait et le nom qu'il portait. Les hommes graves, et Robert Peel entre autres, ne cachèrent pas leur surprise qu'un jeune homme d'un tel avenir gaspillât son temps à écrire. Il avait mieux à faire.

Ici, l'élève dépassait le maître. L'homme d'action expérimenté n'avait pas saisi cette vérité, évidente au premier regard du débutant que l'idée est le germe de l'acte, et le livre de l'action en puissance.

Macaulay lui-même prit la plume pour réfuter la thèse et louer l'auteur, « Ce jeune homme au caractère sans tache, espoir naissant des fermes et inflexibles Tories. »

Gladstone méritait l'éloge. Nulle concession encore au cours de cette période. Il a lutté pour la bonne cause, combattu le bill qui supprime les incapacités civiles des juifs, bataillé sous la bannière Tory avec autant d'impétuosité qu'il en mettra plus tard à l'abattre.

En 1837, l'homme qui avait refusé la candidature de Manchester reste fidèle à ses origines, digne de Newark et de son seigneur.

Déjà pourtant il commençait à lui échapper. L'ennemi, « l'erreur » pour appeler la liberté du nom que lui donnait Metternich, approchait de son esprit. Par la brèche qu'elle allait y faire, elle ne s'y précipita pas tout d'un coup. Elle s'y glissa sans bruit, presque à l'insu de l'homme, insensiblement envahi. Il ne l'entendit pas venir. Quand il reconnut en lui sa présence, il n'était plus temps de l'expulser : il était sien.

C'est qu'aussi pareille conversion ne comporte guère le coup de foudre. Le libéralisme et le torysme ne sont pas à vrai dire, deux entités, deux croyances ennemies par leur objet. Ils n'en sont que plus séparés. Le fosset profond creusé entre deux dogmes, n'est pas nécessairement très large ; il peut parfois se franchir d'un bond. Et la foi ne procède guère autrement ! elle croit, elle voit, elle sait.

Mais les yeux brusquement ouverts à la liberté, ne feraient pas encore le libéral. Il y faut quelque chose de plus. Ces deux vocables, libéral, conservateur qui répondent sans doute à des différences de doctrines, expriment surtout autre chose : deux manières d'être, deux tempéraments, quand ce n'est pas deux attitudes héritées de famille qui, plus fortes que les inclinations personnelles, deviennent les habitudes, ces invisibles liens plus solides que l'idée pour attacher les hommes au système. Cela, d'ailleurs met entre eux de grands espaces. Difficilement ils les enjamberaient d'un saut. Il leur faut du temps pour les parcourir, et qu'un bon vent les pousse. Ainsi s'explique-t-il que Peel reste conservateur, que Palmerston s'intitule whig, et que Gladstone mette trente ans à passer d'un parti à l'autre.

De là l'intérêt de cette biographie, où, tandis qu'une moitié de l'être stationne immobile comme figée dans un dogme, l'autre, celle qu'il nous faut suivre à présent, se transforme, se développe en un perpétuel devenir.

Nous l'avons dit : il n'y a guère de bornes sur cette route chan-

geante où chemine l'homme, dans son exode des hauteurs du torysme, jusqu'aux bords du radicalisme. Pas de haltes non plus ou si brèves ! Le voyageur se presse, lentement, puis plus vite vers un but qui recule. Mais parfois l'accident supplée à la borne absente.

L'accident manque encore, sans doute parce qu'il n'a pas eu le temps de surgir.

Tout commence. Nous sommes à l'heure indécise dite par le poète où la lumière s'annonce :

Plus à l'âme qu'aux yeux encore
Quand il ne fait ni nuit ni jour.

Dans cette période de préparation si féconde où nous entrons, nous ne relèverons pas encore un acte précis qui démente les principes du jeune Tory, qui nous permette d'affirmer : ici meurt l'homme ancien, ici naît l'homme nouveau. Non, mais des symptômes, parfois seulement, au passage, un signe, un geste, une intonation venue d'au-delà des lèvres, comme un son monté de loin, révèle l'obscur travail qui s'accomplit hors de notre vue, la résolution intérieure qui s'opère et c'est tout.

Au-dessus de cette vie profonde qu'il nous cache, le flot de la vie apparente coule. Il se hâte, se presse et bouillonne !

* * *

Qu'elles sont pleines, ces années de la demie obscurité !

En 1839, Gladstone épouse Miss Catherine Glynne qu'il a rencontrée, retrouvée plutôt dans un de ses voyages d'Italie, celle qui lui apportera ce château d'Hawarden si intimement associé à cette vie dont elle même sera la compagne admirable. Union harmonieuse. « Ensemble ce couple fut jeune, ensemble il atteignit la maturité « puis la vieillesse. »

Lui nous la cache. Elle est de la famille de celles que l'histoire ignore, bien qu'elle y ait collaboré, en étant « la moitié » au plus haut sens du mot, de ceux qui la font. Quelle part revient de l'œuvre de lumière accomplie à la femme qui marche dans l'ombre de l'homme illustre, son inspiratrice — dans quelle mesure ? Sa consolatrice certes et son bon génie — qui apporte à l'élève d'Homère comme Andromaque à Hector, avant ou après la rude mêlée, le secours de sa beauté et de sa bonté ?

D'abord elle est à ses côtés à l'heure des seconds débuts.

Newark a réélu Gladstone. Il s'avance dans le sillage de Robert Peel. Il est nommé directeur de la Monnaie et vice-président du bureau du Commerce. Une dame de ses amies, écrit ironiquement: « On dit que Gladstone a reçu deux offices afin de le contraindre à se tenir tranquille, et de l'empêcher, en lui donnant trop à faire, de s'occuper des affaires de l'église. Moi je sais que ce sera peine perdue. » Et Miss Vynne disait vrai. La digue d'un double office ne suffisait pas à contenir cette activité qui déborde.

En 1842, Robert Peel présentait une nouvelle échelle mobile de droits sur les blés. Chargé de la révision des tarifs, Gladstone justifie le choix de son maître. Il étonnait les Communes, par sa précoce compétence, la largeur de ses vues d'ensemble, jointes à la connaissance du détail. Il se revélait maître financier et fascinant orateur.

Ce qui ne l'empêchait pas de se passionner dans le même temps pour la philosophie du moyen âge, l'art de la renaissance, les poteries anciennes et modernes. Il s'aventure dans tous les domaines, et revient plus riche de chaque expédition. « Son esprit passait dans la vie comme le chalut au fond de la mer, entraînant tout ce qu'il rencontrait. » (1)

Il se délasse en changeant d'étude. Lui-même expose sa méthode dans une boutade : « Il y avait, dit-il, une route à la sortie de Londres, où plus de chevaux mouraient que sur aucune autre, une enquête révéla que la route était parfaitement plate ; conséquemment les animaux habitués à la parcourir n'usaient qu'un seul système de muscles. » Ils périssaient de déséquilibre.

Gladstone tirait de l'observation, la règle d'une gymnastique et d'une hygiène morale. C'est celle même dont il s'est si bien trouvé à Oxford. Il maintient l'harmonie de ses facultés par la diversité de l'effort. Il se distrait d'une étude par une autre et de l'exercice intellectuel par le physique.

Il n'abattait pas encore de chênes, mais il montait à cheval. Il entretenait sur le pied de guerre, il accroissait les forces dont il aurait bientôt besoin pour vaincre les difficultés, faire face aux adversaires qui allaient se multiplier, car il montait.

En 1843, il entrait dans le cabinet. Brève apparition. L'entrée était prévue, la sortie l'était moins. Aussi bien, la cause en était-

(1) Lord Macaulay par Gladstone.

elle très insolite. Ce jeune homme d'Etat se retirait pour obéir à un scrupule de conscience excessif et significatif. Il n'avait pas voulu prendre sur lui de défendre, comme membre du ministère, un bill qui lui était imparfaitement connu. Rentré dans la foule parlementaire, il le votait en seconde lecture. : il avait eu le temps de l'étudier dans l'intervalle. L'incident était singulier.

Il n'y eut qu'un cri de surprise : « Comment Gladstone avait-il pu déserter de la sorte un ministère ami, compromettre de gaieté de cœur une carrière qui s'annonçait belle ? On se permet telle incartade lorqu'on est ce que Palmerston appellera « l'homme inévitable », non lorsqu'on est « l'homme qui vient » (the Coming man), et qui peut rester en route. Quel chef de parti désormais s'attachera un auxiliaire d'humeur si capricieuse, et qui entend ainsi, la solidarité ministérielle ?... La fortune lui souriait ; il se dérobe ».

C'est que Gladstone déjà, au-dessus du succès plaçait le devoir. Et puis, il n'était pas qu'un seul chemin, pour avancer. A cet âge l'indépendance à l'ombre et cette demi-solitude morale, où l'âme emmagasine des forces, étaient plus favorables à son plein développement, qu'un poste en évidence, avec ses périls et ses charges. D'autant qu'une première métamorphose s'accomplissait en lui.

Avant d'être au parlement et au gouvernement, l'homme d'Etat universel, Gladstone y fut l'homme d'affaires. Les finances l'avaient lancé, elles l'avaient fait connaître au parlement et au pays. Ce sont les affaires encore qui lui révélèrent à lui-même son génie et le mirent sur sa pente. C'est sous l'aspect commercial, sous la forme du libre-échange que la liberté pénétra d'abord son esprit. Il s'était rapproché des Bright, des Cobden, il était entré dans cette petite phalange d'apôtres qui allaient prêchant la bonne parole économique, combattant les prohibitions et les protections, et réclamant d'abord l'abolition des droits sur les blés. « Rude époque, où la famine contre laquelle ils guerroyaient, disait Bright, devenait leur alliée ». Rappelé en dépit des augures au sous-secrétariat des colonies par Lord Derby, puis rentré dans le rang de son libre vouloir, il travaillait au triomphe de l'idée.

C'est lui maintenant qui stimule son chef, qui voudrait l'océan, « cette grande route des nations aussi libre aux vaisseaux, qu'aux vents qui le balaient ».

Mais il reste Tory d'imagination et de programme. Autrement,

il ne se serait pas présenté, aux élections de 47 devant Oxford qui ne l'aurait pas élu.

Cependant, depuis qu'il a quitté les bancs de la vieille Université, même depuis ses débuts dans la vie politique, sa pensée a fait plus d'une conquête, laissé plus d'une erreur en route, des opinions se sont modifiées. Il a voté l'admission des Juifs au parlement. Il commence à mettre en doute les titres de l'Eglise d'Etat en Irlande et il a tout à fait abandonné sa théorie sur les rapports des deux pouvoirs civil et religieux, il préconise l'établissement de relations diplomatiques avec Rome.

Incohérence, dira-t-on ! C'est l'incohérence de l'homme qui a déjà compris le sens et la portée du mot liberté, avant d'en avoir pris l'étiquette, qui sait qu'on ne la peut réclamer pour soi contre les autres. « Il n'y a que le fanatique qui n'apprenne rien de l'expérience et que le sot ».

Il changeait lentement.

Il faut une occasion pour mettre à jour ces progrès latents dans la formation du caractère. Elle manque rarement à qui la mérite. Elle s'appelle ici la question Pacifico.

Misérable affaire par ses origines, qui faillit mettre le feu à l'Europe, et qui lui révèla un homme supérieur déjà aux partis, mêmes aux patries, capable aux heures de crise, d'être à défaut d'un guide, un interprète.

Un certain Pacifico, Portugais-Israélite, né par hasard à Gibraltar, vague sujet de la Reine, résidait à Athènes, où il avait été victime, plus ou moins, d'une émeute, réclamait de ce chef une indemnité colossale au gouvernement grec et sur son refus en appelait à la mère patrie. L'Angleterre avait répondu à l'appel, sommé la petite grèce de payer. Celle-ci résistait. On la menaçait... Et c'était le premier ministre lui-même, Palmerston qui se faisait l'avocat de Don Pacifico, au parlement britannique. Il s'était adressé aux passions nationales, toujours teintées d'égoïsme, il avait à propos de cet incident dérisoire, fait résonner l'antique « Civis romanus sum » électrisé les Communes.

Contre ce whig, officiel représentant de l'idée libérale, un Tory se leva, Gladstone. Dans un langage moins remarquable encore par son élévation que par sa nouveauté, il prêcha la paix, par le droit. Il tenta « de réconcilier la politique avec la justice et le christianisme ». Il fit appel à la conscience « Reconnaissons et reconnaissons avec franchise, dit-il, l'égalité des forts et des faibles,

le principe de la fraternité parmi les nations et de leur indépendance sacrée. Faisons ce qui est bien. Nous goûterons la paix de notre conscience, et nous recevrons, un peu plus tôt, ou un peu plus tard, l'approbation de la voix publique, pour avoir solennellement protesté contre un système, dont nous savons qu'en dépit des apparences, le résultat final doit être défavorable à la sécurité des sujets britanniques au dehors, qu'il prétend protéger; défavorable à la dignité du pays que la motion de l'honorable membre, affirme défendre; et défavorable également à cette autre cause grande et sacrée, « le maintien de la paix avec les nations du monde ».

Il est capital, ce discours. C'est tout un credo et c'est tout un programme. Pour la première fois, clairement l'appel à l'humanité s'y formule, cette note humaine y résonne qui reviendra si souvent au cours de ce long drame, tel son leit-motiv.

Ce jour-là même, le parti conservateur perdait son chef. Peel était mort. Mais un chef était né au parti libéral : Gladstone.

Lui ne vit pas que cette mort laissait une place à prendre. Il ne ressentit que la perte. Mais, le suprême hommage rendu à la mémoire du maître et de l'ami, il reprenait sa course. Il n'était pas de ceux qui s'attardent aux regrets stériles quand la vie les réclame.

*
* *

Vue de haut, la carrière de M. Gladstone n'est qu'une longue croisade, où, de la même ardeur qui enflammait les guerriers en route vers la Terre-Sainte, et sous la même bannière, il combat son bon combat. Elle porte des noms divers, comme ses objets, un jour Bulgare, demain Irlandaise, aujourd'hui Napolitaine.

Le 7 avril 1851, Gladstone, dans une lettre écrite à Carlton, racontait à son « cher Lord Aberdeen », ce qu'il venait de voir à Naples. Tragique tableau et fait pour stupéfier : Naples, « le siège de la plus ancienne civilisation européenne » devenu le théâtre de tous les crimes sous ce régime des Bourbons : « la négation de Dieu érigée en système de gouvernement » ; la plus monstrueuse réaction sévissant sur un peuple terrorisé ; quinze ou vingt mille prisonniers politiques « des citoyens les plus purs et les plus nobles » entassés dans des geôles fétides ; jetés aux fers sur un soupçon, sur une dénonciation « par un acte non de la loi, mais de la force, en défi de la loi » — et toutes les turpitudes morales, suite de la tyrannie.

Tous les principes élémentaires, méconnus, violés, la culpabilité présumée, jusqu'à la preuve de l'innocence, rendue elle-même impossible par la vigilance inventive des délateurs; le juge aux ordres de la police, et la police aux mains de la canaille; et ce qui est pire que l'injustice, toute nue, une parodie de justice; des magistrats, courtisans du pouvoir, inventant le crime pour avoir le prétexte de le punir « mijotant une charge (concocting a charge) de conspiration » contre tout citoyen suspect d'attachement au Statut juré par le Roi; un agent du pouvoir exécutif « présent dans la Chambre des juges qui délibèrent » une presse servile; et par une fatalité logique, en vertu de l'axiome « nemo repente fuit torpissimus » la nécessité « d'amonceler de nouveaux méfaits pour couvrir les anciens. »

Et l'indignation s'épand en larges phrases corrosives, brûlantes comme la lave de ce Vésuve témoin « de ces gigantesques horreurs. »

La lettre adressée à Lord Aberdeen, va plus loin que le destinataire, d'autant plus loin que son auteur, « ancien représentant d'un gouvernement constitutionnel dans la famille des grandes nations européennes » y proteste de son respect « aux gouvernements représentants sur terre de l'autorité divine ». Il affirme bien que l'homme public est étranger à ce cri jailli du cœur de l'homme même : le cri n'en retentit que plus haut, avertisseur. Il rend un son funèbre — et nouveau. Il y a, pour qui l'entend à distance, après les évènements, du glas en lui, le glas d'une monarchie, et peut-être, le tocsin de la révolution.

Que le ministre d'un Etat fort fasse des remontrances à un Etat faible, qu'il intervienne dans ses affaires intérieures, cela s'est vu et se reverra. Rien de pareil ici. Un simple particulier, spectateur du crime et qui se proclame tel, passant de hasard, s'érige en accusateur d'un gouvernement, le défère à la barre de l'opinion publique « de cette opinion qui circule à travers le monde avec une force accrue d'année en année, tout imprégnée de l'esprit de l'évangile » un individu, sans mandat, de par son titre d'homme, demande des comptes à l'Etat, et à un Etat étranger. L'appel monte tout droit sans intermédiaire, de la conscience individuelle à la conscience universelle.

Mais de ce que ce particulier au lieu d'être un philosophe, un pamphlétaire, réduit au livre, est Gladstone, ex-ministre, en passe de le redevenir, qui pouvant recourir officieusement à tous les pouvoirs organisés, préfère n'invoquer que sa qualité d'homme, il

résulte qu'il existe au-dessus des chancelleries, des diplomaties et des gouvernements, une puissance supérieure, le sentiment public qui sera son grand moyen d'action. Nous le surprenons là, en train de fabriquer son arme. En faisant appel aujourd'hui, dans ces circonstances solennelles, à l'opinion du monde, il lui donne une consécration officielle, et partiellement, il la crée. Oui, sans doute, le spectacle est nouveau ; et l'Europe de Metternich avait raison d'être surprise et remuée.

La victime ne s'y est pas trompée. Elle a senti « la flèche » et tenté de l'arracher et ses efforts l'ont enfoncée davantage.

En essayant de réfuter l'accusation, le gouvernement de Naples fournit « au bourreau chargé de pendre au gibet l'infamie » (c'est ainsi que Gladstone se qualifie lui-même) l'occasion d'une seconde et foudroyante exécution.

Il avait attaqué au nom de l'humanité ; cette fois, il parle au nom des trônes. On l'accuse de les ébranler. L'ennemi du trône c'est celui surtout qui l'occupe, quand il l'occupe mal, celui non « qui dévoile le méfait, mais celui qui le couvre ». La compression appelle l'explosion. Le gouvernement de Naples travaille pour la révolution qu'il prétend étouffer. Il justifie ceux qui crient « que les rois et les gouvernements sont les ennemis naturels de l'homme les tyrans de son corps, et les contaminateurs de son âme. »

Il n'est pas l'interprète des intérêts de l'Angleterre, mais du droit, qui n'a pas de patrie. Il faut remettre la question sur son terrain, d'où la polémique l'a fait dévier, et qui est celui, non de l'Angleterre mais de la chrétienté et de l'humanité (deux termes, synonimes dans sa pensée).

Que le gouvernement de Naples, mieux inspiré, au lieu de disputer s'amende, « qu'il substitue la tendresse à la violence », qu'il entende l'appel adressé « au cœur commun de l'humanité. » Gladstone s'élève au-dessus du présent débat. Il nous convie à un autre spectacle ; il signale aux nations un autre idéal que celui des agrandissements territoriaux sans fin, des possessions ajoutées aux possessions, qui ne sont le secret ni de la richesse ni de la puissance. Et le néophyte, élève de l'école de Manchester, nous découvre un monde transformé par la baguette de ce magicien le libre échange « où les gains de l'un ne sont plus les pertes de l'autre, où tout concurrent peut-être un conquérant, et où la liberté ne veut pour ses apôtres qu'évangélistes sans armes » et il conclut par le vœu que l'Angleterre « élue par la providence soit le porte-

étendard des nations sur les chemins fertiles de la paix, de l'industrie et du commerce. »

C'est le monde de demain, vu par un libre-échangiste d'hier : un rêve sans doute et dérisoire déjà en regard de la réalité contemporaine, plus dérisoire en face du rêve présent. A Gladstone, il vaudra l'épithète flétrissante d'utopiste ou de visionnaire, et le sourire des Palmertons et des Chamberlain, grands et petits, de tons les temps et de tous les lieux.

Mais il n'était pas inutile de le dévoiler ici, dans son ampleur généreuse et vague, parce qu'il éclaire une vie et une politique, qu'il en marque le but, qu'il en caractérise l'esprit, qu'il en fait la grandeur et la faiblesse.

*
* *

L'homme des lettres de Naples pourtant est un Tory. Il le sera de nom, au moins quinze ans encōre, jusqu'à la fin de ce que Russell appelle la seconde période de sa vie.

Ouverte en 47, elle est singulièrement mouvementée. La lutte un peu confuse des partis, s'y précise, devient le duel émouvant des deux hommes qui vont être leurs chefs. A cette époque ils appartiennent au même camp, si l'on peut dire qu'ils en aient un. Ils sont à peine adversaires, que déjà ils sont antagonistes (1) antagonisme d'idées ? Non ou du moins pas encore, Gladstone n'a pas reconnu, Disraeli n'a pas choisi les siennes. Mais bien plutôt antagonisme de tempéraments, irréductible, et qui éclate au premier jour. Leur génie les oppose et leur destinée les rapproche. Un nom évoque l'autre. Ils s'appellent et se repoussent.

Etrange chassé-croisé que leur double carrière. L'ancien protégé du duc de Newcastle l'espoir des fermeset inflexibles Tories rencontre à mi chemin de l'arène, dans les terrains vagues qui

(1) Il ne sagit, bien entendu que d'un antagonisme politique qui n'implique aucune antipathie personnelle. Gladstons lui-même a rendu hommage à son illustré adversaire. A la grandeur du rôle qu'il joua, à son extraordinaire pouvoir intellectuel, à son courage parlementaire. On se trompe singulièrement sur la nature des sentiments des hommes qui sont divisés en politique parce que leurs mots sont vifs parfois, on s'imagine qu'ils sont animés d'une haine intense. Ma ferme conviction est que Disraeli n'a jamais éprouvé d'antipathie personnelle à mon endroit,... et c'est une joie pour moi de le proclamer. (*Discours à la Ch. Communes*, 9 *Mai* 1881)

servent de frontière aux partis, l'ex-radical ami de O. Connell. Celui-là aussi placera haut le but, moins haut que son rival. Ce sera la grandeur matérielle du Royaume-Uni. Mais il ne se soucie guère des chemins qui y mènent. Aventurier de race, que les principes ne guident ni n'accablent, sarcastique, grand metteur en scène, à l'imagination théâtrale, Disraëli est le virtuose de l'empirisme politique qui prise d'abord le résultat, et le veut non seulement profitable mais brillant. Son démon intérieur le précipitait en avant. Dans le camp libéral, les grands rôles étaient occupés ou retenus. Son instinct comme ses intérêts le poussaient dans l'autre sens. Ses dons et ses défauts en contradiction avec ses antécédents, le prédestinaient au torisme, mais à un torisme qu'il ferait à sa mesure. Sentant qu'il y aurait bientôt une place à prendre à la tête des conservateurs, il y marchait quand il rencontra Gladstone, venant en sens inverse. Se rencontrer, pour ces deux hommes, c'était se heurter. Ils se heurtèrent.

Sans dommage pour l'un ni pour l'autre : au contraire. La rivalité des deux grands champions parlementaires leur fut à tous deux un stimulant durable. Elle dramatise la lutte pour les idées, en leur donnant une figure humaine. Elle active la conversion déjà très avancée de Gladstone, tout au moins, l'extérieure, et lui permet, en lui proposant l'image la plus contraire à la sienne, de se reconnaître plus tôt.

Le duel dure plus de trente ans — aussi longtemps que les deux hommes restent en présence, — dans l'arène et hors de l'arène. Impossible d'en noter toutes les péripéties : il faut se borner à marquer les coups décisifs au passage.

Le premier choc tourne à l'avantage de Gladstone. L'élève et l'ami de Peel n'avaient pu pardonner à Disraëli d'avoir un jour maltraité la mémoire pour lui sacrée du maître. Il avait deviné l'ennemi ! dans le critique mordant dont l'éloignait déjà une antipathie spontanée et partagée. La guerre entre eux devait être âpre et sans merci.

En 52, Disraëli, chancelier de l'échiquier, dans le ministère Derby, présentait aux Communes son premier budget. L'exposé avait occupé cinq heures et quart. « C'est avec une sorte de joie farouche que M. Gladstone bondit sur lui, le secouant si rudement qu'il ne resta rien de lui, de son budget et du Cabinet dont il était le pilier. »

Lord Aberdeen prit la place de Lord Derby, et le vainqueur celle du vaincu, à l'échiquier.

Jusqu'ici, le grand financier n'avait été qu'un merveilleux second, un admirable sous-ordre. Pour la première fois, il va pouvoir produire ses talents dans leur plénitude. Il fut égal à l'attente.

Ses budgets sont restés les chefs-d'œuvre du genre, des modèles de force déductive, et de claire éloquence. Ils ravissaient les initiés et plaisaient aux profanes. Ces longs exposés, bourrés de chiffres étaient des morceaux d'art. L'artiste pendant des heures, presque sans notes, parlait. Il dévoilait les mystères du nombre devant un auditoire étonné de comprendre et de voir. Il rendait l'arithmétique facile et « donnait de la grâce aux statistiques. » Avec lui, d'après un admirateur, elles charmaient « comme un poème ou un roman. »

Et le fond valait la forme. Son ingéniosité créatrice avait su remanier l'Income. Tax, tirer de l'élasticité du revenu, un parti inespéré. C'est dire le plus grand mérite de ses budgets : ils étaient des réformes, tout un programme démocratique en soi, « qui tendait, disait-il, à faire la vie plus facile et moins chère aux classes les plus nombreuses. »

D'ailleurs, tout à son œuvre. La politique extérieure du jour n'avait pas son approbation. Il suivait en observateur hostile les progrès de cette campagne d'Orient dont s'enthousiasmait l'imagination populaire, d'abord parce qu'il était l'ennemi de la guerre par principe ; ensuite parce que celle-là le froissait dans sa conscience de Chrétien et d'Anglais. Il ne se demandait pas si les hauts faits de ses compatriotes enrichissaient les annales militaires de la nation, et ajoutaient au prestige de la petite île ; il ne voyait que son pays champion du grand Turc, et le drapeau britannique flottant au-dessus du croissant. Cette image l'affligeait ; d'autant qu'il ne percevait pas les avantages compensateurs du sacrifice ; il ne donnait pas sa démission, comme il avait fait jadis en pareille occurence. L'œuvre entreprise le passionnait ; il avait conscience de servir son pays en restant aux affaires ; et, persuadé que son devoir est à l'échiquier, il s'y cantonne.

En 1855 le ministère Aberdeen tombe et un ministère Whig lui succède avec Palmerston, mais le chancelier reste à son poste, parce qu'il y est l'homme inévitable et que tout autre « y serait tôt mis en pièces et par lui ».

C'est un pas en avant vers le libéralisme. Pour la première fois, Gladstone figure dans une combinaison qui ne porte pas l'étiquette conversatrice. Sans doute il entre au moins autant de liberté dans l'âme du Tory Peel que dans celle du Whig Palmerston. Il n'empêche qu'ils appartiennent à deux camps et que, les mots étant la puissance dont il est peut-être le plus difficile de secouer le joug, Gladstone par le fait seul qu'il s'allie au second, notifie les progrès accomplis depuis le jour où il entrait au ministère à la suite du premier.

La collaboration de ces deux esprits si dissemblables fut de courte durée le vote d'une enquête sur la conduite de l'administration précédente le décidait à quitter le cabinet.

Du coup, il reprit sa liberté. Il n'était pas l'homme qui vivait aux communes et pour elles, comme Palmerston ou Disraeli. A ses yeux, les parlements, non plus que le gouvernement ne valaient par eux-mêmes, ils étaient non des fins mais des moyens, dont l'efficacité faisait le prix et l'attrait. Ils perdaient l'un et l'autre dès qu'ils ne pouvaient plus servir à la propagation ou à la défense d'une idée chère.

Une telle conception de la puissance publique nous fournit la clef de cette destinée et de cette évolution singulière de Gladstone. Elle nous explique l'anomalie de cette marche constante et de plus en plus précipitée en avant, à un âge et dans une position ou d'autre stationnement, s'ils ne reculent. Le pouvoir qui, d'ordinaire, exerce sur les volontés un effet modérateur, — sans doute parce qu'il en est l'objet, et qu'on remet d'autant moins volontiers sur le tapis le gain, qu'il est plus gros et qu'il fut plus disputé, — n'éteignit pas son ardeur belliqueuse. Bien au contraire, et naturellement, il l'enflammait, il allumait en lui des inspirations nouvelles, des ambitions généreuses plus vastes qui augmentaient sa popularité et par là sa puissance, — et d'être plus puissant, il voulait davantage !

*
* *

En tout temps, l'enceinte du parlement n'était pas la limite de son univers. Aujourd'hui, ministre démissionnaire, il n'y fait plus que d'irrégulières apparitions, de loin en loin, en visiteur « avec sa canne, ses gants, son chapeau.» Il n'y séjourne guère, à moins

qu'une cause importante n'y réclame sa présence et son secours, alors, ses instincts de lutteur se réveillent. Dans la discussion du divorce-bill, l'apôtre du mariage « unique et perpétuel » rentre en lice. Le grand démocrate ne veut pas du divorce démocratique. Il entend que le mal – c'en est un selon lui, dont on menace le peuple, ne fasse pas la tache d'huile, que le divorce reste ce qu'il est :

L'article de luxe, privilège de la naissance et de l'argent... Au parlement, dans la presse, il mène une campagne furieuse, contre le projet, il rompt des lances contre tout venant : en vain. Les communes passent le bill, qui va faire du divorce l'article à bon marché, à la portée du pauvre.

Gladstone retourne à ses études. Ce n'est pas ici, une simple façon de parler. Vraiment même, il ne les abandonne jamais tout à fait. Cette fois, il n'avait fallu rien moins que l'ardeur de ses convictions menacées, pour l'en distraire un jour. Il était redevenu l'élève d'Homère, tout à son premier maître. Bien plus que dans le sien, il vivait dans l'âge héroïque.

Si loin en apparence de tout ce qui fait la vie contemporaine, il s'en rapprochait pourtant. Ses essais sur Homère le désignèrent à l'honneur d'une mission politique en Grèce, — et les îles Ioniennes furent le chemin des écoliers, détourné, mais amène qui le reconduisit au parlement.

Les îles Ioniennes placées en 1815 sous la protection de l'Angleterre qui y tenait garnison, souhaitaient leur union à la Grèce, Quelle était la force de ce désir ? Pouvait-on le satisfaire sans péril ? On ne savait. Une enquête était nécessaire. On en chargea Gladstone. L'envoi en Grèce de l'helléniste, avéré champion des libertés nationales, du plus pittoresque des hommes d'Etat d'Angleterre en disponibilité était déjà une demi-promesse.

C'est un charmant épisode de cette grave carrière, que ce voyage aux îles Ioniennes. Il rafraîchit et distrait.

Le voyageur, en cours de route, vit, revit en quelque sorte ces paysages familiers à son rêve, le sol divin de cette Grèce, sa première institutrice le profil pur de l'Attique, l'Acropole et le Parthénon, il vit le « rire innombrable de la mer » chantée d'Eschyle, et sur laquelle l'Europe avait vaincu l'Asie, et le rocher fabuleux de Sapho et l'Ithaque, et la demeure d'Ulysse. Il fut accueilli en libérateur presqu'en compatriote, en ancêtre, par les habitants de ces îles. Il leur parlait non pas leur langue,

mais celle qu'on parlait, il y a deux milles ans, sur le Pnyx.

Il les charma, il ne promit rien, fit espérer beaucoup, prépara tout.

L'annexion n'eut lieu que plus tard. Elle date de là cependant, du jour où l'homme d'Etat que Gladstone était, surtout lorsqu'il n'était pas au pouvoir, eut introduit dans l'épaisse cervelle du paysan d'Yorkshire, lecteur quotidien des gazettes, l'idée qu'il existait là-bas au fond de la Méditerranée un petit peuple d'hommes libres qui se réclamaient du même principe que lui, et dont la cause humaine, était solidaire de la sienne — du jour où Gladstone eut converti à l'union, l'opinion de l'Angleterre.

Paul HAMELLE.

(A Suivre).

GUSTAVE MOREAU

1826-1898

Deux hommes, de natures et de visions très analogues, malgré une dissemblance absolue de sensibilités, ont eu en notre temps le singulier privilège de toucher à la célébrité tout en gardant presque inconnue l'œuvre qui la leur méritait. L'un est sorti de cette réserve sur le tard, a publié ses poèmes jusqu'alors épars dans des revues et ignorés du grand public : c'est M. José-Maria de Heredia. L'autre, également parvenu aux honneurs officiels, décorations, fauteuil à l'Institut, a persisté dans son mystérieux enveloppement jusqu'à sa mort récente : c'est Gustave Moreau.

Si l'on connaissait les prestigieux sonnets des *Trophées*, si on les récitait entre lettrés, si, de loin en loin, une série en paraissait exceptionnellement dans des publications réservées à l'élite, du moins M. de Heredia n'obtint-il le couronnement de sa réputation qu'après avoir groupé ces bijoux et en avoir présenté l'écrin tout entier au monde. Gustave Moreau n'a rien réuni. Depuis vingt ans, il n'exposait plus : l'*Orphée* du Luxembourg l'attestait seul. L'atelier était impénétrable. Quelques collectionneurs entr'ouvraient aux initiés leurs galeries où s'entassait l'œuvre jalousement défendue. Quelques photographies imparfaites, obtenues difficilement, présageaient la haute personnalité qui vient de disparaître. Lorsque l'Académie des Beaux-Arts accueillit Gustave Moreau, lorsque l'Ecole lui confia un atelier d'enseignement, on n'en sut pas davantage. Par la seule force du silence et de l'abstention se construisit cette gloire. On eût dit qu'au seuil de son œuvre mystérieuse l'homme petit, aux traits las et fins, à la barbe souple, à l'allure mystérieuse que nous entrevîmes avait placé un de ces sphinx qu'il a si merveilleusement peints dans ses tableaux. Gustave Moreau fit tout, apparemment, pour qu'on

l'ignorât : et c'est de ce refus absolu qu'une légende naquit, que la célébrité dédaignée se fortifia ; précisément parce qu'un homme la repoussait systématiquement, elle s'attacha à lui. Contre ceux qui lui préfèrent le silence, elle se dresse haineuse parfois, et se venge comme Hermione ou Salomé ; parfois aussi elle conçoit un amour qui triomphe après la mort, et elle place sur la tombe de l'homme choisi les fleurs éclatantes dont il ne voulut pas. Cas entre tous singulier ! La gloire, que notre époque pourchasse et prostitue, qu'elle force dans sa virginité, qu'elle compromet dans la réclame, la gloire, à côté de Gustave Moreau indifférent, parla sans s'occuper de son assentiment, et fit seule pour ce nom ce que son porteur ne demandait point.

Une auréole de mystère et de grandeur a entouré cette œuvre, que rien n'attachait au siècle. La foule, par la seule force de cette fierté, s'est émue : cette signature, on l'a cherchée, ce nom sans éclat, on l'a chuchoté, cette magnificence, on l'a parlée bas. Mais on savait qu'elle existait, on la racontait comme un diamant fabuleux enfermé dans un coffre sous la terre, et Gustave Moreau, peintre de légendes, en a créé une avec sa propre vie. Il demeurera l'exemple probablement unique d'une âme qui rayonnait assez bellement pour que son temps lui fît crédit jusqu'à la fin, et se déclarât certain de la beauté du joyau enfoui, parce que seulement le reflet admirable lui en parvenait à travers la terre.

Ce crédit de gloire, la mort le liquide ; l'âme hautaine et solitaire de Gustave Moreau permet désormais que, devant l'atelier ouvert, devant l'œuvre, le chuchotement devienne la voix d'une époque. On verra bientôt l'exposition d'ensemble de ces toiles, les collectionneurs prêteront leurs galeries, ce que le maître cachait sera connu, et le « soleil des Morts » brillera sur celui qui habita dans l'ombre et le recueillement. Avant que le public soit admis à juger ce qu'une élite très restreinte connaissait, nous avons pensé qu'il aimerait à trouver ici quelques éclaircissements préliminaires sur Gustave Moreau, son œuvre, son enseignement — et ce sera l'objet de cette étude.

*
* *

La carrière de l'homme public, on la sait. Gustave Moreau naît

à Paris le 5 avril 1826, entre en 1846 à l'Ecole des Beaux-Arts, à l'atelier de Picot, puis voyage en Italie et en revient transformé. Aux salons, il expose une *Pieta* en 1852, un *Cantique des Cantiques* et un *Darius fuyant après Arbelles* en 1853, le *Minotaure* en 1855, *l'Œdipe et le Sphinx* au salon de 1864 est un grand succès, médaillé ; *Jason, Le jeune homme et la mort* ont le même accueil en 1865 ; *Orphée, Les chevaux de Diomède*, en 1866, (*l'Orphée* aujourd'hui au Luxembourg ; *Prométhée, Jupiter et Europe*, en 1869 ; *Hercule à l'Hydre, Salomé*, en 1876 ; chevalier de la légion d'honneur la même année ; *Jacob luttant avec l'ange, David, Moïse exposé, Le Sphinx deviné*, des aquarelles, à l'Exposition de 1878 ; *Galatée, Hélène*, au Salon de 1880. Depuis, plus rien, le retrait, le silence. On vit chez Goupil la série d'aquarelles sur les *Fables de la Fontaine* que possède M. Roux (1886) et ce fut tout. L'hôtel de la rue de la Rochefoucauld, que l'artiste lègue à l'Etat pour en faire un musée, demeura clos au monde entier. Officier de la légion d'honneur en 1882, Gustave Moreau avait été nommé de l'Académie des Beaux-Arts en 1889 et professeur à l'Ecole en 1892. Tels sont les grands traits.

Vie officielle en somme, fidèle aux salons, inféodée aux avancements réguliers de la faveur nationale, et cependant inexplicablement enclose dans le cristal du silence.

Sur quoi l'élite put-elle construire son opinion ? Comment distingua-t-elle sagacement cet académicien de maints confrères sans intérêt ? Comment, même, ces confrères acceptèrent-ils ce visionnaire étrange, bien qu'ils l'aient dénigré secrètement jusqu'à sa mort ? L'enthousiaste page de M. Huysmans décrivant la *Salomé* dans *A Rebours*, *l'Esther* rêvée dans *En Rade*, l'étude lapidaire dans *Certains*, l'éloge et l'amour de toute la nouvelle génération symboliste sont des témoignages avérés de cette singulière situation. Comment Moreau put-il plaire aux intransigeants comme aux dociles, aux défenseurs du poncif et aux chercheurs de l'art exceptionnel, aux fervents de Swinburne, de Baudelaire, de Poë, des Primitifs, aussi bien qu'aux descendants dégénérés d'Ingres ? Il y a là quelque chose d'énigmatique.

L'opinion se fit, pour ceux qui n'avaient point vu les premiers envois aux Salons de l'Empire, sur la *Galathée*, la *Jeune fille portant la tête d'Orphée*, cinq ou six photographies que les magasins de la rue de Seine ont vendues à toute une génération de jeunes gens, l'*Hercule au lac Stymphale*, l'*Hercule à l'Hydre*, les *Che-*

vaux de Diomède, le *David*, gravé admirablement par Bracquemond, l' *Hérodiade*, le *Persée*, — et les visites permises aux privilégiés par M. Hayem, à Paris, et M. Roux, à Marseille : chez chacun, environ soixante œuvres, des aquarelles pour la plupart. Sur ces renseignements insuffisants s'est fait le jugement prématuré des critiques, entraînés par Huysmans et quelques écrivains d'art. Par ceux-ci, un renouveau de gloire est né à Gustave Moreau ; vieillissant, officiel et caché, il est soudain devenu l'une des dévotions de la jeunesse artiste. Il n'est pas un poète récent qui n'ait acheté les quelques photographies citées plus haut, et ne les ait placées dans son cabinet de travail à côté de la *Beata Beatrix* de Rossetti, comme les témoignages les plus subtils de « la peinture intellectuelle » de ce siècle. Alors que les académiques contestaient secrètement ces poèmes puissants dont l'exécution seule leur plaisait et dont l'esprit leur était fermé, alors que les impressionnistes et les peintres de mœurs modernes haïssaient l'archaïsme de Gustave Moreau, les écrivains le revendiquaient comme un de leurs inspirateurs les plus chers, avec M. Puvis de Chavannes si différent pourtant.

Nourri des primitifs italiens, classique de goûts, d'éducation, de race, Gustave Moreau *dut être* — car nous ignorons tout de lui et comment pourtant expliquer cette âme ? — un lecteur passionné des poètes antiques, un abstrait, acharné, austère amant des mythologies, un scrutateur fervent des symbolismes primordiaux.

Depuis Poussin, dont il est si éloigné, personne peut-être n'eut à ce degré l'amour des allégories mythologiques. Mais Poussin y consacrait une âme naïve ; l'âme de Gustave Moreau recélait un mysticisme compliqué, et toutes les ardeurs contenues de la modernité. Il les apporta dans l'expression de la légende, en en bannissant la nature. Et sur ce point il est allé plus loin que tous les primitifs, dont la déformation, la composition fictive, la stylisation intense n'exclut jamais complètement le désir du détail vrai, du coin de ciel frais, du paysage réel souriant dans l'allégorie. Gustave Moreau, décidé à n'exprimer jamais la vie, mais seulement des idées générales, et les incarnant dans les mythes de l'antiquité, qui contenaient pour lui l'essence éternelle de toutes les passions humaines, inventa de toutes pièces un monde nouveau pour les faire vivre.

Il put se servir de modèles, mais il ne fit jamais rien de la nature

directement observée. Aucun peintre n'a été à ce point *cérébral* : le rêve pur fut le principe d'art dont il s'inspira. Et sa volonté dut être énorme ; car, dans cette œuvre immense, jamais une fois ne se dément la loi de transposition qui la régit toute, jamais le frisson instinctif du peintre voyant un beau morceau réaliste et l'étudiant pour lui-même n'apparaît. Pour aucun homme plus que pour Moreau n'est nécessaire l'éclectisme du goût critique ; si, par « peintre », on entend Manet, ou Degas, ou Monet, il est impossible d'attribuer le même nom au créateur de l'*Hercule à l'Hydre*, même en tenant compte de son originalité foncière de coloriste, de l'exécution prodigieuse de ses aquarelles. Pas une fois la spontanéité de la vision n'intervient ; si Moreau la posséda, il sut la subordonner totalement à la volonté, à la direction du cerveau. Le plus étonnant de ce cas, ce fut le souci tout académique qui persista pourtant, une sorte de classicisme traditionnel, gardé par timidité, l'influence désastreuse de l'Ecole, le souvenir de Picot, cette nullité, mais ce premier éducateur aussi, influant sur les rêves somptueux et indomptables de cette grande âme méditante logée dans un virtuose scrupuleux et timoré. La composition admirable, la couleur sans analogie avec celle de quiconque, et un dessin sage et parfois médiocre, voilà les singuliers signes de Gustave Moreau.

Sa fidélité au personnage nu, tout académique, l'imposa dans la majorité de ses œuvres ; ce n'est pas un nu véridique, il a de l'Ecole la sécheresse, le faux purisme des formes, l'inaptitude à la vie, la vaine science musculaire.

Le nu du *Jacob* agenouillé par l'ange, vu à côté de la Victorine du *Déjeûner sur l'herbe* de Manet, de la blonde agenouillée au premier plan des *Croisés* de Delacroix, de la *Femme au perroquet* de Courbet, de la *Femme qui se chauffe* de Besnard, de certaines *Baigneuses* de Renoir et de Degas, ou même, dans une esthétique toute diverse de ces maîtres, de la grande femme pâmée au premier plan du *Sardanapale* de M. Rochegrosse, le nu du *Jacob* est fade, pauvre, convenu, sans consistance ni vérité, d'un académisme rebutant. A ce poncif s'adjoint un parti-pris étrange, qui le rehausse et l'isole ; les chairs sont d'ivoire, les yeux de pierreries froides, toute la coloration est faussée dans une intention tenace et visible. Les formes convenues délimitent une tonalité rare. L'aspect humain est banni : le nu, comme les vêtements, les rochers, le ciel, est minéral, on sent nettement que, s'il n'est

malheureusement pas *interprété* dans la forme, par la timidité académique de l'artiste, s'il s'éloigne de la vraie nature sans être purement décoratif, il n'est du moins que l'un des éléments d'un art abstrait, une incrustation de nacre et d'ivoire dans la grande pièce d'émail et de joaillerie qu'est le tableau tout entier. L'être héroïque rêvé dans sa nudité glacée par Gustave Moreau, ces vers de Baudelaire l'ont pressenti et décrit tout entier :

Ses yeux polis sont faits de minéraux charmants,
Et dans cette nature étrange et magnifique
Où l'ange inviolé se mêle au sphinx antique

Où tout n'est qu'or, acier, lumière et diamants,
Resplendit à jamais comme un astre inutile
La froide majesté de la femme stérile.

La mort règne dans ces êtres, glace ces firmaments, la mort intense des symbolismes pétrifiant et purifiant la vie tragique. Les gestes y sont éternels, le mouvement allégorique, il n'en faut jamais chercher l'existence immédiate. De même qu'il confina son génie dans les mythologies, de même Moreau a créé, pour enclore les passions humaines, un univers imprévu, chimérique et terrible. De hautes falaises d'émeraude et de basalte se reflètent dans des lacs noirs, érigent leurs pylones de pierre nue et pure dans un ciel verdâtre où pourrissent des astres de sang et de corail, où défaillent des broderies d'or fané, où s'écroulent des architectures de nuages stylisés et mystiques, où meurent les gloires désespérées de crépuscules inconnus. La végétation est rare ; lorsqu'elle remplace parfois la crudité des roches, elle est minérale comme elles, raidit ses panaches de feuilles métallisées comme les artificielles futaies de bronze désirées par Baudelaire. Là se dressent, sur l'azur froid, sur la turquoise, le jade, l'aventurine et l'or vierge des décors, des êtres humains, des héros, des demi-dieux, et la pompe des « Orients déserts » s'incarne en leurs nudités éburnéennes. Hercule, d'un geste simple, large et sublime, debout à la pointe d'un roc, tend l'arc implacable, et les oiseaux de Stymphale tombent, la flèche au flanc. Hercule encore, l'œil fixe, la main tourmentant la massue, hérissant sa chevelure parmi les pelages du lion, regarde et attend l'hydre géante, dont les têtes innombrables, surgies tortueusement d'un colossal poitrail d'écailles, bavent le sang et l'écume ; le monstre se balance sur les cadavres blancs et les ossements enfouis parmi les torsades des femmes

dévorées. Le soleil, sous une arche centrale, meurt entre le héros et la bête avec une magnificence indifférente.

Galathée dort dans un rideau de pierreries. Diomède râle dans le piaffement terrible des grands chevaux de nacre, au pied de la muraille verdissante, Hélène, pourprée, les pieds dans le sang, est debout sur les murs de Troie, ses sandales frôlent les guerriers égorgés, et le couchant sanguinolent l'auréole, sainte de l'Amour, purificatrice de la Mort. Au faite d'une cathédre de joyaux, que surmonte et ombrage une colonne prodigieuse, à l'heure où tombent solennelles les ombres du soir, le vieux Saül rêve et se tourmente, tandis qu'à ses genoux l'enfant angélique, David féminin et blond, touche la harpe consolatrice.

Sur un ciel d'azur, brûlant de clartés folles, Phaéton s'écroule avec le char et les quatre coursiers blancs dans une vague de crinières fabuleuses, s'abîmant pour l'éternité! A la cime d'une montagne, Persée, centaure aux yeux dilatés par l'infini, bondit dans le vide, et Andromède délirante se suspend à ses épaules. La Péri, mince et serrée dans ses bandelettes de joyaux, s'envole sur le griffon au-dessus d'uu marais d'où jaillit l'énorme lotus mystique dout elle est fille ; et voici, nimbé d'architectures persanes aux coupoles invraisemblables dans une lumière sourdement dorée, Hérode accablé, qui regarde danser Salomé. Près du plat d'orfévrerie se tient rigide le bourreau voilé, appuyé sur l'épée : elle, souriante, danse, traînant son vêtement alourdi de rubis. Son bras mince étend vers le roi la fleur symbolique et impure, rançon du meurtre ; et tandis que tous regardent dans le plat, à terre, le chef de saint Jean, elle seule le voit à hauteur de son propre visage, dans une auréole fulgurante, et la fille et le prophète se considèrent avec fixité ! Le sphinx aux seins charmants enfonce ses griffes dans les épaules d'Œdipe et le regarde dans les yeux, sans que le mystère et le sang fassent pâlir le calme guerrier. La jeune fille aux bras faibles regarde pensivement la tête d'Orphée couchée sur sa lyre, et s'incline sur ce pesant et sublime fardeau, tandis qu'au sommet d'une falaise lointaine des pâtres indifférents propagent sur leurs chalumeaux la musique immortelle. Le jeune homme debout a un geste de triomphe, mais derrière lui la Mort, fée orientale, nonchalamment étendue, berce entre ses mains le long glaive qui décrète le néant. Pasiphaé cambrée se frôle au poitrail du taureau farouche. Ainsi la féerie de l'Inde s'unit à la mythologie grecque. aux pastorales d'Arcadie, aux symboles du

Zodiaque, pour inspirer cette immense série de rêves barbares et raffinés. C'est la nature rêvée par Baudelaire, c'est le lyrisme de la *Tentation de saint Antoine* glacé par une âme mystérieuse ; c'est le monde des sonnets de M. de Heredia, la plastique stylisée et la joaillerie recouvrant des passions transposées, et ne retenant de l'anecdote que la minute éternelle.

A ce rêve splendide et pétrifié se plie une exécution spéciale. Ces tableaux pour la plupart très petits et en majorité peints à l'aquarelle, ce sont des émaux patiemment menés à la perfection, ce sont des pièces d'orfévrerie, des mosaïques byzantines où seul manque le parti-pris résolu de l'archaïsme dans le dessin des figures. Grattées, vernies, repeintes, lavées, séchées, reprises vingt fois, patinées, ces surprenantes toiles déconcertent par l'infini raffinement de la matière. Rien n'y est spontané comme ces magnifiques coups de pinceau dont Manet cerne un nez, éclaire une joue, illumine un ciel avec un génie sûr et rapide ; tout y est savant, concentré, calculé. Seul M. Whistler, et parfois M. Degas dans ses lithographies en couleurs, ont tourmenté à ce degré la matière colorante. Sans doute, à examiner une œuvre de Moreau, on aperçoit souvent le procédé de l'aquarelle peinte sur une toile dégraissée, puis vernie, puis retouchée à l'huile, au pastel fixé, puis grattée dans les empâtements ; mais quelque attention qu'on y porte, on reste inquiet devant ces cascades de pierreries éteintes, cette lumière indéfinissable. ce pétrifiement admirable et morne de la vie, ces verts inconnus, smaragdins, ces lueurs sous-marines qui baignent les figures, ces astres minéraux suspendus dans un firmament de métal. La chimie de cet art est troublante et vénéneuse. Elle etait faite pour affoler les intellectuels, faire rêver les poètes, exaspérer les observateurs directs de la nature. Une volonté inflexible s'y découvre. C'est bien l'art d'un solitaire qui a refusé la vie, le siècle, et qui a fait avec son talent quelque chose qui ne ressemble à personne.

Si Moreau fut par son dessin, un timide, un académique, essayant vainement d'adapter l'enseignement de l'école à ses rêves monstrueux, si cette même logique qui créa son admirable composition l'empêcha d'aller jusqu'au bout de son oubli du réel, du moins ses rêves ne furent-ils qu'à demi-gênés. On trouve dans son œuvre des souvenirs des primitifs, certains pieds à la Mantegna, nacrés et minces, aux doigts écartés et très longs, des réminiscences de Carpaccio. (le rouge de la lance du *Saint-Georges* et les

cadavres à demi-rongés), la couleur chaude et fanée de l'Orcagna : les miniatures persanes, les mosaïques byzantines ont hanté Moreau, si l'art allemand, flamand et japonais ne l'a jamais touché ; mais ces attaches au passé sont faibles, en réalité il est lui-même, il est un intellectuel halluciné à froid, un poète aux patiences et aux subtilités de fakir, un moderne mysticisé par la Grèce et l'Orient. Si l'académisme n'avait pas fait en lui sa besogne traîtreuse et épuisante, sa grande âme l'eût emporté dans un art imprévisible ; certains gestes, celui de *l'Hercule à Stymphale*, celui de la *Salomé*, le gonflement de l'Hydre de Lerne, sont parmi les inspirations nobles et définitives de l'intelligence humaine. Et cependant le souci même de l'éxécution raffinée, la timidité classique du dessin l'ont empêché d'être vraiment grand. Il fut plus profond et plus étrange que lyrique, plus intellectuel qu'inspiré, plus parfait que saisissant, plus attachant qu'exaltant. Son très pur refus de la vie met devant son œuvre, comme devant son nom, un cristal qui les voile en les préservant.

*
* *

Gustave Moreau ne peut guère être aimé des *peintres*. Les *aquarellistes* le comprennent davantage, et davantage encore les émailleurs, et seuls les poètes l'aimeront. La façon profondément originale dont il interpréta la légende déconcerte les mauvais allégoristes officiels; il y a quelque chose de farouche et d'archaïque, en cette œuvre, une parenté avec Baudelaire et Poë, qui les écartera toujours, de même que les impressionnistes n'accepteront jamais ni ses sujets, ni son nu, ni ses procédés compliqués. Il demeurera comme une figure isolée au milieu du siècle, un phénomène singulier de tension d'esprit et d'hallucination logique, et sans doute il se voulut tel; l'œuvre et la personne cadrent à merveille, à la fois classées et inanalysables, acceptées et ignorées, publiques et défendues. Gustave Moreau ne put qu'être antipathique à des natures comme celle de Manet, si ouverte et franche pourtant, et tout porte à croire qu'il ne l'aimait pas davantage. Il fut, à égale distance de toutes les écoles, une personnalité complète et protestataire. l'héritier de grandeurs que le siècle a délaissées, le gardien triste et beau de symboles sans fidèles.

Durant les quatre années de son enseignement à l'école, ce soli-

taire se révéla pourtant meneur d'âmes, éveilleur d'intelligences. La jalousie mesquine de ses collègues n'est un mystère pour aucun de ceux qui ont touché à ce monde. Moreau fit à l'école une révolution morale. Il apporta aux jeunes peintres le respect de la tradition, mais intelligemment et hautement comprise, le goût des Primitifs, si méprisés par les gloires officielles, le sentiment authentique de la poésie. Son atelier, où tous auraient voulu trouver place, est le seul d'où soient sortis des hommes et des œuvres d'originalité. On a reproché faussement à Gustave Moreau d'avoir seulement créé « des sous-Moreau ». Le reproche est vain, les faits en démontrent l'inanité. Il ne fut imité que par la minorité de ses élèves, et l'on peut voir dans les autres ateliers combien plus s'affirment, en de pâles et fades copies, la détestable docilité, le pastiche anémique des « patrons ». Moreau révélait une grande âme, et il a vu sortir de sa classe des intimistes, des peintres de sentiment qui ne le rappellent en rien, groupe fier et tenace, un des plus sûrs espoirs de la peinture de demain. Si Henry Georges Rouault par exemple, avec sa surprenante souplesse, s'en tient encore à imiter l'école lombarde en reprenant les tonalités de Gustave Moreau, M. Albert Braut, M. Sabatté, M. Eugène Martel, M. Besson se révèlent délicats et aigus observateurs de la vie contemporaine, et aussi M. Milcendeau, et surtout M. Albert Bussy, d'une harmonie si haute, si discrète, si pénétrante, plus proche de M. Whistler que de tout autre maître. Ce groupe rappelle en plus d'un point les élèves de César Franck, et a rencontré les mêmes injustices, les mêmes passe-droits dans les concours, les mêmes petites vilenies à cause de son inébranlable respect pour un homme qui, comme Franck, sauvegarda son âme et l'intégrité de son art. Mais le groupe aussi s'est malgré tout affirmé. Par lui, l'enseignement intellectuel de Moreau s'est propagé, a fait ses preuves aux salons; la mort intervient avec une fatalité toute spéciale pour écarter trop tôt de l'école a seule figure grande qui ait paru depuis bien longtemps, et y ait apporté une vision haute et vraie de l'éducation d'art.

A quelque personnalité qu'échoie cette lourde succession, la perte est irréparable, et les jeunes gens le savent tous. Cette parole, comme les œuvres, naissaient d'un être d'exception, mûri par le rêve solitaire et détaché de tous les petits points de vue. Moreau ne professait pas, il conseillait par le magnétisme qu'il émanait. On ne le remplacera pas, et tout porte à croire que, puisque la

lumière est trop lente à se faire pour qu'on installe en son lieu un maître du modernisme, un Degas, un Besnard ou un Fantin, l'esprit libre et profond de l'atelier Moreau ne pourra que décroître.

C'est un regret de plus à déposer parmi les fleurs funéraires sur cette tombe. Gustave Moreau eût, en quelques années, transformé toute l'Ecole, l'eût sauvé du discrédit irrémédiable où elle s'achemine, en eût fait le centre de la peinture intellectuelle en face du réalisme des indépendants. Si l'Ecole pouvait n'être pas nuisible uniformément, par lui seul elle se fût rachetée de son vice fondamental. Le sort ne l'a pas permis : est-ce un bien ? Nous aurions à exposer trop d'arguments pour nous engager ici dans l'examen d'une question aussi grave. Notre temps est trop profondément marqué par des courants nouveaux, par l'isolement des individualités valables pour que nous ne nous en remettions pas à l'avenir en toutes choses.

Gustave Moreau était probablement venu trop tard, plus encore qu'il ne disparaît trop tôt. Pour nul plus que pour lui n'est significative cette phrase d'un autre magicien mystérieux. M. James Whistler : « L'artiste demeure sans relations avec le moment où il se hasarde, — un monument de solitude qui induit à la tristesse. »

Le créateur taciturne des pierreries vivantes et des ciels surnaturels s'est éteint dans son intacte fierté, inimitable, conforme à soi seul.

Camille **MAUCLAIR**.

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

D'UN

POMPÉÏEN RESSUSCITÉ[1]

(Fin.)

IX

LE TRIOMPHATEUR

Rentré à la maison, Marcus-Junius, suivant le conseil de son hôte, alla se coucher pour se remettre de la fatigue causée par toutes les impressions qu'il avait ressenties en ce premier jour passé au milieu des hommes nouveaux et dormit jusqu'au lendemain matin. Malgré ce sommeil prolongé il se leva la tête lourde et passablement pâle, de sorte que Scaramouche décida de lui faire garder la chambre ce jour-là. Mais il avait compté sans l'inévitable « tirailleur » reporter du « Feu d'artifice. » Antonio eut beau défendre la porte et répéter qu'on ne recevait personne,

— Excepté moi, qui suis de la maison, affirmait avec assurance Balanzoni et, poussant de côté le serviteur, il alla droit au cabinet du maître de la maison.

— Bonjour, messieurs ! Je craignais de ne plus vous trouver ici. Avez-vous lu les dernières gazettes ? Non ? Elles n'ont pas encore paru dans la rue ? Alors je vous apporte deux nouvelles toutes fraîches. Voici la première.

Il tendit au Pompéïen une carte photographique format ordinaire. Les joues pâles du jeune homme devinrent vermeilles : il

(1) Voir la *Nouvelle Revue* des 1er et 15 juillet 1898.

se vit reproduit fidèlement, appuyé au bras du professeur ; derrière eux on apercevait le visage narquois du reporter.

— Et maintenant chacun peut acheter ce tableau dans la rue ? demanda le jeune homme.

— Il suffit d'avoir cinq lires à dépenser. Ce photographe entend les affaires : il y a mis un bon prix. Demain, certainement, ce sera moins cher.

— Mais, maintenant, tous me montreront du doigt....

— Tant mieux, tu es le héros du jour. Et pour que ton triomphe soit complet, nous le carillonnerons à toutes les cloches. Voici ma seconde nouvelle, écoute.

Il tira de sa poche un numéro du « Feu d'artifice » et se mit complaisamment à traduire en latin son feuilleton mot à mot.

— Mais il n'y a pas la moitié de vrai, fit observer Marcus-Junius. Tu as inventé à mon sujet tant de contes en l'air que....

— C'est par affection pour toi, un récit sans un petit mot piquant, c'est comme un mets sans sel.

— J'aurai tout bonnement honte de me montrer dans la rue.

— Quel drôle de héros tu fais ! Au contraire à présent il te faut regarder le monde en face. C'est exprès que je suis venu de bonne heure : nous nous proposions d'aller visiter une galerie de tableaux.

— En effet, dit Marcus-Junius ; les manifestations de l'art me distrairont de mes pensées. Nous allons, maître ?

Après avoir fait inutilement quelques objections, Scaramouche céda de nouveau en soupirant et, dix minutes plus tard, tous trois roulaient en voiture dans la direction de la galerie nationale de tableaux.

Balanzoni avait raison ; le Pompéïen était le héros du jour. Dans toutes les rues et dans les carrefours les marchands de gazettes agitaient des feuilles avec fureur et criaient leur marchandise à tue-tête.

— Ici, messieurs, un numéro extraordinaire : Le Pompéïen ressuscité !

Au beau milieu de la rue, parmi les marchands ambulants, les vendeurs de photographie allaient et venaient portant chacun comme un drapeau une perche de deux mètres de haut à laquelle était suspendu le portrait, grandeur naturelle, de Marcus-Junius ; ils criaient à tue-tête :

— Le miracle du jour ! Le Pompéïen ressuscité ! deux lires le

petit format, cinq lires la carte-cabinet ! Achetez, achetez ! la huitième merveille du monde ! Le Pompéïen ressuscité !

Et l'on enlevait, à la force du poignet, le numéro extrordinaire du journal. Des trottoirs, des équipages, de partout les mains étaient tendues vers les vendeurs de la « huitième merveille. »

— Ici, encore un Pompéïen !

Soudain la foule aperçut l'original du Pompéïen qui s'avançait.

— Per Dio ! Mais le voilà lui-même, c'est le Pompéïen en personne !

Et de droite et de gauche tous les passants se tournèrent de son côté et lui crièrent d'un ton moitié bienveillant, moitié moqueur :

— Et bonjour ! signor Pompéïen !

Les promeneurs se mirent à courir sur les trottoirs à côté de lui pour ne pas le perdre de vue ; derrière la voiture, des flâneurs, grands et petits se pressaient en foule.

— Vive le Pompéïen ! Viva ! evviva !

— N'es-tu pas un triomphateur ? demanda Balanzoni au jeune homme. Dans l'ancienne Rome tu aurais fait envie à plus d'un de tes amis.

Cependant Marcus-Junius était plus troublé que flatté.

— Non, murmura-t-il, nos triomphateurs étaient reçus d'une toute autre manière.

— Comment donc ?

— Au son des trompettes, des cors et des flûtes. Des guirlandes de fleurs étaient supendues à toutes les portes. Les rues étaient jonchées de roses. Les trépieds flambaient, les autels et les encensoirs fumaient. Sur tout le parcours de la procession, dès l'aurore, les rues étaient encombrées d'une foule innombrable, les fenêtres et les toits des maisons étaient garnis de spectateurs. Les clameurs augmentaient, grandissaient, se transformaient en un seul murmure persistant. Cependant la foule s'agite comme une mer en fureur. La procession s'approche. D'abord on voit s'avancer une longue file de chars de triomphe portant les dépouilles opimes, puis viennent des animaux sauvages enchaînés ou dans des cages ; des troupes de captifs et de captives chargés de lourdes chaînes ; le superbe taureau destiné au sacrifice, les prêtres et le Pontifex maximus enfin l'armée victorieuse, cohorte par cohorte, armée en guerre et portant des couronnes de laurier et rameaux d'olivier. Après tous ces guerriers paraît le triomphateur lui-même sur un char doré, non pas étendu sur de moëlleux coussins

comme toi et moi en ce moment, mais se tenant fièrement debout et guidant des chevaux blancs. Sa tête est couronnée de lauriers, un esclave, debout, tient au-dessus de lui une couronne d'or ornée de pierres précieuses. Des toits et des fenêtres, sur tout le parcours on jette sur le cortège une pluie de couronnes et de fleurs en poussant d'interminables cris d'enthousiasme.

— Quel tableau ! il n'y a plus qu'à l'écrire, dit Balanzoni qui avait écouté de toutes ses oreilles.

— Pourquoi n'écrivez-vous pas ? demanda Scaramouche d'un ton railleur.

— C'est fait, soyez sans inquiétude répondit Balanzoni en se touchant le front du doigt : tout est déjà là.

La voiture s'arrêta devant une galerie de tableaux. En un clin d'œil, la foule bruyante qui les accompagnait entoura le Pompéïen et ses deux compagnons, si bien qu'ils ne parvinrent qu'à grand peine au perron, mais même là ils ne purent se débarrasser de leur escorte importune. La majorité de ce rassemblement de gens appartenant aux différentes couches sociales, continua à se pousser et à se quereller pour entrer dans la galerie.

Le concierge, effrayé de ce concours inaccoutumé de visiteurs, voulut opérer un triage et repoussa violemment dans la rue quelques gamins loqueteux, qui commencèrent à briser avec des pierres les vitres des portes et des fenêtres en poussant des hurlements et des coups de sifflets. La police dut intervenir pour mettre à la raison cette jeunesse turbulente.

Marcus-Junius fut désagréablement surpris par ce « concert de chats » comme le nommait Balanzoni, dont il était involontairement la cause première.

Il écouta avec distraction les explications ingénieuses de son mentor qui se contentait de jeter un coup d'œil sur chaque tableau, en déterminant l'ancienneté, et par conséquent la valeur, d'après la teinte gris fumé qu'il avait pris avec le temps, car la valeur d'un tableau, disait-il, est en rapport direct avec son ancienneté. Balanzoni le suivait et se frottait les mains : le « concert des chats » terminait dignement la réception solennelle faite au triomphateur contemporain et donnait matière à un récit des plus relevés pour le feuilleton du lendemain. Pour faire parade de ses connaissances approfondies en fait de beaux-arts, il entama avec le professeur une discussion scientifique démontrant que, abstraction faite de la teinte grise, on pouvait reconnaître les anciens

maîtres à certains signes distinctifs : Raphaël, à l'expression énigmatique et triste des yeux de ses madones ; Michel-Ange, à ses figures charnues ; le Titien, à la chevelure rousse de ses beautés...

— Et toi, tu ne dis mot, Marcus-Junius ? demanda-t-il. Est-ce possible que ces tableaux ne te plaisent pas ?

— Ils me plaisent... répondit le jeune homme d'un ton peu convaincu.

— Tu ne dis pas toute ta pensée ?

— Vois-tu : je ne peux admirer les productions de l'art qu'à condition de le faire en toute liberté. On voit défiler ici une telle foule de gens gais, tristes, beaux, laids que mes yeux en sont éblouis. En second lieu, continua-t-il en regardant en arrière, je suis moi-même comme un objet exposé en montre, des centaines de gens me mangent des yeux ; et ces deux là, à ce qu'il paraît, seraient ravis de m'avaler.

En effet : la foule qui s'était précipitée après lui dans la galerie le suivait sans lâcher pied de salle en salle ; en avant des autres, deux touristes anglais s'avançaient gravement comme des coqs d'Inde tenant à la main leur inséparable guide à couverture rouge. Ils examinaient sans cérémonie le Pompéïen de tous les côtés, le regardant dans le blanc des yeux et consultant leurs carnets pour constater si ce qu'on disait de lui était exact.

— Oui, mon ami, nulle part tu ne te débarrasseras de ces fils d'Albion, c'est une calamité inévitable, dit Balanzoni et ici tu es un triomphateur. Je te le dis d'avance, aujourd'hui, au théâtre on te fera une ovation grandiose.

— Dans ce cas, il vaut mieux n'y pas aller...

— Quel original, vraiment ! Laisse-toi examiner va, on finira par te laisser tranquille. Si vous voulez, messieurs, je vous enverrai des billets de théâtre chez vous.

— Avec le prix ? demanda Scaramouche.

— Naturellement.

X

L'EXPULSION

Un quart d'heure avant le commencement du spectacle, la vaste salle du théâtre était encore à moitié vide lorsque Scaramouche fit son entrée accompagné de son élève. Il se proposait de lui don-

ner, avant le lever du rideau, un bref aperçu sur l'architecture moderne dans les théâtres et principalement sur l'éclairage à l'électricité dont les avantages sont si appréciables. Mais en gagnant sa place, à son grand ébahissement, il s'aperçut qu'il avait compté sans son hôte et qu'il devait remettre sa leçon à une autre fois : Balanzoni, dont on ne pouvait se débarrasser était déjà là ; il fit un signe de la tête amical à Marcus-Junius.

— Tu as joliment bien fait, mon ami, de venir de bonne heure, j'aurai tout le temps de te raconter le sujet de Guillaume Tell. Ecoute :

— Il a bien besoin de savoir ces bêtises, dit Scaramouche d'un air fâché en l'interrompant. — Guillaume Tell, maintenant c'est prouvé, n'a jamais existé...

— C'est encore une question. Mais s'il n'a pas existé, alors c'est Schiller qui l'a crée. Dans un drame tout vit grâce à l'action dramatique.

— Belle action, qu'on ne comprend pas si l'on ne sait pas le sujet de la pièce !

— Et puis Marcus-Junius ne sait pas encore assez notre italien.

— Même s'il le savait, il n'y comprendrait rien, les chanteurs ne se préoccupent que de leurs fioritures et avalent la moitié des mots.

— Le mal n'est pas grand, insinua Marcus-Junius, dans le chant les paroles ne sont pas le principal.

— Comment ? Et quel est le principal ?

— La musique.

— Quel sens a la musique sans paroles ?

— Cher maître, c'est ce que dit le sansonnet au rossignol de la fable... Je ne comprends pas pourquoi on s'extasie en écoutant tes chants. Que signifient-ils sans paroles ?

— Ce qu'ils signifient ? répondit le chantre des forêts : « ils expriment par des sons ce que tu ne diras jamais par des mots. »

— C'est cela, affirma Balanzoni, et il inscrivit à la hâte sur ses manchettes : « Sansonnet et Rossignol ». Maintenant je vais te dire le sujet de la pièce.

— J'écoute.

Le reporter en était encore au premier acte lorsque l'orchestre attaqua l'ouverture. Entre temps, le parterre et les loges s'étaient garnis d'un public choisi. Le manteau de pourpre du Pompéïen attirait l'attention de ceux qui entraient ; toutes les jumelles étaient

dirigées sur lui, on ne faisait attention qu'à lui, mais aux premiers sons de la charmante ouverture, tous se turent. Seul l'infatigable reporter du « Feu d'artifice » continuait son récit sur un ton assez élevé ; on entendit un léger murmure. Il regarda fièrement tout autour de lui et continua à parler en enflant la voix.

— Chut ! chut ! chut ! cria-t-on de toutes parts. C'était comme le sifflement strident du vent parcourant le théâtre du haut en bas.

Le visage de Balanzoni devint pourpre de colère ; mais il se tut. « Guillaume Tell » bien qu'il fut écrit par Rossini en 1829 est encore à présent l'un des opéras favoris des Italiens. Lorsque la clarinette fit entendre les trilles de l'air si connu, quelques spectateurs se mirent à fredonner doucement. Semblable aux sons lointains de la harpe éolienne, ce chant, d'abord à peine perceptible, s'accentua peu à peu. Quand la marche finale retentit, l'enthousiasme était tel que tout le théâtre accompagna l'orchestre à l'unisson.

— Tiens, voilà la force communicative du chant du rossignol sans paroles, dit Marcus-Junius à l'oreille de Scaramouche.

Le rideau se leva et le spectacle commença. Les décors luxueux, représentant le paysage pittoresque de la Suisse, les costumes originaux des acteurs jouant des rôles de paysans et surtout leurs chants sonores, tout cela, dès le début, charma l'oreille et la vue du Pompéïen qui n'avait pas l'idée d'une pareille mise en scène. Cependant, déjà au milieu du premier acte, il ne put comprimer un bâillement.

— Ah ! ah ! tu bailles, fit observer le professeur ravi. — Que vous ai-je dit, M. le docteur ?

— Laissez-lui le temps de s'y reconnaître.

— Je n'ai pas l'habitude de voir un spectacle si étrange se hâta de répondre Marcus-Junius pour se justifier. Le drame, à mon avis, doit être le miroir de la vie réelle ; est-ce que, dans la vie, on voit des poupées comme ces messieurs : ils avancent tantôt un pied, tantôt l'autre ; ils étendent un bras, puis l'autre et au lieu d'agir ils restent cloués à la même place comme termes, ils roulent sans fin la même note. Regarde tout autour de nous. Vois-tu quelqu'un faire attention au drame.

En effet, en aurait pu se figurer que cette assistance nombreuse était là non pour écouter l'opéra, mais pour causer, pour voir et être vu. Quand on entendait sur la scène un motif qui forçait l'attention, chacun se remettait à fredonner entre ses dents, mais

l'action elle-même était si connue de tous qu'on ne la suivait que de quelques rares loges. Des dames très parées agitaient leurs éventails, bavardant gaiement avec des cavaliers debout derrière elles, ou elles promenaient leurs jumelles des galeries au parterre.

— Sous ce rapport tu as raison en partie, reprit Balanzoni, mais le théâtre lui-même, conviens-en, ne peut se comparer avec vos anciens théâtres.

— Que te dirai-je ? Nos loges n'avaient pas ces menus ornements d'or qui décorent les vôtres, nous ne connaissions pas ce brillant éclairage électrique qui fait mal aux yeux. En revanche, des tapis de Syracuse pendaient aux balustrades ; les colonnes et les poteaux étaient entourés et reliés par des guirlandes de fleurs ; les loges des patriciens et des chevaliers étaient éclatantes de soie, de pourpre et d'or ; mais ce qui était particulièrement agréable, c'est que, au-dessus de la tête nous avions, non un plafond comme vous, mais un ciel étoilé, pur et serein ; on respirait librement, la lumière n'éblouissait pas. Combien de personnes peut contenir cette salle ?

— Deux mille.

— Pas davantage. Eh bien, notre amphithéâtre en renfermait vingt mille. Une pomme n'aurait pas pu tomber par terre, tant l'on était serré, personne n'aurait osé détacher les yeux de l'arène.

Bien que, comme nous l'avons dit, la plus grande partie du public ne regardait pas la scène, et ne faisait que saisir au vol les sons harmonieux qui en venaient, cependant la conversation de nos trois compagnons devenait de plus en plus distincte et finit par attirer l'attention générale. Toutes les jumelles des galeries étaient braquées sur le Pompéïen.

Celui-ci ne s'en apercevait pas, tant il était absorbé par ce qui se passait sur la scène. Le ciel azuré se couvrit de sombres nuages au-dessus des sommets des montagnes; on entendait le sifflement du vent, les éclairs brillaient, le tonnerre grondait ; les vagues du lac augmentaient et devenaient menaçantes. Marcus-Junius n'avait jamais vu les majestueux phénomènes de la nature reproduits avec tant d'art, il était dans l'enchantement. En ce moment, l'action qui jusqu'alors languissait, s'anime soudain : un homme accourt, tenant une hache ensanglantée, il se jette aux pieds des pêcheurs, et les supplie de le passer à l'autre bord ; il a tué un bailli qui l'avait offensé et ceux qui le poursuivent vont l'atteindre : les pêcheurs refusent : le lac est trop agité. En effet les vagues deviennent de plus hautes, les éclairs et les coups de tonnerre se

suivent sans interruption. Alors Tell paraît, on le met au courant de la situation. « Avec l'aide de Dieu j'essayerai, dit-il. » A peine l'embarcation a démarré que les soldats chargés d'arrêter le fugitif accourent. Cependant la barque tantôt s'enfonce dans la profondeur de l'eau, tantôt danse sur la crête des vagues et s'éloigne.

Marcus-Junius, oubliait qu'il assistait à une représentation et non à une scène de la vie réelle, sautant de son fauteuil il applaudissait avec bruit et criait à tue-tête à Tell :

— Courage, mon ami, rame hardiment.

Balanzoni regarda d'un air moqueur ceux qui l'entouraient, et se mit également debout, battit des mains de toutes ses forces et hurla sur le même ton que le Pompéïen :

— Rame, rame hardiment.

On pardonne facilement un manque d'égard aux acteurs, mais sous aucun prétexte on n'admet l'oubli des convenances en présence du public. Tout le théâtre, du haut en bas, se mit à murmurer, à s'agiter comme une ruche d'abeilles. On entendait des cris d'indignation :

— On n'a jamais rien vu de pareil ! Que fait la police ?

La police, en la personne de l'officier de service, apparaissait bientôt près des perturbateurs de l'ordre public.

— Je vous prie, messieurs, de vous retirer.

Balanzoni voulut protester, mais sa voix fut couverte par des centaines d'autres voix :

— Qu'on l'expulse, qu'on le chasse !

Scaramouche n'attendit pas que la menace fut mise à exécution, il prit Marcus-Junius par la main et tous deux gagnèrent en hâte la porte de sortie, Balanzoni les suivait sans se presser, d'un air dédaigneux.

— Eh bien, Marcus-Junius voilà qu'on t'a aussi traqué.

— Par votre faute, répliqua le professeur en colère en regardant le reporteur avec hauteur.

— Suis-je un toréador ? hé, hé ! En voilà des matériaux, pour mon feuilleton de demain ! Mais ne désirez-vous pas voir les les coulisses, Messieurs ?

— Ah non, répondit le Pompéïen, allons au plus vite respirer le grand air ; ce plafond m'écrase.

XI

SUR LE SOL NATAL

L'amour-propre de Scaramouche, savant d'une réputation européenne, ancien professeur à l'université de Bologne, n'avait pas été très flatté de tout ce qui s'était passé au théâtre grâce à un reporter de gazette ; mais cette mésaventure avait du moins un bon côté, Marcus-Junius perdrait toute confiance en l'humanité d'à présent et chercherait l'oubli de son désenchantement dans le domaine de la science.

Le lendemain matin son élève était en effet encore plus abattu que les jours précédents.

— Tu as mal dormi, mon fils ?

— Je n'ai pas dormi du tout... répondit le jeune homme d'une voix sourde.

— Qu'est-ce que tu as ?

— J'ai réglé mes comptes avec la vie. Bien que je sois un enfant des temps antiques, je suis encore jeune de corps et d'esprit. Et dire que partout je suis étranger, qu'il n'y a plus de place pour moi ! — tu as beau dire, c'est pénible, affligeant.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? qu'as-tu, demanda Scaramouche tout effrayé. Tu es désenchanté de l'humanité — tant mieux pour toi : la science te sera d'autant plus chère. Retournons visiter des fabriques, des usines...

Marcus-Junius secoua la tête d'un air désespéré.

— Il m'a suffi d'une visite à ta manufacture de papiers peints pour être tout remué. Dispense-moi d'y retourner, maître !

— Que veux-tu que je fasse de toi ? Il faut absolument te distraire. Sais-tu ce que nous ferons ? Après t'avoir montré toutes ces grossières préparations techniques, je comptais, comme dessert, t'offrir un mets scientifique des plus raffinés. Je voulais te conduire au jardin zoologique. C'est, dans ce genre, la première institution du monde, veux-tu que nous y allions aujourd'hui.

— Je t'en suis sincèrement reconnaissant, cher maître, je t'assure que je n'ai envie d'aller nulle part ; je crois que ce que j'aurais de mieux à faire serait de retourner dans mon tombeau pour y dormir toute l'éternité.

— Quel enfantillage. Viens au jardin zoologique, c'est un rêve. L'aquarium représente le fond de la mer ; on a devant soi toutes

les merveilles de la faune et de la flore sous-marines, on voit des formes et des couleurs étranges ; il y a des crabes et des méduses, des holoturies et des sèches, des coraux, des oursins, des étoiles de mer..... Et l'on peut les observer dans toutes les phrases de leur développement du commencement à la fin.

— Toi, qui es un vrai savant, tu trouves cela fort curieux, répondit le Pompéïen. Mais moi, toutes ces merveilles m'effraient, me repoussent. En quelques jours je me suis convaincu que l'humanité, malgré votre prétendue civilisation, est devenue plus pauvre, plus malheureuse qu'auparavant. Y a-t-il beaucoup d'hommes qui profitent des commodités de votre vie civilisée ? Sur un plateau de la balance vous mettez l'agrément de quelques centaines d'individus, et sur l'autre la santé de millions d'esclaves de l'industrie. Ce qui m'étonne, c'est que les derniers supportent cette existence ; comment ont-ils la force de vivre ?

— C'est affaire d'habitude, mon ami, répliqua Scaramouche, on s'habitue à la pauvreté comme au luxe. Et puis, ces gens sont heureux à leur manière ; tu as vu comme ils s'agitent, se démènent, bavardent, rient. Que leur faut-il pour être heureux ? Des oléographies à bon marché, des airs d'orgue de Barbarie, des feuilletons amusants, puis vivre dans leur milieu, dans leur famille...

— Précisément ! voilà le mot de l'énigme ! s'écria Marcus-Junius. Si peu que la vie ait d'attrait, l'art, n'importe sous quelle forme, l'embellit, et le milieu, la famille contribue à nous la rendre chère. Etre dans sa patrie, se trouver parmi les gens de son pays, voilà la première condition du bonheur de l'homme, sans cela la vie n'est pas une vie. Quant à moi, hélas ! l'art moderne me paraît bizarre, il ne me va pas à l'âme ; je n'ai plus ni parents ni amis, il ne me reste personne. Le lieu où je suis né est devenu la propriété d'autrui ; les gens, la langue, les mœurs, les idées, les plaisirs de ce temps-ci, tout m'est étranger. Je suis tout seul, je ne suis nécessaire à personne.....

— Tu m'oublies, mon ami ? lui dit Scaramouche d'un ton de reproche.

Marcus-Junius le prit par la main.

— Ne t'irrite pas, ô mon généreux ami ! En parlant ainsi je n'ai pas eu l'intention de t'offenser. Mais je vois que tu es toi même trop adonné à tes études pour attacher de l'importance à la sympathie d'un homme. Je t'ai intéressé comme un « sujet » scientifique ; je suis heureux, en retour de tous tes soins, de t'abandonner

au moins ma personne. Mais maintenant que tu m'as étudié à fond, plus rien ne me rattache à la vie... Un seul sentiment, amer, invincible, a étouffé en moi tous les autres : j'ai le mal du pays! Mais mon pays n'existe plus, il n'en reste qu'un souvenir : le cimetière de Pompéïes. Si tu veux m'accorder une dernière faveur, conduis moi à Pompéïes.

Le mener dans cette ville morte ? Qui sait, se dit Scaramouche, peut-être l'intéressera-t-elle.

Avant de quitter la maison, il donna les ordres les plus sévères à Antonio, lui défendant de dire à Balanzoni où ils étaient; il était persuadé que l'infatigable reporter se mettrait aussitôt à leur poursuite.

Ils arrivèrent à la gare dix minutes avant le départ du train. Scaramouche ne manqua pas de profiter de l'occasion pour parler de la locomotive à son élève. Le chauffeur ouvrit la porte du fourneau pour que Marcus-Junius pût voir le brasier, et le professeur commença à lui expliquer en détail la construction de la chaudière. Un coup de sonnette interrompit la leçon, et tous deux montèrent à la hâte en wagon. Quand ils furent installés, le professseur reprit ses explications, mais jamais l'auditeur n'avait été aussi inattentif, ses pensées étaient bien loin de là. Un coup de sifflet strident le fit tressaillir et l'odeur âcre de la fumée de houille qui entrait par la fenêtre ouverte le fit tousser, Scaramouche leva la glace et affirma en plaisantant que les gens civilisés toussent avec plaisir en respirant cette fumée, parce que le charbon de terre est aussi un produit de la civilisation. Cette remarque ne fit même pas sourire Marcus-Junius.

Le train suivait le bord du golfe de Naples entre de hautes clôtures derrière lesquelles des orangers et des citronniers en fleur donnaient un charme particulier à cet endroit. On voyait briller au soleil les toits de maisons rouges jaunes et gris. Mais le jeune homme regardait toutes choses d'un œil morne. En vain retentissait à ses oreilles les noms des localités riveraines de la mer que Scaramouche lui indiquait au passage : Portici, Rézina, Torre-del-Greco, Torre-del-Annunciata. Seul, le nom de Rézina amena une question sur les lèvres de Marcus-Junius.

— N'est-ce pas Herculanum ?

— Oui, c'est ici que se trouvait Herculanum, répondit le professeur; maintenant il n'en reste rien, il a été enseveli avec Pompéïes.

— Est-ce qu'on y pratique aussi des fouilles. ?

— Non, jusqu'à présent on n'y a presque pas touché, car au-dessus de lui s'est élevée la ville de Rézina. On a cependant creusé sous les rues des galeries dans lesquelles on peut se promener avec un flambeau. Plus tard, si tu veux, nous descendrons aussi dans cette ville souterraine.

— Oui, plus tard... Maintenant je ne pense qu'à Pompéïes.

Cependant le train s'était arrêté à Pompéïes. Marcus-Junius brûlait d'une si grande impatience de revoir la ville qui lui était chère, qu'il devança son mentor et se trouva près du tourniquet du contrôle de la caisse sans faire attention au caissier qui criait en lui faisant signe de la main :

— Et le prix de l'entrée, signor !

— Je paierai pour lui, dit Scaramouche, qui se hâte de suivre son élève. Il le rattrapa dans la rue la plus proche de la ville qui sortait de ses cendres. Marcus-Junius était au milieu de la rue, à genoux, baisant pieusement le pavé de pierre.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda Scaramouche.

— Ce que je fais ? Comment ne pas baiser le sol natal après tant d'années d'absence. Regarde ici, regarde ! chacune de ces pierres a été placé ici par la main de mes frères. Elles ont même gardé, sur toute la voie, les traces des chars comme si les roues venaient de grincer. Et moi-même combien de fois j'ai foulé ces pierres quand j'allais chez Lutèce ou quand je revenais de chez elle, retournant dans ma villa...

Il se releva en soupirant et seulement alors il parut remarquer la mer bleue dans le lointain.

— Par Neptune ! s'écria-t-il. — Où donc est le port ?

— L'ancien port, comme tu vois, a disparu sans laisser de traces, répondit le professeur. La mer s'est retirée.

Le Pompéïen regardait d'un air éperdu. Comme une rangée de tombeaux muets, s'étendaient devant eux les maisons basses du temps des Pompéïens. Les portes, ou plus exactement les ouvertures servant d'entrée dans les maisons étaient béantes, Aucune statue n'ornait la façade extérieure des bâtiments et l'absence de fenêtre sur la rue donnait aux maisons un air encore plus triste.

— On dirait, vraiment fit observer Marcus-Junius que ces maisons ferment les yeux exprès pour ne pas voir la désolation de tout ce qui les entoure... Mais où sont les statues ?

— A Naples, au Musée national.

Le Pompéïen fit un signe de découragement et s'éloigna en silence. Comme ici tout lui était connu ! Dans les carrefours on avait placé de grosses pierres à travers la rue afin que, quand il y avait de la boue, les piétons pussent passer d'un trottoir à l'autre. Dans un coin se trouvait un réservoir représentant une tête en pierre grossièrement taillée, avec une bouche grande ouverte d'où jaillissait autrefois, dans un bassin de marbre, une onde qui ne tarissait jamais. Les bords du bassin étaient polis par les mains qui s'y étaient attachées ; le nez et la bouche de la tête de pierre avaient entièrement disparu, usés par les lèvres avides qui étaient venues se désaltérer. Comme autrefois la tête était là, mais, de sa bouche béante, il ne sortait plus une goutte d'eau.

Marcus-Junius entra dans l'ancien forum. Il ne s'y trouvait pour ainsi dire pas une seule colonne qui n'eût souffert d'un tremblement de terre, les unes étaient privées de leurs chapiteaux, d'autres gisaient par terre.

— C'est en ce lieu, je m'en souviens, dit Marcus-Junius, qu'eut lieu la grande fête populaire à laquelle j'assistais. Entre les colonnes étaient suspendues des guirlandes de lanternes aux couleurs variées ; toute la place était couverte d'une foule joyeuse et bruyante ; à la grande joie du public, luttaient deux hercules connus ; là faisaient parade de leur art, des histrions, des acrobates, des gens expliquant les songes. Tous parlaient, se trémoussaient, se réjouissaient. C'était fête dans toute la contrée. Et maintenant de tout cela il ne reste que des fragments de pierres, une solitude profonde, le silence de la mort. . C'est tout au plus si l'on dérange un lézard qui se chauffe au soleil...

— Ou bien l'on se heurte à des hôtes dont on se passerait fort bien, comme ceux-là, ajouta Scaramouche en indiquant un groupe d'Anglais qui apparaissait de l'autre côté du forum.

— Il paraît qu'il n'y a pas moyen de se débarrasser de ces fils d'Albion, murmura le Pompéïen en se dirigeant d'un autre côté.

Il allait devant lui à grands pas sans regarder son chemin, lorsque soudain il s'arrêta comme s'il eût été cloué au sol : il avait aperçu sur le seuil d'une maison les gros caractères d'une inscription en mosaïque : « Salvo » (Bonjour).

— On dirait qu'elle m'appelle à elle... murmura tristement à demi-voix Marcus-Junius.

— Qui ? demanda Scaramouche.

— Lutèce : c'est sa villa.

Il franchit avec hésitation le seuil aimé, il ne trouva là aussi que ruine et abandon : des citernes qui se trouvaient au milieu de l'atrium, pour recueillir l'eau de pluie, il ne restait qu'une cavité dans le sol ; à la place des tableaux qui autrefois ornaient les murs, on ne voyait plus que des cavités ; il ne restait plus trace du sacrarium et du lararium.

— Mais où sont donc les tableaux ? où sont les lares et les pénates ? demanda Marcus-Junius étonné.

— Au Musée national, répéta Scaramouche.

— Mais c'est un vol, un sacrilège.

— Tu oublies, mon ami, qu'ici l'entrée n'est interdite à personne. On ne peut, sur un si grand espace, veiller à ce que rien ne soit emporté. Les fils d'Albion sont surtout avides de ces antiquités, s'ils le pouvaient ils mettraient dans leur poche non seulement un pénate, mais une colonne entière, tout Pompéïes.

En causant, nos compagnons passèrent dans le péristyle. Du jasmin sauvage et des églantiers fleuris qui l'entouraient témoignaient seuls de son ancienne splendeur.

— Il y avait ici tout un parterre de fleurs, soupira Marcus-Junius d'un air profondément triste. Entre ces colonnes on voyait des corbeilles de violettes, de narcisses et de safran. Autour du toit pendaient du lierre et des roses. Au milieu on remarquait un faune de bronze entouré de fleurs... Cette porte ouvrait sur un bosquet de lauriers d'où s'échappait le murmure d'une fontaine. Et tout cela a disparu sans retour !

— Assez de regrets, allons, interrompit le professeur. A quoi bon se souvenir de ce qui ne peut plus renaître. Viens je vais te montrer quelque chose de très curieux.

Ils revinrent dans la rue et Scaramouche conduisit son élève à une haute enceinte en pierre sur laquelle se détache une inscription de la largeur d'un mètre : Les habitants de Pompéïes sont invités à assister dans l'amphithéâtre à une chasse aux bêtes sauvages. Mais Marcus-Junius avait les nerfs si excités, qu'après avoir lu, il fondit en larmes.

— C'est comme hier, on nous...

Scaramouche ne l'écoutait plus ; à quelques pas de lui, il venait de remarquer un acte d'une si révoltante indélicatesse qu'il dirigea en hâte ses pas de ce côté et cria en anglais :

— Sir ! Qu'est-ce que vous permettez de faire là ?

XII

LORD CHESTERCHEASE

Les paroles du professeur s'adressaient à un vieil Anglais de haute taille, de belle prestance, qui faisait partie de la société de touristes rencontrée au forum. Un groupe d'Anglais entourait le vieillard comme pour le dérober aux regards étrangers ; il s'était attaqué à une colonne bien conservée, de laquelle, au moyen d'un petit marteau, il détachait un fragment avec l'habileté d'un tailleur de pierre.

Entendant cette interpellation, l'Anglais, comme un écolier pris en faute, cacha prestement son outil dans sa poche ; puis, il toisa d'un regard hautain Scaramouche qui venait à lui.

— Que désirez-vous, sir ?

— D'abord, je vous prie de me remettre immédiatement votre marteau.

— Quel marteau ?

— Mais... celui-ci !

Et Scaramouche mit sans façon la main dans la poche de l'Anglais et en retira un marteau.

— Vous vous oubliez ! s'écria le vieillard rouge de honte et de colère.

— Je ne sais qui de nous s'oublie le plus. Je pourrais vous faire conduire au poste de police pour votre sans-façon.

— Qui ! Moi ! membre du parlement anglais, lor Chesterchease à la police !

— Désolé d'apprendre que vous êtes un personnage si haut placé, mais...

— Et vous-même, sir, qui êtes-vous pour vous permettre d'agir ici en maître ?

— Je suis en effet le maître, car je suis le directeur des travaux.

— Ah ! alors vous êtes le célèbre professeur Scaramouche, demanda l'Anglais d'un ton radouci.

— Oui, monsieur, mais veuillez bien me dire où est votre guide ? Vous êtes tenu à en avoir un.

— Je l'ai envoyé acheter des oranges à l'hôtel « Diomède »

— Pour vous en débarrasser.

Lord Chesterchease fut sur le point de se fâcher de nouveau,

mais il se contint et continua sur un ton de condescendance familière :

— Mieux que n'importe qui, monsieur le professeur, vous comprendrez la passion de l'archéologue pour les antiquités. Je suis un géologue amateur, aussi je ne puis voir de sang-froid une antiquité... Que voulez-vous, my dear ? dit-il en s'adressant à l'une de ses compagnes qui, pendant qu'il parlait avait tout doucement posé la main sur son bras. Elle était comme lui pleine de morgue et avait les fortes dents des animaux carnassiers ; au total c'était une blonde très agréable aux joues roses et fraîches. Ayant jeté un regard furtif sur Marcus-Junius qui les avait rejoints, elle dit quelques mots à l'oreille du lord.

— Mais oui ce doit être lui répliqua-t-il et s'adressant à Scaramouche — Ma fille désire savoir si ce jeune homme n'est pas le Pompéïen que vous, monsieur le professeur, avez eu la bonne fortune de découvrir et de ressusciter.

— C'est lui-même.

— Mes amis, dit lord Chestercheasc à ses compagnons, regardez-le bien, nous ne retrouverons pas de si tôt une antiquité de ce genre.

La recommandation était superflue. Sur cette rare antiquité étaient fixées autant de paires d'yeux qu'il y avait d'assistants, au reste ceux-ci ne se gênaient guère ; lord Chesterchease tâta même l'oreille du Pompéïen.

— Quels gens mal élevés, murmura ce dernier qui s'éloigna au plus vite.

— Quant à votre marteau, je le confisque, dit sèchement Scaramouche. Permettez-moi de vous souhaiter beaucoup d'agrément dans votre promenade. Où allons-nous, maintenant ? Marcus-Junius ?

— A l'amphithéâtre, répondit le Pompéïen en souriant tristement, l'affiche y invite tous les habitants de Pompéïes.

L'aspect de l'antique amphithéâtre à demi-ruiné fit aussi sur lui une impression douloureuse. D'abord il resta cloué au sol pendant quelques minutes sans bouger plus qu'un terme, puis, comme ses jambes fléchissaient de lassitude, il s'assit sur un degré, la tête dans les mains et s'abandonna à ses rêveries. Ses pensées ne devaient pas être gaies, car ses yeux ternes étaient rivés à la terre et de sa poitrine s'échappaient de profonds soupirs.

Que « l'enfant » réfléchisse tant qu'il voudra, se dit le professeur,

il se fera d'autant plus vite à son sort et rentrera dans la réalité.

Et pour laisser « l'enfant » à ses réflexions, il descendit dans l'arène pour voir encore une fois s'il ne serait pas possible de restaurer l'amphithéâtre.

Cependant Marcus-Junius ne resta pas longtemps seul. Quelqu'un le toucha à l'épaule et lui dit en assez bon latin :

— Deux mots, mon ami.

Le jeune homme se leva brusquement en apercevant lord Chestercliease donnant le bras à la jeune fille blonde.

— Voilà de quoi il s'agit : poursuivit le lord d'un ton engageant : tu sais bien certainement ce que c'est qu'un album ? Ma fille en a imaginé un d'une nouvelle espèce : toutes ses connaissances doivent lui donner une mèche de leurs cheveux accompagnée des indications nécessaires. C'est tout à fait original, jusqu'à présent personne n'a répondu à sa demande par un refus ; tous au contraire sont flattés. Je me flatte que toi, de même, tu ne lui refuseras pas cette bagatelle.

Marcus-Junius écoutait le vieil Anglais en fronçant le sourcil, les yeux baissés. Il paraissait ne pas apprécier à sa valeur la proposition qu'on lui faisait.

— Ta fille se moque de moi ? murmura-t-il en jetant sur la jeune personne un regard si menaçant qu'elle rougit et se détourna.

— Demandez-lui s'il n'avait pas de fiancée, dit-elle à voix basse à son père, qui transmit cette demande au Pompéïen.

— Oui, peut-être.

— Alors priez-le de me dire son nom.

Marcus-Junius était vaincu. Il sourit tristement.

Si j'avais des ciseaux sous la main, reprit-il.

La prévoyante miss était pourvue; il avança la tête pour qu'elle pût couper une de cesboucles noires.

— Y thank you, balbutia-t-elle gracieusement.

— Moi aussi, mon ami, j'ai une petite prière à t'adresser, reprit le père ; il faut que tu me donnes aussi quelque chose pour ma collection d'antiquités romaines. Mais d'abord, une question indiscrète : quelles sont tes ressources pécuniaires ?

Le visage de Marcus-Junius s'assombrit de nouveau.

— Je n'ai pas d'argent, répondit-il froidement ; tout ce que je possédais a disparu depuis longtemps. Mais je pense que cela n'intéresse personne.

— J'en conviens. C'est pourquoi tu dois d'autant plus te

préoccuper de ton avenir. As-tu déjà quelque chose en vue ?

— Non.

— Eh bien je t'offre l'occasion de gagner d'un coup une belle somme. Je suis très riche et j'attends de toi un service, je dirai même un sacrifice, en retour duquel je suis disposé à assurer jusqu'à un certain point ton existence. Donne-moi une de tes mains...

— Comment ? s'écria Marcus-Junius, tu veux que je la coupe ?

— Oui, justement. Mais sois sans inquiétude, l'opération se fera sans la moindre douleur : au moyen de la cocaïne on commencera par faire perdre toute sensibilité à ta main.

— Vieillard, tu es absolument privé de raison !

— Doucement, doucement, ne t'oublie pas. Personne n'exerce aucune contrainte sur toi, tu es parfaitement libre d'accepter ou de refuser ma proposition. Comme je te l'ai dit, cela ne te fera aucun mal. Tu n'as pas à craindre non plus d'affaiblir ton organisme par la perte de ton sang : la chirurgie moderne fait de vrais miracles ; avant l'opération on te liera les veines, de sorte qu'elles ne laisseront pas échapper une seule goutte de sang. Il suffit que tu t'habitues à la pensée de n'avoir qu'une main. Je n'exige même pas que ce soit la droite, donne moi seulement la gauche.

Marcus-Junius écoutait ces explications en faisant des efforts visibles pour se contenir. Mais, à la fin, la patience lui échappa et il s'avança d'un pied ferme, les poings fermés sur son interlocuteur, d'un air si menaçant que Miss Chesterchease poussa un grand cri, et que son père recula prudemment.

— Qu'est-ce donc qui arrive ! Marcus-Junius ? demanda Scaramouche en accourant.

— Ce que j'ai ! Mais ce bourreau me propose de me couper la main et de me la payer ?

— Une seule, la gauche s'il veut, expliqua l'Anglais. Si tu tiens tant à conserver ta main tout entière cède-moi au moins trois doigts.

— Tais-toi !

— Tu ne veux pas en donner trois, eh bien va pour deux ; un seul à la fin. Il va de soi que le prix ne sera plus le même.

— O, quel temps, quelle époque ! s'écria Marcus-Junius en se tordant les mains. Et dire que ce sont des hommes ! — O si dans cette arène il y avait maintenant des bêtes féroces, avec quel plai-

sir je t'y jetterais, vieillard insensé, toi et la fille, poupée sans cœur ainsi que toute ta race! quelle jouissance j'éprouverais en vous voyant déchirés par des lions, comme j'applaudirais!

Les imprécations du Pompéïen étaient si violentes que lord Chesterchease interdit était comme pétrifié. Scaramouche en profita pour emmener son élève exaspéré. Celui-ci retomba bientôt dans son apathie et suivit docilement son maître.

Ils arrivèrent à la gare sans autre aventure : comme le train ne partait pas encore Scaramouche entra au buffet de l'hôtel « Diomède » pour relever, par un verre de vin généreux, les esprits abattus de « l'enfant. »

Il ne manqua pas d'y trouver l'inévitable reporter du « Feu d'artifice. »

— Comment pouvez-vous, de gaîté de cœur, agir ainsi à mon égard ? dit Balanzoni... Comme vous voyez, votre manège ne vous a pas servi à grand'chose.

Il va sans dire que Balanzoni, avec son talent habituel, eut bientôt tiré de Marcus-Junius tout ce qu'il voulait savoir : quelles impressions le jeune homme emportait de sa visite à Pompéïes. Lorsque celui-ci lui raconta ce qui s'était passé avec l'Anglais, le reporter s'indigna sérieusement non, de la proposition du lord, mais du refus du Pompéïen.

— Eh, eh, Marcus-Junius, tu n'es qu'un sot pour ne pas dire plus, mais tu pouvais faire l'affaire et conserver tous tes doigts.

— Comment cela ?

— Rien de plus simple! tu as entendu parler de nos antiquités pompéïennes si bien imitées ?

— Non, je n'ai rien entendu dire de pareil. Et cela aussi vous l'imitez.

— Il y a à Naples des magasins bondés de ces objets fabriqués qu'on offre aux amateurs comme des antiquités véritables.

— C'est un vol!

— Mais non, mais non. La demande de ces vieilleries est telle que tous les objets rassemblés dans les musées n'y suffiraient pas, alors que veux-tu que fassent nos commerçants. Ils se sont mis à fabriquer des antiquités et sont devenus si habiles qu'il faut un fin connaisseur pour distinguer la copie de l'original. Quant aux profanes, aux étrangers de passage, inutile d'en parler, ils n'y entendent pas malice, ils acceptent de confiance tout ce qu'on leur

donne, de façon que tout le monde est satisfait et nos commerçants surtout.

— Alors qu'est-ce que tu aurais fait à ma place : aurais-tu donné à ce fils d'Albion une main postiche ?

— Non,... pas tout à fait postiche. Je l'aurais coupée à un mendiant qui l'eût cédée pour le quart du prix convenu, nous aurions eu autant d'amateurs que nous aurions voulu, et notre mylord l'eût acceptée comme la tienne. L'essentiel était qu'il crut posséder la véritable.

Marcus-Junius, sans dissimuler son mépris tourna le dos à ce reporter si peu scrupuleux sur le choix des moyens.

— Eh bien, maître n'est-il pas temps de monter en wagon ?

Mais il n'était pas si facile de se débarrasser de Balanzoni.

— Maintenant où allez-vous, messieurs, demanda-t-il, à Naples ?

— Oui, à Naples.

— Au musée national ?

Marcus-Junius et le professeur se regardèrent.

— Nous n'avons encore rien décidé... nous verrons... répondit ce dernier, d'un air peu aimable.

— Marcus-Junius, toi, tu dois absolument aller à ce musée aussitôt après avoir visité Pompéïes, pendant que tes impressions sont encore toutes fraîches. Le Pompéïes d'à présent n'est plus ce qu'il était autrefois, hein ?

— Non, ce n'est plus que le cadavre dépouillé de l'ancienne Pompéïes.

— A la lettre. Mais au Musée national tu trouveras son âme. Nous y allons tout de suite, n'est-ce pas ?

— Allons-y, maître, demanda Marcus-Junius, et le professeur n'eut plus qu'à consentir.

XIII

LUTÈCE

Le Musée national de Naples est unique en son genre, il renferme des objets variés provenant des environs de l'ancienne Naples, principalement de Pompéïes. Les statues de marbre et de bronze qui s'y trouvent à profusion témoignent du haut développement auquel étaient parvenus les Beaux-Arts, il y a mille ans, et du bon goût qui régnait à cette époque : d'autres spécimens nous

rappellent les mœurs et les coutumes d'alors : on remarque des ornements de toilette de femme, des armes, de la vaisselle, des ustensiles, même des aliments, comme du pain pétrifié et des noix. Le musée possède également des parquets de mosaïque et des fresques antiques. Enfin l'homme de ce temps est représenté par des groupes de Pompéïens pétrifiés, surpris par le tremblement de terre et ensevelis vivants dans les cendres du Vésuve.

N'importe à quel peuple et à quelle classe sociale vous appartenez, quels que soient les intérêts matériels ou autres qui vous préoccupent, quand vous vous trouvez au milieu de ce monde disparu depuis si longtemps et comme ressuscité subitement, vous oubliez la réalité, vous transportant tout entier à cette époque antique. Que devait éprouver Marcus-Junius en se retrouvant parmi ces témoins de son enfance !

L'air égaré, comme en songe, il errait de salle en salle. L'incorrigible Balanzoni voulut se charger du rôle de commentateur, mais Marcus-Junius, d'un ton bref, l'ayant prié de se taire, le reporter, voyant qu'on dédaignait son éloquence, sourit d'un air de mépris et cessa de parler.

Le jeune homme, comme s'il eût été poussé par une force irrésistible, courait en avant. Il ne jetait qu'un regard distrait sur les objets qui l'entouraient, cependant il s'arrêta un instant devant un faune en bronze dans la posture d'un danseur.

— Oh, s'empressa d'expliquer Balanzoni, c'est l'une des productions les plus remarquables de l'antiquité. Quelle grâce sauvage dans toute cette figure ! On dirait qu'il remue les doigts. Et quelle expression rusée dans ce visage qui rit...

Marcus-Junius essuya une larme.

— C'est lui, n'est-ce pas ? demanda à voix basse Scaramouche, parlant du faune qui avait disparu du péristyle de Lutèce.

Le Pompéïen fit de la tête un signe affirmatif et s'éloigna rapidement dans une autre direction.

— Qui, lui ? demanda le reporter au professeur qui, sans daigner lui répondre, se hâta d'aller rejoindre son pupille.

Marcus-Junius ne voulut pas même voir ses contemporains pétrifiés et son mentor eut beaucoup de peine à lui faire entendre raison, en lui expliquant que ces corps n'étaient pas des cadavres, mais une substance calcaire qui avait coulé comme dans une forme en prenant la place des organes détruits, puis s'était ensuite durcie dans la cendre du volcan.

— Ce n'est rien cela, continua Balanzoni, se mêlant à la conversation. Nous avons ici, dans ce genre une rareté dont on ne trouverait pas la pareille dans le monde entier ! C'est aussi le masque d'une tête de mort, mais quelle beauté...

Prenant le Pompéïen sous le bras il traversa deux salles et l'arrêta daus une troisième. Le masque, en effet, était beau, superbe, mais effrayant. La tête d'une jeune Pompéïenne, comme si elle venait d'être détachée de ses épaules, reposait sur un socle, sous un globe de verre. Ses traits, d'une régularité classique, n'étaient pas étirés par les angoisses de la mort, ils étaient calmes et sereins comme si elle dormait. Comme si elle dormait ses paupières étaient closes, et il semblait qu'on aurait pu entendre sa respiration. On eût dit qu'il suffisait d'enlever le couvercle de verre pour que ses cheveux qui entouraient un beau front élevé fussent agités par le souffle de l'air, et que la dormeuse ouvrit d'elle-même, d'un air étonné. des yeux noirs expressifs.

Marcus-Junius eut à peine jeté un regard sur le visage de la Pompéïenne qu'il devint pâle comme la mort.

« Lutèce » s'écriat-il et, perdant connaissance, il s'affaissa sur le sol.

— Ah ! dit Balanzoni qui se mit à siffloter ; c'est un drame dans toutes les règles.

— Si vous nous aidiez à le mettre sur un canapé, lui cria Scaramouche. Lorsque le jeune homme, privé de sentiment fut couché sur un divan qui se trouvait là, il ajouta : — Maintenant un verre d'eau, vivement !

Avant le retour du reporter, le Pompéïen était revenu à lui, aux sons d'un orgue de Barbarie qui jouait sous les fenêtres du musée un air de bravoure de « Guillaume Tell ».

— O Lutèce, répétait-il, et il fit un bond du côté de la tête de la Pompéïenne. — Nous nous reverrons dans le royaume des ombres...

— C'est assez, mon fils dit le professeur. Dieu merci, toi tu es vivant, et tu survivras à des millions d'hommes...

Marcus-Junius secoua la tête d'un air désespéré.

— Qui sait ce que nous réservent les dieux. J'ai réglé mes comptes avec la vie.

— Non, il faut que je t'emmène quelque part, bien loin d'ici prononça Scaramouche d'un ton décidé.

— Je voulais t'en prier moi-même, maître.

— Où donc veux-tu aller ?

— Dans le royaume des ombres, chez Pluton.

— Grâce à Dieu ! tu recommences à plaisanter.

— Non, mon ami, sans plaisanterie; où est l'entrée du royaume de Pluton si ce n'est dans le Vésuve ?

Le maître lui lança un regard soupçonneux.

— Ecoute-moi Marcus-Junius, est-ce que tu ne préméditerais pas quelque projet insensé ?

Le jeune homme essayant de sourire.

— Qui est-ce qui ne pense qu'à faire le bien ? Mais je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de particulièrement mauvais à désirer revoir encore une fois le golfe de Naples.

— Encore une fois ! Non, mon ami, allons plutôt hors de la ville, à Baïa.

— C'est la dernière fois de ma vie, maître que je te demande une faveur...

— Pardon, mon cher enfant, ma conscience me le défend.

— Dans ce cas, adieu ! j'irai seul.

— Je m'y oppose.

— Est-ce qu'à cette époque quelqu'un peut défendre à un homme d'aller où bon lui semble ?

Le mentor et l'élève avaient traversé les salles en sens inverse et sortaient du musée lorsqu'ils se trouvèrent près de Balanzoni qui revenait :

— Ah ! il a repris ses sens ? dit-il. — J'ai fait tout le tour du musée sans trouver une seule goutte d'eau.

— Je te remercie, tu es bien bon, je m'en passerai.

— Où allez-vous, messieurs, vous rentrez chez vous ?

— Non, nous voulons aller hors de ville, à Baïa.

— Excellente idée ! Il y a là un restaurant.

— Alors voici ce que tu feras, se hâta de dire le Pompéïen en l'interrompant : va en avant commander le dîner ; nous, nous nous arrêterons à la maison, je voudrais me coucher pendant une heure, me reposer.

— A vos ordres, messieurs ; je suis toujours enchanté de rendre service. A bientôt.

Et l'obligeant reporter s'éloigna. Le Pompéïen le suivit des yeux et sourit amèrement.

— Au revoir, murmura-t-il, puis il ajouta à voix basse : dans le royaume des ombres !

— Ainsi tu es bien décidé à ne pas aller à Baïa ? demanda Scaramouche qui avait gardé le silence.

— Je n'en ai aucune envie, je voulais seulement l'éloigner. Maintenant, au Vésuve !

Le professeur essaya encore une fois de détourner le Pompéïen de son dessein, mais cette tentative fut inutile, comme les autres. Trois heures plus tard ils laisaient derrière eux les vignes luxuriantes, les plantations d'oliviers et de noyers qui verdissent le pied du Vésuve et occupent même, sur tout le versant de la montagne, les espaces déserts couverts de lave durcie changée en pierre. S'aidant de leurs bâtons, ils commencèrent à gravir la pente raide et escarpée du principal cône du Vésuve. Leurs pieds enfonçaient dans la cendre friable et brûlante du volcan, et après avoir fait trois pas en avant, ils reculaient de deux pas. Plus ils s'approchaient du sommet, plus la cendre devenait brûlante et quand ils y plongeaient leurs bâtons pointus, il en sortait une fumée blanche.

Cependant les voilà au sommet. Devant eux ils voient un vaste cratère dont les bords sont couverts de soufre volcanique verdâtre et rougeâtre. Le cratère est sillonné dans tous les sens par des crevasses d'où s'échappe une vapeur blanche. Au milieu même du cratère s'élève un second cône de cendres plus petit, au-dessus duquel se tient immobile un sombre panache de fumée ; il vomit, avec un bruit sourd et des détonations, des pierres et de la cendre ; des deux côtés du cône, pareils à de la fonte incandescente coulent lentement dans leur marche menaçante des ruisseaux de lave liquéfiée, rouge feu.

Nos deux compagnons s'arrêtèrent pour se reposer. — Après avoir repris haleine, ils se mirent à grimper sur le cône central, dans le cratère même du volcan. Scaramouche ne s'éloignait pas d'un pas du jeune insensé, il ne le perdait pas des yeux. Cependant Marcus-Junius ne donnait aucun signe d'agitation. Il était seulement très triste et silencieux.

Enfin les voilà tout au bord du cratère. Des tourbillons d'une fumée noire s'en échappent comme d'une immense chaudière ; on entend des bruits souterrains ; il est impossible de regarder dans la profondeur de l'orifice ; des pierres et des cendres projetées au-dehors, avec un fracas de coups de canon, obligent les assaillants de s'écarter. Pour parer à toute éventualité, Scaramouche se tenait tout près du bord du cratère. Marcus Junius s'en aperçut et eut un faible sourire.

— N'aie pas peur, je ne sauterai pas encore, dit-il, je veux d'abord prendre congé de ma chère Italie.

Et, croisant les bras sur sa poitrine, il jeta avec une tristesse inexprimable un long regard sur le golfe de Naples.

— Et voilà aussi Capri, à l'horizon, murmura-t-il d'un air pensif; je me souviens, qu'un jour, avec Lutèce et son père, j'ai visité la grotte d'azur...

— Mon ami, lui dit le professeur d'un ton affectueux, oublie ta Lutèce! Nous ne la ferons pas revenir à la vie. Mais tu es jeune, il t'est réservé encore bien des joies dans l'existence.

— Dis-moi, maître, votre science d'à présent est-elle capable d'aller jusqu'à ressusciter, reconstituer les gens, quand ils ont disparu sans laisser de traces?

— Absolument, dit Scaramouche qui comprenait la pensée de Marcus-Junius, nul ne peut nous échapper, si nous tenons à le faire revivre.

— J'espère que tu te trompes. Lutèce m'appelle. Que les dieux tout-puissants te comblent de leurs plus précieuses bénédictions pour tout le bien que tu m'as fait. Adieu!

Marcus-Junius serra fortement son maître dans ses bras et l'embrassa. Celui-ci le saisit par son manteau.

— Cher ami...

Mais le manteau du Pompéïen lui resta dans les mains. Marcus-Junius s'était précipité dans le volcan où il avait disparu. La montagne l'engloutit. Elle eut des secousses et trembla. Un gros nuage de pierre lancé dans le ciel bleu couvrit de cendres le savant désespéré.

— Mon fils, oh mon fils... murmura-t-il, et sur son visage sévère, pour la première fois depuis son enfance, coulèrent des larmes.

Basile AVENARIUS.

Traduit du russe par A. Challandes.

PORTRAITS D'HOMMES POLITIQUES (1)

II

EMILIO VISCONTI-VENOSTA

« Indépendants toujours, isolés jamais ».

Un homme d'état considérable auquel on demandait, tout récemment, quelques renseignements sur le dernier Ministère Rudini, arrivé au nom du Marquis Visconti-Venosta, Ministre des Affaires Etrangères, s'écria d'un ton moitié sérieux, moitié badin :

« — Visconti-Venosta ?... C'est un revenant ».

Un revenant ; oui ; peut-être ; c'est-à-dire une grande figure du passé, presqu'oubliée, qui se dresse tout à coup devant nous. En tous cas une figure qui n'a rien d'effrayant ni de redoutable. Au contraire.

Le Marquis Emilio Visconti-Venosta est revenu tout à coup en 1895 sur le devant de la scène, au grand étonnement de bien des gens qui ne savaient même plus s'il était vivant ou mort. Nommé arbitre entre l'Angleterre et l'Amérique pour la grosse question de la pêche dans la mer de Behring, il se rendit à Paris, y séjourna une année entière, et sut si bien faire que les deux hautes parties, en litige, se déclarèrent satisfaites l'une et l'autre. La Reine Victoria et le Président des Etats-Unis lui adressèrent, en forts bons termes, de vifs remerciements.

Peu de temps après il était nommé Ministre des Affaires Etrangères et prenait possession de son portefeuille. Un courant très sympathique l'accompagnait à La Consulta. L'Italie paraissait avoir retrouvé son Ministre des Affaires Etrangères. C'était une sensation ; l'explique qui pourra.

(1) Voir la *Nouvelle Revue* du 15 Mars 1898.

Quant à lui, il avait repris possession du portefeuille avec une noble aisance, tout simplement, comme s'il l'avait quitté la veille.

La veille, — c'était il y a vingt ans.

Ce qui s'est passé dans ces vingt ans, il ne l'ignorait pas et son long silence n'était pas de l'indifférence, loin de là. L'élève, l'ami du Comte de Cavour ne pouvait oublier ni laisser s'endormir dans son cœur le sentiment de la Patrie italienne. Aussi le jour où l'on a cru devoir faire appel à son patriotisme, il a repris son poste de combat. S'il a hésité un moment, c'est qu'il se sentait depuis trop longtemps étranger aux luttes parlementaires. Sur ce terrain mouvant saurait-il se tenir encore debout ?

Mais il y avait un haut devoir à remplir, et toute hésitation cessa.

On ne faisait pas appel à lui dans un moment de bonheur hélas ! ni à l'aurore d'une époque de relèvement ou de progrès, mais dans une heure de deuil, triste et sombre, éclairée par de sinistres lueurs.

En le voyant revenir à ce moment précis, ce magnifique et noble vieillard, l'Europe entière a salué. C'est de ces grandes figures qui s'imposent au respect et à l'admiration.

On se souvenait. Aussi le nom du Ministre des Affaires Etrangères était-il tout un programme sans qu'il eût desserré les lèvres. Des faits inoubliables se liaient à son nom. En matière d'histoire, les questions personnelles sont inévitables, par la raison bien simple que l'histoire est faite de main d'homme. Le passé n'est pas peuplé d'ombres, a dit Louis Blanc. Ce qui s'y meut, ce n'est pas une multitude confuse d'abstractions pures. Les idées y ont un corps. Chaque évènement y a un nom propre. Les choses y sont filles des individus. Otez les individus de l'histoire, elle disparait.

Emilio Visconti-Venosta a été mêlé, dès son jeune âge, à toute la Révolution italienne. Ardent Mazzinien alors que Mazzini semblait résumer en lui toutes les espérances ; s'en détachant, nous verrons comment, pour suivre le Comte de Cavour, dont il est resté le représentant direct, presque l'exécuteur testamentaire.

Quant à ses idées propres, on sait qu'il a formulé un jour tout un programme de politique extérieure, en une simple phrase qui est restée : « indépendants toujours, isolés jamais. »

En revenant au pouvoir, naturellement, il n'avait rien à y changer.

La formule était simple et sage, parfaitement appropriée, croyait-il, aux besoins et aux intérêts de la Péninsule. Quant aux autres

questions d'ordre intérieur qui intéressent ou préoccupent l'Italie, le marquis Visconti-Venosta, esprit très ouvert, ancien libéral très convaincu et très sincère, quoi qu'on en dise, ne pouvait manquer de donner son appui à tout progrès.

Très ferme dans ses opinions, capable de tous les dévouements pour le bien du pays, il devait garder sa place, tant que la ligne de conduite du ministère resterait la même qu'au premier jour, son cœur fut-il frappé par une douleur immense, la mort de son fils. Mais aussitôt que des raisons politiques ou des circonstances spéciales engagèrent le marquis de Rudini à modifier son attitude, le Ministre des Affaires étrangères quitta dignement sa place, emportant tous les regrets.

La politique extérieure de l'Italie a reçu du marquis Visconti-Venosta, deux années durant, une impulsion excellente. Ses avis furent très goûtés et, maintes fois, ses conseils ont été reconnus très sages et acceptés d'emblée.

On regrettera, on regrette déjà son absence.

Mais pour bien se rendre compte de l'importance de son action pacificatrice, pour bien comprendre la haute considération qui allait à lui de toutes les Chancelleries européennes, il ne sera pas inutile de bien connaître l'homme et l'homme d'état.

Jetons d'abord un coup d'œil sur la carrière parcourue par ce diplomate né au jour de la résurrection de la Patrie, grandi dans une révolution unique au monde, au milieu de difficultés inouïes et sans cesse renaissantes, mais ayant gardé, en toutes circonstances, un sens parfait de la mesure et une haute idée de la mission qu'il avait à remplir.

Au surplus ce sont choses qui en valent la peine, et l'homme est un glorieux.

I

Il y a à Milan, au centre même de la ville, une rue silencieuse et très propre — *Via Bigli* — qui a acquis une sorte de célébrité, dûe à quelques personnages historiques y ayant habité, Adelaïde Cairoli entr'autres, cette mère de tant de héros. Dans une des maisons de cette rue siégea, dit-on, le comité insurrectionnel milanais pendant les cinq glorieuses journées de bataille de 1848. Radetzky, obligé de battre en retraite, quitta la ville et abandonna même la citadelle, qu'il avait pourtant formidablement armée.

Mais ce qui a rendu surtout cette rue populaire c'est que là, vers l'année 1850, alla habiter une jeune et charmante femme, la comtesse *Clara Maffei* dont le salon appartient à l'histoire.

Un beau livre, récemment paru, en a consacré l'existence. (1)

Clara Maffei était la femme du poète *Andrea Maffei* ; femme d'esprit et de cœur, douée d'un patriotisme ardent et d'un tact exquis, très accueillante.

Son salon, tour à tour, et souvent tout à la fois politique et littéraire, a vu passer bien des gloires européennes. Balzac à écrit des pages charmantes sur ce salon. Liszt, Thalberg se sont assis devant le piano toujours ouvert de la maîtresse de la maison. Mazzini a montré là son front soucieux et pâle de penseur ; Verdi ne manquait jamais d'accourir *Via Bigli* dès qu'il arrivait à Milan, Alessandro Manzoni était parmi les plus fidèles et les plus assidus. Tout ce qui avait un nom dans les lettres et dans les arts, ceux-là qu'une haute pensée patriotique unissait, trouvaient un accueil favorable, une main ouverte, un bon sourire, *Via Bigli.*

Nous avons eu l'honneur, enfant, de pénétrer dans ce sanctuaire du patriotisme intelligent, mais il était alors tout transformé par la rayonnante figure de la maîtresse de la maison, autant que par les étincelants uniformes français. C'était en 1859. Le comte de Vogué, le capitaine de Novion, le capitaine Théodore Iung, le lieutenant de la Garde impériale Rayat, Emile Saigey, de la Revue des Deux Mondes, Fly de Sainte Marie, le colonel Combes, le Maréchal Niel, etc. Voilà quelques noms restés dans notre mémoire, mais bien d'autres ont passé là dont nous ne pouvons parler. Il y faudrait un chapitre tout au moins. — Napoléon III, ne pouvant s'y rendre, envoya son portrait signé à la comtesse.

Mais ce salon avait précédemment vu bien des heures sombres, et bien des douleurs s'étaient calmées là, bien des espérances y étaient nées.

La comtesse avait l'hospitalité large ; elle admettait toutes les opinions, laissant le champ libre à tous les avis, tout en sachant d'un mot arrêter toute intempérance.

Mais cet éclectisme n'était qu'apparent.

En effet, si l'on se reporte à l'état de surexcitation des esprits en Italie, à cette époque de réaction violente et de répression féroce,

(1) Raffaello Barbiera — *Il salotto della contessa Maffei* Milano — Fratelli Treves, editori.

il est facile de comprendre quel devait être le fond des idées et des sentiments d'un salon intellectuel au possible.

Le patriotisme était le grand sentiment qui emplissait tous les cœurs dans la noblesse, dans la bourgeoisie et dans le peuple ; et la maison Maffei ouverte aux amis tous les jours, et pendant toute la journée, servait de quartier général. L'on y allait aux nouvelles ; on y discutait les évènements et l'on y prenait même des résolutions extrêmes.

L'année 1853, avec ses évènements tragiques, bouleversa surtout ce salon d'apparence si paisible.

Déjà Napoléon III, vivement sollicité, et auquel l'agitation de Milan n'avait pas échappé, avait promis au comte Arese, son ami intime, qu'il n'abandonnerait pas l'Italie, et le comte Arese rapportait aussitôt à Cavour la bonne nouvelle. Vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées et le salon de la comtesse Maffei en était informé. L'espérance aussitôt ranimait tous les cœurs.

Mais ce fut là aussi le point de départ d'un trouble très grave parmi les patriotes. Les plus ardents ne voulaient pas attendre, ils demandaient la bataille, et s'exaspéraient du moindre retard.

C'est que Mazzini avait ourdi sa trame et un mouvement insurrectionel, préparé de longue main, devait éclater à Milan, d'un moment à l'autre. Cavour prêchait le calme, Mazzini l'emportement.

Que faire?...

L'angoisse était dans bien des cœurs.

Une séance très importante eut lieu chez la comtesse pour décider une bonne fois s'il fallait suivre Mazzini ou écouter les avis du comte de Cavour.

Parmi les jeunes hommes — on ne pouvait pas dire « les jeunes gens, » car la maturité de leur esprit en avait fait vraiment des hommes, — qui s'étaient jetés résolument, à corps perdu, dans les conspirations, deux surtout émergeaient, auxquels le talent donnait une autorité incontestable : *Giulini della Porta* et *Emilio Visconti-Venosta*. Esprits élevés, cœurs vigoureux, doués d'une ardeur sans pareille, ils avaient toutefois su comprendre que Mazzini se nourrissait trop souvent de généreuses illusions et que ses efforts ne pouvaient aboutir. Les victimes, les martyrs de sa politique se comptaient déjà par centaines.

De son côté, le comte de Cavour les suppliait de se modérer, leur demandait de s'unir à lui, leur promettant d'engager bientôt

une partie bien autrement sérieuse. Visconti-Venosta, par son caractère, par le sérieux de son esprit, par son éducation et ses goûts, devait être et fut vite gagné par le grand homme d'Etat italien, et il se voua à lui corps et âme dès qu'il en eût apprécié le sérieux et la valeur.

Aussi, dans cette mémorable réunion du salon Maffei, d'où devait partir le signal d'un nouveau mouvement, d'une insurrection milanaise, s'efforça-t-il d'empêcher cette nouvelle folie qui n'avait aucune chance d'aboutir. Quoiqu'il fut très jeune, (il avait dépassé à peine sa vingtième année), son influence était déjà considérable, et son avis l'emporta. On décida que l'insurrection serait empêchée à tout prix.

Mais il n'était pas aisé de convaincre tous les jeunes conspirateurs que Mazzini envoyait à Milan et qui ne connaissaient même pas le terrain sur lequel ils devaient manœuvrer. Il y avait au milieu d'eux de véritables exaltés, indisciplinables.

Un certain Brizzi était parmi les plus furieux, et son imagination méditait des choses épouvantables, dignes des Borgia. Entr'autres projets, il avait formé celui d'empoisonner toutes les autorités civiles et militaires de Milan dans un souper de carnaval qui devait avoir lieu au Palais *Marino*. A cet effet il s'était accordé avec un cuisinier qui semblait disposé à accueillir son projet. Heureusement, Brizzi s'en ouvrit à Piolti de Bianchi, un conspirateur comme lui, mais beaucoup plus raisonnable, qui repoussa avec indignation cette infamie. Bien mieux, il lui démontra l'horreur qu'une action pareille aurait jeté dans tous les cœurs et Brizzi renonça du coup à cette monstrueuse idée. (1)

Mais les émissaires de Mazzini ne renoncèrent pas à leurs projets de soulèvement et décidèrent de courir aux armes. Dans ce but, ils commencèrent des distributions de poignards aux ouvriers et ils complotèrent d'attaquer la garnison de Milan.

C'était tenter encore le coup si bien réussi en 1848. Mais les temps étaient bien changés, la police était autrement sur ses gardes, et la population n'était nullement disposée à suivre.

Les amis du salon Maffei savaient tout cela parfaitement, tandis que Mazzini se berçait d'illusions funestes. Aussi, après avoir essayé de s'opposer à l'acte de folie qu'on voyait préparer, Visconti-Venosta, à bout de forces, résolut de voir Mazzini lui-même, et de

(1). Fuor Usciti Mazziniani à Milano. R. Barbiera. Pag. 178.

s'ouvrir à lui. Mazzini aimait et estimait fort le jeune Milanais, celui-ci espéra lui faire entendre raison.

Mazzini était en Suisse, à Lugano, où il était allé en quittant Londres, pour suivre de plus près le mouvement insurrectionnel sur lequel il comptait, mal informé ou aveuglé par la passion. Visconti-Venosta accompagné par *Enrico Besana*, un ami dévoué, part en secret pour Lugano, la nuit.

Ce qu'il lui faut, c'est un contre-ordre immédiat et il espère l'arracher à Mazzini. Mais il faut se hâter, il n'y a pas un moment à perdre.

Malheureusement, pour échapper à la surveillance de la police, les deux voyageurs doivent prendre des routes de montagne presque impraticables. Et là, tout à coup, la tourmente les surprend et les arrête. Un épouvantable ouragan de neige les aveugle et leur barre le chemin. Bientôt ils ne peuvent plus faire un pas en avant. Les heures passées sur cette montagne sont épouvantables. Aux souffrances physiques de tout genre vient s'ajouter une angoisse affreuse, car, bientôt, ils comprennent que tout est perdu, que jamais ils n'arriveront à temps. Il faut donc que le sort s'accomplisse.

En effet, après avoir essayé de résister le plus longtemps possible, force leur est de rebrousser chemin, car leur vie est en danger. Découragé et exténué, le jeune Visconti-Venosta rentre à Milan, sans avoir pu accomplir la mission qu'il s'était imposée.

Hélas! à quelques heures de distance, le 6 février 1853, la folle équipée va plonger Milan dans l'épouvante, dans le deuil, dans le sang. Cinquante fous héroïques essayent une levée de boucliers dont les Autrichiens ont vite raison, et les prisons se remplissent. Les fusillades, les pendaisons recommencent, tout le monde tremble pour sa vie, les meilleurs citoyens sont traqués comme des bêtes fauves, chacun cherche son salut dans la fuite. La terreur est à Milan.

Visconti-Venosta, avec une témérité qui fait trembler ses amis, cherche à sauver les plus compromis en aidant leur fuite, et il sauve un des conspirateurs les plus ardents, son ami intime *Carlo de Cristoforis* qui devait mourir depuis en combattant, et d'autre, encore.

Par miracle, lui n'est pas inquiété.

Mais le coup a été cruel, la leçon a été trop forte. Toutes ces nobles existences sacrifiées inutilement, toute cette misère, ce sangs

cette terreur raffermissent le jeune et ardent patriote dans sa conviction qu'il faut se ranger autour du comte de Cavour et clore l'ère des coups de main.

Il espère même faire passer la conviction dans l'âme de Mazzini, mais là il échoue complètement.

De 1855 à 1869 ses rapports avec Cavour sont continuels. Et, suivant les instructions qu'il reçoit, son activité s'accroit de jour en jour. Tout ce qui se fait à Milan pour étendre la propagande en faveur du Piémont, part de son initiative ou peu s'en faut. Chacun trouve en lui et en son frère Giovanni, aide, conseil, secours de tout genre. Les chefs du libéralisme milanais le comptent parmi leurs auxiliaires les plus précieux, et ne font rien sans lui, car il sait, comme pas un, à l'ardeur unir la prudence.

Mais un nouveau danger, tout à fait imprévu, celui-là, jette en émoi tous les conspirateurs. Cavour, le premier, s'en émeut, le signale et adjure ses amis de Milan d'avoir à prendre garde.

En effet, l'Autriche change ses batteries; elle veut essayer d'un nouveau système pour venir à bout de Milan. Un beau jour, toute persécution s'arrête ; les prisons ouvrent leurs portes ; les condamnés, frappés jadis si durement, comme *Lazzatti* qu'un touchant roman d'amour a seul, par miracle, arraché à l'échafaud, rentrent dans leurs maisons et en possession de leurs biens confisqués.

Puis, un beau jour, l'archiduc Maximilien vient gouverner la Lombardie, la main ouverte, pleine de promesses.

Doué des meilleures intentions, il espère tout obtenir par la douceur et il donne même à entendre que l'autonomie pourrait bien être accordée. C'est la Lombardie rendue à elle-même.

Ce programme était habile et pouvait réussir; tant de gens étaient fatigués de souffrir. On allait donc respirer !...

Et si le programme était habile, l'archiduc, qui l'avait fait accepter à Vienne, était bien l'homme charmant qu'il fallait pour en assurer la réussite. Jamais peut-être l'idée italienne n'avait couru plus grand danger. Si Milan s'endormait, s'il écoutait la sirène, l'Unité sombrait !

Le comte de Cavour l'avait compris sans peine, et son jeune ami de Milan reçut ses instructions qui étaient du reste bien d'accord avec les sentiments de tous les patriotes lombards.

Dès lors commença cette lutte épique entre l'archiduc exagérant ses avances, sa bonne grâce, et les Milanais repoussant tout ce qui venait de lui. Les fêtes merveilleuses du Palais-Royal étaient

désolantes, toute dame milanaise s'excusant, de façon ou d'autre, de ne pouvoir intervenir. Les brillants officiers autrichiens recevaient partout un accueil poli, mais froid. Le peuple trouvait moyen de se prononcer tous les jours bien plus clairement encore dans la rue, dans les théâtres, au café, partout enfin. Tout ce que l'archiduc, armé de patience, de longanimité, s'efforçait d'inventer en faveur de Milan, tombait devant une froideur glaciale.

Ce que le salon de la comtesse Maffei eut à subir d'assauts aimables dans ce temps-là, Monsieur *Raffaello Barbiera*, son historien, l'a dit excellemment.

Quand à Visconti-Venosta, quoi qu'il en dût coûter à ses habitudes de grand seigneur, à sa politesse exquise, il avait trop bien compris le danger que l'Unité italienne courait alors, pour ne pas donner tout son appui à une résistance passive, désespérée. Bientôt même ce fut de l'hostilité ouverte : les démonstrations commencèrent, d'une hardiesse incroyable.

Et lorsque le premier jour de l'année 1859, la parole de l'empereur à M. de Beust éclata comme un coup de clairon, le mot d'ordre de Milan fut aussitôt l'émigration en Piémont pour s'enroler dans l'armée piémontaise. Le spectacle était des plus émouvants. Tous ceux qui pouvaient porter les armes voulaient partir, partir tout de suite. Des jeunes gens, des hommes mûrs, des vieillards, des enfants, aussitôt qu'on leur en avait fourni les moyens, passaient la frontière malgré la surveillance de l'autorité policière et militaire. Des épisodes terribles et émouvants se produisirent.

Depuis, un auteur dramatique italien, un véritable maître, très peu connu en France malheureusement (1), mais qui mériterait bien de l'être, a porté à la scène ce moment unique de la vie italienne. Il l'a fait avec grand bonheur, et la pièce du regretté maître, *Paolo Ferrari*, se joue encore avec succès sous ce titre ironique : « *Nessuno va al Campo* » — Personne au camp.

Le gouvernement autrichien, naturellement, s'était alarmé de tous ces agissements. Maximilien avait déjà quitté Milan, et

(1) Les acteurs et les actrices, que Paris accueille si favorablement, comprendront-ils un jour ou l'autre qu'ils auraient tout à gagner en jouant les excellentes pièces de Ferrari et de quelques autres auteurs italiens, au lieu de traîner toujours et partout les mêmes vieilleries dont on a les oreilles rabattues ? M. Novelli s'y est essayé avec des pièces de Giacometti, de Praga et de Giannino Traversi. Honneur à lui. H. M.

Giulay recommençait les violences de Radetzky et de Benedeck. La mort et les funérailles d'un patriote célèbre, *Emilio Dandolo*, un héros de l'insurrection milanaise, donnèrent lieu à une immense démonstration libérale qui mit le feu aux poudres. Ce n'était que le dernier bouquet d'un feu d'artifice que les patriotes comme *Visconti-Venosta* et ses amis tiraient depuis longtemps pour tenir en éveil dans l'âme du peuple l'idée de patrie.

Cette fois ce fut un coup de foudre. Toute la population prit part aux funérailles, au cri de « vive l'Italie », cri qui ne cessa de retentir au passage du cortège et au cimetière, malgré la présence des baïonnettes autrichiennes.

Mais la nuit même tous les promoteurs de cette démonstration formidable étaient recherchés par la police et emprisonnés. Le gouvernement avait décidé de leur intenter un procès. Prévenus à temps, Emilio Visconti-Venosta et son frère purent s'enfuir en Suisse, et prendre aussitôt la route de Turin. Quelques-uns des chefs arrêtés, restèrent en prison jusqu'au lendemain de Magenta. Emilio Visconti-Venosta en avait fini avec sa mission de conspirateur. Dés ce moment, c'est au grand jour que le jeune et ardent lombard va donner toute sa mesure.

L'homme politique, le diplomate sont nés.

II

Oh! les belles pages qu'on pourrait lire, les beaux chapitres d'histoire qui viendraient s'ajouter à tout ce que l'on sait déjà, si le marquis Visconti-Venosta voulait se souvenir et écrire l'histoire de sa vie.

Pendant seize ans, il s'est trouvé mêlé à tous les grands évènements de son temps. Chargé des missions les plus délicates, il va, vient, sans jamais s'arrêter, et il se tire à son honneur des situations les plus difficiles.

Il a, dès les premiers jours, toute la confiance de Victor Emmanuel, de Cavour, de Garibaldi et il la gardera.

Lorsque Garibaldi passe le Tessin, Visconti-Venosta est à ses côtés en qualité de commissaire royal chargé de prendre l'administration des pays qu'on va délivrer.

La mission est épineuse, le caractère de Garibaldi étant donné. Ce ne fut pas une petite affaire. Toutefois il s'en tira à merveille,

et malgré les évènements inattendus, il ne resta aucun nuage entre Garibaldi et le gouvernement, grâce surtout à son savoir faire, à son tact exquis.

Bientôt après, il est attaché à la personne du dictateur de *l'Emilié « Luigi Carlo Farini »* qui le place aux Affaires Etrangères.

Si l'on pense aux difficultés sans nombre que les pays soulevés présentaient à ce moment là, aux plébiscites que Farini, Ricasoli préparaient quoique la paix de Villafranca n'en eut soufflé mot ; si l'on songe à l'opposition de quelques puissances, aux défiances que ce grand mouvement italien provoquait, aux jalousies qui s'éveillaient, aux alarmes des vieilles dynasties, à la résistance des évincés et à la poussée énorme de l'opinion libérale, il sera facile de se rendre compte de l'importance de la mission confiée à Visconti-Venosta encore si jeune.

Malgré sa jeunesse, pourtant, il fit preuve d'une sagesse et d'une finesse qui étonnèrent le comte de Cavour et excitèrent son admiration.

Il ne tarda pas à lui en donner une preuve manifeste en l'envoyant à Paris et à Londres, en mission secrète auprès de Napoléon et de Gladstone, pour traiter et faire agréer la grosse question si controversée des annexions. Cette question, Visconti l'avait étudiée à fond avec Farini et il en était maître ; aussi put-il obtenir assez rapidement l'adhésion qu'il demandait, et rentra à Turin bien plus vite qu'on était en droit de s'y attendre.

Le comte de Cavour, émerveillé, le nomma d'emblée secrétaire général au ministère des affaires étrangères.

La mort du grand ministre, survenue peu après, n'arrêta pas l'essor du jeune diplomate, et le comte Pasolini, ministre des affaires étrangères dans le ministère Ricasoli, n'eut garde de se priver de ses services. Bien mieux, lorsque Pasolini donna sa démission, Visconti-Venosta, désigné, dut prendre sa place.

A trente ans Visconti était ministre.

On s'étonna ; mais bientôt, en le voyant à l'œuvre, on ne tarda pas à lui rendre pleine justice, sa réputation grandit de jour en jour et, pendant dix ans, Ricasoli, Sella, Minghetti, Lauza étant ministres, il garda toujours son portefeuille.

Une seule fois, il dut le quitter : on avait besoin de l'envoyer en mission, et Lamarmora, président du conseil, le nomma ambassadeur à Constantinople.

Mais, cette nomination n'était qu'un prétexte.

En réalité Visconti-Venosta devait aller à Paris, voir l'Empereur et dissiper ses doutes au sujet des pourparlers qui s'échangeaient déjà entre le cabinet de Florence et le comte de Bismarck.

L'Empereur ne voyait pas d'un œil favorable l'Italie s'appuyer à la Prusse ; et la guerre contre l'Autriche, à laquelle ces pourparlers finirent par aboutir, ne lui disait rien de bon.

Visconti-Venosta calma ses alarmes et resta quelque temps à Paris pour le rendre favorable aux projets en question.

Cependant il finit par rejoindre son poste.

Mais il y arrivait à peine que la bataille de Custoza, de triste mémoire, venait bouleverser toutes choses et plonger l'Italie dans l'angoisse la plus cruelle.

Sur ces entrefaites, un différend très sérieux s'était élevé entre le baron Ricasoli et le comte de Bismarck. Le baron Ricasoli, du coup, ne voulait plus garder l'intérim des Affaires Etrangères que Lamarmora lui avait confié.

Visconti-Venosta fut appelé à le remplacer.

Il accepta, quoique la responsabilité fut des plus lourdes.

Qu'on en juge.

Il s'agissait pour l'Italie de conclure la paix avec l'Autriche au lendemain de deux défaites, et de faire face, en même temps, au comte de Bismarck, furieux contre Lamarmora, ou faisant semblant de l'être pour pouvoir abandonner l'Italie à son destin. En outre, l'opinion publique, à ce moment même, voulait qu'on exigeât Trente et Trieste, tandis que, de son côté, l'Autriche se refusait même à livrer Vérone, ou du moins exigeait pour le faire un joli chiffre de millions. Enfin il fallait s'accorder avec la France pour la rétrocession de la Vénétie.

Quelle tâche !

Visconti-Venosta vint à bout de toutes ces complications. Il renoua de bons rapports avec Bismarck, fut vite d'accord avec la France, et il signa la paix avec l'Autriche, faisant contre mauvaise fortune bon cœur.

On allait donc pouvoir respirer enfin !

Hélas ! non. Il en avait à peine fini avec toutes ces difficultés, qu'une question bien autrement grave, bien plus épineuse, se levait à l'horizon, question qui allait prendre tout de suite un aspect menaçant.

En effet, l'Italie, violemment agitée, réclamait sa capitale, Rome.

Rien n'était fait sans cela, disait-on, l'unité n'était qu'un mot tant que Rome ne serait pas rendue à sa fonction naturelle de capitale.

On a écrit déjà bien des volumes sur ce grave mouvement historique ; on en écrira encore bien d'autres ; mais bien fin, bien merveilleusement doué sera l'historien qui pourra suivre pas à pas la vérité, ou la serrer de près, dans ce formidable conflit d'intérêt politiques et religieux. Bien heureux ou bien malin celui qui pourra raconter tous les trésors de tact, de souplesse, tous les traits de finesse et de hardiesse déployés par quelques hommes exceptionnels dans ces moments terribles, afin d'éviter les plus effroyables malheurs.

Visconti-Venosta pourrait seul peut-être, disions-nous tout à l'heure puisant dans ses souvenirs, nous donner un tableau fidèle des évènements de ce temps.

Quelques-uns de ses amis intimes, quelques collaborateurs ont levé bien des voiles, et l'on sait aujourd'hui quelle part considérable il prit aux évènements de cette mémorable époque.

Si nous ne nous trompons pas, Visconti-Venosta est le dernier survivant des hommes politiques qui gouvernèrent l'Italie de 1860 à 1876, et qu'on a désignés sous le nom de *modérés.*

Mais chez lui la modération n'a jamais voulu dire pusillanimité ni même faiblesse. C'était tout au contraire de la prudence, de la sagesse ; c'était la juste mesure partout et en toutes choses ; un très grand sérieux dans l'esprit, et un sentiment très élevé, très digne des responsabilités. On put le voir dans sa façon de penser, dans sa manière de voir toutes les fois qu'il eut affaire au parti clérical, toutes les fois qu'il eut à représenter l'Etat debout contre l'Eglise.

Au mois de septembre 1870, interpellé par la Chambre, pressé de toutes parts par le roi aussi bien que par le Cabinet Lanza-Sella, que l'opinion publique poussait aux résolutions extrêmes, il résista longuement à l'invasion des Etats Pontificaux. L'acte lui semblait d'une gravité extrême et par délicatesse il voulait y être autorisé par la France. Ses négociations avec Jules Favre sont du domaine de l'histoire. Il lutta, il résista aux sollicitations de ses meilleurs amis, de ses collégues. Sa générosité naturelle la noblesse de son caractère répugnaient à passer outre au moment même où la France pliait sous la main d'un vainqueur.

Mais la dépêche de Jules Favre, qui dégageait absolument l'Italie, changea vite sa disposition d'esprit, tout au moins sous certains

rapports, car il ne cessa d'envisager l'entrée à Rome de l'armée italienne comme une grosse affaire qu'il ne fallait pas traiter à la légère. Aller à Rome, c'était chose facile ; mais il fallait y aller de façon à y rester du consentement de toute l'Europe. Il voulait enfin que la question fut moralement entendue et difinitivement entendue par tous les Gouvernements, et que *la question.... ne fut plus une question.*

Ses adversaires politiques — et Dieu sait si une si brillante et rapide carrière devait en avoir augmenté le nombre jour par jour — se plaisaient à accuser son patriotisme de tiédeur, et on ne se fit pas faute de le signaler comme un réactionnaire et presque comme un clérical. L'accusation était absurde, mais elle n'en allait pas moins son train. Elle a encore montré le bout de l'oreille de nos jours. (1) Pour tout ceux qui ont eu l'honneur et le bonheur d'approcher cet homme politique de premier ordre, il appert que son vieux libéralisme ne s'est jamais démenti. Hésiter longuement, rechercher et obtenir l'approbation et l'appui moral de l'Europe dans une question qui, par quelques côtés, était européenne, c'était faire preuve de sagesse et de finesse.

Mais le jour où il donna enfin son adhésion à la marche sur Rome, il la donna pleine et entière, sans restriction. Bien au contraire, le jour où il fut convaincu que la chose était nécessaire, il n'eut pas un moment de faiblesse et il le fit bien voir.

Un de ses grands amis de jeunesse, qui le voyait de près à cette époque, parle de lui en des termes qui ne peuvent laisser aucun doute à cet égard.

« A cette époque, dit-il, — (1870) — je voyais souvent Visconti
« Venosta au palais « *Della Signoria* » à Florence. Son cabinet
« était constamment assiégé par des ambassadeurs, des ministres
« de puissances étrangères qui le suppliaient d'arrêter la marche
« du général Cadorna sur Rome. On lui prédisait une fière résis-
« tance de la part de l'armée Pontificale, on lui montrait la Ville
« Sainte ensanglantée, couverte de barricades qu'il faudrait en-
« lever l'une après l'autre, on lui parlait des monceaux de cada-
« vres sur lesquels il faudrait passer, et tout cela sous les yeux
« du Souverain Pontife. On tâchait de lui faire croire que l'Europe
« ne pouvait rester indifférente, impassible devant un semblable
« spectacle.

(1) Léone Fortis: Visconti-Venosta Ricordi di Vita Politica. *Rassegna Nazionale.*

« Le Ministre ne pouvait ne pas se sentir ému et préoccupé de « ces prévisions pessimistes. Il n'était pas homme à se jeter dans « les aventures les yeux fermés, à se précipiter dans la mêlée « sans discernement. Les hommes sérieux, les hommes d'Etat « surtout qui comprennent l'importance de leurs actes et qui sont « prêts à en prendre la responsabilité, n'agissent pas ainsi. « Visconti-Venosta ne pouvait donc pas accepter la situation d'un « cœur léger, mais, bien convaincu qu'il fallait aller de l'avant, il « sut dominer son émotion et regarder le danger en face ; il était « prêt à tout, il était résolu à ne pas reculer d'une semelle.

« Les prévisions des diplomates, heureusement, ne se vérifiè- « rent en aucune façon, mais ses dispositions étaient bien prises. « Il avait dans sa pensée la vision nette de la mission que l'Italie « avait à accomplir et de la voie qu'elle lui traçait. Cette voie, il « la suivit sans jamais s'arrêter, sans dévier d'une ligne.

« On peut dire de lui qu'il entra à Rome préoccupé, peut-être, « mais sans hésitation et sans crainte. »

Ajoutons que bon nombre de diplomates s'étaient bien autrement effrayés lorsque Visconti-Venosta, auquel on voulait alors forcer la main, avait offert à Lanza sa démission, que celui-ci refusa absolument d'accepter.

Ces diplomates l'avaient alors supplié de garder le portefeuille, car sa présence au ministère était, disaient-ils, un gage de sagesse et même de sécurité donné au Saint-Siège et au monde catholique fort ému et effrayé des difficultés et des dangers qui pouvaient surgir d'un moment à l'autre.

La contradiction est flagrante et peut sembler étrange, mais elle donne certainement toute la mesure de la confiance absolue que Visconti-Venosta avait su inspirer aux chancelleries étrangères et aux hommes éminents du monde entier.

Pourtant, l'on savait à l'avance qu'une fois sa résolution prise, rien ne pourrait l'arrêter. En effet, non seulement il donna tout son appui à la marche en avant et à l'occupation de Rome par les troupes italiennes, mais il exigea la proclamation solennelle de Rome, capitale de l'Italie.

Ce n'est pas à dire que tout le monde dans son entourage, parmi ses amis intimes, partageât son avis. Plus d'un trouvait qu'on allait trop loin. Il nous souvient que le comte Guglielmo de Cambray-Digny, homme politique de grand sens, ancien ministre fort considéré en haut lieu, ayant été requis de donner son avis sur la

situation et sur la marche à suivre, opina à peu près de la façon suivante:

« Oui, occupez Rome, mais que l'armée reste campée à ses portes pour en défendre l'entrée à qui que ce soit, même à Garibaldi s'il se présentait à la tête de ses volontaires. Pendant ce temps là, traitez, négociez pour l'annexion du territoire des Etats Pontificaux à l'Italie et pour régler, d'accord avec le Pape, la question de la ville de Rome. »

C'était parler sagement, mais sans tenir compte de la poussée énorme de l'opinion publique et du danger des demi-mesures.

Visconti-Venosta écouta très attentivement l'opinion du comte de Cambray-Digny, son ami intime à ce moment là, depuis son adversaire irréconciliable, et lui répondit:

« Non! De deux choses l'une, ou ne pas aller à Rome, ou, du moment que la résolution a été prise, aller jusqu'au bout et en faire la capitale de l'Italie envers et contre tous. »

Ce trait de caractère, authentique, peint à merveille Visconti Venosta, la sagesse et la fermeté mêmes.

N'oublions pas enfin que c'est à lui qu'on doit la fameuse loi dite *des Garanties*, loi qu'il a formulée en se servant des indications et de quelques notes du comte de Cavour. Le gouvernement italien a, depuis, pour son compte, toujours strictement observé cette loi qui restera comme fondement des rapports entre l'Italie et le Saint Siège.

Il serait peut-être intéressant de connaître ce que pense aujourd'hui, sur ces matières, l'homme d'état assagi par l'âge et par l'expérience « qui apporte la cendre et n'éteint pas le feu ».

Vingt-huit ans sont passés depuis. Toutefois, nous croyons, pour notre part, que son esprit ferme et serein n'a pas changé et que ses idées sont restées les mêmes.

Il sait que le Saint Siège est et doit être hostile à l'Italie, et il ne s'en émeut guère. Il sait que si cette hostilité cessait tout à coup, il en résulterait un état de choses peut-être fort embarrassant, peut-être même un danger véritable pour le jeune royaume dans ses rapports internationaux.

En effet, imaginez le Saint Siège en conflit avec un état catholique ou schismatique qui ne saurait comment s'en prendre à lui. Aussitôt, vraisemblablement, c'est à l'Italie, couvrant le Saint Siège, qu'il s'adresserait et qu'il demanderait raison.

Qu'on veuille bien se souvenir ; il y a dans le passé quelque

chose qui justifie notre hypothèse. En effet, lors du conflit entre le Vatican et l'Allemagne, le prince de Bismarck poussa très loin la lutte. L'Italie virtuellement couvrit le Saint Siège, et le Souverain Pontife put combattre à son aise à l'ombre du pavillon détesté. Le prince de Bismarck sachant combien l'Italie avait à souffrir des colères de la Curie romaine, ne songea pas un instant à demander au Cabinet de Rome son intervention, son appui, ni à le considérer comme responsable.

En aurait-il été de même si des rapports intimes et des liens amicaux avaient existé entre le Quirinal et le Vatican, et si l'Italie avait eu mission de soutenir les raisons du Pontife ? Il est permis d'en douter. Aussi Visconti-Venosta considère-t-il l'hostilité du Vatican comme un malheur très supportable.

Singulier clérical, on en conviendra.

Mais cette qualification de clérical ne doit pas être prise à la lettre. En politique, toute exagération est admise.

Du reste quelques-unes de ses idées ne peuvent vraiment pas être comprises par tout le monde. Peut-être aussi sont-elles trop absolues et trop rigides à une époque où les compromis sont une nécessité, dit-on.

En effet, si Visconti-Venosta n'est pas un clérical et s'il n'aime pas les cléricaux, il ne peut pas non plus souffrir ceux qu'en Italie on désigne d'un mot pittoresque : *I Mangiapreti*. Si l'intransigeance cléricale rend impossible l'application de la formule de Cavour, *l'Église libre dans l'État libre*, eh bien, Visconti trouve tout naturel que le conflit entre les deux autorités éclate et existe en permanence.

Mais alors il aimerait la guerre franche, la grande guerre faite résolument à fond, par le gouvernement. Ce qu'il ne peut souffrir, c'est la guerre à coups d'épingles, ce sont les petites persécutions, les retards à concéder les *exequatur*, les violences dans les mots qui s'adressent toujours aux mauvaises passions et à l'ignorance des masses.

Visconti-Venosta voit les choses de haut, de très haut, de trop haut peut-être, et il place son idéal dans un mode de gouvernement qui est bien la chose du monde la plus difficile à réaliser.

Peut-être aussi est-ce là trop demander aux hommes et aux passions de notre temps.

Pas de haine, dit-il, pas de gros mots, pas de persécutions contre qui que ce soit. Le clergé surveillé, soumis à la loi commune,

doit être appelé sans hésitation à rendre compte de ses écarts. L'état, armé de ses lois, doit être inexorable ; mais, mieux encore, il doit choisir ses armes pour combattre, les meilleures, dans l'exemple venant de haut, dans le respect de ce qui est respectable, dans le fonctionnement régulier des institutions, et, pardessus tout, dans « l'Ecole ».

Il voudrait surtout le combat, un combat incessant mais loyal entre les libéraux et les cléricaux, sans intervention du gouvernement qui doit être au-dessus, impassible. Que la liberté fasse sa propagande comme le préjugé fait la sienne, et tant pis pour ceux qui, mal organisés ou apathiques, succombent.

La liberté pour tous enfin. La loyauté, toujours, en toutes choses.

Enfin, il voudrait voir mettre en œuvre le programme que tous les hommes politiques ont sur les lèvres, et qu'aucun parti n'a su appliquer. Programme magnifique dont les passions humaines empêchent ou retardent l'application.

Mais le marquis Visconti Venosta ne se berce pas d'illusions, et les deux années qu'il vient de passer au Ministère le prouvent surabondamment. En effet, il s'est enfermé dans l'accomplissement strict de son devoir comme Ministre des Affaires Etrangères, sans prendre part aux luttes des partis politiques.

Même dans les Conseils des Ministres il a rarement pris la parole, si ce n'est dans les affaires de son ressort. Toutefois, très estimé par ses collègues, tous ont tenu à demander son avis, dans toute affaire importante, avant que la discussion ne fut close.

Interpellé, Visconti-Venosta a alors donné son opinion en quelques mots, avec sa clarté habituelle, apportant au débat la note juste et mesurée.

Et, souvent le Conseil des Ministres s'est rangé à son avis.

III

Les deux années que cet illustre homme d'Etat vient de passer au Ministère ont été fécondes et nous n'avons pas à le démontrer. Signalons seulement qu'il a surtout contribué à mettre l'Italie dans une position sympathique et presque privilégiée dans le Concert des grandes puissances.

Aussitôt qu'il eût repris la direction des affaires il renoua la chaîne des anciennes traditions.

L'Italie reprit aussitôt sa mission conciliatrice, la mission de paix entre les nations.

Et le marquis Venosta est bien l'homme tout porté pour cette tâche. Nous verrons tout à l'heure que ses goûts personnels autant que ses idées politiques, le désignent à ce rôle qui a bien sa grandeur.

Quelques mots d'abord sur l'homme.

Quoique son esprit soit ouvert aux idées libérales et que la démocratie n'ait pas en lui un adversaire, Visconti-Venosta est très aristocratique de sa personne. Il l'est dans le fond et dans la forme. On l'accuse même d'affecter cette manière d'être, mais ceux qui le disent connaissent peu ou ne comprennent pas l'homme, et sa distinction naturelle, sans doute, les induit en erreur.

Visconti a des manières de grand seigneur ; il est d'une politesse exquise qui se marie très bien à une certaine fierté. Il parle peu, mais toujours au moment opportun, ce qui est le vrai moyen de se faire bien venir et d'être écouté. Ce qu'il ne peut souffrir c'est la vulgarité. Toute bassesse l'offense et l'irrite dans les rapports internationaux aussi bien que dans la vie sociale. Très fin, Visconti a vite fait de percer à jour les petites tromperies, l'hostilité déguisée, l'hypocrisie sournoise de certains petits diplomates et il n'a garde de cacher le dédain profond qu'il en éprouve. La loyauté au contraire est le vrai moyen de le toucher et de lui plaire, car il est l'homme loyal par excellence.

Le diplomate n'est pas moins intéressant que l'homme, et il serait tout à fait curieux de connaître ses idées de derrière la tête au sujet de la France et de l'Allemagne.

Nous avons à ce sujet, (quoique ce ne soit pas chose aisée) un grand désir de dire notre avis bien franchement. Quelques notes que nous possédons, quelques indices nous aideront, pris dans le passé et que le présent même nous apporte.

Tout d'abord il est bon de comprendre que les préférences, les sympathies et les antipathies d'un homme comme le Marquis Visconti-Venosta prennent leur source dans la trempe de son caractère. Un vrai caractère, celui-là ! En général, il n'aime ni la force ni la violence, il déteste la brutalité. Cela tient, dit-il quelquefois en riant, « à ce que je n'ai jamais été de ma vie un homme bien vigoureux ». Aussi admire-t-il, c'est possible, le Comte de Bismarck; mais il est tout au moins douteux que sa sympathie lui soit acquise. Quant à sa confiance en lui elle avait été ébranlée lors des évènements de 1866.

Il y a là une page secrète dont on aura un jour la clef si toutefois Ricasoli, Lamarmora et Celestino Bianchi ne l'ont pas emportée dans la tombe. C'est la page qui a rapport à la paix et à la guerre de 1866.

Le Comte Brassier de Saint-Simon représentait alors la Prusse à Florenee, et, sur les ordres de Bismarck, il donna bien du fil à retordre au général Lamarmora et à ses successeurs par d'incessantes intrigues.

Comme nous le disions plus haut, Bismarck en arriva à accuser de déloyauté Lamarmora, le type le plus pur du Chevalier sans peur et sans reproche. Puis il abandonna tout à coup l'Italie, qui dût reculer, et évacuer le Trentin occupé par le général Medici, quoique la paix eût été signée sur la base de l'*Uti possidetis*.

Forcé de subir ces dures conditions, Visconti-Venosta fit bonne mine à mauvais jeu, mais jamais il n'oubliá que l'Italie devait ce mauvais service au Comte de Bismarck.

Quand la droite, en 1876, céda le pouvoir à la gauche, Visconti, pendant cette longue éclipse. avait toutefois gardé des rapports d'amitié très vifs avec Frédéric II.

Le pauvre empereur n'était certainement pas le représentant de la force brutale. Tout au contraire, il était la plus haute expression possible de la noblesse du cœur et de l'intelligence ; aussi avait-il une prédilection toute particulière pour Venosta, dont il appréciait fort toutes les qualités qui se rapprochaient beaucoup de celles qu'il possédait lui-même.

Entre ces deux hommes, qu'une si grande distance séparait, il y avait toutefois une grande idée commune et qu'il importe de signaler.

Visconti considérait comme un malheur immense toute menace de guerre entre l'Allemagne et la France. Frédéric, de son côté, aurait été heureux de clore sa carrière en rétablissant une paix sincère entre ces deux nobles et grands pays, fut-ce au prix de quelque grand sacrifice s'il pouvait se concilier avec la dignité de l'Empire et avec sa sûreté. Entre ces deux hommes, chauds partisans de la paix du monde, et animés de grande noblesse de sentiments, cette pensée formait un lien continu de rapprochement. Aussi Visconti avait-il fini par considérer l'alliance de l'Italie avec l'Allemagne comme un fait providentiel et pouvant aider puissamment Frédéric dans ses projets. Est-il toujours dans le même ordre d'idées ?

Lorsque Frédéric II mourut, Visconti pleura un ami intime, et le plus dévoué des amis de la Maison de Savoie ; mais il crut en même temps voir disparaître l'astre lumineux de la paix Européenne...

Quant à Guillaume II, il ne le connaissait nullement, et il n'en espérait rien de bon, le croyant bien le représentant de la force dans tout ce qu'elle peut avoir de plus expressif. Il n'avait donc aucune raison pour se rapprocher de lui, et il ne l'aurait peut-être jamais vu si l'Empereur lui-même n'avait témoigné au Roi Humbert, lors de son dernier voyage à Berlin, le désir de voir Visconti-Venosta.

L'entrevue qui eut lieu aussitôt à Monza fut des plus sérieuses. L'impression que le Ministre Italien en reçut fut que Guillaume II est aussi un ami de la paix.

Le marquis Visconti-Venosta est-il dans le vrai ?

L'impression que l'Empereur d'Allemagne a produite sur lui, l'apôtre de la paix, est-elle tout à fait juste ? On peut le croire, car il l'affirme, et vu sa grande expérience des hommes ; mais il serait excessif de notre part de l'affirmer. Toutefois on sait bien que le renvoi de Bismarck a certainement été un sacrifice à la paix, et les dissensions avec le parti militaire n'ont pas d'autre origine.

Du reste, on comprendra qu'il ne nous est pas permis d'aller plus loin dans nos appréciations.

Qu'il suffise de savoir que l'opinion de l'ex-ministre des affaires étrangères d'Italie est bien celle que nous avons indiquée, et que son entrevue avec l'Empereur d'Allemagne l'a confirmé, encore une fois, dans son opinion que l'Italie dans la triple alliance est, ou doit être surtout un élément précieux pour la paix du monde.

Ce qui précède dit assez clairement quels sont les sentiments de Venosta pour la France et qu'elles furent ses alarmes à certains moments. Aussi ne faudra-t-il pas trop s'étonner que cet ami de la France soit désagréablement impressionné lorsqu'il voit l'Italie en butte à des attaques aussi déraisonnables qu'inutiles, non pas de la part du gouvernement français, mais de la part de quelques partis politiques mal informés sur les intentions de l'Italie. Il regrette aussi, faut-il le dire, que la Péninsule soit souvent en butte à nombre de petites querelles d'allemand, à de petites chicanes, à des actes d'hostilité un peu partout de la part de la France. C'est l'opinion fourvoyée qui lui vaut cela, et la chose est profondément regrettable à son avis.

Visconti-Venosta croit fermement à la nécessité d'une France forte et glorieuse, bien assurée contre toute agression au centre de l'Europe. Aussi, loin de se plaindre ou de s'alarmer à l'annonce de l'alliance Franco-Russe, il en a été charmé et il en a été tout rassuré; car, à son sens, cette alliance a calmé l'opinion publique française. La paix, pense-t-il, pesait lourdement sur ce noble peuple quand elle semblait le résultat d'une coalition formidable faite contre elle, mais aujourd'hui les choses sont bien différentes. Aujourd'hui la paix doit lui sembler toute naturelle et acceptable, car elle est le résultat de sa libre volonté, s'appuyant à une alliance formidable.

IV

En dehors du Ministère des affaires étrangères, Visconti-Venosta, n'a pas une grande influenee et les sphères politiques n'en font pas grand cas. On l'a bien vu dans ces derniers jours, lorsqu'il a essayé, sur l'ordre du Roi, de former un ministère de conciliation. Au bout de deux jours, il a dû renoncer au mandat. Il ne sait rien des intrigues de couloir, des petits-groupes et de leurs ambitions; c'est un homme tout d'une pièce, partant l'homme qui convient le moins aux nécessités du moment.

Sa vraie place est à « La Consulta ».

Comme ministre, il recevait peu; mais ceux qui jouissaient de sa confiance trouvaient toujours un accueil charmant. Le marquis Visconti-Venosta est très fidèle à ses amitiés. Mais il n'accorde son amitié qu'à bon escient. D'une affabilité et d'une amabilité extrême, avec ceux qu'il aime, il est parfait avec ceux qu'il estime.

La distinction naturelle de l'homme se reflète dans ses discours, et il vous tient sous le charme de sa parole aisée, souriante et cordiale. Mais il a une haute idée de la position qu'il occupe, et, si parfois, quelque ambassadeur, dans certains moments difficiles ou pénibles, s'est permis d'outrepasser dans les mots ou dans le ton les limites que sa position lui accorde, Venosta, fort tranquillement trouva toujours le mot ou le geste qui l'a arrêté net. La bouche est amère et bienveillante à la fois; et les plus violentes attaques, auxquelles il est du reste toujours resté indifférent, n'altèrent jamais sa phsionomie. Les journaux s'en sont donnés à cœur joie sur son compte; il lit ce qu'on écrit, ne répond jamais, et n'a jamais l'air de s'en émouvoir.

Mais c'est un homme fatigué, qui ne peut souffrir d'être dérangé dans ses habitudes, et que les réceptions, les fêtes assomment. Aussi ne demande-t-il qu'à rentrer dans l'ombre. Cependant quand le devoir l'appelle il cède toujours, et reprend sa place à « la Consulta » où il est chez lui.

Peut-être n'en est-il pas de même à la Chambre où il se tient admirablement, mais où il est moins à l'aise.

L'éloquence, il faut le dire, n'est pas chose commune à la Chambre des députés d'Italie, et les improvisations y sont fort rares. Minghetti, ce magnifique orateur, préparait avec soin ses discours les plus importants. Martini les travaille à l'avance comme un morceau choisi. Cavallotti les répétait comme un rôle au théâtre. Visconsti-Venosta les soigne et leur donne toute la réserve diplomatique dans une forme éminemment littéraire.

Lorsqu'il prend la parole, il parle lentement ; on dirait qu'il s'écoute parler et qu'il pèse tous les mots. Sa myopie l'empêche de tenir l'assemblée sous l'influence de son regard, et, en même temps, de se rendre compte de l'impression produite par ses paroles. Quelquefois cependant il prend son parti, enfourche son pince-nez et appuie son regard sur le visage d'un ami qui l'écoute. C'est sur ce visage qu'il cherche, qu'il suit l'effet que ses paroles produisent, et il poursuit ou s'arrête, s'échauffe ou se modère tour à tour selon les besoins, ou selon les indications qu'il en tire.

En général ses paroles sont écoutées avec beaucoup de curiosité, de déférence et au milieu d'un silence significatif. C'est toujours un succès.

Il sait comme personne l'art de répondre à une interpellation, en ne disant souvent pas grand chose, mais en laissant l'interpellateur satisfait. C'est le triomphe de la forme aimable.

V

Nous pourrions arrêter ici ces notes sur cette belle et noble figure d'homme politique. Mais le ministre vient de quitter son poste au lendemain d'une tourmente qui a failli prendre de graves proportions, et qui a eu pour résultat d'emporter le ministère Di Rudini. Il importe de connaître les raisons qui ont conduit le marquis Visconti-Venosta à offrir sa démission.

Nul ne saurait croire qu'un homme comme celui dont nous avons essayé de faire ici le portrait, ait pu agir de la sorte sans de graves motifs.

La tranquillité était rétablie à Milan et l'Italie se remettait à peine d'une si chaude alarme, quand un véritable malheur vint la frapper : la mort de *Benedetto Brin.*

Brin, ministre de la marine, était un homme d'une haute valeur, et nous sommes heureux de lui rendre justice en ces pages mêmes. Mais Brin était surtout l'âme du ministère. Sa mort fut un coup terrible ; le ministère en fut disloqué du coup ; rien ne tenait plus ; il oscilla quelques jours, puis tomba.

La démission de Visconti-Venosta en fut la cause occasionnelle ; mais à la vérité il ne pouvait plus tenir debout.

Venosta quoique fatigué, quoique aspirant au repos, serait resté à son poste s'il avait pu croire que le programme de Brin pouvait être encore la ligne de conduite du ministère ; mais celui-ci était à peine mort que l'équilibre se trouva perdu et que la barque ministérielle pencha violemment à gauche. Venosta avait des devoirs personnels auxquels, dans sa position et à son âge, il ne pouvait manquer sans s'amoindrir.

Pour qu'il restât à son poste, il fallait que le drapeau d'aujourd'hui fut celui d'hier, celui pour lequel il avait toujours combattu, et qu'il croit utile au pays de suivre toujours.

D'autre part la Gauche et la Droite de 1898 ne sont plus et ne peuvent plus être la Gauche et la Droite de 1876. Il existe entre elles trop de points de rapprochement et de contact et elles peuvent très bien agir d'accord et gouverner avec un même programme de liberté et d'ordre. Visconti l'avait senti et avait accepté sans hésitation, lorsque Rudini avait tenté d'essayer ce programme.

Mais Zanardelli, qui rongeait son frein et n'avait rien dit tant que Brin avait été là pour lui rappeler leurs accords, releva la tête dès que Brin fut mort, et voulut revenir du coup à la Gauche du 17 mars 1876.

Visconti ne tenait nullement, pour sa part, à reconduire l'Italie en arrière et à faire revivre la Droite tombée le 18 mars, mais il entendait bien que le testament de Brin fut respecté dans toutes ses clauses.

Celà n'a pas paru possible et Visconti s'est retiré.

C'est donc bien à tort qu'on l'accuse d'avoir été la cause de la chute du ministère de Rudini.

Du reste le marquis Visconti-Venosta, qu'on a voulu accuser de cléricalisme, qu'on a soupçonné d'avoir défendu le cardinal Fessari (que le général Bava Beccaris avait bien recommandé de ne pas frapper pour n'en pas faire un martyr), avait une autre raison pour s'éloigner du ministère. C'est que, s'il avait accepté toutes les mesures nécessaires à la répression des troubles, il entendait que ces mesures fussent temporaires, et prises exceptionnellement ; mais dès qu'il vit le chef du ministère disposé à présenter des lois restrictives de la liberté et, au besoin, à agir en dehors du Parlement, sans aucun motif sérieux, il s'éloigna refusant ou évitant même toute discussion à ce sujet.

Le vieux libéral remontait vivement sur l'eau.

Les adversaires politiques auront beau dire, ils ne pourront jamais faire du marquis Visconti-Venosta ni un réactionnaire ni un radical.

Il est la loyauté, et il veut la juste mesure, ce qui est bien rare et bien difficile à faire accepter quand les passions sont déchaînées.

Visconti Venosta en prenant possession de son portefeuille avait trouvé bien des questions internationales en souffrance : la question de Tunis; celle du Brésil ; les affaires d'Abyssinie ; Candie ; la guerre Greco-Turque.

Il quitte le ministère après avoir réussi à en résoudre quelques-unes et à donner à la diplomatie italienne le caractère qu'elle doit avoir. Son temps n'a pas été perdu.

Henri MONTECORBOLI.

LA NAVIGABILITÉ DE LA LOIRE [1]

En présence d'un tel mouvement d'opinion publique, le Gouvernement ne pouvait rester indifférent, M. Turrel ministre des travaux publics a institué une Commission d'études dont il a confié la présidence à M. Fargues, inspecteur général des Ponts-et-Chaussées. Cette Commission s'est aussitôt mise à l'œuvre et a prescrit divers travaux préparatoires.

Afin d'en hâter l'exécution, le Comité de la Loire navigable donnant l'exemple d'un esprit d'initiative qui lui fait le plus grand honneur a proposé de contribuer, pour moitié, aux dépenses qu'ils nécessiteront. M. le Ministre des travaux publics a accepté cette offre, et dans le cours de l'audience accordée aux délégués chargés de la lui faire, il a renouvelé les déclarations qu'il avait déjà formulées antérieurement, dans les termes suivants : « Chaque fois que vous ferez un effort, j'en ferai un, et nous ne vous abandonneronts pas tant que vous ne vous abandonnerez pas vous-même. »

Comme suite à l'assurance du concours qu'il venait de recevoir, le ministre des Travaux publics s'est engagé par lettre du 3 août 1897 à « mettre à la disposition des ingénieurs les crédits dont ils pourront avoir besoin et à prendre les mesures nécessaires pour leur permettre de procéder sans retard au lever du plan de sondages, entre la Maine et Nantes, demandé par la commission d'études. »

De son côté, le comité de la Loire navigable a versé, dès le 6 août 1897, à la Trésorerie de la Loire-Inférieure la moitié de la somme de 35,100 francs, formant le montant de la dépense à engager immédiatement.

Aucune difficulté pécuniaire ne retarde donc plus désormais les études préparatoires prescrites par la commission et les études auxquelles elle aura ensuite à se livrer.

(1) Voir la *Nouvelle Revue* du 15 juillet 1898.

Quels seront les résultats de ces études ?

La commission adoptera-t-elle la solution qui a prévalu au sein du Congrès d'Angers et que réclament les riverains de la Loire, c'est-à-dire la mise en état de navigabilité du lit même du fleuve ?

Donnera-t-elle, au contraire, la préférence à l'idée d'un canal latéral, tel que le comporte un avant-projet dressé par M. l'ingénieur en chef Guillon ?

C'est là une double question d'un caractère technique, dont nous ne saurions entreprendre l'examen avant que les ingénieurs aient présenté un projet mûrement étudié, ainsi qu'il le leur appartient.

Quelque soit le projet définitif auquel aboutiront les travaux techniques de la commission d'études et avant qu'ils soient terminés, une autre grave question se pose :

— Quel sera le chiffre de la dépense ?

— Qui la payera ?

Diverses évaluations déjà faites présentent des différences assez sensibles.

Dans la loi du 5 août 1879 (plan Freycinet) l'exécution d'un canal latéral à la Loire est comprise pour la somme de 100 millions.

D'après M. l'inspecteur général Léchalas, l'amélioration de la navigabilité de la Loire, par la correction du fleuve, pour employer son expression, coûterait 80 millions sur lesquels 12 millions seraient applicables à la section de Nantes à Orléans.

Suivant les calculs faits en 1860 par M. l'inspecteur général Collin, la dépense pour un canal latéral de Nantes à Orléans s'élèverait à 70 millions.

Enfin, M. l'inspecteur général Guillon, également pour un canal latéral, évalue cette dépense à 119 millions.

Le comité de la Loire navigable estime, en s'appuyant sur de sérieuses données, que cette dernière évaluation est notablement exagérée et que le chiffre même de 100 millions ne serait pas atteint. Mais, en admettant même qu'il faille 100 millions à répartir entre cent villes intéressées, vingt-cinq départements et l'Etat, n'est-ce pas une misère en regard des bénéfices à réaliser et du grand but à atteindre !

Il résulte de ces chiffres que les sacrifices pécuniaires à prévoir, quelqu'élevés qu'ils puissent être, ne sont pas de nature à constituer un obstacle insurmontable à l'exécution des travaux. On

devra trouver facilement l'argent nécessaire dans la triple contribution volontaire des Villes, des Départements, de l'Etat. On compte plus de cent villes ayant intérêt à ce que le grand fleuve français soit restitué à la navigation. — Il y a vingt-cinq Départements représentant quinze millions d'habitants, c'est-à-dire plus du tiers de la population générale de la France — l'Etat qui résume le pays tout entier est multiple. C'est plus qu'il n'en faut pour trouver les millions nécessaires à l'accomplissement d'une grande œuvre nationale ; car, son heureuse solution importe, au suprême degré, à la prospérité aussi bien qu'à la sécurité du pays.

Quant à la possibilité technique de l'exécution, aux moyens à employer, aux mesures à prendre, c'est affaire à nos ingénieurs. La protection des berges de la Haute-Loire et du Haut-Allier, le reboisement des montagnes, le gazonnement des pentes, la création d'un canal latéral, ou l'établissement d'un chenal dans le lit même du fleuve soit par des endiguements submersibles, soit par des barrages mobiles, la régularisation des pentes excessives, la correction des vitesses démesurées et par conséquent dangereuses sont travaux de minime importance pour les ingénieurs qui ont percé l'isthme de Suez et le Mont-Cenis. Dans ce siècle de progrès, de perfectionnement incessant où le génie allié à la science triomphe des plus hautes difficultés, traverse les isthmes, perce les montagnes et crée des œuvres gigantesques qui sont la gloire de l'humanité, toutes ces merveilles accomplies dans l'industrie des travaux publics ne permettent pas de douter que nos ingénieurs ne sachent rendre la Loire navigable, le jour où ils le voudront sérieusement, ainsi que l'a si bien dit M. Linyer. Si parmi nos ingénieurs, il en est quelques-uns qui ont vieilli dans cette pensée décourageante qu'il n'y a rien à faire du plus grand fleuve de France, il n'en manque pas d'autres, j'en suis sûr, qui se croient les égaux des ingénieurs autrichiens et allemands et qui se sentent capables de faire pour la Loire ce qui a été fait pour le Rhin et pour le Danube.

Toutes les nations, même les plus retardataires, améliorent leur voies navigables. La France seule est en retard. Sous peine de voir consommer sa ruine commerciale et industrielle, il faut qu'elle se mette à l'unisson des autres pays, en regagnant et rapidement le terrain perdu.

Alors que la mise en état de la navigabilité de la Loire, le canal des deux mers, Paris port de mer, ne sont encore qu'à l'état de

projet, les nations voisines que nous rencontrons comme rivales, sur le marché universel, n'hésitent pas à employer des sommes considérables à l'amélioration et au développement de leurs voies navigables.

La Prusse a dépensé, de 1880 à 1890, environ 62 millions sur l'Elbe et l'Oder, et de 1830 à 1894, 338 millions 873,000 fr. sur le Rhin. Sur l'ensemble de ses voies navigables, ses dépenses dépassent 550 millions. L'Elbe et ses affluents présentent aujourd'hui une longueur de 2,080 kil. et mettent Hambourg en communication avec toute l'Allemagne.

Si les sacrifices ont été grands, ils sont du moins largement compensés par les résultats, et ils ont imprimé au mouvement de la navigation une prodigieuse impulsion.

Le trafic fluvial de Hambourg sur l'Elbe s'est élevé en 1894 à 4 millions de tonnes.

Le trafic du Rhin (importations et exportations) seulement dans les ports allemands qui était en 1855 de 1 million de tonnes, et en 1870 de 4 millions, est arrivé en 1890 à 13 millions 710,000 tonnes.

Si l'on y ajoute le trafic des ports Hollandais, on trouve un chiffre total qui de 6,500,000 tonnes en 1875, s'est élevé à 19 millions 534,000 tonnes en 1890.

Dans le seul port de Dusseldorf, le mouvement de la navigation représenté en 1880 par 135,000 tonnes s'est élevé à 376,000 tonnes en 1896.

Dans le port de Berlin, d'après le *Reichs-Anzeiger*, la statistique donne un mouvement de navigation qui, de 3,928,000 tonnes en 1886 (importations et exportations) s'est élevé en 1896 à 5 millions 968,000 tonnes.

L'Allemagne encouragée par ces résultats projette de nouveaux travaux de canalisation. Le gouvernement de Berlin a décidé la constrution d'un grand canal qui, partant de Lubeck aboutira à l'Elbe, à 30 kil. environ au-dessous de Hambourg. Enfin, il y a un autre projet de canal central qui réunira le Rhin au Weser et à l'Elbe. Une dernière voie navigable creusée entre l'Elbe et le Danube serait destinée à traîner toutes les marchandises de l'Orient.

Le gouvernement Austro-Hongrois étudie lui-même un projet de voie navigable entre l'Elbe et le Danube qui coûterait 260,000,000 de francs.

En poussant à l'extrême le développement des voies navigables

en Allemagne, Guillaume II ne fait qu'affirmer ses idées sur l'importance de la grave question des transports économiques à l'intérieur. « Le siècle qui s'en va, a-t-il dit à l'inauguration du canal de Kiel, a pour caractéristique le commerce ; et l'avenir de l'Allemagne dépend de l'achèvement de ses voies navigables. »

Le 23 mai 1897, le Prince Louis de Bavière, assistant à Passan au 7e Congrès de l'association pour l'avancement de la navigation sur les fleuves et canaux en Bavière, s'exprimait ainsi :

« Je suis, vous le savez, un défenseur résolu de l'agriculture. Je ne serais donc pas venu assister à votre congrès, si j'avais pu croire un instant que vous défendez, Messieurs, des intérêts opposés à ceux de nos paysans. Mais je suis précisément convaincu du contraire, car j'estime que l'agriculture n'est pas moins intéressée que le commerce et l'industrie, dans l'amélioration des voies d'eau. »

« Plus l'industrie et le commerce dans un pays sont prospères, plus le sol y prend de valeur, et plus l'agriculture y trouve un marché facile, en même temps que l'occasion de maints profits qui augmentent encore son aisance. »

« Les voies navigables en permettant d'établir un peu partout des stations de chargement et de déchargement facile, rendent possible la création d'industrie dans le lieu où leur exploitation est la plus avantageuse et combattent des aggloméRatious excessives qui dépeuplent les campagnes et paralysent l'activité de tout le reste du pays. »

« L'agriculture trouvera, j'en suis persuadé, dans les voies navigables un instrument de progrès ; comme l'industrie, il faut aussi qu'elle progresse ; et, ce n'est pas impossible ! Ma propre expérience en fait foi ; car, sur mes terres, je récolte aujourd'hui le double et quelquefois le triple de ce que me donnaient naguères les mêmes propriétés. »

Le 28 septembre, l'Empereur d'Autriche, entouré des rois de Roumanie et de Serbie, assistait à l'inauguration de l'ouverture des Portes de fer. A cet endroit, existait un seuil gigantesque en roche dure, le banc de Prigrada qui barrait le Danube et y formait des cataractes et des rapides infranchissables. C'est dans cette roche qu'il a fallu tailler et creuser à coups de dynamite le long de la rive droite, — alors que la route des bateaux suivait la rive gauche — un canal de 80 mètres de largeur au plafond et de 2,480 mètres de longueur, avec une profondeur de 3 mètres au-

dessus de l'étiage. Ce travail gigantesque a été exécuté en six années, exactement dans les délais prévus. Voici en quels termes s'exprimait à ce sujet M. Bela de Gonda, conseiller technique au ministère hongrois du commerce :

« La Hongrie aura fait honneur à la grande mission dont les hautes puissances l'ont chargée. La navigabilité assurée sur les rapides du Bas-Danube, les portes de l'Orient s'ouvriront non seulement pour la Hongrie, mais pour l'Occident tout entier, et il y a lieu d'espérer que la navigation danubienne, mise à même de prendre un grand essor contribuera beaucoup à développer les forces économiques et intellectuelles de l'humanité. »

De son côté, la Russie étudie, sur l'initiative propre du Tzar Nicolas II, la création d'un canal reliant la Baltique à la mer Noire. Ce serait un travail autrement considérable que l'ouverture du canal de Kiel : une voie fluviale de 1,600 kilomètres traversant la Russie dans toute son étendue, du nord au sud, reliant ensemble par les Dardanelles et le Suez, les golfes de Finlande et les parages de l'océan Arctique avec l'océan Indien, quelle conception plus vaste et plus féconde ! Ce canal de 1,600 kilomètres, large de 65 mètres, profond de 9 mètres, éclairé à l'électricité sur tout son parcours, rendu navigable en toute saison, grâce à un système encore inédit de brisement et de dissolution des glaces, ne nécessitera qu'un capital de 500 millions !

Alors que toutes les puissances européennes, nos rivaux comme nos alliés s'efforcent à l'envi d'améliorer leur outillage économique en ne reculant devant aucun sacrifice, alors que toutes travaillent avec une activité suivie et si inquiétante pour nous, à développer concurremment avec leurs voies ferrées, leurs communications fluviales et leurs canaux, la France livrée à des politiciens sans patriotisme, néglige ses incomparables ressources naturelles. Alors que l'Allemagne, l'Autriche, la Russie dépenseront sans compter des centaines de millions pour l'amélioration de leurs voies navigables, le ministère français des travaux publics voit ses crédits surtout en ce qui concerne les voies navigables, restreints à des chiffres vraiment dérisoires. Le chapitre des rivières qui était doté de 35 millions en 1883 est réduit aujourd'hui à 3 millions ; celui des canaux est descendu de 59 millions à 7 millions ; celui des ports de 52 millions à 6,900,000 francs !

Les grandes voies fluviales de la France ont-elles donc aux yeux de nos politiciens moins d'importance que celle attachée par nos

voisins et rivaux au Rhin, au Danube, à l'Elbe dont la correction la canalisation constituent la supériorité incontestable et la prospérité des ports d'Hambourg, d'Anvers, de Rotterdam, de Brême. Devons-nous assister plus longtemps, indifférents à la décadence de notre commerce extérieur et de notre marine marchande, alors que nos concurrents, au contraire, développent leurs échanges, élargissent leurs anciens débouchés, et s'en ouvrent chaque jour de nouveaux.

Cependant les exemples, nous l'avons démontré surabondament, et les avertissements ne manquent pas aux gouvernants de la troisième République, témoin ce cri d'alarme patriotique jeté par M. Ch. Roux, Rapporteur du budget du commerce de 1897 : « Il serait temps, il faudrait avoir le courage de lever le bandeau dont nous nous couvrons systématiquement les yeux ! »

Il n'y a pas longtemps, nous tenions la seconde place en Europe, immédiatement après l'Angleterre, pour le commerce extérieur. Maintenant, nous sommes relégués au troisième rang. L'Allemagne nous a dépassés de beaucoup. En 1890, l'exportation allemande dépassait déjà plus de quatre cent millions de francs l'exportation française. En 1895 elle la dépassait de sept cent soixante dix millions de francs.

Quand à notre marine marchande, elle va déclinant avec une effrayante rapidité. Nos statistiques pour 1895 n'enregistrent pour notre flotte que 864.590 tonnes, tandis que l'Allemagne possède une flotte commerciale de un million trois cent mille tonnes et que l'Angleterre s'enorgueillit de dix miliions par lesquels se chiffre sa marine marchande. En huit ans, la flotte commerciale britannique s'est accrue de plus de trois millions de tonnes pendant que la nôtre ne gagnait que cent et quelques mille tonnes. Quant à l'Allemagne, en l'espace de huit ans, sa flotte commerciale a plus que doublé : En 1887, elle entrait en ligne après la nôtre avec six cent vingt huit mille tonnes ; en 1895, elle était bien supérieure à la nôtre, dépassant treize cent mille tonnes.

Tout le monde sait que le canal de Suez est la grande route du commerce maritime international, celle qui mène à nos plus importantes colonies, à la Couvelle Nalédonie comme à l'Indo-Chine, Eh bien ! en un mois. il ne passe par le canal de Suez, que dix-huit navires français contre vingt-neuf navires allemands et cent cinquante-six anglais ; et sur ces vingt-huit navires français qui traversent la voie maritime ouverte par les ingénieurs et les capi-

taux de la France, il n'y a à l'actif de notre commerce libre que quatre navires. Les autres sont des messageries maritimes, ou des transports affrêtés par le gouvernement pour le service de nos colonies et des bâtiments de guerre.

Or la décadence de notre marine marchande a de terribles conséquences. Non seulement c'est l'arrêt définitif de notre expansion industrielle et commerciale, mais aussi la ruine de notre marine de guerre ; car une marine militaire ne saurait vivre et se développer, si elle ne peut, pour recruter ses équipages, pour porter à l'heure de la mobilisation ses escadres sur le pied de guerre, puiser abondamment des ressources en personnel et en matériel dans une flotte commerciale puissante et outillée.

Qu'aurait-il fallu faire pour sauvegarder les grands intérêts nationaux qui se rattachent à notre expansion commerciale et industrielle et à la prospérité de notre marine marchande ? Il aurait fallu pocéder tout autrement que nous ne l'avons fait depuis que les opportunistes sont au pouvoir et administrent les affaires de la France !

Dunkerque, le Havre, Bordeaux, Marseille sont d'aussi bons, sinon de meilleurrs ports que Hambourg, Brême, Rotterdam, Anvers. Mais il eut fallu concentrer tous nos efforts sur ces ports et les mettre rapidement en état de répondre aux besoins de la la grande navigation moderne. Avec la moitié de l'argent que l'on a dépensé pour les ports en France, dans ces quinze dernières années, on aurait pu doter Dunkerque, le Havre, Bordeaux, Marseille d'un outillage valant celui d'Anvers et de Hambourg.

Mais au lieu de concentrer les ressources, dont nous pouvions disposer, sur quelques points bien choisis, le gouvernement les a éparpillées sur toute la surface du territoire, se préoccupant beaucoup plus de plaire aux populations et à leurs représentants que de réaliser des travaux foncièrement utiles.

Que de sommes considérables dépensées en pure perte sur des anses et des ports sans avenir ! On a construit des ports électoraux comme naguère des chemins de fer électoraux ; les députés des circonscriptions côtières appartenant à la majorité, ont mis en coupe réglée nos finances pour édifier des jetées, des digues, draguer des passes, aménager des bassins là ou attérissent seules quelques barques de pêche à l'heure de la marée.

Là, comme ailleurs, nos gouvernants ont fait de la politique électorale au lieu de faire de la politique nationale.

Et puis, il faut compter avec les lenteurs désespérantes de notre machine parlementaire qui s'ajoutent encore à celles « de la Bureaucratie que l'Europe nous envie. »

Quand un travail urgent, dit le rapporteur du budget du commerce de 1897, a triomphé des épreuves et des formalités administratives et des sanctions parlementaires, et quand il entre dans la période de réalisation, nous apportons dans son exécution une telle lenteur, qu'il a perdu, au moment de son achévement une grande partie de son effet utile. Nous avons renvoyé, pendant des années de la Chambre au Sénat et du Sénat à la Chambre, le projet si indispensable de l'amélioration du port du Havre et de la Basse-Seine ; nous attendons depuis dix ans le vote du Parlement sur le canal de jonction du Rhône à Marseille qui permettrait de créer une voie navigable à bon marché, aussi profitable à l'agriculture qu'au commerce et qui est seul le moyen de concurrencer Gênes, de reconquérir le transit que nous avons perdu par l'ouverture du St-Gothard et d'annihiler certainement les effets de l'ouverture projetée du Simplon.

Nous avons demandé, ajoute M. de Kérohant l'éminent publiciste toujours sur la brèche, alors qu'il s'agit de défendre un intérêt national quelconque, nous avons demandé le canal de Marseille au Rhône. Nous avons demandé le canal des deux mers ; nous avons demandé Paris, port de mer. Nous demandons aujourd'hui la Loire navigable. Mais on n'écoute pas les patriotes, ceux qui se préoccupent des grands intérêts nationaux. Nos ministres, nos députés, nos sénateurs ont d'autres soucis en tête, ils ne songent qu'à défendre et à conserver, les uns leur portefeuille, les autres, leur siège au parlement. Ils font de la cuisine électorale, et, comme l'Espagne de Philippe II, la France

Cuit, pauvre oiseau plumé, dans leur marmite infâme !

Que faut-il craindre, que faut-il espérer pour le projet de la Loire navigable ? Quoiqu'il en soit, nous associons toutes nos espérances au beau rêve, rêvé par M. Maurice Schwob :

« La ville de Nantes devenue le grand débouché de l'Europe centrale, et outillée en conséquence :

1° Un bassin à flot comprenant toute la partie urbaine de la Loire, depuis la grande gare jusqu'à l'île Mabon et le bras de la Madeleine.

Sur les deux rives de ce bassin à flot des estacades, des hangars

et une ceinture de voies ferrées avec des gares maritimes communes aux trois réseaux de l'Etat, l'Ouest et l'Orléans.

2° En amont dans l'arrière-port le canal de Nantes à Brest et la Loire navigable, établissant la communication avec toute la Bretagne, le bassin de la Loire, et plus loin, par les canaux du Nord et de l'Est avec l'Europe centrale, par les canaux du centre avec la vallée du Rhône.

« Les galeries de navigation fluviale venant s'accoler aux flancs des navires dans le bassin, pour les charger et les décharger ; les fonds de calle fournis par la voie navigable ou lui étant destinés, les marchandises de valeur étant réservées aux voies ferrées, et les deux modes de transport se prêtant un mutuel et précieux concours :

3° En aval enfin, notre avant-port de Chantenay, s'étendant au-delà du Fort-Maurice, avec ses puissantes usines ayant accès au fleuve par leurs quais particuliers, ses ateliers de réparation de de navires, ses docks, ses entrepôts, ses dépôts de charbon, etc., etc.

« A Nantes, les quais publics où s'entassent les marchandises de toutes provenances et pour toutes destinations, où chargent et déchargent les lignes régulières de navigation, où se font les transbordements vers le haut-pays.

« A Chantenay, les quais réservés aux grandes usines, déchargeant et chargeant elles-mêmes, et directement leurs navires, ayant besoin d'espace et de liberté.

4° Comme complément de cette magnifique cité commerciale et industrielle desservie par une Loire que nous voulons et que nous aurons à 6 mètres en toute marée. — L'avant-port de Nantes, en eau profonde, St-Nazaire, situé à une heure de chemin de fer, muni de sa nouvelle entrée, prospère grâce à la Loire navigable, et d'où partiront nos grandes lignes Transocéaniques, désormais assurées d'une alimentation régulière.

« Autour de cette grande ville de Nantes, un beau pays agricole, enrichi par elle, lui apportant son blé, ses bestiaux, son laitage, ses primeurs, ses vins, ses fruits, et lui demandant, en échange, tous les produits dont elle est le grand entrepôt. »

Et à ce beau rêve, puissse-t-il devenir une réalité, nous en joindrons un autre : l'installation d'un port franc à Saint-Nazaire dans les mêmes conditions que celui qui donne de si brillants résultats à Hambourg, non pas un port franc dans toute l'acception du terme, mais réserver dans les limites du port un emplacement où

les navires chargeraient et déchargeraient, sans l'intervention des services de la douane à condition que les marchandises qu'ils importeraient, payeraient les droits ordinaires, si elles sortaient de l'enceinte du port franc. C'est à des installations de ce genre que certaines villes maritimes doivent une grande partie de leur prospérité, et Hambourg qui est en train de devenir le premier port de l'Europe, en est un exemple très frappant. Le bâtiment qui arrive à Hambourg a le choix entre le port ordinaire et le port franc. S'il entre dans le premier il est soumis à toutes les obligations douanières imposées aux marchandises importées dans l'empire allemand; si au contraire il entre dans le second il n'acquitte que les droits de quai, décharge, charge sans intervention des services de la douane, entrepose sa marchandise, puise dans les magasins établis dans l'enceinte du port libre, paye les frais de manutention proportionnellement au tonnage débarqué ou embarqué, et appareille à son heure sans avoir subi la visite et la présence des douaniers, avec leur cortège de formalités plus ou moins vexatoires. De la sorte, Hambourg attire un tonnage énorme qui séjourne dans son port sans que ceux qui le possèdent et le manient aient à subir les ennuis et les tracasseries que comportent toujours les relations avec le fisc. L'on pourrait citer d'autres villes à l'étranger qui ont adopté un système analogue et s'en trouvent bien. Pourquoi ne ferions-nous pas de même ? Il n'est pas difficile d'installer un port franc ; quelques palissades suffisent pour le limiter ; des issues gardées le mettraient en communication avec les terrains avoisinants et sur lesquels la douane aurait son action ordinaire ; et de la sorte des navires qui passent devant nos ports y feraient escale, au grand bénéfice du commerce local et d'une masse d'industriels qui vivent du bâtiment. Enfin, les armateurs hésiteraient moins à diriger leurs navires sur nos ports, s'ils avaient la certitude de ne payer que relativement aux services qui leur seraient rendus tandis qu'aujourd'hui ils doivent acquitter des droits si onéreux qu'ils préfèrent chercher fortune autre part.

Un port libre de ce genre installé à Saint-Nazaire compléterait les nouveaux et vastes horizons commerciaux ouverts au bassin de la Loire par la mise en état de navigabilité du grand fleuve français.

Souhaitons que la nouvelle chambre soit plus honnête, plus capable, plus intelligente, plus patriote que celle qui a traîné ses derniers jours dans la honte d'elle-même ; souhaitons que les par-

lementaires actuels songent davantage à améliorer l'héritage national et qu'ils s'honorent par la résurrection dela Loire d'il y a cinquante ans rectifiée, balisée, creusée, canalisée, aménagée pour les besoins actuels, c'est-à-dire, pour le relèvement de la France industrielle, commerciale et maritime.

E. WATBLED.

Cette étude terminée, nous trouvons dans le *Journal officiel* de ce même jour, la note suivante du ministre des travaux publics :

« Les corps élus des départements traversés par la Loire et un grand nombre de particuliers ont appelé l'attention des pouvoirs publics sur la nécessité d'assurer la navigabilité de la Loire.

« Par décisions des 29 juin et 20 juillet 1896, le ministre des travaux publics a prescrit de procéder à l'étude d'un avant-projet des travaux à exécuter, en vue d'améliorer la navigabilité du fleuve entre Briare et Nantes.

« L'étude comparative, produite au commencement de l'année 1897, comportait deux solutions consistant : l'une dans la canalisation de la Loire au moyen de barrages mobiles, l'autre dans l'établissement d'un canal latéral.

« Ces deux solutions soulevaient de graves objections d'ordre technique et financier.

« La canalisation à l'aide de barrages est pratiquement irréalisable, même au prix d'énormes sacrifices (377 millions pour 145 barrages ou 251 millions pour 65 barrages avec dérivations).

« Quant au canal latéral, il comporte encore encore une évaluation de 119 millions qui devrait être portée au moins à 150 millions.

« De plus, la sujétion presque inévitable de son tracé forçant à le maintenir en dehors des localités qu'il s'agit précisément de desservir, cette considération suffisait pour faire écarter cette solution, qui ne pouvait donner aux populations qu'une satisfaction illusoire.

« Mais la commission technique chargée d'examiner cet avant-projet a pensé qu'il serait peut-être possible de réaliser l'amélioration même de la Loire, au moins entre Angers et Nantes, sur une section de 84 kilomètres de longueur, par des procédés analogues à ceux qui ont été appliqués avec succès sur le Rhône. Si cet essai réussit, peut-

être arriverait-on à remonter, par le même procédé, jusqu'au confluent de la Vienne et du Cher.

« On limiterait ainsi le canal latéral à la partie du fleuve qui serait reconnue impropre à toute amélioration.

« Les représentations des intéressés réunis en congrès avaient d'ailleurs repoussé l'idée d'un canal latéral et réclamé l'étude d'un projet consistant dans l'amélioration de la navigabilité de la Loire elle-même.

« Dès le mois de mai 1897, le ministère des travaux publics a institué une nouvelle commission technique chargée de procéder à de nouvelles études dans le sens qui vient d'être indiqué.

« Cette commission s'est immédiatement mise à l'œuvre ; mais l'élaboration du projet entraînera forcément des délais assez longs.

« Les études se poursuivent activement, les opérations du lever de plan de sondages sont presque terminées. »

Est-ce là l'enterrement de 1re classe que nous avions trop raison de redouter ?

Mais le mouvement d'opinion publique si manifestement déclaré dans le bassin de la Loire ne peut être étouffé sous l'indifférence de l'administration centrale et par les résistances des ponts et chaussées. Les comités d'initiative, de propagande représentés par tant d'hommes de valeur et de dévouement et appuyés par des centaines de mille de patriotes soutiendront énergiquement la lutte avec la virile résolution de ne déposer les armes qu'après avoir obtenu la satisfaction due à un grand intérêt national.

E. W.

RÊVE D'ÉTAPE

I

Midi... Sur la route droite, éblouissante, la colonne se déroulait silencieuse, ni bleue, ni rouge, toute grise de poussière amassée. Pareils à des bêtes de somme trop chargées, tête basse, bras ballants, lourde capote aux hanches, baïonnette cliquetant aux mollets, d'un suprême effort ils tiraient sur leurs sacs. Tout à l'heure, après la grande halte et le café, quelques loustics avaient chanté encore ; mais bientôt, une à une, sous les poudroyantes vibrations de l'atmosphère en feu, les voix avaient agonisé ; seul roulait maintenant, en cadence assourdie, le *floc* des godillots traînés à plat dans les cendres chaudes du chemin, tandis que les cigales, à la cime des pins, sans trêve dévidaient leur assourdissante crécelle. Très haut, dans l'azur du ciel, un épervier planait.

Le capitaine d'Esgarrays, de la première du premier, un tout jeune à longue moustaches blondes, se retourna, très souple, la main droite à la croupe de sa poneyte noire. Une jolie poneyte du pays, tête fine et sèche, tendons bien détachés d'animal de race. La brigade s'allongeait au loin, tronçons noirs coupés de taches blanches, où cahotaient, isolés, voitures de cantinières et fourgons du convoi. Sous la visière très avancée, le regard de l'officier se baissa pour voir filer sa troupe.

Il se sentit, comme chaque jour depuis le commencement des manœuvres, pris de colère et de dédain. Ça des hommes, des troupiers ! Allons donc ! éreintés, fourbus par une marche de 30 kilomètres au doux soleil de France ! Et il songeait à ses randonnées fameuses dans le sud oranais, traquant Bou-Amama avec ses légionnaires : étapes interminables reprises le lendemain, le lendemain encore, toujours ! Oh ! les hommes de fer !

Puis le Tonkin : nocturnes expéditions par d'inconnus sentiers, digues étroites se fondant sous les pas, soleil de feu, pluies diluviennes que gouaillait l'insouciance des zouaves ! Etait-ce bien avec la même race qu'il marchait encore hier, avec les aînés de ces chétifs qu'il venait de faire campagne ?

Surtout, à la gauche de chaque section, les plus petits peinaient submergés par le sac, la gamelle, le campement. Ah ! le capitaine les connaissait bien ceux-là et, de sa voix sifflante au sourd dépit de commander à ces malingres, il les cinglait du coup de fouet final. A l'un d'eux qu'il voyait clopinant, tout près de s'arrêter, il lança un si rude coup d'œil, que le pauvre diable regagna sa distance traînant la jambe désespérément. C'était Jean-Baptiste, un garçon blême et maigre, produit rachitique d'un Faubourg de Toulouse.

Mais, au débouché d'un rideau de peupliers, brusquement pointa le clocher de Saint-Nicolas-sur-Garonne où l'on se rendait, et le caporal de l'escouade de tête le salua d'une voix forte :

Le voilà Nicolas,
Ah !... ah !.. ah !...

Le colonel, un homme noir, sec, solennel, donna un coup de sifflet qui, répété jusqu'à la gauche, arrêta la colonne avant l'entrée au gîte. Dans les compagnies on rectifiait les tenues ; en tête, les tapins tiraient sur leurs peaux, les musiciens débouclaient leurs instruments et préludaient par quelques vagues accords.

— En avant !... Marche !...

Une fanfare éclata ramassant les cadences alanguies, et le régiment fit son entrée dans le bourg Saint-Nicolas.

II

Une heure après, alerte, rafraîchi par la glace du *tub*, sa moustache gauloise bien lustrée, les mouvements très libres dans les plis d'un large pantalon, d'Esgarrays sortait de chez lui pour aller passer l'inspection de ses cantonnements. Il avait conservé de ses campagnes cette jolie habitude de preste coquetterie après les marches, tradition des troupes nomades d'Afrique, magique et

instantanée transformation du poudreux lascar des routes en brillant soldat de parade.

Il descendit d'abord la grande route de Bordeaux à Toulouse qui coupe Saint-Nicolas en deux et se dirigea vers le cantonnement de son premier peloton à la sortie du bourg. C'était une ferme à simple rez-de-chaussée, recouverte de tuiles rouges, comme on en trouve tant en cette vallée de la Garonne. Devant la porte, un pré tout récemment fauché ; pas très loin, bordé de peupliers, un ruisselet, *la Sauge*.

A son arrivée, on achevait les distributions de vivres d'ordinaire. Le caporal avait divisé en huit tas bien égaux, un par escouade, les pommes de terre, les carottes, les oignons. Puis on tirait les parts. Retourné, un des hommes représentait le destin et le caporal, indiquant du doigt successivement chaque tas, posait la question d'usage :

— Pour qui ?

— Pour la troisième.

— Pour qui ?

— Pour la cinquième.

— Pour qui ?

— Pour la première.

A chaque réponse les chefs des escouades désignées, leurs sacs à distribution largement ouverts, y engouffraient les denrées.

Cependant les fourneaux s'allumaient, les cuisiniers mettaient les marmites sur le feu et, en pantalons de treillis, chemises de flanelle, très propres, ils avaient un bon air de troupiers dégourdis. Mais la plupart des hommes terminaient leur nettoyage sur les bords de *la Sauge*, tandis qu'étendues sur l'herbe courte, doublure en dehors, les capotes transpercées de sueur fumaient au grand soleil.

Le capitaine alluma son cigare au feu qu'on lui tendait, puis entra sous le hangar où devait coucher la troupe. Il y vit, dans un coin, Jean-Baptiste assis, tête basse, très occupé. Encore le carottier vautré à ne rien faire pendant que tous travaillaient, et, d'une interpellation brève, il le planta sur ses jambes, tremblant, la main au képi : « Que fichait-il, voyons ? » Alors le Toulousain s'expliqua : « C'était rapport à ses pieds un peu blessés par la route... une route si dure !... Ça lui brûlait la peau... » D'Esgarays allait sortir, dédaigneux ; mais il se ravisa :

— Voyons ces pattes ?

Et Jean-Baptiste, enlevant les bandes dont il était en train de les entourer, les lui montra, « ces pattes » ! Une plaie, rien qu'une plaie, du sang, des excoriations, des ampoules, de pauvres pieds de martyr ! Le capitaine regardait en silence, subitement apaisé et, pendant que Jean-Baptiste, encore tout ahuri remettait ses espadrilles, il lui parlait très paternellement : « Fallait soigner ça..., bassiner à l'alcool et demain se faire porter malade... » Mais le pauvre diable n'en demandait pas tant : si l'on pouvait seulement mettre son sac à la voiture...

Au second peloton, dans une vieille usine délabrée, c'étaient mêmes occupations. Tous, autour de la pompe, se pressaient, demi-nus. Ces épaules, bleuies par les courroies du sac, ces bustes maigres, ses pieds endoloris, aux plaques saignantes, se révélaient à d'Esgarrays comme d'éclatants témoignages. Un revirement très doux se faisait dans son esprit, et il se reprenait à aimer les lignards comme il avait aimé ses légionnaires de jadis et ses zouaves d'hier. Sous la fragile enveloppe de ceux-ci battait le même cœur ; l'écorce n'était pas aussi dure, voilà tout ! Vienne la guerre avec sa rude école, les fatigues d'une campagne avec leur cruelle sélection, et ces cadets-là seraient dignes de leurs frères.

III

Rasséréné, heureux de sa confiance retrouvée, satisfait de cette joie spéciale et intense qu'éprouve le chef à se sentir en communion de cœur avec ses hommes, il remonta machinalement la rue, suivant le flot qui l'amenait vers la musique. Cette musique avait lieu à cinq heures « sur l'esplanade du château ». Beaucoup de monde : des bourgeois, avec femmes et enfants, des artisans endimanchés, puis, affolées par la présence des soldats, grand nombre d'ouvrières échappées aux filatures de soie, principale industrie du pays.

D'Esgarrays salua son camarade Berg, un brun à moustaches en croc et fière allure. Vieille amitié tonkinoise trempée à la solide fraternité des souffrances et des privations communes. Bientôt après, leur groupe s'augmenta du capitaine Bosquet, en congé à Saint-Nicolas, chez son père. Au hasard des rencontres, Bosquet

faisait le cicérone : M. Tréville un peintre parisien marié à Mlle Marguerite Montharas, fille de Montharas, le fameux député bonapartiste qui, depuis vingt ans, malgré tous les efforts de l'administration, représentait l'arrondissement à la Chambre ; Mlle de Claudion, une jolie brune dont on jasait un peu ; Mme Compiègne, une blonde déjà mûre à l'œil noyé, aux mouvements très doux, le buste en avant, comme une offrande ; Mme des Lhias, sémillante, minois de soubrette, très dévote, disait-on, et son mari une nullité. Puis d'autres, moins en vue : le notaire Carrié et sa famille ; M. Hérard, vieux commandant en retraite, et sa fille Marie, toute jeune. Curieux défilé provincial, gonflé d'amusante vanité et de comique importance : regards haineux se croisant en épées, coups de chapeau serviles ou superbes, éternelle comédie des petites villes où l'ennui, l'hypocrisie, la médisance et la peur se partagent les âmes.

Mais, au loin, un groupe se détachait, plus élancé, plus élégant.

— Attention ! fit Bosquet, voici venir la gloire de Saint-Nicolas, la plus jolie fille du pays. Regardez bien, messieurs, et dites-moi si jamais vous en avez connu de plus belle.

Grande, mince, bien prise en sa robe de toile moulant ses formes jeunes, elle s'avançait comme une apparition, indécise d'abord, puis bien distincte à l'œil fasciné du capitaine. C'était Mlle Sineuil, la fille du grand industriel. Son père, sa mère et son frère étaient fort beaux ; tous portaient une empreinte de jolie race, mais elle surtout, Madeleine, atteignait l'apogée.

Il la voyait maintenant de profil, arrêtée pour écouter la musique. On jouait *Faust,* dont la douleur clamant au ciel, lugubre et longue, favorisait toutes les minutieuses recherches d'une contemplation recueillie. Elle était blonde. De folles mèches irrégulières s'échappaient du peigne, bronzaient de reflets fauves sa nuque laiteuse. Les yeux vert foncé se détachaient en sombre sur l'ivoirine figure et le battement soyeux des cils les étincelait d'or. Un peu grande, avancée par le bas, rouge sur des dents très blanches, la bouche matérialisait l'idéal du visage et le frappait d'un irrécusable cachet de réaliste modernité.

Mais le morceau finissait ; froidement, sans curiosité aucune de l'impression produite, Madeleine s'éloignait avec les siens. Alors il put admirer cette taille bercée de créoles ondulations, ces fines chevilles émergeant de l'écume des dentelles et le mouvement gra-

cieux du bras, portant de temps à autre au visage le parfum d'un frais bouquet de roses moussues.

Jolie, certes, très jolie ! Mais troublante surtout, enivrante et débordante, peut-être à son insu, de ce charme qui affole et fait esclave !... D'autre part, à l'impression actuelle, si aiguë, se mêlait comme un vague souvenir... quelque chose de jadis... du déjà vu... Et son esprit, travaillant dans un effort de tenace mémoire, feuilletant obstinément les images obscurcies d'autrefois, le reportait à Nice... avant son départ pour le Tonkin... C'était bien cela !... oui, cette Russe, si éclatante, étoile d'une saison, mais si cruelle, si perversement indifférente aux désespoirs et aux suicides... finissant mal, au bras d'un ténor italien qui la volait !... D'Esgarrays se débattait en un pénible parallèle. Le haut du visage était fier et dédaigneux, les yeux brillants d'intelligence, le nez très fin d'un dessin de céramique ; mais la bouche... ah ! cette bouche avancée par le bas, la bouche de la Russe, quelle ironie sous ces suaves promesses ! quel démenti cruel !...

Jouant l'indifférence, il interrogea Bosquet :

— Non, il n'y avait rien à dire sur le compte de Madeleine, absolument rien, et Dieu sait si, dans une petite ville, la moindre inconséquence peut échapper aux farouches cerbères des vertus provinciales !

Bosquet parlait toujours et, dans la houle du peuple et des capotes bleues, un chapeau printanier, aux envolées de sa gaze d'argent, rivait les yeux du capitaine. Elle passait et repassait, tantôt rieuse, très en lumière sur le fond vert du feuillage, tantôt mi-dérobée sous l'écarlate de l'ombrelle, qui teintait sa nuque et son visage d'une lueur d'apothéose.

Comme la musique durait depuis une heure déjà, des dames s'étaient assises que Madeleine rejoignit avec sa mère. L'officier, s'isolant peu à peu de ses amis, vint, poussé par une irrésistible attraction, s'arrêter en face d'elle. Longtemps il y demeura en une fervente contemplation, cloué au sol, hypnotisé... Leurs regards se rencontrèrent enfin et quelques minutes restèrent plongés l'un dans l'autre... D'Esgarrays sentit le néant se faire en lui, le monde extérieur s'évanouir et une force irrésistible le pousser aux pieds de la charmeuse...

Soudain, d'un geste sec et résolu, elle détourna la tête. Jamais plus, jamais il ne retrouva cet instant d'inouïe félicité !...

Les musiciens étaient partis. Sous les arbres, aux feuilles assombries, encore quelques promeneurs et, par les rues avoisinantes, de processionnels troupeaux regagnant leurs étables avec des sons affaiblis de clochettes. Une grande paix descendait, dans la fraîcheur du soir, sur la petite ville, et les fleurs sèches des tilleuls parfumaient l'atmosphère.

D'Esgarrays, dans un brusque réveil marcha droit à un siège vide où gisait, détachée du bouquet, une toute petite rose moussue; il la saisit comme un voleur.

V

— A table, messieurs, à table !...

Le colonel, le soir, offrait à son corps d'officiers le champagne du dernier jour de route. Dans le désordre des conversations, dans le tumulte des services et le choc des cristaux, l'esprit du capitaine était bien loin, et sans cesse il voyait passer devant ses yeux, mystérieuse et très simple, angélique et perverse, une figure troublante, à la bouche avancée par le bas, la bouche mensongère !

Un solennel silence.

— Messieurs, je bois à la santé...

D'Esgarrays se dressa en sursaut, le verre tendu à droite, à gauche, souriant de l'air le plus absent du monde. Berg s'approcha de lui et, tout bas, d'un ton comiquement méphistophélique :

— A la santé de votre belle, seigneur !

Sa belle !... Et dans tous ces regards, brillants des reflets du champagne, il s'imagina voir, braquée vers lui, l'universelle ironie ; sur ces lèvres épaisses, il sentit la plaisanterie lourde prête à jaillir. Deviné alors, connu de tous déjà, ce rêve de quelques heures ; déflorée, cette idylle, qu'il croyait vivre en lui seul, parée de toutes les délicates jouissances du mystère !... Huit heures passées !... Il se leva. C'était son jour d'appel comme adjudant-major, et la corvée tombait à pic, ma foi, pour lui permettre d'échapper à cette atmosphère qui lui pesait. L'air frais du dehors lui fouetta le visage délicieusement.

Au café, sous la tente rayée rouge et gris, dans la verdure des orangers, il rejoignit assez tard ses camarades emportés au courant de discussions sans but, sans fin !...

— Pas naturel ce jaune-là. Sûrement elle se teint.

— Et moi je vous affirme qu'elle a toujours été blonde, ma propriétaire me l'a dit !

— Paraît qu'elle s'est coupée les cheveux il y a trois ans,... oui,... chagrin d'amour !

— Allons donc ! fièvre typhoïde, voilà tout !

— Quoi qu'il en soit, avec ou sans teinture, joli brin de fille, morbleu !

— L'air un peu cocote, par exemple !

— C'est ça qui m'est égal !

— La mère ?

— Hé ! hé !... Ce qu'elle a dû faire tourner de têtes dans son temps !

— C'est ta propriétaire qui te l'a dit ?

Ainsi, problème étrange !... Ce qui pour l'un évoquait le songe exquis, la vision pieusement enfermée au tabernacle du *moi*, la chimère dissipant, en un soir, les amertumes du quotidien métier, redonnant le courage de vivre en l'espoir d'horizons radieusement illuminés ; oui, cela même, pour d'autres, de braves compagnons pourtant et de loyaux amis, n'excitait que trivialités, douteuses allusions, bavardage insipide !...

Vous rappelez-vous, dans *Faust*, de Gœthe, la scène de la taverne, au deuxième acte du poème : les visages sont allumés de brutales passions ; les cerveaux, embrumés des épaisses vapeurs de la bière, n'enfantent que monstruosités ; la parole ternit inconsciemment tout ce qu'elle touche !... Le capitaine et son ami Berg symbolisaient, en ce groupe connu, le docteur conduit par Méphistophélès. Tous deux se taisaient gênés, une grande distance les séparait en ce moment de leurs camarades, d'Esgarrays vibrait de colère contenue.

Berg lui frappa sur l'épaule :

— Viens-tu faire un tour avant de nous coucher ?

— Je veux bien.

Et ils s'acheminèrent en silence vers la promenade du *château* qui tendait droit devant eux ses allées de tilleuls. C'était une de ces belles nuits du Midi, transparentes et limpides, dont la sérénité repose des torrides journées. Sur le toit moussu de l'église, la lune arrondissait son disque d'or et une multitude d'étoiles diamantaient la voûte bleue.

D'Esgarrays cherchait à se rendre compte, à démêler le vrai

de l'hallucination ; sans trêve il ressassait dans son esprit les menus faits de l'affolante aventure : près de ce massif avait eu lieu l'apparition première ; plus loin, cette audition de musique si douce ! Là elle avait causé avec M. Tréville, à cette place enfin elle s'était assise et l'avait regardé, ah ! si étrangement ! Tout d'un coup Berg s'arrêta :

— Eh bien, moi, à ta place, je l'épouserais !

— Ah ! je t'en prie, mon cher, vous avez donc tous juré de me faire entrer à Charenton.

— Pas le moins du monde, mais pourquoi pas ? Elle est belle, jeune, riche !

— Et teinte, n'est-ce pas ? fit d'Esgarrays amer. Tu as entendu ces brutes !...

— Comment cette plaisanterie bête t'impressionne à ce point !...

— Non, rassure-toi, je me moque de ces clabaudages... Elle est vraiment délicieuse et originale... et entraînante,... la vois-tu dans un bal,... à Paris ?... Quelle reine !... Mais tu as prononcé le mot mariage, n'est-ce pas ? Eh bien, non, ça, vois-tu, c'est trop beau pour moi... Nous sommes des errants, nous autres, des bohêmes, des vagabonds !... Aujourd'hui, en France ; demain, au Dahomey ; après-demain,... qui sait ?... Pourquoi essayer de fixer une infixable existence ?... Attacherais-tu les étoiles qui filent là-haut vers l'inconnu ?...

— Mais tous nos camarades...

— Oui, je sais,... les gardes nationaux...

— Fais comme eux, mon cher, tu en as le droit. Que diable ! tu as payé ta dette.

— Ah ! ce sont toujours les mêmes qui la payent !...

Soudain, dans ce grand calme, une plainte cuivrée déchira l'air : tââââââ,... ta, ta, ta, ta,... cela commençait en une note large-sonore, soutenue, puis montait par phrases scandées pour aller s'éteindre doucement, lentement, en un souffle triste de personne qui meurt !...

C'était le couvre-feu du poste de police et, successivement, de tous les cantonnements, la même mélopée traînante s'éleva, enveloppant la ville de ses notes graves, mélancoliques, lugubres !... Ah ! l'avaient-ils assez entendue, cette sonnerie ! en Afrique, sur la vaste plaine d'alfa, où glapissaient, en répons, le chacal et l'hyène immonde ; au Tonkin, dans les gémissements des grands bambous courbés sous la brise du soir ; en mer, sur

le bateau silencieux labourant des flots d'encre et tendant désespérément, dans l'immensité, ses mâts et ses vergues vers le ciel!... Le couvre-feu, c'est l'*angelus* du soldat, l'avertissement que clame le muezzin du haut de la mosquée, c'est le recueillement du soir !

Immobiles, perdus dans leurs souvenirs, ils écoutaient...

— Tu as entendu, fit d'Esgarrays, c'est l'extinction des feux... De tous les feux, tu sais !...

Et, serrant la main de Berg, il se dirigea vers son logement.

Dans la grande chambre nue, au lit très haut tendu de blanc, il se promena longtemps, rêveur ; puis, fatigué, tête brisée, cerveau bouillonnant de confuses images, il s'endormit d'un sommeil lourd, pénible...

V

Le lendemain, de très bonne heure, le régiment partait.

Une petite rose moussue à la boutonnière, en queue, cette fois, du bataillon, le capitaine, très triste, se laissait bercer au pas de sa bonne poneyte. Mais ses yeux, qui suivaient machinalement le vol d'une hirondelle, s'élevèrent jusqu'aux fenêtres d'une grande maison. Il la voyait de face, cette maison, terminant le faubourg et donnant sur la campagne. Un jardin très étroit courait le long de la façade, derrière une grille aux lances dorées ; un perron se détachait en clair sur le gris des murailles. Dans un coin de la villa, une glycine au tronc noueux enroulait autour d'une fenêtre le vert de ses feuilles légères et les jolis tons, couleur pervenche, de ses grappes fleuries. Maintenant, cette fenêtre était ouverte toute grande, et, dans le cadre embaumé, se détachait un délicieux pastel.

Très droite en sa robe du matin tombant à plis morts sur son buste de vierge, sa tête un peu penchée vers la rue, comme pour voir, Madeleine rayonnait. Le nimbe d'or de ses cheveux s'irrégularisait sur son front en une pointe folle ; dans la matité du visage, ses yeux verts de naïade flambaient. Lui, tout près en cet instant, subissait l'influence de ce regard planté droit et victorieux sur le sien ; son cœur avait cessé de battre, une grande pâleur l'envahissait ; blême, les lèvres sèches, il s'arrêta... Oh ! pas longtemps.., Déjà la fenêtre était refermée, l'apparition disparue, le doux rêve terminé...

Rendant la main, il rejoignit d'un temps de trot sa compagnie, mais, dans la brusquerie de l'arrêt, la fleur qu'il avait à la boutonnière tomba. Elle gisait toute blanche à ses pieds, comme éperdue sur le vert de l'accotement gazonné; de ses pétales meurtris semblait s'exhaler une plainte...

Sur la route droite, éblouissante, la colonne se déroulait, encore mal éveillée. Les épidermes entamés, les articulations raidies hésitaient sur le dur macadam, de pénibles à-coups secouaient les compagnies entières avec des grincements et des heurts de gamelles.

Immobile, d'Esgarrays contemplait la rose moussue... Mais bientôt, levant la tête résolument :

— Hop! allez, Diane!...

La jument, rassemblée sous l'éperon, partit d'un joli galop scandé d'un cliquetis d'acier et du frémissement de ses rouges naseaux vibrant à l'air frais du matin.

Jean des **AULNES**.

DANS LA BOUCLE DU NIGER

LE MOSSI

(D'APRÈS LES DOCUMENTS DU CAPITAINE VOULET)

Jusqu'au point où nous en sommes arrivés, — le point extrême où bientôt l'Afrique n'aura plus un lambeau de territoire à dépecer entre les convoitises européennes, — tout ce qui touche à cette partie du monde a le don de passionner l'opinion internationale. Ce n'est pas que les premières fièvres de découverte et de colonisation n'aient sensiblement baissé et qu'elle n'ait aussi beaucoup perdu de son cortège d'illusions la légende si complaisamment grossie, qui s'était formée, par exemple, autour de notre empire soudanien... L'immense plaine herbeuse, le Soudan, dont le nom seul faisait surgir dans les cerveaux les moins portés aux chimères l'image d'une sorte de terre édénique, à la végétation superbe, aux peuples industrieux, aux richesses naturelles énormes, et que la réalité des documentations géographiques a dû montrer si différent de cette vision prestigieuse !... Néanmoins, tout en se dégageant de certaines exagérations d'optique, inévitables dans les circonstances et à l'instant où elles se produisirent, les esprits sérieux n'ont cessé de suivre en grande attention ce qui se passe là-bas, depuis quatre ou cinq années, et les luttes opiniâtres engagées entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne, entre les deux premières nations surtout, pour obtenir la possession des précieuses vallées fluviales, par lesquelles devra s'écouler jusqu'à la mer le commerce intérieur de ces vastes régions.

Hier encore, le Mossi et les contrées limitrophes du Gourounsi et du Gourma partageaient, avec les pays du Haut-Nil, le privilège d'être la question brûlante de la politique africaine.

On sait quels événements servirent de préparation à notre mainmise sur les territoires des Mossis et des Gouroungas. Le

Dahomey venait de tomber en notre puissance. Assez promptement, on s'était rendu compte, en haut lieu, que cette possession quoique très dévastée par les violences de ses principicules indigènes, gardait en soi des éléments vivaces de régénération et de production, mais qu'à tout prix il fallait empêcher qu'elle ne fût réduite à l'état de simple colonie côtière, en couloir et sans issue vers le nord. Enserrée entre le Togo allemand et le Lagos anglais, cette nouvelle annexe de notre hinterland occidental manquait de tout moyen d'extension soit à l'ouest, soit à l'est. Elle ne voyait plus d'ouverte que la route du nord afin d'atteindre jusqu'aux marchés de l'intérieur et d'en attirer le mouvement vers le littoral. C'est pour y parvenir que plusieurs missions françaises voulurent en même temps rivaliser de zèle et de hâte à franchir les frontières vagues du Haut-Dahomey. C'est pour empêcher nos compatriotes de toucher au but que, de leur côté, Anglais et Allemands redoublèrent de diligence, à dessein d'arriver les premiers dans la partie de la boucle du Niger attenante au cours moyen du fleuve. Véritable course au clocher, fiévreuse, impatiente de gagner le prix, et dont l'émotion devait se communiquer irrésistiblement aux spectateurs qu'intéressait, à divers titres, l'amour-propre de nationalité ! Les Français s'étaient peu à peu étendus à l'est de leur colonie du Sénégal, coupant l'arrière pays des colonies anglaises de la Gambie, de Sierra-Leone et de la Côte d'Or, ainsi que de la république nègre de Libéria. Il leur importait, évidemment, comme nous venons de l'indiquer, de poursuivre leur effort en arrière du Togoland allemand et du territoire de Yoruba, dépendant du Lagos britannique, d'autant mieux que le Dahomey leur assurait de ce côté un accès vers la mer. L'insatiable besoin de conquête et d'extension colonisatrice qui mène, à travers tous les continents et tous les rivages, l'ambitieuse Grande-Bretagne ne pouvait que surexiter davantage le patriotisme de la France, tant de fois dépossédée, et pareillement aiguillonner l'ardeur de l'Allemagne à lui disputer d'autres lots, dans le partage de l'Afrique. On vit alors subitement un petit pays qui, la veille était à peine connu, le Borgou devenir le centre de l'intérêt pour trois des plus grandes puissances de l'Europe.

Ballot, gouverneur du Dahomey, en s'avançant au-delà des limites apparentes du Dahomey, à travers le pays du Sabé, jusqu'à celles du Borgou, avait préparé les voies. Le commandant Decœur le rejoignit et se trouva, pour conclure un traité de

protectorat, à Nikki, avec le chef du Borgou, presque en même temps que l'audacieux capitaine Lugard, tandis que l'avant-garde de la mission allemande du docteur Grüner, commandée par M. de Carnap, entremêlait ses travaux et son itinéraire parmi ceux de la mission française, depuis l'heure de son arrivée à Sansamé-Mango ! Les chancelleries allaient avoir singulièrement à faire pour débrouiller l'écheveau des prétentions concurrentes s'entre-croisant de la manière la plus confuse dans ces régions mal connues et encore plus mal délimitées. Il demeurait acquis, du moins, que les Français étaient les premiers arrivés à Say et que les premiers ils avaient redescendu le Niger dans la partie, auparavant ignorée, qui va de Say à Gamba. L'occupation effective du Boussa par le lieutenant de vaisseau Bretonnet et du Mossi par Voulet fut le dernier acte de ces vives campagnes, dont le couronnement a été la jonction du Dahomey au Soudan français, d'une part, et au Niger, d'autre part.

C'est à l'encontre des résultats obtenus que s'est agitée, durant des mois, des années, l'humeur assaillante de nos éternels rivaux. Les droits acquis d'une façon si péremptoire viennent, cependant, d'être affirmés par des actes diplomatiques ; les négociations tant de fois entamées, suspendues et reprises, ont reçu leur solution, conforme à la justice et à nos intérêts ; et ces irritants débats, qui faillirent provoquer des conflits armés entre les troupes coloniales des deux pays sont entrés dans l'apaisement définitif.

En vérité, nos chers voisins ne sont pas encore revenus de la surprise violente où les plongea la brusque conquête du Mossi et du Gourounsi par la mission Voulet. Ils venaient justement d'arrêter la résolution d'une campagne décisive contre ces deux royaumes. Pressés d'agir (car on avait reussi déjà à tourner plusieurs de leurs possessions occidentales), préoccupés de la marche des Français avançant d'une action parallèle sur leurs deux flancs par le Dahomey et par la Côte-d'Ivoire, ils avaient combiné trois expéditions, prêtes à partir du pays des Achantis. Et voilà que, sur l'ordre du colonel de Trentinian, gouverneur du Soudan, une colonne française avait pris son élan de Bandiagara, forçant l'allure pour les devancer à Ouagadougou et à Sati, livrant en route maints et maints combats, forçant Samory (1) à reculer et s'ins-

(1) Le fauve Africain, sur le point d'envabir le Mossi et le Gourounsi, c'est-à-dire de porter là sa fureur de perpétuelle razzia, avait renoncé à ses projets, à la suite d'une lettre très ferme que lui adressa le lieutenant Voulet.

tallant en maîtresse dans la capitale du Mossi, après avoir fourni sous des pluies continuelles et malgré des obstacles de toute sorte, un parcours de 4000 kilomètres ! Le capitaine Stewart avait dû s'arrêter court, puis rétrograder et constater l'occupation effective d'un territoire, qui allait augmenter de près de 200.000 kilomètres carrés de superficie et de 3 à 4 millions d'habitants le domaine colonial de la France. Sous ses yeux en quelque sorte s'était accomplie la jonction des missions Baud et Voulet, couronnant enfin le but poursuivi depuis plusieurs années avec tant de peine par nos explorateurs ; la liaison du Soudan et du Dahomey.

Les Anglais ne se rendirent qu'à contre-cœur à l'évidence des faits. Maintenant encore il leur semble trop pénible de se relâcher de leurs prétentions sur ce riche pays du Mossi, dont ils avaient entrevu l'exploitation fructueuse. Ils n'ont pas bien compris que les Français, après avoir commis la faute d'abandonner le poste d'Arenberg, qui est le point d'appui de toute notre situation commerciale dans le moyen Niger, n'aient pas apporté la même complaisance à laisser échapper de leurs mains des possessions que leur intérêt le plus puissant leur commandait de se réserver, parce qu'elles ouvrent l'accès de l'inabordable Soudan.

Désormais, cependant, nos troupes indigènes occupent la Volta, Oua et Gandiaga, à la frontière du Gourounsi, le Mossi jusqu'à la Volta blanche, le Gourma, Nikki dans l'arrière-pays du Dahomey, Ilo et Say, sur le Niger. Si laborieuses qu'aient été les négociations, elles ont dû tant bien que mal aboutir à la ratification de ce vaste empire colonial.

Le Mossi en aura été l'une des acquisitions les plus importantes. C'est aussi la plus récente. On a là un territoire très homogène, très peuplé. Depuis l'irruption des conquérants songhays venus de l'Est, il y a six cents années environ jusqu'à notre arrivée, rien n'avait pu l'entamer. Les Toucouleurs essayèrent en vain de s'y établir ; et l'œuvre de dévastation des bandes de Samory s'est arrêtée à ses frontières. Immunité des plus rares sur cette malheureuse terre d'Afrique, toujours ravagée et toujours trempée de sang (1). De sorte que les habitants en étaient douce-

(1) On a dit que l'Afrique perd son sang par tous les pores. L'imagination est terrifiée lorsqu'elle se met en présence de la férocité inouïe, incessante avec laquelle s'est poursuivie, surtout depuis un demi-siècle, l'extermination des races indigènes.

ment arrivés à croire leur pays inviolable et leur propre race supérieure à celle des races environnantes. S'ils n'avaient pas annexé, suivant le dire de leurs nabas, les peuples à demi-barbares qui les environnaient, c'est pour la simple raison qu'ils n'étaient point de même famille. Ils avaient eu, en réalité, une autre raison, que leurs chefs n'avouaient pas, de rester en deçà de leurs frontières, celle-ci beaucoup moins noble et moins désintéressée ; c'est qu'ils trouvaient préférable de tenir à portée de leurs invasions des territoires sans défense, qu'ils auraient dû respecter, du jour où on les aurait fondus sous une seule et unique domination. Par exemple, ils jugèrent plus avantageux de ravager à leur aise, suivant leurs caprices et leurs besoins, le pays des Gourounsi, que Binger appelle le « vivier » du Mossi. A vrai dire, les rois héritiers de Konda (le chef des premiers conquérants) ne menèrent jamais au dehors des entreprises fort étendues, bien que certain historien arabe ait raconté qu'un des leurs, vers le commencement du XIVe siècle, s'empara de Tombouctou et mit la ville à feu et à sang. Les mœurs y sont plutôt tranquilles et pacifiques, quoique la traite y sévisse avec tous ses abus. C'est une contrée de culture ou d'élevage, où l'existence de chacun demande peu d'efforts pour s'alimenter aisément.

Il ne faudrait point s'abuser, toutefois, sur les ressources merveilleuses du pays ni le vouloir considérer d'ores et déjà comme une espèce de « terre promise, » riche et fertile entre toutes. Ce serait s'exposer aux mêmes erreurs d'imagination, qui nous trompèrent d'abord sur l'ensemble du Soudan. Les relations de Binger et du docteur Crozat sont là pour nous ramener à la juste appréciation des choses. Il est bon de lire, entre autres détails, l'arrivée de Binger à Ouagadougou et la description qu'il nous a tracée, simple et réelle, de cette capitale, qui n'est en somme qu'un village plus grand que les autres. L'illusion de puissance et de richesse ne ressort pas précisément de la peinture à laquelle nous faisons allusion. La capitale du « roi des rois » est entourée d'une grande plaine aride, qui, durant la saison sèche, n'offre qu'un aspect désolé. A l'ouest et à l'est, séparant le gros du village des groupes de cases les plus éloignées, se voient des bas-fonds marécageux, qui conservent de l'eau toute l'année, véritables champs de fermentations palustres, aux abords desquels les habitants ont creusé des trous pour y venir quotidiennement recueillir, en même temps que leur provision d'eau, des germes de fièvres et de

maladies. Le palais du naba n'est autre qu'une agglomération de cases misérables ; autour de celles-là s'étagent des paillotes plus infimes encore, qui servent d'écuries et de logements pour les captifs et les griots. Quant aux odalisques du sérail, nous renonçons à les photographier dans le réalisme de leur laideur.

Le docteur Crozat n'a pas usé non plus de couleurs très flatteuses, lorsqu'il décrivait son entrée à Ouagadougou et sa réception par Bocary-Naba. Du moins le détail en est piquant et vaut d'être rapporté.

C'était le jour de la grande salutation hebdomadaire. On le fit avancer sous le seul arbre qui ombrageât la cour. Après quelques moments d'attente, des griots, installés en face d'une porte dont l'ouverture n'avait pas 80 centimètres de largeur, annoncèrent par des coups précipités de tam-tam que le Naba allait paraître. Une cinquantaine de serviteurs, de parents et de notables se lèvent à ce signal bien connu et se précipitent vers la terrasse où le maître donne son audience ; ils s'y portent d'une allure hâtive, le dos fléchi. Il paraît ; et déjà, pendant que les tam-tam accélèrent la mesure, ils sont tous à genoux, la tête dans la poussière et la poitrine touchant le sol, murmurant avec des gestes rythmés des bras, l'humble salutation, symbole de servitude absolue : Naba ! Naba ! Naba ! Ses fidèles sont auprès de lui, ils n'ont d'autre fonction plus importante que de faire claquer le pouce et l'index en courbant la tête chaque fois que le Naba parle, tousse, crache, ébauche un signe d'approbation ou de désapprobation. Il échange, par l'intermédiaire des interprètes, quelques mots avec le chef de mission, laisse entendre qu'il désirerait fort, en outre des présents qu'il tient déjà de la munificence du naba des Français, un bonnet rouge et un sabre ; puis il se retire comme il est venu ; et la solennité n'a pas d'autre démonstration. Dans tout ce cérémonial d'une réception princière, à Ouadagoudou, on ne distingue pas plus de grandeur ni de pompe que dans les palabres ordinaires des roitelets nègres. On vante, à l'entour de lui et aussi loin qu'on peut, la puissance du chef supérieur des Mossis, le nombre de ses femmes et de ses eunuques. Il se glorifie de commander à 333 nabas et à plus de dix mille chevaux. Le vrai de la chose est que ses 333 nabas à part ceux de quelques centres, comme Mani, Yako, Pisséla, Koupila, Ganzourgou, sont tout simplement des chefs de villages, dont plusieurs n'ont pas même un cheval à monter.

Aussi bien l'état général du pays, l'état des cultures et du com-

merce laissent-ils fort à désirer, au pays de Mossi, de même que la condition des hommes... et des femmes. Ah ! certes, les *féministes* conséquents, qui poursuivent l'amélioration du sort de la femme sur toute la surface du globe auraient une belle campagne à conduire en faveur de celles qu'opprime un injuste sort, dans ces lointains parages. Elles vivent là, réduites à une quasi servitude. Il ne leur est permis de saluer personne, ni de parler à qui que ce soit, sans devoir se prosterner et se tenir les paumes des mains tournées en dehors, les coudes touchant terre. Misérablement vêtues, quand elles ont des vêtements, elles sont tout à fait dénuées des moyens de contenter le vague instinct de coquetterie, qui germe au cœur des plus simples sauvagesses. Si nous nous en rapportons au témoignage du mieux informé des explorateurs, le seul luxe que tolère un mari, est pour la femme mossi, le doux avantage de se charger jambes et bras d'anneaux en cuivre fondu et même souvent de boules creuses, qui alourdissent étrangement sa démarche. Quelques-uns de ces « bijoux » sont fixés à demeure par le forgeron ; d'autres se démontent à coups de maillet. (Songez qu'il n'est pas rare, nous dit-on, de voir des anneaux de pied pesant 6 kilos la paire !) Les femmes de condition subalterne qui ne peuvent pas se procurer des anneaux en cuivre se résignent à porter des bracelets en bois ou en marbre venus du Hombori. Diverses ont des colliers de corail ou de cornaline : un plus grand nombre doivent se contenter de colliers en rocaille bleu. Par extraordinaire, quelques-unes ont aux poignets des anneaux d'argent. Si seulement elles disposaient des moindres ressources personnelles, elles les emploiraient, au moins, comme celle du pays mandé, à s'acheter de menus objets de parure, mais on ne leur laisse pas de cauries ; et vainement chercheraient-elles à suppléer aux charmes dont les a privées la nature. Il est vrai que les femmes gourangas ne sont pas, à cet égard, plus favorisées qu'elles-mêmes. Les vêtements n'incommodent guère ces dernières ; et chez elles la beauté féminine n'est qu'un mythe. Les unes et les autres, elles auraient fort à gagner en suivant les us et les coutumes de leurs voisines du Mampoursi ? Celles-ci ont une coquetterie relative et, jeunes filles ou jeunes femmes, elles sont parfois presque jolies. Elles ont à peu près répudié l'affreuse coutume du tatouage ; elles se contentent d'orner leur figure d'une légère incision s'étendant en long ou en oblique sur le nez et les joues ; ou encore elles se distinguent par des dessins en bleu qu'elles se font aux mêmes

places du visage. Rafraîchir ces dessins au moyen d'un noir végétal tiré du « *bourinké*, » de sorte qu'ils paraissent toujours bien foncés, leur donner une teinte brillante et vernissée, c'est une occupation d'importance pour les femmes mampourga, qui, très expertement usent de la glace et du pinceau.

Il leur plaît fort, aussi, après chaque repas, de se teindre en rouge la lèvre supérieure; c'est afin de donner à croire qu'elles ont mangé force kolas dans la journée, ce qui n'est pas un mince privilège, paraît-il. Tandis que la plupart des femmes mossi ont la tête rasée, ce qui n'est point pour les embellir, les Mampougas apportent un grand soin à l'arrangement de leur chevelure, soit qu'elles la dressent en cimier, soit qu'elles la disposent en petites tresses collantes, à la guise des Mandé et des Sune-Ré, et elles ont une manière d'enrouler négligemment autour de leur tête « le boschi » en foulard ou en cotonnade, qui leur donne un certain air pas désagréable du tout, à ce que raconte le capitaine Binger. Au surplus, elles savent draper leur voile — la *langana* des femmes dioulas de Khong — d'une façon assez coquette.

Du côté de l'industrie et du commerce les habitants du Mossi sont plutôt en retard sur les peuples avoisinants du Yatenga, du Macina et du Khong. Ils savent travailler le fer, le cuivre et l'argent, mais grossièrement. Ils connaissent la soudure, qu'ils tirent de Salaga. Ils savent fabriquer les objets les plus nécessaires, par exemple ceux de la sellerie. Mais trouver chez eux ces objets tout confectionnés, c'est presque l'impossible. Binger nous donne à cet égard des détails édifiants: « Si vous avez besoin d'une selle, dit-il, il faut commencer par acheter une ou deux peaux de mouton ou de chèvre, en faire les avances en cauries à l'ouvrier. Peu à peu votre selle se confectionne, et vous êtes servi au bout d'un mois quand on fait diligence. Le mors se trouve ailleurs, la bride, les étriers, chez un autre individu. C'est une laborieuse corvée que d'avoir à se procurer quelque chose chez les Mossi. Ces gens-là m'ont paru plus paresseux que les autres noirs ; ils saisissent le moindre prétexte pour chômer. Ces mots de Diané (mon domestique), les peignent bien. Furieux de ne pas obtenir ce qu'il désirait, il se lamentait auprès de moi ; et, comme j'essayai de le calmer, il me répondit d'un air convaincu : « Tu as raison, jamais que moi qui miré *paille* comme ici ; quand de l'eau qui tombe, tout qui halte. » Ce qui veut dire : « Jamais je n'ai vu de pays comme celui-ci ; quand il pleut, rien ne va plus. » Nos colonisateurs auront beau-

coup à faire pour secouer la torpeur de ces populations engourdies, pour les amener progressivement à l'amour du travail et du commerce. Ils n'auront pas moins à dépenser d'efforts pour rendre productive l'exploitation du Gourounsi, peuplé de races hétérogènes, dénué de routes et de moyens de communication, longtemps livré aux dévastations des bandes ennemies et à l'incurie des indigènes. Question de temps et d'avenir. Au Mossi, la population est dense et le pays peut devenir riche. Au Gourounsi, qu'arrosent les trois cours d'eau dont est formée la Volta blanche, la végétation est plus luxuriante que celle des terrains ferrugineux de la vallée du Niger. C'est une région de culture par excellence, et qui ne pourra que profiter des développements rapides du Mossi.

En somme, c'est un ensemble de populations capables de se rendre industrieuses, propres à s'assimiler nos usages, curieuses « des choses des blancs » et ne demandant qu'à trouver des débouchés nouveaux pour l'échange des produits. Les autochtones surtout, rois, chefs de villages, simples particuliers, accueillent avec un réel empressement le protectorat français. Exploités par les marabouts, (des Markas pour la plupart), par les *diatikés*, les *confidents*, les marchands de gris-gris, pillés ou traités en esclaves par les faux prophètes convertisseurs, ils sont les plus heureux de s'abriter maintenant sous une autorité capable de les défendre et de les garantir. Mossis, Samobos ou Bobos, ils pensent là-dessus en général, comme cet indigène de Nuaroukoy, qui disait un jour du docteur Crozat : « Le Karamoko blanc est bien meilleur pour nous que les marabouts et nous l'aimons bien. Il boit du dolo comme nous et ne cherche pas à nous obliger par la force à faire salam. » Ces dispositions sont de bon augure pour l'établissement rapide et facile de notre influence là-bas, en dépit des menées hostiles des Markas, gens perfides et fanatiques. En outre, tout le pays, favorisé par la navigabilité de l'importante rivière qui l'arrose, le Baoulé, est promis à un avenir commercial certain, depuis Sikasso jusqu'à Ouagadougou.

Tel est, simplement esquissée dans ses grandes lignes, l'aspect général de la région. Inutile d'ajouter qu'il nous reste beaucoup à apprendre sur les peuples qui se partagent la vallée du Niger, — divisés comme ils le sont de races, de coutumes, de tendances et d'intérêts.

Frédéric LOLIÉE.

LETTRES
SUR
LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

Chéray, Ile d'Oléron, 25 juillet 1898.

Eh bien, les insurgés de Cuba ont-ils maintenant conscience de ce que nous n'avons cessé de leur répéter?

Sont-ils oui ou non les dupes de l'hypocrisie, de la fausse humanité des jingoès américains?

Quelle autre allure chevaleresque et franche eurent, à la fin de la précédente insurrection, les rapports du maréchal Martinez Campos et du chef insurgé Macio! Sans doute le gouvernement espagnol, le Parlement de Madrid, ne tinrent pas les engagements d'honneur pris entre deux chefs ennemis mais loyaux, et l'insurrection actuelle, à ses débuts, était légitime. Cuba avait droit à son autonomie, droit à la révolte pour conquérir son indépendance; mais du jour où cette révolte remit sa cause entre les mains d'un syndicat de Washington, l'insurrection contre la mère-patrie devint crime ou duperie.

Si l'on a suivi la tactique américaine, depuis le début de l'entrée en campagne des forces yankees, il était facile de voir quel était le but poursuivi par la libre Amérique, *désintéressée* au point de sacrifier hommes et argent pour doter Cuba de sa liberté. Avant cette entrée en campagne, les insurgés étaient d'héroïques défenseurs du droit, les Espagnols des monstres odieux massacrant et torturant; les insurgés remportaient journellement des victoires, les Espagnols battaient sans cesse en retraite; depuis les premières victoires américaines, les insurgés sont devenus des forbans, n'ayant aucune valeur comme soldats en dehors de la guerre de partisans; le mépris de l'armée américaine pour eux est d'une insolence qu'il était facile de prévoir. Ne sont-ils pas, pour la plupart des « noirs », et comment ont-ils pu s'illusionner au point de croire un seul instant qu'ils seraient acceptés comme égaux par les Yankees.

La destruction de la flotte espagnole a tout d'abord indiqué le fameux but poursuivi par les Américains. Dans la presse américaine, chaque capitaine de navire espagnol coulé a été peint comme un héros, chaque équipage recueilli, traité avec égard. Tous les actes des marins espagnols ont été proclamés admirables, aussi quelle gloire d'avoir écrasé une telle marine ! Pour faire ombre à la glorification des vaincus, les alliés insurgés étaient traités de cannibales; ne fallait-il pas arracher, homme à homme, les prisonniers qu'ils massacraient sauvagement ?

A Santiago, le masque est tombé normalement; les insurgés et leur chef Calixto Garcia avaient le droit de participer aux négociations de la capitulation, aux cérémonies de la reddition. Ils en ont été insolemment écartés, les Américains ayant préféré remettre au pouvoir des autorités espagnoles l'administration de la ville, plutôt qu'aux insurgés Cubains.

La preuve est-elle maintenant assez faite pour Calixto Garcia, pour Maximo Gomez, de leur coupable parti-pris ?

Voici la fin d'une lettre que Calixto Garcia adresse au général Shafter, vainqueur de Santiago :

« Je désirais vivement coopérer avec votre armée à toutes les dispositions relatives à l'occupation de la ville et au maintien de l'ordre jusqu'à ce que le moment vînt pour le peuple des Etats-Unis de remplir l'engagement solennel qu'il a pris de proclamer Cuba libre.

« Un bruit, trop absurde pour être cru, attribue la cause de vos ordres interdisant à mon armée l'entrée de Santiago à la crainte de massacres comme représailles contre les Espagnols. Je proteste contre l'ombre même d'une pareille idée.

« Nous ne sommes pas des sauvages ignorants des règles de la guerre entre civilisés. Nous sommes une pauvre armée en haillons, comme vos ancêtres dans leur noble guerre d'indépendance, mais, comme les héros de Saratoga, nous respectons trop profondément notre cause pour la souiller par la barbarie et la lâcheté.

« Je regrette sincèrement de ne pouvoir remplir plus longtemps les ordres de mon gouvernement et je me retire avec mes forces dans l'intérieur.

« Garcia. »

L'armée de Calixto Garcia est de 4 ou 5,000 hommes qui, depuis deux ans, n'ont pas cessé de combattre. C'est leur présence à n'en

pas douter, qui a fait hésiter les défenseurs de Santiago à s'opposer comme ailleurs au débarquement des Américains.

M. Pi y Margall, l'un des chefs du parti républicain espagnol est, lui aussi, bien naïf quand il affirme, dans une interwiew, qu'il ne croit pas que le peuple américain veuille s'annexer Cuba par la force, s'appuyant en cela sur la déclaration d'avril dernier de M. Mac Kinley. Ah ! le bon billet qu'a La Châtre !

La France, en Egypte, sait, elle aussi, ce qu'il faut penser de la loyauté des engagements anglo-saxons. M. Pi y Margall ne croit pas davantage aux vues intéressées des Etats-Unis sur les Philippines.

Une autre tactique se dégage encore des faits et gestes jingoes en ce moment. Le gouvernement de Washington, dans le va et vient de ses exercices pour affoler la vacillante Europe, tantôt laisse entrevoir qu'il peut abandonner Cuba à sa liberté, mais prendre les Philippines, ou bien abandonnant les Philippines prendre Cuba et Porto-Rico.

Comme la prise des Philippines léserait un plus grand nombre d'intérêts nationaux que la prise de Cuba, que l'Allemagne entend jouer son rôle dans la question des Philippines, bien entendu, toute la presse soudoyée d'Europe prêche à l'Espagne de faire au plus vite son deuil de Cuba et de se cantonner aux Philippines, au besoin de s'appuyer sur l'Europe — lisez l'Allemagne — pour sauvegarder les Philippines. Quant à Cuba et Porto-Rico, après l'Espagne elles intéressent surtout la France, parce que Cuba une fois livrée à l'Amérique, les mêmes intrigues financières louches qui ont poussé les Etats-Unis à la conquête de Cuba, les pousseront à se saisir des Antilles françaises et de la Guyane. La mise en action des placers d'or de la Guyane a déjà commencé dans les bas fonds financiers de New-York. L'indépendance de Cuba demeurant sous le protectorat espagnol, nos îles eussent été sauvées. L'Espagne doit conserver à tout prix Porto-Rico, pour rester en communication avec les républiques sud-américaines sur lesquelles elle peut, à un jour donné, exercer peut-être une influence salutaire en cas de groupement pour résister à l'avidité yankee.

Les Philippines excitent trop de convoitises, pour que l'Espagne en ait le grand souci immédiat. L'Espagne doit donc rassembler toutes ses énergies pour défendre les miettes de son influence à Cuba, fut-elle purement idéaliste, et pour empêcher que l'Amérique ne soit chez elle à la Havane.

Les dernières nouvelles nous apprennent que le président Mac Kinley aurait abandonné l'idée de porter la guerre en Europe et d'envoyer l'amiral Watson bombarder Cadix. Voilà qui est difficile à croire, étant donné l'état des esprits en Amérique et ce qu'écrit la presse *jaune*.

« L'univers aux Américains ! » telle paraît être la future con ception jingoïste.

Voici ce qu'on lit dans le *Hérald* l'un des journaux les plus modérément emballés sur les derniers succès militaires et maritimes américains.

Quel que soit le sort réservé à Cuba, aux Philippines, aux Ladrones et aux Carolines, les Américains conserveront Porto-Rico. Le gouvernement est fermement résolu à constituer une forte base militaire et navale commandant les Indes occidentales, la mer des Caraïbes et le futur canal de Panama. Le but du président Mac Kinley, en organisant l'escadre du commodore Watson, est non seulement de chercher à terroriser l'Espagne, mais encore d'impressionner l'Europe par la puissance maritime américaine.

La puissance maritime américaine ! Déjà ! Ainsi l'Europe, si elle n'est pas menacée à cette heure par l'entrée d'une escadre américaine dans ses eaux, l'est pour l'avenir sûrement. La voilà prévenue.

Une compagnie commerciale Yankee cherche, en ce moment, querelle aux indigènes à Haïti à propos de l'île Navassa. Il y a quelques semaines une expédition flibustière y opérait. « Bientôt vous apprendrez que Haïti et Saint-Domingue, sont annexées disait une américaine mariée à un français qui me l'écrit et qui ajoute « ne trouvez-vous pas qu'il est à remarquer que la première île annexée par les américains s'appelle *Ladrone*. Il y a de bons et de mauvais larrons, mais le pire de tous est celui qui se travestit en bon Samaritain ».

Un ami américain-espagnol m'écrit de son côté :

Il paraît qu'on a subsidié (*sic*) un certain senor Merchan à rallier les républiques du Sud à l'étendard des Etats-Unis. Ses écrits dans *Le Repertorio Columbiano* de Bogota sont traduits et circulent à New-York. — On va bientôt persuader les Yankees que l'Amérique centrale meurt d'envie d'être annexée. — Puis l'histoire du Texas, de la Californie, de Hawaï, de Cuba se répétera. Le canal de Nicaragua sera complété bien rapidement ; mais il n'y passera *rien d'impur*, rien qui ne soit régénéré au baptême Yankee. Que l'Europe se mette cela bien en tête dès à présent.

Ce senôr Merchan rappelle l'incident Maximillien au Mexique pour rappeler à ses compatriotes combien ils doivent apprécier leurs puissants protecteurs Yankees. Mais il passe sous silence le flibustier Sam Houston et le

vol du Texas et de la Californie arrachés aux Mexicains par des procédés sur lesquels il a sans doute cru qu'il valait mieux garder le silence.

Quand on étouffe d'indignation, ce n'est pas commode d'avoir à s'exprimer dans une langue étrangère !

L'Espagne a été la victime, dans ce pays, depuis trois ans, d'une avalanche d'avanies et d'accusations grossières sorties des gueules de gens incapables de la comprendre et entièrement ignorants du rôle important qu'elle a joué dans l'histoire.

Quoiqu'on en dise, les négociations de paix ne sont point engagées entre l'Espagne et l'Amérique. Le cabinet Sagasta, tel qu'il est composé, peut difficilement les entamer. On parle de confier ces négociations au général Polavieja, qui, l'un des premiers réclama pour Cuba l'indépendance, dès 1879. « Il faut, disait-il alors, traiter les colonies comme des enfants à qui le père de famille concède le maximum de liberté dès qu'ils deviennent majeurs. » Plus tard, en 1891, le général dévoilait les formidables progrès de la marine américaine et les intrigues des Yankees à Cuba. Sa prévoyance ferait-elle du général Polavieja un négociateur moins désespéré que ceux qui ont cru l'Espagne assez forte pour conserver intacte sa souveraineté à Cuba ? C'est possible, mais un autre encore se désigne lui-même, M. Pi y Margall ! Sa confiance dans la loyauté américaine est restée intacte. Sa réponse est la suivante à un interrogatoire sur les nécessités de la paix.

M. Pi y Margall dit que les républicains fédéraux pourraient avantageusement négocier la paix avec les Etats-Unis dont les principes et le système de gouvernement sont identiques. Il rappelle qu'en 1873 le gouvernement de l'Union fut le premier à reconnaître la République espagnole et que les hommes d'Etat de Washington voulurent, en témoignage de leur sympathie, ouvrir à l'Espagne un large crédit qui lui aurait permis de faire face aux difficultés de la situation. Les républicains fédéraux ont toujours affirmé la nécessité de l'autonomie ou de l'indépendance de Cuba et l'imprescriptible liberté des peuples ; loin d'injurier la République américaine ils voient en elle le véritable berceau de la démocratie et ils n'ont pas oublié qu'en 1776, treize années avant la glorieuse Révolution française, la Déclaration des Droits, qui est la table de la Loi nouvelle, fut proclamée à Williamsbourg.

Voilà bien la générosité latine, le caractère latin prêtant à ses ennemis les sentiments latins. Plus qu'en tout autre temps, les races qui ne sont ni anglo-saxones, ni germaines, ont une supériorité morale et une infériorité pratique. Il faut qu'elles cultivent la première et la sauvegardent jalousement comme le plus précieux des dons, mais il faut donner à cette supériorité d'autres bases que naïveté d'esprit et la faiblesse des moyens.

L'un des exemples les plus démonstratifs de la brutalité, de l'exclusivisme cynique d'une race ennemie de la nôtre, nous est fourni à cette heure par les Allemands d'Autriche. On sait qu'il s'agit, à propos des ordonnances sur les langues, de trouver entre ces Allemands et les Tchèques un *modus vivendi.*

Le comte Thun s'est acharné sans succès à rouvrir des négociations vingt fois ouvertes par tous les chefs de cabinet qui l'ont précédé, et vingt fois interrompues par les groupes allemands que conduit la bande Schoenerer et Wolf. Les Teutons ne consentent à entrer en pourparlers avec les Tchèques qu'à la condition qu'il n'y aura pas de pourparlers et qu'on leur accordera, par avance, tout ce qu'ils exigent au nom de la culture allemande, de la suprématie allemande, de la beauté unique de la langue allemande et de l'exaltation finale de la suprématie prussienne !

Ce que les Allemands d'Autriche veulent, avant tout, c'est que les populations slaves de la Bohême ne puissent vivre de la vie de leur race, c'est l'abrogation des ordonnances de M. de Gautsch, qui leur donnaient une demi-satisfaction, c'est la suppression d'un droit légal acquis par les Tchèques à force de loyalisme, de modération et de patience.

On se demande, en vérité, si les cabinets, qui se succèdent à Vienne, jouent la comédie de la conciliation, ou ils s'entêtent avec sincérité à chercher la quadrature du cercle.

La situation est inextricable, parce que Berlin exige qu'elle le soit. La rivalité des races, entretenue par l'Allemagne, désagrège peu à peu l'Autriche à mesure que le commerce, l'industrie, la finance, la politique, le fonctionnarisme prussiens s'installent et s'imposent en Orient.

Le solennel et impudent mensonge de M. de Bismarck « la question d'Orient ne vaut pas les os d'un grenadier poméranien » n'a trompé que la badauderie française.

Il faut lire le livre de M. Loiseau (1) œuvre documentée s'il en fut, pour bien comprendre à quel point l'Allemagne est en marche à travers l'Autriche, vers la Turquie, et ce qu'elle fait pour l'exécution méthodique de son programme de la *Drang nach Osten,* (Poussée vers l'Orient).

Tous nos hommes de gouvernement doivent méditer ce livre pour prévoir le rôle que nous jouerons en Europe, si nous n'avons pas su nous ménager un contre-poids à l'expansion germanique

(1) « Le Balkan-Slave et la crise autrichienne » par M. Charles Loiseau.

en aidant à la Révolution des peuples engagés dans la lutte contre l'absorption du germanisme. En Autriche, dans les Balkans, en Turquie, nous devons, sous peine de décadence irrémédiable, empêcher l'Allemagne d'incorporer de force à sa clientèle les peuples de race slave, secondant et appuyant en cela, dans le sens de nos intérêts, la politique latente de la Russie.

Un reproche grave à faire au livre de M. Loiseau, c'est que l'auteur du *Balkan-Slave* semble prendre son parti de ce qu'il appelle le détachement de la Russie, de sa « mission » en Orient.

Il est très facile de comprendre que la Russie, après le congrès de Berlin, voyant l'Europe l'abandonner, la combattre, l'humilier, s'acharner à reconstituer les forces de l'homme malade, ait senti se calmer en elle ses ardeurs pour l'émancipation des « frères Slaves ». La Bulgarie délivrée, lui devant son sang et sa chair, faisant alliance avec ses ennemis, la Serbie se complaisant au service de l'Autriche, refroidirent singulièrement le zèle moscovite et le firent paraître éteint. L'Allemagne et l'Autriche feignirent, elles aussi, le détachement de la politique balkanique, la France avec ses diplomates à la suite, avec sa coupable complicité au congrès de Berlin, ne fit naturellement rien pour rappeler à la Russie sa « mission d'influence première ». Cependant Alexandre III, avec ses grande vues de haute justice, n'avait point abandonné le terrain moral de la « mission » russe en Orient. La preuve en est dans l'obligation logique où fut le Prince de Bulgarie, de reconcilier finalement sa principauté avec la Russie.

Mais le grand empire Slave s'était, il est vrai, désintéressé matériellement de la politique turque. Lorsque sa diplomatie, trop longtemps inerte, constata sa faute, le terrain était occupé par l'Allemagne !

La France ne doit pas seulement reprendre en sous-œuvre sa politique à elle, en Autriche, dans les Balkans et en Orient, elle doit, au lieu de s'incliner devant ce que M. Loiseau appelle le détachement de son alliée, lutter contre ce détachement, prouver à la Russie que sa politique en Extrême-Orient même a besoin de succès en Orient, que l'Allemagne accaparant l'Europe lui sera une rivale plus dangereuse en Asie, que la Russie a une double mission en Orient et en Extrême-Orient, qu'elle est le médecin désigné des deux hommes malades, le Turc et le Chinois, et qu'elle ne peut ni déléguer ni abandonner ses pouvoirs à des ennemis. Si elle doit les déléguer et les abandonner dans un lointain avenir,

que ce soit à des Slaves, à des Grecs, à des Gallo-Latins sauvegardés contre le joug germanique.

Jusque-là que la Presse française, s'il est possible d'obtenir d'elle le sacrifice de ses agissements habituels, serve les intérêts français autrement qu'en soutenant l'Autriche opprimant les Slaves. N'avons-nous pas lu dans nos journaux cent articles louangeant l'œuvre néfaste de M. de Kallay en Bosnie et en Herzegovine, et notre plus importante feuille du soir n'a-t-elle pas appelé cet homme d'Etat triplicien et germanophile ! « le Colbert des Balkans ! »

Allons, il y a encore une justice supérieure à la volonté malfaisante des hommes ! Croirait-on que la Skouptchina Serbe, nommée à l'aide de la plus monstrueuse des pressions électorales, composée de toutes les créatures du roi Milan et de celles de M. Vladan Georgewitch a « protesté contre de nouvelles exigences pécuniaires » de l'ex-roi Milan, ex-comte de Takovo, redevenu Milan, et que la dite Skouptchina refuse de s'y soumettre.

La haute approbation accordée par l'Allemagne à tous les faux-fuyants de la diplomatie d'Abdul Hamid, la banqueroute du concert européen, l'embarras dans lequel s'est trouvé chaque gouvernement faisant partie de l'étrange concert, vis-à-vis du machiavélisme turc, a créé une situation intolérable pour les hommes d'Etat ayant quelque souci de la dignité de leur pays.

M. Hanotaux ne pouvait souffrir de cette situation à laquelle il avait personnellement contribué, en se mettant à la remorque de l'Allemagne, comme approbateur des pires actes d'Abdul Hamid.

M. Delcassé, en arrivant au quai d'Orsay, a vivement ressenti l'humiliation qu'attirait à la France la continuité, de sa faiblesse.

Dès le premier moment, notre nouveau ministre des affaires étrangères a pu déjouer le dangereux projet du Sultan d'obtenir un représentant officiel du Saint-Siège à Constantinople, ce qui supprimait d'emblée toute protection de la France des chrétiens d'Orient.

Le cardinal Ledochowsky, préfet de la Propagande, préparait à l'aide de la future nonciature à Constantinople, et pour bien marquer l'effondrement de l'influence française en Orient, la prise de possession solennelle et définitive du protectorat des chrétiens par Guillaume II. Déjà le féal du Kaiser au Vatican décidait « de faire rendre par le clergé catholique de la Palestine des honneurs exceptionnels à l'Empereur d'Allemagne durant son voyage aux Lieux Saints.»

Mais le conseil de congrégation, dans une séance plénière, a résisté aux désirs du cardinal Ledochowsky, et le représentant du Saint-Siège auprès du Grand Turc ne sera pas nommé.

L'Empereur allemand se contentera des « honneurs d'usage pour les princes régnants ». Ce sont là des échecs que ne pardonnent aisément ni Abdul Hamid, ni Guillaume II. Aussi la résistance de la Porte est-elle violente à propos du paiement de l'indemnité due par elle aux victimes des massacres de Constantinople et réclamée par la France et par l'Italie. Le gouvernement turc déclare effrontément qu'il repousse toute responsabilité à ce sujet et ne se croit tenu à aucune réparation. Il proteste donc contre l'opposition mise par le gouvernement français sur l'un des versements de l'indemnité grecque.

Ainsi, on a pu massacrer durant plusieurs jours dans la capitale même d'Abdul Hamid ; le massacre s'est fait par des bandes organisées avec la complicité flagrante du gouvernement turc, et ce gouvernement déclare insolemment qu'il n'accepte aucune responsabilité pour les dommages causés à nos ressortissants. Il va plus loin et réclame une sorte de contre-indemnité à son bénéfice. J'ai répété bien souvent : « Il y aura un moment où il sera impossible d'ajouter à la honte de notre faiblesse vis-à-vis du Sultan et où les humiliations passées auront été inutiles ». Or, ce moment est venu.

Il ne s'agit point ici de l'accord nécessaire des puissances pour régler une question que trois sur cinq ne veulent pas voir réglée. Il s'agit de la défense d'intérêts individuels pour chaque nation. Toutes, à n'en pas douter, seront d'accord pour souhaiter un règlement amiable à moins que, là encore, l'étroite entente de Guillaume II et d'Abdul Hamid ne rende toute transaction impossible. Dans ce cas, la France n'aura qu'à maintenir sa saisie et les caisses vides à Stamboul ne s'empliront pas davantage.

Le mot « comble » semble avoir été inventé pour peindre les péripéties lamentables et imprévues par lesquelles passe la question crétoise.

Après deux ans de propositions, de projets, d'enquêtes, de rapports, de plans, de circulaires, d'atermoiements, les puissances en étaient arrivées à *souhaiter de s'entendre* sur..... l'établissement d'un régime provisoire !!!

La France, l'Angleterre, l'Italie, la Russie, après d'interminables pourparlers, avaient enfin formulé le dit projet d'administration

provisoire sur des bases que mes lecteurs ne souffriront certainement pas de ne point relire, s'ils les ont lues déjà, et d'ignorer si la publication leur en a échappé.

Or, la Porte vient de protester hautement contre l'application du système proposé par quatre des chancelleries occidentales, s'appuyant sur l'abstention de l'Autriche et de l'Allemagne. Rien de fait encore une fois ; c'est à recommencer !

Tant que la Turquie, l'Autriche et l'Allemagne, puissances résolues à être muettes dans le concert européen, seront priées de jouer leur air, elles prendront plaisir à briser l'instrument qu'on leur présentera.

Briser est l'une des joies de l'Empereur allemand, stupéfier par la brusquerie de ses résolutions, courir tous les risques, affirmer sa puissance, semer le vent, récolter la tempête, ou arracher aux victoires de son père et de son grand-père, aux conquêtes d'un Bismarck, tout ce qu'elles peuvent recéler d'orgueil, de prérogatives, d'autorité, tels sont les plaisirs de l'Empereur allemand, roi de Prusse. Il n'est pas besoin de se faire l'écho des histoires singulières et néronniennes qu'on raconte tout bas en Allemagne sur certains incidents des voyages maritimes et norvégiens de Guillaume II. Des morts successives et étranges alimentent suffisamment ces chroniques. Il suffit à ceux qui, comme moi, n'ont cessé de voir, en Guillaume II, un orgueilleux sans frein, de noter de temps à autre l'un de ses actes pour le juger et pour prédire à quel degré d'admiration complaisante de soi et de dureté pour les autres il parviendra un jour.

La régence de la minuscule principauté de Lippe-Detmold a été confiée au comte Ernest de Lippe-Bisterfeld à la suite d'une maladie mentale du prince régnant ; Guillaume II eut voulu que cette régence échut à son beau-frère, le prince Adolphe de Schaumbourg-Lippe, et il n'a pu pardonner au comte de Lippe d'avoir, de par ses droits supérieurs, fait échec au prince de Schaumbourg. L'Empereur allemand, dont les sentiments de rancune sont excessifs, a saisi la première occasion d'humilier le comte de Lippe, en lui envoyant le télégramme suivant, dont le texte, d'après la *Neue Bayerische Landeszeitung*, est comme suit : « Mon général a agi par ordre ; au régent ce qui revient au régent, et pas davantage ; quant au reste, je blâme le ton que vous vous permettez de prendre dans votre lettre. » Voici ce qui a provoqué la stupéfiante dépêche. Le nouveau régent avait, se basant sur les anciennes conventions

militaires, avisé les officiers de la garnison qu'ils étaient tenus de saluer ses fils et ses filles et de leur donner le titre d'*Excellence*, ce dont les officiers ne tinrent aucun compte. Une plainte au général ne fut pas davantage prise en considération, celui-ci se basant sur des instructions de l'empereur.

Le régent alors s'adressa directement à l'empereur en termes polis et il lui fut répondu par le télégramme cité plus haut. Blessé aux larmes, raconte un témoin de l'impression éprouvée par le vieux comte à la réception du télégramme, le régent a porté plainte contre l'empereur au Conseil fédéral, « pensant agir dans l'intérêt de tous les princes confédérés ».

La *Germania* ose parler ainsi de cette inqualifiable dépêche : « elle paraissait si monstrueuse que personne ne pouvait y croire ; elle n'est cependant que l'expression de la vérité ». La *Taglische Rundschau* va jusqu'à dire : « De pareils actes mettent la sécurité de l'empire en danger ». Que la feuille monarchiste se rassure, Guillaume II saura distraire son peuple d'un cruel soufflet donné, par quelque étonnante pirouette.

Juliette ADAM.

PAGES COURTES

CE QUI SE DIT A PARIS

Près de quinze jours écoulés n'ont pu que très faiblement atténuer la profonde émotion qu'a causé aux plus indifférents l'épouvantable naufrage de «la Bourgogne». Les longues nuits noires, les bourrasques de neige, les coups de vent furieux qui font trembler les vitres, déracinent les arbres séculaires, jonchent le sol de branches cassées et de débris de toutes sortes, éveillent naturellement en automme et en hiver des idées de tristesse, de destructions, de terrifiantes tempêtes; mais, à cette époque-ci de l'année, la mer ordinairement n'apparaît à l'imagination des parisiens et parisiennes qu'à travers la séduisante perspective de gaies villégiatures, auréolée de soleil, de bleus firmaments étoilés, d'atmosphère pure et réconfortante, encadrée par une plage riante où les petits se livrent à de joyeux ébats pendant que les grands délicieusement flânent, rêvent et..... quelquefois flirtent. Parmi ceux que les choses de la mer n'intéressent qu'accidentellement, beaucoup même commençaient à se bercer du chimérique espoir que les dangers des traversées lointaines étaient maintenant, sur les grandes villes flottantes qui régulièrement sillonnent les divers océans, à peu près complétement conjurés et ont été à la fois consternés et stupéfiés d'apprendre que la « nuit de l'abîme », comme dit Michelet, venait de se brusquement refermer sur des centaines de victimes réunies à bord d'un de ces immenses navires que tant de touristes vont, chaque été, admirer au Havre avec une insouciante curiosité. Par une calme aurore de Juillet, un voilier dans l'opaque clarté d'un intense brouillard, avait abordé le colosse et, en moins d'une heure, le sombre drame s'accomplissait. Sur six cent douze passagers et deux cent vingt hommes d'équipage, on ne compte que cent soixante-cinq survivants! La mer, la grande tueuse et la grande recèleuse, d'un seul coup de faux emprunté à la mort couchait, — lugubre moisson, — dans ses ondes sans fin, plus de six cents infortunés. Les malheureux paisiblement dormaient sur leur tombe béante quand une formidable secousse, accompagnée d'effrayants craquements, les fit en hâte accourir sur le pont. Là, d'indescriptibles scénes de désespoir et

d'horreur se produisirent. Quel réveil précédant l'éternel sommeil! Par un heureux hasard, il ne se trouvait parmi les passagers des premières qui tous, sans exception, ont péri, aucune personnalité connue de la société parisienne ou du monde des théâtres, si souvent appelé de l'autre côté de l'Atlantique par de brillants engagements. Une seule femme a été sauvée et son courageux sauveteur n'est autre que son mari : ceci prouve que quoi qu'en disent certains esprits chagrins, il y a encore, à notre époque, de bons et vaillants maris et des femmes qui savent, même légitimement, se faire tendrement aimer.

En apprenant cette terrible catastrophe, tous les amiraux suisses que deviennent volontiers, momentanément, les français qui fréquentent un port de mer ou voyagent... un peu, se sont ingéniés à rechercher les moyens d'en prévenir le retour ; des gens, très intelligents en toute autre matière, ont formulé devant moi, à ce sujet, une série de projets qui feraient sourire le plus inexpérimenté petit mousse de nos côtes. C'est incroyable combien, en dehors des spécialistes, on est peu au courant en France des questions de marine et de navigation très complexes, il est vrai, puisqu'il faut en même temps lutter, et contre les éléments, et contre l'âpre concurrence des nations rivales. De cette compétition acharnée que nous considérons d'un œil beaucoup trop distrait, car elle met actuellement en péril les intérêts vitaux de notre commerce extérieur, découle impérieusement, aussi longtemps qu'il n'y aura pas entente sur divers points entre les Puissances intéressées, — et l'on sait combien une entente quelconque leur est de nos jours devenue difficile, — l'obligation d'assurer, coûte que coûte, la rapidité des communications entre l'Ancien et le Nouveau Monde ; par conséquent d'augmenter toujours, d'augmenter sans cesse, les fantastiques vitesses acquises aux prix de multiples efforts et de risques constants. Et, point plus important encore que les vitesses dont les commandants, en réalité, restent maîtres, de continuer à passer sur ces néfastes bancs de Terre-Neuve où règne presque sans interruption, une épaisse brume. Or, le brouillard qui intercepte toute vision et jusqu'au son des plus puissantes sirènes, constitue de l'avis unanime des marins — et l'on vient une fois de plus d'avoir une cruelle preuve du bien fondé de leurs craintes — le plus redoutable danger des navigations modernes.

Il y a cependant des précautions, très à tort journellement négligées, que le simple bon sens indique, soit pour éviter dans une mesure qui restera hélas ! toujours trop limitée les accidents, soit pour restreindre le nombre des victimes lorsque malheureusement il y a lieu d'en déplorer. Dans ce dernier ordre d'idées, je citerai, parce que je l'ai très judicieusement entendu souvent réclamer pour les grands et petits bateaux, notamment pour les petits steamers qui multiplient

leurs différents services sur la Seine, une mesure d'application facile qui, sans entraîner de grands frais ou d'ennuyeuses complications pourrait, en cas d'éventualité fâcheuse, préserver bon nombre d'existences humaines. Il s'agirait tout simplement de mettre sur les ponts et autour des bastingages sous formes de sièges portatifs, coussins de banquettes, tabourets ballons, peu importe, assez d'objets insubmersibles pour que chaque passager en trouve facilement sous la main si le navire qui le porte lui semblait à tort ou à raison, sur le point de sombrer. Pour ne parler que de ce que chacun peut constater, il n'y a sur les petites " mouches " de la Compagnie des bateaux parisiens, où s'entassent les dimanches et jours fériés des centaines et centaines de personnes, qu'une ou deux seules bouées de sauvetage solidement amarrées auprès de la machine. A la moindre panique ce serait, pour s'emparer du précieux engin, une affreuse bousculade, suivie, si le danger était réel, d'une noyade générale. Par le fait même du développement que les moyens de transport sur la Seine ont pris ces dernières années, il se produira fatalement, un jour ou l'autre, quelque grave accident et rien de ce qui pourrait offrir une chance de salut et faciliter les secours, là comme ailleurs du reste, ne devrait être négligé.

Par une bizarre coïncidence, la mer, avec d'un côté la fatalité confuse de ses foudroyantes destructions, de l'autre, l'horreur saisissante des sanglantes batailles navales qui viennent de provoquer le navrant anéantissement des héroïques flottes espagnoles, a dominé cette quinzaine les pensées et les conversations, au moment même où on célébrait le solennel centenaire d'un des écrivains qui ont le mieux parlé de la grande Infinie. Après notre belle armée toujours frénétiquement acclamée à la Revue de Longchamp, Michelet, l'illustre historien de nos gloires nationales, dont le nom à l'instant se trouvait sous ma plume, a été le héros de ce 14 Juillet que rien n'a distingué des précédents, si ce n'est la présence d'un ministre de la Guerre civil, saluant avec le chef de l'Etat la foule qui se pressait sur le passage du landau présidentiel. Madame Michelet qui après avoir été l'héroïne du roman d'amour vécu de son mari, réalise maintenant la touchante pensée que poètiqmement il exprimait ainsi : " Une veuve devrait être l'âme attardée de son mari, " a assisté à toutes les cérémonies de son apothéose. Ame attardée, en effet et dans toute l'acception du mot, elle a surveillé l'exécution du buste placé au Panthéon et l'érection du tombeau construit conformément au désir de l'illustre défunt au Père-Lachaise auprès d'autres grandes ombres, célèbres aussi ou ignorées ; à côté des arbres près desquels il aimait s'asseoir et où " l'Oiseau" et " l'Insecte," ses vieux amis qu'il a chantés en prose viendront murmurer l'hymne des éternels recon-

ceptions de la Nature et de la suprême Résurrection. Egalement, affirme-t-on, elle a inspiré plusieurs des très beaux discours lus en ces diverses circonstances. Mais selon les principes modernes préconisés par Michelet, c'est par les suffrages de ses compagnes qu'a été désignée la Muse chargée de couronner le buste de l'Hôtel-de-Ville. Officiellement donc, de par la décision du Conseil municipal, cent quarante-sept jeunes filles choisies parmi les plus gentilles ouvrières de la bonne ville de Paris, — c'est-à-dire ce qu'il y a de plus féminin au monde, — ont voté, très sérieusement voté sous la présidence du syndic du Conseil, dans l'amphithéâtre de la grave Bourse du travail. Au premier tour de scrutin la plus favorisée, n'a réuni que 15 suffrages ; à l'instar de beaucoup d'hommes politiques, la plupart auraient-elles déposé dans l'urne un bulletin portant leur propre numéro ? (Les noms étaient remplacés par des numéros épinglés sur chacune). L'élection très vite s'est animée et a même été très agitée, presque tumultueuse. Tout comme en d'autres graves circonstances, un ou plutôt une jolie " outsider " est restée maîtresse du terrain et a été proclamée muse, j'allais dire présidente.

Il me semble que le meilleur hommage à rendre à Michelet, qui passionnément aima la France et si magistralement en écrivit les annales, serait d'apprendre à la jeunesse à l'aimer à son tour, intelligemment et non plus seulement instinctivement, par l'étude raisonnée de son histoire. N'est-il pas inouï de voir les programmes du baccalauréat ne comprendre que l'histoire des trois derniers siècles ? De par une inconcevable décision de l'Université, un candidat au trop essentiel diplôme a le droit de ne rien savoir de ce qui s'est passé en France ou ailleurs avant Henri IV. Il peut ignorer Charlemagne, Saint-Louis, Philippe-Auguste, la conquête de l'Angleterre, les Croisades, etc., etc. Au moment où se pose plus particulièrement effrayant le problème de l'influence des religions et des races chez les divers peuples, ce n'est qu'à nos bambins de dix ans qu'on expose en grandes lignes ardues, les causes primordiales de la Réforme et l'histoire de la formation et transformation des différentes nationalités. A nos philosophes adolescents on ferme ainsi, de parti pris, les premières pages du livre, entre tous fertile en précieux enseignements, de la philosophie de l'histoire.

Comtesse de SESMAISONS.

DÉCENTRALISATION

LES ÉLECTIONS AUX CONSEILS GÉNÉRAUX

La Chambre est à peine nommée que le parti de la décentralisation doit recommencer ses campagnes. Il s'agit cette fois du renouvellement, au scrutin populaire, de la moitié de nos assemblées départementales.

Il est beaucoup question dans la presse parisienne de savoir si ces assemblées sont de vrais pouvoirs politiques ou de simples chambres d'administration, si les partis doivent se compter dans chaque canton à l'élection du conseiller général ou si ces luttes irritantes doivent être subordonnées aux questions d'intérêt local. Il est selon nous un peu vain de poser de telles questions, qui se résolvent toutes seules non point d'une manière uniforme, mais par une suite de petites solutions spéciales, locales et particulières. Fort sagement, l'électeur français s'habitue-t-il à considérer d'abord l'intérêt du canton ; et c'est seulement si les choses sont égales de ce côté, qu'il examine la question purement politique. Etant donné les attributions économiques et financières des Conseils généraux, aucun esprit sain ne peut être choqué des procédés du bon sens populaire.

L'essentiel, au point de vue politique, est que le conseiller général se fasse une idée claire, en premier lieu de l'importance de ses attributions, en second lieu de la nécessité de les accroître. Beaucoup de ces magistrats départementaux pèchent soit par timidité, soit par une dose de violence systématique qui est tout juste le contraire de la véritable énergie. Eng.....ler son préfet, cela n'est pas administrer un département. Proposer tumultueusement des vœux politiques plus ou moins avancés de retardataires, ce n'est pas aller jusqu'au bout de son mandat. C'est dans ses pouvoirs propres et dans sa fonction naturelle, que le conseiller général a le devoir de se distinguer par l'initiative ou par la résistance ; là, le préfet n'est qu'un subalterne, un assistant ; tant

que les lois générales du pays sont respectées, tant que l'on n'a point mis en cause la Constitution, il n'a rien qu'un pouvoir de collaboration. En matière de finances surtout, c'est un préparateur dont les décisions, s'il en prend, n'ont qu'un caractère de provisoire. Au Conseil général, et aussi, et surtout à la commission départementale qui jouit d'une délégation permanente, il appartient de faire respecter cet état de choses. Tout autre régime ne serait point légal.

Mais ce régime légal est insuffisant. Il faut l'étendre, il faut accroître l'importance, sinon les attributions, des assemblées départementales. Nous disons *sinon les attributions* parce qu'il ne manque au système actuel que d'être pratiqué dans des conditions meilleures pour que la décentralisation, avec tous ses avantages, soit presque faite. Et pour accroître l'importance des conseils généraux, une seule voie est ouverte ; c'est le remaniement de la carte administrative, c'est la fusion des départements, par groupe de quatre ou de cinq, en régions compactes et fortes ; c'est, au siège de la capitale régionale, l'installation d'assemblées quatre ou cinq fois plus nombreuses que les présents Conseils, délibérant sur des affaires quatre ou cinq fois plus nombreuses et avec un contrôle quatre ou cinq fois plus faible, avec un appareil à demi souverain, comme les Etats généraux de la Bretagne ou du Languedoc sous l'ancien régime. De ces conditions nouvelles ne manquerait pas de résulter un état nouveau : presque sans nouvelles lois décentralisatrices, les libertés locales reparaîtraient sur le sol français.

***

PROVINCES

PROVENCE

Marseille.

Choses félibréennes. — Le nouvel évêque de la Martinique, Mgr Tanoux, qui vient d'être sacré dans l'église de la Major, à Marseille, est né à Aubagne, petite ville industrielle des Bouches-du-Rhône, fraîchement assise sur les bords de l'Huveaune. Aubagne est célèbre en Provence pour ses fruits et ses céramiques à l'usage des ménagères. Là se fabriquent notamment des quantités de vases d'une forme charmante dans lesquels on enferme les fraises de mai. Aubagne — c'est encore une de ses particularités — conserve précieusement le culte de la langue provençale. Mgr Tanoux, comme tout véritable Aubagnen, parle volontiers cette langue, suit avec un vif intérêt le mouvement félibréen et ne manque jamais d'emporter *Mireio* même dans les plus lointaines régions du globe où il pénètre en qualité de missionnaire.

Le nouveau prélat a suivi les traditions provençales des évêques de Mazenod, l'oncle et le neveu, dont le souvenir demeure si sympathique aux Marseillais. Ces deux évêques prêchaient fréquemment en langue provençale, et fréquemment aussi dans les rues du Vieux-Marseille où ils allaient toujours à pied, ils se plaisaient à parler l'harmonieux langage populaire.

Au Congrès Provençal d'Avignon, plusieurs prêtres émirent le vœu que l'exemple des évêques de Mazenod fût imité par les curés et recteurs, tout au moins dans les campagnes du Midi. On émit aussi le vœu — combien de fois ne l'a-t-on pas émis ! — que la langue provençale fût officiellement enseignée dans nos écoles. A ce sujet Félix Gras, capoulié du Félibrige, dans son beau discours prononcé le 26 juin au banquet de Sainte Estelle, à Aigues-Mortes, laisse espérer qu'on pourrait obtenir bientôt un commencement de satisfaction.

« L'heure a sonné, dit-il, de monter à la tribune pour faire la motion d'ouvrir les écoles nationales à l'enseignement de la langue de Mireio, de la langue d'oc parlée par quinze millions de Français. Et soyez bien assurés que nos félibres majoraux-députés ne manqueront pas de porter cette motion patriotique avant la fin de cette législature, car si notre Renaissance littéraire le commande, une autre raison supérieure le commande aussi, il vient de se former un projet contre les races latines qu'il est de toute nécessité de confondre de suite. Ce sera sur cette motion patriotique que se reconnaîtront les vaillants. Là nous verrons si la France veut renier son sang latin pour s'abâtardir avec le sang anglo-saxon. Là nous verrons si la France veut s'emmanteler de soleil où s'ensevelir dans les brumes ! Là nous verrons si la France se tourne vers Homère ou vers Attila !... »

Elzéard Rougier.

PICARDIE

Amiens.

Bibliothèques provinciales. — Parmi les cent et quelques mille volumes de la bibliothèque communale d'Amiens, il en est un bon quart d'inutiles. Les in-folio et in-quarto poudreux, puissante progéniture de juristes ou de théologiens faméliques, dorment béatement dans l'ombre des rayons, sans qu'aucune main sacrilège ait osé profaner leur repos. Ils dorment, graves et recueillis, exhalant des odeurs vagues de lard rauci et de moisissures concentrées. Ce sont les oubliés ! Personne ne s'intéresse à eux, et leur quiétude serait complète, sans le ver qui les travaille, et lentement dissèque leurs cadavres colossaux.

Il est permis de considérer comme nulles toutes ces antiquailles démodées. Ce qu'il importerait de posséder, aux dépens même de cette encombrante cargaison, bonne, tout au plus, pour l'épicier et le marchand de tabac ; — et c'est en cela que nos richesses sont vaines, — ce qui nous manque d'une déplorable façon, ce sont justement les ouvrages que l'on s'attendrait à rencontrer dans une bibliothèque de province : j'ai nommé les ouvrages locaux et régionaux. Non seulement chaque province devrait posséder en totalité, au moins à son chef-lieu, la collection des volumes parus sur elle, ses monuments ou ses habitants ; mais encore, on devrait y recueillir et y conserver avec une égale sollicitude les œuvres complètes de nos auteurs. Ce serait là de la décentralisation bien comprise.

La « Bibliothèque Nationale » renferme tous les ouvrages parus sur les provinces, mais ils nous sont comme les raisins de notre La Fontaine. Il faudrait, pour arriver à former un fonds picard dans notre bibliothèque, une somme de plusieurs milliers de francs ; or, si l'on songe que son budget annuel dépasse à peine 1,000 francs, lesquels sont vite engloutis par les acquisitions d'absolue nécessité, il est permis de douter de la réalisation, même lointaine, de ce projet.

Les prêts de bibliothèque à bibliothèque, encore à l'état rudimentaire, pourraient être plus généralisés qu'ils ne changeraient rien à la question : l'idéal étant de pouvoir consulter sur place, et à nos heure, les documents plus ou moins nombreux qui nous concernent. Demander de plus grands sacrifices à l'administration municipale serait probablement impossible. Il reste un moyen, le seul pratique, peut-être, ce serait de faire parmi tous ceux qu'intéressent les choses intellectuelles de notre province, parmi les nombreux obligés et les fervents de notre bibliothèque, une souscription ayant pour but la création d'un fonds spécial picard, avec catalogue spécial. Je me refuse à croire qu'il n'existe pas, rien que dans la ville d'Amiens, un millier de Picards disposés à verser les quelques francs qui permettraient à cette modeste idée d'entrer dans la voie des réalisations.

Emmanuel Vion.

POITOU

Poitiers.

Question vitale. — Puisque nous faisons de la décentralisation, ne serait-il pas à propos de pousser nos revendications si légitimes jusqu'aux choses de pratique journalière, jusqu'aux obligations que nous imposent les nécessités de la vie de tous les jours ?

Paris, c'est entendu, est devenu le centre pléthorique de la France. Vous connaissez ce Gargantua colossal qui, dans les cavalcades, fait la joie de tous les badauds ? Béatement assis devant une table servie, les dents longues, la bouche toujours ouverte, il avale sans sourciller les poulets et les gigots, ne fait qu'une bouchée d'un mouton et, pour un peu ferait disparaître aussi facilement le cuisinier qui le sert, y compris sa broche toute garnie. Voilà bien Paris, le formidable ventre de la France, car l'existence, j'entends la sustentation de l'être humain, est devenue en province un problème terriblement difficile à résoudre depuis que les commissionnaires aux halles accaparent toutes les denrées.

Ne riez pas ; — la question a son importance. Demandez plutôt à madame — votre épouse — comme dit mon concierge, — si, lorsqu'elle compte avec sa cuisinière, elle n'est pas épouvantée de l'augmentation de toutes choses ?

Le Poitou est, assurément, un pays plantureux ; il n'y a pas longtemps encore on y vivait largement, copieusement et, ce bien-être matériel était abordable aux bourses moyennes.

Aujourd'hui, je mets au défi ceux qui n'ont pas vingt-cinq mille francs de rente — et il s'en faut qu'ils soient la majorité en province — d'avoir chez eux une table habituellement servie en mets un peu délicats.

Je sais bien qu'il ne faut pas vivre pour manger mais, il faut manger convenablement pour vivre agréablement. Vous, Monsieur vous aviez désiré avoir à votre dîner, une jeune volaille grasse, bien en chair, bien nourrie, dorée par un bon feu de bois. On pose sur la table un poulet étique. Vous faites la grimace et vous vous récriez. — Que voulez-vous ? — vous répond-on, — quelque prix qu'on y mette, on ne peut rien avoir au marché ; volailles, œufs, légumes, fruits, tout est expédié à Paris. Il ne reste que le rebut qu'on nous fait payer fort cher sous prétexte qu'il n'y a rien.

A ce compte-là, la capitale finira par affamer la France. Tous les Français ne peuvent pourtant pas émigrer à Paris. C'est déjà bien assez que la grande ville nous impose parfois ses étranges conceptions politiques et sociales, si par dessus le marché elle nous condamne à mal vivre ou à nous ruiner, ce sera trop.

A. Y.

ALGÉRIE

Oran.

Les Bekkouya du Riff. — La ville d'Oran donne asile en ce moment à des hôtes singuliers, une troupe de Bekkouya, appelés ordinairement Bocoyas.

L'histoire récente de cette tribu du Riff est intéressante au point de vue du régime administratif du Maroc et de nos rapports avec l'empire de l'ouest. A la suite d'actes de piraterie commis par la tribu rifaine des Bekkouya — si remarquablement décrite par M. Mouliéras dans son Maroc inconnu — une trentaine de ces Berbères furent capturés par un navire espagnol et internés au présidio d'Elhucemas. Par une action diplomatique habile, la France parvint à faire rendre la liberté à ces prisonniers. C'est alors que la tribu, par un vif sentiment de reconnaissance pour notre pays, envoya à Mostaganem trente de ses enfants, trente vigoureux Berbères qui prirent du service pour quatre ans dans le 2e régiment de tirailleurs algériens.

Cette nouvelle de l'engagement des Bekkouya dans nos turcos exaspéra le sultan du Maroc, Moulaye-Abd-el-Aziz, et ce jeune souverain, dans le but de faire un exemple et de couper court à toute autre velléité de ce genre parmi ses sujets, envoya un millier de cavaliers réguliers contre les Bekkouya et ameuta contre eux les autres tribus du Riff. Nos protégés ne se sentant pas en force demandèrent l'aman, le pardon. Le lieutenant du sultan le leur promit, à condition qu'ils verseraient entre ses mains une contribution de vingt mille douros (cent mille francs); mais, au moment où ils livraient la somme convenue, les Askaris fondirent sur eux et les massacrèrent; puis ils pénétrèrent dans les villages pillant les gourbis, tuant les hommes et les enfants, éventrant les femmes... C'est ainsi que le sultan du Maroc fait reconnaître son autorité dans ses Etats : c'est ainsi que ses représentants gardent la foi jurée!

Trois cents Bekkouya qui parvinrent à échapper au massacre en se réfugiant sur l'îlot de Badès ou Peñon de Ghomera, demandèrent la protection de la France. Un de nos paquebots-poste, l'*Emir*, sur l'ordre de notre représentant à Tanger, vint recueillir ces malheureux pour les transporter à Oran. Maintenant ils sont campés près de la porte de Santon, dans dix-neuf grandes tentes que l'administration militaire a mises à leur disposition.

Un problème se pose : qu'allons-nous faire de ces réfugiés ? continuerons-nous à subvenir à tous leurs besoins ? les contraindrons-nous à des travaux publics qui leur répugnent ou les renverrons-nous dans leur pays ? Cette dernière solution est seule acceptable; encore faut-il que notre diplomatie leur assure la tranquillité, la France ne peut livrer à des bourreaux des gens qui ont cherché asile à l'ombre de son drapeau. Ce serait une iniquité; ce serait une faute qui porterait un coup irréparable à notre influence au Maroc. Armand Mesplé.

L'ARMÉE

Ce qui reste de l'affaire Zola n'est plus de nature à inquiéter personne.

M. Cavaignac a exposé à la Chambre, dans la séance du 8 juillet, celles des preuves de la trahison Dreyfus qu'il était possible de publier. On ne saurait trop l'en louer et l'on se demande en vérité ce qui a bien pu empêcher son prédécesseur de nous éviter par ces déclarations si simples, tant de désordres matériels et tant de trouble moral !

Non seulement l'armée a été audacieusement attaquée mais — chose plus grave — on pouvait croire que ceux qui la défendaient obéissaient uniquement à des considérations de salut public. M. Cavaignac a jugé nécessaire de montrer que l'armée, irréprochable, n'avait besoin pour se défendre, que de la vérité.

Les pièces qu'il a présentées à la Chambre sont probantes. On en soupçonnait l'existence ; on en devinait le sens. Nous en connaissons maintenant le texte. Le document principal est cette lettre accablante où le nom de Dreyfus se trouve écrit en toutes lettres accompagné de cette déclaration significative : « . . . . je dirai que jamais j'avais *(sic)* des relations avec ce juif. C'est entendu si on vous demande, dites comme ça, car il faut pas que l'on sache jamais personne ce qui est arrivé avec lui. » Et la pièce est d'une authenticité indiscutable, non pas seulement par sa structure matérielle, mais aussi parce qu'elle fait partie d'une longue correspondance qu'on a saisie, parce qu'elle a reçu une réponse qu'on a surprise également, parce qu'enfin cette nouvelle lettre a eu elle-même une réponse. Le ministère de la guerre tient là une précieuse correspondance échangée pendant six années entre des artisans d'espionnage qu'il connait, et la lettre accusatrice s'insère dans cet ensemble, elle y est tenue par des liens si évidents qu'il n'est

même plus possible de nier la vérité. — Telle est la démonstrationt saisissante qui a été donnée par le Ministre.

Enfin nous avons l'aveu du coupable. — Et je ne peux écrire cela sans me demander encore par quelle étrange aberration on s'est obstiné jusqu'ici à nous refuser toute clarté. On avait bien consenti à dire que la déclaration du capitaine Lebrun-Renault existait, mais on avait refusé de la publier. Bien plus, comme si on eût pris à tâche de rendre cette triste affaire suspecte à force de dissimulation. on avait fermé la bouche à cet officier qu'il eût été si simple de laisser parler.

Deux témoins ont entendu les aveux de Dreyfus. Il a reconnu avoir livré des documents en ajoutant cette justification inadmissible qu'ils étaient sans importance et que c'était pour en obtenir de plus sérieux.

Que reste-t-il d'obscur maintenant? — Les déclarations officielles négatives que l'Allemagne et l'Italie se sont empressées de publier pour accroître notre trouble ? On les comprend aujourd'hui puisqu'en effet Dreyfus n'était en relations avec aucun attaché militaire étranger ; il *travaillait* pour des intermédiaires, et ces entrepreneurs d'espionnage semblent avoir tenu beaucoup à ne pas le faire connaître. Le Ministre de la Guerre n'a pas cru pouvoir donner lecture de certaine lettre qui dévoile les raisons de leur discrétion, mais on peut les préjuger.

L'entrepreneur d'espionnage qui se servait de Dreyfus devait naturellement tenir à se faire payer aussi cher que possible ses renseignements et surtout à ne pas indiquer à qui il les demandait de crainte qu'on ne l'écartât pour se les procurer de première main. Il a donc dû broder quelque histoire à la Ponson de Terrail, en grossissant à plaisir les risques et les frais de ses opérations. Apprenant qu'une interpellation sur l'affaire Dreyfus allait avoir lieu, il a tremblé de voir sa fourberie découverte et c'est alors qu'il a écrit : « . . . je dirai que j'avais jamais des relations avec ce juif. C'est entendu ; dites comme çà...»

Quoi qu'il en soit, je cherche vainement l'ombre de doute qui peut encore subsister dans la conscience des honnêtes gens. — Nous avons à la fois la preuve et l'aveu.

Reste la question de la régularité de la procédure, qu'on est encore libre d'agiter. Si M. Cavaignac peut affirmer que la défense a eu connaissance de toutes les pièces du procès, il achèvera l'œuvre de pacification morale qu'il a si bien commencée. Si l'on a cru devoir, par quelque puissante raison d'État, violer une des règles essentielles de la procédure, je n'hésite pas à dire qu'on a eu tort ; les juges ne devaient pas s'y prêter. Mais la culpabilité de l'accusé est hors de question.

Elle serait évidente même si le commandant Esterhazy avait été reconnu coupable. Qu'il eût écrit le fameux bordereau, cela ne suppri-

merait ni la lettre accusatrice où le nom de Dreyfus est écrit, ni les aveux du traître, ni enfin la série des preuves qui ont permis à sept officiers de se faire une conviction.

Nous aurions seulement un traître de plus, ce qui d'ailleurs ne laisserait pas d'être extraordinaire, l'acte de Dreyfus étant, je crois, sans précédent dans l'histoire de notre armée.

Le terme de trois ans indiqué par Dreyfus comme devant amener la révision du jugement résulte probablement du délai qu'il avait fixé aux artisans de sa justification.

Il a pensé qu'il leur fallait trois ans pour organiser leur campagne et a exigé qu'on n'attendit pas davantage.

L'écrivain militaire qui est notre maître à tous, le capitaine Gilbert, avait écrit ici même plusieurs fois : « méfions-nous de 1897 époque à laquelle l'armement allemand sera complet ». Les trois années de Dreyfus tombaient aussi en 1897. Il y a là un rapport à étudier dont on n'a pas assez parlé.

La seule énigme qui reste est une énigme vivante. C'est l'ex-colonel Picquart. Etait-il de bonne foi ? S'est-il laissé circonvenir par des gens habiles ! A-t-il agi par conviction, dupe et victime de quelque illusion ? Si véritablement il s'est sacrifié à une erreur généreuse, il reste coupable de fautes professionnelles, de communication de pièces secrètes, mais il n'est pas l'homme avili et déshonoré que certains ont voulu voir en lui. Ce qui pèse lourdement sur son honneur, c'est cette dépêche suspecte « le petit bleu » qu'on l'accuse à mots couverts d'avoir fabriquée de toutes pièces, qu'il a voulu rendre authentique en cherchant à y faire apposer le cachet de la poste. Voilà le fait grave sur lequel il faudra qu'il s'explique, si sa raison ne sombre pas définitivement sous le poids des malheurs qu'il s'est attirés.

Restent les « intellectuels » qui se sont faits, avec une inconscience étrange, les auxiliaires d'une œuvre détestable. Ces hommes sont à des degrés divers, des déséquilibrés, à la merci de leurs nerfs et de leur imagination. On les a entendus avec stupeur développer leurs considérations extraordinaires, faire la leçon aux experts en écritures, quoiqu'ils n'eussent pas même vu les pièces originales dont ils parlaient, échafauder à plaisir, sur des observations fausses, des systèmes de justification aussi compliqués que chimériques. — Pauvres gens ! leurs nerfs vibraient si délicieusement, aux émotions qu'ils se procuraient ! Par un simple acte d'intelligence, sans documents, sans avoir entendu ni l'accusation ni la défense, ils faisaient d'un coupable un innocent, victime de la plus infernale machination, ils le retiraient du bagne en dépit de tout.... L'intelligence humaine ne parvient à la vérité que lorsqu'elle est disciplinée et mise en œuvre par la volonté ; elle s'égare, comme dans les rêves, chez les gens habitués à s'aban-

donner, comme à un plaisir, au jeu spontané de leur activité mentale.

Quel coin de voile soulever encore ? — Peut-être, plus tard, quand ceux qui savent pourront parler, parviendra-t-on à faire la lumière complète, à remonter à l'origine de l'affaire, à savoir d'où le coup est parti. Dans ce rude assaut donné à notre armée, on sent nettement une influence étrangère ; elle seule pouvait bénéficier du trouble quelle crée. Qu'on imagine le corps d'officiers, la justice militaire, l'état-major de l'armée décriés, déchus dans l'estime publique, les chefs militaires avilis aux yeux de leurs troupes et l'étranger saisissant ce moment de dépression morale pour engager la lutte !

Les « intellectuels » du procès Zola se livreraient avantageusement sur ce point à de très saines réflexions.

Colonel X.

COLONIES

Au cours d'une des séances de la dernière législature, un débat fut ouvert, à la chambre des députés, touchant le mode employé par le Ministère des Colonies pour accorder des concessions dans nos possessions d'outre-mer. Il s'est échangé à ce sujet beaucoup de paroles d'inégale valeur, et il s'est même trouvé un député pour proposer cette chose monumentale de faire intervenir une loi spéciale à chaque concession qui serait proposée. Entrer dans cette voie c'était vouer à un enterrement sans phrases toutes les tentatives qui auraient pu se produire, en vue de mettre en valeur notre domaine colonial. Le Ministre des Colonies, M. Lebon, comprit parfaitement le danger ; aussi revendiqua-t-il hautement la faculté d'accorder des concessions par simple décret, et, à une grande majorité, la chambre se déclara de son avis. En sollicitant son approbation le Ministre promettait, du reste, de ne faire rendre les décrets de concession qu'après avis approbatif de la Section spéciale du Conseil d'Etat, de façon à réunir toutes les garanties désirables en pareille matière.

Conformément aux engagements ainsi pris, M. Lebon avait saisi, dans les premiers jours du mois d'avril, la Section des colonies du Conseil d'Etat de diverses affaires de concessions pendantes devant son département. Mais, dans la circonstance, la haute assemblée n'a pas paru très enthousiaste de la combinaison qui faisait appel à ses lumières. Tant et si bien que, malgré la désignation d'un rapporteur, aucune solution n'était intervenue au moment où un nouveau titulaire prenait possession du pavillon de Flore.

Or voilà que M. Trouillot vient de faire approuver par le Conseil des Ministres l'institution d'une commission chargée d'examiner les questions de concessions à attribuer par le ministère des colonies dans nos possessions. Si les travaux de cette commission ne devaient être que préparatoires à la décision du Conseil d'Etat, son utilité n'apparaîtrait pas bien clairement car cela ne constituerait qu'un échelon de plus dans l'édifice administratif, entre la pensée du ministre et la sanction que le Conseil d'Etat est appelé à lui donner. Nous aimons mieux croire que la dite commission est appelée à se substituer au Conseil d'Etat lui-même, sur lequel elle aura sans doute l'avantage d'aller plus vite en besogne. Sa composition offre au surplus toutes garanties puisque, à côté de conseillers d'Etat, auxquels incombe le point de vue légal, on trouve les directeurs du ministère et d'autres spécialistes à même d'envisager le côté technique en toute connaissance de cause.

Voilà donc la question des concessions coloniales qui redevient d'actualité, alors que l'on pouvait la croire endormie au sein des commissions parlementaires chargées d'en résoudre le principe.

Tout d'abord une interrogation se pose :

Est-il bon d'accorder des concessions à de grandes sociétés ; ou, en d'autres termes, faut-il faire revivre les compagnies de colonisation qui ont existé jadis chez nous. Dans un travail récent le secrétaire général de l'Union Coloniale, M. Chailley-Bert, a résumé l'historique des « compagnies de colonisation sous l'ancien régime ». Si nous ne devions augurer de l'avenir que d'après les faits du passé, la lecture de la brochure de M. Chailley-Bert serait singulièrement décourageante. L'auteur, en effet, nous montre que sur les soixante-quinze compagnies formées aux dix-septième et dix-huitième siècles, dont il a pu suivre les destinées, pas une seule n'a réussi à donner le moindre dividende à ses actionnaires. En conclura-t-on qu'il faille, dès lors, renoncer à renouveler la tentative? Ce serait alors reconnaître que certaines portions reculées de notre domaine colonial (tels, en Afrique, le haut Oubanghi et l'intérieur de la boucle du Niger), ne seront jamais mises en valeur. A défaut, en effet, des compagnies de colonisation on ne peut guère espérer que des particuliers viendront avec leurs seules ressources, toujours limitées, tenter l'exploitation de pays où tout est à créer et où, par suite, de grands capitaux sont indispensables. Mais, à la vérité, les choses ne se présentent pas, de nos jours, sous le même aspect que jadis. Les facteurs qui interviennent dans l'œuvre des compagnies de colonisation se sont singulièrement perfectionnés et la vapeur, entre autres, en rendant les communications plus rapides et plus sûres, a apporté dans les transactions une régularité exempte des nombreux aléas auxquels étaient autrefois soumises les relations de la métropole avec les pays d'outre-mer.

Ces compagnies de colonisation qui ont mal réussi chez nous, ne les voyons-nous pas, au surplus, prospérer chez d'autres nations. Ce n'est donc pas le principe qui est mauvais en elles, mais bien l'application que nous en avons fait.

Pourquoi, dès lors, les condamner à priori ; et pourquoi se refuser à tenter encore l'entreprise avec les nouveaux éléments qui sont intervenus, si des capitaux s'offrent pour cette besogne.

En bornant les concessions aux territoires d'arrière pays, du genre de ceux dont nous venons de parler, on sera assuré de ne gêner en rien la colonisation individuelle, qui n'est guère désireuse d'aller opérer dans ces parages, et, en outre, on évitera le reproche d'avoir négligé quoi que ce soit de ce qui pouvait assurer l'utilisation des espaces acquis.

J. Bernard d'ATTANOUX.

LETTRE OUVERTE

AU COMTE LÉON TOLSTOÏ

Maître,

Votre retentissant article récemment publié contre le wagnérisme n'a certes besoin du « satisfecit » de personne.

En dehors de sa valeur intrinsèque considérable, il a même la qualité d'être une actualité. Car on assiste aujourd'hui en France à l'épanouissement de tous les effets désastreux que devait produire fatalement le système wagnérien non seulement au point de vue musical, mais aussi dans les autres branches de l'art en général.

Élever sa voix — et la vôtre a plus d'autorité que toute autre — en face d'un mal semblable est donc plus qu'une simple spéculation philosophique, plus que le cri du bon sens révolté : c'est l'accomplissement du devoir d'un honnête homme avec cette sincérité convaincante qui est le propre de votre talent et à cause de laquelle vous avez déjà depuis longtemps conquis l'estime du monde civilisé tout entier.

Malheureusement dans le cas présent elle a le désavantage de se manifester sur le terrain musical, qui, sous le rapport du métier lui-même, vous doit être assez étranger, circonstances que les disciples de Wagner, à bout d'arguments esthétiques, pourraient à l'occasion facilement vous reprocher. Le secours d'un musicien de profession vous est donc en quelque sorte indispensable. Veuillez permettre qu'il vienne de ma part quoique je vous sois probablement tout à fait inconnu mais à qui deux raisons donnent sans conteste un certain droit pour vous rendre le service en question.

D'abord étant jeune homme j'appartenais moi-même, corps et âme, à l'école néo-allemande, comme on appelle théoriquement le wagnérisme : je ne suis pas conséquemment de ceux qui le discutent sans l'avoir étudié. Et qui plus est, je ne m'en suis retiré à cause d'aucune autre raison que ma seule volonté, laissant mes intérêts matériels complètement de côté, puisque j'étais très lié avec Franz Liszt qui me

témoignait toujours une affection particulière et qui m'eût indubitablement beaucoup aidé dans ma carrière astistique si j'eusse conservé mes tendances initiales. Mais mon séjour en Italie et à Paris m'a peu à peu dessillé les yeux et je me suis aperçu finalement que le système wagnérien était trop compliqué pour être vrai. L'intellectualité en fait une chose hybride — l'hermaphrodite de la poésie et de la musique — vouée d'avance à la stérilité et condamnée au rôle néfaste d'un dissolvant de qualité supérieure. Et tout cela en vue des seuls profits sonnants du Maître des Maîtres!

Déçu, désabusé, je me suis alors remis à étudier la musique *musicale* et je me suis facilement aperçu qu'elle possède toutes les qualités pour créer des chefs-d'œuvre pendant longtemps encore et sans qu'il soit nécessaire de se faire la servante des influences extra-musicales ou même de la philosophie.

Or voilà ce qui se dit couramment à ce sujet dans les feuilles wagnériennes : « Wagner croyait l'univers régi par la Nécessité, l'homme dirigé par les lois du Besoin, la nature inconsciente et aveugle, l'homme conscient et réfléchi mais incapable de se soustraire à cette nécessité immanente qui gouverne toute chose ». Il est vrai que l'auteur de cette surprenante explication n'indique ni les morceaux, ni les mesures qui expriment soit la Nécessité, soit le Besoin. Quant à la nature « inconsciente et aveugle » ou l'homme « conscient et réfléchi », il me semble que ces vérités d'une profondeur relative doivent se rencontrer dans les œuvres de tout autre compositeur aussi, car elles proviennent tout bonnement de l'héritage encore non épuisé et inépuisable de feu M. de la Palisse.

Et après avoir écarté tous ces " impedimenta " pitoyables, que reste-t-il dans la musique de Wagner? me demanderez-vous. Une habileté prodigieuse à produire — non pas des effets grandioses avec des moyens simples comme en produisent les grands musiciens — mais l'impression du savoir et de l'attendrissement à l'aide d'artifices grossiers et d'expédients usés. Car l'instrumentation que l'on admire tant dans ses drames lyriques n'a qu'une importance secondaire au point de vue de la composition. Aussi est-il distancé à cet égard non seulement par Berlioz, mais par César Franck également, tandis qu'en fait de combinaisons contrapontiques ses œuvres contiennent très peu d'échantillons selon l'adage: " De minimis non curat prætor " que le bon La Fontaine traduisait si bien dans l'espèce par son immortel alexandrin :

Ils sont trop verts... et bons pour des goujats !

C'est à ce même vers que fait penser Wagner encore quand il exprime son dédain pour les formes, car par malheur on connaît ses œuvres coulées dans des moules anciens, comme par exemple " Une

ouverture pour Faust " qui est d'une faiblesse extrême. L'ouverture de " Tannhäuser " n'est pas plus symphonique que la plus part de celles d'Auber ou de Rossini. Dans ses marches il ne module par contre presque pas et ne se préoccupe jamais assez du rythme du mouvement d'un homme en marche lui-même.

Que dire de la trame harmoniqne de ses compositions sinon qu'elle est nulle puisqu'au lieu de développer les parties, il nous présente continuellement de véritables tranches d'harmonie qu'aucune parenté tonale ou logique ne relie ensemble. Sa prédilection pour les accords de septième diminuée est une preuve de l'insuffisance de son instruction musicale encore, car vu leur caractère flottant, ils sont d'un maniement peu compliqué.

Donc si on veut vous intimider avec la prétendue science musicale de Wagner, veuillez affirmer en toute sécurité qu'elle ne dépasse pas celle des musiciens de force moyenne, d'un " Kapell-meister " allemand bien coté. Pour connaître la musique à fond, il faut des études qu'il n'a jamais faites, ayant été dans l'obligation de vivre de son métier à l'âge où l'on apprend le plus sérieusement et avec le plus de profit.

Vous pouvez même ajouter que son admiration immodérée à l'égard de la neuvième symphonie de Beethoven ne s'explique que par ce manque d'éducation musicale. Les théoriciens les plus compétents de l'Allemagne, tel que Maurice Hauptmann par exemple, le quatrième successeur de Sébastien Bach à l'église de Saint-Thomas de Lipsic, mon professeur de contre-pointe et de fugue, ne comprenait nullement en face de cette œuvre l'enthousiasme de certains de ses confrères. Il trouvait qu'en valeur musicale la cinquième symphonie surpassait de beaucoup la composition si inégale de l'artiste déjà troublé par sa surdité croissante et devenu forcément excentrique. Que l'on soit au plus haut degré attendri devant l'infortune tragique d'un compositeur n'entendant pas ses propres compositions, on le comprend sans difficulté.

On vous parlera ensuite de la scrupulosité avec laquelle Wagner s'attache à rendre les inflexions de la déclamation. Eh bien ! Auber et Rossini n'en tiennent pas moins compte que lui, je vous le certifie, avec la différence toutefois qu'ils ne négligent pas de faire valoir le charme de la voix humaine non plus et en tirant parti avec goût pour rehausser l'intensité de l'expression. Il l'augmente alors d'une façon particulière, que la déclamation proprement dite ne peut ni entrevoir ni pressentir. Si Wagner repousse cette ressource inépuisable et légitime de la musique, il gagne sûrement la clientèle de tous les chanteurs qui n'ont pas un bel organe ou qui ne savent pas chanter — catégorie évidemment très nombreuse. Par contre il met en pleine lumière les instruments auparavant peu employés pour conquérir le suffrage d'un personnel

auquel il n'a donné d'ailleurs de l'importance que pour obtenir des effets étranges, imprévus, qui hypnotisent les ignorants.

Ne vous laissez pas désarmer par l'assurance avec laquelle les wagnériens soutiennent la prétention que les ensembles — c'est-à-dire le chant simultané de deux ou de plusieurs personnes — soient inadmissibles. « Cela n'arrive pas dans la vie » disent-ils sentencieusement. Et certes leur affirmation n'a rien de mensongère ; seulement ils oublient que dans la vie nous causons aussi généralement sans accompagnement d'orchestre, et que nous n'avons pas de *leit-motifs* non plus.

Ces réflexions ont dû vous être suggérées indubitablement par votre esprit pénétrant. Mais peut-être doutiez-vous de leur orthodoxie musicale. Que ce doute cesse donc dans l'avenir et que rien n'arrête plus votre manière de juger si saine et si profitable pour tous. La musique vous devra une reconnaissance éternelle.

Y joindre la mienne m'est d'autant plus agréable que votre article me sert de justification en face des attaques du wagnérisme et concernant mes écrits dans lesquels j'ai déjà souvent exposé tous les arguments que je viens de grouper ensemble plus haut. De là la seconde raison pour vous adresser les lignes présentes : il faut que l'on sache avec quel courage m'ont ouvert leurs colonnes plusieurs périodiques — et notamment et principalement « *La Nouvelle Revue* » (1) — afin que je puisse y défendre les principes fondamentaux de l'art contre les théories subversives du wagnérisme. Aussi m'a-t-on gratifié du sobriquet de « dernier anti-wagnérien ». Et j'ai aujourd'hui pour frère d'armes l'auteur de tant de chefs-d'œuvre cependant !

Mais prétendre que le génie eût attendu cette infirmité pour atteindre à son apogée, c'est pousser la sensiblerie un peu trop loin. Tout corps malade est déséquilibré et ce qu'il produira, dans son état malade, le sera aussi, conformément à une éternelle règle de la nature qui, comme toutes les autres, n'a pas d'exceptions, contrairement à celles créées par les hommes. Nonobstant, c'est sur cette pierre déséquilibrée, conséquemment peu solide, que Wagner veut édifier son système.

En réalité il n'édifie rien puisqu'il n'a pas d'élèves. Pour en avoir il aurait fallu semer des idées saines, grandes et viables, enflammant les cœurs et remplissant les esprits, tandis que ses thuriféraires ne sont que des imitateurs serviles plus ou moins bien approvisionnés des trucs dont se compose le wagnérisme.

A ce propos on ne manquera pas de vous vanter les *leit-motifs* comme une invention neuve et mirifique pour, musicalement, caractéri-

(1) Voir au numéro du 1er Novembre 1887 : « Les origines du mouvement musical actuel », — du 1er mai 1892 : « Le wagnérisme triomphant, » — du 1er Août 1894 : « L'inceste wagnérien ».

ser ses personnages. Objectez qu'ils existent déjà chez Meyerbeer dans « Les Huguenots » — le choral attribué à Luther — et qu'en somme ils ne fournissent qu'un simple *signalement phonétique* tel que contiennent, au point de vue de la physique d'un individu, les fiches du bureau anthropométrique, Du reste dans un opéra écrit sur un texte compréhensible pour tous, les *leit-motifs* sont une superfétation des paroles ; en tout cas, ils empêchent le compositeur forcément de s'occuper des sentiments de ses personnages, dont ils ne peuvent indiquer que les conditions se rapportant à l'humeur (s'ils sont gais ou tristes). Et cependant quel est le domaine de la musique sinon l'expression la plus directe et la plus complète des sentiments les plus profonds ? Conséquemment on doit considérer tout ce qui en amoindrit l'intensité et le développement comme contraire à son essence. Or Wagner se complait musicalement à affirmer l'identité de la personne que l'on a sous les yeux, ou à inutilement amplifier ce récit au détriment de l'émotion qu'il peut et doit provoquer. Que deviendrait dans ses mains le fameux récitatif de Donna Anna au second acte de « Don Juan » ? Un morceau descriptif interminable excluant par sa longueur l'arrivée de cette explosion foudroyante et farouche de l'amour filial, dela pudeur outragée que Mozart rend si puissamment dans l'air suivant, tout en se conformant aux régles les plus rigoureuses de la composition.

On prétend que dans les affaires ce sont les premiers cent mille francs que l'on gagne le plus difficilement. Moi, par votre puissant concours, je gagne d'un seul coup un appoint dont la valeur est incalculable. Maintenant le reste viendra tout seul ; la brèche est faite et on n'aura plus qu'à y monter pour prendre la forteresse de l'orgueil, de la supercherie et de la démence que l'on a pompeusement affublée du nom de « l'art de l'avenir ». Comme s'il pouvait y en avoir un autre en dehors de l'art vrai, unique et impérissable, formé par la fusion de l'émotion la plus profonde, de la fantaisie la plus vive et du suprême bon sens, tel qu'on le rencontre dans les créations des génies de toutes les nations et de tous les temps.

Je donne là, Maître, fortuitement la définitjon du caractère de vos ouvrages. Je ne puis donc mieux finir, sinon en vous exprimant mon vœu le plus sincère que vous en acheviez un grand nombre encore pour la plus grande gloire de votre pays et pour le plus grand bien de l'humanité.

A. De BERTHA.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

M. Emile Pouvillon, après s'être signalé dans le roman, semble le délaisser un peu pour monter vers l'histoire. Ce ne sont pas précisément des études qu'il fournit, des tableaux réels; il ne s'adonne pas aux minutieuses recherches, mais tâche de rester encore romancier, tout en appliquant ses facultés de philosophe et de poète à des faits et à des personnages historiques. De là son nouveau livre: *Le Roide Rome.*

La dédicace à M. Gabriel Monod en est curieuse. On y lit en particulier ceci: « Au seuil de cette maison de l'Histoire qui est la vôtre, et où je ne suis qu'un intrus, permettez-moi, cher et illustre ami, de me recommander de votre nom. » A distance, les êtres et les choses prennent des proportions démesurées. Quel parisien pourrait s'empêcher de sourire à l'image grandiose que M. Pouvillon se fait de M. Monod, lequel devient, non point seulement le majordome, mais le propriétaire de la *maison de l'Histoire.* Personne n'y peut pénétrer sans sa permission et sans l'avoir préalablement appelé « mon illustre ami. » Voilà les idées que l'on se fait et les exagérations auxquelles on est exposé quand on habite loin de Paris et que l'on enferme sa vie à Montauban, ville protestante. On en arrive à tout voir, sous un angle fort restreint, avec les gens de la très petite société dans laquelle on se meut, et à qui l'on veut complaire. Pas de mesure dans l'hyperbole, pas d'atténuations dans le dithyrambe !

Mais, c'est un trait rapide que je relève, ce sont quelques phrases du début qui contiennent ces louanges violentes dans lesquelles se marque un trop constant éloignement de la vie parisienne. Que vaut l'œuvre entière de M. Pouvillon ? M. Welschinger dans un volume à la fois substantiel, vivant et enthousiaste, nous avait dépeint les malheurs du petit duc de Reichstadt, son esprit vif, ses réveils quand on prononçait devant lui, dans sa solitude, le nom de son père. Evidemment ce fut un Français, un vrai Napoléon, jamais Autrichien, ne pactisant jamais de pensée avec la coalition ni avec la contre-révolution. Pendant que la triste Marie-Louise, faible, sans autorité, sans idées, obéissant à la bonne nature, se laissait tomber inconsciemment dans

les bras de ses deux grands écuyers, et les épousait l'un après l'autre, le petit prince se souvenait du prisonnier de Sainte-Hélène et lui gardait au fond du cœur une admiration sans borne et un amour filial qui éclataient rarement. Prisonnier lui-même, surveillé au nom de la raison d'état par le prince de Metternick, dont le rôle en cette circonstance, fut monstrueux, il était contraint de ménager les explosions de ses sentiments.

Voilà l'enfant fort sympathique, dont M. Pouvillon s'est épris et qui lui a fourni la matière de son drame ou de son roman, ou de son tableau semi-historique ; car l'œuvre tient à la fois de tous ces genres. Sans nul doute, M. Pouvillon, un excellent esprit, d'un jugement très fin et très droit, bien qu'il soit un artiste exquis, ne pouvait errer beaucoup. C'est bien en vérité le duc de Reichstadt qui paraît dans son livre, le duc de Reichstadt si vivement rendu, pour les siècles, par M. Welschinger. Il y a là des scènes touchantes, de jolis détails dans lesquels se peint tout entière l'âme du jeune homme. Ainsi, devant le prince de Metternich contenant sa rage, le roi de Rome arrrache ses épaulettes autrichiennes et les jette à terre, avec ce cri : « Je suis français, entendez-vous ? » Cette invention est bien dans le ton de l'histoire, et nous aide à bien apercevoir la figure réelle du fils de Napoléon.

On lui montre une croix de la légion d'honneur. « C'est pourtant, s'écrie l'enfant, les yeux noyés de larmes, avec ce bout de ruban et cette babiole d'un sou que mon père a fait des héros, qu'il a conquis le monde... Oh ! la gloire ! la gloire ! ». Il ne rend la croix qu'après l'avoir baisée dévotement, et arrosée de ses pleurs.

Encore une fois, c'est la vérité qui apparaît dans ces scènes imaginées, c'est le vrai duc de Reichstadt, celui des derniers travaux historique, dont M. Pouvillon nous a donné l'image, et qui, sans la mort prématurée, en 1832, aurait pesé peut-être sur les destinées générales de l'Europe et du monde. Que serait-il advenu, s'il avait régné à la place de l'illuminé Napoléon III ?

Cependant, malgré son succès, et la droiture qu'il apporte dans les imaginations historiques, peut-être regrette-t-on que M. Pouvillon ne soit pas demeuré fidèle à ses arbres et à ses vallées ? Quel idylliste ? Quel sobre et joli paysagiste ! d'un crayon sûr il sait donner une image enchanteresse des sites du midi. Là pas de couleurs violentes ; pas de peintures outrées, pas de méridionalisme, mais une subtile lumière, des saules légers, des ruisseaux qui ne se changent pas en fleuves larges ou en torrents impétueux. M. Pouvillon, quand il fait du paysage, se montre le plus nuancé des écrivains, tenant, non le pinceau ardent, mais le crayon discret. Il a fait avec *le Roi de Rome*, une belle invasion dans l'histoire ; qu'il revienne maintenant à ses anciennes passions !

Puisque j'ai commencé par l'histoire, pourquoi ne pas continuer par elle ? M. d'Haussonville d'une plume élégante et sûre, s'est attaché à nous rendre *La duchesse de Bourgogne.* Nous sommes ici en pleine érudition, mais gracieuse, ornée de tout ce que l'auteur y a mis de charme et de toutes les jolies citations dont foisonne son récit. Nous sommes à la belle époque de la langue française. Tout le monde au dix-septième siècle savait écrire avec aisance et avec l'expression juste et fine. Les diplomates comme Tessé, les femmes comme Madame de Maintenon nous charment en leurs relations d'affaires et en leur moindre billet. Cela a un ton exquis, de telle façon que l'on se délecte délicieusement dans les morceaux de leur prose dont M. d'Haussonville a semé son livre. Ses preuves — c'est-à-dire ce qui constitue ordinairement la sécheresse d'un volume, — donnent à celui-ci un attrait des plus singuliers.

Mais combien M. d'Haussonville — on le sent partout — a profité dans le commerce de ses héros et de ses héroïnes ! Sans les guillemets, on ne distinguerait pas toujours l'endroit où finit leur prose et où commence la sienne.

Ce n'est que le prélude de son œuvre qu'il nous fournit dans le volume qui vient de paraître, et qui s'arrête au mariage de la petite Alélaïde de Savoie avec le duc de Bourgogne. Peut-être comme M. Hanotaux, dans son histoire du cardinal de Richelieu, M. d'Haussonville s'est-il amusé aux alentours de son sujet principal que l'on perd de vue quelquefois et qui disparait, par exemple, à un certain moment derrière le jeune duc de Bourgogne et derrière Fénelon. Mais qui pourrait s'en plaindre ? Quels portraits nous y gagnons tracés fort habilement et sans aucun parti-pris !

Ce qui distingue en effet, M. d'Haussonville, dans ses études historiques et économiques, c'est une parfaite impartialité. Il a eu cette bonne fortune pour l'écrivain de traverser seulement les assemblées politiques. Voilà plus de vingt années qu'il s'en tient à l'écart, ne participant ni à leurs compromissions, ni à leurs pressions mesquines. C'est une excellente condition pour bien écrire et pour traiter d'histoire et de philosophie. Que nous fournirait M. de Mun s'il s'essayait à composer une vie de Voltaire ou même d'un personnage du dix septième siècle. Cela manquerait de la belle lumière et de la correction qui marquent les pages de M. d'Haussonville.

Ce qu'il nous découvre tout d'abord, c'est l'importance qu'attachèrent de tout temps les deux rivaux, le roi de France et l'empereur d'Allemagne, à gagner la maison de Savoie. N'était-ce pas l'Italie tout entière et une grande influence européenne qui dépendaient de cette alliance ? Aussi Louis XIV tente-t-il les derniers efforts à l'effet d'obtenir la main d'Adélaïde de Savoie, fille de Victor-Amédée, pour le

duc de Bourgogne Il triomphe dans cette lutte pacifique. A onze ans, la petite princesse, obéissant à la raison d'Etat, est remise aux mains de sa nouvelle famille. A douze ans, le mariage est célébré, le fiancé en avait quinze.

Sa gentillesse, les intrigues de Madame de Maintenon, les batailles de préséance, l'affection de Louis XIV pour la petite duchesse, tout est minutieusement dépeint, jusqu'à la bénédiction du lit nuptial, le soir, par le cardinal de Coislin.

Livre fort curieux, savant et aimable, tel qu'on le pouvait attendre de M. d'Haussonville : voilà *La duchesse de Bourgogne.* Peut-être les vues d'ensemble y manquent-elles quelquefois. L'auteur ne procède pas par grande masse ; il voit minutieusement, de près, se complaisant en fin lettré dans les détails et dans les badinages de l'histoire.

E. LEDRAIN.

CRITIQUE DRAMATIQUE

HERNANI

La Comédie française a fait une reprise d'*Hernani*, à l'intention de Mlle Wanda de Boncza qui s'est essayée dans le rôle de Dona Sol. Elle ne paraît pas y avoir trouvé l'emploi de ses qualités et de son genre. Autant elle avait plu, par exemple, dans l'*Etrangère*, sous la bigarrure sentimentale et excentrique de l'américaine aux nerfs d'acier, à la volonté virile, à l'aisance d'une affranchie de l'amour, autant sous l'apparence de l'amoureuse romantique, uniquement dominée par l'inexorable déterminisme de la passion, elle paraît gênée. Ce rôle ne lui convient pas. Elle le simule plus qu'elle ne le joue, c'est-à-dire qu'on ne cesse de voir l'actrice et qu'à part quelques rares passages, Dona So ne se montre pas, telle que nous l'évoquons à la lecture du drame, telle que la rêva et nous la transmit l'ardente imagination du poète, telle qu'elle est en réalité, la figure la plus significative du romantisme et de la passion romantique. Mlle Wanda de Boncza est mieux douée pour la pièce moderne, plus en nerfs qu'en tendresse, plus adaptable à à la réalité et à son tragique immédiat qu'à la haute et profonde rêverie dont s'enveloppe le théâtre de Victor Hugo.

D'ailleurs, on l'a remarqué cent fois, à chaque reprise nouvelle de l'ancien répertoire, il est bien difficile que le jeu des acteurs d'une certaine époque corresponde avec l'âme d'une œuvre dramatique, écrite à une époque antérieure sous l'inspiration de quelque esprit violent et nouveau. La prose, le vers demeurent immuables, éternellement vibrants et jeunes, mais dès qu'intervient le metteur en scène, celui qui dira, qui jouera, il y a étonnement s'il conserve au texte son caractère original de création. Généralement, la fusion ne s'opère pas, et rien n'est décevant comme certains drames romantiques interprétés avec la mesure, la nuance, le retrait, le suspensif, qui sont les caractères du jeu actuel de nos acteurs, plus soucieux de vérité que d'envolée.

A ce point de vue, la reprise d'*Hernani* offre un intérêt particulier. C'est l'interprétation qui attire surtout l'attention et alimente la critique.

M. Mounet-Sully, lui, est resté indéracinablement, superbement et génialement romantique. Nul ne fut, ne peut être et ne sera plus Hernani que lui. C'est comme une jeunesse nouvelle qui vous inonde le

cœur, lorqu'on l'écoute, lorsqu'on le voit s'agiter, emplissant l'espace des sonorités d'un verbe puissant, abondant, riche, intarissable. Car le romantisme nous fut à tous une jeunesse, il nous a élevés, il a ébloui de lumières nos premiers rêves, et le jeune homme de nos jours qui, oublieux de ses enthousiasmes d'adolescent, lui tourne le dos et le répudie, vieillit subitement de trois quarts de siècle.

M. Mounet-Sully est resté jeune. Il murmnre les propos d'amour sur le ton de timidité et d'inquiétude des débutants, effrayés de leur audace mais passant outre sous le coup de fouet du désir. Il tonne de sa voix éclatante, défiant le monde dont il est banni, provoquant la mort libératrice, mettant à égalité par comparaison l'instant de bonheur qu'on lui dérobe et toute une existence d'ambition, de gloire, de devoir, dont il n'a plus souci. Et la balance reste immobile, les poids sont égaux, l'amour et ses enlacements et ses ivresses valent autant que toutes les puissances promises aux conquérants.

M. Mounet-Sully fait revivre ce bel âge de notre littérature contemporaine. Il ranime la grandiloquente époque où, l'imberbe Hugo en tête, se levèrent tant de généreuses ardeurs guidées par l'appétit de l'idéal et du sublime vers des buts peut-être incertains, peut-être en dehors des voies que doit suivre notre sage et intelligente tradition de France, mais vers des fins de noblesse, de grandeur, d'amour. Il est nécessaire qu'Hernani, tout ruisselant de jeunesse, de passion et de génie, demeure dans la mémoire française. Mounet-Sully l'y incruste profondément de toute la chaleur de sa voix tendre ou violente, de son invincible élan, de la grâce de son corps qui plie sous la caresse murmurante d'une voix d'amante, de la vigoureuse tension de ses muscles, lorsque c'est la colère et la haine qui le redressent, rebelle orgueilleux dont ne peuvent venir à bout qu'une parole câline de femme et le rappel d'un serment prêté.

Le romantisme est également servi avec excellence par M. Silvain dans le rôle de don Ruy Gomez de Sylva. La scène, la fameuse scène des portraits est rendue par M. Silvain avec une grandeur, avec une emphase, avec une émotion humaine qui font se détacher ce magnifique morceau de tragédie ainsi qu'un chef-d'œuvre enclos dans un autre chef-d'œuvre. Il y a une vie intense dans le jeu de cet acteur ; une humanité profonde, une sensibilité virile qui répand de larges frissons dans l'auditoire. Et la cadence romantique, le grandissement des choses, la synthèse historique et de caractère, le mode de poésie sont strictement observés dans cette interprétation qui se prolonge encore de gestes vastes, éloquents, puissants. L'apparition finale du vieux barbon, féroce, implacable, exigeant la mort de l'amant heureux en échange d'un serment, est fort belle. Ce n'est plus seulement l'amoureux qui se venge, c'est de la fatalité qui marche, qui vient, qui écrase,

aveugle, sans pitié, parce qu'elle se repaît de malheur et de sang.

Avec M. Le Bargy dans le rôle de Charles-Quint, la manière change brusquement. A la synthèse, à la diction large et sonore qui enserre les choses et les sentiments, qui les porte pour ainsi dire comme un flot puissant soulève des esquifs de ses vagues rythmées, succèdent l'analyse, l'étude du détail, la recherche de la pensée en elle-même et comme dégagée de sa forme. Le vers ne s'étend plus, ne se chante plus sur l'inflexible cadence qui seule le doit régler et assujetir, il se morcelle, s'arrête, se coupe afin de faire ressortir les mots qu'il contient et de détacher soit les visions qu'il évoque, soit les sentiments qu'il charrie amalgamés en un indivisible airain. La discipline romantique s'en trouve rompue.

Ce n'est pas que M. Le Bargy se soit montré insuffisant dans son entreprise. Au contraire. Il a]même fait plus, trop. Il a pour ainsi dire fait la glose du texte il l'a traduit, alors qu'il le devait dire, déclamer seulement. A cet égard, sa création est des plus curieuses, des plus fouillées. des plus tourmentées même. Mais si M. Silvain, par exemple, a découpé dans l'ensemble du drame un morceau qui se détache en chef-d'œuvre, M. Le Bargy, lui, y a introduit comme un hors-d'œuvre. Le long monologue de Charles-Quint au seuil du tombeau de Charlemagne, une scène dite et jouée avec un talent remarquable, avec une acuité personnelle, avec une incisive intelligence littéraire, semble cependant ne pas relever de l'unité de l'ouvrage, laquelle doit imposer l'observance d'un ton harmonique.

Cette réserve acquise au drame, il faut admirer l'art personnel du comédien. M. Le Bargy s'est abstrait de la pièce et de l'allure romantique qu'elle comporte, son effort a été d'autant plus accentué et récompensé vers le but où il le dirigeait. De Charles-Quint, dont il a rendu la silhouette saisissante, il a fait un portrait psychologique et historique. Le drame y a perdu, le rôle y a gagné en intensité, en signification. On sent en effet que l'acteur ne s'est pas contenté de son texte, il a d'abord scruté les sous-entendus du poète, puis songé à la vie entière, de ses débuts à sa retraite finale, de ses origines morbides à sa fin de monomane, de son héros. Il a opéré une restitution des plus serrées, dont le seul tort serait, par la différence de ton et de méthode, d'intercaler un intermède un peu didactique au milieu d'une œuvre générale de passion et de mouvement

Parmi les autres rôles trop secondaires pour mériter l'effort d'une création, il faut cependant remarquer celui de Don Ricardo, dont la silhouette s'accentue davantage. M. Louis Delaunay, avec une grande aisance, avec une diction parfaitement appropriée, avec le quelque chose qui dénonce la personnalité, a excellemment exprimé ce personnage de courtisan d'humeur gracieuse, pliant sous toutes les rebuffades, uni-

quement occupé de ses intérêts, des titres, des pensions, des faveurs qui tombent toujours à ceux qui sont présents pour les recueillir. Le tout est de se baisser. M. Louis Delaunay conserve à ce geste la grâce dégagée qui, suivant la tradition, doit atténuer la vilenie, lorsqu'elle appartient à un gentilhomme.

On se reporte assez machinalement, en écoutant *Hernani*, aux souvenirs qu'a laissés dans l'émotion littéraire cette légendaire première. On se rappelle combien ardente fut la lutte, que les romantiques farouchement enthousiastes n'admettaient pas la moindre critique, que les classiques niaient en bloc l'autorité de l'œuvre, que les deux partis, après la bataille, s'en étaient allés dos à dos, ne s'étant fait aucune concession.

A soixante ans de distance, on peut juger avec plus d'équité. Il faut reconnaître que toutes les critiques des classiques étaient justes Le tort des défenseurs acharnés de la tragédie fut de ne pas distinguer, de tout condamner en bloc, de ne pas s'apercevoir que, la part faite aux défauts de l'école, il leur restait encore à largement admirer, à approuver, et cela selon les règles de leur propre esthétique.

Si le premier acte d'*Hernani* se présente un peu en casse-cou, en factieux qui brise les vitres des réverbères, s'il est plus éclatant que solide ; si le second acte se passe un peu dans le bruit ; si le dernier se heurte au symbole d'un serment un peu extraordinaire ; du moins, deux actes intermédiaires, le troisième et le quatrième peuvent se réclamer justement de la manière classique. Elle y est observée en ce qu'elle a de fondamental, la symétrie, la structure géométrique, la méthode rigoureuse, dont notre art théâtral ne peut s'abstraire et qui sont les conditions de la clarté de l'esprit de notre race.

Le romantisme, on ne l'a pas encore assez dit, n'a pas détruit la forme classique. Quand il l'a essayé, il a échoué et c'était fatal, écrit d'avance. Il a brisé de vieux moules, déformés par les rétrécissements ; il a élargi d'antiques conceptions, il a ranimé des sentiments asphyxiés par la pauvreté, il a jeté des milliers de mots et d'épithètes là où on n'avait plus coutume que d'en employer quelques dizaines, il a rouvert l'esprit qui se fermait, il a rendu de la vie à ce qui s'étiolait, il a recréé le rêve que les lettres étriquées n'osaient plus affronter, il a chanté éperdu et lyrique, en jeune vainqueur qu'il était.

Le classique fut renouvelé, mais il resta et il reste, uni au romantisme et enrichi de substance.

Jules CASE.

SCIENCES

C'est sans doute l'une des promenades les plus originales qu'on puisse se permettre dans notre beau pays de France, qu'une excursion dans les dunes de sable qui font, sur le littoral de la mer du Nord, aux environs de Zuydcoote et de Rosendaël, une série si nombreuse de bourrelets parallèles entre eux et au littoral. Quand on est dans l'un des étroits sillons qui les séparent, il semble qu'on ait rompu avec le monde : le ciel et le sable incomplètement recouvert d'herbes sèches, voilà tout ce qu'on peut voir ; le vent, la mer, tout ce qu'on peut entendre, — d'autant que le séjour dans la dune étant interdit pour des raisons qui intéressent surtout les contrebandiers, les rencontres y sont fort peu fréquentes.

On est vraiment dans le domaine du sable mais du sable mobile, toujours en route pour un nouveau gisement, du sable vivant pourrait-on dire. Si le vent souffle un peu fort, on reçoit dans les yeux et dans les oreilles des petits grains durs et tranchants et il semble qu'on en respire. Non seulement le sable est vivant, mais il se comporte en bête malfaisante, s'attaquant aux cultures qu'il stérilise, aux villages dont il chasse les habitants. Ah ! quand on a vu l'église de Zuydcoote, on s'imagine ce que doit être l'invasion des dunes ! C'était en 1823. En une seule nuit de tempête le mal fut fait. Les habitants réveillés par la tourmente n'eurent que le temps de prendre la fuite pour échapper à l'ensevelissement et, quand ils revinrent le lendemain, seul le clocher de leur église émergeait au-dessus des vagues de l'Océan arénacé.

Ce clocher, il subsiste toujours et bien que le remous du vent réfléchi par ses murs lui ait ménagé une sorte d'entonnoir au fond duquel il surgit progressivement, sa base disparaît dans le sol ; et comme on y a établi le bureau du télégraphe, on ajoute de temps en temps un étage à l'édifice afin de lui conserver toujours la même hauteur apparente.

Un premier sujet d'étonnement, quand on visite des dunes pour la première fois, est dans leur forme même en bourrelets séparés par des sillons et qui font penser à une sorte d'imitation par le sable de la

surface même de l'Océan voisin. Une autre surprise c'est que les bourrelets marchent et s'éloignent de la mer comme pour aller conquérir les champs fertiles du voisinage.

N'est-il pas intéressant de noter que l'on peut reproduire en petit le phénomène auquel les dunes doivent naissance et cela jusque dans les particularités les plus délicates ? A l'aide d'une machine soufflante agissant sur du sable préalablement étendu d'une façon uniforme sur une planchette, on fait les bourrelets, on les fait marcher ; bien plus, en fichant un petit cylindre verticalement dans la planchette on reproduit autour de lui l'entonnoir si singulier qui enveloppe le clocher de Zuydcoote. Enfin on voit, derrière ces accidents une vaste surface se recouvrir d'une couche uniforme de sable fin comme font les plaines de Flandres en arrière de la zone des dunes.

Il est très certain en effet que le sol au Nord de Dunkerque contient une proportion énorme de matériaux qui sont d'origine purement éolienne et représentent une vraie *sedimentation atmosphérique*. On sait d'ailleurs que ce genre de formation a acquis dans ces derniers temps, une grande importance dans l'esprit des géologues et les limons de Chine ou lœss que M. de Richthofen a étudiés d'une façon si magistrale sont bien loin maintenant de constituer la seule production de ce genre.

Pour ma part, j'ai montré comment les sables chariés par le vent rendent compte d'un genre de production extrêmement intéressant, puisqu'il contribue pour une part notable à ressusciter devant les yeux des savants les faunes et les flores qui animaient la surface de la terre aux différentes époques géologiques. Il s'agit de fossiles qui nous révèlent des êtres maintenant disparus et depuis des durées vertigineusement longues, simplement par la conservation d'une empreinte qu'ils ont laissée sur le sol, soit en y marchant, soit en y traînant sous l'influence d'un courant d'eau ou de tout autre véhicule. Dans la même série on peut citer des fossiles qui ont mérité la qualification à première vue, bien singulière de pluie fossile, de vent fossile et de soleil fossile et qui sont au propre des empreintes physiques : la pluie consiste en petites dépressions creusées par le choc des gouttelettes d'eau, le vent en ondulations pareilles à celles que présentent les plages de sable ou le fond des flaques d'eau peu profondes, le soleil enfin en crevasses qui ont craquelés des argiles tout à fait desséchées. On avait cru pouvoir expliquer la conservation de ces accidents par le moulage qui en aurait été réalisé par le sable charrié par la mer remontant sur la plage où ils se seraient produits pendant la marée basse. Mais j'ai montré que le premier effet du flot est invariablement de les effacer sans en laisser le moindre vestige. Si on suppose que le vent y a laissé tomber des sables pareils à ceux qui sont si mobiles à Zuydcoote, alors la difficulté est tout à fait vaincue. Et je suis d'autant plus assuré que là en effet

est la solution du problème, que la méthode expérimentale en a fourni une reproduction tout à fait complète.

La promenade dans la dune cesse d'être agréable si le vent souffle un peu violemment; le choc des petits grains de sable charriés par le courant d'air fait ressentir une vive douleur et les épidermes délicats sont déchirés. C'est encore une des curiosités du sujet que ces toutes petites particules pierreuses par leur simple projection sur des rochers même très durs, les usent peu à peu, les réduisent en poussière de façon à justifier la considération d'une vraie *dénudation éolienne*. On peut en constater rapidement la réalité d'un coup d'œil sur les vitres des cabines de bains dans les pays de dunes. Le verre est rayé et au bout d'un certain temps il a complètement perdu son poli. Un savant géologue, M. Thoulet, professeur à la Faculté des Sciences de Nancy a enrichi la géologie expérimentale d'un important chapitre sur ce mode de dénudation auquel les anglais donnent le nom d'abrasion.

En présence de ces faits, on arrive à resserrer de plus en plus la comparaison mutuelle des deux grandes masses fluides dont le globe terrestre a pour ainsi dire habillé sa charpente pierreuse: la mer et l'atmosphère. Il s'y passe des phénomènes tout à fait correspondant et l'histoire de l'une peut éclairer d'une façon décisive l'histoire de l'autre. Notre situation, à bien des égards, est toute pareille à celle des animaux qui sont condamnés à ramper sur le fond des abimes sous-marins et c'est de là, sans doute, que résulte notre ignorance si complète des phénomènes météorologiques qui ont leur point de départ à la surface de l'atmosphère et dont nous ne pouvons étudier que de simples contre-coups.

Stanislas MEUNIER.

BIBLIOGRAPHIE

Mademoiselle de Valgenseuse, par le comte Charles de Moüy. — Lemerre, éditeur.

Nous venons de relire avec un nouveau plaisir cet exquis roman plein d'héroïsme, de verve et de saine inspiration, que la *Nouvelle Revue*, toujours attentive à plaire aux lecteurs, publia, l'année dernière. Un tel ouvrage doit être lu au moins deux fois. Livré d'abord au public par fragments, de quinzaine en quinzaine, il charme par sa prose séduisante et la belle prestance de ses personnages, mais il n'offre point le complet et savoureux régal que l'on goûte plus tard lorsqu'on le lit, toutes pages réunies, sans interruption.

En écrivant *Mademoiselle de Valgenseuse*, M. le comte de Moüy a accompli un véritable tour de force, il a su donner à un récit du XVII[e] siècle l'élégance et la forme du temps. Le vocable exact, la tournure de phrase, et la couleur, reprennent vie sous sa plume comme par enchantement. Il y a là une délicieuse étude de mœurs et de caractères qui nous repose des exténuantes lectures auxquelles, chaque jour, notre curiosité nous oblige.

Dans une lettre-préface adressée à son ami Jules Claretie, l'auteur avoue avec grâce tout l'agrément qu'il éprouve en prenant à son service la saine et robuste *écriture* des romans d'autrefois — dont la *princesse de Clèves* est classée parmi les meilleurs modèles. « Peut-être, dit-il, en m'inspirant de la vieille tradition française, ai-je cédé aussi à l'aversion que je ressens pour les formes nébuleuses, étrangères à notre génie national, et dont une école excentrique cherche à nous inposer l'admiration ».

Et plus loin :

« Je suis de ceux qui croient, avec fermeté, qu'il faut réagir contre cette psychologie maladive et factice, contre les néologismes barbares, contre un symbolisme énervant, en un mot contre ces tentatives manifestement périlleuses pour la pensée et pour le style de la patrie.

Et M. Jules Claretie de répondre avec l'autorité et la sincérité qu'on lui connaît : « Un historien comme vous pouvait seul écrire un roman tel que *Mademoiselle de Valgenseuse*. On y trouve l'évocation d'un milieu, l'étude d'une langue, une reconstruction de mœurs qui sont ce que Michelet voulait précisément que fût l'Histoire : *une Résurrection*. Vous nous arrachez au Paris de Forain pour nous faire vivre, durant quelques heures, dans le Paris de M. Corneille. Tous vos personnages ont un relief singulier, et il semble que votre récit soit une exquise chronique du temps passé retrouvée par quelque érudit ».

Ces deux lettres — l'une d'un académicien, l'autre d'un futur académicien — (car M. de Moüy aura bientôt son fauteuil auprès de M. Claretie), ces deux lettres, dis-je, tout imprégnées de franchise et d'amitié, servent d'aimable introduction à *Mademoiselle de Valgenseuse*, et nous attachent immédiatement à son gracieux personnage.

Roman chaste, où l'amour a des pudeurs d'une délicatesse extrême, où les hommes sont braves, où les femmes sont belles, où l'esprit purement français pétille, où fleurit le plus beau langage, *Mademoiselle de Valgenseuse* a sa place marquée dans toutes les bibliothèques.

C'est aussi le livre à emporter en villégiature : compagnon agréable, les heures de voyage s'écouleront doucement avec lui, car ce n'est pas seulement un roman sentimental, c'est encore un roman d'aventures, un roman de cape et d'épée, où l'on guerroye, où l'on va sur le pré pour en découdre, le bras agile, la tête haute, et l'âme en gaîté. Enfin, c'est un roman qui honore la littérature et la patrie française.

M. le comte Charles de Moüy, ambassadeur, historien et romancier, a su associer dans son style impeccable et savoureux, l'élégance d'un grand seigneur et le talent d'un écrivain avisé. Après avoir eu la bonne fortune de publier *Mademoiselle de Valgenseuse*, la *Nouvelle Revue* se devait de complimenter ici son auteur, la modestie de son illustre collaborateur dut-elle en souffrir un peu.

BAUDE DE MAURCELEY.



“ *Le Cinématographe du Mariage* ”, roman par J. JOSEPH-RENAUD, Flammarion éditeur, est d'une brillante originalité de forme et de conception générale.

L'héroïne, Marthe Seymède, est prise entre l'inconscience atavique et la conscience qui se lève en elle, péniblement, incertainement, assez pour la troubler, pas assez pour lui permettre d'être vraiment la “ Femme Future ” telle que l'espèrent les féministes ; c'est la lutte de la persuasion léguée par les ancêtres, avec la persuasion acquise pendant la vie par l'active intelligence.

Et l'âme de l'héroïne est démontée, expliquée, commentée, avec une élégance et une sûreté parfaites. On la voit, jeune fille en proie à tous les rêves, épouse scrupuleuse et navrée, puis très adroite, comprenant la vie maritale moderne, et peu rebelle aux liaisons multiples. Sa fantaisie nous conduit en des décors très divers (Venise, une réunion anarchiste, une cathédrale nocturne, etc.) où l'on assiste à ses aventures de cœur ou physiques, contées en un style sonore, précis, parfois lyrique. Des thèses féministes y sont exposées, développées, démontrées rigoureusement... et soudain la vie les bouleverse, la vie que la vaine humanité prétend faire entrer dans le cadre de ses prévisions.

Un livre très curieux, plein d'idées, et d'un persistant intérêt.

FÉLICIEN CHAMPSAUR.



Lysistrata. Librairie Charpentier et Fasquelle.

Quel charme on trouve à lire dans la traduction de M. Ch. Zevort, et sous ce joli format, le chef d'œuvre d'Aristophane ! C'est vers l'an 412 avant notre ère, dans la vingt et unième année de la guerre du Peloponèse que *Lysistrata* fut représentée. On en connait le sujet. Une athénienne de famille distinguée rassemble ses concitoyennes fatiguées de la guerre, et pour contraindre les hommes à partager leurs sentiments pacifiques, les engage à mettre les maris à la diète la plus absolue. On écoute Lysistrata, non sans quelques objections, car le jeûne partagé ne plaît pas à toutes.

Enfin elles obéissent à la persuasive Lysistrata, désertent le lit conjugal, s'emparent de la citadelle et du gouvernement, remplissent tout Athènes de leur papotage, critiquent la façon dont les hommes ont mené les affaires et prennent le chemin de les mener encore infiniment plus mal. Voilà en quelques mots la comédie d'Aristophane, pleine de détails piquants, de scènes extrêmement amusantes et de renseignements sur la vie intime des Athéniens et des Athéniennes. Pas de féminisme dans la pièce, mais des opinions un peu dures sur les femmes : « Jamais par Vénus ! s'écrie Myrrhine, si nous tenons à notre renom de sexe obstiné et malfaisant. » Des illustrations choisies avec un goût exquis, éclairent le texte et l'embellissent. On les a tirées des vases

peints antiques où les grecs ont mis toute leur existence privée et publique, toute leur mythologie et toute leur histoire. C'est une véritable merveille que cette édition de *Lysistrata*. Mais le volume bien entendu, n'est pas à l'usage des jeunes filles, ni même des femmes parisiennes, moins dévergondées, en apparence du moins, que celles d'Athènes, ne pratiquant pas les mêmes vices, n'usant pas de la même crudité dans les termes. M. Zevort, dans sa traduction, a bien voilé en certains endroits, l'audacieuse polissonnerie d'Aristophane, mais sans faire de l'œuvre cependant — si drôle et si attirante, — une œuvre vertueuse. Combien malgré tout, ces atténuations nécessaires enlèvent de leur vigueur à la phrase antique ! Quelle décoloration ! et comme les anciens grecs en éprouveraient une amère déception !

E. Ledrain.



Nos terrains, par M. Stanislas Meunier. — A. Colin, éditeur. Il y a parmi les sciences, comme parmi les gens, des réputations non justifiées et des réhabilitations à faire : ainsi, la géologie qui passe pour aride est de nature, au contraire, à séduire tous les esprits distingués.

On pourrait prendre pour un plaidoyer dans ce sens le magnifique volume de M. Stanislas Meunier, professeur au Muséum. Toutes les ressources de la chromolithographie la plus luxueuse et de l'illustration dans le texte sont mises au service d'une description de la structure géologique de la France qui fait passer devant le lecteur les considérations les plus humainement accessibles. Où l'on se serait attendu à voir une collection de pierres inertes et de débris informes de bêtes et de plantes fossilisées, on ne trouve que des témoignages d'une vie intense qui fait forcément comparer les entrailles du sol aux profondeurs d'un organisme physiologique. Bien plus, on apprend, par des faits qui tous sont du contrôle le plus facile, que la vie des plantes, celle des bêtes et celle des hommes eux-mêmes, et l'histoire et les mœurs des nations sont déterminées par les conditions de la vie terrestre. Si les peuples diffèrent entre eux, si les uns sont pauvres et si les autres sont riches, si la convoitise de ceux-ci contre ceux-là fait éclore la guerre et ses suites, c'est avant tout la diversité des circonstances géologiques qui en est l'occasion. Et sans un peu de géologie, bien des problèmes restent sans solution, tandis qu'ils s'éclaircissent des lumières de cette science.

Nos Terrains est divisé en quatre parties : *la vie du sol et les phénomènes actuels, les phénomènes anciens, les époques géologiques, les substances usitées du sol et leur exploitation.* Il se termine par un chapitre qui séduira par son utilité pratique, car on y trouvera résumées toutes les règles relatives aux excursions géologiques, à la récolte, à la détermination et à la conservation des échantillons.

Enfin, bien des lecteurs s'éprendront de la géologie en considérant qu'elle est avant tout une science française. « Déjà, dit M. Stanislas Meunier, Bernard Palissy au xvie siècle se signale par des vues confirmées depuis sur la nature des fossiles et sur le régime des eaux souterraines. Descartes a développé des idées géométriques remarquables. Buffon a laissé dans ses célèbres *Epoques de la nature* un ensemble de considérations dont plusieurs ont résisté à la critique de la postérité. Notre grand Lavoisier lui-même a attaché son nom au premier essai d'une carte géologique de la France, et Laplace a jeté les bases de la Cosmogonie. Les vrais fondateurs de la minéralogie sont deux français : Romé de Lisle et Haüy. C'est dans notre pays qu'est née la doctrine actualiste dont nous avons tant de fois constaté la fécondité.... On en trouve les origines dans les écrits de Lamark, et Constant Prévost l'a su faire triompher souvent de l'étroit et naïf point de vue cataclysmien. La paléontologie animale reconnait l'un de ses principaux fondateurs

dans notre immortel Cuvier, et la paléontologie végétale a été inaugurée par Adolphe Brongniard. »

Ch. Bergerot.

·⁎·

Pas à pas, par Madame E. Caro. Calmann-Lévy, éditeur.

Est-il, dans certaines circonstances de la vie, permis de s'ériger en justicier, de condamner un être méchant ou dangereux et d'exécuter la sentence. C'est la question que se pose au début du roman si intéressant de Madame E. Caro le père d'une jeune femme mariée à un malhonnête homme qui lui a déjà pris sa fortune et menace son honneur et l'avenir de ses enfants. *Pas à pas*, chaque jour, le cerveau du vieillard agite le douloureux problème : quel est l'obstacle à leur bonheur à tous, quelle est la source des craintes et des luttes qui empoisonnent leur vie ? Le misérable auquel il s'accuse d'avoir trop légèrement donné sa fille. Il le condamne, il l'exécute ; ses petits enfants sont sauvés de la ruine, sa fille pourra épouser l'homme qu'elle aime en secret. Mais, comme il n'est pas possible à un être de violer même exceptionnellement le précepte « Tu ne tueras point », une fois l'acte accompli, le vieillard sent naître en lui les doutes et les remords. Le crime a eu l'apparence d'un accident de chasse ; la malheureuse jeune femme soupçonne le seul homme qu'elle estime d'avoir tué son mari pour la faire libre ; ses témoignages de sympathie lui font horreur, elle va le chasser loin d'elle, quand le père voyant s'écrouler le bonheur qu'il a rêvé pour sa fille se dévoue une seconde fois, avoue ce qu'il a fait pour les siens et disparaît de leur vie. Emprisonné dans le réseau des idées reçues et des préjugés, il n'ose reprendre sa place parmi ceux que son crime a sauvés. La punition était nécessaire, mais il n'avait pas le droit de punir. Ce trouble qui l'oppresse, c'est le remords, sinon le regret de l'acte accompli, et, doublement victime, il a souffert pour être criminel et il souffrira loin des siens pour expier le crime.

Tel est le sujet de ce livre écrit simplement dans une belle langue correcte qui laisse aux faits et aux situations toute leur éloquence. Il faut lire le passage où le mari, enfoncé dans une affaire véreuse, réduit aux pires expédients, commande à sa femme de lui rendre favorable par tous les moyens, le seul homme qui puisse le sauver, ce Roberty dont il sait l'amour pour elle. La main d'une femme pouvait seule traiter avec délicatesse un tel sujet. Le livre abonde en observations justes. Ici, c'est un banquier à la veille de la ruine qui prend un logement somptueux et annonce de brillantes réceptions pour faire croire à la situation et au crédit qu'il n'a plus ; ailleurs, ce sont les enfants qui causent avec l'insouciance de leur âge et laissent échapper ces phrases inocemment cruelles qui éclairent la mère sur les plus tristes situations et lui brisent le cœur. Le personnage sympathique est la douce, l'idéale Germaine qui aura même de vraies larmes pour l'homme qui a fait de sa vie une longue suite d'humiliations, la femme qui reste honnête malgré les sensations de l'amour, malgré les ordres mêmes d'un mari indigne ; patiente victime à qui le dénouement du livre réserve heureusement des jours meilleurs. Ce drame sombre se passe dans un cadre enchanteur au milieu des bois et des prairies, en pleine campagne, et le charme des saisons et des paysages y est rendu avec une exactitude émue qui plaira à tous ceux qui aiment la nature.

Jean Darric.

·⁎·

La politique étrangère de Louis XIV. Conquête de Hollande, par Edouard Waldteufel. — Paul Ollendorff, éditeur, Paris.

M. Edouard Waldteufel poursuit une œuvre forte et salutaire, et il y met une rare vigueur : *La Tyrannie prussienne*, *Mémoire sur la rétrocession de l'Alsace-Lorraine*, et aujourd'hui, *La politique étrangère de*

Louis XIV, Conquête de Hollande. Dans ces chapitres épars de l'histoire de France, M. Waltdenfel nous raconte la France entière, l'explique, l'illumine. En peu de pages et quelquefois en peu de mots, il rapproche les premiers commencements, le milieu et la fin, — je veux dire le point où nous sommes, nous les vivants d'aujourd'hui — le serment de Strasbourg, le traité de Verdun et celui de Francfort, Charles le Chauve et Napoléon III, et il lie ces évènements par quelques nœuds, qui sont bien gros sans doute, — comment ne seraient-ils pas gros, liant de si grandes choses ? — mais nullement lâches, extraordinairement serrés au contraire et pareils à des nœuds gordiens.

Cette lecture est d'un puissant intérêt : il ne faut pas demander à M. Waltdeufel les précautions de style, l'art de la composition formelle, c'est son moindre souci : il ne tient qu'à la vérité de la composition fondamentale et à la logique des faits Cette logique il la saisit, l'empoigne et la secoue d'une main rude, mais loyale. Cette main-là n'a pas de caresses pour la sensiblerie du siècle ni pour les préjugés de l'école. L'intégrité de la vieille Gaule Celtique, en son fier dessin naturel et légal, géographique et juridique, n'a pas de plus intraitable défenseur que lui. Il ne cède rien, n'écoute rien, et il a raison, il est de roc, et c'est juste, puisqu'on ne lui oppose que des sophismes. De temps immémorial ce sont les Allemands qui nous ont envahis, morcelés, s'écoulant sur leur pente naturelle vers l'Ouest et le Midi, ils nous ont pris et repris l'Alsace et la Lorraine, perpétuels envahisseurs de la terre de France.

Tous, nous avons fait, guidés par Michelet, un voyage circulaire de France, qui est resté gravé dans nos esprits en lignes ineffaçables. Mais arrivé en Alsace, le guide héroïque hésite, tâtonne, sa vue se trouble, il ne sait pas bien s'il est en France ou en Allemagne. Ne parlez pas de cela à Waltdeufeld, il est le guide infaillible, le vieux celte astronome qui sait les secrets de la nature et des dieux.

Hector Depasse.



Louis XIII, Marie de Médicis, chef du Conseil. — (1614-1616) par M. Berthold Zeller. 1 vol. — (Hachette, éditeur, Paris).

Cette étude nouvelle est le troisième volume de la série publiée par le distingué professeur d'histoire à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, d'après les documents florentins et vénitiens, et qui comprend dans les deux premières parties — la minorité de Louis XIII, sous Marie de Médicis et Sully, puis sous la Reine et Villeroy.

Cette période de notre histoire si compliquée, si embrouillée, et alors que les étrangers tout puissants en France profitent de tous les mécontentements et de toutes les intrigues des parlements ou des princes, pour servir leurs ambitions, est bien élucidée par l'auteur, soit qu'il nous montre la Reine trop faible pour ses compatriotes florentins, soit qu'il la laisse deviner encore trop italienne pour oser tenir tête au Pape.

Un des chapitres les plus intéressants de ce travail est consacré aux Etats généraux de 1614. Il est fort curieux d'y voir le gouvernement de la Reine s'appuyant surtout sur les représentants du Tiers, pour tenir tête, dans la mesure du possible, aux prétentions exagérées du clergé et de la noblesse.

La Reine et ses ministres semblent se jouer des difficultés soulevées par les revendications des divers ordres, en sachant habilement les opposer les unes aux autres, comme dans la question des mariages espagnols, ou la suppression de la *Paulette* et des *Pensions*.

On est heureux de sentir réellement s'affirmer déjà les idées d'indépendance nationale, comme réaction contre les prétentions du clergé absolument entre les mains du Saint-Siège.

« La première demande importante que la cité de Paris fit au sein du « Tiers-État, ce fut de proposer qu'on déclarat que le Souverain Pon- « tife, quand au temporel, n'avait aucune autorité dans le royaume de « France, ni directement ni indirectement; — quant au spirituel, il était « également question de le limiter. Voilà quel était le résultat des récla- « mations violentes que le Pape avait fait faire par son nonce l'évêque « de Montepulciano. »

C'est comme député du clergé, dans ses relations entre les trois ordres, et comme orateur dans la séance de clôture, que la personnalité si adroite, si féline, si enveloppante de Richelieu, s'affirme pour la première fois. Ce n'est pas là un des côtés les moins attachant de cet ouvrage, où le talent consciencieux de l'historien rehausse et fait excuser la multiplicité des détails indispensables à connaître et scruter pour se créer une opinion vraie.

Ce volume se termine au coup d'Etat de septembre 1616, qui révèle ce que sera plus tard, le terrible homme d'Etat, qu'on a surnommé le grand Cardinal.

GEORGES SÉNÉCHAL.

Considérations sanitaires sur l'expédition de Madagascar, par le docteur REYNAUD, médecin en chef des Colonies. — Ce livre mérite d'être lu par toutes les personnes qui s'occupent de la politique coloniale. L'auteur, pour faire ressortir la gravité des fautes commises en 1895, expose sommairement les dispositions sanitaires prises dans les différentes expéditions antérieures et dresse dans un tableau que nous reproduisons, le bilan des pertes dues à la maladie.

Tonkin	1884	60	p. mille	de l'effectif.	Pas d'épidémie
Tunisie	1881	61	—	—	id.
Mexique	1862-1863	71	—	—	Fièvre jaune
Tonkin	1885	75	—	—	Choléra
Dahomey	1893	88	—	—	Pas d'épidémie
Tonkin	1886	99	—	—	Choléra
Tonkin	1887	106	—	—	Choléra
Cochinchine	1863	107	—	—	Choléra
Cochinchine	1862	117	—	—	Choléra
Chine	1862	118	—	—	Choléra
Tonkin	1888	133	—	—	Choléra
Cochinchine	1861	140	—	—	Choléra
		ANGLAIS			
Ashantis	1873-1874	18	—	—	Pas d'épidémie
Afghanistan	1878-1879	89	—	—	Choléra
Madagascar	1895	**334**	—	—	Pas d'épidémie

Sans épidémie, dans un pays relativement salubre, les pertes de la campagne sont quintuples de celles des expéditions similaires en Asie, faites dans des conditions identiques, et dépassent le double de celles des troupes exposées aux maladies épidémiques.

Quelles sont les causes de cette mortalité effrayante?

M. Cavaignac a déclaré du haut de la tribune, sans provoquer de protestations, que c'était « la loi de fer de la guerre ». Il est si facile de justifier toutes les fautes et tous les crimes en invoquant la destinée. Cette réponse n'en est pas une. Si le commandement ne doit pas hésiter à sacrifier des milliers de vies humaines pour assurer la victoire, son devoir essentiel consiste à ménager ses troupes avant le combat et à leur éviter des souffrances inutiles.

Cette terrible leçon de choses ne nous servira pas. Ni le pays, ni le gouvernement n'ont voulu rechercher les responsabilités de ce désastre. La gloire d'avoir conquis Madagascar avec une perte de 13 hommes, tués à l'ennemi, nous a suffi.

LE MYRE DE VILERS.

CARNET MONDAIN

Les retardataires de la saison ont, tous ces temps-ci, offert des dîners au Bois de Boulogne. Dîners par petites tables si les invités sont très nombreux, à table unique quand le nombre des convives est peu élevé. Réunions bien agréables, j'en conviendrai, par ces jours de chaleur lourde, et où la maîtresse de maison, les amphytrions, pour être plus net, sont déchargés des soins qui leur incombent ordinairement.

Les femmes font des toilettes merveilleuses pour ces réceptions, parfois organisées par trois ou quatre *bachelors* réunis, lesquels ne pourraient recevoir, dans leurs garçonnières, les ménages chez qui ils fréquentent toute l'année. Ritz est volontiers choisi, dans ce cas, pour sa magnifique salle à manger Louis XV, qui fait un cadre à souhait aux élégances modernes.

Les femmes portent donc des robes extraordinaires, se décollètent, mais restent coiffées de leur chapeau. On s'y accoutumera ; toutefois l'aspect est singulier de ces épaules, de ces bras nus et de cette coiffure de ville, de rue.

On s'est déjà habitué à cette anomalie, choquante au point de vue esthétique, dans les casinos où l'on danse sans quitter son chapeau. Le savoir-vivre exige cette coiffure, puisqu'on est dans un lieu public, mais alors l'exhibition des bras et des épaules devrait être plus sévèrement proscrite encore. La logique et le goût y gagneraient.

On voit à tous les cous la grande chaîne appelée *esclavage*, ce qui est renouvelé du dix-septième siècle, où le collier de perles à un seul rang se nommait déjà ainsi. On y suspendait un nœud de brillants désigné un peu trop..... joyeusement, à mon sens, « boute-en-train, » « tâtez-y. »

La longue chaîne actuelle a été copiée, je crois, sur le joyau favori que les femmes russes portent le matin des dimanches et des fêtes religieuses. La chaîne russe est plate, elle fait souvent plusieurs tours autour du cou, chaque rang descendant jusqu'à la ceinture. On y suspend tous les précieux œufs, émaillés de couleurs vives ou constellés de pierreries, qu'on a reçu aux Pâques successives.

Au bras se balancent sept ou vingt-et-un cœurs (ce sont les deux nombres fatidiques) qui sont attachés à un mince cercle d'or enserrant le poignet. Les cœurs sont taillés dans le corail, la turquoise, la malachite, le lapis, l'agate. Ces cœurs forment parfois ce que les joailliers appellent « ouvrage à devise », c'est-à-dire qu'ils composent des noms ou des mots, fournissant les lettres nécessaires au moyen de l'initiale de leur désignation. Nous avons vu écrire *Alice* de la sorte : A cœur d'*a*dulaire (pierre de lune), L cœur de *l*abrador, I cœur d'*i*ris, C cœur de *c*alcédoine, E cœur d'*e*ssonite.

Toujours : T *t*urquoise, O *o*pale, U *u*rane, J *j*ade, O *o*nyx, U *u*rane, R *r*ubace, S *s*ardoine. Le nombre talisman était négligé.

*
* *

Partout la chaleur qui colore en roux les grands blés aux têtes lourdes, étant à la fin venue, tout le monde a quitté la ville, tout le monde... tous ceux qui peuvent prendre des vacances !

Même les habitants des plus paisibles cités, où l'air circule librement, où l'herbe pousse entre les pavés, où chaque maison est entourée d'un jardin, éprouvent le besoin d'aller aux champs, à la mer, dans la montagne.

Il n'y a plus d'hommes sédentaires aujourd'hui, le rêve de chacun est de faire connaissance avec toutes les faces de la planète.

La villégiature d'été et celle d'hiver sont inscrites désormais dans les mœurs, car il faut être bien pauvre ou bien retenu, à notre époque, pour se refuser. pendant les mois durs, son petit voyage sur la côte bleue.

Il va sans dire que tous les souverains sont descendus de leurs trônes, pour aller humer le grand air ici ou là.

L'Empereur François-Joseph s'occupe gravement à protéger une fleur des hautes altitudes, l'eidelweiss, que les touristes sont en train de faire disparaître. La jolie fleur alpestre, qui est un porte-bonheur. est très aimée de l'impérial chasseur de chamois. Il en attache toujours un bouquet à son chapeau styrien. Eh bien ! pour donner le bon exemple, qu'il se borne à un seul exemplaire de l'eidelveiss au lieu de s'en offrir une touffe.

Cette poétique inquiètude ne diminue pas du tont l'empereur et roi à mes yeux. Et comme je comprends que, lassé des grandeurs et des hommages, il se refugie dans ce petit coin de simplicité charmante, où rien ne trompe ni n'afflige.

La reine Elisabeth de Roumanie a fait ses délices, pendant plusieurs mois, de l'organisation d'une exposition de poupées. On lui en avait envoyé de partout, beaucoup de France, portant les costumes nationaux des provinces. J'espère qu'on composera de ces types un musée très gracieux où, quand tous les habitants de la terre seront uniformément vêtus, on pourra reconstituer sans fatigue et pour le plus grand plaisir des yeux et même de la pensée, l'histoire si intéressante du costume.

Carmen Sylva qui a ainsi occupé ses loisirs à " Mon repos ", la résidence familiale des princes de Wied, doit avoir rejoint la cour de Roumanie dans les Carpathes.

La reine Victoria a déposé toute activité et se laisse vivre dans ses diverses villégiatures. On ne peut en demander davantage à une souveraine de son âge. Désormais " le journal de la reine " est abandonné et S. M. Britannique ne touche plus à ses crayons.

La cour d'Espagne ne s'intallera pas à San-Sébastien cet été. La régente ne peut vivre ainsi à un bout du pays, pendant que se déroulent les graves évènements de la guerre.

Dona Christine, qui soigne si attentivement la santé du roi et des princesses, n'a pas renoncé sans regret a priver ses enfants des bienfaits de l'air salin, et à s'enfermer avec eux dans l'un des imposants mais tristes châteaux royaux. Sa très-simple villa maritime plaît infiniment mieux à ses goûts.

Comme de coutume, la famille royale de Belgique ne villégiaturera pas tout entière au même lieu. Pendant que le roi sera à Ostende, c'est à Spa que s'en ira la reine avec sa dernière fille. " Pauvre Clémentine ! ", ne manquera pas de dire le père, qui sait dans quel esclavage la princesse est tenue par sa mère. Très autoritaire la reine

Henriette décide des actions de sa fille comme de celles d'un enfant. Cette princesse de plus de vingt-huit ans est obligée de se lever tous les jours à six heures, pour assister à une messe très matinale. Elle n'a pas le droit de choisir la couleur de ses rubans, de déterminer l'emploi de sa journée. Aux bals de la cour, il lui est permis de figurer dans le quadrille d'honneur avec les plus ou moins jeunes ambassadeurs, mais la valse lui serait interdite, alors même qu'un homme de son âge oserait venir l'inviter, ce qui est défendu par le protocole. C'est aux princesses de sang royal de choisir leur partenaire pour la danse, et vous doutez que cette reine, qui élève si austèrement sa fille, a proscrit des fantaises de cette sorte.

Aussi quel *ouf !!* de satisfaction poussent toujours le roi et la princesse, quand il leur est donné de partir tous les deux en voyage. Alors le père dédommage sa « pauvre Clémentine, » en lui donnant liberté illimitée.

Baronne STAFFE.

CONSEILS D'UNE PARISIENNE

Rien n'est davantage un signe de race qu'une jolie main, ou tout au moins une main très soignée.

A quelque classe de la société qu'elle appartienne, une femme doit s'attacher à acquérir ce charme, incontestablement apprécié. Pour cela en général que faut-il ?

User surtout de précautions. Rester gantée le plus souvent possible et avoir, matin et soir, l'attention d'user de la *Pâte des Prélats*, une composition idéale, merveilleuse dans ses effets, exquise comme parfum, que la *Parfumerie exotique (35, rue du Quatre-Septembre)* a composée sur les indications laissées par le moine don del Giorno, un contemporain de Léon X, chimiste distingué, qui avait inventé cette pâte, et un savon spécial, désigné aujourd'hui sous le nom de *Savon des Prélats*, pour le Souverain Pontife lui-même, dont la main était, paraît-il de toute beauté.

Mais si une jolie main est appréciable, des cheveux, que la neige des années n'atteint pas, ont également leur attrait. Seulement les teintures effraient. En dehors des dangers offerts par les ingrédients chimiques qu'elles contiennent, elles mouillent la tête et sont redoutables pour les personnes sujettes aux névralgies.

Pour celles-là heureusement, la *Poudre napillaire* offre l'inappréciable avantage de rendre aux cheveux, blods ou bruns, leur nuance primitive sans amener les inconvénients précités. Il suffit d'envoyer, *31, rue du Quatre-Septembre,* à la *Parfumerie Ninon*, une mèche de cheveux pour recevoir une boîte de poudre assortie de nuance à ceux-là.

Voilà une nouvelle bien rassurante pour les femmes, encore jeunes, dont les cheveux blancs émailleront trop tôt les savantes ondulations.

BERTHE DE PRÉSILLY.

LA MODE

Le joli soleil, les jolies toilettes blanches ! comme toutes ces marguerites animées sont fraîches, pimpantes et gracieuses dans la prairie ; sous bois, apparaissant légères au travers des éclaircies, elles nous font penser aux nymphes que chantaient les poètes et aussi à cette Galathée qui se dérobait derrière les saules avec le désir d'être vue.

Le joli soleil, les jolies toilettes blanches ? Quel charme elles ont pour nos yeux sous les rayons dorés et enflammés que l'on accuse d'être trop brûlants parce qu'on a déjà oublié les plaintes que l'on formulait naguère, alors que les nuages chargés de pluie nous dérobaient le maître du jour. Ainsi nos sentiments varient comme la mode elle-même, les toilettes d'aujourd'hni nous font perdre le souvenir de celles qui nous rendaient belles hier jusqu'au moment où, par un juste retour, nous allons demander aux atours du passé de nous faire belles demain.

Ce qui ne change pas en effet c'est le désir absolu, ancré jusqu'au fond de nous-mêmes, de vouloir paraître toujours belles et toujours jeunes. C'est pourquoi, alors que nous tourmentons nos couturiers et que nous imposons à leur imagination d'être sans cesse en éveil, nous conservons une immuable confiance aux savants dont les découvertes arrêtent la marche redoutable des ans. Parmi eux se dresse comme immortel le célèbre docteur Dys. Ses sachets de beauté, ses bains, ses bandelettes, ses lotions, sa sève dermale, tout cela compose un arsenal de Jouvence cher à toutes les coquettes et aussi, je le dis tout bas, à celles qui ne le sont point, car, coquettes ou non, toutes les femmes veulent plaire et veulent environner leurs charmes d'une auréole de jeunesse.

Et il faut bien le reconnaître, les toilettes claires et blanches la réclament cette jeunesse que nous poursuivons sans cesse quand elle semble fuir comme l'oiseau bleu du rêve. Il faut une taille souple et gracieuse pour porter la toilette que je viens de voir chez le maître aristocratique : elle réclame aussi une esthétique impeccable.

La jupe n'a pas moins de douze lés sans compter le tablier. Ces lés sont piqués à plat et ils moulent pour ainsi dire le corps jusqu'à mi-jupe puis ils s'évasent en un coquillé très froufroutant. La veste-boléro est composée dans le même esprit, ainsi que la manche qui est montée sans une seule fronce. Les devants du boléro sont découpés en trois longues dents très pointues, celles du bas se croisent boutonnées et ajustent la veste ; la pointe du haut se retourne et se boutonne en revers ; tout le devant est doublé de batiste blanche brodée à pois avec entre-deux de bazin au bord.

Cette toilette en serge blanche est très mondaine, elle peut être taillée dans de la serge de toute nuance, mais elle perdrait certainement quelque chose de son cachet piquant. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les dessous doivent être absolument blancs. On a supprimé le petit jupon discret qui, paraît-il, portait préjudice à la silhouette. Cependant le pantalon est coupé de telle sorte qu'il remplit à peu près le même office. N'oubliez pas que les bas et les chaussures doivent être assortis, c'est-à-dire blancs. On peut cependant assortir les bas avec la ceinture et le col de nuance tendre si pour trancher la monotonie du blanc une fantaisie nous poussait à varier la nuance de la ceinture et du col comme je viens de le dire.

Vicomtesse de RÉVILLE.

P.-S. — Les produits du Docteur Dys, se trouvent chez Darsy son préparateur, 31, rue d'Anjou à Paris.

Le Secrétaire-Gérant : **C.-J. BERGEROT.**

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43

LES DEUX POLITIQUES RUSSES

PAR ***

Les derniers évènements survenus en Extrême-Orient appellent forcément l'attention publique sur l'évolution que subit en ce moment la politique étrangère de la Russie. Rompant avec les traditions nationales presque millénaires qui, jointes à une lumineuse prescience de ses destinées futures, la poussaient vers la Méditerranée, la Russie a brusquement fait volte-face : c'est vers l'Océan Pacifique qu'elle dirige présentement ses efforts, c'est en Sibérie qu'elle transporte le centre de gravité de sa politique. Ce n'est *plus le berceau de la civilisation* qui attire le jeune peuple russe avide de lumière, assoiffé de culture. Ce n'est plus dans la protection de la croix orthodoxe que le Tsar Blanc cherche la source de son pouvoir sur un peuple croyant. Non, c'est dans le conflit des intérêts matériels, dont l'Extrême-Orient est le théâtre, c'est dans la lutte pour les marchés de la Chine qu'une nation, dont l'industrie naissante est presque exclusivement entre les mains des étrangers, veut engager toutes ses forces vives. D'un cœur léger, certains diplomates russes ont délaissé le chevet de « l'homme malade » à Constantinople, qui, d'ailleurs, semble avoir puisé dans cet abandon, un renouveau de force et de vitalité. Aujourd'hui c'est du Bogdykhan que la Russie aspire à recueillir la succession. Elle a assisté indifférente au massacre de trois cent mille chrétiens en Arménie, elle a laissé les Turcs égorger la Grèce et son récent traité avec l'Autriche-Hongrie, — ce traité secret dont le *Frankfurter Zeitung* vient de révéler sinon la teneur textuelle, du moins le sens incontestable — nous prouve qu'elle est en train d'abandonner les peuples slaves et orthodoxes « à la sphère d'action et d'influence » de l'empire du Habsbourg, afin d'avoir ses coudées franches en Mongolie et en Mandchourie.

Quelles sont les raisons de l'évolution en train de s'accomplir et quelles en seront les conséquences fatales pour la Russie, si certains conseillers du tsar réussissent à la mener jusqu'au bout — c'est ce que nous essaierons d'éclaircir ici.

Disons avant tout qu'on représente bien à tort cette nouvelle politique comme un héritage légué par Alexandre III.

A l'extérieur comme à l'intérieur la politique actuelle de la Russie — pour autant qu'on en peut dégager les lignes principales à travers les incertitudes, les hésitations et les contradictions — apparaît en opposition absolue avec les principes les plus reconnus qui inspiraient Alexandre III. La nouvelle politique orientale, ne date en réalité que de l'immixtion de la Russie dans le traité de Simonosaki. Le vif intérêt que le défunt empereur témoignait à l'entreprise de la grande ligne transsibérienne ne contredit pas ce fait. Dans la pensée de son initiateur ce chemin de fer avait surtout une destination *stratégique défensive*. L'expérience de la guerre de Crimée a démontré qu'un ennemi avisé peut épuiser toutes les forces vives du grand empire en s'attaquant à un point excentrique, sans communication rapide avec le centre du pays. Après la chute de Sébastopol, la Russie, bien que ses ennemis n'occupassent qu'une insignifiante parcelle de son territoire, se trouva plus à leur merci qu'en 1812 après l'entrée de Napoléon à Moscou à la tête de l'Europe coalisée. En cas de conflit avec l'Angleterre — éventualité toujours présente à l'esprit des hommes d'Etat russes, — Wladivostok, situé à l'extrême limite orientale de notre empire, pouvait devenir pour nous un second Sébastopol. C'est là qu'on fera verser à la Russie tout le sang de ses veines, écrivait sir Charles Dilke dans une de ses remarquables études sur la situation politique des grandes puissances. On ne l'ignorait pas à Pétersbourg et c'est pourquoi les cercles militaires réclamaient si instamment la construction du Transsibérien. A cette époque, la guerre sino-japonaise n'avait pas encore démontré la profonde décadence de l'empire du milieu et il ne pouvait être question du partage de la Chine en sphères d'influence. Quant à vouloir disputer les marchés chinois à l'Angleterre et au Japon, Alexandre connaissait trop bien l'état de l'industrie russe pour nourrir des idées aussi chimériques. Les exportations réciproques de la Russie et de la Chine sont dans la proportion de 1 à 10. (1)

(1) La valeur des importations chinoises en Russie atteint 60 millions ; celle des produits russes importés en Chine à peine 6 millions !

Ce n'était pas qu'un bon voisin ne conseillât déjà à Alexandre III de chercher en Asie des compensations aux déboires de sa politique dans la presqu'île balkanique. Mais alors il ne s'agissait que de l'Asie centrale, où un vaste champ était ouvert au besoin d'expansion de la Russie, sans qu'elle pût se heurter à d'autres obstacles que la résistance de quelques Khans impuissants et de tribus nomades ne vivant que de brigandage. Il y avait bien à prévoir dans cette poussée l'hostilité de l'Angleterre, mais ce risque n'était pour effrayer ni le traditionnel ami et parent qui donnait ces conseils, ni même ceux qui les recevaient. Alexandre III savait qu'il serait toujours le maître d'éviter un conflit. Au pis aller la lutte dans les plaines de l'Asie centrale avec une puissance exclusivement maritime n'était pas une éventualité de nature à faire reculer une puissance militaire comme la Russie. Au contraire, ce que le feu tsar voulait aller chercher à Hérat, c'étaient les clés des Dardanelles. Pour lui la pointe en Asie n'était donc qu'une démonstration militaire destinée à faire aboutir la politique traditionnelle russe. Le désir de conquérir les marchés commerciaux de l'Asie centrale où aucune concurrence n'était à combattre, ne venait qu'en seconde ligne.

Tout autre est, comme on le sait, la poussée vers l'Extrême Orient inaugurée sous le règne actuel par l'intervention russe dans la conclusion de la paix de Simonosaki. C'est de Berlin qu'est venue l'offre spontanée du puissant concours de l'Allemagne pour arrêter la main-mise du Japon sur le Lian-Tong. Plus tard seulement, et, lorsque déjà le gouvernement russe s'était décidé à intervenir, M. Hanotaux ne voulant pas rester en arrière a offert l'aide de la France. Se laisser distancer par l'Allemagne, comme l'a dit très judicieusement au Palais-Bourbon M. Millerand, cela paraissait dangereux aux hommes politiques français. Il était pourtant facile de prévoir que, transportant le centre de sa politique dans l'extrême Orient, la Russie se désintéresserait forcément des questions de l'Europe occidentale et qu'elle n'attacherait plus la même importance à l'entente avec la France. Ce fut là la faute initiale et capitale de la politique française conduite par M. Hanotaux en 1895.

Elle ne triompha pas sans lutte dans les conseils du jeune empereur, cette nouvelle politique russe. Trop de liens séculaires, trop d'affinités ethnographiques et religieuses unissent la Russie à l'Orient chrétien. Pendant les mille années de son histoire le

peuple russe a versé des flots de sang pour l'accomplissement d'une mission sacrée — ce sang crie contre le brusque abandon des populations orthodoxes. Dans l'armée, dans le haut clergé le mécontentement est extrême. La noblesse russe, elle-même sur le seuil de la ruine, ne voit pas sans colère le gouvernement épuiser ses ressources à la poursuite d'un mirage chinois au lieu de s'employer à la sauver de l'abîme. Le moujik, victime périodique de la famine, qui ne le distrait qu'insuffisamment de la disette perpétuelle, se demande avec stupéfaction pourquoi son père le Tsar s'intéresse tellement au sort de la famille royale de Seoul et du paysan coréen, qu'il n'entend pas les cris de détresse que la faim arrache au paysan russe.

Les ministres eux-mêmes sont loin d'être unanimes à approuver la nouvelle politique. Les récents et retentissants démêlés du comte Mouravieff, le ministre des affaires étrangères, avec M. Witte démontrent clairement qu'au Pont des Chantres on ne méconnaît ni l'inanité présente, ni les dangers futurs de l'aventure dans laquelle la Russie s'engage.

L'appui si généreusement offert en 1895 par Guillaume II à l'Empereur de Russie apparait aujourd'hui comme le point de départ d'une politique longuement préméditée, dont le plus récent et le plus significatif épisode est le traité qu'accorde à l'Allemagne la possession de Kiao-Tchéou, accompagnée de larges concessions. Cette intervention de l'Allemagne en 1895, fut un véritable coup de génie, un de ces mouvements sur l'échiquier politique qui marquent une date dans l'histoire du monde. Les calculs de Guillaume II étaient d'une clarté et d'une justesse parfaite. Ou le Japon résistait aux injonctions des trois puissances : alors c'était, pour la Russie, la guerre dans les circonstances les plus désastreuses ; elle avait à combattre le Japon appuyé peut-être par l'Angleterre. Que le désastre atteignit en même temps la France, au moins dans sa marine, ce n'était pas pour déplaire à l'empereur de l'Allemagne qui, lui, ne pouvait naturellement prêter à ses voisins et bons amis qu'un concours tout moral, Le Lian-Tong, moins encore que la Bulgarie, ne valant pas les os d'un grenadier poméranien.

Ou, au contraire, le Japon abandonné par la mesquine et imprévoyante politique de Rosebery acceptait la médiation qu'on lui imposait, et l'Allemagne retirait de cette situation des profits bien plus considérables encore : mêlée au conflit des ambitions qui se disputent la prépondérance dans le Pacifique, la Russie se trou-

vait dès l'abord mise en hostilité irréconciliable avec l'Angleterre et le Japon ; par suite, sa politique en Europe était paralysée pour longtemps. Son alliance avec la France changeait d'objet par la force des choses et devenait une menace contre l'Angleterre. Cette dernière serait donc amenée tôt ou tard à sortir de son « splendide isolement » et à opter pour l'une ou l'autre des deux coalitions qui se partagent l'Europe continentale.

Elle était entraînée vers la Triple-Alliance.

Comment se fait-il donc que la politique de l'Allemagne ait rencontré des partisans en Russie, et en particulier le puissant ministre des finances, M. Witte ? Il est toujours délicat de scruter les véritables intentions des hommes politiques d'un pays où l'absence de vie parlementaire ne leur permet pas de les exposer au grand jour. Heureusement le porte-parole de M. Witte, le prince Oukhtomsky a dévoilé dernièrement dans le *Prussische Jahrbücher*, l'importante revue du professeur Delbruck, les idées conductrices qui guident les protagonistes de la nouvelle politique russe. Ces révélations ont causé une grande et légitime sensation grâce à la situation exceptionnelle que le prince occupe.

Lorsque le Tsar actuel fit son voyage autour du monde, le prince Oukhtomsky était de sa suite. La bienveillance du souverain aidant, il est devenu le rédacteur en chef du *Journal* (russe) *de Saint-Pétersbourg*, organe officieux ; il a même obtenu, — privilège autrement enviable, — que son journal se trouvât tous les jours sur le bureau impérial. Ceux qui ignorent combien il est difficile à un autocrate de se renseigner exactement sur les évènements de son propre pays — son entourage s'entend trop bien à les lui présenter sous le jour voulu — ont peine à se rendre compte de l'influence énorme que peut exercer sur l'esprit du souverain la lecture du *seul* journal qui lui parvient intégralement. Un tel organe exprime très souvent la pensée intime du Tsar, non qu'il l'inspire dans le sens ordinaire du mot, mais parce que, sa haute situation le privant de tous les autres moyens de connaître la vérité, il est influencé par cette feuille plus encore qu'un simple mortel par la lecture de son journal. Le prince Oukhtomsky jouit en outre de la précieuse faveur d'être régulièrement reçu par le Tsar en audience privée. Tout récemment il fut envoyé en mission extraordinaire à la cour de Pékin pour remettre au Fils du Ciel une lettre autographe de Nicolas II et de riches présents. Admis en audience solennelle auprès de l'Empereur et de l'Impératrice

mère, le prince Oukhtomsky eut aussi des entretiens importants avec plusieurs membres du Tsong-Li-Yamen..... A son retour, il rapporta à son souverain la réponse du Bogdikhan et des cadeaux d'une rare magnificence. L'apparition du président de la Banque Russo-Chinoise comme ambassadeur extraordinaire du Tsar a encore augmenté à Pékin le prestige de cette Banque, installée dans un magnifique palais en face de la maison modeste qui abrite la mission russe. En réalité, c'est cette Banque qui dirige la mission et chaque fois que cette dernière présente ses réclamations au Tsong-Li-Yamen, c'est au nom des intérêts de la Banque qu'elle parle.

M. Witte, partisan actif de la politique asiatique et qui le proclame hautement, a su très adroitement se concilier les bonnes grâce du prince-journaliste, en le faisant nommer président de la banque russo-chinoise et du chemin de fer russo-chinois. Quand j'aurai rappelé que l'inspirateur de ces deux créations est l'habile financier berlinois M. Rottstein (on ne le sait que trop au Quai d'Orsay et au ministère des finances à Paris), le lecteur comprendra que le prince Oukhtomsky est des plus qualifiés pour nous initier aux hautes pensées d'où procéde la nouvelle politique russe.

L'exposé du *Preussische Jahrbücher* (1) est intitulé : « Le prince Oukhtomsky sur la politique russo-allemande ». C'est par la plume de M. Rohrbach, l'auteur d'un voyage en Touranie et en Arménie, que le prince Oukhtomsky, en accord d'idées, d'opinions et de moyens avec M. Witte, a fait connaître au monde les destinées vers lesquelles la Russie est entraînée.

Le prince commence par déclarer que le principe fondamental de sa politique a toujours été une entente étroite avec l'Allemagne contre l'Angleterre. « L'alliance continentale contre l'Angleterre — et tout particulièrement l'union intime de la Russie avec l'Allemagne — est la plus saine et la plus fondamentale conception politique... *Sur la méthode de la politique à suivre dans l'Extrême-Orient je me trouve actuellement en opposition avec notre ministre des affaires étrangères, quoique jusqu'à présent l'action du gouvernement ait été le plus souvent d'accord avec mes idées. Je n'approuve pas du tout que nous ayons pris possession de Port-Arthur et de Talien-Wan et hissé le pavillon russe dans la mer Jaune* ». Nous reviendrons sur la portée du désaccord

(1) *Preussische Jahrbücher*, mai 1898, pp. 337-341.

signalé entre le comte Mouravieff et M. Witte. Pour le moment laissons le prince développer ses vues sur l'action commune entre la Russie et l'Allemagne :

« Pour ce dont vous avez besoin en Chine les cuirassés vous serviront à peu de chose, dit-il au publiciste allemand. Nous sommes les voisins géographiques et stratégiques de la Chine, et non pas vous. Vous avez une industrie qui a besoin de marchés d'exportation. Nous sommes encore bien éloignés d'une pareille industrie. De là découle la meilleure voie d'entente entre nous... La Russie ne touche pas à l'intégrité de la Chine et au prestige de son gouvernement ; elle se charge d'une protection amicale, consultative, civilisatrice, d'une tutelle bienveillante... *Une fois que nous aurons acquis une pareille position, alors nous userons de notre influence sur le gouvernement chinois pour donner à l'Allemagne une situation privilégiée au point de vue du commerce en Chine et des avantages économiques du pays au profit de l'industrie Allemande.* La Russie peut le faire sans hésitation du moment qu'elle est sûre de votre amitié en cas de conflit avec l'Angleterre ; notre propre industrie ne peut même pas penser à se servir des marchés de la Chine à son propre profit. »

Le prince est convaincu qu'en présence d'une pareille entente entre l'Allemagne et la Russie, l'Angleterre n'osera pas courir le risque d'une guerre. Et si elle l'osait, « nous y répondrions par une descente du Pamir, une entrée aux Indes. La route des Indes nous est ouverte. »

« L'interlocuteur allemand du prince Oukhtomsky s'est permis d'attirer son attention sur la France qui :

« ... elle aussi a de grands projets en Asie. Le prince a répondu qu'il ne doutait pas que la France ne se joignit à l'Allemagne et à la Russie. « D'ailleurs », a-t-il ajouté, « les Français sont excessivement maladroits en matière de politique coloniale; s'ils font des acquisitions dans le Sud-Est de la Chine, ces conquêtes leur serviront aussi peu que toutes leurs acquisitions coloniales. Ce ne sont que d'inutiles dépenses de forces et de capitaux... Pour nos idées la France ne sera pas un obstacle ; ses intérêts sont aussi opposés à ceux de l'Angleterre que les nôtres et les vôtres... Ce qu'il faut à l'Allemagne, ce sont des débouchés commerciaux, de grandes et utiles colonies. Elle ne les obtiendra que contre le gré des Anglais... L'Angleterre est votre ennemie et la nôtre. Une attaque des Indes détruit l'Angleterre ; l'amitié de la Russie donnera à l'Allemagne les moyens de prendre ce dont elle aura besoin... »

Mais quel est le mobile de cette politique d'entente avec l'Allemagne et de haine contre l'Angleterre? Est-ce uniquement le désir d'ouvrir les marchés de la Chine à l'industrie allemande? Le prince Oukhtomski, ne voit-il dans ce concours prêté à l'Allemagne qu'un moyen pour la Russie de s'assurer un allié dans les Balkans, afin de pouvoir plus sûrement marcher vers l'accomplis-

sement de sa tâche historique dans l'Orient plus rapproché ? Aux yeux des défenseurs de la nouvelle politique russe, la pointe vers le Petchili n'est-elle, comme l'était la marche vers Hérat, qu'un moyen de désarmer l'hostilité de l'Angleterre dans les Dardanelles ?

Nullement. L'ingénu truchement de cette politique — avons-nous dit que le prince était géorgien ? — s'exprime avec le plus profond dédain sur la tâche historique de la Russie dans les Balkans. Il veut bien reconnaître que :

« ... notre peuple et notre opinion publique ne sont pas encore mûrs pour la renonciation à cette politique traditionnelle. Le *peuple russe tout entier*, grâce à la culture séculaire de l'idée qu'il était appelé à réunir sous une forme quelconque les peuples de même origine et de même croyance sous le sceptre de la Russie orthodoxe, *serait profondément indigné si on voulait lui conseiller de renoncer au pays des Balkans* » (1). Malgré cela, le prince Oukhtomsky est d'avis que « les Balkans appartiennent à l'Occident. *Je suis très satisfait — et c'était absolument nécessaire — que la politique russe se soit débarrassée des Balkans et retournée vers l'Extrême-Orient.* Le Sultan peut rester, mais il doit devenir un petit émir, — que cet émir soit le vassal de la Russie, cela m'est parfaitement indifférent » (2).

Il n'abandonne pas moins gracieusement les Tchèques à l'Allemagne. « Les Tchèques sont des slaves mais nous n'y tenons pas ; ils tombent entièrement dans le domaine de l'Allemagne (3) ». Le porte-parole de la politique inaugurée par M. Witte se contente de l'Asie Mineure. Il permet bien aux Allemands d'y construire des chemins de fer, mais il les prie de ne pas trop la coloniser. Prière un peu tardive : grâce à la connivence de ces profonds politiques, l'Allemagne est déjà parvenue à s'approprier les plus belles parties des contrées situées au nord de la mer Noire. Dans les gouvernements de Kherson et d'Ekaterinoslaw les plus riches domaines sont passés entre ses mains ; les mines de houille et de fer — celles du moins qui n'appartiennent pas aux Anglais et aux Belges, — sont la propriété de sociétés allemandes, la Russie en a été complètement dépossédée dans ces dernières années (4).

(1) P. 343-344.
(2) P. 343.
(3) P. 343.
(4) La *Gazette de Moscou* a récemment poussé un cri d'alarme à propos de la Crimée où plus d'un quart du sol appartient déjà aux Allemands ; le reste est aux Tatars. Sur 1.400 écoles primaires en Crimée, 780 sont allemandes, 600 tatares !

Le défenseur autorisé de la nouvelle politique russe, admirablement placé pour être bien informé, reconnaît que la Russie a abandonné les Balkans qui doivent appartenir à l'Occident. Quelle éclatante confirmation du traité secret entre la Russie et l'Autriche publié récemment par le *Frankfurter Zeitung!* Ce traité, conclu en 1897 pendant la visite de l'empereur François-Joseph à Pétersbourg et qui ne doit expirer que le 1er mai 1902, à moins qu'il ne soit prolongé par accord tacite, partage la péninsule balkanique en deux sphères d'action : la Macédoine jusqu'à Salonique (cette ville incluse) et au nord jusqu'à Wrania, ensuite l'Albanie, sauf quelques districts au sud-est du Monténégro, entrent dans la sphère d'action de l'Autriche-Hongrie. A celle de la Russie appartiennent la Bulgarie et les provinces turques situées à l'est des territoires cédés à la monarchie autrichienne. Les deux puissances contractantes s'engagent à empêcher en Serbie et en Bulgarie toute agitation de nature à troubler la paix. Elles se réservent le droit d'intervenir *même isolément* et même à main armée dans ce but (1).

Les organes officieux de Vienne et de Budapest se sont empressés de démentir l'existence de ce traité. Le comte Goluchowsky l'a déclaré inventé de tous points, oubliant les confidences qu'il a faites aux leaders de la politique hongroise aussitôt après son retour de Pétersbourg : « Nous avons obtenu de la Russie des concessions, auxquelles nous n'aurions même pas osé penser il y a vingt ans. »

L'organe du prince Oukhtomsky s'est contenté d'écrire ce qui suit : « *La Gaz. de Frankfort* a publié un traité conclu entre l'Autriche et la Russie qui fut immédiatement *renié du côté de l'Autriche* comme étant de pure invention ; malgré cela, ce traité a fait le tour de la presse entière ». Pas un mot pour mettre en doute l'authenticité du traité du *côté russe!*

Les démentis autrichiens, ainsi que le silence embarrassé de la chancellerie russe, ne font que confirmer l'existence du pacte secret. Nous savons, par l'exemple des traités de Vienne (janvier 1877) et de Skiernevice (1884), ce que valent les dénégations officielles.

Comme ces deux instruments politiques, le nouveau traité austro-russe fut inspiré par l'idée du partage des Balkans en deux

(1) *Frankfurter Zeitung*, n° du 16 mai 1898.

zones d'influence, idée qui émane du prince Bismarck et qui fut si funeste à l'influence russe sur les populations orthodoxes de la Turquie. Le traité de Vienne a livré à l'Autriche-Hongrie la Bosnie et l'Herzégovine. Par la porte que le traité de Skiernevice avait entr'ouverte, les influences austro-hongroise et allemande s'étaient solidement établies dans tout l'Empire ottoman. Le nouveau partage de la Turquie, consacré par le traité de 1897, sera-t-il plus favorable aux cabinets russes ?

Nous avons vu ce qu'en pensent les hommes d'Etat russes qui agissent dans l'Extrême-Orient pour ouvrir à l'industrie allemande les marchés chinois. Voici comment s'exprime sur le même sujet l'éminent historien Delbruck, un des publicistes les plus avisés de son pays : « Le postulat national de la Russie et les intérêts essentiels de l'Autriche-Hongrie semblaient être en opposition absolue et *cette opposition absolue paralysait la politique russe dans l'Extrême-Orient.... L'école des jeunes diplomates russes l'a bien compris et a détourné peu à peu le fanatisme national russe des Balkans vers la Haute-Asie.* »

Après avoir fait allusion aux aveux du prince Oukhtomski, M. Delbruck continue : « Le sens du traité secret (austro-russe) récemment publié ne dit pas autre chose. *A première vue il paraît donner beaucoup à la Russie : le contrôle sur la Bulgarie, les Dardanelles, et ceci contredit tellement les traditions autrichiennes que le comte Goluchowsky a dû nier avec emphase ce traité.* Mais ceci a été fait par égard pour l'opinion publique, car *en réalité ce traité constitue une grande et décisive concession à l'Autriche.* L'idée nationale des russes qui était en même temps l'idée religieuse du peuple russe était l'adhésion de la Péninsule balkanique orthodoxe au Tsarisme. A présent le traité stipule que tout l'ouest des Balkans, Salonique inclus, est définitivement livré à l'Autriche. Au premier mouvement populaire, les troupes autrichiennes, avec l'autorisation de la Russie, envahiront ces pays et ne les quitteront plus jamais — pas plus qu'elles ne quittent la Bosnie. L'exclusion du Monténégro indique suffisamment que telle est vraiment l'intention du traité... *Cela ne veut pas encore dire que les Russes pourront acquérir de la même manière la Bulgarie et Constantinople. Cette tâche est publiquement et géographiquement bien plus difficile.* Pendant ces dix dernières années la Bulgarie et la Roumanie ont tant gagné en puissance intime et en conscience de leur force que le droit d'intervenir au sud du Danube ne veut pas encore dire la domination... L'Autriche-Hongrie a donc pu, sans trahir ses intérêts, faire cette concession qui, il y a dix ans, était impossible. Si l'opinion publique ne le comprend pas encore à présent à Vienne, elle le comprendra et l'approuvera avec le temps.... A ce prix-là ce traité couvre la Russie en cas de conflit avec l'Angleterre.... (1) »

Quelques diplomates russes espèrent que l'effondrement de l'empire des Habsbourg suivra à bref délai la mort de François-

(1) « Preussiche Iahrbücher, » juin 1898. Politische Correspondenz.

Joseph et fournira à la Russie l'occasion de se dédommager des cruels sacrifices du moment présent.

Si la disparition de François-Joseph amène, à la suite des guerres intestines, la dissolution de son empire, ce n'est pas la Russie et moins encore la France, (quoique plusieurs de ses hommes d'Etat aient l'esprit hanté par cette idée), (1) qui en recueilleront le bénéfice, la première ayant abandonné la cause des Slaves du Balkan pour s'empêtrer dans l'Extrême-Orient, et l'isolement de la seconde au moment psychologique étant justement un des fils conducteurs de la nouvelle politique vers laquelle l'Europe est poussée.

La Russie a tout intérêt à empêcher cet effondrement plein de dangers graves pour elle. C'est en vue de les conjurer qu'un mémoire secret, présenté en février 1890 à Alexandre III et approuvé par lui, recommandait chaudement une entente directe entre les deux empires, entente qui épargnerait à la Russie, dont la paix est le principal besoin, les horreurs des guerres interminables et préserverait la monarchie austro-hongroise d'une dissolution fatale. Le maximun des concessions que la Russie pouvait faire à cet accord était l'abandon de la Bosnie et de l'Herzégovine dans leurs limites actuelles, moyennant quoi la question des Détroits devait être résolue en sa faveur. En 1890, une telle solution ne pouvait être obtenue que par une entente avec l'Autriche-Hongrie, l'hostilité de l'Angleterre paraissant alors irréconciliable...

« L'Angleterre, était-il dit dans ce mémoire secret, est fatalement condamnée à être l'adversaire implacable de la Russie. Le rôle historique de ces deux pays les pousse vers la fondation d'un empire universel. Pour le moment cet empire appartient sans conteste à l'Angleterre... La présence de l'Allemagne n'est pas pour effaroucher les hommes d'Etat anglais. L'Allemagne ne peut pas devenir un empire universel ; en dehors de sa position géographique, certains traits du caractère national s'y opposent : l'absence de conceptions grandioses dans les entreprises et de générosité dans l'exécution, une certaine mesquinerie native et l'impossibilité d'assimiler les autres peuples ou de gagner leurs sympathies, etc. « L'Allemagne, la France et l'Autriche sont condamnées à végéter dans des rôles secondaires, a déclaré M. de Bismarck dans ses fameux entretiens avec le comte de St-Vallier à Varzin ; l'empire universel ne peut appartenir qu'à l'Angleterre ou à la Russie.(2)

(1) Voir, par exemple, un récent discours de M. Paul Deschanel.

(2) Voir le compte-rendu de ces entretiens dans le remarquable ouvrage du comte de Chaudordy : *La France, la Russie et l'Angleterre* et aussi : *Unterhaltungen mit dem Fürsten Bismarck*. 1889.

Ces lignes écrites en février 1890 ont perdu leur portée aujourd'hui. La situation européenne a été complètement modifiée par la chute de Bismarck et l'avènement de la politique personnelle de Guillaume II. Les mesquineries de l'ancien chancelier, ses basses rancunes, ses haines implacables, sa préférence pour l'emploi des procédés perfides ont fait place à des vues larges et élevées, à une spontanéité hardie, au dédain des chemins battus et à la foi ardente dans une haute mission providentielle. Le rêve de Bismarck était d'établir l'hégémonie prussienne en Allemagne et de conquérir à cet dernière le rang de *grande puissance* qu'elle méritait à tous les titres — le « Grossmachtkitzel »(1) dont une opposition à courte vue lui faisait reproche. Tout autrement grandiose est le rêve de Guillaume II : c'est vers l'empire universel, la «Weltmacht» qu'il mène son peuple et il espère y parvenir, grâce à ce même concours inconscient de la Russie et de la France dont le chancelier de fer s'est servi avec son infernale habileté pour fonder l'empire allemand.

Afin d'atteindre le but rêvé, Guillaume II doit conquérir les grandes routes du monde. Il domine déjà à Constantinople et il vient d'apparaître triomphalement dans l'océan pacifique. Par les humiliations infligées à l'empereur de la Chine, il accrédite dans tout l'Orient l'idée de sa toute-puissance, en même temps qu'il obtient d'importantes stations maritimes. En ce moment il se dispose à visiter la Palestine pour s'y montrer à la fois dans le double rôle de protecteur des lieux saints et de soutien du Khalife. Les niais seuls peuvent railler le décor théâtral dont il cherche à entourer son voyage.

Doué d'un merveilleux esprit de discipline, aveuglement docile aux impulsions venues d'en haut, le peuple allemand seconde vigoureusement Guillaume II, sans même se rendre compte des destinées vers lesquelles il le conduit. La marine commerciale allemande a pris en quelques années un développement vraiment prodigieux. Hambourg a déjà laissé derrière lui Liverpool, et Brême menace de dépasser Anvers. L'industrie et le commerce germaniques sont en train de conquérir les marchés du monde et luttent victorieusement avec l'Angleterre jusque dans ses colonies. Tandis que la construction du Transsibérien, poursuivie dans des conditions de lenteur qui ne permettent pas de prévoir l'époque

(1) La démangeaison d'être une grande puissance.

où elle sera achevée, coûtera à la Russie plus d'un milliard de roubles, les Allemands sans bruit et avec prudence construisent leur chemin de fer en Asie mineure. La voie est prête jusqu'à Angora. Ils entreprennent celle qui doit relier Alexandrette au golfe persique. La réunion des deux tronçons ne sera qu'un jeu d'enfant. Ainsi est préparée en silence la vraie voie commerciale vers l'Extrême-Orient, la plus courte, la plus rapide et la plus économique. Maîtresse de la route Hambourg-Salonique, grâce au traité austro-russe, l'Allemagne deviendra la voie de transit du commerce du monde.

L'Angleterre n'a pas tardé à reconnaître où est le véritable danger qui menace les sources vives de sa puissance et de sa domination. C'est surtout l'appréhension du péril allemand qui, il y a quelques années, a provoqué la brusque volte-face du marquis de Salisbury dans sa politique à l'égard de la Russie — en quoi, d'ailleurs, il n'a fait que se souvenir du *maiden speech* de lord Cécil à la veille de la guerre de Crimée. C'est sous l'empire de cette inquiétude que l'opinion publique en Angleterre s'est prononcée presque tout entière en faveur d'un rapprochement avec la Russie et de l'ouverture des Dardanelles à la flotte russe, concession, du reste, sans danger pour les Anglais depuis qu'ils possèdent l'Egypte. Ainsi s'explique également l'attitude cassante et dédaigneuse prise vis-à-vis du Sultan et de ses ministres par sir Philip Currie, le confident des pensées intimes de lord Salisbury.

Mais une bonne fée veillait sur les destinées de l'Allemagne ; elle a remis le sort de la Russie et de la France entre les mains d'hommes d'Etat qui ont consolidé l'empire vermoulu des Osmanlis et en ont fait le vassal de Guillaume. Puis, juste au moment où l'Autriche-Hongrie devenait une quantité presque négligeable pour la solution des problèmes de la politique internationale, la Russie lui livre les Balkans, et les conseillers autorisés du Tsar déclarent que les Russes doivent « descendre du Pamir » et engager dans les Indes une guerre à mort avec les Anglais, afin d'ouvrir les marchés de la Chine à l'industrie allemande !

Si l'on va au fond des évènements dont la Corée et la Chine viennent d'être le théâtre, sans s'arrêter aux clameurs de la presse, aux faux cris de détresse des uns et aux non moins déplacés cris de triomphe des autres, on se convaincra que ce ne sont pas là des déclarations en l'air, mais qu'en effet l' « école des jeunes diplomates russes » travaille sinon pour le roi de Prusse, au moins pour l'empereur d'Allemagne....

Aussi l'occupation de Kiao-Tcheou a-t-elle été un coup très inattendu et une pénible surprise pour les conseillers de Nicolas II. Ils s'efforçaient de lui représenter Guillaume II comme un auxiliaire désintéressé, aidant la nouvelle politique à empêcher l'intrusion anglaise dans le nord de la Chine, cette sphère d'influence incontestablement dévolue à la Russie. Et voilà que l'Allemagne acquiert précisément dans cette région une importante station stratégique et commerciale, et cela sinon avec l'approbation avouée, du moins avec le consentement tacite de l'Angleterre. L'entretien du comte Mourawief avec M. Goechen concernant l'affaire de Kiao-Tcheou (1) montre à quel point le ministre des affaires étrangères russes a été froissé du procédé allemand. Il comptait encore que l'Angleterre prendrait position contre cette occupation! Quelle n'aurait pas été sa surprise s'il avait connu l'entretien de M. de Bulow avec sir Fr. Lascelles, du 30 décembre! « L'action du Gouvernement allemand dans l'Extrême-Orient, déclara M. de B., n'a aucune intention d'être en quoi que ce soit désagréable à l'Angleterre. En effet, une des raisons pour le choix fait de Kiao-Tcheou était que cette ville se trouve au nord de la Chine, bien éloignée des régions où l'Angleterre a de grands intérêts directs. Il dit qu'il était fort partisan d'une bonne entente entre l'Allemagne et l'Angleterre dont les intérêts sont identiques sur beaucoup de points du globe, et qu'il espérait sincèrement que l'irritation qui existait entre les deux pays disparaîtrait peu à peu. Il était autorisé à déclarer que l'empereur partageait ces vues (2). Dans une seconde entrevue à la date du 28 janvier (3) ces protestations d'amitié sont encore plus accentuées. Mais — chose autrement significative que toutes ces assurances diplomatiques — du télégramme de l'ambassadeur anglais sir C. MacDonald en date du 22 décembre, il résulte qu'à plusieurs reprises le gouvernement chinois a offert à l'Allemagne un port *dans le sud de la Chine* et que cette puissance l'a refusé pour ne pas froisser l'Angleterre! (4)

L'occupation de Kiao-Tcheou ne pouvait pas laisser la Russie indifférente. Force fut au prince Oukhtomsky lui-même de pro-

(1) « Blue Book ». Chine n· 1 1898, M. Goechen to the marquess of Salisbury 1 december.

(2) « *Blue Book* », n· 39.

(3) *Ibid.* n· 74.

(4) *Blue Book*, n· 25.

tester contre cette intervention intempestive, de nature à dessiller les yeux aux plus aveugles. Du moment que la Banque Russo-Chinoise s'appliquait si consciencieusement à ouvrir au commerce et à l'industrie allemands les marchés du nord de la Chine et, dans ce but, n'hésitait même pas à venir dans le sud faire concurrence aux intérêts de l'alliée de la Russie (1), quelle raison l'Allemagne pouvait-elle avoir de troubler brusquement un état de choses qui lui était si avantageux, d'éveiller les susceptibilités du cabinet de Saint-Pétersbourg, enfin de mettre en danger le gouvernement du Céleste-Empire (2) et le Tsong-Li-Yamen si dociles à toutes les fantaisies des promoteurs de la nouvelle politique russe ?

M. Witte eut bientôt trouvé un moyen propre à remettre les choses en ordre : La Banque Russo-Chinoise imposerait à la Chine un emprunt de 15 millions sterling que la Russie garantirait moyennant un droit de contrôle donné aux employés de la Banque sur les recettes du Li-Kin ; de plus, un fonctionnaire russe remplacerait sir Robert Hart comme inspecteur général des douanes chinoises et la construction de toutes les voies ferrées en Mandchourie serait confiée à des financiers russes (3).

La direction de la Banque poussa la générosité jusqu'à offrir cet emprunt à la Chine à 4 0/0 et au taux de 93. Naturellement c'était à la France de fournir les fonds nécessaires pour cette opération ; l'emprunt chinois 4 0/0 étant coté à Paris 104-105, l'émission sur le marché parisien pouvait être faite au prix de 103. M. Rottstein se rendit, comme de coutume, à Paris, où, après quelques conférences au palais du Louvre avec plusieurs banquiers de la place, il s'assura le concours de l'épargne française pour cette opération russo-chinoise.

Naturellement ces propositions causèrent un vif mécontentement à Londres et sir C. Mac-Donald s'éleva contre elles avec énergie, fortement soutenu dans cette protestation par le marquis de Salisbury. On sait que l'Angleterre proposa à son tour un emprunt direct et qu'en fin de compte, après de longs pourparlers, un emprunt 4 1/2 0/0 sans garantie d'aucun gouvernement étranger, mais avec de sérieuses garanties chinoises, fut accordé à un

(1) M. Cochery et la Banque indo-chinoise en savent quelque chose.

(2) Voir les déclarations dn prince Oukhtomsky dans le *Preussische Jahrbücher*.

(3) *Blue Book*, n° 26.

syndicat formé par le Hong-Kong-Shang-Haï Bank et la Banque allemande-asiatique ; la souscription fut ouverte sur les marchés de Berlin et de Londres.

Deux incidents méritent d'être signalés dans ces négociations. M. Hanotaux, mis au courant des démarches de M. Rottstein à Paris, s'empressa de déclarer à sir Edmond Monson que la France ne voyait aucune menace pour ses intérêts dans les évènements qui venaient de se produire en Chine, mais qu'il devait avertir l'ambassadeur anglais qu'il y aurait beaucoup de jalousie *ailleurs* (« in other quarters »), si l'Angleterre obtenait à elle toute seule l'emprunt chinois ; il fit même connaître à sir E. Monson qu'on avait protesté (du côté russe naturellement) contre une pareille éventualité (1).

Par un brusque revirement, dont les motifs sont restés inexpliqués, le ministre des finances de Russie a brusquement retiré les offres de la Banque Russo-Chinoise. Ce revirement suspect provoqua un incident très vif entre le ministre des finances et le comte Mourawieff. Le chef de notre Foreing Office est peu enthousiaste de la « nouvelle politique » russe. L'intrusion des financiers étrangers (il n'existe pas, à proprement parler, de grands financiers russes) dans les affaires de son ressort n'est pas pour lui être agréable. L'attitude nouvelle de M. Witte dans la question de l'emprunt chinois, aggravé par son hostilité contre l'occupation de Talien-Wan et de Port-Arthur (2) annulait toute la campagne diplomatique à laquelle avait donné lieu la prise de possession de Kiao-Tcheou par l'Allemagne. Les rapports entre les deux ministres se tendirent et cette mésintelligence s'accentua encore par suite d'une imprudence de M. Witte qui reprocha à un ambassadeur étranger de ne pas s'être adressé à lui pour une affaire ressortissant au Pont des Chantres « attendu que lui (M. Witte) tenait dans ses mains tous les fils de la politique russe et la dirigeait seul. » Le conflit arrivé à l'état aigu fut porté devant l'Empereur. Il paraît même qu'à un moment donné le ministre des finances dut jouer le coup de la démission, à quoi le Tsar aurait répondu « qu'il était seul maître de choisir le moment où il voudrait se séparer de son ministre. »

(1) *Blue Book*, n° 50, sir E. Monson, to the marquess of Salisbury, 12 january.

(2) Le prince Oukhtomsky, comme nous l'avons vu plus haut, confirme cette hostilité sans en donner des raisons sérieuses.

Ce conflit eut comme conséquence heureuse que le comte Mourawieff trouva en haut lieu l'appui nécessaire pour mener à bien la campagne en faveur de l'occupation de Talien-Wan et de Port-Arthur. Le ministre des affaires étrangères, puissamment secondé par M. de Staal à Londres, obtint un éclatant succès, grâce à une habileté et à une ténacité dont on peut se rendre compte en lisant le *Blue-Book* anglais et les nombreuses discussions qui eurent lieu à ce sujet dans la Chambre des communes. Un dépit, bien naturel d'ailleurs, explique seul le reproche de perfidie si maladroitement lancé par M. Chamberlain à la diplomatie russe. Les documents anglais eux-mêmes, minutieusement étudiés, démentent cette accusation.

Dans les pourparlers relatifs à Talien-Wan et à Port-Arthur, le comte Mourawieff ne dépassa pas la limite des habiletés diplomatiques que rendent indispensables une négociation aussi délicate. Le ministère anglais a lui-même, et depuis longtemps, reconnu la nécessité et le droit pour la Russie d'avoir sur le Pacifique un port libre de glaces. C'est encore le gouvernement anglais qui demandait à Pékin que Talien-Wan fût déclaré « a treaty port. » La Russie s'est engagée à le laisser ouvert au commerce européen dans les conditions d'un port à traité chinois, c'est-à-dire en respectant les traités des autres puissances avec la Chine et rien n'autorise le soupçon qu'elle ne restera pas fidèle à cet engagement.

Quant à Port-Arthur dont la Russie a absolument besoin, tant pour défendre Talien-Wan, devenu tête de ligne de son Transsibérien, que pour abriter sa flotte dans le Pacifique, le comte Mourawieff a déclaré avec raison qu'il ne sied pas à la Russie d'empiéter sur les droits de suzeraineté de la Chine en le transformant en *treaty port*. Il restera donc fermé au commerce auquel, d'ailleurs, il ne se prête nullement.

Le passage du chemin de fer à travers la Mandchourie, pour aboutir à Talien-Wan, est devenu une nécessité impérieuse pour la Russie, depuis que M. Witte a malheureusement décidé que cette ligne, depuis Anion ou Sretensk, traverserait le territoire chinois, afin de rejoindre ensuite le Transsibérien à Niskolskoie sur la ligne Wladiwostok-Chabarowka. C'était bien la plus folle conception du monde que de faire passer une ligne stratégique à travers le territoire d'un voisin, par conséquent d'un ennemi possible, sous prétexte de gagner quelques centaines de

werstes. Deux années se sont écoulées depuis la constitution de la Compagnie de chemin de fer Russo-Chinois, dont le président et le directeur sont MM. Oukhtomsky et Rottstein déjà nommés, et les ingénieurs russes en sont encore à chercher un tracé possible. Les points de pénétration dans les steppes de la Mongolie ne sont même pas encore choisis.

Ainsi, en obtenant, malgré la résistance de MM. Witte et Oukhtomsky, que ce Transsibérien aboutisse à Talien-Wan, le comte Mourawieff a, du moins, réparé la grave faute commise. Ce succès, tout partiel et presque négatif, améliore-t-il les chances de la politique russe ? Peut-il lui servir d'excuse ou même d'encouragement ? On est en droit de considérer dès à présent comme un fait accompli l'établissement de l'influence russe en Mandchourie. Mais il suffit d'examiner les suites de ce nouvel état de choses pour se convaincre que M. Chamberlain avait peut-être raison d'interpréter ainsi les paroles de Salisbury : « If Russia played a very good card, well we played a trump. » Trop justifiée est la sérénité olympienne avec laquelle le chef du gouvernement anglais a, dans ses récents discours, envisagé les derniers évènements et l'avenir des intérêts britanniques en Chine.

Voyons d'abord quelles conséquences économiques aura pour la Russie la prise de possession même effective de la Mandchourie. Traversant ces contrées riches et très peuplées, le Transsibérien deviendra réellement une grande voie commerciale, mais, hélas ! ce ne sera qu'une *ligne de pénétration* par laquelle le commerce et l'industrie de l'Angleterre, du Japon, des Etats-Unis et de l'Allemagne envahiront la Mandchourie et la Sibérie elle-même. En dehors peut-être de l'or russe, qu'il est défendu d'exporter, mais dont maintenant déjà une grande partie passe par contrebande en Mandchourie, la Russie n'a presque rien à importer soit en ce pays, soit en Chine. Ni l'agriculteur, ni le commerçant russes n'ont à y gagner quelque chose. Le Moujik ne peut songer à la colonisation d'une contrée extrêmement populeuse et dont la classe rurale est, sous le rapport de la vigueur et des connaissances spéciales, bien supérieure à la population de nos campagnes. Il en est de même pour le commerçant : le marchand chinois est plus hardi, plus tenace et plus habile que le marchand russe (1). Il sait admi-

(1) Même sur les marchés de l'Asie centrale les négociants russes sont supplantés par les *Sartes* qui, dans plusieurs grandes villes, ont entièrement accaparé le commerce.

rablement tirer profit de capitaux étrangers apportés dans son pays; loin de devenir un exploité c'est lui qui se fait exploiteur de l'étranger (1).

C'est plutôt l'invasion chinoise en Sibérie qui est à prévoir et à craindre. L'ouverture de la frontière est même à ce point de vue grosse de périls pour l'avenir de la Russie asiatique. La poussée de la race jaune, contre laquelle la Sibérie avait déjà peine à se défendre jusqu'à présent, deviendra bientôt irrésistible quand la frontière sera virtuellement ouverte. A Wladiwostok et dans le pays d'Oussouri l'ouvrier chinois et même coréen, ainsi que le petit commerçant chinois, font maintenant déjà une concurrence heureuse aux Russes; le grand commerce se trouve dans les mains des Allemands de Hambourg ou des Anglais, et l'industrie japonaise commence à gagner du terrain. A mesure qu'avancera la construction du Transsibérien, la Sibérie est appelée à recevoir un nombre toujours croissant d'étrangers. Ses richesses minières passeront peu à peu dans des mains allemandes et anglaises, comme y ont passé celles du gouvernement d'Ekaterinoslaw, de Cherson, du Donetz et en partie déjà celles de l'Oural. Comment la Russie si dénuée de numéraire saurait-elle lutter contre la concurrence étrangère en Mandchourie?

« Ce qu'il faut à la Chine pour développer son industrie, ce sont les capitaux et une direction intelligente : climat, richesse et variété des produits du sol, abondance de minerais, des routes fluviales magnifiques et du travail excellent et à bon marché, tout cela la Chine le possède », écrivait récemment le consul anglais M. Bourne dans un très remarquable rapport sur la vallée de Yang-Tsé (2).

La Russie n'a point de capitaux et ses principales entreprises industrielles sont dirigées par des étrangers. Même les Compagnies de chemins de fer les plus riches de la Russie, comme, par exemple, celle de Moscou-Riasan, quand elles ont besoin de construire une centaine de werstes de voie ferrée, sont obligées d'émettre un emprunt en Allemagne et de donner pour gage des obligations de toutes leurs lignes de chemins de fer, indépendem-

(1) Lire sur ce sujet une remarquable étude parue tout récemment dans la revue japonaise « Jogaku-Zashi ».

(2) « Report of the Blackburne Mission of August 1896 » by Consul Bourne.

ment de la garantie de l'Etat. D'ordinaire, les Compagnies russes doivent en outre prendre l'engagement de commander en Allemagne une grande partie du matériel roulant et des rails nécessaires pour la nouvelle ligne.

Comment douter qu'il en sera de même en Mandchourie et en Sibérie? La banque Russo-Chinoise aura certainement la haute main sur la plupart des grandes entreprises. Déjà elle a acheté tous les terrains autour de Talien-Wan; ses agences se multiplient en Mandchourie; elle cherche à s'emparer de la navigation. Mais, fondée avec des capitaux étrangers, cette banque est dirigée exclusivement par des allemands. Ses bateaux et ses barges elle les commande en Angleterre et en Allemagne. Ainsi, elle a eu dernièrement à prendre livraison de 15 bateaux et de 30 barges commandés en Angleterre (lettre de Pékin au *Tîmes* du 7 mai); un oukase du Ministre des finances est vite venu accorder pour dix ans l'entrée en franchise de tout le matériel de navigation, ainsi que de tout l'outillage nécessaire pour l'exploitation des mines d'or, etc.

On comprend à qui profitera l'extension du champ d'opérations de la Banque russo-chinoise dans les mers de la Chine. La Russie doit-elle risquer une guerre avec l'Angleterre à seule fin d'augmenter ces profits ? Le président de cette banque, le prince Oukhtomsky, loin d'envisager un tel conflit avec crainte, semble plutôt l'appeler de ses vœux, comme s'il y allait d'un intérêt sacré pour la Russie : l'issue inévitable de cette guerre — pourvu toutefois que l'Allemagne reste neutre — ne lui paraît pas douteuse : il suffira à la Russie de descendre du Pamir pour que la domination britannique aux Indes prenne fin et avec elle la toute-puissance d'Albion. Pour un conseiller attitré du tsar voilà un jugement bien téméraire ! L'empire ottoman était autrement caduc que la domination anglaise aux Indes. Les populations opprimées par les musulmans sont liées à la Russie par la communauté de religion et d'origine. Dans l'imagination de conquérants trop prompts, nos troupes n'avaient qu'à traverser le Danube pour culbuter l'empire turc et clouer sur Zargrad l'écu de la Russie. Or, bien des fois, l'armée russe a passé le Danube, elle est même descendue victorieusement des Balkans, et qu'est-ce que la Russie y a gagné ? Pas même la sympathie des Serbes et des Bulgares. Et pourtant les Balkans étaient à portée de sa main, tandis que le Pamir est bien loin.

On parle, il est vrai, de construire une voie ferrée jusqu'au Pamir et même de le relier au Transsibérien quelque part près du lac Baïkal. Que ces vastes et ruineux projets hantent l'esprit des gros brasseurs d'affaires qui inspirent la nouvelle politique, c'est indéniable ; que les ingénieurs russes aient été mis en goût par le Pactole qu'ils ont inopinément trouvé en Sibérie et en Mandchourie, cela se comprend. Il est moins excusable de la part du gouvernement de gaspiller dans les déserts asiatiques des centaines de millions pour y construire des chemins de fer quand la Russie d'Europe manque non seulement de lignes secondaires, mais même de chaussées. Alors que les provinces centrales sur une étendue de cinq cent mille werstes carrés souffrent périodiquement de la famine, faute de communication permettant aux provinces voisines d'y déverser l'excédent de leurs récoltes, un gouvernement soucieux de son rôle, et même de sa propre sécurité, a autre chose à faire qu'à relier le Pamir avec le Baïkal dans le seul but de menacer l'Angleterre.

On ne peut malheureusement se le dissimuler, du voyage fait aux Indes par le tsarewitch, le prince Oukhtomsky n'est pas le seul qui ait rapporté, avec l'éblouissement des richesses de ce pays, une haine profonde pour l'Angleterre, malgré le somptueux accueil qu'ils ont reçu de leurs hôtes. Existe-t-il un lien de cause à effet entre la sensation d'éblouissement et le sentiment de haine? Nous l'ignorons. Mais ce sont là de bien dangereux mobiles pour la politique d'une grande nation. Vainement on cherchera à déguiser ces convoitises en alléguant que c'est la «haute et idéale tâche de la Russie d'être le porteur de la civilisation dans l'Orient lointain, d'apporter le bien-être matériel et moral aux centaines de millions d'habitants de l'Asie. » (1). Charité bien ordonnée commence par soi-même. Il y a plus de cent millions de sujets russes qui ne savent ni lire ni écrire. Dans le centre de la Russie — ce qu'on appelle la grande Russie —, les populations qui forment le noyau du vaste empire périssent d'inanition; les villages se dépeuplent sous l'influence de la disette et des épidémies qu'elle engendre ; les villes végètent et s'appauvrissent ; les propriétaires russes dont les biens sont en grande partie hypothéqués remplissent l'air de leurs doléances, acculés qu'ils sont au bord de l'abîme. Le gouvernement a donc des tâches plus urgentes à remplir que d'assurer le bien-être moral

(1) *Preussische Yahrbücher*, mai 1898, p. 341.

des Chinois et des Coréens ! Quelle civilisation, quelle culture la Russie peut-elle importer dans des contrées comme la Chine ou les Indes qui l'ont précédée de plusieurs milliers d'années dans la voie de la civilisation ?

Le prince Oukhtomsky aurait même pu rapporter de son voyage à Pékin un livre de Lao-Tseu, le précurseur de Confucius : « De la raison et de la vertu » où se trouvent des sentences de profonde sagesse politique qui, pour remonter à la plus haute antiquité, n'en sont pas moins applicables à la Russie contemporaine, celle-ci, par exemple : « Si le peuple souffre de la famine, c'est que de trop lourds impôts pèsent sur lui ; voilà la cause de sa misère..... Si le peuple voit arriver la mort avec insouciance, c'est qu'il a trop de peine à gagner sa vie : voilà pourquoi il meurt avec si peu de regret » ...« Le peuple souffre de quatre graves et chroniquesaffections : la famine, les inondations, les épidémies et l'insécurité de la vie et de la propriété... Une seule cause existe pour tous ces maux : c'est l'universel et systématique corruption..... Ce n'est pas le manque de vivres, c'est la lourdeur des impositions qui cause la famine, » écrivait tout récemment un lettré Chinois (1). On pourrait appliquer ces paroles aussi bien à un autre pays qu'à la Chine. Les détails de cette « corruption universelle » comme par exemple, le fait des ingénieurs exploitant toute inondation, toute calamité publique pour s'enrichir eux-mêmes (2), — qui sait mieux que le président de la Compagnie de chemin de fer russo-chinois que ce ne sont pas là des traits particuliers aux mœurs chinoises ?...

Pas plus que des produits de notre industrie naissante la Chine n'a besoin de nos Tchinowniks...

Au moment même où nous écrivons ces lignes (12 juin), l'organe du prince, la *Gazette* (russe) *de St-Pétersbourg*, bravant la défense de la censure, a publié au sujet de la révolte qui vient d'éclater dans la province de Ferghan, une lettre où l'on attribue l'origine de ce soulèvement à deux causes : les menées des agents anglo-indiens (ce qui prouve que c'est manier une arme à deux tranchants que de fomenter la révolte chez les sujets d'un autre empire)

(1) « China's present and future, » by Dr Sun Yat Sen ; *Fortnightly review*, March, 1897.

(2) Le meilleur remède contre les inondations du Hwang-Ko, dit un proverbe chinois, serait de décapiter tous les fonctionnaires et d'abandonner les rivières à elles-mêmes.

et surtout la corruption administrative introduite dans le Turkestan par le régime russe !

Un autre fait plus instructif encore nous est fourni par les récents évènements de Corée qui ont abouti au renvoi de l'agent financier, M. Alexeieff, et des instructeurs militaires russes. L'opinion publique a été mal renseignée sur le véritable caractère de cet exode ; on l'a représenté comme la conséquence du traité conclu entre la Russie et le Japon ; à Paris les journaux officieux de M. Hanotaux ont même félicité la diplomatie russe de l'habileté avec laquelle elle avait soi-disant détaché le Japon de l'Angleterre. Si notre diplomatie mérite ici des éloges, c'est seulement pour avoir su masquer adroitement par ce traité *un très grave échec que les représentants de la nouvelle orientation politique russe en Corée avaient par leurs agissements attiré à la Russie.* En réalité, voici dans l'ordre chronologique les évènements à la suite desquels M. Alexeieff et les instructeurs russes ont dû quitter Séoul.

Il existe dans cette ville un « Club de l'indépendance » composé de jeunes gens élevés pour la plupart en Amérique ou au Japon. Déjà au moment où fut cédée par bail à la Russie une station (Deer Island) près de Fusan, ce cercle avait publiquement protesté contre cette aliénation de terrains nationaux aux étrangers. Peu après, au commencement de *février*, le même club écrivait au ministre dans les termes suivants :

« *Le ministre des finances a retiré ses dépôts des deux banques coréennes et les a confiés à la banque russo-coréenne (1). Le bruit court qu'on a même transporté de fortes sommes du trésor coréen dans la banque russe et que cette banque a reçu l'autorisation de diriger les recettes et les dépenses du ministre des finances.* Cette affaire intéresse le peuple qui a le droit de savoir de quoi il s'agit. Si ces droits se confirmaient, nous devrions croire que la *Banque russo-coréenne est en réalité notre ministère des finances et que votre ministère n'est qu'une enseigne* ».

Finalement, en suite d'une décision votée le *20 février* dans une réunion de plusieurs milliers de Coréens, cent trente cinq membres du Club de l'indépendance adressèrent une pétition directe à l'Empereur :

« Depuis quelque temps, lisait-on entre autre chose dans ce document, nous, humbles serviteurs de Votre Majesté, nous avons constaté que la nation

(1) Cette institution de crédit, sœur de la Banque russo-chinoise, a été également créée sous les auspices de notre ministre des finances par la Banque internationale du commerce que dirige M. Rottstein.

se trouve au bord de l'abîme et qu'une grande désillusion et un mécontentement continuel envahissent le cœur de tout citoyen. La cause de cet état de choses est qu'on a donné à un étranger le droit d'administrer nos finances, cette force qui doit rester dans les mains de notre pays. »

Le *22 février* un attentat fut commis contre l'interprète de la mission russe. Le *6 mars* des placards affichés sur les murs de Séoul expliquèrent les raisons de cet attentat en mettant à la charge de la victime des faits d'une excessive gravité : « Il vendait publiquement les fonctions publiques au plus fort enchérisseur ; il obtenait la démission des ministres qui lui déplaisaient, il falsifiait à son profit personnel des ordres impériaux et a fait jeter ainsi plusieurs individus en prison... Il surveillait le palais impérial et n'y donnait accès qu'aux personnes qui le payaient, etc. » Ces affiches convoquaient le peuple à un meeting public.

Le *7 mars* le cabinet de Saint-Pétersbourg fit demander à Séoul si, oui ou non, l'on tenait à conserver les conseillers et instructeurs russes. Comme réponse, le gouvernement coréen autorisa pour le *10 mars* un meeting populaire, lequel élut un comité avec mandat d'exiger du ministre des affaires étrangères qu'il répondit négativement à la note russe. Ce qui fut fait. Quant au traité russo-japonais, il ne fut conclu que vers la fin d'avril.

Ainsi les Coréens eux-mêmes, abâtardis et démoralisés depuis des siècles par l'abject joug de la Chine, n'ont pas voulu supporter pendant plus de deux ans le régime que leur avaient imposé les protagonistes de notre politique nouvelle. Et ces derniers s'imaginent que les 400 millions de Chinois ou les 200 millions d'Hindous n'aspirent qu'aux bienfaits de cette administration ! Certes, au début, les Célestes — surtout dans le nord — accueilleront les envahisseurs russes, sinon avec empressement, du moins sans trop de répugnance. Le prisonnier qui fuit ne choisit point sa porte... ...

Tout ce qui peut débarrasser la population chinoise de ses mandarins oppresseurs et concussionnaires lui paraîtra acceptable. Mais avant quelques années, on en verra les suites. Le marquis de Salisbury les pressentait certainement lorsque dans son discours du 4 mai il insistait tant sur le réveil probable, inévitable même, d'un peuple qui compte 400 millions d'âmes et dont les annales embrassent plusieurs milliers d'années. Son affaissement actuel tient en majeure partie à la faiblesse de caractère, à la pusillanimité du jeune monarque chinois trop absorbé par les délices du

harem, et aussi à la vénalité de la plupart des membres du Tsong-Li-Yamen. Mais ce sont là, dans la vie d'un peuple, des accidents passagers qui ne sauraient éternellement empêcher son réveil. Peut-être même pour secouer la torpeur de la nation chinoise suffirait-il de la soumettre durant quelques années au régime de la Banque russo-chinoise et des tchinowniks russes.

Si tous les bénéfices possibles de la nouvelle politique ne peuvent appartenir qu'à ses promoteurs, à ceux qui y sont personnellement intéressés, par contre tous les risques et dangers sont pour le peuple russe devant lequel on étale un avenir de grandeur et de prospérité bien fait pour le consoler de ses tristesses et misères présentes.

Ce n'est pas seulement du côté de l'Angleterre, de son allié le Japon et de la Chine elle-même qu'apparaîtront les dangers extérieurs ; il faut encore compter avec l'Allemagne et les Etats-Unis. Sans doute la première de ces deux nations voit son commerce et son industrie puissamment favorisés dans l'Extrême-Orient par la nouvelle attitude de la Russie, mais elle espère en recueillir un profit politique autrement considérable : *celui de forcer l'Angleterre à se joindre dans un avenir plus ou moins prochain à la Triple Alliance.* Déjà le cabinet de Londres semble aiguiller dans cette direction, témoin le discours prononcé le 10 juin à la Chambre des Communes par M. Chamberlain. Qu'on n'oublie pas qu'en réalité l'occupation de Talien-Wan et de Port-Arthur n'était que la revanche de la Russie contre la prise de possession de Kiao-Tcheou et de la province de Shan-Tang par l'Allemagne. C'est donc à celle-ci, au fond, que l'échec a été infligé par la diplomatie russe.

L'amitié de l'Angleterre serait dans le jeu de l'Allemagne un atout trop puissant pour qu'elle hésite longtemps à en profiter. Lorsque en 1895 le marquis de Salisbury, d'accord avec la presque unanimité de l'opinion anglaise, fit à la Russie et à la France des avances d'autant plus sincères qu'elles étaient intéressées, il se trouva à Saint-Péterbourg et à Paris des gouvernants assez aveugles pour les repousser. On aura garde à Berlin de commettre la même bévue.

Quand aux Etats-Unis, son peuple débordant de sève, possédé d'un énorme besoin d'action, serait tôt ou tard obligé de chercher dans une politique coloniale un dérivatif à ses besoins d'expansion, à ses énergies combatives. La Chine où maintenant déjà le commerce

de l'Amérique occupe la troisième place, est un champ tout indiqué pour l'activité industrielle et mercantile de cette nation. Il n'est certes pas de conflit qu'elle ne soit disposée à affronter pour conquérir ce marché et ce n'est point par hasard que le premier acte de sa guerre avec l'Espagne a été l'occupation des îles Philippines. Ce serait bien peu connaître le véritable esprit de des Yankees que d'ignorer qu'aucun autre peuple civilisé n'est à l'heure présente aussi aisément entraînable dans des aventures guerrières. L'impérialisme, entendu dans le sens que les Anglais donnent à ce mot, a gagné immensément du terrain aux Etats-Unis et le récent discours de M. Webster Davis, secrétaire au département de l'Intérieur, indique clairement que la Chine est l'objectif visé par les impérialistes américains. Lorsque s'ouvrira la lutte décisive pour les marchés chinois, l'Angleterre, professant le principe des « portes ouvertes » et de la libre concurrence, est sûre d'avoir pour alliés, inépendamment du Japon, l'Allemagne et les Etats-Unis.

Au moment où fut posé la candidature du prince Georges comme gouverneur de la Crète, il semblait qu'un changement de front était en train de s'opérer à Pétersbourg et que le gouvernement allait renoncer aux aventures financières dans l'Extrême-Orient, pour revenir aux traditions séculaires de la politique russe. Ce n'était, hélas ! qu'une velléité momentanée et par conséquent stérile. Or, les hésitations entre deux politiques aussi opposées ne peuvent être que doublement funestes. Dans la conduite des affaires publiques, rien n'est plus dangereux que de passer subitement de l'extrême faiblesse à l'extrême violence ; ces brusques variations prouvent seulement que les qualités essentielles pour aboutir, l'énergie tenace et la volonté consciente, font défaut aux gouvernants. Mollement soutenu par M. Zinowieff, dont les déboires personnels dans les affaires bulgares à l'époque où il dirigeait le département asiatique ont fait un adversaire de la politique traditionnelle russe, énergiquement combattue par le Sultan qui n'ignorait pas que le retour à cette politique ne serait qu'éphémère, la candidature du prince Georges échoua.

De tous les cauchemars qui hantaient le cerveau détraqué du Sultan rouge, la possibilité d'une entente entre l'Angleterre et la Russie était le plus terrifiant. Il est à présent délivré de cette crainte. Le rappel de Sir Philip Currie a souligné l'évolution qui s'opère à Downing Street. Le voyage du prince de Monténégro, le

plus fidèle client de la Russie, à Londres, ainsi que les visites récentes du Cobourg de Bulgarie et du Hohenzollern de Roumanie à Pétersbourg, sont des symptomes trop significatifs pour ne pas rassurer Abdul-Hamid du côté de son traditionnel ennemi.

Cependant l'influence du comte Mourawieff l'ayant emporté dans la question de Talien-Wan et de Port-Arthur, cette victoire fournissait un excellent point de départ pour rompre peu à peu avec la nouvelle politique.. A un grand pays comme la Russie, l'abandon d'une fausse route est chose plus aisée après un succès. L'acquisition d'un port libre de glaces comme point terminus du Transsibérien et celle d'une forteresse pour le défendre pouvaient terminer avec honneur une campagne déplorable. Enrayer, alors surtout que grâce à ses succès inattendus cette détermination ne devait rien coûter à l'amour-propre national, c'eût été faire acte de sagesse et de prévoyance. Forts des positions conquises, nous pouvons encore modifier notre attitude par une entente honorable avec l'Angleterre, de façon à rendre désormais impossibles de nouveaux conflits en Chine. Le seul moyen d'y arriver serait de jouer ce que les Anglais appellent *fair play*. Pour commencer, il faudrait remettre l'entière direction de nos relations extérieures au département à qui elle appartient de droit — au ministère des affaires étrangères, — et n'y tolérer aucune intervention des financiers cosmopolites. Si rien n'est plus légitime que d'avoir égard dans les politiques étrangères aux intérêts de commerce et du travail nationaux, rien n'est plus funeste que de la laisser influencer par des spéculations financières. Cette observation est vraie surtout pour un pays pauvre en capitaux comme la Russie, où ces manieurs d'argent sont des étrangers, sinon des ennemis. Le système qui consiste à jeter de la poudre aux yeux a déjà été désastreux dans l'administration des finances ; qu'on le laisse envahir encore le domaine des affaires étrangères et son intrusion dans cette sphère ne pourra que précipiter les catastrophes. L'histoire de l'Italie pendant ces dix dernières années est là pour le prouver aux plus audacieux.

Un pays comme la Russie dont la dette extérieure seule dépasse dix milliards, dont presque tous les chemins de fer sont engagés à l'étranger, un pays qui vient d'aliéner à des capitalistes cosmopolites les principales richesses de son sous-sol et s'est mis récemment à céder aux boursiers étrangers même les domaines de l'Empereur(1)

(1) Comme par exemple, les mines de Zyrianowsk dans l'Altaï.

ne peut entreprendre en Chine une lutte à coups de millions avec l'Angleterre, les Etats-Unis et l'Allemagne, sans devenir fatalement la proie des spéculateurs rapaces qui l'exploitent honteusement....

Mieux que par les remparts de Port-Arthur, la station terminus de notre Transsibérien serait protégée contre les dangers futurs par l'ouverture de ce port à *toutes les nations*, sans droits prohibitifs dont ne bénéficieraient que l'industrie *d'un* pays étranger au détriment de celle des autres. Ce n'est aussi qu'à cette condition que l'acquisition de Talien-Wan pourrait compenser quelque peu les pertes du trésor russe dans l'exploitation du Transsibérien.

Quant à la flotte russe du Pacifique, elle serait bien plus en sécurité et autrement utile aux intérêts vitaux du pays, si on en ramenait la plus grande partie dans la Baltique et, à défaut de la mer Noire, dans la Méditerranée......

Une politique extérieure sage et pacifique, exempte de forfanterie et d'aventures, exclusivement soucieuse de garantir au pays la paix, condition indispensable de son développement économique, ne poursuivant en dehors de cette fin qu'un seul but, celui d'accomplir en Orient, sans relâche et sans précipitation, la tâche historique, d'affranchir définitivement les chrétiens orthodoxes et de leur assurer une existence libre et indépendante, sans les rattacher à la Russie autrement que par les liens de l'Eglise, dont le Tsar doit rester le protecteur, et surtout sans chercher dans leur délivrance d'autre avantage pour la Russie que le libre accès à la Méditerranéé et la sécurité de la mer Noire, — voilà la *seule* politique qui convienne actuellement à l'empire russe, la seule qui puisse entourer d'un prestige réel le règne du jeune souverain et lui assurer une sécurité durable.

***

L'EMPIRE,

M. DE BISMARCK ET LE LUXEMBOURG, EN 1867 (1)

I

Les évènements ne produisent presque jamais sur l'esprit du vulgaire une impression égale à leur importance. La bataille de Sadowa n'avait alarmé en France qu'une élite. Sollicitée par l'Autriche, agréée par la Prusse et l'Italie, la médiation de Napoléon III frappa davantage l'opinion. Des illuminations spontanées célébrèrent à Paris et dans plusieurs villes cette marque de déférence donnée à l'empereur des Français par trois puissants monarques. Il fallut bientôt en rabattre. Purement platonique était l'hommage rendu au souverain de la France. Le roi Guillaume, au contraire, avait annexé de vastes territoires à ses États. Napoléon III avait tenté plus tard de se faire payer de sa neutralité ; mais l'occasion était passée. M. de Bismarck *avait* stigmatisé *la politique des pourboires*, et refusé de céder aucune parcelle de terre allemande. Un silence prolongé, inquiétant, de mauvais augure avait tenu lieu de réplique aux pourparlers entamés avec le chancelier par M. Benedetti, dans la seconde quinzaine du mois d'août 1866.

(1) M. le comte Benedetti n'a rien écrit sur la négociation de 1867 relative au Luxembourg. L'auteur de *Ma Mission en Prusse*, des *Essais diplomatiques* a bien voulu nous faire part de ses souvenirs qui confirment sur la plupart des points et rectifient dans une certaine mesure l'ouvrage de M. Rothan. Voy. la *Nouvelle Revue* du 1er août 1897.

La saison estivale avait pris fin depuis longtemps, lorsque notre ambassadeur revit le premier ministre, à son retour de Varzin. On se trouvait au commencement de décembre et cinq semaines espacèrent les deux audiences obtenues par M. Benedetti du comte de Bismarck que déjà à cette époque les représentants des puissances n'abordaient qu'avec quelque difficulté. Une plume alerte, expérimentée, a reproduit ces entretiens jusque dans leurs détails (1). Il resterait à relater l'histoire, pendant cette crise, du pays dont on s'efforçait de fixer la destinée. Se conformant aux ordres de l'empereur, M. Benedetti avait restreint l'objet de ses négociations à l'acquisition du grand-duché de Luxembourg, surtout à l'évacuation de sa forteresse, — une des plus réputées de l'Europe —, par les troupes prussiennes qui avaient continué à y tenir garnison, depuis la dissolution de la confédération germanique. L'annexion de la Belgique, qui avait « une vie propre si vigoureuse et un sentiment d'autonomie si prononcé, » semblait ne plus cadrer avec les circonstances. On avait eu l'illusion persistante à Saint-Cloud. A Berlin, notre ambassadeur s'inspirait d'une plus juste conception des choses. Il n'avait oublié ni la crainte étrange formulée par M. de Bismarck que la convention relative à la Belgique ne brouillât la Prusse avec l'Angleterre, ni le démenti brutal donné depuis par le premier ministre à une feuille dont tout le crime était d'avoir fait une vague allusion à certains engagements contractés par lui à Biarritz. M. Benedetti ne se méprenait pas sur les dispositions d'un adversaire exalté par la victoire des armées prussiennes, n'était point sa dupe, mais sentait à chaque instant se briser le fil si tenu de leurs négociations. C'est ainsi que d'abord M. de Bismarck avait fait remonter au roi Guillaume lui-même la responsabilité de l'insuccès des pourparlers d'août. Les idées ne pénétraient, pour ainsi dire, que par tranches dans l'esprit de ce prince, affirmait son ministre. Il en résultait de longs retards. Mieux valait toutefois attendre le moment propice que de s'exposer à rebuter un souverain très attaché à ses prérogatives et soucieux au plus haut degré de sa responsabilité envers la nation allemande. « Sa Majesté, répétait M. de Bismarck, est esclave du devoir. Elle s'imagine que son devoir lui commande de ne pas retirer ses troupes d'une place dont la garde lui a été

(1) G. Rothan. *Souvenirs diplomatiques. L'affaire du Luxembourg.* Paris, in-8, 1882.

confiée par l'Europe. » Ici du moins, M. de Bismarck ne mentait pas. L'opinion très fondée qu'avait M. Benedetti du futur empereur Guillaume Ier, esprit médiocre, mais absolu, concordait trop bien avec ces informations pour ne pas prescrire à notre ambassadeur d'en tenir un compte sérieux.

Des nouvelles peu rassurantes arrivaient d'ailleurs. Le comte de Goltz annonçait qu'on venait de soumettre à une commission le point de savoir si la forteresse fédérale de Luxembourg était indispensable à la Prusse, dont la sécurité devait avoir le pas sur le droit européen. La commission penchait pour la négative. Mais autre semblait l'avis de M. de Bismarck qui d'habitude pourtant s'effaçait devant le parti militaire, être impersonnel, difficile à saisir, ne donnant aucune prise à une interpellation. Le comte de Bismarck estimait que le roi, poussé par l'opinion publique, exigerait sans doute le démantèlement de la place, si le grand-duché était cédé à la France. Or le premier ministre n'ignorait pas que Napoléon III avait tracé à cet égard des instructions formelles à M. de Moustier. L'empereur ne voulait pas du Luxembourg sans l'œuvre de Vauban édifiée, déclarait-il, avec les deniers français, augmentée en 1816, affirmaient les Allemands, avec les indemnités versées par la France et dans le but de servir de barrière contre elle. La clause que M. de Bismarck suggérait et qu'il prétendait imposer sapait donc la négociation par sa base. Quant à l'alliance entre les deux Etats appelés, disait naguère le premier ministre, à former en Europe le duo de la civilisation et du progrès, le roi, sans la décliner, y avait bien des objections. Il redoutait d'être entraîné dans des complications fâcheuses, dans de périlleuses aventures, si jamais Napoléon, une fois sur la route de Bruxelles, songeait à réaliser l'acquisition de la Belgique, conformément au projet d'août 1866 dont la minute était restée dans les cartons de la Wilhelmstrasse.

A l'heure où ce dernier entretien avait lieu, le mariage du frère du roi des Belges avec la princesse Marie de Hohenzollern était en voie de se conclure. Le 5 février 1867, Guillaume Ier y donnait son agrément, en qualité de chef de sa maison, et les fiançailles étaient aussitôt célébrées à Düsseldorff, résidence de la future comtesse de Flandre. Dans l'état de santé de l'héritier de la couronne de Belgique, enfant souffreteux, voué à une mort précoce, c'était sur le frère de Léopold II que reposait l'avenir de la monarchie belge. Il n'était donc guère admissible que le roi

Guillaume dont on connaissait la tendresse familiale eût transmis à sa parente l'expectative d'un trône chancelant, d'une couronne mal assurée. Aussi M. Benedetti ne voyait dans sa décision qu'un nouvel obstacle à nos projets. Sans doute M. de Bismarck passait pour avoir conseillé à son souverain de favoriser une autre union. Les candidats à la main de la princesse Marie étaient nombreux. Le prince royal d'Italie avait l'heureuse fortune d'être à la fois celui de la France et du président du conseil des ministres de Prusse. Le prince Humbert rencontra cependant des obstacles insurmontables à Düsseldorff et fut fiancé à une archiduchesse dont la mort tragique ne tarda pas à mettre en émoi le monde des cours (1). Quant à M. de Bismarck, il semblait dès lors fondé à se prévaloir d'une parfaite conformité à nos vues, en même temps que d'un désintéressement total de l'alliance belge.

Il aurait bientôt, disait-il, à notre reconnaissance des titres plus sérieux. Sans insister sur la question de savoir si la cession du grand-duché à la France entraînerait ou non celle de la forteresse, ce qui était du ressort des stratégistes, M. de Bismarck avait préconisé, au cours de son dernier entretien avec M. Benedetti, un système de manifestations dans le Luxembourg dont le cabinet des Tuileries serait autorisé à se prévaloir pour aplanir tout obstacle. C'est vers Paris, non vers Berlin qu'émigrent les Luxembourgeois. De multiples liens les rattachent à la France. Au contraire, ceux qui les avaient unis autrefois au corps germanique étaient depuis longtemps distendus. L'année précédente, alors que l'armée prussienne affrontait en Bohême le choc des Autrichiens, on s'attendait à voir arriver *les pantalons rouges* sous le glacis de Luxembourg dont la garnison clairsemée, insuffisante, n'eût été capable d'aucune résistance (2). Les affûts de canon, les effets d'habillement et d'équipement, le matériel de la place étaient évacués sur les provinces rhénanes. La cession de la cita-

(1) L'archiduchesse Mathilde mourut à Vienne le 6 juin 1867, après quatorze jours d'horribles souffrances ; l'étincelle d'une cigarette qu'elle fumait avait communiqué le feu à sa robe de gaze.

(2) « Elle ne consistait plus que dans quelques compagnies de ligne et dans deux bataillons de landwehr de Cologne, fort mal disposés et dont les allures n'étaient pas martiales. » F. Servais, *Le grand duché de Luxembourg et le traité de Londres du 11 mai 1867*; 26.

delle et du grand-duché à la France était considérée comme prochaine et cette perspective ne semblait point déplaire aux habitants. Depuis le coup de foudre de Sadowa, la confédération germanique une fois dissoute, le roi des Pays-Bas, poussé sous main par Napoléon III, avait réclamé, sans l'obtenir, l'évacuation de sa forteresse luxembourgeoise. A ses sommations courtoises, quoique énergiques, le ministre de Guillaume Ier à la Haye, M. de Perponcher, avait ordre de ne point répondre. Il manquait d'instructions. Le droit de la Prusse d'occuper Luxembourg était sans doute périmé ; mais rien n'indiquait qu'elle eût l'intention d'en sortir. « Se compromettre » pour compromettre la partie adverse, faire solliciter par les notables du grand-duché l'évacuation qu'on n'avait pas accordée aux instances du roi de Hollande : tel était l'expédient suggéré à notre ambassadeur par le président de la chancellerie fédérale (1). Le conseil était à première vue hasardeux, étrange, en dehors des traditions diplomatiques, mais depuis trois ans le comte de Bismarck leur avait donné de tels croc-en-jambe qu'on commençait à être habitué à le croire plus qu'à le discuter. Le gouvernement de l'empereur des Français à qui souriait une manifestation plébiscitaire n'avait du reste pas le choix des moyens. « Les fers furent mis au feu ». On pouvait se demander si M. de Bismarck prétendait forcer la main à son auguste maître, en se plaçant personnellement à l'abri des critiques et des reproches du parti militaire. Le ministre n'entendait-il pas, au contraire, par une démonstration stérile ne laisser à Napoléon III que la vaine satisfaction de s'être vanté dans son discours du trône *d'avoir d'un mot arrêté* l'armée prussienne victorieuse aux portes de la capitale de l'Autriche ? (2)

II

« Je vais jouer votre jeu. Si les as me viennent, nous partagerons», disait le grand Frédéric à l'ambassadeur de France, en com-

(1) M. de Bismarck ne fut nommé chancelier que le 19 juillet 1867, à son retour de Paris où il avait accompagné le roi à l'Exposition.

(2) « Je n'ai pas armé un soldat de plus, je n'ai pas fait avancer un régiment, et cependant la voix de la France a eu assez d'influence pour arrêter le vainqueur aux portes de Vienne.» (Discours aux Chambres, 14 février 1867).

mençant la guerre de la succession d'Autriche. M. de Bismarck, à Biarritz, avait fait miroiter aux yeux de Napoléon III certaines promesses qu'il ne comptait point rendre contractuelles. De part et d'autre, on n'avait pas déposé d'enjeu. Le chancelier fédéral était donc fondé à retenir le sien, à n'admettre aucun partage, ni aucune modification au *statu quo* en faveur de la France, la partie gagnée aux dépens de l'Autriche. Le cabinet des Tuileries avait passé de l'espérance au doute. Il avait renoncé à l'appui de la Prusse. Tout au plus se laissait-il aller à croire qu'elle n'entraverait pas ses projets. Le gouvernement de Napoléon s'était mis en règle avec celui du roi des Pays-Bas. Dans une dépêche du 28 février 1867 adressée par M. de Moustier à M. Baudin, ministre de France à La Haye, la question de la réunion du Luxembourg à l'empire français, « qui devait se faire jour d'elle-même », se trouvait enfin posée. « Quelles que soient les inductions que nous aimerions à tirer des dispositions que le cabinet de Berlin nous laisse entrevoir en toute circonstance, le temps passe sans apporter de modifications à un état de choses anormal et chaque jour qui s'écoule semble consacrer cette situation, au lieu d'y remédier, écrivait mélancoliquement M. de Moustier. A mon avis, il est permis d'espérer qu'en acceptant avec bonne grâce le fait d'une réunion du grand-duché à la France, le cabinet de Berlin croirait faire acte d'habileté politique et aimerait à nous ménager une satisfaction morale et matérielle qui, en donnant aux relations des deux pays un degré plus marqué d'intimité, offrirait de nouveaux gages à la paix de l'Europe ».

Il était entendu que l'acquisition de ce territoire, dont le roi grand-duc pouvait disposer à son gré, demeurerait subordonnée au consentement des populations, lequel en pareil cas n'est jamais douteux. Loin de chercher du reste à soustraire à l'examen des puissances le traité qui consacrerait la réunion du Luxembourg à la France, le gouvernement impérial avait pris les devants, afin de connaître l'opinion de l'Europe. Ainsi avait-il fait en 1860, lors de la cession de la Savoie et de Nice par le roi Victor-Emmanuel.

Le 26 février 1867, le baron Jacquinot, sous-préfet de Verdun, qui avait de nombreuses relations dans le grand-duché, arrivait à Luxembourg, muni d'instructions spéciales du ministre de l'intérieur. M. Jacquinot était chargé de s'assurer des dispositions des habitants envers la France, de les pres-

sentir au sujet d'une annexion imminente à son territoire, d'étudier les aspirations sociales et économiques du pays et les moyens de réaliser le plus promptement possible le projet formé par la diplomatie impériale. La presse ne devait pas être négligée. Les fonctionnaires recevraient des assurances sur le maintien de leur situation respective. Le plébiscite serait ouvert, aussitôt après l'échange des ratifications du traité qui aurait lieu le 5 avril.

On juge de l'effet de ces démarches dans une ville de moins de 15,000 habitants. Le baron de Tornaco, ministre du grand-duché, fut mandé à La Haye. Il y resta trois jours. « M. Jacquinot se trouve depuis le 26 février dans le grand-duché de Luxembourg et y remplit une mission secrète, écrivit, à son retour, M. de Tornaco à M. Lightenvelt, ministre des Pays-Bas à Paris. M. Jacquinot paraît avoir été chargé par le gouvernement français de sonder les intentions des habitants envers la France. Quelle que soit la discrétion qu'il mette dans ses informations, le but de ses démarches ne peut guère échapper aux nombreuses personnes auxquelles il doit s'adresser pour répondre aux intentions de son gouvernement... »

L'agitation qui commençait à s'emparer des Luxembourgeois, d'ordinaire peu enclins aux manifestations, était importune au prince Henri des Pays-Bas, lieutenant du roi. Mari d'une princesse de Weimar, cousine germaine de la reine Augusta de Prusse, le prince Henri manquait totalement d'inclinations françaises. Ses affections, son intérêt faisaient de lui l'adversaire intraitable de notre politique. Aussi se disait-il « profondément affligé de tout le mal qu'un agent français causait à sa patrie ». Il avait le sentiment qu'avec un peu d'adresse et de décision le grand-duché sortirait avec honneur de cette crise. Il correspondait avec Berlin et ne cessait d'appeler l'attention du roi Guillaume III, son frère, sur les dangers de la situation.

Caractère morose, esprit peu actif, le prince Henri, que nous avons revu à Paris président de la section néerlandaise de l'Exposition de 1878 et quasi réconcilié avec la France, n'eût pas été un adversaire bien redoutable. Nous avions ailleurs de plus sérieux antagonistes. Néanmoins, les plaintes du lieutenant royal dans le grand-duché provoquèrent un échange d'explications entre M. de Moustier et le représentant des Pays-Bas, au sujet de l'incident Jacquinot.

Le ministre des affaires étrangères de Napoléon III ne dissimula pas les vues de son souverain sur le grand-duché. Mais la mission du sous-préfet de Verdun restant officieuse n'était pas avouée par le gouvernement. La diplomatie impériale était censée l'ignorer.

« M. de Moustier m'a répondu que M. Jacquinot ne remplissait aucune mission dans le grand-duché, écrivit à la date du 18 mars 1867 M. Lightenvelt au président du gouvernement luxembourgeois, que des rapports et des intérêts de famille l'avaient engagé à séjourner quelque temps dans cette province, qu'il était naturel qu'il eût profité de son séjour dans le pays pour se renseigner sur les dispositions et l'esprit des populations, afin de pouvoir, le cas échéant, en faire un rapport à son chef...

« Il me répéta, ajoutait M. Lightenvelt, que si les habitants du Luxembourg se trouvaient dans le cas de choisir entre la réunion à d'autres pays voisins, les trois quarts des votes seraient en faveur de la France... Je me permets d'en conclure, disait judicieusement en terminant l'envoyé néerlandais, que si M. de Moustier n'était pas renseigné par M. Jacquinot, il l'était par une autre voie » (1).

Ces informations étaient conformes à la vérité. Les Luxembourgeois semblaient flattés à l'idée de devenir citoyens d'un vaste empire. La presse était en grande partie favorable à la proposition d'annexion. *Das Land* la préconiserait. *Le Wort*, organe religieux ayant un gros tirage, était tout francophile. *L'Union*, dont on connaissait les attaches officielles, ne se montrait pas moins sympathique. Seul, *le Courrier* faisait des vœux pour le maintien de l'autonomie, sans se dissimuler qu'elle avait peu de chance d'être sauvegardée.

A Berlin les dispositions paraissaient décidément meilleures. Le roi s'était humanisé. M. de Bismarck avait fini par l'amener à s'expliquer sur une question pour laquelle il avait manifesté jusqu'alors une profonde répugnance. En dépit de certaines réserves, Guillaume I[er] et le président de la chancellerie fédérale étaient tombés

(1) « M. de Moustier ajoutait : « Il y aura peut-être trois ou quatre grands propriétaires ou industriels qui dans un intérêt personnel seraient contraires à une annexion à la France. » Quant au sujet de la prétendue mission de M. Jacquinot, M. le ministre me déclara avec une entière franchise que l'empereur désirait fortement cette annexion et que les derniers évènements la rendaient indispensable pour lui. » (M. Lightenvelt au baron de Tornaco). *Servais*, IV, 71.

d'accord sur une réponse convenable à la lettre par laquelle M. de Moustier leur avait loyalement exposé les desiderata du gouvernement de l'empereur. Ni le roi ni son ministre n'admettaient que le droit de la Prusse de tenir garnison à Luxembourg fût périmé par la dissolution de la confédération germanique; mais ils ne s'opposaient point à ce que la France se plaçât à ce point de vue pour faciliter ses négociations avec la Hollande (1). Ils n'invoquaient pas, comme on aurait pu le croire, certaines clauses du traité de 1839. Quant à la cession du territoire, on semblait en faire bon marché, en se réservant de la blâmer après coup et sans apporter aucune sanction à ce blâme. En conséquence, M. Benedetti partant pour Paris le 9 mars, malgré la gravité des circonstances, était autorisé à se porter garant à Napoléon III de la parole de Guillaume Ier. Si le Luxembourg était cédé à la France, le roi de Prusse estimait qu'il n'avait rien à y objecter, qu'il avait rempli tout son devoir envers la nation allemande.

Le plus sûr était maintenant d'aborder de front le roi des Pays-Bas et de brusquer l'affaire. M. Jacquinot répondait d'un vote presque unanimement favorable à la réunion, comme il était advenu en Savoie et à Nice. Il reçut l'ordre de regagner son poste. Sa première mission à Luxembourg était terminée. (2)

III

Le consentement présumé de Guillaume Ier à l'annexion du grand-duché à la France était un stimulant énergique pour notre

(1) « Il n'avait ni dit ni pu dire qu'il serait difficile à la Prusse de soutenir la légitimité de ses titres au droit de garnison, ni qu'ils fûssent périmés par le seul fait de la dissolution de la confédération germanique. Il avait fait entendre que cette thèse était soutenable ; il ne s'était pas engagé à la faire triompher. ».... « L'ambassadeur aussi s'était mépris en rapportant que le gouvernement prussien n'aurait rien à redire à la cession du Luxembourg et que devant le fait accompli, sans même attendre une mise en demeure, il n'aurait qu'à retirer ses troupes... C'étaient les deux seuls points qu'il croyait devoir relever dans le compte-rendu de ses déclarations. Il est vrai que ces réserves remettaient tout en question. » (Rothan). — M. de Bismarck inaugurait cette série de distinctions, d'équivoques, de subtilités dont la négociation de juillet 1870 devait être le dernier mot et qui nous conduisit à la guerre.

(2) M. Jacquinot reparut à Luxembourg, dans les derniers jours du mois de mars. Il fut nommé sous-préfet de Mulhouse, pour récompense de ses ervices.

ministre à La Haye, chargé de vaincre les résistances du roi des Pays-Bas. Une large indemnité pécuniaire, 90 millions, qui ne laisserait pas d'embarrasser nos finances, avait été stipulée en faveur de ce prince dont la fortune particulière était obérée (1). Aussi n'était-il guère moins ravi de céder que nous ne l'étions d'acquérir. La question toutefois restait complexe ; elle avait plusieurs faces. Entre la France et la Hollande l'entente était facile, malgré les adjurations du prince Henri à son frère. Mais la Prusse occupait la forteresse et devenait ainsi partie dans la négociation. Le roi Guillaume III aspirait à dégager ses deux duchés, le Limbourg et le Luxembourg, de toute solidarité germanique. Il désirait recouvrer le premier libre de toute attache et n'avait d'autre objection que le consentement de la Prusse à céder le second à un puissant voisin qui lui garantirait en outre par une alliance en bonne et due forme l'intégrité de ses autres Etats. Sa Majesté néerlandaise ne voulait donc se prêter qu'à une négociation à trois. Elle redoutait au plus haut degré les convoitises tudesques. Elle avait signifié à notre ministre de justifier de l'assentiment de la Prusse et d'en rapporter la preuve, Guillaume III n'entendant pas faire d'un gage de paix un brandon de discorde. Le 18 mars 1867, une parole rassurante fut enfin donnée au roi des Pays-Bas. La politique impériale, au dire de ses interprètes, avait le vent en poupe. Napoléon et Guillaume Ier s'étaient mis d'accord. Aucun obstacle ne semblait devoir s'opposer à une conclusion immédiate. M. Rouher développait le même jour, à la tribune du Corps législatif, sa théorie fameuse des trois tronçons de l'Allemagne, en réponse à l'interpellation pessimiste de M. Thiers.

Un fait extraordinaire, et dont le but ne fut pas d'abord expliqué, se passa alors. Il vint infliger un brusque démenti aux assertions du ministre d'Etat et porta un coup fatal à la négociation qui se poursuivait à la Haye : M. de Bismarck fit publier le même jour par les principaux organes de sa politique le texte des traités conclus le 22 août 1866, après Nikolsbourg, avec Bade, la Bavière et le Wurtemberg. La confédération du Sud était écrasée dans l'œuf, le

(1) C'est par une confusion que M. Rothan parle de quatre à cinq millions. Cette somme s'appliquait au matériel de la forteresse récemment acquis par la Prusse, à la suite de la dissolution de la Confédération germanique et de la réforme fédérale.

Mein franchi, la médiation si vantée de Napoléon III annihilée. Les assises du futur empire germanique étaient déjà solidement scellées. Immédiat fut l'effet de cette divulgation. Elle impliquait la condamnation définitive du projet relatif à la Belgique, suggéré et dicté à M. Benedetti par le premier ministre du roi de Prusse (1). Ce dernier déchirait son œuvre. Il notifiait au défaillant empereur que le sort des Etats de l'Allemagne du Sud quasi fixé ne pouvait être matière à aucune transaction ultérieure, et que toute compensation territoriale se trouvait refusée à la France.

Restait, il est vrai, le Luxembourg. Ses 200.000 habitants constituaient sans doute un bien modeste appoint pour radouber la politique impériale. Si médiocre qu'il fût, la Prusse nous le disputa. La publication des traités signés par M. de Bismarck avec l'Allemagne du Sud avait eu son contre-coup à La Haye. Elle apportait un adjuvant utile au système de résistance conseillé par le prince Henri. Elle éveillait les craintes du roi. Ce prince, naguère si expansif, était devenu de glace. Le thermomètre avait baissé de plusieurs degrès. Tiraillé en tous sens, menacé de complications belliqueuses là où il avait cru rencontrer un gage de paix, Guillaume III revint sur ses déclarations. Son bon vouloir n'avait été qu'un éclair. Le 22 mars, il fit déclarer au ministre de France qu'il avait réfléchi et n'entendait derechef traiter la question que de concert avec la Prusse. Il avait résolu de se garantir de toute surprise, de notifier au comte de Bismarck son intention de céder le Luxembourg à l'empereur des Français, mais en subordonnant cet acte au consentement du roi Guillaume Ier.

A Berlin on était aussi refroidi et peu préparé à cette communication. M. de Bismarck la jugeait intempestive, dangereuse. Il la blâmait. Elle allait, disait-il, singulièrement embarrasser le gouvernement du roi. M. Benedetti objectait que la démarche du cabinet de la Haye ne comportait point de réponse ; mais il ne réussit pas à faire prévaloir cet avis. La réponse pourtant fut modérée. Le roi de Prusse interpellé ne sortait qu'à demi de sa réserve. « Il ne pouvait émettre d'opinion, ripostait-il télégraphiquement, avant de s'être assuré d'abord de la façon dont la

(1) « Tous ces pourparlers au sujet de la Belgique, comme compensation pour la France, ne sont que des enfantillages ou en tout cas un nouveau piège pour la France », disait M. Thiers à M. Hansen, à la fin de 1866. — J. Hansen, *Les coulisses de la diplomatie*, VII, 131.

question serait envisagée par les confédérés allemands, par les co-signataires des traités, (dans l'espèce il ne s'agissait que du traité de 1839), enfin par l'opinion publique.

Rompu à la politique machiavélique du président du ministère dont les décors changaient à chaque instant, M. Benedetti avait l'ouïe fine et le flair développé. Depuis le coup de théâtre du 18 mars, il n'augurait rien de bon des manœuvres de M. de Bismarck. Les raisons que celui-ci n'avait pas manqué de lui exposer pour se justifier d'avoir si soudainement abattu son jeu n'avaient point convaincu l'ambassadeur. La meilleure de ces raisons ne valait du reste pas cher. M. Benedetti jugeait son antagoniste parfaitement capable de formuler au dernier moment, en vue de se dérober, quelque proposition nouvelle et inadmissible, par exemple la rectification au profit de la Prusse de notre propre frontière sur la Moselle, en échange du Luxembourg. M. de Bismarck ne pouvait-il pas aussi invoquer la cession faite à son souverain des droits de la branche walramienne de la maison de Nassau? Les fameux légistes de la couronne qui avaient, trois ans plus tôt, produit une si étrange consultation en faveur du roi Guillaume dans la question des duchés, étaient toujours là. D'un autre côté, le ministre des Pays-Bas à Berlin, le comte de Bylandt, qui depuis le début de la négociation n'avait cessé de marcher d'accord avec l'ambassade de France, affirmait que rien n'était compromis. On avait eu recours à plus d'un moyen pour triompher des hésitations et des résistances de Guillaume III. La diplomatie secrète avait ouvert, en dehors de la diplomatie officielle, une campagne dont la relation ne saurait trouver de place ici, (1) mais qui promettait d'être heureuse. Le 30 mars, tous les obstacles semblaient aplanis par elle. Le roi de Hollande avait fait remettre à l'empereur par le prince d'Orange son adhésion écrite à la cession du Luxembourg. Le prix en avait été partiellement réglé. M. Baudin était reparti pour la Haye dont il ne s'était absenté que quelques heures. Le traité devait être signé le lendemain 31 mars, dans la matinée, chez le comte de Zuylen, ministre des affaires étrangères du roi des Pays-Bas. Au moment de passer à cette signature, on releva dans l'acte diplomatique une irrégularité de forme. La non intervention du ministre du grand-

(1) Voy. Victor Tissot. *De Sadowa à Sedan. Mémoires d'un ambassadeur secret à la cour des Tuileries*, V, 191....

duché eût vicié la cession. D'un commun accord, les parties s'ajournèrent au 1er avril. Ce jour là, d'ordinaire consacré aux mystifications, M. de Bismarck, dont il est l'anniversaire, se déclara débordé par l'agitation qui se produisait au Reichstag et menaçait de gagner la rue. Le futur chancelier démasquait quelques-unes de ses batteries d'avant-garde. Il était impuissant à faire tête au péril, affirmait-il à M. Benedetti, accouru dans le dessein de le féliciter. Jusqu'alors la question du Luxembourg, débattue entre Paris et La Haye, n'existait en quelque sorte pas pour la Prusse. Elle venait, grâce à l'indiscrétion du roi de Hollande, d'être évoquée au parlement du Nord où M. de Bismarck allait être l'objet d'une interpellation dont il paraissait difficile de prévoir les conséquences. M. Benedetti autorisait-il le premier ministre à faire connaître à l'assemblée la conclusion d'un traité entre la France et les Pays-Bas concernant le Luxembourg? Notre ambassadeur refusa d'assumer une pareille responsabilité. Sa situation était poignante, pleine d'angoisses. La guerre était à nos portes et rien n'indiquait que la France fût en mesure de la soutenir, quoique M. Benedetti, presque toujours absent du sol natal et étranger par sa carrière aux questions d'armement, ignorât la pénurie de nos moyens d'action. La bonne foi de M. de Bismarck ne s'était manifestée que par intermittences. Le peu de respect qu'il professait pour la parole donnée semblait désormais établi. Dans sa réponse à l'interpellation Bennigsen, dont M. Benedetti avait suivi anxieusement les péripéties, le premier ministre s'était borné à déclarer que n'ayant aucun droit d'exercer une pression pour amener le Luxembourg à entrer dans la confédération du Nord il se croyait obligé, tout en tenant compte de l'état du pays, de suivre dans cette affaire une politique de nature à ménager les susceptibilités de la France. (1)

A Paris on se méprit sur cette réplique. Elle laissait, disait-on, la situation intacte. Elle ne préjugeait rien. A la rigueur, on pouvait y voir la paraphrase de la parole dont s'était inspiré le comte

(1) « La Prusse ne suppose pas qu'il y ait quelque chose de définitivement conclu entre la Hollande et la France; mais elle ne peut pas affirmer le contraire. La question a été mise en avant officiellement par un mot du roi de Hollande qui a demandé comment la Prusse accueillerait une cession de sa souveraineté. La Hollande a offert ses bons offices pour des négociations entre la Prusse et la France. Cette offre a été déclinée. »

de Bylandt « que le gouvernement du roi Guillaume entendait se réserver le droit de blâmer après coup la convention franco-néerlandaise, mais sans apporter aucune sanction à ce blâme ». La désillusion était proche toutefois et il fallait une certaine dose de bonne volonté pour ne point la voir venir.

IV

La cession du Luxembourg à la France n'en restait pas moins moralement consommée. Napoléon III avait en poche les clés de la forteresse, affirmaient les familiers de la cour. Au ministère de l'intérieur on n'était pas éloigné de juger de même. Aussi le réseau d'ingénieurs, d'agents, de fonctionnaires subalternes que le ministre avait dépêchés dans le grand-duché reçut-il pour instructions de se resserrer. L'action était à l'ordre du jour. Le directeur du cabinet du ministre, M. de Saint Paul, envoya à Luxembourg un des chefs du bureau du département, M. le baron de Boigne.

« Maintenant que la cession du grand-duché à Sa Majesté l'Empereur est un fait acquis, était-il dit dans la lettre de service de cet agent, à la date du 2 avril, je vous prie de vous occuper sans retard avec vos amis de tout ce qui pourrait intéresser le commerce et l'industrie du pays. »

C'était bien d'une prise de possession qu'il s'agissait. On envisageait la crise économique qui pouvait résulter pour le Luxembourg de sa sortie du Zollverein. On fixait la date du plébiscite, celle de l'arrivée de Napoléon III dont le premier soin serait naturellement de visiter sa conquête. Diverses adresses qui se signaient à Luxembourg, à Diekirch et dans d'autres localités devaient être centralisées et envoyées à leur haute destination. Le 1er avril, jour de l'ouverture de l'Exposition universelle, s'était, il est vrai, passé sans que le discours de l'empereur eût annoncé à la France que son territoire s'était accru de 47 milles carrés et sa population de 200,000 habitants. La négociation avait subi un temps d'arrêt. Elle était demeurée accrochée, eût dit Saint-Simon. Elle ne semblait pas moins susceptible d'une heureuse issue. Les esprits s'exaltaient. La garnison de Luxembourg venait d'être l'objet d'une manifestation de la population et avait été huée par elle aux cris de : « Vive l'empereur Napoléon ! ». Le

commandant, général de Brauchitsch, s'était plaint en termes fort aigres aux autorités civiles. Il avait demandé du renfort, la troupe nassovienne placée sous ses ordres passant, en raison de son origine, pour avoir un mauvais esprit. Plusieurs bataillons prussiens qu'un rapport exagéré du préfet de la Moselle et du sous-préfet de Thionville évaluait à 6,000 hommes avaient alors franchi la frontière. Le prince Henri, saisi en dernier ressort des réclamations du commandant de la forteresse, s'était empressé de les transmettre au gouvernement. Les dispositions du frère du roi étaient si hostiles que M. Baudin les avait signalées au marquis de Moustier. Le *Gazette officielle* du grand-duché et après elle le *Journal des Pays-Bas* du 1er avril avaient démenti le bruit de la cession du Luxembourg. Les fonctionnaires avaient reçu l'ordre de faire respecter l'autorité du roi grand-duc. M. de Boigne avait été invité à mettre plus de circonspection dans ses démarches. Enfin, on annonçait l'arrivée prochaine du lieutenant royal. « Il faut que l'on ne permette pas que le prince Henri provoque dans le grand-duché des contre-manifestations, écrivait de La Haye l'envoyé de l'empereur; cela est de la plus haute importance » (1).

M. de Boigne n'avait pas perdu de temps. Ses premières démarches avaient paru couronnées de succès. Une adresse portant les signatures de nombreux conseillers communaux, magistrats, propriétaires, allait être transmise au roi des Pays-Bas.

« Le Luxembourg, heureux et fier, a prospéré sous le sceptre de votre glorieuse maison, y était-il dit; il en conservera un éternel et reconnaissant souvenir. Aujourd'hui, les destins sont contraires à Votre Majesté et à notre pays; les jours de notre indépendance paraissent comptés..... Nous admirons l'Allemagne, mais nos sympathies, nos mœurs, nos traditions, notre sentiment énergique d'égalité, nos franchises séculaires nous attirent non vers elle, mais bien vers la France. C'est là que tous nous pourrons retrouver une nouvelle patrie, nous faire un nouvel avenir. Et ces sentiments, ces espérances, le pays entier les partage..... Vous pouvez, Sire, sans faillir à votre mission paternelle et sans compromettre les intérêts du Luxembourg, accéder à ce désir. L'amour désintéressé

(1) M. Baudin au marquis de Moustier, ministre des Affaires Étrangères, La Haye, 3 avril 1867.

de notre cher pays, la sollicitude pour son avenir nous inspirent ce langage. »

Non seulement les Luxembourgeois acceptaient la théorie plébiscitaire, mais ils en devançaient l'application. Malheureusement, lorsque leur adresse fut remise au roi grand duc, vers le 10 avril, la situation s'était modifiée, sinon détendue, et ce n'était pas à l'avantage de la France. Dès le 3 avril, Guillaume III s'était vu poussé dans ses derniers retranchements par M. Baudin. Le marquis de Moustier avait en même temps et par voie télégraphique fait questionner M. de Bismarck « à l'effet de savoir quelle sanction pratique il comptait donner à des paroles qui ne sauraient être considérées comme de simples formules de courtoisie. » Quant à M. Baudin, pressant, presque comminatoire, l'acte diplomatique en mains, il réclamait l'exécution du traité.

Promesse de vente vaut vente. L'accord des volontés était parfait. Le prix de la cession qui ne comportait aucun terme avait été dûment stipulé et en partie réglé. Le roi des Pays-Bas ne pouvait arguer d'une lacune maintenant comblée pour se soustraire à ses engagements. On était loin de soupçonner à la Haye, on ne connaissait que d'une façon imparfaite à Berlin, malgré les venimeux rapports du comte de Goltz, le triste état de notre organisation militaire. La fortune de la France restait intacte. Aussi Guillaume III se montrait-il des plus perplexes. Il était pris dans un véritable étau. Adonné aux plaisirs, aimant la paix il tremblait à l'idée d'être la cause d'une guerre terrible dans laquelle sombrerait sa fortune et peut-être l'indépendance de la Hollande. Il allait céder aux instances de M. Baudin, quand parvint la réponse de M. de Bismarck :

« Le roi des Pays-Bas, déclarait le premier ministre de Prusse, a la liberté de ses actes, mais il en a aussi la responsabilité. S'il a vu jusqu'à présent dans la transaction qu'il poursuit une garantie pour la paix générale, il est de mon devoir de le détromper. Mon gouvernement lui déconseille de la façon la plus formelle d'abandonner le Luxembourg à la France. » (1).

(1) «Nous n'avons jamais admis la combinaison éventuelle que comme une combinaison de paix et de bonne entente pour laquelle l'adhésion de la Prusse était avant tout nécessaire, répondit M. de Zuylen. » — « Le comte de

Un refus très net dont il ne crut pas devoir adoucir la rudesse fut la réponse de Guillaume III à M. Baudin. Le roi de Hollande recouvrait par contre la libre disposition du Limbourg.

Du 27 mars au 3 avril, le premier ministre de Prusse avait réfléchi. Il s'était dit que les grandes puissances consultées pouvaient bien donner gain de cause à la France. Il se voyait pris dans son propre piège et l'eût été sûrement, n'était que la force primait le droit. Aussi importait-il d'agir. M. de Bismarck avait donc prononcé son *quos ego* ; mais il ne s'empressait nullement de calmer les flots irrités. Il avait la prétention de conserver la forteresse au parti militaire prussien. La situation devenait grave et l'évolution de M. de Moustier ne manqua ni d'à-propos ni d'habileté. Dès le 28 mars, à une heure où la réunion du Luxembourg à l'empire français ne paraissait devoir soulever aucun orage, le ministre des affaires étrangères de Napoléon III avait pressenti l'Europe. Il avait pris l'initiative d'une consultation des puissances dont les dispositions étaient favorables; il importait désormais de les faire juge du litige, de les constituer arbitres d'un différend possible avec la Prusse, si l'état de notre armée, bien plus que l'ouverture de l'Exposition universelle, ne nous permettait pas de soutenir efficacement la validité de notre traité avec le roi des Pays-Bas. Le ministère anglais avait répondu le premier et soutenu devant le parlement la parfaite légalité de la convention et le droit qu'avait Guillaume III de disposer du grand-duché. Mais on savait l'Angleterre décidée à ne point tirer l'épée. John Bull refusait de nager. Son appui restait dépourvu de sanction. M. de Moustier maintenait donc notre droit, « sans le forcer ». Il renonçait même momentanément à le faire valoir. Il se plaçait sur le terrain légal, inattaquable des traités du 8 novembre 1816 et du 24 avril 1839. *A priori*, il n'excluait aucun mode d'arrangement. « L'empereur ne veut pas faire de la cession du Luxembourg une cause de guerre, affirmait notre ministre des affaires étrangères. Si les puissances trouvent un autre moyen d'assurer sa frontière, il l'examinera, il ne désire pas autre chose que la retraite de la garnison. » (1).

Bismarck a reçu la communication du télégramme avec satisfaction et reconnaissance, il m'a dit « Vous sauvez la paix de l'Europe », répondit M. de Bylandt, virant de bord, au comte de Zuylen.

(1) Circulaire du 15 avril 1867.

Sans doute Napoléon III eût mieux aimé répondre d'une autre façon aux coups de boutoir de la Prusse. Il était exaspéré et capable d'une résolution extrême. Son gouvernement avait acheté six cent mille chassepots, huit millions de projectiles. Des fusils allaient arriver d'Espagne et d'Amérique. Les commandes de drap militaire étaient doublées. On formait à Douai seize batteries d'artillerie légère, on organisait un grand parc à Metz, des chaloupes canonnières à Strasbourg. Les places s'armaient. Les réserves des classes de 1864 et de 1865 seraient convoquées. Celle de 1860 était maintenue sous les drapeaux. Il était même question de demander à l'Espagne un corps auxiliaire. Un engin mystérieux, foudroyant, qui excitait au plus haut point l'attention des Prussiens était expérimenté dans le plus profond secret. Tout cela venait bien tard. Si actif, si intelligent, si éminemment soucieux de son métier qu'eût été le maréchal Niel, il avait pris depuis trop peu de temps possession du ministère de la guerre pour pallier à l'insuffisance de notre armement qu'un livre savant, mais inopportun, signalait à toute l'Europe (1). Dans ces conditions la lutte entre la France et la Prusse eût été inégale. C'était à la diplomatie que le dernier mot devait rester.

La désillusion du Luxembourg fut pénible. On s'y était familiarisé avec l'idée d'une annexion à l'Empire. On en calculait les avantages, on en escomptait les profits. Aussi une contre-adresse au roi Guillaume III avait réuni peu de signatures, bien qu'elle se fût bornée à réclamer le *statu quo*. Le programme tracé à la fin du mois de mars par le prince Henri et que la conférence de Londres devait plus tard reprendre à titre de base d'entente n'avait pas encore vu le jour. L'inquiétude était générale ; le roi grand-duc, pour n'avoir point su se décider, lorsqu'il en était temps, n'était rien moins que ménagé par ses sujets. M. de Boigne venait d'être rappelé (2). Sa mission ne se conciliait plus avec la nouvelle politique inaugurée par M. de Moustier. La réunion du Luxembourg à la France se heurtait à d'invincibles obstacles. Malgré un passé commun, l'annexion du grand-duché à la Belgique était des diverses solutions celle qui répugnait le plus au patriotisme

(1) *L'armée française en 1867*, par le général Trochu.

(2) M. de Boigne a laissé en manuscrit le récit de sa mission à Luxemourg. La publication n'en serait pas sans quelque intérêt, bien qu'il n'y traite que de purs détails. — M. de Boigne fut promu officier de la Légion d'honneur, pour récompense de ses services, le 14 août 1867.

luxembourgeois. La Prusse était redoutée et le *Wort* l'attaquait avec violence. Les rapports des habitants avec la garnison avaient toujours manqué de cordialité. L'autonomie enfin semblait compromise. L'entretien de la citadelle n'eût-il pas constitué une charge hors de proportion avec les ressources du grand-duché? L'évacuation par la Prusse n'allait-elle pas le priver des trente mille thalers alloués chaque mois par le Provian amt et qui restaient dans le pays ? Au point de vue économique, non annexé à la France, à la veille d'être exclu du Zollverein, dont il faisait partie depuis vingt-cinq ans, le Luxembourg eût affronté une crise intense, redoutable, des conditions d'existence inadmissibles. De quelque côté qu'ils se tournâssent, les infortunés Luxembourgeois n'entrevoyaient que la ruine.

M. de Bismarck, cependant, avait fini par se rendre d'assez mauvaise grâce au vœu des puissances. Il avait adhéré en principe à la réunion d'une conférence qui devait siéger à Londres. Le droit de la Prusse de tenir garnison à Luxembourg avait paru à tout le monde des plus contestables; mais le premier ministre espérait se faire un mérite de l'évacuation de la forteresse qu'au fond il se réjouissait de ne point voir passer à un grand Etat. Jamais d'ailleurs l'état-major prussien, le parti militaire n'eûssent concédé Luxembourg — même démantelée — à la France, après la faute qu'elle avait commise de ne point l'occuper, à la faveur des évènements de 1866. La place a des fortifications naturelles, des moyens de défense qu'à peu de frais l'art des ingénieurs rendrait formidables, en dépit de tous les protocoles.

Des projets en présence, celui de l'Angleterre déplaisait le moins à la Prusse. Il accordait le Luxembourg à la Belgique, ou à la Hollande, avec interdiction de céder jamais la forteresse à aucune grande puissance. Le projet mis en avant par l'Autriche souriait au contraire à Napoléon III. La France eut repris ses frontières de 1814 : Philippeville, Mariembourg, Chimay, Bouillon à la Belgique qui eût reçu en échange le Luxembourg, si le suffrage universel consulté s'y fût prononcé en sa faveur. Mais le roi Léopold II faisait à ce remaniement éventuel un accueil assez froid. La forteresse de Luxembourg était de nature à le compromettre avec la France. Dans tous les cas la Belgique prétendait ne rien céder de son territoire actuel. La neutralisation du grand-duché n'avait aucun de ces inconvénients. Elle avait été suggérée

de bonne heure à Berlin par les agents du prince Henri dont elle assurait la position. Elle finit par rencontrer l'adhésion unanime de la conférence de Londres.

Napoléon III n'était pas entré à Luxembourg, mais la garnison prussienne en était sortie. La partie décisive restait à jouer, après cet expédient décoré du nom de succès. Elle nous a été fatale. Le grand état-major allemand qui pèse sur l'Europe d'un poids si lourd a fait de Metz un Luxembourg autrement redoutable que l'autre. Mais en 1867 nul n'envisageait une pareille éventualité et l'empereur se félicitait de l'arrangement qui lui avait permis de maintenir la paix.

Malheureusement, ses nouveaux conseillers pris dans le parlement ne sûrent point profiter de l'expérience qu'il avait faite. A qui doit se perdre tout est péril.

DIPLOMATICUS.

WILLIAM EWART GLADSTONE[1]

Son voyage avait remis Gladstone en évidence. Il était redevenu l'homme du jour, l'espoir maintenant du parti libéral, et plus que jamais le nécessaire chancelier.

Il reprit donc tout naturellement l'échiquier, quand Palmerston revint au pouvoir.

Ici commence la longue administration, on pourrait presque dire le règne du vieil homme d'Etat, accepté de tous les partis, maître du parlement, qu'il sait si bien manier, cher à la nation dont il flatte les instincts.

L'Angleterre un instant entraînée hors de sa voie et de ses traditions par l'aventure orientale, a retrouvé l'équilibre, par la paix. Dans ces îles heureuses, à l'agitation succède une ère de calme et de prospérité, que rend plus saisissante le contraste avec l'universel tumulte. Partout la guerre ou sa menace. Les chancelleries fourbissent leurs arguments, et les peuples par leurs journaux — s'invectivent. Du haut de ses falaises, Albion, comme le sage de Lucrèce, regarde la tempête qui secoue le vieux monde, et le nouveau, et la règle au mieux de ses intérêts.

Un partage s'est fait entre les deux hommes qui dirigent sa politique, conforme à leur génie. A Palmerston l'extérieur, à Gladstone l'intérieur. Certes, celui-ci, ne se désintéresse pas des grands évènements qui bouleversent l'Europe ; il suit avec sympathie, les progrès de la révolution Transalpine, qui va faire de l'Italie, simple expression géographique, une nation. Il observera curieusement la révolution américaine. Même, il se trompera sur son compte. Par une aberration singulière, chez ce généreux esprit et, qui, tout d'un coup, nous reporte aux jours où l'élu de Newark

Voir la *Nouvelle Revue* du 1er Août 1898.

plaidait la cause de l'esclavage, il se prononcera pour le Sud contre le Nord : « Davis, a-t-il prophétisé, a fait une armée, une marine, et mieux que cela une nation. » Soyons aussi franc que lui. Reconnaissons son erreur qui est surtout celle de l'ignorance : « Je comprenais mal, écrira-t-il plus tard, le fonctionnement de la machine américaine, je croyais que les vingt ou vingt-cinq millions d'hommes du Nord feraient une nation plus vigoureuse et plus heureuse sans le Sud qu'avec lui. » Il s'est trompé.

Aussi le problème relevait-il de la politique extérieure. Le Chancelier de l'échiquier n'avait guère eu les loisirs ni l'occasion de l'étudier. Mieux inspiré, et surtout mieux informé sur le terrain économique, il avait fait œuvre de libéral et de progressiste, au cours des négociations avec la France qui aboutirent au fameux traité de 1860, où son nom figure à côté de celui de Cobden.

C'est qu'aussi, un traité de commerce n'appartient déjà plus guère à la politique extérieure ; qu'il relève au moins autant du domaine de la politique intérieure qui est le sien ; que si Gladstone fut toujours en communion de vive sympathie avec toute cause étrangère où la liberté est en jeu, tout de même, au fond il est anglais et intéressé et passionné d'abord au bien être et au bonheur des habitants de « ses îles »

Elles offrent un champ assez vaste à son activité. Il y va reprendre et continuer l'œuvre interrompue par la guerre de Crimée, œuvre immense de réforme intérieure et de progrès démocratique ! C'est à quoi pendant sept années il se voue, d'une énergie que rien ne rebute, d'une ardeur de conquérant qui refuse de connaître l'obstacle, en lutte avec l'hostilité des uns, l'insulte ou la lâcheté des autres, avec toutes les paresses liguées à tous les égoïsmes, entraînant plutôt qu'il ne conduisait son parti.

Et l'entreprise poursuivie sans défaillance, à travers mille vicissitudes, se solde en victoires : allègement des impôts qui pèsent sur les classes laborieuses, suppression des droits sur le papier qui permettra d'éclore à une presse nouvelle, au journal d'un penny, populaire, éducateur des masses, qu'il va préparer insensiblement, initier à la vie politique. Toutes ces réformes, filles d'une même pensée, n'en font qu'une, n'ont qu'un but, améliorer les conditions de la vie matérielle et morale du peuple qu'il aime de l'amour d'un Michelet — du peuple qui est — dira-t-il un jour, « notre sang et notre chair. »

A l'allure dont il marche, Gladstone a dû laisser derrière lui,

nombre de ses anciens compagnons de route. Ils le lui firent bien voir. Le parlement dissous en 65, Gladstone se représentait à Oxford. Plus encore qne la hardiesse de ses réformes, ses desseins sacrilèges sur l'église d'Irlande qu'il méditait de désétablir, avaient scandalisé la religieuse vieille cité. La prudence et l'intérêt conservateur eussent voulu qu'Oxford fermât les yeux sur les incartades de son représentant, qu'elle écoutât l'avis que lui soufflait le malin Palmerston : « Il est dangereux, gardez-le à Oxford, il y est muselé, ailleurs vous ne pourrez plus le tenir (he will run wild) — Oxford n'écouta pas le vieil homme d'état, mais ses rancunes et ses craintes. Elle rejeta Gladstone.

Le coup fut rude. Nous savons de quel amour il aimait sa première patrie morale : « il y a eu écrivait-il au lendemain de son échec, à son ami l'évêque Wilberforce d'Oxford, deux grandes morts ou transmigrations d'esprit dans mon existence politique, l'une très lente, la rupture du lien politique qui m'unissait à mon parti originel (à cette date ce lien n'était pas encore officiellement brisé) ; l'autre, courte et brusque, la rupture de mon lien avec Oxford. Il y en aura sans doute, ajoutait-il dans un mouvement prophétique, une troisième, et plus d'autre. »

Mais le coup fut salutaire. Il hâta la crise d'où devait sortir enfin l'homme nouveau.

D'abord, il advint ce que Palmerston avait prévu. Gladstone repoussé d'Oxford, commença cette carrière de chevalier errant à travers le royaume, candidat démuselé, en quête, comme il disait, d'électeurs, « marchant du mouvement de son esprit ». Et c'est au Lanscahire d'abord, qu'échut l'honneur de l'élire.

Nous touchons au dénouement.

En 67, Palmerston meurt, étrange figure révolutionnaire au-dehors, et pour autrui, anti-réformiste modéré au-dedans.« Grand-papa du monde politique dont on respectait l'âge. » Lui parti, la vanne est levée « et le flot de la vie libérale anglaise se précipite en bas comme une cataracte », Gladstone y fut emporté.

Alors, écrit un historien, il sortait des brumes du torysme pour entrer dans l'aube libérale. Gladstone était entré dans cette aube, presqu'au lendemain de sa sortie d'Oxford. Mais il y était entré avec un masque, chaque jour plus transparent. Et voici qu'il l'enlève, et nous montre son vrai visage.

Ainsi il aura manifesté les divers aspects de l'idée libérale,

avant d'en arborer *le nom.* Il aura été sous l'appellation de Tory, libre-échangiste, presque révolutionnaire, philanthrope et démocrate. Le progrès n'a pu le prendre d'assaut, en bloc. Il a dû le conquérir en détail, jour à jour, pas à pas. Et si maintenant Gladstone va proclamer sa qualité à la face du monde, c'est que les circonstances l'acculent à être enfin lui-même.

Un à un tous les liens qui l'unissaient à son ancien passé se sont ou brisés ou usés : Peel et Palmerston morts, Oxford le reniant, que reste-t-il pour le retenir ? Ce n'est pas lui seulement qui abandonne le torysme, c'est le torysme qui s'éloigne de lui, c'est le torysme — nouveau jeu — dont Disraeli est devenu le grand prêtre, le torysme utilitaire agissant, inquiet, agressif, aussi dissemblable de la doctrine sentimentale et mystique qui fleurissait à Oxford et à Newark, qu'un duc de Newcastle peut l'être d'un Beasconsfield.

Il ne restait qu'une formalité à remplir : la déclaration au monde de la conversion accomplie.

On discutait alors la loi électorale. Gladstone voulait élargir la base du suffrage. Le bill de 1832 avait donné le vote aux classes moyennes. Le pays avait eu le temps de digérer ce commencement de réforme. Maintenant il s'agissait de le compléter, d'aller au devant de ses revendications, en accordant les mêmes droits aux masses, en appelant graduellement à la vie politique les classes laborieuses.

Un tel débat devait fournir au démocrate un excellent terrain de passage du parti conservateur au libéral, une occasion admirable de manifester toute sa pensée. Gladstone parla : « Je suis venu à vous, dit-il à ses nouveaux amis, en proscrit volontaire, expulsé du camp adverse, non par un acte arbitraire, mais par la lente et irrésistible force de la conviction » et se tournant vers ses anciennes troupes : « Vous ne pouvez combattre l'avenir ; le temps est avec nous, les grandes forces sociales qui se meuvent en avant, dans leur puissance et leur majesté, et que le tumulte de nos querelles ne saurait retarder d'une seule minute, ni troubler, ces grandes forces sociales sont contre vous. Elles sont enrôlées dans notre camp — et la bannière que nous conduisons au combat, alors même qu'elle pencherait aujourd'hui sur nos fronts inclinés, bientôt flottera aux yeux du ciel, et dans les mains vaillantes du peuple uni de ces trois royaumes, nous ménera à la difficile peut-être, mais proche victoire. »

Les positions sont prises. Le parti libéral peut saluer ouvertement le chef deviné depuis si longtemps et si longtemps attendu.

Aujourd'hui Disraéli est vainqueur ; le projet qui effaroucha le parlement, et sur lequel bute Gladstone, repris, amplifié, soutenu par l'homme même qui en fut le principal adversaire reçoit l'approbation de ce même parlement. Sic vos non vobis... l'anglais sportif remarque : « Ce n'est plus un conflit, c'est une course. » Gladstone a joué le rôle d'entraîneur, rôle sacrifié — et l'anglais sportif de crier « Bien couru ; Gladstone mord la poussière. — Dizzy a pris la tête de la démocratie ! Bravo ! au bon jockey (1).

Qu'importe, si Gladstone maintenant combat sous ses couleurs, si l'idée a trouvé sa voix et le parti un chef.

*
* *

Six mois plus tard. — Les élections ont eu lieu. Gladstone triomphe — candidat heureux de Greenwich — qui vient de lui rendre le même service qu'hier le Lancashire — il est, à la tête d'une formidable majorité, le Premier, tout puissant d'un cabinet libéral.

C'est une reprise. Le ministère Disraeli n'avait été qu'un intermède. Le programme Gladstonien dans ses grandes lignes reste le même : la paix au dehors — au dedans des réformes, Gladstone tient l'Angleterre à l'écart du conflit franco-allemand qui déchire le continent, et, pour le circonscrire, il prend l'initiative d'une ligue des Neutres.

Il est tout à son île — à ses îles. A l'Irlande d'abord.

Elle souffre de trois maux « qui sont les trois branches de l'arbre d'upas : son Eglise, sa ténure, son système d'éducation » Déjà Gladstone n'est pas loin de penser après Fox « que plus l'Irlande gouvernera l'Irlande, plus elle sera attachée à l'Angleterre. »

Gladstone va lui permettre d'abord de se gouverner religieusement. L'église d'état l'opprime et l'épuise ; les cinq sixièmes de la population sont hostiles à cette étrangère. Depuis longtemps il apparaissait avec une évidence croissante à l'intelligence de l'homme d'Etat que la raison même, la volonté du peuple, qui justifiait l'église d'Etat en Angleterre, militait contre l'église d'Etat en Irlande — nationale d'un côté du détroit, elle est anti-nationale de l'autre — légitime ici, là-bas illégitime — L'opinion est préparée

(1) « Dizzy has jockeyed him out of the leadership of the democrats ».

à la grande mesure qu'on va prendre: l'église d'Irlande est désétablie — première et capitale réforme.

Le grand bucheron a tranché une des trois branches de l'upas. Mais l'arbre même avec ses deux autres branches est toujours là. Il faudrait plus d'un coup de hache pour en venir à bout.

L'Irlande souffre, mais ses souffrances qui ont leur source dans un passé de malheur, et dans sa constitution même, réclament un traitement progressif. Gladstone applique ses soins à atténuer un mal qu'il ne saurait guèrir d'un coup. Il fait des lois agraires (1) destinées à adoucir le sort du tenancier; des lois scolaires qui doivent jeter un peu de clarté dans toute cette ombre.

La partie d'ailleurs ne l'accapare pas au détriment du tout. L'Irlande ne lui fait pas oublier le Royaume-Uni. Il multiplie les réformes d'ordre général, sur l'éducation, la procédure, le fisc, abolit l'achat des grades, substitue au scrutin ouvert le scrutin secret, augmente les ressources et les forces du pays.

Et c'est pourquoi le pays qui n'a plus de service immédiat à lui demander, le pays qui trouve qu'on l'emmène bien vite, et voudrait souffler un peu, se détache insensiblement de lui. La vie publique anglaise est faite d'action et de réaction — Flux et reflux. — Gladstone avait été porté au pouvoir « sur la crète de la troisième vague, » comme disent les marins. Maintenant le flot se retirait.

L'affaire de l'Alabama achevait d'indisposer l'opinion déjà lasse. Un homme d'Etat anglais avait accepté un arbitrage qui se retournait contre l'Angleterre, qui l'appauvrissait et qui l'humiliait. On avait accordé aux Etats-Unis une réparation d'une offense matérielle et morale. L'équité, plus que la politique, avait été la conseillère de Gladstone. Philanthrope et démocrate-ethnagogue (2) dirons-nous pour parler comme lui, il n'était pas démagogue. Malgré qu'il soit son chef il ne suit pas le peuple aveuglément, s'il sait l'entraîner, il sait lui tenir tête, et quand il faut, suc-

(1) La condition du fermier jusque là à la complète merci du Landlord est rendue moins instable. Les plus values, résultat de son travail ne servaient qu'à faire élever le prix de la rente qu'on lui imposait. Il n'avait d'autre alternative que de céder ou d'abandonner la terre — désormais le contrat sera synallagmatique. Le fermier gardera la ferme en payant le prix convenu et participera aux plus values dont il est l'auteur.

(2) O'Connell était un chef de nation, non celui de la plèbe ou de l'aristocratie mais du peuple, un ethnagogue (Nineteenth Century, 1889).

comber avec le droit contre l'opinion. Elle est terrible dans ses revirements brusques. Aujourd'hui elle lui reproche d'être de cette école des Bright « qui font bon marché de l'honneur britannique. » N'a-t-il pas baissé pavillon devant le Yankee ? Voilà ce que ne lui pardonne pas « l'homme de la rue » qui est déjà une puissance.

L'homme de la rue se multiplia si bien, parla si haut qu'aux élections de 74, Gladstone et son parti subissaient une effroyable déroute.

L'homme éprouva une seconde de découragement. Fort et droit comme aux jours de sa première jeunesse, il songea à la retraite. Dans une lettre à lord Grandville, il mit en avant son besoin de repos, pour rentrer dans le rang. D'autres grands parlementaires avaient connu pareille lassitude. Burke avant Gladstone avait cru « qu'il avait eu son jour, et qu'il devait fermer le livre. »

De fait, il eut l'air de se désintéresser du Parlement et de son parti consterné et débandé. Il ne parut plus guère aux Communes qu'avec ses gants sa canne et son chapeau (1) visiteur de passage.

Libéré du pouvoir, à soixante-cinq ans, l'homme d'Etat désenchanté était redevenu un étudiant.

*
* *

Il y a trois tables-secrétaires dans la bibliothèque de M. Gladstone. La première sert aux travaux du politique ; la seconde, à ceux de l'humaniste ; la troisième est réservée à Mme Gladstone.

Une partie trop considérable de cette existence s'est accomplie dans cet espace de quelques pieds carrés, pour qu'il soit permis au biographe d'y jeter seulement le coup d'œil du passant furtif. N'est-ce même pas toute la vie qui tient là ? la politique, les livres, la famille, en voilà bien les principaux éléments, les facteurs essentiels, et qu'on trouve ici réunis comme ils le sont dans la réalité. Car, à Gladstone on peut appliquer le jugement qu'il porte sur Macaulay où il nous semble se regarder lui-même, dans un miroir : « Son intelligence masculine et son culte ardent de la littérature tiraient sans doute un secours puissant de la profondeur et de la chaleur de ses affections domestiques, qui étaient si proches du centre de son être. »

(1) W.-E. Gladstone, par H. Lucy.

Il nous faut donc franchir le seuil « du Temple de la paix » y faire halte un peu.

Aussi bien, dans cette retraite intime, Gladstone appartient encore à l'histoire, reste acteur du grand drame politique et social.

C'est de ce lieu calme que partent, comme des flèches, ces pamphlets — aigus « qui entrent si profondément dans la marque » — et aussi ces lettres, ces discours, véritables encycliques adressées au monde. Le mot, ici, n'est pas une métaphore. Gladstone est un théologien, il l'est constamment, passionnément. La théologie et la religion imprègnent son œuvre, inspirent ses actes, donnent à ses discours parfois le ton de l'homélie, et comme une couleur même à son esprit. Qui n'aurait montré l'ardent controversiste, bataillant la plume à la main, aurait laissé dans l'ombre, un des plus originaux aspects de cette changeante figure.

C'est donc ici que nous ferons connaissance avec l'élève de Saint-Augustin qui jadis dévorait les vingt-quatre volumes du docte évêque, pendant la préparation d'un budget. C'est ici que nous referons connaissance avec le Gladstone royaliste ainsi qu'aux plus beaux jours d'Oxford et que nous retrouvons aujourd'hui, à peine sorti du parlement, en train de composer cette sorte d'églogue en prose, mi-romanesque, mi-politique à la mémoire du Prince-Consort.

Gladstone que ses adversaires proclament iconoclaste, s'y révèle dans toute la ferveur d'un loyalisme très anglais, au principe monarchique, et à la personne des princes. Il fait l'apologie de cette constitution, fille du temps et de l'expérience, produit du sol et des mœurs « qui, mettant le monarque au-dessus des partis, assure la permanence et la solidité de l'action ». Il apporte à la Dame âgée qu'est la reine — en qui notre scepticisme irrévérencieux ne verrait peut-être qu'une assez quelconque bourgeoise, — l'hommage « d'un immense respect et d'une tendre affection » et son imagination entrant en jeu, elle est le « symbole de la loi »... « Elle demeure, quand parlements et ministres passent », elle leur est « ce que le chêne de la forêt est à l'annuelle moisson du champ ».

Et à côté d'elle, au dessous d'elle, il nous montre le prince un peu effacé par son rôle même, sachant garder dans cette position constitutionnelle que nous appellerions fausse — de « l'adjectif » qu'il est, lui l'époux, par rapport « au substantif » qu'est son épouse, — une rare dignité, même s'y créer, sans sortir de la lé-

galité, un pouvoir. Le peintre évoque ces heureuses années « d'une union, où la dualité touche à l'identité » et cette cour qui vivant sous les yeux de l'aristocratie et de la nation, était un spectacle majestueux et imposant, un exemple attrayant et instructif » et ici, l'historien reparu sous le panégyriste, note le résultat permanent de ce règne, acquis à la monarchie anglaise : « la silencieuse et subtile transformation qui a substitué au pouvoir, l'influence » plus puissante...

*
* *

Ces pages pacifiques sont une récréation, par laquelle Glasdtone se distrait de la lutte, la lutte ardente qu'il soutient depuis qu'il a quitté le parlement. Il n'a fait que changer de champ de bataille. Le grand athlète s'est éloigné des Communes par besoin moins de repos que de liberté. Il voulait pouvoir combattre avec toutes ses forces devenues disponibles, le combat qui lui tient au cœur, duel nouveau, où la plume a remplacé la parole — avec un adversaire distant, invisible, impersonnel.

Rome vient de lancer au monde moderne une déclaration de guerre : le Syllabus. Gladstone relève le gant. Tout l'homme, l'homme des lettres de Naples, s'est insurgé, l'Anglais, le citoyen, l'homme d'Etat, le chrétien, et au nom de la pensée humaine, du droit des nations, de la liberté, de tout ce que Rome, selon lui, méconnaît et attaque, le libéral qui a travaillé et travaillera encore « à maintenir et à étendre les droits civils de ses compatriotes catholiques », le chef du parti « qui a souffert pour cette cause » se dresse là contre.

Il y prend la doctrine corps à corps, dans son principe, dans ses effets, c'est une seconde croisade qui commence. Les pamphlets succèdent aux pamphlets, ardents, enflammés : « les Décrets du Vatican, le Vaticanisme, l'Italie et le pape » où la phrase toujours ample de Gladstone, mais un peu flottante parfois et lâche dans la louange, se ramasse et s'élance, enveloppe l'adversaire, flagelle, marque, superbement virulente.

L'ennemi à vaincre n'est pas seulement théorique et lointain. Il est réel, aux portes ; et c'est le bruit de son approche qui a réveillé le champion du droit.

L'ultramontanisme, — puisqu'il faut l'appeler par son nom, — tente un débarquement dans la petite île. Le peuple a tenu bon.

Il est anti-papiste comme aux jours de Cromwell : mais « la société » a fléchi, elle s'est laissée entamer. « Rome ne gouverne pas plus d'âmes, mais plus d'acres. »

Elle a fait aussi de rares conquêtes spirituelles. Deux des anciens amis, deux des anciens condisciples de Gladstone ont passé à l'adversaire, Manning et Newman ; « Newman, intelligence assez aiguisée pour tailler le diamant, et brillante comme le diamant qu'elle taille. »

Il est temps de faire face à l'envahisseur.

Et comme l'offensive est la meilleure tactique de défense pour le mieux écarter, Gladstone va porter la guerre chez lui, l'attaquer dans son essence. Il va mettre à nu les ambitions de Rome, montrer ce qu'elle est à ses yeux, ce qu'elle veut, ce qu'elle fait.

Elle est ce qu'elle a toujours été, elle veut ce qu'elle a toujours voulu, elle fait ce qu'elle a toujours fait depuis des siècles. Elle représente parmi la lumière et la vie, l'immobilité dans les ténèbres.

Rome n'a pas varié ; elle est restée la Rome du Moyen âge qui revendiquait la suprématie universelle ; et « comme elle possède en perfection un art, l'art d'attendre », elle attend, en préparant sa domination.

Elle menace les trônes, les peuples et les hommes. Elle veut l'asservissement de l'individu et de l'Etat, et de l'un par l'autre. L'homme doit être asservi par l'Etat, lui-même soumis à l'Eglise. « L'absolutisme de l'Eglise (disons mieux, de la Curie) et dans l'Eglise : voilà l'objet et le moyen de la conquête, et sa formule.

La lumière, dont nul rayon « n'a jamais violé les Chambres obscures de l'administration cléricale, voilà l'ennemi et aussi la liberté bannie de chez elle mais qu'elle réclame « à grands cris là où elle ne règne pas, la liberté sous toutes ses formes, au mépris de l'Evangile qui, le premier, en fit une réalité. »

L'audacieuse déclaration d'infaillibilité, devant quoi avait reculé le passé, ne signifie pas autre chose. Le Pape, parlant ex-Cathedra « sur toute question de foi et de morale », est infaillible ; par là, sont précipités « dans le filet papal une multitude de faits et tous les systèmes de gouvernement ». Le Pape jouet aux mains de la faction du curialisme, juge tous les actes, toutes les puissances de la terre. Il dépose les princes. « Il est le représentant de Dieu »... Il est Dieu qui condamne. » Lui-même l'a dit. Que reste-t-il après cela de l'allégeance civile, des droits de la collectivité et de l'individu ?

Telle la doctrine.

Ce qu'elle a fait dans l'ordre politique, nous le voyons; de l'autre côté des Alpes, le conflit permanant de la papauté avec la royauté et la nation. C'est la question du pouvoir temporel. Quand le royaume d'Italie s'est constitué il a trouvé en face de lui cette puissance formidable. Rome capitale était sa condition d'existence. La nation a repris ce qui était sien, respectant le bien d'autrui, tout le domaine spirituel. Pour conserver cette souveraineté territoriale, le gouvernement clérical n'avait pas craint de recourir « aux baïonnettes et aux baïonnettes étrangères ». Pour la reprendre, il ne reculerait pas « devant l'outrage d'une nouvelle intervention étrangère contre le peuple de Rome » devant la « rupture du royaume italien ». Il y a « incompatibilité entre le pape-roi et le roi national ». Que le roi disparaisse ! Et son expulsion est œuvre pie, cette tâche intéressant tous les chrétiens. La restauration du pouvoir temporel devient ainsi une question de devoir religieux. Elle est la fin suprême qui justifie tous les moyens voire « le fer et le sang ». Ainsi parle le pasteur chrétien (1).

M. Gladstone est un homme d'Etat. Il sait reconnaître les faits. « Rome dit-il, est, et peut rester longtemps la capitale du monde chrétien, le centre qui repousse autant qu'il attire, et qui, soit qu'il attire, soit qu'il repousse, influence ».

Elle est une force, il faut donc compter avec elle.

C'est ce que le gouvernement italien n'a peut-être pas compris. Cavour a cru s'en tirer avec cette formule : « l'Eglise libre dans l'Etat libre » louable certes, mais qui n'est qu'une formule tout de même. Il s'est trouvé qu'en croyant libérer la foi, il a simplement libéré une tyrannie.

En traitant l'insulte par une élégante indifférence, il s'est mépris. Il n'a réussi qu'à livrer désarmée à la curie romaine, la religion nationale. Nationale, — elle a cessé de l'être, sous ce régime du despotisme sacerdotal qui défendant au chrétien d'être patriote, ne permet pas au patriote d'être chrétien. Le résultat de cette politique : « Une nation de cléricaux et de voltairiens ».

Gladstone qui n'est ni l'un ni l'autre s'en afflige. Il est théologien, comme M. Bergeret, mais il est religieux. Il blâme le gouvernement italien de n'avoir pas encouragé la formation d'une Eglise nationale en ménageant certaines libertés et certains droits

(1) Discours du Pape Pie IX.

aux collectivités des fidèles, simple troupeau aujourd'hui entre les mains de son pasteur, instrument de l'évêque, instrument du pape.

Il le blâme d'avoir, par son abstention, favorisé le développement du mal dont il souffre, et travaillé à réaliser la première partie du programme papal, l'absolutisme dans l'Eglise.

C'est que, « s'il s'est permis de séparer celle-ci de l'Etat, il peut être dangereux de séparer la religion de l'éducation et de la vie »; que la question de foi n'est pas, comme on l'a cru au Quirinal, une quantité négligeable, une « curiosité de musée » mais un élément de puissance; que les hommes clairvoyants reconnaissent le pouvoir de la religion « qui trempe le cœur, consolide la société » remplace partout la force par l'amour. Et c'est pourquoi Gladstone, au nom du christianisme, comme au nom de la patrie et de la liberté, combat l'action « antichrétienne du Vatican, invite le pasteur à ne plus méconnaître sa mission envers le troupeau dont il a charge, qu'il doit conduire en de verts pâturages, et désaltérer aux sources, jaillissant jusqu'en la vie éternelle. »

*
* *

Le cri de douleur monté des Balkans l'arrache à sa controverse avec Rome. La question orientale s'est rouverte.

En face de ce grand problème toujours ajourné jamais résolu quelles sont les idées motrices du vieil homme d'Etat ? Celles que lui commande son caractère et que nous pouvons pressentir. Lui-même les a maintes fois exposées.

Elles contredisent les préjugés et les traditions de ses compatriotes. Gladstone est turcophobe, et il estime que l'histoire des relations de l'Europe chrétienne avec l'empire Ottoman est l'une des plus ignominieuses pages de ses annales. Elle fait passer sous nos yeux, cette page, toutes les hontes d'une politique de mensonges, et, avec le spectacle de divisions nées le plus souvent de mesquines jalousies, nous donne celui de ses déboires. Elle nous montre la croix pactisant avec le croissant, le chef de la chrétienté, Pie II, offrant à Mahomet l'investiture de toutes ses conquêtes pour prix d'une conversion dérisoire, comme si d'ailleurs le Turc ne pratiquait pas entre toutes les confessions rivales, catholique, grecque ou autres, la plus souveraine impartialité de mépris. Il

blâme cette Europe qui, par calcul en 1827, s'arrête à mi-chemin, laisse son œuvre incomplète, une Grèce inachevée (1) prête, à croire sans doute « que les portes de la justice peuvent être brisées, mais ouvertes jamais. »

Il ne partage pas non plus le préjugé anglais à l'endroit de la Russie ; c'est une puissance chrétienne, son Tsar affranchissant quarante millions d'esclaves a pris rang parmi les grands bienfaiteurs de l'humanité.

Elle a une mission civilisatrice en Orient. Il suit avec intérêt ses progrès dans l'Asie centrale, berceau inflammable de l'Islam, dans le Turkestan où elle s'avance portant la torche de la civilisation parmi les barils de poudre. L'expérience qu'elle tente là, de l'ordre le plus élevé, « intéresse la solution d'un grand problème politique et moral, celui de la règle qui doit gouverner les rapports des races dites supérieures avec les inférieures lorsqu'elles viennent en contact » (2).

L'Europe, en particlier l'Angleterre a erré par ambition. Désir de s'agrandir et de prévenir l'agrandissement d'autrui, voilà les deux mobiles de cette politique à courtes vues. Ceux qui s'imaginent encore qu'une addition de surface territoriale constitue nécessairement pour un pays « une addition de pouvoir » ceux-là se trompent lourdement. Nul aphorisme plus creux et plus dangereux. La multiplication indéfinie des possessions lointaines pour un empire déjà si vaste, « est une déduction de notre force disponible ».

Mais il est vain de récriminer sur les fautes du passé. Elles sont communes à tous. « Il n'est pas de nation qui ait les mains entièrement nettes ». Mieux vaut regarder l'avenir, changer de système, essayer de la générosité.

Et s'il faut absolument voir dans la Russie une rivale plutôt qu'une collaboratrice, qu'on la combatte, du moins, autrement en allant plus loin qu'elle dans la voie du bien ; que l'Angleterre ne lui laisse plus le monopole de l'humanité, du progrès en Orient, qu'elle y devienne « le champion de la liberté » serait-ce donc si nouveau ? Mais non ! il suffit pour cela de revenir en arrière de reprendre la tradition du grand Canning, qui avait donné à l'Angleterre la bonne orientation. Il suffit de se souvenir.

(1) Le facteur grec dans le problème oriental. (Gladstone, 1876).
(2) La politique russe au Turkestan. (Gladstone).

En ces temps-là, Byron mourait pour la Grèce.
Politique de poète, elle n'était pas si folle !

* * *

Nous avons dit les idées générales. Mais ce n'est pas avec des idées toutes nues qu'on mène les hommes ; surtout qu'on les retourne, qu'on triomphe de leurs préjugés, de la paresse, des habitudes, qu'on leur fait changer de route : il faut pour cela quelque chose de plus : le sentiment.

Mais le sentiment, le don d'être ému qui suscite l'émotion et entraîne les volontés, la passion au service de l'idée, n'est-ce pas la grande force de Gladstone ?

Au choc venu d'Orient, sa sensibilité, son imagination entrent en branle. Ici commence l'inoubliable campagne qui, prenant l'homme d'étude dans son cabinet, va, par quels chemins ! le ramener au pouvoir. Désespérant des gouvernements, c'est aux peuples qu'ils s'adresse. Mais les peuples ont l'oreille dure, quand il leur déplaît d'entendre. Et leur masse en tous cas, est lourde à remuer. Ils ont la grande puissance de l'inertie. L'opinion anglaise sommeille, l'opinion européenne sommeille. Il faut les réveiller, secouer leur torpeur. Gladstone s'y efforce de toute la fougue de son tempérament combatif, accrue plutôt que diminuée par l'âge, avec l'autorité de son nom et de son œuvre. Il n'a pas trop de toutes ses ressources pour venir à bout, non du mal qui s'accomplit cependant qu'on le dénonce, mais de ceux qui l'ont toléré.

Un changement de ministère et d'orientation : mince résultat, en face de l'effort colossal : d'accord, mais c'est la qualité de cet effort plus que sa suite immédiate qui nous importe, s'il nous révèle d'ailleurs l'homme que nous cherchons. Il y est tout entier opposant, libre d'attaches, en dehors et au-dessus des partis, en possession de tous ses moyens, parlant au nom de l'humanité, avec sa passion, son indignation, ses espoirs, ses rêves, qui font la réalité de sa puissance. Regardons-le.

John Bull, un beau matin, a lu dans son journal ce fait divers : un peuple assassiné. Il n'a pas voulu croire « mais le rideau épais et dense qui commençait à se soulever s'est levé de plus en plus chaque jour » et sur quelles scènes : les horreurs Bulgares !

C'es le titre mélodramatique et justifié qui restera celui de cette

nouvelle croisade. Elle nous entraîne parmi des paysages de deuil et de sang. Nous marchons « dans l'illumination qui suit l'armée turque partout où elle va, et cette illumination est la flamme qui monte de chaque village incendié ».

Cet incendie, qu'a-t-on fait pour l'éteindre, ou le restreindre? Pour commencer, rien. On a simplement fermé les yeux. Aucun des innombrables agents de l'Angleterre en Orient, n'a rien vu, rien entendu. Il a fallu qu'un particulier, le correspondant du *Daily News*, passant par là, donnât l'alerte, instruisit le monde du forfait. Ensuite, on ergota. La diplomatie qui n'avait pas prévu, n'a pas avoué. Elle a tenté de donner le change, de réduire l'affaire aux proportions modestes d'un accident, rencontre de bandes irrégulières des deux camps, comme l'a prétendu Lord Derby; de partager les torts entre la victime et l'assassin, la nation Bulgare et les Bachi-Bouzoucks, euphémisme ingénieux par lequel on désigne, ou déguise, le gouvernement Ottoman, le véritable auteur du crime. Puis, la diplomatie s'est fâchée, s'en est prise à l'indiscret, coupable de se mêler de ce qui ne le regardait pas, pour lui causer des embarras.

On a fait pis... On a envoyé la flotte anglaise à Besika-Bay, soi-disant pour protéger les intérêts anglais que nul ne menaçait, en vérité pour intimider le Russe. Par là, on détruisait l'effet des remontrances adressées à La Porte. Elle y a vu un encouragement tacite, et ce, « quand nous savions ses mains si rouges de sang Bulgare ! » On s'est fait du coup son complice.

L'excuse, les intérêts anglais, elle est aussi inexcusable que l'acte. C'est un appel à l'égoïsme, qui ferait croire aux peuples que l'Angleterre est incapable d'un mouvement généreux.

Rien en tout cela que de logique. Des principes vicieux, sortent des effets vicieux. « Ne touchons pas au Turc » est le mot d'ordre de la diplomatie anglaise, à qui la tradition donne l'autorité d'un intangible axiome, qui a pour corollaire cette autre règle « méfions-nous du Russe »; axiome et corollaire se valent et ne valent rien.

Par eux, tout s'explique : le crime de la Turquie, le schisme Européen qui lui a permis de le commettre; le progrès de l'influence russe et le recul correspondant de l'influence anglaise en Orient.

Et la cause du mal connue, suggère, commande le remède. Que faire ? Changer desprit d'abord et changer de système. On a trop

ménagé le Turc, par méfiance du Russe. Ils ne méritent, l'un pas tant de soupçon, l'autre pas tant d'égards. Est-il généreux, est-il seulement politique de prêter sans cesse au cabinet de Saint-Pétersbourg des desseins aggressifs? Le passé de l'Angleterre lui en donne-t-il le droit? Et le Grand Anglais qui ne craignait jamais de dire à ses concitoyens leurs vérités, répond : « Nous admettons trop volontiers qu'il y a une règle pour nous, une règle pour les autres. » Oui sans doute, de la Russie comme de l'Angleterre, il dépend de maintenir le mal. « Si nous sommes assez pervers, ajoute le croyant pour faire obstacle au bien, nul n'est en état de nous punir. Le Tout-Puissant qui a dit : « La justice est mienne », prendra son temps. Si la Russie nourrit des pensées diaboliques ou seulement égoïstes, certes elle en est maîtresse, je ne suis pas assez rêveur pour la supposer exempte de toute ambition, mais en elle bat aussi le pouls de l'humanité ». Trêve de haines traditionnelles. Qu'en reste-t-il? Où est-il le temps où Fox appelait la France, notre grande voisine l'ennemie naturelle?... »

« Vraiment notre habileté est trop habile, trop prévoyante, notre prévoyance. »

Que l'Angleterre serait mieux inspirée de joindre ses efforts à ceux de la Russie, devenant ainsi la collaboratrice loyale à l'œuvre de civilisation, qui n'est ni russe ni anglaise mais chrétienne, humaine, de tendre la main en lui disant : « Allez et prospérez ».

A l'heure présente, elle fait fausse route. Sa diplomatie retorse est, au fond, bien naïve, qui ne voit pas que le jour où le chrétien de Turquie sera persuadé que l'Angleterre est l'ennemie et la Russie l'amie, ce jour-là même, « la Russie prendra le commandement de l'Europe orientale. » L'envoi de la flotte à Besika-Bay « a rapproché le Czar de Constantinople » et on ne cesse de faire son jeu, alors qu'on semble protéger l'assassin et qu'on traite avec lui. Avant toutes choses, qu'il évacue (1) « les provinces souillées » par lui. Qu'il y garde si l'on y tient, par respect du principe de son intégrité une souveraineté nominale. Mais qu'on lui dise : « Partez... Jamais plus, les mains de violence ne pourront être levées par vous; jamais plus, par vous, ne seront ouvertes les écluses de la luxure ».

(1) Il ne s'agit pas là, bien entendu, d'expulser la population mahométane d'Europe, mais de mettre un terme à la domination turque.

La Turquie, elle, proteste de ses bonnes intentions. Elle est prête à s'amender. Des mots, des mots. Elle ne le peut. Son principe le lui interdit. Incarnation terrible de la puissance militaire, elle reposait sur la force « elle a perdu la force » elle n'a gardé que la puissance du crime. « Fatalement elle recommencera, » vaticine Gladstone vingt ans avant les massacres arméniens.

Mais encore, elle promet — on négocie — elle gagne du temps. « Les émissions de promesses turques se multiplient (comme les assignats de la grande révolution), d'autant plus que leur valeur se rapproche davantage du chiffre zéro.

Et ce pendant « qu'elle décore, avec ce qu'elle appelle ses honneurs, les pires mécréants ! »

Trève de comédie !

On s'est tu, quand il eut fallu parler haut — oubliant qu'il est « des silences qui ont une voix de trompette ! » On parle maintenant qu'il faut agir. — Assez de vains discours — assez de remontrances. « En fait-on à l'incendie ? » « Protestons contre les protestations..... qui feraient dégénérer l'imposture en système de gouvernement parmi les nations de l'Europe. » L'indignation est « une farce » quand elle ne mène pas à l'action. Cette farce a trop duré.

Ce n'est plus au gouvernement que M. Gladstone s'adresse. C'est sans distinction de parti, à la nation, source de tout pouvoir, au peuple « à l'ouvrier », car le mouvement qui nous a réunis, comme il est national, est populaire. Que l'ouvrier qui s'est levé à son appel, et qui croit « que le système politique le plus favorable à l'intérêt anglais est dans la règle qui commande de faire ce qui est juste et bien » que l'ouvrier parle ! « Que la voix de ce pays résonne haut et clair dans l'oreille du gouvernement, et qu'elle lui intime des ordres. » Qu'elle dise « que l'Angleterre entend mettre sa conduite en harmonie avec les sentiments du monde civilisé, au lieu d'être son mauvais génie ! »

La nation a manifesté son désir. Il lui reste à prouver que « son désir est sa volonté. »

Et, sans cesse, dominant le tumulte du débat, parmi le fracas des arguments qui se pressent et se choquent, revient le leit-motiv de cette symphonie, l'appel au droit, à la justice qui nous est familier, pour l'avoir si souvent entendu : « Tous sentent, que cette question a une amplitude, une hauteur, une portée dépassant les régions de la politique courante, qui la place sur le terrain, non

des grands partis politiques, non pas de même de la nationalité anglaise, non de la foi chrétienne, mais sur le plus large de tous, celui de notre humanité commune. »

*
* *

« J'ai eu mon jour. J'ai besoin de repos » disait l'adieu de Gladstone à son parti. Nous voyons comment il entendait le repos.

Ce discours multiforme dure quatre ans, de 76 à 80, chaque jour renouvelé par une intarissable verve, au fond toujours le même dans son crescendo de passion qui se répand par les journaux, par les brochures, par les motions aux Communes, par les grands meetings en plein air. Il était aux champs, à Hawarden. Sur un signe du devoir, il revêt son armure, rentre en lice. Il y rentre plus fort « en géant rafraîchi » par cette halte brève. Et, tout de suite, l'entier fardeau de la lutte va retomber sur lui. Du fait de son retour, il redevient le chef du parti libéral, au parlement et dans le pays. Dès qu'il reparaît, après l'éclipse « au firmament politique » toutes les personnalités intérimaires s'effacent ; « tout le sytème recommence à graviter » autour de lui. C'est, pour le grand Old Man, comme une seconde jeunesse, plus vivante, plus vigoureuse, plus jeune que la première, qui suppose autant de force physique que de vaillance, chez ce quasi septuagénaire. Il en faut pour mener pareille campagne ! Car s'il groupe instantanément les sympathies, il fait aussi la centralisation immédiate des haines. Il devient leur cible. Elles s'élancent, se précipitent sur lui, violentes, sifflantes. Un ministre, Disraeli, si ce n'est déjà lord Beasconsfield, déclare « sa conduite pire que toutes les atrocités bulgares » ce pendant que le Sultan met pour ainsi parler sa tête à prix, que la presse jingoïste dénonce son esprit satanique, que l'homme de la rue brise ses vitres. Mais c'est la grande vertu du champion anglo-saxon que de savoir recevoir, aussi bien que de donner les coups. Gladstone est de cette race des pugilistes et de la tête aux pieds.

Et ce lutteur, dans le feu de la bataille, à l'heure même où il soulève les peuples, ébranle les gouvernements sur leur base, trouve le temps de s'adresser, dans quelque obscure cérémonie privée, aux petits, d'apporter une parole d'encouragement aux humbles, à ceux qui acceptent « avec vaillance les conditions

« modestes où ils doivent passer ces quelques années fugitives, « maintenant presque révolues pour lui, comme pour eux (1), et « qui se contentent de regarder en avant, vers l'espoir qui est « au-delà de la tombe, vers la lumière qui éclaire l'autre bord du « sombre rivage. »

Etrange et touchant dédoublement, dira-t-on, entre l'homme public et l'homme privé. Mais non, ce n'est pas un dédoublement. Gladstone, conversant, avec des pauvres dans la paix de quelque paroisse ignorée, ou haranguant les foules orageuses, reste un avec lui-même. Langage de prophète, ou langage de pasteur, l'un commente l'autre, comme la glose, le texte. Nous y saisissons sur le vif le secret de son magique pouvoir. La sympathie, une sympathie qui va de préférence, et spontanément aux souffrants et aux humbles. C'est là son procédé de séduction, l'arme du conquérant. A tel accent, ils ne se peuvent tromper. Et c'est la masse des humbles, c'est le peuple, d'où émane le pouvoir qui, maintenant l'y ramène.

Parti seul en guerre d'Hawarden, il arrive, mû par le courant torrentiel qu'il a déterminé, ayant terrassé le plus puissant ministère conservateur des temps modernes, — et qui a Chypre à son actif — avec une nation derrière lui, à la tête d'une majorité de cent vingt voix.

*
* *

Le livre est rouvert, qu'il avait cru à jamais fermé. Gladstone est de nouveau Premier.

L'histoire de son ministère est intéressante à la façon d'une expérience. Elle nous offre d'un bout à l'autre, l'image de ce que peut être le gouvernement d'un philosophe, qui a dit, dans l'opposition « que le mensonge même qui se réclame d'une fin bienfaisante est mauvais et bas » et qui prétend, au pouvoir, agir comme il parle, « faire ce qui est bien. » Comment le sage se trouvera-t-il du principe dans la pratique ?

Gladstone a mis une grande force de son côté : la vérité. Quels miracles il accomplit avec elle et par elle, nous l'avons vu. Mais en se faisant son homme lige, de quelles ressources, aussi, ne s'est-il pas privé, voilà ce que nous ne savons pas encore, et ce

(1) Il s'agit de l'inauguratien d'un asile de vieillards. Adress to the Inmates of St Pancras Workhouse, 1879.

que nous allons connaître. Le mensonge dédaigné de l'homme d'Etat, se vengera de l'affront insolite, tendra des pièges au principe. Pour peu que les circonstances le servent, la fonction de Premier deviendra bien ardue. C'est toute l'histoire de ce ministère venu au monde avec les plus brillantes espérances ; il sera celui des déceptions et des déboires.

Il semble aussi que les évènements se soient donné le mot contre lui, des évènements qui ne sont parfois que des incidents dérisoires, mais pour cela plus redoutables. Le géant eut abattu le mur et serait passé. Il s'empêtre dans les toiles d'araignée, et bronche.

Au dedans, au dehors il en rencontre à chaque pas de ces obstacles. Le hasard les complique ; son caractère les aggrave. L'incident s'achève en accident quelquefois en désastre. Qu'y peut-il d'ailleurs ? il hérite d'une situation faite par d'autres. Ses embarras du dehors, ce sont les legs du ministère antérieur et les fruits d'arrière saison de la grande politique. Le successeur, étranger à la faute, n'en porte que la responsabilité.

La question Bradlaugh au premier pas, l'arrête, qui se posera périodiquement, obsédante, ridicule et grave.

Un athée avéré, qui ne prête pas le serment requis par la loi, de tout représentant du peuple, en Angleterre, peut-il siéger au Parlement ? La majorité des Communes, à plusieurs reprises consultée, a répondu non. Un chrétien s'est trouvé pour répondre oui. Gladstone, le croyant que nous savons, s'est rangé du côté de l'athée qui avait pour lui le droit. Il dut lui en coûter. Le spectacle n'en est que plus rare, et plus haute la leçon : la croyance tolérante à l'incroyance, la foi la plus vivante, et sous certains rapports la plus étroite, jointe au respect de la liberté, Calvin parlant le langage de Voltaire, et le parlant à des Têtes-Rondes. Telle est la vertu de l'acte : le grand rhéteur à la langue d'argent, ne fut jamais si persuasif, que ce jour-là par le fait seul de son attitude ; jamais il ne plaida plus éloquemment la cause de la liberté, ni même celle du christianisme. Il lui a paru que les deux causes ici sont solidaires, qu'en combattant pour l'une, il défend l'autre, et que les soi-disant amis de l'Evangile, contre lui, sont ses pires ennemis. « En associant la religion à une injustice, ne font-ils pas douter de la religion même ?... l'incrédulité gagne à l'intolérance. Cette foi est ébranlée dont la perte est la plus inexprimable calamité qui puisse affliger soit un homme, soit une nation. »

Le principe est sorti victorieux de la tentation. Il lui est ménagé d'autres épreuves.

Partout presqu'à la même heure, le système de Beaconsfield porte ses fruits amers à Gladstone, en Afghanistan, au Cap, en Egypte.

En Afghanistan « où l'on a renoncé au régime de paix et d'amitié, avec les braves montagnards, par une entreprise qui a uni le crime à la folie, à un degré sans précédent, brisé l'unité du royaume Afghan, inondée de sang ses vallées... » De là des surprises et des soucis. Histoire obscure, massacre de mission, guet-apens, désastre de Maivand, marche victorieuse de Roberts, plus profitable à l'Angleterre qu'à son gouvernement, puis une trève. Et la question entre dans une nouvelle phase. « L'intrigue Russe » s'est mise de la partie, on apprend, un beau jour, à Londres qu'un corps d'armée Russe marche sur Pendjeh : le choc de l'éléphant et de la baleine, semble inévitable. Gladstone lui-même se résignerait à la guerre « après qu'on aura mis le droit de son côté ». La chaleur de sa noble éloquence a soudé tous les partis en une seule masse anglaise.

Le nuage passe, sans éclater. Mais le souvenir en reste défavorable à l'homme, qui n'eut d'autre tort à l'heure du péril que d'être Premier.

En Afrique Australe. Le précédent ministère, en pleine fièvre jingoïste par la main d'un sir Theophilus a hissé le drapeau de l'Union-Jack sur le territoire des Boers. Gladstone, dans l'opposition, avait protesté : « des hommes qui estiment que la liberté est la condition essentielle de la vie civile ont soumis des hommes libres au despotisme ». Quelques années ont passé. Gladstone est au pouvoir — lié par la règle de la continuité qui gouverne la politique extérieure du Royaume-Uni — rivé à l'ancien méfait — qui s'intitule « le fait accompli ». Mais il n'y a pas de fait accompli. Ce n'est là qu'un commode axiome, à l'usage des bonneteurs de la politique, désireux de garder leur gain, de mettre le succès, sous le couvert d'une formule de soi-disant droit, à l'abri des reprises du sort et du droit. Qu'il leur plaise ou non — la partie continue — et sans eux, peut tourner contre eux.

Le fait, toute formule adverse nonobstant, s'accomplit sans cesse. Les Boers proclamés soumis, même reconnaissants à l'Angleterre de les avoir délivrés du fardeau de la liberté, pour les initier à une civilisation supérieure, les Boers ingrats, se soulèvent, chassent leurs bienfaiteurs, et demandent la paix. Les Jingoïstes,

et avec eux l'immense majorité de l'opinion — réclament préalable vengeance. L'honneur du drapeau l'exige. L'issue n'est pas douteuse, quelques milliers d'hommes écraseront le petit Transwaal. Que fera Gladstone placé entre ses convictions et le vœu du pays ? Sa décision nous sera la pierre de touche de son caractère. Il n'hésite pas. Il ne crut pas « qu'il fût nécessaire de massacrer quelques Boers pour satisfaire un sens exalté de l'honneur, ni qu'il y eut gloire, crédit ou christianisme dans une telle performance ». Battu il signa la paix, aux conditions de l'indépendance.

C'était s'exposer au choc en retour de la colère anglaise qui détournée de son objet, retombe sur l'auteur de la honte, sur l'homme coupable « d'avoir trahi et déshonoré l'Angleterre ». Gladstone passe dans la glorieuse phalange, des « Ennemis du peuple. »

Il n'est pas plus heureux au nord de l'Afrique qu'au sud, en Egypte qu'au Cap. Sa fortune y faillit sombrer dans le fleuve antique qu'illustrèrent tant de catastrophes ! Le Fatum, dirait-on, mène encore l'aventure, l'a conduite depuis ses obscurs débuts ; ce double contrôle, — une autre des grandes pensées du ministère antérieur, — d'incident en accident, le long de la vallée du Nil, d'Alexandrie au Caire et du Caire à Khartoum — vers le dénouement tragique. Un aventurier de l'espèce héroïque « un héros entre les héros(1) » a joué sa vie au Soudan. Il la perd. Tant pis pour le ministre qui n'a su le sauver, dont le secours arriva trop tard. Le Jingoiste, et l'homme de la rue, ne pardonnent pas au malheur. Les trois initiales G. O. M., par lesquelles l'affection familière du peuple désigne le Grand Old Man, deviendront celles qui vont clouer au pilori infâme, l'odieux meurtrier de Gordon (Gordon's Only murderer).

Il est passé presque en proverbe, que nul ministère Anglais ne peut survivre à trois mauvaises récoltes. L'Egypte, l'Afghanistan, le Cap, ce sont les trois moissons fâcheuses du ministère des moissons dont il n'avait pas été le semeur. Il tient bon. Sa force diminuée reste grande. Et nous n'avons pas dit le pire.

Nous savons les mésaventures distantes, passagères. Mais il est là, tout près, un adversaire, constant, irréductible dont l'obstination use, vaincu chaque jour, et toujours identique à lui-même, le rocher de sisyphe que, vingt fois, le colosse croit hisser au sommet de la montagne, et qui, vingt fois, du sommet retombe sur lui, de toute sa masse : l'Irlande.

(1) Discours de Gladstone aux communes, fév. 23 1885.

Les réformes n'ont produit qu'un mieux transitoire. Elles n'ont rien changé. L'île malheureuse se venge par son malheur. Elle « bloque la route » à l'Angleterre qui l'opprime et qu'elle obsède de son cri monotone, pour la justice et la réparation. Gladstone résiste. Lui dont l'âme vibre à tous les appels de la souffrance, venus de Naples, de Grèce, de Bulgarie, n'a pas entendu, ni compris celui-là sans doute trop proche. Il s'étonne et il s'irrite qu'on ait si mal reconnu ses avances, et qu'on résiste à la loi. Il ne s'est pas dit encore que la grande coupable, peut-être c'était elle. Il se butte et il se trompe.

Mais l'Irlande a trouvé un chef, Parnell, et des défenseurs sur son sol, qui sont parfois des assassins. C'est la conséquence et la condamnation de l'injustice et de la violence, qu'elles fassent la misère qui fait le crime, et c'est la philosophie de la crise Irlandaise.

Ligues secrètes, Fenianisme, complots au clair de lune, coercion, obstruction, boycottage, prison, éviction, assassinats, voilà les têtes de chapitres de ce roman divers où le mal provoque le remède qui aggrave le mal, où le poignard de Phœnix-Park est la suprême riposte à la rigueur qu'il juge, et, condamné, condamne. Au fond, de l'impuissance. L'effort herculéen aboutit au néant.

Gladstone, désorienté d'abord, a pris le mauvais chemin, a marché devant lui, et s'est égaré. De bonne foi, il a été infidèle à son principe et à son génie. Le grand libéral a songé à tout, sauf à la liberté. Il n'en a peut-être pas eu le temps, ni la chance. Il s'est trouvé captif de l'erreur initiale. Pris dans l'engrenage, il n'a pas su se dégager à temps, tout le reste a suivi. Mais l'expérience cruelle n'a pas été vaine tout à fait. Stupéfait du désastre « et ne sachant que croire », l'homme de conscience a fait un retour sur lui-même. Il s'est interrogé, s'est insensiblement repris. La main de geôlier, malgré lui, qu'il a mise sur l'Irlande, peu à peu se desserre. L'étreinte se relâche. Quelques jours encore, et le geste achevé sera celui du libérateur.

On travaille pourtant dans ce parlement tumultueux, même on travaille beaucoup. « Le record de la besogne y a été battu ». Jamais on n'avait autant siégé. Au fort de l'obstruction, les communes étaient rarement silencieuses. Telle séance durait, sans interruption, d'un lever de soleil à l'autre. « L'heure suivait l'heure, la nuit le jour, et le jour la nuit (1). De loin le plus infati-

(1) M. Gladstone, by Lucy.

gable, toujours un des premiers, souvent un des derniers sur la brêche, c'est ce vieillard ferme et droit, image de la vigueur, qui semble doué « d'une immuable jeunesse. »

Négligeons le réformateur, le démocrate et cette nouvelle loi électorale — qui complète la loi de franchise antérieure, fond la plupart des bourgs dans les comtés élargit la base du suffrage — l'œuvre maîtresse de ce ministère, « par quoi toutes les classes de « la communauté feront une masse compacte autour du trône que « nous aimons tant et autour d'une Constitution qui en deviendra « plus forte et plus libre ; » négligeons l'œuvre pour le spectacle de l'homme, de l'athlète, du lutteur.

C'est l'époque mémorable des grandes joûtes parlementaires. Le monde politique traverse une crise de rénovation, il y a dans son agitation de la genèse. Le bruit de ses disputes est la rumeur même de la vie, essayant des formes nouvelles. Les moules vétustes craquent sous la pression de jeunes énergies. Les partis historiques se scindent ; à côté d'eux, hors d'eux, des partis naissent ou s'organisent. Le Travail aura bientôt sa voix indépendante. Les démocrates-tories, dernier rameau issu du vieux tronc tory en détournent le plus pur de la sève. Leur chef, de filiation nettement disraélite, l'exubérant Churchill, fort en avant des masses conservatrices, hésitantes et scandalisées, tient l'arène en émoi. Plus que jamais, en effet, le Parlement en est une, les discussions y prennent des airs de tournois, où tous à tour de rôle, adversaires coutumiers ou nouveaux venus, désireux d'essayer leurs forces, provoquent le vieux champion. Lui harcelé par tous, il leur fait tête. Son énergie, ses ressources se multiplient avec les assaillants. L'âge ne lui a rien enlevé de sa valeur physique. Il n'a pas éteint la flamme du regard, alourdi le geste, voilé la voix. Sa puissance oratoire est dans sa plénitude.

Regardons-le dans l'attitude du combat. On l'attaque. Il écoute. Mais toute sa figure parle, sa mimique passionnée trahit l'agitation interne. Il ne peut maîtriser son impatience, qui s'affirme en exclamations brèves, en gestes saccadés. « Il tremble de tous ses membres sous l'intensité de la conviction et la fureur de la bataille (1). » L'Italien qui est en lui, a échappé à la surveillance de l'Ecossais. A ce spectacle, ses adversaires se moquent ; ses amis s'émeuvent et souffrent.

Mais le voici debout, droit, robuste, la fleur à la boutonnière —

(1) Gladstone, by H. Lucy.

la fleur qu'il arborait dans les grands jours ; à portée de sa main, « le fameux Pomatum-pot (1) ». Instantanément, il a ressaisi son empire sur lui-même. Sa fureur tombe dès qu'elle peut s'exprimer, et ne lui laisse que la chaleur qui animera l'idée. En quelques mots, il règle l'adversaire, « le traite avec la bienveillance souveraine de Gulliver qui ignore la piqûre de la lance du champion de Lilliput (2). » Et il entre dans le débat ; il se fraie un chemin à travers l'argumentation adverse « comme l'éléphant à travers la jungle. »

L'image exprime heureusement la force de cette éloquence, mais elle ne rend pas compte de son essence. Le dialecticien s'y double d'un poète... il est lumineux, persuasif, pathétique. Sa pensée, amie des cîmes, va chercher la multitude des faits particuliers, les enveloppe, les distribue en masses profondes, les enrégimente au profit de la cause, les emporte avec soi sur les hauteurs, d'où fondre sur l'ennemi.

Et pour véhicule à cette pensée, une phrase somptueuse qui se déploie en larges périodes musicales « roule, irrésistible comme les vagues de l'Atlantique (3), accable, charme.... et ne change pas les hommes.

Le troupeau des petites passions, un instant débandé se retrouve uni au scrutin, et se venge dans le secret des urnes. Il en va d'ordinaire ainsi dans les assemblées politiques. Les voix y sont plus difficiles à conquérir que les âmes. Le pouvoir de l'orateur y cesse avec sa parole. Il se trouve, quand elle se tait, qu'elle n'a conquis que ce qui restait à prendre des volontés : peu de chose. La souveraineté du parti sur ses membres prévaut et, en fin de compte, l'étiquette règle le vote. Quelle ironie ! Gladstone, le magicien du verbe, l'Orphée moderne, qui entraînait les peuples, va succomber, faute d'avoir pu, dans un Parlement, déplacer douze voix !

(A Suivre.)

Paul HAMELLE.

(1) Mélange d'œuf et de vin destiné à rafraîchir et à fortifier l'orateur, le fameux pomatum-pot qui joue un grand rôle dans ces occasions, passa un très mauvais quart-d'heure : l'œil de Gladstone tombant sur lui, le pot est saisi d'un geste brusque, rapidement porté aux lèvres, et avidement englouti comme si, au lieu d'un innocent composé d'œuf et de vin, c'eût été de l'essence concentrée de lord Randolph Churchill. (Gladstone par H. Lucy.)

(2) Gladstone, par H. Lucy.

(3) Jugement de Grattan sur Fox.

DIPTYQUE D'AMOUR & DE MÉLANCOLIE

NOS BONHEURS !

A Auguste Arnault.

I

Chaque été, Pierre Isnard qui étudiait à Paris le droit et les sciences politiques, venait se reposer chez sa mère, dans les paisibles avenues et les entours riants de N..., sa ville natale.

La douceur des souvenirs d'enfance, le rappel de ses toutes premières impressions lui donnaient vite la paix heureuse du cœur. Sa joie était si bonne de revenir s'asseoir en des coins bien intimes de prairies et de bois, où des sonorités de la campagne et de la ville, des rumeurs qui, depuis son enfance, n'avaient pas changé, éveillaient, dans son cœur transformé par la vie, le charme frêle des émotions premières !

Les meuglements des bêtes et la corne des bouviers au lointain des pâturages lui remémoraient des culbutes et des goûters parmi les herbes odorantes ; des carillons et des glas, des sonneries d'horloges dont le timbre était le même, lui rappelaient les minutes tristes ou joyeuses de sa vie d'enfant.

Dans l'intimité fleurie des petits chemins, aux portes mêmes de la ville, il retrouvait le souvenir d'heureuses promenades entre sa mère et son père, de gaies moissons de violettes et de crocus. Dans la ville aussi, à des carrefours, près de l'église, il évoquait des heures de folle gaminerie, au sortir du lycée, dans la neige ou sous les acacias odorants. Il reconnaissait des fraîcheurs et des parfums, des silences même et de particuliers chants d'oiseaux sous certaines futaies. Surtout il retrouvait là une atmosphère de confiance et de sécurité.

C'est la bienfaisance de tels apaisements que Pierre évoquait, pour se donner le courage de l'effort durant les soirées de travail si nostalgiques, l'été sous la lampe, tandis que, par les fenêtres ouvertes, pénètrent les délices des nuits limpides. C'est à cela qu'il pensait, et encore, sans s'y attarder avec franchise, à une jeune fille, Mlle Lucie Ferrière, entrevue chez sa mère ou chez des amis communs à chacun de ses voyages. Ses yeux profonds et naïfs, ses clairs yeux d'enfant étonnée, sa silhouette de grâce et sa lente voix câline avaient un grand charme pour son souvenir.

Aussi cette année, quand, après sa soutenance de thèse, il vint en vacances à N..., chercha-t-il à la revoir souvent. A l'émoi de Lucie haletante, il comprit, lors de leur première rencontre, le jour même de son retour, qu'elle aussi l'aimait. Alors, il erra dans les rues silencieuses avec l'espérance de se trouver sur le chemin de la jeune fille, de la voir rougir sous son regard. Il chercha des prétextes de réunion, visites, promenades en commun, jeux où, dans la joie enfantine de son agilité, la femme donne avec plus d'abandon le sourire de ses yeux, l'intime et le charmant de sa gaîté. Chacune de ces entrevues lui laissait un malaise moral et physique, comme une tristesse de n'avoir pu laisser deviner tout l'infini de sa tendresse.

Pierre Isnard vantait à sa mère l'agréable compagnie de Mme Ferrière. Charmée que son fils aimât une de ses anciennes amies, Mme Isnard l'invita plus souvent. Les jeunes gens s'exaltaient l'un pour l'autre en silence.

Mme Isnard possédait aux environs de la ville une maison blottie parmi de hauts arbres. De cette ombre fraîche, par des échappées entre les branches, on voyait le ciel et la plaine, la plaine immense, à perte de rêve, toute vibrante de soleil. Ce sous-bois tranquille était comme un écrin pour du bonheur. Mme Isnard invita Mme Ferrière et sa fille à y passer quelques jours. Elles acceptèrent. La présence de jeunes parentes de Mme Isnard, venues en vacances, donnaient un prétexte à leur séjour.

Pierre eut une grande joie à recevoir Lucie chez lui, à la promener parmi les fleurs, à rester à ses côtés pour écouter la vie frémissante de la nature et le frisson des feuillages, si mystérieux dans le silence du soir, quand s'est tue la chanson des oiseaux. Il avait plaisir aussi à dormir tout près d'elle. Lucie, avec de beaux regards heureux, se laissait envelopper par sa tendresse. Ils n'avaient pas encore échangé un mot, mais ils sentaient leurs pen-

sées unies. Ils reconnaissaient la douceur des premières certitudes d'amour, avant les aveux. Ils vivaient une réalité de rêve. Eux seuls percevaient tout le charme de cet enfouissement paisible sous les arbres, sous les chants d'oiseaux.

Avec quelle adresse ingénue, ils savaient se rencontrer à un détour d'allée ou près d'une charmille ! Alors palpitants, quasimuets, ils regardaient ensemble la joyeuse éclosion des fleurs au soleil levant, la profonde, la mystérieuse placidité de l'eau. Lucie toute fine, avec encore des gracilités d'enfant, allait devant lui, des roses à la main ou au corsage. Souple et frêle, elle était comme une autre fleur parmi les fleurs. Si elle parlait, sa caressante voix montait dans l'air du matin comme un chant de cloche à l'aube.

Les conversations du soir au jardin, à côté de leurs parents, surtout leur étaient douces. Les clartés lunaires s'épandaient sur les frissons des plantes, les gestes des femmes étaient comme peureux sous les dentelles et les mantilles. Le grand recueillement de la nature apaisait. Les yeux ne voyaient plus les yeux. Dans ce mystère de la nuit, on ne vivait que par les voix qui prenaient alors une importance inaccoutumée. Pierre s'extasiait aux claires modulations de la voix de Lucie qui était comme la musique de ces nuits d'enchantement.

Les jeunes gens vivaient dans ce bonheur sans songer à sa fin. Le dernier jour arriva. Ils sentirent que le lendemain de tout cela serait noir et devinrent graves.

Sans se dire leur idée, mais persuadés que tous deux l'avaient en même temps, ils voulurent faire une promenade d'adieux aux choses qui avaient vu l'aube de leur tendresse. Soudain, ils se trouvèrent près d'une nappe d'eau où, un jour, tous les deux à cause d'une parole dite, avaient éprouvé une exceptionnelle minute de bonheur. Alors ils défaillirent, désespérés. Leurs yeux implorants, humides de larmes, se cherchèrent. Ils unirent leurs mains, restèrent silencieux, oppressés.

On entendait des chants de moissonneurs au loin dans la prairie et de doux frémissements de feuilles à la cime des arbres.

Gravement, en courtes phrases haletantes, ils se dirent leur amour et, dans une ardente joie de cœur, ils se firent la promesse d'être l'un à l'autre.

— On voudra me marier, déclara Lucie, je jure de vous attendre.

— Et moi, je jure de n'être qu'à vous.

Après cette confidence qui engageait leur vie, sûrs désormais l'un de l'autre, ils eurent un grand allègement et retrouvèrent leur gaîté des premiers jours. Ils se quittèrent sans crainte.

Leur dernier regard, au moment où le train partit, fut un regard de sereine confiance.

II

Les vacances finirent vite. Lucie les passa en une lointaine propriété familiale où elle se rendit avec les siens quelques jours après avoir quitté Pierre. Celui-ci ne voulut pas s'éloigner une seule minute de l'enclos où, dans ce radieux décor de fleurs, il avait vécu ces heures d'espérances plus douces que des fiançailles. Il y rôdait avec le cortège apaisant de ses souvenirs. Sa foi en la promesse de Lucie le préservait des affaissements.

Puis, à la fin d'octobre, il regagna Paris pour conquérir la situation sans laquelle, selon les nécessités sociales, son rêve de bonheur échouerait. Vers le même temps, Lucie rentra avec ses parents dans la petite de N..., si triste par le gris des premières brumes, dans le gémissement des rafales.

Une transformation s'était faite en elle pendant les vacances. Sa gaîté un peu malicieuse d'enfant s'était fondue en une grave bonté de femme. L'amour lui apportait son ennoblissement. Elle se désintéressait des menues distractions qui naguère la charmaient. Elle se sentait mûre pour un autre rôle. Souvent, tandis que ses doigts œuvraient une machinale besogne, sa pensée vagabondait dans l'avenir. Comme hypnotisée par sa chère vision, elle n'entendait plus les causeries bourdonnant à ses oreilles, le chantonnement du feu, la cadence alerte des pendules, tous ces bruits familiers de la maison qui sont comme la vie de l'intimité. Derrière les hautes fenêtres claires, dans la paix sévère de l'appartement, sa silhouette se détachait. Les passants pouvaient croire que ses yeux fixés sur la sombre ruelle, en suivaient le spectacle monotone, mais ils s'ouvraient, limpides, sur on ne sait quel horizon idéal et ne regardaient rien.

Souvent la solitude de sa tendresse l'attristait jusqu'aux larmes. Elle eût voulu écrire à Pierre, lui conter heure par heure ses élans vers lui. Mais les scrupules d'une rigoureuse éducation bourgeoise l'arrêtaient. A peine avait-elle exprimé son amour

dans une lettre, qu'elle s'affolait, prise de honte, et lançait aux flammes le gracieux et tendre babil de son cœur.

Si, au moins, elle avait pu s'entretenir avec quelqu'un du cher aimé, lui donner comme une présence matérielle en l'évoquant par des paroles ! Quelle douceur de pouvoir se confier ! Mais, au moment de tout dire à quelque amie, l'aveu de cet émoi si intime, si mystérieux, la choquait comme une impudeur. Vingt fois ses lèvres s'ouvrirent pour le balbutier, mais elle eut la confuse vision que la flore délicate de certains sentiments s'étiole lorsqu'on l'arrache des profondeurs de l'âme. Alors elle se taisait, les joues empourprées, les paupières battantes. Et ses amies, surprises de ce trouble, devinant l'habituel vertige des cœurs de vingt ans, chuchottaient entr'elles sur un ton d'affection inquiète cachant mal la joie curieuse :

— Lucie est bien drôle ! Sûrement il y a quelque chose !

Dans leur langage prudent de provinciales aux aguets, ce mot « quelque chose » exprimait tout le lot de bavardages que les aventures sentimentales offrent d'habitude à l'hypocrite vertu des jeunes et vieilles commères.

Peut-être Lucie, si heureuse dans son joli rêve, avait-elle l'instinctif effroi de toutes ces bouches féminines si prêtes à la morsure sous l'affable sourire !

Sagesse dont elle n'eut pas longtemps la force.

Un soir de nostalgie plus douloureuse, un soir que la nuit tombait sur la rue noire comme une mousseline de deuil, et que la plainte de la bourrasque fouettant l'averse contre les vitres était trop poignante, tout le navrement du ciel, la rafale et la pluie, faisaient rage aussi dans le cœur de la jeune fille. Il lui semblait que sa joie si claire s'assombrissait en elle pour toujours. Son pauvre cœur, si seul, était en détresse, défaillait d'angoisse, souhaitait le soulagement des larmes et de l'aveu. Alors, comme un oiseau affolé par l'orage s'abat au plus proche refuge, Lucie, à cette minute de prostration, confia son secret à une de ses parentes, sa cousine Jeanny, l'habituelle compagne de ses rêvasseries, de ses petits travaux d'aiguille, qui, entre deux agenouillements à l'église, brodait à ses côtés une nappe pour l'autel de la Vierge. Cependant que la cloche de la paroisse voisine, jetant sur la ville giflée par l'eau et par le vent, sa grêle sonnerie pour un office du soir, augmentait l'infinie tristesse de l'heure.

Une cousine plus âgée qu'elle, fanée déjà et comme en grisaille

dans la vie, dévote qui, protégée par sa ferveur, avait franchi sans amour les heures brûlantes de la jeunesse, une cousine si indulgente, si bonne, si zélée aux œuvres charitables, comme une maman dont on serait la camarade et à laquelle, sans gêne, on pourrait découvrir les petites cachettes de sa pensée. Ne serait-elle pas discrète et secourable, la bonne parente sur le retour, déprise des rêves et des désirs de son sexe, tout entière vouée à d'autres extases et qui — c'était sa réputation dans la famille et dans la ville — caressait les cœurs meurtris avec autant de douceur et de délicatesse qu'elle maniait, ce soir, sa broderie?...

Lucie, appuyée sur elle comme une enfant triste voulant qu'on la dorlote, lui conta fiévreusement l'éclosion de son amour, avec des défaillances soudaines de la voix, des rougeurs, des malaises, sur le ton hésitant d'une confession qui rend honteux et soulage à la fois, ses grands yeux limpides à moitié clos dans le ravissement des souvenirs.

La cousine, si encourageante avec son air onctueux, ses gestes lents, ses regards éteints où la flamme intérieure ne luit jamais, s'enivrait peu à peu à cet arome si fort de jeune amour. Ses ardeurs engourdies se réveillaient. Son cœur s'échappait de la discipline dévote qu'elle lui avait imposée. Tous ses nerfs se crispaient comme dans une atmosphère d'orage. C'est que, pour elle aussi, avant le renoncement, l'amour avait été le rêve chéri. Sa laideur ayant fait dédaigner sa tendresse, elle demeurait, tout au fond de son être, pleine de rancune sournoise contre la Beauté qui faisait les autres désirables. Sous la douceur factice dont elle avait réussi à voiler son amertume, les regrets anciens s'exaspéraient :

— « Encore une qu'on aime, pensait Jeanny. Encore une qui m'invite à voir son départ pour le bonheur ! Ah, cet irritant rôle de confidente ! Ne connaître de l'amour que les soupirs et les émois d'autrui !

Et son visage osseux, comme pâli dans les lueurs de cierge, morne d'une vieillesse hâtive, prenait une expression d'effroyable dureté tandis que sa main se promenait câline sur les cheveux de Lucie et que la voix gardait sa douceur monotone d'oraison.

Tout à la joie de parler de son amour, Lucie s'abandonnait. A peine une légère inquiétude effleura-t-elle son esprit charmé :

— Tu me jures de ne révéler cela à personne, supplia-t-elle, soudain tremblante.

— Je ne dirai rien et je t'aiderai. Parle-moi souvent. Cela te donnera le courage d'attendre.

A cette minute, Jeanny, douloureuse, courroucée, était sincère. Elle souffrait, mais ne songeait point à trahir.

Elle laissa Lucie à son rêve exalté, et, fantôme sombre dans la nuit des ruelles, courut, dans le vent et la pluie, jusqu'à l'église où elle essaya d'user en prières ardentes les convulsions de son être angoissé.

Ce soir-là, son trouble put s'apaiser dans ses transports dévotieux. Et ce fut moins aigre, moins crispée, que le lendemain, elle écouta le passionné babil de sa cousine. Heureuse de pouvoir ainsi penser tout haut, Lucie ne manqua pas, chaque jour, de confier ses émois à la vieille fille. Et Jeanny, pour rafraîchir son pauvre cœur brûlant, s'en allait à toute heure sangloter dans le mystère des nefs, soulager en extases mystiques ses nerfs contractés.

Mais un jour vint où la ferveur religieuse la laissa pantelante, inapaisée, et où la souffrance l'affola.

Prise d'une sorte de rage contre les visions d'amour qui la hantaient, exaspérée contre l'amour lui-même, elle ne put résister au mauvais désir de saccager la jolie floraison de tendresse qu'elle avait vu grandir. Pour ne pas s'avouer à elle-même les vilaines raisons de sa traîtrise à l'égard de Lucie, elle se donna la noble excuse de la protéger contre ses passions, et d'obéir à ses scrupules de femme honnête et pieuse.

Elle avertit Mme Ferrière qui, jugeant ce mariage au-dessous de ses ambitions de mère, s'ingénia à l'empêcher sans trop meurtrir l'âme de sa fille. Sans doute Pierre était loyal et d'irréprochable souche ; volontiers elle l'eût agréé pour ses qualités de cœur et d'esprit. Mais ce n'est point avec de telles richesses, paraît-il, qu'on fait les bonnes maisons !

Comment briser cette entente « si peu raisonnable » des jeunes gens ? Par les propres confidences de Lucie, on la savait éprise ardemment, fière de ce long amour qui avait grandi en elle, dès son enfance. Ses refus obstinés à toutes les unions qui s'étaient offertes corroboraient son aveu. Que faire ? En ses insomnies hargneuses, l'aigre vieille fille agença des perfidies subtiles qui parurent opportunes à Mme Ferrière, car elles faisaient à Lucie une blessure d'amour-propre qui atténuerait la blessure de tendresse. Il s'agissait de lui montrer Pierre infidèle. De cette façon elle souffrirait moins. Elle serait plus révoltée encore que cha-

grinée. Le plan était adroit. On voulut l'exécuter sans retard.

Fort à propos, un jeune homme se présenta, tel que Madame Ferrière le pouvait souhaiter, riche et de rassurante âme banale. On soumit cette candidature à Lucie qui, malgré les dithyrambes maternels, ne l'agréa point.

— Mais, au moins, lui dit-on, réfléchis. Prends ton temps.

La jeune fille consentit, pour ne point humilier par un refus trop rapide le prétendant malchanceux. Mais sa pensée ne quittait pas Pierre. Durant les lentes après-midi où, dans le silence, son amour se fortifiait, Lucie enjouée, sûre d'elle, raillait cette union qu'on lui offrait. La cousine Jeanny, feignait d'encourager cette fidélité. Mais un jour, sournoisement, sans paraître y attacher d'autre importance qu'à une suprême et presque inutile précaution, elle insinua que Lucie, avant de continuer la série de ses refus, devrait peut-être s'assurer que la ferveur de Pierre ne s'était pas lassée.

— Je suis sûre de lui comme de moi. A quoi bon ?

— Ne serait-ce que pour recevoir de lui une nouvelle assurance de tendresse.

— Oui, cela, je le veux bien. C'est si long ces grands mois sans lui. Mais comment ?

— Par sa mère ?

— Elle ignore tout. Jamais je n'oserais.

— Ecrire est impossible.

— Impossible.

— Que je suis sotte ! Tu sais que tous les ans je vais à Paris en mars. J'avancerai mon voyage d'un mois. Je puis partir la semaine prochaine. Je verrai certainement Pierre chez des amis communs. Nous causerons. Je lui parlerai de toi. J'espère bien te rapporter des paroles qui te rendront heureuse.

— Comme tu es gentille ! Tu m'aimes, toi. Je te voudrais déjà revenue.

Les jours qui précédèrent le départ de l'astucieuse messagère furent délicieux pour Lucie. Elle ne cessait de lui répéter sous mille formes ses recommandations. Elle eût voulu mettre sa jeune âme dans l'âme de sa parente. Puis, restée seule, elle calma son attente par des visions apaisantes de bonheur.

III

Une semaine ne s'était pas encore écoulée que la cousine revint. Quand Lucie reconnut sa voix, elle se précipita vers elle, la serra dans ses bras comme pour prendre possession des tendresses dont sans doute Pierre lui avait confié l'expression ; sans remarquer ses airs funèbres, elle la prit par la main et, impérieusement, l'attira dans sa chambre.

— Tu l'as vu ? Il m'aime toujours, n'est-ce pas ?

— Mais, ma petite...

— J'en étais sûre. Tu lui as bien dit que je n'épouserai que lui ?

— Oui, mais...

— Comment l'as-tu trouvé ? Il travaille ? Il ne se fatigue pas trop ?

Les longs bras de la cousine eurent une mimique de détresse ; sa face jaunie se plissa pour grimacer de la douleur ; mais, en dépit des plus hideuses contorsions, ses yeux ne versèrent pas une larme et n'exprimèrent que la cruauté froide. Après maintes réticences, elle finit par lui avouer, dans une pleurnicherie verbeuse, que Pierre, malade, inquiet pour sa situation future, craignant aussi de ne pas l'aimer assez pour la rendre heureuse toute une vie, croyait loyal de se désister. Et, pour éviter toute explication entre les jeunes gens, elle ajouta que Pierre, un peu honteux de lui-même, désirait que jamais plus il n'y eût entre eux d'entrevue.

Lucie blémit, se sentit défaillir, mais réfréna par amour-propre les sanglots de son cœur en détresse. Il lui sembla que, soudain, tout s'anéantissait en elle. Elle murmura simplement :

— C'est mal. Que lui ai-je fait ? Ah ! Laisse-moi......

La vieille fille la cajola avec des gestes onctueux, lui parla avec sa froide douceur plus effrayante que la dureté. De son mouchoir, elle lui tamponnait les yeux ; ses doigts secs arrangeaient des boucles de cheveux. Et le regard, que Lucie n'apercevait pas, était navrant de haine triste....

— Laisse-moi, je t'en supplie, laisse-moi.

La cousine partit. Aussitôt seule Lucie s'affaissa dans un fauteuil, la tête enfouie dans les coussins, et pleura, avec des plaintes d'agonie, sa première douleur.

D'abord, elle fut inconsciente. C'était comme une souffrance

physique. Elle se sentait perdue à jamais, voilà tout. Puis, des idées, des souvenirs s'éveillèrent. Son chagrin se nuança. Elle se rappela des émotions heureuses, évoqua leurs premières scènes de muette tendresse, eut soudain la vision de la minute enchantée au bord de l'eau, là-bas, sous les grands arbres, le jour de leur seule conversation d'amour. Puis elle réfléchit à cette trahison et se révolta. Elle méprisa l'homme qui abîmait son joli rêve.

Toute une semaine s'écoula ainsi. Lucie se montrait irritable, éclatant soudain en paroles méchantes. Bientôt l'apaisement se fit. Après quelques semaines, elle jugea Pierre plus pitoyable encore qu'indigne, et se dit que les immuables sentiments ne sont pas d'essence humaine, fut indulgente à cette défaillance dont elle était victime, entrevit soudain le relatif de nos loyautés et de nos vouloirs. Un scepticisme sans amertume lui vint. Au bout de deux ou trois mois, elle n'eut que le souvenir déjà lointain d'un déchirement qui avait métarmorphosé son âme trop absolue de jeune fille et fait d'elle une femme un peu triste, un peu grave, mûre pour les chemins de croix et la monotonie de l'au jour le jour.

Pierre, absorbé par les soucis d'une carrière à son aurore, ne vint pas à N... pendant tout un semestre. Sa longue absence favorisa la guérison de Lucie. Elle cessa peu à peu de porter le souvenir du jeune homme dans sa pensée. Ses traits même, quand elle les évoquait, ne lui apparaissaient qu'imprécis. Elle ne se rappelait bien que certaines attitudes, des intonations de voix, un ou deux gestes familiers, la profondeur bleue de son regard qui souvent, aux soirs de mélancoliques retours sur le passé, l'affolait comme une hallucination.

Puis, le prétendant éconduit réapparut, de plus en plus désireux d'épousailles, après l'expiration du délai que Mme Ferrière avait demandé pour réfléchir. Lucie n'ayant rien appris qui pût la détromper sur les intentions de Pierre, sûre de son définitif abandon, accorda sa main.

Ne pouvant se marier selon son amour, elle se maria suivant les convenances sociales, avec la volonté de trouver, dans l'ordinaire des sentiments et des intérêts humains, le petit bonheur de sécurité et de considération dont la plupart se contentent, mais qui était bien différent de celui qu'elle avait rêvé. Le jour de son mariage, elle eut sur le visage non pas l'illumination de la joie espérante, mais le sourire déçu de la résignation.

Pierre apprit un matin ce mariage, par une lettre d'ami. Il

reçut une effroyable meurtrissure. Ce fut un éboulement d'espoirs, comme une désagrégation de son être moral. Sa vie lui parut dérientée. Pourquoi l'effort maintenant? Et quelles croyances garder? Les idées sur lesquelles il étayait sa vie lui parurent sans consistance. Le souvenir de sa mère ne fut pas même un allègement. Déprimé, morne, il s'abîma dans le deuil et ne voulut plus sortir. L'allégresse des jours de printemps exaspérait sa douleur. Il fermait sa fenêtre à l'ivresse du renouveau pour ne pas entendre la joyeuse chanson des oiseaux, le bruissement des jeunes feuillages sous la brise, pour ne par voir l'essor que le soleil donne aux êtres. Il eût voulu pleurer dans l'obscurité et le silence. Persuadé que ses amis les plus chers lui apporteraient, non une condoléance sincère mais une sympathie de pure forme qui ne le secourrait pas, il ne leur confia pas un chagrin.

Mais l'excès de sa détresse le sauva. Après une quinzaine d'accablement, il fut pris d'une fièvre d'action, d'un besoin animal d'affirmer sa vitalité par l'effort. Il comprit que, puisqu'il n'avait pas sombré dans cette tourmente, le travail frénétique serait le seul remède. Il se passionna pour des études jusque-là indifférentes, se créa d'autres soucis, de frêles contentements.

Plus tard, bien plus tard, il se sentit assez affranchi du passé pour essayer de l'effacer à jamais et de le remplacer par un autre bonheur intime. Il voulut s'interdire pour l'avenir toute défaillance et tous regrets, se faire une existence neuve. Il se maria lui aussi, eut un enfant. Ses devoirs nouveaux lui apportèrent des joies et des douceurs. Il éprouvait le calme des habitudes morales définitives.

Quatre ans se passérent ainsi.

IV

Un jour, dans une rue de Paris, Pierre se trouva face à face avec Lucie. Tous deux s'arrêtèrent, rougissants, la respiration haletante. Dans l'émoi de ce tête à tête subit, ils perdirent leur sang-froid et ne surent se montrer l'aimable indifférence qu'ils se fussent témoignée s'ils avaient pu se préparer à cette entrevue. Ils n'eurent ni le temps de s'éviter, ni l'inspiration de passer outre, en échangeant un simple salut. Maintenant, ils étaient contraints de causer.

Lucie, la première, retrouva ses forces. Mais leurs regards s'élu-

daient, et leurs voix, malgré des intonations d'enjouement factice, avaient des hésitations et des tremblements. Quel périlleux entretien ! Les plus banales questions, celles que veut la simple politesse, prenaient une signification douloureuse ; « Votre femme ? Vos enfants ? » Chaque mot était un rappel de leurs existences dissociées, de leurs vieux rêves. « Y a-t-il longtemps que vous n'êtes allé à N... ? » Aussitôt ils comprirent que, réciproquement leur esprit se peuplait de toute une broussaille fanée de souvenirs. Ils revivaient les attendrissements de leur amour, revoyaient des caresses de soleil sur des charmilles, réentendaient des frissons d'herbes et de feuillage. Ils se turent, graves, prêts à pleurer. Cet afflux de souvenirs avait rajeuni leur douleur. Ils retrouvaient peu à peu les sentiments du passé, se sentaient pleins l'un pour l'autre de pitié et de tendresse. Ils firent quelques pas encore, le geste gauche, le regard morne.

Puis, Lucie, soudain, pour élucider le mystère toujours douloureux à son âme ;

— Alors, vous ne m'aimiez plus ? Vous n'avez plus cru en moi ?

— Moi ! répondit Pierre. Mais les premières années après votre abandon furent une agonie.

— Mon abandon ? Je vous en prie. Ayez au moins la franchise de votre lassitude. Dites la vérité. Je veux pouvoir vous estimer encore.

— Lucie, je ne comprends plus. Que voulez-vous dire ? Ma lassitude ? Mais la nouvelle de votre mariage est venue m'anéantir en pleine tendresse. Je ne songeais qu'à vous mériter, qu'à vous faire heureuse...

— Quoi ! vous m'aimiez encore et vous vouliez de moi ?

— Je vous le jure, Lucie.

Lucie entrevit l'abîme d'astuce par lequel on les avait séparés, et, devant tant de bonheur perdu pour si peu, devant ces ruines de leur rêve, elle eût un cri de rage, un geste de révolte. Puis elle comprit l'inutilité de cette colère, maintenant que leurs existences ne pouvaient plus s'unir. Après avoir expliqué à Pierre les machinations dont ils étaient victimes, elle dit simplement :

— Ainsi c'est un mensonge qui nous a séparés. Voilà donc à quoi tiennent nos bonheurs ! Avoir tant pleuré pour découvrir un jour que nos larmes ont coulé sans raison. Oh ! les malheureux ! Nous calomnier aux yeux l'un de l'autre !

— Vous avez dû bien me mépriser...

— J'ai bien souffert.

— Je souffre encore. Ma vie n'est qu'une comédie lugubre.

— La mienne n'est qu'une habitude de résignation.

Dans le cœur de Lucie, l'ancienne tendresse s'aviva de tout le chagrin éprouvé et de la certitude douloureuse que ce désastre était irréparable.

— Pierre, dit-elle, je n'ai jamais cessé de vous aimer. O les coupables ! Le joli avenir gâché ! Tant de ruines ! Je ne leur pardonnerai jamais.

— Elles nous ont fait du mal ! Et ne pouvoir l'effacer ! Maintenant nous sommes liés tous deux par d'atres devoirs. Quelle joie tout de même, cette rencontre ! Avoir pu nous justifier, montrer que nous sommes victimes et non traîtres. Quel allègement !

— Mais notre bonheur ? Qu'ont-elles fait de notre bonheur ?

— Lucie !

— Pierre !

Leurs regards se voilaient d'une douceur infinie, devenaient implorants d'amour et de détresse. En une minute, ils retrouvèrent le charme des sentiments anciens, furent torturés de souffrance à la pensée d'avoir, pour si peu, laissé fuir le bonheur et en comprenant que le mal était irréparable.

C'était par une grise journée d'automne, où les feuilles desséchées tourbillonnent en bruissant au pied des troncs dégarnis, où après la joie de l'été, après le bonheur léthargique sous le soleil et devant l'étendue bleue, les souvenirs, pauvres fleurs fanées et tristes, jonchent le cœur humain mélancolisé par l'approche de la saison morose. C'était le temps où comme si la rafale et la brume glaçaient aussi les âmes, on rêve frileusement d'un abri tiède, d'un foyer, d'un joli repliement dans le bonheur intime.

Et ces deux êtres qui s'étaient élus pour vivre la vie ensemble, douillettement, amoureusement, se revoyaient là, en cette saison de nostalgie, liés par d'autres attaches et n'ayant ni l'un ni l'autre le bon gîte de tendresse sans lequel le pauvre entr'acte humain est si lamentable.

Ils restaient l'un devant l'autre, trop troublés pour exprimer ces pensées contradictoires, désirs, regrets, constatation de l'irréparable. Pourtant, comme ils s'aimaient encore ! Seule, la foule qui s'écoulait autour d'eux et aussi une gêne, une pudeur, les empêchaient de s'étreindre. Tous deux sentaient la séparation néces-

saire, mais ni l'un ni l'autre n'en avait la bravoure. Leurs cœurs éperdus s'unissaient, revivaient les émois anciens.

Pierre s'exaspérait à cause de tout ce bonheur saccagé par la ruse et pour des mesquineries sociales. Il se révoltait contre la piteuse et vilaine raison de tant de ruines. Une folie de revanche grandissait dans son cerveau.

— Lucie, dit-il, nous nous aimons comme au premier jour. Nos cœurs se sont repris malgré leurs blessures et cette longue dessuétude. Puisque nos sentiments sont les mêmes, agissons comme nous le voulions faire. Partons tous les deux.

Dans le délire de son chagrin il se sentait l'énergie de briser ses liens, de laisser là des obligations qu'il ne s'était créées que par ignorance de la vérité. Il avait le désir ardent de se mettre hors la loi pour refaire sa vie telle que ses premiers rêves l'avaient conçue. A cette minute de rébellion contre la destinée, il oubliait ses devoirs.

Lucie, plus sage, les lui rappela :

— Nous ne sommes plus libres, mon ami. Chacun de nous a, séparément, un passé qu'il serait impossible d'annuler.

— Nous ne sommes liés à rien qu'à nous-mêmes. C'est une supercherie qui nous a séparés, qui nous a fait engager ailleurs notre foi. Tout cela est sans valeur !

— Mes enfants. Les vôtres !

Alors Pierre, arraché par ces mots à sa griserie violente, comprit la révolte impossible, la nécessité de la soumission au destin :

— C'est l'impasse ! Quel déchirement !

Accablé, il cherchait dans le regard douloureux et tendre de son amie un conseil, une inspiration.

Leur faudrait-il donc se quitter ainsi pour toujours ?

Soudain, dans sa pensée moins pure d'homme où la vie salissante a laissé ses boues, surgit l'idée de l'étreinte consolatrice, du furtif baiser sans lendemain.

L'ardeur de son désir flamba dans ses yeux tristes.

Lucie, comme si elle avait deviné le sens d'un tel regard, rougit, pencha la tête désolemment :

— Mon ami, voyez-vous, nous ne pouvons plus que souffrir, fit-elle.

Pierre, devant cette droiture émue, eut honte de sa mauvaise pensée. Il se résigna :

— Tristes épaves au cours de la vie !

— Peut-être aurait-il mieux valu ne pas nous rencontrer, ne pas savoir. Nos regrets seraient moins vifs et moins présents.

— Mais aussi notre estime l'un pour l'autre moins grande.

— Ah! le bonheur de deux existences, à quoi il tient? A une parole de femme haineuse! Quelle lugubre bouffonnerie !

— Vous avez raison : si nous sommes encore les mêmes êtres humains, nous ne sommes plus les mêmes êtres sociaux. Soyons forts devant les fatalités.

— Oui, revenons tous deux à notre devoir. A présent, c'est ce que nous pouvons faire de mieux. Pour être sûrs de ne pas l'oublier, jurons de ne plus chercher à nous revoir.

— Je le jure. Et que cette minute si brève nous soit un souvenir apaisant.

— Séparons-nous !

— Tout de même, se quitter ainsi pour toujours !

— Nos pensées se rejoindront.

— Alors, Lucie, adieu.

— Adieu, adieu, Pierre.

Ils mirent toute leur tendresse dans leurs regards qui ne devaient plus jamais s'unir. La poignée de main ardente qui était le seul lien charnel par lequel ces deux êtres se donnaient l'un à l'autre, ne pouvait se dénouer.

Enfin, Pierre eut l'énergie de s'arracher à cet attendrissement douloureux. Tournant la tête pour ne pas faiblir, battant l'air d'un suprême geste d'adieu, il partit. Lucie, défaillante, s'éloigna de l'autre côté, vers sa vie.

Morne épisode de l'humaine aventure que la séparation de cet homme et de cette femme, épris l'un de l'autre, ayant rêvé d'associer leurs existences, et marchant, en pleine détresse, vers le mystère de leurs destinées à jamais distinctes !

Et voilà ce que sont nos bonheurs, de quels menus faits ils dépendent !

II

NOS DOULEURS !

Mme Castéran, mariée à un homme dont la sécheresse brutalisait sa douceur affectueuse, souffrait. Aimante elle avait rêvé d'une intimité sentimentale parfaite. Elle eût voulu de la bonté protectrice, des caresses de cœur, un peu d'agenouillement devant sa grâce. Elle ne reçut jamais que de rudes hommages, sans délicatesse, des preuves de désir et non des marques de tendresse.

M. Castéran, dédaigneux de ce qu'il appelait « tout ce vague à l'âme », de ce besoin de gâterie sentimentale, s'en moquait comme s'il se fût agi d'une faiblesse physique.

— Soigne tes nerfs, disait-il à sa femme.

Leur éducation, leur esprit, leurs récréations intellectuelles, qui différaient totalement, contribuaient encore à les désunir. Le mari, sans cesse préoccupé de lucre, se ruait, sans détente ni sourire, à la conquête de l'or. La jeune femme s'alanguissait en des visions d'existence plus réchauffée d'amour.

La naissance d'un enfant, venu sans la communion ardente de deux extases, ne les rapprocha point. Tous deux l'aimèrent égoïstement, chacun le considérant comme à soi.

Dès lors, les époux, sentant l'impossibilité d'allier de telles discordances, n'essayèrent plus de s'adapter l'un à l'autre. Trop désunis pour s'exprimer réciproquement des reproches ou des regrets, ils ne se parlèrent plus d'âme à âme.

L'habitude émoussant les irritations du début, ils n'eurent même plus, comme autrefois, le point de contact de leurs colères.

Ils se développèrent chacun dans son sens. Castéran, de plus en plus, s'affirma brutal, pratique, vaniteux, tout en superficie et en gestes. La jeune femme se replia dans sa tendresse ; elle connut la volupté des larmes secrètes et silencieuses.

Pendant des années, elle eut l'énergie d'endurer sa souffrance.

Puis, un jour, lasse de cette longue solitude, elle faiblit. Un homme, M. Jumincourt, rencontré dans le monde restreint où les obligations sociales la menaient, lui plût. Doux et grave, timide malgré sa force, il devait sentir profondément et bien aimer.

Dès les premiers mots, il leur sembla qu'ils reprenaient une vieille causerie. Leurs regards se pénétrèrent. Ils sentirent qu'ils s'appartenaient. Elle se donna.

Ce fut pour elle une joie absolue, comme une résurrection. Eveillée d'une trop longue torpeur, elle reprit sa gaîté active. Elle réalisait donc son rêve d'amour ! Ayant agi sans coquetterie, sans préméditation, elle ne fut pas torturée de remords. D'ailleurs les lois et la morale purent-elles jamais réfréner une passion vraie ?

Ils furent heureux. La vie leur sembla tout d'abord merveilleuse. Mais bientôt, après les premiers jours de béatitude et d'inconscience, ils perçurent des tourments. Il leur fallut endurer le supplice des liaisons illégitimes. A Madame Castéran échut l'humiliation des hypocrisies nécessaires, à M. Jumincourt l'angoisse de porter tout seul ce grand amour, de ne pas vivre ses jours et ses nuits avec celle qu'il aimait, de la sentir exposée et peut-être obligatoirement docile aux exigences d'un autre.

Ils s'aimèrent sournoisement, à la dérobée, comme on vole. Ils s'aperçurent que leur belle existence n'était que la longue attente d'une minute de bonheur, une séparation qui ne s'interrompait une seconde que pour recommencer, une grande nuit avec de brèves lueurs. Cet incessant appel de leur désir les torturait. S'ils avaient pu seulement se voir un peu plus, causer ensemble, même en présence d'étrangers ! Mais Jumincourt n'avait jamais été présenté à M. Casteran ; aucun prétexte ne lui permettait de venir chez lui. Il ne l'aurait pas voulu d'ailleurs.

Souvent ils songèrent à se rendre libres. Elle fut sur le point de partir. Sa loyauté et son amour l'entraînaient, son enfant la retint. Il est des caresses auxquelles on ne renonce pas. Des larmes lui venaient à cette pensée. Jumincourt n'exigea plus et se résigna, sentant que sa souffrance était moins dure que celle de son amie. Au moins il n'était pas contraint de dissimuler son tourment !

II

Leur bonheur demeura donc tronçonné, incertain. En dehors des moments qu'ils pouvaient passer ensemble, Jumincourt rôdait dans le quartier habité par la jeune femme, autour de sa maison, espérant l'apercevoir au retour d'une visite, la saluer par une furtive parole de tendresse. A des heures convenues d'avance, il passait lentement sous ses fenêtres et quand il avait deviné, dans le remuement des rideaux, sa silhouette aimée, un geste amical, il se perdait dans la multitude pour savourer son mélancolique bonheur, jusqu'au moment de leur réunion.

Car, en dépit de tous les obstacles, ils parvenaient à vivre, presque chaque jour, quelques heures ensemble. La jeune femme, en son ardent désir d'être aimée, trouvait toujours des prétextes pour se rendre libre, savait conquérir sa minute de bonheur.

Jumincourt avait, dans un quartier de silence, derrière un mur surplombé d'arbres, loué un appartement qui, bien vite, se peupla de souvenirs et devint leur « chez eux ». Là, ils oubliaient les alentours noirs de leur bonheur.

Dès leurs premiers baisers, ils retrouvaient la jeunesse d'âme et la gaieté. Ils perdaient le sentiment des détresses passées, des chagrins de l'avenir. Enlacés, ils se racontaient tout leur cœur ; ils causaient lentement, doucement, les yeux au profond des yeux.

Ils condensaient en ces entretiens toujours trop brefs les tendresses qu'ils se seraient dites durant les jours et les nuits, s'ils les avaient pu vivre ensemble.

Puis, c'étaient de passionnées, de muettes étreintes. Parfois, elle se lamentait à cause de la séparation, et, sans force pour endurer sa peine, elle maugréait contre sa destinée :

— Quelle honte ! Cette vie m'est devenue odieuse. Je suis à bout de forces.

— Un peu de courage, mon aimée. Moi aussi je suis malheureux. Mais demain nous serons encore l'un à l'autre, et toujours.

— Demain ! Toujours ! Qui sait ? Si l'on apprend notre secret et si l'on nous traque !

— Alors nous agirons.

— Et si je suis malade ? Jusqu'à présent aucune souffrance n'a été assez forte pour m'empêcher de venir à toi. Mais qu'un vrai

mal me tienne alitée. Je ne pourrais pas te prévenir ; tu ne saurais rien. Je ne viendrais pas ici, et comme tu n'as aucun motif pour te présenter à la maison, là-bas, chez lui, nous ne nous verrions plus....

— Je me passerais de prétexte et j'irais.

— Non pas ! Je te le défends. Ce serait tout avouer, te livrer à la colère de sa vanité. Je ne veux pas que tu aies du mal à cause de moi !

— C'est cela qui ne me retiendrait guère !

— Non ! Non ! Je ne veux pas. Il ne faudrait pas venir.

La jeune femme, comme si un tel danger était prochain, cherchait des arguments capables d'arrêter Jumincourt. Vivement elle se mit en cause, sentant bien que jamais son ami ne se laisserait convaincre par la perspective des mésaventures qui pourraient personnellement lui échoir :

— Et moi ! Mon secret ! Mon honneur ! Il me semble que cela importe. Je ne veux pas qu'on sache. J'aurais le courage de souffrir loin de toi. Même à la mort, tu m'entends, à la mort, je ne prononcerais pas ton nom, je n'exprimerais pas le désir de te voir, je ne livrerais à aucune bonne une lettre portant ton adresse. Je ne t'appellerais pas.

— Folle qui a de pareilles pensées !

— Il faut être assez sage pour prévoir la souffrance. Ecoute-moi bien : Je ne t'appellerais pas !

— Je viendrais sans cela.

— Non. Souviens-toi de ce que je te dis : Je te le défends. J'insiste. Ce serait mal. Il ne faut pas qu'on se doute. Si j'ai la force de me taire, tu n'aurais pas l'indélicatesse de tout révéler par ta démarche.

La jeune femme, troublée, nerveuse, s'attristait à la pensée de ces chagrins possibles. Il y avait dans son insistance une fébrilité douloureuse. Mais la sagesse de Jumincourt ignorait les pressentiments. Le jeune homme pensa qu'il ne devait pas irriter son amie en luttant contre cette idée, cette puérile petite idée capricieuse, jaillie sans doute de quelque malaise nerveux.

— Oui, ma chérie, je ferai ce que tu voudras. Mais quels lugubres soucis !

Il baisait les veines bleues de ses mains, cherchait à égayer par un sourire ses beaux yeux effarés. Déjà en retrouvant la caresse du corps chéri, il oubliait les cyprès funèbres surgis tout à coup

dans le joyeux bosquet de leur amour et auxquels, sans la nervosité craintive de son amie, on ne se fût pas arrêté.

Mais elle s'obstinait, voulant une promesse. Il tâcha d'éluder :

— Joyeuse causerie que la nôtre, fit-il ; quels ont donc été vos rêves cette nuit? Faites risette, ma jolie !

Et, enjoué, un peu railleur, il agita les doigts devant ses yeux, comme le font les nourrices pour distraire le regard trop songeur des tout petits.

— J'insiste pour que tu saches bien ma volonté.

— Je la connais. C'est entendu.

— Tu feras ce que je veux.

— Oui.

— Juré ?

— Promis.

Elle l'enlaça comme une maîtresse qui chérit, comme une mère qui berce et protège. Les amantes ont si souvent les gestes caresseurs et prudents des mères avec leurs enfants !

— Il ne manquerait plus que l'on fît du mal à cette chère tête-là, murmura-t-elle doucement.

Mais Jumincourt n'entendit pas.

Ils s'aimèrent ce jour-là, puis d'autres, toute une année encore. Jamais on n'évoqua le souvenir de cette conversation.

III

Une fois, Jumincourt, errant, à l'heure dite sous les fenêtres de son amie, ne vit pas comme d'habitude, ses doigts soulever le tulle des rideaux, son visage sourire derrière la vitre. Rideaux et draperies restaient immobiles. Il attendit. Rien ne bougea.

Le jeune homme s'en fut triste, mais sans angoisse. Quelquefois déjà, elle ne s'était pas offerte à son salut matinal, son mari se trouvant près d'elle à cette minute ou parce qu'elle avait dû l'escorter dans une course imprévue. Sans doute, l'obstacle était le même aujourd'hui.

Jumincourt repassa plus tard, l'allure plus inquiète, devant la maison. C'était l'heure des seconds signaux d'amour. Il fallait qu'elle se montrât ; sans cela, quelle angoisse ! — Rien ne remuait encore dans la froide blancheur des rideaux. Une subite terreur l'accabla. Que se passait-il derrière eux, dans cette maison qu'il ne connaissait pas ?

Quatre heures encore les séparaient du moment de leur réunion quotidienne. Cherchant à endormir ses craintes par des raisons, se faisant violence pour espérer, Jumincourt les vécut dans l'angoisse.

Dans la rue, il marchait à grands pas, comme un dément, mû par l'idée fixe. Ou bien, chez lui, il s'asseyait à une table, devant un volume ouvert, avec la volonté ardente de lire. Mais, au bout de deux lignes, sa pensée, ressaisie par l'inquiétude, ne suivait pas le texte. Alors, il sortait, s'apercevant que c'était dans son cœur qu'il lisait. Affolé, inconscient, il vaguait par la ville. Il tâchait de s'intéresser aux passants, à la physionomie des êtres, à l'aspect des choses; mais sur les visages qu'il examinait avec l'œil hagard de l'aliéné, parmi les objets des vitrines qu'il contemplait avec une attention de maniaque, il poursuivait son rêve douloureux.

Enfin, l'heure de l'entrevue étant proche, il courut à leur appartement. Refuge, délivrance, résurrection! Peut-être l'y avait-elle devancé pour lui faire, quand il arriverait, la surprise de sa figure si doucement souriante? Il se hâta, se faisant le reproche de n'avoir pas eu plus tôt cette idée, escalada fébrilement l'escalier, ouvrit. Personne. Aussi, comme il était fou et puéril! Pourquoi serait-elle venue s'ennuyer, sans lui, elle qui avait toujours tant de peine à s'échapper? Il attendit encore. Mais, soudain, l'heure sonne. Maintenant la chérie est en retard. Elle devrait pourtant deviner son angoisse!

Il eut la force de dominer son trouble. Errant à travers le salon, la peau moite, le geste désordonné, il s'arrêtait soudain pour écouter, il se collait à la vitre avec l'espoir de voir stopper la voiture qui l'amènerait. Puis, il reprenait sa marche, de plus en plus inquiet, épouvanté du bruit qu'il faisait dans le silence et la solitude. Les sonneries se succédèrent au cartel.

Elle ne vint pas.

Après deux heures de cette fièvre, une brusque torpeur l'affaissa. Il se mit à sangloter, avec le vague pressentiment d'un désastre. Un mal foudroyant la tiendrait-elle alitée? Que faire?

Alors, tout à coup, il se rappela le serment qu'elle avait exigé de lui, un jour. Il eut peur et s'affola. Promesse absurde qui ne le liait point! Jamais, en face d'un tel malheur, il ne pourrait rester passif et résigné!

Il partit, sans savoir encore ce qu'il ferait, simplement pour

agir, et pour aller guetter dans le gris de cet après-midi d'automne, un signe de vie et d'affection aux fenêtres de l'aimée....

IV

L'aimée n'y pouvait point paraître. La souffrance l'étreignait sur son lit d'où elle ne pouvait déjà plus se lever, malgré l'énergie de son désir.

Deux jours auparavant, des malaises l'avaient endolorie ; mais, les dominant, elle était sortie pour ne pas chagriner Jumincourt et pour ne pas perdre la joie d'une seule entrevue. Elle ne lui avait point dit sa lassitude. Mais au moment des adieux, une fièvre violente la brûlait, son corps tremblait de longs frissons, sa respiration s'embarrassait, des plaques de douleur la torturaient aux côtés. Elle avait regagné sa maison avec peine. Puis, exténuée par la montée de l'escalier, elle s'était affaissée dans l'antichambre, puis évanouie.

Alors, il fallut la déshabiller, la coucher. Vite, les fantasmagories du délire la secouèrent. Elle eut des cris de révolte, des gestes de défense et d'effroi ; à son souffle, le médecin diagnostiqua une fluxion de poitrine.

Lorsque dans la nuit elle reprit possession d'elle-même et sut que le délire l'avait fait hurler, elle redouta d'avoir livré son secret. Mais les visages aimables, sans arrière-pensée, qu'aperçurent ses larges yeux angoissés, la rassurèrent. Elle n'éprouva qu'un immense chagrin d'être séparée de son ami pendant des jours et puis des jours.

Au matin, elle se fit apporter sa montre près d'elle, sur sa table de nuit. Dès qu'on la laissait seule, elle se penchait vers les aiguilles, en suivait la marche. Elles marquèrent l'heure où Jumincourt, à l'ordinaire, venait sous sa fenêtre la saluer. Elle imagina son inquiétude s'il n'apercevait point son sourire parmi les dentelles des rideaux et voulut se lever. Mais elle retomba anéantie. Elle perdit connaissance et ne revint à elle que fort tard ; déjà la nuit emplissait sa chambre d'un lugubre mystère. Aussitôt elle pensa que Jumincourt avait dû l'attendre tout l'après-midi dans leur doux nid secret ; elle devina que fou de terreur, il rôdait sous ses fenêtres, dans les ténèbres. Comment le rassurer ? Si seulement elle avait eu la force de se traîner jusqu'aux rideaux et de lui faire un signe de sa main tremblante !

Elle le sentait là, immobile dans le flot des passants, attendant ce signe de vie et de tendresse. Mais le mal dominait de plus en plus ses forces. Que devenir? Qu'allait-il tenter? Elle aussi se rappela la conversation qu'ils avaient eue un jour à ce sujet, et la promesse exigée. Elle soupira, ses tristes yeux pleurèrent.

Maintenant que les évènements prévus se réalisaient, aurait-elle le courage de souffrir sans appeler Jumincourt? Ah! s'il ne s'agissait que d'elle-même, comme elle le lui avait dit, en quelle hâte elle l'eût fait venir! Mais elle redoutait trop pour son ami le féroce orgueil de son mari, la rage bestiale de son amour-propre irrité. Effondré par la douleur, que pourrait Jumincourt contre le brutal sang-froid d'un homme en plein délire de vanité! Elle le chérissait tant que la seule idée qu'il pourrait avoir du mal à cause d'elle la faisait sangloter. En de longues hallucinations provoquées par la fièvre, elle imaginait des scènes de vengeance, elle voyait du combat, du sang.

Si douloureuse que lui fût cette énergie, elle se promit de mourir avec son secret.

Ce sacrifice résolu, elle goûta la quiétude que donne toujours la résignation. Elle continua bravement d'agoniser dans un milieu hostile, sans la présence de l'être aimé.

Si les amours hors la loi sont coupables, pensait-elle, est-il besoin que des rigueurs sociales les châtient! Ils portent en eux d'atroces supplices, des punitions fatales. Mais qu'importent les lois et les fatalités si l'on fût, une heure, exceptionnellement heureux?

Et sa figure de douleur s'illuminait d'un calme sourire quand elle se rappelait les joies du passé.

V

Dès le premier soir, Jumincourt devina la maladie de son aimée. Seule, une défaillance physique pouvait la retenir et le mal devait être grave pour qu'elle ne l'eût pas vaincu. Il vint à nouveau se poster sous les fenêtres de sa chambre. Aux vitres tremblaient de faibles lueurs. On veillait, là, et on souffrait. Il se représenta sa pauvre amie haletante, plaintive, pensant à lui toujours, l'appelant à chaque sanglot. Sans doute elle le devinait dans l'ombre, tout près d'elle; ses yeux hagards devaient être

tournés vers la rue, comme s'il allait en surgir tout d'un coup pour l'envelopper d'amour.

Combien de fois, hypnotisé par cette lueur d'agonie, bondit-il vers la porte, décidé à s'imposer par la force, à rester près d'elle pour la guérir. Mais le souvenir du serment fait le tourmentait d'un scrupule, paralysait son audace. Cet acte de désespoir n'eut-il pas été égoïste ? Avait-il le droit de l'humilier devant son mari ? D'ailleurs il savait bien qu'un jour la détresse de la séparation vaincrait le courage de Madame Castéran et qu'elle l'appellerait.

Le respect humain pouvait-il compter en une telle débâcle ?

Il attendit, si c'est ainsi qu'on peut dire d'une vie passée en des alternatives d'affaissement quasi comateux et de surexcitations. Tout l'ordinaire de la vie était suspendu pour lui. Il se nourrissait à peine, oublieux des plus immédiates nécessités, galvanisé par l'affolante obsession de son chagrin. Il stationnait sous les fenêtres, épiant cette souffrance qui était sa souffrance, meurtri par les passants qui maugréaient contre son immobilité.

Parfois sa fébrilité le jetait dans la foule, le long des rues. Il partait, sans savoir où, le geste dément, l'allure saccadée. Tantôt, il allait du pas traînant des vieillards, tantôt il se hâtait, trouant la foule, puis il s'arrêtait, le dos voûté, la tête basse, fixant le sol à ses pieds. Des nuits et des jours se passèrent ainsi sans qu'il eût conscience de leur écoulement. Aucun appel de l'aimée ne vint vers lui.

VI

Elle ne pouvait plus le formuler. Le mal, l'anéantissant davantage chaque heure, ne tarda pas à obscurcir sa pensée. Cette femme qui avait vécu par le cœur, perdit bientôt le souvenir et l'espérance. Aucune lueur n'éclairait plus ses grands yeux vagues où il n'y avait plus que comme un étonnement tranquille en face du mystère prochain. Les passions humaines s'étaient éteintes. La douleur physique elle-même, ne dépassant pas les organes, ne devait plus être aperçue. Il ne restait qu'un corps vibrant des suprêmes trépidations de la vie des chairs, d'inconscientes contractions nerveuses. Ce n'était plus l'agonisante qui souffrait, mais bien le vivant, hagard, qui guettait, en bas, dans la brume.....

VII

Le lendemain, lorsque Jumincourt, après quelques heures de cauchemar et d'épouvante, revint vers la maison de Madame Cas-

téran, il vit la porte encadrée de noir. L'initiale de ce nom, toute blanche sur la tenture funèbre, précisait le deuil. Ses yeux se voilèrent. Une sueur glacée couvrit son corps tremblant. Ses jambes mollirent.

Il n'eût pu faire un pas, mais il leva vers les fenêtres un regard de détresse. Celles de *sa* chambre avaient leurs volets clos. La mort était évidemment derrière eux. Il semble, en effet, qu'on ne veuille point la troubler par la lumière du jour qui est la Vie, qui crée la Vie. Seuls, le silence et les ténèbres lui conviennent. Jumincourt comprit qu'il était maintenant seul au monde ; il se sentit inerte à l'idée qu'il lui faudrait continuer à vivre sans la femme adorée, depuis si longtemps le but et la pensée de son existence.

Il eût un désespoir furieux de l'avoir laissé mourir ainsi loin de sa tendresse. Il se réveillait enfin de la torpeur de son chagrin ! Comment, pour rester fidèle à un scrupule de femme, avait-il pu être si timoré et si lâche ? Devait-il, en un tel désastre, se soucier de préjugés sociaux à cause desquels, durant ses heures d'agonie, sa maîtresse s'était suppliciée ? Quelle honte sa docilité au respect humain ! Mais il ne laisserait pas son amie disparaître sans revoir son cher visage, sans s'agenouiller devant elle.

Une fois encore, il courut vers la porte. Mais au moment de s'élancer sur les premières marches, à nouveau, il réfléchit, il hésita. Non, décidément il n'avait pas le droit d'enfreindre cette défense de la morte ! Elle avait été assez forte pour ne pas vouloir jeter sur lui le suprême regard de ses yeux mourants afin que sa mémoire auprès des siens ne fût pas ternie. De cela, certainement, elle avait dû souffrir. Les tortures morales subies par elle à cause de cette volonté prouvent combien elle était inébranlable. Alors, après un affreux débat dans son cœur, il comprit que son vrai devoir, la seule manière de bien aimer la morte, c'était de ne pas rendre inutile, par une démarche d'égoïste amour, toutes ses atroces souffrances. La douleur si vive qu'elle fût, n'était pas plus navrante que la longue douleur de son amie. Elle avait eu assez de vaillance pour l'endurer. Ne saurait-il pas être aussi fort qu'elle ? Il s'abstint donc par fidélité à son souvenir.

VIII

Jumincourt suivit le convoi, de loin, comme un coupable, pour que ses sanglots ne pussent éveiller aucun soupçon. Il cachait ses

larmes comme ils avaient caché leur amour. Il vit descendre le cercueil au tombeau, entendit le bruit des dalles qu'on rescellait pour faire à la Mort l'hommage de la Nuit et du Silence, le claquement des portes de fer contre les parois sonores de la chapelle, tandis que, au bout de l'allée, la famille officielle tendait ses mains et ses joues, offrait aux condoléances de la foule des visages funèbres suffisamment. Il semblait à Jumincourt que c'était toute sa vie qu'on inhumait. Longtemps il resta là, inerte, après le départ des autres, près de la chère femme, qu'il avait quittée un soir sans se douter qu'il ne la reverrait jamais, sans l'envelopper de ce regard qu'on sent suprême et qui prend, pour l'avenir, un souvenir ineffaçable de l'être adoré.

Dans le paroxysme du chagrin, il tendait toutes les forces de son esprit, surexcitait sa mémoire pour arriver à se représenter les traits de son amie. Mais, tandis que dix figures indifférentes surgissaient nettement de sa pensée fièvreuse, il ne parvenait pas à reconstituer une image vivante de la pauvre aimée. Ironie dernière, lamentable impuissance dont il se désola.

Sa détresse dépassait tout ce que le plus raffiné génie de torture eût pu concevoir.

IX

Il dut s'éloigner aux cris des gardiens qui le soir, chassent les vivants d'auprès des morts, et partit vers la Seine, résolu à se délivrer d'une torture trop lancinante, de la vie qui ne pouvait plus être pour lui qu'une longue avenue de douleur. Là, il manqua de l'énergie physique qu'il faut pour s'anéantir.

Vingt fois l'idée fixe, si impérieuse durant les nuits d'insomnie, le poussa au suicide. Souvent il se pencha vers l'eau, il mania des armes et du poison, mais l'instinct rebelle trahit son désespoir.

Il se résigna au deuil, aux vertiges du chagrin, vivant hors de la vie, avec ses seuls souvenirs.

Puis, insensiblement, le temps apporta des accalmies dans l'obsession, la douleur devint moins aiguë, eut des minutes d'assoupissement et de détente. Jumincourt reprit conscience des choses et des gens. Il regarda, il entendit. Ses perceptions parvinrent jusqu'à son cerveau, le vivifièrent d'idées nouvelles.

Il restait comme engourdi, comme frappé de stupeur, mais il s'intéressait aux choses. Il ne s'avouait pas encore que l'existence

lui paraissait moins impossible, mais en réalité, il s'y rattachait lentement.

Les derniers mois de l'année lui furent moins lugubres. Son cœur eut des minutes d'oubli, son esprit put se distraire. Jumincourt parla. Il lut. Peu à peu il se mêla à la vie, vint moins assidûment à leur cher logis d'amour où, les premiers temps, il avait passé tant d'heures dans la volupté des larmes et du chagrin, où il s'épuisait en évocations du passé; il consentit à d'autres promenades que celle du cimetière.

Au bout de la seconde année, ses visites n'y furent plus quotidiennes. Après la troisième, elles cessèrent même d'être régulières.

A ce moment, il eut assez de force morale pour s'adonner à quelque labeur savant. Il restait très sincèrement malheureux, mais d'un chagrin raisonnable, tranquille. Il prit des habitudes nouvelles.

Des dates, des souvenirs matériels, la rencontre de gens qu'ils avaient connus ensemble, réveillaient bien encore les ardeurs assoupies de sa souffrance. Mais elle ne tarda pas à n'être plus qu'un pieux attendrissement....

X

Six ans après, Jumincourt se maria. Il connut d'autres ivresses....

Ce tombeau, près duquel il avait tant pleuré, ne fut plus qu'un épisode émouvant dans les brumes de son passé.

Eternité de nos éternelles douleurs!

Nos tristesses comme nos joies, floraisons d'âmes fanées sitôt qu'écloses, dont l'attristante brièveté prouve notre néant!

Bonheurs fortuits, douleurs fugaces, voilà le fond de la mascarade humaine.

Peut-être n'est-elle tolérable qu'ainsi?

Alors, soyons sans orgueil!

Georges LECOMTE

LE FÉMINISME — VICTOIRE DAUBIÉ

En 1859, l'Académie de Lyon mit au concours la question suivante :

« Etudier, rechercher, surtout au point de vue moral, et indiquer « aux gouvernants, aux administrateurs, aux chefs d'industrie « et aux particuliers quels seraient les meilleurs moyens, les « mesures les plus pratiques :

« 1° Pour élever le salaire des femmes à l'égal de celui des « hommes, lorsqu'il y a égalité de services ou de travail.

« 2° Pour ouvrir aux femmes de nouvelles carrières et leur pro- « curer des travaux qui remplacent ceux qui leur sont successive- « ment enlevés par la concurrence des hommes et par la transfor- « mation des usages ou des mœurs. »

C'était entrer dans le vif de la question, marcher droit au but, en évitant l'écueil des théories fastidieuses et des inutiles revendications. Tout un clan féminin s'agitait déjà pour protester contre l'oppression masculine et l'excès même de ses exigences demandait une sérieuse mise au point, l'établissement de l'équilibre entre les forces et les prétentions. Le programme de l'Académie de Lyon répondait à un besoin social, faisait appel à toutes les bonnes volontés pour redresser les torts sans bouleverser les institutions. Il ne s'agissait pas de promettre à la femme une complète et chimérique égalité ; il fallait seulement proclamer et lui reconnaître le droit à la vie, à la subsistance, de toute créature humaine consciente de ses actes et forte de sa volonté.

Mais pour faire entrevoir la solution du pobléme, il fallait aux candidats une science profonde de l'état des classes ouvrières, une connaissance spéciale des travaux, des aptitudes et des souffrances de la femme ; il fallait enfin pour assurer l'harmonie de l'œuvre, des arguments étayés par des faits, une vue d'ensemble et de

détail sur le passé et l'avenir, des idées larges et neuves sur le mal accompli et sur l'application du remède.

Une femme tenta cette œuvre ardue, se dévoua pour plaider la cause de ses sœurs laborieuses, proclama bien haut le résultat de ses navrantes enquêtes, sonda sans dégoût la profondeur de toutes les plaies pour y verser un baume d'ardente et active charité.

Le prix du concours fut accordé au mémoire de Mademoiselle Victoire Daubié et, quelques années plus tard, le public put lire ces pages éloquentes, publiées sous le titre de « La France pauvre au XIXe siècle. »

Qelle était cette femme, alors inconnue, dont toute la vie devait être consacrée à la défense d'opinions si combattues, si décriées? dont l'enthousiasme ne connut point le découragement, dont l'esprit indépendant servit si bien le cœur généreux?

Victoire-Julie Daubié était née en 1824, dans les Vosges. Son père était directeur des Forges de Bains et descendait d'une vieille famille lorraine alliée aux Caron de Bassan. Au foyer domestique, elle s'imprégna, durant son enfance, des traditions d'honneur et de loyauté — apanage intact transmis par les aïeux lointains, conservé par les fils ainsi qu'un legs précieux. D'un caractère énergique, trempée pour la lutte, audacieuse et vaillante, elle possédait en outre la supériorité d'une irréprochable éducation et d'une rare instruction. Les parents voulaient ménager sa santé délicate, lui interdisaient les études fatigantes et les veilles prolongées; mais l'enfant, avide de savoir, trompait toute surveillance, prenait sur son sommeil le temps qui lui était refusé. Avec une pareille ardeur, elle eut bien vite acquis la somme de connaissances nécessaires à toute femme intelligente; ne s'en tenant pas à ces étroites limites, elle apprit le latin avec l'un de ses frères, curé de Bazegnay, puis l'allemand pendant son séjour dans le duché de Bade. Ses facultés d'assimilation lui facilitèrent les études qu'elle dut entreprendre et qu'elle continua d'ailleurs toute sa vie, puisqu'à la veille de sa mort elle préparait encore — en 1874 — sa thèse pour le doctorat.

La vie de Victoire Daubié fut celle d'un apôtre, toute de dévouement et de sacrifice : elle, que charmait surtout le cercle de la famille, que tentait l'attrait d'un foyer, renonça au mariage pour garder sa liberté d'action, pour mieux accomplir l'œuvre libératrice à laquelle elle se consacrait. Elle devint une sorte de religieuse laïque, fidèle à ses vœux et à ses espérances, pénétrée de

la grandeur de sa mission, marchant dans le rayonnement lumineux de sa foi. Elle se dépensa sans compter, prodiguant ses démarches, ses ressources, sa santé — sa vie à celles qui souffraient loin d'elles, qu'encourageait sa parole et que soulageait son initiative.

Le nombre des enfants diminuait largement chez les siens la petite fortune patrimoniale; aussi Victoire dut-elle mettre à profit ses vastes connaissances. Elle fit l'éducation de plusieurs jeunes filles de bonne famille auxquelles elle s'efforçait de communiquer son ardeur pour le bien, sa soif de justice: elle en fit moins des femmes savantes que des femmes utiles et sensées, sachant allier les soucis du ménage aux agréments de l'esprit et aux joies du cœur. Mais elle eût estimé sa tâche incomplète, si ce travail nécessaire avait été le seul fruit de ses efforts : elle consacra ses instants de liberté à d'autres enfants, moins heureuses et moins riches dont elle cultivait l'intelligence — heureuse de voir germer en bonne terre la graine de science et de vérité.

Dès son extrême jeunesse, Mademoiselle Daubié, frappée du sort de la femme pauvre dans la société civilisée, avait songé à la possibilité de diminuer sa misère et de faciliter à l'ouvrière, à l'institutrice, à l'employée de commerce les moyens de gagner sa vie et quelquefois celle de toute sa famille. La première partie de son existence — jusqu'à la rédaction de son Mémoire pour l'Académie de Lyon — se passa à mûrir ses idées, à observer les faits, à interroger autour d'elle les malheureuses que courbait un labeur ingrat et que soutenait mal un salaire dérisoire. Mise en relations avec tous ceux qu'intéressaient les questions d'humanité et l'urgence des réformes sociales, Mademoiselle Daubié put étendre ses vues, tracer son programme, commencer l'action avant d'exposer la théorie. Elle était éloquente et bonne; elle communiquait son émotion à tout son entourage et ce fut une petite armée de fidèles qui s'enrôla sous sa bannière.

A cette époque, c'est-à-dire au commencement du second empire, la situation des femmes se ressentait encore du mépris que Napoléon avait, de très haut, jeté sur elles en leur assignant, par ses lois, un rôle entièrement passif et en donnant à Madame de Staël sa brutale appréciation de leurs mérites. Il avait nié leur intelligence, ridiculisé leurs efforts, paralysé l'exercice de leurs facultés. Les galanteries puériles de la Restauration n'avaient point relevé le niveau intellectuel des femmes; les rêveries langoureuses et les

audaces du romantisme les exaltaient en les déclassant. Elles n'étaient appréciées qu'à l'état d'héroïnes invraisemblables ou de bibelots de luxe.

La femme pauvre n'existait pas : elle restait confondue avec la foule des servantes et des gens de peu. Ce n'étaient point simplement l'humour et le goût du paradoxe qui faisaient dire à Balzac « qu'une femme qui fait elle-même sa cuisine n'est pas une femme « comme il faut ! » Restait la grisette du quartier latin, les Mimi Pinson et les Bernerette qui n'attendaient qu'un encouragement pour passer l'eau et s'envoler du toit de leur mansarde au pignon d'un hôtel de la Chaussée-d'Antin. On n'idéalisait la femme qu'à condition de la dominer, de l'éblouir, de la subjuguer.

Des protestations s'élevaient : Madame Sand, avec la fougue de son génie, Daniel Stern, Mademoiselle Bertin, Mademoiselle de Fauveau, la comtesse Dash, et, avec elles, tant d'autres aujourd'hui oubliées affirmaient, par leurs productions, la régénération de la femme méconnue : elles révélaient des cerveaux de penseurs et des doigts d'artistes. On voulut les humilier du nom de bas-bleu ; l'on affecta de voir dans leur recherche du succès une soif de réclame ; on oublia, pour elles, que la plume, le pinceau, l'ébauchoir, n'étaient que des outils de travail. Les chroniqueurs usèrent leur verve à dépeindre la provinciale en mal de renommée, exhalant en vers boîteux ses peines de cœur ou tirant un roman de ses plates aventures... Proudhon rejeta la femme à l'obscurité ou à l'infamie : « Ménagère ou courtisane ! » Ce fut le cri de guerre contre la concurrence féminine, contre celles que révélait leur talent, que signalait leur courage.

Et les femmes, prenant pour un ordre cette phrase de réthorique, se donnèrent toute à la folie du plaisir. Le mal s'aggrava : ne pouvant travailler, elles voulaient jouir, jouir d'une vie facile, d'un triomphe éphémère, se griser, s'étourdir, faire taire la voix de leur conscience, qui leur rappelait des joies plus dignes à des jours moins frivoles. — Cela, c'était en haut. — En bas, la foule grouillait silencieuse, sombre, plus morne que résignée; illettrées, ignorantes, les ouvrières se laissaient exploiter par des patrons sans vergogne, ne trouvant d'ailleurs que dans un nombre d'ateliers restreint le travail nécessaire. La charité d'apparat, alors fort à la mode, ne sauvait que peu d'élues, ne protégeait que partiellement — et partialement — les femmes isolées. C'était la charité dans ce qu'elle a d'élégant et de public, sans fraternité vraie ;

c'était, pour la plupart, le résultat d'une émotion passagère, l'aumône banale, non l'effort patient, lent et sûr, la tâche ignorée qui trouve sa récompense dans les résultats acquis.

Une voix s'éleva pourtant au milieu de la soumission générale pour réfuter les arguments erronés du philosophe, pour rendre à la femme tout le prestige de sa royauté déchue : un mince volume, audacieusement intitulé « Idées Anti-Prhoudonniennes » et signé Juliette Lamber — un nom alors inconnu et auquel devait s'ajouter celui de Juliette Adam — rappelait à l'indulgence et au bon sens le fougueux théoricien.

Nul n'avait jusqu'alors osé s'attaquer à pareille puissance et ce furent de doubles acclamations qui saluèrent le courage et la logique de l'auteur. Juliette Lamber démontrait l'absurdité de la thèse de « l'infériorité de la femme », établissait avec justice et clairvoyance les qualités et les devoirs différents des deux sexes dont l'équilibre doit produire l'égalité sociale. Abordant avec une surprenante aisance les abstractions les plus ardues, elle détruisait patiemment l'échafaudage d'inexactitudes, de grossièretés, de contradictions, qu'un style fleuri, une habile réthorique avaient pu faire tenir debout.

En ce domaine philosophique, Madame Juliette Lamber planta les premiers jalons, remporta la première victoire. Après elle, d'autres femmes encouragées par cet exemple s'efforcèrent de faire entrer dans la pratique les améliorations nécessaires au soulagement social.

Ce fut contre la frivolité des femmes riches, contre l'inertie des classes pauvres que voulut d'abord réagir Mademoiselle Daubié. Selon elle, la réforme initiale était celle de l'instruction publique: donner à la femme, quel que soit son rang, le sentiment de sa dignité, la relever à ses propres yeux de la déchéance honteuse de son ignorance, lui enseigner la raison de ses devoirs, la valeur de ses droits, tel était la fin à poursuivre, telle était le but à proposer. Mais elle n'entendait point outrepasser les limites mises par la nature elle-même à l'action féminine.

A l'appui de sa thèse et pour réfuter ceux qui, rééditant Molière, lui jetaient au nez le pourpoint de Chrysale, elle citait volontiers les pays tels que l'Amérique et l'Allemagne, où la diffusion de l'instruction a développé l'initiative du peuple en général et le sens moral de la femme en particulier.

Depuis l'origine de la discussion, deux courants distincts sont

établis dans le flot des réclamations féminines, deux modes de sentiment différents qui se traduisent par des actions opposées : l'apostolat et le cabotinage. L'apostolat, c'est le rôle de celles qui, comme Mademoiselle Daubié se sont vouées en conscience à l'œuvre libératrice : elle demandait pour la femme ouvrière ou commerçante, employée ou institutrice, simple servante ou directrice d'établissement industriel, l'égalité des capacités juridiques, l'égalité des gains par rapport à l'égalité des travaux, la possession et la libre disposition pour la femme mariée du salaire de son œuvre ; la cessation enfin de la minorité civile de la femme, parfaitement ridicule puisqu'elle y tombe par le seul fait du mariage et qu'elle peut jouir avant ou après d'une longue majorité de célibataire ou de veuve.

Le cabotinage, c'est la réunion bruyante, le meeting de viragos intrépides, prêtes à tous les combats, fortes de toutes les hardiesses. Elles se révoltent contre les travaux et les devoirs les plus sacrés : elles ne veulent être ni mères, ni épouses ; et si le sort les a fixées en quelque foyer, elles en méprisent la douceur et la tranquillité. Elles accablent de leurs dédains, de leur érudition, les femmes simples dont les conceptions plus modestes trahissent le calme d'âme et d'esprit. Elle réclament sans examen l'égalité absolue des deux sexes, un rôle politique pour leur activité.

Une femme véritablement instruite ne commettra point cette faute de goût et c'est justement pour l'armer des lumières qui lui feront discerner l'excès de toutes les velléités d'indépendance que Victoire Daubié voulait qu'une sollicitude genérale veillât sur son éducation première, lui enseignât avec ses devoirs le moyen de conserver la dignité de son existence. Car il faut bien s'y résoudre: la femme pauvre a travaille, travaillé et travaillera toujours. Une fièvre de concurrence anime contre elle l'ouvrier ou l'employé, qui l'accuse de prendre indûment la place des hommes en des fonctions nouvelles ; conclure de sa précédente abstention qu'elle usurpe un droit contestable, c'est méconnaître la vérité la plus élémentaire, la loi de changement qui transforme les mœurs et renouvelle les usages.

Si l'électricité avait été découverte sous Louis XV, les dentellières et les coiffeuses de l'époque fussent devenues les « demoiselles du Téléphone » et leurs doigts coquets au lieu de chiffonner rubans et malines eussent changé les fiches des abonnés et réglé

de maussades appareils. Le monde a marché depuis la reine Berthe et la quenouille qu'elle filait de ses mains royales ne pourrait assurer à l'ouvrière de nos jours le pain de sa famille.

Si les femmes encombrent aujourd'hui les administrations, les magasins, les ateliers, les carrières commerciales et artistiques, c'est surtout parce que devenait de plus en plus insuffisante et plus rare la protection naturelle de l'homme. La médiocrité des salaires, la cherté de la vie ont éloigné l'homme du mariage, et, forcé la femme sans fortune à chercher dans quelque occupation lucrative un supplément obligatoire à leur maigre budget. En admettant même, d'ailleurs, que toute femme mariée pût tenir le ménage avec le gain du mari, il reste les veuves, les orphelins, les vieilles filles — les malheureuses ou les disgrâciées qui n'espèrent point l'appui d'un bras plus fort, toutes celles dont la vie solitaire n'a d'autres ressources que le travail quotidien.

Et celles-là seules sont légion : toute la question est donc de leur fournir les moyens d'obtenir ce travail d'une façon régulière et d'y trouver un salaire convenable pour subvenir à leurs besoins.

II

Parmi les plus actifs de ses partisans, Mademoiselle Daubié pouvait compter Arlès-Dufour, l'ami de la comtesse d'Agoult, intelligence et cœur d'élite, féministe convaincu. Des relations de famille s'augmentaient de leur mutuelle sympathie, de la communauté d'opinions et d'idées qui constituait entre eux une sorte d'intellectuelle parenté.

Ce fut Arlès-Dufour, alors rapporteur à la commission du concours de l'Académie de Lyon qui rédigea et proposa le programme cité plus haut et il demanda le secours de l'expérience féminine pour préciser mieux encore le but de cette étude.

Stimulée, encouragée par lui et par tous ceux qui partageaient son enthousiasme, Victoire Daubié se mit à l'œuvre et dans un style entraînant, coloré, pathétique, exposa les besoins et les droits de la femme, indiqua le remède à sa misère et à son abaissement.

Le livre, naturellement, renferme des lacunes, de généreuses utopies, de vaillantes exagérations dans les projets de réformes. Mais, tel qu'il est, c'est encore l'exposé le plus consciencieux et le

plus complet de la souffrance féminine. Il décèle un effort constant dans la recherche de la vérité — point de réthorique, beaucoup d'exemples : les faits parlent, l'émotion se dégage de ces récits si simples et si poignants. L'on y sent palpiter l'ardeur d'une conviction.

Une sèche analyse résumerait mal cette œuvre vibrante : mieux vaut tâcher d'en pénétrer l'esprit, d'en extraire la quintessence pour montrer combien Victoire Daubié eut de droits à la reconnaissance et à l'estime des femmes dont elle défendit la cause. Nous verrons ensuite quels résultats elle obtint et quel bien surgit de ses efforts : il faut se rappeler qu'à l'époque où fut rédigé son mémoire, les femmes n'avaient pour toute ressource que les travaux d'aiguille si mal rétribués ; un petit nombre d'écoles était placé sous leur direction ; le commerce leur était difficilement accessible ; enfin les administrations leur restaient fermées. Il faut également se souvenir qu'en ses revendications, Mademoiselle Daubié ne parle que de la *femme pauvre* et que c'est au besoin de celle-ci de gagner son pain quotidien que restent subordonnées les mesures émancipatrices.

Considérant la femme au point de vue économique et social, Victoire Daubié établit toute l'importance de son rôle et la grandeur de sa mission :

« La femme porte avec elle les destinées de l'enfance et exerce
« une grande influence sur l'homme fait. Aussi peut-on attribuer
« le profond malaise de notre époque à la condition inférieure de
« la fille du peuple surtout, aux lois contradictoires qui règlent
« son sort et dont le caractère d'inconséquence est très préjudiciable
« à l'économie sociale tout entière.

«... On peut se convaincre que notre siècle qui a enlevé à cette
« fille du peuple les institutions protectrices de l'ancienne France,
« les lois équitables et les promesses de la Révolution, a détruit
« pour nous à la fois le passé et l'avenir. »

(Préface de La femme pauvre au XIX[e] siècle).

L'étude commence par une rapide esquisse de la situation de la femme dans le passé, sous l'ancien régime ; situation que rendaient plus douce la protection officielle et la simplicité de la vie d'autrefois.

« La société assurait en France la subsistance des femmes dans
« le cloître, dans l'industrie et dans la famille, de nombreuses ins-
« titutions leur venaient en aide ; les corporations d'arts et de

« métiers, les municipalités fournissaient des fonds, pour la dota-
« tion des jeunes filles, et le budget réserva même jusqu'en 1790,
« vingt-quatre mille livres pour les doter en province.

« L'initiative individuelle avait, en outre, créé l'institution des « rosières, dans un grand nombre de localités, etc. Le régime de « liberté et du droit commun, remplaçant les réglementations « nombreuses qui établissaient les droit respectifs de chaque sexe; « serait sans doute préférable à l'ancien état de choses. et je suis « loin de mettre mon idéal dans le passé. Mais l'état actuel de « notre société nous montre sous les noms trompeurs de liberté et « d'égalité, la femme retenue dans une infériorité déplorable, et « exclue des emplois qui lui étaient autrefois assurés par la légis- « lation et les mœurs.

«... La centralisation accumulant tous les capitaux entre les « mains des hommes, la femme sans fortune se trouve encore « exclue de toutes les industries qui exigent une mise de fonds, « et dont l'homme pauvre se met d'ordinaire en possession par « une dot.

«... La femme est encore dépossédée, par le bon genre et le capi- « tal de l'emploi fort modeste de coiffeuse. Si nous sommes rede- « vables de l'accoucheur à une maîtresse de roi, nous devons le « coiffeur à une autre. Madame de Pompadour se fit friser la pre- « mière par des mains masculines ; la noblesse imita la favorite, la « coiffeuse dépréciée par ces sublimes dédains, fut réduite à s'en- « canailler en frisant les têtes roturières de la bourgeoisie. Mais « aujourd'hui les nobles usages sont tellement vulgarisés que le « coiffeur semble devenu un monopole, comme il est un fait « accompli, car la profession de coiffeur n'est pas plus accessible « à la femme pauvre que les autres emplois qui exigent une mise « de fonds. »

Pour la femme d'aujourd'hui, la redoutable concurrence des collectivités crée le premier obstacle à son affranchissement par le travail. Les ouvroirs, institutions excellentes en elles-mêmes et qui, par leur initiative, préservent et nourrissent une quantité de jeunes filles pauvres n'en sont pas moins une cause de ruine pour l'ouvrière isolée, grâce à l'avilissement de leurs prix et à la supériorité de leur besogne faite sans hâte et sans dérangement.

La nécessité pour une femme de gagner sa vie est devenue si dure qu'elle en semble humiliante : un préjugé tenace — et pour longtemps encore enraciné dans nos contrées latines — fait

contempler avec une pitié un peu dédaigneuse la pauvre créature réduite à cette extrémité. « Pourquoi les femmes, dit Mademoiselle « Daubié, sentiraient-elles la noblesse du travail tant que la société « le regardera comme une dérogeance et une dégradation pour « elles et tant que l'oisiveté leur tiendra lieu de toutes les « vertus? »

Il ne suffit pas à la femme de s'élever au-dessus de l'opinion courante, de posséder l'énergie nécessaire pour trouver l'emploi de ses aptitudes et de ses facultés ; il lui faudrait encore posséder l'éducation professionnelle, les avances pécuniaires qui facilitent à l'homme l'exercice d'un métier. Et si le développement industriel a créé partout des écoles, multiplié les chances d'avenir pour l'ouvrier laborieux, la femme est restée le plus souvent en dehors de ces préoccupations :

« Celles qui n'ont ni patrimoine, ni éducation pratique, ni indé- « pendance possible par le travail, restent accablées de toutes les « charges sociales et succombent sous l'écrasant fardeau de l'im- « moralité publique. »

En des pages attristées se déroule l'odyssée de la femme tombée de chute en chute jusqu'au fond du gouffre social, celle qui se vend pour un peu de pain au passant attardé dans la honte des nuits. Cette partie de la tâche était délicate pour Mademoiselle Daubié. C'est un de ses mérites d'avoir su, dans ce tableau, exciter la pitié plutôt que l'indignation pour ces malheureuses, en prouvant qu'elles sont pour la plupart victimes de leur première ignorance et de quelque lâcheté masculine.

« Une humiliation et une oppression suprême pèsent exclusive- « ment sur la femme pauvre, c'est donc pour moi une pénible nécessité « de la suivre dans sa dégradation, mais je ne reculerai point « devant une lourde tâche, car ce n'est pas ma faute si, après être « remontée jusqu'à l'Eden pour y chercher la femme créée à « l'image de Dieu, j'ai le triste devoir de remuer la vase infecte de « l'égoût...» Puis après les victimes de la prostitution, celles de la séduction.

C'est un long martyrologe que l'énumération de ces pauvres filles, servantes, ouvrières, institutrices, séduites puis abandonnées, jetées à la rue avec l'enfant dont le père se dérobe et s'abrite derrière la loi pour jouir de l'impunité. Mademoiselle Daubié nous les montre confiantes et soumises d'abord — si tôt désillu-

sionnées hélas ! — traînant à travers la vie le souvenir et le poids d'une faute parfois involontaire et dont les suites détruiront la sécurité de leur avenir. Elles graviront leur calvaire, chargées du péché d'autrui, sans qu'un Cyrénéen leur prête l'appui de sa force pour porter leur croix... Mais surtout, ô douleur ! l'enfant est là pour augmenter leur supplice, marqué dès sa naissance du sceau de la réprobation, privé de ses droits par la tare de sa bâtardise — à jamais isolé dans ce monde qui flétrit en lui, l'innocent, l'infâmie supposée de celle qui lui donna le jour.

C'est surtout envers lui que se montre l'injustice des préjugés, l'iniquité de la loi, qui, en interdisant la recherche de la paternité, enlève à l'homme la responsabilité d'un acte volontaire, pour accabler la femme des charges que cet homme devrait au moins partager.

« Je considérerai surtout les droits de l'enfant pour montrer que « législateur est tenu à imposer la responsabilité de son avenir « aux auteurs de sa naissance, car dès que la famille et la pro- « priété sont la base de l'ordre social, cette base se trouve ébranlée « par la naissance de tout enfant privé de ses bienfaits, aussi la « loi qui ordonne la recherche du père a-t-elle la consécration de « tous les siècles, la sanction de la morale naturelle et l'autorité « de l'exemple des civilisations modernes. Pour rentrer, à leur « exemple, dans les voies de la justice et du droit, pour mettre fin « à l'immolation des faibles, il nous suffirait d'abroger l'article 344 « de notre Code qui interdit la recherche du père, et d'appliquer à « la séduction cet autre article du code Napoléon obligeant tout « homme à réparer le dommage qu'il a causé même du *consente- « ment de celui qui en est victime.* »

« ... Quand un vol, un assassinat ont été commis, la société en « demande une satisfaction immédiate ; elle doit agir de même « lorsque des individus, cherchant à se soustraire au premier des « devoirs, lui lèguent la démoralisation et la décadence en lui « abandonnant des enfants illégitimes. »

De nombreux chapitres sont consacrés à l'étude approfondie de toutes les professions féminines. Chacune y est examinée, présentée sous toutes ses faces avec ses avantages et ses inconvénients. D'abord le labeur manufacturier, le plus pénible pour les femmes, sombre défilé de souffrances ignorées de la foule, douleurs physiques et journalières qui détruisent peu à peu, avec une sorte de

raffinement, leur organisme débilité : ce sont les fileuses de cocons dont les doigts, constamment plongés dans l'eau bouillante, s'ankylosent et se paralysent, les cardeuses qui contractent au milieu des nuages de duvet la phtisie meurtrière ; les apprêteuses d'indienne qui passent leurs journées dans des ateliers, véritables étuves chauffées à 48 degrés ; les femmes employées à la fabrication de la céruse, des allumettes dont la confection et le maniement occasionnent *toujours* la carie des dents, les maux de gorge, la nécrose.

L'ouvrière en chambre travaille seize heures par jour pour un salaire maximum de 0 fr. 75 ou 1 fr., duquel il faut défalquer le prix du fil, de lumière et du chauffage en hiver, ne parvenant pas malgré ses efforts, à rivaliser avec la main-d'œuvre des prisons, des couvents, des établissements de bienfaisance, de toutes les entreprises collectives qui centralisent l'ouvrage et l'exécutent à meilleur marché.

D'autres parias, les servantes, dont « la position est assurément moins bonne que celle de l'esclave antique dont la subsistance était assurée » passent dans cette galerie des tortures féminines pour y montrer l'exploitation de leur jeunesse, de leur force, de leur honnêteté par des maîtres sans scrupules.

Bien entendu, il n'est pas question ici des domestiques de grande maison dont l'existence est supportable et même enviable, des valets bien nourris et des cuisinières dodues faisant joyeusement danser l'anse du panier; mais de ces filles de pays pauvres, bretonnes, auvergnates, savoyardes, qui vont au loin dans les villes chercher une besogne moins rude et des gains plus certains.

Elles tombent chez des maîtres tyranniques, elles coudoient et devinent des satisfactions nouvelles, un luxe insoupçonné. Et elles restent pauvres, ignorées, oubliées dans leur obscurité et leur isolement. Si la tentation les hante, si quelque maître brutal abuse de son prestige, de son autorité pour les séduire, ce sont des recrues pour la prostitution. Si elles résistent, si leur honnêteté native les met à l'abri du danger, elles n'en restent pas moins soumises à bien des caprices et toujours incertaines de leur vie du lendemain.

Un soupçon suffit pour que, devenues suspectes, elles soient chassées de leur place sans pouvoir en trouver une autre, poursuivies par cette défiance qui plane au-dessus de leur sujétion.

« En 1793, le législateur s'exprimait ainsi dans la déclaration

« des Droits de l'Homme : « La loi ne connaît pas de domesticité ; « il ne peut exister qu'un engagement de soins et de reconnais- « sance entre l'homme qui travaille et celui qui l'emploie. »

« Cette affirmation, dont on ne peut méconnaître le but louable, « atteste une ignorance profonde des lois sociales, car les bons « procédés, l'union des serviteurs et des maîtres, l'extinction « même de la domesticité ne peuvent être qu'une loi des choses, « la conséquence d'une meilleure répartition de la richesse pu- « blique, d'une éducation commune et d'une règle des mœurs « applicable à tous les individus. »

Et reprenant un peu plus loin son thème favori, Mademoiselle Daubié nous cite les cuisinières philosophes de l'Allemagne où la domesticité « a conservé ces anciens rapports de déférence et « de protection qui lui manquent trop souvent en France. »

Quoiqu'intellectuellement supérieure aux servantes, l'institutrice dans l'intérieur des familles n'est souvent qu'une sorte de domestique, en proie, elle aussi, au caprice des maîtres et à l'incertitude de sa position : si elle veut s'affranchir de cette tutelle, instruire librement des élèves réunies en pensionnat, elle se heurte encore à la concurrence des collectivités, institutions universitaires ou couvents dont la réputation et la fortune assurent la supériorité.

A l'époque où écrivait Mademoiselle Daubié, cette concurrence était rendue plus désastreuse par l'établissement des lettres d'obédience accordées aux religieuses et leur conférant le droit d'enseigner publiquement, quel que fut d'ailleurs leur degré d'instruction. Ces lettres d'obédience étaient, j'en conviens, une sérieuse garantie de moralité pour les parents qui confiaient leurs enfants aux maisons d'éducation religieuses. Mais les travaux scolaires se trouvaient bien ou mal dirigés suivant l'expérience ou l'ignorance de ces maîtresses improvisées. La loi qui exigeait un brevet d'institutrice pour toute femme vouée à l'enseignement a donc constitué un réel progrès dans les réformes de l'enseignement.

En signalant cet abus, Mademoiselle Daubié voulait surtout prémunir l'enfant contre l'ignorance qu'elle s'acharnait à combattre, mais non pas s'en prendre aux principes et au système de l'éducation religieuse dont elle reconnaissait hautement la discipline et les avantages. Ses efforts furent persévérants pendant toute sa carrière pour amener la suppression des lettres d'obédience : c'est seulement après la guerre de 1870 que prévalut son

opinion. Ce fut du reste — il est triste d'avoir à le constater — l'une des rares réformes préconisées si justement par Mademoiselle Daubié, qui aient reçu leur application. Le parti anticlérical s'empara de ses idées en tout ce qui pouvait avantager l'élément laïque au détriment de l'élément religieux et, d'une simple mesure d'équité, se fit une arme vengeresse.

L'inspiratrice de ce mouvement dut s'étonner de cette interprétation donnée à sa pensée : la laïcisation à outrance, l'enlèvement des Christ du mur des écoles n'eussent certes pas été le but de ses efforts, à elle qui proclamait sa foi, son espérance en un monde meilleur et qui, à la fin de son Mémoire, après avoir ardemment appelé l'ère de Justice et de Liberté, inscrivait dans un élan de ferveur mystique l'invocation du *Pater :*

« Mon Dieu ! que votre règne arrive ! »

III

S'appuyant sur l'exemple des siècles passés et rappelant depuis le Sénat des femmes gauloises jusqu'aux suzeraines du moyen âge, toutes les influences féminines qui ont eu des conséquences sociales pour les destinées de leur pays, Mademoiselle Daubié réclame l'institution de nouveaux droits politiques conférés à la femme par la Constitution. Ce n'est pas le chapitre le moins intéressant de son travail, grâce à l'érudition et à la solidité des arguments.

Néanmoins j'avoue ne goûter que médiocrement et ne comprendre qu'imparfaitement la nécessité d'octroyer aux femmes les droits de vote et d'élégibilité. Mademoiselle Daubié se laisse entraîner dans l'ardeur du sujet, et c'est d'ailleurs avec un tact parfait et une modération exemplaire, qu'elle réclame des droits politiques pour la femme. Outre le droit de vote — de problématique utilité — elle parle du droit de tutelle, du droit de témoignage (que le tribunal de commerce vient de reconnaître aux femmes, seulement en cette année 1897) incontestablement plus pratiques et plus en harmonie avec le rôle social de la femme. Elle fait, en théorie, des restrictions fort sages, mais en fait inapplicables :

« Je regarderais comme très fâcheux de voir étendre à la femme
« l'abus qui dispense le suffrage d'une manière trop aveugle aux
« hommes...

« ... Pour que le suffrage universel représente l'équilibre des « forces sociales, il ne doit admettre parmi les deux sexes que les « électeurs qui offriront des conditions de capacité et de moralité. « Lorsque je réclame la souveraineté nationale pour tous, je n'en- « tends pas parler de tout ce qui a une main, mais de tout ce qui « a une intelligence.

« ... Que les femmes ne considèrent pas surtout le ridicule que « les esprits superficiels attacheront à voir une femme déposer « un bulletin de vote dans une urne, mais qu'elles aient en vue la « pondération des droits et des devoirs qui sortira forcément de « cet acte matériel. »

Je préfère, dans mon ignorance de l'avenir réservé aux électeurs en jupons, m'en tenir à une phrase du rapport lu à l'Académie de Lyon, lors de la présentation du Mémoire « *La femme deviendra « dans la société tout ce qu'elle sera capable et digne d'être* » et je relis avec plus d'intérêt les pages dans lesquelles Mademoiselle Daubié plaide en faveur de l'enfance et de la maternité. Elle a patiemment étudié les métiers, les industries, les professions féminines, signalé les abus, indiqué les améliorations. Elle étudie plus loin les occupations nouvelles et lucratives, susceptibles de leur offrir des ressources et, parmi ces travaux, elle insiste surtout sur les ouvrages manuels, industriels ou artistiques que la femme peut exécuter chez elle, sans déserter son intérieur et sans abandonner ses enfants.

Deux grandes plaies étaient béantes au flanc de la population ouvrière : l'ignorance et la centralisation. Mademoiselle Daubié veut guérir la première par la diffusion de l'instruction, la seconde par la reconstitution de l'existence familiale et patriarcale, autant que le permettent les exigences de la vie moderne. Elle demande la création d'écoles professionnelles ouvertes aux femmes, d'universités départementales retenant autour du clocher, et au profit du pays natal, les capacités et les intelligences qui se fourvoient vers les grands centres industriels ou intellectuels et ne font qu'augmenter par leurs échecs le nombre des déclassés.

Pour quiconque possède l'expérience des douleurs humaines et peut connaître la situation de la femme pauvre, ouvrière ou employée, le livre de Mademoiselle Daubié semble être le tableau trop fidèle des misères actuelles et l'on croit rêver en songeant

que quarante ans se sont écoulés depuis que cette infatigable dévouée les signalait à l'attention du public, à la bienveillance des dirigeants, à l'activité des réformateurs ! Quarante ans que ce cri de souffrance monte, éperdu, vibrant, vers ceux qui pourraient soulager ! Quarante ans que se lamento se perd dans le bruit de la foule indifférente ou gouailleuse !

Et pourtant bien des voix ont répondu à l'appel de Mademoiselle Daubié, ont réclamé les mêmes mesures de justice. Elle a été l'initiatrice de ce grand mouvement et tous ceux qui ont plaidé la cause de la femme pauvre n'ont fait que répéter ses arguments. Mais des réformes humanitaires ne pouvaient flatter les manies du pouvoir : mieux valait s'emparer des idées dont l'application pouvait satisfaire des haines de secte et des opinions de parti.

La récompense accordée par l'Académie de Lyon à son Mémoire sur la situation des femmes pauvres, fut un précieux encouragement pour Mademoiselle Daubié. Toujours vaillante, elle se rejeta à corps perdu dans la lutte et soutint alors contre la routine universitaire et le mauvais vouloir gouvernemental un véritable combat.

Elle s'était fait inscrire au nombre des candidats pour le baccalauréat et, la première de toutes les Françaises, sut conquérir ce diplôme alors inaccessible aux femmes. L'opposition ne fit pas défaut, depuis celle de M. Rouland, alors ministre de l'instruction publique et répondant aux sollicitations d'Arlès-Dufour : « Mais, Monsieur, vous voulez donc ridiculiser mon ministère ! » jusqu'à celle du garçon balayant la salle des examens et s'autorisant des règlements en vigueur pour mettre à la porte cette écolière inattendue.

Et quoique les notes « bien » et « très bien » eussent été accordées à l'aspirante, il fallait encore toute l'insistance du bon Arlès pour que M. Rouland consentit à signer et à expédier le parchemin.

Mademoiselle Daubié continua par des publications diverses, par des articles dans l'*Economiste Français*, sa campagne en faveur de la propagation de l'enseignement. Ici encore, des obstacles se dressaient sur sa route : son entourage, sa famille, interprétaient en mauvaise part cette obstination à réclamer la suppression des lettres d'obédience contre lesquelles elle fit paraître un volume (en 1862) et s'autorisaient de leurs sentiments religieux, beaucoup plus intransigeants que les siens, pour la détourner de cette voie.

Mais nombre de grands esprits avaient compris et approuvé son

initiative. Dumas, Jules Simon, George Sand, Daniel Stern lui prodiguaient les encouragements et l'aidaient de tout leur pouvoir en sa propagande, pour le soulagement des femmes obligées de gagner leur vie.

Victor Hugo lui écrivait, après la publication de la *Femme pauvre au XIX[e] siècle* :

« J'ai reçu votre ouvrage et je viens de le lire attentivement. « Tout un grand côté de la question n'a pu être abordé par vous, « bien que votre courage soit à la hauteur de votre talent.

« Le problème de la femme est immense : le mariage n'est « qu'une demi solution. Vous cherchez, je cherche, l'avenir trou- « vera...

« En attendant, votre livre, bien qu'incomplet, est excellent.

« Recevez, Madame, tous mes hommages.

« VICTOR HUGO. » (1).

Les travaux de Mademoiselle Daubié la mettaient en relation avec beaucoup de sociétés étrangères ayant pour but l'émancipation de la femme. Stuart-Mill entretenait avec elle une correspondance suivie et lui écrivait à propos de son livre : « Vous avez « fait, Mademoiselle, une œuvre du plus grand prix et d'autant « plus méritoire qu'elle a dû être très pénible à écrire. J'ai rare- « ment fait une lecture plus douloureuse. On n'avait jamais, je « crois, mis à nu le détail des misères de la vie pour la très grande « majorité des femmes et des révoltantes injustices de la société « masculine à leur égard. *Je voudrais que le livre pût être lu, d'un « bout à l'autre, par tous les hommes et toutes les femmes de la « classe éclairée.*

« Je crois qu'il ferait honte à beaucoup d'entre eux de leur cou- « pable inaction en face de maux aussi affreux et d'injustices aussi « monstrueuses. Malheureusement, la France est loin d'avoir sur « cette question la mauvaise prééminence que vous lui attribuez. « Les réformateurs sociaux sont toujours portés à croire que les « autres pays valent mieux que le leur... »

Mazzini, M. de Gasparin, applaudissaient également aux efforts de Mademoiselle Daubié : dans tous ces encouragements, elle trouvait la force de continuer son apostolat malgré la faiblesse de sa santé. La volonté et son énergie la soutenaient seules au milieu

(1) Lettre inédite communiquée par M. Jules Daubié.

de accablants travaux. Rien ne lui coûtait : démarches, conférences, articles pour populariser sa cause; l'abstention, l'indifférence en matière sociale eussent indigné sa droiture et son culte du devoir. Créée pour défendre les droits des opprimées, elle consacrait tous ses instants et toutes ses forces à la tâche qu'elle s'imposait.

Chaque année seulement, elle allait se reposer à Fontenoy-le-Château, sa ville natale, au milieu de tout un peuple de neveux et de nièces auxquels sa douceur et sa bonté inspiraient un filiale affection. Au milieu de leurs jeux, elle se délassait de ses fatigues et, par l'autorité de son enseignement, leur inculquait les principes qui faisaient la règle de sa vie.

C'est au milieu d'eux qu'elle mourut en 1874 — tandis qu'elle préparait, toujours active et studieuse, ses examens pour le Doctorat.

L'exemple de cette vie de travail et de dévouement, m'a paru propre à être proposé à toutes celles qu'intéresse le sort de la femme et que préoccupe sa destinée. C'est une leçon de droiture et de constante dignité que l'existence de cette noble femme s'oubliant elle-même et se sacrifiant au bien de ses semblables. Un pareil holocauste n'est point nécessaire, je le sais, pour que s'accomplisse ici-bas la mission féminine en des cas isolés. Ce que je souhaite simplement, c'est que la mémoire st pure de Julie-Victoire Daubié se dégage d'un injuste oubli et que toutes celles qui lui doivent l'espoir — ou la réalité — d'une condition meilleure sachent au prix de quels efforts elle les a libérées d'une servitude.

Je ne puis mieux résumer son œuvre qu'en citant ce passage d'une lettre que m'écrivit à son sujet un de ses premiers admirateurs, devenu et resté son ami au milieu des tourmentes et de l'orientation diverse de leurs deux existences :

« J'ai conservé de Mademoiselle Daubié le souvenir d'un noble
« esprit et d'un noble cœur. Ses conversations, ses lettres, ses
« livres avaient excité chez moi l'intérêt et la sympathie parce que
« tout en étant très réformatrice, elle n'était nullement révolu
« tionnaire. Elle entendait laisser les deux sexes dans les voies
« providentielles que la nature et l'histoire leur ont tracées, et ce
« qu'elle poursuivait était uniquement la réforme de l'enseigne-
« ment des femmes et l'amélioration du sort de celles qui, étant
« pauvres, sont obligées de gagner leur vie. — Je ne connais pas
« de but plus légitime et plus pratique, à notre époque surtout.

« Vous ferez une bonne œuvre, je le crois, en remettant en lu-
« mière cette physionomie trop peu connue », (Lettre du 1er juillet 1897).

Tous ceux qui furent en relations avec Victoire-Julie Daubié se rappellent en même temps que l'élévation de son esprit, la générosité de son cœur. N'est-ce point pour une femme l'éloge suprême que ces simples mots ajoutés à l'énumération de ses autres mérites : « Elle fut bonne » ?

Comtesse de MAGALLON.

P.-S. — J'adresse ici mes remerciements à la famille Daubié et en particulier à MM. Jules et Victor Daubié qui ont bien voulu me communiquer, avec leurs souvenirs sur leur tante, sa correspondance et ses papiers.

A TRIPOLI DE BARBARIE

Eia! sidi l'flouk chouk! hadi! hadi! Allons seigneur, une barque, celle-ci, celle-la pour aller à Trablès ! Trablès c'est Tripoli, la ville du grand sultan de Stamboul, l'orgueil du pays de l'Est depuis que Tunis est aux mains des Roumis ; oui, c'est Tripoli qui, là-bas à 500 mètres, derrière ses remparts glacés d'or et de saphir par la lumière de l'aube, dresse ses sept minarets pointus comme des aiguilles, surmontés d'un vert capuchon avec le croissant symbolique ; c'est Tripoli et ses milliers de blanches maisons aux terrasses de neige qui s'étendent tout le long de la côte plate et recourbée comme le croissant de la lune ; et, par delà les faubourgs, mettant une couronne de bronze à la cité endormie, les grands palmiers de l'oasis dressent leurs têtes orgueilleuses qui oscillent à la brise du matin. La mer est douce, bleue, souriante sous le ciel d'opale. Une frégate turque à l'ancre se balance sur la houle et semble quelque antique navire du siècle passé avec ses haubans, ses vergues enchevêtrées et ses petits canons ridicules qui allongent hors de ses flancs leurs gueules inoffensives.

Eia! sidi! l'flouk! Une barque seigneur! une barque! ils sont là dix, vingt têtes de forbans, vêtus d'innomables loques, coiffés de leur chéchia, jadis rouge, tous pressés au pied de l'échelle du paquebot, prêts à vous happer de force à la descente. Non sans encombre, à grand renfort de jurons, on se saisit de l'un d'entre eux et l'on met le cap sur le port.

Le port! mot incompréhensible quand il s'agit de la Tripolitaine. On aborde, ici, à une sorte de grève avec un petit mur qui s'écroule et tant bien que mal, on grimpe aux barreaux d'une grille où des hommes étranges à mine rébarbative, vêtus de guenilles qui furent jadis des uniformes, porteurs de baïonnettes qui m'ont semblé quelque peu rouillées, les pieds nus, ou dans des

chaussures de tous genres, depuis la botte allemande jusqu'à d'inconvenables savates, vous attendent pour prendre votre nom et et vous demander votre passeport. C'est la une première et inoubliable apparition de l'armée turque. Encore ceux-ci sont-ils parmi les moins déguenillés ; leurs pantalons ont à peu près les deux jambes entières, et leur ceinturon, qui jamais ne connût l'astiquage, n'est guère raccommodé qu'en deux ou trois endroits avec de la ficelle. Que voulez-vous ! il y a deux ans, un an, six mois au minimum qu'ils n'ont touché un centime de solde ! Il en est de même, bien entendu, de beaucoup de gradés. Aussi quelle aubaine pour eux d'être détachés à la douane ! là fleurit le backchich comme nulle part ailleurs. Vous déclarez votre nom, immédiatement transcrit avec vos qualités ; le passe-port est visé, mais les bagages sont la grosse affaire ! surtout n'apportez jamais d'armes : au nom de la sécurité du sultan, elles vous seraient immédiatement soustraites pour vous être rendues à votre retour — en principe, c'est-à-dire que cela reste dans le domaine de la théorie pure, — très loin de toute réalité. Mais le bienheureux backchich est là ; une pièce blanche discrètement glissée au contrôleur galonné avec quelques mots polis en arabe, une au sous-contrôleur et les malles se referment comme par enchantement, et la sinistre porte du fond s'ouvre tirée par la main de deux Arnautes farouches et en loques. Parfois le poste entier sort, et, sans rime ni raison, vous présente des armes dont la culasse est soigneusement ficelée avec un lambeau de cuir.

Il est cinq heures du matin ; soudain une musique infernale éclate au-dessus de nos têtes tout en haut des remparts ; des clairons rauques, aigres, lancent à pleins poumons sous le ciel étincelant, à la mer bleue et frissonnante, les accords de la diane ; tout le long du rivage dans d'autres forts, d'autre clairons s'éveillent et sonnent en fausset sinistre, et très loin encore, jusqu'aux extrémités de l'oasis, des clairons invisibles se répondent dans ce vaste camp retranché de Tripoli.

Nous voici dans la ville aux inextricables rues bordées de ces mêmes maisons si bien comprises par les Orientaux, faites d'un rez-de-chaussée, quelquefois d'un premier étage, sans fenêtres et blanchies à la chaux.

Le soleil s'est levé, une raie d'ombre et une raie de lumière font de chaque moitié de rue deux rues bien distinctes ; l'une déjà brûlante, l'autre où il fait frais et doux. Point de noms aux rues, point

de numéros, point de trottoirs, point de pavés : un simple sentier en terre battue encombré d'immondices avec une sorte d'ornière pour les eaux au milieu ; et de ci de-là, barrant le passage, des chameaux aux longs cous tanguent et roulent avec leur faix ; des petits ânes à l'œil vif trottinent sous le poids de leurs maîtres dont les jambes traînent à terre. *Barra! Barra!* place ! place ! on ne dit plus *baalek* ! prends garde, comme dans les pays du Moghreb, dans la lointaine Algérie, mais *barra!* l'énergique *barra* avec l'r roulant comme une crécelle. *Barra!* pour le dromadaire qui s'en vient, nonchalant, la tête placide tendue à deux mètres de son corps. *Barra!* c'est un marchand d'eau aux amphores émaillées qui se heurtent sur son dos. *Barra!* c'est un aveugle — et combien il y en a dans ce pays — qui tâte de son bâton les aspérités du chemin et marche la main sur l'épaule d'un jeune enfant — Œdipe et Antigone — mais en quelles guenilles ! *Barra!* c'est le marchand de poissons qui se promène avec sa marchandise au bout d'une perche ; c'est le savetier qui balance ses savates à son cou sous le nez des clients ; c'est le boulanger et son éventaire, le boucher et ses gigots. *Barra!* c'est le cri de tout ce qui vend pour un sou ; de quiconque circule affairé surtout quand il n'a rien à faire dans les villes de l'orient à l'aurore.

Les mueddins ont appelé à la prière du même cri triste que dans le Moghreb ; les abords des mosquées se couvrent de burnous, de gandourahs tunisiennes, d'hommes de Fezzan, de Turcs et d'Arabes de toutes sortes. Il faut que tout à l'heure j'aille trouver un des riches et puissants personnages d'ici, Si Mohammed ben Leftaï ; j'ai une lettre d'un de ses amis et il sera heureux de me recevoir ; mais où le rencontrer ?

« Hé les gens ! » dis-je à voix haute. « Est-ce que vous connaissez quelque part dans la ville la demeure du puissant Si M... ? » « Je sais, je sais, » me répond un juif ; « c'est bien loin, Seigneur. » — « Va devant, » et le juif file à travers les rues, tourne à droite, à gauche, passe sous des voûtes, marche toujours. Il y a bien une demi-heure que j'ai quitté le quartier franc, tout là bas au bord de la mer ; ici les Européens ne viennent jamais ; qu'y feraient-ils d'ailleurs ? Des gens fanatiques me croisent sous une voûte : un homme et une femme, des misérables en loques ; l'homme me laisse passer tout juste, mais la femme se tourne soudain face au mur et remet sur son visage toutes les guenilles qui déjà la couvraient à peu près. Même chez les gens de la plus

infime condition, telle est la haine du roumi qu'ils croient son œil capable à lui seul de jeter un mauvais sort.

Singulier être que ce juif qui frôle les murs de ce labyrinthe ! Je l'interroge et il n'est pas long à m'exalter Israël ! Selon lui, sans le juif, Tripoli serait mort, le commerce fini et la Turquie ruinée. Et peut-être dans son exagération n'a-t-il point tort; toutes les maisons de commerce sont ici aux mains des Israélites. — « Mais, » lui dis-je, « tu sais bien que l'Arabe ne vous aime point et vous couperait le cou à l'occasion ? »

Le gros homme au long nez se redresse. — « Il ne le peut pas Seigneur ! Et Rotschild ? Rotschild ! » Imaginez l'effet singulier de ce mot ici, en cette circonstance, prononcé par un être semblable, qui de sa vie n'avait vu la France, Paris ou pays d'Europe ; et pourtant il connaissait Rotschild ! C'était le maître unique incontesté, vers lequel ce pauvre cerveau débile se tournait. — *Ach Koun* Rotschild ? lui dis-je en arabe. — *Rotschild ach Koun !* qui Rotschild ? Ma feinte ignorance lui parut monstrueuse et d'un juron familier il dit : *ia Adonaï !* O Dieu ! *Soltan inta Slatin !* C'est le sultan des sultans ! et alors ce fut un flux de paroles. Rotschild était tout. Rotschild tenait le Turc ; un mot, un geste de Rotschid et les nations disparaissaient ruinées, finies, au gouffre, et le sultan, le plus puissant roi après Rotschild, désespéré, sans un poutcine (à peu près 9 sous) mourait de misère dans Stamboul ! Voilà pourquoi ici les Israélites étaient si puissants et si protégés. Telle était l'opinion de cet homme du peuple, — évidemment une nature simple.

Un dernier couloir, une impasse, une cour, une dizaine d'hommes accroupis ou debout au pied d'un mur. C'est ici ; et ce sont les serviteurs de Si M. B. L.

Le Juif salue : je reste en arrière, immobile comme le veut la dignité en pays d'Orient, attendant qu'après explication on vienne me trouver. C'est ici Si M. B. L. ? — oui — c'est un roumi qui veut lui parler ; il dit qu'il a une lettre d'un ami de Tunis.

L'un des serviteurs se détache, vient à moi, échange les formules d'usage et recommence les questions ordinaires. — Le maître dort. — C'est bien, lui dis-je, voici la lettre ; j'attends un instant et la grande porte d'une cour intérieure, ornée de carreaux de faïence et d'arcades blanches, s'ouvre, deux esclaves nègres se précipitent, énormes, à face sauvage vêtus de rouge et Si M. apparaît : 40 à 50 ans environ, figure maigre, yeux vifs, vêtu d'une

veste à la zouave brodée d'or, et des plus polis. Il s'est dérangé en personne pour me recevoir. Il est tout heureux de la lettre que je lui apporte ; il me souhaite la bienvenue la main sur le cœur, puis sur la tempe droite. Les compliments durent quelques minutes. Je remarque que le Juif a disparu, terré quelque part dehors. Les serviteurs immobiles se sont tus ; on apporte des coussins, on entre dans la cour et la conversation commence entrecoupée de délicieuses tasses de café parfumé à l'eau de rose ou à la fleur d'oranger. Si M. me parle de son cousin un des plus importants notables de Ghadamès, me donne quelques renseignements sur ses voyages dans cette ville, veut me réserver la journée, met une maison et des serviteurs à ma disposition et paraît très affecté de mon départ ; car il faut encore courir bien loin dans la ville et dans l'oasis ; mais je lui promets de revenir et il m'accompagne à la porte avec des bénédictions.

Au dehors je retrouve mon juif. — « Connais-tu Si Sliman ben Maliki et Ghariani ? » Celui-ci est un Mzabi du Djebel Nefous ; il demeure aux souks de l'autre côté de la ville. Et la course recommence à travers les ruelles à droite, à gauche, dans l'éternel labyrinthe des villes d'Orient.

Aux souks, à la nouvelle qu'un roumi a une lettre pour un *Sonaki*, (un commerçant du souks,) c'est une grande animation. Tous les nez se penchent sur mon enveloppe. Où l'as-tu connu? Qui es-tu? Où habites-tu? et quantité d'autres questions qui me font présager que notre homme est introuvable ou disparu pour quelque raison plus ou moins grave. En effet, on ne peut le découvrir, les uns disent : il voyage à la grâce de Dieu ; les autres : tu le verras au souk des étoffes, s'il plait à Dieu ; d'autres encore : je ne sais où il est passé. Enfin de compte je comprends qu'il est parti à Djado, à vingt jours de marche d'ici, dans la montagne, appelé par l'assassinat de son frère, toute une sinistre histoire comme l'on en conte si souvent en Barbarie.

Mon juif congédié, je reviens au souk des plumes ; là se vendent toutes les dépouilles des autruches du Soudan apportées par les caravanes de Ghadamès et de Ghat et hors des cartons, les juifs au fez rouge très haut sur leur long nez tirent les plumes blanches, les noires, les cendrées par centaines ; soyeuses, molles, souples, aux longues barbes qui pendent comme de la peluche le long de la nervure centrale. Et les marchandages interminables commencent. Offrez hardiment le tiers de ce que l'on vous demande

et augmentez sou par sou jusqu'à la moitié environ, vous aurez alors atteint le juste prix; mais avant tout, ne perdez point patience et tâchez bien de débattre la valeur en arabe avec les invocations, les plaisanteries, les dénégations usitées, toute la comédie obligatoire de l'achat et de la vente.

Des souks encore, de longs couloirs voûtés aux niches nombreuses comme les alvéoles d'une ruche, des tissus entassés, des soieries, des broderies d'or et d'argent; des raies de lumière blonde filtrent par intervalle à travers les trous de la voûte et partout flotte cette odeur forte et suave du musc, de benjoin, d'orangers en fleurs — épandue.

Soudain c'est le jour aveuglant, la clarté éblouissante qui tombe en nappes du ciel de huit heures sur le faubourg à moitié enseveli dans la poussière.

Et ici encore ce sont des niches à la file, un kilomètre de niches avec des selliers et des cordonniers, tissant sur cuir jaune et rouge avec de la soie et de l'or, de merveilleux dessins, au hasard de l'inspiration. Ils portent le dessin dans leur cœur, comme l'on dit en arabe; et, en effet, ils travaillent sans modèle avec des matériaux si primitifs et une telle patience que l'on ne saurait trouver quelque part ailleurs, même en Tunisie, pareilles broderie à la fois simples, élégantes et d'un fini achevé.

Une petite place près des remparts en vieilles pierres branlantes, c'est la place « aux carosses de ville ». *Carrossa Sidi*! Un carrosse Seigneur! Ils sont plus de vingt à m'offrir leur voiture avec des hurlements de sauvages; je me décide pour le véhicule le plus propre; le cocher est un nègre de six pieds dont tout le vêtement consiste en une chemise trouée. Des planches sur un essieu avec deux roues et un banc : voilà le carrosse. Le nègre saute sur le brancard, siffle le cheval, un pur sang aux yeux pleins de flammes dont la queue balaie le sol et l'équipage part au galop pour l'oasis. En une minute la porte de la campagne, gardée par deux sentinelles aussi déguenillées que les braves déjà entrevus, est franchie et nous roulons dans trente centimètres de sable sous un soleil de feu, à travers des fondrières, des trous, cahotés affreusement. Ceci représente pourtant une manière de route nationale pour les Turcs. J'interroge mon nègre qui, comme tous les nègres, est un intarissable bavard, — bien entendu il parle nègre même en me causant en arabe, — mais nous nous comprenons suffisamment. C'est en vain que j'appelle son attention sur

l'état de cette route ; il la trouve parfaite ; on l'a même, dit-il, réparée il y a quelque temps ; je lui explique entre deux bonds, tandis que je me rattrape à une tringle, qu'une semblable gymnastique est quelque peu fatigante pour moi. Il me réplique : — « Eh ! Si tu avais connu la route du pacha qui est mort ! Sur cette route tu pouvais boire le café en roulant, sans le renverser. D'ailleurs regarde, nous y sommes. » En effet, voici un vestige de chaussée, quelque chose comme un de nos chemins les plus ruraux, raviné par un torrent; nous bondissons d'un violent coup de collier hors du sable, sur la route du pacha, mais on n'y est guère mieux qu'à côté. Petites misères, bien vite oubliées par la vue de l'oasis. De chaque côté, ce sont des palmiers au fût droit surmontés de l'élégant bouquet des feuilles ; puis des orangers en fleurs dont l'odeur suave flotte dans la brise, passe et repasse enivrante, parfois de petites villas, toutes blanches, toutes closes, mystérieux abris des harems orientaux. Ici, la maison du premier drogman ; là. celle du général M. bey ; là, celle du Khasnadar. Hassan, mon nègre, les nomme avec un respect infini ; puis les maisons deviennent plus rares, le chemin, entre les deux murailles de pisé, se resserre, le sable recommence et nous voilà presque au bout de l'oasis à plusieurs kilomètres de Tripoli, dans la campagne si peu sûre, hantée de tous les maraudeurs et de tous les faméliques de ce pays ; Hassan frissonne à la seule pensée de nous y retrouver à la tombée du jour.

Les palmiers s'espacent, le mur de pisé cesse et nous débouchons en plein désert sur la route de Fezzan, sur la piste plutôt. Quelle désolation et quelle étrange beauté ! Vers le sud allongent leurs dos fauves, des dunes de sable nues ; une sorte de sentier tassé par les pas des chameaux se devine entre elles, Tout aux alentours, personne, pas un être vivant, pas même un oiseau. Le soleil tombe d'aplomb, le sable renvoie une réverbération brûlante ; seul le parfum des orangers vient encore jusqu'ici par bouffées avec la brise. A droite, c'est l'oasis verte et de couleur bronze : citronnniers, mandariniers, palmiers entremêlés ; au nord, au bord du sable blond, roulant ses vagues alanguies avec délice, c'est la mer bleue, la mer de lapis qui sommeille sous le ciel de lapis dans la pesante chaleur de midi.

Va encore Hassan ! et nous allons à travers la plaine, contournant l'oasis vers un bois d'olivier. Voici l'armée turque

qui apparaît soudain dans toute la splendeur de ses guenilles. Un bataillon, à peu près, fait du service en campagne, les faisceaux sont formés un peu partout, les hommes couchés sous les oliviers sommeillent ou dévorent tristement de misérables morceaux de galette ; les uniformes sont horriblement sales. Les têtes sont faméliques et sauvages ; seuls, les officiers ont encore une assez fière tournure.

Au lieu de cantine et de cantiniers, des chameaux couchés avec des tonnelets d'eau sur leur bât dorment entre les compagnies. Triste vision de gens héroïques pourtant ! ils l'ont montré bien des fois — mais de sauvages féroces et réduits par la faim, le manque de soins, la pénurie extrême du Trésor, à ces fantômes d'hommes vêtus de loques, qui sont là vautrés sur le sable, occupés à une vague parodie de ce que font à la même heure, à 3.000 kilom. au nord, d'autres armées, là-bas, sur la terre de France ou d'Allemagne, sous un autre ciel, moins brillant, sans lumière et sans joie. En passant, des officiers me saluent, à la mode turque, très polis, la main sur le cœur et à la tempe droite ; je leurs réponds de même avec la formule arabe ordinaire. Le groupe disparaît et de nouveau nous roulons dans l'oasis pour rentrer à Tripoli.

Çà et là, sous les palmiers, l'on voit des tombes blanches espacées : ce sont les cimetières musulmans. Ni mur, ni monument fastueux ; au hasard des sentiers, sous les mûriers, les oliviers, les deux pierres habituelles à la tête et au pied du renflement de terre battue indiquent la place. Quelques-unes portent des inscriptions ; nul européen n'a pu les relever et l'on sait que certaines seraient précieuses ; peut-être avec des précautions et un photo-jumelle serait-il possible de les recueillir en se promenant. Mais comme l'on se sent surveillé et entouré de fanatiques dans ce pays ! des têtes sortent d'on ne sait où pour vous épier ; il ne faut pas s'arrêter et surtout ne rien demander, ne sembler rien voir ; c'est le seul moyen d'observer fructueusement dans la campagne autour de Tripoli.

Je me promenais dans les faubourgs, le soir, quand j'ai retrouvé mon juif ; il insiste pour me mener chez lui, pour me faire visiter sa maison, m'offrir de la galette sans levain (on est au temps de la Pâque) et de l'eau de fleur d'oranger nouvellement distillée. En route pour le Ghetto ; car ici les israëlites sont parqués dans un coin de la ville, dans un faubourg aux ruelles étroites, en laby-

rinthe inextricable. Là, tous les costumes, toutes les conditions, riches et pauvres se condoient et s'y mêlent, juives tunisiennes en pantalons, avec le grand cône de velours et d'or pointu, sur la tête ; juives algériennes ou marocaines en robes multicolores et les bras nus ; des rues, des sentiers pleins d'enfants, des amas d'immondices, des arcs et des voûtes, une demi-heure de marche très-loin encore du quartier franc, et me voici chez mon hôte ; une maison arabe avec cour intérieure et chambres blanchies à la chaux, ouvrant sur la cour. Trois ménages, 8 à 10 femmes, les unes énormes, roulant comme des ballots, d'autres toutes jeunes, 12 ans à peine, aux yeux superbes, les chevilles cerclées de bracelets d'argent, vaquent aux soins du logis. L'obséquiosité juive est partout la même ; les femmes me donnent la bénédiction, m'apportent du pain azyme, m'aspergent de parfums et me préparent le café. Elles bavardent comme des pies et sont en joie de voir un roumi, une fois dans leur vie, au milieu d'elles. Assis par terre sur des nattes et des tapis, j'engage la conversation sur le fameux Rotschild et ce n'est encore qu'un cri comme le matin, Rotschild-Dieu, roi suprême, invoqué par ces guenilleux comme le protecteur unique. On m'apporte une mauvaise gravure représentant une sorte de maison grossièrement dessinée. " Vois ", me dit la jeune Rbekka, (Rébecka) la fille de mon hôte, " c'est le temple de Jérouschalaïm " (le temple de Jérusalem). Comme ils ont encore le respect et l'admiration de ce mot Jérouschalaïm ! Tous les vieux dogmes, la vallée de Josaphat, les légendes, les prophéties terribles, les grands noms : Ezéchiel, Job, Isaïas, surnagent dans leurs mémoires et quand je leur parle de Mouça (Moïse), ce n'est qu'un mot de tous : Sidna ! Notre Seigneur. Je leur cite quelques versets de la bible en hébreu, entr'autres le premier si connu : au commencement Dieu... etc. Tant de science les suffoque quand ils reconnaissent les antiques mots sacrés, les millénaires vocables, murmurés par l'esprit de Dieu même.

Je laisse quelques sous aux enfants, et je sors du Ghetto au milieu des bénédictions et de l'étonnement général à la vue d'un roumi parmi tous ces gens qui ne sortent guère de leurs demeures, — j'entends les femmes — et ne vont point souvent là-bas au quartier franc, le long de la marine.

En route pour les souks ! boire un café chez un souaki, voir mon ami Si M. et caresser la petite gazelle familière qui joue près de lui si gracieuse avec sa robe fauve et lustrée, ses grands yeux tou-

jours humides, et ses cornes annelées et recourbées comme les branches d'une lyre.

Encore des soldats et toujours des soldats ! L'exercice est terminé ; les voilà libres à la fin du jour, libres de se promener les bras ballants le long des boutiques, sur la marine ou sur la route de l'oasis. Quelques uns, les plus fortunés, songent à augmenter la misérable ration journalière faite d'un peu de riz ; mais que d'hésitations, que de discussions avec le marchand avant de se décider au lourd sacrifice de deux sous pour une sardine, quelques dattes, ou un peu de fressure de mouton ! et l'achat terminé ces farouches guerriers s'en retournent très placides, un peu ridicules avec leur baïonnette d'un côté, et de l'autre, au bout de leurs doigts, un unique poisson qu'ils tiennent par l'extrêmité de la queue, ou une petite baguette de bois dont ils ont traversé la fressure divisée en morceaux empilés.

Sur la route de l'oasis on croise souvent les corvées qui portent la ration de riz aux postes des remparts ou des magasins militaires : point de gamelle comme chez nous, mais des assiettes de cuivre suspendues par trois cordes ; de loin on peut se demander non sans raison que veulent ces gens en train de promener avec ménagement des plateaux de balance. Tous ces hommes ont l'air triste, ennuyé, famélique. Une partie d'entre eux vient du Fezzan, d'autres de Turquie ou d'Asie mineure, mais tous semblent ici des étrangers au milieu de la population indigène ; accroupis par bandes au bord des remparts, sous les palmiers de l'oasis, le long des routes à l'ombre d'un olivier, ils paraissent plongés dans une rêverie sans fin, morne et résignée.

Les officiers, les jeunes surtout, avec leur tunique noire ou grise aux longues basques sont assez soignés, parfois élégants, mais ils portent sur le sommet du crâne un fez rigide et fâcheux qui s'élève comme un cône tronqué à des hauteurs singulières.

Les fonctionnaires civils ne manquent point, et se concentrent autour du palais du Gouverneur. Eux aussi, ont lieu de bénir les jours trop rares où les appointements viennent de Constantinople ; d'ailleurs civils et militaires ne sont ici pour la plupart que des exilés : beaucoup de membres du parti jeune Turc, sur un mot du maître, ont dû gagner la Tripolitaine, et ils ne savent guère si jamais ils reverront Stamboul. Ceux qui ont particulièrement déplu se voient obligés d'aller dans quelque poste du Djebel Nefous à Nalout, à Djadou, ou bien à Ghadamès, ou au sud dans

l'insalubre Mourzouk, et une fois de plus la sécurité personnelle du sultan se trouve assurée.

Près de l'une des portes qui donnent sur le chemin de l'oasis el Hassi et que gardent les deux sentinelles habituelles, immobiles sur la petite planche de bois posée sur le sol (un mètre carré à peine où les malheureux n'ont point la ressource de se promener durant leur faction) des nègres me saluèrent en riant, épanouis. C'étaient trois soudanais qui avaient quitté la Tunisie avec moi pour retourner au Tchad et dont l'embarquement à Gabès avait été héroïque à voir. Dès l'aurore, leurs ballots à leurs pieds, ils attendaient à l'appontement la venue de la chaloupe pour se faire porter à bord : mais au moment d'y descendre ce furent des cris sans noms, des injures réciproques pour se caser eux et leurs hardes.

Chacun d'ailleurs refnsait de faire quoi que ce soit dans l'espérance que son compagnon travaillerait pour lui. Quand tout fut bien arrimé, il faisait beau voir mes trois braves d'un noir d'ébène, avec leur burnous blanc et leur chéchia rouge souffler à grand bruit, juchés tout au haut des ballotg à l'avant de la felouque et monter et descendre avec elle sur la houle longue, en bavardant infatigablement.

Toute la nuit, sur le pont-avant, ils avaient chanté sous les étoiles des chansons du Sud si mélancoliques et si douces, et voilà que je les retrouvais ici, à la porte de la ville, au milieu des chameaux d'un convoi et prêts à se mettre en route pour un long voyage de plusieurs mois vers le pays humide, par de là le brûlant désert, vers la terre riante et verte du Soudan mystérieux. Je leur souhaitai un bon voyage et ne désespérai point de les retrouver un jour, bavardant à cette même place au milieu des dromadaires accoutumés, car beaucoup d'entre eux font la navette entre Tripoli et le Soudan.

D'ailleurs cette ville est-elle autre chose qu'un immense bazar où tous les produits du centre de l'Afrique affluent avec les caravanes ? Trois routes bien connues en partent pour pénétrer an continent noir. C'est d'abord la route Tripoli-Ghadamès et le sud-ouest par le Djebel Nefous, des plus faciles et abondante en eau, ensuite c'est la route Tripoli-Ghat, bien longue celle-là, semée d'obstacles et divisée elle-même en plusieurs autres, routes qui vont à Agadès, au Bornou, certaines jusqu'au Baguirmi et au Ouadaï. C'est enfin la route de Tripoli au Fezzan, à Mourzouk et au lac Tchad. Une quatrième artère passe par la Cyrénaïque et Ben

Ghazi pour se rendre dans le Soudan oriental au Darfour, et lui porter les produits d'Europe : tissus, quincailleries, armes, poudres, sucre. Il serait hors des limites de cet article de m'étendre sur l'importance de ce commerce transsharien ; mais elle est à coup sûr considérable. En échange des marchandises européennes le Bornou renvoie des paillettes d'or, l'Ouadaï et les régions du sud-ouest, les dépouilles des autruches, des peaux de panthères ou de léopard, de l'ivoire, de la gomme. Au dire des bien informés, ce trafic se serait beaucoup accru depuis que notre pénétration dans l'extrême sud Algérien, loin d'attirer les caravanes par la sécurité que nous leur offrons, leur a fait prendre des routes plus au sud et plus dangereuses. Aussi bien, ne saurait-on en être surpris si l'on songe que fort souvent, le plus clair profit de ces immenses convois est le commerce des esclaves : or, sur le marché de Ghat, de Ghadamès et généralement dans la Tripolitaine les caravaniers sont assurés d'écouler leur marchandise humaine sans être gênés par « les conventions internationales ».

Ne désespérons pas pourtant de voir les caravanes reprendre, un jour, les routes d'Ouargla ou d'El-Goléa, qu'elles évitent soigneusement depuis notre occupation. Déjà, des pourparlers sont engagés avec une fraction des Touaregs, et le parti arabe qui détient le haut commerce au centre de l'Afrique finira par se rendre compte de tout le profit qu'il pourrait retirer des relations avec nous. Mais longtemps encore, Tripoli restera un entrepôt du Soudan, un de ses importants débouchés du côté de la Méditerranée et cela, malgré l'incurie *voulue peut être* du gouvernement turc, qui laisse tout ce pays dans l'isolement, dans le silence, déconcerte les efforts des Européens, met obstacles sur obstacles à toutes les initiatives des commerçants étrangers, se refuse à un creuser un port suffisamment sûr, à abaisser le taux exorbitant des télégrammes (1 fr. 20 par mot) et encombre la ville de soldats et d'espions.

Grâce à cette affluence constante de caravanes et à ces relations avec le Soudan toutes les races se mêlent à Tripoli. Voici l'Arabe drapé dans son burnous de laine, au teint clair, aux yeux noirs et humides, à la barbe frisée, indolent et paresseux, qui « boit le soleil » à la porte d'un café, étendu sur une natte de halfa ; plus loin, passent affairés, des Berbères à la peau bronzée, promenant dans des corbeilles de palmier, des salades, des radis, des carottes qu'ils cultivent dans les jardins de l'oasis.

Quelques-uns de ces hommes sont des blonds aux yeux bleus bien étranges parmi tous ces bruns ; et ils ont tous, une allure énergique, vive, pleine d'entrain tandis qu'ils crient à pleins poumons leur marchandise. Çà et là se glissent, en vestes bleues, brodées d'or ou de soie, des juifs de toutes les classes, qui discutent avec acharnement de vente et achat ; des nègres d'un noir luisant dominent la foule de leur haute stature et se promènent, vêtus d'une chemise blanche serrée à la taille par une cordelette en poil de chameau, et des Turcs au fez très haut s'avancent avec gravité tandis que des Levantins, gens de race indécise, mi-vêtus à l'européenne, coiffés d'une chéchia et chaussés de savates tunisiennes, se faufilent à travers les groupes, parlant tous les dialectes avec une égale facilité, toutes les langues diverses qui heurtent ici leurs syllabes chantantes: le berbère aux sons doux et clairs, l'arabe rauque comme un aboiement et le turc plein de rythme et d'harmonie.

Nulle part mieux que dans l'oasis, on ne peut observer cette diversité de races si visible déjà dans les ruelles de Tripoli à la « *rahba-el Hassi.* » Tel est le nom arabe de la verdoyante forêt qui se dresse derrière les remparts, au Sud-Est : un million de palmiers qui balançant leurs panaches alanguis à trente mètres du sol, abritent des villas blanches, où les riches de la cité viennent chercher un peu de fraîcheur, des gourbis, des huttes espacées dans les clairières auprès des puits. Tout un peuple, des nègres, des Mzabites, des nefousiens, des Israëlites mêmes devenus jardiniers, (fait unique et presque incroyable), près de vingt-cinq mille têtes, dit-on, sont là occupés à distribuer l'eau aux différentes cultures : céréales et légumes plantés entre les dattiers, aux arbres fruitiers : citronniers, orangers, grenadiers, qui portent à la fois des fleurs et des fruits, et dont s'exhale une odeur forte, enivrante emportée par la brise très loin, en pleine mer ou bien au ras du désert fauve.

Souvent dans la pure clarté de l'aurore, ou au coucher du soleil l'on voit des nègres grimper le long du fût raboteux d'un palmier et, une fois tout en haut, dans le bouquet aux teintes de bronze, suspendre une cruche à la rencontre de deux branches : là, par une blessure ouverte en pleine chair, l'arbre généreux va pendant quelques heures, laisser couler le plus pur de sa vie, une sève douce et sucrée, le *lagmi,* qui bientôt pétillera comme du champagne, puis fermentera, deviendra enivrant comme l'alcool le plus violent, et finirait par se corrompre rapidement, si les Tripoli-

tains n'en faisaient leur boisson préférée, lorsqu'au printemps ils peuvent demander à leurs dattiers cet épuisant sacrifice.

Ces nègres grimpeurs, à peine vêtus d'une chemise blanche et coiffés d'une chéchia, sont d'infatigables jardiniers. Quelle activité après une chaude journée, ou à l'aube quand l'oasis s'éveille pleine de senteurs et de cris joyeux des oiseaux, pour répandre aux pieds des arbres l'eau bienfaisante ! Et quelle chanson plaintive et inoubliable que celle de toutes les poulies des puits, à mesure que l'outre, pleine ou vide, monte ou descend au bout de sa corde ! Quel voyageur ne se souvient de s'être arrêté, en Orient, devant ces puits étranges, primitifs, aussi vieux que ces vieilles civilisations elles-mêmes ! Deux murs parallèles, blanchis à la chaux supportent une poutrelle de bois horizontale : c'est l'axe de la poulie ; sur cette poulie circule une corde dont une extrémité retient la peau de chèvre qui remplace notre seau, tandis que l'autre est attachée au collier d'un âne, d'un cheval, d'une mule, d'un bœuf : souvent même deux de ces animaux, un âne et un bœuf par exemple, sont accouplés pour ce travail. Un arabe ou un nègre fait entendre un sifflement ; les bêtes dociles descendent un chemin en plan incliné d'une longueur correspondant à la profondeur de la nappe d'eau : l'outre monte, bute contre un taquet, bascule, et verse son contenu dans un réservoir. Le chant frais de cette cascade est le signal du retour, les bêtes et l'homme regrimpent le plan incliné, l'outre descend pour remonter de nouveau comme tout à l'heure ; puits bien simple, un peu ridicule à nos yeux de civilisés quand tant de moyens plus aisés et plus prompts d'obtenir de l'eau seraient possibles — mais comme ce seul spectacle nous ramène loin, en arrière, par de là des dizaines de siècles, aux premiers temps du monde, aux scènes de la Bible, aux soirs de Chaldée ou de Mésopotamie, lorsque dans le silence de la terre embrasée lasse de chaleur et de lumière, les pâtres de Jacob ou de Laban venaient aux premières étoiles pousser leurs troupeaux poudreux autour de murailles blanches comme celles-ci, près d'une outre toute semblable qui descendait en chantant une aigre chanson sur la poulie, comme aujourd'hui ; et les animaux recrus de fatigue et de soif tendaient le cou au bruit bien connu ; et qqand la peau de bouc remontait ruisselante, lourde, gonflée comme une mamelle, c'était un frémissement, une presse, une irrésistible poussée des bêtes et des gens pour boire à longs traits l'eau fraîche et bienfaisante, source de toute vie et de toute fécondité.

Et maintenant, c'est l'heure du couchant : toutes les maisons blanches deviennent roses, le ciel s'enflamme, les palmiers au fût rigide balancent leur sombre panache, derrière les murs, au souffle du vent de mer qui s'est levé, et qui, de ses grands coups d'aile rafraîchit l'air embrasé ; les flots avec la marée montante, qui se fait sentir ici dans les Syrtes comme dans l'océan mettent une frange d'écume argentée, au bord du sable blond ; le parfum des orangers et des roses s'exhale plus fort, exaspéré à la fin de cette brûlante journée, — c'est l'heure du mogrheb, l'heure de la prière et de nouveau, aux balcons des minarets pointus, les mueddins ont reparu et ont lancé aux quatre coins de l'immense horizon l'appel mélancolique: *La illah, illa allah*: puis le calme, le silence semblent devenir plus grands à mesure que le jour baisse et là-bas dans les jardins de l'oasis, dans les petites maisons roses et mysté rieuses c'est aussi l'heure où monte la voix des belles filles de Galata, des femmes de Circassie ou d'Asie Mineure débarquées ici en un jour d'exil avec leurs maris, et qui, sur cette rude terre d'Afrique aux longs étés dévorés par le soleil, chantent des chansons douces comme le miel, loin de la Corne d'or, qu'elles ne verront plus peut-être, si le maître de Stamboul reste inexorable et irrité.

Puis, presque sans crépuscule, comme c'est l'ordinaire en Orient, la nuit vient tout d'un coup : Tripoli n'est plus qu'une tache blanche avec quelques points de lumière, ça et là, aux coins des terrasses, sur les remparts, dans les villas très loin le long de la baie. Vers le sud, l'immense désert sommeille ; la nuit s'avance à grand pas ; encore quelques instants et la brune voyageuse aura promené ses longs voiles jusqu'au couchant mystérieux, tout là bas, à l'autre extrémité de l'Afrique, au pays du Moghreb qui va s'endormir muet, isolé, farouche, au bord de l'océan sauvage, en même temps que la terre de Tripoli et de Cyrénaïque près de la mer tiède et chantante.

Le silence de la tombe, un effrayant repos, une agonie peut-être, règnent maintenant à l'Ouest et à l'Est du vaste continent, et ce pendant au centre, sur une large étendue, à travers les trois provinces, à cette même heure nocturne la vie palpite, circule, pleine de santé et de jeunesse, depuis Tlemcen dans l'Oranais, jusqu'à Alger-la-Blanche, qui étincelle de milliers de lumières sous les mêmes cieux profonds et doux, jusqu'à Constantine, l'étrange cité aérienne qui se profile à la clarté de la lune tout en haut de

son rocher aimé des aigles. Ensuite ce sont des forêts, des paturages, des forêts encore, des villes semées çà et là dans les campagnes pleines de bruits et de voix étrangères, et enfin au bord d'un lac aux reflets d'argent, voici Tunis, la perle du Nord, avec ses minarets, ses terrasses éblouissantes sous les étoiles. Et alors se déroule tout le long de la côte enchantée le chapelet des petites cités blanches, Sousse sur sa colline. Monastir, Mahédia, Sfax et ses jardins d'oliviers, Gabès, Zarzis et ses dattiers. Puis de nouveau c'est le vide, l'immensité déserte, le sombre et fantastique pays d'Islam qui repose au milieu de ses tombeaux et de ses ruines.

Mektoub ! c'était écrit ! — Aux bruits des anciennes batailles, aux chants des victoires, à l'enivrement des conquêtes, la défaite, l'humiliation, la douleur de tolérer l'infidèle à ses portes ont succédé, *Mektoub* ! c'était écrit ! — Il n'y a plus pour les vainqueurs d'autrefois qu'à s'endormir dans une grandeur farouche, isolés du monde et dédaignant de le connaître, près des palmiers séculaires, près des sables qui chaque jour avancent un peu plus, en attendant que le maître de l'heure, le Roi des mondes, Dieu le miséricordieux, manifeste à son peuple une autre volonté.

M. IDOUX.

LETTRES

SUR

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE [1]

Vaiges, 10 août 1898.

Ceux qui ont contribué à la fondation et à la durée de la *Nouvelle Revue* en la lisant dès la première heure, et en lui demeurant fidèles, pensent aujourd'hui avec moi que notre plus grande lutte individuelle, longtemps la plus courageuse, a cessé par la mort du prince de Bismarck.

Pour tous autres que mes lecteurs, je n'hésite pas à le dire, il serait curieux de parcourir les livraisons de la *Revue* depuis vingt ans et de voir se fixer, peu à peu, de quinzaine en quinzaine, le portrait moral du chancelier de fer et de sang. Aucune ligne n'y manque, pas même la prophétie constante de sa chute et de la figure sans grandeur qu'il fera lorsqu'il sera précipité du pouvoir. L'homme était trop peu scrupuleux sur les moyens, trop cruel à ses ennemis, trop implacable envers les vaincus, pour n'être pas de taille singulièrement diminuée, le jour où la surélévation du but atteint comme puissance matérielle lui manquerait.

On peut suivre la vie de M. de Bismarck pas à pas. Sa nature reste de la naissance à la mort, violente, tyrannique, barbare. Cette conscience, dans laquelle se meuvent à la fois les reflets des actes impulsifs ou voulus ainsi que la lumière des sentiments de justice et d'honneur venus de l'âme, n'a été chez lui que ténèbres. L'action pour M. de Bismarck n'eut jamais qu'une face : l'utilité et encore l'utilité profitable à la gloire, aux intérêts de sa

(1) Dans mon article du 1er Août à la page 530, 1re ligne, les typos m'ont fait dire que nous devions aider à la *Révolution* des peuples, c'est *évolution* que j'ai écrit. Mes fidèles lecteurs auront surement deviné la coquille.

J. A.

personne. Qu'on le remarque, ce n'est que quand la Prusse aura fait corps avec lui qu'il rapportera tout à la Prusse et la fera bénéficier de toutes ses énergies.

La fortune a permis que ce fort, au sens brutal du mot, n'eût à tenter la domination et l'intimidation que sur des adversaires ou des partenaires faibles et doux. Guillaume Ier, Christian de Danemark, Napoléon III, François-Joseph, Frédéric III, Humbert Ier, étaient ou faibles ou mobiles et doux. M. de Bismarck n'a pu lutter contre Alexandre III qui était un fort, contre Léon XIII qui est un tenace, contre Guillaume II qui est un violent.

Pour ne rappeler, dans ce qui enchaîne les conquêtes prussiennes les unes aux autres, que les actes, principaux de brutalité, d'appétit, d'injustice, d'inconscience morale, souvenons-nous d'abord que M. de Bismarck suscite la candidature du Prince Frédéric d'Augustembourg comme héritier du Schleswig-Holstein pour réduire à néant les droits du Danemark. Sitôt que le Danemark est vaincu, en 1864, à Duppel, M. de Bismarck reconnaît les droits du peuple Danois, sur le Schleswig-Holstein, mais alors et seulement parce qu'ils sont escamotés par la victoire ! Aussitôt il supprime les droits du Prince Frédéric d'Augustembourg, pour lesquels la Prusse vient de se battre, et pour la raison très simple qu'ils sont devenus gênants pour le vainqueur. C'est l'Autriche que M. de Bismarck rend responsable de l'odieuse attaque contre le Danemark et du cynisme du traité signé à Vienne. M. de Bismarck prépare ainsi l'opinion européenne à une brusque invasion par la soi-disant pacifique Prusse de la soi-disant foudre de guerre et agressive Autriche.

Il excite la Hongrie, fait alliance avec l'Italie, berne la France par la promesse de la Belgique et du Luxembourg, emploie les moyens les plus coupables, accumule mensonge sur mensonge, fait rassurer François-Joseph par une lettre du roi de Prusse à l'archiduchese Sophie disant que, lui, Guillaume Ier, ne consentira jamais à la guerre avec un ami apparenté. Et c'est cette heure de détente que M. de Bismarck choisit pour se ruer sur l'alliée d'hier, sur l'Autriche.

Bientôt il amadoue la vaincue, qu'il a ménagée « afin qu'elle puisse lui servir contre la Russie dans la question d'Orient » dit-il: dès cette époque, il provoque les rancunes de cette vaincue contre la France, nous calomnie en Belgique, et nous y prête l'avidité qu'il a essayé de nous insuffler ; il ne cesse de nous dénoncer à

l'Italie, suscite entre elle et nous des malentendus graves, s'assure les bons offices de l'Angleterre, accable la Russie de preuves de dévouement, de protestations pacifiques et en même temps nous incrimine à ses yeux, nous accuse de sombres préméditations contre la quiétude européenne ; enfin, lorsque M. de Bismarck est prêt à se jeter comme un fauve sur sa proie, au moment d'une détente possible comme avant Sadowa, il ne recule ni devant le criminel mensonge, ni devant l'infamie, ni devant un faux : la dépêche d'Ems !

Lequel de nous ne sait, ou n'a appris dans les larmes, dans l'impuissance du désespoir, comment l'homme de fer et de sang nous a tenus, nous a broyés, sifflant son horrible hallali au moment où il acculait sous son coutelas la « bête française ! » Bazaine, le bombardement de Paris, l'entrée des Prussiens dans notre capitale, le traité de Francfort, l'Alsace et la Lorraine perdues, l'indemnité des milliards, c'est à lui surtout que nous devons tout cela :

« Cette fois elle est bien écrasée, leur France ! » répétait-il. Madame de Bismarck eut voulu mieux que cela : un massacre général. M. de Bismarck trouvait qu'il fallait à la tragédie de la France agonisante des spectateurs français et il en avait laissé !

Mais une nation est grande encore. La Russie maintenant projette son ombre, même sur la triomphante Allemagne : il faut éteindre ce flambeau. Par quelles intrigues alors, par quel machiavélisme, par quelles roueries infernales la question d'Orient est-elle rouverte, la guerre rendue nécessaire et la victoire inutilisée? Le Prince Gortschakoff est joué, l'Empereur Alexandre II trompé. M. de Bismarck, en compérage avec Disraéli, protège le Sultan, favorise l'Autriche, sème la méfiance et la rancune en Grèce, dans les Balkans, contre la Russie qui a donné son or et son sang avec une chevalerie sans exemple pour les frères slaves et chrétiens. L'homme fatal, par le congrès de Berlin, décourage à tout jamais peut-être la générosité moscovite en Orient.

Napoléon III s'était prêté à l'écrasement de l'Autriche ; Gambetta s'est rendu complice du congrès de Berlin ; M. Hanotaux a glorifié la suite de la politique bismarkienne à Kiel ; il n'a rien fait pour réveiller la générosité russe en Orient, au contraire !

Dès 1879, le Prince Chancelier, maître incontesté, mais déjà discuté de l'Empire allemand, avait senti plus d'une fois l'insécurité dans son omnipotence. Il restait le dresseur d'embûches universel, le

génie malfaisant qui a sapé et continue à ébranler les bases de toutes les puissances nationales en Europe. Inquiet au dedans il est troublé au dehors, les obstacles surgissent autour de lui et se succèdent. On le voit gémir lamentablement sur l'inconstance de la fortune, sur l'ingratitude des hommes. Il parle d'abandonner la scène politique, certain que l'Allemagne ne peut être gouvernée que par lui.

Toujours légion innombrable sont ceux qui le croient indestructible, toujours rares ceux qui déclarent lézardé le monument bismarkien. J'écrivais alors :

« Les moyens les plus imprévus souples ou brutaux, sincères ou hypocrites, il les emploie aujourd'hui indifféremment parce que tout lui résiste et qu'il veut triompher comme aux temps disparus, où tout lui cédait.

Trop orgueilleux pour se reconnaître coupable d'erreur, d'imprévoyance ou de faiblesse, le triomphateur habituel, le joueur constamment heureux s'en est pris à la fortune ; il l'a, sans scrupules, sans vergogne, accusée d'aveuglement, d'ineptie. Injuriée par celui-là même dans lequel un moment elle s'était incarnée, la fortune, sur l'heure, s'est détachée de son favori, l'a livré à ses seules ressources. Comme aussitôt il a paru pauvre ! Ayant eu la fortune audacieuse, insolente, il a l'infortune récriminatoire et larmoyante.

Lorsque dix ans après, le prince de Bismarck était définitivement brisé, je disais : « L'inspirateur du traité de Francfort, car, qui pourrait croire que Guillaume I[er] ait ébauché un seul acte qui ne lui ait pas été conseillé, imposé par M. de Bismarck ? celui qui, en 1875, en 1879, voulut se jeter sur la France, qui, au commencement de l'hiver de 1881, au printemps de 1882, nous fit menacer par sa presse officieuse et officielle, nous menaça lui-même au Reichstag ; qui, en 1886, en 1887, hissa publiquement au-dessus de nos têtes l'épée de Damoclès ; l'instigateur des guet-apens Schnaebelé et de Vexaincourt ; celui dont les émissaires provocateurs ont anarchisé tous les mouvements de notre peuple, dont les reptiles faussaient dans toute l'Europe, depuis vingt-huit ans, les jugements portés sur notre caractère national ; le fourbe qui n'a cessé d'exercer son influence malfaisante sur notre politique intérieure, qui nous a poussés traîtreusement dans les aventures coloniales, qui a contrecarré partout, sans une heure de trêve, chaque projet de notre politique extérieure, qui a excité les plus petits pays à la haine contre nous, qui a, parce qu'ils étaient nos jaloux, qui a tour à tour commandité la légèreté du comte Jules Andrassy, forcé l'opinion austro-hongroise à prendre pour du poids la lourdeur de M. Tisza, qui a rendu possible l'impossible M. Crispi, qui a garanti et breveté la brutalité de lord Salisbury, qui a déneutralisé la Belgique, miné, détruit la situation prépondérante de la France en Orient, qui par le coup de main des Carolines, par un Wolgemuth, a tenté de courber sous son joug deux peuples indépendants, l'Espagne et la Suisse, pour en faire des sentinelles ennemies à nos frontières ; celui qui n'a cessé de dénoncer la France à l'Allemagne, à l'Autriche, à la Russie, à l'Angleterre, à l'Italie, au

monde entier, comme épuisée par ses dissensions, comme à tout jamais vaincue, M. de Bismarck, qu'il faut se hâter d'appeler par son nom, est vaincu à son tour ! Enfin ! ! !

Le cycle de sa puissance, entr'ouvert en septembre 1861, ouvert tout grand en mars 1870, s'est refermé en mars 1890. Ce victorieux connaît aujourd'hui les humiliations de la défaite ; les deux larmes qui ont coulé de ses yeux le jour où sà démission a été acceptée par son empereur nous vengent de toutes celles que par lui nous avons versées. Enfin une force supérieure à la sienne, quelle qu'elle soit il n'importe à cette heure ! l'a brisé, et cette force, ô Dieu dont la justice est parfois lente, mais toujours sûre, c'est lui-même M. de Bismarck qui l'a emmagasinée, accumulée durant plus d'un quart de siècle !

Enfin celui qui a traité en subalterne, amis et ennemis sans distinction, est lui-même traité en subalterne. Quelles blessures pour son orgueil, quel effondrement pour son omnipotence que ce renvoi public, malgré des certificats superbes, de ceux qu'on donne aux serviteurs dont on est le plus mécontent, mais dont on craint encore les indiscrétions et les mauvais coups !

Et quelle ironie sanglante pour lui, le premier hier encore dans l'empire, le prince des princes, que ce titre mesquin le duc de Lauenbourg, qu'il ne possède que de troisième main, qui consacre sa vassalité politique vis-à-vis de Guilaume II et sa vassalité morale vis-à-vis du roi de Danemarck auquel il a arraché le Schleswig-Holstein ! Terrible aussi l'ironie de ce don de l'empereur, son portrait « en grandeur naturelle ». Ne vous semble-t-il pas entendre le favori fraîchement décoré de l'aigle rouge, le pasteur Stoeker, sécrier :

« — Et ainsi le méchant sera poursuivi jusque dans sa maison par l'image de celui qui a été l'instrument des œuvres de Dieu » depuis une année, jour par jour, sans qu'il en eût conscience, tant il croyait à sa propre fascination, tant son orgueil l'aveuglait, le lion de la Wilhelmstrasse était à peu près dompté. Guillaume II jouait avec lui comme avec ces fauves qui ne peuvent plus rugir en public, sans courir le risque d'être fouaillés. Le lion superbe, le dompteur aux costumes éclatants étaient face à face. Quelques-uns d'entre nous regardaient. La voix retentissante, l'attitude, le sentiment de sa force, restaient les mêmes chez le fauve ; mais déjà la cravache du dompteur apparaissait et l'heure allait sonner du mot terrible : Couché ! M. de Bismarck, à ce moment, puisqu'il refusait de se laisser domestiquer, devait alors être lion.

« Il a été l'homme de ses petitesses, menaçant d'une démission qu'il se croyait certain de ne jamais voir accepter, hésitant à la livrer lorsque le maître l'en avait défié, restant là, espérant toujours qu'il allait être rappelé, déménageant avec lenteur, et tantôt essayant de faire gai visage à mauvaise fortune, tantôt se montrant au peuple, quêtant une manifestation et ne s'en allant toujours pas ! A l'heure de l'épreuve qui grandit parfois les plus petits, il est redevenu l'homme du procès d'Arnim, l'homme des rancunes, des intrigues basses, sans fierté, sans hauteur, faisant donner à ses fils, l'un après l'autre, leur démission, se vengeant par des mots, quand, sur l'heure même, il eût dû disparaître, s'échapper en roi du désert ; cet homme n'a eu que la peau du lion !

. . . .

« L'heure du chancelier était marquée, alors même qu'elle eût encore

tardée ; s'il n'avait pas été chassé du pouvoir par Guillaume, il en eût été balayé par un souffle de l'opinion allemande ; de la Chambre des députés de Prusse, à celle des Seigneurs, la nouvelle de sa démission n'a provoqué ni un murmure, ni une approbation, rien qu'un silence glacial. L'impression première a été un immense soulagement, et si quelques manifestations ont suivi, c'est parce qu'il était bien certain que le chancelier n'était plus chancelier ; la sentimentalité du peuple, chauffée par des agents, eux aussi en disgrâce, a enfin consenti à crier un dernier « Hurrah pour le vieux ! »

En vérité, si les lois historiques et divines qui président aux rapports des races entre elles et au destin de chacune n'apparaissaient pas à certaines heures débarrassées de ceux dont les calculs égoïstes, les basses intrigues, semblent pouvoir les modifier, combien de nous quitteraient la lutte, désespérés ! Mais quel réconfort que la chute soudaine d'un Bismark !

Combien la mort eut été préférable pour lui ! On eût crié au cataclysme. Le deuil public eût été d'autant plus sincère que ses ennemis eux-mêmes en eussent pris leur part, certains que c'étaient bien les devoirs suprêmes qu'ils lui rendaient. Mort, il bénéficiait à la fois de tout le mal qui eût pu advenir et de tout le bien qui se fût fait. Qne de gens eussent dit pour le mal : « Il l'eût prévu » ; pour le bien : « Il l'avait préparé ! »

Là-bas, dans son exil ducal, témoin de la versatilité des hommes, croyant à leur ingratitude parce que la flatterie lui voile depuis trop longtemps la lassitude, il sera aussi isolé qu'il a voulu isoler notre adorée France.

La chute de M. de Bismarck est une victoire pour les âmes fanatiques de grandeur morale qui ne consentent à reconnaître qu'elle, à n'admirer qu'elle, à ne croire qu'à la durée de cette grandeur.

Une pareille chute est une leçon pour les dévôts du succès, béatement adorateurs des effets, dédaigneux des causes, dont la punition est d'être atterrés par les conséquences.

C'en est donc fait, l'homme d'Etat qui régnait sur l'Allemagne depuis 1862, qui dirigeait douze ministères, était chancelier de l'Empire, président du conseil du cabinet prussien, titulaire des affaires étrangères, qui était tout, n'est plus rien que duc de Lauenbourg, seigneur de Friedrichsruhe et de Varzin.

Les derniers grands faits de sa vie, à Berlin, lui qui y maniait l'univers, ont été des rendez-vous avec des bijoutiers, auxquels il a fait enlever les diamants de ses décorations, et ses adieux à un vieux domestique, chez lequel il est allé boire son dernier verre de bière berlinoise. Le créateur de la nation allemande, celui dont le machiavélisme, l'audace les crimes ont fait servir amis et ennemis à la monstrueuse grandeur teutonne ; qui, sur les débris des Etats confédérés, a édifié l'unité impériale, qui a organisé la force germaine avec une puissance telle qu'il en a fait un danger pour elle-même, celui-là est bien à son tour l'humilié, le vaincu ! et il n'a plus qu'une consolation possible : la vengeance !

La vengeance ! elle a été à la fois son amertume et sa dernière puissance tangible, elle ne l'a pas satisfait et cependant il n'a vécu qu'en elle, il n'a agi, il n'a parlé, il n'a conseillé, il n'a écrit, il n'a

dicté, il n'a testé que pour elle. La publication de sa démission au lendemain de sa mort, non telle qu'il l'a envoyée peut-être, mais telle qu'il l'a écrite sur une première inspiration, l'attitude de sa famille vis-à-vis de Guillaume II, sont les preuves qu'il n'a point consenti à désarmer même outre tombe.

Combien de mots sanglants du disgrâcié pleuvaient sur le « nouveau cours » et, sur le « jeune empereur » malgré d'apparentes réconciliations.

« On veut m'employer comme motif de décoration ; mais je suis trop vieux pour cela, et ne suis plus à utiliser pour les effets de théâtre ! » répétait-il, chaque fois que Guillaume essayait de lui faire jouer un rôle dans quelque mise en scène.

M. de Bismarck n'a pas voulu que sa dépouille mortelle servit de prétexte à quelque pleurnicherie hypocrite, à quelque défilé princier, à quelque cérémonie cavalcadante où paraderait Guillaume II. Il a exigé que son monument funéraire, construit par sa famille, fut élevé sur ses terres.

Il a rédigé lui-même son épitaphe ainsi conçue :

PRINCE DE BISMARCK
NÉ LE 1er AVRIL 1815
MORT LE . . . . –
UN FIDÈLE SERVITEUR DE L'EMPEREUR GUILLAUME Ier

« Je ne veux pas de mensonges officiels sur ma tombe » avait-il dit l'an dernier. Le mensonge ! oui c'est ce que le prince de Bismarck devait le plus craindre après sa mort, car ce mot résume ses plus grands crimes. Par ses mensonges il a faussé les destins des nations européennes.

Lorsqu'il soupesait un évènement, il se jetait tout entier dans la balance sans souci des équilibres. Il a impitoyablement repoussé les responsabilités morales de la toute puissance. J'ai souvent répété que M. de Bismarck traitait la générosité, la loyauté, l'honneur, les vertus chrétiennes et chevaleresques comme il a traité le droit. La force prussienne, le peuple allemand, la race germaine, à l'exclusion de toute autre force, de tout autre peuple, de toute autre race, lui ont toujours paru la seule raison de la vie générale. Autrui et alliés, sous la forme d'amis, sous celle d'adversaires, ont été pour M. de Bismarck synonymes de dupes. Il n'a été ni un esprit de large envergure, ni un génie politique, ni

une belle âme, ni un noble cœur. Ne disait-il pas de lui-même en 1877, à Varzin, avec un incroyable cynisme :

— Personne ne m'aime. Je n'ai rendu personne heureux, ni moi-même, ni ma famille, ni les autres... Mais j'en ai rendu beaucoup malheureux. Sans moi, trois grandes guerres n'auraient pas eu lieu, 80,000 hommes ne seraient pas morts ; les parents, les frères, les sœurs, les veuves ne seraient pas en deuil... Mais c'est un compte que j'ai à régler avec Dieu.

Il a cependant aimé les chiens et été aimé par eux. Le caractère de la bête la plus soumise qui soit au monde lui plaisait seul. M. de Bismarck a été un grand travailleur, un grand roué, un grand audacieux, un grand dévot et croyant en lui-même; disons aussi que la fortune, la chance l'ont superbement favorisé. Son œuvre faite d'injustice, de haine, de fourberie, de mensonges, de crimes, n'a ni les éléments de justice, ni ceux d'humanité, de moralité, d'idéal, qui résistent aux pesées du temps et dotent à tout jamais de la quiétude les peuples pour lesquelles elles ont été accomplies.

Créée par la force, l'unité germanique se maintient par la force. Le jour où une autre force surgira, l'Allemagne s'écroulera, car sa cohésion n'a été faite et cimentée que par l'astuce et le défi à la vérité. L'Allemagne se fut unifiée entièrement et autrement cimentée sans M. de Bismarck. Elle ne s'est servie que de l'épée, elle périra par l'épée.

Le prince de Bismarck a entrevu ces choses dans l'angoisse de l'heure suprême; sous ses yeux déjà voilés se sont dressés les spectres de ses victimes et s'est montrée la fragilité d'une œuvre pour laquelle il a commis tant de coupables méfaits. Je suis certaine que son visage d'agonie exprimait la terreur. Qu'on nous montre son masque paisible. Pourquoi le prince Herbert poursuivrait-il ceux qui, avec la complicité d'un domestique, ont photographié le mort, si ce mort avait la beauté sereine de l'homme sans remords ?

« Epargnez la mémoire de Bismarck m'écrit un de mes amis russe. Faites preuve de générosité française. Je déteste autant que vous celui dont la prétendue amitié pour la Russie ne vécut que de la certitude de l'exploiter au profit de l'Allemagne. Mais les preuves d'élévation morale sont si rares, donnez-en une. »

Qu'est-ce que l'exploitation, que la trahison même auprès de la souffrance imposée par celui qui nous a broyés et piétinés? Ah, le lourd talon du vainqueur insolent et cyniquement cruel, qui ne l'a

senti peser sur sa poitrine ne peut comprendre l'allégement de sa disparition.

Je sais bien qu'il faut prendre garde à la mort de Bismarck. Il était le véritable obstacle à une entente entre l'Angleterre et l'Allemagne. Certes, ni la France ni la Russie n'ont intérêt à ce que l'Angleterre se jette dans les bras de l'Allemagne. M. Chamberlain ferait tout pour entraîner l'Angleterre dans la triplice et Guillaume II, ne craignant plus les critiques de Varzin, accepterait aujourd'hui avec plaisir les propositions qu'il a paru dédaigner. Lord Salisbury est encore opposé à cette entente, mais il est en contradiction avec l'opinion anglaise. Chaque jour entame sa popularité et il finira par céder.

Une guerre à cette heure entre l'Angleterre et la Russie serait dangereuse pour la flotte russe du Pacifique. Le temps est pour nos alliés. Au nom du ciel qu'ils attendent !

Le véritable concurrent qui menace l'Angleterre dans l'avenir est l'Allemagne ; il serait habile, ce me semble, de maintenir l'Angleterre dans sa neutralité actuelle, car, en cas de conflit entre la duplice et la triplice, *ses intérêts seraient avec la première.*

Le péril allemand industriel et commercial effraye l'Angleterre ; c'est une situation dont il faut savoir tirer parti. Ne laissons pas, s'il se peut, conclure une entente qui nous enlèverait une carte et en ajouterait une au jeu de nos ennemis.

Une guerre en Chine entre la Russie et l'Angleterre réaliserait, quoiqu'il advint, à tel point le rêve de l'Allemagne, en la délivrant de la Russie en Orient et dans les Balkans, c'est si bien ce que cherche et ce que veut Guillaume II, continuant en cela la tactique bismarckienne, que la France et la Russie doivent mettre en mouvement toute leur habileté, ne rien traiter légèrement, au milieu des intrigues de l'heure présente.

La note que, sur la proposition de la France et de la Russie les représentants des puissances ont remise à la Porte en lui déclarant qu'elles ne permettront jamais le débarquement de nouvelles troupes turques en Crète, a prouvé quoi ? Que l'Autriche et l'Allemagne refusent d'adhérer à cette démarche et, pour parler net, soutiennent le sultan. Ah, si l'on pouvait occuper la Russie en Chine ! La bonne aubaine que celle de laisser la France seule jouer le rôle de cet admirable concert européen, idée géniale du règne de M. Hanotaux !

Le voyage du prince Ferdinand de Bulgarie, prouve que à Saint-

Pétersbourg le peuple bulgare ne s'entête pas dans l'ingratitude, puis quoi encore? Que la Russie désire la paix dans les Balkans; mais l'Allemagne aussi puisqu'elle fait ce qu'elle veut en Orient!

La brillante réception du roi de Roumanie à Pétersbourg prouverait-t-elle autre chose ? Comment le croire quand Guillaume II annonce qu'il reviendra d'Orient par Bucarest et Sinaïa.

Le bon roi Milan fait-il toujours les affaires de l'Autriche en Serbie? Oui, sans doute, puisque le ministre russe, M. de Yadowski vient de quitter son poste à Belgrade en déclarant que le roi Milan le *lui rend impossible.*

Tout ce qu'on peut induire de ce qui précède et du nouveau voyage du Prince de Bulgarie auprès du Prince Nicolas du Monténégro, c'est que la Russie travaille à une entente des peuples des Balkans entre eux ; mais cela n'empêche pas de craindre qu'elle s'en désintéresse.

Et l'Autriche elle même est-ce qu'elle est une sécurité, comme puissance de contrepoids à l'influence turco-germanique ? Est-ce que les Allemands n'y sont pas de plus en plus tournés vers l'Allemagne ? Est-ce que François-Joseph grandit dans l'esprit de ses sujets ? Est-ce qu'il ne joue pas le rôle d'un simple duc ou roitelet de l'Empire prussien et ne perd pas chaque jour de son prestige ?

Parmi les solutions que cherche son gouvernement, le comte Thun et le baron Banffy réunis ont trouvé un projet de « provisoire du provisoire » pour le renouvellement du compromis austro-hongrois ! Quelle découverte !

L'Allemagne, seule noue ses fils, bénéficie de tous les troubles qu'elle fomente, grandit, s'enrichit et Guillaume II sourit à son rêve de monarchie universelle sous sa seule domination. Maître de la terre il pourra ainsi se trouver face à face avec Dieu.

Il n'y a pas que la *Nouvelle Revue* qui signale le danger pour la Russie de se désintéresser de l'Orient pour l'Extrême-Orient. Voici ce que communique l'agence Reuter:

POLITIQUE ALLEMANDE ET CRITIQUE RUSSE

Saint-Pétersbourg. Jeudi.

Le *Scet*, dans un article, qui a l'intention de mettre le gouvernement et le public russes sur leurs gardes contre ce que ce journal qualifie comme les

tendances accaparantes si clairement manifestées par l'Allemagne, dit : « Ce pays aspire à fortifier son influence dans la péninsule des Balkans et à s'emparer de la partie allemande de l'Empire austro-hongrois, afin de s'établir en Asie-Mineure, en Syrie, sur les bords du golfe persique et d'asseoir son pouvoir naissant en Extrême-Orient. Aussi prévoyons-nous que le prochain voyage de l'Empereur Guillaume à Jérusalem aura de fâcheux résultats pour l'église orthodoxe, à moins que celle-ci ne prenne la résolution de les contrecarrer à temps, car le luthérianisme fait maintenant de sérieuses invasions sur l'orthodoxie. Nous recommandons au public russe de se défier des efforts que tentent les Allemands en ce moment pour inciter la Russie à restreindre son activité politique en Europe, afin de porter principalement son attention vers l'Asie.

« Mais l'Europe est précisément la source d'où la Russie puisera surtout sà force pour agir avec vigueur et succès en Asie. En se laissant affaiblir dans l'Ouest, elle se trouverait nécessairement paralysée en Orient aussi bien que chez elle, où les éléments nihilistes et révolutionnaires ne tarderont pas à se manifester de nouveau.

« Si nous autres Russes n'apportons pas toute notre attention à contenir l'ambition et la rapacité de l'Empire d'Allemagne, et si nous ne nous appliquons pas à concentrer nos forces, d'un côté, au milieu du monde slave, et d'autre côté, au milieu des éléments orthodoxes de l'Eglise d'Orient, nous aurons sous peu raison de regretter notre négligence. »

L'Espagne accepte les conditions de la paix. Elle consent à l'évacuation de Cuba, elle abandonne Porto-Rico qu'il eut fallu défendre jusqu'à la dernière minute, et les autres îles placées sous sa souveraineté dans les Indes-Occidentales. Elle consent à la cession des îles Ladrones ! Que dire, sinon que les fautes commises par l'Espagne dans ses colonies étant cruellement expiées, on se demande comment il se fait que les procédés cyniques des jingoïs américains soient récompensés ? Il faudra voir quelles responsabilités morales vont peser sur les Etats-Unis, comment l'histoire qualifiera les actes maritimes et militaires de Santiago. Quels changements amèneront dans la Constitution yankee une conquête obtenue à l'aide des moyens employés ? Les traditions libérales des Etats-Unis ont reçu une atteinte dont elles ne se relèveront pas. L'illustre écrivain Bigelow a osé dire à ses compatriotes la vérité sur l'Espagne libérale qu'il eut été juste de laisser mettre en action son libéralisme.

Le goût des victoires subites obtenues à l'aide de lentes intrigues, d'excitations savamment préméditées des instincts insurrectionnels, est venu aux jingoïs américains. Nous verrons avant

peu quelles ressources morales ce goût a fait perdre au peuple américain et de quels dangers nouveaux cette force primant le droit nous menace, comme nation coloniale et européenne.

J'ai reçu de New-York cette quinzaine et de l'auteur de *Slav and Moslim*, une lettre vibrante dans laquelle je relève ceci :

Je suis stupéfaite de la capitulation de Santiago. Comment ! la prise du village de Canez coûte 2,000 hommes tués ou blessés. Comment! le général Shafter, qui s'était vanté d'abord de « prendre Santiago en quarante-huit heures », doit prévenir Washington que la tâche est au-dessus de ses forces, et qu'il lui faut attendre des renforts et des canons et, de plus, qu'il a besoin de l'assistance de la flotte.

Comment ! les renforts arrivent, mais les pluies ont rendu le transport des hommes et des canons de Siboney à Santiago fort difficile. De plus la fièvre jaune s'est déclarée ; près de 300 hommes en sont atteints. La plus grande inquiétude règne aux Etats-Unis la semaine dernière ; on redoute un désastre ! — Et Santiago se rend à ce moment fatidique ! — Ce même Santiago qui avait crié à l'univers : « On meurt, mais on ne se rend pas ! » Santiago dépose ses armes, sans combat ! Shafter avoue aujourd'hui que la prise de Santiago aurait coûté au moins 5,000 hommes. Avec l'assistance de Cervera, Santiago pouvait résister longuement. Pourquoi cette folle sortie incompréhensible ?

Pourquoi l'ordre donné de livrer la ville et une partie de la province de Santiago ? Le pain de blé et autres denrées devaient nécessairement manquer, mais le pain de maïs est très sain et presque aussi nourrissant que la viande —, et on en peut faire à Cuba plusieurs récoltes par an.

Il avait été hautement annoncé qu'on ferait sauter les navires et les arsenaux à Santiago avant de se rendre. Qu'est-ce qui a changé tout cela? Et voilà qu'on fait sauter 150 caisses de munitions à Porto-Rico ! Afin d'être tout prêt à se rendre quand l'escadre Yankée arrive !

On en verra bien d'autres si l'on en croit ce qu'on entend. On pourra épargner les colonies françaises encore un peu de temps, mais la France et le Danemark perdront infailliblement et sous peu leurs possessions du nouveau monde. Ensuite, ce sera le tour du Mexique et de l'Amérique du Sud de subir le protectorat des Etats-Unis, de ce monstre moderne, paradoxe singulier. un *Empire Républicain*!

On commencera par le canal de Nicaragua ; il est en premier plan des projets d'annexion systématique et méthodique de l'Amérique du sud. Il y a quelques années James Blaine, alors au pouvoir, organisa un vaste plan pacifique pour créer une espèce de Zolverein avec les états de l'Amérique du Sud. Des délégués de tous ces pays furent invités à un grand piquenique national. Des millions de dollars ont été dépensés pour leur faire faire des promenades en « cars de luxe » partout aux Etats-Unis afin de leur montrer les richesses de ce pays, un peu comme faisait le chat de Monsieur de Carabas dans l'in-

térêt de son maître. Mais les délégués, tout en jouissant de cette hospitalité grandiose, se rappelèrent l'adage « trop d'amitié cache souvent un piège ». Ils ne se sont point laisser prendre mais ce que la gracieuse ruse diplomatique n'a pu accomplir, la force l'accomplira un jour.

Quoique j'ai déjà dépassé de beaucoup la proportion habituelle de ma lettre, je ne puis remettre à quinzaine les nouvelles que je reçois du Japon.

Certains organes de la presse japonaise continuant à prêcher l'idée d'une alliance avec l'Angleterre, un écrivain qui signe *Kotokou*, pseudonyme qui cache un haut personnage, combat vivement ce projet dans un vigoureux article du *Yorozou-Choho*. Voici la conclusion de cette étude à laquelle la personnalité de son auteur donne encore plus d'importance :

« Il existe un singulier contraste entre l'attitude de l'Angleterre il y a trois ans, alors qu'elle s'enorgueillissait de son « splendide isolement » et son désir actuel d'une alliance. Durant ces dernières années, sa politique en Extrême-Orient a été une série continuelle de retraites et d'effacements. Elle a été battue par la Russie sur tous les points et elle a accepté ses défaites sans rien dire. La Russie ne se gêne absolument plus pour elle et les fondements de sa puissance en Asie sont singulièrement ébranlés. A un moment elle hésite, à l'autre elle a peur. De toutes ses traditions elle n'en a gardé qu'une : son insatiable égoïsme. C'est contre la Russie qu'elle veut une alliance, parce qu'en cas de conflit avec elle, elle se sent vulnérable sur vingt points à la fois. La vérité est que l'Angleterre est impuissante à rien faire toute seule.

Les journaux du Japon enregistrent une excellente nouvelle : le départ du docteur Jaishon, conseiller du gouvernement coréen. La cour de Séoul vient de se priver des services du docteur Jaishon d'une façon définitive et c'est là une mesure dont on ne saurait trop se féliciter. Outre ses fonctions du gouvernement Coréen, le docteur Jaishon était aussi directeur d'un journal anglais à Séoul et fondateur du cercle de l'Indépendance, qui sous les inspirations de la diplomatie britannique, ne cesse, depuis quelques mois, de pousser l'opinion contre la Russie.

La récente conclusion d'un accord entre la Russie et le Japon réglant à nouveau la situation réciproque de ces deux puissances

à l'égard de la Corée avait été un premier coup porté à la prépondérance de l'influence anglaise à Séoul. Le départ du docteur Jaishon en marque un plus caractéristique encore. Dans toute cette affaire de Corée, l'objectif de l'Angleterre a toujours été de brouiller les cartes entre la Russie et le Japon. Il est clair maintenant que ce plan a tout à fait échoué. Ce ne sont pas seulement les relations entre la Russie et le Japon vis-à-vis de la cour de Séoul, qui sont maintenant excellentes, leur politique générale aussi est en parfaite communauté de vues. Si ce n'est pas encore là le sentiment de la masse au Japon c'est du moins celui de ceux qui le gouvernent.

Juliette ADAM.

PAGES COURTES

CE QUI SE DIT A PARIS

Les négociations relatives à la paix que l'Espagne a du se résigner à demander aux Etats-Unis, la mission officiellement confiée par le gouvernement de la Reine-Régente à l'ambassadeur de France à Washington d'en discuter avec le Président Mac-Kinley les dures conditions, la mort de Bismarck qui réveille en France tant de cruels souvenirs, la réélection des conseillers généraux et des conseillers d'arrondissement dans un tiers de nos départements, les distributions de prix qui ont ravivé les polémiques entre partisans et adversaires du latin et remis sur le tapis diverses questions concernant l'enseignement et l'éducation de la jeunesse; tels sont les évènements qui, cette quinzaine, ont principalement alimenté les conversations. A vrai dire, en cette saison de dispersion générale et de multiples déplacements, on ne cause guère, et ce n'est qu'au hasard dé fortuites rencontres que s'échangent en courant quelques brèves réflexions, presque toujours empreintes de l'esprit prudhommesque dont les français en vacances sont volontiers coutumiers et de l'égoïsme qui caractérise en tous pays les gens heureux... ou croyant l'être. Quelles que soient, au fond, les difficultés et les chagrins de leurs respectives existences, grands et petits, jeunes et vieux éprouvent, en se débarrassant à la fin de juillet ou au commencement d'août de leur quotidienharnais de labeur un indicible soulagement et une intense satisfaction qui semble à beaucoup le bonheur et n'est, en réalité le plus souvent, que l'oubli momentané, conventionnellement voulu, d'une foule de tristesses et d'ennuis. Mais dans tout bonheur ici-bas n'entre-t-il pas forcément, et seulement en de variables proportions, une certaine dose d'oubli ?

La première série de partants a, parait-il, trouvé les stations balnéaires, plages, ou régions montagneuses, les plus en vogue, absolument désertes et des hôteliers ne tarissant pas en amères plaintes. Partout en effet " la saison" — l'aubaine impatiemment attendue des

habitants — devient de plus en plus courte et par conséquent moins rémunératrice. La facilité des communications permet maintenant une continuelle locomotion et, au lieu de s'installer comme autrefois à poste fixe, dans un endroit déterminé, les personnes, que de respectables souvenirs, la nécessité d'équilibrer leur budget ou l'amour-propre ne rivent pas à quelque vieux manoir ou moderne château, passent leurs six semaines ou deux mois de villégiature à circuler de droite et de gauche. On va d'abord aux eaux, ensuite, aux bains de mer en Normandie ou en Bretagne, puis, pour l'ouverture de la chasse, chez des parents et amis, souvent enfin, à Biarritz, profiter des derniers beaux jours ; de sorte qu'à force d'être un peu partout, on arrive à ne plus rester nulle part.

Les diverses localités françaises n'ont pas seulement à subir la concurrence qu'elles se font entre elles, mais encore la concurrence de l'étranger. Si pour notre grand malheur nous voyageons peu dans le vrai sens du mot « voyager » qui implique la vision de l'inconnu, l'étude de pays et de mœurs différents, la renonciation à nos habitudes ordinaires, en revanche, nous franchissons facilement la frontière suisse et même la Manche pour aller nous reposer soit au sommet de quelque montagne ou sur les rives de quelque lac dans un confortable caravansérail, soit dans quelque "seaside" des côtes anglaises à Jersey ou à l'île de Wight. Tous les ans même — excellent exemple à suivre — quelques personnes d'humeur particulièrement aventureuse se laissent entraîner plus loin encore et vont, isolément, par groupes d'amis, ou enrôlées dans une des caravanes qu'organisent chaque année plus nombreuses des agences spéciales, en Suède et Norvège admirer le soleil de minuit au Cap Nord ou gravir le Spitzberg, en Autriche et dans les Balkans rêver sur le "bleu" Danube ou méditer sur de sombres problèmes politiques, au Monténégro et aux îles Ioniennes, en Russie, Finlande et Sibérie et jusqu'en Amérique d'où hélas ! on ne revient pas toujours... Ecartons vite cet affreux cauchemar du naufrage de " la Bourgogne " et espérons qu'une seconde enquête, succédant à une première enquête prématurément close, et aussi de nouvelles informations, viendront atténuer l'horreur des trop épouvantables détails insérés dans certains journaux.

En dépit des sombres drames dont elle est le sinistre théâtre, la Mer reste toujours une grande et éternelle enjôleuse. Subissant son invincible attrait des générations et générations d'humbles pêcheurs et matelots se succèdent, ne vivant que d'elle et, souvent, mourant par elle. En même temps, une élite sans cesse renouvelée, se laisse séduire par la plus belle carrière qu'un homme, dominé par l'amour de sa patrie, puisse embrasser et brave sur ses flots tous les dangers. D'autres enfin, n'obéissant qu'au seul mobile d'un goût passionné, navi-

guent, modestement ou luxueusement, pour l'unique plaisir de naviguer. Ces derniers se rencontrent surtout en Angleterre où le « yachting » est particulièrement en honneur.

Ceux qui n'ont jamais vu la rade de Cowes à l'époque des régates annuelles, ne peuvent se faire une idée de la véritable forêt de mâts qui s'alignent, en ce moment, dans les eaux du « Solent ». Il y en a des milliers et des milliers, appartenant exclusivement à des bateaux de plaisance de tous genres et de toutes dimensions, depuis les minuscules petits canots que leurs grandes voiles blanches font, au large, ressembler à une nuée de papillons éparpillés sur une immense nappe de saphyr ou à un vol de goëlands abattus sur la crête neigeuse de vagues écumantes, jusqu'aux majestueuses goëlettes ou vapeurs qui permettent à leurs heureux propriétaires de faire le tour du monde sans quitter leur « home ». Dans les parages les plus déserts et les plus inhospitaliers, ils jouissent ainsi du charme, rendu plus appréciable encore par le contraste, d'affectueuses présences et d'un raffiné confort.

Les bateaux à voiles et les embarcations à avirons prennent seuls part aux fameuses régates de Cowes et de Ryde, dont les prix, de valeur pécuniaire relativement minime, sont ardemment convoités par les plus illustres propriétaires de yachts. Aussi longtemps que des questions politiques ne l'en ont pas empêché, l'empereur d'Allemagne venait, à l'occasion de ces courses nautiques, rendre visite à son auguste grand'mère. Il arrivait à bord de son magnifique steam-yacht « le Hohenzollern » d'où il surveillait les manœuvres de son « racer » « Météor » qui se mesurait avec les plus célèbres voiliers, notamment avec le « Britannia », que le prince de Galles a vendu il y a quelques mois, pour en avoir un nouveau, construit et gréé avec les derniers perfectionnements.

Cette année le « great excitement » comme disent les anglais est provoqué par un « Challenge » que le « Royal Ulster Yacht Club » de Belfast, — commodore, le marquis Dufferin, l'ancien ambassadeur de la Reine Victoria à Paris, — a envoyé au « New-York Yacht-Club » pour la coupe de « l'América » en 1899. Seuls des yachtmens anglais, écossais et américains s'étaient disputés cette épreuve et l'entrée en lice de l'Ile-Sœur met, un an d'avance, tout le monde du yachting en émoi.

Malgré son récent accident, l'héritier plus que quinquagénaire du trône de la Grande-Bretagne n'a pas voulu manquer les palpitants meetings de l'Ile de Wight et s est fait transporter sur son yacht « Osborne » pour y assister. Le roi Léopold sur « l'Alberta » les honore également de sa présence ; les chroniqueurs par hasard discrets n'ont relevé le nom d'aucune de ses jolies très parisiennes com-

patriotes sur les registres des hôtels fashionables. Tant qu'au Kaiser, il reste fidèle à son "Hohenzollern" qui lui procure le bien inestimable, spécialement refusé aux souverains : un peu de liberté, et se console de ne plus exhiber à ses ex-bons amis les Anglais son escorte d'imposants cuirassés, en promenant sa troublante majesté dans les grandioses et solitaires fjords de Norvége. C'est là qu'est venu le chercher le télégramme lui annonçant la mort de Bismarck, qui avait pris soin de rédiger lui-même son épitaphe, ne voulant rester aux yeux de la postérité que le « fidèle serviteur de Guillaume Ier » du seul Guillaume Ier.

De ses fenêtres d'Osborne, la Reine contemple le va et vient de cette flotte de volontaires de la mer, qui témoigne de la colossale fortune privée d'un grand nombre d'Anglais, comme l'autre, la grande voisine, abritée sous Portsmouth, et visible dans le lointain, témoigne de la grandeur et de la formidable puissance de la nation aux destinées de laquelle elle préside depuis plus de soixante ans ! Tous ces yachtmens, du reste, ne font pas œuvre inutile à la Patrie, car, en répandant le goût et la connaissance des choses de la mer, en se faisant les promoteurs de judicieuses améliorations et de constants progrès, ils coopèrent dans une large mesure à la prospérité toujours croissante de la marine de guerre et de commerce britannique et contribuent ainsi, à cette suprématie maritime et commerciale dont tout bon anglais se montre à justre titre fier et que nous n'essayons même plus hélas ! de leur disputer !

Sans être aussi développé que de l'autre côté de la Manche, le « yachting » s'est considérablement répandu en France depuis quelques années. Monsieur E. Pérignon, le premier propriétaire d'un grand steam-yackt, les Barons Arthur et Edmond de Rothshild, Messieurs Ménier, le Vicomte Raoul de Quélen, qui vient de vendre sa jolie « Gloriana » pour racheter un autre yacht de plus fort tonnage, et bien d'autres encore, arborent le pavillon français sur des steamers qui peuvent rivaliser sous tous les rapports avec les yachts anglais. Le comte Boni de Castellane, de son côté, vient de terminer l'installation d'un trois-mâts carrés de quatorze cents tonneaux avec machine auxiliaire : la Walhala, qui comporte cent hommes d'équipage et dont les aménagements intérieurs sont d'une élégance inouïe. Le Comte et la Comtesse de Castellane, emmenant une série d'invités, sont partis ces jours-ci à bord de ce yacht pour le Danemarck, la Russie et la Finlande. J'ai fait, il y a bien des années, dans des conditions analogues, ce superbe voyage et il m'a laissé d'inoubliables souvenirs. J'avais été précédemment en Russie, j'y suis retournée depuis, mais combien différente, combien plus profonde a été l'impression de notre arrivée par la Néva, sur un beau bâtiment de plaisance français, por-

tant fièrement à l'arrière les couleurs tricolores. Sans quitter la France, nous trouvions la Russie : j'allais presque dire nous la découvrions, car nous étions les premiers français dont le yacht venait s'amarrer en face le Palais de marbre du Grand duc Michel. Dans le clair crépuscule d'une lumineuse nuit d'été les dômes étincelants des églises et des palais se détachaient sur un doux ciel bleu, les croix, dans le lointain, se confondaient à l'horizon avec les étoiles, et, tout éveillés, nous rêvions l'heureux rêve que l'avenir a réalisé.

Comtesse de SESMAISONS.



Impressions du Midi :

Une procession à Saint-Jean-sur-Mer

C'est ce soir la procession de l'Assomption à Saint-Jean-sur-mer. Elle aura lieu la nuit, « afin de ne pas déranger chacun de son ouvrage. »

Déjà, la lune s'est levée, d'un rouge ardent, comme un énorme ballon embrasé planant sur la presqu'île de Saint-Jean qui semble d'une noirceur profonde. Les arbres et les maisons saillent, d'un noir compacte, comme de l'ombre solidifiée. Un nuage, lentement, flotte dans le ciel gris. Il se place comme un écran sur le globe lumineux de la lune, et il apparait, masse ronde, allongeant vers les bords des sortes de tentacules d'une clarté étrange bordés d'une ligne de feu, on dirait d'une bête fantastique, soudain, il craquète de toutes parts et la lumière rouge, fusant par ces déchirures, le nuage s'émiette; ce sont des fragments légers, tels des bulles de savon qui prennent leur vol vers l'horizon.

Alors vibre la cloche de l'église, tin tin tin, elle a un son grêle comme un bruissement de cigales, tin tin tin, vite et vite, qu'on s'apprête. Et dans la noirceur profonde du village surgissent des points lumineux, chacun allume des lampions, ici, alignés, ils forment un rais lumineux, là, c'est un losange resplendissant.

Tin tin tin... la cloche vibre encore, des ombres s'agitent, se démènent et finalement se massent au pied de la croix de mission ornée de fleurs de laurier rose qui exhalent un parfum de vanille.

Voici que, de l'église perchée au sommet du village on voit le porche s'ouvrir tout au grand, et l'autel apparaît, une gerbe lumineuse suintant d'or. M. le curé, vêtu de sa blanche étole de fêtes, portant le saint sacrement devant lui. A sa suite surgissent de petites formes indistinctes précédées d'un point brillant, la flamme des cierges qu'elles portent devant elles. Une seconde tout rentre dans les

ténèbres, puis on perçoit les lumières mouvantes qui longent la mer, on dirait d'un vol de lucioles, les flammes se rapprochent et l'on entend les modulations plaintives d'un chant religieux. Les sons se font plus distincts; brusquement, au tournant du chemin apparaît la divine croix rayonnante. Devant elle, l'enfant de chœur balance l'ostensoir, et l'embaumement de l'encens se mêle aux senteurs suaves des fleurs effeuillées sur le chemin.

Maintenant viennent les enfants de Marie avec leurs voiles blancs posés comme des bandeaux sur le front et retombant en plis souples autour de leurs jeunes visages. Gravement, elles portent un cierge allumé et leurs claires voix de vierges chantent ces naïves paroles :

« *Esprit saint descendez en nous*
« *Embrasez notre cœur*
« *De vos feux les plus doux*

Puis ce sont les vieilles, de longs voiles de crêpe cachent leurs traits, telles des pleureuses antiques qui porteraient le deuil de leur jeunesse. On se groupe au pied de la croix, les chants se taisent, c'est un agenouillement de femmes, voiles blancs et voiles noirs se frôlent, les flammes des cierges scintillent et le prêtre bénit ce peuple prosterné.

Drelin din din, la petite sonnette du sacristain tinte encore. On entend un bruissement d'étoffes, un brouhaha joyeux, des rires étouffés, des mots de rauque patois s'entrechoquent avec un bruit de noix cassées. A nouveau la procession se met en route, les lointaines silhouettes s'effacent ; seul, apparaît un cordon lumineux qui se déroule le long des marches de l'église. Le porche se referme, tout s'éteint, le village redevient d'ombre, tandis que la lune verse un large rayon qui se reflète dans les vagues roulantes et semble un ruisselet d'argent au milieu de la noirceur bleutée de la mer.

René d'ULMÈS.

PROVINCES

BÉARN

Pau.

La popularisation de nos idiomes régionaux du sud-ouest continue à être partout menée avec une louable activité.

Nombre des initiatives que nous avons ici recommandées et encouragées obtiennent déjà de magnifiques réalisations. Dans les villes, les sociétés chorales ont inscrit dans leurs répertoires les chansons du pays, si pittoresques de poésie et d'harmonie, et le succès obtenu a pu faire comprendre aux orphéons que leur manifestation artistique et décentralisatrice était attendue et désirée et serait accueillie avec une grandissante faveur. Les campagnes enfin entrent dans le mouvement et organisent les représentations de théâtre régional dont nous avons signalé les avantages esthétiques et de resurrection provinciale.

De toutes parts, la langue du sud-ouest, dans tous les milieux, acquiert de jours en jours la prépondérance à laquelle elle a droit.

Aujourd'hui les nombreux défenseurs du parler d'Aquitaine commencent une campagne afin que soit poursuivie l'œuvre de vulgarisation des beautés de nos dialectes parmi le peuple et dans les campagnes. Ils souhaitent d'abord que par les soins de l'Université l'étude du patois soit à l'école l'objet de cours spéciaux et sérieux. Les œuvres de nos poètes et de nos conteurs constitueront, nul ne le saurait nier, une excellente instruction pour nos enfants et leur inspireront un plus haut et plus large amour de leur pays.

Le vœu est en outre émis que de temps à autre, à l'église, le sermon en patois fasse sentir aux humbles intelligences les beautés de la langue maternelle en même temps qu'il mettra mieux à leur portée la religion.

Ce sont là d'excellents projets que nous tenons dès ce moment à publier en félicitant les auteurs.

Grâce à de tels efforts, les renaissances de Provence et de Languedoc ont pu se produire avec les splendeurs qu'on connaît.

Fébus abant ! en avant Phébus ! pour la renaissance d'Aquitaine.

Louis Latourrette.

POITOU

Poitiers.

L'Art populaire. — M. Gustave Boucher, secrétaire de la Société d'etnographie nationale dont le président est l'éminent académicien André Theuriet, vient de faire à Ligugé près de Poitiers, une tentative vraiment intéressante.

On n'ignore point — en général — que le premier monastère des Gaules a été fondé à Ligugé par saint-Martin qui l'a établi sur de solides bases puisque l'abbaye de Ligugé donne asile aujourd'hui encore à des religieux bénédictins. Dom Chauvin, l'un d'entr'eux a composé, dans la forme très naïve des mystères du moyen âge une pièce en deux actes qui matérialise les circonstances, devenues légendaires, desquelles est née cette fondation. Mais, ce qui est tout à fait surprenant — chez nous — c'est que M. Boucher est parvenu à faire jouer cette pièce par des paysans du Poitou qui, vêtus de costumes absolument exacts, ont traduit d'une manière très simple mais en même temps très vraie et très dramatique les divers épisodes de ce mystère.

La scène se dressait sur les bords du Clain, au fond d'une prairie. On peut aisément imaginer le paysage : un rideau de peupliers bordant la rivière ombrage la scène ; les feuilles bruissent, l'eau murmure, les oiseaux gazouillent et, devant plus de quinze cents personnes assises sur des bancs ou même sur l'herbe, nos campagnards, deux heures durant, avec une conviction profonde et un art véritable malgré l'absence de tout procédé, incarnent des personnages qui, désormais, vont rester vivants après le long recul des siècles.

Je disais que c'était là une tentative intéressante : elle a bien paru telle aux Poitevins puisque deux nouvelles représentations vont être données à Ligugé, et que la foule s'y pressera comme à la première.

Qu'on ne voie dans cette idée qu'une pâle imitation de la passion d'Obberamergau, — c'est possible ; — il n'en est pas moins vrai que les ouvriers de la campagne ont compris ce qu'il y a d'excellent dans sa réalisation. Ces vieilles légendes locales, ces antiques histoires qu'on se raconte autour du foyer pendant les veillées d'hiver, ils y tiennent presqu'autant qu'à leur champ ; elles font partie de leur patrimoine ; ils les ont traduites en chansons, en contes, ils vont les voir représentées au vif, par des personnages en chair et en os ; la légende disparaîtra pour faire place à l'histoire vraie dont l'imagination populaire ne modifiera plus les détails et la Société d'etnographie aura accompli une œuvre utile et artistique en même temps.

A. Y.

LANGUEDOC

Montpellier.

Anomalies de circulation. — On avait exprimé, il y a quelques mois, à cette place, le regret que les horaires de deux réseaux ferrés juxtaposés ne pussent s'accorder, pour les trains omnibus, sans couper, par un long intervalle de temps dans les parcours, l'unité régionale. L'observation s'appliquait à la jonction marquée par le port de Cette entre le P.-L.-M. et le Midi. Si les express de Tarascon-Cette et Cette-Bordeaux se succèdent en temps normal, il n'en est pas de même, avait-on dit, pour les trains ordinaires desservant la circulation la plus chargée en voyageurs et en marchandises. Des arrêts prolongés y produisent comme une rupture entre les deux moitiés d'une région bien homogène pourtant non seulement par la race, la langue, les habitudes, mais encore par la culture du sol et l'ensemble des intérêts économiques : le Languedoc Oriental.

Voici un exemple d'anomalie semblable et dans le même pays. Elle se produit, cette fois, non plus sur le littoral, mais dans la montagne cévenole. Ç'a été, sans doute, une initiative excellente que la percée de cette barrière et le raccord récent de Nîmes et de Montpellier par le Vigan aux lignes ferrées du Centre, si l'on songe surtout qu'avant ce tracé le long bourrelet montagneux, de Lodève à Alais, restait fermé aux communications rapides, sans passage transversal, isolant ainsi des riches marchés du Sud, les *Causses* et leurs produits. Pourquoi donc, sur cette voie qui n'a point d'express pouvant établir quelque compensation et ne semble, d'ailleurs, pas devoir en réclamer encore, pourquoi des arrêts prolongés au Vigan, le point de départ du tronçon reliant le chemin de fer des Basses-Cévennes à celui des plateaux, sur Tournemire ? Deux trains par jour correspondent, assez mal, matin et soir. C'est tout. Est-ce que le trafic n'est pas suffisant pour alimenter une circulation plus rapide ? Mais c'est un singulier moyen de la développer que de la rendre incommode. Ou bien faut-il une pause, un moment de recueillement et quelque cérémonie pour passer du bassin de la Méditerranée dans celui de l'Océan et vice-versa ? Ou bien serait-ce le même motif à Cette et au Vigan qui ralentit la marche et gêne les échanges, rompant aussi l'unité régionale ? Sur les deux points se rejoignent les réseaux de deux compagnies. Non expliquée, la raison ne paraît pas suffisante. Et on reste persuadé que le jour où devront se constituer des ensembles provinciaux ayant quelque cohésion, il faudra qu'une volonté aussi désintéressée qu'intelligente y règle la circulation.

P. G.

LYONNAIS

Lyon.

Les nouveaux quartiers. — En ce demi-siècle, Lyon s'est singulièrement développé et transformé. D'immenses quartiers, entièrement neufs, ont poussé sur la rive gauche du Rhône et déjà ils touchent presque aux communes suburbaines qui, tôt ou tard, seront annexées.

Dès le jour où Lyon commença de s'étendre, il était facile de prévoir que le mouvement de population ne pourrait se porter que vers cette rive gauche où les plaines des Brotteaux, de Villeurbanne, des Charpennes et de Vaulx se prêtent merveilleusement à l'établissement des travaux de voirie. Il était évident, en effet, que Lyon, hormis de ce côté, ne pourrait guère outrepasser les limites qu'il avait alors, il y a cinquante ans, la colline de la Croix-Rousse au Nord, la colline de Fourvière à l'Est, la ligne du chemin de fer du Sud opposant au flot montant des nouveaux habitant une digue à peu près infranchissable.

Et, pourtant, les administrateurs qui se sont succédé à la tête de la ville de Lyon n'ont pas semblé le comprendre, et les quartiers de la rive gauche qui auraient pu, en raison de leur situation peut-être unique, devenir une ville magnifique et imposante, ne seront jamais qu'une agglomération vulgaire de hautes constructions. On y a bien, dans une certaine mesure, disposé les rues en damier, mais, à part trois ou quatre, ces rues, déplorablement étroites, étranglent la circulation et la contrarient de jour en jour davantage, maintenant que tramways, bicyclettes et automobiles sont venus s'ajouter aux voitures; mais on n'a omis de ménager de larges espaces pour les places publiques; mais on n'a pas pris la peine de planter des arbres le long des rues; on n'a pas jugé nécessaire de préparer des perspectiv es qui mettraient en valeur les monuments publics. Bien mieux, on n'a même pas établi un plan général d'alignement, de sorte qu'il faut procéder par voie d'élargissements successifs.

Le mal vient de ce que la municipalité n'a jamais su se dégager de ces préoccupations d'économie qui sont au fond du tempérament lyonnais, qu'elle a toujours été fidèle au système des « petits paquets », n'ayant pas assez de largeur d'idées pour comprendre qu'en matière d'embellissements, on ne dépense jamais trop d'argent, et qu'à un projet beau et intéressant, mais coûteux, elle n'a jamais pu s'empêcher de préférer un projet banal et médiocre mais peu onéreux.

Voilà pourqoi Lyon, ville de près de 500,0000 habitants, a moins de caractère et semble moins grande ville que telle ville de 40 ou 50,000 âmes.

Etienne Charles.

NORMANDIE

Un danger pour l'université normande. — Tout le monde a salué la création des universités provinciales, et ici notamment cet intéressant essai de décentralisation fut accueilli avec la sympathie la plus sincère. Toutefois, pour que ces universités répondent bien aux espérances qu'on place en elles, il faudrait que le corps enseignant y fut recruté dans la province même, ou tout au moins composé d'hommes pris au dehors, mais intéressés par les études spéciales dont le pays fournit l'occasion, et désireux de s'y fixer définitivement. L'écueil serait d'y détacher des jeunes gens, qui vont là comme un jeune sous-lieutenant dans une garnison excentrique, avec la seule préoccupation de s'en évader au plus vite, coûte que coûte.

La Faculté des lettres de Caen est, à cet effet, un exemple bien significatif: elle compte quelques esprits distingués, originaires de Normandie ou établis à Caen depuis longtemps, s'intéressant aux choses de la province, aimant leur Faculté comme un officier aime le numéro de son régiment, et prenant à cœur son avancement; mais à côté d'eux et contre eux s'est levé un syndicat de jeunes *horsains*, dont le nombre a fait la force et qui a pris la direction de la Faculté, au grand dommage de l'Université Normande. Ainsi le doyen est un alsacien ; on y trouve un portugais ; le professeur payé pour étudier l'art normand, est un flamand etc. Tous ces déracinés s'ennuient, si loin de leur pays natal ; et comme, en général, les hauts désirs et les vastes ambitions leur sont interdites, ils n'ont qu'un but : tuer sous eux cette Faculté pour avoir alors une compensation.

Peut-être faut-il voir une manifestation de cet état d'esprit dans le choix des sujets de composition française, proposés cette année aux candidats au baccalauréat, et dont la presse parisienne, M. de Cassagnac en tête, a vivement apprécié la singularité : on a donc donné à ces enfants de 16 ans une pensée de Marc-Aurèle, dont le commentaire eût été difficile pour la licence philosophique, et des passages de Sully-Prudhomme et de Victor Hugo, tronqués et dénaturés aux fins de présenter l'un de ces poètes comme un apôtre de l'internationalisme, et l'autre comme un fanatique de Voltaire. Les pauvres rhétoriciens se sont pris la tête à deux mains pour se demander ce que cela voulait dire.

Ce que cela veut dire, jeunes gens ? c'est que les droits d'examen pour le baccalauréat constituent la plus grosse recette des budgets universitaires, et qu'en éloignant de Caen les candidats-bacheliers, on ruine infailliblement la Faculté des lettres : Caen a eu, cette année, moitié moins de candidats que d'autres Facultés voisines ; l'année prochaine il est à prévoir qu'il n'y aura plus personne.

Fernand Engerand.

PROVENCE

Avignon.

Les jeux floraux classiques. — Le dimanche 24 juillet, avait lieu dans la grande salle de la mairie, une séance littéraire organisée par le *Flourège*, école félibréenne d'Avignon, à l'occasion de la distribution des prix obtenus dans les *Jeux floraux* classiques de 1898.

Cette séance, uniquement consacrée à la langue provençale, a été brillante et réconfortante en tous points. M. Alphonse Tavan a prononcé un beau discours en provençal sur l'action du Félibrige en général et l'œuvre spéciale du *Flourège*. On a ensuite entendu le rapport de M. Aristide Brun, professeur au lycée d'Avignon, sur *les études de version et de thème provençaux*. Ce travail sérieusement développé, abondait en aperçus ingénieux. L'orateur s'est montré particulièrement piquant en prenant sur le vif le langage de quelques dames de la bourgeoisie, dédaigneuses du patois et n'ayant qu'un français patoisé. « Une dame visitant le salon à fond rouge d'une amie lui fait ce compliment : Madame, vous avez un beau salon *cramoisin* ; son mari lui souffle la désinence *si*. Oh ! oui, dit-elle, en se reprenant, c'est superbe ce *cramoisinsi*. »

Et de là l'orateur a montré combien les études comparatives faciliteraient pour la grande majorité des écoliers du midi, une meilleure connaissance de la langue française. « Le bienfait de la méthode analytique et comparative, a-t-il dit, devra s'étendre tout d'abord sur la correction des idiotismes provençaux qui encombrent et défigurent les meilleures copies de nos lauréats. Ce n'est en effet que par la comparaison constante des deux langues, par la mise en regard continuelle des tours provençaux et des tournures françaises, qu'on pourra débarrasser, disons le mot, opérer les enfants de la classe populaire du midi des locutions vicieuses qui infectent leur conversation et leur correspondance. Car nous ne cesserons de le répéter, c'est aux enfants des écoles primaires du midi seulement que nous voulons appliquer notre méthode. Nous voulons les faire profiter des avantages de l'enseignement simultané, privilège exclusif jusqu'ici des élèves de l'enseignement classique, et, dans la mesure du possible et toutes proportions gardées, leur permettre de rivaliser, pour la traduction, avec les écoliers des classes de grammaire... »

Le concours provençal du *Flourège* d'Avignon a réussi au-delà de toute espérance. Les nombreux prix ont été remportés même par des enfants, soit pour la traduction en français du *Mirau* de Mistral, soit pour la traduction en provençal de la *Demoiselle* de Victor Hugo. C'est un magnifique résultat.

Elzéard Rougier.

GASCOGNE

Et tu quoique..... — Eh! oui, j'en conviens, la note la plus aigüe qui ait retenti en province dans la cacophanie actuelle, c'est une note bordelaise. Et nous ne l'attendions guère de notre doyen des lettres, car ses livres et conférences témoignent d'un scepticisme délicat et disert, absolument dégagé de préjugés et de passions, à dosage savant d'idées et d'opinions, chauffées et édulcorées, parfumées en juste et d'ailleurs fort aimable mesure, sans aucune apparence d'appels bruyants. Pourtant, si arrivé soit-on, nul ne dédaigne cette monnaie de gloire qu'est la popularité, et le doyen comprit, peut-être, qu'il y fallait sacrifier la finesse de son dire et de son écriture.

Frapper un coup sensible..... L'année dernière, à la distribution des-prix du lycée de jeunes filles, qui n'appartiennent pas généralement au monde brillant, une attaque de ce monde spirituellement symbolisé sous le nom de Césarine Crésus n'atteignit pas les privilégés visés, — ils n'en eurent pas connaissance ; — et tous ceux qui pouvaient goûter l'atticisme de la satire partaient en vacances où rien n'est plus.

En ce mois de Juillet c'était à refaire. — La réponse à M. Jean Finot, posait une situation respectable puisqu'elle est une conviction ; mais la Revue des Revues ne tombe pas sous tous les yeux, tandis qu'un discours funèbre, en faire un coup de clairon, c'était trouvé. Seulement, M. le Doyen, vous ne connaissez Bordeaux que du haut de votre chaire.

Savez-vous bien que, sauf les exceptions toujours admises, la grande majorité des étudiants, à tous les degrés d'intellectualité, de culture, de tenue, les étudiants sont soldats, ils sont l'armée, ils croient en elle, leur devoir est d'y croire. Aussi le Père Didon, ce grand récidiviste de la gaffe, ne s'est-il trompé, lui qui les connaît, que de mesure.

Savez-vous aussi que, dans le peuple, le gascon simpliste n'a qu'une opinion : le devoir, à ses yeux, nétait pas d'affoler son pays d'inquiétudes et de manœuvres, de s'enfuir le jour des sommations dernières, mais, croyant posséder la vérité, c'était d'ouvrir tout de suite la main toute grande en disant : voilà.

Enfin, chez Césarine Crésus où vous fréquentez, je le sais bien, comptez, s'il vous plait, les deux groupes antagonistes : presque tous les révisionnistes sont ceux qui développent sous notre soleil une sève apportée d'outre frontières ; et dans le parti le moins « intellectuel » vous verrez se ranger la plupart des Français de France, Gascons de Gascogne, Bordelais de Bordeaux.

Inutile de crier pour tous ceux-là ; ils resteront sourds.

Jol Rasco.

TUNISIE

Tunis.

L'Enseignement en Tunisie. — Les progrès de la Tunisie ont été l'objet de nombreuses études dans la presse métropolitaine : on a vanté, non sans raison, le développement de son commerce, l'extension de son réseau ferré et de ses routes, l'amélioration de ses ports, la rénovation de son hydraulique agricole ; mais on n'a guère examiné une des questions les plus importantes de la colonisation, celle de l'Enseignement.

De ce côté aussi, la Tunisie présente un tableau brillant, comme en fait foi un rapport récent de M. Machuel. Le *lycée Carnot*, qui compte sept professeurs agrégés et onze licenciés, est en pleine prospérité. Les élèves y atteignent le chiffre de cinq cent soixante. Si les musulmans n'y sont que neuf, les étrangers sont au nombre de cent quatorze dont soixante-huit italiens. — Le *collège des jeunes filles* suit une marche parallèle : il compte plus de cinq cents élèves. Un centaine d'étrangères dont cinquante italiennes suivent les cours. L'attraction française se fait donc vivement sentir puisqu'elle amène les enfants de nos adversaires dans nos établissemedts d'éducation et leur fait rechercher les diplômes conférés par la France.

L'*Enseignement primaire* se développe rapidement. Les maîtres se recrutent dans le collège Aldoui qui comprend une Ecole Normale comptant cent trente-huit élèves et une école d'enseignement primaire supérieur où l'on a eu la sagesse de pousser les élèves du côté du travail manuel, des études commerciales et de la pratique des métiers.

Chaque année l'autorité universitaire fonde de nouvelles écoles. Le chiffre des garçons qui les fréquente est d'environ onze mille ; celui des filles n'est que la moitié ; la proportion est bien moindre si l'on prend à part l'élément indigène : tandis que quatre mille six cents garçons arabes se groupent autour de nos instituteurs, il n'y a guère plus d'une vingtaine de fillettes indigènes qui soient confiées à nos maîtresses. Le musulman reste hostile au développement intellectuel de la femme, par crainte de son émancipation. Malgré tout, le contact est établi entre les deux races : une partie de la jeune génération indigène apprend le français, et l'enseignement de l'arabe a été rendu obligatoire pour les enfants des colons dans toutes les écoles primaires. C'est une mesure excellente qui contribuera puissamment, sinon à la fusion — ce qui est une utopie — du moins au rapprochement de l'élément européen et de l'élément indigène : et leur bonne entente peut seule assurer la prospérité durable de la Tunisie.

Armand Mesplé.

L'ARMÉE

La question militaire qui a le plus préoccupé nos hommes politiques au cours de cette quinzaine est assurément celle-ci : Un officier général a-t-il le droit d'accepter la présidence d'honneur d'une distribution de prix dans une institution de jeunes gens ?

Le général Jamont a cru pouvoir le faire. Il s'est trompé : une circulaire ministérielle, un peu ancienne et peut-être assez mal observée jusqu'ici, qu'on pouvait croire d'ailleurs abrogée par une autre plus récente, l'obligeait à demander préalablement l'autorisation du Ministre de la guerre. Le Ministre a rappelé aussitôt les prescriptions oubliées. — Militairement l'affaire est close.

La démarche du général était — il faut bien le dire — imprudente. C'est, non pas dans un lycée de l'Etat, ni même dans une institution laïque libre qu'il a distribué des couronnes à de jeunes élèves laborieux; c'est à Arcueil, à l'école Albert-le-Grand fondée par des Dominicains, dirigée aujourd'hui, sous le couvert d'une Société anonyme, par un Dominicain illustre, le P. Didon.

La cérémonie s'est fort bien passée, il est vrai, et il y a été prononcé d'excellentes paroles, si j'en juge par les extraits des discours que la presse a reproduits.

Le général a rappelé avec raison à ses jeunes auditeurs que les hommes valent surtout par le caractère; il leur a fait pressentir, en soldat, que le pays pourrait avoir un jour besoin de trouver cette qualité développée chez ses enfants, en montrant notre beau pays environné de voisins envieux, prêts à nous en chasser pour nous pousser dans l'Océan. — « N'oubliez jamais, a-t-il dit en terminant, que notre terre mérite d'être défendue. »

Quelques mots du général sont cependant de nature à éveiller des susceptibilités : « Vos maîtres, a-t-il dit, vous ont fait apprendre la véritable histoire et non celle qui, dans le passé, ne veut parler que du mal, en négligeant à dessein ce qui a été beau et grand ». —

J'ignore ce qu'est l'enseignement de l'histoire à l'école d'Arcueil,

mais je sais ce qu'il est dans les lycées : sincère, impartial et respectueux du passé.

Le P. Didon a prononcé ensuite sur « l'esprit militaire » un discours qui mérite d'être médité. J'y relève surtout cette pensée vigoureuse :

« Esprit militaire, armée et force sont en corrélation nécessaire ; ils se développent ou déclinent ensemble. Par conséquent, demander si une nation peut se passer d'esprit militaire, c'est demander si elle peut se passer d'armée ; et demander si elle peut se passer d'armée, c'est demander si elle peut se passer de force. Un pays pourrait se passer plutôt de littérature et d'art, voire de science et de philosophie, que de force ».

C'est tout clair, quoique généralement peu compris : Il faut vivre d'abord et, dans l'état de la civilisation, il faut être fort. C'est une condition d'existence.

Et, en partant du point d'arrivée du P. Didon pour remonter à son point de départ, je dirai à mon tour : pour avoir la force, il faut avoir l'armée, et pour avoir une véritable armée, solide et vigoureuse, il faut avoir l'esprit militaire, c'est-à-dire le dévoûment aux choses de l'armée, l'acceptation intelligente et loyale des charges et des obligations que l'armée impose, collaborer volontairement à son œuvre, qui est œuvre nationale au premier chef. Tout dévoûment doit être réciproque ; le dévoûment de l'armée à la nation implique de la part des citoyens, de la part des pouvoirs publics, beaucoup d'intérêt effectif et de sympathie agissante pour les hommes et les institutions de l'armée, pour tout ce qui fait son honneur et sa force. Ce sont ces sentiments qui constituent dans une nation l'esprit militaire.

L'esprit militaire, partie essentielle de l'esprit national, n'a rien de commun avec l'esprit *prétorien* avec lequel s'obstinent à le confondre certains écrivains politiques ; il n'a rien à voir avec *le régime du sabre,* avec *la dictature*, avec le *césarisme*, avec les *coups d'Etat*, avec le *militarisme.* Il y est même contraire : c'est quand la nation et l'armée ont perdu leur estime et leur affection réciproques, quand l'armée ne se sent plus poussée à son œuvre vraie, accompagnée et soutenue dans sa tâche par les sympathies intelligentes de la nation, quand elle est abandonnée et isolée moralement, qu'elle cesse de comprendre le caractère national de son rôle et qu'elle peut incliner au césarisme. Mais il est des gens qui sont hors d'état de comprendre ces choses simples ; ils ont dans le sang la suspicion de l'armée !

Ce sont des paroles saines et patriotiques en somme, dans leur sens général, qui ont été prononcées de part et d'autre à la distribution des prix de l'école d'Arcueil. Mais, dans un pays comme le nôtre, désuni et rongé par la politique, les chefs de l'armée font acte de

sagesse en surveillant leurs actes et en pesant leurs paroles. Les partis surveillent jalousement leurs actions, leurs tendances, avec la préoccupation de savoir si ces hommes éminents, qui disposent de la force, sont pour ou contre eux, s'ils sont cléricaux ou libéraux, ou républicains, ou monarchistes. Or les chefs de l'armée ne sauraient être comme tels que des hommes *nationaux*, pour ainsi dire, voués à une œuvre supérieure aux visées des politiciens. En fait de politique ils ne sauraient être que *constitutionnels*, c'est-à-dire loyalement soumis aux institutions légales du pays quelles qu'elles soient.

Et comme ils ont pour mission de mener au feu la masse de citoyens armés pour la défense du sol, sans distinction d'opinion, il importe qu'ils inspirent à tous la même sympathie et la même confiance, qu'aucun de leurs soldats ne puisse voir en eux les représentants d'un parti adverse, antipathiques, suspects, portés peut-être à les sacrifier à quelque entreprise politique qu'ils désapprouvent. — Voilà les sentiments qu'une démarche imprudente risque de susciter; ils sont contraires au bien de l'armée, à la sécurité de la nation; les chefs de l'armée doivent s'interdire de les faire naître.

Pour être véritablement les chefs universellement respectés de la nation armée, ils sont tenus de se renfermer absolument dans cette fonction nationale et de faire abnégation de tout le reste : tendances religieuses ou anticléricales, monarchiques ou républicaines, aristocratiques ou démocratiques, préférences de parti sociales ou politiques..., tout cela n'est pas *d'ordonnance* pour un soldat. Cela se laisse à la maison, au coin du foyer domestique. Dans l'armée ça n'existe pas.

On alléguerait en vain que dans la vie civile, en dehors de l'exercice de la fonction, l'homme privé reprend ses droits. — Les chefs de notre armée occupent un si haut rang; ils attirent tellement l'attention, qu'ils ne peuvent espérer conserver la liberté d'un simple particulier. Aux yeux du public ils apparaissent toujours comme les chefs de guerre de la nation. Ils sont tenus de régler en conséquence leurs paroles et leurs actes, de ne connaître aucun parti, aucune catégorie sociale ou mondaine, s'ils veulent conserver leur caractère *national* qui est la condition indispensable de leur autorité morale.

Colonel X.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Faut-il changer la poétique, en bouleverser d'un coup toutes les règles, comme l'ont pensé et exécuté quelques uns? Tel n'est pas mon sentiment. Une femme d'une remarquable intelligence, artiste avec acuité, dont les moindres miettes ont la valeur des perles fines a publié des *poèmes rythmés*, et de temps à autre s'essayant à la prose pure, nous donne de petits chefs-d'œuvre, comme *Mariage de raison*, dont la *Revue bleue* a eu la primeur. Mais elle ne songe pas à versifier quand elle écrit ses rythmes précieux, c'est autre chose qu'elle veut produire; c'est dans un genre intermédiaire, bien à elle — entre la prose et les vers — qu'elle s'exerce, au plus grand profit des lettres et à la grande joie de ses admirateurs.

Mais si Madame Marie Krysinska n'a eu nullement l'intention de réformer, en la retournant complètement, la prosodie française, est-ce que ceux qui marchent à côté d'elle ou derrière son char, observent la même discrétion? N'ont-ils pas la prétention d'être les collègues de Corneille, de Racine et de Victor Hugo, tout en renversant les lois auxquelles ces devanciers s'étaient soumis?

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à faire et que la prosodie doive garder toute sa rigidité? Ce n'est pas mon avis. Mais il faut procéder avec prudence, avec le sentiment de la musique particulière que demande le vers, et aussi en suivant les règles que les maîtres d'autrefois ont observées. Je m'explique. Dans des vers que Mademoiselle Dérigny, d'un accent si profond, a lus sur la tombe de Michelet, j'ai attribué deux syllabes seulement au mot *passion*. Je n'ignorais pas que j'étais sur ce point en opposition avec tous les classiques lesquels en font trois syllabes. Regnard est un de ceux qui ont le plus employé, avec le plus d'indiscrétion, le mot incriminé; on lit, en particulier, dans le *Joueur* :

> C'est dans son caractère une espèce parfaite,
> Un ambigu nouveau de prude et de coquette
> Qui croit mettre les cœurs à contribution,
> Et qui veut épouser, c'est là sa *passion*.

Si à aucun moment, même dans cette poésie de théâtre, où les lois de la versification se relâchent un peu, *passion* n'apparaît avec deux syllabes, c'est qu'à cette date, il eut été ridicule de prononcer *pas — sion;* tandis qu'aujourd'hui dans la conversation courante et quand on lit de la prose, le mot est bien devenu de deux syllabes. Il faut que comédiens et comédiennes se contraignent, changent leurs habitudes et celles du public pour dire *pas—si—on*.

Qu'on ne m'objecte pas l'étymologie latine et qu'on ne l'oppose pas à l'usage. C'est celui-ci qui doit tout gouverner. Du reste, les partisans eux-mêmes de l'étymologie s'y soumettent-ils quand ils accordent trois

syllabes seulement à *chrétienté*. Toutefois, je n'ai pas la prétention de condamner ceux qui, ne tenant pas compte de la prononciation actuelle, mais de l'ancienne, écrivent en poésie : *pas—si—on*. Ce que je réclame c'est la faculté du choix.

Le mot *Diane* est-il de trois syllabes? S'il s'agit de la déesse : oui. Mais si l'on entend le réveil militaire du matin au son du tambour et du clairon, l'habitude du peuple et de nous tous est de prononcer dia-ne. Je ne sais pas pourquoi l'on établirait un divorce entre la poésie et la prose, pourquoi les expressions de deux syllabes, en prendraient trois dans la langue divine.

Donc écrire en vers : *dia-ne*, *pas-sion*; ce n'est pas contredire la règle, mais se conformer à la prononciation usitée comme l'ont fait les p oètes classiques.

Je ne sais quelle inquiétude saisit le poète et le romancier, à une certaine date de leur vie. Quand ils ont cueilli le succès, pendant quinze ou vingt ans, et qu'une autre génération se lève, ne sont-ils pas pris d'un certain doute ? D'autres surgissent à qui va la vogue; n'ont-ils pas assez paru sur la scène ? N'est-il pas temps qu'ils en descendent pour que leurs successeurs puissent y monter ?

Que M. Paul Bourget se rassure. Ce qui marque ses récentes pages, c'est plus de couleur dans la forme, moins de réflexions oiseuses, quelque chose de plus serré et de plus fini à la fois. Je n'aime aucune de ses œuvres, autant que la dernière : *La Duchesse Bleue*. Que l'auteur me permette cependant de lui faire une première remarque : je ne vois pas nettement établie, ni s'étalant même dans le cours du livre, sa thèse du commencement qu'il essaie de répéter en guise de conclusion : on ne rend bien que ce qu'on n'éprouve pas. Le jour où le cœur est pris, l'artiste disparaît, ou du moins ne jouit plus de la même faculté d'expression. Qu'un grand écrivain soit en proie à la fureur de l'amour, peut-être alors lui sera-t-il difficile de chanter l'amour. Si une comédienne est victime de la passion, peut-être tiendra-t-elle moins bien les rôles passionnés. Au fond, ce qui est nécessaire pour atteindre le maximum de l'art, c'est la complète possession de soi-même, c'est de n'aimer qu'en littérature, et pas en réalité. Une tragédienne ne doit pas, si elle veut rester grande, se laisser brûler par les flammes vives, mais se donner sans rien éprouver, mais apprendre doucement ses rôles dans un confortable et bel hôtel de l'avenue de Villiers, orné de toutes sortes de cadeaux précieux, où tout entre excepté l'amour.

Voilà la thèse de M. Bourget. Mais encore une fois, elle apparaît peu dans son dernier chef-d'œuvre. J'irai même plus loin. Bien que son principal personnage, la *Petite Duchesse Bleue* soit une femme de théâtre, et celui du second plan, un homme de lettres, c'est surtout la femme et l'homme, sans aucune catégorie marquée, qui son

analysés dans les pages de M. Bourget. La bêtise et l'égoïsme masculins, en amour, la fatuité imprudente et sotte de notre sexe, éclatent surtout dans *la Duchesse Bleue*. Peut-être cependant, chez le Jacques Molan de M. Bourget, entre-t-il un peu de la canaillerie standhaliste, particulière à l'écrivain en général, ou plutôt aux petits lettrés qui cultivent fort leur volonté et qui font le pèlerinage au tombeau de Napoléon Ier.

Ceux-ci ont des principes sur la façon dont se fait la conquête des femmes, sur les tortures de jalousie qu'on leur peut infliger. Avec une habile scélératesse, ils jouent de l'amour qu'ils inspirent, apportant là, dans les choses de sentiment et d'alcôve, une perversité savante en apparence, mais que les réalités déconcertent. Pas trop ne faut d'habileté en amour, ni trop de principes absolus dans la manière dont les femmes pensent être gouvernées.

Si Jacques Molan, — qui en petit Julien Sorel s'attaque à une mondaine, Mme de Bonnivet — garde quelque chose de sa caste, la petite duchesse bleue demeure bien la femme souverainement aimante, et qui, dégoûtée de toute passion, finit par déclarer que l'amour est une folie. Bien vivre, se livrer au luxe, habiter dans un bel hôtel, avec de belles voitures et de beaux chevaux, voilà ce qui lui semble, après son expérience, le summum de la félicité humaine. Est-elle comédienne ? Ne l'est-elle pas ? Ce qu'elle se montre avant tout, c'est une créature aimable, vibrante, que l'abandon déconcerte, et qui, après les trahisons et les indélicatesses de Jacques Molan, en arrive à pratiquer la maxime de l'*Ecclésiaste*. Elle finit par l'hôtel et l'équipage comme Jacques Molan par l'union avec la riche veuve, espoir des poètes, peut-être aussi des magistrats.

Mais je ne vois pas comment le talent de *la Duchesse Bleue* a été gêné par la passion dont elle brûlait pour Jacques Molan, ni comment le talent de Jacques Molan s'épanouit mieux dans l'existence luxueuse où le romancier finit par s'installer.

Mais si la thèse de M. Bourget me semble douteuse et ne me paraît guère prouvée dans son livre, celui-ci n'en est pas moins une merveille d'analyse aigue. Jamais la femme — la coquette et la jalouse — n'avaient été aussi minutieusement disséquées. M. Bourget peut être tranquille. Je ne sais personne derrière lui duquel il ait quelque chose à craindre. Quelle étude ! Quelle conscience ! et aussi quelle belle poésie dans sa *Duchesse Bleue*. Je n'en conseillerais peut-être pas la lecture aux femmes et surtout aux jeunes filles ; il y a des observations si délicates, de telles nudités, non de chair mais de cœurs, que l'œuvre, à mon avis, est aussi dangereuse qu'elle est finement et habilement composée.

E. LEDRAIN.

CRITIQUE DRAMATIQUE

MORTE SAISON

Cette fois, c'est bien fini, la ville est sans théâtres. Quelques salles encore restent ouvertes, bravant les chaleurs et récoltant des spectateurs pour cette unique raison que tant qu'il y aura spectacle, il y aura spectateurs, la fonction créant l'organe.

Seule, la Comédie-Française, qui jamais ne ferme, continue à dérouler et son copieux répertoire. Ses spectacles d'été ne sont pas d'ailleurs les moins intéressants. Les pièces classées comme chefs-d'œuvre ou seulement demi-chefs-d'œuve reparaissent. Elles sont jouées avec sûreté, souvent par les chefs d'emploi, aussi par la jeune troupe très expérimentée déjà, et ces œuvres, qui sont celles que le succès a éprouvées, donnent, à les considérer dans leur ensemble, l'étiage moyen de notre art dramatique. Elles s'adressent plutôt à la population flottante, provinciale ou étrangère, actuellement de passage à Paris. On leur sert ce qu'on a de mieux ou du moins ce dont on est sûr. Il est certain en effet, bien qu'elle date de plus de vingt ans, que la meilleure tragédie moderne est *La Fille de Roland*, de M. de Bornier; que le *Gendre de M. Poirier* est d'un effet inépuisable; que le Musset ravira toujours l'assistance; que le Molière, le classique, *Hernani* ou *Ruy Blas*, côté romantique, attireront sans cesse la foule bigarrée, venue pour visiter Paris. Il est à remarquer qu'on est prudent avec elle. Le théâtre plus jeune, plus de nos jours, lui est soumis avec discrétion. Peut-être a-t-on raison, les grandes chaleurs s'opposant à l'effort de discussion intérieure que nécessite toujours une pièce que de longues années de répertoire n'ont pas imposées à l'admiration automatique et contrôlée. Cependant, il faut remarquer qu'une famille de provinciaux qui viendrait chaque année à Paris, à cette époque, reverrait éternellement les mêmes pièces. Après tout, s'ils s'en plaignaient, ils le feraient savoir. Tout est donc pour le mieux.

Les enragés de spectacles ont encore les cafés-concerts. Du moins on est au grand air, on respire, on boit et on fume. Aux oreilles parviennent des bruits, des chants, dit-on, des parodies, des musiques. Est-on ravi, seulement satisfait? Qui le sait? Mais l'horreur du parisien pour le tête-à-tête, pour la tranquillité et le silence, suffit à remplir ces établissements d'où l'on sort, doutant qu'on se soit effectivement amusé, mais assuré que deux heures se sont passées sans qu'on

y ait pris trop garde et que c'est l'heure à présent où raisonnablement on peut aller se coucher et affronter la solitude, dont le sommeil masquera la réalité.

Une des dernières émotions théâtrales a été, comme chaque année du reste, celle des concours du Conservatoire. Comme toujours on a parlé de réformes à introduire, de nouveaux modes à adopter, de méthodes à essayer. Ce zèle durera une quinzaine, puis l'on retournera à l'ordre accoutumé et les cours rouvriront à la rentrée, tels qu'ils furent un an auparavant, pour donner au bout de l'année suivante, lieu aux mêmes discussions qui aboutiront encore aux mêmes résultats. Chaque critique dit son mot à l'occasion et propose son plan d'études. La vérité est qu'on a dénaturé le rôle que doivent jouer dans la carrière des artistes, les concours du Conservatoire. On leur attribue une importance à laquelle ils n'ont pas droit. Même couronnés, les élèves restent élèves encore. Leur carrière ne commencera qu'après, devant le public, dans des rôles complets qu'ils auront soit à interpréter suivant des traditions plus ou moins observées, soit à créer entièrement. Les morceaux de concours ne peuvent les faire juger que sur leurs qualités d'organe et de plastique. Ils les ont travaillés dans le but unique de la récompense à décrocher, ils se sont forcément limités à l'effort nécessaire pour donner à ce fragment son plus haut relief. Il peut en résulter des méprises pour l'avenir : tel qui dans cette épreuve semble témoigner d'une personnalité déjà affranchie de l'école, s'en montrera complètement privé, lorsqu'il se trouvera à ses pièces, hors de l'influence immédiate et tutélaire du maître ; tel autre au contraire qui, dans son morceau de concours, ne semble guère encore qu'un écolier, s'affranchira tout d'un coup dans le premier rôle qu'on lui confiera et révèlera une personnalité inattendue. Il en est du Conservatoire comme de toute autre école, qu'on y ait enseigné de la littérature, des beaux arts ou autre matière, les récompenses y sont une fin et non un commencement. Aussi gagnerait-on à modifier la cérémonie de ces concours. Il serait plus conforme à la vérité, par exemple, de les soustraire à la publicité. Un auditoire restreint et compétent suffirait, le jury, la critique, les directeurs de théâtre et quelques notabilités dont l'opinion peut éclairer. Cela correspondrait aux compositions scolaires, aux mises en loyer des peintres. Mais comme il est juste aussi que des artistes destinés à être chaque soir la proie et la curiosité du public, lui soient présentés, on pourrait organiser une cérémonie qui comporterait des dialogues, des monologues, des scènes, des pièces entières même. Tous y participeraient, lauréats et ajournés. Le public apprécierait, jugerait l'enseignement d'ensemble, sans parti pris ni prétexte à revendications, car les morceaux de

concours sur lesquels auraient été au préalable décernés les prix, seraient exclus de cette séance de récréation finale.

M. Edmond Stoullig a fait paraître son recueil annuel, *Les annales du théâtre et de la musique*. C'est le vingt-troisième volume de l'ouvrage, où se trouvent annuellement répertoriées, analysées et critiquées toutes les pièces de la saison. Une préface signée d'un nom qui fait autorité en matière théâtrale, précède chacun de ces volumes, et l'ensemble de ces préfaces constituerait un livre à part où seraient traitées les questions dominantes qui ont ému le public et la critique, au cours des différents évènements qui se sont succédé depuis plus de vingt ans. Elles forment, ces préfaces, une histoire de notre théâtre contemporain. On y trouve, par exemple, ces questions diverses, traitées à leurs heures et non résolues encore pour la plupart : *l'heure du spectacle*, par M. Victorien Sardou ; *le théâtre en province*, par M. Got ; *le naturalisme au théâtre*, par M. Zola ; *la question du théâtre lyrique*, par M. Victorien Joncières ; *la mise en scène*, par M. Perrin ; *le journal et le théâtre*, par Henri de Pène ; *le théâtre libre*, par Hector Pessard ; *le mysticisme au théâtre*, par M. Jules Lemaître ; *la loi du théâtre*, par M. Brunetière ; *l'éducation du comédien*, par M. Claveau.

Cette année, la préface est de M. Emile Faguet. Elle traite de la *Comédie contemporaine*. M. Emile Faguet définit cette comédie, issue de nos mœurs littéraires actuelles. Il remarque combien elle diffère de celle qui florissait vers 1850 par exemple et que développèrent Dumas fils et Augier. A celle-ci, étaient nécessaires l'intrigue lente, logique, machinée adroitement, la thèse incluse et méthodiquement discutée, avec conclusion finale, et aussi les digressions, les morceaux de bravoure ou *chroniques* que l'on confiait au raisonneur ou à l'humouriste. Cela produisait un ensemble, qui nous paraît aujourd'hui très vieilli, dont certaines parties restent seulement vivaces, mais qui constitua un genre véritable adapté autant aux besoins del'esprit de l'époque qu'aux habitudes du spectateur un peu moins pressé et ne reculant pas devant les longs spectacles que ses heures de repas et de coucher rendaient possibles.

M. Faguet refuse à ce genre le titre de comédie. Il lui accorde cet autre, assez indéfini, de *pièce*, parce qu'il sort de l'acception classique, qu'il s'est ajouté des moyens nouveaux et qu'il n'a plus la méthode antique de rigueur, de logique, de rapidité.

Le préfacier s'en prend à l'influence de Scribe, dont il reconnaît très justement les mérites de dextérité et d'architecture théâtrale, mais qu'il rend responsable de cet écart de la tradition. Scribe, en effet, fut l'inventeur du théâtre poor le théâtre. Il créa les personnages de théâtre, il les fit se mouvoir sous des attitudes exclusivement théâtrales, il

coula la vie dans des moules de théâtre, avec des agencements, des articulations, des progressions, suspensions et préparations, qui très probablement donnèrent naissance à cette formule familière aux habitués des spectacles : ceci est du théâtre, ou ceci n'est pas du théâtre. Il créa surtout l'intrigue savante, enroulée et se dénouant, les péripéties secondaires, l'amusement d'à côté, la complication des moyens sur laquelle, ainsi qu'une pâte tendre et docile, tout sujet de passion ou de psychologie se devait répandre. L'art de composer une pièce et de l'équilibrer, suivant l'attente du spectateur averti, s'imposa comme condition nécessaire aux successeurs de Scribe.

Mais une autre influence plus de fond pesa également sur eux. M. Emile Faguet la néglige. Il n'en avait d'ailleurs pas besoin pour conduire à bien son raisonnement général. Je veux parler du romantisme qu'on ne peut éviter de rencontrer comme promoteur, dès qu'on s'applique à l'étude d'un genre littéraire quelconque de ce siècle. Il fut comme un soulèvement général de choses et de pensée, une éruption de l'âme. Il ne fut point harmonique, mais une telle quantité de substance en jaillit qu'elle pénétra tous les genres, les enfla, les déforma, les nourrit jusqu'à l'indigestion. Quant il eut passé, on sentit qu'on avait plus à dire, et tous en furent touchés, même ceux dont la forme littéraire ne put se modifier et s'enrichir ou s'assouplir, suivant le rythme nouveau. Il coula à plein dans la comédie, qui à la bien regarder, cousine fortement avec le drame lyrique. On y parle jusqu'à extinction de la voix, on y remue jusqu'à la fatigue, on y suffoque autant qu'à telle situation tragique qui fut le clou de tel drame classé. La forme a beau demeurer classique, elle charrie le romantisme.

Mais tout a son temps. Les structures de Scribe ne nous intéressent plus, le romantisme s'est apaisé. La comédie actuelle, quelle est-elle, se demande M. Emile Faguet ? Voici : « une comédie courte et dépouillée ; une comédie d'une intrigue très simple, une comédie d'où le mélange du comique et du tragique soit à peu près écarté ; une comédie qui ne soit pas ou qui ne soit que dans une proportion très faible, une pièce à thèse ; si c'est là ce que désire le public aujourd'hui, ce qu'il désire, c'est la comédie française classique telle qu'elle a existé depuis Corneille jusqu'à Scribe. »

Et c'est bien en effet l'inévitable retour au classique, au classique régénéré et qu'a visité la pensée moderne.

Jules **CASE.**

BIBLIOGRAPHIE

Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie, par Bertrand Auerbach, professeur à la Faculté des lettes de l'Université de Nancy. — Félix Alcan, éditeur, Paris.

C'est une étude de premier ordre pour quiconque est soucieux de pénétrer les causes et de prévoir les conséquences du mouvement qui soulève, contre la domination allemande et magyare, des communautés ethniques longtemps assujetties.

Sur cet échiquier slavo-germanique, qui constitue l'Autriche-Hongrie, se dessine des cases diverses que l'auteur présente méthodiquement, de façon très claire et d'après un système dénotant une sérieuse connaissance des choses, des lieux et des gens.

« A cette heure, dit-il, l'Autriche a dépouillé son personnage historique d'Etat centraliste et militaire... Longtemps la maison de Habsbourg a pu entraîner ses peuples dans les complications européennes et les sacrifier à des intérêts qui leur étaient étrangers, étouffant en eux le sentiment national. »

Mais actuellement ce sentiment se réveille de toutes parts : les Magyars de Hongrie, les Tchèques de Bohême, les Roumains de Transylvanie, les Italiotes du littoral Adriatique, les Slaves du Nord et du Sud se massent, menaçants, sur les cases qui leur sont propres. Chaque groupe prétend à faire échec à l'Allemand d'abord et aux autres peuples ensuite.

A qui, dans l'avenir, appartiendra l'hégémonie ? Il est assez difficile de le dire. Les principaux prétendants possèdent des forces numériques à peu près égales, étant données leurs alliances qui reposent sur des droits historiques réels, quoique d'ordres très différents.

Ces alliances des conglomérats de même origine historique réduisent à cinq les communautés ethniques en présence. Ces groupes principaux sont : le Magyar, l'Allemand, le Roumain, le Slave et le Tchèque.

L'élément magyar constitue une conquête militaire directe qui eut lieu à la fin du neuvième siècle de notre ère.

Pour bien saisir ce que représente ce groupe, il faut remonter à sa souche et se rappeler qu'antérieurement au vi^e^ siècle, les Chinois comprenaient, sous le nom de *Hioung-Nou*, les peuplades établies au nord et au nord-est de la Grande-Muraille. Ces peuplades, que les Greco-Romains désignaient sous l'appellation générale de *Scythes* et que les Perses appelaient *Touraniens*, formaient un empire très ancien, contre lequel les Chinois guerroyaient de temps immémorial.

Au premier siècle avant l'ère chrétienne, la Chine prit l'offensive, pénétra dans l'Empire des *Hioung-Nou*, rompit leur masse en deux tronçons dont l'un : l'occidental, rejeté à l'ouest du Tian-Chan se dissémina sous des noms divers jusqu'à l'Oural, la Caspienne et le Caucase. A ce moment César cassait la Gaule et introduisait, en Occident un nouvel ordre de choses inconnu jusqu'alors : la centralisation.

Par suite de la dispersion des *Hioung-Nou*, le nom collectif de *Huns*

(traduction de la locution chinoise) commença à remplacer celui de *Scythes* parmi les Greco-Romains.

Le tronçon oriental des *Hioung-Nou* se dispersa à l'est de Tian-Chan et, à la fin du v[e] siècle, les peuplades, provenant de cette souche, se réunirent sous le nom collectif de Turcs (*Tou-Kioue* en chinois). Elles formèrent un empire autonome entre le Tian-Chan et l'Altaï et projetèrent les bandes hunniques sur l'Occident.

Au vi[e] siècle, l'extension de cet Empire *Tou-Kioue* vers l'Ouest provoqua un nouveau changement de nom, par suite du morcellement de la confédération des *Hioung-Nou* occidentaux, fractionnés à partir de cette époque en Abares, Magyars, Ephtalites et Comans.

Les Magyars, dont le nom signifie *Fils de la Terre* par opposition sans doute aux Chinois *fils du Ciel* leurs ennemis séculaires, envahirent la Hongrie à laquelle ils donnèrent ce titre géographique. La Hongrie occupe la place de l'ancienne Pannonie septentrionale, de la Dacie orientale et du pays des Quades. Cette contrée, romanisée sous Trajan, avait été envahie par les Goths, lesquels en furent chassés par Attila, chef de ces terribles *Hioung-Nou* dont l'invasion célèbre a laissé dans l'histoire une trace sanglante et un horrifique souvenir.

A la fin du viii[e] siècle, Charlemagne avait soumis ce pays à l'Empire ; en 894, les Magyars, sous la conduite de leur roi Almus et de son fils Arpad, brisèrent, par leur conquête, le joug germanique et aux *féods* teutons substituèrent leurs comitats.

Le fils d'Arpad, Geisa se fit chrétien sous le nom d'Etienne et, en l'an 1000, reçut du pape Sylvestre II le titre de *roi* et d'apôtre de la Hongrie.

Donc l'élément magyar, d'origine scytho-finnoise, appuie son droit historique sur une conquête militaire consacrée, à l'origine, non par une investiture césarienne et allemande, mais par l'investiture sacerdotale de Rome.

Par contre, l'élément teutonique qui représente surtout une conquête administrative soutenue par une pénétration commerciale et une mainmise financière, argue historiquement du droit césarien, constitué par Charlemagne, lorsqu'il établit l'*Œst mark*, devenu plus tard l'*Œst-rik*, comme digue contre l'irruption du flot slave menaçant le Saint Empire du côté de l'Orient.

En vertu de ce droit historique, l'Allemand revendique la priorité puisque sa prise de possession remonterait ainsi à la fin du viii[e] siècle, tandis que la conquête magyare, opérée du reste à son encontre et à son détriment, ne date que de la fin du ix[e]. A cet argument les Magyars opposent qu'ils sont venus délivrer les *Hioung-Nou* d'Attila, leurs frères, du joug impérial des Teutons.

De son côté, l'élément romain, de concert avec les Italiotes, pose un droit historique plus ancien.

« On sait que pour repeupler et maîtriser la Dacie, Trajan, vers l'an 107, y introduisit des colons sollicités dans tout le monde romain *(ex toto orbe Romano)*. Les Daces se cachèrent dans les montagnes tant que dura l'établissement romain qui fut supprimé par les Goths. Mais les Roumains actuels prétendent que les colons de Rome se refugièrent à leur tour, dans les retraites montagneuses et s'unirent aux Dace qu'ils initièrent à la culture romaine et à l'étude du latin.

« C'est là, affirme Henopol que s'est forgée la nationalité roumaine. La vie politique ne put s'y développer parce qu'à ses débuts (lorsque cessa la domination gothique) elle a été étouffée par la conquête magyare. » Alors le nom de *Romain* devint synonyme de *serf*, comme celui de slave dégénera en une épithète synonyme d'esclave.

Cet élément slave constitue certainement en Autriche-Hongrie la masse la plus nombreuse puisqu'elle comprend : les Slovaques, les Ruthènes, les Slovènes, les Serbes, les Croates, les Bulgares, les Polonais et une partie des Dalmates.

Mais cette masse ethnique ne possède aucune homogénéité et de plus elle n'est pas compacte.

Divisés sous le rapport religieux entre les Eglises grecques et l'Eglise latine, partagée en castes sociales dont les intérêts sont contraires et les instincts opposés, les Slaves habitent des territoires séparés par les cases géodésiques d'autres peuples, de sorte que, suivant les temps et les circonstances, ils s'allient tantôt à un groupe, tantôt à un autre. En cas de lutte, on trouve assez généralement des Slaves dans les deux camps.

L'élément slave paraît donc destiné à obliger les autres à accepter une fédération d'Etats autonomes comme solution du problème posé en raison des nationalités différentes. Il semble appelé à prévenir la prise de possession de l'hégémonie par un groupe ethnique quelconque, bien plus qu'à s'en saisir lui même, à moins qu'il n'y soit invité directement par la Russie à l'encontre de l'Allemagne. Mais alors éclaterait certainement une grande guerre européenne puisque l'équilibre, du reste fort instable, établi en 1640 par le traité de Westphalie, se trouverait complètement détruit.

Quoi qu'il arrive, il est un groupe à l'étude duquel la France est plus particulièrement intéressée : c'est le groupe tchèque dont le droit historique repose sur nos plus anciennes traditions.

Depuis trop longtemps « la force prime ce droit » parce qu'on confond à tort les Tchèques avec les Slaves. Ils ont certainement avec ce groupe ethnique, des affinités plus grandes qu'avec les Magyars ou les Allemands. Cependant leur histoire prouve qu'ils ont oscillé entre ces trois influences, dès qu'ils n'ont plus été assez puissants pour imposer le respect de leur autonomie ou le maintien de leur domination.

Que sont donc les Tchèques de Bohême s'ils ne sont ni Germains, ni Latins, ni Magyars, ni Slaves ?

Pour répondre à cette question il est nécessaire de remonter très haut dans l'histoire des migrations humaines et de chercher le point de départ des premiers occupants historiques de la Bohême non pas vers l'Orient, mais en Occident.

Six cents ans avant l'ère chrétienne un grand mouvement se produisit parmi les peuples, sous des influences diverses qu'il serait trop long de mentionner.

Hérodote nous apprend que les Scythes, chassés par les Massagètes, fondirent comme un ouragan sur les bords des Palus Méotides et de l'Euxin. D'autre part, nous savons que jusqu'au moment où les Phocéens abordaient à Marseille, deux bandes gauloises partaient des environs de Bourges sous la conduite des neveux d'Ambigat, le Charlemagne du temps.

L'un de ces essaims sortant de la ruche celtique allait en Italie dirigé par le *Bellovèse* ou chef guerrier ; l'autre, guidé par le *Sigovèse*, ou commandant armé des gardiens de l'enceinte du Temple, franchissait le Haut Rhin, entrait dans la grande Forêt Hercynie, puis, se rabattant à la droite du Danube et passant sur le corps des Illyriens s'établissait entre le Danube et les Alpes dans la Pannonie dont plus tard devaient revenir les Francs.

Sur son chemin, le Sigovèse avait semé çà et là plusieurs colonies qui gardèrent leur nom gaulois et l'imposèrent au pays comme le firent du reste ainsi les *Pœones*, (Pannoniens).

Une des plus puissantes de ces tribus était celle des Celtes Boïes qui s'établirent dans les contrées qu'on appelle encore actuellement *Boio-Varia* (Bavière) et *Boio-Hemium* (Bohême).

Ces Boïes ou Bojmi furent renforcés par l'arrivée de *Volces-Tectosages* qui, d'après César, s'ébranlèrent du sud de la Gaule vers la Forêt Hercynienne, marchant en sens inverse de toutes les migrations obser-

vées et relatées par les anciens. Les Celtes de Sigovèse avaient déjà suivi le même chemin. Cette double prise de position pouvait fort bien être, de la part des Gaulois, la contre-partie voulue de la projection, également calculée des *Hioung-Nou* dans ces mêmes régions sous la poussée agressive de la Chine.

Le jeu réel de l'Histoire a pour *partners* invisibles, des pouvoirs que l'on ne soupçonne guère, ainsi que l'a dit lord Disraéli.

Nous ne faisons ici qu'indiquer ces grandes données de géodésie politique qu'il faut nécessairement connaître, quand on veut pénétrer le mécanisme de la conquête et comprendre le fonctionnement organiqne des invasions.

Au début de l'ère chrétienne, les Celtes évacuent la Bohême sous la poussée des hordes germaniques chassées des bords du Rhin par les victoires de Drusus. Ce ramassis « *d'hommes de frontières* » ces *Marcomans* se fixèrent dans le pays des Boïes et y furent organisés par Marbod qui réussit à former, avec les Quades de Moravie et quelques bandes de Suèves et de Goths une confédération assez puissante pour servir de contre poids à la confédération teutonne dont le célèbre Arminn était chef. Celui-ci avait offert son alliance à Marbod et lui avait fait remettre, comme gage d'amitié, la tête du romain Varus. Mais Marbod avait envoyé cette tête à Rome et s'était ainsi interposé comme arbitre entre la Germanie et l'Empire. La neutralité de la Bohême sauva la civilisation latine de l'invasion d'Arminius. Celui-ci périt peu après. Marbod, renversé ensuite par le goth Katwald, vint mourir en Gaule à Fréjus, lieu de refuge qui lui fut assigné par l'Empereur à qui il avait demandé protection.

Katwald fut lui même obligé de solliciter une faveur semblable quelques années plus tard et la Bohême après avoir été, pendant un moment, l'arbitre du monde, fut sillonnée, occupée, dévastée par diverses bandes germaniques que Rome était désormais impuissante à contenir ou à expulser.

Cela dura jusqu'au VI[e] siècle. Alors les Slaves, comme une marée montante, balayèrent tous les teutons.

Profitant de ce mouvement, les Tchèques ou Czèches, regardés par plusieurs auteurs sérieux comme descendants des anciens Boïes réfugiés en Pannonie, quittèrent cette contrée sous la conduite d'un marchand de race franque nommé Samo.

Celui-ci, avec ses Tchèques, s'établit en Bohême faisant revivre, par sa conquête, l'antique droit historique des premiers occupants Celtes à l'encontre des Germains.

Cette prise de position, il est utile de le remarquer, coïncide avec l'extension de l'empire *Tou-Kioue* qui provoqua le morcellement des *Hioung-Nou* dont les Magyars sont une des fractions.

La couronne de Saint Wenceslas semble donc être bien plus le contre-poids que le contrefort de la couronne de Saint Etienne.

D'autre part, les Tchecho-Boïens se sont toujours montrés instinctivement hostiles aux Allemands, quels qu'aient été les efforts tentés par leurs souverains pour les amener à une entente.

C'est uniquement par suite de mariages, diplomatiquement conclus, que le sceptre royal de Bohême put être enserré dans la main austro-hongroise des Habsbourg et encore ce sceptre, non brisé, pesa-t-il lourdement quelquefois sur les destinées de l'Autriche.

Il serait trop long de suivre ici les luttes séculaires des divers peuples qui subissent plus ou moins impatiemment le joug de cet Etat centralisateur. On les verra signalées dans le livre si documenté de M. Auerbach, dont nous ne saurions trop recommander la lecture à quiconque s'intéresse à ces importantes questions.

Si nous avons, à grands traits, indiqué les distictions originelles des groupes en lutte, c'est que l'auteur, tout en pénétrant fort judicieu-

sement quelques unes, ne les avait pas toutes exactement saisies.

Il n'avait point assez vu, par exemple, la signification de l'hostilité instinctive des Magyars et des Tchèques. Nous l'avons montrée ici en nous aidant d'autres travaux. (1)

Nous regrettons que le cadre restreint de cette étude ne nous permette pas de mieux traiter, en suivant le développement de l'Histoire, cet exposé de géodésie politique.

En terminant nous croyons utile pourtant de citer encore une considération très-suggestive exposée par l'auteur des " *Races et Nationalités en Autriche-Hongrie* ".

En travaillant, dit-il à la restauration du royaume de Saint-Wenceslas, les Tchèques se réclament du droit historique. En proposant la scission administrative et politique des territoires allemands et slaves, les Allemands invoquent le droit des nationalités... Les Allemands sont appuyés à la Grande Allemagne, réservoir où ils puisent énergie et renforts. *Les Tchèques sont livrés à eux seuls.* »

Pourquoi? Parce qu'ils ne sont ni Germains, ni Slaves et les Allemands le savent bien! Ils sentent qu'en distinguant les Romains des Slaves, ils isoleront, de plus en plus, les Tchèques, descendants des Boïes gaulois.

« Par sa position géographique, la Bohême forme barrière entre les Allemands d'Allemagne et ceux d'Autriche, observe justement M. Auerbach: elle empêche la consommation de l'unité allemande; elle est le boulevard de l'Enrope contre l'hégémonie prussienne. »

Elle n'a donc pas failli à sa mission séculaire. Comme au temps d'Harminius; c'est elle qui entraîne l'hégémonie teutonne.

La Bohême est une forteresse naturelle dressée au cœur même de l'Europe par le créateur des Mondes. Alternativement battue et combattue par le flot germain et par le flot slave elle est restée debout à travers les siècles, comme une sauvegarde immuable de la civilisation.

Nous ne devons pas en France nous désintéresser du sort de ce pays. Il tient à la Gaule par des liens ataviques qui sont, pour notre Patrie, menacée elle aussi par tant de périls, des gages d'espoir et de salut.

FRANÇIS ANDRÉ.



Senancour, par M. JULES LEVALLOIS. — Honoré Champion, éditeur· Paris.

En 1888, l'Académie des sciences morales et politiques écoutait avec un vif intérêt M. Jules Levallois lui rappelant le nom, alors trop oublié de l'auteur d'*Oberman*. Dans une brochure intitulée: *Une évolution philosophique au commencement du XIXe siècle*, il s'efforçait de démontrer que cette œuvre mélancolique de Senancour ne suffisait point à juger de son esprit, que le penseur s'était modifié, corrigé, qu'il était allé jusqu'à la foi puisqu'on lisait sur sa tombe, dans le cimetière de Saint-Cloud, ces mots qu'il y avait voulus lui-même: *Eternité sois mon asile.*

Encouragé par l'accueil qu'il avait trouvé à l'Académie, M. Jules Levallois projeta de mettre en lumière le philosophe auquel on n'avait pas rendu toute justice et dont les livres, d'une originalité exquise mais voilée séduisaient son tempérament de critique et de chercheur.

Nous dirons tout à l'heure quel talent il a falllu à M. Jules Levallois pour éclairer des œuvres de haute valeur sans doute, mais manquant souvent de concision, précisément à cause du caractère timoré de l'écrivain; auparavant nous ne résistons pas à dire combien nous-même avons pris

(1) *Atlas historique* de Schrader, Dictionnaire de Paul Guérin. *H^re des Romains* de Duruy, *H^re de France* d'Henri Martin, *La Bohême* par Joseph Fricz et Louis Léger, *Introduction à l'Histoire de l'Asie* par Léon Cahun, etc.

goût à ce Senancour dont jusqu'alors nous ne nous étions point occupé.

Un vieux médecin de la famille nous avait fait connaître Mademoiselle Mélanie de Senancour, qui habitait Fontainebleau. C'était une petite personne quasi octogénaire, très fine et remuante qui paraissait charmée de nous offrir le plus exquis chasselas. Son amour filial se répandait dans sa conversation, on la sentait heureuse de pouvoir parler de ce père, dont elle avait été le secrétaire intelligent, étant elle-même, à cette époque, un écrivain d'une certaine valeur.

Senancour adorait la solitude qui lui permettait de rêver tout à son aise, mais sa préférence pour les bois, les montagnes lui joua plus d'un mauvais tour.

Un jour, s'étant aventuré, sans compagnon, jusque sur le Saint-Gothard, il se trouva surpris, aveuglé par une averse de neige et perdit son chemin ; que devenir sous ce blanc linceul qui menaçait de l'engloutir ? Se coucher sur le sol, y attendre la fin de la tourmente, c'eût été la mort. Oubliant, comme le Bûcheron de La Fontaine, qu'il avait maintes fois déblatéré contre l'existence, Senancour s'écria : « Pourvu qu'en somme je vive ! » Et secouant les flocons qui le couvraient, il sauta sur les bords d'un torrent dont il entendait les sourds grondements au fond d'un gouffre insondable. Cette terrible route, en effet, était la seule qui alors pût le mener jusqu'à un village qu'il connaissait plus bas, dans la montagne. Et le voilà, posant ses pieds tremblants sur les pierres glissantes, couvertes d'écume et de mousse, qui encadraient la rivière désordonnée du torrent, et s'accrochant des mains aux aspérités qu'il rencontrait. Au bout d'un certain temps de cette descente aussi pénible qu'effrayante, Senancour aperçut la mince clarté qui se répandait de quelques chaumières. C'était le salut, c'était le village qu'il cherchait. Il y trouva un abri, tandis qu'un feu de sarments réchauffait ses membres glacés. Plus tard, il aurait oublié sans doute le péril couru ; mais les rhumatismes qu'il y avait gagnés se chargèrent de le lui rappeler jusqu'à la fin de ses jours.

Encore une anecdote sur l'étrange philosophe :

Il ne mentait jamais, trop fier pour s'abaisser à une dissimulation quelconque.

En 1796, je crois, défense était faite à tout porteur d'argent monnayé de passer la frontière, et cela sous des peines extrêmement sévères. Or, il arriva que Senancour fut appelé en Suisse pour une affaire importante. Il lui fallait de l'argent et non des assignats s'il voulait réussir à traiter l'affaire. Il prit donc sur lui la somme nécessaire, la cachant au fond d'une poche, tout en n'espérant guère qu'il pourrait la dissimuler. Peut-être à ce moment invoqua-t-il cette Providence en laquelle il se targuait de ne point croire, car vraiment il n'y avait qu'elle qui dans l'occurence eût le pouvoir de lui venir en aide. A la frontière dont il approchait, un douanier en un tour de main lui devait retourner ses poches. Quand il se présenta devant l'agent redouté de l'autorité, il avait la mîne bien piteuse, ajoutons que son habit n'était guère moins piteux que sa mine.

— Avez-vous de l'argent sur vous ? demanda le douanier.

Le péril devenait imminent pour le voyageur. Répondre non, c'était mentir. Il faut croire que cette Providence dont il avait dédain se proposait dès ce moment de le conquérir, puisque généreusement elle l'inspira et tout à coup l'anima d'audace.

Senancour se plantant devant le douanier et la voix ferme :

— Fouillez-moi, dit-il.

— Passez, fit l'homme sans soupçonner de richesse un si pauvre sire.

Et c'est ainsi que le philosophe, par son aplomb et sa présence d'esprit se tira de ce mauvais pas sans mensonge.

Mademoiselle de Senancour nous avait présenté son frère, un capi-

taine en retraite qui, lui, habitait Paris. Ça avait dû être un bel homme dans sa jeunesse, mais moins lettré que sa sœur. Toutefois il aimait, comme elle, à écrire et chargeait de ses observations les marges des journaux reproduisant les discours prononcés aux Chambres. « La politique, c'est sa folie » nous disait avec un haussement d'épaules, sa vieille amie, car on a toujours une vieille amie. Que serait une longue existence sans au moins les souvenirs des tendresses passées ?...

M. Jules Levallois avait promis à ces deux antiques enfants de Senancour de rappeler au public, dans un livre, la mémoire de leur père, et cela les comblait de joie. Mais le temps marchait vite pour eux et lentement pour l'écrivain, qui était jeune alors et forcé d'accomplir des besognes lucratives. Ils sont morts depuis longtemps et n'ont pas vu la terre promise.

Le livre aujourd'hui est paru. M. Jules Levallois nous a fait pénétrer dans l'œuvre souvent énigmatique et toujours attrayante de Senancour. Il nous a dévoilé celui que nous étions parfois tentés d'abandonner tant il nous fallait de'fforts pour l'apercevoir. Il nous a montré ce mystique sans mysticisme, ce religieux sans religion avouée, cet amoureux sans amour ; il a réussi à nous dessiner de cet original et consciencieux philosophe un portrait assez lumineux pour nous passionner.

Dès li'ntroduction de son livre, M. Jules Levallois, éclaire d'une vive clarté l'idée fondamentale, mais peu voyante dans le premier moment, de Senancour :

« La philosophie de Senancour, lisons-nous dans cette introduction, ne constitue pas un système. Il réclame quelque part dans *Oberman* le droit de se contredire. Reconnaissons qu'il en a usé modérément. Quelle que soit l'apparente différence entre *les premières Rêveries* et *les Troisièmes*, entre *Oberman* et *ses Libres méditations*, un principe commun leur sert de lien, un principe, non, mais une idée autour de laquelle toutes les autres viennent se grouper : l'idée de l'éternité. »

On a longtemps connu Senancour sous le nom d'Oberman de même qu'on appelait René, Chateaubriand. Jules Levallois vous dira si ce héros mystérieux d'allure représentait vraiment le philosophe à l'esprit timoré, plus triste qu'il n'était gai assurément, mais pourtant se faisant en soi son bonheur par la joie de voir et de comprendre la nature ; l'écrivain vous initiera, ensuite, au livre *de l'Amour*. Senancour était d'un tempérament trop chaste pour parler de la passion en dehors du mariage ; toutefois il admettait que deux époux se fussent trompés en croyant qu'il leur serait impossible de vivre l'un sans l'autre ; loin de là, en s'apercevant que vivre l'un près de l'autre les rendait malheureux, leur devenait une torture ! et il n'était point dans ce cas, contraire au divorce. En politique, dit Jules Levallois, Senancour se montrait sympathique à Napoléon ; il n'était pas néanmoins un bonapartiste de circonstance à la façon de Béranger et de Paul-Louis Courier, de la sympathie, oui mais, il avait trop d'indépendance pour aller plus loin, pour admirer le héros. Il est intéressant d'apprendre dans le volume, de Jules Levallois comment Senancour jugeait *Le génie du Christianisme*, dont l'esthétique le frappait plus agréablement qu'il n'était convaincu par les raisonnements. L'auteur part de là pour passer aux *Traditions morales et religieuses* de son héros. Celui-ci n'était d'aucun culte ; pourtant il approuvait la sincérité de l'homme soumis à une religion par la foi. Enfin ses lectures et ses méditations l'ont amené à des croyances qui ont apporté la sérénité à ses derniers jours. Déjà Jules Levallois l'avait affirmé en 1888 à l'Académie, le philosophe était revenu de ses incertitudes ; il avait évolué vers les hautes régions de l'idéal et écrit ces belles et consolantes paroles :

« Celui qui médite sur l'éternité ne sera point le jouet du temps ; l'éternité deviendra son asile. »

J. Laurence.

Mémoires du duc de Croy, sur les Cours de Louis XV et de Louis XVI publiés par le vicomte de Grouchy. 1 vol. in-12, Paris. (Extrait de la Revue rétrospective).

Ces *Mémoires* d'un grand seigneur du xviiie siècle, le duc de Croy, découverts par le vicomte de Grouchy à la Bibliothèque de l'Institut, ne sont pas l'œuvre d'un homme politique, ni d'un philosophe, mais de simples notes journalières continuées pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI et coordonnées par leur auteur avec le désir d'en faire une sorte de récit sans prétention mais très fidèle, de tous les évènements dont il a été témoin au cours d'une vie assez longue. Il n'y faut point chercher des appréciations supérieures ou critiques, ni une étude profonde du temps, non plus que des portraits illustres ou des scènes présentées avec art : M. de Croy n'était qu'un homme du grand monde et n'a joué aucun rôle saillant : il a simplement raconté ce qu'il avait, vu, dans un langage familier, assez peu correct même et que souvent son éditeur a dû rectifier : mais comme ces Souvenirs ont été écrits par un personnage que son rang à Versailles mettait en mesure de connaître nombre d'incidents et d'anecdotes, et qui était fort attentif, non seulement aux circonstances importantes, mais aussi aux détails quotidiens, ils présentent dans leur ensemble un tableau intéressant de la société aristocratique à son déclin.

Quelquefois aussi, surtout lorsque les faits ont le caractère historique, la narration du duc de Croy devient véritablement utile. Lorsqu'il raconte la vie et les usages de la Cour, les mariages princiers, les cortèges et les fêtes, les cérémonies nombreuses et les chasses multipliées, les règles d'étiquette, l'extérieur de ces brillantes existences, les pompes et les deuils de la famille royale, ses notes sont à la fois fort amusantes et instructives. Elles nous donnent l'impression très juste de tout un monde évanoui. Il y a là, si l'on veut, beaucoup de caquetage et de « faits divers », mais pour connaître une époque, non seulement à la surface, mais au fond, il est bon de ne point dédaigner ces détails qui révèlent souvent à merveille les sentiments contemporains, l'état des esprits et font parfois comprendre mieux que des dissertations savantes, toute une situation sociale. Les souvenirs du duc de Croy ont à ce point de vue une réelle valeur : ils nous font voir, sans que l'auteur affectes d'être un moraliste, combien était factice l'éclat de cette cour préoccupée uniquement de distractions vaines et de formes traditionnelles et nous expliquent indirectement la rapide décadence de la monarchie.

Les écrivains soucieux de renseignements précis, et les lecteurs qui se plaisent à la réalité des choses, trouveront en outre un sérieux intérêt dans la description de plusieurs évènements qui, par eux-mêmes ou par leurs conséquences, appartiennent à l'histoire : je citerai les passages relatifs à Mme de Pompadour, au mariage du Dauphin, à la présentation de Mme du Barry, et surtout à la mort de Louis XV et au sacre du nouveau roi à Reims. M. de Croïs a assisté à ces divers épisodes et en raconte les circonstances avec une minutieuse exactitude. Les quelques anecdotes sur les premiers temps du règne de Louis XVI ne nous apprennent que des incidents secondaires : l'auteur des mémoires est mort en 1784, c'est-à-dire avant les péripéties préliminaires s du grand drame qui allait bouleverser la société où il avait vécu.

Je félicite bien volontiers M. de Grouchy de la publication de ces *Souvenirs*. Il en avait déjà présenté des fragments dans plusieurs recueils périodiques : en nous donnant aujourd'hui ce volume, il nous fait connaître plus complètement un des hommes distingués du dernier siècle qui n'est pas un écrivain, mais qui sait donner de l'attrait à ses notes par sa parfaite sincérité. Le caractère de M. de Croy est en outre fort sympathique : modeste, réservé, bienveillant, dévoué à son prince et à son pays, vraiment chrétien au milieu d'une cour dissolue,

ce grand seigneur méritait par sa valeur personnelle et sa dignité irréprochable les charges dont il a été investi et la haute estime dont il n'a cessé d'être entouré à la Cour et dans le monde. On sait maintenant qu'il était de plus un observateur assidu et un aimable narrateur : son livre fait honneur à son illustre race, et doit être classé parmi les documents qui seront toujours consultés avec fruit par les historiens des derniers temps de l'ancien régime.

Comte CH. DE MOÜY.



Pensées chrétiennes de la marquise de Sévigné recueillies par L. de la BRIÈRE. (E. Plon). La charmante épistolière aurait-t-elle donc écrit un sermon sans y penser, comme elle le dit elle-même ? Elle a fait mieux que cela et œuvre plus utile. Elle a semé ses lettres de sentences, de pensées, de maximes consolentes ou profondes sur notre destinée future, sur la morale, sur la foi. Elles charment au passage et persuadent ou émeuvent bien plus qu'un long discours et l'on voudrait les retenir, les inscrire sur un livret où l'on irait, aux heures sombres, puiser force et courage, et un peu de cette souriante résignation qui fût l'arme la plus sûre de la marquise contre les coups de la fortune adverse. M. de la Brière nous dispense de ce soin ; à travers toute la correspondance de Madame de Sévigné, il a puisé ce qu'elle a écrit de plus délicat et de plus philosophique. Son livre eût pu être bien plus long, mais il n'a voulu prendre que l'exquis. Aussi le lit-on avec charme d'un bout à l'autre et il faut rendre hommage au goût éclairé qui a présidé au choix de ces pensées.

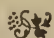
Documents relatifs à l'histoire du Commerce et de l'Industrie en France par G. FAGNEZ. (A. Picard). L'auteur a eu l'excellente idée de réunir en un volume un certain nombre de textes qui éclairent l'histoire de l'industrie et du commerce de la France depuis ses plus lointaines origines jusqu'à la fin du treizième siècle. Le fait qui domine cette longue période, c'est l'évolution qui s'est opérée dans l'organisation économique du travail; les corporations, très fortes aux premiers temps de l'empire, deviennent peu à peu des castes d'où l'ouvrier ne peut plus sortir, puis s'affaiblissent et semblent éteintes pendant un temps pour reparaître ensuite avec la renaissance de l'industrie dont elles sont la condition essentielle. Les documents que produit sur ce point M. Fagnez sont très intéressants ; il semble hors de doute qu'en France comme en Italie, nous croyons l'avoir démontré, les associations ouvrières n'ont jamais entièrement disparu. Les documents que contient son recueil touchant les relations commerciales de la Gaule avec les autres pays et la nature des objets d'échange sont également de grande conséquence. Le nom de l'auteur est un garant de leur exactitude et de leur authenticité.

Introduction à l'Histoire Littéraire, par Paul LACOMBE. (Hachette). Dans cet ouvrage l'auteur traite de la philosophie de la littérature, si j'ose m'exprimer ainsi ; et d'abord il faut définir ce que c'est que la littérature. Un agronome est-il un littérateur parce qu'il écrit. M. Lacombe pense que non, au contraire de certains historiens des littératures françaises ou étrangères qu'il cite. Mais alors, où s'arrête la littérature ? Sa définition en est malaisée, cependant l'auteur, que nous ne pouvons pas suivre en ses développements, s'est bien tiré de ce premier point. A-t-il raison sur tous les autres ? Ses doctrines sur le milieu, sur l'école, sur le rôle de la littérature sont fort acceptables et présentées avec méthode et

précision ; ce qu'il dit à l'endroit du style semble moins assuré ; il a, ce semble plus d'importance que l'auteur ne lui en accorde, excepté dans très grandes œuvres où le fond fait oublier la forme ; on peut citer Montagne, Rabelais, et encore, là où ils sont excellents, leur style est superbe. Et maintenant, voici une définition de l'art en littérature qui ne se trouve pas dans le livre de M. Lacombe, mais n'en a pas moins son prix : c'est, au fond, l'art de dorer la pillule au lecteur, de lui faire entrer dans l'esprit sans ennui ce qu'on voudrait qu'il sache.

Mérimée, par Augustin Filon. (Hachette). Il est peu de réputations qui aient subi des fortunes aussi diverses que celle de Mérimée ; tout en restant identique à lui-même, il a paru aux générations qui se sont succédées, tour à tour délicieux au temps de Colomba et de Carmen, haïssable quand il eût endossé l'uniforme de sénateur de l'empire, insipide après sa mort, puis, de nouveau, délicieux sitôt qu'eurent été publiées ces gracieuses lettres à une Inconnue, à une autre Inconnue, et à d'autres personnages qui sont aujourd'hui beaucoup moins connus. Dans la biographie finement tracée que vient de publier M. Augustin Filon, l'unité du caractère de Mérimée apparaît sous ces apparentes transformations et, sans en faire un homme de bronze, il le montre, ce qu'il fut vraiment, sincère, loyal et d'humeur suffisamment indépendante. La mesure était difficile à garder dans l'appréciation de l'homme et de l'œuvre et ce n'est pas un petit mérite pour l'auteur d'avoir réussi à faire un portrait fidèle et vivant de son personnage.

E. Rodocanachi.



Les *Lettres inédites de Napoléon Ier* collationnées sur les textes originaux et publiées par Léonce de Bretonne, viennent de paraître chez H. Champion, libraire-éditeur, 9, quai Voltaire.

La *Nouvelle Revue*, qui a eu la primeur de ces lettres, serait mal placée pour en dire tout le bien qu'il faudrait. Elles intéressent non seulement la légion des napoléonisants, mais tous ceux que retiennent les études historiques. Collationnées d'après les Archives des Affaires Etrangères, de la Guerre, de la Marine, des Cours de Vienne, Berlin, Dresde, Munich, Stuttgard, etc., ces quinze cents lettres nous paraissent épuiser le stock de la correspondance si variée, si attachante, si géniale de l'Empereur. Elles sont d'un puissant intérêt et forment l'indispensable complément de la grande correspondance officielle si expurgée par les deux commissions.

A. C.



La Constitution hongroise. Précis historique d'après le Dr Samuel Rads, par A. de Bertha. Paris, chez Plon, Nourrit et Cie.

Destiné à faire connaître l'origine et le développement de la constitution hongroise au monde politique des principaux pays de l'Europe, l'ouvrage présent est avant tout la glorification du parlementarisme. Et non pas pour raison de « captatio benevolentiæ » mais parce que l'histoire hongroise n'est la plupart du temps qu'une suite des luttes interminables que la Hongrie avait à soutenir contre les tendances absolutistes de la cour de Vienne et dont l'issue malheureuse pouvait bien plus gravement compromettre l'avenir des pays appartenant à la couronne de St-Etienne que la domination turque purement matérielle.

Sorties du creuset des épreuves sanglantes et douloureuses, la nation magyare et sa constitution ont aujourd'hui une vitalité qui surprend généralement les Occidentaux et qu'il faut attribuer incontesta-

blement à l'alliance étroite dans laquelle elles vivent depuis de longs siècles. Quand un peuple représente une idée, il est invincible. Or les Hongrois, inébranlablement attachés à l'esprit libéral de leur constitution, sont avant tout les serviteurs de la légalité, incapables de céder une seule parcelle de leurs droits chèrement acquis, mais scrupuleusement respectueux de ceux des autres aussi.

Voilà l'explication de la force inattendue de la Hongrie moderne. Elle constitue en quelque sorte le résumé sous-entendu du travail que M. de Bertha soumet au public français. On peut donc en recommander la lecture à celui-ci — témoin de tant de révolutions — non seulement comme attrayante mais comme profitable, car « la Constitution hongroise » démontre avec la dernière évidence que la fameuse phrase : « la force prime le droit » n'est heureusement qu'un paradoxe qui prépare tôt ou tard la ruine de ceux qui le prêchent et le mettent en application. CH. BERGEROT.

*

Sermons laïques, par A. CLAVEAU (Ollendorff). Le Tout-Paris, les snobs, la parisienne, les courses, les affaires, le devoir, la vertu, d'autres sujets d'une actualité toujours présente, voilà les points de ces sermons. Cependant hâtons-nous de dire que ce titre même de *Sermons laïques* embarrasse notre auteur qui l'explique dans un court avant-propos ; il se défend de prêcher. S'il y a trop de prêches ennuyeux, certes ce ne serait pas ce livre ; il est écrit d'une plume alerte et gaie ; si une morale évidente s'en dégage agréablement, elle est parfumée d'essence mondaine.

Les caractéristiques de notre vie contemporaine sont judicieusement mises en relief. « Autrefois on s'amusait après le travail, aujourd'hui « on s'amuse avant, on vit sur ce que j'appellerai volontiers l'idée de « vacance, l'idée de fête, et les petits calculs d'intérieur auxquels on « se livre n'ont pas d'autre objet. » Parlant de la licence des rues, il se place à ce point de vue : il se sent humilié, pour la société française, des goûts et des besoins qu'on lui suppose. C'est avec un étincelant brio qu'il disserte sur la parisienne. Avec une philosophie sagement pratique, M. Claveau fait la critique du *Devoir Présent* de M. Desjardins. « Pour faire croire, écrit-il, il faut croire, ou tout au moins en « avoir l'air. Un hypocrite comme Cromwell y vaut mieux qu'un sage « comme Montaigne. » Nous pensions qu'aujourd'hui le jugement de Taine sur Cromwell avait fait oublier, du moins pour la justesse de l'appréciation, celui de Bossuet. — Dans les pages sur le désespoir, M. Claveau s'occupe du livre de M. Clémenceau, *la Mêlée Sociale* ; il n'en connaissait alors que la préface qu'il considère comme un morceau littéraire de premier ordre, mais aussi comme la page la plus désenchantée qu'un homme ait jamais écrite. — A l'occasion, M. Claveau manifeste une mordante humour, voyez ces délicieux sentiments : « Trois corporations, également funestes au bon sens public, les avo- « cats, les médecins et les psychologues, nous ont tout doucement « habitués à considérer les scélérats comme irresponsables. » — A ce développement excessif de l'amour de notre personnalité, il donne le nom joliment trouvé de maladie de grenouille. Signalons aussi les pages sur le Panthéon, les qualités requises pour être panthéonisé, elles sont de verve. — Un exemple du ton le plus grave de notre moraliste : « Un peuple de politiciens me fait peur ; j'aime encore mieux, « pour la force et la sûreté du pays, un peuple de marchands. Il n'en « est pas moins vrai qu'il faut proposer aux hommes un autre idéal « que les affaires, c'est-à-dire cet argent dont ils ne sont déjà que trop « disposés à faire leur dieu. »

Des sujets intéressants, un style attrayant, une fine observation, des conseils sagement pratiques, rendent ce livre à la fois agréable pour l'esprit et utile pour la direction morale. G. BROCARD.

Les vieux chants populaires Scandinaves. Etude de littérature comparée par Léon Pineau. I — Epoque sauvage, les chants de magie. Librairie Emile Bouillon, 1898, in-4°.

L'ouvrage complet comprendra vraisemblablement plusieurs volumes, car M. Léon Pineau sans effleurer encore l'épopée, s'est contenté de nous présenter les formules tout à fait primitives de la poésie scandinave.

Le volume dont nous nous occupons contient une préface, une introduction et ensuite une première partie philosophique qui porte le titre d'*Animation de la Nature*, une autre, intitulée *Personnification de la Nature* (géants, nains et elfes, nixes, etc.), une dernière consacrée à *la chanson* et aux formes sous lesquelles la toute gracieuse se complait chez les peuples primitifs. Nous ne saurions dire avec quel plaisir nous ouvrons toujours de tels volumes : un souffle de fraîcheur et de jeunesse semble passer sur notre littérature chaque fois qu'elle va chercher l'inspiration aux sources de la Beauté simple et éternelle.

On se souvient quelle influence eurent les travaux purement littéraires de Marmier : c'est dans ses s*hants du Nord* que Leconte de Lisle prit deux de ses plus beaux poème : *Hjalmar* et *Petite hristine.* Walter Scott éveilla son imagination dans les recueils de Percy, Grimm Herder, et les romantiques allemands durent à leurs connaissances des poèmes scandinaves leurs plus belles inspirations ; Œhlenschlœger, naturellement, y puisa comme à son propre patrimoine.

Aussi l'apparition d'un livre de critique sur de tels sujets est-elle d'heureuse augure : après les savants viennent les poètes. Mais c'est trop parler de ces derniers : le livre de M. Léon Pineau est présenté sous une forme tellement inattaquable qu'il offre des garanties pour rester une œuvre définitive c'est avant tout, l'œuvre d'un érudit.

La préface est un historique parfaitement clair de la question : des notes renvoient aux sources, généralement Danoises, Anglaises ou Allemandes.

Puis par un long tissu de déductions et d'aperçus philosophiques l'auteur nous amène aux premiers sourires de l'humanité aux *Runes* qu'il étudie scientifiquement, il nous donne des exemples tirés des fragments de poèmes primitifs que nous voudrions lire en entier ; et peu à peu des chants runiques, nous passons à la magie et à la métamorphose.

Tous les caprices de l'humanité naissante se déroulent en lignes tourmentées avant que nous arrivions à une civilisation définie ; mais peut être la poésie sauvage des premiers âges est elle plus pénétrante encore que celle des Sagas à cause de son réalisme et de sa naïveté.

M. Pineau qui est un folk-loriste fervent saisit toutes les occasions pour rapprocher dans la troisième partie de son ouvrage les poésies scandinaves de nos légendes et de nos croyances locales.

Je ferai le plus bel éloge de cet ouvrage en disant qu'à sa lecture, chacun sent le désir d'approfondir pour sa part un coin de cet immense domaine qu'on nomme « La poésie populaire. »

Ephrem Vincent.



La participation aux bénéfices, par M. Emile Waxweiller.

L'association de l'ouvrier aux profits du patron et la participation aux bénéfices, par M. Paul Bureau.

Ces deux ouvrages que publie l'éditeur Arthur Rousseau, font partie de la bibliothèque du Musée social. Ils ont été l'objet de récompenses méritées au concours organisé par ce Musée en 1896. Le livre de M. Waxweiler y a obtenu le premier prix et celui de M. Bureau le troisième.

Ces deux ouvrages contiennent un exposé très complet de la ques-

tion qu'ils traitent et qui s'impose à l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'avenir politique, économique, industriel et commercial du pays.

A. B.



Napoléon à Sainte-Hélène, souvenirs de Betzy Balcombe, 1 vol. — Plon et Nourrit, éditeurs, Paris.

La traduction des souvenirs de Betzy Balcombe, faite par M. Aimé le Gras, complète en réalité l'étude qu'a publiée M. Frédéric Masson, dans la collection Guillaume, sous le titre *Napoléon et les femmes*.

Ces deux ouvrages, laissant en effet complètement de côté l'homme politique, le souverain, l'imperator, découvrent l'homme privé dans toutes les tendances, tous les penchants, les instincts offrent le plus incroyable contraste, avec le sceptique et le despote que dénonce l'histoire.

Le grand homme de guerre, le tyran sans scrupule dans la vie publique devient, dans la vie intime, l'être le plus naïf, le plus doux, le plus timoré, le plus affectueux qu'on puisse imaginer. Ce brutal autoritaire a des attentions, des délicatesses aussi suaves que des caresses de femmes, des scrupules de philosophe. Il est enthousiaste d'idéal, de chastes amours à faire rêver Lamartine.

L'impitoyable poursuivant son but dans la vie politique, avec la dureté du rocher, l'implacabilité du *fatum* antique, faisant litière de tout, hors de sa volonté, devient dans l'intimité d'une bonté exquise, enveloppante, qui explique l'attachement de tous ceux qui en ont subi le charme.

Il se préoccupe des malheurs d'un esclave, il est un jouet docile entre les mains d'un enfant dont il aime à subir les caprices parfois méchants. Un rien l'impressionne, le réjouit ou l'attriste, et à Sainte-Hélène, plus qu'ailleurs peut être, il met en pratique la maxime de Sénèque : je suis homme, et rien de ce qui touche à l'homme ne m'est étranger.

Les souvenirs de Mrs Abell, née Betzy Balcombe sont bien attrayants à lire à ce point de vue ; car en dépit des condescendances de son impérial souffre-douleurs, qu'elle affectionne à sa manière, elle laisse poindre à chaque instant sa haine anglaise.

Sa loyauté toutefois se révolte contre les calomnies qui ont dénaturé le grand homme, en lui imputant tous les crimes qu'une imagination en délire peut enfanter ; (usage qui sur les bords de la Tamise fleurit plus que jamais) mais elle n'a rien de l'Antigone, et on sent parfaitement que ce qu'elle aime surtout, c'est la bienveillance de l'Empereur pour sa pétulance gamine,— bienveillance qui flatte son orgueil de petite fille.

Ce côté particulier de ses récits est à signaler, car il écarte toute suspicion d'indulgences affectueuses ne jugeant le caractère et les actes, qu'au travers d'un voile susceptible d'en atténuer certains côtés défectueux pour mieux faire ressortir les autres.

Georges Sénéchal.

CARNET MONDAIN

Le dernier cri.... des milliardaires, c'est la maison-bateau, moins que le yacht, (et l'une n'empêchant pas l'autre,) sur laquelle on descend les fleuves.

Encore une imitation des habitudes anglaises. Chez nos voisins, un grand nombre de familles vivent sur la Tamise pendant les jours torrides de nos étés européens, étés dont la chaleur lourde est plus difficile à supporter, m'ont dit des arabes et des habitants de Jérusalem, que la température de la Judée et du Saharah où, du moins, l'air est plus léger.

Le grand luxe pour la *house-boat*, c'est d'être fleurie à ravir. Chacun adopte sa plante grimpante et enguirlandante, qui se nourrit dans de grandes caisses et fait prendre au bateau l'aspect d'un jardin mouvant.

La marquise de Prennes, dont la house-boat a nom *Roselle*, est un bouquet de roses. Un peintre-paysagiste a choisi les glycines, sa maison-bateau est baptisée *Mauve*. Harmonie, on le voit, entre la désignation et la couleur des fleurs.

Les capucines, qu'on avait décrétées, bien à tort, vulgaires et communes, parce qu'elles coûtent peu et sont à la portée de tous, les capucines de feu et de flamme sont tout l'ornement du bateau d'un sculpteur renommé. Il y a réuni toutes les variétés connues de la fleur et c'est un décor riche et merveilleux. Au château de Savigny-sur-Orge, le balcon sur lequel s'ouvre le grand salon, et qui est suspendu sur les fossés où s'ébattent les carpes deux ou trois fois centenaires, le balcon, d'où l'on regarde une face du parc, disparaît sous une draperie flottante de ces fleurs ardentes, qu'on a très sottement dédaignées pendant trop d'années. Et c'est très joli. Mais revenons à nos... bateaux. On y mène une vie de farniente et de fraîcheur. De temps en temps, on accoste à la rive qui plait; on descend à terre, ou l'on attend des amis qui ont été prévenus du passage, que l'on emmène ou auxquels on offre simplement à déjeuner ou à dîner.

Une grande simplicité, mais un extrême confort règne à ce bord fluvial.

Cette idée estivale a un succès fou. Cela semblerait prouver que quelques-uns sont bien riches, en cette fin de siècle. On possède yacht pour les croisières en mer ou les voyages au long cours, et *house-boat* pour les eaux douces. Les mêmes gens ont des équipages divers traînés par des chevaux, et des automobiles; des coursiers animés et des bicyclettes, tricycles et tandems. On veut son wagon particulier, quand ce n'est pas son train spécial.

Pour le moins, on est, à la fois, propriétaire d'un château réservé à la saison d'automne; d'un hôtel à Paris, pour le printemps; d'une maison maritime et d'un chalet montagnard pour la saison d'été; d'une villa d'hiver aux pays du soleil et des orangers.

Que de *homes*, grand Dieu! On ne doit jamais être bien familiarisé avec leur physionomie, on vit si peu de temps dans chacun! car il faut encore compter les déplacements chez les amis, puis, dans les voyages, les splendides hôtelleries et les auberges, où l'on transporte non seule-

ment nécessaire et linge de toilette mais encore bien souvent la literie (une délicatesse que je comprends trop,) une papeterie complète, un samovar des bibelots, etc.

Cependant, comme cela démontre qu'on aime a être chez soi, partout où l'on va, où l'on se trouve !

Il n'en faut pas tant pour vivre les courtes années de la vie humaine. Un nid, un seul, ne serait-ce pas assez ? Notre temps agité n'a pas médité sur cette parole de Sainte-Beuve... je crois bien : « Pour être heureux, naître, vivre et mourir à la même place. »

A l'époque de vapeur, d'électricité et autres vitesses où nous sommes. cette conception du bonheur ne saurait plus être admise par personne. Soit, voyageons. Allons emplir notre mémoire de mille souvenirs qui se confondent. Mais il serait encore doux de revenir toujours, entre temps, au même nid, celui où l'on est né... et d'y mourir.

Si loin qu'on soit de ce foyer unique, si longtemps qu'on en reste éloigné, on en garde les moindres détails dans l'esprit, on y rapporte, à chaque fois, les impressions reçues ailleurs, et il se fait là un groupement de nos pensées les plus chères et de tous les événements accomplis, qui transforme « la maison » — la seule — en un sanctuaire pour notre âme et notre cœur.

Mais que tout cela est banni des mœurs.

*
* *

Le cruel ennemi de la France, le prince de Bismarck est allé rendre compte du sang qu'il a fait verser, des larmes qu'il a fait répandre, qu'on répand encore dans la chère Alsace-Lorraine. Il n'a pas reculé devant un faux pour nous amener à nous mesurer avec ses Tudesques. A l'encontre de ce qui se produit ordinairement, sa mort n'éteint pas le ressentiment dans les cœurs en notre généreux pays, si peu vindicatif pourtant. Et l'Allemagne le couvre de fleurs et d'éloges, cet homme souverainement habile, mais qui ne fut grand ni par le caractère ni par le cœur.

Quand donc les pauvres peuples choisiront-ils mieux leurs héros ?

L'Impératrice Frédéric-le-Noble ne s'astreindra sûrement pas à porter le deuil de cour, prescrit pour honorer cet homme qui la fit tant souffrir.

Sa bru s'est couverte de crêpes sur l'ordre de Guillaume II, celui-ci va, sans doute, prononcer l'oraison funèbre du chancelier de fer, puisqu'il veut aborder tous les genres de littérature, puisqù'il s'essaie à toutes choses.

Il veut aller du sublime aux infiniment petits. C'est lui qui s'oppose à ce que la Kaiserin teigne ses cheveux blanchissants. La jeune femme s'est donc simplement permis de les poudrer légèrement, gracieuse soumission, non pas tant à son mari qu'à l'inévitable, je suppose.

Sa toujours belle et beaucoup plus âgée consœur impériale, Elisabeth d'Autriche, n'a pas encore de fils d'argent dans son abondante et splendide chevelure brune, qu'elle fait natter et enrouler autour de sa tête d'un si joli modelé. Pourtant l'anémie, qui décolore si rapidement les cheveux, a atteint Sa Majesté apostolique comme tant de femmes de ce temps dégénéré.

C'est à plusieurs crises de santé que Carmen Sylva a dû de voir son front de poète précocement couronné d'une chevelure de neige.

Peu de souveraines peuvent se vanter de posséder la vigueur de la reine Victoria d'Angleterre, de la reine Marguerite d'Italie — que l'embonpoint désole, — et de sa gracieuse Majesté Wilhelmine qui, dans quelques jours, portera, la pauvre enfant, le poids du sceptre et la responsabilité du rang suprême.

Elle s'essayait dernièrement à son rôle de reine couronnée, « la jeune fille de Hollande », en recevant les hommages d'un sultan de ses possessions de l'Inde. La première femme de son père, en pareille occurence, avait appris par cœur un discours en la langue orientale parlée par le feudataire du royaume. Mais elle y introduisit, sans le savoir, de tels non-sens et pire, sans doute, qu'elle en fit un speech injurieux. La petite sœur de ses fils a eu le bon esprit de se servir d'un interprête, même pour remercier des présents magnifiques apportés par le Sultan

– Lui a-t-elle offert, en retour, la dernière rose (orange) créée en Luxembourg, et baptisée par le grand duc « La douce petite reine de Hollande » ?

Baronne STAFFE.

CONSEILS D'UNE PARISIENNE

— Si Ninon de Lenclos put conserver jusqu'à plus de quatre-vingts ans sa fraîcheur et sa beauté, elle le dut en grande partie à l'usage quotidien de la poudre de riz appelée aujourd'hui *Duvet de Ninon*. Cette poudre, qui est préparée en quatre nuances : blanche, rosée, naturelle et Rachel, se trouve en boîtes de 3 fr. 75 ou 6 francs, rue du Quatre-Septembre, 31, à la *Parfumerie Ninon*, qui, contre mandat-poste de 4 fr. 25 ou 6 fr. 50, en fait l'expédition *franco*.

— Le meilleur certificat délivré à un produit quelconque est sans contredit celui que lui donne la contrefaçon. Signaler combien les contrefacteurs s'attaquent aux *Dentifrices* des Bénédictins du *mont Majella* (eau, poudre et pâte), est donc leur plus bel éloge. L'*eau* et la *poudre* sont de 1 fr. 75 chacune ; la pâte de 2 francs ; le port de 0 fr. 50. S'adresser à *M. E. Senet*, *administrateur*, 35, *rue du Quatre-Septembre*. Leur emploi fortifie les gencives, assainit et blanchit les dents et purifie l'haleine.

B. de P

La dernière création de la *Parfumerie Ed. Pinaud* « *Violette Preciosa* » fait toujours merveille. C'est le parfum favori de la saison, et, il n'est pas un boudoir, pas un salon qui ne soit pourvu des élégants produits qui constituent cette précieuse parfumerie : une quintessence superfine, une poudre de riz au velouté de la jeunesse, légère, diaphane et impalpable, un savon extra-fin, une eau de toilette et enfin l'extrait végétal si utile pour les soins de la chevelure.

LA MODE

Il y avait lieu de penser que les découvertes faites à Antinoë si galamment exposées au musée Guimet, impressionneraient assez vivement nos artistes parisiens, pour que l'idée leur vint d'utiliser pratiquement au point de vue moderne les belles choses antiques qu'ils avaient eu l'occasion d'admirer.

Je suppose qu'au point de vue des couleurs et des tissus, des fabricants de soieries de Lyon chercheront eux aussi à faire revivre le passé, mais ce qui est certain, c'est que les joailliers de Paris ont déjà lancé dans la circulation de ravissants bijoux qui eussent été en faveur auprès des belles dames du temps de l'empereur Hadrien.

Je les ai vus ces bijoux; c'est une longue chaîne en or antique avec des entre-deux de petits rubis, de petits saphirs, de petits diamants, reposant sur un fond en émail translucide. Cela est d'un effet tout à fait merveilleux. On peut suspendre à cette longue chaîne soit son face à main, soit les breloques talismans. On me dit que cette chaîne toute nouvelle a fait son apparition à Trouville, à Ostende, à Spa, partout enfin où l'on rencontre de vraies élégantes. Je vous assure que je ne suis pas surprise de la faveur qui l'a accueillie, car elle orne et décore adorablement une toilette.

Puisque je parle bijoux, je veux signaler en passant la nouvelle chaîne-sautoir, porte-montre qui détrône absolument l'ancienne. Il est vrai qu'elle est plus pratique, qu'elle permet de voir facilement l'heure à la montre mignonne enchâssée dans la chaîne.

La mode aime le changement, et après tout, c'est le changement qui fait naître le progrès.

Ce qui ne change pas, par exemple, c'est l'amour que portent nos coquettes aux découvertes miraculeuses du docteur Dys. Il semble que tout progrès est impossible quand on constate les effets de ses préparations de Jouvence. Elles conservent la beauté, elles la rendent inaltérable en dépit des années et celles qui ont usé de ses bandelettes, de ses sachets, de ses applications de jeunesse, forment comme un chœur d'élues pour lui rendre grâce.

Je crois bien qu'il est plus d'une beauté qu'on admire à Trouville, à Ostende et à Spa, qui lui doivent aussi leur triomphe.

Vicomtesse de RÉVILLE.

P.-S. — Ai-je besoin de rappeler qu'on trouve les produits du Dr Dys chez Darsy, son préparateur, 31, rue d'Anjou.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LE TOME CENT TREIZIÈME

ARMÉE — MARINE — COLONIES

BEAUX-ARTS — THÉATRE

ÉTUDES LITTÉRAIRES — CRITIQUE

BIBLIOGRAPHIE

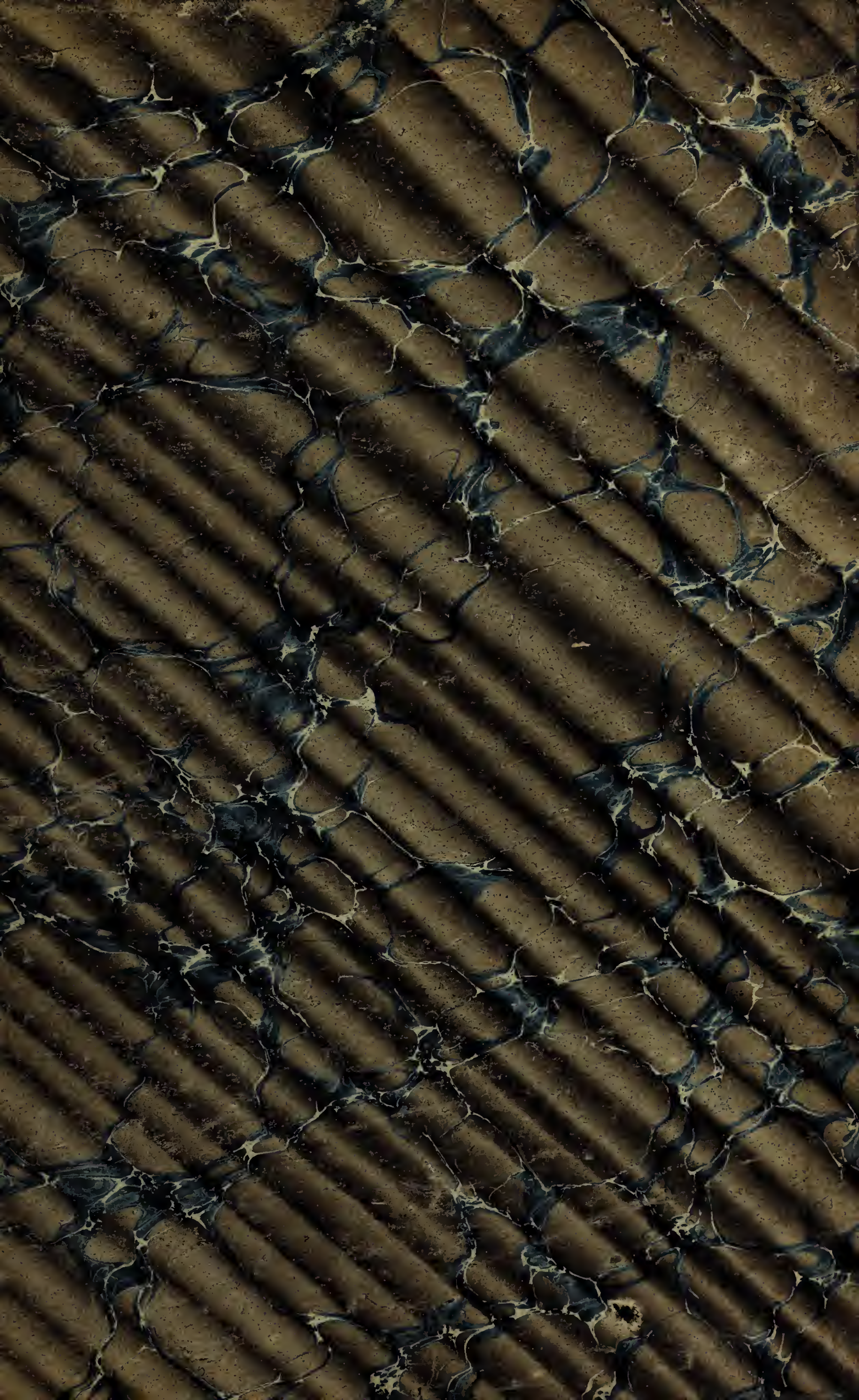
POLITIQUE ET ÉCONOMIE POLITIQUE

CHRONIQUE DE DÉCENTRALISATION

Le Secrétaire-Gérant : **C.-J. BERGEROT.**

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43






3 0112 105494469